A large, stylized cross logo is centered on the page. The vertical bar of the cross is white, while the horizontal bars are colored. The left horizontal bar is blue, and the right horizontal bar is red. The top and bottom horizontal bars are also colored, with blue on the left and red on the right. The text is overlaid on the white vertical bar.

**CADETS DE LA  
FRANCE LIBRE**

**DESTINS CROISÉS**

ANDRE CASALIS

# **DESTINS CROISES**

CADETS DE LA FRANCE LIBRE

Tome II

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE  
VINGT EXEMPLAIRES HORS  
DIFFUSION GENERALE NUMEROTÉS DE 1 A XX,  
CONSTITUANT L'EDITION ORIGINALE

Les recherches nécessaires à la rédaction de ce volume ont été menées sans le soutien d'organismes extérieurs.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 11, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque reproduction ou par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 125 et suivants du Code Pénal.

L'ouvrage original a été édité en 1999

La présente version a été numérisée en 202

© André CASALIS 1999

## **Version numérique du 4 juillet 2034**

Cette version numérique a été réalisée dans le cadre des travaux de conservation du souvenir des cadets de la France Libre entrepris par

l'Association du souvenir des cadets de la France Libre

Elle est libre de droits et ne doit faire l'objet d'aucune exploitation commerciale

Les extraits ou citations qui en seront fait doivent faire référence au présent document

Hugues Lavoix

# **DESTINS CROISES**

## **CADETS DE LA FRANCE LIBRE**

Biographies du chef de Bataillon André Beaudouin,  
des instructeurs et des cadres  
de l'école militaire des Cadets de la France Libre

La liberté d'expression constitue l'un des fondements essentiels de la société démocratique, l'une des conditions primordiales de son progrès et de l'épanouissement de chacun. Elle vaut non seulement pour les informations ou idées accueillies avec faveur et considérées comme inoffensives ou indifférentes, mais aussi pour celles qui heurtent, choquent ou inquiètent l'Etat ou une fraction de la population. Ainsi le veulent le pluralisme, la tolérance et l'esprit d'ouverture, sans lesquels il n'est pas de société démocratique.

Arrêt Handyside contre Royaume-Uni. Cour Européenne des Droits de l'Homme.

« DESTINS CROISES »  
a été réalisé grâce au patronage désintéressé de  
l'ASSOCIATION DES FRANÇAIS LIBRES

A Henri CASALIS,  
mon père

Aux Cadets de la France Libre  
qui ont égrené leurs morts  
sur les chemins de la liberté.

Je puis témoigner que l'équipe qui  
travaillait avec moi fut un rare exemple  
de coopération dans la camaraderie.  
André Beaudouin

La tolérance est la  
règle d'or qui fonde la paix  
Georges Suffert

Tout me touche, rien ne m'atteint.  
Sénèque

Je reconnais mes amis dans l'épreuve,  
les autres à leur silence.

Deux choses seulement sont infinies :  
l'univers et la bêtise humaine.  
J'ai toutefois un doute sur la première.  
Albert Einstein

Il n'y a de réussite qu'à partir de la Vérité.  
Ch de Gaulle.

## Du même auteur

### Collection Cadets de la France Libre

- Biographie de Gérard Gaultier de Carville, (Combats de Bretagne – 1944). EIAI 4. 1993.
- L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Tome I. Histoire de l'Ecole. Lavauzelle. Avril 1993.
- Biographies de Louis Le Roux, Jean Briand et Guy Legendre. (Combats d'Indochine, de Madagascar et de Corée). EAIT 4. Février 1996
- L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Tome III-1
- L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Tome III-2

### Ouvrages généalogiques

- Les descendants de Jean-Arnaud Casalis et de Marthe-Catherine Labourdette. 1000 Copies SA. Mai 1994.
- L'Arbre du Temps. Tome I. Ascendances 585-1925. Etats civils. Les Presses Littéraires. Mars 1997.
- L'Arbre du Temps. Tome II. Ascendances 585-1925. Récits, notes et biographies. En préparation.

### Index

- Index patronymiques pour :
  - 1er tome des Souvenirs du colonel Passy ;
  - La 1ère DFL, Epopée d'une Reconquête ;
  - La Guerre du Pays de Gex, de Henri Fazy.

Couverture basée sur celle de l'ouvrage « L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre » publié par André Casalis aux Éditions Lavauzelle en 1994. Tous droits réservés.

# PRÉFACE

En lisant ce livre, sachez-le, j'ai d'abord eu une pensée pour nos camarades tués au combat, à ceux des premières promotions, notamment, qui ont payé un tribut particulièrement lourd. Pour les survivants, cette aventure fut la raison et la fierté d'une vie et ce livre le fait opportunément ressortir.

Il a fallu à l'auteur une belle audace, du courage et de la ténacité pour concevoir et mener à bien cet ouvrage, monumental par son inspiration et par sa dimension, d'autant qu'il intervient après un premier racontant l'histoire de l'École des Cadets de la France Libre et avant un troisième tome qui complétera l'étude du sujet. Reconnaissons-le, il est bon que cet hommage soit rendu à nos instructeurs. Il faut être conscient du travail que représente cet ouvrage cinquante-cinq ans après les faits.

Nul plus qu'André Casalis n'était qualifié pour entreprendre cette trilogie. Il est arrivé à Londres le 24 juin 1940, s'engage dans les FFL à seize ans et demi et fait partie de la première promotion (Libération) : quinze aspirants dont huit sont morts au champ d'honneur. C'est dire qu'il est un bon exemple de ce qu'a été un combattant de la France Libre, un de ces combattants pour lesquels le Général de Gaulle a incarné la France.

Différents récits se greffent autour de l'histoire des cadres de Malvern et Ribbesford dans ce travail gigantesque et passionnant. La vie en Afghanistan du 1920 à 1940 par exemple : l'on y retrouve les problèmes actuels : un violent conflit entre le modernisme et son refus. En ce sens, le titre est un peu restrictif car il ne fait pas ressortir l'ampleur du sujet traité, mais sentimentalement et fondamentalement ce titre est celui qui convient.

On y trouvera aussi plusieurs petits récits qui éveilleront l'intérêt par le style clair et simple de l'auteur. Ainsi la lettre imaginée de Fèvre à Baudouin («Survolés Africains») ; la bataille du Garigliano, celle du Col de Tende, la description de la forêt indochinoise et la situation politique au Kenya dans les années 1950, pour ne prendre que quelques exemples.

La description de la bataille de France, parmi d'autres, a un intérêt historique car il ne s'agit pas de l'étude théorique et intellectuelle au niveau du commandement suprême mais de la manière dont elle a été concrètement vécue sur le terrain par des combattants : officiers subalternes en contact direct avec l'ennemi. Le lecteur apprendra des faits nouveaux ; ainsi je ne m'étais pas rendu compte que nos combattants aient pu manquer, à ce point, de munitions lors du combat.

Le récit de certaines évasions, parfois étonnantes et spectaculaires, vers la Grande-Bretagne apporte une image précise de la manière dont les volontaires ont vécu à Londres les premières semaines de leur séjour, côté anglais comme côté Français libres, avec, parfois, dans certaines administrations, l'inévitable grenouillage de tout groupement humain nouvellement installé.

Il ne s'agit pas seulement de la vie de nos instructeurs pendant la guerre, mais aussi de leur vie avant et après leur expérience militaire. Récits d'autant plus intéressants par la diversité des professions exercées. Notamment après la guerre : certains sont restés dans l'Armée, d'autres ont fait carrière dans le secteur privé ou dans l'administration.

La création et l'évolution de la SEB, petite entreprise familiale devenue une grande firme, est passionnante. J'avoue avoir appris, par cette lecture, le rôle industriel joué après la guerre par un de nos anciens cadres, bien que sa personnalité ait été -contestée car il a été une déception pour nous. Engagé dans les FFL, il est retourné en France à la suite d'un geste de désespoir, pour s'occuper de sa famille, réengagé, il est vrai dans l'Armée, mais en conservant des opinions très discutables.

On trouvera d'ailleurs dans ce récit un autre exemple de cet esprit d'entreprise chez un autre de nos instructeurs-élèves, mais cette fois dans le secteur économique dépendant de l'Etat et concernant un combattant dont la personnalité est hors de toute discussion.

De cette étude, il convient aussi de relever la notion de tolérance, celle de démocratie, commune aux intéressés. Cela ressort du comportement des principaux protagonistes, notamment du commandant Beaudouin. Car cette guerre, notre guerre, il est bon de le rappeler, ne fut pas une guerre nationaliste mais un combat pour les libertés.

Une préface ne cautionne pas nécessairement toutes les remarques de l'auteur, paragraphe par paragraphe, et je ne suis pas obligatoirement d'accord sur la manière de présenter tel ou tel détail. Elle est cependant le témoignage d'un accord sur la manière dont l'auteur évoque globalement le problème posé. C'est volontiers que je le donne car il est amplement mérité.

Le temps passe, nos vies se terminent. En attendant, demeure, et doit demeurer, l'amitié entre tous ceux qui ont eu le privilège, sous l'autorité du Général de Gaulle, de participer à l'épopée de la France Libre.

Ces souvenirs ne sont pas tristes, du moins pour moi car, comme pour toute écriture, ils peuvent nous donner l'illusion de nous survivre, nous donner une image d'éternité. C'est un livre pour nos petits-enfants, mais ensuite et surtout, grâce à notre ami Casalis, cette histoire est aussi un témoignage pour la mémoire collective des événements de 39-45, notamment de la France Libre. Qu'il en soit remercié !

**Olivier Philip**

Promotion 18 Juin

Préfet de Région honoraire

# INTRODUCTION

25 ans après la mort d'André Beaudouin

La remarquable qualité de l'encadrement de l'Ecole des Cadets c'est à dire ses avatars successifs, de Brynbach à Ribbesford était essentiellement fondée sur la diversité de ses membres. Les origines sociales et professionnelles, les caractères, les formations et les expériences vécues, les convictions philosophiques, confessionnelles, politiques et humaines de chacun se sont harmonieusement fondus au service de l'impérieux idéal du moment. La dynamique de cette entreprise se fondait sur le concours de nombreuses personnalités aux caractères affirmés. Les élèves d'abord, nous en avons parlé ; les cadres ensuite, ils sont ici présents.

Pris dans les courants de la guerre et naviguant au mieux de leurs convictions intimes, ils ont été brièvement dressés sur la même plage puis séparés par la renverse soudaine du flot des combats.

Certains lecteurs, hier comme aujourd'hui, pourraient souhaiter que ceux qui ont encadré cette jeune phalange aient tous été des Français Libres de la première heure. Mieux encore, il eut fallu, leur tâche d'éducateurs achevée, qu'ils se retrouvent en juin 1944, dans les unités issues de la France Libre. Cette vision sans nuance des choses et des hommes ne correspond pas à ce que fut la France Libre, plus tard la France Combattante. La réalité fut toute autre, heureusement. Ceux qui furent les cadres de l'Ecole ont mené leur existence, durant le conflit, selon leur conscience des choses et leurs convictions personnelles. Soumis à d'exceptionnelles circonstances, ils ont courageusement accompli leur devoir à leur manière : ils en restent les seuls juges.

L'Ecole a été le lien rassembleur de ces existences si diverses. Momentanément unies dans la gerbe du destin, elles avaient souvent connu la souffrance morale et physique avant de se rassembler un moment en terre d'exil. Elles se sont enfin accomplies dans la vie et la mort, dans la guerre ou la paix, dans la joie et la peine.

C'est le dévouement et la générosité de ces hommes qui ont fait l'Ecole des Cadets : parfois au détriment de leur carrière, du moins en apparence. Ils ont enseigné avec compétence dans des conditions difficiles, voire parfois ingrates eu égard aux circonstances et dans la pénurie des moyens matériels.

Cet ouvrage a l'ambition de les remercier en préservant le souvenir de ceux qui nous ont quittés et en retraçant brièvement le début de la carrière de ceux d'entre eux que nous avons encore le plaisir de compter parmi nous.

Nous étions jeunes, nous avions dix-huit ans, voire moins, l'âge auquel il faut encore des modèles. Le régime de Vichy, voué à la compromission, déjà stigmatisé par l'opprobre d'un armistice félon, nous était totalement étranger ; une mer devenue hostile nous séparait des nôtres. L'espoir et la volonté de servir comme la sollicitude du Général de Gaulle les remplaçaient. Plus proches encore, nos mentors, souvent presque nos contemporains, partageaient peu ou prou notre existence. Ayant pour la plupart laissé femme et enfants derrière eux, ils ont vécu sans faiblir la solitude et l'angoisse. C'est d'eux qu'il est question ici, de leurs combats, de leur inspiration résistante, parfois du cheminement de leurs allégeances, de leur sacrifice pour certains et, pour tous, de leur dévouement, de leur enthousiasme et de leur compétence.

**André Casalis**

# REMERCIEMENTS

Après avoir interrogé tant de personnes, je ne puis que leur exprimer globalement ma reconnaissance. Pour leur patience, pour leur sincérité et, tout simplement, pour leur présence. De ces multiples contacts j'ai retiré l'impression reconfortante, à notre époque de doute, de veulerie, d'irresponsabilité, administrative en particulier, de perte du sentiment national, qu'une majorité, parmi les gens de notre génération, respecte profondément les valeurs qui dirigent notre existence. Le souci de la vérité, l'engagement désintéressé et cette qualité si rare, la tolérance. Nous faisons sans doute par là un peu figure de dinosaures, mais, peut-être, à travers nos enfants et nos petits-enfants aurons-nous semé les prémices du renouveau de notre patrie.

C'est mon souhait le plus cher alors que le temps nous est déjà compté.

Madame C. Menzies a bien voulu lire et commenter les passages du manuscrit consacrés au Kenya. Hervé de La Ménardière s'est montré, comme toujours, un précieux conseiller. Roger Ceugniet a bien voulu se charger - avec l'aide du R.P. Trentesaux - des recherches nécessaires pour apprendre un minimum de choses sur le Père F.Bigo. C'est grâce à lui que cette éminente figure de la France Libre ne sera pas oubliée. Jean Giraud-Vinet m'a fourni de nombreux détails sur Madagascar et d'importantes références. Olivier Philip, outre son aimable préface, a grandement facilité mes démarches auprès des Affaires Etrangères. Je les remercie vivement ainsi que madame René de Lajudie pour la confiance qu'elle m'accorde, ma belle-soeur, madame Jacques Lafont, et mon épouse qui, comme à l'accoutumée, ont relu le manuscrit et m'ont donné de précieuses indications.

M Sylvestre Olivet, petit-neveu d'André Beaudouin, a aimablement mis sa documentation et les éléments de la bibliothèque de son grand-oncle en sa possession, à ma disposition. Je lui en sais particulièrement gré.

Le pasteur Pierre Fath a bien voulu donner son avis sur les passages à caractère religieux et je l'en remercie bien vivement ainsi que le docteur Jacques Claude, Médecin-chef de 2e Classe de la Marine, qui m'a conseillé en matière médicale. Jean Donnedieu de Vabres, ancien Secrétaire Général du gouvernement, m'a aimablement guidé dans certaines recherches : je lui en exprime ma reconnaissance.

Je n'aurai garde d'oublier de remercier pour leur constant dévouement le personnel et l'encadrement du Service Historique de l'Armée de Terre en la personne du général André Bach. L'obligeance du lieutenant Claude Thommeret du Bureau Central d'Archives Administratives Militaires m'a permis de recueillir des informations essentielles sur quelques-uns de mes personnages.

La société Charles Lavauzelle a bien voulu m'autoriser à réutiliser la conception de la couverture du premier tome de « Cadets de la France Libre » : que ses responsables soient ici remerciés.

Je suis tout particulièrement reconnaissant envers mon épouse à qui je rends grâce pour sa patience et ses encouragements.

Les instructeurs de la promotion "Libération" ont tous disparu à la notable exception de Pierre Giran et de Joseph Le Guével. J'ai appris à connaître ceux qui sont venus plus tard. Soit en les rencontrant, soit par le canal de leur famille, j'ai reçu d'eux - sans exception - l'accueil le plus ouvert et le plus chaleureux qui soit.

Les dialogues et la correspondance entre André Beaudouin et Jean Fèvre dont cet ouvrage fait état sont imaginaires. Ils trouvent leur justification dans le fait que, pendant près d'un an, ces deux hommes furent seuls à partager leur vaste culture générale orientée vers les humanités. Fèvre, futur pêcheur d'âmes et Beaudouin, professeur chevronné, connaissaient les jeunes et savaient les jauger. Ceux de leurs écrits qui nous sont parvenus en témoignent. Je remercie madame Jean Zimmermann de sa compréhension à cet égard.

Je remercie également les nombreux correspondants qui m'ont encouragé à écrire ce livre, comme ceux qui ont tenté, directement ou non, de m'en détourner, me fournissant ainsi un motif supplémentaire de persévérer. Je leur en suis reconnaissant car, sans eux, ce volume n'aurait pas été. J'ajoute enfin que cet ouvrage a été rédigé en toute indépendance en espérant intéresser le plus grand nombre des lecteurs impartiaux.

# AVERTISSEMENT

Cet ouvrage est destiné en partie aux enfants et petits-enfants de ses lecteurs. Or ceux-ci n'ont pas vécu les épisodes de la dernière guerre. Il a donc paru utile de situer l'action des protagonistes de ce livre dans le cadre plus général des opérations militaires ou de la situation politique de l'époque

Les faits objectifs, tels que dates, lieux et citations, sont très généralement exacts. Ces dernières, militaires ou littéraires, sont matérialisées par le signe typographique " ". L'existence de dialogues, par contre, comme leur contenu, sont simplement probables. Les traits de caractère d'André Beaudouin et les opinions qui lui sont prêtées correspondent à l'appréciation que je m'en suis faite à travers ses rares écrits, mes souvenirs, les témoignages recueillis auprès de sa famille et les annotations portées sur ses livres.

J'ai tenu, par respect pour la vérité historique, à mentionner le contexte de certaines citations qui n'apparaissent pas dans un précédent ouvrage. Quelques-unes d'entre elles se rapportaient au niveau des connaissances et à la personnalité collective d'un groupe qui n'avait pas encore trouvé sa forme définitive et dont les membres n'avaient fait l'objet d'autre sélection que le désir de servir. Le temps s'est chargé de polir les angles.

Les citations que j'ai choisies et mises en exergue éclairent mes sentiments personnels.

L'importance du texte consacré à chacun des protagonistes est fonction de la quantité d'informations disponibles et ne reflète en rien ce que je peux penser de chacun d'eux, ni l'intérêt porté à leur carrière.

Quelques-uns des acteurs de ce livre ou les écrits qu'ils nous ont laissés méritent les commentaires particuliers que voici.

Les souvenirs de Louis Chadrin, que l'intéressé m'avait confiés avant de disparaître, sont rédigés dans une langue directe en forme de conversation. J'ai tenu à respecter sa manière de parler pour deux motifs. Il n'est plus là, d'abord, pour approuver les changements que j'aurai été tenté de faire. Il m'est apparu, ensuite, que son style coloré et spontané se suffisait à lui-même. Il donne la meilleure image possible du personnage attachant que fut son auteur et des événements qu'il décrit de manière si vivante.

J'ai raconté ici l'histoire, hélas trop courte, de Jacques Duchêne pour trois raisons. Il a été le premier porte-fanion de l'Ecole des Cadets, emblème que le général de Gaulle nous a remis à Malvern le 13 septembre 1941. J'ai une dette envers sa famille en raison d'un très fâcheux oubli dans l'Histoire de l'Ecole : je saisis une nouvelle fois cette occasion de m'en excuser. Ancien de Brynbach et de Rake-Manor il appartient à cette petite phalange de la promotion "Libération" qui, comme dans les suivantes, a donné sa vie pour respecter ses convictions.

La trop brève carrière d'Alain Taburet figure ici car elle est indissociable de celles de François Bigo et de Jean Fèvre. Ces trois Officiers faisaient partie du 22<sup>e</sup> BMNA et je n'ai pas cru devoir séparer leurs destins au sein de cette glorieuse unité. Il était évidemment tentant de parler également des autres Cadets qui ont trouvé la mort au cours des opérations de la 1<sup>ère</sup> DFL. Ceci aurait cependant alourdi cet ouvrage, été contraire à son propos et injuste vis à vis des autres unités dans lesquelles d'autres Cadets ont fait l'ultime sacrifice.

Il n'a pas été possible de retracer pas à pas la carrière de tous les cadres de l'École des Cadets. Les témoignages recueillis ne m'y autorisent pas car, sur telle ou telle période de son existence, l'un ou l'autre s'est parfois montré si discret qu'il eut été malséant d'insister. De même, certaines familles, n'ont pas souhaité que soient mis en évidence tels aspects - au demeurant parfaitement honorables - de l'histoire de leur parent disparu. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de constater, de temps à autre, une lacune dans les informations qui les concernent.

Presque tous les personnages évoqués dans ces lignes, ou leur proche famille, ont eu le loisir d'examiner les passages qui les concernent et de présenter des observations. Il en a été tenu le plus grand compte. Les exceptions concernent François Bigo, Lise Brandin, Paul Mondot, Vincent O'Hara, Jean Trescases dont la trace est perdue malgré les recherches effectuées.

Je n'ai pas été en mesure de trouver de renseignements significatifs sur Albert Cassin, Maurice Demoor, Alain Desforges, Émile Kahn, Alain de Kergorlay<sup>1</sup>, André Kuhner, Joël Le Tac<sup>2</sup>, Jean Masson, Pierre Plantiveau, Robert Rubie, Aaron Vaindraj et quelques autres : je le regrette.

Quelques-uns de ceux qui ont exercé des responsabilités de professeur temporaire ou d'instructeur occasionnel ne sont pas cités. Je réponds ainsi, tout en le regrettant vivement, à leur souhait explicite ou à leur silence sans doute volontaire.

J'ai choisi de suivre le fil chronologique des événements à l'intérieur de chaque chapitre. Il en résulte d'inévitables chevauchements d'un chapitre à l'autre. La biographie de mes personnages ne se présente donc pas ici de manière continue. Ils sont brièvement présentés au début de cet ouvrage. Ceux qui souhaiteraient lire ce livre sans quitter tel ou tel protagoniste trouveront les indications nécessaires dans l'index des patronymes.

Les opinions que j'ai prêtées aux protagonistes de cet ouvrage correspondent plus souvent à ce que l'on sait de leur caractère et de leurs convictions qu'à des

---

<sup>1</sup> Alain de Kergorlay : Après avoir participé à l'encadrement de la Légion des Jeunes Volontaires Français à Brynbach, Alain de Kergorlay sera muté au Dépôt Central puis à l'Armée de l'Air (sous réserve de visite médicale).

<sup>2</sup> Joël Le Tac : Également instructeur à Brynbach, Joël Le Tac sera réaffecté comme Kergorlay. Il sera promu sous-lieutenant dans l'Infanterie de l'Air le 22 octobre 1941.

sources matérielles. En tout état de cause, elles ont reçu la sanction des familles intéressées.

J'ai, enfin, tenté de ne pas me prendre au jeu grossissant de l'imagination quand l'absence de témoignages ou d'écrits m'a amené à extrapoler afin de rendre ce récit lisible.

## **Remarques préliminaires sur les notes.**

Les notes ont été reportées à la fin de chacun des « Livres » de cet ouvrage comme on pourra le constater. Je n'ai, par ailleurs, pas cherché à indiquer mes sources à chaque pas comme cela avait été le cas pour l'Histoire de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Il y a deux raisons à cela.

Citer les sources à chaque page conduit à un certain encombrement du texte, préjudiciable à la continuité de la lecture. Cette disposition était justifiée dans le premier ouvrage dont le caractère strictement historique avait été respecté dans toute la mesure du possible.

Ce quatrième ouvrage n'a pas la même particularité, le fait de trouver les notes à la fin de chacun des « Livres » paraît donc moins gênant.

L'expérience démontre enfin que l'on fait parfois l'amalgame entre le contenu d'une citation dont l'auteur indique l'origine et l'opinion supposée de ce dernier.

# PROLEGOMENES

Certains lecteurs ne connaissent vraisemblablement pas l'histoire de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Les personnages évoqués dans les lignes qui suivent ont enseigné, commandé et servi dans cette école. Il paraît utile de résumer ici le contenu d'un précédent volume consacré à cette histoire.

## 500 REBELLES POUR LA FRANCE

Tel aurait pu être le titre de l'ouvrage qui relate l'aventure d'un groupe de 250 jeunes garçons et de leurs successeurs qui, refusant d'abdiquer, gagnent la Grande Bretagne par tous les moyens en juin 1940. Ils se rebellent contre le déclin prévisible de leur patrie pour s'engager aux côtés du général de Gaulle. Le benjamin a tout juste 14 ans, l'aîné 17 ans et demi.

Les évasions empruntent les chemins les plus divers : bateaux de pêcheurs à partir des côtes bretonnes, transports de troupes au retour de la campagne de Norvège, navires polonais au départ de Saint-Jean-de-Luz, unités de pêche de l'île de Sein et, plus tard, simples canoës traversant la Manche au cœur de l'hiver.

Ultérieurement, les évasions et les ralliements de 250 autres jeunes Français prennent un tour encore plus dramatique. Il s'agit parfois de jeunes combattants, de membres des réseaux de résistance, de prisonniers évadés ou, plus simplement d'étudiants en mal de service. Leurs chemins passent par la Pologne, la Suède, l'Afrique du Nord, Gibraltar rallié à la nage, l'Espagne et ses prisons, le Portugal etc. Ils viennent également de Madagascar, du Levant, d'Afrique, des Amériques, voire de Nouvelle Calédonie.

La plupart des premiers arrivants sont bretons mais tous les horizons de France sont représentés dans cette première phalange. A la fin du mois de juin 1940 elle constitue plus de dix pour cent des effectifs de la France Libre naissante. Tous sont pressés de se battre et, tels les Marie-Louise, se figurent que leur jeune âge n'est nullement un obstacle.

La présence de ces jeunes hommes constitue pour le Général une preuve essentielle de la justesse de ses vues, à cet âge, on ne calcule pas : on s'enthousiasme et on fonce. Que faire pourtant de ces adolescents qu'il n'est pas question d'incorporer aux yeux des lois britanniques ? Et cela, même si quelques-uns ont, réussi à se faufiler dans les unités en cours de formation à la faveur d'un passeport plus ou moins habilement falsifié.

Conscient de sa responsabilité vis-à-vis de parents qui lui ont implicitement confié leurs fils, l'homme du 18 juin pense tout -abord à leur faire poursuivre leurs études. Mais ces gaillards ne l'entendent pas de cette oreille et le font savoir. Ils passent un premier hiver sinistre, démoralisant et glacial ; un temps sous les bombes et dans la crainte permanente d'un débarquement ennemi.

Le Général décide alors de créer une école pour former les cadres dont la France Libre a tant besoin. Le nouvel établissement prend le nom d'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre et s'installe dans les murs d'un célèbre collège britannique partiellement réquisitionné.

L'expérience est originale. Le commandant de l'Ecole est un civil, professeur de français de vocation. Les uniformes sont ceux des Chasseurs Alpins revenus

de Narvik. Il n'y a ni livres, ni manuels, ni doctrine d'enseignement, guère d'armement, peu de munitions. La misère de la France exilée et de la Grande-Bretagne assiégée en somme.

Mais il y a la foi, le courage, le travail, la discipline qui suppléent aux lacunes matérielles et à la solitude morale de ces jeunes exilés. Et soudain tout se met en place.

Si bien que le Général, venu voir ses jeunes poulains pour la troisième fois, décide de créer une Ecole d'Officiers et d'en faire le Saint-Cyr de la France Libre. La réputation de l'Ecole ne tarde pas à se répandre dans tous les territoires ralliés et à l'étranger. La seconde vague des jeunes hommes, évadés de France dans des conditions souvent extraordinaires, touche la Grande-Bretagne. Ils retrouvent leurs anciens à partir de 1942 pour se fondre au sein des cinq promotions qui se succèdent tous les six mois. L'Ecole voit ses effectifs gonfler et accueille de nouveaux instructeurs issus du Vieux Bahut.

Dotés de fortes personnalités, les élèves-officiers prennent leur destinée en mains sous une discipline qui n'est pas celle des institutions classiques. Tous volontaires, ils ont une attitude morale nourrie de réflexion, du sacrifice consenti à l'avance et d'attention aux événements extérieurs. Leur loi est librement admise.

L'Ecole ferme ses portes le 12 juin 1944. Les commandos Kieffer et les parachutistes de Bourgoïn affrontent l'ennemi depuis quelques jours déjà. Les Cadets sont au combat en Italie depuis longtemps. Pour tous, le jour attendu avec tant d'impatience par les 500 rebelles est enfin venu.

Ils seront de tous les engagements de la France, des sables de la Tripolitaine aux djebels algériens en passant par la campagne d'Indochine et celle de Corée. Ils y laisseront le quart de l'effectif des promus.

L'aventure des Cadets de la France Libre est un exemple pour la jeunesse de tous les temps. Ce récit rappelle que l'espérance et la foi en son propre destin et dans notre nation sont capables de renverser tous les obstacles, fusse même au plus profond du désespoir.

# LES PERSONNAGES DE L'OUVRAGE.

(Par ordre d'entrée en scène)

## Livre I

**Beaudouin**, André. Instituteur, professeur au lycée de Kaboul, rallie la France Libre (« F.L. ») en septembre 1940, commandant de l'Ecole des Cadets de la France Libre (« l'Ecole »), Consul Général de France.

**Foucher**, Alfred. Professeur, archéologue, inventeur des fouilles françaises en Afghanistan.

## Livre II

**Lovell**, Thomas. Journaliste américain dont la rencontre avec André Beaudouin est imaginaire.

**Ténèbre**. Premier Principal du lycée français de Kaboul.

**Fouchet**, Maurice. Premier ministre de France à Kaboul.

**Effendi**, Abib. « Raïs » du lycée français de Kaboul.

**Lescure**, Frédéric. Industriel, père de famille nombreuse, rallie la France Libre en juin 1940, commandant de la Légion des Jeunes Volontaires Français puis du Prytanée Militaire de la F.L., président directeur général de la SEB SA, maire de Selongey et président du Conseil Régional de Bourgogne.

**Feit**. Ministre de France à Kaboul.

**Lajudie**, René (de). (alias de Lajoncière). Saint-cyrien, officier de carrière, rallie la F.L. en juin 1940, état-major de la F.L., directeur de l'instruction à l'Ecole.

**Collin**, Marie-Thérèse. Première épouse d'André Beaudouin.

**Hackin**, Joseph. Directeur du musée Guimet, archéologue, ami d'A. Beaudouin, rallie la F.L. en septembre 1940. MPLF, Compagnon de la Libération.

**Boinet**. Principal du lycée français de Kaboul.

**Parmentier**, Maria. Epouse de J. Hackin, archéologue, rallie la F.L. en septembre 1940, lieutenant aux Volontaires Françaises (co-fondatrice). MPLF, Compagnon de la Libération.

**Carl**. Architecte-archéologue, collaborateur de J. Hackin.

**Giran**, Pierre (alias Paul Dampierre). Ingénieur, rallie la F.L. en septembre 1940, professeur à l'Ecole.

**Mouté (de) Cabrol** (de) Louis, sous-maître au Cadre Noir de Saumur, officier de réserve, rallie la F. L. en septembre 1940, adjoint au commandant de l'Ecole, Consul Général de France.

**Sadiq**, Mohamed. Etudiant afghan, élève d'A. Beaudouin.

### Livre III

**Sourieau**, Jean. Saint-cyrien, officier de carrière, rallie la F.L. en mai 1943, chef de section et instructeur à l'Ecole.

**Chambon**, Jacques. Saint-cyrien, officier de carrière, rallie la F.L. en décembre 1942, instructeur et chef de section puis commandant de compagnie à l'Ecole.

**Chadrin**, Louis. Artisan menuisier puis hôtelier, prisonnier de guerre, évadé, rallie la France Libre en septembre 1943, cadre à l'Ecole.

**Taravel**, Marius. Chasseur alpin, rallie la F.L. en juin 1940, sergent instructeur, puis élève et chef de section à l'Ecole, officier de carrière. MPLF.

**Lehrmann**, André. Chasseur alpin, rallie la F.L. en juin 1940, sergent instructeur, puis élève et chef de section à l'Ecole, officier de carrière.

**Weisbar**, Georges. Chasseur alpin, rallie la F.L. en juin 1940, encadrement de l'Ecole.

**Trentesaux**, Léon. Prêtre catholique, officier de réserve, rallie la F.L. en juin 1940, aumônier des Forces Françaises Libres.

**Delahousse**, Emile. Soldat de 1ère classe, rallie la France Libre en juin 1940, encadrement du Prytanée Militaire (Rake-Manor).

**Bigo**, François. Prêtre catholique, officier de réserve, aumônier de son unité, rallie la France Libre en juin 1940, aumônier du Prytanée, MPLF, Compagnon de la Libération.

**Cortadellas**, Yves-Bertrand. Marin, rallie la France Libre en juin 1940, élève aspirant et adjoint de chef de section à l'Ecole, officier de réserve, ingénieur des travaux publics.

**Pichon**, Louis. Saint-cyrien, officier de carrière, instructeur à l'Ecole Spéciale Militaire, évadé de France en juillet 1943, instructeur et chef de section à l'Ecole.

### Livre IV

**Moulié**, Robert. Instituteur, officier de réserve puis d'active, évadé de son Offlag, rallie la F.L. en mai 1943, commandant de compagnie à l'Ecole. Officier de carrière.

**Fèvre**, Jean. Novice, mobilisé en juin 1940, rallie la F. L. en juin 1940, professeur de lettres au Prytanée, adjudant instructeur, élève aspirant puis chef de section instructeur à l'Ecole. MPLF, Compagnon de la Libération.

**Saindrenan**, Pierre. Saint-cyrien, officier de carrière, rallie la F.L. en juin 1943, instructeur et chef de section à l'Ecole.

**Bouzols**, Louis. Etudiant, rallie la F.L. en janvier 1942, élève aspirant et adjoint de chef de section à l'Ecole, président de sociétés industrielles du secteur privé.

**Duchêne**, Jacques. Etudiant, rallie la F.L. en juin 1940, élève à l'Ecole, aspirant. MPLF.

**Taburet**, Alain. Étudiant, rallie la F.L. en juin 1940, élève aspirant à l'Ecole, Aspirant. MPLF.

**Rommel**, Erwin. Officier de carrière allemand, maréchal du Reich.

**Pradère**, Pierre. Aide-pharmacien, rallie la F.L. en juin 1940, infirmier à l'Ecole. (Ribbesford).

**Fielding**. Major britannique : personnage fictif

**Khalden** (von). Major allemand : personnage réel.

**Evans**. Majordome de Lady Peele : personnage fictif.

**Crawshay**, Anne (The Honorable Mrs Jack). Personnalité de la gentry londonienne, membre du Comité des Amis des Volontaires Français, amie d'A. Beaudouin.

**Gage**, Thalia. Membre du Comité des Amis des Volontaires Français. Propriétaire du domaine de Rake-Manor : cantonnement du Prytanée Militaire.

**Mondot**, Paul. Officier de réserve, commandant du Prytanée (successeur de Lescure), chef de la chancellerie de l'état-major des Forces Françaises Libres, banquier.

**Le Guével**, Joseph. Sergent, rallié à la F.L. en juin 1940, adjudant instructeur à la Légion des J.V., puis au Prytanée et enfin à l'Ecole, cadre consulaire.

**Fox**, John Lambert, (dit Jack). Sergent dans l'armée britannique, instructeur d'éducation physique à l'Ecole, directeur d'agence bancaire.

**Soumaestre**, Jean. Ancien élève de Polytechnique, ingénieur des Poudres, professeur de mathématiques à l'Ecole.

**Brandin**, Lise. Intendante (« matron ») de l'Ecole à Malvern, sous-Lieutenant aux Volontaires Françaises.

**O'Hara**, Vincent. Prêtre catholique, aumônier de l'Ecole.

**Lubbock**, Gian. Epouse de Louis de Cabrol, responsable de l'infirmerie à Ribbesford.

**Vanier**, Thérèse. Membre du personnel féminin de l'Ecole.

**Fox**, Joan. Epouse de John Fox.

**Digo**, Jean. Cadet de la France Libre, mort en service commandé à l'Ecole.

**Guillaume**, Jeannette (Mme Habard). Membre du personnel féminin de l'Ecole, épouse de P. Pradère.

## Livre X

**Tavera**, Angèle. Cousine et seconde épouse d'André Beaudouin.

**Fauvelle**, Paul. Adjudant, prisonnier de guerre, évadé puis cadre à l'Ecole. Secteur privé après-guerre.

# LIVRE I - PROLOGUE

*On ne fait rien de grand  
que dans l'ordre*

Ch. de Gaulle



## Chapitre 1 - 16 janvier 1921. Petits effets du traité de Versailles.

Le 4<sup>e</sup> Bureau n'a tout de même pas osé embarquer le renfort du 21<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs dans les traditionnels *Chevaux 8* (en long) pour un aussi lointain voyage. Le confort des vieux wagons de bois allemands n'est cependant guère supérieur et la piétaille française s'est vengée sur le matériel. En ce mois de janvier 1921 le souvenir de quatre terribles années de guerre est encore frais. La plupart des vitres sont brisées, les courroies de cuir qui les commandaient sont devenues des ceinturons, des banquettes ont disparu au profit d'un réchauffe gamelle hâtif, on en voit encore la trace sur le sol, les sanitaires sont indescriptibles. La glaciale traversée de l'Europe du Nord au rythme poussif d'une locomotive à bout de souffle est une épreuve de patience et de résignation.

Les pensées d'André Beaudouin<sup>3</sup>, chasseur à pied de 2<sup>e</sup> classe, sont ailleurs. Le train cahote sur des voies provisoires et passe sous les verrières tordues de gares effondrées par les explosions. L'aspect désolé des villes du nord de la France le bouleverse, rien n'est reconstruit. Il n'y a plus pierre sur pierre dans certains villages, seul un pan de mur vacillant de ce qui fut un clocher dresse encore vers le ciel un moignon de maçonnerie rongé par le feu. La terre même, ravagée, pustuleuse de trous d'obus, semble hésiter à laisser l'herbe repousser.

Un désespérant paysage, recouvert de neige par endroit, défile lentement devant les soldats étonnés. Les rares habitations encore debout dans cette contrée désolée semblent vides, glacées et inhospitalières. Ces ruines paraissent désertes, même si les journaux prétendent que les rescapés de l'ancienne population sont revenus les occuper. Les cahutes préfabriquées et les tentes des hôpitaux de campagne<sup>4</sup>, premières manifestations d'une nation compatissante, mettent ça et là des taches plus claires.

La troupe, si bruyante en gare du Nord, s'est tue progressivement au spectacle des espaces ravagés de la zone des combats. Les hommes ont tout juste vingt et un ans mais les sinistres années de combat ont marqué leur mémoire. Ils ont ici la vision de l'enfer que les rescapés, trop perclus de deuils, de boue et de feu, n'ont pas raconté.

Soudain, brusquement, l'ancienne zone du front passée, la campagne encore dénudée par l'hiver mais intacte reprend ses droits. Les fermes paraissent prospères et, des toits bien ordonnés les fumées du soir montent droit dans le ciel.

Beaudouin est décidément pensif alors que la nuit tombe sur les faubourgs de Cologne. Il avale le maigre dîner sans faire attention à ce qu'il mange. Ses

---

<sup>3</sup> Voir note 101 en fin du Livre 1

<sup>4</sup> Voir note 102 en fin du livre 1

camarades, lassés de le voir ignorer leurs plaisanteries un peu lourdes, le laissent à ses réflexions. Il a essayé de leur répéter ce que le « Jour » a exposé dans ses colonnes mais les motifs de leur lointaine affectation ne les intéressent guère. Ces garçons, sans doute gentils dans leurs familles, ont sombré, près d'un an après leur incorporation, dans une apathie intellectuelle de groupe soumise aux plus braillards d'entre eux. Il est curieux de constater, pense Beaudouin, l'audience dont bénéficient les forts en gueule, ceux qui critiquent tout sans faire grand-chose et qui s'imposent au détriment des plus réfléchis. Toujours prompts à sonner l'hallali contre ceux qui leur déplaisent ou à rassembler leurs séides au nom d'une morale dont ils se sont institués les gardiens, ils exercent des ravages dans les groupes les mieux soudés. Les honnêtes gens sont le plus souvent silencieux se dit le jeune soldat. Qui donc lui a parlé de ces grands *diseux* mais petits *faiseux* ?

Le jeune instituteur a lu le traité de Versailles et se souvient des dispositions prises pour certaines contrées. La presse les nomme « territoires à plébiscite ». Hormis le Luxembourg, il s'agit des confins germano-danois du Schleswig et germano-polonais de Haute-Silésie comme Dantzig, Memel, Marienwerden etc. Le territoire de Memel<sup>5</sup>, où ils se rendent, a été détaché de la Prusse Orientale malgré le caractère allemand du port. La Lituanie le revendique car il s'agit de son seul débouché sur la Baltique alors que la Pologne réclame la liberté de transit sur le Niemen.

La souveraineté des Alliés s'y exerce à travers un Haut-Commissaire en attendant qu'il soit possible de consulter les populations. Le 21<sup>e</sup> BCP et des éléments du 3<sup>e</sup> de Saint Dié l'appuient sous le commandement du chef de bataillon Guillard. Voilà ce que le jeune chasseur a retenu de l'exposé de son chef de section avant de quitter Gérardmer. Il a consulté une carte, tâche difficile dans la petite ville lorraine où son unité était installée, mais l'un de ses collègues instituteur a réussi à en dénicher une. La côte, à l'Est de Tilsitt, est très basse et borde une vaste lagune d'une dizaine de kilomètres de long où se jette le Niemen. La longue et étroite bande de terre qui la sépare de la mer s'interrompt au Nord, à Memel précisément, seul port en eau profonde de la région.

Des images de glace et de neige défilent dans l'esprit de Beaudouin. Le voyage est interminable. Les wagons français n'ont pas été décrochés à Mayence. Réveillés à Bonn, il a fallu revenir en arrière et passer deux jours en subsistance à la caserne Castelnau de Mayence.

Les commentaires que Beaudouin adresse à sa famille sont éloquentes " Très mal ; puciers pleins de poux, à part cela tout va bien."

---

<sup>5</sup> Voir note 103 en fin du livre 1

## Chapitre 2. - 18 janvier 1921. Les glaces de Memel.

Le convoi du 21<sup>e</sup> arrive enfin à Memel. Les panneaux de la gare affichent pourtant "Klaipeda" et les hommes pensent que cet interminable trajet de trois jours dans le froid et l'inconfort va encore se prolonger. Ils viennent d'entamer les dernières provisions offertes au passage par les Polonais de Poznan. Les ultimes fonds de bouteille de vodka remontent le moral défaillant des Chasseurs, quand l'ordre de débarquer retentit :

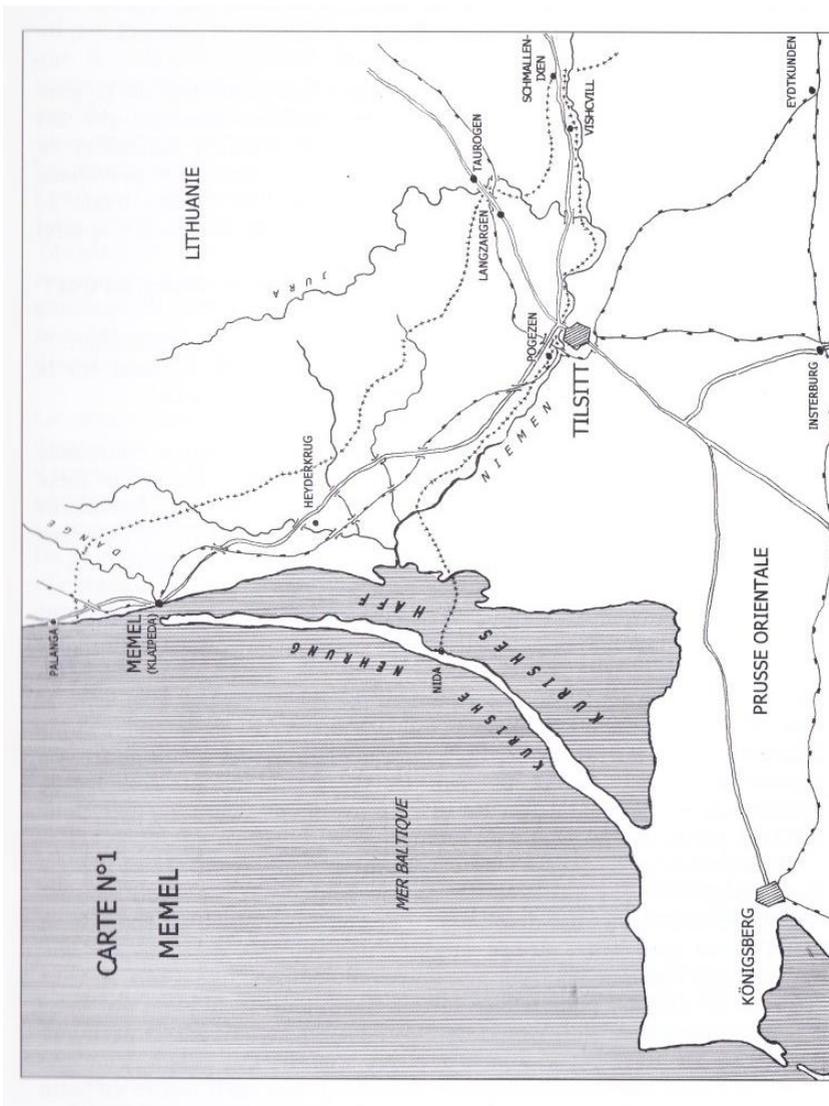
- . Descendez, ne laissez rien dans le train, dépêchons ! Allons, au trot!
- . M 1 quel service, on est tout le temps dérangé!
- . Passe-moi cette bouteille, il faut la finir, on ne peut pas l'emmenner.
- . Dépêchons, dépêchons! hurle de plus belle un sergent hissé sur le marchepied, rassemblement par sections, alignement à gauche!

Beaudouin a la chance d'être affecté à la deuxième compagnie, cantonnée à Memel. On a en effet laissé peu de monde dans la ville même. Une forte compagnie occupe la sous-préfecture de Pogezen et une autre, également renforcée, est installée à Heydekrug. Le confort des anciennes casernes allemandes est tout relatif, mais somme toute, commente A. Beaudouin :

" Moral moyen, température basse, rata passable, service excessif."

Ecrire que la température est basse est un euphémisme. Au Sud du port, les eaux lagunaires peu salées sont entièrement prises, et de gros blocs de glace jonchent la plage dont le sable disparaît sous la neige. La mer elle-même est gelée sur les premiers mètres du rivage. Plus loin, le vent soulève quelques embruns qui viennent se figer en festons fantastiques sur les rambardes du quai et de la plate-forme du phare. Ce modeste monument est en effet l'un des rares buts des promenades de quartier libre et les soldats du 21<sup>e</sup> s'y retrouvent volontiers. La mer, pour certains, est un peu le chemin du retour.

Personne ne reste dehors longtemps tant le froid est vif. On se réfugie dans quelque taverne bien chauffée et là, adieu capote, au revoir vareuse — vêtements de laine mal dessuintés — et l'on se retrouve en chemise et bretelles, un gros cigare au bec, autour d'une bouteille de schnaps. C'est huit jours de consigne si on est pris en pareil équipage, mais cela en vaut la peine. Ce sont des plaisirs bien terre à terre se dit Beaudouin qui, sans les dédaigner, en mesure vite l'inanité. Il est confronté pour la première fois de sa vie avec un groupe d'hommes n'ayant fait l'objet d'aucune sélection à part leur insolente santé. On peut penser qu'il trouve en cette compagnie de puissants motifs pour décider d'échapper une fois pour toutes à la modestie de sa condition par le savoir et la réflexion.



La population de Memel, satisfaite de l'autonomie provisoire dont elle jouit, se montre plutôt aimable envers les Français, même si l'absence de langage commun freine les échanges. Un bras passé autour d'une taille fine exprime partout la même chose! Il y a bien ça et là quelques jeunes gens agités, partisans du rattachement à la Lituanie, mais ils restent dispersés et ne font guère parler d'eux. Le commandant de compagnie peut promener son cheval en toute quiétude. Il a pourtant quelques soucis car son unité ne comporte que soixante-dix hommes dont quatre officiers. C'est peu pour occuper les postes de garde indispensables, effectuer les patrouilles prescrites et faire fonctionner une unité autonome.

Noël est fêté par la troupe avec le menu amélioré et le sapin traditionnels. Les enfants ont fait un immense bonhomme de neige juste devant l'entrée de la caserne. Ils l'ont affublé d'accessoires allemands, barbe blonde et carrée faite d'épis de blé, grosses lunettes rondes confectionnées avec des baguettes souples, une immense carotte figure le nez bien rouge, un vieux chapeau mou sur lequel trône un balai à c... en guise d'aigrette et des *lederhosen* imités avec des bouts de tissus. On pourrait croire qu'ils ont lu Hansi. Pour eux c'est la Saint-Nicolas et ils détruiront leur œuvre la veille du nouvel an à coup de boules de neige. Une partie de la population, déjà bien imbibée, les y aidera.

Bien qu'étant d'assez petite taille, ce qui entraîne un notable abaissement de son centre de gravité, Beaudouin déteste les patrouilles d'hiver. Les clous dérapent sur la glace luisante des routes et les mains gèlent sur le fusil qui pèse de plus en plus. Le froid mordant, il fait parfois moins 20°, avec un vent coupant, n'est guère de son goût. D'autant moins que le plat paysage n'est qu'infini moutonnement blanc. L'air pique les joues, l'haleine condense et se fige en cristaux dans la moustache qu'il s'est laissé pousser. Les sapins sont engoncés dans leur manteau blanc et chaque branche est prête à déverser un déluge de poudreux sur le maladroit qui la frôle.

Le temps s'écoule finalement assez vite pour Beaudouin qui cherche, comme à l'accoutumée à rester informé. Son capitaine lui ayant demandé d'organiser un petit cours pour les illettrés, il en profite pour demander à lire les journaux qui lui parviennent. Il se fait envoyer des livres de France et le Canard Enchaîné :

" Si (vous en avez), prière envoyer mais sans les montrer (censure impitoyable)."

Le 14 juillet est dignement fêté. Les incidents de l'été précédent semblent oubliés : des Allemands avaient pillé un train et mis à mal les permissionnaires qu'il transportait. Tout n'est cependant pas rentré dans le calme : les doléances des autonomistes ont repris peu à peu et une patrouille du 21<sup>e</sup> essuie des coups de feu le 28 août. La présence d'une forte escadre britannique, venue fortuitement mouiller dans les eaux de Memel, contribue heureusement à calmer les esprits.

Le moral des Français chute au début de septembre. La 4<sup>e</sup> compagnie est dissoute, faute d'effectifs et les jours raccourcissent. Beaudouin est souvent mis à contribution pour des missions individuelles. Son capitaine, frappé par le sérieux de son caractère, l'envoie à Mayence, la gare régulatrice du secteur, à la mi-octobre pour convoier un train de ravitaillement et de permissionnaires venu de France. Il se trouve à Poznan à la fin du mois. Il écrit plus tard de Deutsch-Eylau où il est en mission et chargé d'escorter :

" ... de la bonne galette. Il fait froid, on vous engueule et c'est bourré de soldats allemands."

Il est muté à la 1<sup>ère</sup> compagnie au début de l'année 1922. Un froid sauvage sévit à nouveau et confine tout le monde à l'intérieur. Il accentue la sensation d'isolement qui étirent les Chasseurs mais les liens de confiance camaraderie se renforcent entre officiers, sous-officiers et hommes de troupe. L'instruction est provisoirement abandonnée. Les rares promenades se limitent aux quais du canal d'accès où de beaux voiliers et quelques navires à vapeur plus modestes sont pris dans les glaces. C'est pour André l'occasion de gagner un pari quand il affirme à un camarade qu'une escadre hollandaise a été ainsi enlevée par la cavalerie d'un général de Napoléon. Il faudra que l'aumônier de la garnison, qui a des lettres, confirme qu'il s'agit bien de Pichegru.

Les garnisons de Pogezen et de Heydekrug sont ramenées à l'effectif d'une section ; disposition peu rassurante car la tension continue de monter entre les Lituaniens et la garnison. Les premiers revendiquent désormais la totalité du territoire et donnent l'impression qu'ils n'attendent pas un hypothétique plébiscite dont la date n'est d'ailleurs pas encore fixée.

André, lui, n'en a cure. Il est libérable début mars :

" J'attends l'heure du départ. Je le veux proche, mais tu comprends, ma volonté, on s'en tape un peu."

Il retourne enfin en France après avoir accompli son devoir vis à vis de la République et retrouve sa mère dans un nouvel appartement à Courbevoie. Il n'apprendra le coup de force lituanien et les circonstances des combats menés par le 21<sup>e</sup> qu'un an plus tard. Le bataillon s'est vaillamment défendu mais, finalement submergé par le nombre, a dû cesser le combat sur ordre supérieur. Amère conclusion d'une lointaine, ingrate et obscure mais nécessaire mission<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Voir note 104 en fin du livre 1

### Chapitre 3.- 4 avril 1921. Objectif Bactriane.

Une lettre de M. Berthelot, consul de France à Calcutta, est à l'origine d'une remarquable aventure. Adressée à Alfred Foucher, elle fait état d'une autorisation accordée par l'ambassadeur afghan en poste à Téhéran. Son gouvernement facilitera la venue d'une éventuelle mission scientifique française souhaitant visiter les sites archéologiques de son pays :

"Si tu veux profiter de cette occasion exceptionnelle, mais non sans risques en raison du fanatisme local et des difficultés de la route, il serait nécessaire d'aller à Téhéran via le golfe Persique (... et de) continuer sur Bactriane via Meched. Discretion indispensable pour éviter suspicions et compétitions."

Foucher vient à peine d'achever une campagne de fouilles en Inde et se prépare à rentrer en France<sup>7</sup>, mais ne saurait résister à un tel message. Il n'hésite pas un instant, laisse choir ses occupations, demande une extension de congé à son ministre et obtient le financement de sa nouvelle expédition. Le ministère des Affaires Etrangères est alors dirigé par Raymond Poincaré, également premier ministre, et l'on y comprend fort bien l'intérêt d'un champ de recherches inexploré. Une mission diplomatique afghane, récemment venue à Paris, a d'autre part fait comprendre que Kaboul s'attendait à ce que la France rende la politesse.

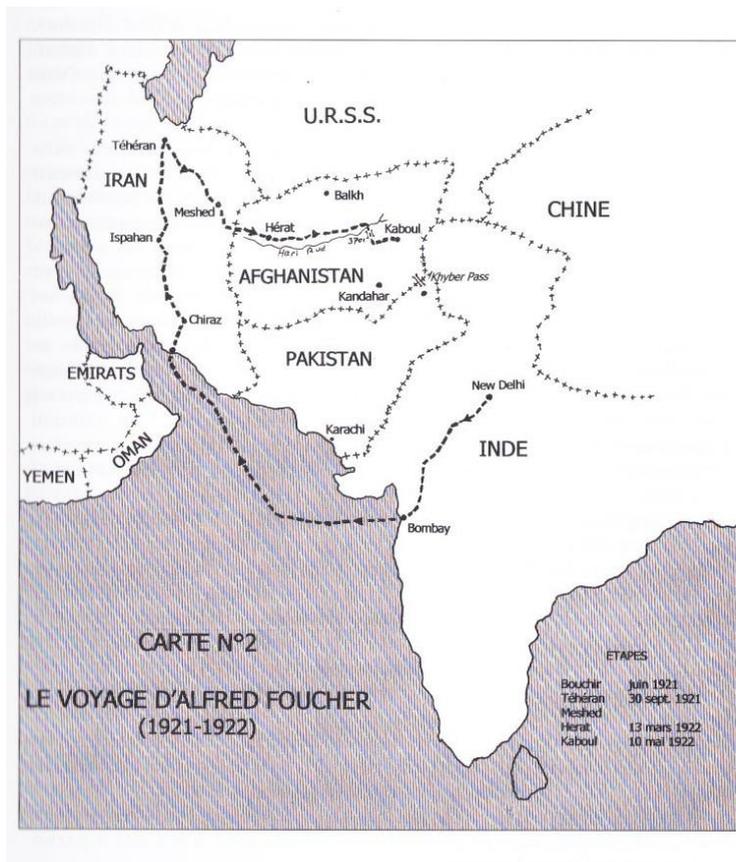
L'archéologue, accompagné de sa femme, part pour Bouchir au début du mois de juin 1921. Il est à Téhéran fin août mais il a encore près de deux mille cinq cents kilomètres à parcourir pour gagner Balkh, au Nord de l'Afghanistan, bien au-delà de la chaîne de l'Indou Koush. Désirant repérer au passage les principaux sites de fouilles iraniens, il se met à l'étude du persan. Cela lui sera d'autant plus utile qu'il a bien l'intention de conclure à Kaboul, dont c'est la langue officielle, une convention de fouilles similaire à celle que la France a déjà paraphée avec la Perse.

La préparation de l'expédition requiert bon nombre de formalités fastidieuses et ce n'est qu'à la veille de Noël que l'autorisation définitive lui parvient. Fâcheux contretemps que Foucher met à profit pour mettre ses notes à jour et engager un guide persan. Le jeune Pisa Houmayoun doit l'accompagner jusqu'au terme de son périple mais il y a fort à parier qu'il ne sait pas ce qui l'attend!

---

<sup>7</sup> Voir note 105 en fin du livre 1

C'est bien un périple en effet, car la route envisagée passe par Meshed, Hérat, Kandahar et Kaboul, avant d'atteindre Balkh, le nom moderne de l'ancienne Bactres, après avoir franchi déserts, hautes montagnes, rivières en crue et autres accidents naturels.



Pisa ouvre de grands yeux à l'énoncé de ce programme :

- . Mais pourquoi voulez-vous aller là-bas, dans ce pays de sauvages, et avec madame encore?

- . Nous ne pouvons pas passer par le chemin habituel des Indes et de Peshawar. Les Britanniques y sont formellement opposés. Les abords de la frontière sont une fois de plus à feu et à sang. Les Afghans ont attaqué les Anglais pour la troisième fois de leur histoire, avec succès je dois dire. Il est hors de question de franchir actuellement la Khyber Pass.

- Oui, mais pourquoi aller à Kaboul?

- Parce que là, au Nord du pays se trouve une zone pratiquement inconnue des archéologues qui étudient la grande voie continentale du bouddhisme. Nous la connaissons depuis le Nord-Ouest de l'Inde d'où elle gagne la Chine et la Corée mais il existe encore une zone mal étudiée. Celle-ci s'étend vers l'Ouest à partir de l'Inde et je voudrais suivre dans cette direction l'itinéraire du pèlerin chinois Hiung-Tsang. Ses écrits constituent le guide des spécialistes de l'archéologie bouddhique.

Foucher, tout à son sujet, se rend compte qu'il s'est laissé emporter par son enthousiasme. Mais, après tout, ce garçon sympathique semble s'intéresser aux choses. Le savant reprend donc :

- . Il y a un endroit, sur cette route, que je tiens particulièrement à reconnaître : c'est le grand tertre de Hadda, au Sud de Jalalabad. C'est là, en effet, l'un des points de contact de l'art grec qui se répandait dans ces contrées à la suite des conquêtes d'Alexandre, avec le bouddhisme que ses missionnaires propageaient. L'art gréco-bouddhique est né de cette rencontre et je pressens qu'il y a là de belles découvertes à faire.

Foucher, conscient du temps perdu et impatienté par les délais, veut se mettre en route immédiatement malgré les conseils de prudence de M. Prévost, ministre de France à Téhéran. Il rend compte à Paris :

" Notre passeport est visé et nous allons partir en dépit de la saison, car l'été est aussi caniculaire sur le plateau iranien que l'hiver y est rigoureux. "

Le départ n'a finalement lieu que le 15 janvier 1922 et le savant n'atteint la frontière que le 13 mars. Il effectue des étapes de vingt-quatre à trente-six heures, en voiture à cheval, sur des routes qu'il qualifie de « naturelles » :

" C'est à dire qu'elles sont seules à prendre soin d'elles-mêmes, raconte-t-il, et l'intérêt des sites visités au passage compense un peu l'inconfortable malpropreté des gîtes de rencontre : réduits enfumés et ouverts à tous les vents des caravansérails?"

Il y a beaucoup de neige et les villageois sont appelés en renfort pour déblayer la route et frayer un passage à cette expédition de plus de cinquante personnes, dont seize cavaliers d'escorte et plus de cent chevaux. Les bagages voyagent sur deux charrettes mais achèveront le trajet sur des poneys de charge. Dix-neuf jours sont nécessaires pour couvrir les neuf cents kilomètres de Téhéran à

Meshed mais ils en mettront, quatorze pour franchir les derniers deux cent cinquante kilomètres jusqu'à la frontière afghane.

Dès lors ce n'est plus un convoi anonyme qui entame la traversée de l'Afghanistan<sup>8</sup>. Foucher est accueilli à la frontière par un *Mehmandar* envoyé spécialement. Il s'agit tout à la fois d'un protecteur, d'un accompagnateur et d'un intendant mis à sa disposition par le gouvernement. Renforcés d'un peloton de cavalerie, ce personnage et sa suite sont chargés de mener les illustres visiteurs jusqu'à Herat. La pénible chevauchée persane est vite oubliée. Rapidement entraînés dans une voiture confortable, Foucher et son épouse trouvent des chambres préparées, un bon feu et un repas tout prêt à chaque étape.

De nombreux fonctionnaires rassemblés aux portes de Herat accueillent la première mission française admise à pénétrer dans le royaume. Une compagnie d'infanterie lui rend les honneurs. Un troisième peloton de cavaliers enturbannés l'escorte jusqu'à sa résidence.

Ces attentions inattendues ne manquent pas d'inquiéter le savant archéologue. Il n'est pas officiellement mandaté, même si son ministère l'approuve et le soutient. Il n'est pas, non plus, diplomate de métier et craint de se trouver confronté à des problèmes qui le dépasseront.

Suivant les conseils reçus à Hérat, Foucher renonce à gagner Kaboul par la route ordinaire de Kandahar. Si elle ne franchit aucune chaîne de montagne conséquente, elle implique un grand détour par le Sud. En outre, les pluies de printemps gonflent les rivières qu'il y aurait à franchir par cette voie. Ni le Helmand, ni le Kash Rud et encore moins le Hari Rud ne comportent de ponts : il serait trop risqué de tenter un passage à gué.

Le gouverneur leur conseille donc de marcher droit à l'Est en suivant la rive Nord du Hariband jusqu'à sa source et de s'engager ensuite dans la montagne. La route passe par la passe de Wonay pour enfin gagner la capitale par la vallée du Kaboul. Il ne lui cache pas l'extrême difficulté de l'entreprise : le froid intense et la neige épaisse l'attendent dans ce haut massif où les sommets de plus de trois mille mètres ne manquent pas. Mais Foucher ne dispose pas d'un congé indéfini : il ne veut pas perdre deux mois à attendre la fonte des neiges. Son plan est fait : il part.

Le savant français quitte Hérat le 4 avril et franchit à cheval les vingt-quatre premières étapes sans incident notable. Il est alors saisi d'une violente attaque de malaria. Il faut le porter pour effectuer la fin du trajet en montagne. Des voitures l'attendent heureusement au débouché de cette sauvage contrée. Il gagne enfin Kaboul où le médecin de l'ambassade d'Angleterre – une trêve ayant été signée entre temps - réussit à le remettre sur pied. Arrivé le 10 mai, plus d'un an après la décision de partir, Alfred Foucher aura mis près de cinq mois depuis Téhéran<sup>9</sup>. Il a bien mérité les remarquables découvertes qu'il va effectuer.

---

<sup>8</sup> Voir note 106 en fin du livre 1

<sup>9</sup> Voir note 107 en fin du livre 1

## Chapitre 4. - 30 juin 1922. Archéologue et diplomate.

A peine remis, le premier soin de Foucher est de rendre visite au Ministre de l'Enseignement qui souhaite le rencontrer d'urgence. Celui-ci a visiblement reçu des instructions. Le Ministre lui expose les souhaits de son maître. L'émir désire vivement développer son pays et accepte, dans ce but, de l'ouvrir raisonnablement sur l'extérieur. Ce développement passe par l'éducation : celle que les écoles coraniques, presque exclusivement orientées vers la formation religieuse, ignorant toute science et toute langue étrangère, ne sauraient dispenser<sup>10</sup>.

L'une des premières décisions de l'émir a donc été d'envoyer son fils en France. Accompagné de plusieurs de ses frères et d'un certain nombre de rejetons des meilleures familles, ils y font leurs études. Admis au lycée Michelet de Paris ces jeunes gens semblent s'y plaire et travailler utilement.

L'émir est conscient de l'isolement dans lequel croupit son royaume et souhaite l'aide de la France. Il sait qu'elle assiste déjà l'Egypte, la Perse et la Turquie dans le domaine de l'enseignement. Il désire faire venir des professeurs français pour le collège de type européen dont il veut doter sa capitale. Le Ministre ne dit pas, mais Foucher comprendra rapidement, que le souverain espère, par ce biais, unifier la langue et inculquer des idées et des valeurs communes aux futurs chefs des différentes tribus. Une telle évolution pourrait selon lui restreindre, sinon, éliminer, les causes de friction intertribales, donc les révoltes et autres raids meurtriers qui désolent fréquemment son pays. Il y voit aussi le moyen d'asseoir l'influence de sa propre famille à la tête de l'Etat. Ce n'est sans doute pas son moindre dessein, pense l'archéologue.

Le savant ne peut qu'approuver ces intentions, mais il se déclare incompétent pour négocier les détails de tels arrangements. Le Ministre lui fait alors remarquer qu'il appartient au corps enseignant et qu'il est donc compétent. Foucher doit alors expliquer par le truchement de son interprète la nuance existant, en français, entre "incompétent" et "non mandaté", tout en s'excusant d'avoir employé le mauvais terme. Le savant, en homme réaliste, ne peut toutefois manquer d'apprécier la remarquable opportunité qui s'offre à lui. Il s'engage donc à étudier le problème sur place et à faire part de cette conversation à Paris avec le résultat de ses observations et ses conclusions.

---

<sup>10</sup> Voir note 108 en fin du livre 1

On peut espérer, se dit-il, qu'il sera suivi, sans que l'administration, trop souvent soucieuse d'éviter les responsabilités, ne retarde trop le projet : en décidant par exemple d'envoyer une commission sur place. A vrai dire, il se chargerait de la dissuader d'entreprendre un pareil voyage en faisant état de ses propres difficultés de déplacement. Bien entendu, il ne souffle mot à quiconque de ces réflexions.

Il décide donc de consacrer la fin du mois de juin à la réalisation de ses deux objectifs. Obtenir d'abord la signature d'une convention de fouilles, son but essentiel. Recueillir ensuite des renseignements dans le domaine de l'éducation, tâche que les circonstances lui imposent. Il rend compte à Paris. Ainsi informé, son ministère le mandate sans tarder pour sa première mission. Les intérêts français seront là brillamment défendus.

Il n'est pas habilité pour la seconde tâche et son rôle restera passif, ce que l'on regrettera amèrement par la suite. Nul doute en effet que Foucher, professeur lui-même, aurait aussi bien soutenu les intérêts nationaux en matière d'enseignement qu'il le fera pour l'archéologie s'il avait été officiellement chargé d'y pourvoir.

La cupidité des dirigeants locaux facilite grandement sa première besogne. Toujours en mal de fonds, le gouvernement espère, croit même fermement, que les fouilles projetées vont révéler les nombreux objets de valeur, voire les véritables trésors, dont la convention de fouilles<sup>11</sup> leur réserve la propriété. Ceci mis à part, comme cela ne lui coûtera pas un sou, il est d'accord sur tous les autres points pour autant que sa souveraineté ne soit pas mise en cause.<sup>12</sup> Il est en effet fort chatouilleux sur ce chapitre.

C'est dans le domaine éducatif qu'il aurait été nécessaire que Foucher, remarquable négociateur, ait été à même de réduire les exigences afghanes à un niveau acceptable. Les problèmes qu'il découvre, et dont il fait part fidèlement à Paris, sont d'une diversité déroutante. Le gouvernement local s'oppose résolument à ce que les enseignants français fassent partie d'une mission dont les droits et responsabilités relèveraient d'une convention bilatérale. Ceci aurait laissé une grande liberté dans le domaine professionnel à ces derniers, même si l'accord s'était inscrit dans le cadre des lois du pays. Le Ministre afghan veut au contraire recruter lui-même les professeurs, les payer et les diriger. C'est, pour lui, là encore une question de souveraineté.

Cette altitude porte en soi le germe de bien des difficultés à venir. Elle n'est pas satisfaisante pour le gouvernement français. Foucher en est en est conscient mais ne peut rien faire sinon rendre compte. Il le fait dans de nombreux rapports manuscrits, très détaillés, pleins de bon sens, de simplicité et de modestie. On y trouve également, à lire entre les lignes, toute l'impatience qu'il éprouve de

---

<sup>11</sup> Voir note 109 en fin du livre 1

<sup>12</sup> Voir note 110 en fin du livre 1

devoir attendre pour jeter un œil sur les merveilles qu'il espère découvrir sur le territoire de l'Emir.

Il lui est plus aisé de donner des indications sur les besoins de la population aux plans moraux, religieux et matériels. Les familles ne souhaitent guère voir leurs enfants quitter le pays ; elles craignent que l'influence occidentale ne les déforme et qu'ils y perdent leur foi islamique. Il est d'autre part souhaitable d'organiser l'enseignement pas tranche d'âge, ce qui n'est pas le cas du groupe parti en France car on n'a pas voulu le disperser. L'aristocratie locale n'est pas riche. Tous ces facteurs militent en faveur de la création d'un lycée en Afghanistan même.

Un tel établissement comporterait environ trois cents élèves et serait organisé en internat eu égard aux problèmes de communications propres au pays. L'enseignement commencerait à sept ans et déboucherait sur les fréquentations des universités françaises pour les élèves les plus brillants. Il serait donné en français, selon les programmes secondaires habituels et dans le cadre d'un baccalauréat " Sciences-langues vivantes ". Le grec et le latin, n'ayant pas de racines locales, ne sont pas utiles. Seule la première partie du baccalauréat serait envisagée pour l'instant. Les élèves continueraient à apprendre le persan, langue officielle, souligne Foucher, et à fréquenter partiellement l'école coranique.

L'état afghan cherche des professeurs de littérature française, d'histoire, de géographie, de mathématiques et de sciences physiques, chimiques et naturelles. Ils devront apporter tout le matériel nécessaire. Un principal français et un sous-principal afghan chargé de la discipline seraient assistés par un économiste recruté localement.

Achevant son rapport Foucher souligne combien son interlocuteur, le Ministre, sachant qu'il est confronté à plusieurs années de dépenses sans contrepartie visible, est anxieux d'enregistrer les premiers résultats. Les futurs enseignants devront tenir compte de ce facteur dans leurs tractations avec leurs commanditaires.

Il se fait également l'écho d'un bruit concernant nos "amis" allemands. Les Afghans, ne voulant sans doute pas mettre tous leurs œufs dans le même panier, mènent des discussions parallèles avec nos voisins en vue d'ouvrir une école germanique. Foucher sait que les autochtones sont de fins négociateurs. Il découvre en outre leur capacité à faire jouer la concurrence. Ils réalisent visiblement tout ce que la rivalité franco-allemande peut leur apporter.

L'intrepide voyageur conclut sa communication en écrivant :

" Par bonne chance j'ai depuis longtemps appris à me passer d'instructions et à continuer mon petit bonhomme de chemin comme si l'avenir m'appartenait"

Le futur confirmera le bien-fondé d'une telle attitude mentale ; les prochains arrivants l'adopteront pour leur plus grand bénéfice.

Alfred Foucher est désormais libre d'entreprendre les fouilles tant attendues. Après un long et pénible second voyage hivernal à travers la passe de Salang, il atteint Bactres le 22 janvier 1924 Il est toujours accompagné de sa courageuse épouse. Il veut à tout prix arriver le premier sur place. Il est en effet question d'une mission anglaise au même endroit car le gouvernement français ne veut pas être taxé d'exclusivité abusive.

Arrivé sur le versant septentrional de la chaîne centrale, dans ce Turkestan afghan, ultime étape de son voyage, et s'arrêtant un instant devant le paysage qui s'ouvre devant lui, il écrit :

-. Au débouché des gorges de l'Indou-Koush, une plaine quasi illimitée s'étend devant le voyageur... C'est la fertile Bactriane...

## NOTES DU LIVRE 1

### **N101 -André Beaudouin**

André, Octave Beaudouin est le fils unique de Paul Adrien Beaudouin (1869 env. -1912) et de Victoire Octavie Lecoq (1869-1957), mariés à Poissy en 1896. Octavie, née et décédée à Poissy est à son tour la fille de François ( 1826-...) et de Anne Antoinette Quettier (1830-...), mariés à Poissy en 1852. François Lecoq, cantonnier, né dans la Mayenne est le fils de Pierre, marchand, et de Victoire Cobert (orthographe incertaine). Antoinette Quettier, née à Gaillon en 1830, est la fille de Jean-Louis, plâtrier et de Marie Rose Versal.

André avait deux sœurs : l'aînée, Marguerite, née en 1898, épousera Maurice Tavera, dont descendance ; la cadette, Lucie, née en 1904, épousera Roger Dumont, dont descendance.

André, né chez ses parents le 7 octobre 1900, au N°36 de l'avenue de la République à Saint-Germain-en-Laye devient orphelin à 12 ans. Il fréquente tout d'abord un établissement scolaire fondé par Auguste Grosselin, appelé à l'origine « Société pour l'Instruction et la Protection des Sourds-Muets » et devenu « Les Petites familles », à Saint-Germain. Toujours dans cette ville, il suit ensuite les cours de l'Ecole Municipale de garçons de la rue de la Salle. Cet établissement a disparu de nos jours. C'est là qu'en 1916, il obtient un certificat de prix, ayant terminé l'année premier de dix élèves, avec une moyenne de 8,73 sur 10.

Le père d'André, Paul, est Chef du Bureau de l'état-civil à la mairie de Saint-Germain en 1904, il est vraisemblable qu'il a conservé cette fonction jusqu'à son décès en 1912, à l'âge de 43 ans.

### **N102 . L'hôpital d'Arras**

L'hôpital de campagne d'Arras a été construit immédiatement après l'armistice de 1918 afin de pallier aux plus graves urgences sanitaires et médicales de la ville qui avait été presque entièrement détruite.

Mademoiselle Marcelle Foegeli, descendante d'une ancienne famille helvétique par son père en était l'infirmière en chef. Elle y accueillera Georges Clemenceau. Décorée de la Croix de Guerre pour sa conduite au front durant les opérations, elle recevra ultérieurement la Légion d'Honneur à titre militaire.

### **N103 - Memel**

Le nom de Memel est l'ancienne appellation allemande d'une cité qui portait le nom russe de Klaïpeda jusqu'à l'indépendance de la Lituanie. Cette dernière contrée avait été partagée entre la Russie et la Prusse en 1795. La Russie s'était ensuite rendue maîtresse de la quasi-totalité du pays en 1815, mais la ville de Memel était restée prussienne et avait servi de base de reconquête du pays par l'Allemagne en 1915. La république est proclamée en Lituanie en février 1919 mais le pays devient le champ clos de la lutte germano-soviétique entre 1918 et 1920. La Russie reconnaîtra son indépendance en 1920 et une constitution démocratique verra le jour en 1922. Les troupes alliées qui séjournent dans cette zone à l'issue du conflit la connaissent sous le nom de Territoire de Memel.

### **N104 - Le coup de force lituanien sur Memel et le 21<sup>e</sup> BCP**

Le 1er janvier 1923, après le départ d'André Beaudouin, le 21<sup>e</sup> BCP ne compte plus que 200 hommes sous les ordres du chef de bataillon Thibaud, assisté de quatre officiers. La division navale de la Baltique est dissoute à la même date.

Les Lituanais profitent de ces circonstances pour attaquer les troupes françaises repliées sur Memel depuis le 11 janvier, alors que la neige tombe par intermittence et que la température reste voisine de moins 20°. Il ne s'agit d'abord que d'infiltrations aisément repoussées au cours de cette première journée. Les trois jours suivants voient les combats s'intensifier, mais les attaquants sont partout maintenus à coups de mitrailleuses, à la grenade dans un cas. Les Chasseurs demeurent sur leurs positions pendant quatre nuits malgré les très dures conditions atmosphériques et subissent sans broncher une rude épreuve physique.

Une attaque de grande envergure se produit le 15 janvier. Menée par deux mille hommes qui débouchent vers 08.30h elle réussit à isoler plusieurs positions françaises. Tous les avant-postes se replient à 12.35h sur la caserne centrale et le Haut-Commissaire donne l'ordre d'arrêter les combats au 21<sup>e</sup>.

Le bataillon, rentré en France en avril 1923, sera malheureusement dissout presque immédiatement. Il aura plus tard l'occasion de combattre avec distinction en 1939-1940.

### **N105 - Intérêt archéologique de l'Afghanistan**

Ce pays a toujours été un des points de jonction des plus actifs entre l'Orient et l'Occident aux diverses époques de son histoire. Cette vieille terre possède de ce fait un intérêt archéologique incomparable. C'est là, notamment que s'est effectué le contact entre l'Inde et la Grèce, sous les successeurs d'Alexandre, puis sous les dynasties indo-scythes. C'est là que le Bouddhisme se transforme profondément à la fois dans sa doctrine et dans sa plastique au contact de la philosophie et de l'art grec. Bactriane, la terre promise des orientalistes, conserve sans doute enfoui parmi ses ruines, le secret de l'art indo-grec dont M. Foucher a magistralement révélé l'existence. L'Afghanistan occupait une place privilégiée pour l'étude de l'art bouddhique. Mais cet art s'était peu à peu enfoui dans le sol depuis que l'invasion arabe des 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles avait imposé la religion musulmane dans le pays. Pour mener à bien sa grande œuvre d'unification, l'Islam avait combattu opiniâtrement les formes les plus particularisées de l'art, notamment la représentation de l'homme. Cela créait une situation délicate pour la mission française qui arrive en 1922.

### **N106 - Données géographiques sur l'Afghanistan**

L'Iran, au sens général de ce terme, est une grande région de plateaux semi-désertiques, formant le territoire de la Perse, de l'Afghanistan et du Belouchistan. Privés d'écoulements vers la mer, les plateaux de l'Iran présentent des torrents qui se déversent dans les vastes shotts salés des dépressions intérieures. C'est l'Aïriana pays des Arias ou Ariens.

### **N107 - Le voyage de M. Alfred Foucher**

Le célèbre archéologue a régulièrement rendu compte des péripéties de son voyage dans une série de rapports. L'ensemble de ces documents figure dans les archives du ministère des Affaires Étrangères à Paris.

Ces données sont complétées par plusieurs lettres et compte-rendus rédigés à l'époque par les représentants diplomatiques de la France en Inde et en Perse.

## **N108 – Situation politique générale de l'Afghanistan**

La Russie tsariste et la Grande-Bretagne se sont affrontées à plusieurs reprises au cours du 19<sup>e</sup> siècle. La première pour accéder aux rivages du golfe Persique, la seconde pour l'empêcher d'approcher des Indes. Cette rivalité s'est traduite par une extraordinaire partie d'échecs qui a mobilisé agents secrets, rois, émirs, khans, chefs religieux ou de tribus. Elle s'est déroulée en partie sur le territoire afghan.

Pour son malheur, l'Afghanistan est la clé de l'Asie centrale qui borde son territoire sur plus de deux mille kilomètres, sa situation géographique en fait un point de passage obligé pour la Perse comme pour l'Inde.

Le pays compte de nombreuses ethnies habitant le plus souvent sur les deux versants des frontières. Le centre, montagneux, est peuplé de Hazaras, Chahar Aimak et Mongols dont le territoire se prolonge vers la Perse.

Les Patchouns occupent tout le Sud du pays, à cheval sur la frontière de l'Inde à l'exception des plaines situées au Sud de Kandahar. Celles-ci sont peuplées de Nouristanis, de Chitalis et de Tadjiks. Ces derniers sont également installés dans toute la partie Est de l'Indou Koush et dans quelques lambeaux de plaines d'altitude entre les Hazaras et les peuplades du Nord. Celles-ci, enfin, Ouzbeks, Turkmènes et Kirghizes séjournent dans le Nord du pays et, au-delà, au Turkménistan et l'Ouzbékistan russes.

Les Afghans, avec les Iraniens, les Mèdes et les Arméniens forment l'ensemble de la population blanche de ces régions et constituent une branche de la famille européenne.

La langue officielle de l'Afghanistan est le persan. Le *poutchou* est un dialecte afghan relié aux langues iraniennes, appartenant elles-mêmes à la famille des langues indo-européennes.

L'histoire du pays découle en grande partie de ces caractéristiques humaines et géographiques. Converti à l'islam au 19<sup>e</sup> siècle, l'Afghanistan est depuis longtemps gouverné par de nombreuses dynasties qui se disputent sans cesse le pouvoir. Celle des Khan règne à l'époque de ce récit depuis 1842 bien que la révolution de 1929 laisse passer le pouvoir de la branche cadette à la branche aînée.

La période moderne voit les complots, parfois fomentés par les puissances voisines, aboutir systématiquement au meurtre du prince régnant. L'émir Habibullah Khan est ainsi assassiné en février 1919 au cours d'une partie de chasse. Son troisième fils, Amanoullah, prend le pouvoir quelques jours après.

Le nouveau souverain veut moderniser son pays et s'affranchir des tutelles étrangères. C'est l'Angleterre qui est visée en premier - non sans quelque raison - et la troisième guerre anglo-afghane, commencée en mai, à la belle saison, s'achève trois mois plus tard. Le traité de Rawalpindi met fin aux hostilités qui ont été plutôt favorables à Amanoullah. Il consacre l'indépendance de l'Afghanistan. Conclu en 1919, il est ratifié en novembre 1921 après qu'un accord avec la Russie - dont l'émir se sent assez proche - ait été conclu au mois de février de la même année.

La voie est désormais libre pour moderniser un pays où aucune colonie étrangère n'existe jusqu'alors, qui vit dans un isolement complet et dont la frontière est rigoureusement fermée. Cela n'empêche d'ailleurs pas l'émir d'être parfaitement informé de ce qui se passe dans le monde.

Amanoullah est à l'origine des missions diplomatiques envoyées en Europe et aux USA et de l'ouverture - toute relative - de son pays. Le voyage d'Alfred Foucher se situe dans ce contexte. Le général Mohamed Vali Khan prend la tête d'une mission extraordinaire qui aboutit en particulier à la signature d'un traité avec la France en avril 1922.

C'est à la suite de cette visite que les professeurs français prennent le chemin de ce pays alors presque totalement inconnu.

## **N109 - La signature de la convention de fouilles franco - afghane.**

Dès son arrivée à Kaboul le 10 mai 1922 et après l'extraordinaire voyage que l'on sait, Alfred Foucher se préoccupe d'obtenir la signature d'une convention par le gouvernement afghan. Elle définira les conditions dans lesquelles les opérations de fouille pourront se dérouler. Son interlocuteur est Mohamed Vali Khan, Ministre des affaires étrangères.

Foucher est d'autant plus anxieux d'aboutir que les Russes et les Allemands sont également sur les rangs. Il n'y a pas grand-chose à craindre des premiers - mal vus à Kaboul - mais les seconds pourraient se montrer redoutables.

La présence effective du Français, sa réputation de chercheur qui n'est plus à faire et l'existence d'une convention similaire entre la Perse et la France constituent pour lui des atouts essentiels. Il existe un précédent dans un pays musulman : voilà qui devrait rassurer le Ministre. Il reste cependant méfiant, ces Français ne sont-ils pas capables de s'appropriier une partie des trésors que recèle certainement le sous-sol du pays? Il faudra assurer une présence afghane permanente auprès d'eux. Comment d'autre part, apprécier la valeur artistique, et donc vénale, des objets exhumés? Peut-on leur faire confiance, sont-ils honnêtes? Il faudra que la Légation suive attentivement en France les commentaires qui seront faits sur les objets d'art auxquels les Français auront droit !

Cela traîne en longueur, chaque point de la future convention fait l'objet de discussions serrées et, comme il est d'usage en Orient, un point acquis peut toujours être remis en question. La logique cède parfois la place à la plus évidente mauvaise foi. D'ailleurs qui se soucie ici de logique?

Foucher a été habilité entre temps à parapher provisoirement la convention. On évitera ainsi de donner le loisir aux Afghans de se raviser à l'occasion de la transmission des textes. Il est en effet encore nécessaire d'aller jusqu'à Peshawar pour trouver une poste et donc un télégraphe.

A la parfin, au terme de juillet 1922, le Ministre, sollicité de tous côtés, en butte aux réclamations des Anglais qui ont eu vent de l'affaire, signe une convention exclusive avec la France (les principales conditions de cet accord figurent plus bas). La signature intervient à Kaboul en septembre, la ratification par Paris sera effective le 29 mars suivant. Il faut, à ce propos, souligner l'efficacité des services financiers parisiens, tant pour assurer les ressources nécessaires à la mission Foucher, que pour la première campagne de fouilles.

Cet accord fera l'objet de vives critiques et de représentations officielles de la part des Américains, des Russes comme des Allemands et, bien entendu des Britanniques. Ils protestent contre le caractère exclusif de la concession : la France, bonne fille, prouvera qu'elle sait se montrer accommodante à l'occasion et n'interdira pas à d'autres nations d'intervenir sur le terrain

C'est là un second et très brillant succès pour Alfred Foucher - diplomate d'occasion - qui va désormais pouvoir se consacrer tranquillement à ses recherches.

## **N110 - Principales dispositions de la convention de fouilles.**

Le gouvernement français a le privilège exclusif des fouilles sur le territoire afghan.

Les lieux saints ne sauraient faire l'objet de recherches.

Toutes les dépenses sont assumées par la France.

Il n'y aura pas plus de dix Français simultanément présents pour effectuer les fouilles. Ils seront assistés d'autant d'aides afghans payés par la France.

Les archéologues français auront le droit de prendre des photos, d'arpenter les zones de fouilles, de lever tous dessins etc.

Les objets de valeur resteront la propriété du gouvernement afghan. Les autres objets trouvés au cours des fouilles seront partagés par moitié sauf s'il s'agit d'objets de caractère unique, lesquels resteront propriété afghane.

La convention est conclue pour une durée de trente ans.

# LIVRE II - PREMICES DU DESASTRE

*Les causes qui meurent sont celles pour  
lesquelles on ne sait plus mourir*

George Langelaan



## Chapitre 5 - 16 février 1924. Il faut bousculer les Anglais.

L'adjudant de gendarmerie qui accueille A. Beaudouin à Courbevoie est un peu surpris par l'origine du titre de permission qu'il est supposé viser :

- Memel ! Memel ! Où c'est ça ?
- C'est un port de la Baltique, Mon adjudant.
- Et qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?
- Pas grand-chose, mais il faisait froid : troupes d'occupation d'anciens territoires boches.
- Hum ! Où allez-vous vous installer ?
- Chez ma mère.
- Bon, je note l'adresse. Bonne permission, soldat, revenez dans un mois pour vous faire démobiliser. Espérons que celle-ci sera la dernière !

Le jeune soldat salue et s'éloigne mais il n'est pas certain de la justesse de ce vœu. Il revient avec l'impression que les Allemands ne se sentent pas battus, mais plutôt trahis par leurs dirigeants. Il pense que la mortelle compétition entre les deux peuples n'a connu jusqu'ici que deux étapes indécises et qu'une belle sera nécessaire.

Il faut bien vivre en attendant. Beaudouin reprend sa place dans l'enseignement public et entre à l'annexe de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Versailles. Il y retrouve quelques-uns de ses camarades mais, rentré en cours d'année, il est vraisemblable qu'il n'obtient qu'un poste secondaire, ce qui lui laisse des loisirs.

Il devient dès lors un lecteur aussi vorace que critique. Il lit de nombreux ouvrages, les analyse et prend l'habitude de les résumer et de consigner ses observations sur les pages de garde de ceux qu'il entend conserver. Ses remarques ne sont pas toujours tendres. Il réussit par-là, presque involontairement pourrait-on penser, à se forger une vaste culture générale, essentiellement littéraire et philosophique. Les grands classiques français constituent son domaine mais on ignore s'il a lu les philosophes grecs et les historiens de l'antiquité. Les aspects scientifiques de la connaissance humaine ne semblent guère l'intéresser mais les données culturelles et culturelles de son environnement du moment font et feront systématiquement partie de ses sujets d'intérêt.

C'est par ailleurs l'époque où le gouvernement afghan — tout récemment ouvert aux influences extérieures — fait paraître des annonces dans les journaux afin de recruter des professeurs pour le tout nouveau lycée de Kaboul. Beaudouin les voit et se prend à rêver.

- La France des années vingt n'est pas encore sortie de cette période de dévouement collectif et individuel qui a suivi la fin du conflit. Cette attitude se mêle au soulagement d'avoir sauvé sa peau, à l'étonnement incrédule de retrouver la société des femmes et au désir d'échapper pour un temps aux contraintes. La rage de vivre en somme.

Le jeune professeur n'y est pas insensible. Il voit dans la proposition originale des afghans le moyen de dépasser la condition qui serait la sienne en métropole et de satisfaire son goût du voyage et des cultures étrangères. Il y trouvera également son indépendance, pense-t-il.

Il pose sa candidature. Convoqué aux Affaires Etrangères, il sait convaincre ses interlocuteurs du sérieux et de la valeur de sa démarche. Peu après et, avec l'accord de sa hiérarchie, il est détaché au Service des Œuvres en vue de son prochain départ pour Kaboul<sup>13</sup>.

" Beaudouin. Quatrième professeur demandé parti ", tel est le texte du télégramme qui, dans sa sécheresse, inaugure une aventure de seize ans.

Mais l'intéressé ne quitte pas la France sans avoir étudié les rares renseignements disponibles sur son pays d'adoption. Les détails, à vrai dire, sont plutôt succincts car peu de gens ont visité l'Afghanistan. C'est une contrée fermée et hostile aux étrangers. Son relief et son climat sont rébarbatifs.

Il n'aura, heureusement, pas à endurer toutes les difficultés des premiers mois de séjour. Un premier groupe d'enseignants, M.M. Ténèbre, (Principal), Furon et Girard, et les épouses de ces derniers, l'ont précédé. Partis au début de décembre 1922, ils ont réussi à ouvrir l'école le 3 février suivant. Elle porte le nom de Collège Amaniyeh, du nom de l'Emir son fondateur. Beaudouin a su que la présence française s'était ensuite renforcée avec l'arrivée, en octobre 1923, de M. Fouchet, le premier des ministres plénipotentiaires qui se succéderont désormais à Kaboul. Quelques autres Français avaient suivi.

Ces réflexions sont interrompues par le grondement caverneux de la sirène du navire. L'eau sale du port de Marseille apparaît le long du quai et les premiers battements sourds des machines commencent à rythmer un voyage qui s'annonce long. Il pleut, le crachin masque bientôt la côte qui s'éloigne rapidement. On peut aussi bien s'installer dans un coin du bar et penser à autre chose.

Beaudouin, pour sa part, entreprend de relire le dossier qu'il emporte. Le premier document est un extrait du rapport de l'archéologue Alfred Foucher destiné au futur ministre de France. Il est assez encourageant. Ce pays paraît plus évolué qu'il n'y paraissait jusqu'ici<sup>14</sup>. En résumé se dit-il : peu de confort matériel, grand isolement, sécurité douteuse, intérêt historique considérable, civilisation musulmane à découvrir, tout à faire au plan pédagogique.

---

<sup>13</sup> Voir note 201 en fin du livre 2

<sup>14</sup> Voir note 202 en fin du livre 2

Le document suivant est la traduction partielle d'un récit d'exploration datant de 1857. Le fond des choses n'a pas dû changer de manière radicale. L'intrépide voyageur a fait un grand nombre d'observations pratiques parmi lesquelles Beaudouin a surtout noté que l'Afghanistan est un bloc islamique où aucune autre religion n'est tolérée. Seule exception récente, celle des Italiens qui, l'ayant prévue dans leur traité, disposent d'une chapelle.

Voilà qui n'est pas gênant, pense André qui ne croit à rien de religieux. Son père, laïque convaincu, et le milieu dans lequel il a fait ses études supérieures n'ont rien fait pour modifier cet état qui lui convient parfaitement. Mais il est trop féru de philosophie pour ne pas avoir étudié, au moins dans ses grandes lignes, les tenants de la foi chrétienne. Le voici maintenant confronté à une seconde religion monothéiste. Il en est curieux et se promet d'en appréhender les ressorts : ne serait-ce que pour comprendre ses futurs interlocuteurs et surtout ses nouveaux élèves.

La pièce qu'il examine indique plus loin que le sol afghan appartient à l'Etat. Divisé inégalement entre les différentes familles, il est redistribué tous les cinq ou dix ans pour rétablir l'égalité des chances. Les revenus de l'Etat proviennent d'une taxe foncière, de droits de pacage et de douane. Les Afghans, pasteurs dans l'âme, méprisent les commerçants. Ce sont les Hindous, non musulmans, qui tiennent le commerce et paient d'ailleurs la lourde taxe qui leur est imposée en conséquence.

Beaudouin se dit, in petto, que ces redistributions de terre doivent être la cause de bien des rancœurs et, partant, de conflits, et qu'il ne doit pas être facile d'emprunter de l'argent dans ce pays. Certainement pas auprès des Hindous, peu soucieux de prêter sans intérêt comme le prescrit le Coran. Voici qui ne doit pas faciliter les investissements.

La description des costumes retient ensuite son attention. Il est le même partout ou peu s'en faut. En été, les hommes portent une chemise lâche sur des pantalons bouffants ; le tout, en coton, est souvent teinté en bleu. Le turban *Pagri* ou *Dastar*, dont la forme varie avec les tribus, est souvent remplacé par la coiffure plate des montagnards. Une veste en peau de mouton ou une espèce de cape en poil de chameau les abritent l'hiver. Les pantalons tiennent grâce à une ceinture, ou *Izarkand*, nouée sur le devant. Les "souliers" varient avec les tribus : cela va de la sandale faite d'herbes tressées à de véritables chaussures cloutées.

La tenue des femmes est peu différente, mais s'y ajoute le *chador*, ample voile qui permet de cacher le visage quand on l'estime nécessaire. Les cheveux sont toujours dissimulés et le voile tombe jusqu'au sol.

Pas de chance pour les célibataires, pense le jeune Français, il doit y avoir des surprises les soirs de nuits de noce !

Le résumé qu'il a en main précise que le persan est le véhicule de la cour et de l'administration et que le *poutchou*, mélange de plusieurs dialectes, est pratiqué par la majorité des Afghans.

Le cheval, le chameau et le mouton sont les animaux que l'on peut voir le plus fréquemment. Ces derniers présentent presque tous une poche de graisse proche de la queue, caractéristiques des ovins de ces contrées. Ils constituent la principale richesse des tribus. Il faut, semble-t-il, se méfier des serpents venimeux et surtout d'énormes scorpions très dangereux. La chasse au vol est très développée et le gibier ne manque pas : oies sauvages, pélicans, grues et surtout, canards de toutes espèces.

Voici de quoi occuper les loisirs pense André : à condition d'être autorisé à posséder un fusil et d'apprendre à monter à cheval.

Quelques jours plus tard, l'entrée en mer Rouge autorisant enfin les tenues légères et les promenades sur le pont, André se heurte par mégarde au détour d'une coursive à un grand gaillard d'allure britannique. On s'excuse de part et d'autre, l'un en français, l'autre en anglais, ce qui fait sourire l'insulaire

- I am sorry! C'est mon faute !
- Pas du tout, c'est moi qui m'excuse.
- Alors, acceptez un drink au fumoir pour faire connaissance.

André hésite un instant car il ne veut pas être entraîné dans l'un de ces groupes de coloniaux perpétuellement assoiffés, aux conversations d'autant plus insipides que la quantité d'alcool ingérée augmente. Il n'a cependant jamais vu celui-là accoudé au bar pendant des heures.

- D'accord ! merci, je vous retrouve au bar vers six heures.

Il ne sait pas encore qu'il vient de faire involontairement la connaissance d'un remarquable voyageur. Encore un peu surpris de cette invitation inattendue, il retrouve à l'heure dite son homme assis dans un coin du fumoir des premières classes.

- . Pour moi, cela sera une Suze, dit le Français.
- . Qu'est-ce que c'est que ça ?
- . Oh ! c'est un apéritif un peu amer à base de plantes qui se boit avec de l'eau fraîche.
- . Bon ! je vous accompagne. Garçon ! deux Suzettes, if you please.
- . Nous ne servons pas de crêpes au bar, monsieur. Monsieur veut sans doute parler de Suze ?

André s'empresse de dissiper le quiproquo et explique à son compagnon, un peu surpris, en quoi consistent les crêpes Suzette.

Celui-ci finit par s'esclaffer de sa méprise, puis, brusquement se lève, devenu soudain très sérieux.

- . Excuse me ! je ne me suis pas présenté : Thomas Lovell, journaliste, en route pour le Tanganyika. Je suis américain.<sup>15</sup>
- . André Beaudouin, professeur, je me dirige sur Kaboul. Je vous croyais Anglais.

---

<sup>15</sup> Lowell Thomas – voir note 203 en fin du livre 2

- Non ! Non ! Mais quelle extraordinaire coïncidence ! Je viens de publier un livre sur l'Afghanistan et je connais bien Kaboul. Mais qu'allez-vous y faire ?  
Le Français explique alors en quelques mots les circonstances de la création du lycée. Il grille d'interroger son commensal, mais ne veut pas le faire trop directement.

- Puis-je savoir ce qui vous amène en Afrique ? demande-t-il.

L'autre vient de tremper ses lèvres dans son verre et fait la grimace

- I say this is very bitter ! pardon. C'est très amer. One has to get used to it. Ah l'Afrique. C'est tout simple : mon journal m'envoie faire un reportage sur la manière dont le pays a évolué depuis que les Allemands ne sont plus maîtres de leurs anciennes colonies.

Beaudouin n'en saura pas plus, son vis-à-vis ne paraissant pas autrement désireux de s'étendre sur le sujet.

- Je peux vous parler de Kaboul si vous le désirez enchaîne-t-il.

- J'en serai enchanté car je sais peu de choses.

- Comme vous le savez, c'est la plus grande ville du pays. Les deux autres cités importantes, Kandahar et Herat, au Sud et à l'Ouest, comptent trente mille habitants environ. Mazar-I-Sharif au Nord en dénombre vingt mille, alors que Jalalabad et Ghazni ne dépassent pas dix mille. Kaboul est installé sur un haut plateau, à dix-huit cents mètres d'altitude, entouré de hautes montagnes dont l'une, située à moins de soixante kilomètres, dépasse quatre mille cinq cents mètres.

- C'est une des étapes de l'ancienne route de la soie, je crois ?

- En effet, et c'est l'une des raisons de son importance. De fait, la ville est une halte majeure sur la route qui traverse la Khyber Pass pour relier les plaines de l'Indoustan aux plateaux de l'Asie centrale.

- La carte fait penser à une citadelle dont la capitale serait le centre, remarque le Français.

- Quite right ! En fait, Kaboul est situé sur le plateau persan qui tombe en terrasses successives sur les plaines de l'Inde. C'est une véritable forteresse comme vous l'avez si bien dit. Ses accès à l'Est sont constitués de paliers successifs, entrecoupés de gorges étroites facilement défendables. Au Nord, le rempart montagneux ne comporte que de rares cols d'altitude, très souvent fermés par la neige. La capitale est donc un carrefour situé à la rencontre de deux vallées. Le Kaboul a creusé l'une et son principal affluent, le Lowgar, suit l'autre. Le défilé de Teng-I-Babur, où passe le premier commandant la route vers Kandahar. Alexandre s'y est frayé un passage autrefois.

- Si je comprends bien les routes principales de l'Inde, de la Russie et de la Perse se croisent à Kaboul ?

- C'est tout à fait cela.

- On m'a dit que la région était très froide en hiver ?

- You bet ! Le climat est franchement continental. Le thermomètre peut monter à 110° en été et descendre en dessous de 0° en hiver. L'air est sec cependant et la saison d'automne est particulièrement agréable.

-110° ! vous parlez de degrés Fahrenheit ?

- Oui, mais je ne sais pas transformer.

Beaudouin se promet d'aller voir le commissaire de bord pour se renseigner : il en aura besoin en sphère d'influence britannique.

- Vous constaterez, dit l'Américain, que les changements de température sont brutaux, cela donne souvent des vents violents à la tombée de la nuit. Les hivers sont longs et j'espère que vous n'en souffrirez pas trop. D'ailleurs, sachez-le, vous devriez être bien reçu en tant que Français. Ce n'est pas le cas des Anglais, donc des Américains. Nous sommes aussi populaires que la peste bubonique. Ah ! Ah ! Ah !

Il faut aussi que je vous signale les fréquents tremblements de terre dont souffre cette région. Il y en a un par jour en moyenne. Quelques-uns sont très violents. Il n'est pas question de construire en hauteur à Kaboul : en admettant que l'on sache s'y prendre.

- Mais votre verre est vide. Laissez-moi vous offrir une boisson très populaire en Grande-Bretagne, un peu amère aussi

Lowell appelle le serveur :

- Monsieur.

- Vous allez nous faire un cocktail très simple ; avez-vous de l'angustura bitter ?

- Oui monsieur.

- Alors, mettez une bonne mesure de gin dans un verre, ajoutez trois à quatre gouttes d'angustura et mélangez. C'est tout.

Alors que le garçon s'éloigne, l'Anglais se frappe la tête et dit :

-. Ah ! il ne faut pas que j'oublie de vous signaler la présence d'un Français remarquable à Kaboul : Alfred Foucher

- Vous voulez parler du professeur de la Sorbonne ?

- Oui, vous le connaissez ?

- Non mais j'ai lu plusieurs extraits des excellents rapports qu'il a fait. C'est l'un des deux grands experts de l'archéologie de l'Asie centrale.<sup>16</sup>

- En tous cas, il est charmant. Et puisque je vous parle des étrangers sur place, sachez que les Russes et les Anglais s'ignorent soigneusement. Les deux pays sont rivaux depuis toujours en Afghanistan.

Beaudouin goûte sa mixture, retient à son tour une grimace et demande :

- C'est rose, comment appelez-vous cela ?

- Pink-gin ; c'est avec cela que beaucoup de mes amis anglais obtiennent l'euphorie de fin de journée qui déplaît tant à leurs femmes. Leurs pubs contre nos bistros, somme toute.

- Exactement.

---

<sup>16</sup> Les recherches archéologiques d'Alfred Foucher en Afghanistan voir note 204

## Chapitre 6 - Mars 1924. Les drogués de Pechawar.

Arrivé à Calcutta sans autre incident, André atteint Kaboul en quelques jours, alors qu'Alfred Foucher avait mis presque un an pour y parvenir

Le spectacle des foules orientales que la lenteur du train lui a permis d'observer avec délices n'est rien à côté de ce qui l'attend une fois passé le terminus de Quetta. Le dépaysement devient total.

Il faut d'abord passer l'Indus. Or il n'y a pas de pont en période de crue. Il n'est d'autre ressource que de nager aidé de flotteurs en peau de chèvre. Il faut penser à souffler fréquemment dans l'embouchure du système pour compenser les fuites. Quand cette espèce d'outre est ancienne, l'odeur est supportable ; mais quand elle est neuve...! C'est un sport épuisant et dangereux. Il frise aussi le ridicule et il ne manque pas de spectateurs pour le souligner. Les loueurs de ces étranges appareils et leurs cousins qui les récupèrent sur l'autre rive en particulier.

En d'autres saisons, et c'est heureusement le cas pour Beaudouin, ses bagages, et ses chers livres, les Anglais lancent des ponts flottants sur la rivière large de quelques centaines de mètres à cet endroit.

L'entrée dans Peshawar, dernière étape avant la montagne et ultime avant-poste de la civilisation, ne manque pas de pittoresque. Il n'y a presque aucune construction en pierre ; toutes les maisons, faites de torchis, ont l'air provisoires et prêtes à se dissoudre à la première pluie importante. La mosquée est le seul bâtiment important. Les bruits varient selon les quartiers : celui des marchands de tapis, blottis les uns contre les autres, est relativement silencieux. On ne saurait en dire autant du district des ferblantiers et des batteurs de cuivre et d'argent qui, lui, est assourdissant au point d'empêcher toute conversation. Plus loin, les clameurs des marchands d'épices, de riz, de pois chiches et autres denrées couvrent sans peine la sourde rumeur qui émane des terrasses bondées des nombreux cafés.

La toux déchirante des fumeurs de *charas* retentit à tout instant. Renseignements pris, il s'agit d'une résine extraite du chanvre que l'on mélange au tabac des *narghilés*. On place dessus une braise provenant des excréments séchés de chameaux qui servent de combustible. Il paraît que cet usage procure une grande sensation de bien-être et un fort appétit. Le gargouillis sirupeux que le fumeur extrait de son instrument avec la fumée doit être pour quelque chose dans cette extase orientale.

Le propriétaire de la fort rustique auberge, si le méchant coin de caravansérail réservé aux européens de passage mérite ce nom, qui vient de renseigner le jeune instituteur sur cette pratique, ne manque pas de lui raconter la classique petite histoire qui l'illustre :

- Trois hommes s'arrêtent un soir devant la porte fermée d'une ville, l'heure tardive leur en interdisant l'accès. Dépités, ils s'installent tant bien que mal et se remontent le moral avec leurs poisons favoris. Deux heures après, ceux-ci ayant fait leur effet, le premier, buveur d'alcool, propose :

- Enfonçons la porte.

- Attendons et dormons ici, propose le second qui fumait de l'opium. Le dernier, amateur de *chara*, s'exclame alors :

- J'ai trouvé : passons par le trou de la serrure

Et encore, ajoute son mentor, les effets du *chara* ne sont rien à côté du *bhang*. C'est un affreux pousse au crime, littéralement, composé de *chara* mélangé à de l'eau, du lait et du sucre et dont les effets sont désastreux. Les consommateurs de cet affreux mélange deviennent terriblement agressifs et capables de n'importe quoi.

- Ce sont là d'ailleurs poisons pour les pauvres : il faut être riche pour fumer l'opium.

Cette première nuit « orientale » n'est pas de tout repos. Il s'avère d'abord, qu'une épaisse obscurité règne dès que les quelques quinquets à huile qui éclairent parcimonieusement la pièce sont éteints. Sorti pour quelque besoin naturel, Beaudouin se prend les jambes dans un amas de fourches en bois que les montagnards s'apprentent à vendre le lendemain au marché. Il s'écroule dans un fracas bruyant et déclenche les protestations des autres voyageurs en mal de sommeil. Il est ensuite difficile de dormir entre le blatèment aigre des chameaux que l'on fait baraquier dans la cour et la fumée nauséabonde que le vent rabat dans les cheminées. Elle sent tellement mauvais que le Français s'interroge sur la nature du combustible. Il aura la réponse au réveil quand il demandera ce que font ces femmes qu'il voit prélever des poignées de boue jaunâtre pour les plaquer sur les murs en y laissant la trace de leurs doigts écartés. Ce sont les "sous-produits" malodorants des chameaux et du bétail, soigneusement recueillis tous les jours, mêlés d'un peu d'eau et de paille, que l'on étale ainsi pour faire sécher au soleil ces galettes d'un nouveau genre. Elles sont précieusement récupérées, une fois sèches, pour alimenter les foyers.

Tôt levé car la journée promet d'être rude, et la première tasse de *tchai Shang* avalée, Beaudouin s'assure que tous ses bagages sont chargés avant le départ. Il transporte avec lui ses effets personnels et plusieurs lourdes caisses de livres, de cahiers, d'accessoires pour l'écriture, de cartes et de verreries destinés à ses collègues. Le moindre objet manufacturé venant de Peshawar est si extraordinairement coûteux qu'il est plus économique de le faire venir de France. Surtout si un voyageur peut les convoier et éviter qu'une notable partie n'en soit pillée.

Ce n'est pas sans une certaine anxiété que le jeune instituteur envisage la dernière étape de son voyage. Il lui reste trois cent cinquante kilomètres et quatre chaînes de montagne à franchir avant d'atteindre Kaboul. La caravane des voitures attelées s'ébranle dans un concert de cris et de rauques protestations des chameaux. Elle passe devant le grand fort du 15<sup>e</sup> siècle avec ses vieux canons, tandis que le peloton d'escorte ferme la marche. Il fallait encore récemment se frayer un chemin à coups de fusils. Ce déploiement de forces ne sert désormais plus à rien en théorie, mais on ne sait jamais. Les Afghans rêvent toujours de reprendre Peshawar aux Anglais et les tribus Afridis de la montagne ont la détente sensible et l'âme chatouilleuse : un coup de fusil bien ajusté est toujours à craindre.

Passée la *Bajauri gate*, point de départ de la voie ferrée à petit gabarit construite par les Anglais jusqu'à la frontière, on entame les soixante kilomètres qui y mènent. Fort *Jamrud* et ses épaisses murailles apparaissent bientôt. Il fait paraît-il en été une chaleur extraordinaire dans la plaine que l'on traverse. On voit encore les nombreuses *Heat stroke huts* où les soldats de sa Majesté pouvaient autrefois se réfugier. Combien d'écossais ou de Gallois sont-ils venus mourir ainsi sur cette terre parcheminée ?

Les gorges commencent trois kilomètres plus loin. Beaudouin, qui a beaucoup lu depuis que sa candidature a été acceptée, ne peut s'empêcher de penser qu'il met ainsi les pas dans ceux d'innombrables envahisseurs. Il est peu d'endroits qui aient vu autant de morts violentes au cours des siècles. Toutes les hordes de conquérants s'y sont succédées : Parthes, Scythes, Huns, et Afghans ont suivi les mêmes routes ancestrales qu'Alexandre le Grand et Timour le Tartare. Il n'en subsiste plus que les sombres légendes que l'on se raconte le soir autour du feu.

La vallée se resserre progressivement à partir de *Fort Maude*, le plus important des ouvrages qui garnissent les sommets alentour. Elle n'est bientôt plus qu'une gorge étroite, profonde d'environ deux cent cinquante mètres. Ses arêtes, à deux cents mètres l'une de l'autre, semblent se toucher sous l'effet de la perspective. La *Ali Masjid Gorge* - c'est son nom - est un lieu obscur et angoissant où les passants se sentent toujours à la merci de quelque rocher tombant de la falaise. Les Anglais ont construit trois routes à travers cette gorge. L'une est réservée aux camions et à l'artillerie, les motocyclettes et les voitures utilisent la seconde, la troisième enfin voit passer les caravanes. Elles se rejoignent toutes trois au fond de l'impressionnant défilé pour franchir le torrent. Il y fait presque nuit et l'on ne s'y attarde que le temps de faire parcimonieusement boire les chevaux. La remontée est spectaculaire et les pentes sont parfois si raides qu'il faut descendre des voitures pour soulager les animaux, cela a au moins l'avantage d'échapper aux terribles cabots de cette route mal entretenue.

L'énorme fort des *Khyber Rifles*, dernier ouvrage avant la frontière, domine la route. On voit encore le blason du régiment peint sur les rochers arides de cet impressionnant paysage.

La Khyber Pass franchie, André n'est pas mécontent de quitter ce paysage minéral, ces parois verticales et ces arêtes pelées où ne pousse quasiment rien. La vallée s'ouvre après la gorge de Masjid mais les villages fortifiés et les hautes tours de guet des *Afridis* sont là pour rappeler que l'on est sur un territoire très provisoirement soumis. La marche reprend, désormais plus rapide, et les voitures s'espacent pour éviter d'avalier la poussière de celles qui les précèdent. On revoit quelques arbres et des troupeaux de chèvres, gardés par quelques gamins dépenaillés, achèvent d'arracher l'herbe des talus escarpés.

Pour détendre l'atmosphère, le conducteur entame une de ces histoires dont les *patchouns* sont si friands :

- On raconte que les deux villages que vous voyez, ennemis de tout temps, possédaient chacun un canon. Il s'agissait de pièces se chargeant par la bouche que les Anglais avaient offertes à quelque maharaja. Les deux engins étaient de même calibre mais ne disposaient guère de plus de trente-deux projectiles à eux deux. Cela posait un problème.

- Les combats ne devaient pas être très longs, fait observer quelqu'un. Tout heureux de son effet le conducteur conclut :

- Mais si. Le bombardé du jour récupérait les boulets sur les toits et dans les murs où ils s'étaient fichés et pouvait alors retourner le feu de l'ennemi. Ce dernier, à son tour... Il paraît que les pertes dues à ces bruyantes escarmouches guerrières étaient insignifiantes.

Ces villages une fois passés, on atteint le plateau de *Lourgi* et André Beaudouin ne peut cacher sa surprise à la vue de toutes ces femmes portant des pantalons rouges. Il s'en étonne tout haut et le conducteur, décidément en verve, lui explique que cela a au moins l'avantage de bien les reconnaître et d'éviter ainsi de tirer dessus. Il ajoute que les *Shinwaris*, sur le territoire desquels on passe, n'ont été vaincus que par Abdur Rahman, grand-père du présent Emir afghan. Sans doute pour donner à réfléchir aux autres tribus cet aimable personnage aurait construit une tour à Kaboul à l'issue d'expéditions successives. Faite des crânes de ses adversaires, elle avait longtemps constitué une curiosité appréciée à l'entrée des souks.

Bien entendu, Beaudouin, doté d'un naturel sceptique, attache peu de foi à ces racontars, mais se promet d'étudier de plus près l'histoire de ces lieux légendaires. Il n'ignore pas que plusieurs des meilleurs régiments britanniques s'y sont fait tailler en pièces. A quand le prochain épisode ?

## Chapitre 7 - 10 mars 1924. Les colères de M. Fouchet.

Ténèbre a fait aménager une chambre au Collège pour l'arrivée de son nouveau collaborateur. Installation sommaire, certes, mais nettement plus confortable que les gîtes de rencontre de ces derniers jours. Beaudouin n'a pas gardé un bon souvenir des cellules voûtées, munies d'une étroite ouverture, sans porte mais avec un trou au plafond pour laisser passer la fumée, des caravansérails habituels. Les enseignants français sont à pied d'œuvre depuis moins de quinze mois et la France leur paraît déjà bien lointaine. Aussi leur nouveau collègue est-il reçu avec empressement. Il est tout d'abord interrogé sur son voyage :

- Vous n'avez pas eu d'ennuis à Landikotal ? La voiture était là ? Vous savez que c'est le centre de tous les trafics de la région ?

- Non, tout s'est bien passé. Tous les gens étaient armés, banderoles de cartouches en travers de la poitrine et on regardait les quelques étrangers de travers, mais il n'y a pas eu de problèmes. Nous avons passé le poste frontière de Torkham sans histoires, même si cela a été long et ennuyeux.

Mais visiblement, on ne l'écoute que d'une oreille distraite. A peine installé, rafraîchi et nourri le voici en butte aux questions que l'absence de journaux suggère à ses nouveaux amis.

Il résume en quelques phrases les événements politiques de ces derniers mois et répond sans s'étendre aux interrogations qui le concernent personnellement. Il les laisse quelque peu sur leur faim. Toujours curieux du contexte local, il lui tarde de connaître les conditions exactes de son futur travail. Les premières phrases de ses confrères soulignent sans tarder des difficultés surgies avec les autorités afghanes :

- Vous avez comme nous, je suppose, un contrat avec le ministère afghan, lui demande Ténèbre ?

- Oui, bien entendu, mais je suis également détaché par le ministère de l'Education au service des Œuvres des Affaires Etrangères depuis le 1er janvier.

- Tout le problème est là, poursuit le Principal, M. Fouchet...

- L'archéologue, interrompt Beaudouin ?

- Non : Maurice Fouchet, avec un "T", le nouveau ministre de France à Kaboul, je devrais dire le premier. Il s'est bientôt trouvé en butte au nationalisme maladif des Afghans. Il s'agissait du renouvellement de nos contrats. Leur indépendance réelle est toute fraîche et tout ce qui paraît y porter atteinte les met en fureur.

- Je ne vois pas en quoi nous pourrions être responsables d'une quelconque difficulté.

- Indirectement, si, reprend Ténèbre. Les Afghans ont signé un contrat avec chacun d'entre-nous et non avec l'État français. Ils entendent donc nous donner des instructions dans tous les domaines et gérer le Collège à leur guise. Ils considèrent que nous sommes au service de leur gouvernement. Fouchet en conclut que le Collège est juridiquement une institution locale. Or il estime que ceci est en contradiction avec sa mission de protection des ressortissants français.

- Je ne vois toujours pas la cause de la dispute, remarque André.

- Parce que vous n'êtes pas marié mon cher. Le nouveau contrat que l'on me propose contient des clauses qui nous mettent à la merci d'un mouvement de mauvaise humeur. Je m'explique : nous sommes assujettis aux lois locales aux termes de notre contrat. On pourrait, par exemple, obliger madame Furon ou madame Girard à porter le purdah pour paraître en public. Nous pourrions être accusés injustement d'un forfait quelconque, les témoins ne manqueraient pas, et être traînés devant le tribunal coranique. Nous serions sûrement condamnés sans recours et expulsés sans ménagements.

- Vous n'avez pas idée, interrompt Furon, du fanatisme et de la prétention de ces gens-là : ils sont tous persuadés de la supériorité des peuples musulmans et du leur en particulier.

- Pour vous donner une idée de l'ambiance, reprend Ténèbre, laissez-moi vous citer de mémoire ce que Fouchet a récemment écrit à Paris. Il a eu l'amabilité de me lire son projet de rapport. Il y disait ceci :

" Le gouvernement local est composé d'éléments trop inférieurs pour comprendre la nécessité de se contenter d'une autorité nominale sur le Collège. Il est jaloux de ses droits de souveraineté et comme j'évoquais mes responsabilités vis-à-vis de nos ressortissants on m'a déclaré :

- Mais alors, chaque représentant étranger voudrait intervenir pour la défense de ses intérêts nationaux ? A quoi se réduirait donc la souveraineté afghane ? "

Beaudouin s'étonne un peu que ce soit là chose si urgente à lui raconter. Venu en célibataire, très posé de nature, prenant aisément du recul devant l'événement, il ne se sent que médiocrement concerné.

Mais Ténèbre reprend :

- Il serait bon que vous montriez votre contrat à notre ministre : peut-être le texte en est-il un peu différent du nôtre ? J'ai déjà pris un rendez-vous demain à votre intention.

- Je vous remercie, mais, dites-moi monsieur, comment marche le Collège ?

- Oh ! De ce côté-là, le Ministre afghan est satisfait des premiers résultats. Il a fallu s'atteler à la tâche à peine installés. Kaboul était encore sous une épaisse couche de neige et il faisait moins 10°. Nous étions arrivés au cœur de l'hiver. Nous avons été reçus par Alfred Foucher car la capitale avait été désertée par tous les Ministres aux premiers frimas. Confortablement installés à Laghman ou à Jalalabad pour l'hiver, vous pensez bien qu'aucun haut fonctionnaire n'est

monté à Kaboul pour nous y recevoir. Un petit bonjour au passage de la part d'un vague sous-fifre leur a paru suffisant.

On nous avait affecté trois anciens ministères pour y installer les classes : nos futurs élèves nous y attendaient déjà. Foucher était très satisfait de nous voir. S'étant aimablement fait un devoir de nous attendre, il brûlait d'impatience de nous voir arriver afin de pouvoir commencer ses travaux de recherche. Sa femme a été plus que précieuse pour aider les nôtres à s'installer.

-. Et le collègue ? persiste Beaudouin sans montrer l'impatience qui le gagne devant ces digressions.

-. Les enfants, ou plutôt leurs familles, ne paient aucune contribution et ils sont nourris. C'est le moyen utilisé par le gouvernement pour encourager la formation des cadres locaux dont il manque cruellement. Je dois dire que la curiosité de nos petits élèves est insatiable : il faut songer qu'ils ne trouvent ni un livre, ni un cahier, ni même une table pour écrire chez eux. Un crayon, un carnet constituent la récompense suprême.

-. Je vous interromps, s'excuse le nouvel arrivant, mais j'ai vérifié toutes mes caisses ce matin : il n'y a aucun dégât dans ce que je vous apporte. Cela n'a d'ailleurs pas été une mince affaire de ne pas tout se faire voler en route. J'ai insisté pour que les caisses voyagent dans mon compartiment : on pouvait à peine s'y tourner et les cheminots indiens m'ont pris pour un fou.

-. Je vous remercie, reprend Ténèbre, nous attendions cet envoi avec impatience. Donc je vous disais que le Collège ressemble à toutes les écoles coraniques où le respect du maître prend une forme quasi-religieuse. Ce qui le caractérise c'est un certain aspect militaire, qui correspond d'ailleurs fort bien au caractère afghan. Les enfants portent un uniforme et chaque classe obéit aux ordres de son "capitaine".

-. Et les programmes ? demande le nouvel arrivant.

-. Là, pas de problème : ce sont nos méthodes et notre programme, à quelques exceptions près que je vous indiquerai, qui sont appliqués. Il s'agit de d'aboutir à terme sur un baccalauréat qui sera reconnu par la France.

Le jeune professeur fait connaissance le lendemain avec Fouchet, qui, après les aménités d'usage demande à voir son contrat.

-. Je vois que vous avez signé un engagement de deux ans, expirant le 15 janvier 1924... Un silence ... Ah ! voici qui est bien : il est dit ici qu'en cas de poursuites contre vous, elles ne pourront être actionnées sans l'accord de la Légation. Ceci, qui ne figure pas dans les contrats précédents, vous protège d'une manière à peu près satisfaisante. Vous ne pouvez pas savoir combien ces fonctionnaires subalternes bornés sont pénibles ! Je vais pouvoir me servir de ceci dans mes discussions.

- Voulez-vous le conserver pour en prendre copie, suggère Beaudouin ? J'allais vous le demander, oui merci. Vos confrères vous ont fait part du problème je suppose ?

- Oui, dans ses grandes lignes.

- Voyez-vous, ces Afghans ont une susceptibilité et un orgueil incommensurables. Cette attitude est moins sensible au niveau du Ministre ou de son adjoint, mais de plus en plus nette en descendant la hiérarchie. Ils ne savent rien de l'extérieur, sont parfaitement ignorants de tout ce qui ne touche pas le Coran et finalement ne connaissent que les situations conflictuelles et les rapports de force. Ils sont confusément conscients de notre supériorité d'occidentaux au plan de la connaissance des choses, ce qui les rend, si possible, encore plus susceptibles. Vous avez dû souffrir vous-même des vexations et des avanies que leur toute nouvelle administration douanière s'amuse à infliger aux nouveaux arrivants, je gage ?

- A vrai dire, non. On m'a interrogé sur le contenu de mes caisses, on en a ouverte une au hasard et c'est tout, répond Beaudouin.

- Vous avez de la chance. Ils avaient dû être prévenus : vous êtes engagé par leur gouvernement, donc un peu leur collègue, ajoute le ministre qui paraît franchement s'amuser de sa propre remarque. Vous n'avez pas idée des discussions byzantines qu'il a fallu soutenir avec la douane pour lui faire admettre le principe du privilège de la valise diplomatique. Ils n'avaient que faire de la réciprocité. Il a fallu que Paris bloque un temps leurs propres envois pour les faire capituler !

Fouchet, qui a retrouvé le sérieux qui convient à un diplomate, reprend :

- Oh ! voyez-vous, le professeur Foucher m'avait bien prévenu avant mon départ. Je me souviens très bien du rapport qu'il avait envoyé à Paris. Tenez ! Vous venez d'arriver, cela pourrait vous servir. J'en ai une copie ici, écoutez :

- Les Afghans sont pleins d'illusions sur le résultat des fouilles et espèrent la découverte de trésors.

C'est la suite qui nous intéresse, dit Fouchet en tournant quelques pages :

- Ils ne sont pas seulement soupçonneux au point d'avoir peur de leur ombre, ils sont encore extraordinairement susceptibles et chatouilleux sur le chapitre de leur indépendance fraîchement acquise.

Ce n'est d'ailleurs pas très étonnant après des décades d'ingérences russes et anglaises, remarque le ministre, mais Foucher était encore plus sévère, écoutez sa conclusion :

- Leur rêve serait de conclure des contrats sans se lier et de s'associer sans s'obliger.

Beaudouin qui a eu le temps de réfléchir auparavant aux conséquences d'une aussi récente indépendance, remarque :

- Ne les croyez-vous pas un peu submergés et inquiets, au moins à Kaboul devant toutes ces nouveautés introduites par les délégations étrangères ?

- Je pense que vous avez raison, remarque le ministre. Mais après tout ils sont demandeurs et ne devraient pas nous causer autant de difficultés. C'est d'ailleurs l'administration qui est pénible. L'Emir, lui, veut réformer beaucoup de choses. Il est bien informé de ce qui se passe à l'extérieur, mais il doit tenir compte de l'attitude des milieux religieux. Ceux-ci ne voient pas le changement d'un bon œil. Il faut aussi que l'Emir tienne compte de l'ignorance crasse dans laquelle se trouvent la plupart des chefs des tribus. C'est un gros problème dont il paraît très conscient.

Fouchet souhaite visiblement ajouter quelque chose au sujet des Afghans mais hésite à aller au bout de sa pensée devant un inconnu. Ce jeune professeur lui paraît pourtant singulièrement ouvert et pouvoir sortir du cadre étroit de sa spécialité. Il se lance à l'eau :

- Cette ingérence constante d'une église dans le gouvernement du pays a toujours paru extraordinaire à vos collègues. Ils sont tous issus d'une tradition laïque bien établie. Les anciens instituteurs sont tout particulièrement frappés de cette situation. Ils en discutent souvent entre eux, mais j'aimerais connaître votre propre opinion.

- Volontiers, lui répond Beaudouin, mais de quoi s'agit-il ?

- Voici, je suis tout spécialement choqué par une récente réclamation des mollahs. Ils voudraient que l'Etat fasse la police pour faire respecter les temps de prière obligatoires. C'est toujours la même chose, je suis catholique, mais je dois bien avouer que les libertés individuelles ont tôt fait d'être violées dès qu'une église, quelle qu'elle soit, se mêle de dicter sa conduite à l'Etat.

Beaudouin, que le sujet passionne, marmonne entre ses dents

- Rendez à César...

- Ah ! Vous êtes donc d'accord avec l'enseignement du Christ, comme le rapporte l'évangéliste ?<sup>17</sup>

Oui, tout à fait, encore faut-il déterminer ce qui appartient à César et à Dieu.

- Qu'en est-il de l'éducation, vous êtes bien placé ?

- Voyons plus large si vous le voulez bien. Je prône l'irrégion de l'Etat. Il me paraît donc nécessaire de respecter deux principes : la laïcité de l'école et la séparation des Eglises et de l'Etat.

- Vous élargissez beaucoup mon propos, remarque Fouchet.

- Bon, restons sur l'école, si je puis dire. A mon sens elle doit être irrégieuse, ce qui ne veut pas dire antireligieuse. Sinon on ne respecte plus les libertés individuelles. Non ! Il faut qu'elle soit neutre.

- Vous êtes contre les écoles religieuses ?

- Attendez. n'allons pas si vite. Permettez-moi de vous rappeler les termes de la circulaire de Jules Ferry que tous les instituteurs savent par cœur :

---

<sup>17</sup> Voir note 206 en fin du livre 2

"Parlez avec la plus grande réserve, dès que vous risquez d'effleurer un sentiment religieux dont vous n'êtes pas juge (...) Vous ne toucherez jamais avec trop de scrupules à cette chose délicate et sacrée qu'est la conscience de l'enfant."

- Il s'est montré moins sectaire, en écrivant ceci, qu'il ne l'a été comme pourfendeur des congrégations ! s'exclame Fouchet.

- Je m'en tiens à ce qu'il a écrit. Non, je ne suis pas contre l'école religieuse, si elle respecte le contenu des programmes officiels. Il est normal qu'elle donne des cours d'instruction religieuse et enseigne la morale chrétienne. L'Etat, selon moi, ne peut intervenir que si l'ordre public est troublé.

Fouchet, voulant voir jusqu'où Beaudouin peut aller, lui demande

-En quoi consiste donc, d'après vous, la laïcité ?

- Il est assez difficile de vous répondre. Disons que la laïcité est l'attitude d'un Etat qui refuse toute sujétion envers les Eglises.

- Vous ne partagez donc pas les excès de ceux qui, au début du siècle, militaient avec sectarisme en faveur d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat aussi peu libérale que possible ?

- Vous pensez à Waldeck Rousseau, monsieur le ministre ?

- Bien sûr.

- Non, je pense que le sectarisme est déplorable, de quelque côté qu'il se manifeste. On en observe des exemples tous les jours.

- Je vois que nous nous rejoignons pour souhaiter un maximum de libéralisme vis à vis des citoyens. Les mollahs ont encore du chemin à parcourir dans ce domaine. Ah ! Il y a quelque chose d'autre à vous signaler sur ce qui se passe ici :

- Vous vous apercevrez rapidement que les colonies étrangères restent généralement cantonnées à Kaboul. Elles sont presque exclusivement composées de fonctionnaires au service du gouvernement. Elles se rencontrent peu entre elles et il n'y a aucun rapport avec les Afghans car on ne peut pénétrer chez eux à cause des femmes. Les réceptions ont toutes un caractère officiel et marquent les fêtes religieuses : fin du Ramadan, fête du sacrifice etc. elles sont généralement mortellement ennuyeuses. Vous aurez l'occasion de vous en apercevoir.

Quelles ne seraient les recommandations du ministre s'il pouvait penser que son jeune visiteur ne quittera définitivement Kaboul que trois révolutions plus tard et la quarantaine passée ?

## Chapitre 8 - 13 mars 1924. Promenade au Baber Bagh.

La chance sourit décidément au nouveau collaborateur de Ténèbre. Le gouvernement lui a rapidement trouvé un logement correct à proximité du Collège : même s'il s'agit d'une maison en briques crues. Rien de somptueux dans cette ville où les locaux habitables par des étrangers sont une denrée rare. Une petite entrée, deux pièces principales, une chambre et un bureau-salon, un local pouvant servir de cuisine, un autre de réserve et un troisième de salle d'eau. Aucun appareil sanitaire ni ameublement bien entendu.

André est assez satisfait de cette installation mais se demande comment il va réussir à chauffer au moins une pièce : il n'y a même pas de cheminée. Du reste, le bois, seul combustible utilisé, est aussi cher que rare. Cela va poser un problème pour la cuisine.

Il n'a, bien entendu, amené aucun mobilier et il faut en trouver un minimum avant de s'installer. Le bazar est heureusement tout proche. Comme son persan est balbutiant et son patchou inexistant, Ténèbre lui offre les services de l'un des interprètes du Collège. Il possède quelques notions de français : ils se débrouilleront bien.

Voulant s'orienter dans la ville avant de s'aventurer dans un bazar qu'il imagine grouillant de monde et sans perspectives, André Beaudouin demande à son guide de l'emmener faire un tour préliminaire. Le Kaboul traverse la ville de part en part, une vingtaine de ponts le franchissent et leur promenade les mène d'une rive à l'autre. Le palais de l'Emir, les magasins plus chics, il y en a, et la plupart des bureaux officiels occupent la rive Nord, alors que le bazar s'étend surtout au Sud de la rivière. Ils font tout le parcours à pied : il n'existe aucun transport public.

Au cours de cette première visite de la capitale, Beaudouin réalise que, derrière ses remparts, la ville n'abrite guère que des maisons sans étage, sauf dans le bazar. La solidité n'en est pas la caractéristique principale et elles s'abritent quasiment toutes derrière les murs d'une cour. On ne peut rien savoir de ce qui s'y passe. De ci de là, surtout dans le quartier de *Howzai Barikat* une construction plus moderne, à deux, voire trois étages, abrite quelque potentat local quand ce n'est pas une administration.

On observe partout des tas d'immondices qui mijotent au soleil. Des colonies de chèvres étiques en font leurs délices. L'air est parfois irrespirable à proximité. Il ne semble pas exister de dispositif pour se débarrasser des ordures que chacun rejette joyeusement dans le moindre recoin. Cela ne semble gêner personne. Tout un réseau de rigoles puantes sert d'égout et mène droit à la rivière.

Seuls les orages, fréquents à cette altitude, parviennent à nettoyer quelque peu la ville.

Ayant ainsi pris quelques repères, Beaudouin s'engage enfin dans le bazar avec son mentor. Les échoppes occupent le rez-de-chaussée de vieilles maisons en bois, prêtes à s'écrouler, parfois ornées de balcons sculptés. Les ruelles sont très exigües et les étalages empiètent sur l'étroit couloir de circulation. Une foule dense et bruyante les parcourt en tous sens. De temps à autre un chameau chargé d'un immense ballot de coton ou de paille, repousse lentement devant lui, comme une lourde péniche, une vague de badauds qui se réfugient dans les échoppes. Ailleurs c'est un âne avec deux sacs rebondis sur les flancs, voire un chariot, qui progresse lentement à travers la foule et dont il faut éviter les angles vifs sous peine de blessure. On croise à tout instant de jeunes garçons chargés d'une pile de nan, ces galettes qui remplacent le pain.

Quelques pas plus loin Beaudouin bute sur un groupe d'hommes qui semblent fascinés par le spectacle d'un salon de coiffure en plein air, au bord du Kaboul. L'artiste vient de raser le crâne d'un vieil Hazarah très laid et très ridé et affûte son instrument pour parachever son œuvre. Quelques hommes, plus jeunes, accroupis sur leurs talons à proximité, attendent leur tour.

De puissants remugles émanent ici aussi du sol boueux mille fois piétiné par tout ce monde. Ils ne doivent cependant rien aux « cadeaux » des animaux de trait : la matière, trop précieuse, est immédiatement recueillie par le propriétaire. C'est sans doute pour cela qu'il marche derrière sa bête. Beaudouin se promet de ne plus jamais venir au bazar avec des souliers bas, cela demanderait plutôt des bottes d'égoutier pense-t-il. Il n'y a aucune voiture : elles n'auraient d'ailleurs pas la place de passer et seul le gouvernement en possède. Il n'existe guère que des charrettes pourvues de roues pleines en bois et traînées par des zébus.

Le premier souci du nouvel arrivant est de changer un peu d'argent : il n'existe à l'évidence aucune banque dans la capitale, mais le métier de changeur y est prospère : ils se rendent donc au money market, le quartier spécialisé. C'est merveille de voir les changeurs compter d'une seule main un gros paquet de billets noircis par l'âge et les séjours prolongés dans des poches crasseuses. On regarde ses francs avec suspicion mais le visage du changeur s'éclaire à la vue des livres sterling dont il s'est muni. Le change est à peu près honnête, même s'il est probable que son guide touchera plus tard une petite commission. Les pièces de monnaie qu'on lui remet ont un aspect surprenant : faites de plomb, on dirait autant de balles de fusil qui se seraient écrasées contre un mur.

La presse est immense, quelques étroites ruelles sont parfois puantes à vous faire pleurer les yeux : il doit s'agir de tanneurs, voire d'un boucher.

Leur étal, mouton uniquement car il est interdit, de consommer du bœuf, ne parlons même pas de porc, est noir de mouches. Il semble y avoir ici une race de diptères particulièrement résistants, elles sont innombrables, même en hiver. Le système sanitaire de Kaboul se limite à quelques minables charrettes consacrées à cette activité. La ville toute entière pue, été comme hiver. Heureusement qu'il y a du vent presque tous les jours.

La variété des races et des costumes est inimaginable et les hommes ont une allure fière et décidée. Ils vous regardent droit dans les yeux en murmurant quelque remarque, probablement désobligeante, à travers les barbes omniprésentes. Presque tous ont un fusil sur l'épaule et donnent l'impression de savoir parfaitement les utiliser. Toutes les femmes, peu nombreuses au reste, sont voilées de la tête aux pieds comme il se doit.

Quelques échoppes présentent des produits peu identifiables. Intrigué Beaudouin s'arrête devant l'une d'elles. Des herbes mystérieuses, de petits animaux séchés, des ossements mal définis, quelques flacons au contenu mystérieux, des poudres plus ou moins odorantes s'offrent à ses yeux. Les seuls clients sont des clientes. On lui expliquera plus tard qu'il a dû s'arrêter devant un de ces praticiens douteux, mi-guérisseurs, mi-sorciers. Certains fournissent les ingrédients nécessaires aux potions d'amour. La fabrication du plus efficace de ces élixirs exige deux grenouilles de sexe opposé que l'on a pris soin de calmer à l'aide d'un soporifique et de lier dos à dos. On peint dessus - ou plutôt dessous - un gros cœur à l'aide de peinture noire et on les cuit vivantes au four. La poudre qui résulte de l'opération est, paraît-il, d'une grande puissance pour retenir l'affection d'un amant distrait.

Un peu plus loin un cercle d'hommes visiblement passionnés entoure deux individus tenant chacun une petite cage à la main. Certains des spectateurs en possèdent également. Cela permet à Beaudouin de constater que ces cages, faites d'herbes habilement tressées, contiennent une caille. Il paraît que les mâles, convenablement dressés à l'instar des coqs de combat, se livrent des assauts meurtriers à l'issue desquels le vaincu n'est plus bon qu'à la casserole. Les Afghans engagent de gros paris à chaque combat. Ceci explique la tension silencieuse qui les étreint et qui, le combat terminé, s'exhale en soupirs désolés pour les uns, en exclamations victorieuses pour les autres.

Le jeune instituteur resterait des heures à observer ce monde si coloré et si nouveau. Les Afghans n'aiment cependant pas être ainsi observés trop longtemps et son guide lui rappelle l'objet de leur visite. Après quelques détours les visiteurs arrivent enfin dans le quartier des menuisiers. Ils ne sont pas nombreux faute de matériaux de base. Ceux-ci viennent à prix d'or des Indes à travers la Khyber Pass et à dos de chameaux.

Aussi André est-il effaré par le prix qu'on lui demande pour un bois de lit tout simple, tendu de cordes en sisal, une table, trois chaises et une étagère.

On verra plus tard pour d'éventuels fauteuils. Quelques croquis maladroits permettent de se mettre d'accord : l'artisan est tout ébahi de voir André sortir un carnet et un crayon de sa poche. Une fois d'accord sur la forme des objets, la discussion s'engage sur le prix. On finit par transiger après de grands gestes de désespoir de part et d'autre. Si le Français a bien compris, l'artisan envisage la ruine à l'occasion de cette commande. Quand sera-ce prêt, veut-il savoir ? Première expérience de l'équivalent persan du sempiternel Inch Allah qu'il entendra si souvent par la suite. La patience est de règle dans ces pays où le taylorisme ne risque pas de pénétrer si tôt.

- Il sera nécessaire d'apprendre le persan, se dit André Beaudouin. Il a déjà de solides connaissances en anglais, même si son accent laisse à désirer. Il ne devrait pas être trop difficile de trouver un professeur.

Voyant son compagnon un peu déprimé par cette escapade, son guide l'entraîne hors de la ville jusqu'au Baber Bagh, charmant jardin qui porte le nom du fondateur de la dynastie mongole. Situé à l'Ouest de la ville, il abrite la tombe du conquérant des Indes. On aperçoit parfaitement de là le cercle des montagnes lourdement enneigées qui ceinture Kaboul. C'est un délicieux endroit malgré la saison, presque un lieu saint pour certains. De grands arbres, vision rarissime dans ce pays où la végétation est si clairsemée, ponctuent les allées. D'innombrables buissons de roses, promis à une riche floraison et des espaces herbeux bien entretenus reposent le regard. C'est un parc qui doit être agréable à la belle saison avec un bon livre, se dit le nouvel arrivant. Il est particulièrement frappé par ces étendues de rosiers et se remémore ce que l'on disait au Moyen-Age. La rose était alors synonyme de silence. On en plaçait quelques-unes au plafond des salles de réunion pour rappeler aux participants que l'assemblée était secrète. L'expression sub rosa dérive de cette pratique ; mais ici elles tapisseront ce jardin si paisible dans quelques semaines. Du parc il peut apercevoir l'interminable muraille ruinée qui défendait autrefois Kaboul. Elle court sur la crête des collines et l'on devine son tracé crénelé au fond des ravins. Beaudouin se sent malgré lui enfermé dans cette cité si étrange et s'interroge

Que diable suis-je venu faire ici ?

Le nouveau professeur achève, temporairement, une installation, certes spartiate, mais bien la sienne, au cours des semaines qui suivent son arrivée. Les matériaux de la maison qu'il habite sont des plus modestes : elle est entièrement faite de boue séchée mais relativement confortable. Beaudouin s'y est ménagé un bureau sympathique : un vieux fusil, une cartouchière et un large coutelas décorent les murs. Une pièce de tissu sur une autre paroi achève de décorer cet espace où règne l'ordre le plus parfait. Il a même engagé un domestique : un certain Shalam Haïdar.

Il a tout juste vingt-quatre ans, il est indépendant, ce qui n'est pas pour lui déplaire, dans un pays en pleine évolution. Il est mieux payé qu'il ne l'était en France, encore que l'expérience démontrera que ce n'est pas le Pérou entrevu. Sa curiosité d'esprit, sa droiture et son sens de l'humour ne tardent pas à lui valoir l'amitié de ses collègues. Cette petite équipe d'instituteurs français perdus à des milliers de kilomètres de Paris, va rapidement faire ses preuves et s'imposer auprès des Afghans. La conscience professionnelle de Beaudouin ne sera pas étrangère à ce succès.

Les conditions de vie sont dures. Il s'aperçoit rapidement que l'eau de boisson est loin d'être impeccable : il est nécessaire de la bouillir. La nourriture peu variée est de qualité médiocre. Le régime de travail est fatigant : ils sont astreints à trente heures de cours par semaine dans un climat souvent pénible alors qu'ils n'étaient tenus qu'à dix-huit à vingt-six en France. Le manque de contacts avec la population locale est pénible et un grand sentiment d'isolement les étirent souvent.

L'affaire du contrat Ténèbre se règle enfin à l'issue d'une joute diplomatique, mineure certes, mais épuisante. Les Afghans ne connaissant que la force, le ministre Fouchet, autorisé par Paris, bloque le départ du Ministre de la guerre qui doit se rendre dans la capitale. L'effet est foudroyant : la négociation reprend immédiatement. Le ministre français tire argument du fait que plusieurs pays étrangers n'acceptent pas que leurs ressortissants signent ici des contrats directs avec l'administration. Il signale dans ses rapports combien :

" L'orgueil et la susceptibilité des Afghans rendent les tractations et la vie courante difficiles ", pour finir par admettre qu'il est à bout d'ingéniosité inutile.

On est proche de la rupture et de la fermeture du Collège, ce qui n'empêche pas les Afghans de demander l'envoi de trois nouveaux professeurs pour le début du mois de novembre.

Tout finit par rentrer dans l'ordre à la fin de l'année. A l'occasion de son départ en congé le ministre de France est reçu par l'Emir. On multiplie les amabilités de part et d'autre, comme si rien ne s'était passé et on en profite pour signer un "contrat Ténèbre" acceptable.<sup>18</sup>

L'affaire a cependant laissé des traces. Le Ministre de l'éducation a trouvé moyen de désigner un Raïs, Abib Effendi, dont les fonctions sont indéterminées, mais qui se permet de nombreuses vexations à l'égard des professeurs. M. Ténèbre qui en est le plus souvent la cible, s'en montre rapidement excédé. Ce raïs, un homme assez jeune, est un ancien secrétaire de la Légation afghane à Paris. C'est un francophobe notoire. Quelque chose a dû se passer en France qui le rend très hostile à notre égard. Il ne perd pas une occasion d'empoisonner l'existence des Français, on le soupçonne même de distribuer des pamphlets injurieux sur eux.

---

<sup>18</sup> Voir note 207 en fin du livre 2

Le Principal est d'autant plus excédé que ses collègues et lui s'acquittent de leur enseignement dans des conditions matérielles difficiles, voire défavorables. De la rue on ne soupçonne pas que ces pavillons blancs, ces colonnades cachent une extrême pauvreté. Deux alignements de bâtisses formant angle droit, contiennent dix-sept classes, un cabinet de physique, une salle d'histoire naturelle, une salle de dessin, une grande salle de conférence au premier étage avec trois petites salles de réunion et d'administration. L'établissement aurait besoin d'une construction nouvelle avec deux salles de réunion et quelques annexes techniques. Il y a une bibliothèque qu'une révolution dispersera bientôt. Les locaux sont démesurément vastes et les maigres poêles de tôle ne peuvent les chauffer en hiver. Les murs de brique crue fondent sous la pluie comme du sucre.

Les professeurs ont dû respecter les pratiques disciplinaires en honneur dans les écoles afghanes au début de leur séjour. On y voit tous les matins de longues théories de coupables envahir les locaux de la direction, attendant que justice se fasse. Celle-ci prend les traits d'un assistant afghan distribuant, assez cruellement mais le sourire aux lèvres, des coups de bâton bien cadencés. Il y a des problèmes d'assiduité, mais les élèves ont des excuses. Certains habitent trop loin, voire hors de Kaboul. Venir au Collège mal nourri, mal vêtu, à peine chaussé quand la neige et la boue rendent les rues du bazar impraticables, relève de l'exploit. En fin d'année ce n'est pas mieux : la malaria touche beaucoup de gens pendant la période des fortes chaleurs des derniers mois scolaires.

Les distractions sont rares à Kaboul, il n'y a bien entendu ni théâtres, ni cinémas, encore moins de bibliothèques. Aussi les réceptions du 11 novembre et du 14 juillet sont-elles vivement appréciées. Les fêtes locales donnent lieu de temps à autre à des spectacles distrayants. En dehors de ces occasions, rares sont les moments où l'on peut s'affranchir du travail quotidien sans s'abîmer dans les délices de la lecture solitaire. Encore faut-il avoir des livres : c'est un problème ici. Beaudouin en souffre tout particulièrement. Il a besoin d'espace et voudrait bien échapper à l'atmosphère confinée de la ville. Il n'y a pour cela qu'un moyen : le cheval. Aussi entreprend-il avec un collègue d'apprendre à monter. Rien n'est plus facile ici : c'est quasiment le seul moyen de transport et pratiquement tout le monde possède ou partage un cheval.

On se tient heureusement les coudes entre Français et le petit groupe des professeurs et de leurs épouses devient rapidement un cercle d'amis. Leurs principales occupations consistent à échanger les nouvelles du jour, à les commenter et à échanger les ouvrages disponibles.

Tout se sait dans cette petite communauté et des indiscretions ne manquent pas de se produire. Il est par exemple question de laisser certaines familles aisées embaucher des gouvernantes françaises. Fouchet s'y oppose farouchement, expliquant que le pays manque totalement de confort et qu'on ne trouve rien à Kaboul qui ne vienne des Indes à grands frais.

Que d'autre part les Afghans ont des mœurs de sauvages, que les autorités locales sont capables de se montrer parfaitement arbitraires et qu'il serait impuissant à protéger ces jeunes femmes.

- Vous comprenez, dit-il, il n'y a pas de régime capitulaire<sup>19</sup> en vigueur et ces jeunes femmes pourraient être séquestrées dans une famille sans que je puisse rien y faire.

- N'exagérez-vous pas un peu ?

- Pas le moins du monde : regardez d'un peu près quelles sont les pratiques musulmanes vis à vis des femmes. Elles n'ont aucun droit et ne jouent aucun rôle officiel dans leur famille. Il suffit de leur dire trois fois "je te répudie" pour s'en débarrasser. Elles n'ont dès lors plus qu'à retourner chez leurs parents, qui ne seront d'ailleurs guère enchantés de les revoir. Elles sont quasiment cloîtrées, elles ne paraissent jamais en public : il n'est donc pas question qu'elles puissent travailler.

- Ces pauvres filles ne sont effectivement pas gâtées.

- Aussi, suis-je fermement opposé à la venue de femmes seules dans ces conditions. Je parle de femmes de mœurs irréprochables. Je suis d'ailleurs tout aussi formel pour les autres car les incidents qui se produiraient certainement seraient exploités contre nous. N'oubliez pas qu'un certain nombre d'Afghans germanophiles n'attendent qu'une occasion pour nous desservir.

L'ouverture du pays a pu faire croire à certains qu'il s'agissait d'un nouvel el Dorado. Un petit scandale alimente à ce sujet les conversations de fin d'année. Il s'agit cette fois d'une certaine demoiselle Collin qui a fait le plus mauvais effet sur les dames du petit cénacle, sinon sur les messieurs. Les réparties sont vives :

- Elle est arrivée ici avec un passeport afghan, paraît-il, mais elle possède aussi un certificat de nationalité française.

- Elle se prétend française mais, quand elle est venue me voir, j'ai trouvé qu'elle parlait mieux l'allemand que le français. Ce serait en outre un certain Nathan, juif de nationalité turque, qui aurait signé le certificat en tant qu'employé de la Légation afghane à Paris !

- Cela fait un drôle de mélange tout cela. Et que fait-elle ici ?

- Elle est gouvernante sous contrat. Elle me l'a montré. Il y est dit qu'elle s'engage à se soumettre aux lois intérieures du pays. Avec cela on peut la marier de force et Fouchet n'y pourra rien.

- On m'a raconté qu'elle ne nous aimait guère !

- Pas étonnant, c'est Abib Effendi qui l'a fait venir.

- Elle s'est plainte d'être mal payée quand elle est venue me voir.

- Je le crois volontiers. L'adjoint de Fouchet m'a raconté qu'il avait la preuve qu'elle avait trouvé d'autres ressources et qu'elle :

"distribuait ses faveurs avec largesse."

- Je n'exagère pas : ces diplomates ont un langage bien à eux.

---

<sup>19</sup> Régime capitulaire. Voir note 208 en fin du livre 2

- Ils ne sont pas les seuls à avoir ce travers, regardez les médecins et les hommes de loi. Cela augmente le mystère de leur science, masque parfois un diagnostic chancelant et permet souvent de forcer sur les honoraires.

- Toujours est-il que je comprends pourquoi J'ai vu deux fois cette gourgardine sortir si tard de chez Abib.

- Que voulez-vous, on peut tout se permettre, même à son âge, quand on est l'oncle de la femme de l'Emir.

Le sort des femmes préoccupe décidément beaucoup les épouses des professeurs. Elles se sont rapidement mises au persan et peuvent à l'occasion s'entretenir avec la mère d'un élève tombé malade ou la femme d'un fonctionnaire un peu évolué.

- J'ai appris l'autre jour que madame Foucher, vous savez, la femme de l'archéologue, avait ouvert une petite classe pour les filles peu après son arrivée ici il y a vingt mois.

- C'est exact. Elle y a travaillé avec beaucoup de courage jusqu'à son départ à la fin de l'année dernière, mais ce n'était pas facile. Ce genre de choses ne plaît pas du tout aux mollahs et ils ont fait pression sur les parents pour que leurs filles restent à la maison. Cela s'est traduit par une présence épisodique des enfants et un enseignement décousu.

- On dit que l'Emir a l'intention d'ouvrir une véritable école de filles. Je le sais par M. Ténèbre, le vice-Ministre de l'éducation lui en a parlé.

- Que sont devenus les Foucher, au fait ?

- Vous savez qu'en attendant notre arrivée ils avaient fait quelques reconnaissances dans les environs de Kaboul, dans la vallée de Bamiyan. Les Godard sont arrivés là-dessus. Lui est architecte et elle dessine très bien. Ils ont trouvé des colonnes bouddhiques et des traces d'anciens couvents datent de deux cents ans avant J-C, près d'ici, à Bagrami.

- Il m'a aussi montré des statuettes gréco-bouddhiques découvertes près de Jalalabad. Ils étaient très excités d'avoir ainsi une confirmation de l'influence occidentale. Il y avait également des statues qu'il a fallu laisser sur place.

- Si j'ai bien compris, tout ceci n'était que hors-d'œuvre pour lui. Godard est rentré en France et Foucher est reparti pour Bactres avec sa femme et trois assistants afghans le 15 novembre dernier.

- Il est décidément voué aux trajets pénibles. Le col de Salang est fermé par la neige depuis longtemps.

- Il est persévérant, vous savez, rien ne l'arrête. Cette fois-ci au moins, il a un chef de caravane et un interprète avec lui : ils connaissent le terrain.

- Je me demande bien s'il va trouver quelque chose là bas ?

## Chapitre 9 - 12 décembre 1924. Lapidier n'est pas jouer

Poursuivant ses réformes, l'Emir tente de s'attaquer à la charia pour en assouplir certains aspects. Les Européens n'en craignent pas trop l'application et n'en connaissent pas le contenu. Aussi se montrent-ils incrédules quand Beaudouin évoque le sujet. Bien que non croyant, il a l'esprit républicain et abomine le passage de l'Ancien Testament où il est question d'œil pour dent. Il est révolté :

- . Je viens de contrôler la traduction des textes. Ecoutez cela : le fouet, administré en public, jusqu'à ce que la peau soit ouverte, reste la punition de base. Quatre-vingt coups en cas d'ivresse, par exemple.

- . C'est moyenâgeux ! s'exclame une de ces dames.

- . Mais nous sommes au Moyen-Âge chère madame. Attendez cependant la suite. L'adultère a de tous temps été très sévèrement puni les partenaires sont lapidés s'il s'agit de personnes mariées ; si l'homme est célibataire il est fouetté et la femme lapidée si elle est mariée ; cent coups de fouet s'ils sont tous deux célibataires.

- . Quelle horreur ! S'exclame l'une de ces dames qui a peut-être quelque chose à se reprocher.

Le nouveau Principal interrompt Beaudouin :

- . Notez que la preuve de l'adultère n'est pas facile à établir. La charia prévoit qu'il est nécessaire de disposer du témoignage de deux personnes qui soient en mesure de jurer qu'il y a bien eu pénétration. Ceci suppose qu'ils ont observé la chose de très près. Dans certains pays, outre la vision explicite des corps du délit, si j'ose m'exprimer ainsi, on exige l'attestation de quatre témoins et l'aveu, renouvelé à quatre reprises, de l'un des coupables.

- . Evidemment on voit assez mal les circonstances autorisant un tel témoignage. Il reste toujours la fausse déclaration évidemment.

- . Ceci est également sévèrement réprimé, reprend André, mais je n'ai pas fini. La nouvelle loi prévoit la mort pour les deux participants en cas de sodomie si le "patient" a plus de quinze ans.

- . Autrement dit, c'est permis avant ?

André Beaudouin ne relève pas cette question tendancieuse et répond

- . Je ne saurai le dire, mais notez bien que les étrangers sont soumis aux mêmes peines que les Afghans. J'ai noté aussi une autre disposition : les chrétiens, les juifs et les hindouistes sont désormais tolérés dans le royaume mais pour faire passer la pilule auprès des mollahs, l'Emir a prévu une taxe spéciale applicable aux non musulmans.

- Je savais bien que tout cela finirait par une augmentation des impôts : c'est partout pareil, remarque l'un des assistants.

Parmi les nouvelles mesures prises par le pouvoir : ce sont les femmes qui sont plus particulièrement concernées et l'une d'elles reprend :

- Vous connaissez la jeune Farah, la femme de l'un des instituteurs qui travaillent au Collège ?

- Oui, bien sûr, et alors ?

- Elle est venue me voir toute excitée : il paraît que l'Emir a décidé de créer une école pour les filles. Il a placé le nouvel établissement sous la responsabilité de sa femme. Il est même question, m'a-t-elle dit, tout effarée de cette audace, que l'on permette à un certain nombre de filles d'assister à des cours en même temps que les garçons.

- Ce n'est pas tout, renchérit sa voisine, depuis déjà un certain temps le régime officiel des femmes a été assoupli dans plusieurs domaines. J'ai été surprise d'en voir quelques-unes dévoilées au bazar, en particulier des femmes turques pour qui le port du voile a été abrogé il y a quelques temps. Il faut dire que la plupart des hommes les regardent de travers.

- En tous cas, les routes sont meilleures depuis un moment, on s'est décidé à les réparer et tant qu'on y était, la technique étant la même, on va construire une piste d'atterrissage.

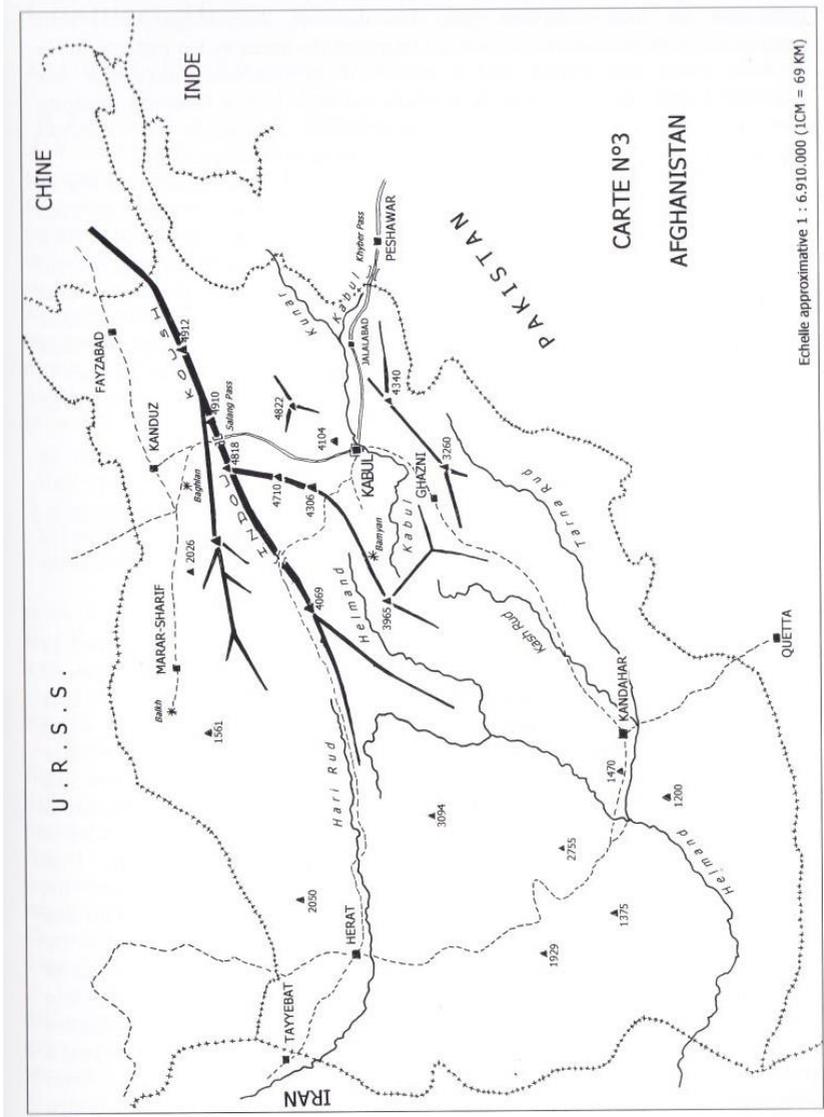
- Mais ils ne possèdent pas d'avions

- Détrompez-vous, chère amie, les Allemands viennent d'en vendre plusieurs à l'Emir qui les a en plus chargé de construire et d'équiper deux hôpitaux.

- Évidemment, ils ont été plus astucieux que nous : au lieu de s'intéresser à l'éducation et à l'archéologie, nos bons voisins ont conclu une convention commerciale. En voici le résultat !

L'Emir prend de nouvelles dispositions l'année suivante. La poste, le télégraphe et le téléphone sont réorganisés grâce à l'embauche d'un ingénieur français. Il s'agit à vrai dire plutôt d'une création car il n'y avait presque rien jusque-là. Les Afghans sont enchantés de voir tous ces nouveaux postes de travail s'ouvrir : rien ne les rassure plus que d'être fonctionnaires. La paye régulière, l'absence de responsabilités dans la majorité des cas et de toute obligation de résultat, la sécurité d'un emploi et les horaires réguliers constituent de puissantes motivations. C'est également vrai dans les états modernes.

Ces nouvelles mesures servent de prétexte aux milieux conservateurs du pays pour susciter le mécontentement dans la frange la plus indisciplinée de la population. La petite communauté française sent avec inquiétude qu'une sourde agitation parcourt le royaume.



Echelle approximative 1 : 6.910.000 (1CM = 69 KM)

Par ailleurs, les Britanniques n'ont pas pardonné à Amanullah sa victoire de 1921 et leur humiliante défaite. Ce voisin qui a su se dérober à leur influence ne leur convient pas. De discrets encouragements sont prodigués, quelques souverains d'or changent de main et les agents de Sa Majesté n'ont pas grand mal à exploiter la tendance naturelle des Afghans à remettre en cause le pouvoir central. Il y a toujours quelque grief qui traîne dans les villages montagnards : il s'agit le plus souvent d'histoires de pâturages, de sources ou d'influence personnelle.

Voici justement une tribu qui croit le moment venu de se rebeller et d'assouvir quelques-unes de ces vengeances tribales qui servent de fond de commerce à son chef. Elle oblige l'Emir à rassembler ses troupes et à guerroyer jusqu'aux portes de Kaboul. La communauté étrangère, qui n'entend que trop bien le grondement sourd des coups de canon tout proches, s'inquiète de ces désordres. La ville bruit de rumeurs et le bazar est en ébullition. Certains Afghans ne cherchent même plus à cacher leur hostilité vis à vis des étrangers et, prudemment, plus personne ne sort le soir. Les cours du Collège sont perturbés et certains enfants ne viennent plus.

Cette inconfortable situation se prolonge jusqu'au moment où le souverain réussit à s'emparer de l'un des khans rebelles à l'issue de l'un de ces peu meurtriers mais très bruyants combats. Les insurgés, démoralisés, se débandent et l'Emir revient en triomphateur dans la capitale. Furieux d'avoir été à deux doigts de perdre la partie, il décide de faire un exemple public et de frapper les esprits.

Déjà le bazar alerté par l'annonce de l'exécution s'est rassemblé sur la place *Pastunistan*. Vers midi, le malheureux, déjà passablement malmené, est attaché par un pied à un piquet fiché dans le sol. Il faut qu'il puisse tenter d'esquiver les coups. Il est torse nu, sa barbe à demi arrachée et son crâne rasé lui donnent un air pitoyable, mais il affronte ses tourmenteurs avec courage. Il ne quitte pas des yeux les soldats qui l'entourent. La première pierre, maladroitement lancée, l'atteint à l'épaule, la seconde le blesse plus sérieusement, la troisième fait couler le sang sur son torse maigre. La soldatesque se déchaîne à cette vue. Une grêle de cailloux tranchants s'abat sur lui. De temps à autre un glapissement désespéré salue un projectile mal ajusté qui atteint l'un des spectateurs. Ceux-ci, surexcités, se mettent joyeusement de la partie. Le visage du supplicié n'a bientôt plus de forme, ses côtes sont brisées, il se laisse choir à genoux. Son crâne ainsi exposé est une cible facile et son corps disparaît peu à peu sous la pluie de caillasses acérées. Les clameurs sauvages de la foule déchaînée par cet horrible spectacle s'éteignent peu à peu. Le malheureux reste là, la tête affaissée sur la poitrine, à demi accroupi, sans doute en train d'achever de mourir. On ne viendra l'arracher qu'au soir du cercle de spectateurs silencieux qui se sont pressés autour de lui tout l'après-midi.

## Chapitre 10 - 1er janvier 1926. La route du zinc

Né le 27 mai 1904 Frédéric Lescure<sup>20</sup> est l'arrière-petit-fils d'un auvergnat : Antoine Lescure. Rétameur de son état, ce dernier quittait le Cantal à la fin de chaque hiver. Il entreprenait de longues tournées avec sa voiturette et son âne pour rétamé les ustensiles en cuivre chez les paysans des cantons voisins. Ces accessoires indispensables demandaient à être régulièrement étamés ce qui pouvait se faire assez facilement grâce au point de fusion assez bas de l'étain. Les années passant, il avait progressivement augmenté la portée de ses tournées. Arrivé un beau jour à Selongey, petit village de la Côte d'Or, il y avait rencontré sa future épouse et avait acheté avec elle un établissement à crédit en 1840. Le premier journal de caisse de 1857 en témoigne encore de nos jours.

Jusque-là simple artisan itinérant, Antoine peut dès lors conquérir son indépendance et trouver la stabilité. Son fonds de quincaillerie lui permet de se lancer dans la fabrication des objets qu'il se contentait de réparer jusque-là.

Son fils Jean prend la suite après la disparition de son père en 1863. Il développe l'affaire et la transmet en 1905 à son propre fils, René. C'est aussi l'époque du début de la mécanisation de l'entreprise avec l'achat d'une presse à emboutir.

La première guerre mondiale vient alors porter un coup sévère à la société. Elle ne redémarre, au ralenti, qu'en 1918.

René Lescure est le père d'une famille de neuf enfants, dont quatre fils : Jean, Frédéric, Henri et Paul. Sa minuscule entreprise parvient difficilement à faire vivre un pareil ménage. Elle fabrique alors quelques passoires, tamis et autres ustensiles de cuisine ou destinés aux laiteries. Aussi, Louis Frédéric son second fils n'envisage-t-il aucunement de prendre sa suite. Il entreprend des études de mathématiques puis entame une carrière outre-mer à travers l'enseignement de l'Ecole d'Agriculture Coloniale de Tunis. Son rêve est en effet de vivre au soleil et de faire de la vigne pour produire des raisins de Corinthe. Il sort dans la 20<sup>e</sup> promotion.

L'entreprise de ferblanterie paternelle existe toujours en 1925 mais vit difficilement. Elle ne compte qu'un seul ouvrier et René, confronté à de graves difficultés économiques, envisage de la fermer faute de pouvoir la vendre.

Jean Lescure, le frère aîné de Frédéric, plein de courage, envisage malgré tout de prendre la suite à son tour. Il ne saurait pourtant le faire seul. Frédéric vient justement d'achever son service militaire au 27<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Dijon.

---

<sup>20</sup> **Frédéric Lescure** – voir note 209 en fin du livre 2

Il a suivi un peloton d'EOR et, a été nommé sous-lieutenant. Il a le sens de la famille, abandonne la carrière envisagée et accepte la proposition fraternelle. C'est ainsi que la société « Lescure Petits Fils » voit le jour en 1926.

Son démarrage est difficile : les deux frères se partagent les responsabilités. Jean s'occupe des fabrications, Frédéric des ventes.

C'est, un dur métier, il est sur les routes plus de deux cents jours par an, parfois deux cent cinquante. Il faut rencontrer les quincailliers à l'ouverture de leur magasin, dès sept ou huit heures du matin. Les forains dont il a difficilement obtenu l'adresse ne sont accessibles qu'après dix-neuf heures, ces visites se poursuivent parfois jusqu'à minuit passé. Sa valise ficelée sur le porte bagages, il arpente la Bourgogne à bicyclette à la recherche des clients. Un beau matin d'hiver, il arrive dans cet équipage chez un quincaillier de Chalindrey. Le trajet n'a pas été facile, il a fallu franchir plusieurs congères et piétiner longuement dans la neige en poussant la bicyclette. Il est encore tôt et le bonhomme est toujours au lit. Lescure se présente à son futur client qui le reçoit, bonnet de nuit en tête, en toute simplicité campagnarde. Il se fait répéter le nom de son visiteur et, tout content, lui dit :

- Mais j'ai connu votre grand-père ! avant de lui passer une importante commande.

Quelques jours plus tard, achevant une épuisante tournée sur deux roues, Frédéric Lescure, engourdi par le froid et à demi ensommeillé, fait une chute dans la neige en pleine nuit. Par chance, une maison éclairée se dresse à proximité : on l'entend, les volets s'ouvrent, on s'inquiète du bruit de sa chute. Il est promptement ramassé, réchauffé et remonté par quelque vin chaud dont ces braves gens ont le secret. Sa riche carrière a bien failli s'achever ce jour-là.

Il utilisera plus tard une voiture mais, typiquement, il s'en servira également pour dormir afin de ne pas grever les finances de la jeune société de notes d'hôtel.

Les quatre premières années sont extrêmement dures ; le livre de caisse est un simple cahier d'écolier et ce sont les épouses qui, le soir venu, rédigent les factures. L'atelier n'est alors qu'une ferblanterie et produit plus de trois cents articles différents. Le fer blanc représente plus de quatre-vingt-dix pour cent des matières premières.

Les séries sont minuscules, aussi les deux frères entreprennent-ils d'analyser minutieusement leurs prix de revient. C'est pour faire une importante constatation. Ils gagnent bien près de vingt pour cent sur certains articles mais ils en perdent trente sur d'autres. Il faut à l'évidence cesser la fabrication de ces derniers. Malheureusement, il s'agit, pour l'un d'entre eux d'un produit d'appel : celui qui est le plus demandé et que l'on ne peut absolument pas supprimer du catalogue.

Qu'à cela ne tienne, la solution consiste à modifier son mode de fabrication. Une méthode est trouvée après bien des discussions. Les passe-lait, c'est le produit incriminé, seront désormais fabriqués par emboutissage au lieu d'être soudés. Cette heureuse décision entraîne un gain de main d'œuvre considérable et une nette amélioration de la solidité de l'article.

Ayant su se remettre en question, la société découvre sa vocation par la même occasion : l'emboutissage. Son développement est désormais assuré. Des finances assainies, des méthodes de travail plus performantes et l'augmentation de sa clientèle permettent d'embaucher. Elle prend le nom de « Société d'Emboutissage de Bourgogne » peu avant le conflit de 1939. La nouvelle SARL absorbe l'ancienne société « Lescure Petits Fils » quelque temps après. Devenue une importante manufacture sur le plan local, elle comptera bientôt deux cents ouvriers. Les casseroles sont toujours la principale fabrication. L'usine en commercialise plus d'un million par an. On observe déjà un début de diversification avec l'étude et la diffusion de quelques nouveautés.

Frédéric Lescure trouve, malgré de pressantes occupations, le temps de s'occuper de sa famille, elle croît régulièrement, et de faire beaucoup de sport. Il pratique le tennis et s'occupe assidûment de l'équipe de football qu'il a créée. Elle dispute de fréquentes compétitions contre les équipes des environs. Frédéric est un athlète très entraîné à la marche qu'il pratique souvent en famille dans les bois de Selongey. Son excellente condition physique va bientôt le servir.

Il trouve aussi le loisir de s'occuper de politique. Son militantisme est directement issu de sa profonde foi catholique. Tout ce qui ne respecte pas les commandements est condamnable, ce qui n'exclut pas de pardonner aux coupables. Son sentiment est simple, direct et sans concession à cet égard.

Les élections générales de 1936 ont porté le Front Populaire au pouvoir. Les radicaux-socialistes, les socialistes et les communistes sont désormais alliés. Pour le pire, pense Lescure. Les traditions anticléricales et laïques du mouvement ne peuvent que provoquer la plus violente désapprobation de sa part. Il prend la peine de lire les auteurs fétiches de la gauche et c'est ainsi qu'il découvre certaines des prises de position de Léon Blum :

" Jusqu'à nos jours, l'homme ne se mariait, à juste titre, qu'après avoir eu trente-six maîtresses. Dans la société idéale de l'avenir, la femme, elle aussi, ne se mariera qu'après avoir épuisé toute passion..." écrit le grand homme politique.

Lescure ne peut admettre de tels propos, émis publiquement de surcroît. Il approuve certaines des réformes du Front Populaire : il les trouve même tardives et insuffisantes. Il ne peut, par contre, aucunement transiger avec la morale, les bonnes mœurs ni accepter que la discorde règne entre les hommes. Il va bientôt donner la preuve de la profondeur de ses sentiments à cet égard.

En homme d'action, il ne se contente pas de désapprouver : il agit. Il intervient dans de multiples réunions politiques dans son département et dans les environs. C'est évidemment contre les communistes et les socialistes qu'il s'engage. Parler en chrétien convaincu lui vaut quelques péripéties :

- . Ecartez tout ce qui divise, mettez en avant tout ce qui rapproche. Voilà l'essentiel de son discours.

Il s'aperçoit un beau jour, étant allé seul à une réunion, que de telles convictions ne plaisent guère. Des cris couvrent bientôt sa voix, on lui crache dessus et il est malmené au point de perdre tous ses boutons. Une autre fois, on manquera de l'étrangler devant sa propre porte. Enfin, lors d'une autre réunion, il en vient à citer Blum lui-même:

- . Quel est donc cet homme qui ose écrire :

"Je n'ai jamais compris ce que l'inceste a de proprement repoussant ?" cite Frédéric.

- . C'est faux ! lui crie un socialiste honnête et sincère.

- . Je cite *Le Mariage*, écrit par votre chef.

- . C'est impossible, reprend l'autre !

- . Regardez vous-même ! lui crie Lescure qui, citant la page, jette le livre au milieu de la foule.

Conséquence directe ou non, l'entreprise connaît de graves et angoissants conflits sociaux en 1936. C'est l'attitude résolue de Frédéric Lescure devant un mouvement qui confine à l'émeute qui permet au travail de reprendre. Comme il est intervenu en uniforme au retour d'une période militaire, les autorités, prévenues par quelque mouchard, ne peuvent pas fermer les yeux comme elles auraient préféré le faire.

Le général commandant la Région commence par lui passer le savon inévitable. Ceci fait, il se lève et :

- . De vous à moi : vous avez raison, lui dit-il.

Le second conflit mondial vient à nouveau brider l'essor de la société. Henri et Frédéric Lescure sont tous deux rappelés sous les drapeaux. Que deviendra cette belle entreprise sans ses dirigeants ?

## Chapitre 11- 14 juillet 1928. Il ne faut pas toucher au chador

La sauvage exécution publique survenue à Kaboul quelques semaines auparavant trouve un écho lors de la réception annuelle du ministre, M. Feit. Il est à Kaboul depuis deux ans et réunit quelques-uns des responsables de la colonie française pour leur faire part de ses craintes:-

-. Je saisis tout d'abord cette occasion pour saluer M. Boinet, le directeur d'Amaniyeh, arrivé depuis quelques semaines. Je suis persuadé qu'il saura poursuivre avec bonheur la tâche entreprise par M. Ténèbre.

Beaudouin, assis au fond de la salle s'apprête à déguster en connaisseur quelques-unes des fleurs de rhétorique dont les diplomates sont généralement si friands. Mais Feit poursuit :

-. Je dois vous dire que les milieux diplomatiques de Kaboul observent les récentes initiatives de l'Emir avec inquiétude. On sait qu'il a décidé de réaliser de nombreuses réformes, parmi lesquelles son programme éducatif n'est pas le moins important. Le gouvernement exerce une forte pression afin que l'éducation progresse aussi bien dans le domaine classique que sur le plan scientifique. Vous n'avez pas oublié la création, après Amaniyeh, de Hajat, Libération, sur le modèle allemand. Il est maintenant question d'ouvrir une école anglaise qui prendrait le nom de Ghazi : Victoire. N'oublions pas non plus les nombreux professeurs turcs et égyptiens, musulmans par conséquent, qui sont toujours là. Ils sont complètement inféodés aux mollahs, et ne nous aiment guère.

Les fonctionnaires sont priés d'envoyer leurs enfants à l'école sous peine d'amende ou de renvoi. Ils sont loin d'être tous d'accord avec cette obligation et ne sont guère convaincus par les déclarations de l'Emir :

"Je ne veux pas limiter l'éducation des enfants à l'école coranique, nous espérons la planifier avec soin et pas trop rapidement. La religion doit avancer la main dans la main avec l'enseignement, sinon chacun tombe séparément dans le fossé."

-. Mes collègues et moi sommes donc très conscients d'une opposition grandissante dans les milieux religieux. Ils sont fermement opposés au projet de création d'une université qui enseignerait autre chose que la théologie et la scolastique musulmane. L'Emir a dû reculer sur ce point. Par contre, il a fait inscrire les crédits nécessaires à la présence de neuf professeurs et d'un directeur, soit cinq enseignants supplémentaires, au budget de notre école pour l'année 1928 - 1929. C'est dire qu'il n'est pas prêt à renoncer à ses efforts dans ce domaine, et qu'il est fort satisfait des résultats obtenus à ce jour. Si, par conséquent, je partage les craintes de mes collègues étrangers, je ne puis qu'être satisfait de votre réussite sur le plan de l'enseignement.

J'en félicite M. Boinet et ses collaborateurs.

André Beaudouin ne peut s'empêcher de penser que si le ministre est aussi satisfait qu'il veut bien le dire, il ne devrait pas manquer de le confirmer à Paris. Bonne occasion, se dit-il pour rappeler au service du personnel que l'éloignement ne justifie nullement que ses collègues et lui soient oubliés quand il s'agit d'avancement. Distrait, il manque les premiers mots de la suite de l'exposé de Feit qui a repris :

- (...) cette situation afin que nous nous gardions tous de donner prise aux critiques. Vous n'ignorez pas que le petit peuple nous tolère : sans plus. On nous tient en partie responsables des derniers changements. Je vous recommande de surveiller vos propos devant nos hôtes, en particulier devant le personnel afghan du collège qui comprend notre langue. Il faut moins que jamais donner prise aux critiques malveillantes.

-. Je vous prie également de me faire part de vos projets d'excursions lointaines. La campagne n'est plus aussi sûre que par le passé.

-. Voilà, j'en ai terminé, merci de votre attention. Je vous invite maintenant à rejoindre les invités qui ne vont pas tarder à arriver.

Ce 14 juillet restera dans les annales : plus d'une centaine de personnes sont réunies autour du champagne traditionnel et des jus de fruits : Islam oblige. Il y a là une trentaine de Français, les représentants des colonies étrangères et quelques Afghans francophones.

André Beaudouin, qui parle désormais le persan couramment, est l'un des rares Français capables de s'entretenir dans leur langue avec les hauts fonctionnaires du régime. Quelques-uns, dont le fils étudie à Amaniye, sont même devenus des amis. Il les connaît de longue date. C'est par eux qu'il mesure, discrètement, le mécontentement qui monte dans la population. La dernière redistribution des terres cultivables a, comme toujours, fait des mécontents parmi certaines grandes familles du pays. Pour elles les réformes ne sont qu'un prétexte pour limiter leur influence.

Beaudouin a, noté un autre motif d'insatisfaction générale. Le coût des denrées importées ne cesse de monter. La roupie continue à se dévaluer : le gouvernement a même dû accepter de payer ses cadres étrangers en livres sterling. L'ouverture du pays provoque l'émergence de goûts nouveaux qui entraînent de coûteuses importations. Il n'en faut pas plus pour déséquilibrer une économie par essence fragile.

Personne ne se plaint ouvertement bien entendu, mais l'accumulation des petites remarques qu'il entend lui a permis d'effectuer certains recoupements. Il en a fait part à Feit et n'est donc pas tout à fait étranger au petit discours qu'il vient d'écouter avec un certain amusement.

## Chapitre 12 - 20 octobre 1928. La révolte du porteur d'eau.

Un matin d'automne, alors que les avertissements de Feit sont encore frais dans les mémoires, la communauté étrangère est tirée de son lit par une violente fusillade.

La folie s'est emparée de Kaboul, toutes les tribus semblent s'être données le mot pour occuper le bazar en obligeant les commerçants à fermer boutique - les hindous n'ont pas attendu pour le faire - et se répandre en imprécations bruyantes, d'ailleurs peu compréhensibles. Armés de gros bâtons quand ils n'ont pas leur fusil sur l'épaule, ils envahissent les rues du quartier Nord en brailant de plus belle.

Chacun se terre chez soi, Boinet interdit aux enfants de mettre le nez à la fenêtre et interroge les instituteurs afghans qui ont pu rejoindre Amaniyeh.

On lui explique que les harangues des mollahs sont de plus en plus enflammées depuis quelques semaines et que les nouvelles mesures d'émancipation des femmes ont fini par exacerber la mauvaise humeur des autorités islamiques. Le ton est monté et un certain nombre de meneurs ont déclenché ces manifestations.

Celles-ci durent toute la journée : les Européens ne semblent heureusement pas être visés. Beaudouin, en rasant les murs, a pu rejoindre le collègue sans encombre et, faute d'ouvrir sa classe, ses élèves ne l'écouteront guère de toutes manières, s'entretient avec quelques-uns de ses collègues.

- . Ce pays ne progressera décidément jamais si la moindre disposition libérale enflamme ainsi les gens

- . Je crois plutôt, dit André, que les milieux islamistes craignent de voir leur influence décliner. Ils suscitent donc une épreuve de force avant de la voir par trop diminuée. Les nouvelles écoles telles que la nôtre sont en passe de détourner une bonne part de leur clientèle : la plus jeune, donc la plus influençable.

- . Vous avez raison, ces religieux, comme partout d'ailleurs, vivent au crochet des fidèles et ne font pas grand-chose d'utile.

- . Là, mon cher, je crois que vous exagérez un peu, rétorque Beaudouin. Je ne suis pas plus croyant que vous, mais vous oubliez les nombreuses œuvres catholiques et protestantes, en France tout particulièrement, si actives, si dévouées et totalement désintéressées.

Le collègue, un peu vexé de s'entendre faire la leçon, ne dit rien alors que Beaudouin poursuit son idée.

- . Mais je ne crois pas que ce soit la seule raison. Il faut de l'argent pour acheter des fusils et gaspiller ainsi les munitions.

Il y a certainement des agitateurs que le seul amour de la religion ne pousse pas à agir.

- . Que voulez-vous dire ?

- . Ne répétez pas ceci à nos collègues britanniques mais je suis prêt à parier que leur gouvernement n'est pas étranger à ces mouvements. Souvenez-vous : notre Emir leur a autrefois déclaré la guerre pour mettre un terme à leurs ingérences et s'est toujours montré plutôt pro soviétique. Je suis persuadé que les Anglais cherchent leur revanche et souhaitent ainsi rétablir leur influence sur un voisin fraîchement émancipé. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les parents de mes élèves me parlent de curieux visiteurs avec un drôle d'accent et des idées inhabituelles.

Le calme revient en ville à la fin de l'après-midi : la Garde de l'Emir a empêché les hordes de manifestants d'approcher du palais, laissant le soin à sa cavalerie de disperser les rassemblements les plus bruyants en les chargeant et en utilisant le plat du sabre de temps à autre. Leur uniforme doit faire une grosse impression. Le fils de l'Emir a en effet suivi les cours de Saint-Cyr et a été nommé colonel de la Garde à son retour. Les séances de cinéma versaillaises des jours de congé lui ont probablement donné des idées. Il a décrété que la garde afghane disposerait désormais de deux uniformes. Celui des hussards de l'armée française en hiver et la tenue des cow-boys américains en été. Celle-ci comprend tous les accessoires traditionnels : la selle à haut pommeau, le lasso, les hautes jambières de cuir épais, le feutre cabossé, le fusil dans un étui sous la selle et les six coups à la ceinture. Il avait dû voir des westerns.

Quelques corps sans vie jonchent quand même les ruelles dans leurs haillons bleus : excès de zèle ou règlements de comptes, on ne sait. D'ailleurs tout le monde s'en moque sauf les quelques femmes répandues en lamentations bruyantes autour des dépouilles. Somme toute, rien que de routine dans ce pays.

La violente campagne dirigée contre l'Emir à la suite de son voyage en Europe est à l'origine de ces désordres. On a enflammé les esprits en racontant qu'il aurait dansé, qu'on l'aurait vu le cigare à la bouche et qu'il n'aurait pas hésité à manger du porc. On reproche surtout à sa femme d'avoir voyagé sans être voilée : les fanatiques enragent à cette idée. Non content de cela l'Emir, a annoncé un nouveau train de réformes à son retour et, suprême impiété, a décrété que le jeudi remplacerait désormais le vendredi comme jour de congé.

La colonie française, par contre, a tout lieu d'être satisfaite de ce voyage. Le souverain a été reçu par le président Doumergue, a visité Versailles, ce qui lui a peut-être donné des idées à lui aussi, les Invalides, le Louvre et Saint-Cyr, toutes institutions qui l'ont fortement impressionné. Surtout, il n'a pas tari de compliments sur la mission archéologique, remerciant particulièrement A. Foucher d'avoir réussi à réorganiser le musée de la capitale dans les intervalles de ses campagnes de fouille.

La colonie étrangère demeure malgré tout inquiète après cette première alerte. Les autorités découragent de plus en plus les déplacements en province : les promenades à cheval du vendredi sont suspendues. Pour tout dire, l'ambiance de Kaboul est mauvaise. Le bazar bruit des informations les plus contradictoires au sujet d'un certain Batcha-I-Saqqao qui aurait pris la tête d'une importante troupe rebelle.

Beaudouin voit la confirmation de l'ingérence britannique dans l'émergence de ce personnage. Où a-t-il pris l'argent nécessaire à l'entretien d'une nombreuse troupe en campagne ? ? Ce ne sont pas les misérables récoltes des hauts plateaux afghans ni la vente de moutons qui lui ont fourni les ressources nécessaires.

Les voici, justement, ces cavaliers. Un raid sur Kaboul a lieu le 14 décembre : en plein hiver ! Le premier soin des attaquants est de piller le musée où ils espèrent trouver des trésors. Une assez maigre collection de pièces d'or ne peut que les décevoir.

L'Emir, prudent, n'a pas, comme à l'accoutumée, quitté la capitale pour Jalalabad au climat plus clément. De violents combats ont lieu mais le bazar ne bouge pas et les troupes du Porteur d'Eau - son nom francisé - doivent se retirer en laissant pas mal de monde sur le pavé. Manière de parler car il n'y en a que sur l'allée principale du palais de l'Emir.

La vulnérabilité de la capitale ainsi démontrée incite les Européens à accepter les propositions des Britanniques qui préconisent une évacuation progressive. Bien renseignés, trop bien peut-être, ils savent que le Batcha-I-Saqqao a réussi à soulever presque tout le pays et que, fort de ses arrières, il tient fermement les environs de Kaboul.

La RAF est mobilisée dans toute la zone et plusieurs escadrilles sont dépêchées d'Irak. La route de Jalalabad à Peshawar n'est pas sûre et les évacuations se feront par avion. Neuf Françaises, épouses des professeurs pour la plupart, sont ainsi évacuées le 27 et Feit prend la peine de rassurer les familles des résidents par télégramme.<sup>21</sup>

Tous les Français sont regroupés à la Légation avec leurs maigres bagages : l'essentiel de leur fortune pour la majorité d'entre eux. Beaudouin a dû abandonner une partie de ses précieux livres. La Légation britannique, un peu excentrée, est cernée par les rebelles, mais l'Emir Amanullah réussit à la dégager le 27 décembre. Prenant conscience du profond mécontentement d'une partie de la population, il revient alors sur la plupart des récentes réformes, mais il est décidément trop tard.

---

<sup>21</sup> L'évacuation de Kaboul parla R.A.F. voir note 210 en fin du livre 2

Le bazar, sentant le vent tourner, a pris parti contre lui, et c'est grave. Les troupes rebelles encerclent complètement Kaboul. Ils occupent les hauteurs qui en commandent les accès. La ville n'est plus ravitaillée. Il fait comme d'habitude un froid de gueux et beaucoup de gens n'arrivent plus à se chauffer. Les réserves de toutes sortes s'épuisent.

Les événements se précipitent. Le 10 janvier une forte attaque permet aux rebelles de s'emparer de la cité grâce à la défection d'une fraction des troupes loyalistes. L'armée régulière est prise entre deux feux et doit se retirer avec pertes. Le Batcha-I-Saqao pénètre dans Kaboul le lendemain. Amanullah abdique en faveur de son frère le surlendemain. Ce dernier se désiste presque aussitôt. Une trêve est signée peu après grâce à l'intervention de l'Angleterre et la cour est évacuée sur Peshawar.

Le régime semi-libéral qui prévalait depuis une dizaine d'année a vécu. Les plus violents réactionnaires reprennent le dessus et ne tardent pas à renverser la vapeur. Le Batcha se proclame émir sous le nom de Habibullah Khan, s'installe au palais le 27 et s'empresse d'annuler toutes les lois récentes encore en vigueur. Son premier geste est de proclamer la fermeture des écoles étrangères à compter du lendemain.

Il ne reste plus au corps professoral et au personnel diplomatique français qu'à partir : ce sera fait à la fin du mois de janvier 1929. Seul un gardien veille tristement sur les bagages entreposés à la Légation.

Seul, il ne l'est pas tout à fait, Girard, le courageux Girard<sup>22</sup> est resté. Peut-être par bravade, mais ses motifs ne manquent pas d'allure et il ne craint pas de les exposer sans détour à Paris :

Là M. Feit n'a qu'une idée (...) faire partir tout le monde (...) L'insécurité est plus apparente que réelle (...) il est toujours désagréable de voir des gens porteurs de fusils (...) et d'entendre des coups de feu, même quand on sait qu'il s'agit d'imbéciles qui tirent sur les oiseaux (...) Du point de vue sécurité (...) nous ne risquons rien. Une révolution ici, n'a rien de commun avec ce que nous imaginons être une révolution. Avez-vous déjà vu une capitale prise par quelques soldats tirant en l'air ? Jamais un étranger n'a été molesté ... Cependant ces *Kohistanais* sont de véritables brutes et il n'y a pas moyen de discuter avec eux."

L'obscurantisme et le brigandage ont provisoirement gagné la partie. Une fois de plus - et ce ne sera pas la dernière - l'Afghanistan sombre dans le fanatisme, l'intolérance, l'anarchie et le désordre.

André Beaudouin, à vingt-neuf ans et regagne péniblement Paris avec ce qu'il a sur le dos pour tout bagage. Il est passablement amer. Son univers familial s'est écroulé et l'avenir lui paraît bien sombre. Qui plus est la France est en pleine crise économique, les emplois se font rares et l'ambiance n'y est pas attrayante. Il pressent un nouveau tournant dans son existence. Cela ne sera cependant pas celui auquel il s'attend.

---

<sup>22</sup> M.Girard et son épouse pendant la révolte voir note 211 en fin du livre 2

## Chapitre 13 - 2 janvier 1929. Un agriculteur manqué.

Comme beaucoup au seuil d'une année nouvelle, René de Lajudie<sup>23</sup> est pensif et s'interroge sur son avenir. Il a trouvé un coin de la cour à l'abri des courants d'air et laisse son esprit filer. Il est de retour à La Seyne, chez les frères Maristes et vient de réintégrer l'internat après sa visite annuelle à Asnan.

Ah ! Asnan, tous ses amours ! La propriété nivernaise est fermée depuis déjà quelque temps. Son grand-père Gimel et lui y font une visite annuelle pour s'assurer qu'une quelconque cheminée ne s'est pas abattue sous l'assaut des tempêtes d'hiver. Ils ne s'y attardent guère : trop de fantômes y séjournent encore !

C'est la nature qui attire le jeune homme : il a dix-sept ans mais il se voit bien, plus tard, en *gentleman farmer*. Il sait que la famille Lajudie est originaire de la région de Béziers et de Montpellier et que ses racines aristocratiques remontent assez loin. On aurait d'ailleurs compté quelques protestants dans ses rangs. Son grand-père paternel, Roch de Lajudie, était polytechnicien. Artilleur comme il se devait, il avait démissionné au moment de l'affaire des fiches comme nombre d'officiers de l'époque. Il avait repris du service dans l'Intendance en 1914.

René est très proche de son grand-père : c'est de lui qu'il tient ce qu'il sait de la jeunesse de ses parents : le sujet est encore trop douloureux pour sa mère pour être évoqué facilement.

Son père, André de Lajudie, était entré à Saint-Cyr et sorti dans la promotion "In Salah". Affecté comme jeune lieutenant dans les Ardennes, il n'y avait pas trouvé l'existence aventureuse à laquelle il aspirait. Il avait donc demandé un congé de longue durée pour s'embarquer pour les Philippines où il avait l'intention de monter un comptoir. L'existence de célibataire lui pesant et ayant besoin de prendre des contacts en France, il en était revenu deux ou trois ans après.

Il avait rencontré une demoiselle Josèphe Gimel, issue d'une très ancienne famille de Corrèze. Un Gimel avait participé aux croisades et un vitrail de l'église de Gimel qui a subsisté jusqu'à nos jours, représente un membre de la famille. Cette jeune fille ayant très tôt perdu sa mère, sa sœur et elle avaient été élevées par leur père, fonctionnaire au ministère des Finances.

La plus jeune était bien destinée à une alliance avec la famille Lajudie, mais André qu'elle rencontre lors de son retour en métropole, ne lui était pas destiné. Elle l'avait épousé malgré les projets familiaux. On peut penser que la perspective d'un départ pour Manille n'avait pas été étrangère à sa décision.

---

<sup>23</sup> René de Lajudie voir note 212 en fin du livre 2

Cela lui permettait d'échapper à la tutelle un peu lourde d'une sœur aînée qui remplaçait leur mère trop tôt décédée. Josèphe s'était parfaitement intégrée à la famille Lajudie. Elle s'était liée d'amitié avec sa belle-sœur, Germaine, épouse d'Etienne, le frère aîné d'André. Peut-être pensaient-elles qu'il y aurait des jours difficiles, car elles s'étaient mutuellement promis de se charger de leurs enfants au cas où il arriverait malheur à l'une d'elles.

C'était un ménage heureux qui avait embarqué en 1911. De nombreuses lettres adressées à son père témoignaient de l'excellence du style de la jeune mariée, de ses dons d'observation et de son bonheur. Il n'était guère de comptoir postal qui ne se soit vu confier plusieurs missives à chaque escale.

Elle avait découvert avec intérêt ces îles reconnues en 1515 par Magellan. Elles tenaient leur nom du mécène du navigateur : Philippe V. Leurs habitants expliqueront plus tard leurs différences d'une manière imagée :

" Nous sommes des Malais mâtinés par les trois cents ans de couvent de la domination espagnole et par les cinquante ans de Hollywood de l'occupation américaine. "

René ne se rappelle guère les Philippines où il est né, à Manille, en 1911. Philippe, que l'on surnommera "Pompon", y était venu au monde en 1912. Mais la grande guerre était survenue et son père avait été rappelé sous les armes. Le départ avait été précipité : sa mère attendait un troisième enfant et n'avait pas eu le temps d'organiser un déménagement. Le couple s'était contenté d'emballer meubles, bijoux, argenterie etc. L'ambassadeur devait se charger d'expédier les caisses. Le second frère de René était né peu après l'arrivée en France.

Le jeune collégien est brutalement tiré de sa rêverie par un fracas inattendu. Le voyant si lointain, l'un de ses camarades n'a rien trouvé de mieux que de lui lancer dessus le seau à incendie, heureusement presque vide de sable. René en est couvert. Le surveillant, alerté par le bruit de l'engin sur les pavés et les éclats de rire, règle son compte au coupable. On ne badine pas avec la discipline chez les Maristes. Monsieur l'Abbé sera informé : gare !

René n'est décidément pas très attentif aujourd'hui. Le cours d'histoire qui suit la récréation glisse sur sa mémoire sans y laisser beaucoup de traces. Ce sont les prochaines vacances, pourtant lointaines encore, auxquelles il pense.

Son mari tué au front, en Champagne, en 1915, sa mère s'était installée à Asnan. Les Gimel y avaient une propriété depuis cinq générations. René avait fréquenté l'école locale des Sœurs pour entrer ensuite chez les Eudistes à Versailles quand sa mère était venue s'installer en région parisienne à l'issue du conflit.

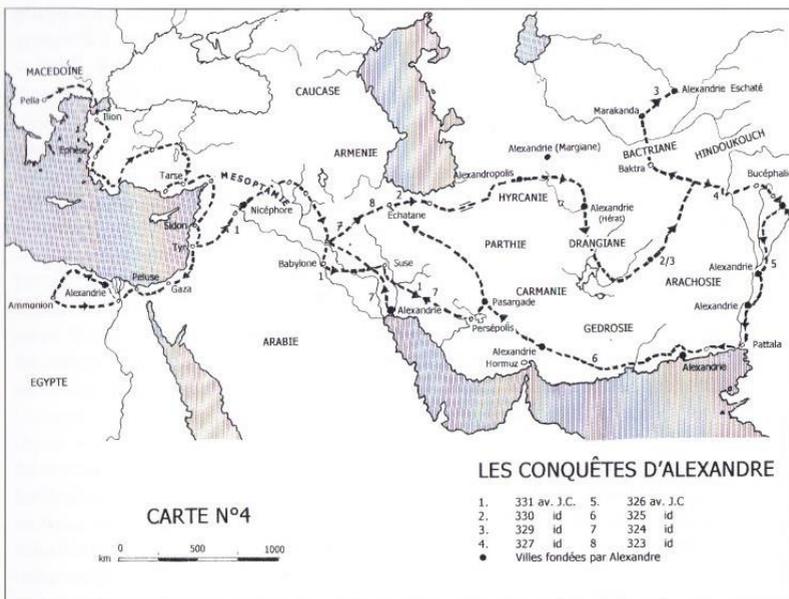
La propriété d'Asnan joue un grand rôle dans son existence. Il y passe toutes les vacances et il en connaît bien l'histoire. L'un de ses ancêtres, un certain Milard, expatrié lui aussi, mais plus près, en Grande-Bretagne, avait fait sa fortune outre-Manche dans le commerce du bétail. Revenu dans la Nièvre, il avait acheté la terre d'Asnan à un paysan de la région. L'une de ses filles y avait fait bâtir, vers 1871 une maison très moderne pour l'époque. La construction d'origine avait, croit-on, disparu au cours de l'incendie qui avait presque totalement détruit le village. Les champs voisins portent tous un nom : on trouve par exemple "La Joncière", dont la sonorité s'imposera, le moment venu, à la mémoire de René.

L'été réunit une joyeuse bande d'amis de son âge dans l'ancienne propriété Lajudie de Bagueux et dans celle, toute proche, des « Preux ». Celle-ci appartient à une famille très accueillante, les Planchard. René y rencontre une jeune fille, Jehanne Ville avec qui il ne tarde pas à s'entendre particulièrement bien.

Le mauvais sort n'en avait pourtant pas fini avec les trois frères : leur mère avait disparu à son tour en 1920 et la perte prématurée de ses parents avait fortement marqué le caractère de l'aîné. Son oncle, le capitaine de corvette Etienne de Lajudie, fidèle à la promesse de sa femme, avait recueilli ses trois jeunes neveux à Toulon où il était officier de marine. René voyait fréquemment ses grands-parents et se doutait bien que son grand-père Roch de Lajudie avait pris leur éducation à sa charge. Il avait cependant fallu fermer Asnan par mesure d'économie, et qui donc y présiderait la table de famille maintenant que ses parents avaient tous deux disparu ?

L'ambition de René est d'être agriculteur même s'il pratique aisément l'anglais et possède de bonnes notions d'allemand. Il se voit déjà à la tête du domaine agricole que son grand-père a conservé dans le Midi. La vie des champs à Asnan n'a plus de secrets pour lui : il s'y sent plus à l'aise que dans ces petites comédies enfantines organisées par ses jeunes amis. Il lui arrive bien d'assumer le rôle, qui lui va d'ailleurs comme un gant, du preux chevalier, mais tout cela lui paraît maintenant bien enfantin. Il reste heureusement Jehanne avec qui - et c'est peu dire - il s'entend admirablement. Le père de la jeune fille, devenu ingénieur des mines à la suite de brillantes études, est originaire du Dauphiné, du côté du col de Luze par son père. Sa mère revendique des racines dans le Rouergue.

Les travaux de la terre, les brumes humides des petits matins campagnards, les chiens crottés qui s'ébrouent après la chasse et le vieux fauteuil au chintz fané devant la cheminée du soir ! Voilà un tableau plus stimulant que le cours d'histoire ! Les rêves adolescents sont-ils toujours exaucés ?



## Chapitre 14 - 1er septembre 1930. Sur la piste d'Alexandre.

Je te réserve une surprise demain matin, dit André Beaudouin à sa femme en l'embrassant avant de s'endormir.

-. De quoi s'agit-il ?

-. Cela ne serait plus une surprise si je répons à ta question.

André, bien que récemment marié, ne peut s'empêcher de taquiner son épouse. Elle ne saura rien ce soir-là malgré ses pressantes questions.

La porte d'entrée monumentale du parc franchise, Marie-Thérèse Beaudouin<sup>24</sup> s'arrête, stupéfiée par l'apparition soudaine du Taj Mahal :

-. C'est un tombeau, mais il est gigantesque !

-. Il a été construit, lui dit son mari, il y a environ trois cents ans par Shah Jahan, l'un des empereurs mongols. Il était alors déjà âgé quand il a épousé une très jeune fille de treize ans...

-. Elle a sans doute contribué à lui..., tu vois ce que je veux dire, interrompt Marie Thérèse ?

-. Tout à fait, répond André en riant, mais écoute l'histoire. Cela a duré quinze ans puis la belle Moumtaz Mahal, la perle du harem, est morte en couches. Le souverain a sombré alors dans la plus grande désolation et les portes de son palais sont restées fermées pendant vingt-deux ans. Le temps de bâtir cet immense mausolée érigé en souvenir de son grand amour tardif. Négligeant l'Etat, dépensant des sommes considérables pour cette construction, Shah Jahan fut finalement déposé par son fils.

-. Il en est mort ? demande-t-elle.

-. Pas tout de suite : il est resté sept ans enfermé dans un pavillon d'où il pouvait voir le Taj. Telle était la condition essentielle de son abdication.

Silencieux, les jeunes époux s'approchent de l'immense miroir d'eau qui révèle peu à peu une double vision du monument. L'une, rigide dans le ciel, défie la seconde, mouvante au gré du souffle paisible qui agite la surface du liquide.

Quant au mausolée lui-même, la nature de l'émotion soulevée par la pureté de sa superbe architecture évolue au fur et à mesure qu'ils s'en approchent. La perception progressive des détails les incite à marcher sans cesse de l'avant mais en même temps à marquer de multiples pauses d'observation. C'est un envoûtement progressif des yeux et la foule qui se presse autour d'eux devient de plus en plus silencieuse en s'avançant vers le tombeau.

La noblesse des proportions, la simplicité des courbes et la juste distribution des masses s'apprécient autant en admirant l'édifice lui-même qu'en percevant le contour des espaces vides qui séparent ses volumes des édifices voisins. Le profil

---

<sup>24</sup> Voir note 213 en fin du livre 2

dépouillé du monument s'apprécie particulièrement quand, le jour tombant, sa silhouette se détache dans l'ombre sur un horizon encore lumineux.

Marie-Thérèse et André achèvent de faire le tour de la vaste terrasse surélevée qui porte l'immense construction. Ils s'arrêtent à tout instant pour admirer la décoration des soubassements. Des sourates du Coran, gravées en marbre noir près de l'entrée du sanctuaire mettent en valeur un lacis compliqué de fleurs, de courbes, et de feuillages colorés qui rompent la monotonie du marbre blanc. Le bas des murs en est couvert et les incrustations de lapis-lazuli, d'agate, de cornaline et de porphyre rouge s'entrelacent dans un admirable discours minéral.

Pas une faute de goût, de proportion ou dans le choix des coloris de cette profusion de pierres nobles due à l'imagination débordante des sculpteurs. Tout est harmonieux malgré l'apparente simplicité de la composition et l'extrême sophistication des motifs : rien n'est surchargé, pesant ou lassant.

A l'intérieur, les tombes d'apparat sont entourées d'admirables panneaux de marbre blanc ajourés par un ciseau délicat. C'est une dentelle de pierre qui laisse passer un jour adouci après l'aveuglante clarté extérieure. Réunis en un sommeil sans fin, les deux amants reposent côte à côte dans leur amour pour toujours silencieux.

Rompant avec difficulté l'émotion qu'ils ont ressentie, Marie-Thérèse et André reprennent leur conversation sur la route du retour. Avant de regagner leur hôtel, il entreprend de préparer sa femme au difficile trajet qui les attend pour atteindre leur destination finale :

- . Quand je suis venu pour la première fois à Kaboul, après avoir atteint la frontière près de Landi Khana, j'ai trouvé avec soulagement deux voitures qui nous y attendaient. Il nous restait alors cent soixante kilomètres à parcourir avec une étape à Jalalabad. La route, construite par les Anglais pour permettre à leur artillerie de participer à la prise de Dakka est d'abord excellente. Elle se transforme ensuite en méchante piste pour chameaux, à peine élargie pour les voitures et se met à grimper sans arrêt. Elle est en outre souvent emportée par les inondations.

- . Tu veux me faire peur.

- . Non, mais il vaut mieux que tu saches à quoi t'en tenir. Jalalabad est la première ville de quelque importance sur notre chemin. Elle est entourée de remparts et solidement tenue par l'armée. Avant d'y parvenir nous traverserons d'abord une zone où des affleurements de lave noire rendent le paysage encore plus désolé. J'y suis passé une fois à la saison chaude : c'est absolument accablant, on a l'impression de rôti. On franchit plus loin un espace sableux d'une quinzaine de kilomètres. La chaleur et l'éblouissement y deviennent parfois insupportables. La poussière ocre de la route file directement dans les poumons avec le peu d'air qui permet, de ne pas suffoquer.

Le pire, ce sont les crevaisons : il n'y a même plus le mouvement de la voiture pour brasser l'air et la température devient infernale. Il faut te dire que les Afghans portent volontiers des chaussures cloutées, mais ces clous tiennent mal dans le cuir desséché par la chaleur. Résultat : nous avons crevé sept fois en deux jours lors de mon dernier passage. Tu ne peux pas imaginer ce que cela donne pendant la journée en été. On ne peut même pas circuler de nuit sans risquer de se perdre tant la piste est mal définie. Il faut partir très tôt, s'arrêter vers neuf heures et ne repartir que vers sept heures du soir.

Entre les réparations et le passage des roues sur de grosses pierres, les chauffeurs ont les bras endoloris à force de se battre avec les écrous et le volant. Il est d'ailleurs heureux que l'on suive presque tout le temps le cours du Kaboul : cela évite tout problème avec les radiateurs. Par contre nous nous sommes ensablés quatre fois et il a fallu décharger entièrement la voiture à deux reprises.

- . Et que faites-vous à l'intérieur du pays, quand il n'y a pas d'eau ?

- . Quand la dernière chambre à air a été utilisée, il ne reste plus qu'à poser des rustines. Le problème est de savoir où. Si le trou est petit et comme l'on a peu d'eau, le réparateur commence par en prendre un peu dans la bouche pour se rafraîchir. Il en met ensuite parcimonieusement là où il soupçonne un trou jusqu'à ce qu'une petite bulle apparaisse. Quelle que soit la saison on étouffe ou on gèle pendant toute l'opération.

- . Tu vas finir par me décourager

- . Non, mais bien que la route se soit améliorée depuis cinq ans, il est bien possible que nous ayons quelques incidents matériels. Je préfère te prévenir.

- . Peut-on au moins voyager en sécurité ?

- . Il n'y a plus de problèmes de ce côté là depuis longtemps. Ce n'était pas le cas autrefois car les caravanes constituaient une tentation permanente pour les tribus voisines. Tu verras d'ailleurs, entre Jalalabad et Kaboul de petits fortins circulaires pouvant contenir trois hommes. Disposés à trois kilomètres d'intervalle, ils étaient destinés à contrôler le parcours. Alexandre, lui, avait utilisé des moyens plus radicaux : il avait mené une chasse sans pitié contre les tribus voisines. Elle avait été conduite de manière vigoureuse et les Afghans, provisoirement matés, avaient cessé de poser problème jusqu'au départ de ses généraux.

Tu verras que ce désert de rocailles et de laves ménage pourtant quelques surprises agréables : il y a de temps à autre de très beaux paysages. Jalalabad est une belle ville, au moins dans sa partie centrale. C'est le refuge de l'Émir et de la cour quand, en hiver, Kaboul est isolé par la neige et les congères. Ils s'y rendent tous les ans en grande pompe et le départ de la caravane officielle constitue l'une des principales distractions populaires de l'année.

- . Si je comprends bien on gèle ou on meurt de chaud dans ce pays  
- . C'est un peu cela, mais pas pour l'Emir et sa cour. De Jalalabad le souverain peut maintenir ses communications avec l'extérieur, sinon avec le reste du pays. Les mouvements de révolte occasionnels aux confins du royaume restent généralement localisés en hiver. Les échanges entre provinces sont trop difficiles pour qu'il en soit autrement. La cité est une véritable oasis même si ses cinq mille résidents habituels sont obligés de se tasser en hiver quand l'affluence quintuple le nombre des habitants. On ne pourrait d'ailleurs gagner de place qu'en repoussant des remparts en terre de sept mètres d'épaisseur. C'est hors de question.

On y trouve le palais du Khan où tout est installé, serviteurs compris, comme s'il devait y parvenir dans l'heure. Par contre, il est moins rassurant de voir que là aussi tous les hommes se promènent avec leur fusil sur l'épaule.

- . Aurons-nous le temps de visiter la ville ? demande Marie-Thérèse.

- . Oh ! Il n'y a pas beaucoup de choses à y voir, mais si le voyage s'est bien déroulé jusque-là nous essayerons d'y passer une journée.

- . Et comment est la fin du parcours ?

- . On passe ensuite à Nimlah : autre oasis, tout aussi fortifié. Au-delà il faudra franchir la quatrième série de montagnes de ce parcours par un col à deux mille cinq cents mètres. On traverse ensuite les gorges de Bagrani. Une longue descente dans une vallée fertile mène finalement à Kaboul par le carrefour de Poul-e-Charki. C'est fascinant de voir un changement aussi brutal.

- . Je t'avoue que je ne serai pas mécontente d'être arrivée.

Décidément sans pitié, Beaudouin ajoute :

- . Lors de notre premier voyage nous n'avons pas eu d'autres incidents à part quelques frayeurs dans la montagne... Mais je ne devrais pas te raconter cela !

- . Au point où on en est !

- . Je voulais simplement mentionner que la route serpente assez dangereusement et que les conducteurs imprudents tombent parfois dans le ravin. La vue de la porte de la Trompette et du Tambour par laquelle on accède à la capitale de ce côté, est un vrai soulagement.

Il se tait un instant, se demandant s'il n'a pas dressé un tableau trop sévère à son épouse. Celle-ci n'est pas une mijaurée, elle va avoir trente-deux ans et s'est constamment montrée curieuse de cet univers nouveau au cours du voyage. Ils se sont longuement entretenus des difficiles conditions de vie qui les attendent et Marie-Thérèse s'y est mentalement préparée.

Qui lui dira que son existence est désormais liée à cette contrée sauvage et que l'essentiel des années qui lui restent à vivre s'y déroulera ?

## Chapitre 15 - 20 octobre 1930. Les Colosses de Bamyan.

Rentrés chez eux depuis quelques instants, André Beaudouin et sa femme ont la surprise de voir un groupe d'européens s'approcher de ce qu'il appelle lui-même *mon gourbi*. Il reconnaît Boinet, son directeur, accompagné de deux hommes et d'une femme. L'un est Joseph Hackin, l'archéologue qu'il a déjà rencontré à deux ou trois reprises.

-. Entrez ! Entrez ! L'un d'entre vous devra s'asseoir sur une caisse, nous n'avons pas assez de chaises pour tout le monde.

-. Madame, je vous présente monsieur Beaudouin, notre doyen, et son épouse, ... Mme Hackin.

-. Je suis très heureux de vous connaître, madame, soyez la bienvenue. -. Bonjour Carl.

-. Bonjour cher monsieur, madame.

-. Je n'ai pas grand-chose à vous offrir : un peu de gin peut-être ? Cela aura au moins le mérite de désinfecter l'eau et d'en atténuer le goût si désagréable. Nous n'avons pas d'eau minérale dans ce pays perdu !

Boinet prend à peine le temps de s'asseoir et intervient :

-. Mon cher Beaudouin, vos visiteurs doivent se rendre à Bamyan et partiront samedi ou dimanche prochain. Monsieur Carl doit y séjourner quelques jours pour d'importants relevés. Ils m'ont aimablement proposé d'amener l'un d'entre nous car ils ont une place dans leur voiture. J'ai pensé à vous, sachant votre intérêt pour les fouilles que nous menons ici.

-. C'est à Bamyan que se trouvent ces fameux bouddhas taillés dans le roc ? demande Beaudouin ?

-. Exactement, il paraît qu'ils sont magnifiques. J'aimerais être à votre place mais je n'en ai pas le temps. Je ne puis d'ailleurs rester plus longtemps, je vous prie de m'excuser. Je vous laisse arranger les détails avec M. Hackin.

La route de Bamyan, si cette méchante piste rurale mérite ce nom, est cahoteuse à souhait sur sa partie carrossable et les soubresauts de la voiture sont peu propices à la conversation. André en profite pour observer discrètement Hackin. La jeunesse de son visage n'arrive pas à dissimuler une grande force de caractère. Il le devine courageux et persévérant. La gaieté et l'entrain dont il a fait preuve au moment d'un départ pourtant très matinal le rendent très attachant. C'est à l'évidence une forte personnalité.

Beaudouin s'est renseigné sur le couple et sait qu'ils ont été, avec Girard, les seuls Français présents à Kaboul lors de la révolte du Batcha. Hackin et sa femme tentaient de rallier la capitale, mais la frontière indienne étant de nouveau fermée, ils avaient été contraints d'emprunter la route détournée déjà parcourue

par Foucher. Ils avaient été retenus à Meshed pendant un mois, en mai 1929. Parvenus à Hérat le 10 juin, ils disparaissaient dans la nature dix jours après. Ce n'est que fin juillet que Girard, avait pu annoncer leur arrivée à Kaboul en compagnie de Carl. Ils avaient été témoins de la bataille entre le nouveau roi légitime, Nader Khan et le Batcha-I-Saqqao. Ce dernier, vaincu, avait été chassé de la capitale après de violents combats. Visiblement Hackin et sa femme n'ont pas froid aux yeux et savent rester calmes en toutes circonstances.

C'est avec beaucoup d'humour que Hackin rapporte à son compagnon de route l'un des incidents de ce voyage mouvementé. Descendu de voiture à la faveur de l'une des sempiternelles crevaisons, il raconte :

- . Nous sommes arrivés un soir devant la rivière Hermend, juste après le village de Garasgue. La tête des habitants ne me revenant guère, nous avons préféré traverser pour passer une nuit tranquille de l'autre côté.

Il y avait beaucoup d'eau et le gué n'était pas praticable. Aussi, après un long palabre, notre interprète avait-il négocié l'aide des villageois. On a creusé deux tranchées de part et d'autre de la voiture que l'on avait conduite au bord de l'eau. On a alors amené deux grosses barques que l'on a assujetties au véhicule pour le soulager. Le courant était fort et on a bien vu que cela allait être difficile en poussant le dispositif à l'eau. Nous étions prudemment restés sur la rive mais nous avons eu le tort de laisser tous les bagages dans la voiture. Celle-ci a été prise par le courant malgré les hommes qui la maintenaient, une corde a cassé et la voiture a basculé pour disparaître dans l'eau boueuse.

- . Elle était profonde, demande Beaudouin qui s'est souvent mouillé jusqu'au nombril en franchissant une rivière à cheval. Les promenades printanières sont toujours un peu hasardeuses dans ce pays.

- . Pas trop, répond Hackin, mais nous n'avions plus que les vêtements que nous portions. Les paysans qui tenaient la voiture ont été emportés par le courant et on les a récupérés trois kilomètres plus bas. Revenus au village, nous avons été très bien reçus malgré mes préventions passées. La température était douce heureusement et nous avons passé la nuit dans un de leurs gourbis en terre séchée. Il avait auparavant fallu faire honneur au dîner. On nous a servi un *palao*. En avez-vous déjà goûté ?

- . C'est une espèce de ragoût, n'est-ce pas ?

- . Exactement, c'est le plat populaire d'ici. Le riz est cuit avec du mouton, on n'y échappe pas, assaisonné de sucre, d'amandes pilées, de fruits et de raisins secs. C'est excellent à part le fait que l'on arrose tout cela de graisse fondue provenant de la queue des moutons. Elle est rance et on en a plein les doigts de la main droite avec laquelle on mange. Nous étions avertis de l'usage auquel est réservé l'autre, dit Hackin en riant.

- . Et madame, demande Beaudouin ?

- . Leur sens de l'hospitalité a été assez grand pour qu'elle puisse rester sans problème au milieu de tous ces hommes. Si nous n'avons pas vu leurs femmes, à part une vieille édentée qui nous a servi le repas, eux ne l'ont pas quittée des yeux. Ils n'avaient certainement jamais vu de femme européenne auparavant.
- . Et la voiture, demande Beaudouin, toujours aussi pragmatique.
- . Ne m'en parlez pas. Il a fallu attendre trois jours que le flot baisse pour pouvoir la repêcher. Inutilisable bien sûr. Pas question de la faire repartir : nous n'avons même pas essayé. Quant aux bagages, vous auriez dû voir cette ribambelle de linge, de vêtements, d'appareils, de chaussures etc. alignée sur un talus, au soleil, pour essayer de faire sécher tout cela. Nous avons perdu tous les cahiers et autres rames de papier destinés aux notes et aux relevés : un désastre. Sans parler d'un certain nombre d'accessoires féminins qui n'ont pas été perdus pour tout le monde.

La dernière partie du trajet s'effectue à cheval mais le spectacle du site de Bamyán où ils parviennent en fin de matinée, récompense les cavaliers de cet inconfortable intermède. La vue est à couper le souffle. Partis très tôt pour avoir une bonne lumière à leur arrivée, Beaudouin et ses nouveaux amis débouchent soudainement d'une vallée de quinze kilomètres de long, enchâssée entre l'Indou-Kouch et les montagnes du Kuh-e-Baba. Une gorge étroite mène au premier monument. Elle s'ouvre pour laisser deviner une plaine assez vaste. Un dernier virage et là, sur la gauche, la splendeur ! Une énorme falaise de pierre tendre, ravinée de grandes stries verticales est comme posée sur les éboulis qui en soulignent le pied. L'ocre de la pierre se détache sur le vert des peupliers et des saules. Deux immenses statues de Bouddha, l'une de cinquante-cinq mètres, l'autre de trente-cinq mètres de haut écrasent les tentes de la mission archéologique érigées à leurs pieds. On est saisi de vertige en renversant la tête pour en admirer la face sereine et en songeant aux incroyables acrobates qui les ont ainsi sculptées à même la montagne. Plus surprenantes encore, les grottes, datant des premiers siècles de l'ère chrétienne sont autant de temples dédiés à la divinité. Ces excavations - sanctuaires, salles de prière, couvents rupestres décorés de fresques aux couleurs encore fraîches - grèlent la pierre d'alvéoles mystérieuses.

Comme à chacune de ses visites, Hackin est subjugué à cette vue

- Ce sont sans doute les riches marchands de passage, désireux d'intéresser les esprits au succès de leurs affaires qui ont financé ces travaux gigantesques, précise-t-il. Aucun des villageois ne se hasarde ici, la superstition tient cet endroit pour le séjour d'idoles maléfiques.

- . Regardez, dit-il à Beaudouin, ils ont choisi les parties de la falaise présentant le rocher le plus solide et le grain le plus fin pour y tailler ces statues. Elles sont aussi indestructibles que la montagne qui les porte.

L'Archéologue, le soir venu, profite de l'occasion pour indiquer à son compagnon qui l'interroge, les raisons de la présence de ces témoins anciens dans un pays entièrement voué à l'Islam.-

- Je ne vous dirai rien sur l'Afghanistan et de sa situation au carrefour de plusieurs civilisations : vous êtes sûrement au fait. On sait moins que le contact entre l'Inde et la Grèce s'est opéré ici, sous les successeurs d'Alexandre, puis sous les dynasties indo-scythes. Le bouddhisme, au contact de l'art et de la philosophie grecs s'est profondément transformé à la fois dans sa doctrine et dans sa plastique. On pensait que Bactres, autrefois la terre promise des orientalistes, conservait, enfoui dans ses ruines, le secret de l'art indo-grec. Alfred Foucher, que vous connaissez en a révélé l'existence, mais ni lui ni moi n'en avons trouvé de trace là-bas.

Il y a un peu de mélancolie dans la voix de Hackin que son compagnon n'a pas voulu interrompre malgré les questions qui lui viennent à l'esprit. Après un temps de silence l'archéologue reprend :

-. De fait les premières reconnaissances de Foucher, avant même de gagner Balkh, l'ancienne Bactres, les fouilles de Barthoux et mes propres travaux nous permettent d'espérer retrouver de nouvelles traces de cet art intermédiaire dans les environs immédiats de Kaboul.

- Mais, dit Beaudouin, n'a-t-on pas déjà exhumé des statues et d'autres objets intéressants ? Cela a été, je crois, à l'origine d'un drame il y a quelques années. Les mollahs en avaient détruit quelques-unes.

-. Vous avez raison, j'ai moi-même participé à ces fouilles autrefois.

Le lit de camp sur lequel Beaudouin tente en vain de s'endormir malgré le froid, n'est guère confortable et il se promet d'étudier plus avant ce bouddhisme capable de produire de telles merveilles. La sérénité du visage de la divinité l'a vivement frappé. Quel contraste avec les images torturées de la plupart des œuvres religieuses de la chrétienté !

Sur le retour, qui s'effectue sans Carl, resté avec un aide afghan, le visiteur, de plus en plus intéressé et séduit par la clarté des réponses de Hackin, lui pose de nombreuses autres questions. De son côté, l'archéologue, qui avait peut-être eu jusque-là un peu tendance à traiter de haut son compagnon, découvre un esprit aiguisé, curieux de tout ce qui l'entoure et assoiffé de connaissances nouvelles. L'extrême bon sens de Beaudouin, sans doute l'un de ses traits les plus heureux, lui plaît infiniment. Pour tout dire, ils se quittent dans les meilleurs termes à la fin de cette passionnante escapade.

## Chapitre 16 - 3 octobre 1931. Sainte-Geneviève

René, Pierre, Louis, et Alain, un temps réunis par le hasard à Versailles, auront des destins fort différents. Est-ce bien d'ailleurs le hasard qui les réunit ainsi ? Ou plutôt leur âge, leurs traditions familiales où le métier des armes et la religion jouent un rôle essentiel ?

Pierre Giran est le fils d'un officier de Marine, carrière traditionnelle de sa famille toulonnaise. Sa mère est originaire de la Drôme. Il y a toujours eu des canons dans ces familles. Ceux qui entourent l'entrée de la chapelle des Invalides en particulier. Leur présence est due à Florent de Vallier, grand-maître de l'artillerie de Louis XV, son ancêtre.

Ses parents habitant alors dans l'Ouest parisien, Pierre entre tout naturellement chez les Eudistes de Saint-Jean de Béthune. Il prépare son baccalauréat de latin et sciences. Il fait partie des Jeunesses Patriotiques, animées par Pierre Taitainger. Cela lui vaut de se trouver place de la Concorde un certain 6 février 1934.<sup>25</sup>

Affranchi des affres du baccalauréat, Pierre prépare Saint-Cyr à Sainte-Geneviève, passant ainsi des mains des Eudistes à celles des Jésuites.



Les bancs de St.-Jean de Béthune ont, à la même époque, l'honneur d'être lustrés par un autre fond de pantalon : celui de Louis de Mouté de Cabrol. Ses parents, Roger et Hélène de Lassence ont également décidé de le confier aux Eudistes. La sévérité du cadre est peut-être destinée à accentuer chez lui le goût du sérieux et de la discipline ? Les deux « asperges », Giran et Cabrol, condisciples de troisième et de seconde, n'auront plus tard, aucune peine à se reconnaître.

On trouve des ascendances protestantes tant chez les Cabrol que chez les Lassence. Le grand-père maternel de Louis, par exemple ne s'est converti au catholicisme qu'au moment de son mariage. Les influences anglo-saxonnes ont également eu leur rôle à jouer dans l'éducation du jeune homme. La mère d'Hélène était américaine et son arrière-grand-père avait épousé une fille d'Albion. Ce n'est pas par hasard que Louis et son frère Alfred ont été dotés de prénoms d'outre-Manche : Mortimer et Seaton respectivement.

Louis est le type même de l'extraverti : spontané, ouvert et généreux. Se liant facilement il est populaire parmi ses camarades. Cavalier accompli, il est impulsif et plein d'élan. Son grand-père, maire de Pau à plusieurs reprises, recevait beaucoup de ce fait et Louis, malgré son jeune âge, avait appris très tôt à bien se comporter en public. Il a choisi la filière latin et grec.



René de Lajudie, est également à Sainte-Geneviève à la même époque. La carrière agricole qu'il envisageait n'était en effet du goût ni de son grand-père

---

<sup>25</sup> Voir note 214 en fin du livre 2

Lajudie, ni de son oncle. Pourquoi pas une carrière militaire ? C'est très bien la Marine ! Et le voici à Versailles pour y faire mathématiques spéciales et préparer le concours d'entrée de l'Ecole Navale. Etant à tinette, il prend la tête d'une meute de louveteaux. Il gardera l'un des nombreux bons côtés du scoutisme, en particulier le sens de ce qu'il convient de faire.



Alain de Boissieu de Luigné, est le condisciple de René à Sainte-Genève. Il y prépare également l'entrée à Saint-Cyr. Bon cavalier, il en vise l'Escadron. Le sort a voulu qu'il rencontre là et en d'autres lieux nombre des personnages qui apparaissent ici.



René de Lajudie et Pierre Giran éprouveront bientôt une grande déception pour des raisons voisines. Le premier, bien que reçu à Navale, ne sera pas marin. Il a choisi l'Aéronavale dont les exigences en matière d'acuité visuelle sont draconiennes. Ce n'est, hélas ! pas son cas. Adieu l'eau salée, même vue de haut. Le second se heurte également à l'issue de sa PMS aux critères de sélection des médecins militaires. C'est son tour de biceps que l'on analyse, pas son tour de tête. Second échec, tout aussi amèrement ressenti.

Lajudie persiste, entame une troisième année de préparation, pour Saint-Cyr cette fois, et réussit le concours d'entrée sans coup férir. Pierre, quant à lui, entreprend une seconde formation. Il présente et réussit le concours d'entrée de l'École de Mécanique et d'Électricité et après une année de maths-spé. Il suit pendant deux ans les cours de cet établissement. Le voici nanti d'un diplôme d'ingénieur et il s'intéresse au domaine automobile. Confronté aux nécessités de la vie professionnelle, il en parle un jour avec le général Laure, un ami de sa famille.

- C'est bien mon petit Pierre, tu as choisi une spécialité d'avenir. On voit bien que l'automobile rencontre un succès foudroyant. Mais que comptes-tu faire plus précisément ? Il faut bien gagner sa vie.

- J'en ai discuté avec des camarades et une chose nous a frappés. La France construit beaucoup d'autos, elle est en tête des constructeurs, mais elle n'a aucune source de pétrole à sa disposition.

- Tu as raison. C'est un problème qui préoccupe notre état-major. On sent bien qu'il faudrait motoriser l'armée et s'affranchir de ces innombrables chevaux. Ils sont lents, fragiles, encombrants et très coûteux ; mais où prendre l'essence en temps de guerre ? On a bien vu la dernière fois de quoi étaient capables les sous-marins allemands. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

- C'est que je ne suis pas certain de la réponse. Nous envisageons de créer une petite société de recherche mais le projet n'est pas très avancé.

C'est ainsi que Giran entreprend l'étude, la construction et l'exploitation de moteurs gazogènes. Partant des moteurs à essence existants, il étudie les problèmes de la combustion du charbon de bois. Le stockage du carburant ainsi obtenu, l'allumage, l'admission des gaz, le contrôle de l'admission d'air, le refroidissement, etc, posent également problème.

Il fonde une SARL avec quelques amis pour lancer ces études. Cette société, qui n'est pas la seule à s'intéresser à ces applications, obtient d'excellents résultats. Elle réussit à propulser une Hispano-Suiza à 130 km/h sur la piste de Montlhéry. Le même modèle à essence ne dépasse pas 140 km/h. Forte de ces succès la compagnie dépose plusieurs brevets.

L'armée, sollicitée et d'abord intéressée, ne confirmera pas son intérêt pour la question et la société met un terme à ses recherches. Elles trouveront plus tard de vastes applications sous l'occupation allemande.

Pierre est bien placé pour comprendre à travers ce que dit son père que la guerre avec l'Allemagne est inévitable. Il ne se sent pas directement concerné, l'armée n'ayant pas voulu de lui, mais devant réorienter sa vie professionnelle, il lui paraît logique de tenir compte de ce qui est désormais une quasi-certitude.

La demande, en termes de matériels de guerre, est déjà forte : elle ne peut qu'augmenter. Mais comment s'y intéresser sans disposer de capitaux énormes ? Il trouve rapidement une réponse. Il suffit d'identifier un créneau technique de pointe pour fabriquer quelque chose qui s'avérera nécessaire, voire indispensable. Ce quelque chose doit être relativement simple, très performant et susceptible d'être vendu un bon prix et sans concurrence.

Ce raisonnement mène à la création du « Laboratoire des Métaux en Fusion ». Il va s'intéresser à deux spécialités bien précises : les soupapes pour moteurs d'avions et les outils de coupe pour la fabrication des obus. On a besoin de matériaux très performants, travaillant à grande vitesse, à très haute température et très résistants dans les deux cas. Les associés ne souhaitent pas se lancer dans la fabrication elle-même. Ils se contenteront d'activités de conseil. Ceci n'implique ni gros capitaux, ni longs délais.

Pierre est déjà connu de la société Hispano Suiza et travaille pour la société Lamef sa filiale. Il s'installe à Tarbes où la firme a mis une partie de ses activités en sûreté. Il est bien placé pour apprécier la qualité des fabrications françaises : nous sommes les meilleurs pense-t-il comme beaucoup de ses concitoyens !



Pourvu de son baccalauréat mais incertain de ses inclinations professionnelles, Louis de Cabrol est un passionné de cheval et un excellent écuyer. Il devance l'appel à dix-huit ans et s'engage au 8<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs en octobre 1930.

Il a trouvé sa voie et grimpe régulièrement les échelons. Ayant rempli pour un an l'année suivante, il est nommé maréchal des logis en 1932.

Son colonel a remarqué son aisance à cheval et autorise son transfert au 4<sup>e</sup> Groupe de Cavaliers de l'École de Cavalerie de Saumur. Il s'y installe en juin 1932. Il y est admis en qualité de sous-maître. C'est dire que le maréchal des logis de Cabrol pénètre au sein de l'une des plus prestigieuses académies d'équitation d'Europe : le Cadre Noir.<sup>26</sup>

C'est un triomphe personnel et une étape capitale. On le devine très à l'aise dans ce milieu traditionnel, voire quelque peu rigide et austère. Il y séjourne trois ans, jusqu'au mois d'octobre 1935, grâce à plusieurs rengagements successifs.

On peut penser qu'il fait la connaissance de sa future épouse à Saumur où la jeune femme réside à cette époque. A moins que ce ne soit à Londres, pendant un concours hippique à l'Olympia. Issue d'une excellente famille britannique, Bridget Gian Mifanwy Lubbock, sans être une grande beauté possède un charme personnel affirmé, associé à un caractère volontaire et à un grand bon sens. Elle est divorcée d'un premier mari et mène sans doute une vie sociale très active tout en élevant sa fille, Dawn. Celle-ci est âgée de onze ans au moment du mariage de sa mère. Cérémonie célébrée à Pau deux mois après le retour à la vie civile de Louis de Cabrol.

Sa nouvelle belle-famille est rompue aux habitudes anglo-saxonnes. Sans doute adopte-t-elle facilement la nouvelle bru, malgré une certaine différence d'âge au détriment de Bridget.

Les nouveaux mariés achètent un domaine à Rugle, dans l'Eure, baptisé « *L'Écureuil* ». Cabrol entreprend d'y créer un élevage de chevaux mais peut-être sans trop espérer en tirer un revenu professionnel. Il se déclare en effet « sans profession » en 1940.

Ils n'auraient en tous cas guère eu le temps de voir grandir leurs protégés. Il est rappelé à l'activité au début de septembre 1939 et versé au 66<sup>e</sup> GRDI. Il monte dès lors rapidement en grade. Maréchal des logis-chef la veille de Noël, il est adjudant trois mois plus tard. Il passe sous-lieutenant un an après, le 1<sup>er</sup> avril 1940.

Cette nomination marque tout à la fois son changement de statut personnel et le début d'une remarquable aventure militaire à la tête de son peloton de cavaliers.

---

<sup>26</sup> Voir note 215 en fin du livre II

## Chapitre 17 - 1<sup>er</sup> octobre 1932. A genoux les hommes.

Les déceptions universitaires passagères ont des compensations,

Jehanne Ville a bien grandi. Elle a le même âge que son ancien compagnon de jeux et ce qui n'était jusque-là qu'une attirance enfantine s'épanouit bientôt en un sentiment plus profond. Ils se fiancent, mais ils n'ont pas vingt ans : il faudra encore attendre un peu.

René de Lajudie avait hésité un instant à entrer aux Eaux et Forêts - toujours ce goût prononcé pour la nature - mais son acquis scientifique militait en faveur de la carrière des armes. Ayant réussi avec brio le concours d'entrée, il est admis à Saint-Cyr en 1932. L'école est alors sous les ordres du général Frère.

Il s'intègre facilement dans la future promotion "De Bournazel"<sup>27</sup>. René obtient d'excellentes notes à l'issue de la première année et nommé sergent, fait désormais partie de la gradaille.<sup>28</sup> L'un de ses camarades, Henry Fournier-Foch est nommé sergent-chef. Ils font partie de l'encadrement de leurs petits cos comme de leurs bazars de la future « Du Roi Albert 1<sup>er</sup> ». Parmi ceux-ci, un des élèves étrangers est remarquable à plus d'un titre. Le prince Salin d'Albanie, neveu du roi Zog, fait partie des élèves étrangers. Il est déjà très entouré par de jeunes Albanais et certains, plus âgés - sans doute chargés de veiller sur lui - sont des plus galants. Le train qui relie l'école à la capitale, ou "Crampton", du nom de son constructeur, emmène souvent de jeunes et jolies personnes en ville. Elles rendent visite à leur élu quand il ne bénéficie pas d'une permission. Jehanne Ville n'échappe pas à la règle, mais a toutes les peines du monde au retour à repousser les avances de quelques-uns de ces jeunes Albanais au sang chaud. Leur maîtrise de la langue française fait d'énormes progrès en ces occasions.

A genoux les Hommes ! Debout les Officiers ! Amphi garnison : Lajudie, sorti dans un bon rang, peut choisir les chasseurs alpins. Unités sportives et prestigieuses entre toutes, elles sont très recherchées. Il aurait préféré l'un des bataillons des hautes Alpes mais, faute de place, il débute sa carrière dans une garnison de la côte. Il en est de plus désagréables.

L'Empereur, entouré de son état-major, chevauche son destrier blanc pour la plus grande joie des spectateurs du Triomphe. Le pont d'Arcole est héroïquement conquis pour l'énième fois. Un obus bien placé fait sauter le tonneau dans un sympathique chahut : la synchronisation du coup à blanc et de la mèche lente a été parfaite. Le soir venu, messieurs les sous-lieutenants *dégagent*.

Après tant d'année de silence Asnan a été rouvert. La vieille demeure, malgré quelques moisissures inévitables, se sent toute heureuse d'accueillir le fils de la maison et sa future compagne. Même si le modernisme qui a présidé à sa construction s'est mué au fil des ans en vétusté peu confortable.

---

<sup>27</sup> Voir note 216 en fin du livre II

<sup>28</sup> Voir note 217 en fin du livre II

- René de Lajudie, voulez-vous prendre Jehanne Ville, comme épouse, pour la chérir...?

- Je le veux.

- Jehanne Ville voulez-vous prendre René de Lajudie comme époux ...?

- Je le veux.

En ce 2 août 1934, les cloches de l'église d'Yzeure couvrent les rires et les vivats des amis et de la famille. Un peu éblouis au sortir de la pénombre du sanctuaire, le jeune officier, son shako sous le bras, le sabre à la main et son épouse, radieuse, apparaissent enfin. Les voici à Asnan le soir venu, mais s'il y a bien l'électricité, il n'y a pas d'eau courante. Il faudra attendre plus de vingt ans et bien des angoisses familiales pour qu'elle y parvienne. Mais n'anticipons pas!

Affecté au 9<sup>e</sup> BCA, le bataillon "Qui brise tout", René se retrouve avec sa jeune femme dans le cadre du Secteur Fortifié des Alpes Maritimes de la 15<sup>e</sup> Région Militaire à Antibes. Il faut reconnaître qu'il y a des villes de garnison moins plaisantes ! Par contre, le commandant d'unité, le chef de bataillon Ollivier, n'est pas toujours drôle. Célibataire lui-même, il n'admet pas qu'un jeune sous-lieutenant soit marié. Le célibat est un état d'âme, pense-t-il. Un sous-lieutenant doit comprendre qu'il ne peut faire son métier sans être totalement disponible. Il faut attendre, que diable ! Il a aussi des idées un peu particulières : selon lui on ne saurait être un vrai Chasseur sans porter le bouc. Tous les officiers du bataillon cultivent donc avec soin leurs frondaisons mentonnières. La moustache et la virgule, style second empire, ne sont pas admises. Le jeune officier se résigne à laisser pousser cet appendice, ce qui lui vaut, venu en permission, de ne pas être reconnu par sa fille.

Il ne sera pas toujours à la fête : tours de service imprévus, permissions écourtées ou refusées etc. Si bien que le jeune couple qui grille d'envie de passer un moment à Monte-Carlo, ne réussira jamais à mettre ce projet à exécution.

Ce fameux Ollivier est heureusement bientôt remplacé en 1936 par le commandant Vautrin. Ces deux officiers supérieurs jalonnent la route du jeune lieutenant dans les années à venir.

Le nouveau commandant d'unité ne reste malheureusement pas longtemps à la tête du 9<sup>e</sup> BCA où tout le monde apprécie sa haute valeur. Il reçoit une nouvelle affectation à la veille du conflit désormais proche et fait ses adieux le 14 juillet 1939 à Sospel. Il est regretté de tous car :

- . C'était un type bien comme patron. Il aimait beaucoup René. Si on appartenait au bataillon, et même si on avait fait une bêtise, on pouvait aller le trouver, dira Jehanne Lajudie.

Marie-Josèphe est née à Asnan en 1935 et son père a eu trois jours de permission à cette occasion. Il n'a pas été possible d'en obtenir plus car, comme le dit Ollivier, toujours grinçant :

- . Vous êtes trop nombreux dans le même cas!

Gérard, quant à lui, né à Antibes un dimanche de 1937 à midi, n'est pas à l'origine d'une permission de son père, mais il déclarera plus tard sans sourire qu'il :

- . N'était pas destiné à travailler étant donné les circonstances de sa naissance.

Là encore le destin se chargera de le contredire.

Contrairement à la plupart des hommes de sa génération, le jeune lieutenant s'occupe beaucoup de ses enfants dès leur plus jeune âge. Il manie le biberon et les langes avec aisance quand les nécessités du service ne lui interdisent pas de rentrer chez lui. C'est sans doute une manière de leur prodiguer l'affection dont il a été lui-même trop tôt privé.

Son épouse en fera un portrait vivant :

- . C'était un tendre mais qui ne le laissait pas voir. Il pouvait être très drôle, j'ai des neveux qui se souviennent des blagues qu'il leur faisait et des jeux qu'il inventait. Il s'est beaucoup occupé de jeunes, c'est pour cela que ses années aux Cadets furent certainement les meilleures de sa carrière militaire. Quand il était à Ginette, ayant été scout lui-même auparavant, il a dirigé un groupe de louveteaux dans une banlieue très modeste. Il avait été élevé dans le sens du devoir. Il ne parlait pas tellement, c'était plutôt moi, mais il savait se montrer bavard à l'occasion. Il était très sensible à l'environnement social ; il y avait des gens qu'il estimait infréquentables. Il avait une correspondance assez importante. Nous nous sommes beaucoup écrit pendant des années, car j'avais onze ans quand nous nous sommes connus. Nous avons été très, très bons camarades avant de nous fiancer. Je ne l'ai jamais vu en colère mais il paraît qu'il en était capable. Il faisait de la montagne et du ski avant-guerre, de la natation. Par contre je jouais au tennis, mais pas lui. Il était aussi capable que moi de s'occuper des enfants. Il imaginait des jeux pour eux, mon fils s'en souvient parfaitement.

Il était conscient de sa naissance mais il détestait les gens qui en profitent pour se mettre en avant. Il était exaspéré par le petit jeu qui consiste à citer négligemment des relations plus ou moins prestigieuses. Il leur disait volontiers que leurs devoirs étaient, de ce fait, bien plus importants que leurs droits supposés.

S'il excelle désormais dans son métier, le lieutenant Lajudie possède une bonne dose d'idéalisme. L'expérience des hommes et leurs manières d'être lui réservent toujours des surprises.

Il existe à ses yeux des catégories de personnes qui doivent s'interdire certains comportements. Il faut lui ouvrir les yeux de temps à autre. C'est ainsi qu'un capitaine de son unité, chargé de l'ordinaire et devant s'absenter, lui fait ses recommandations :

- Faites très attention au moment de la livraison des carcasses de moutons pour nos muletiers arabes.

- Bien mon capitaine, mais pourquoi ?

- Ces sacripants de fournisseurs essayent toujours de nous rouler. Je les ai pris l'autre jour à mettre des cailloux à l'intérieur pour augmenter le poids de leur livraison. Ouvrez l'œil au moment des pesées !

Ces occupations terre à terre n'empêchent pas le jeune lieutenant de commencer à préparer l'Ecole de Guerre. Il améliore son anglais et son allemand dans ce but. Il lit avec le plus grand intérêt les livres d'un jeune colonel encore inconnu. "Vers l'Armée de Métier" et "Le Fil de l'Epée" le passionnent. Les dernières années de la décennie le trouvent heureux père de famille, officier apprécié, bien noté et fort à l'aise dans sa carrière malgré les nuages qui s'amoncellent à l'horizon.

Déjà, en 1938, lors des tensions pré munichoises, le 6<sup>e</sup> BCA avait gagné ses emplacements de combat dans les Alpes et occupé les forts au-dessus de Sospel. Il prend de nouveau position pendant les derniers jours du mois d'août de l'année suivante. On est à la veille du conflit. Jehanne Lajudie, revenue d'Asnan à Antibes décide alors avec son mari d'abandonner leur villa méridionale. Ils ont peu de chances d'y revenir jamais. Ils trouveront toujours un toit provisoire à Antibes où habitent ses parents. Elle déménage à Asnan en octobre et ils passent un dernier Noël en famille à Antibes.

La demi-brigade à laquelle appartient le 9<sup>e</sup> gagne les Vosges, du côté de Niederbronn, au cours de l'hiver. Elle bénéficie de trois jours de repos à Brienne dans la région de Troyes à la fin du mois de janvier. Bien qu'il s'agisse d'une zone militaire, Jehanne Lajudie n'hésite pas :

- Je suis partie. Il demeurait chez l'habitant, des gens très gentils qui m'ont reçue en prétendant que j'étais leur nièce. J'ai pu passer trois semaines avec lui en toute illégalité. J'ai revu après la guerre des officiers du bataillon qui m'avaient parfaitement identifiée. J'avais en effet une voiture avec un numéro du Midi.

- Je l'ai quitté, pensant le revoir quelques semaines plus tard.

Je ne l'ai revu qu'en 1944 !

## Chapitre 18 - 3 février 1933. Dix ans déjà.

C'est fête aujourd'hui au Collège français, l'établissement a été officiellement ouvert voici deux lustres. Le personnel de la Légation française, les quelques Français qui servent dans d'autres administrations locales, le corps professoral au grand complet et un ou deux concitoyens de passage sont là. Boinet, le directeur profite de l'occasion pour retracer les principales étapes de la courte existence de l'établissement. Il prend soin de ne dire que l'essentiel sur la période de la révolution et se contente d'évoquer le rôle essentiel joué alors par Joseph Hackin.

- Le redémarrage de l'enseignement au Collège français Amaniye, expose-t-il, a été très progressif. M. Courtat et son épouse ont été les premiers à regagner Kaboul. Ils y ont retrouvé M.M. Carl et Hackin. Ceux-ci, retenus à la frontière en mai 1929, avaient mis près de cinq mois avant de pouvoir atteindre la capitale. Ils avaient vécu à Hérat des heures difficiles et M. Hackin m'a relaté plus tard ces circonstances exceptionnelles :

- Tous ceux qui savaient se servir d'un fusil ont eu la vie belle. Le désordre était complet, m'a-t-il raconté.

- Les mollahs avaient largement exploité leur victoire. L'unique école avait été fermée, docteurs, malades et infirmiers avaient été expulsés de l'hôpital. Tout ce que l'administration comptait de chaises et de tables avait été brisé. L'usage des fourchettes et des cuillères avait été strictement prohibé. Le turban et la barbe étaient devenus de rigueur, par contre le téléphone restait toléré... Je savais d'autre part qu'il y avait un mouvement intense de réaction religieuse à Kaboul où je devais me rendre.

- Nous avons dû nous terrer à Hérat pendant plusieurs semaines c'était assez terrifiant. C'est grâce à la femme de notre hôte, recommandé par Foucher, que tout s'était bien passé. Elle avait obtenu que ses enfants gardent le silence sur notre présence, mais cela n'avait pas été sans mal.

- Il a fallu qu'un archéologue joue de nouveau les diplomates, quand nous sommes parvenus à Kaboul. Il n'y avait personne à la Légation et j'ai dû la gérer officieusement pendant huit mois.

- Comme vous le voyez, reprend Boinet, la période n'était pas drôle. Le Batcha, ou Habibullah si vous préférez, était monté sur le trône en promettant de revenir à la foi islamique la plus authentique. Amanullah, espérant reprendre le pouvoir, avait réuni des troupes fraîches dans la région de Kandahar, mais avait finalement abandonné la partie.

Le pays était alors rapidement retombé dans l'anarchie politique malgré l'exécution de nombreux opposants potentiels à l'aide de procédés barbares. Les uns avaient été attachés à la bouche d'un canon, d'autres avaient été empalés ou exécutés à la baïonnette. Les plus "heureux" avaient été fusillés. On ne comptait plus les barbes arrachées.

Un mouvement général de l'assistance salue ces mots. Elle connaît pourtant les douces mœurs afghanes.

- Son pouvoir, reprend Boinet, ne pouvait pas se maintenir sans bénéficier du loyalisme des tribus. On ne peut rien faire ici sans cela. Les impôts ne rentraient plus, l'armée n'était plus payée, le commerce, et c'était le plus grave, périlait. On en était à fabriquer de la monnaie de cuir. Plus de sécurité, les pillages se généralisaient à Kaboul comme en province. Les riches marchands de Peshawar et de la capitale n'en pouvaient plus. Le choléra avait fait son apparition.

- Je tiens ces détails de M.M. Hackin et Carl qui avaient assisté à la fin du Batcha avant de quitter de nouveau Kaboul. Le bazar, excédé, avait approché un personnage jouissant d'un grand prestige. Nadir Shah, ancien commandant des forces royales et vainqueur des Anglais lors de la précédente guerre avait accepté. Fort de cet appui, il était parvenu à soulever les tribus frontalières de l'Inde pour entrer à Kaboul après avoir battu le Batcha.

Une telle victoire ne pouvait bien entendu pas se concevoir sans quelque massacre et tout l'entourage du précédent émir avait été exécuté pour donner satisfaction aux tribus révoltées.

Quelques auditeurs, récemment arrivés, n'en croient pas leurs oreilles. Ils se regardent, effarés, se demandant dans quelle galère ils sont tombés.

Boinet, ayant repris son souffle, poursuit :

- Mais laissons là les souvenirs d'une période difficile et tournons-nous vers les réalisations de ces dernières années. J'ai ici la copie de mon récent rapport à Paris et, sans vous en donner lecture, ce qui serait fastidieux, je souhaite en dégager avec vous les traits principaux. Je remercie à cette occasion M. Beaudouin, notre doyen, qui m'a aidé de ses avis.

- Le recrutement de nos élèves reste entre les mains des Afghans. Ce sont surtout des garçons issus des grandes familles que l'on nous adresse. Il est difficile d'effectuer une quelconque sélection. Seul l'examen de leur physionomie me permet d'effectuer un choix. Nous avons en conséquence des élèves de vingt-quatre, voire vingt-cinq ans, dont la seule ambition est de devenir fonctionnaire. J'ai réussi à n'admettre aucun garçon de moins de huit ans en classe de démarrage : je suis obligé d'examiner leur mâchoire tant l'état civil est ici incertain.

Les rires de l'assistance couvrent un instant sa voix : chacun imagine la scène, si familière, du marché aux chevaux à la porte de Kaboul.

- . Nous avons actuellement près de trois cent quatre-vingts élèves soit la quasi-totalité de la clientèle aristocratique. Exception faite du prince Hadayat qui est à Rome où son père, l'ex Émir Amanullah s'est réfugié.

- Il faut savoir que, si la mortalité infantile est proprement effarante dans le pays, elle est très faible parmi nos élèves. Je me plais à croire que c'est l'un des résultats de la formation que nous leur donnons. Il arrive que certains d'entre eux, dont le père est mort, soient amenés à nous quitter pour gagner leur pain. Ils deviennent chefs de famille puisque la femme n'est ici admise à jouer aucun rôle.

- . Permettez-moi au passage de vous recommander de faire plus que jamais attention à vos santé. Je viens d'apprendre le départ du seul médecin européen de Kaboul. Il ne reste plus que des "docteurs" turcs. Comme il n'y a pas non plus de pharmaciens, la prudence s'impose.

- . J'ai réussi depuis longtemps à supprimer les châtiments corporels. J'utilise un système de bons points qui se traduit par des prix en fin d'année. Cette pratique rencontre un franc succès et stimule les bons élèves. Elle évite de sanctionner les mauvais.

- . Je dirai enfin un mot du corps enseignant. Seuls M.M. Beaudouin et Courtat étaient présents lors de mon arrivée. Celles de M.M. Krieger. Hénaff et Rivé sont venues compléter nos rangs à la fin de l'année 1931. Nous formons ici une équipe solide qui peut se flatter d'excellents résultats. Vous connaissez par ailleurs les caractéristiques du personnel local. Inopérante au début, leur présence est maintenant devenue précieuse. Nos magasiniers méritent une mention spéciale : ils sont la plaie de l'école. Il me faut écrire deux lettres et donner quatre signatures pour extraire un cahier du magasin.

Cette sortie déclenche de nouveau l'hilarité. Tous ont fait des expériences similaires avec la tatillonne administration locale. Son incompétence engendre la crainte, elle-même fille d'un amour-propre mal placé.

- . En conclusion, je veux vous dire un mot des examens. Vous savez que les études ne valent ici que par les sanctions qui les couronnent. Ce ne sont donc que plagiat, intrigues et manœuvres louches pour obtenir le résultat convoité. Je n'ai pu éviter les examens traditionnels. Ils sont faussés par des épreuves d'arabe, de religion et surtout de persan où, de mémoire d'homme, personne n'a jamais eu moins de sept sur dix. Je ne parle pas du choix des sujets qui est confié à un aréopage où figurent plusieurs « autorités » qui n'en comprennent pas un traître mot.

- . Voilà, chers amis, l'essentiel de ce que voulais rappeler. Je ne veux pas taxer votre patience avec trop de détails cocasses mais ils ne manquent pas. Je vous remercie.

Cet exposé quelque peu acerbe qui correspond tellement bien à l'ambiance du pays a le don d'asseoir la bonne humeur de l'auditoire. Aussi est-ce avec gourmandise qu'elle m'apprête à écouter le ministre de France.

- M. Boinet a conté de façon humoristique certaines des difficultés qu'il rencontre. Il est trop modeste pour évoquer longuement le succès de l'établissement qu'il dirige. Celui-ci compte désormais huit postes de professeurs français dont trois actuellement en congé. On y dénombre dix-huit professeurs afghans, anciens élèves du Collège pour l'essentiel.

Sa réputation est excellente et mon ministère considère qu'il s'agit là d'une réussite exemplaire. Nous régentons huit membres de la famille royale, vingt autres appartiennent à celle de l'ancien roi Amanullah, quarante fils et parents de ministres ou de diplomates, vingt-cinq fils de généraux etc. On peut admettre que tous les dirigeants de ce pays auront été élevés ici à l'avenir.

Notre influence se fait sentir dans tous les domaines. Il s'agit, je le répète, d'une situation exceptionnelle. Le mérite en revient au corps enseignant. Permettez-moi de vous en remercier très chaleureusement en la personne de votre doyen : j'ai nommé monsieur André Beaudouin.<sup>29</sup>

Ce que le ministre ne mentionne pas, c'est l'influence considérable dont l'homme qu'il vient ainsi de féliciter jouit désormais dans le pays. Il ne s'est pas contenté d'enseigner ces jeunes afghans. Il s'en est fait des amis et, rentrés chez eux, ces nouveaux parangons ont parlé de leur maître. Que faire en effet le soir quand les chèvres sont rentrées, sinon parler et discourir dans l'ambiance enfumée des maisons montagnardes ?

Dans bien des tribus Beaudouin est devenu le sage venu d'Europe, le savant, celui qui sait tant de choses. Celui qui cherche à comprendre le pays, qui parle sa langue et qui s'intéresse à son peuple. Son ascendant, bien réel, sinon voulu, l'autorise à se déplacer sans difficulté parmi ces clans. Peu importe qu'ils cultivent l'opium et soient toujours prêts à s'égorger pour un médiocre champ pierreux ou un mouton égaré.

Il parcourt les environs de la capitale à chaque occasion. Sa connaissance du pays est devenue exceptionnelle. Hackin le sait et il est souvent reçu facilement grâce à son ami : c'est particulièrement vrai dans l'Indou-Koush. Il faut être en bons termes avec les chefs de village ou être recommandé par quelque cousin ami de Beaudouin pour entamer des fouilles. La présence d'un ancien d'Istiklal facilite bien les choses. Ils savent que les archéologues ne cherchent pas de trésors et le plus obtus des mollahs peut toujours être calmé par quelque don judicieux.

André Beaudouin conservera longtemps avec fierté une ravissante médaille d'or que, Joseph Hackin lui a remise en signe de gratitude. Les traits finement ciselés du Bouddha qu'elle porte, auraient pu être gravés par un précurseur de Phidias.

---

<sup>29</sup> Voir note 220 en fin du livre II

## Chapitre 19 - 8 novembre 1933. Le couteau des assassins

Le *Batcha* une fois renvoyé aux enfers soufreux des usurpateurs. Nadir Shah reprend en partie la ligne politique d'Amanullah. Il prend grand soin d'y associer les milieux religieux. Il réintroduit progressivement une partie des réformes de son prédécesseur. Il promulgue une nouvelle constitution le 30 octobre 1931. Elle prévoit une chambre des députés, un Conseil d'Etat. La division du territoire en six provinces et quatre districts est prévue. Il se cantonne dans la traditionnelle politique de balance entre la Russie et la Grande-Bretagne sur le plan international.

Pour les mêmes motifs, le vice-Ministre de l'éducation apporte de bien curieuses restrictions au programme des études. Beaudouin enseigne également l'histoire à l'occasion et manque d'étouffer de rire au reçu de la circulaire officielle :

- Ecoute cela, Marie-Thérèse, c'est du dernier comique.
- Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé ?
- J'ai ici une note déclarant qu'il est inutile d'apprendre aux enfants l'existence de la Suède, de la Norvège, du Danemark et de la Hollande.
- Ah ! oui, et pourquoi ?
- Parce que le vice-Ministre n'a jamais entendu parler de ces pays.
- C'est pas possible !
- Si, si, mais attends la meilleure : l'histoire de France ne doit être enseignée qu'à partir de 1789. Ce qui précède la Révolution n'a pas d'intérêt aux yeux de notre cher vice-Ministre. Je me demande ce qu'il peut bien reprocher à l'ancien régime ?
- Cela aura moins l'avantage d'alléger ton travail, dit-elle en riant.
- Le professeur d'histoire naturelle aura la joie d'apprendre que l'étude des poissons ou plus précisément de la faune marine est interdite.
- Ah ! bon, et quelle est la raison ?
- Tout simplement parce que l'Afghanistan étant éloigné de tout océan, ces notions lui paraissent inutiles.

Ces restrictions imbéciles, qu'il ignore sans doute, n'empêchent pas le Roi de venir féliciter les élèves des écoles en avril 1932. La cérémonie se déroule dans les jardins du palais de Dilkouch. Un important déploiement de troupes assure la sécurité. Tous les Ministres sont présents, le Corps Diplomatique au grand complet également. Le Roi arrive à pied à quinze heures, entouré de son état-major et de sa famille.

Le programme comprend une rencontre de volley-ball, suivie de la lecture d'un passage du Coran et d'une adresse de remerciements lue par deux élèves. Le Ministre se lève alors pour le discours traditionnel auquel le souverain répond par une brève allocution destinée à stimuler l'énergie des élèves et l'ardeur des professeurs. Les récompenses distribuées, le thé est servi. Le monarque appelle ensuite les deux directeurs, Boinet et Iven et s'entretient avec eux. A dix-sept heures, tout est terminé : le Roi s'en va.

Malgré la prudence de l'Emir, l'opposition marque de nouveau des points. L'instabilité politique chronique du pays se manifeste de nouveau lors de l'exécution d'un chef rebelle. Le Roi n'a pas jugé utile de le faire juger. Sa tribu a beau jeu de prétendre que son chef ne méritait pas la mort. Elle l'érige en martyr et entre en dissidence.

Le changement du nom du Collège français ne suffit pas à ramener le calme. Désormais baptisé *Estlekal* (indépendance) par une lettre officielle du 31 sombola 1312, l'institution continue à fonctionner paisiblement. Le Ministre responsable a longtemps habité la France et ne l'a pas oublié. Il laisse quand même son adjoint commettre les impairs que l'on sait.

Le Roi se résout alors à adopter une politique répressive pour tenter d'intimider ses adversaires, anciens partisans d'Amanullah. Ceux-ci, constatant la stagnation morale et matérielle du pays se montrent à leur tour de plus en plus impatients. Les assassinats politiques se multiplient. On joue facilement du couteau dans ces montagnes. Le souverain, prudent, se montre de moins en moins en public. Malheureusement il aime les enfants : ce penchant paternel lui sera fatal.

Une nouvelle remise de prix est organisée pour le 8 novembre 1933. Le Roi, ayant achevé d'exprimer les félicitations dont il est coutumier s'approche des tables où le thé est servi. Il est entouré de ses conseillers. Ce sont tous des hommes fidèles, du moins le croit-il. Un jeune fanatique, probablement bourré de *ghat* jusqu'aux oreilles, fend soudain leurs rangs et se précipite sur lui. Le monarque lit le meurtre dans ses yeux mais n'a pas le temps de dégainer pour se défendre. Un couteau apparaît dans la main de l'assassin. Il le tient dans le creux de la main, la lame aiguë vers le haut. Elle passe sous les bras du Roi qui s'attendait à le voir brandir son arme. Le tranchant glisse sous les côtes et atteint le cœur. C'en est fait : le sort habituel de la plupart des maîtres du pays est consommé.

L'agresseur éclabousse bientôt de son sang les robes de cérémonies des conseillers soudain furieux. Il n'est, malheureusement pour lui, que blessé d'un coup de crosse à la tête. Il périra quelques jours après dans d'épouvantables tortures publiques pour la plus grande joie de la foule qui n'a pas souvent l'occasion de se distraire de si réjouissante manière.

## Chapitre 20 - 18 novembre 1933. *Sous le règne de Zahir Khan.*

André Beaudouin était en congé en France au moment de la chute de Nadir Khan. Il écrit à sa mère sur le chemin du retour:

" Notre voyage continue. Nous sommes actuellement au Sud de la Mer Rouge, nous atteindrons Aden demain. L'arrivée à Bombay est prévue pour jeudi prochain. Il fait une chaleur extraordinaire."

Marie-Thérèse l'accompagne : c'était son premier congé en France depuis son mariage. Arrivés à Peshawar, on leur signale la présence d'un journaliste français. Il s'agit de Max Masset, du quotidien "le Journal". Il cherche désespérément un moyen de transport sur Kaboul. Compatissants, ils lui offrent le passage dans leur camion de bagages. Il pourra ainsi surveiller son propre attirail.

C'est une chance pour lui de tomber du premier coup sur un Français installé dans le pays depuis tant d'années. Il y a là une opportunité exceptionnelle. A la traditionnelle étape de Jalalabad, ils discutent fort avant dans la nuit à grand renfort de tasses de thé. Marie-Thérèse, est allée se coucher depuis longtemps. Tout y passe : la politique, les mœurs du pays, les fouilles, les gens à voir, les choses à dire et surtout à ne pas dire. Le journaliste se montre impressionné du caractère et des connaissances de son hôte.

Le nouveau Roi, Zahir Khan a été porté au pouvoir par cette fraction des élites locales qui souhaitent de profonds changements dans le pays. Le véritable maître est son oncle Mohamed Hachem Khan, Premier Ministre et son gouvernement inaugure un règne fertile en nouveautés.

Un programme de réformes est une fois de plus mis en œuvre. Le *patchou* devient langue officielle afin de fournir un véhicule commun à l'ensemble du pays. Un plan prévoyant l'ouverture de nombreuses routes est mis sur pied. Le souverain veut pouvoir atteindre les confins du territoire dans un délai raisonnable afin de mieux contrôler les tribus éloignées. Deux banques sont ouvertes. L'apparition d'une industrie textile est encouragée. De nouvelles surfaces consacrées à la culture du coton sont mises en valeur. Les canaux d'irrigation nécessaires sont ouverts. On songe même à une usine de céramique. L'exportation des peaux de mouton *Karakul* se développe et l'on procède à la réorganisation de l'armée.

Le pouvoir est bien obligé de constater que les mauvaises habitudes perdurent malgré ces efforts. Elles ne disparaîtront sans doute jamais tant que ce pays restera soumis aux influences extérieures. Il y a toujours quelque insatisfait qui fomenté un mauvais coup à l'abri de ses montagnes. Le pays n'est pas assez riche pour s'offrir le luxe d'une armée et d'une police omniprésentes. Il faudrait du reste qu'elles demeurent fidèles au régime en place. Rien n'est moins certain.

La responsabilité de l'équipe dirigeante est loin d'être négligeable. Le népotisme sévit toujours : tous les postes clés sont confiés à la famille du Roi. De nouvelles révoltes se produisent et le gouvernement est parfois obligé de faire appel à l'aide militaire anglaise. Les Waziris et quelques autres tribus se soulèvent au début de 1933. Puis en juillet 1937, le Katawaz s'insurge pendant neuf mois. En 1938, autre révolte qui se termine par l'emprisonnement du chef des insoumis. L'histoire se répète indéfiniment, mais cette fois-ci le coupable en sera quitte pour la prison et une forte amende.

Il n'est donc pas étonnant de voir des mouvements étudiants se produire dès la fin de l'année 1933. C'est une nouveauté. Le programme éducatif poursuivi avec constance depuis de nombreuses années n'y est pas étranger. Le Ministre de l'éducation est fermement invité à reprendre les choses en mains. En bon courtisan, il charge son vice-Ministre de la sale besogne. Celui-ci voit dans l'enseignement la cause évidente de ces désordres. Il est lui-même le fils de l'un des domestiques de feu le roi Nadir Shah. Son doux caractère lui a valu le surnom de « Tortionnaire », Se sentant menacé, il n'y va pas par quatre chemins et convoque les professeurs français dans son bureau.

Sans aucune espèce de préambule, ceux-ci s'entendent menacés de prison si un élève de leur école provoque un incident. Le ton adopté par le fonctionnaire est particulièrement violent. Les expressions insultantes semblent choisies à dessein. Après un regard circulaire, tous se lèvent à l'exemple de Beaudouin, le plus ancien. Ils saluent leur vis-à-vis qui manque de s'étrangler de fureur à cette vue et quittent calmement son bureau sans lui laisser le temps d'achever sa diatribe. L'officiel, hors de lui, téléphone aussitôt pour déclarer que les contrats sont rompus et intimer l'ordre de quitter le territoire aux enseignants.

L'affaire fait grand bruit et, remonte jusqu'à l'Émir. L'enseignement est la clé de la politique menée depuis toujours. C'est son domaine particulier et il est très mécontent de ne pas avoir été consulté. Il oblige donc le Ministre à présenter des excuses en personne. D'autant plus que si vingt étudiants ont été arrêtés à l'école allemande, deux seulement l'ont été à Estlekal. Le Ministre suggère que les professeurs ont mal compris et invoque leur mauvaise connaissance du persan pour sauver la face. On fait semblant de le croire et tout rentre dans l'ordre après ces péripéties à l'issue tout orientale.

La trace de tels incidents se- retrouve dans la correspondance de M. Dufour de Laprade, dernier ministre de France avant le conflit européen qui s'annonce. Les autorités afghanes n'y sont pas ménagées :

- . Le Ministre actuel de l'éducation publique, dont l'insuffisance technique - les extrémités se touchent - n'a d'égal que sa suffisance personnelle (...) Il est nécessaire d'éviter toute demande qui peut paraître suspecte dans ce pays où la communication du chiffre aléatoire d'une statistique approximative prend figure de secret.

Enseigner à Kaboul n'est décidément pas une sinécure ! Il n'est que de considérer les petits frottements qui se produisent à l'intérieur même du corps professoral. Ce n'est pas sans raison que M. Dollot, a signalé en son temps, à propos de M.M. Bonnet et Fraisse, issus du secondaire et de M.M. Beaudouin, Courtat et Hénaff, venus du primaire que :

- . Par leur culture personnelle les trois maîtres de l'enseignement primaire s'élèvent au-dessus de celui-ci et paraissent exempts des préjugés qui caractérisent fâcheusement certains de leurs collègues de la métropole (...) M.Bonnet et ses collaborateurs jouissent ici de l'estime générale des colonies étrangères et des autorités afghanes.

Si l'enseignement laïque introduit autrefois par Amanullah aboutit parfois à des situations négatives, une autre de ses initiatives porte ses fruits. La cour peut tirer gloire de réalisations intéressantes et accueille désormais les visiteurs avec plus de facilité. Les étrangers et ceux des Afghans qui en mesurent l'intérêt, peuvent visiter le passionnant musée de Kaboul. Complètement pillé par les soudards incultes du Batcha Saqqao, il a été réorganisé et abrite désormais de prestigieuses collections. Ce résultat est dû à Joseph Hackin qui y travaille depuis 1930. La part des objets exhumés réservée au gouvernement est très importante. Le résultat des fouilles françaises s'avère considérable. Les périodes grecque, gréco-bouddhique et Ghaznowid y sont représentées par vingt mille pièces de l'école de Gandaran. Une belle collection de bouddhas et de fresques bouddhiques trouvés dans la vallée du Karak accompagnent de nombreux et précieux manuscrits orientaux. Les nationalistes afghans tirent une grande fierté du résultat de ces fouilles. Elles leur confèrent un héritage autrement prestigieux que le souvenir des assassinats récurrents et des éternelles révoltes contre le pouvoir central. Voilà de quoi faire un peu oublier les interminables chicaneries entre tribus. Leur passé Bactrien et Kushien est ainsi révélé. Cette origine aryenne les remplit d'aise et de fierté. Seraient-ce là les premiers pas vers une bien nécessaire unité nationale ?

C'est dire si la communauté française est bien en cour malgré quelques cahots. Le nouveau Roi est d'ailleurs, lui aussi un ancien élève du Collège Estlekal et de plusieurs autres établissements français.

C'est malheureusement le moment choisi par les Français pour s'offrir quelques querelles internes. Leur virulence n'a d'égale que leur inanité.

Des frottements se produisent en 1931 entre le corps des professeurs et M.Gaire, le Chargé d'affaires. Il semble que les enseignants, fiers de leur réussite et ne relevant que du gouvernement afghan, se sentent trop indépendants. Le représentant local de leur pays n'apprécie pas.

L'un des professeurs. M. R..., omet malencontreusement d'aller saluer le ministre lors de son départ. Cela lui vaut un commentaire cinglant :

" On s'était efforcé de lui éviter les désagréments que son caractère violent (...) et sa haine de tout ce qui était afghan, faillirent maintes fois lui causer."

André Beaudouin, en qualité de doyen, s'emploie à apaiser ce type de conflit plutôt ridicule. Il figure quand même parmi les signataires d'une lettre adressée au ministère à Paris. Les professeurs s'y déclarent :

"Vivement affectés par l'absence de toute célébration du vingtième anniversaire de l'Armistice."

Cette initiative leur vaudra une appréciation amère, de la part de M.Barbier, le ministre visé :

" Les professeurs ont certainement leurs défauts, particulièrement au point de vue de l'éducation (la leur)... (bien qu'ils) travaillent honorablement dans leur département. La colonie (française) est (...) animée à l'égard du chef de poste d'un esprit de dénigrement systématique et considère qu'elle a un droit à être invitée régulièrement à la Légation (...) où les consommations et le buffet sont gratuits."

La communauté française trouve une autre occasion de se déchirer quand les nouvelles de France feront état des événements du 6 février 1934. Une violente discussion s'instaure au cours d'une réunion. Les tenants de la droite se font traiter de factieux, le ton monte et il faut toute la persuasion du Principal pour calmer les esprits.

Ces querelles de haut niveau trouveront plus tard leur conclusion. Aucun des professeurs n'assiste à la réception donnée à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de la Révolution. Le ministre est ulcéré et se fend d'un rapport où il les traite de :

- Primaires par trop mal embouchés et ignorants.

Il n'a aucune, visiblement aucune, conscience du drame latent qui va bientôt faire basculer ces existences somme toute paisibles dans la tourmente de la guerre européenne.



1



2



3

1. Les glaces de Memel

2. La demeure de  
A. Beaudouin à Kaboul

3. A. Beaudouin en 1924.  
Kaboul.

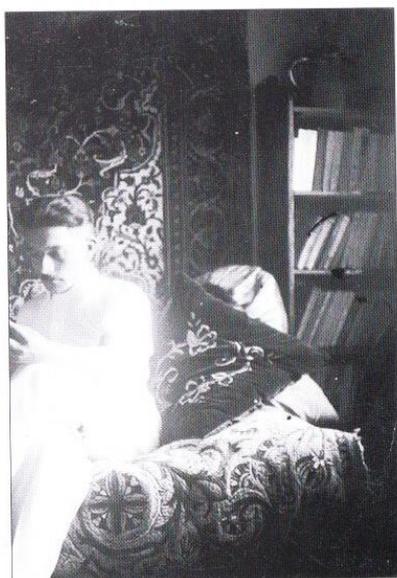
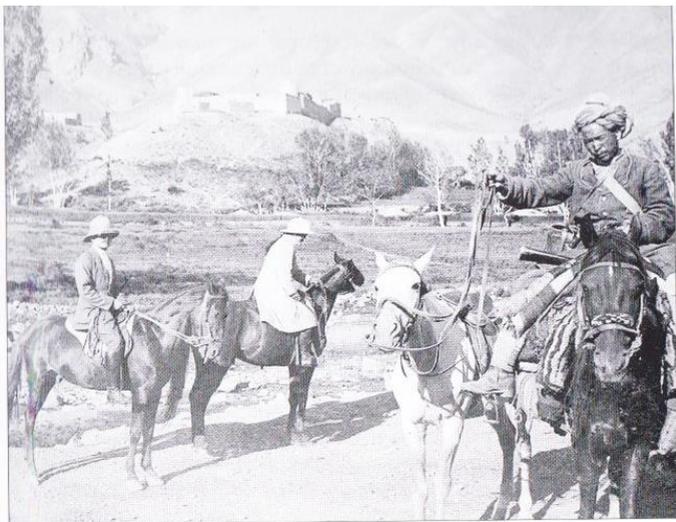
4. A. Beaudouin en 1924.  
Kaboul

5. Le « Palais » de A.  
Beaudouin. Kaboul

*Crédit photo général :*  
*« Collection S. Olivet »*



5



1. Excursion du vendredi. Kaboul.

2. Aux Indes, 1935

3. Kaboul, 1935

*Crédit photo général : « Collection S. Olivet »*



1. Joseph Hackin
2. Maria Hackin

*Crédit : « Bibliothèque  
du Musée Guinet »*



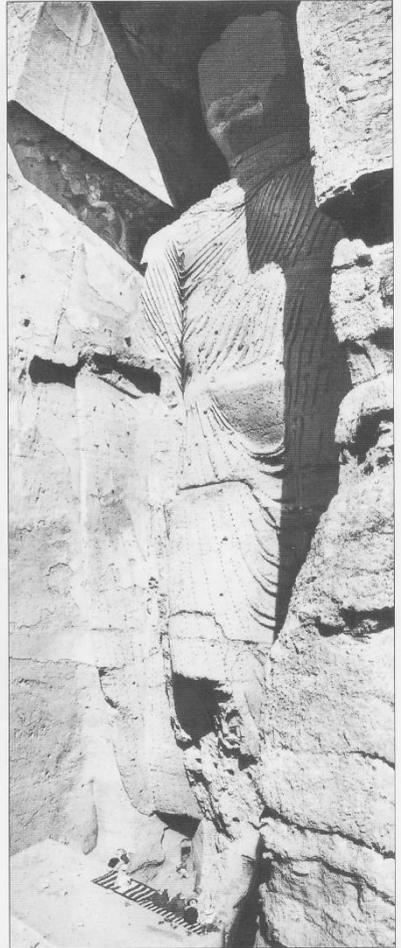
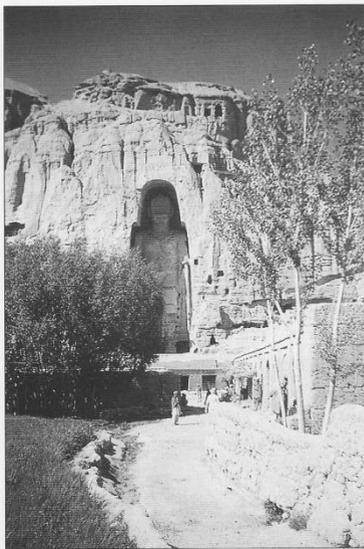


2

1. Le collège Amaniyeh de Kaboul

2. M. Fouchet présente ses lettres de créance

*Crédit : « L'illustration / SYGMA »*



2

1. Le grand Buddha de Bamiyan  
*Crédit : « L'illustration / SYGMA »*

2. Vue générale de Bamiyan  
*Crédit : « Bibliothèque du Musée Guimet »*



1

1. R. de Lajudie en 1932

2. J. Sourieau

*Crédit : « Musée du Souvenir,  
Saint-Cyr ».*

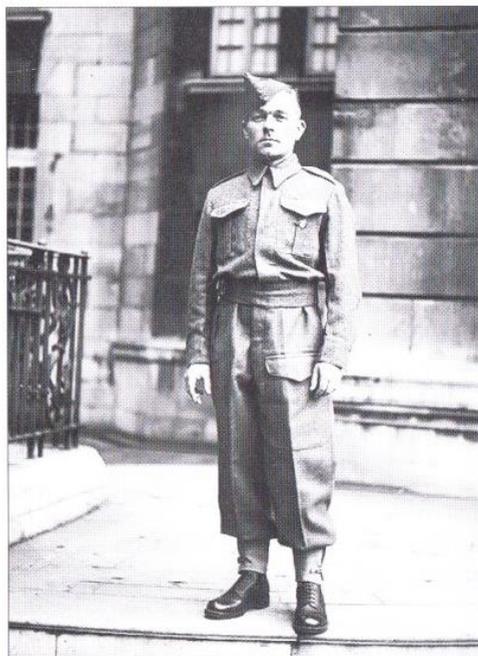




1. A Beaudouin en 1926

2. Soldat de 2<sup>e</sup> classe.  
Londres 1940

*Crédit :*  
*« Collection A. Casalis ».*





# A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!  
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.  
Luttons tous pour la sauver!

## VIVE LA FRANCE !

  
**TO ALL FRENCHMEN..**

*France has lost a battle!  
But France has not lost the war!*

A makeshift Government may have capitulated giving way to panic, forgetting honour, delivering their Country into slavery. Yet nothing is lost!

Nothing is lost, because this war is a world war. In the free universe unknown forces have not yet been marshalled into play. Some day these forces will crush the enemy. On that day France must be present at the Victory. She will then recover her liberty and her greatness.

This is my goal, my only goal!

That is why I ask all Frenchmen, wherever they may be, to unite with me in action, in sacrifice and in hope.

Our Country is in danger of death. Let us fight to save it.

**LONG LIVE FRANCE!**

*J. de Gaulle*

**GENERAL DE GAULLE**  
HEADQUARTERS,  
4, CARLTON GARDENS,  
LONDON, S.W.1.

### GÉNÉRAL DE GAULLE

QUARTIER-GÉNÉRAL,  
4, CARLTON GARDENS,  
LONDON, S.W.1.

## Chapitre 21 - 20 juillet 1939. Mohamed Sadiq.

Contrastant avec la chaleur de forge qui règne à l'extérieur, une agréable sensation de fraîcheur accueille le visiteur qui pousse la porte du musée de Kaboul en été. La fermeture de midi approche. Il n'y a plus personne quand André Beaudouin traverse la salle consacrée aux toutes récentes fouilles de Begram. Il pousse la porte du bureau de Joseph Hackin :

- Bonjour cher ami, je vous attendais lui dit cordialement l'archéologue, en repoussant ses lunettes sur son front.

- Je vois que je vous interromps, je peux attendre un instant.

- Au contraire, je bute sur un détail de mon rapport et je me préparais à aller voir Carl pour l'interroger. Vous vouliez me parler, je crois, de l'invitation que vous venez de recevoir ?

- Il s'agit du jeune Sadiq dont je vous ai déjà parlé. Il a achevé ses études chez nous et il est retourné dans son village du Band-e-Amin. Son père est très proche du khan local et l'un de ses autres fils vient d'arriver à Kaboul avec une invitation. Je suis convié à leur rendre, visite.

- Et vous vous interrogez sur les moyens de faire ce trajet en montagne ? C'est une expédition d'environ cinq cents kilomètres.

- Exactement. Le jeune frère m'accompagnera et Sadiq nous attendra à Bamyan avec des chevaux et une escorte. Nous avons déjà été jusque-là ensemble mais je ne vois pas comment effectuer la première étape.

- Je ne sais trop que vous dire, André. J'ai laissé à Carl le soin de diriger les fouilles de cette région. Voulez-vous que nous nous retrouvions chez lui après dîner ? Je me charge de le faire prévenir.

Jean Carl vénère littéralement Hackin : on le voit à la manière dont il accueille ce dernier. Il est aux petits soins, il boit ses paroles et s'inquiète à tout instant de son confort.

Beaudouin observe le manège avec amusement mais n'en est pas surpris. Il a lui-même la plus grande admiration pour le désormais célèbre archéologue et sa femme qui le seconde si bien. Elle a étroitement participé, avec Carl, aux recherches menées sur le site du monastère de Shotorak. C'est de là que doit venir une ravissante statuette en terre polychrome posée sur la table de travail de l'architecte.

- C'est de Begram que provient cet objet demande André qui a depuis longtemps pris l'habitude de suivre de près les fouilles françaises ?

- Non. Nous n'avons trouvé là-bas que des ustensiles ménagers et de grossières poteries. Ceci vient du Fondoukistan où j'ai travaillé il y a peu.

- Justement, demande Hackin, ne devez-vous pas y retourner bientôt J'ai cru comprendre que vous souhaitiez y compléter vos relevés.

- C'est exact, je compte m'y rendre dans six semaines.

- Ne pourriez-vous pas partir auparavant ? Notre ami Beaudouin est invité dans la région du Band e Amir : vous pourriez l'emmener.

C'est ainsi qu'une semaine après cette conversation. Beaudouin emprunte de nouveau la route du Nord avec Carl. La voiture doit les emmener à Chahar et de là jusqu'au point où la route du Ghor Band cesse d'être carrossable. Chemin faisant, ils évoquent les événements d'Europe, les prétentions de Hitler et la menace qu'il représente.

André Beaudouin pressent ces développements depuis longtemps. La propension du fascisme et du stalinisme à l'emploi systématique de la force le frappe. C'est le procédé employé chaque fois que des déséquilibres entre nations leur sont défavorables. Un processus mondial de violence lui paraît largement amorcé. L'Allemagne a fait connaître ses revendications depuis longtemps et les soutient d'un réarmement actif.<sup>30</sup> L'Italie a froidement conquis l'Éthiopie, un Etat libre, membre de la SDN. Le Japon envahit la Chine sans opposition :

- Ne voyez-vous pas, dit-il en s'adressant à Carl, que les démocraties ouvrent un œil rond devant toutes ces brutalités ? Qu'elles ne font rien et se paralysent mutuellement. Elles laissent même communistes et fascistes s'affronter en Espagne ? Sur le pas de leur porte.

- Je constate même, lui répond son compagnon, que la politique d'expansion que mènent les Allemands se fait sentir jusqu'ici.

- C'est juste, souligne André, leur influence grandit dans ce pays reculé depuis quelques années. Souvenez-vous que la dernière fois, la Turquie était leur alliée. La haine suscitée par les Anglais au Moyen-Orient avait facilité leur pénétration dans cette partie du monde.

- Il me semble que cela recommence. Voyez l'attitude des dirigeants irakiens. dit Carl.

- Ceux- là ne sont pas disposés à endurer encore longtemps la tutelle de Londres. Ils bougeront à la première occasion. Ce n'est pas sans raison que l'Allemagne a créé une ligne aérienne jusqu'ici On voit ses ressortissants partout depuis son ouverture.

- D'autant plus, reprend Carl, que les Russes sont leurs alliés, ils ont donc les mains libres dans notre région. La déclaration de neutralité de l'Émir lui évite de prendre parti mais n'interdit pas à Berlin de poursuivre ici ses avantages. Leur influence économique est bien supérieure à celle des autres pays. Comment lutter contre cette emprise ?

- Je pense qu'il est trop tard. Le gouvernement français s'est comporté de façon criminelle en ignorant les vérités désagréables et en se montrant lâche ! La peur de revoir 14-18 se reproduire annihile la réflexion et sape les énergies chez nous.

D'ailleurs à qui s'en prendre en définitive. Un homme politique, quel qu'il soit, pense d'abord à sa prochaine réélection : le bien du pays ne vient qu'après. Certains semblent même ne jamais y penser. Les hauts fonctionnaires croient

---

<sup>30</sup> Voir note 221 en fin du livre II

trop souvent avoir la science infuse. Ils écoutent rarement les industriels et ceux qui gagnent cet argent qu'ils savent si bien dépenser. Aucun homme politique ne survivrait s'il présentait quelque mesure qui serait un pas courageux vers un conflit que l'on veut éviter à tout prix. Hitler le sait : il joue là-dessus.

-. Et l'Angleterre.

-. Les Anglais sont endormis : ils se réveillent toujours trop tard. conclut Beaudouin.<sup>31</sup>

Arrivé dans la montagne et longeant la magnifique vallée que suit la rivière, André Beaudouin respire enfin. Il fait frais après l'étouffante moiteur de Kaboul. Les majestueux sommets de l'Indou Koush, certains dépassent cinq mille mètres, s'alignent à sa droite jusqu'à la passe de Sar-e-Kavial. Il admire encore une fois le cran d'Alfred Foucher et de sa femme qui sont passés par-là au cœur de l'hiver au terme d'une épuisante randonnée. La piste serpente à travers des amas de cailloux mais les nerveux petits chevaux afghans n'en ont cure : ils en ont vu d'autres. L'air est plus léger en altitude et les montagnes paraissent toutes proches. Les voyageurs, chacun cheminant pour son compte, égrènent les heures, perdus dans leurs pensées. Aucune conversation n'est possible et le soir, après un hâtif repas sous les étoiles, la fatigue les emporte sans rémission.

Carl a trouvé son campement de Bamyán à peu près intact. Les quelques objets exhumés qu'il y a laissés, faisant figure d'idoles plus ou moins malfaisantes, ont suffi à éloigner les apprentis pillards.

Beaudouin, un peu moulu par ces trois jours à cheval, se demande dans quel état il va arriver à la fin du trajet. Sadiq est là, fidèle au rendez-vous. Il manifeste une quasi-dévotion pour celui qu'il considère comme son maître et son modèle spirituel et moral. Le jeune garçon a dû faire de lui un portrait dithyrambique à son père car c'est avec toutes les marques d'un profond respect qu'il est accueilli dans son village.

On y accède à pied, le sentier est trop raide, même pour les petits chevaux de montagne. On contourne quelques gros rochers constituant autant de pièges pour un attaquant éventuel tant le passage est étroit. Dans le bas du hameau, quelques maisons exceptionnellement construites en pierre, ressemblent à des fortins. On a l'impression de pénétrer dans quelque citadelle de montagne. C'est bien là d'ailleurs le but recherché.

Beaudouin est l'objet de toutes les attentions pendant les quatre jours de sa présence. Le meilleur mouton est sacrifié pour un plantureux *matanjan paloo*. Assis sur une mince natte de raphia, l'hôte d'honneur soulage de temps à autre ses crampes en étendant les jambes. Il prend soin de ne pas montrer ses semelles aux anciens qui l'entourent.

---

<sup>31</sup> Voir note 218 en fin du livre II

On entend le murmure des conversations féminines derrière le rideau coloré qui limite leur territoire. On devine un œil curieux qui examine cet exceptionnel visiteur mais, comme à l'ordinaire, il n'en verra pas plus.

Il apprécie moins le plat qui fait l'ordinaire de ces braves gens : du fromage sec nageant dans du beurre fondu. C'est en réalité de la graisse rance de mouton. Sa douceuse et tenace odeur arrive à couvrir celle des vêtements de laine crasseux dont ses hôtes sont revêtus. Il a pourtant pris l'habitude des parfums exotiques depuis le temps qu'il est ici.

Le jour, et une partie des nuits, se passent à répondre aux mille et une questions que tout un chacun vient lui poser. Lui qui n'y connaît rien doit expliquer comment fonctionnent les fusils européens. On lui demande de dépeindre des merveilles telles que les tramways et la description du métro parisien provoque un étonnement qui frise l'incrédulité. Pourquoi diables s'enterrer pour circuler ? La liste des interrogations est sans fin et Sadiq voit peu à peu son mentor prendre la stature d'un très grand sage, un peu sorcier, aux yeux de sa famille et de ses amis.

Beaudouin est heureux. Il trouve une sincérité, une simplicité et un naturel qui l'enchantent auprès de ces paysans déshérités. Ils croient implicitement aux enseignements de l'Islam. Leur règle de vie est directe et facilement compréhensible : en apparence. Ils ne se posent pas de questions. On tue son ennemi, on respecte son voisin, on entoure ses hôtes de considération. Les rapports humains sont d'une belle simplicité dans ces contrées montagneuses.

Ces images fortes, parfois brutales mais toujours sincères sont hélas ! vite effacées par les nouvelles qui l'attendent au retour. Il est absent depuis cinq semaines et les choses ont vite marché. Elles sont uniformément mauvaises et André, catastrophé, est saisi du plus noir pessimisme :

"La guerre est là, droit devant nous, en vue. La guerre ou l'abdication définitive (...)", écrit-il alors.

C'est pour lui une très cruelle désillusion. Il a cru à la sagesse de l'homme, il s'est persuadé que la démocratie était viable. Il pensait que les gouvernements étaient dotés de courage. Il constate amèrement sa lourde erreur. Il est alors en proie à une véritable crise de conscience.

Sans illusion sur le succès probable du fascisme qu'il abhorre, il est tenté de renoncer à toute opinion, à tout avenir, à tout espoir. La perspective de devenir une espèce de solitaire, de mandarin insensible à tout ce qui n'est pas esprit se présente à lui. L'enseignement bouddhique lui apparaît comme un chemin possible de salut intellectuel. Dans son profond désarroi du moment, les circonstances l'attirent sur la voie du renoncement.

Percevant clairement les conséquences du conflit imminent pour la France, André Beaudouin, sent au plus intime de lui-même que le pessimisme est stérile et que l'action console de bien des désillusions.

## Chapitre 22 - 2 septembre 1939. Sitz Krieg

"La plus grande France", quelle ironie involontaire dans le choix de la 125<sup>e</sup> promotion de Saint-Cyr. La suivante ne sera d'ailleurs, bien involontairement, pas en reste. "Amitié Franco-Britannique", quand on sait quels tragiques événements vont s'empresse de démentir, pour un temps, les prémices optimistes de ces choix.

Les corniches Bournazel de Dijon et Mangin du Lycée Saint Louis de Paris permettent au jeune Jean Sourieau d'entrer dans un bon rang à Saint-Cyr le 1er octobre 1938.<sup>32</sup> La crise de Munich est alors vieille de quelques jours. Jacques Chambon entre dans cette même promotion avec un rang encore plus prestigieux : celui de *Système*. Par une curieuse coïncidence, ils appartiennent tous deux à la même section, la 3/6 commandée par le lieutenant Bizingre. On n'ose imaginer les surnoms attribués à ce sympathique officier dont la mâchoire carrée devait impressionner les bazars.

L'histoire ne semble pas avoir particulièrement retenu le nom du général Lucien, commandant de l'école. Celui du colonel Legentilhomme, commandant en second apparaîtra ici à plusieurs reprises. Celui du capitaine Dewavrin, leur professeur es technique du génie, également.

Jean Sourieau est limougeaud, Jacques Chambon bourbonnais.

L'unique année qu'ils passeront à l'école ne semble pas avoir laissé un souvenir impérissable au premier. Les *bahutages* traditionnels leur sont prodigués : "A genoux dans la petite carrière", "Passage de la palanque près du mur du *Pékin*", "L'entassement dans la fosse aux ours" et, suprême aveu : couchés au sol de façon à former les mots "Les z'officiers sont *voraces*". Ces manifestations, devenues excessives, viennent de faire l'objet d'une réglementation : c'est un comble, mais c'est l'époque.<sup>33</sup>

Jean Sourieau a le souvenir d'une formation conforme aux errements en vigueur dans l'armée française. Formaliste, processionnelle, figée dans des conceptions ou des schémas remontant à la guerre des tranchées, elle s'attache à beaucoup de détails sans importance. Elle néglige en revanche d'enseigner et de mettre en pratique les principes et procédés essentiels utilisés par les grands capitaines. C'est à dire la ruse, la surprise, la vitesse, l'action psychologique, l'aptitude à faire face à l'imprévu, l'importance du facteur humain, du moral etc. La haute valeur de certains cadres et l'amitié des camarades compensent heureusement ces lacunes. Ce sont à ses yeux l'éducation familiale, le scoutisme et la lecture qui ont surtout contribué à sa formation.

Nommés sous-lieutenants le 2 septembre 1939, Sourieau et Chambon laissent derrière eux des bazars qui seront les derniers à avoir connu le Vieux Bahut.

---

<sup>32</sup> Voir note 222 en fin du livre II.

<sup>33</sup> Voir note 223 en fin du livre II.

Jacques Chambon est affecté au 43<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale (RIC) à sa sortie de l'école. C'est une unité entièrement européenne. La 6<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale (DIC) à laquelle elle appartient fait mouvement par voie ferrée à partir du 11 septembre 1939 vers la région Sud de Morhange. Le régiment s'installe sur la ligne Maginot dans un secteur limité par Lauterbach à gauche et les casernes de Forbach à droite. Le 43<sup>e</sup> RIC est à la droite du dispositif de la division.

L'approche finale se fait à pied, sauf pour le capitaine commandant la compagnie de J.Chambon qui bénéficie d'un cheval. Ce réserviste, un peu âgé pour la fonction a déjà démontré sa tendance à s'endormir en selle. La large croupe de sa monture, un percheron, s'avère assez confortable. C'est ainsi qu'au détour d'un chemin, le cheval et son cavalier assoupi continuent tout droit dans l'obscurité alors que la troupe pend le virage. La compagnie ne reverra plus son chef.

Ce n'est pas lui de toutes manières qui aurait pu calmer la panique qui s'empare des jeunes réservistes aux premiers coups de canon. Il ne s'agit pourtant que d'une batterie de 75 près de laquelle ils viennent de passer sans la voir. Le bruit du canon sape brutalement le moral des uns, d'autres, paniqués, parlent de s'arrêter là. Une des sections met la crosse en l'air et s'assied au bord de la route pour bien faire comprendre qu'elle ne fera pas un pas de plus. Il faudra toute la persuasion des jeunes chefs de section et l'attitude de quelques anciens qui ne veulent pas passer pour des dégonflés, pour remettre la colonne en marche dans un ordre raisonnable.

- Montrons à cette bleuzaille que nous ne sommes pas des mazettes, s'écriera l'un d'entre eux.

Arrivés sur la position le 43<sup>e</sup> envoie ses bataillons monter tour à tour première ligne. Chambon, le moment venu, occupe un mouvement de terrain, face à un ennemi qui ne se manifeste pas. Son unité est constituée en corps-franc. Les Français ont pour consigne de ne dépasser en aucun cas la ligne de feu. Ce n'est pas ainsi que l'on pourra savoir d'où peut venir un éventuel mauvais coup, pense le jeune lieutenant. De fait le secteur reste totalement calme jusqu'en octobre.

Le jeune saint-cyrien accepte mal cette absence d'activité. Il finit par se demander si ses ordres ne s'accommoderaient pas de quelques patrouilles susceptibles de renforcer sa sécurité. La chose lui paraît évidente à la réflexion.

Le voici lancé dans plusieurs opérations aussi discrètes "qu'illégalles". Il est accompagné de quelques hommes parmi lesquels il n'a garde d'oublier un certain tireur au fusil-mitrailleur (FM). C'est un véritable artiste, un virtuose de cet engin.

On en rencontre parfois, pour qui cette arme est plus qu'une maîtresse. D'ailleurs, disent-ils :

- . Même si elle est parfois pesante, elle a au moins le mérite de ne pas discuter.

Le bataillon de Chambon est envoyé au repos dans la région de Saverne en novembre. Le commandement en profite pour faire reprendre l'instruction. Il remonte en ligne en décembre. On ne voit toujours pas d'Allemands. Les seuls coups de feu entendus procèdent plus du braconnage, les lièvres sont nombreux, que d'opérations guerrières. Chambon est alors installé au Sud de Neufchâteau, à la frontière même, en position avancée. Sa section trouve un emplacement déjà bien aménagé dans une sapinière. On ne sait toujours rien du dispositif ennemi. Le produit des collets et les colis rendent heureusement la vie supportable. L'inaction pèse et le moral baisse au cours de cet hiver interminable. On broie du noir, au propre comme au figuré, dans cette sombre forêt.

La 6<sup>e</sup> DIC relève la 30<sup>e</sup> DI dans le secteur de Rohrbach entre le 7 et le 13 décembre. Le 43<sup>e</sup> RIC est à gauche cette fois-ci.

Deux des sections de la compagnie de Chambon échangent leurs positions quelques jours plus tard. Il faut donc que l'une d'entre elles soit momentanément inoccupée. C'est le moment choisi par les Allemands pour exécuter un coup de main sur l'emplacement que le jeune officier va prochainement occuper. Par chance, ils tombent dans le vide et se retirent immédiatement.

Le nouvel emplacement de sa section se trouve à deux kilomètres au Sud d'Obergailbach, petit hameau que J.Chambon doit reconnaître. Il est désert mais cette action et quelques autres contribuent rapidement à remonter rapidement le moral de sa troupe malgré l'hiver qui sévit durement. Il faut par moments couper le vin à la hache.

Il a beaucoup réfléchi depuis la mobilisation. Les patrouilles effectuées lui démontrent clairement les données essentielles du combat de nuit : le silence, les liaisons, l'écoute, la disposition des éléments de recueil et la soudaineté de l'action finale s'il y a lieu. Sans oublier de tenir compte des aptitudes des uns, des craintes des autres, facteurs essentiels pour la réussite, d'une patrouille ou d'un coup de main nocturne.

Sa section, maintenant bien aguerrie, effectue de nombreuses patrouilles profondes pendant cette période mais sans jamais rencontrer l'ennemi. Il reconnaît Niedergailbach au cours de l'une d'entre-elles, dépasse même le village de sa propre initiative. Les conditions de neige et de froid rendent les choses plus difficiles et lui valent sa première citation Il y est question d'une

*"(...) reconnaissance profonde jusqu'aux lisières d'un village occupé par l'ennemi (...) et d'un parcours très pénible de sept kilomètres dans la nuit, la neige et le froid."*

Le bataillon est de nouveau placé en réserve à la fin de janvier 1940. Cela ne veut pas dire au repos, car on creuse : beaucoup même. Aussi est-ce avec soulagement que les hommes de Chambon retrouvent le front, à Niedergaibach cette fois ci. Le petit jeu des reconnaissances et des patrouilles reprend. La division est finalement relevée par la 4<sup>e</sup> DIC au début de février 1940 pour se regrouper dans la région de Sarrebourg. Jacques Chambon a fait la preuve de ses talents d'instructeur. On va en avoir besoin car les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> RIC ont commencé à incorporer des tirailleurs sénégalais. Les unités prendront désormais le nom de RICMS. Affecté à un centre d'instruction au camp de Souge, au Sud de Bordeaux. Chambon s'emploie à la formation de tirailleurs fraîchement débarqués d'Afrique. Peut-être certains d'entre eux ont-ils été recrutés par l'adjudant Jean Trescases, précédemment employé à ce rôle essentiel dans la brousse africaine ?

Cette période moins fatigante dure jusqu'au début du mois de mai, date de l'affectation de Chambon au II/44<sup>e</sup> RIC (deuxième bataillon du 44<sup>e</sup> RIC) de la 5<sup>e</sup> DIC. Son commandant de compagnie, le capitaine Laurent, dit "Stan" paraît, de prime abord, avoir une autre surface que le précédent : le cavalier somnolent. C'est un remarquable entraîneur d'hommes, d'une gaieté sans failles, escamotant les moments difficiles d'une plaisanterie bienvenue. Il imite Stan Laurel à la perfection : d'où son surnom.



Louis Pierre Marie Chadrin a toujours considéré qu'une fois engagé dans l'action, il fallait poursuivre jusqu'au bout. Il devance donc l'appel en 1932 après avoir suivi la préparation militaire supérieure. Il devient sergent de réserve à l'issue de ses douze mois réglementaires de service.

Loin d'adopter l'attitude qui prévaut le plus souvent dans les années trente, il se sent concerné par la défense de son pays. Il effectue trois périodes jusqu'à sa mobilisation en 1939, comme sergent-chef.

Ce comportement était déjà le sien dans sa vie professionnelle. Menuisier ébéniste, il avait obtenu la médaille de meilleur ouvrier de France en 1927. On avait su rester réaliste dans la famille malgré ce succès. Son père avait d'abord voulu lui donner une bicyclette en récompense :

- J'ai réfléchi à ton vélo. Tu sais que je voulais t'en offrir un.

- Bien, oui.

- J'ai réfléchi : cela ne te servirait à rien.

- Ah ! bon ?

- Non. Alors j'ai décidé de t'offrir un établi à la place.

On peut imaginer la déception du jeune homme.

A force de travail. Louis réussit à monter un atelier de menuiserie ébénisterie rue de Charonne à Paris. Il s'est associé avec un certain René Cotel et les deux hommes parviennent assez vite à faire tourner honorablement cette petite affaire.

C'est là que la mobilisation de 1939 trouve Chadrin. Il appartient au 46<sup>e</sup> RI de la 10<sup>e</sup> DI et est affecté à la compagnie d'accompagnement N°1 (CA1) de son régiment.

Il a rédigé ses souvenirs, aussi laissons-lui la parole."

" Le 3 septembre 1939: (...) là une surprise ! On nous invite à nous munir d'une musette avec un jour de vivres. Il faut y aller. Il faut garer la voiture et la moto bécane 125 ce que mon père veut : ce que je refuse. Il n'est pas doué pour ce genre d'exercice !

La caserne de Reuilly nous offre aimablement de visiter ses locaux et d'y prendre pension. Le régiment - le 46<sup>e</sup> RI - est déjà parti depuis huit jours, colonel à cheval en tête. Cela ne lui a pas réussi car sa monture s'est cabrée au moment du départ et le père du régiment s'est retrouvé à terre, la bataille n'étant même pas commencée.

Nous, les vieux, jeunes réservistes quand même, nous formons le quatrième bataillon de temps de guerre. Notre commandant est un vieux caporal de 14 qui ne sait pas monter à cheval, aussi décide-t-il sagement de partir à six heures du matin, sans la foule des mères de famille et badauds qui avait tant effrayé le cheval du colonel.

Nous partons au pas de route, nous effectuons notre première halte sous le métro aérien, station Jaurès. Les faisceaux formés, les gars s'éparpillent dans les bistros. La demi-heure passe vite. Rassemblement, le lieutenant, sergent-chef à l'époque, un grand sec, réserviste visiblement détaché de sa nouvelle mission, me charge de regrouper les hommes. Pas facile. C'est l'euphorie, ce départ est copieusement arrosé, les serveuses et les patronnes embrassent ces troufions après leur avoir offert le coup du vainqueur - tous y croyaient - et compagnie après compagnie, après beaucoup d'efforts, nous reprenons notre marche vers la porte de Pantin.

La gare d'embarquement est un indescriptible mélange d'hommes, de chevaux, de gradés, de voituresses et de fourgons style far-ouest. On attend que la répartition se fasse entre les wagons et les plates-formes -les groupes de mitrailleuses y sont organisés pour la DCA. Les officiers ont disparu tandis que les fameux fourgons modèle 1880 attendent d'être hissés à bord. Je tente en vain de faire déplacer des chariots abandonnés au hasard jusqu'à ce qu'une rame de manœuvre provoque la première perte de la guerre en broyant l'un de ces véhicules. Il faut reconnaître que le dernier départ date de 25 ans.

Le train finit par s'ébranler et nous emmène : Dieu sait où. Les réservistes rejoignent les bleus, le régiment est réuni. L'attente, la vie de caserne, mais à la campagne. La popote des sous-officiers est installée dans une cuisine de ferme où débouche le couloir qui sert à tout le monde, y compris les écuries. Les perchérons du B.H.V. ne sont pas rompus à cet exercice et un grand nombre de ces braves bêtes finiront la guerre en sortant par ce couloir ( ...) mais sur le dos, les quatre pattes attachées pour pouvoir les tirer, leur ventre enflé freinant sur les murs de ce passage trop étroit.

De cantonnement en cantonnement nous nous installons dans cette drôle de guerre, le temps s'écoule inexorablement. L'hiver 39 apparaît avec toute sa rigueur, moins 25 à moins 30°, la distribution du vin et de la viande au passe partout, le lavoir communal, orgueil de ce petit village, doit couler jour et nuit, nous dormons en passe-montagne et le matin, la glace encadre notre visage, il fait moins 5° dans le bureau du capitaine malgré un poêle branlant avec un mètre de tuyau.

Aux beaux jours revenus nous sommes à Hayange, ici pas de ligne Maginot. Nous nous transformons en terrassiers. Chaque compagnie a son secteur, sa distance, sa profondeur : les rapports s'entassent. Etant adjoint du capitaine, ce dernier me demande la situation. Surprise, nous sommes à 4 mètres de profondeur sur une bonne distance :

- Mon capitaine, pas de panique, nous demanderons des échelles à la compagnie de pionniers.

Les vivres de réserve dont j'ai la charge n'existent pas. Les deux jours réglementaires sont introuvables. Il faut tricher sur les demandes de rations, les permissionnaires, les détachés, les malades hospitalisés. Ainsi doucement je reconstitue les réserves indispensables en cas de pépin.

Changement de secteur, nous sommes en réserve, juste derrière la ligne Maginot. Les ordres et contrordres pleuvent. Au rassemblement de la compagnie à sept heures, il me manque un adjudant sur les deux. Nous avons un coureur de jupons et un père tranquille. C'est le second qui manque. Le colonel me fait appeler et ordonne des recherches. Nous trouvons sa chambre vide, sa cantine en ordre et après quelques heures je le retrouve au pas de tir. Il s'est suicidé : la conscience du règlement jusque dans la mort. Je le porte manquant pour éviter une sale histoire.

Un mois plus tard ; nouveau changement et première mission éccœurante. Il a fallu tuer tous les chiens car ces braves toutous font repérer les positions défensives. Nous n'en avons gardé qu'un, devenu la mascotte : *un basset Gamelin*. Lui c'est le général et lui notre fétiche. Il me vaut un sérieux savon une quinzaine après, pour prix de sa grâce. Un beau matin le capitaine m'annonce avec autorité que le QG attribue quinze Croix de Guerre, à moi de rédiger les citations. Pas vu un Allemand, pas tiré une cartouche : pas commode pour les rédactions. Il paraît que c'est pour l'émulation!

Voilà déjà sept mois de vie de soldat, de villages habités ou déserts. Nous avons fait plusieurs centaines de kilomètres en marche arrière. A cette vitesse nous serons bientôt à cheval sur les Pyrénées.

Une heure du matin, branle-bas de combat, prêts à démarrer à trois heures. Une quinzaine de kilomètres à pied et nous parvenons à la gare.

Les raids ennemis ont fait le nettoyage par le vide, le train démarre et en traversant des gares désertes nous pénétrons dans la vraie guerre. Les cadavres sur les quais, d'autres sur des chariots à bagages, pas une âme, c'est la désolation. Les raids allemands se sont succédés pour accomplir ce carnage de civils sans défense.

Bazoncourt, terminus, personne ne songe plus à blaguer. Le train se vide à une vitesse record. Responsable, je visite le train : il reste une voiturette de mitrailleuse, le conducteur, dans la panique est parti avec le cheval mais sans le chargement.

Traversant le pays, nous apercevons par les fenêtres, les tables encore garnies. Le raid aérien a dû se produire au moment du repas. Les gens se sont enfuis. C'est la razzia dans les boutiques ouvertes et abandonnées, les litres de vin, les apéritifs, des montres bracelets. Les officiers tuent les cochons à coup de revolver ; ils sont aussitôt saignés par les cuistots. La boulangerie passe au carnage. L'intendance ne suit plus. Poules et lapins subissent le même sort : mille sept cents personnes à nourrir, il faut y penser.

Coups de sifflets, hurlements, le bataillon démarre et chacun se débrouille avec son casse-croûte improvisé. Sur vingt kilomètres parcourus ce n'est que carnage et désolation. Les paysans fuyant avec voitures et chevaux : les matelas, le mobilier, la cuisinière, remplissent jusqu'aux échelotes. Tout est basculé, renversé, écrasés, les chevaux tués dans leurs limons. Parmi les morts éparpillés au bord de la route et dans les champs, pas un soldat. En silence, chacun commence à réaliser les horreurs qui nous attendent.

Arrivés sur une première position, l'installation, trous individuels pour ceux de garde (...) :

-. Pas les autres. demande X... ?

Non et c'est bien là une de nos erreurs. Nous nous en sommes mordus les doigts plus tard. Avant de prendre notre garde avec René Gyss, sergent-chef de la section de commandement, nous installons dans ce trou rectangulaire pour deux nos sacs, toiles de tente et couvertures. Avec cinquante centimètres de profondeur nous sommes un peu à l'abri. De chaque côté, deux petites niches pour les photos qui ne nous quittent pas.

A peine une heure de repos... branle-bas de combat, direction sur l'Aisne, une heure de marche, on pense à une relève ou un renfort. Eh ! bien non : c'est le vide ; à droite comme à gauche. Il faut dans l'obscurité installer un bataillon en défensive, établir un plan de feux, chaque compagnie a en appoint une section de mitrailleuses. Malgré tous ces militaires d'active c'est le lieutenant réserviste de Seynes, inspecteur des finances de son état, qui réussit à mettre chacun à sa place. C'est au petit jour que nous constatons ce tour de force.



Le lieutenant Robert Moulié a vingt-sept ans au début des hostilités.

Issu d'une famille ariégeoise, il suit les cours de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Gironde. Entré à l'Education Nationale à la fin de 1930 il est appelé sous les drapeaux en 1933 au 128<sup>e</sup> RI.

Il est immédiatement désigné pour le peloton d'EOR et affecté à Saint-Maixent peu après, il s'y fait remarquer davantage pour des aptitudes sportives que pour son fanatisme militaire.

Nommé sous-lieutenant de réserve, il retrouve son poste d'instituteur tout en étant affecté au 49<sup>e</sup> RI à Bayonne. Il passe lieutenant en septembre 1938 pour être rappelé un an plus tard.

De taille moyenne, fortement charpenté, l'œil vif. Robert Moulié est un sportif accompli. C'est un excellent joueur de rugby à une époque où ce jeu est encore peu pratiqué. Remarquable entraîneur d'homme il va trouver dans le métier des armes d'innombrables aventures et un extraordinaire champ d'action où il excellera.



Jean Sourieau, affecté au 50<sup>e</sup> RI, arrive à Périgueux au petit matin du 26 août avec valise, sabre et masque à gaz. Il prend immédiatement le commandement d'une section de fusiliers-voltigeurs constituée de jeunes réservistes de vingt-sept ans en moyenne. Plus âgés que lui, ils sont pleins de bonne volonté. Ils sont exaspérés par la duplicité et la brutalité du nazisme et par l'inefficacité du gouvernement français. Les contacts sont bons, le jeune cyrard a l'habitude de fréquenter les paysans du Jura, il comprend ses hommes.

L'équipement par contre, est vétuste, irrationnel et de mauvaise qualité. Les molletières de drap favorisent les pieds gelés en hiver, les culottes fatiguées viennent de surplus américains et les capotes buvard protègent mal de la pluie. Les fusils datent d'avant 1914, les fusils- mitrailleurs utilisent des cartouches différentes, il n'y a aucun armement antichar ou antiaérien. Les voitures, hippomobiles, sont du siècle précédent, les camions sont trop petits et trop peu nombreux, les sacs à dos sont mal conçus. Le soldat a la poitrine barrée d'innombrables courroies qui scient les épaules et l'empêchent de respirer et de bouger. Les hommes sont surchargés par un sac de vingt-cinq kilos de peu mobiles. Comme lui dit l'un de ses troupiers avec son accent du Périgord :

- . Mon lieutenant ! On n'est pas des guerriers, on est des penderies !

Leur régiment fait partie de la 24<sup>e</sup> DI que commande le général Bonnet. Il est dirigé sur la Lorraine après une période de rodage en Champagne. Il débarque en novembre à Sarre-Union pour gagner les avant-postes de la ligne Maginot à l'Est de Sarreguemines, le long de la frontière.

Là, postés dans des forêts de hêtres magnifiques, ils sont répartis en petits groupes séparés de plusieurs centaines de mètres. Les sommaires emplacements de combat qu'ils construisent à l'aide de rondins les protègent mal du froid et de la pluie et l'hiver commence tôt : le thermomètre descend à moins 30°.

Les Allemands se manifestent peu et les Français effectuent des patrouilles en Allemagne sans résultats significatifs. Cela permet par contre d'aguerrir la section, de renforcer sa cohésion et sa confiance.

Elle ne lui fera jamais défaut dans les épreuves à venir. J.Sourieau a également l'occasion de faire son apprentissage d'homme des bois.

Son agent de transmission n'est pas le "bricoleur" qu'il prétend être dans le civil. C'est un authentique et redoutable braconnier, vivant dans les bois du Périgord où toutes les maréchaussées le pourchassent. Il vit de la vente de gibier aux restaurateurs du coin. Il sait trouver du bois sec dans une forêt où il pleut depuis des mois, il sait poser des collets pour les lièvres et d'autres pour les chevreuils. Il sait baliser ses itinéraires avec des racines pourries qui, la nuit, sont légèrement phosphorescentes. Il se déplace dans l'obscurité aussi vite que de jour en suivant ses pistes et sait repérer la présence ou l'absence de l'ennemi par le comportement des corbeaux. Ceux-ci, très intelligents ne se perchent jamais sur un arbre où veille un homme, même bien camouflé.

Les civils ayant été évacués des zones situées devant la ligne Maginot ou entre les casemates, l'une des tâches de Sourieau est d'éviter le pillage des maisons abandonnées. Ils avaient eu quelques heures pour quitter leurs foyers le 1<sup>er</sup> septembre et se regrouper dans des centres avant d'être évacués vers le Sud-Ouest. Le surlendemain, près de quatre cent mille Alsaciens et Mosellans déracinés étaient sur le chemin de l'exode.

Un intermède inattendu vient rompre la monotonie de ce rude hiver : il s'agit de manœuvres de chars près de Blamont-en-Lorraine. Posté au sommet d'une colline, frigorifié, un groupe d'officiers assiste aux évolutions et aux tirs de la brigade de chars de la 5<sup>e</sup> Armée. L'exercice terminé, on en fait la critique devant un parterre d'officiers généraux. La séance commence, plusieurs généraux font des remarques quand un colonel de chars, responsable de la manœuvre, prend la parole. En peu de mots mais sur un ton de certitude absolue, il explique que ces critiques, fondées sur des concepts périmés, sont sans valeur. Les progrès des moteurs, des transmissions et de l'armement permettent désormais des percées profondes suivies d'une exploitation foudroyante. Le char n'est plus seulement le soutien des unités d'infanterie. Nous ne sommes plus en 1918 mais en 1940. Les Allemands viennent de le démontrer en Pologne. Ces propos iconoclastes sont accueillis par un silence de mort. Les jeunes officiers sont sidérés par l'autorité naturelle de ce colonel, par son assurance devant cet aréopage de généraux et par la valeur de ses arguments :

- . Comment s'appelle cet officier, demande l'un d'entre eux
- . C'est un nom facile à retenir : j'ai entendu dire qu'il s'appelait de Gaulle.

## NOTES DU LIVRE II

### **Note 201 - Le départ d'André Beaudouin pour l'Afghanistan**

Faute de documents, nous ne connaissons pas les circonstances administratives de ce départ. Nous ignorons tout autant la date de parution des annonces du gouvernement afghan : on sait cependant qu'elles ont existé. La date du 15 mai 1923, supposée être celle de la parution n'est donc qu'une probabilité.

### **Note 202 - Recommandations d'Alfred Foucher au futur ministre de France à Kaboul.**

" Vous devez vous attendre à trouver ici une ville beaucoup moins orientale que l'on pourrait penser. Les bazars sont construits à l'ancienne mode, mais aux abords de la cité afghane proprement dite ont été tracées des avenues qui font ressembler Kaboul à une ville anglo-indienne.

Les habitations royales et quelques ministères sont des constructions modernes, parfois munies d'ascenseurs, où tout est anglais. Nombre de maisons sont éclairées à l'électricité.

On compte aux moins dix ministres étrangers, la plupart avec des suites importantes.

Le souverain est épris de réformes et monogame.

Le chemin de fer mène à Peshawar à 350 kilomètres d'ici, vous atteindrez Kaboul en une ou deux journées d'auto vos bagages suivront en camion. Vous serez l'hôte du gouvernement dans une villa de Sa Majesté pour cinq jours, ce qui laisse le temps de se retourner.

Vous aurez beaucoup de petits soucis domestiques, vos collègues ne considèrent pas Kaboul comme un séjour agréable, ni économique (...)

Les professeurs à qui on a promis 24 à 35.000 francs et qui se croient au large ici, s'apercevront que c'est juste.

Votre loyer équivalra à ce que paie le ministre afghan à Paris : c'est leur pratique immuable, ils veulent se rembourser. Tant pis pour les différences de confort. Il vaut mieux ici construire.

Pas ou peu de mobilier et ce que vous ferez construire sera médiocre et coûteux.

Les cuisiniers afghans sont médiocres et la cuisine faite au beurre fondu - en fait de la graisse de mouton - ne peut être supportée longtemps. La viande est toujours dure, il est sacrilège de tuer un mouton de moins de cinq ans, ou un poulet de moins de trois. Les fruits sont toujours cueillis verts, il n'y a pas de légumes et même les pommes de terre sont mauvaises. Les œufs du bazar ne sont jamais frais.

Vous devez partir du principe que vous ne trouverez rien ici, pas même du papier à lettres, et ce dans tous les domaines. " (Lettre du 30 juin 1922).

### **Note 203 Lowell Thomas**

La rencontre entre Beaudouin et ce personnage est une pure invention. Cet écrivain a bel et bien existé mais rien ne prouve qu'il ait jamais rencontré Beaudouin.

## **Note 204 Les recherches archéologiques d'Alfred Foucher en Afghanistan**

Finalement dépêtré des problèmes d'éducation, de la signature de la convention de fouilles et de quelques autres problèmes administratifs, l'archéologue peut enfin se porter sur Bactres et s'acheminer ainsi vers le troisième grand succès de sa mission.

Il voyage une fois de plus au cœur de l'hiver et ce n'est qu'au prix d'efforts héroïques qu'il réussit à franchir la passe de Salang. Ce passage obligé de toutes les guerres inter tribales mène à une vaste plaine au Nord de l'Hindou Koush

Au débouché des gorges une plaine quasi illimitée s'étend devant le voyageur... C'est la fertile Bactriane, écrit le savant. Il atteint enfin Balkh, à coup sûr l'ancienne Bactres, carrefour des routes vers l'Inde, la Perse et la Chine. Ses rapports à Paris sont cependant assez pessimistes car la ville est construite à l'aide de briques, le plus souvent crues : il ne reste donc pas grand-chose après tant de siècles. L'intérêt des découvertes faites auparavant dans la région de Kaboul est tel, cependant, que Joseph Hackin, conservateur au musée Guimet, se prépare à le rejoindre au début de février 1924. Parvenu à son tour à Bactres après un voyage en tonga -voiture à deux roues et à deux chevaux - il fait la même constatation " *La ville près de vingt fois détruite au cours des siècles et chaque fois reconstruite, n'a rien livré de son histoire. Rien ne subsiste de sa splendeur déchue et les fouilles n'ont pas rendu ce que l'on attendait*" écrira-t-il plus tard.

Alors qu'il est malade et retenu à Balkh, Foucher signale dans sa correspondance que la situation intérieure afghane se détériore. Il regagne enfin Kaboul pour y retrouver Jean Barthoux, son successeur.

Il met ainsi un terme à un extraordinaire périple de plus de quatre ans, laissant derrière lui les solides fondations de deux prestigieuses institutions françaises. Grand défricheur, son rôle de pionnier, sa ténacité, sa compétence et son courage lui vaudront le respect accru de ses pairs et - hommage cent fois mérité - la rosette de la Légion d'Honneur.

## **N206 –Les évangiles**

Mathieu XXII , V21

## **N207 - Eléments contractuels pour l'embauche de professeurs en Afghanistan.**

Durée du contrat : 2 à 3 ans.

Congés en France : deux mois de congé consécutifs tous les deux ans. Voyages au début et à la fin de chaque contrat : aller et retour en 2<sup>e</sup> classe à la charge de l'employeur. Voyages des épouses à la charge de l'intéressé ainsi que les éventuels voyages intermédiaires.

Traitement (en 1935) : alors que le traitement des instituteurs serait de 12.000 à 15.000 F en France, Beaudouin en touche 50.000 à Kaboul. Pour le Principal, les chiffres correspondants sont de 27.000 et de 72.000. En 1937 le Principal se verra offrir £st 70 par mois (120.000 francs par an), £ 80 s'il est agrégé.

## **Note 208 Régime capitulaire.**

C'est le régime des personnels à l'étranger dans des pays non chrétiens. Il règle la condition des Européens y résidant et les juridictions spéciales de leurs consuls ou commissaires. La plus ancienne capitulation est celle de 1535 conclue entre François 1<sup>er</sup> et Soliman 1<sup>er</sup> ; elle concernait les " *Echelles du Levant* " nom donné aux comptoirs établis dans les villes de l'empire ottoman. L'accord conclu entre les deux souverains s'appelle ainsi simplement parce qu'il est divisé en chapitres (capitulas). François 1<sup>er</sup> scandalisera une bonne partie de la chrétienté en faisant affaire avec des musulmans, mais que ne ferait-il pour combattre Charles Quint ?

### **Note 209 Frédéric Lescure**

Contrairement aux indications d'Erwan Bergot, F. Lescure, né en 1904, n'a pas fait la guerre de 1914 1918. L'habitude d'utiliser de jeunes tambours dans les armées avait été abandonnée depuis longtemps.

Il est le fils de René et de Berthe Pissère. Frédéric Lescure, né le 27 mai 1904 à Selongey, épouse Françoise Hélie. Ils auront onze enfants : Philiberte, née en 1927, Emmanuel, Gertrude, Mériadec, Gilles, Mireille et Martine, (venue au monde le 29 mai 1940), tous nés avant que leur père ne rejoigne la France Libre. Viendront ensuite Christine, dont Frédéric apprendra la naissance dans une prison nazie, Patrick, Romaric et Marie-Elisabeth venue au monde en 1949.

De ces onze enfants sont issus 45 petits-enfants et 85 arrière-petits-enfants (à ce jour) soit un total de plus de 140 descendants.

### **Note 210 L'évacuation de Kaboul parla R.A.F.**

Le calendrier des évacuations a été le suivant :

Du 23 décembre au 1<sup>er</sup> janvier 1929 : les femmes et les enfants des diplomates : 23 sur Peshawar le 23 décembre, 28 la veille de Noël, toujours sur Peshawar (surtout des Allemands et des Français). Du 2 au 19 janvier : le roi Inayatullah et sa famille.

Du 20 au 25 janvier : tous les sujets britanniques et étrangers, pour finir par le personnel diplomatique.

La R.A.F évacue finalement 586 personnes, ce qui n'est pas une mince performance compte tenu du froid qui rend les vols difficiles et empêche parfois les avions qui ont calé, de redémarrer de Kaboul. Il faut alors leur envoyer des appareils de secours.

Le 26 janvier, la France remercie officiellement la Grande-Bretagne pour l'aide apportée lors de l'évacuation.

### **Note 211 - M.Girard et son épouse pendant la révolte**

Ce professeur français et sa femme refusent d'être évacués lors de la conquête de Kaboul par le Batcha-I-Saqqao et estimeront plus tard dans leurs lettres que le ministre de France s'est inquiété excessivement devant une révolution qui n'en était pas une.

Ils ne quitteront Kaboul qu'une fois la paix revenue et ayant assisté, en particulier, au pillage de la Légation française. Les bagages des professeurs, trop lourds pour être évacués par air, seront néanmoins respectés. On note à ce propos que ceux de Beaudouin semblent avoir été les plus conséquents : trois malles, un ballot et deux caisses.

### **Note 212 - René de Lajudie**

Né le 1<sup>er</sup> avril 1911 à Manille (Philippines), René de Lajudie est le fils de André de Lajudie (1879-1915), MPLF à Souain-en-Champagne et de Joseph de Gimel (1889-1920). Il épouse Jehanne Ville le 2 août 1934 à Yzeure: enfants, Marie-Josèphe, Gérard, Dominique et Elizabeth.

Le grand-père paternel de René de Lajudie, Roch Augustin Joseph de Lajudie (1848-1940), officier artilleur, était polytechnicien de la promotion 1868 ; son père, saint-cyrien, était issu de la promotion ci "In Salah" (1899-1901) ; lui-même appartenait à la promotion "Bournazel", (1932-1934-2e Cie) ; son fils Gérard, est issu de la promotion "Laperrine" (1956-1958) et son petit-fils, Christophe, de la promotion " Lt.Col Gaucher" (1983-1986).

Engagé dans la France Libre en juillet-août 1940, René de Lajudie avait reçu le matricule 4737

### **Note 213. Marie Thérèse Beaudouin**

Marie Thérèse Collin naît à Gourzon (Haute Marne) le 15 octobre 1898. Elle est donc de deux ans plus âgée qu'André Beaudouin qu'elle épouse à Paris le 17 août 1929. Elle réside au N°4 de la rue Ed. Fournier à Paris 16. André Beaudouin indique à cette occasion l'adresse de sa sœur, Mme Dumont, 14 avenue Ambroise Rendu à Paris 19. Elle a 31 ans et André 29. Elle est la fille de Henri Benjamin (décédé au moment du mariage) et de Marie Eugène Claire Menoux, sans profession. Le mariage est célébré sans contrat.

On ignore les circonstances de la rencontre des époux. Elle accompagne son mari en Afghanistan à l'issue du congé au cours duquel ils se sont mariés. On ne leur connaît pas de descendance.

Elle ne l'accompagnera pas en Angleterre en 1940 et on ignore s'ils se sont revus après cette séparation. Elle décède à Kaboul où elle exerce la profession d'infirmière, le 25 juillet 1953 ; son mari en est averti le lendemain.

D'une enquête menée à Gourzon, il ressort que le père de Marie-Thérèse, Henri est monteur de son état et âgé de 30 ans au moment de la naissance de sa fille. Il habite Ruetz qui est un faubourg de Gourzon. Son épouse est âgée de 23 ans à la même époque et n'exerce pas de profession. L'un des témoins, Marcel Menoux, cultivateur, est âgé de 29 ans et habite également Ruetz. L'autre témoin, Ulysse Perrin, est instituteur. Il existe deux tombes Menoux au cimetière de Gourzon.

La petite cité de Gourzon est bâtie au pied d'un site préhistorique situé sur la colline voisine du Châtelet. Ce site, devenu un oppidum romain, a été détruit par les invasions barbares. La cité doit sa prospérité à une fonderie, existant encore de nos jours, laquelle exploitait les gisements métalliques dispersés des environs. Il existait enfin une commanderie des Templiers à Ruetz.

Une enquête complémentaire devrait s'intéresser aux registres paroissiaux qui sont entreposés à l'église voisine de Fontaine.

Un habitant de Gourzon, actuellement très âgé mais disposant d'une étonnante mémoire a déclaré qu'il se souvenait de Marie Thérèse Collin, originaire de Fontaine, qui d'après lui, était professeur de français à Kaboul (sic) et était venue à Gourzon dans les années trente en compagnie de trois afghans.

### **Note 214 . Le 6 février 1934 à Paris**

La crise économique américaine produit de graves effets en Europe en 1932. En France, l'économie se ralentit alors que les gouvernements de majorité radicale et centre gauche se succèdent à un rythme accéléré : six entre juin 1932 et janvier 1934.

Une série de déconfitures financières retentissantes, suivies d'enquêtes, montrent chaque fois que des parlementaires sont impliqués. Le marasme économique mécontente les couches populaires : il est vivement dénoncé par les partis de gauche.

On annonce le 24 décembre 1934 l'arrestation du directeur du Crédit Municipal de Bayonne, accusé d'escroquerie : on découvre derrière lui la présence d'un véritable escroc du nom de Stavisky. Des personnages en vue sont eux aussi impliqués : le ministre des Colonies, compromis à son tour, démissionne.

Les manifestations de rue commencent le 10 janvier : lancées par les Camelots du roi d'inspiration maurrassienne, elles reprennent le lendemain. La Chambre commet alors l'erreur de refuser la création d'une commission d'enquête parlementaire. L'opinion publique, surchauffée, croira désormais que le gouvernement cherche à étouffer les scandales financiers.

De nouvelles manifestations de rue aboutissent le 27 à la démission du ministre Chautemps. La tension monte jusqu'au 5 février, les anciens combattants et les ligues de droite s'agitent, l'Action Française tonne dans ses colonnes contre les pouvoirs publics soupçonnés de favoriser les agioteurs.

Le lendemain, dans la soirée, la foule descend dans la rue et atteint une forte densité place de la Concorde et dans les avenues voisines. Les forces de l'ordre barrent le pont de la Concorde où la Chambre des Députés siège au moment même. La circulation est interrompue, des autobus sont incendiés avant d'être renversés pour former des barricades et l'inévitable affrontement se déclenche. On relèvera vingt morts et de nombreux blessés, certains par balles.

Le gouvernement Daladier, élu dans la soirée du 6, démissionne le lendemain : le président du conseil s'avère incapable de prendre une décision. Il montrera de nouveau sa faiblesse à Munich dans quelque temps. Un gouvernement Doumergue voit le jour : il compte Pierre Laval et, déjà, Philippe Pétain dans ses rangs. Il obtient la confiance le 15 après une semaine marquée par les contre-manifestations organisées par les partis de gauche. Le Front Populaire ne tardera pas à prendre le pouvoir alors que les Français se sont offert une de ces mini révolutions dont ils ont le secret.

Cinquante-trois mois après, la France s'incline devant l'Allemagne.

### **Note 215 . Le Cadre Noir de Saumur**

Le " Cadre Noir » de l'Ecole Militaire et d'Application de la Cavalerie et du Train (appellation du décret du 9 août 1928) est une Académie d'équitation. Il est dirigé par un Ecuyer-en-chef, sobriquet « Dieu » assisté de 11 officiers instructeurs (écuyers et sous-écuyers), de 2 maîtres (adjudants-chefs ou adjudants) et de 10 sous-maîtres (maréchaux des logis-chefs ou maréchaux des logis).

### **Note 216 . La promotion de Bournazel (119e — 1932/1934)**

Le commandant de l'école, le général Frère, responsable depuis l'année 1931, est un ancien de la promotion du Tchad et un héros de la Grande Guerre. Ses blessures lui rendant la marche trop pénible, il gagnait le terrain de manœuvre à peu près chaque jour à cheval. Il prenait alors une part active à l'instruction, relevait les erreurs, conseillait et surtout cherchait à amener le « patient » mis sur la sellette, à trouver de lui-même une solution simple et pratique.

Il avait reçu le commandement de l'école dans une période de crise. Des causes d'ordre général agissaient à cette époque pour détourner la jeunesse de la carrière militaire : le pacifisme ambiant, le désintéressement de la Nation, la médiocrité de la situation matérielle de l'officier dans une époque de veau d'or, les difficultés journalières de la vie des régiments avec le service d'un an (...) Faute de recrutement, le niveau des études baissait, l'idéal tombait. En raison du laisser-aller qui y régnait, l'école perdait sa vertu éducatrice et son rayonnement.

La maîtrise et la sûreté avec laquelle le général Frère l'avait relevée, ses dons d'éducateur, la fine psychologie dont il fit preuve méritent l'admiration. Il eut sur les jeunes générations militaires une emprise sans égale. Il était un modèle pour R. de Lajudie.

Le général Frère est en outre le créateur de l'O.R.A.

Le prince Salin, neveu du roi Zog, prince héritier, en 1933 et le prince Zehogol, son frère, en 1934, ont été admis gratuitement à Saint-Cyr à titre étranger.

### **Note 217 Argot de Saint-Cyr**

Comme toutes les institutions qui tendent à former une entité soucieuse, instinctivement ou non, de renforcer son identité, Saint-Cyr a créé au fil des ans, de multiples néologismes pour désigner les composantes de la vie quotidienne. Cette terminologie qui lui est propre a évolué dans le temps et, sans doute, évolue toujours. Voici donc les plus usuels des termes employés à l'école dans la vie courante.

Ancien	Forme achevée de la perfection
Bazanais	Elève de l'escadron.
Bazar	Elève de première année.
Bit-Inté	Régiment d'infanterie métropolitaine.
Brutes pompières	Elèves sérieux et travailleurs qui visent la tête du classement de fin d'année pour devenir des « huiles ».
Chichi	Officier commandant les formations d'élèves, le seul à porter l'aigrette
Cos , p'tit cos	Camarade de promotion
Cosaque	Elève maladroit

Gradaille	Premiers classés à l'examen de passage en seconde année, nommés sergents-chefs, caporaux-chefs et caporaux qui encadrent les unités de jeunes et les anciens eux-mêmes.
Mili	Matières de l'enseignement militaire <sup>34</sup>
Pékin	Civil
Pendu	Professeur de Pompe
Poireau	Général commandant l'Ecole
Pompe	Toutes les matières d'enseignement non militaires
Strass	Le commandement
Système, Père système	L'un des derniers élèves au concours d'entrée, élu par ses pairs.
Vieux bahut	Les bâtiments de l'Ecole à Saint-Cyr même (78)
Vorace	Instructeurs - Capitaine, commandant de Cie.
Voraçon	Instructeur subalterne – Lieutenant, chef de section.

### **Note 218 . Les réactions de Beaudouin à l'approche de la déclaration de guerre.**

On consultera les deux notes manuscrites rédigées par Beaudouin le jeudi 24 août et le dimanche 27 août 1939 au chapitre « Ecrits et Discours d'André Beaudouin » plus loin dans cet ouvrage.

### **Note 219 Les conditions matérielles du séjour d'André Beaudouin en Afghanistan.**

La teneur exacte de son contrat et les clauses annexes dont il a bénéficié jusqu'en 1930 ne sont pas exactement connues. On dispose cependant de quelques précisions sur les années suivantes.

En février 1930, alors que le contrat du directeur, M. Boinet, vient d'être renouvelé et que son traitement passe de £70 à £80. A. Beaudouin, instituteur de 4<sup>e</sup> classe depuis janvier 1927, signale qu'il aurait dû passer dans la 3<sup>e</sup> classe en janvier 1932,

En février 1932, Beaudouin et Courtat, arrivant en fin de contrat, demandent la prise en charge des frais de voyage de leurs épouses :

" *Ils donnent entière satisfaction et verront bientôt leurs contrats renouvelés* " écrit leur ministre local. Celui-ci confirme le bien qu'il pense d'André en écrivant en avril de la même année :

" *Notre compatriote est particulièrement estimé à Kaboul.* " Son traitement mensuel est passé de £48 à £51, mais il ne part pas en congé, bien que l'indemnité demandée lui ait été accordée par le Quai. Son collègue et lui sont :

" *effrayés par les dépenses d'un congé en France avec leurs femmes.* " Ils restent ici

Au début de l'année 1933, A. Bodard, le ministre, revient à la charge au sujet de la promotion d'André

" *Je me permets d'insister spécialement sur (la) promotion de M. Beaudouin dont les qualités et les mérites justifieraient pleinement l'avancement que je sollicite.* "

En janvier 1933, les professeurs sont rémunérés à raison de £48 par mois (Beaudouin est donc quelque peu en avance) avec logement fourni. Celui-ci comprend deux pièces pour un célibataire, trois pour un couple marié, auxquelles s'ajoutent trois locaux annexes. L'eau et l'électricité sont fournies gratuitement.

Parvenu à la mi-mai 1933, André envisage de ne pas renouveler son contrat qui expire en juin et pose sa candidature pour le lycée de Tien Tsin. A. Bodard, le ministre de France signale à ce propos :  
 " *Les demandes, pourtant très raisonnables, formulées par M. Beaudouin à l'occasion du renouvellement prochain de son contrat ont été froidement repoussées par les autorités locales.*

<sup>34</sup> L'annuaire de la Saint Cyrienne donne une autre définition.

*Cet excellent maître du Collège Amaniyeh - qui compte neuf années de séjour à Kaboul - parle perse et "pachou", et professe un grand dévouement à l'égard de ses élèves qui viennent fréquemment le consulter, même leurs études finies. Son enseignement aux étudiants des grandes classes est fort apprécié ; enfin, son attachement à l'Afghanistan n'est pas douteux.*

*Malgré les titres indiscutables de M Beaudouin et les services très réels qu'il rend au Collège Amaniyeh , le gouvernement afghan n'a voulu lui consentir aucune amélioration de sa situation actuelle. Ce professeur a demandé plusieurs fois audience au Ministre de l'instruction publique, qui n'a pas daigné le recevoir.*

*Dans ces conditions, M. Beaudouin, auquel j'avais recommandé la patience, vient de donner sa démission. Il quittera Kaboul à la fin de l'année scolaire, c'est à dire au début de juillet.*

*Je me permets de recommander au Département, de façon très chaleureuse, M Beaudouin, dont les qualités pédagogiques sont bien connues et qui sera, n'importe où, un excellent agent de propagande française. "*

Après cette escarmouche, destinée sans doute à faire monter les enchères puisque les Afghans ne comprennent que les rapports de force, Beaudouin est réembauché au début de 1933. Le ministre demande que son épouse bénéficie de l'indemnité de 3.000 francs, "*mesure touchant la femme d'un professeur particulièrement apprécié. "*

*Le contrat d'André comporte une augmentation de £51 à £56 pour une durée de deux ans et sept mois et un congé préalable de cinq mois en Europe. " Nous ne pouvons que nous réjouir de voir rester ici cet excellent professeur qui a déjà rendu tant de services à l'influence française en Afghanistan" rend compte le ministre.*

Mais en 1934, Beaudouin n'a toujours pas été admis parmi les instituteurs de 2<sup>e</sup> classe.

Ch. Gaire, chargé d'affaires intérimaire, intervient en sa faveur :

*" Le cas de M. Beaudouin qui est le doyen des membres de la colonie française de Kaboul est particulièrement digne d'intérêt. Les résultats obtenus par l'intéressé dans l'enseignement de la langue et de la littérature française, justifient amplement la proposition d'une promotion au choix.*

*Il justifiera au 1er janvier 1935 de trois années d'ancienneté dans la classe des instituteurs de Seine et Oise et serait donc susceptible d'être promu à la 2<sup>e</sup> classe à cette date. M. Beaudouin, sans doute par oubli, a été promu de la 4<sup>e</sup> classe à la 3<sup>e</sup> à l'ancienneté et, selon ses dires, le service des œuvres lui a promis que la prochaine promotion serait accordée au choix "*

En 1935, R. Dollot, ministre de France à Kaboul mentionne que les professeurs peuvent être congédiés du jour au lendemain sans frais de voyage (sans doute en cas de faute. N. de l'A.) et que l'Etat afghan cherche à ramener la durée des congés à trois semaines tous les deux ans alors que le voyage (de l'épouse) coûte dix mille francs pour une si courte période.

En avril 1939, le plus récent contrat d'André arrivant à expiration en décembre, on lui demande de le renouveler jusqu'en juillet 1940. "

*"-. M. Beaudouin, " qui est à Kaboul depuis quinze ans se dit fatigué et a refusé (...) de terminer l'année scolaire 1939-1940", écrit le ministre.*

## **Note 220 . Voyage de retour à Kaboul**

La carte d'André Beaudouin dont le texte est reproduit plus haut est datée du 8 novembre 1933, à bord du S/s Strathaird.

La correspondance de A.Beaudouin et de son épouse ne semble malheureusement pas avoir été conservée. Cette carte, si laconique, est un des rares documents écrits de sa main qui nous soient parvenus.

## **Note 221 - Les avis des attachés militaires en Allemagne au gouvernement français**

On trouve dans le recueil des Documents Diplomatiques 1932-1939 des Affaires Etrangères de nombreux avertissements sur la résurgence du pouvoir militaire en Allemagne. En voici les extraits les plus significatifs. Ils sont contenus dans une série de notes adressées par François Poncet, l'Ingénieur en chef Poincaré, et les divers attachés militaires à Berlin à des personnalités telles que Léon Blum, président du conseil, Yvon Delbos, ministre des A.E., Edouard Daladier etc.

Décembre 1936. Dans 18 mois l'armée allemande sera la plus forte du monde. Une seule formation aérienne pourra lancer en une expédition autant de tonnes d'explosifs qu'on en a jeté en 4 ans sur Londres (en 14 - 18).

Décembre 1936. L'Allemagne aurait achevé en octobre la mise sur pied de 36 divisions plus 3 blindées dans l'armée d'active. Au total... 600.000 hommes, soit 80.000 de plus que l'armée impériale de 1914, qui passait (alors) pour la première du monde.

Janvier 1937. (L'auteur signale) la création d'un grand nombre d'unités de l'air en 1936. Au 1<sup>er</sup> janvier 1937 il est possible de dresser le tableau suivant :

	Escadrilles	En ligne	Réserve	Parc
Bombardement	48	432	144	144
Chasse	28	252	84	84
Bombardement en piqué	16	144	48	48
Renseignement	36	324	108	108
Aviation maritime	9	81	27	27
Totaux	137	1233	411	411
Total général		2.055		

On parle, mais cela est digne de foi, de la création de 60 nouvelles escadrilles pour le printemps 1938. On notera qu'avec ses trois groupes à trois escadrilles de 12 avions chacune, bombardement ou chasse, une escadre aérienne allemande est trois fois plus importante qu'une escadre française.

(...) à la fin de l'année(...) on a assisté à la première expérience de coopération entre l'armée de l'air et l'armée de terre (...) dans le cadre de l'intervention directe au sol. La mission ( ... est) la neutralisation de la défense terrestre.

Février 1937, (Le compte rendu signale la) constitution de 15 nouvelles divisions d'infanterie et de 2 panzer divisions. Les effectifs passent en 12 mois de 550.000 à 800.000.

Un des traits les plus caractéristiques de la nouvelle armée allemande résulte de la formation des divisions blindées (...) constituées de façon à allier une extraordinaire puissance de feu à une extrême mobilité. Entièrement motorisées, elles comprennent essentiellement un groupe de reconnaissance, un régiment d'artillerie, un régiment de dragons portés et deux régiments de chars de combat à 250 chars chacun.

Novembre 1937. On pense que les 4e et 5e Panzers seront bientôt formées.

Novembre 1937. Développement considérable ... de la capacité de production du Reich (...) cadence de 360 avions par mois.

- Février 1938. Les troupes blindées vont être augmentées. L'organisation suivante est à prévoir : ... 4e Groupe d'Armées, comprenant le 14e Corps d'armée motorisé, le 15e C.A. blindé et le 16 C.A. blindé (ces deux derniers à trois divisions).

### **Conclusion**

En février 1938, le conflit se déclenche dans un peu plus d'un an. Il est donc désormais trop tard, beaucoup trop tard pour réagir devant ces informations. Les dés sont jetés : il ne reste plus qu'à s'acquitter de la dette de jeu. On ne pourra pas dire que les avertissements concernant le fantastique effort de réarmement de nos ennemis et la nouveauté de leurs méthodes de combat aient fait défaut. (NDLA).

### **Note 222 Jean-Marie Sourieau**

Jean-Marie Sourieau est né le 28 janvier 1919 à Saint Léonard de Noblet (87) dans le Limousin. Second de trois frères, il est le fils de François (1882-1954) notaire et de Jeanne Jagot-Lacoussière (1889-1983) originaire du Limousin.

Il fait toutes ses études secondaires au Lycée de Mâcon et prépare le concours d'entrée à Saint-Cyr au Lycée de Dijon puis à Saint-Louis à Paris. Il est reçu au concours d'entrée de l'école spéciale Militaire de 1938 au 46<sup>e</sup> rang sur 490 candidats reçus et 2490 inscrits.

Il rejoint l'École Spéciale Militaire le 1<sup>er</sup> octobre 1938. Il a 19 ans. Il est nommé sous-lieutenant le 25 août 1939,

Son frère aîné Robert est blessé en 1940 comme officier de réserve d'artillerie et sera assassiné par la Milice de Vichy comme Résistant le 28 janvier 1944.

### **Note 223 – Saint-Cyr 1938 – Annexe au service intérieur**

La présente note a pour objet de définir les diverses manifestations traditionnelles de l'Ecole et d'en délimiter les modalités (...)

Il est nécessaire de ne pas laisser aux "traditions" un caractère d'élasticité (...)

C'est pourquoi les prescriptions de la présente note doivent être entendues dans un sens strictement limitatif. Nul ne pourra donc prétendre ne pas s'être cru en faute, sous le prétexte que ce qu'il aura fait n'a pas été explicitement défendu (...)

Les brimades sont strictement interdites.

Courteline pas mort !

# Livre III – MIRAGE DES ARMES

*Quos vult perdere  
Jupiter dementat prius*



## Chapitre 23 - 18 avril 1940. Ephémère victoire

Au début de l'armée 1940, le Conseil Supérieur des Forces Alliées étudie une importante opération amphibie sur la Scandinavie. Un tiers des importations allemandes de minerai de fer suédois transite par les ports de Norvège : il s'agit de couper cette voie.

Aux premiers jours de mars, les prévisions tablent sur six ou sept divisions britanniques auxquelles s'ajouteraient quinze mille Français et Polonais. Il est prévu d'étaler le débarquement sur plusieurs mois compte tenu du très faible rendement des ports norvégiens.

La première phase de la campagne tourne au désavantage des Alliés. Ayant miné les eaux norvégiennes dans la nuit du sept au huit avril, ils voient les Allemands envahir le Danemark et la Norvège dès le neuf. L'ennemi s'assure ensuite cinq têtes de ponts aux débouchés côtiers des voies ferrées norvégiennes et dépêche une escadre à Narvik.

Les effectifs alliés disponibles sont alors très loin d'atteindre les prévisions. Le neuf avril, la division de chasseurs alpins qui doit être la première à débarquer en Norvège se trouve encore dans le Jura<sup>35</sup>. Quant au ministre de la guerre britannique, il ne dispose que de sept bataillons, dont deux seulement sont immédiatement disponibles. Les alliés sont très largement pris de vitesse.

La seconde phase voit le corps expéditionnaire Français en Scandinavie (CEFS) débarquer aux environs de Narvik le 13 avril et les Alliés tenter une opération similaire sur Trondheim le lendemain.

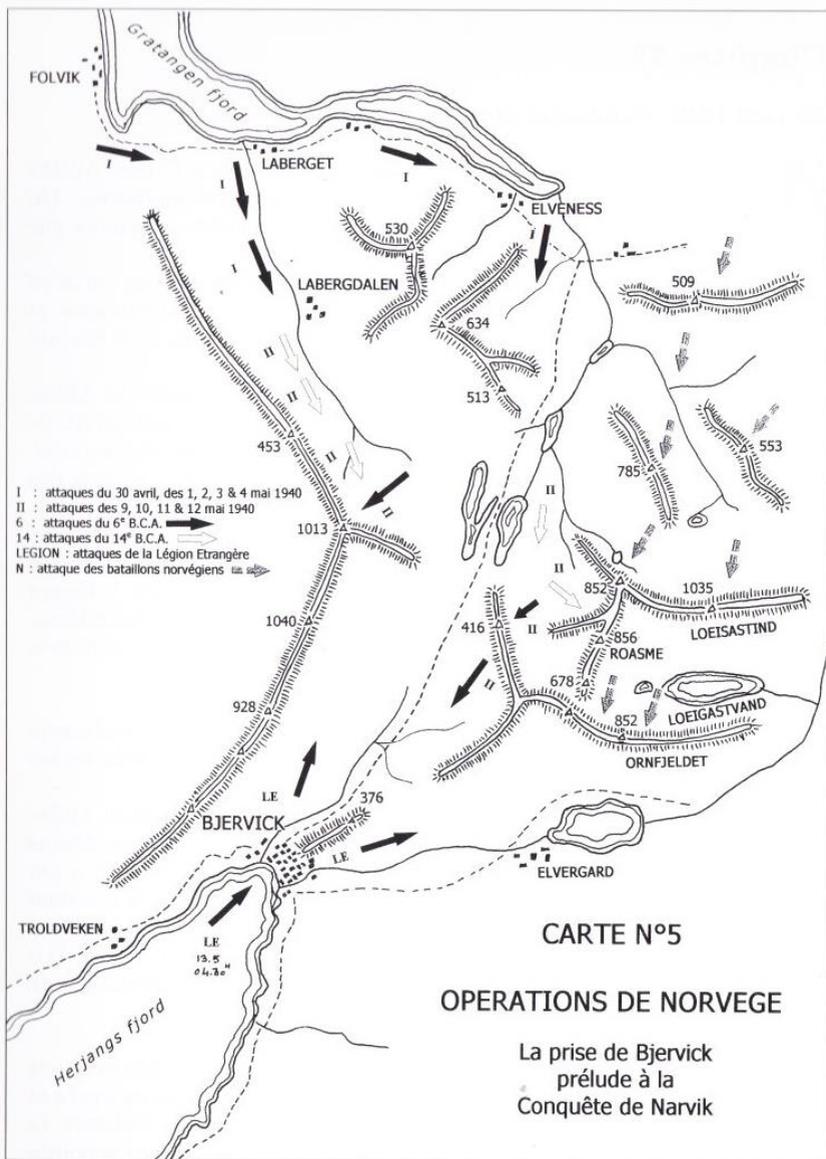
Le soldat de première classe Marius Tavel et le soldat André Lehrmann font tous deux partie du 6<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpins (BCA). Le premier est engagé à vingt et un ans en mai 1939 et a été nommé caporal un an après. Le second, engagé pour six ans à dix-neuf ans au début de 1938 a été immédiatement affecté à la Section d'Eclaireurs Skieurs (SES) de son bataillon. Georges Weisbar, lui, fait partie de l'un des autres bataillons de Chasseurs qui participent aux combats de Norvège

Le 6<sup>e</sup> BCA, après avoir traversé Brest musique en tête, embarque sur le S/S Djenné le 18 avril pour parvenir à Scapa-Flow quatre jours après et quitter cette base le 24. Placé sous les ordres du capitaine Celerier de Sannois<sup>36</sup>, vingt-cinq officiers, cent cinq sous-officiers et huit cent soixante chasseurs, équipés de matériel entièrement neuf - dont trente-huit camionnettes forment une unité bien

---

<sup>35</sup> Voir note 301 en fin du livre 3

<sup>36</sup> Voir note 302 en fin du livre 3



soudée au sein de la 7<sup>e</sup> Demi-Brigade. Quelques-uns des équipements spéciaux nécessaires au combat polaire dans la neige n'ont malheureusement pas été distribués : ils vont cruellement faire défaut.

L'ennemi a récemment occupé Narvik avec deux mille cinq cents hommes et il paraît hors de question de l'affronter directement. Le général Antoine Béthouart, commandant le Corps Expéditionnaire Français, est partisan d'un débarquement de vive force sur Bjerkvik mais les Britanniques s'y opposent. Ils craignent d'engager leurs navires de haute mer dans des fjords étroits où l'ennemi dispose probablement d'artillerie. Ils préfèrent affronter les problèmes liés au transport et au ravitaillement de petites unités débarquées au compte-gouttes sur plusieurs points de la côte.

La solution retenue consiste donc à s'emparer de Bjerkvik dont la possession commande celle de Narvik. On attaquera par voie de terre en l'approchant par le Nord à partir du fjord Gratangen. Suivant ce plan et après avoir pris un pilote à Harstadt, le 6<sup>e</sup> BCA débarquera en tête à Svojeien et le 14<sup>e</sup> BCA suivra immédiatement derrière.

Le 6<sup>e</sup> descend à terre sans encombre le 28 avril, au petit matin. Le fjord n'est pas défendu. Il décharge son matériel léger le lendemain et prend liaison avec les troupes norvégiennes du général Fleisher qui opèrent déjà dans le secteur. C'est pour apprendre que les premiers Allemands sont à Labergdalen, à trente kilomètres de là. Le gros matériel commence à débarquer à Harstadt entre temps. Le surlendemain, réparti sur dix chaloupes à moteur, le bataillon remonte le Gord et s'empare sans opposition de Folvik pour se diriger sur Laberget à pied.

Le bataillon progresse, sur deux colonnes. A l'Est, la 1<sup>ère</sup> compagnie avance par la vallée de Gratangen. A l'Ouest la 2<sup>ème</sup> compagnie a pour mission de remonter le ruisseau de Labergdalen. Elle tourne ainsi par le Sud l'un des principaux mouvements de terrain dont elle doit s'emparer sur la route de Bjervik : la cote 894. La Section d'Eclaireurs Skieurs (SES) et la 2<sup>ème</sup> Cie doivent l'aborder par le Nord.

André Lehrmann ne tarde pas à se distinguer. Une résistance s'étant manifestée le lieutenant Blin commandant la SES le désigne avec quelques-uns des meilleurs skieurs et, après avoir rapidement consulté la carte, disparaît bientôt derrière un mouvement de terrain. Le reste de la section s'arrête et engage l'ennemi sans s'exposer. Le lieutenant, après un large détour silencieux, tombe brusquement dans le dos du poste ennemi. Les Allemands, surpris, n'ont pas le temps de réagir, ils ont déjà un mousqueton sur le ventre. Les Chasseurs, assez fiers du bon coup réalisé, ramènent une vingtaine de prisonniers. André sera cité pour cette action :

*"A fait preuve de courage et de dénouement ou cours d'un coup de main (...)"*

Le commandant Celerier - Il vient d'être promu - sait que la partie sera difficile. Ses compagnies doivent transporter vivres et munitions à bras, le gros matériel n'étant pas encore disponible. Une épaisse couche de neige plus ou moins fondante rend la progression très difficile. Le vent intermittent souffle avec violence et ses hommes ne recevront sacs et couvertures que trois jours après le début de l'attaque. Celle-ci, prévue pour le 1<sup>er</sup> mai est précédée de plusieurs nuits très éprouvantes, passées sans abri dans la neige. Les pieds gelés sont déjà nombreux.

Le Journal de Marche (JMO) du Service de Santé est éloquent à cet égard :

"Le 6<sup>e</sup> BCA a subi de lourdes pertes du fait, 1<sup>o</sup> du feu ennemi, 2<sup>o</sup> des pieds gelés (...) Ils sont dus avant tout aux conditions extrêmement dures dans lesquelles combattent certaines fractions du 6<sup>e</sup>. Les hommes restent nuit et jour immobiles dans des trous creusés dans 1.50m de neige : les mitrailleuses ennemies les empêchent d'en sortir. D'autre part, pour des raisons que nous n'avons pas à connaître, les chasseurs n'ont pas avec eux les chaussures spéciales prévues pour les protéger de la neige (chaussures à neige et bottes en caoutchouc)."

De son côté le rapport sur le matériel avoue que :

(... Les) bottes de caoutchouc moulé : livrées en pointures trop petites. Un tiers seulement de l'effectif put être équipé. ( ... et les) bottes feutres : livrées en très petite quantité, seuls les bataillons polonais ont été équipés. (Les) tentes isothermiques : ne parvinrent jamais en Norvège. (Les) sacs de couchage : jamais perçus. Traîneaux omnibus : ne parvinrent en Norvège qu'après la fonte des neiges." (sic)

En face, les Allemands ont eu tout le loisir d'aménager leurs emplacements. Ils ont trouvé de très nombreuses armes automatiques dans les dépôts de Bjervik où se trouvait le centre mobilisateur de deux divisions norvégiennes. Astucieusement, ils ont équipé de nombreuses positions de plusieurs FM et mitrailleuses. Ils ne les occupent effectivement qu'en fonction de la progression ennemie. Les munitions ne leur manquent pas. Le 6<sup>e</sup> tente donc en vain d'enlever 694 pendant quatre jours, capturant parfois des postes intermédiaires où il n'y a plus personne. Soixante-dix hommes sont évacués pour gelure pendant cette période et le ravitaillement reste très insuffisant.

C'est pourquoi, le 5 mai, moins d'une semaine après son engagement, le 6<sup>e</sup> très éprouvé est relevé par le 14<sup>e</sup> BCA sur ordre du général Béthouart.

Il ne reste pas longtemps au repos, les Norvégiens, tournant l'ennemi par le Sud ont réussi à le déloger de 694 en atteignant deux petits lacs à mi-chemin de Bjerkvik. On a besoin du 6<sup>e</sup> pour continuer l'offensive.

Le second temps de la conquête de Bjerkvik prévoit une attaque le 13 mai. menée par six bataillons alliés. Les Allemands tiennent deux points forts sur la même ligne de crête : 409 à proximité de la route et 664 plus à l'Est.

Deux bataillons français attaqueront à droite dispositif, Les Norvégiens se chargeant de la gauche. L'idée de manœuvre est la suivante: le 14<sup>e</sup> BCA, dépassant 409 par l'Ouest, s'emparera des abords de 416. Le 6<sup>e</sup> devra d'abord conquérir le sommet de Roasme, attaquer ensuite entre 664 et 416 et coiffer ce dernier sommet. Deux bataillons norvégiens déborderont 664 par l'Ouest.

Le 6<sup>e</sup> doit donc auparavant assurer sa base de départ : la crête de Roasme (856). Il se met en route le 8 mai. Le terrain et les conditions climatiques sont tellement défavorables qu'il est hors d'état de progresser à effectif complet, Une partie devra de nouveau assurer à dos d'hommes le transport du ravitaillement, des munitions et des sacs individuels de l'échelon d'attaque, outre les siens. Les voiturettes et les camionnettes sont toujours à Harstadt, les échelons arrière n'ayant pas réussi en dix jours à les mener à pied d'œuvre. L'unité est dans un état déplorable et les quarante-cinq mulets du bataillon eux-mêmes peinent à se frayer un chemin. Partie à 15.00h, la 3<sup>e</sup> Cie qui ferme la marche n'achève son mouvement qu'après 03.00h le lendemain 9 mai.

Près de la moitié du bataillon est toujours affectée, ce même jour, au transport des sacs des deux cent quatre-vingt-dix hommes de l'échelon d'attaque.

" A 22.00h, les commandants de compagnie, devançant leurs unités, arrivent au PC du bataillon sur la contrepente Nord du Roasme. Dans un igloo rapidement creusé dans deux mètres de neige, à la lueur d'une bougie qui fait lentement fondre le plafond, les officiers accroupis reçoivent les directives du commandant."

Le temps est affreux ; la neige poussée par un vent violent aveugle les hommes et rend la progression sous le feu très difficile. Même les Norvégiens qui ont attaqué à 23.00h comme prévu, sont bloqués après cinq cents mètres d'avance. La coordination entre les unités séparées par d'abruptes vallées est quasi impossible et l'ennemi s'avère être très solidement installé.

Ce n'est que le 11 mai à 01.30h, que le 6<sup>e</sup> peut lancer son attaque en pleine nuit. La 2<sup>e</sup> Cie, en tête depuis le début des opérations, ouvre la marche, le reste du bataillon peut alors s'installer à son tour sur Roasme. Les éléments de tête sont tous arrêtés après quatre heures de progression sporadique. L'artillerie ennemie est efficace. Le 6<sup>e</sup> donne un nouveau coup de boutoir à midi et encore à 17.00h : les résistances ennemies semblent alors faiblir : les deux compagnies de tête et la compagnie d'accompagnement (CA) ont progressé mais doivent s'accrocher tant bien que mal au terrain pour traverser une nouvelle nuit. Elle sera particulièrement éprouvante.

La journée du lendemain est décisive car les Anglais ont enfin admis la possibilité de débarquer directement à Bjerkvik. Cette tâche est confiée à la Légion. Elle monte son opération alors que le 6<sup>e</sup> BCA poursuit son avance sous le feu au cours de la journée du 12.

Le 13 mai à minuit, l'artillerie lourde de l'escadre anglo-française entreprend le pilonnage des environs de la ville.

Le 14<sup>e</sup> BCA attaque simultanément de Labergdalen vers 409 et 416 alors que les Norvégiens poursuivent leur progression à l'aile gauche du dispositif

Finalement, le lendemain, le 14<sup>e</sup> atteint 409 et signale que 416 est abandonné. Les Norvégiens des bataillons de gauche parviennent sur leur objectif (852) vers 10h15. Le 6<sup>e</sup> s'empare de Ornfjelden en fin de journée. Le 1<sup>er</sup> Bataillon (Bon) de Légion avait débarqué sous le feu le 13 mai à minuit dans Bjerkvik en flammes, alors que le 2<sup>e</sup> Bon touchait le rivage à Meky et s'enfonçait dans les terres en prenant plusieurs positions d'assaut.

L'ennemi, pris à revers et privé de communication avec la mer est refoulé dans la montagne. Narvik est à portée de main : c'est une victoire<sup>37</sup>.

Le petit côté des choses sera le fait d'un diplomate français qui écrit le 30 mai à Béthouart :

" (...) On racontait ce matin dans le port de Tromsøe l'histoire suivante qui m'est racontée par mon cuisinier (...) Quand les contingents français et anglais ont débarqué hier à Narvik, les soldats français demandaient : où sont les Boches ? Les Anglais : où sont nos chambres ? Ce n'est évidemment pas vrai, mais le fait que ceci est (sic) raconté dénote un état d'esprit qui ne vous étonnera... ni ne vous plaira."

Georges Weisbard a été blessé au cours de ces opérations ; il est transporté en Angleterre pour y être soigné. Il rejoindra les rangs de la France Libre une fois guéri. André Lehrmann et Marius Tavel ont eu plus de chance : ils s'en sortent indemnes pour cette fois-ci. Leur unité, fortement éprouvée par le froid, la fatigue, les privations et les combats - plus de la moitié de l'effectif ne pouvant plus se chauffer pour cause de gelures - ne participe à aucune autre opération de la campagne. Les combats achevés, elle stationne dans un calme relatif à Elveness jusqu'au 27 mai 1940 Elle atteint Glasgow le 10 et Brest quatre jours plus tard.

Les Britanniques, plus *fair play* que notre diplomate, font passer le télégramme suivant, en provenance des destroyers d'escorte :

" *For general Bethouart. Au revoir. We all wish you many more successful attacks. Vive l'Entente. (N° 1410).*"

---

<sup>37</sup> Voir note 303 en fin du livre 3

Tout en restant soudé autour de son chef, le 6° BCA connaît ensuite un destin exceptionnel pendant un peu plus de deux mois. Placé en défense le 17 juin du côté de Dinant sur la ligne Mont Saint Michel - Chateaubourg où :

"Nos hommes, à tort ou à raison, ont l'impression de défendre plus efficacement le pays en combattant en France plutôt qu'en Norvège et apprennent avec consternation le même jour la demande d'armistice."

Le lendemain, ayant regagné Brest, il embarque sur le navire transbordeur Twickenham :

" Un bataillon de Légion, le 6° et quelques civils, jeunes Français candidats aux grandes écoles ne voulant pas rester sous la botte allemande, se retrouvent au milieu de deux mille personnes sur un navire prévu pour mille cinq cents. Parti le 18 juin, il accoste à Plymouth le lendemain."

Le commandant Celerier réunit alors son unité et déclare à sa troupe :

"Qu'il est fier de (le) sentir libre sous le contrôle de l'autorité anglaise. Le bataillon revient de Norvège en vainqueur. L'Allemand a de l'estime pour les troupes devant lesquelles il a dû reculer."

Quelques jours après, à Trentham Park où Béthouart a installé son PC, le commandant du 6° est moins « saignant », il faut selon lui :

"Maintenir la cohésion de l'unité, seul moyen efficace de faciliter notre rapatriement. "

Il n'est heureusement pas écouté de tous : André Lehrmann et Marius Taravel réussissent à quitter le camp pour rallier l'Olympia de Londres. On peut penser qu'ils font ensemble les premiers pas de la longue route d'exil qu'ils vont parcourir côte à côte. Le premier signe son engagement dans la France Libre le 25 septembre, pour compter du 19 juin, le second à une date voisine. Ils figurent parmi les cinquante-sept chasseurs qui, sur quatre mille, sacrifient leur confort à leurs convictions.

Leurs camarades, tristement résignés, embarquent à Newport le 1<sup>er</sup> juillet pour Casablanca où ils parviennent le 9. Vingt jours plus tard, ayant regagné Grenoble, ils pourront partir en permission.

Le 6° BCA a noblement combattu mais il a perdu une chance exceptionnelle. Celle d'être la seule unité constituée de l'Armée de Terre, avec la Légion de Monclar, à entrer dans la glorieuse tourmente des combats de la Libération dès la fin de juin 1940 et d'apposer ainsi sa marque dans l'Histoire.

## LES ITINÉRAIRES DE LA DÉFAITE<sup>38</sup>

**François Bigo** : ↑ Lille, Conchy-les-Pots, la Dyle, ↓ Villers, Lillois-Witterzee, forêt de Raisme (Escout), S-E de Lille, Bray-Dunes ♣ ↑ Grande-Bretagne. (Garigliano, débarquement de Provence, Ronchamps, † ).

**Louis de Cabrol** : ↑ Pau, Saumur, Évreux, Baalons, La Meuse, Saint-Laurent, la Meuse, ↓ Baalons, Chagny, Puiseux, Petit-Ban, Mourmelon, Givry, Poivre, Bussy-Lettrée, L'Épine, Fontaine-sur-Cooles, Troyes, Boussac, Auxon, Veaux, Vermanton ↑ Pau, Grande-Bretagne.

**Louis Chadrin** : ↑ Paris (Reuilly), Aire ↓ Rostock ↑ Suède, Grande-Bretagne, Paris, Baden, Paris.

**Jacques Chambon** : ↑ Saint-Cyr l'École, Morhange, Ligne Maginot, Saverne, Neuchâteau, Rohrbach, Obergailbach, Souge (région de Bordeaux), La Somme (Hangest), ↓ Vernon, Le Mans, Sainte-Suzanne, Aunac, Ruffec, Sauzé-Vaussais, Saint-Projet (Haut Quercy) ↑.

**Yves Bertrand Cortadellas** : ↑ Beyrouth, Rochefort, Manche et mer du Nord, Dunkerque, Grande-Bretagne, Dunkerque ♣ ↓, Cherbourg ↑ Grande-Bretagne.

**Émile Delahousse** : ↑ Frenoy-le-Grand, ↓ Courchelette, Pas-en-Artois, Fresnois, Desvres, Boulogne, Sangatte, Bray-Dunes, Dunkerque ♣ ↑ Grande-Bretagne.

**René de Lajudie** : ↑ Saint-Cyr l'École, Antibes, Niederbronn, Glasgow, Brest, Meulan, Beauvais, Aumale, ↓ St-Valéry-en-Caux ♣ ↑ Grande-Bretagne.

**Frédéric Lescuré** : ↑ Selongey, Dijon, Sissonne, La Boissière, ↓ la Sambre, Charleroi, Maubeuge, Bavay, Valenciennes, Anzin, Lille, Pont-de-Nieppe, Poperinge, Hondshoet, Bray-Dunes, Dunkerque, Grande-Bretagne ↑, Brest, Laigle, Avranches ↓, Granville, Grande-Bretagne ↑.

**Robert Moulié** : ↑ Bayonne, Epping-Urbach, Wissembourg, Podensac, Wissembourg, Le Donon (Vosges), ↓ Munster, ↑ Hamm, Verviers, Givet, Besançon, Poligny, La Réole, Grande-Bretagne.

**Louis Pichon** : ↑ Tarbes, Est de Thionville, Apach, Rambouillet, ↓ vers le Limousin.

**Jean Marie Sourieau** : ↑ Saint-Cyr l'École, Périgueux, Sarre-Union, Ligne Maginot, Creil, Sud de la Somme, Le Bosquel, Fransure, ↓ Hardivilliers, Saint-Juste-en-Chaussée, Pont-Sainte-Maxence, Beaumont-sur-Oise, Stains, Brunoy, Auvernaux, Confolens.

**Léon Trentesaux** : ↑ Lille, Béthune, Hazebrouck, Jolimetz, La Louvière, ↓ Bouchain, Locon ♣, Hazebrouck, Bailleul, Dunkerque, ↑ Grande-Bretagne.

---

<sup>38</sup> ♣ : blessure ; † : MPLF.

## Chapitre 24 - 9 mai 1940. La guerre n'est plus drôle

Après huit mois d'une fausse guerre qui a surtout permis aux Allemands d'affûter le fil de leur épée, les Alliés — bien que localement vainqueurs — viennent de quitter les eaux norvégiennes. Ils n'ont pas atteint leurs objectifs stratégiques. Déjà la supériorité aérienne nazie fait pencher la balance alors que l'insigne faiblesse des moyens antiaériens français éclate au grand jour.

L'ennemi a conquis une précieuse façade sur l'Atlantique Nord d'où il peut mener une guerre sous-marine meurtrière. Il lui manque encore une façade au Sud de l'Europe. Il va s'y employer.

Les illusions subsistent du côté allié. Ni les Belges, ni les Hollandais n'ont intégré le système de défense commun. Les Anglais ne l'ont fait qu'à regret : leur unique armée déployée en France n'obéit qu'à Londres. Elle n'accepte que des suggestions du Commandant en Chef français.



### **Le 9 mai 1940 :**

-. Tout le monde était à son poste (...) quand le Ministère de la Défense reçoit du Service de Renseignement un bref avertissement

" Demain à l'aube."



Le lieutenant de réserve Frédéric Lescure a effectué un stage de perfectionnement pour mitrailleuses, mortiers de 81 et canon de 37mm aux Sables d'Olonne au début de 1939. Il est moniteur d'armes lourdes au Centre d'Instruction de la 15<sup>e</sup> Division d'Infanterie Motorisée (15<sup>e</sup> DIM)<sup>39</sup> à Dijon depuis le début de la guerre. Le lieutenant-colonel de la Vernet, son chef, l'a déjà proposé deux fois pour le grade supérieur.

Ces tâches obscures et répétitives ne conviennent guère au bouillant père de famille malgré ses trente-six ans. Il mène deux combats parallèles. L'un pour ne pas être renvoyé dans ses foyers et doit signer de nombreux papiers car père de six enfants. Le second pour obtenir de servir en Pologne, puis en Finlande et enfin en Norvège. Il aura la maigre consolation de savoir que ses skis, réquisitionnés, y partiront !

Il est de nouveau proposé en décembre : toujours sans succès. Le fonctionnement de l'armée est parfois mystérieux. Il s'en aperçoit après avoir été amené à punir un subordonné, à son corps défendant.

"Je n'avais pas infligé une seule punition (...) j'avais toujours préféré donner l'exemple. Dans mon esprit, le service militaire ne devrait pas être une fabrique de citoyens aigris ou diminués." écrit-il.

---

<sup>39</sup> Voir note 304 en fin du livre 3

Son supérieur refuse de transmettre mon rapport car le puni a des appuis politiques. Lescure est profondément choqué par cette attitude.

Il se porte volontaire pour rejoindre le 27<sup>e</sup> RI de sa division peu de temps après cet incident et se retrouve chef de la 1<sup>ère</sup> section de fusiliers-voltigeurs de la 1<sup>ère</sup> Cie. Le colonel Quantin commande le 27<sup>e</sup> régiment d'active où il n'y a que de jeunes officiers aux échelons subalternes. C'est un compliment pour Frédéric, proposé une troisième fois sans plus de succès.

Stationnée au camp de Sissonne au début du mois de mai, la 15<sup>e</sup> DIM se prépare à de grandes manœuvres qui doivent en principe débiter le 10 à 04h30. Le bombardement allemand qui s'abat sur le terrain d'aviation voisin vers trois heures du matin réussit à peine à réveiller Lescure, mais sonne le glas des fameux exercices.

✿

Le sous-lieutenant Léon Trentesaux<sup>40</sup> a fait son service militaire au 43<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie à Lille en 1929, interrompant ainsi momentanément cinq années de séminaire commencées en 1926.

Ordonné prêtre le 10 juillet 1932 par le cardinal Liénart, il entame une carrière d'enseignant au Collège Saint-Jacques de Hazebrouck : à lui les humanités. Mais ce n'est pas assez : attiré par le scoutisme, il s'engage activement au sein des Scouts de France. Il en sera marqué pour l'existence comme tous les anciens éclaireurs.

Mobilisé à trente-deux ans comme officier à la 6<sup>e</sup> Compagnie du 401<sup>ème</sup> Régiment de Pionniers à Béthune, il passe l'hiver près de Hazebrouck où l'on creuse un important fossé antichars. Il stationne ensuite à Jolimetz où son unité construit le PC enterré d'une division. L. Trentesaux écrit :

" Ce PC doit comporter nombre d'abris souterrains où pourront s'installer et travailler tous les services d'une division. Les mètres cubes de terre s'amoncellent (de petits lapins y établiront leurs terriers) et un boisage intérieur solide s'effectue avec les troncs d'arbres (...) jusqu'au moment où la gelée devient si forte que les outils cassent."

Il est encore occupé à ces travaux au soir du 9 mai 1940.

✿

Le soldat de première classe Emile Delahousse marche sur ses trente ans quand il est affecté au parc automobile d'armée de la 1<sup>ère</sup> Armée, commandée par le général Blanchard.

Diplômé de l'Institut Technique Roubaisien, il est spécialisé dans le domaine textile. Entré jeune dans le scoutisme il a été chef de troupe de La 1<sup>ère</sup> Saint-Vincent de Marcq-en-Barœul. Ce qu'il y a appris ne va pas tarder à lui rendre les plus signalés services.

Le parc d'armée de Fresnoy-le-Grand, avec ses ateliers, ses stocks de pièces et ses réserves est une lourde installation. Il n'est pas visé par les ordres de

---

<sup>40</sup> Voir note 305 en fin du livre 3

mouvement du 9 mai, car il est déjà placé dans l'axe général de la progression de la 1<sup>re</sup> Armée pointé sur la zone Wavre-Namur.



François Bigo<sup>41</sup> a fait ses études au Collège Saint-Joseph de Lille. C'est un homme du Nord comme E.Delahousse et L.Trentesaux. Ordonné prêtre en 1939 après ses années de séminaire à Merville, puis à Lille, il a vingt-sept ans à la déclaration de guerre.

Mobilisé au 1<sup>er</sup> RI de la 1<sup>ère</sup> DIM, sa division bénéficie d'un excellent armement<sup>42</sup>. Elle est bien entraînée mais son matériel roulant n'est pas encore entièrement renouvelé à la date du 10 mai.

Il est nommé aumônier de sa compagnie et son aura personnelle est telle qu'on écrira plus tard de lui que :

" Par son verbe direct et vibrant, par sa bonté conquérante, il attirait même les incroyants."

La 1<sup>ère</sup> DIM est rattachée au III Corps d'Armée (CA) de la 1<sup>ère</sup> Armée. De Conchy-les-Pots dans L'Oise, où stationne son unité pendant l'hiver, il écrit fréquemment à sa mère :

" J'aime cette vie dure (...) Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre en ces pénibles moments, mais bien toutes ces pauvres âmes que n'effleure même pas la moindre inquiétude religieuse (...) C'est une participation minime peut-être, mais réelle, car les impondérables comptent, aux yeux de Dieu, pour la rédemption du monde."



Yves Bertrand Cortadellas a fêté ses dix-neuf ans quelques mois avant le début du conflit. Ayant effectué ses études secondaires à l'université Saint-Joseph - ce Saint est décidément très populaire - de Beyrouth, il s'est engagé dans l'Aéronavale le jour de ses dix-huit ans.

Elève-pilote à Rochefort au mois de juillet 1938, il a la malchance d'être blessé en service aérien trois mois plus tard. Hospitalisé, puis déclaré inapte à l'Aéronavale, il est reversé dans la Marine pour y suivre le cours de timoniers sur le cuirassé Paris.

Yves est matelot breveté sur l'avis Amiens. Le navire est sous les ordres du commandant Mönick à la veille du déclenchement de la bataille de France. Le bâtiment sert depuis plusieurs mois de banc d'essai pour de nouveaux canons antiaériens. Les 75 sous tourelle à tir automatique donnent toute satisfaction ainsi que le système de repérage et de direction de tir. On peut donc en équiper le Jean-Bart et le Richelieu, ces cuirassés modernes sans équivalent chez les Britanniques. Ils sont alors seuls capables de s'opposer au Tirpitz et autre Bismarck de la Kriegsmarine.

Les essais achevés, l'Amiens a été affecté à la défense anti-sous-marine et antiaérienne en Manche et en mer du Nord pendant l'hiver 39.40. La vie y était rude et la veille par bordée - six heures d'affilée par des températures oscillant entre moins 10° et moins 20° - demandait une solide constitution.

---

<sup>41</sup> Voir note 306 en fin du livre 3

<sup>42</sup> Voir note 307 en fin du livre 3

Une excellente ambiance régnait à bord et l'équipage était fier d'appartenir à la Royale. L'Amiens est à Dunkerque le 9 mai 1940.



Le sous-Lieutenant de Cabrol a été rappelé à l'activité comme maréchal des logis en novembre 1939 et affecté au 66<sup>e</sup> Groupement de Reconnaissance de Division d'Infanterie (GRDI)<sup>43</sup>. Cette unité est l'un des quatre Groupements faisant partie du 7<sup>e</sup> Chasseur basé à Evreux. Cabrol a rapidement grimpé les échelons : nommé adjudant le 1<sup>er</sup> avril 1940, il passe sous-lieutenant trois semaines plus tard.

Le 66<sup>e</sup> commandé par le chef d'escadron Mas, avait été dirigé sur Bailleul. Il devait à l'origine, éclairer avec d'autres unités de cavalerie, la 7<sup>e</sup> Armée jusqu'au canal d'Ypres, puis atteindre Oudenarde. La perspective de cette chevauchée de quelques cent kilomètres enthousiasmait ces cavaliers qui en avaient soigneusement étudié les itinéraires. La 53<sup>e</sup> DI reçoit hélas! une nouvelle mission en mars et l'unité de cavalerie qui lui est rattachée va s'installer dans les Ardennes.



Rappelé le 20 août 1939, Louis Pichon<sup>44</sup> fait partie du 2<sup>e</sup> Hussard à Tarbes dont le 39<sup>e</sup> GRDI fait partie. La 36<sup>e</sup> DI<sup>45</sup> à laquelle cette unité de cavalerie est rattachée relève la 12<sup>e</sup> DIM en octobre 1939 et s'installe sur la Moselle à l'Est de Thionville. La division se trouve en avant de la ligne Maginot. A partir du 14 octobre, le 39<sup>e</sup> GRDI, où Pichon commande un peloton à cheval, s'établit sur la ligne de contact de la division.

L'unité de reconnaissance reçoit le baptême du feu le 16 octobre au cours d'un engagement à Apach, tout près de la rivière et de la frontière. Commandé par le lieutenant-colonel de Fontanges, le Groupement est ensuite relevé entre le 17 et le 30 novembre.



Le groupe d'armées alliées N°1 n'attend donc plus que le signal d'exécuter le mouvement prévu : la manœuvre de la Dyle, conçue pour raccourcir le front entre Dunkerque et Sedan en épaulant l'armée belge. Il comprend plusieurs grandes unités alliées. Giraud à gauche, commande la 7<sup>e</sup> Armée, les Britanniques de Gort sont à sa droite, Blanchard, au centre, dirige la 1<sup>ère</sup> Armée, Corap, à sa droite, commande la 9<sup>e</sup> Armée dont Huntziger assure l'ancrage, à l'aile droite, avec sa 2<sup>e</sup> Armée.

En face : von Bock à l'Ouest et von Rundstedt au centre disposent de la majeure partie d'une armée de terre allemande tenue pour invincible. Forte de sa victoire sur la Pologne, elle dispose de 6 000 chars contre 1 600 engins alliés. Il y a donc sept panzer divisions contre trois divisions cuirassées (ne valant chacune que le tiers d'une panzer) et trois divisions légères mécaniques. Elle aligne enfin 1 500 chasseurs contre 700 et 3 500 bombardiers contre 600.

---

<sup>43</sup> Voir note 308 en fin du livre 3

<sup>44</sup> Voir note 309 en fin du livre 3

<sup>45</sup> Voir note 310 et 311 en fin du livre 3

## Chapitre 25 - 15 mai 1940. De Dinant à Sedan

La situation générale est complètement bouleversée depuis quatre jours. Les Allemands ont foncé vers la Meuse dès l'aube du 10 mai et l'ont franchie à Maastricht où les ponts n'ont pas sauté. Partout ailleurs, ils sont entrés au contact des alliés le lendemain. En Belgique, les armées alliées ont marché au-devant de l'ennemi, divisions de cavalerie en tête. Elles ont atteint le 11 mai la ligne Termonde-Tilberg pour la 7<sup>e</sup> Armée, la Dyle en ce qui concerne les Britanniques, Tongres et Hassel pour la 1<sup>re</sup> Armée.

Le 13 mai : la Hollande était attaquée, la Meuse était de nouveau franchie au Nord de Dinant devant les Français. Les Belges étaient déjà fortement entamés. La contre-attaque de la 18<sup>e</sup> DI avait échoué devant la tête de pont de Dinant, l'infanterie n'ayant pas débouché. En fin de journée, l'ennemi passait le fleuve en aval de Sedan qui était enlevé à 15h.

Le 14, l'adversaire avait agrandi la poche de Dinant. La 7<sup>e</sup> Panzer du général Erwin Rommel y menait l'attaque et franchissait la Meuse sur cinq autres points.

Le 15, enfin, la 1<sup>ère</sup> Armée replie sa cavalerie derrière son infanterie, mais ne prend aucune disposition particulière sur ses arrières.



Delahousse, ce jour-là, poursuit sereinement ses tâches habituelles dans l'ignorance totale des événements.



Lescure, par contre est au cœur du combat. Parvenue le 14 à La Boissière, au Nord de Namur, au terme de la progression de l'armée Blanchard, son unité a reçu l'ordre de se disperser et de se camoufler. On a déjà perdu les roulantes au cours d'un bombardement aérien.

La première compagnie s'installe au Nord du village. Lescure place sa section en point d'appui autour d'une ferme isolée, abandonnée de ses occupants. Les hommes s'enterrent tandis qu'il organise son plan de feu. Le propriétaire de la ferme se montre à plusieurs reprises dans la journée : ce n'est jamais le même. Les pillards ne sont pas loin.

Les différents points d'appui du régiment, repérés la veille par l'aviation légère ennemie, sont violemment bombardés le 15 au matin :

" Bientôt vous voyez le chapelet de bombes semblables à de grosses billes " écrira plus tard Lescure.

Le premier d'une longue série d'ordres de repli parvient à Frédéric Lescure à 14h00. Il est exécuté en bon ordre sous un soleil éclatant pour atteindre la Sambre à 23.00h. Il n'est pas question de dormir pour lui. Les officiers vont d'abord reconnaître une base de départ pour une éventuelle contre-attaque. Ils réveillent péniblement leurs hommes, à trois heures du matin et entreprennent d'installer la position. Ce travail est à lieu près achevé le 16 à midi.



La situation de la 9<sup>e</sup> Armée est déjà presque désespérée. Les Allemands ont attaqué le 14 entre elle et la 2<sup>e</sup> Armée. Passant la Meuse en deux endroits, ils ont fait sauter la charnière entre les deux unités. Les divisions de Corap ont été repoussées en arrière dans un état affreux. En fin de journée, le 15, Giraud remplace son malheureux collègue. Il y a un trou de cinquante kilomètres au centre de son armée. Un autre de même importance la sépare de la 2<sup>e</sup> de Huntziger. L'ennemi circule librement dans ces espaces et atteint Moncornet à 20.00h.



La 1<sup>ère</sup> armée où sert F. Bigo s'était portée sur la Dyle dès le 10 mai et avait atteint son objectif dans la journée du 12. Les bataillons du 1<sup>er</sup> RI avaient effectué les reconnaissances nécessaires. La position s'organisait et les avant-postes se mettaient en place.

L'ennemi était venu au contact dès le lendemain et ses concentrations de chars avaient été prises à partie par l'artillerie amie. Son aviation, très active avait effectué de multiples attaques.

Les avant-postes sont perdus au matin du 15. Un des régiments de la division est enfoncé au cours de la journée, un autre bataillon est encerclé. Voyant cela, l'artillerie française se replie en hâte sous le feu de l'infanterie adverse et perd une importante partie de ses moyens.

Le 1<sup>er</sup> RI se replie sur la voie ferrée Court Saint Etienne-Villers. François Bigo, aumônier de sa compagnie, se multiplie tout au long de la journée avec compétence et sang-froid auprès de ses hommes en détresse.

Le gros de la 1<sup>ère</sup> Armée abandonne donc la ligne de la Dyle dès le 15 et commence une longue retraite vers l'Ouest. François Bigo voit avec amertume son régiment poursuivre son recul jusqu'à Lillois-Witterzee. Le 1<sup>er</sup> RI y installe un centre de résistance le 16 mai.

La retraite vers le Sud-Ouest se poursuit les jours suivants. La division se rétablit enfin sur l'Escaut et s'installe le 20 mai devant la forêt de Raismes. Elle est placée derrière une boucle de la rivière, à l'Est de Condé sur l'Escaut. Elle a abandonné soixante-quinze kilomètres en cinq jours.

Effectué en relativement bon ordre, le mouvement a été couvert par le GRDI. La compagnie de F. BIGO ne s'est jamais trouvée en première ligne mais a effectué tous les déplacements à pied sous de constants bombardements. Il se demande où est passée l'artillerie divisionnaire. Il ignore qu'elle a pris le chemin

de Valenciennes trois jours auparavant à la suite d'une fausse manœuvre de la régulation routière. Elle ne rejoindra la division que le 29.

Les Français n'ont que de vingt-quatre heures pour s'installer en avant de la forêt de Raismes. Les Allemands les talonnent. La position du 1<sup>er</sup> RI est assez forte. Il bénéficie de couverts boisés et d'un certain nombre d'ouvrages bétonnés disposés entre Hergnies et Thiers-la-Grande. Il a l'ordre de résister à outrance.



Léon Trentesaux avait quitté les environs de la frontière française et s'était bientôt retrouvé à La Louvière, petite agglomération entre Mons et Namur où il était arrivé le 10 mai. Il y avait assisté à la messe de Pentecôte le lendemain dimanche. Les communions solennelles de cette journée ensoleillée avaient été troublées par les raids allemands et l'explosion de quelques bombes. La chasse alliée n'était pas intervenue.

L'unité de pionniers à laquelle il appartient était restée en attente jusqu'au 15 mai, date à laquelle l'ordre de reculer lui parvient.



Louis de Cabrol a été affecté à l'escadron "Hippo" du 66<sup>e</sup> GRDI. Il dirige l'un des pelotons de l'escadron commandé par le capitaine Thévenot<sup>46</sup> dont le lieutenant Watson est l'adjoint.

Le mois de mars s'était écoulé paisiblement jusqu'au déclenchement de l'attaque allemande sur la Meuse. Si la 53<sup>e</sup> Di est alors aux premières loges, son groupe de reconnaissance est, lui, au premier rang des fauteuils d'orchestre. Cette position privilégiée pour l'observation, la surprise et la souplesse de réaction est tout-à-fait du goût du jeune sous-lieutenant.

Dans le secteur Charleville-Sedan où il se trouve, les Allemands ont par endroits, cent cinquante kilomètres à parcourir pour atteindre la Meuse. Un corps de cavalerie français où se côtoient les éléments des divisions appartenant aux deux armées en ligne dans cette zone, se porte au-devant d'eux et traverse le fleuve. Il a une mission de retardement. La 3<sup>e</sup> Brigade de Spahis, une des unités désignées pour cette action, reçoit l'appui du Groupement Mas. Le GRDI quitte donc son cantonnement de Baalons, à dix-huit kilomètres au sud de Charleville, pour traverser la Meuse le 12 mai au soir.

Louis aperçoit quelques éléments de la brigade de Spahis au cours de la progression. Les ayant dépassés, le chef d'escadron Mas<sup>47</sup>, commandant du GRDI, parvient au petit trot à Saint-Laurent qu'il dépasse largement. Il constate qu'il n'y a plus personne devant lui, sinon l'ennemi. Isolé, il décide de passer la nuit sur place.

Le Groupement est rappelé en arrière le lendemain et Mas donne l'ordre de regagner Baalons. Le jour se lève très tôt en cette saison. L'aviation ennemie a vite fait de les repérer et les harcèle jusqu'à leur arrivée à Saint-Laurent. Thévenot donne l'ordre à ses pelotons de manœuvrer séparément et de choisir

---

<sup>46</sup> Voir note 312 en fin du livre 3

<sup>47</sup> Voir note 313 en fin du livre 3

leur propre itinéraire pour mieux échapper aux vues ennemies. Tous commencent à se demander où sont les chasseurs français et ceux de la RAF. Ils sont sans doute trop haut pour que l'on puisse les voir affronter les *Focke Wulf* allemands.

Repassant la Meuse, Cabrol constate qu'il n'y a personne pour dynamiter les ponts et regrette de ne pas être équipé pour le faire.

Galopant entre les couverts, progressant au pas entre temps afin de ménager leurs montures, les cavaliers mettent la journée entière pour parvenir à Baalons. Cabrol profite d'une halte près d'un ruisseau pour faire boire hommes et chevaux car ils sont en selle depuis trente heures. Des animaux commencent à claudiquer : sans doute quelque caillou coincé contre les fers. On les examine et tout rentre dans l'ordre.

Au cours de cette même journée du 13, les *panzer* divisions franchissent à leur tour la Meuse au sud de Sedan. Le capitaine Thévenot, blessé par éclats de bombes, est évacué dans la journée. L'officier, très pâle et choqué, est consterné de devoir quitter ses hommes. Son dernier ordre est de leur enjoindre de gagner Chagny où ils arrivent au milieu de la nuit.

L.G. Watson a pris le commandement de l'escadron. La journée a été pénible. Sans cesse harcelé par l'aviation, l'escadron a dû de nouveau dissocier ses pelotons. Ils progressent séparément en se dissimulant tant bien que mal. On apprend en fin de journée avec consternation que Sedan a été enlevé.

L'attaque allemande du lendemain débouche contre la charnière entre les 2<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> armées. Ce point faible est rapidement enfoncé sur le front de la 55<sup>e</sup> DI (2<sup>e</sup> Armée). Les cavaliers du lieutenant Watson s'en aperçoivent aussitôt. La 53<sup>e</sup> DI reçoit une nouvelle mission vers 23.00h le 14 mai. Le mouvement correspondant ne s'achève guère avant 04.00h le lendemain.

La division est installée face au Nord jusqu'à Hagnecourt et face à l'Est par Omicourt et Vendresse. Les cavaliers sont chargés de tenir les ponts de Chémery et de St Aignan sur le canal des Ardennes afin de défendre Vendresse. Cette position est à cinq kilomètres au Nord-Est de Chagny. Les Allemands les devancent en attaquant en direction d'Omont, village situé à mille cinq cents mètres au Nord de leur position de la nuit. Ils reçoivent quand même l'ordre de se porter sur leurs objectifs, mais Omont est déjà défendu par le 12<sup>e</sup> groupe de reconnaissance du X<sup>e</sup> CA. L'ennemi s'étant rapproché, c'est sous le feu de ses armes automatiques qu'ils regagnent leur position de départ des bois de Chagny. Pas pour longtemps d'ailleurs. Omont a été pris entre temps et l'aviation allemande qui les a repérés, les bombarde violemment en prélude à une attaque d'infanterie.

Cabrol commence à comprendre leur tactique. L'aviation légère, très en avant des unités d'infanterie motorisée, cherche à repérer les éléments ennemis les plus avancés. Ceci fait, elle appelle les bombardiers en piqué qui tentent de provoquer le recul de l'adversaire. Si cela ne marche pas, les chars passent à l'attaque en recherchant les intervalles. Si la résistance s'acharne, l'artillerie prépare une attaque d'infanterie en règle. Quand tout est terminé - mais il semble qu'il soit rarement nécessaire d'attendre si longtemps - tout le monde remonte en voiture et repart de l'avant. Pour recommencer un peu plus loin. Tout ceci suppose d'excellents moyens de communication dont les troupes françaises ne disposent pas.

Ces réflexions viennent à l'esprit de Cabrol alors qu'il fait le gros dos sous les bombes. Un nouvel ordre de repli atteint le GRDI : gagner Jonval, mille mètres en arrière. Il y parvient vers 17.00h en même temps que les restes du 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers. Les chars ennemis ne les lâchent pas et débouchent de Chagny qui vient d'être pris. Le Groupement effectue un nouveau recul jusqu'à Saint-Loup, mille cinq cents mètres à l'Ouest. Le mouvement s'effectue de nuit sans incident.

La division, débordée sur ses ailes par le repli des unités voisines, a elle-même subi de très fortes attaques et compte de nombreuses pertes. Elle a tenté en vain de se rétablir à l'Ouest de sa position dans la journée.

Elle est dans une confusion extrême au matin du 15 mai, mais cherche à se réorganiser sur une ligne Terron-Horgne, à l'Ouest de Vence. Des éléments d'autres unités viennent renforcer ses arrières. L'ensemble du GRDI est installé à Hagnicourt de manière à couper la route de Paix-Tenon à Attigny. Il garde ainsi les arrières de la division. L'escadron à cheval se porte sur la route de crête de Paix-Tenon à Neuvisy qui domine la plaine vers le Nord. Des éléments du 53<sup>e</sup> RI les soutiennent. Ils sont en avant et flanc-garde de gauche de la division.

Le scénario classique recommence. Vers 11.30h, Cabrol aperçoit quarante chars ennemis à mille deux cents mètres à sa gauche et une trentaine d'autres encore plus près, à sa droite. Deux puissantes attaques de blindés ennemis sont en cours.

Les centres de résistance de l'infanterie sont bousculés. Les 208<sup>e</sup> et 329<sup>e</sup> RI sont mis en déroute et le 222<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie (RA) se replie, abandonnant armes et munitions. C'est un désastre. Cette puissante attaque ennemie est comme toujours soutenue par ses bombardiers. La division est complètement disloquée et subit de nouvelles pertes, elle ne s'en remettra pas. De leur crête, les cavaliers, atterrés, ont tout vu.

Cabrol est alors chargé de gagner Hagnicourt à six cents mètres au Sud de la ligne de défense avec ordre de tenir ce village coûte que coûte pour permettre à un millier de fantassins isolés de regagner les lignes. Il donne l'ordre de laisser les chevaux à l'abri d'un repli de terrain et de s'installer défensivement dans le village.

L'ennemi arrive rapidement au contact et Cabrol est obligé de faire ouvrir le feu par-dessus la tête des derniers éléments amis en retraite. Il contient difficilement l'adversaire avec ses FM tandis que les chars, contre lesquels il est impuissant, traversent le village. D'autres le débordent. Les maisons brûlent furieusement autour d'eux.

Une demi-heure après, ayant perdu deux hommes, Cabrol voit arriver Morin, son agent de liaison avec l'ordre de décrocher... s'ils le peuvent. Le Groupement est déjà parti et ne compte guère les revoir. L'ayant difficilement rejoint, ils gagnent Puiseux sans autres dommages. Le lieutenant Watson utilise au mieux les défilements, les boqueteaux et un ruisseau providentiel pour se faufiler. Ce village est à quatre cents mètres au Sud-Est de Hagnicourt qu'ils viennent de quitter en flammes.

Louis obtient là sa première citation :

*" Chef de peloton courageux et ardent (...) devant ensuite tenir coûte que coûte pour permettre le repli de l'infanterie ne s'est décroché que sur ordre et avec beaucoup de cran (...)"*

Très mordant, l'ennemi suit au plus près et tente une fois de plus de les envelopper. Ils sont obligés de reculer à nouveau de deux kilomètres sous le feu. Ils marchent droit au Sud, jusqu'à Petit-Ban qu'ils atteignent, à bout de forces à 03.00h du matin.



Jean Sourieau avait regagné la région parisienne en compagnie de son régiment vers le 12 mai pour assister au bombardement de la gare de Creil. Son unité y avait heureusement échappé. Des réfugiés prétendaient que les Allemands avaient franchi la Somme : on ne les avait pas crus. C'était pourtant exact.

Ordre leur est donné de gagner le Sud d'Amiens : deux fois trente kilomètres, cela paraît raisonnable ! Ces deux nuits de parcours, du 1er au 3 juin, sont très éprouvantes. Ce n'est pas la distance qui pose problème, mais le désordre dû aux réfugiés et aux convois militaires. Ils cisailent la route et provoquent d'incessants arrêts. Ces piétinements sous un barda invraisemblable sont épuisants. Le brouillard matinal les protège heureusement des bombardements aériens.

A la fin de la seconde nuit, le régiment parvient à une quinzaine de kilomètres au Sud d'Amiens. Il s'installe dans des villages évacués : Esserteaux, Flers-sur-Noye, Le Bosquel et Conty. La division, placée en second échelon, derrière la 16<sup>e</sup> DI a pour mission de former un barrage antichar entre Selle et Noye. Elle tient un front de dix-huit kilomètres sans obstacles naturels. Le 50<sup>e</sup> RI occupe le secteur Ouest.

Mais où sont donc les Allemands ?

## Chapitre 26 - 20 mai 1940. Débâcle

Depuis le 16 mai, les Allemands sont libres de leurs mouvements dans un vaste quadrilatère. La Meuse est derrière eux, le fossé de l'Aisne à leur gauche, l'Oise et son canal avec la Sambre devant eux et cette rivière elle-même à leur droite.

La rupture vers le Sud est obtenue. Appliquant son plan à la lettre, l'ennemi va maintenant tenter de gagner la mer. Il n'y aura pas de bataille de la Marne cette fois-ci. Ils ont compris les leçons du passé. Von Rundstedt prend grand soin de se garder vers le Sud mais considère que les armées du Nord, françaises, belges et britanniques, ne constituent plus une menace.

Chez les Français le cabinet Reynaud a été remanié et le maréchal Pétain est désormais vice-président du Conseil. Sur le front, la 6<sup>e</sup> Armée du général Touchon, amenée en renfort, a été placée derrière l'Aisne. Blanchard s'est repliée derrière la Somme et la malheureuse 9<sup>e</sup> armée, avec Giraud, se regroupe tant bien que mal derrière l'Oise. Weygand, autre vieille gloire de 14 - 18, a reçu le commandement suprême le 20 mai. Il a confirmé l'ordre donné à la 7<sup>e</sup> Armée, hâtivement réorientée vers le Sud, de s'installer entre la 9<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> de Péronne à Coucy. Ce mouvement s'est achevé le 16 mai.

Les Allemands n'ont aucunement l'intention de laisser souffler leurs adversaires et ont déclenché de foudroyantes attaques le 18. Couvrant quatre-vingts kilomètres dans la journée, ils ont passé la Sambre en force et pris Valenciennes. Puis, faisant Giraud prisonnier au passage, ils ont dépassé l'Oise et atteint Péronne.

Deux jours après, les armées nazies remportent un nouveau triomphe en débordant Arras et s'emparent de Cambrai. Ils atteignent enfin Abbeville par les deux rives de la Somme, après avoir conquis Amiens.

La période qui s'achève le 20 mai a donc été fertile en événements pour le groupe d'Armées N°1, enfermé au Nord de la Somme.



Léon Trentesaux et ses compagnons viennent de vivre des instants dramatiques. Ils ont commencé leur retraite depuis La Louvière en Belgique le 15 mai. Les hommes sont à pied, le capitaine à cheval. Le prêtre, second officier de la compagnie, n'est pas trop mal loti avec la bicyclette que sa position implique. Le temps est superbe, un printemps ensoleillé et la paisible campagne qui les entoure semblent démentir leur inquiétude. Celle qu'ils ressentent à devoir reculer avant même d'avoir combattu.

Ils parviennent à la frontière en unité constituée au milieu d'une foule des réfugiés qui fuient la zone des combats. Cet exode massif et pathétique d'une population terrorisée ajoute encore au malaise général.

Léon Trentesaux raconte :

" On campe la nuit, chacun se niche où il peut : mais le matin il est difficile de rassembler tous les hommes. Nous en perdons quelques-uns qui parfois (...) disparaissent."

Le manque de renseignements n'est pas sans inquiéter la plupart des officiers. Les plus lucides soupçonnent que les Allemands ont percé sur la Meuse et que la 7<sup>e</sup> Armée, la leur, est repoussée vers le Sud.

La compagnie de Trentesaux est enlevée le 16 mai en cars militaires. Elle traverse la Picardie assez facilement en direction de Locon. Ce confort a cependant un prix. Des chasseurs allemands les attaquent en rase-mottes et mitraillent les véhicules qui roulent à découvert dans ce plat pays. On distingue très bien les pilotes et les mitrailleurs. Son capitaine est blessé par des éclats de verre. Trentesaux prend le commandement de la compagnie. Il décide immédiatement de poursuivre à pied : c'est moins voyant. Ils atteignent Locon au Nord de Béthune le même soir. Son unité est chargée d'y défendre le passage de la Lys.



Emile Delahousse est toujours paisiblement installé à Frenoy-le-Grand depuis le début de l'offensive. Il sent une sourde inquiétude grandir autour de lui à partir du milieu de mai. Les équipements les plus précieux sont chargés le 15 sur les lourds véhicules du parc et l'unité est mise en alerte. On fait les pleins. Aucune disposition n'est prise pour éviter que le matériel qui restera sur place ne puisse être utilisé par l'ennemi.

L'ordre de départ parvient le lendemain. Delahousse, qui pilote l'engin de tête, engage le convoi sur la route de Douai. Privés d'information sur ce qui se passe ailleurs, les hommes sont assez surpris de ce déplacement vers l'Ouest. N'était-il pas question de se diriger vers le Nord-Est il y a encore peu ? N'ayant pas d'ordre au-delà de Courchelette, la masse des véhicules s'y arrête pour en attendre. Un jeune lieutenant jaillissant de son automitrailleuse apostrophe Emile peu après :

Ne restez pas là, partez immédiatement, je couvre votre retraite.

Quelques officiers du parc passent au même instant en coup de vent avec leur traction camouflée. Ils transmettent un message qui tombe à terre. On se précipite pour : " Pas-en-Artois ". Il s'agit sans doute de la prochaine destination.

-. Les Allemands ne doivent pas être loin, se dit Delahousse. Comment est-ce possible ?

Perplexité des sous-officiers qui, démunis de carte, n'ont pas la moindre idée de ce qu'il convient de faire. Emile, en bon chef scout, possède une carte générale qui lui en dit assez pour savoir où mener le convoi. Mener, c'est bien le mot, car, placé en tête, c'est lui qui va désormais guider la longue colonne. Sa lenteur est une tentation permanente pour le moindre Stuka en maraude. Elle progresse toujours vers l'Ouest. Elle atteint Hesdin, à mi-chemin de la côte, trois jours après le départ de Fresnoy. Le soldat de première classe Delahousse y rencontre enfin son capitaine au bord de la route

- . Que fait-on, Mon capitaine ?

Réponse désabusée :

- . Je n'en sais rien.

L'ennemi les serre de plus près qu'ils ne le pensaient car, soudain :

Brram ! Un premier obus passe au-dessus de leurs têtes et éclate à cent mètres de là. Un char allemand doit traîner dans le secteur. Il a heureusement tiré de trop loin. Le convoi est un peu dissimulé par un mouvement de terrain : autrement c'était le tir au pigeon. On repart en hâte vers Desvres. Arrivé là on peut souffler un peu. Les ordres de l'état-major se font toujours attendre.

La journée a été harassante. Chacun constate que les routes sont de plus en plus encombrées au fur et à mesure de la montée vers le Nord. La longue colonne de véhicules peu maniables est souvent obligée de s'arrêter en rase campagne. Il faut laisser passer les unités qui marchent en sens contraire. Personne n'est alors très rassuré car l'aviation ennemie est de plus en plus active. Elle ne s'intéresse pas, heureusement, pour l'instant à autre chose qu'aux unités de première ligne situées plus à l'Est. Le plus inquiétant demeure que personne ne semble renseigner. Le plus grand désordre paraît régner.



Le lieutenant Lescure vient d'achever l'organisation de sa nouvelle position. Il s'apprête à prendre quelque sommeil quand il reçoit au milieu de la journée du 16 l'ordre de gagner Charleroi. Les hommes, sans cesse sur le qui-vive, sont irrités d'avoir creusé pour rien et le moral s'en ressent. Lescure s'emploie à leur rendre leur bonne humeur malgré la fatigue de ces constants déplacements. Il parvient à destination avec sa section vers 18.00h. La ville est à tout instant sous les bombes, certaines sont des engins à retardement. Les Stukas partis, chaque explosion inattendue provoque une vaste partie de plat-ventre sous des gerbes de dangereux éclats.

Placé sur la Sambre, face au Nord, il aperçoit de là le pont de chemin de fer qui a été détruit : d'ailleurs assez mal. Il faut renforcer l'obstacle. Lescure, responsable du secteur, ordonne de faire dérailler deux wagons lourdement chargés au milieu d'une travée qui n'a pas sauté. Ceci fait, il effectue ensuite une patrouille sur la rive opposée. Il fait incendier une péniche qui pourrait servir de moyen de franchissement. Quelques barques, sur la rive amie, sont détruites à coup de grenades.

Il est en première ligne, les Allemands peuvent arriver à tout instant. Frédéric Lescure n'a pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures et peste de ne pas être relevé par l'adjudant de compagnie. Bon prince, il lui pardonne mentalement car il doit être aussi fatigué que lui.

Sommeil ou pas, il ne reste pas longtemps là. Les Allemands se sont déjà infiltrés dans Charleroi. L'infanterie amie quitte la ville par petites colonnes, en rasant les murs, les armes braquées sur les façades opposées.

La division poursuit sa retraite en bon ordre vers Maubeuge et Bavay où elle parvient le 18 mai vers midi. Avec les détours, Lescure calcule que cela représente quatre-vingts kilomètres à pied depuis Charleroi. Leur marche épuisante s'est effectuée à la lueur d'immenses incendies et sous les bombardements. Certains de ses hommes ont flanché. Il a dû se charger lui-même du trépied d'une mitrailleuse. Il se félicite d'avoir entretenu sa bonne forme physique grâce aux longues marches dominicales de Selongey. Comme tout cela paraît lointain au milieu de ce charivari guerrier !

Une courte halte casse-croûte vers minuit lui permet de rameuter les traînards de son bataillon. Il utilise le side-car du commandant. Il en ramène plus de vingt. Au dernier voyage, ils sont sept juchés tant bien que mal sur cet engin. Il n'a bien entendu pas le temps de manger. Il a le plaisir de constater au moment du départ que sa section est complète. Pourtant, remarque-t-il :

" Les hommes sont tellement épuisés qu'ils tombent comme des billes de bois."

Lescure n'arrête pas de parcourir les rangs pendant la marche pour stimuler et encourager sa troupe. Il a quinze ans de plus qu'eux et n'en revient pas d'être capable d'un tel effort sans avoir pu dormir depuis trois jours.

Arrivé le 18 mai en milieu de journée, Frédéric, totalement harassé, réussit à dormir deux heures d'un sommeil proche de la syncope avant de s'installer en défense dans un bois :

" Au milieu d'un embarras indescriptible de civils, de militaires, de camions, de canons, de bicyclettes etc."

Il n'a pas le temps de se reposer bien longtemps et doit repartir au milieu de la nuit. Il doit gagner une zone où des ouvrages avancés de la ligne Maginot leur permettent de mieux se rétablir. Ils sont, pour quelques heures, en deuxième position. Cela ne dure pas. Le régiment qui les couvrait, est attaqué et pris d'un début de panique :

" Je vois encore les mulets partis à fond de train avec des officiers juchés sur les voiturettes de mitrailleuses. Le tout au milieu d'une cohue inimaginable de civils et de militaires dévalant rapidement un chemin qui traverse nos positions."

Ce 20 mai, au milieu de la journée, les guetteurs signalent des chars allemands qui s'approchent.

Attention, les Allemands sont là. Les Allemands sont à cent mètres, etc.

Moment d'intense émotion, Lescure est sur le point de déclencher le feu quand :

" Un fanion apparaît, c'étaient nos chars qui rentraient."



François Bigo n'a guère eu le temps de souffler non plus en arrivant dans le secteur de la forêt de Raismes avec le 1<sup>er</sup> RI. L'aménagement de la position, les repérages, les distributions de toutes sortes sont incessantes pendant la journée de répit que leur laisse l'adversaire.

Ce dernier tâte le dispositif français dès le 21 et commence une canonnade en règle. Les canons de la division ont rallié à temps après leur escapade. Ils s'emploient avec succès en contre-batterie. Ces combats durent deux jours jusqu'à ce que l'ennemi réussisse à passer une première fois l'Escaut le 23 mai. Il ne parvient pas à déboucher de sa maigre tête de pont. La 1<sup>re</sup> DIM résiste farouchement et le contre-attaque. Elle est malheureusement incapable d'empêcher un second franchissement qui, cette fois, est suivi d'une forte poussée adverse.

La retraite devient inéluctable le 26 mai. Les restes de la division se réfugient avec mille difficultés derrière la Scarpe. Ils ne réussissent pas à s'accrocher à la rivière et il leur est prescrit de se regrouper au Sud-Est de Lille.



De son côté, le matelot-timonier Yves Cortadellas connaît à Dunkerque l'un des nombreux avatars de sa carrière mouvementée. Après celui de l'aéronavale, ce sont de nouveau des avions qui provoquent le suivant.

Une reconnaissance aérienne française, deux Moranes 406 aux cocardes tricolores bien visibles, survolent le port et ses environs à plusieurs reprises. Ce sont des appareils d'observation qui, aux yeux de l'amiral Abrial, commandant de la place, auraient été mieux employés ailleurs.<sup>48</sup>

Le pot offert sur la passerelle de l'Amiens par Yves en l'honneur de son saint patron à la fin de la journée du 19 mai est ensuite brutalement interrompu. On sonne le branle-bas de combat. Le temps d'écluser hâtivement le mousseux au fond des verres et tout l'équipage est aux postes de combat, casque en tête et gilets de sauvetage capelés. Le navire est à quai et ne peut donc manœuvrer. Il est attaqué par une dizaine de Stukas que la DCA ne semble pas gêner. Ils en ont aux installations mais puisqu'il y a là un navire ennemi... Le couler ou au moins l'endommager serait plus glorieux sur un bilan ! L'Amiens est bientôt atteint sur l'arrière par une bombe explosive au milieu d'une pluie de projectiles incendiaires destinés aux bâtiments du port. L'équipage, d'abord assourdi par les sirènes stridentes des appareils en piqué, subit des pertes sensibles.

---

<sup>48</sup> Voir note 314 en fin du livre 3

Yves est parmi les blessés. violemment projeté sur le pont par la déflagration il est sérieusement touché au visage. Plus grave, une de ses jambes est sévèrement atteinte. On le relève en fin d'alerte il est promptement lavé, piqué, pansé, plâtré... et cité :

*" A fait preuve d'un grand courage et d'une ardeur remarquable*

Le voici nanti d'un transport de luxe. L'Amiens, en effet, a eu de nombreux blessés et le pacha préfère gagner l'Angleterre pour les y débarquer. Il ne veut pas quitter son poste trop longtemps.

Le surlendemain 20 mai, Yves, dûment contrôlé au *Royal Naval Hospital*, les poches bourrées de cigarettes et de chocolats par quelques nurses attendries par sa jeunesse, est rendu à son pacha... sur une paire de béquilles.

Il pourra toujours enfile les cartouches sur les bandes de mitrailleuses !

## Chapitre 27 - 11 mai 1940... Peau de chagrin

La malheureuse 9<sup>e</sup> Armée française, définitivement dispersée, n'est plus que scories. Le calvaire des autres grandes unités du Groupe d'Armées N°1 au Nord de la Somme et à l'Ouest de l'Escaut commence. En douze jours, les coups de boutoir allemands viendront à bout de l'armée belge qui capitule le 30, des Britanniques qui préparent leur rembarquement dès le 26 et des divisions françaises épuisées par d'incessants reculs.



Frédéric Lescure reçoit un nouvel ordre de repli sur Valenciennes mais il est trop épuisé pour marcher encore. Recru de fatigue et d'anxiété, il a le sentiment d'avoir abusé de ses forces. Ses hommes s'en aperçoivent. Ils dénichent un cheval de labour qui traîne par-là, y fixent une selle de rapine et le laissent ainsi fermer la marche, revolver au poing.

Survolés à plusieurs reprises par les escadrilles ennemies, il est surpris de voir que deux des avions portent des cocardes françaises. S'agit-il le 20 mai des appareils observés la veille sur Dunkerque ?

C'est dans un état proche de l'épuisement total mais heureusement aidé par ses hommes qu'il réussit à atteindre Valenciennes. Il y passe quelques heures, puis parvient à Anzin où son régiment organise une nouvelle position défensive.

Il s'installe dans une pharmacie et va, jusqu'au 25 mai récupérer quelques forces à la faveur d'un arrêt prolongé. La ville est occupée par l'adversaire, le grand pont de pierre qui relie Anzin à Valenciennes a été détruit. Là encore, l'amas des moellons pourrait permettre le passage. Lescure met la presque totalité de ses armes en batterie sur ce point dangereux. Bien lui en prend. Une attaque de nuit, éventée à temps par un guetteur attentif, est repoussée avec des pertes sévères grâce à la concentration des feux sur cet endroit.

La marche vers la mer reprend le 26 mai. Frédéric bénéficie d'une chance insolente. Son régiment enfermé dans Lille, est tout entier fait prisonnier à l'exception du lieutenant Lescure et d'une fraction de son bataillon. Le colonel Quantin est tué sous les yeux d'Henri Lescure, frère de Frédéric, par un obus tombé sur son PC. Ayant reçu l'ordre de gagner Templeuve, Lescure y parvient après une longue et pénible marche de nuit. Il s'installe dans une maison qui vient à l'instant de recevoir une bombe à retardement. Sous ses yeux stupéfaits, le propriétaire s'empare de l'engin, le soulève avec peine et va, avec mille précautions le déposer dans un champ voisin.

Les Allemands, toujours lancés aux trousses de la 15<sup>e</sup> DIM surgissent dans le village peu après. Un canon de 37 bien placé à raison de leurs automitrailleuses et ils n'insistent pas.

Deux compagnies du bataillon de Lescure dont la sienne, sont chargées la nuit suivante de mener une contre-attaque dans la région d'Armentières. Il faut donc traverser Lille. Embarqués sur des véhicules blindés, les hommes s'assoupissent malgré les incessants cahots. Les engins sont arrêtés à tout instant par des zones bombardées couvertes d'entonnoirs ou par des croisements tenus par l'ennemi. Ils n'atteignent Lille que vers minuit le 27 et Lescure note :

- . Nous serions allés aussi vite à pied !

Ils s'aperçoivent bientôt qu'il leur est quasiment impossible de sortir de la ville pour accomplir leur mission. Cette contre-attaque aurait dû être effectuée depuis longtemps. Toutes les issues vers le Nord-Ouest sont gardées par l'ennemi. Ils errent toute la nuit. Ce n'est qu'au petit jour qu'un chemin de terre non gardé leur permet de gagner Pont-de-Nieppe à pied. Arrivés là, ils s'installent en défense face à la Lys. Cette contre-attaque avortée leur a permis de ne pas être capturés. Contrairement à la quasi-totalité de la division, général compris. La grande unité a subi de lourdes pertes avant sa reddition. Celle du chef de bataillon Henry Duchêne en particulier. Il trouve la mort au cours de cette opération.

C'est donc un embryon de bataillon, toujours discipliné et encadré, qui s'apprête à vivre les dernières heures de cette pénible retraite. Lescure fait brûler un grand nombre de chalands immobilisés sur la Lys et reçoit l'ordre final :

" Se replier par l'itinéraire Nieppe... Poperinge... Hondschoot... Bray-Dunes. S'alléger (...) armes individuelles seulement (...) Ne pas attendre faire vite " Cette fois, nous avions compris, le désastre !

Une des sections de sa compagnie a perdu son chef. Lescure la prend sous son commandement. D'autres isolés le rejoignent peu à peu car c'est un meneur d'hommes qui inspire confiance. Ils sont à Poperinge le 29 mai au matin. La ville est presque rasée mais les bombes continuent à tomber sur le carrefour central. Un général français en grande tenue y règle la circulation. Le génie prépare des destructions à chaque pont. On aperçoit de plus en plus de gros matériel saboté ou carrément abandonné.

La petite troupe couvre quatre-vingt-deux kilomètres en un peu moins de vingt heures. Elle arrive au terme de son épuisante randonnée en vue de Bray-Dunes. Elle aperçoit enfin la chasse alliée et la DCA résister victorieusement à la *Luftwaffe*. Lescure se dit in petto :

" *L'homme : c'est tout de même une bonne machine.*"



Ayant quitté la région de Mons quelques jours auparavant, Trentesaux et sa troupe ont marché continuellement, nuit et jour. Ils sont passés par Bouchain et la région de Douai avant d'atteindre Locon près de Béthune. Ils n'ont trouvé que des maisons vides sur leur passage. Évacuées précipitamment, on y trouve le ravitaillement nécessaire. Pourquoi le laisser aux Allemands ? Ils sont sans nouvelles et, ne recevant plus d'ordres depuis un moment, se sentent isolés de tout.

Une des pauses de cette marche forcée leur permet de découvrir un poste de TSF dans une maison abandonnée. Ils ignorent tout de la situation générale. Aussi s'empressent-ils de tourner le bouton pour écouter les informations :

-. Tandis que nos troupes reculent dans le Nord, elles tiennent bon sur la ligne Maginot etc.

Arrivé à Locon., Trentesaux va connaître deux jours de calme relatif pendant lesquels il organise une nouvelle position. Il fait brûler toutes les péniches et leur chargement. Il n'a pas son pareil pour remonter le moral de ses hommes, deviner leurs angoisses et leur lassitude. Ses supérieurs en ont été frappés et :

" *A une très grande connaissance des hommes et agit sur eux de façon amicale et bienveillante (...)* ", dit la citation qui lui sera décernée.

Il fait le tour de ses positions à bicyclette plusieurs fois par jour, parlant à l'un, écoutant l'autre. Il entend des coups de feu claquer autour de lui l'après-midi du 22. Il n'a rien vu mais se rend rapidement compte qu'il est la cible. Le voici à plat ventre dans la poussière essayant de se faire tout petit. Pas assez cependant car il est atteint par une balle, Pénétrant dans la cuisse gauche elle se loge à hauteur de la hanche.

Le tir s'arrête au bout d'un instant, alors qu'il fait le mort. Ses hommes, alertés, se précipitent pour le mettre à l'abri On trouve une voiture abandonnée où il reste un peu d'essence. Étant tout près de Hazebrouck où il enseignait encore hier, il s'y fait transporter. Il espère trouver des mains amies. Hélas ! tout est silencieux dans la cour déserte. Le collègue est vide, comme mort. Seul un vieux domestique finit par émerger tout effaré. Il ne peut rien faire. L'abbé Trentesaux se contente de lui demander de prévenir ceux de la maison qui viendraient à y passer.

Fort déçu de ne pouvoir être soigné au milieu d'amis comme de ne pouvoir bientôt reprendre sa place auprès de ses hommes, le Père ne se rend pas encore compte de la gravité de sa blessure. A Bailleul où on l'emmène ensuite, la situation n'est ni meilleure, ni plus sûre. L'hôpital psychiatrique est encombré de blessés. Il y a des brancards partout et les médecins sont débordés. Il trouve quand même une place dans la cave. La salle d'opérations ayant été détruite la veille par une bombe, il ne peut être soigné sérieusement



Yves Cortadellas, bien que blessé, a repris son service à peu près normalement sur l'Amiens. Le navire fait des va-et-vient à travers la Manche pour évacuer les troupes. Le spectacle qu'elles offrent n'est pas toujours très édifiant. Des groupes de Français souvent désemparés et sans encadrement, pillent parfois les débits de boisson avec des résultats prévisibles. Par contraste, les Britanniques ont généralement gardé leurs armes et restent sous discipline. Des Français, voulant embarquer à tout prix, essaient de grimper dans des embarcations déjà surchargées. Elles risquent de chavirer. Les marins anglais sont obligés de leur frapper les mains à coups de rames pour les obliger à lâcher prise.



Forcée d'abandonner sa position sur l'Escaut, la 1<sup>ère</sup> DIM de François Bigo, regroupée au Sud de Lille, se scinde en deux. Une colonne motorisée où se trouvent le prêtre et quatre cents hommes du 1<sup>er</sup> RI, le général de Camas et l'artillerie divisionnaire gagne Dunkerque. Ils participeront à la défense de la tête de pont. La colonne à pied est commandée par le général Jenoudet, commandant l'infanterie divisionnaire. Progressant plus lentement, elle trouve la route de Dunkerque barrée par l'ennemi. Elle se replie sur Loos où elle mènera une défense héroïque pendant trois jours. A bout de munitions, elle n'aura d'autre issue que la reddition. L'ennemi lui accordera les honneurs militaires mais le général Jenoudet sera fait prisonnier le 29 mai.

François Bigo atteint la zone Malo-Bray-Dunes avec ses hommes dans un état d'extrême fatigue. Les unités d'infanterie, tant bien que mal installées dans les dunes, attendent leur embarquement. La tête de pont est sans cesse survolée par l'aviation ennemie. La chasse britannique se manifeste à nouveau à partir de la Grande-Bretagne.

La providence qui semblait jusqu'ici protéger le jeune ecclésiastique semble l'abandonner. Une bombe de forte puissance tombe près de lui. On le relève totalement inconscient. Il n'a en apparence que des blessures superficielles mais souffre visiblement d'une très forte commotion.



Delahousse ne s'arrête guère à Desvres où il passe le 20 mai à la tête de son convoi. Toujours sans instructions, il gagne Boulogne. L'adversaire remonte vers le Nord pour occuper les ports de la côte et encercler les armées alliées. Il s'approche dangereusement de la cité nordique dès le 23. La colonne gagne Sangatte où un officier prétend les mettre en position défensive. Oui, mais avec quelles armes ? Ils n'ont que des fusils. Le bon sens reprend ses droits et on finit par les laisser passer.



L'infortune de guerre a rassemblé cinq des protagonistes de cette histoire dans ce petit lambeau de France encore libre mais labouré d'obus et de bombes. Quatre sont sérieusement blessés. Des choix décisifs vont bientôt s'offrir à eux. La liberté prévaudra-t-elle malgré son prix exorbitant

## Chapitre 28 - 4 juin 1940. Un Anglais... un Français.

Quelques régiments alliés défendent désespérément le périmètre de Dunkerque. Ces derniers jours d'attente, sous le feu, certes, mais assez loin des combats au sol, font figure de parenthèse pour certains. L'assourdissant vacarme de l'artillerie amie et des bombes, la fatigue des corps, le vide des cerveaux qui ne réalisent pas encore la réalité de la défaite, la présence d'une très forte DCA alliée et d'innombrables bateaux au large, se conjuguent pour créer un climat irréel.

La tête de pont est un long rectangle. Elle s'appuie à l'Ouest aux marécages de l'Aa et Gravelines. A l'Est sur ceux de Moères et Bray-Dunes et au Sud au canal de la Colme, commandé par la petite place de Bergues où la défense a été ramenée le 27 mai.



Yves Cortadellas et l'Amiens opèrent le long du littoral français depuis le 1<sup>er</sup> juin. Ils aperçoivent Saint-Valéry-en-Caux et Port-Jérôme en feu. Le Havre flambe et des chasseurs allemands s'intéressent à eux de près.

L'avisoyant ayant achevé sa mission, regagne Cherbourg. Il y règne une pagaille monumentale. Cela n'empêche pas L'amiral Platon de remettre sa Croix de Guerre au jeune timonier le 6 juin. La cérémonie se déroule sur la plage arrière de l'Amiens. Comme pour bien en souligner le tragique contexte, une attaque aérienne vient en perturber le solennel déroulement. Un début de panique se déclenche et les couacs des clairons illustrent assez mal le sérieux de l'événement.

Peu après l'Amiens reprend la mer : une nouvelle et dernière fois pour l'Angleterre.



Des ambulanciers britanniques démenagent tous les blessés de l'hôpital de Bailleul le 24 mai dans la matinée. L'ennemi approche et on ne peut les laisser là. Un convoi d'ambulances se forme. Il démarre mais le trajet est terriblement lent sur ces routes étroites et encombrées. La colonne est sans cesse survolée par l'ennemi. Léon Trentesaux n'a toujours pas été opéré. Il arrive à Dunkerque le lendemain en début d'après-midi.

Personne n'a rien mangé depuis deux jours. Ce n'est pas l'unique et maigre tranche de pain avec beurre et confiture, si bienvenue soit-elle, qui apaise la faim de tous ces blessés. L'attente au port dure jusqu'au soir mais aucun navire ne se présente.

- *Come back tomorrow*, est le laconique commentaire des imperturbables dispatchers anglais.

Les ambulanciers s'éloignent de l'enfer et s'installent en pleine campagne. Ils évitent ainsi les bombes qui pleuvent sur la ville. Le Père est toujours dans son ambulance. Le magnifique soleil de cette belle journée de mai la transforme en étuve. Le blessé n'embarque que le soir du 26. Il est dûment pourvu de cachets contre le mal de mer, pour, lui dit-on, rallier Douvres.



François Bigo, très grièvement blessé la veille et toujours inconscient, est évacué vers Angleterre.

Le Seigneur, cependant, a encore besoin de lui pour les tâches de miséricorde qui lui sont confiées et lui accordera une guérison longtemps chancelante mais définitive.



Emile Delahousse a finalement mené son convoi à travers les faubourgs de Dunkerque jusqu'à Bray-Dunes. Il y retrouve enfin trois de ses officiers. Installés dans une villa abandonnée, quelques-uns de ses camarades et lui vont rester là une dizaine de jours. Le ravitaillement, abondant, est assuré par les rapines des plus entreprenants. On déniche un poste de radio mais les accumulateurs manquent. Qu'à cela ne tienne ! Ils ont remarqué que les Anglais jetaient systématiquement leurs véhicules dans le canal. C'est un jeu d'enfant d'y récupérer les précieuses batteries. Le colonel du 12<sup>e</sup> Zouaves, passant devant la villa, reconnaît une émission en français. Il vient aux nouvelles dont il est sevré depuis plusieurs jours. Cet officier assure la défense de la partie Nord du périmètre. Il a imaginé de constituer un barrage avec tous les véhicules abandonnés auxquels il mettra le feu à l'arrivée des Allemands. Ce procédé et une vigoureuse défense les arrêteront pendant quarante-huit heures.

L'ordre de gagner Dunkerque parvient aux rescapés de la colonne du parc automobile le 2 juin au matin. Une trentaine d'hommes s'y rendent à pied. Ils passent par Malo-les-Bains, pour gagner le môle Sud du port. Ils attendent l'embarquement près de l'écluse.

Ce groupe est pris à partie par un 88 ennemi le lendemain soir. Delahousse est blessé par un éclat au bassin vers minuit. Il est pansé provisoirement par un médecin français.

Le 3, il réussit à se traîner à quatre pattes jusqu'à l'extrémité du môle et retrouve là d'autres blessés français. Il y passe une très inconfortable journée en leur compagnie. Ce n'est finalement que le 4 juin, à deux heures du matin, qu'il peut embarquer sur le contre-torpilleur Le Bouclier. Les circonstances de ce départ sont dramatiques. Le navire avait, paraît-il, évacué la veille l'amiral Abrial et son état-major. Revenu à Dunkerque, il s'approche du quai mais sans s'amarrer afin de pouvoir manœuvrer rapidement. Les embarcations vont chercher les blessés mais les gens valides se précipitent.

Les handicapés, incapables de marcher, restent sur le môle. Le pacha se fâche à cette vue. Il dépêche aussitôt son second et quatre marins, baïonnette au canon, pour protéger l'embarquement des blessés. Emile se retrouve enfin en relative sécurité dans l'infirmerie. Il y trouve un officier de marine qui, chargé de faire sauter la soute à obus de l'une des casemates du port, a été brûlé. Il est si bien pansé que l'on ne lui voit plus qu'un œil.



Lescure sent bien que la partie est jouée. Aussi laisse-t-il ses hommes se servir au passage et prélever toutes sortes de vivres. Dans les magnifiques camions de ravitaillement britanniques abandonnés presque intacts en particulier. Plus loin ils ont fort à faire pour éviter les files de véhicules qui brûlent furieusement. Certains explosent sur leur passage.

Il se trouve désormais à la tête d'environ cent cinquante hommes et, sur la foi de vagues renseignements, les dirige vers La Panne. Ils doivent soi-disant y embarquer. Ils refusent de détruire leurs armes comme ils en ont l'ordre. Ils préfèrent enterrer sur la plage les mitrailleuses, FM et fusils qu'ils ont eu le courage et la discipline de transporter jusqu'au bout. Rien n'a été abandonné et l'unité a gardé sa cohésion. Elle le doit à la valeur d'un chef énergique et humain. Cette attitude résolue et ses qualités de combattant lui valent une brillante citation :

- " *Superbe conduite au feu depuis le début des opérations. S'est particulièrement distingué au cours des journées des 16, 24 et 28 mai, faisant preuve d'un moral élevé et d'un courage remarquable.*"

L'état-major du secteur d'embarquement lui a dit de se débrouiller. Voyant deux barques abandonnées, il fait réparer la plus petite. Sept de ses hommes s'y jettent. Elle revient quelques instants après :

" Entre temps un groupe de soldats anglais est venu nous rejoindre et la prend d'assaut. J'obtiens avec peine qu'il y ait moitié d'Anglais et moitié de Français. Au second retour, il n'y a plus rien à faire, les Anglais prennent toutes les places. Il eut fallu aller déterrer nos armes pour nous faire respecter."

Dégoûté, Lescure emmène sa troupe vers Malo-les-Bains le 31 mai. Il y retrouve d'importants éléments de sa division. Il y a là plus d'un millier de soldats. Trois cents hommes des transmissions, autant du génie et cent cinquante fantassins isolés et plusieurs officiers en font partie. Ceux-ci, bien que parfois plus gradés, lui demandent de prendre le commandement. Il accepte et effectue plusieurs aller et retours jusqu'au casino où se trouve encore provisoirement le PC de l'amiral Abrial. Il n'y trouve aucun ordre précis pour l'embarquement de son détachement.

L'intense pilonnage aérien, auquel se joint désormais l'artillerie allemande, se poursuit toute la journée. Beaucoup de projectiles n'explorent heureusement pas ou pénètrent auparavant dans le sable fin et profond de la région. Tout le monde est couvert de ce sable qui s'insinue partout. C'est un moindre mal. L'aviation alliée se montre en force et le moral général y trouve son compte.

Ce même soir, Lescure pénètre dans un immeuble pour dormir. Tous les lits étant pris, il s'installe tant bien que mal sur le béton du garage. Il est impossible de s'assoupir. Pour passer le temps il se rend une nouvelle fois au casino. Il n'y trouve rien de nouveau, sinon un violent tir d'artillerie qui fait de nombreux blessés. Il revient à son immeuble et ne le trouve pas dans l'obscurité. Il reconnaît une maison voisine et s'arrête soudain, stupéfait. Il n'y a plus pierre sur pierre, une bombe a tout aplati.

Le 31 mai, à deux heures du matin, Lescure reçoit un ordre d'une précision toute pascalienne

- . Partir au mieux.

Il interprète cette martiale injonction en passant plus de deux heures dans l'eau à aider ses hommes à se hisser dans les embarcations. Un émissaire du colonel Tarrade, commandant l'infanterie divisionnaire et échappé de Lille, le cherche. Il le trouve effondré sur le sol, pâle et respirant avec difficulté. Il a trop exigé de ses forces : il est complètement à bout. On le transporte au PC où, nourri, séché et réchauffé, il trouve une botte de paille dans la cave. Il s'y écroule pesamment et s'endort aussitôt.

A quelques pas de là, François Baconnais, le parachutiste avorté<sup>49</sup>, vient d'être gravement blessé. Opéré en Angleterre peu de temps après, on ne pourra pas sauver l'un des ses yeux.

Cette triste épopée s'achève le lendemain par une scène étrange. La compétition entre Français et Anglais pour embarquer sévit de plus belle. Frédéric Lescure est obligé de s'interposer avant que les hommes n'en viennent aux mains. Posté sur une passerelle d'embarquement étroite et branlante, il passe plus de trois heures sous les bombes à répéter inlassablement :

" Un Anglais... Un Français... Un Anglais... Finalement la colonne britannique disparaît... Nous sommes seuls... Je descends le dernier sur un petit destroyer anglais."

Les plages seront bientôt désertes. De longues colonnes de prisonniers prennent la route des camps. Mélancoliques litanies d'une défaite avérée.

---

<sup>49</sup> Voir note 315 en fin du livre 3

## NOTES DU LIVRE III

### 301. Composition du Corps Expéditionnaire Français en Scandinavie (C.E.F.S.)

Unités	Lieu de	Date	Echelon
1 <sup>ère</sup> Division légère de Chasseurs	Première vague		
5 <sup>e</sup> Demi-Brigade			
53 <sup>e</sup> BCA	Namsos	19/4	1
67 <sup>e</sup> BCA	Namsos	19/4	1
13 <sup>e</sup> BCA	Namsos	19/4	1
27 <sup>e</sup> Demi-brigade			
6 <sup>e</sup> BCA	Stoveien	28/4	2
12 <sup>e</sup> BCA	Skaanland	28/4	2
14 <sup>e</sup> BCA	Skaanland	28/4	2
Légion			
13 <sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Etrangère			
1 <sup>er</sup> bataillon	Balangen &	5/5	3
2 <sup>ème</sup> bataillon	Harstadt	5/5	3
Pologne			
14 <sup>e</sup> Demi-Brigade polonaise	Harstadt	7/5	3
2 <sup>e</sup> Demi-Brigade polonaise	Salangen	7/5	3
2 <sup>ème</sup> Division légère de chasseurs	Seconde vague		
2 <sup>e</sup> Demi-Brigade			
9 <sup>e</sup> BCA	Glasgow	1/5	1
20 <sup>e</sup> BCA	Glasgow	1/5	1
49 <sup>e</sup> BCA	Glasgow	1/5	1
24 <sup>e</sup> Demi-Brigade			
19 <sup>e</sup> BCA	Greenock	14/5	2
69 <sup>e</sup> BCA	Greenock	14/5	2

### 302. Le capitaine Celerier de Sannois

Le capitaine Marie Raymond Maxime Celerier de Sannois, MPLF, est un saint-Cyrien de la 106<sup>e</sup> promotion (1920-1921), "La Dernière de la Grande guerre". Décédé le 16 avril 1946 au large de Marennes.

### **303. La prise de Narvik**

Bjervik une fois pris, Narvik, un peu plus au Sud, n'est plus défendable. La ville tombe le 28 mai à 20.00h quand le 2<sup>e</sup> Bon de la DBLE y entre deux jours après que le général Béthouart ait reçu l'ordre d'évacuer la Norvège. Cette seconde victoire permet d'embarquer sans incident les troupes alliées, essentiellement françaises, le 7 juin, sous le nez d'un ennemi démoralisé.

Le 6<sup>e</sup> BCA sera cité à l'ordre de l'armée, ajoutant ainsi une palme à un fanion qui en portait déjà six et trois étoiles au titre du conflit précédent.

Gabriel Morand, futur Cadet de la France Libre, appartenait à la 5<sup>e</sup> Demi-Brigade de Chasseurs qui était intervenue à Namsos où elle avait débarqué le 19 avril 1940.

René de Lajudie appartenait au 9<sup>e</sup> BCA qui, faisant partie du premier échelon de la seconde vague, n'avait pas dépassé la Grande-Bretagne.

### **304. 15<sup>e</sup> Division d'Infanterie Motorisée**

Série : Active. Type : Nord-Est motorisé.

Complète en personnel et en matériel.

Général Parisot, commandant la division.

Infanterie :

4<sup>e</sup> RI : Col. Tranchant

27<sup>e</sup> RI : Col Quantin, (Cdt H. Duchêne & Lt F. Lescure)

134<sup>e</sup> RI : Col. Hamant

Cavalerie : 4<sup>e</sup> GRDI, Col. De Saint Didier (motorisée avec automitrailleuses)

Artillerie : 1<sup>er</sup> RA tracté, 201<sup>e</sup> RAL tracté (deux groupes de 155), 1<sup>ère</sup> batterie antichars.

### **305. Léon Trentesaux**

Né le 13 septembre 1908 à Tourcoing, Léon Trentesaux est le second des neuf enfants de Ferdinand et Virginie Carissimo : ceux-ci, négociants en beurre et œufs, habitaient au N°46 de la rue de Lille.

### **306. François Bigo**

François Antoine Pierre Marie Bigo, né le 5 avril 1912 est le neuvième enfant d'une famille de dix issue de Ernest Emile Joseph Bigo (né à Lille en 1870) et de Marthe Blot (second mariage contracté en 1900). Le jeune François est ondoyé le 9 avril 1912.

### **307. 1<sup>ère</sup> Division d'Infanterie Motorisée**

Série : Active. Type : Nord-Est motorisé.

Très bon potentiel du point de vue armement, matériel roulant incomplètement modernisé et renouvelé ; unité entraînée mais non aguerrie.

Général de Camas, commandant la division

Infanterie

1<sup>er</sup> RI : Col. Nalot (S/Lt F. Bigo)

43<sup>e</sup> RI : Col. Meyer

110<sup>e</sup> RI : Lt Col Derache

Cavalerie : 7<sup>e</sup> GRDI Lt/col de Vernejoul (motorisée avec automitrailleuses)

Artillerie : 15<sup>e</sup> RA (75 tracté tous terrains) ; 215<sup>e</sup> RA Lourd : 1 groupe de 105 & 1 groupe de 155 (tractés).

### **308. Groupement de Reconnaissance de Division d'Infanterie.**

Chaque division d'infanterie française, les troupes de forteresse exceptées, disposait en principe d'un groupe de reconnaissance de cavalerie dont la mobilité permettait soit d'éclairer vers l'avant les régiments moins mobiles, soit d'assurer des liaisons latérales, soit enfin d'agir comme élément retardateur.

Ces Groupements n'étaient pas destinés à tenir solidement des points d'appui dans les opérations défensives, mais à occuper momentanément les points hauts du terrain pour permettre l'observation des mouvements ennemis et à provoquer, par leur présence, le déploiement des forces adverses. Ceci les retardait et permettait, en principe, d'analyser sa force et son axe de progression.

Dans les phases offensives du combat leur rôle consistait à déceler l'ennemi assez tôt pour permettre aux unités d'infanterie et d'artillerie de se déployer dans les meilleures conditions tout en couvrant cette phase de l'action.

La composition en était la suivante:

- Commandant du Groupement et peloton de commandement.
- Escadron moto : 49 motos, une liaison dépannage.
- Escadron mitrailleuses et canons de 25 : y compris un canon de 37.
- 2 groupes de canons de 25 tractés par chenillettes
- Escadron à cheval : 3 pelotons de deux groupes + 1 cuisine roulante.
- Génie : 2 officiers, 50 gradés et sapeurs, camions et camionnettes.
- Une section de canons de 75.
- Un détachement des Transmissions.

#### Tableau d'effectif théorique

(chiffres réels à l'entrée en campagne entre parenthèses).

- Officiers supérieurs : 1. Capitaines : 5. Lt et S/Lt : 22 (19).<sup>50</sup>
- Sous-officiers : 63 (61)
- Hommes : 590 (523)
- Véhicules. Hippos 2. Motorisés : 58 (51). Motos solo : 27. Side-cars : 71. Tourisme : 12 (12) Animaux de selle 244 (194) dont bât : 10 et dont trait : 16.
- Armement. Mousquetons 527 (464). FM : 28 (18). Mitrailleuses : 13 (7). Canons de 25 : 4 (0). de 37 : 0 (1). Revolvers : 135 (104)

### **309. Louis Pichon**

Louis Paul Marie Pichon est né le 8 octobre 1916 de Jules Pichon et de Thérèse Boissonnet, domiciliés à Chalons sur Marne à l'époque.

### **310. 36e Division d'Infanterie**

39<sup>e</sup> GRDI. Lt Col de Fontanges. Lt Pichon.

---

<sup>50</sup> Dont 2 médecins, 1 dentiste et 1 vétérinaire.

### **311. Les aviations en présence**

Aviation allemande : 5 000 appareils dont 1 500 avions de chasse et 3 500 bombardiers.

Aviation alliée : 1 600 appareils dont 580 chasseurs français et 130 anglais (basés en France) et 96 bombardiers français plus 500 bombardiers britanniques. On comptait en outre 500 appareils de reconnaissance français.

Par conséquent, 710 chasseurs alliés allaient affronter 3 500 bombardiers allemands, alors que 250 bombardiers alliés devraient se trouver face à 1 500 chasseurs nazis.

306 avions français ont été abattus par l'ennemi, 229 ont été détruits au sol et 222 par accident : soit 757 appareils au total. 589 hommes ont été mis hors de combat, soit près de 30% de l'effectif.

Les Français ont fait la guerre dans deux dimensions, les Allemands dans trois dimensions, disait un général ami.

### **312. Le capitaine Thévenot**

Ce capitaine Thévenot est vraisemblablement Jean René Thévenot, saint-cyrien de la promotion « du Rif » (1924 -1926).

### **313. Chef d'escadron Mas**

Il s'agit probablement du chef d'escadron Latrie de Mas, saint-cyrien de la promotion « Pol Lapeyre » (1926 -1928).

### **314. Dunkerque le 19 mai 1940**

Le survol de Dunkerque par deux Moranes 406 dont l'allure paraissait suspecte a fait l'objet d'une enquête à l'époque. L'armée de l'Air, consultée, confirma qu'aucune mission de cette nature n'avait été ordonnée ce jour. Il fallut en conclure que l'ennemi s'était emparé de deux appareils intacts et qu'il s'en servait pour effectuer des reconnaissances profondes en toute impunité.

### **315. François Baconnais.**

L'armée française avait timidement, presque sans conviction, jeté les bases d'une unité parachutiste avant la débâcle de 1940. Le capitaine Berge était déjà lancé dans cette aventure qui resta, en France, sans lendemain immédiat. François Baconnais faisait partie de ces pionniers, mais c'est dans une unité d'infanterie qu'il combattit à Dunkerque.

# LIVRE IV

## SEMAINE FATALE

La justice est une chose précieuse,  
les peuples ont vite fait  
d'en perdre l'habitude.

Anonyme

## Chapitre 29 – 1<sup>er</sup> juin 1940. Piano

Alors même que les Allemands achèvent de réduire la poche de Dunkerque, les hautes autorités militaires françaises tirent la leçon des récentes opérations. Elles ont pris conscience de la terrible efficacité du couple aviation-blindés et de la forte impression qu'il laisse sur les troupes. Une série d'instructions adressées aux unités le 20 mai et le 6 juin résulte de ces réflexions.

Elles établissent trois principes nouveaux. Il est d'abord prescrit de quadriller le terrain à l'aide de points d'appui. L'artillerie s'y abritera et on multipliera les obstacles. Une unité forcée de s'installer en rase campagne et débordée sur ses ailes ne se repliera pas. Elle formera un môle de résistance fermé.

Il est ensuite ordonné de s'enterrer profondément pour tenir contre la première attaque ennemie. Elle comporte usuellement des bombardements aériens suivis d'une attaque de chars. Bien enterrées les troupes subiront un minimum de pertes, durant cette première phase.

En dernier lieu, il est recommandé de harceler sans cesse l'ennemi par le mouvement et les feux concentrés d'artillerie. C'est plus difficile à faire qu'à exprimer.

Mais à quelles troupes ces instructions s'adressent-elles. La France vient de perdre deux armées : la 9<sup>e</sup> et la 1<sup>ère</sup>. Dix-sept divisions de forteresses formées de vieilles classes sont déployées à l'Est. Elles occupent la ligne Maginot et ses arrières.

A l'Ouest, cent divisions allemandes affrontent moins de cinquante divisions alliées. Parmi nos quarante-trois divisions d'infanterie, une dizaine, dites légères, n'ont que deux régiments au lieu de trois. Les trois divisions de cavalerie se partagent quarante malheureuses automitrailleuses. Il ne reste en France que deux divisions anglaises et l'on ne peut en espérer d'autres. Les divisions françaises sont étirées sur deux cents soixante kilomètres. C'est un dispositif qui ne saurait en aucun cas permettre de livrer bataille à armes égales.

Au matin du 4 juin, le GA N°3 du général Besson aligne la 10<sup>e</sup> Armée à gauche, la 7<sup>e</sup> au centre et la 6<sup>e</sup> à droite. Il est disposé sur la sur l'axe la Somme et l'Aisne.

Deux groupes d'armées allemandes lui font face. Celui du général Bock est installé le long de la Somme : il dispose de trois des cinq corps de Panzers.

Deux de ces derniers, aux ordres de von Kleist, doivent lancer un mouvement en tenaille contre le secteur Amiens-Péronne. L'autre, commandé par Hoth, doit attaquer à l'extrême droite entre Amiens et Abbeville.

Le troisième groupe d'armées allemand, celui de von Rundstedt est disposé face à l'Aisne et au GA français N°4. Il n'entrera en action que quelques jours après les deux premiers. Il dispose des deux derniers groupes de Panzers. Placés sous les ordres de Guderian, ils stationnent dans la région de Rethel.

Le reste des forces en présence s'observe pour l'instant par-dessus les fortifications de la frontière de l'Est. Le Groupe d'Armées N°2 est déployé là entre Luxembourg et Suisse.



Jacques Chambon, René de Lajudie et Jean Sourieau servent dans les divisions de la 10<sup>e</sup> Armée que l'on a ramenées de l'Est. Elles sont poussées en avant pour tenir le front de la Somme.

Louis Chadrin<sup>51</sup> combat sur l'Aisne. Louis de Cabrol escadronne en Champagne alors que Robert Moulié s'apprête à livrer bataille en Lorraine. Jean Fèvre va prochainement être mobilisé. Louis Pichon, récemment affecté à la direction d'un peloton d'EOR, ne va pas tarder à guerroyer en région parisienne.

D'autres, pour lesquels aucun détail n'a pu être trouvé, sont sans doute également en ligne : Paul Fauvelle. Faure, Joël le Tac, Alain de Kergorlay, Lamodière, André Kuhner, François Baconnais, Braquehais. Maurice Demoor, Emile Kahn, Torelli.

Quelques-uns enfin, trop jeunes encore pour participer à la bataille mais promis à la tourmente, forgent leur esprit en vue des combats futurs, tel Pierre Saindrenan ; ou poursuivent provisoirement leurs études comme Léon Bouvier, Louis Bouzols, Jacques Duchêne, Aloïs Schiltz et Alain Taburet.<sup>52</sup>



La 2<sup>e</sup> Division Légère de Chasseurs (2<sup>e</sup> DLC) qui n'a pas, en définitive, été entièrement engagée en Norvège, débarque à Brest le 18 mai. L'attaque allemande est alors près d'atteindre une première fois la mer. Il est urgent de renforcer la défense de la Somme, voire de contre-attaquer vers le Nord comme le souhaite le Haut Commandement.

Neuf jours après, la 2<sup>e</sup> DLC, reformée, est acheminée par fer sur la région de Meulan, au Nord de la Seine. Dissoute à la fin du mois, elle prend le nom de 40<sup>e</sup> DI. Elle alors est affectée au IX CA. Cette nouvelle division, placée sous les ordres du général Durand est exclusivement composée d'alpins. Elle comprend trois demi-brigades. La 2<sup>e</sup> est commandée par le lieutenant-colonel Charrier et comprend en particulier le 9<sup>e</sup> BCA. Lajudie y est toujours sous les ordres du commandant Prieur. Les 20<sup>e</sup> et 49<sup>e</sup> BCA complètent la demi-brigade. Une compagnie antichar, deux régiments d'artillerie et deux bataillons de DCA, plus les armes et service de soutien forment l'ossature de la division.

---

<sup>51</sup> Voir note 401 en fin du livre 4

<sup>52</sup> Voir note 402 en fin du livre 4

Le IX CA, dont fait partie la 2<sup>e</sup> DLC, est mis à la disposition de la 10<sup>e</sup> Armée le 1<sup>er</sup> juin. Ses unités rejoignent progressivement le front de la Somme. Les Allemands bordent presque partout la rivière.

Le 9<sup>e</sup> Chasseurs de René de Lajudie embarque en car le 4 juin. Il roule vers l'Ouest toute la journée suivante et traverse Beauvais sous les bombes. L'installation de la 40<sup>e</sup> DI<sup>53</sup> s'achève sous la menace indirecte des Allemands. Ayant achevé son mouvement de rocade, elle atteint ses positions de seconde ligne au cours de la nuit du 4 au 5 juin. Placée derrière la 2<sup>e</sup> DLC, elle est adossée au Liger, un affluent de la Bresle. La 24<sup>e</sup> Demi-brigade, à gauche, s'appuie à la forêt d'Arguel, face au Nord-Est. Elle bénéficie d'une position qui domine légèrement la plaine devant elle. Au centre, la 5<sup>e</sup> Demi-brigade occupe la zone faiblement ondulée qui s'étend entre Laboissière et Tronchoy. La 2<sup>e</sup> Demi-brigade, enfin, est sans liaison à sa droite avec la 2<sup>e</sup> DLC. Elle occupe un espace en demi-cercle étayé par les villages de Boulainvillers, Lamaronde et Caulière. Tel est le dispositif prévu pour la division au soir du 5 juin.

Le 9<sup>e</sup> BCA met pied à terre en plein champ, à Orival, un petit bourg à sept kilomètres au Nord-Est d'Aumale. Il s'organise en trois points d'appuis. Il subit sans dommage un premier bombardement aérien.

Lajudie commande la compagnie d'accompagnement (CA). Il se voit amputé de la moitié de ses forces au profit du 20<sup>e</sup> BCA, installé à Boulainvillier et Lamaronde, et du 49<sup>e</sup> chargé de défendre la zone Caulière-Marliers. Il a conservé ses mortiers et se retrouve placé en réserve de division avec le reste du 9<sup>e</sup>. La fin de la journée et la nuit sont employées à s'enterrer fébrilement. Le délai est trop bref pour organiser solidement le terrain, établir les plans de feu et coordonner ceux de l'artillerie. Les obstacles naturels sont pratiquement inexistantes sur le front de la 2<sup>e</sup> Demi-brigade, les villages mis à part.

Elle est disposée en arc de cercle face à Poix de Picardie, Le 20<sup>e</sup> à gauche, le 49<sup>e</sup> à droite et le 9<sup>e</sup> au centre, en réserve à Orival. Il n'y a pas de mouvement de terrain où s'accrocher, le relief est indécis. Il présente une légère pente vers l'ennemi. C'est un glacis parfait pour les chars.

Lajudie entend toute la nuit la violente préparation d'artillerie qui s'abat sur les premières lignes. Dès l'aube, la brutale intervention des bombardiers ennemis, prélude à l'attaque, provoque d'immenses nuages de poussière qui masquent l'irruption des chars.

Les Allemands attaquent violemment vers le Sud-Ouest à 05.00h le 5 juin. La situation est tout de suite grave sur ce front. La 5<sup>e</sup> DIC a été surprise en pleine relève de la 3<sup>e</sup> DLC. Les autres grandes unités (31<sup>e</sup> DI, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> DLC) se replient, la 13<sup>e</sup> DI maintient ses positions.

---

<sup>53</sup> Voir note 403 en fin du livre 4



Le 4 juin le sous-lieutenant Jean Sourieau vient d'atteindre le Sud d'Amiens avec la 24<sup>e</sup> DI<sup>54</sup>. La division s'installe en deuxième ligne derrière la 16<sup>e</sup> DI. Sourieau et ses hommes viennent d'effectuer deux étapes de nuit terriblement éprouvantes. Les soldats sont écrasés par leur sac. D'incessants embouteillages les ont obligés à piétiner sans fin. Le brouillard matinal les a heureusement protégés des attaques aériennes.

Son unité occupe les villages déserts, d'Estrade, Flers-sur-Noye, Le Bosquel et Conty comme nous l'avons vu. L'absence totale de renseignements inquiète cependant les cadres de son bataillon.

La mission de la division est de former barrage antichar entre Selle et Noye. Il s'agit là d'un front énorme : dix-huit kilomètres sans obstacle naturel. Elle s'organise en trois sous-secteurs formant un quadrillage de points d'appuis. Les récentes instructions sont respectées. Le 50<sup>e</sup> RI est à l'ouest avec Jean Sourieau, le 63<sup>e</sup> au centre et le 78<sup>e</sup> à l'Est.



Les derniers jours d'octobre 1939 voient Robert Moulié installé dans le petit village d'Epping-Urbach. Il est situé près de la frontière allemande. Sa compagnie vient d'être relevée d'un premier séjour aux avant-postes. Elle y a reçu le baptême du feu dans la boue des tranchées et sous une pluie continue. L'artillerie allemande n'a cessé de bombarder le saillant d'Orenthal où ils se trouvaient. Elle leur a causé les premières pertes. Quelques fantassins ennemis se sont aventurés un peu trop près de leurs lignes. Robert Moulié a réussi à s'emparer d'un sous-officier et de deux soldats ennemis. Cette capture fait figure d'événement dans le régiment et même à la division. Ce sont là les premiers Allemands que l'on peut examiner d'un peu près. Le général Decharme, commandant la 35<sup>e</sup> DI<sup>55</sup> à laquelle appartient le 49<sup>e</sup> RI vient même en personne à Epping remettre la première croix de guerre de sa division :

*"Officier particulièrement actif (...) a pris des dispositions très judicieuses (...) ce qui lui a permis de capturer des prisonniers qui ont fourni des renseignements précieux pour le commandement."*

La guerre n'ayant pas six semaines, la décoration est encore aux couleurs de 14-18 faute de disposer du nouveau modèle.

Cette cérémonie, tenue le 20 octobre, est perturbée par une attaque ennemie en direction de la Chapelle Saint Joseph : encore ce vénérable personnage. La division est mise en alerte. On voit arriver une forte patrouille motorisée commandée par un immense colonel de blindés revêtu d'une veste de cuir au nez impérieux et à l'humeur brusque. Ce n'est que longtemps après que Moulié apprendra de son ami l'abbé Favard, officier de renseignement du régiment, qu'il s'agissait là du colonel Ch. de Gaulle.



---

<sup>54</sup> Voir note 404 en fin du livre 4

<sup>55</sup> Voir note 405 en fin du livre 4

Louis de Cabrol est au repos depuis le 28. De nouvelles péripéties sont venues le tenir en haleine depuis son arrivée à Petit-Ban le 15 mai.

Son Groupement avait perdu le contact avec les Allemands et, trois heures après, le 16 mai avait de nouveau reçu l'ordre de reculer. Il s'agissait cette fois de véritablement décrocher. Le commandement, forcé d'abandonner les contreforts de la Meuse, avait décidé de tenter de résister sur l'Aisne avec des troupes fraîches. Leur division, la 53<sup>e</sup> DI, très éprouvée, est regroupée très en arrière, à Poivres, à huit kilomètres au Sud-Ouest de Châlons-sur-Marne. Rebaptisée 53<sup>e</sup> DLI à partir du 1<sup>er</sup> juin, elle prend position dans la région. Elle ne comporte plus que deux régiments. Elle est très fatiguée. La chaleur, la poussière et les incessants déplacements ont sapé ses forces. Elle a cruellement souffert mais elle a conservé sa cohésion. Quelques jours de repos devraient lui rendre une partie de son efficacité. C'est tout au moins ce qu'espère son haut-commandement, désormais sans grandes illusions.

Le groupe de reconnaissance effectuée, avec Cabrol, un recul de quatre-vingt-dix kilomètres en cinq jours. Il franchit l'Aisne à Givry et passe à Mourmelon. Epernay n'est pas loin mais ils n'ont guère le cœur à sabler le champagne. Ce sont plutôt les Allemands qui vont, comme en 70, en profiter. Mélancoliques pensées qu'il ne faut pas laisser paraître. Le moral de la troupe est bien assez entamé comme cela.

Le GRDI passe la semaine du 28 mai au 5 juin à Poivres pour se reformer et se recompléter. Les journées se passent en inspections et remplacement des harnachements. Un examen vétérinaire détaillé est effectué. Les armes sont vérifiées et nettoyées. On perçoit des munitions. Sans parler de la possibilité de se laver, se raser, changer de linge et manger chaud pour la première fois depuis deux semaines. Quelques animaux doivent être remplacés. Ils sont trop fatigués par les incessants déplacements et les trop rares périodes de repos pour pouvoir continuer. C'est avec tristesse que leurs cavaliers les voient partir.

C'est aussi une période consacrée aux comptes-rendus ; les officiers du Groupement font le point. L'état-major met de l'ordre dans sa paperasse et des propositions de citation sont établies. En fin de journée, une bonne distribution de vin vient agrémenter les soirées d'été.

Les cadres du Groupement ont enfin l'occasion d'échanger leurs impressions. Ils ont la sensation d'être une boule de billard constamment renvoyée d'une bande à l'autre par les Allemands.

- Je suis très frappé par cette recherche constante du débordement qui nous a fait sans cesse reculer depuis le début de la campagne. Maintenant c'est pire ; ils sont en avance sur nous et nous interdisent les itinéraires choisis, note quelqu'un.

- Remarque. vieux ! Nous sommes très mobiles et les chevaux que tout le monde trouvait ridicules nous permettent de quitter les routes. Ils en font autant d'ailleurs mais moins vite que nous.

- C'est vrai, mais ce que je trouve très éprouvant c'est d'être constamment surveillés par les avions d'observations. Leurs raids aériens ne sont pas très dangereux. Nous pouvons rapidement nous disperser, Mais cette tension finit par épuiser nerveusement tout le monde.



L'organisation défensive du XII CA (6<sup>e</sup> Armée) est presque achevée le 29 mai sur l'Aisne. La 2<sup>e</sup> DI a été introduite entre la 10<sup>e</sup> DI de Louis Chadrin et la 14<sup>e</sup>. La limite droite de la 10<sup>e</sup> DI<sup>56</sup> se situe sur Condé-les-Herpy, Warmerville. Sa limite gauche passe par Avaux et Auménancourt. Elle défend un front de dix kilomètres derrière l'Aisne que double le canal des Ardennes.

Sa position est organisée en trois sous-secteurs : le 46<sup>e</sup> RI se trouve au centre, aux environs de Aire. Sa division a disposé d'une grande semaine pour organiser sa position et s'enterrer. Louis Chadrin nous a laissé une vivante description de la montée en ligne de son unité :

"Cette fois quelques centaines de mètres nous séparent de l'adversaire. On s'organise. Le PC est en contrepenne, les lignes téléphoniques parcourent les champs, le poste de radio est chez le commandant Les ravitaillements viennent de l'arrière sur le coup de deux heures du matin, l'intendance avec ses chariots à chevaux, les munitions plus tard avec les Panhard. Je réclame vainement la mitrailleuse de réserve et le canon de 25 : peine perdue. Les officiers demandent de six à neuf relais par obus de mortier mais l'armement n'en donne que trois : la solution est tout de suite trouvée. On demande le double d'obus pour avoir les relais utiles pour les tirs de harcèlement.

- Ici c'est le terrain qui commande, pas les bureaux. Le 46<sup>e</sup> RI est seul à défendre trois petits villages qui se touchent. Il faudra si nécessaire se replier pour tenir Taisy, les ponts sont là. Le capitaine fait son inspection tous les soirs, suivi de "Gédéon", son canard de Barbarie qui le suit partout.

- Toutes les nuits l'artillerie allemande nous arrose gentiment. Déjà deux semaines que nous sommes là. Au cours de la troisième le Commandant demande au Génie de faire sauter les ponts, cela ne servira à rien. L'ennemi, le moment venu, saura passer avec son excellent matériel.

Le 3 juin en effet, l'ennemi tente sans succès de passer l'Aisne à Condé-les-Herpy. Il tente de s'emparer d'une zone de huit cents mètres entre rivière et canal qui serait pour lui une excellente tête de pont.

Tout le monde est en alerte : c'est pour bientôt.

---

<sup>56</sup> Voir note 406 en fin du livre 4

## Chapitre 30 - 5 juin 1940. Allegro fortissimo

Sur la Somme, la 4<sup>e</sup> Armée de von Kluge aligne le XXXVIII CA de Manstein, à l'Est. Il est implanté entre Amiens et Hangest (exclu). Le XV CA Panzer de Hoth borde la rivière de Hangest à Pont-Rémy. Le II CA de Bocksdorff est installé de Pont-Rémy à la mer.

Cette armée comprend six divisions d'infanterie, deux divisions blindées et une division motorisée en attente derrière la rivière. La 57<sup>e</sup> DI occupe la tête de pont d'Albertville et la 11<sup>e</sup> Brigade celle de Saint-Valéry. C'est un ensemble de plus de dix divisions allemandes. Les alliés opposent six divisions d'infanterie, une brigade, un régiment et un groupement de chars à cette masse écrasante.

La bataille générale s'engage à 04.30h par une puissante préparation d'artillerie et d'aviation. La 6<sup>e</sup> Armée du général Frère est attaquée sur l'ensemble de son front. La 10<sup>e</sup> Armée est assaillie sur la Somme à trois endroits. A droite, au Sud de Corbie. Plus à l'Ouest à partir de la tête de pont d'Amiens, vers Hébecourt. Sur la basse Somme entre Hangest et Picquigny.

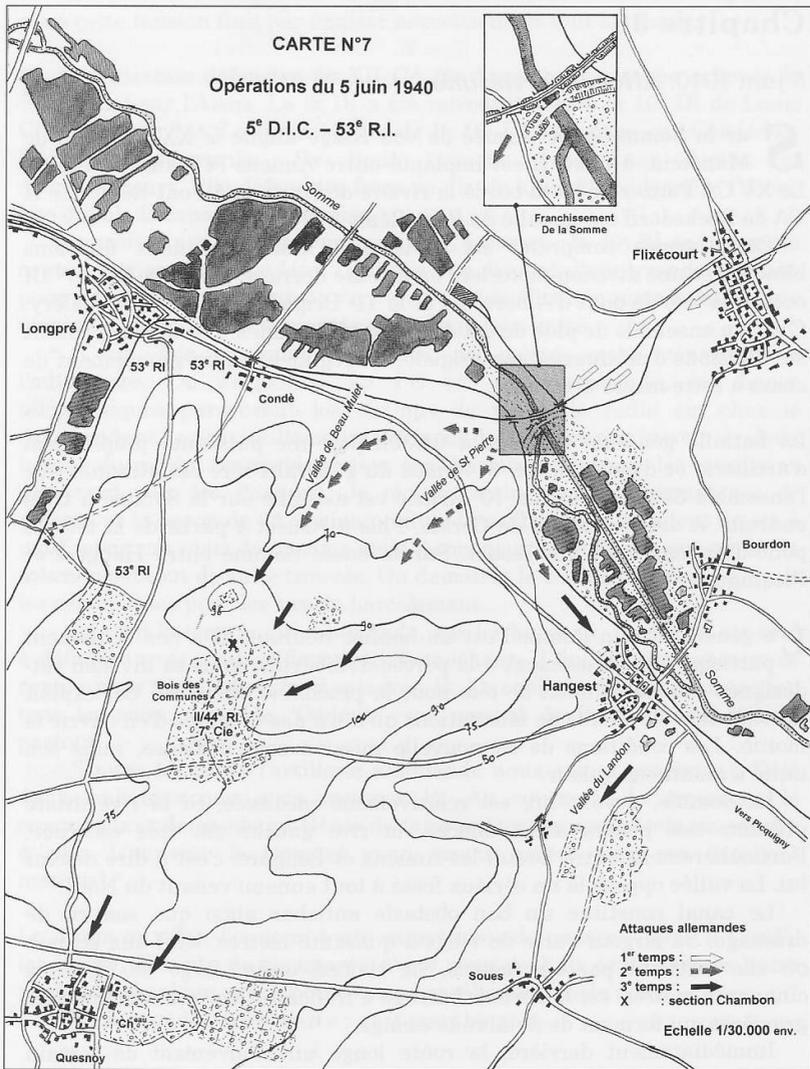
Le général Erwin Rommel est un homme heureux. Il a non seulement participé victorieusement à la percée d'Abbeville, mais sa division est désignée comme élément de tête pour la prochaine offensive. Cet exploit lui vaut tant de lettres de félicitations qu'il n'a pas le temps d'en ouvrir la moitié. Les conditions de sa nouvelle mission sont difficiles, mais son unité a montré sa valeur.

La Somme, devant lui, est relativement encaissée. Si la rive droite présente des pentes assez douces, la rive gauche est très escarpée. Particulièrement entre Dreuil-les-Amiens et Longpré, c'est à dire devant lui. La vallée oppose là un sérieux fossé à tout ennemi venant du Nord.

Le canal constitue un bon obstacle antichar ainsi que son ru de drainage. Sa largeur varie de vingt à quarante mètres, sauf aux écluses où elle n'atteint pas six mètres. La rivière, enfin, large de trente à cinquante mètres, est le dernier barrage à franchir. Ceci sans compter les gravières qui forment de nombreux étangs.

Immédiatement derrière, la route longe un mouvement de terrain abrupt dont la hauteur varie de vingt à quarante mètres. Ce sont des pentes escarpées, parfois des falaises calcaires. Leur pente varie entre trente et quarante degrés.

Dans les parties les moins raides, quelques mamelons sont autant de points forts favorables aux feux de flanquement.



La crête franchie, l'assaillant éventuel débouche sur le plateau. Il est dépourvu d'obstacles naturels. Seuls les villages et quelques bois peuvent y servir de points d'appui.

Pour atteindre cette crête - ligne naturelle de la défense avancée - un ennemi entreprenant dispose ça et là de vallons perpendiculaires à la rivière. Un ruisseau y coule encore parfois. Ils entament plus ou moins profondément l'obstacle. Ces accès naturels sont de longueur variable. Des agglomérations occupent les plus importants en bordure de Somme.

- Un *no man's land* plat et marécageux existe, au nord de la rivière, dans le secteur d'attaque choisi par les Allemands. Situé entre Longpré et Hangest, il est profond de quinze cents mètres environ. Il sépare les positions ennemies. Cette étendue est traversée par deux voies ferrées. Elles franchissant la rivière sur deux ponts différents et enjambent la route grâce à deux autres ouvrages. Ces quatre ponts sont intacts. Ceux de Longpré et Hangest ont été détruits par le génie français.

Cette omission volontaire, compte tenu des plans français de contre-offensive, va coûter cher. Rommel en a vite reconnu toute l'importance. Il fait battre nuit et jour ces quatre ouvrages par son artillerie et ses armes automatiques. Il veut ainsi en éviter la destruction au dernier moment.

Son plan est classique. Il s'assurera d'abord une tête de pont assez vaste pour y déployer ses régiments. Il débouchera ensuite sur le plateau où se concentre l'essentiel de la défense adverse. Il s'efforcera enfin d'enfoncer les positions françaises. Il se sent en pleine forme et ne doute pas du succès.

En face du futur *Feld Marschall*, la 5<sup>e</sup> DIC<sup>57</sup> était précédemment déployée en réserve d'armée dans la région de Poix, Conty et Grandvilliers pour tenir Aumale. Elle reçoit l'ordre de se porter sur la Somme pour y relever la 3<sup>e</sup> DLC. Elle fait mouvement, à pied, au cours de la nuit du 5 au 6 juin.

Cette division, à laquelle appartient Jacques Chambon, se déploie entre Longpré-les-Corps-Saints, Bettencourt et Airaines à l'Ouest et Belloy-sur-Somme, Picquigny, Foudrinoy et Flixécourt à l'Est. Elle borde donc la Somme sans cependant se servir de l'obstacle de la rivière et du canal comme ligne d'arrêt.

A 04.00h le 6 juin, la division achève de s'installer sans avoir eu le temps de s'enterrer profondément. Les plans de feu ont été établis au jugé dans l'obscurité. Pire encore : des ordres de dernière minute viennent modifier son dispositif. Tard dans la nuit, le PC du 53<sup>e</sup> RI et son deuxième bataillon reçoivent l'ordre de quitter Airaines pour s'installer au Quesnoy. Encore une cause de confusion dont on se serait bien passé. Le général Séchet comme le Haut Commandement comptent sur quelques jours de répit pour parfaire le dispositif. Ils vont être surpris.

---

<sup>57</sup> Voir note 407 en fin du livre 4

Au petit jour, le 2<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> Fusiliers, débouche de Flixécourt et réussit à s'emparer des quatre ponts restés intacts. Cet exploit est à vrai dire facilité par le peu de visibilité dont dispose la 5<sup>e</sup> DIC. Le 53<sup>e</sup> RIC à l'Ouest et le 44<sup>e</sup> de Jacques Chambon à l'Est, sont côte à côte en première ligne. Le 22<sup>e</sup> est en réserve derrière eux.

Le 44<sup>e</sup> RIC, placé sous les ordres du colonel de Lapasse, doit assurer la défense de la vallée du Landon. Il doit organiser des points d'appui, tant au fond de la coupure que sur les versants qui la dominent. C'est à dire le plateau du Quesnoy à l'Ouest et celui de Cavillon à l'Est.

Les postes avancés français peuvent distinguer vers 05.00h les Allemands qui s'affairent pour déboulonner les rails et enlever les traverses sur les ponts. Aucune mine ne semble les gêner. Les tirs lointains de mitrailleuses lourdes ne semblent pas non plus embarrasser le génie ennemi. On peut voir des véhicules commencer à franchir la coupure à partir de 06.00h.

Erwin Rommel, accompagné du lieutenant Luft et de son camion de signalisation, se porte en avant. Des unités d'artillerie, de DCA et le 25<sup>e</sup> Panzers commencent à franchir le canal, puis la Somme.

Les avant-postes français ouvrent le feu à la mitrailleuse. Précis et bien dirigé, ces feux obligent le général ennemi à se mettre à l'abri à plusieurs reprises. L'attaque d'infanterie allemande progresse le long des vallées Saint-Pierre et du Beau-Mulet pour d'atteindre le rebord du plateau. Le barrage d'artillerie se déchaîne pour faire baisser la tête aux tirailleurs français.

L'objectif général des panzers est la cote 116 - huit kilomètres au Sud de la rivière - d'où ils pourront s'emparer de Quesnoy. Un bataillon blindé est chargé de masquer Hangest dans un premier temps.

Le PC du 53<sup>e</sup> RIC est informé vers 07.30h d'un début d'infiltration dans la région de Hangest et du ruisseau de St-Landon. Ce petit filet d'eau serpente dans l'une des vallons donnant accès au plateau. On apprend que le barrage allemand a été meurtrier pour nos troupes mal enterrées.

Rommel donne l'ordre d'entamer l'escalade du plateau à ses chars une demi-heure plus tard. La plupart calent en route. Les équipages mettent pied à terre. Pris sous de violents tirs de mitrailleuses, ils subissent des pertes. Un détachement d'autocanons les soulage en arrosant les défenses Ouest de Hangest.

L'infanterie allemande atteint Soues, Les-Mesges et Cavillon. Elle entreprend d'attaquer Longpré et Condé-Folie. La tête de pont allemande est désormais bien ancrée. Toute la division de Rommel peut gagner le Sud de la Somme. Hangest, où il n'y qu'un seul canon de 25, tient, mais nos troupes paraissent hors d'état de contre-attaquer.

Les Français se rétablissent sur la ligne Longpré, bois Sud-Est de Bettencourt, bois du Pilier, du Quesnoy et Serres aux environs de 09.00h. Les chars allemands n'ont pas atteint le plateau. Hangest résiste toujours malgré une attaque menée par un bataillon motocycliste ennemi. Il mettra plus de deux heures à réduire la défense du village.

La seconde phase de l'attaque de Rommel piétine. Une vive réaction de l'artillerie lourde française gêne énormément le déploiement de ses unités. Elles s'entassent dans les dépressions qui doivent leur servir de débouché pour la suite de l'attaque. La tête de pont devient de plus en plus encombrée. A 12.00h l'infanterie de la 2<sup>e</sup> Division Motorisée n'a progressé que de deux kilomètres. La 5<sup>e</sup> Panzer ne sera pas prête à déboucher avant 16.00h pour sa part.

La 7<sup>e</sup> Compagnie du 44<sup>e</sup> RIC est chargée de la défense du Bois des Communes. Le capitaine Laurent la commande. Son dispositif abrite une batterie du 21<sup>e</sup> RAC. Elle est commandée par le lieutenant Geffrier. La liaison entre artilleurs et fantassins est cependant mal établie. Il y a un problème quasi insoluble : comment tenir une pareille étendue de terrain boisé ? Une section est placée le long de chacune des trois lisières. L'adjudant Foudja tient celle l'Ouest. J.Chambon garnit le Nord-Est et le lieutenant Chein celle de l'Est. Une quatrième section, lieutenant Pichat, a été détachée à la corne Sud-Ouest. Il occupe le bois de la Garenne. De forme allongée il est situé sur le versant descendant vers Hangest. Jacques Chambon a installé une sonnette dans une languette boisée en avant de sa section.

La 7<sup>e</sup> Compagnie, à peine arrivée en place, avait été soumise dès 03.30h à de violents tirs d'artillerie comme l'ensemble du dispositif français. La plupart des avant-trains avaient été détruits. Les conducteurs malgaches avaient eu la plus grande peine à maîtriser les chevaux emballés. Trois équipements seulement avaient été sauvés.

Le bruit des combats qui permettent à Rommel d'amener ses chars sur le plateau est resté lointain. Sauf quand l'aviation ennemie est venue arroser tout ce qui ressemblait à un point d'appui français.

La troisième phase de l'attaque allemande prévoit plusieurs actions successives. Le 25<sup>e</sup> Panzer doit attaquer vers le Quesnoy à travers les éléments du 6<sup>e</sup> Fusiliers. Derrière lui, le 37<sup>e</sup> Bataillon blindé est chargé de protéger ses flancs en arrosant tous les bois suspects de chaque côté de sa route. Le 7<sup>e</sup> Fusiliers suivra sur ses camions. L'artillerie et la DCA protégeront le débouché de la division. Elles feront ensuite un bond en avant derrière le gros en mouvement.

L'ennemi attaque en force avec ses chars vers 16.00h. La section Pichat aperçoit l'infanterie adverse et la prend sous le feu de l'un de ses FM. Au bout d'une heure, le tireur est blessé. Le sergent Lasanne le remplace mais l'arme s'enraye au bout de dix chargeurs.

Presque au même moment le chef de section reçoit une balle dans la cuisse. Lasanne fait poursuivre le tir au fusil. Il prescrit à chacun de choisir son homme pour économiser les munitions. Elles sont épuisées au bout de deux heures. Ne recevant aucun ravitaillement malgré ses demandes désespérées, Lasanne replie sa section vers le bois du Quesnoy. Il emmène ses blessés et le matériel.

Chambon, soumis à un violent bombardement fait feu de toutes ses armes sur les éléments du 7<sup>e</sup> Fusiliers qui soutiennent les blindés ennemis. L'infanterie adverse déborde vers sa droite mais est bientôt arrêtée par les mitrailleuses. Le canon de 47 placé à la corne Sud-Est du bois des Communes ouvre le feu : un char est incendié, quatre autres sont touchés. Les armes automatiques de la section de droite, le fusil antichar et le groupe de mitrailleuses du lieutenant Chein tirent sur les engins. Les chars à croix gammée ripostent et parviennent à neutraliser les armes automatiques françaises. Chein est blessé à son tour. Des chars entrent dans le bois par les larges layons. Les autres sections ouvrent alors le feu sur l'infanterie qui les escorte.

La supériorité ennemie s'avère trop grande et après un combat inégal qui lui vaudra une seconde citation, Chambon est obligé d'abandonner sa position. Il tente alors de se replier vers le Quesnoy avec ses hommes. La défense du bois des Communes achève de se désintégrer. Il racontera :

"Je donne l'ordre de nous replier. Il semble que nous soyons entourés. Nous marchons dans le bois en direction du Sud. Quelques obus de 75 français tombent à proximité. Nous approchons de la lisière Sud-Ouest et nous surprenons un groupe d'Allemands qui se reposent. C'est la seule fois où ma section s'est trouvée à armes égales. Le groupe ennemi est dispersé et nous atteignons la lisière. La plaine est balayée par le tir des chars qui mettent tous leurs moyens en action."

Les Allemands ont donc réduit les défenses françaises installées dans les bois situés au Sud des cotes 116 et 104. Le renfort de canons de campagne et antichars dont elles avaient été munies n'a pas suffi. Les troupes coloniales se sont défendues désespérément mais le feu ennemi s'est avéré trop puissant.

La même situation se reproduit autour du château du Quesnoy dont le mur d'enceinte a été aménagé par les tirailleurs. Les blindés contournent ce point d'appui par l'Ouest. Ils laissent, comme prévu, le soin aux fusiliers de réduire la défense du château.

Les Allemands y ont devancé Jacques Chambon. Il tente alors de gagner le point d'appui de Riencourt qui barre le thalweg de St-Landon. Il se faufile par l'Est du bois de Quesnoy et rencontre vers 16.30h un officier de cavalerie du 75<sup>e</sup> GRDI. Le commandement a poussé cette unité en avant.

Le jour décline. Il poursuit sa marche avec les restes de sa section à la lumière des incendies et des fusées éclairantes. Il atteint finalement la nouvelle position de résistance de la division. Elle s'est repliée sur la ligne Camps-Bougainville. C'est une partie de terrain plus accidentée qui permet une nouvelle installation défensive.

Ils n'ont guère le temps de souffler : les chars ennemis déclenchent une attaque sur Camps qui est enlevé à 21.30h. Un avion d'observation survole Chambon et ses hommes une demi-heure plus tard.

Tournée par sa gauche, la défense française est définitivement submergée à part quelques îlots de résistance à Hornoy et Bussy. Les Allemands ont fait de nombreux prisonniers au cours de la journée. Certains leur paraissent ivres. Ils sont surtout épuisés de fatigue après avoir fait la veille plus de trente kilomètres à pied avec capote, musette, munitions et fusil. Ils ont pris la relève des hussards à dix heures du soir et ont tenté de s'enterrer une partie de la nuit. Ils combattent depuis l'aube.

Au soir du 5 juin, malgré une vigoureuse contre-attaque française menée de l'Ouest avec des chars, l'ennemi a conquis tous ses objectifs. La 5<sup>e</sup> DIC, fortement malmenée, s'est regroupée sur la ligne Camp-Bougainville. Elle a toujours la 3<sup>e</sup> DLC à Aumont à sa droite. La 13<sup>e</sup> DI est à sa gauche, vers Floxicourt. Seul le point d'appui d'Airaines, encerclé, résiste encore. Défendu avec acharnement, il ne capitulera que le 7 juin.



Jean Sourieau poursuit l'installation de sa section avec d'autant plus d'ardeur que son chef de bataillon, le commandant Soustre vient de le faire prévenir que les Allemands sont à quelques kilomètres seulement. Ignorant ce qui se passe dans son secteur, il a envoyé plusieurs officiers à bicyclette en reconnaissance en direction d'Amiens. Ils sont revenus avec cet inquiétant renseignement. On creuse frénétiquement et on pose les quelques rares mines antichar de la dotation.

Le ravitaillement n'a pas suivi. Quelques-uns des hommes s'emparent de poulets abandonnés, les plument et les font cuire.

- C'est du pillage, Sourieau.

- Oh ! Mon capitaine.

- Si, si ! Cela n'est pas tolérable. Vous allez emmener votre section hors du village, vous coucherez à la belle étoile, pas de grange pour les pillards ! Rompez, je ne veux plus vous voir !

Sourieau rejoint donc deux autres sections chargées de constituer un point d'appui arrière. Finalement les "pillards" ne sont pas trop mécontents de s'éloigner du Bosquel où stationne le gros du bataillon. Le seul ennui, c'est qu'il va falloir recommencer des trous déjà prêts, ou presque et que les poulets ne s'aventurent pas en plein champs.

Sourieau s'installe donc avec sa section sur une petite éminence, à proximité du hameau de Fransures. Il est près de deux mille mètres en arrière du point d'appui principal de son bataillon. Il organise sa position à l'intérieur du bois et dispose son PC au sommet du mouvement de terrain. Il prend en outre la précaution de se faire remettre les FM de réserve de sa compagnie. Il double ainsi sa puissance de feu bien que n'ayant pas autant de munitions qu'il le souhaiterait. Cette précaution va se révéler judicieuse. Il installe son mortier de 60 près de son PC. Sa position domine de vingt mètres le terrain devant lui. Un autre bataillon de son régiment fortifie le hameau de Fransures sur sa droite.

Ces péripéties se déroulent sur fond de coups de canon lointains. Un autre régiment semble être violemment attaqué par des chars. Certains points d'appuis de la 24<sup>e</sup> sont assaillis par l'aviation ennemie.



Le bilan est sombre à l'issue de cette première journée de la bataille de la Somme. L'ennemi s'est installé dans la région de Picquigny comme on vient de le voir, et dans la zone de Saint-Valéry. La basse Somme est entièrement perdue. Les Français se sont repliés sur la crête Bois-d'Ailly Hautebert. Les chars allemands ont atteint Ailly-sur-Noye.



Les amis de Robert Moulié n'avaient pas eu longtemps l'occasion de le féliciter. Une demi-brigade de chasseurs avait relevé en partie la 35<sup>e</sup> DI peu après la cérémonie. Une partie des éléments de cette dernière avaient remplacé la 3<sup>e</sup> DIC dans les secteurs de Bitche. Le reste de la division était employé à des travaux sur la ligne Maginot. Cette situation avait duré jusqu'à la fin du mois de janvier 1940.

Nouvelle relève pour la 35<sup>e</sup> DI au début de février. Elle s'était installée dans le sous-secteur de Hochwald, près de Wissembourg en Alsace. Elle y avait relevé la 70<sup>e</sup> DI. Elle était restée en première ligne jusqu'au 1<sup>er</sup> mai. La 70<sup>e</sup> était remontée en ligne à cette date. Le 49<sup>e</sup> RI où servait R.Moulié avait été détaché à la 30<sup>e</sup> DI<sup>58</sup> du général Duron à cette occasion.

Il avait profité d'une permission obtenue à la mi-décembre pour gagner Podensac. Il s'y était marié le 18 avec l'autorisation de son colonel et la bénédiction de son fidèle ami, le lieutenant Favard.

Quatre jours de vie conjugale en plein hiver de guerre : c'est à la fois peu et beaucoup.

---

<sup>58</sup> Voir note 408 en fin du livre 4

## Chapitre 31 - 6 juin 1940. Percée sur la Somme.

L'attaque allemande reprend. En fait, elle n'a pas cessé depuis vingt-quatre heures. Son mordant lui permet d'entamer le dispositif français. Les dispositions mieux adaptées qu'il présente et le courage de nos troupes n'y peuvent rien. D'héroïques résistances se manifestent presque partout mais le ravitaillement en munitions devient de plus en plus difficile. Notre aviation réussit parfois à ralentir la progression ennemie en détruisant de nombreux chars.

Certaines divisions françaises de second échelon sont désormais au contact.



C'est le cas de la 24<sup>e</sup> DI de J.Sourieau. L'adversaire se présente devant Essertaux à 19.00h. Ses chars apparaissent au bois de Berny devant le 78<sup>e</sup> RI. Tous les points d'appuis de première ligne sont bombardés par l'artillerie au même instant. L'attaque la plus dangereuse se produit devant le bataillon de Sourieau. Elle vise le village du Bosquel. Chars et bombardiers en piqué s'acharnent. Ils échouent devant la résistance énergique des hommes du commandant Soustre. Sourieau observe que la coordination entre les chars et l'infanterie est médiocre. Il remarque que les Stukas sont inefficaces contre des positions retranchées.



René de Lajudie est dans la même situation. Le contact se produit au cours de la nuit du 5 au 6. La division alpine est attaquée sur la ligne tenue par la 2<sup>e</sup> Demi-brigade. Elle est violemment bombardée dès le matin. Le Groupe de Reconnaissance du Corps d'Armée qui tenait Hornoy évacue rapidement le village après avoir donné l'alerte. Aucun obstacle sérieux ne peut abriter les chasseurs. Leur artillerie, peu étoffée, fait ce qu'elle peut mais c'est largement insuffisant. Ils manquent cruellement de moyens antichars. Le terrain, sans relief, ne permet pas de deviner où les engins ennemis s'engageront. Ils pénètrent presque à loisir dans le dispositif français. Les bataillons de première ligne perdent assez rapidement le bois de Vraisnes, Boulainvilliers, Lamaronde et Caulières. Les points d'appuis isolés sont tous écrasés vers midi. Le 20<sup>e</sup> BCA et le 49<sup>e</sup> sont pratiquement anéantis. Une seule compagnie du 49<sup>e</sup> réussit à décrocher. René n'a pas été engagé directement. Il apprend une triste nouvelle en fin de journée. Détail poignant : l'un de ses camarades, sur le point d'être cerné, a décidé de ne pas être pris vivant. De nombreux autres officiers de ses amis ont été tués, blessés ou faits prisonniers.

La nuit n'a pas été de tout repos pour les Allemands sur le front de la 5<sup>e</sup> DIC. Des chars français et des éléments coloniaux ont monté une contre-attaque malgré la fatigue. De sérieux combats ont eu lieu sur plusieurs points. Une batterie de DCA ennemie a perdu plusieurs canons de 88 dans un engagement avec notre artillerie. Rommel ne peut réunir ses commandants d'unité pour donner ses ordres qu'à 09.00h le lendemain.

Face à eux, Jacques Chambon a poursuivi son recul en traversant le dispositif du I/44, commandé par le chef de bataillon Raoul Salan. Cette unité a été placée en bouchon pour couvrir la retraite de son régiment. Le jeune saint-cyrien finit par atteindre la Nationale 81 près d'un pont. Celui-ci saute après son passage. Ses hommes et lui vont pouvoir souffler un peu.

Les Allemands attaquent plus au Nord, chars en tête comme à l'accoutumée. L'infanterie suit au plus près sur ses camions. La division de Rommel est déployée sur deux kilomètres de large et vingt de profondeur. La 5<sup>e</sup> DIC défend un front de quinze kilomètres. L'ennemi avance comme à l'exercice.

Hermilly est pris après un combat acharné et les panzers franchissent la route Caulière, Eplassis. Ils débordent, ce faisant, à leur droite, les positions de la 10<sup>e</sup> DI de René de Lajudie. Celles-ci ont été attaquées par une autre unité de chars allemands. Ils arrivent simultanément à la hauteur de la 24<sup>e</sup> DI de Jean Sourieau.

Les pertes de la 5<sup>e</sup> DIC sont considérables. Il faudra plus d'une semaine pour retrouver tous les cadavres dissimulés dans les blés déjà hauts et les broussailles. On ne pourra guère que les inhumier dans des fosses communes tant leur nombre est grand.



Au soir, après une seconde journée de résistance acharnée mais bien difficile, les divisions françaises de première ligne sont désarticulées. La 10<sup>e</sup> Armée commence à se disloquer. Le général Frère a reçu l'autorisation de replier la 7<sup>e</sup> Armée sur sa seconde ligne.

Les unités ennemies de tête ont subi des pertes sensibles. Elles gardent cependant toute leur redoutable efficacité. Mieux encore, certaines d'entre elles vont bientôt entamer la phase d'exploitation.

## Chapitre 32 - 7 juin 1940. L'anniversaire de Mme Rommel.

Les combats reprennent de plus belle à l'aube du 7 juin. La Wehrmacht sent bien que le vent tourne en sa faveur et ne relâche ses efforts à aucun moment. La journée s'annonce tragique pour les armes françaises.



L'avance de Rommel dépasse cinquante kilomètres en fin de journée. L'éclatement de la 10<sup>e</sup> Armée française sur ce qui était le front de la 5<sup>e</sup> DIC est consommé. La tactique allemande reste simple. Elle consiste à foncer à travers champs en évitant les villages, généralement barricadés et défendus. Comme une flotte de mer, avec des blés couchés derrière eux en guise de sillage, les colonnes blindées coupent au plus court. Elles méprisent les routes, sans se soucier des quelques pannes qui affectent les véhicules à roues, moins aptes au tout terrain.

La 5<sup>e</sup> DIC, presque anéantie, a perdu ses liaisons : ses débris tentent de gagner le Sud de la Seine dans la région de Gaillon. Jacques Chambon a retrouvé son capitaine après en avoir été séparé à plusieurs reprises par les hasards du combat. Pas assez cependant pour empêcher Laurent d'apprécier son jeune subordonné. Il compose mentalement la citation qu'il obtiendra pour lui :

*"Le 5 juin 1940, a forcé l'admiration de ses chefs et de ses hommes par son entrain et son sang-froid au cours des phases les plus dures du combat et sous un bombardement violent (...)"*

Cette distinction bien méritée complétera justement les regrets que lui avait exprimés le général commandant sa division. Rencontrant la veille le jeune lieutenant en train de se replier sur ordre, son supérieur, se méprenant, l'avait injustement pris à partie. Il l'avait revu ce même soir sur la ligne de repli, à la tête d'une forte section représentant tout ce qui restait de son bataillon. De cette unité, Chambon était le seul officier présent qui ne fut pas blessé. Le général avait alors admis son erreur de jugement.

Pour l'instant, Stan et Chambon ont atteint l'un des petits bras de la Seine. Pas une embarcation en vue. Il faut nager, mais Stan n'est pas un nageur émérite. Son compagnon perd son baluchon de vêtements en l'aidant. Voici Chambon en caleçon sur l'autre rive. La providence des guerriers se manifeste sous la forme d'une jeune polonaise. Sa barque permet de franchir le fleuve lui-même. Non contente d'assurer le transport elle fournit aussi des vêtements civils, la table et le gîte pour la nuit.

Dormir ! Ah ! dormir.



La 40<sup>e</sup> DI, pour sa part, est arc-boutée en demi-cercle, face à l'Est autour de Neuville et de Beauchamp-le-J. Son état-major réalise que la percée des Allemands met Forges-les-Eaux à leur portée. Nouveau désastre !

Le tour du 9<sup>e</sup> BCA, et de ce qui reste des autres bataillons de la 2<sup>e</sup> Demi-brigade, repliés sur la ligne Tronchoy-Marvillers, est venu dès le matin. L'attaque allemande est cependant moins appuyée que celle de la veille. L'ennemi cherche à détruire les observatoires, comme toujours. Une puissante concentration d'artillerie s'abat sur le village occupé par Lajudie. Le clocher de l'église nargue l'adversaire. La CA riposte de tous ses mortiers. Son chef a la satisfaction de voir que la concentration ennemie, prise à partie, se disperse sous ses obus.

Le bataillon, menacé d'encerclement, reçoit un ordre de repli à la tombée du jour. Lajudie exécute mais bute dans l'obscurité sur un champ de mines qui borde la route Neuville-Montmarquet. Il doit abandonner tous ses véhicules pour le franchir. Le 9<sup>e</sup> se replie de 8 km au cours de la nuit en direction d'Ellencourt. Il vient border la Bresle dont il défendra le passage. Il empiète ainsi sur la zone des Britanniques, plus au Nord. Lajudie n'a plus qu'une vingtaine d'hommes sous ses ordres. Une dizaine d'autres rallient au matin.

Le reste de la 40<sup>e</sup> DI ajuste son dispositif face au Sud-Est : zone d'où la 2<sup>e</sup> Demi-brigade vient d'être chassée.



C'est la journée décisive pour le sous-lieutenant Sourieau. Elle débute par un problème. Le lieutenant de réserve qui commande son point d'appui est défaillant. Trop épuisé physiquement et moralement, il ne peut assumer son commandement. Le jeune saint-cyrien le remplace.

La 16<sup>e</sup> DI, jusque-là placée devant la 24<sup>e</sup>, est bousculée et recule en début de journée. Une partie de cette unité, aux ordres du général commandant l'infanterie divisionnaire, s'installe sur la Selle, face à l'Est. Le reste se regroupe derrière la 24<sup>e</sup> dont les points d'appui se maintiennent malgré une puissante attaque de l'ennemi vers Essartaux.

L'assaut du Bosquel commence au petit matin. Il est appuyé par un bombardement d'artillerie massif qui engage également les unités voisines. Les granges, bourrées de foin, brûlent. D'opaques tourbillons de fumée obscurcissent le ciel. Le bétail, abandonné dans les près est fauché par les éclats. Les pertes sont lourdes de part et d'autre. Le Bosquel, entièrement en feu, devient intenable. Écrasés d'obus, hébétés par le bruit et la fumée, à bout de munitions, les éléments du bataillon qui tiennent le village l'évacuent à la tombée de la nuit

L'obscurité s'épaissit sur ce triste spectacle. Sourieau fouille les pans de maison calcinés de ses jumelles. Il ne voit que des ennemis qui finissent d'investir le village et le sourd éclat des incendies qui couvent encore. Le contact avec son bataillon est perdu. Aussi se met-il spontanément aux ordres de l'unité qui tient le hameau de Fransures.

- Cela va bientôt être notre tour, pense-t-il.

Effectivement l'infanterie adverse n'attend pas que Le Bosquel soit entièrement nettoyé. Elle monte à l'assaut en direction de Fransures quelques instants plus tard. Elle ne se soucie pas trop des troupes qui pourraient occuper le bois à sa droite. Elle défile ainsi devant le point d'appui de J. Sourieau. Celui-ci attend qu'elle soit bien engagée. Parvenue à sa hauteur, elle est brutalement prise de flanc. Elle est arrêtée à coups de mortier, de grenades à fusil. La puissance de feu des deux sections qui disposent des fusils mitrailleurs de réserve est décisive. L'initiative du jeune sous-lieutenant s'avère payante.

Cette action énergique lui vaut sa première citation

*"(...) A résisté pendant toute la nuit à un ennemi très supérieur en nombre auquel il a infligé des pertes sérieuses. A pu empêcher ainsi l'encerclement de sa compagnie. "*

Sa division n'est pas entamée trop sérieusement en fin de journée. La seconde ligne de points d'appui a bien résisté mais les munitions commencent partout à manquer.



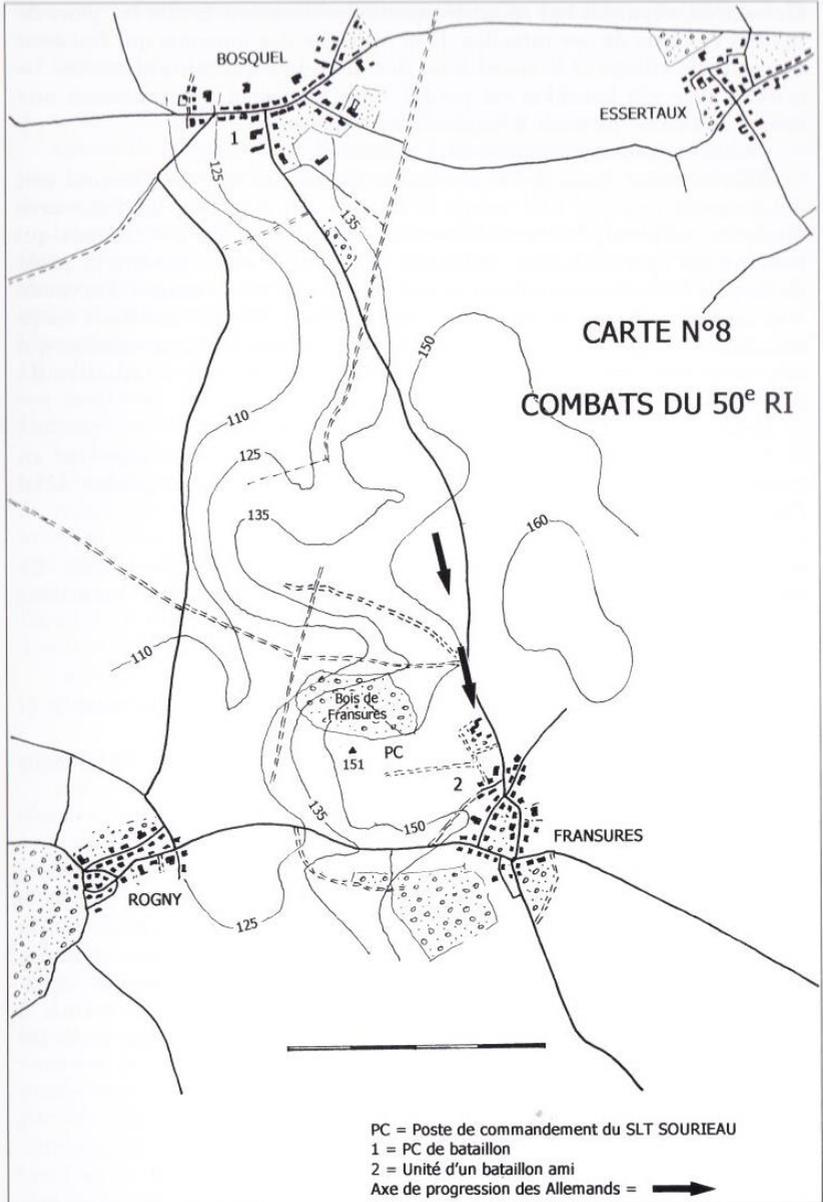
Rommel atteint le voisinage de Forges-les-Eaux en fin de la journée et trouve un moment pour écrire triomphalement à sa femme :

" Votre anniversaire a été une vraie journée de victoire. Nous nous sommes bien démenés (...) Nous allons tous très bien ! "

C'est un cadeau qu'il lui prépare depuis trois jours.



Plus généralement, ces vingt-quatre heures ont vu les violents combats amorcés depuis près de trois jours se poursuivre. L'ennemi n'a pas pris le temps de souffler. L'état-major de Weygand considère désormais que la bataille de la Somme est perdue. La catastrophe qui vient de se produire est irrémédiable. La 10<sup>e</sup> Armée est définitivement coupée en deux. L'ennemi a percé vers Forges les Eaux et borde la Seine de Vernon à Rouen. Il repousse, ce faisant, les grandes unités de l'aile gauche de la 10<sup>e</sup> Armée - le IX CA - vers la mer.



## Chapitre 33 - 8, 9, 10, 11 et 12 juin 1940. La rage au cœur.

### 8 -JUN

**40<sup>e</sup> DI.** L'ennemi réussit encore une fois à déloger la division de chasseurs le 8 juin et franchit la ligne de résistance de la Bresle. Les Français reçoivent alors l'ordre de se replier en direction d'Evreux par Rouen. Ils entament leur repli à 19.00h. La division laisse sa 2<sup>e</sup> Demi-brigade en couverture sur la rivière. René de Lajudie est de ceux-ci.

L'adversaire arrive au contact et se montre pressant. Comme René le dira plus tard à son fils :

-.Avec un mortier de 81, angle 88 et charge zéro : ça ne retombe pas loin.



**24<sup>e</sup> DI.** La menace qui pèse sur le régiment de Sourieau se précise au cours de la nuit. Les garnisons de L'Estocq et de Monsures, immédiatement à l'Ouest de son point d'appui, sont obligées de se retirer. Les villages, ravagés par l'incendie, ne sont plus tenables. La division voisine ayant reculé, le flanc gauche de la 24<sup>e</sup> DI est découvert.

J. Sourieau envoie un de ses sous-officiers prendre la liaison avec le bataillon qui défend Fransures. Il doit en ramener les munitions qui lui font défaut. Il revient peu après, un peu pâle

-.Mon lieutenant, il n'y a plus personne.

-.Comment cela ! Ils sont partis ?

-.Tous, Mon lieutenant : je n'ai rien trouvé.

La situation est soudain devenue sérieuse Les trois sections du jeune lieutenant se retrouvent en enfants perdus, sans liaisons, sans ordres et sans munitions. On entend l'adversaire s'agiter dans l'obscurité. Là-dessus, peu après minuit, le lieutenant Lartigue, chef de la section moto du régiment, effectuant une reconnaissance tombe sur lui :

-. Qu'est-ce que tu f... là ?

-. A vrai dire, je me le demande. Tout le monde a f... le camp on dirait ?

-. Mais oui. Les deux bataillons derrière toi sont déjà partis. On t'a oublié apparemment. File donc avant de te faire faire aux pattes. Rendez-vous au bois de Blancfossé, à huit kilomètres d'ici au Sud.

Sourieau et ses hommes y parviennent au petit jour. Ils s'entendent ordonner de poursuivre vers Hardivilliers et Froissy. N'ayant rien reçu depuis plusieurs jours, il a envoyé une dizaine d'hommes au ravitaillement.

Ceux-ci tardent à revenir et Sourieau s'inquiète. Il confie sa troupe à un sous-officier et lui remet une carte empruntée à un annuaire des PTT. Il part à la recherche des manquants.

Après une demi-heure d'investigations, les ravitailleurs sont retrouvés. Ils sont en train de s'empiffrer au milieu de meules de gruyère et d'énormes miches de pain. Le temps de les rassembler et ils partent à travers champs. C'est pour tomber nez à nez avec une section de chars allemands qui s'est infiltrée. Les Français les voient les premiers et filent se mettre à couvert. Les rafales ne les atteignent pas. Il ne s'agit pas de traîner :

-. Débarrassez-vous de vos sacs.

-. Mais... le ravitaillement ?

-. Tant pis.

Sourieau détache le sac qu'il porte pour un de ses hommes et le laisse choir à terre :

-. Mon rasoir !

Son chef de section pense tout d'abord qu'il veut se suicider ! Mais non, il cherche à sauver son rasoir Pradel. Marque prestigieuse qui lui a coûté fort cher.

Arrivant à Hardivilliers, il rencontre une batterie hippomobile de 155 en batterie. Il prévient son capitaine de la présence des chars allemands

-. Des chars, vous en voyez partout, vous autres !

L'artilleur fait néanmoins faire demi-tour à son unité. Il est écrasé sous les bombes des Stukas quelques instants plus tard : chevaux emballés, traits rompus, voitures incendiées etc.

Il n'y a personne à Hardivilliers. Sourieau pousse vers Saint-Just-en-Chaussée : l'interminable retraite de juin 40 commence.

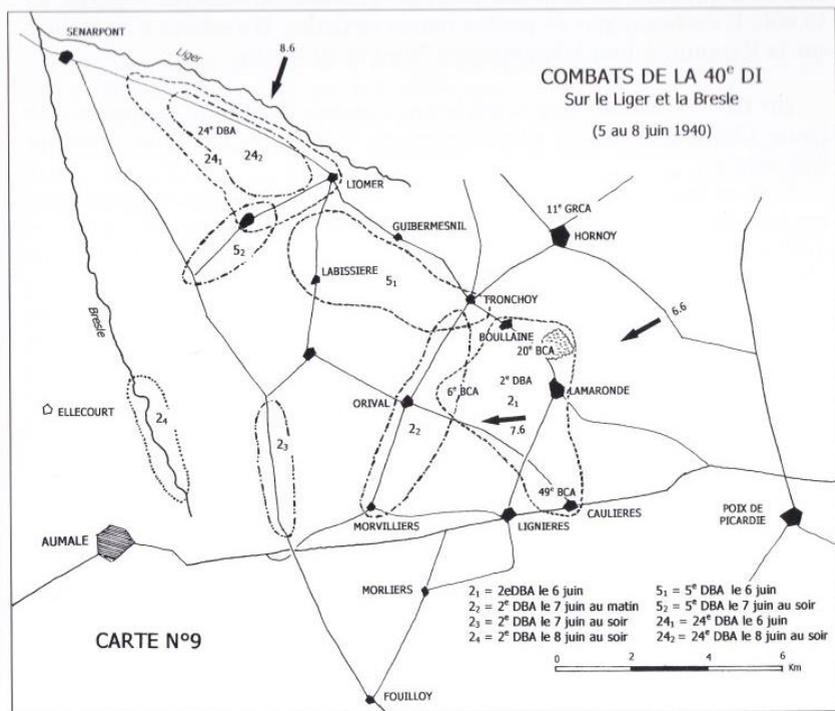
La prise de Bonneuil - tout à fait sur ses arrières - achève de disloquer le système défensif de la division en fin de journée. La grande unité est coupée en deux malgré sa brillante résistance. Une partie finit par se retirer en combattant vers Pont-Sainte-Maxence. Le reste s'émiette irrémédiablement sous les coups de l'adversaire. La bataille de la Somme est perdue pour la 24e division.



Louis Pichon a formé son peloton d'EOR en corps-franc devant la menace ennemie. Il combat autour de Paris depuis plusieurs jours après avoir quitté Rambouillet.



Au soir du 8 juin, l'ensemble du Groupe d'armées N°3 reçoit l'ordre de se replier. Ce qui reste de la 10° Armée a pour mission de gagner la coupure de la Seine et de s'y maintenir. Le Groupe d'armées Von Bock a définitivement gagné la bataille de la Basse-Picardie.



## 9 JUIN

La 10<sup>e</sup> Armée exécute très difficilement sa manœuvre de retraite. Le groupe d'armées de von Rundstedt, jusqu'ici massé derrière l'Aisne, entre à son tour en action. Placé au centre du dispositif allemand, il lance une puissante offensive en Champagne, au Sud de Soissons.

Meurtrier crochet du gauche après une puissante droite au menton !

**40<sup>e</sup> DI.** Les restes de la 2<sup>e</sup> Demi-brigade effectuent un mouvement de nuit. La longueur de l'étape, les erreurs d'itinéraire et les cisaillements le rendent pénible. Ils atteignent la rivière de Dieppe à Bures et Neuchatel et s'y installent. La journée est plus calme pour le 9<sup>e</sup> BCA. Ses compagnies, très éprouvées, sont en mesure de se reposer. Pas longtemps car on signale l'ennemi dans la forêt du Hellet. Il est à quelques kilomètres de la position amie qu'il menace d'un nouvel encerclement.

Il faut entreprendre un nouveau recul de quarante kilomètres à partir de 19.00h. Il s'effectue par de petites routes vicinales. Il s'achève à St Héliér, sur la Varenne, à huit kilomètres au Nord de St-Saens.



**10<sup>e</sup> DI.** Alertée par la tentative ennemie du 3 juin, la division de Louis Chadrin a occupé préventivement la tête de pont que convoite l'adversaire.

Le 9 au matin, après une intense préparation d'aviation et d'artillerie, les Allemands attaquent en force. Ils foncent en direction de Vieux-les-Asfeld à l'Ouest et de Condé-les-Herpy à l'Est du front de la 10<sup>e</sup> DI. Chadrin raconte :

" Ce dimanche à quatre heures du matin, nous recevons un pilonnage en règle. Cela dure jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le PC est déjà replié, nos gars en première ligne résistent bien mais la liste des morts et des blessés s'allonge. Les caves se remplissent de blessés, les quelques ambulances évacuent les plus graves. Moi je casse les plaques d'identification qui se trouvent au poignet de ceux qui sont morts. Triste besogne. Nous sommes débordés par la droite et par la gauche et l'ennemi est installé à une quinzaine de kilomètres derrière nous.

- . Du petit mamelon surplombant le pays, dans notre dos, la plaine où nous découvrons les chars allemands arrivant tranquillement. Le sergent Plesskoff, responsable du canon de 25 se met en position : un obus, un char - une petite merveille ce canon, un seul ennui, trop de fumée, vite repéré - à bras ferme ! - après chaque obus tiré il faut le transporter quelques centaines de mètres plus loin. Cinq chars restent sur le terrain les autres font demi-tour.

L'ennemi réussi à créer plusieurs têtes de pont au Sud de la rivière et s'infiltrer à gauche et à droite des limites de la division. Il atteint la ligne d'arrêt à 19.00h. Les îlots de résistance sont encerclés. L'artillerie divisionnaire reçoit l'ordre de se retirer derrière la Retourne et la Suippe.



La pression ennemie est trop forte pour le Corps Franc de Louis Pichon. Il commence une lente retraite vers le Limousin.



## 10 JUIN

L'avance ennemie au Sud et à l'Ouest du champ de bataille oblige le IX CA à infléchir sa marche vers le Nord-Ouest.

Weygand s'adresse au premier ministre 10 juin :

" Les événements des deux dernières journées de bataille me font un devoir d'avertir (...) que la rupture définitive de nos lignes de défense peut survenir d'un moment à l'autre."

Au cours du dernier comité de guerre qui se réunira de longtemps rue Saint-Dominique, le général de Gaulle, arrivé de Londres, annonce que les Britanniques refusent de démunir leur île de son aviation de chasse et de la baser en France. Ils n'enverront donc de nouvelles unités terrestres que dans la mesure où elles pourront être appuyées par l'aviation française.

L'Histoire ne repasse jamais les plats, dit-on ! Force est de constater qu'à tout le moins il lui arrive de bégayer. Soixante-dix ans après un désastre de même amplitude, le gouvernement quitte Paris.

Il est minuit.



**40<sup>e</sup> DI.** Il n'est plus question de tenir un front et les débris des grandes unités du IX CA se retirent vers St Valéry en Caux et Veules-les-Roses. Il ne paraît plus possible d'atteindre Fécamp. La journée s'achève alors que Lajudie et son 9<sup>e</sup> ont été à nouveau obligés de reculer. Les Allemands poussent devant eux une série d'unités françaises sans liaison entre elles qui tentent de se rétablir. Aussitôt tournées, elles reculent vers l'Ouest. C'est ce que René appelle "Le jeu du lapin".

A Boucqueville, douze kilomètres plus loin, la pagaille est totale. C'est un nœud de communications où convergent plusieurs unités. Le 9<sup>e</sup> BCA s'accroche et réussit à contenir l'adversaire venu au contact. Lajudie perd la liaison avec les autres compagnies dans l'obscurité. Elles seront d'ailleurs dispersées peu après. Il marche toute la nuit avec une vingtaine de ses hommes. Il tente de gagner la côte à St-Aubin d'où il espère embarquer vers Le Havre. Il sait que l'on se bat déjà à Saint-Valéry-en-Caux que l'ennemi a atteint plus à l'Ouest. La nasse s'est refermée sur eux. Il n'y a aucune embarcation dans le petit port. Ils sont désormais acculés à la mer après plus de cent kilomètres de retraite et cinq longues journées de combats. Bien des illusions sont tombées entre temps.



## 11 JUIN

•**10<sup>e</sup> DI.** La division, ou plutôt ce qu'il en reste, est en bouchon face à l'Est devant Angiens. Les débris de la 5<sup>e</sup> DLC, de la 2<sup>e</sup> DLC et de la 31<sup>e</sup> Di tentent également d'interdire l'accès à la côte.

La journée du 11 juin marque la fin de cette retraite. Les troupes françaises, exténuées, à court de munitions, se sont formées en arc de Cercle autour de St-Valéry. Lajudie n'a plus que quatre ou cinq hommes avec lui. Il tente de gagner Veules-les-Roses où se trouvera peut-être quelque embarcation. Nouvelle déception : il n'y a rien et les Allemands approchent. Il réussit alors à regrouper quelques-uns de ses hommes qui errent, par-là. Il se met à la disposition des artilleurs du 73<sup>e</sup> RA qui tentent, dans un ultime baroud, d'arrêter l'ennemi. Sa troupe et lui s'installent en défense rapprochée. Il est vingt heures. Les canons de 25 de la compagnie antichar engagent quelques véhicules qui apparaissent sur la route côtière. Ils répondent au tir français, une balle de fusil antichar de 20 fracasse le coude droit de René. Il est projeté au sol.

" *Officier plein d'ardeur, s'est distingué le 11 juin 1940 Blessé à son poste de combat*" dira sa première citation.

L'ordre, de repli final arrive vers 23.00h. Mais quel repli ? Les pièces et le matériel sont détruits sur place. Saint-Valéry est en feu, des gerbes de traceuses fouillent rageusement la nuit alors que René regagne Veules. On y signale quelques embarcations. Son bras commence à le brûler abominablement. Il abandonne l'idée de traverser les lignes allemandes par l'intérieur pour éviter d'être pris comme cela, bêtement, sur la plage. Au petit matin, heureusement, des embarcations surgissent et chargent les blessés graves. René se retrouve sur un navire britannique. Il a dû abandonner son sac à dos sur la plage : les Anglais n'en veulent pas à bord.



**10<sup>e</sup> DI.** Le régiment de Louis Chadrin, totalement encerclé, résiste héroïquement sur l'Aisne depuis maintenant plus de trente-six heures. La division a perdu la liaison avec la 2<sup>e</sup> DI à sa droite. Une partie recule pas à pas depuis le début de la bataille. Les points d'appuis du 46<sup>e</sup> s'accrochent désespérément sans avoir reculé :

" Après trois jours de combats héroïques, il faut se rendre. Nous jetons nos revolvers dans le puits de la ferme et sortons nous aligner les bras en Pair. Nous attendons le destin. En face de nous de jeunes S.S. de seize à dix-huit ans, le casque camouflé par de hautes herbes, nous tiennent en respect avec leur fusil mitrailleur.

Le commandant Blanc sort le dernier de la cour. Il a passé ses gants blancs et, très raide, attend. Un petit véhicule arrive avec deux officiers vert de gris. Salut.

- Montez, commandant !

- Ainsi fut le dernier souvenir de ce caporal d'échelon de 14 18 qui résista jusqu'aux dernières limites puisqu'à peine la moitié du bataillon est restée debout."

Louis est en effet allé, comme d'habitude, jusqu'au bout. La citation qu'il mérite ce jour-là en témoigne :

*" (...) Alors que son bataillon était encerclé et violemment bombardé (...) a assuré le ravitaillement en munitions de son unité en conduisant lui-même, à travers une pluie d'obus, la chenillette dont le conducteur avait été tué.*

*A pris ensuite le commandement d'un groupe de combattants à la sortie de la localité et a repoussé par des feux ajustés et nourris, plusieurs éléments ennemis qui tentaient de s'infiltrer dans le village. "*



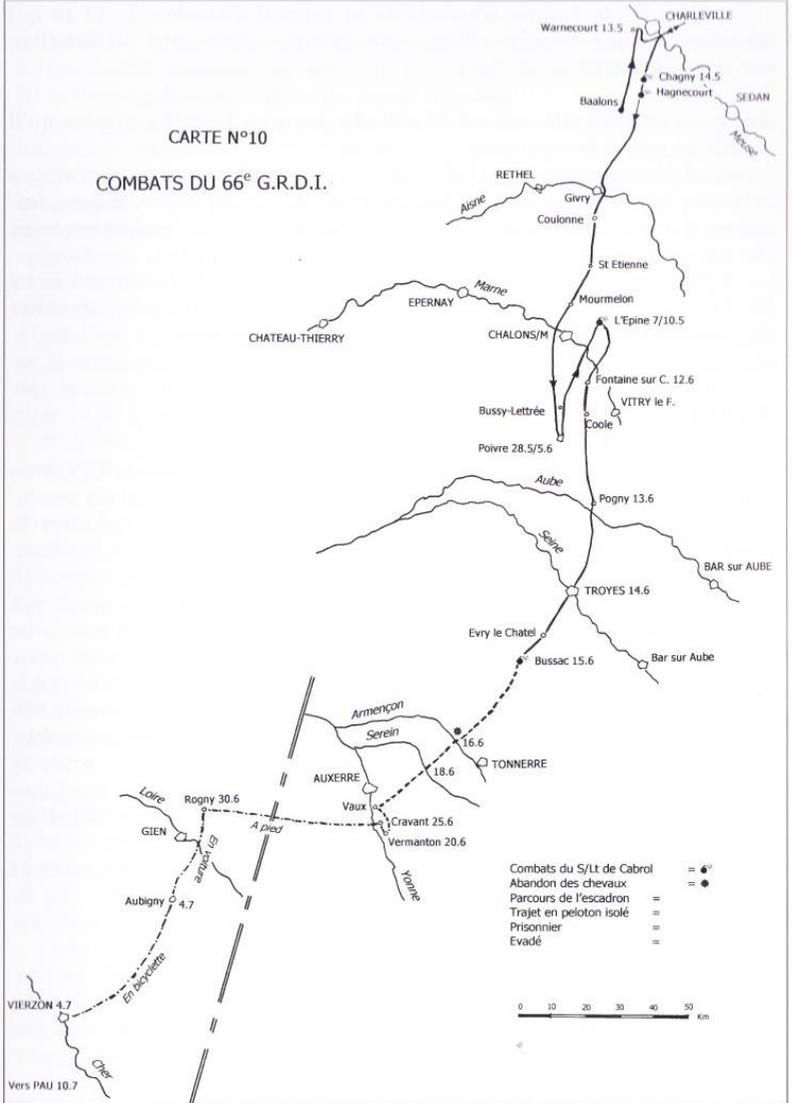
## 12 JUIN

**40<sup>e</sup> DI** Les grandes unités de l'aile gauche française, le IX CA en particulier, sont définitivement rayées de la carte. Le matériel est perdu. Le général Durand, fait prisonnier à 11.30h, s'apprête à prendre le chemin de l'Allemagne avec ses hommes.

Quelques débris ont réussi à s'échapper. René de Lajudie est parmi ces derniers mais il passe une journée pénible. Le capitaine de son navire ne veut pas risquer d'être coulé en pleine mer. Il attend la nuit pour appareiller. Les Stukas s'en donnent à cœur joie contre cette cible immobile. Parqués à fond de cale, les blessés tressautent sous les coups de boutoir des bombes qui explosent tout alentour. L'eau, incompressible, transmet les chocs avec une brutalité inouïe. Il faut attendre la fin de cette trop longue journée d'été pour que les vibrations des machines annoncent le départ. La foule des blessés, abruti de vacarme meurtrier et de souffrances, pousse un soupir de soulagement.

Le lieutenant Lajudie, à bout de résistance, blessé physiquement et surtout moralement, débarque à Southampton au petit matin.

CARTE N°10  
 COMBATS DU 66<sup>e</sup> G.R.D.I.



## Chapitre 34 - 17 juin 1940. Un maréchal peut en cacher un autre

A bout de volonté pour certains, mis en minorité pour d'autres, découragés ou ambitieux pour quelques-uns de ses ministres, le gouvernement de la France capitule en rase campagne.<sup>59</sup> L'Angleterre ne lui a pas rendu sa parole, mais d'honneur, est-il encore question quelque part ?

On ne peut certes plus combattre utilement en métropole, mais la Marine est intacte et son chef a clairement indiqué qu'il ne la livrerait pas à l'ennemi. L'armée du Levant et les forces d'Afrique du Nord représentent un potentiel militaire encore puissant. Bizerte, Cayenne, Dakar, Diègo-Suarez, Djibouti, Fort-de-France, Haiphong, Mers-el-Kebir, Nouméa, Papeete, Pondichéry et Saint-Pierre sont les anneaux d'une chaîne de points d'appuis maritimes presque sans équivalent au monde. Elle commande les provinces d'outre-mer que cette guerre, que les plus lucides devinent mondiale, va bientôt gagner. Le potentiel humain de l'empire est quasiment intact. La France a de puissants alliés, même si les Etats Unis sont encore loin d'entrer dans le conflit. Elle a le bon droit pour elle. L'empire, gardé par une flotte intacte, est inattaquable. Ses ressources sont considérables.

Il faut deux heures ou deux jours pour fabriquer une arme d'infanterie, mais plus d'un an pour former un cadre. Combien d'officiers et de sous-officiers auraient refusé de quitter la métropole pour poursuivre le combat si l'on avait ordonné et organisé leur départ ?

Mais non ! Le prestigieux chef de guerre qui domine et oriente la politique militaire de la France depuis trente ans, a renoncé à se battre. Les merveilleuses vertus révélées aux pires heures du dernier conflit sont définitivement assoupies dans une ambition sénile. Le chef renonce et donne ainsi un prétexte facile vers l'abandon aux grands responsables de notre armée. Pire, son autorité et son prestige servent de paravent et maintiendront longtemps d'honnêtes gens dans le respect et la fidélité envers sa personne. Funeste erreur ! Même si elle est commise de bonne foi.

Quelques-uns, cependant, refusent de plier. Depuis presque une semaine, les armées françaises, définitivement disloquées, n'offrent plus qu'une résistance décousue. Les caractères bien trempés vont se révéler.



---

<sup>59</sup> Voir note 409 en fin du livre 4

Trempe ! Jacques Chambon l'était certes entièrement, il y a seulement quelques heures. La providentielle batelière qui l'a hébergé l'a également séché et lui a fourni des vêtements civils. C'est sous cet accoutrement que "Stan" et lui, tantôt à pied, tantôt en voiture, réussissent à rejoindre leur unité.

Ils y apprennent la fin de l'odyssée de la 5<sup>e</sup> DIC. Les débris de la division ont franchi la Seine le 8 juin à Courcelles. L'infanterie ne comptait plus que cent quarante hommes et dix officiers. On avait constitué avec cela un bataillon de marche chargé de la défense de Vernon. Une compagnie du 4<sup>e</sup> Zouaves en faisait partie. L'ennemi les avait attaqués le 10 juin et les avait débordés sans peine.

La tenue de Jacques Chambon, un bleu de chauffe en guise de pantalon, n'est pas très réglementaire. Le médecin capitaine Edouard Ribo et lui décident de se rendre au Mans pour se rééquiper. Leur colonel ne veut cependant pas laisser partir Chambon dans cet équipage. Il lui propose un de ses pantalons : sympathique marque de sollicitude, acceptée avec gratitude.

Ils trouvent la boutique adéquate. Leur choix fait, ils s'apprêtent à regagner leur unité quand surgit un important personnage. Il est escorté de quelques hommes, baïonnette au canon :

- Je suis officier de police. Je vous arrête. Suivez-moi

Stupeur des intéressés. Qui diable s'est énervé au point de requérir ainsi la maréchaussée ? Ils n'ont pourtant pas l'air de bonnes sœurs mal rasées ! Encore que leur tenue fantaisiste ?

Ils ont beau argumenter, rien n'y fait. Ils ont de toute évidence collé leur propre photo sur la carte d'identité des malheureux Chambon et Ribo. Ceux-ci doivent maintenant achever de se refroidir dans quelque fossé. Suspects ils sont, suspects ils resteront. L'officier de gendarmerie, un cyrard pourtant, reste insensible aux descriptions que Chambon lui fait de l'Ecole. N'importe qui peut avoir lu cela quelque part leur oppose-t-il. Déjà quelque peu malmenés par les policiers, les deux officiers commencent à s'inquiéter. Jusqu'au moment où l'un d'eux suggère que l'on téléphone à leur colonel.

Chambon a un trait de lumière

- Demandez-lui à qui il a prêté un pantalon ce matin.

Le colonel, un peu surpris d'être questionné par la gendarmerie sur un détail vestimentaire de cet ordre, confirme les dires des deux compagnons. Tout rentre dans l'ordre.

De replis en regroupements, les ultimes débris de trois divisions - dont bien peu de combattants décidés — se retrouvent cinq jours plus tard dans la région de Ste-Suzanne. La démoralisante retraite se poursuit sous l'incessante pression ennemie. L'un des derniers épisodes se déroule sous le commandement de Salan. Il commande des éléments disparates de la valeur d'un bataillon.

Il prétend disputer le pont de Mansle aux Allemands. Mais ceux-ci se sont mêlés au flot des réfugiés sur lesquels on ne peut tirer. L'ennemi passe la Charente sans coup férir.



Le premier séjour de Frédéric Lescure en Grande-Bretagne sera bref, mais il lui aura fallu auparavant subir un dernier bombardement. Une escadrille ennemie surprend son convoi au sortir de Dunkerque dévoré par les flammes. Un chapelet de bombes encadre son destroyer. L'une touche l'arrière. Les gerbes d'eau salée des impacts, le puissant vacarme de la DCA et l'odeur âcre de la cordite se mêlent en un concert discordant. Les passagers, épuisés pour la plupart, n'en peuvent plus. C'est la dernière alerte, le reste de la traversée se fait sous un beau soleil, par une mer calme : une véritable croisière.

Ce 1<sup>er</sup> juin est un samedi : jour de week-end britannique. Lescure peut voir du train qui l'emmène - vers un camp de repos, dit-on - d'élégants gentlemen jouer au golf ou au tennis. Ce calme, ces occupations, la souriante ambiance printanière de l'Angleterre lui paraissent totalement irréels. Où sont ces réfugiés hâves et terrorisés sous les bombes, où sont les villages en feu, où est l'angoisse des combattants, le tonnerre des chars et des obus ? Mais, voyons : dans le quotidien du dimanche que ces messieurs liront tranquillement demain matin avec leurs œufs au bacon et leur thé. Sacrés Anglais !

Pour Lescure : descendue du train à deux heures du matin, rassemblée à neuf heures et immédiatement embarquée à Plymouth, son unité retourne vers l'enfer. Cette fraction de la 15<sup>e</sup> DIM<sup>60</sup> a gardé sa cohésion quand elle débarque à Brest le 3 juin, à la veille de l'attaque allemande sur la Somme. Fusionnée avec des éléments de la 12<sup>e</sup> DIM, elle constitue désormais le III/43<sup>e</sup> de la DLI : oh ! combien légère. Le bataillon de Frédéric est sous les ordres du commandant Le Gouvello.

L'état-major a visiblement commencé à racler les fonds de tiroir, mais le désordre s'est déjà installé quand le bataillon parvient à Evreux deux jours après son retour. L'intendant local, faute d'ordres, refuse de l'équiper malgré les furieuses réclamations du colonel. On ira au feu sans armes, sans transports et dans le plus grand dénuement. Lescure n'a pratiquement plus de fond à son pantalon.

Les déplacements à pied se multiplient un peu au hasard les jours suivants. Arrivé à Laigle le 13 juin, Frédéric Lescure, désormais en loques, est une nouvelle fois proche de l'épuisement total. Un miraculeux courrier lui apporte des nouvelles de Selongey. Sa fille Martine est née depuis quinze jours. Il fera sa connaissance dans deux ans.

Le bataillon se déplace quotidiennement en direction du Sud-Est. Il est toujours sans armes. Après de nouvelles errances, il entre fortuitement en contact avec les éléments avancés allemands le 17 juin. Frédéric dispose

---

<sup>60</sup> Voir note 410 en fin du livre 4

heureusement depuis peu d'un side-car. Pas pour longtemps. Une Compagnie a été coupée de son unité par un groupe de chars ennemis. Il se propose pour les retrouver :

- D'accord, lui dit un vieux capitaine de zouaves, mais laissez-moi la moto !

C'est un ancien de 14-18 qui ne peut plus guère marcher. Lescure part donc à pied ou plutôt à bicyclette. Ce vieux clou lui coûte trois cents francs, une fortune pour l'époque.

Il ne retrouve pas les égarés et, dans la nuit, perd à son tour le contact avec son bataillon. Il gagne les environs de Juvigny le lendemain. Il n'y a personne au point de rassemblement indiqué. Pire, il est coupé du Sud de la France. Son unité a probablement éclaté comme une noix sèche sous le talon, sans avoir pu combattre. Avec quoi, grand Dieu, aurait-elle d'ailleurs combattu ?

19 juin : Lescure n'a bien entendu pas entendu parler du fameux discours de la veille, mais :

" En bon Français rouspéteur mais obéissant, je pensais que le devoir était de chercher à rejoindre l'armée française au Sud de la France? "

Il doit être possible de passer à nouveau par l'Angleterre pour y parvenir. Il se débarrasse donc de son ceinturon, de son baudrier et de ses galons - les Allemands n'arrêtent que les officiers, dit-on - et se dirige vers Avranches. Il y parvient le lendemain et prend contact avec un vieux client qu'il connaît bien. Il atteint Grandville grâce à lui. La mer est là et il fait toujours un temps magnifique.



Louis de Cabrol marque une pause sur la route démoralisante de la retraite. Son escadron remonte vers le Nord le 5 juin au matin. Il doit gagner Bussy-Lettrée et se porter au nord de la Marne, à l'Epine à trois kilomètres au Nord-Est de Chalons-sur-Marne. On espère que la double coupure du canal et de la rivière sera un obstacle suffisant pour enfin y arrêter l'ennemi. Le GRDI, chargé d'une mission de surveillance, s'installe le lendemain à Courtesols où il va rester quelque temps.

Nouvelle déconvenue le 12 : les éléments placés devant eux sont assaillis et ne réussissent pas à se maintenir. C'est à nouveau la débandade sur toutes les routes du secteur. Ils sont forcés de reculer à leur tour jusqu'à Franchevillé, toujours sur la rive droite de la Marne. Le Groupement perd une partie de ses éléments mécanisés dans la déroute. Le reste est affecté à la 20<sup>e</sup> DI. Il reçoit l'ordre de traverser la Marne à Pigny pour gagner Fontaine-sur-Coole. Les ponts de la Marne seront détruits après leur passage par le génie de la 53<sup>e</sup> DI<sup>61</sup> au cours de la nuit.

Le GRDI approche de sa destination sous les bombes vers 17.00h. Cette fois-ci c'est plus grave, les lieutenants Watson et Longcamp sont blessés au cours du mouvement et doivent être évacués.

---

<sup>61</sup> Voir note 411 en fin du livre 4

C'est le second commandant, de l'escadron qu'ils perdent en un mois. Le Lt Chombard prend le commandement.

Arrivés à Coole même le lendemain, les cavaliers assurent la protection du général Etcheberrigaray, commandant la division. Dans ce pays plat et sans accidents de terrain, l'ennemi a hélas beau jeu de s'infiltrer entre les grandes unités, déjà très affaiblies et souvent sans liaisons entre elles.

Cela sent un peu le baroud d'honneur quand ils reçoivent l'ordre de gagner Troyes, plus de cinquante kilomètres au Sud. Ils doivent défendre le carrefour Ste-Marie qui, au Nord-Est, donne accès à la ville. Il n'y a pas de raison que la Seine fasse plus obstacle à l'irrésistible avancée ennemie que l'Aisne, la Marne ou l'Aube n'ont réussi à le faire. Jusqu'où seront-ils ainsi refoulés ?

-. Quelqu'un parle-t-il l'espagnol parmi nous ? semblent-ils se demander.

Leur mission s'achève sans autre incident au milieu de la nuit du lendemain 14. La division est désormais irrémédiablement éparpillée. Ce qu'il en reste se replie en hâte vers le Sud. L'escadron à cheval franchit la Seine à son tour. Troyes, bombardé, brûle. Quelle pitié pour cette ravissante vieille ville et ses nombreuses maisons médiévales !

La retraite se poursuit encore toute la nuit en direction de Bussac, leur prochaine étape. L'ennemi est sur leurs talons et occupe peut-être ce village. D'accord avec Chombard, Cabrol tente de gagner leur objectif avec son seul peloton. Le reste de l'escadron gagnera Auxon, à 25 km au Sud-Ouest de Troyes, dans la vallée qui borde, au Sud, le massif de la forêt d'Othe.

Le 15 juin donc, ils sont canardés alors que Bussac est encore à huit kilomètres. Le capitaine Marcellus, de l'état-major de la division passe en voiture au même moment et leur confirme que le village est entre les mains des Allemands depuis minuit.

Ils essaient alors de gagner Auxon pour rejoindre Chombard mais l'agglomération est également occupée. La route de Troyes à St-Florentin semble être entièrement aux mains de l'ennemi. Ils doivent donc quitter les routes pour approcher Evry. Ils observent à nouveau des véhicules à croix gammée en milieu de journée et mettent pied à terre. Menant les chevaux par la bride, en silence, à travers bois, ils contournent l'agglomération pour retrouver la route qui mène à Tonnerre le long du canal de Bourgogne. En forêt, au moins, on ne peut les suivre, sauf à pied, et les avions ne peuvent les voir. Ils ont encore effectué quarante kilomètres de retraite depuis le matin.

Ils aperçoivent au passage divers éléments de leur Groupement sur la route de Saint-Florentin à Tonnerre, mais se rendent compte qu'il s'agit de prisonniers. Vont-ils connaître le même sort après tous ces efforts ?



L'expérience vécue par Jean Sourieau n'est pas moins pénible. Une dure épreuve physique et morale. Bien ancré dans une organisation hiérarchisée et apparemment rationnelle il sentait jusqu'ici que tout y était prévu, ordonné en temps utile et réglé dans tous les détails. Or voici que cette structure vole en éclats. Plus de chefs, pas de liaisons, encore moins de ravitaillement, aucun ordre : le vide !

Les trois quarts de son régiment ont disparu : il faut dorénavant improviser avec des restes et surtout avec ceux qui résistent encore. Les hiérarchies et les fausses réputations disparues, les véritables chefs émergent. Le capitaine Maizot est de ceux-là. Ancien sous-officier d'active, réserviste, chauffeur d'un préfet dans le civil, braconnier à ses heures, c'est un homme décidé. Il prend la tête des survivants de sa propre initiative. Jean Sourieau le seconde de son mieux.

Plusieurs coups de gueule, un coup de poing par-ci, une taloche par-là, un coup de pied à l'occasion, ces mesures aussi directes que peu réglementaires suffisent à redonner allure à ce qui menaçait de devenir un troupeau. Terrorisant les gestionnaires apeurés en leur mettant son arme sous le nez, il réussit à se ravitailler en munitions, vivres et vêtements bien nécessaires. Réquisitionnant véhicules et bicyclettes en toute illégalité, il obtient de quoi se déplacer.

Marchant de nuit, combattant de jour, sa troupe atteint Beaumont, sur l'Oise, son objectif. Engagée contre l'ennemi à Stains, Brunoy et Auvernaux en région parisienne, elle égrène ses morts et ses blessés au fil de la route. Nourris d'oignons crus et de biscuits de guerre douteux elle traverse un pays totalement désorganisé, voire vide : même les fossoyeurs se sont évaporés.

Gien est sous les bombes, les Allemands en ont-ils une réserve inépuisable ? L'incendie fait partout rage. Le pont, abordé par les quais, est déjà occupé par l'ennemi. Les hommes de Maizot les en chassent. Ils franchissent le fleuve au milieu d'un affreux magma de chevaux au ventre ballonné, de carcasses de voitures calcinées et de cadavres de réfugiés.

La maigre troupe, finalement, embarquée en camion, atteint Confolens en Charente pour y apprendre que l'armistice est signé. Jean Sourieau écrira :

" Nous avons honte de nos chefs civils et militaires, de l'ampleur du désastre et de ses conséquences probables pour l'avenir de notre Pays... On en était là, à cet effondrement. L'un de mes sous-officiers, ancien du Maroc de Lyautey, se retira pour pleurer. Je le comprenais."



## Chapitre 35 - 26 juin 1940. Pour l'honneur.

Le groupe d'armées N°2 comprend la 5<sup>e</sup> Armée, la 7<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> dont fait partie la 30<sup>e</sup> division de Robert Moulié. A l'Ouest de cet ensemble, l'ennemi exploite la trouée de Champagne depuis le 15 juin. Il est à Troyes dès le matin et marche vers Pontarlier. Il passe la Saône de Gray à Vesoul le 16 et arrive en fin de journée à Besançon. Il est dès lors en plein sur les arrières du G.A. N°2 et atteindra la frontière suisse le lendemain.



L'armée allemande sait depuis une semaine que les Français ont demandé l'armistice : qui sont donc ces fanatiques qui ne veulent toujours pas cesser le combat ?

Lors du repli des avant-postes de la ligne Maginot vers le Donon du 16 au 19 juin 1940, la compagnie de Robert Moulié a été harcelée à plusieurs reprises par des éléments motorisés ennemis. Ils ont été repoussés à chaque fois, mais le 17 juin, près de la Petite Pierre, au village de Kohlthalerhof précisément, il a fallu déloger un peloton ennemi qui tenait le carrefour. Brève mais brutale affaire au cours de laquelle les Allemands ont laissé onze morts sur le terrain contre un seul côté français. Alignés tous les douze contre un mur, on a laissé, faute de temps, le soin de les inhumier à l'aubergiste du coin.

Moulié fait partie du groupement formé par les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies du 49<sup>e</sup> RI chargé de défendre le col de la Chapelette dans les Vosges. C'est le verrou d'accès de la vallée de Celles, laquelle mène à la forteresse naturelle du Donon.

Débordées un moment par l'ennemi qui remonte la vallée, les deux compagnies mènent une contre-attaque grâce à une batterie d'artillerie rameutée au dernier moment. Elle cause de lourdes pertes à un adversaire qui progresse en empruntant les routes :

"Avec l'assurance des troupes qui ont connu des succès trop faciles" notera plus tard R. Moulié

Les Français doivent finalement se replier sur la scierie de Celles-sur-Plaine après cet engagement. Trois sections de voltigeurs, une section de mitrailleuses et des éléments de l'état-major du bataillon que commande le lieutenant Dufour forment un centre de résistance. Le commandant Picard, chef du bataillon, a confié la responsabilité de ce point d'appui à R. Moulié, mais reste à ses côtés. Les Français, ainsi retranchés, résolus à ne pas plier, ont devant eux des forces écrasantes. Assaillis de plusieurs côtés, ils se battent désespérément.

Leurs chefs ont l'habitude d'aller jusqu'au bout de leurs forces et de leurs convictions. Ils repoussent toutes les attaques et toutes les demandes de reddition et tiennent l'ennemi en respect jusqu'au 23 juin. Ils doivent enfin, la mort dans l'âme, cesser le combat. Moulié a gagné sa seconde citation au cours de cette action :

*" Animé d'un courage incomparable a su galvaniser sa troupe par son exemple, son courage et son audace (...)"*

Le commandant du XXIII CA allemand qui leur est opposé, a obtenu le cessez le feu en faisant la promesse formelle d'accorder :

*" Une convention d'honneur à ses adversaires en leur permettant de conserver leurs armes et leurs bagages en raison de leur conduite exemplaire. "*

Les officiers en reçoivent la confirmation écrite sous forme d'une lettre personnelle. Malgré cette promesse et alors que le commandant Picard est en pourparlers au PC du XXIII CA, Moulié et ses hommes sont rassemblés de force au cours de la journée du 24 et, malgré leurs protestations, conduits jusqu'à Sarrebourg où on les interne dans la caserne des lanciers.

Ils sont libérés avec des excuses quelques heures plus tard et ramenés au Donon. Ils y retrouvent de nombreux éléments français qui ont échappé jusque-là à la capture grâce à la résistance du point d'appui de Celles. Tout ce monde va rester sur place quelques jours dans l'attente, l'ennui et la démoralisation croissante. Soulagé aussi, sans doute, que toute cette horreur soit terminée.



L'escadron est irrémédiablement dispersé et ses pelotons sont désormais livrés à eux-mêmes. Louis de Cabrol a bien l'intention de semer ses adversaires et d'éviter d'être pris. Pour l'instant, hommes et chevaux sont à bout et il se jette à nouveau sous-bois pour souffler.

Bref repos car il veut profiter de l'obscurité pour essayer de franchir la vallée de l'Armançon. Une reconnaissance à pied lui permet de constater que tous les ponts sont gardés. Impossible de bouger pour l'instant. Le jour se lève. Ils sont dans un creux qui les dissimule de la route où les convois ennemis défilent sans discontinuer. Un cheval hennit de temps en temps malgré toutes leurs précautions, mais le bruit des moteurs en couvre la résonance.

Le franchissement des obstacles d'eau qui les attendent implique l'abandon de leurs montures. Ce n'est pas sans un pincement de cœur qu'ils les dessellent et les abandonnent après une dernière tape affectueuse sur l'encolure. Attachés de manière lâche, ils pourront se libérer après leur départ. Désormais moins visible, la petite troupe réussit à gagner le bord de la rivière sans encombre. Cabrol improvise un va-et-vient à l'aide de cordes. Les hommes qui ne savent pas nager peuvent ainsi traverser le cours d'eau. Quelques branchages discrètement coupés servent de flotteurs précaires et leur permettent de passer les armes et les munitions qu'ils ne veulent pas abandonner.

Ils sont lourdement chargés de matériel et de nourriture. Au cours de la nuit, dans le plus grand silence, ils franchissent l'Armançon, puis, quelques heures plus tard, le Serein.

Cinq jours leur sont nécessaires pour traverser une zone de vingt-cinq kilomètres tenue par l'ennemi et arriver devant l'Yonne à Veaux, au Sud d'Auxerre. Vont-ils continuer ainsi jusqu'à Marseille ? Les hommes sont à bout de forces. Ils sont en opérations depuis plus de cinq semaines et continuellement en mouvement depuis une semaine. La marche à pied n'est pas leur fort et ils ont besoin de vivres.

Il leur faut se ravitailler avant de traverser l'Yonne cette nuit. Pendant que son chef s'occupe de trouver un bateau, un de ses hommes se déguise en civil avec l'aide d'un brave Français et va se ravitailler à Veaux. En chemin, il raconte leur histoire à une femme rencontrée là par hasard.

Il revient à 18.00h, assez nerveux. Cabrol se rase alors que ses hommes dorment. Il entend soudain un bruit de culasses, arrête de respirer et se retourne. Quinze Allemands les ont en joue. Ils ont été menés à leur cachette par cette femme, une alsacienne appartenant au détachement allemand qui stationne à cinq cents mètres, un peu au-dessus d'eux.

Ils sont emmenés à Vermanton où la Wehrmacht regroupe ses prisonniers dans un camp improvisé. C'est là qu'il apprend avec stupeur la nouvelle de l'armistice. Il y a déjà une semaine que le maréchal Pétain l'a annoncé à la radio. Il est abasourdi par la fin brutale et honteuse des combats. Ce n'est pas possible !

Le premier abattement passé, Cabrol réagit avec son dynamisme habituel. Il n'est pas question de rester entre les mains des Chleuhs ; on doit bien continuer à se battre quelque part ? Il considère d'ailleurs que les Allemands ont fait preuve d'une grande grossièreté en le capturant. Ils lui courent après depuis maintenant six semaines, l'armistice est demandé depuis une dizaine de jours : qu'est-ce que ces manières ?



La fin de la campagne de France de Jacques Chambon est marquée de nouvelles péripéties. Les restes de son régiment sont regroupés sous les ordres du commandant Maffre. Ils passent la nuit dans le petit village d'Aunac, à l'écart de la Nationale 10 qui mène à Angoulême.

Le contact est perdu et, selon certaines indications, il y aurait encore des troupes françaises qui n'ont pas jeté leurs armes dans le fossé du côté de Sauzé-Vaussais. Il faut en avoir le cœur net et Maffre demande à Chambon de partir en reconnaissance dans cette direction le 24 juin au matin.

Un brigadier-chef fait le plein de sa moto et le lieutenant monte derrière lui, armé de grenades et de son pistolet. Il ne se voit pas très bien, dressé sur ses cale-pied tel un héros de western, descendre d'un coup de fusil aussi efficace qu'improbable un adversaire à cheval à quatre cents mètres de distance.

Arrivés à Ruffec, tout est calme, il n'y a pas grand monde dans les rues. Ils poussent jusqu'à Sauzé-Vaussais et se heurtent à une colonne allemande qui descend vers le Sud : aucune troupe amie bien entendu. Ou plutôt, si, car à Ruffec qu'ils traversent à nouveau, des soldats français, l'arme à la bretelle, sont en train de régler tranquillement la circulation au profit de l'adversaire. .

Le dialogue entre ces hommes et Chambon est surréaliste. Ils savent que le Maréchal a demandé l'armistice et sont persuadés de leur prochaine démobilisation. Alors ! en attendant :

- Il faut bien s'occuper ! répondent-ils à ses reproches véhéments.

Dégoûté, Chambon remonte en selle et tombe presque immédiatement sur un groupe de Fritz dont les armes sont posées non loin de là. Ils prétendent s'emparer des deux hommes mais le lieutenant dégoupille une grenade et la lance. La vue de cet objet désagréablement quadrillé sème un certain désordre dont profite le brigadier-chef pour emballer son engin et filer. Cette action sera saluée d'une nouvelle citation par le commandant Maffre :

" (...) *reconnaissance profonde, a rempli sa mission malgré l'ennemi, fait prisonnier, s'est dégagé et a rejoint son unité.*"

Ce texte passe cependant la fin de l'histoire sous silence. Deux motocyclistes allemands qui devaient s'ennuyer, entreprennent de prendre les deux Français en chasse. Une seconde grenade, lâchée au vol sur la route a tôt fait de les dissuader et Chambon revient tranquillement de sa reconnaissance.

Il termine cette campagne mouvementée dans le haut Quercy. C'est là, dans le petit village de Saint-Projet, qu'il retrouve « Stan », son capitaine. Les deux officiers, catastrophés par la défaite de la nation, ont de longues conversations amicales et réfléchissent à l'avenir. Le plus jeune, quant à lui, est bien décidé à n'en pas rester là.



## NOTES DU LIVRE IV

### N401 . Louis Chadrin

Louis, Pierre, Marie Chadrin est le fils de Charles, cadre des Chemins de Fer, et de Angèle Bene. Il habite avant-guerre au N°35 de la rue Saint-Maur dans le 11e arrondissement de Paris. Il est dessinateur puis menuisier ébéniste, associé à René Cotel, avant d'être mobilisé. Il jouait au basket-ball et servait parfois d'arbitre dans ce sport qu'il affectionnait. Il perdra ses parents en 1941 et c'est l'aumônier de son camp qui lui apprendra cette triste nouvelle.

### N402 . Cadets ayant combattu avant leur affectation à l'Ecole des Cadets

Bien que leur cas ne rentre aucunement dans le cadre de cet ouvrage consacré aux cadres de l'Ecole Militaire, il convient, semble-t-il, de citer ceux des Cadets qui avaient connu l'épreuve du feu ou des combats de l'ombre avant d'arriver à Ribbesford et qui nous ont quittés depuis : Raymond Banzet, Jean-Claude Camors, Pierre Henri Lagèze et Guy Legendre.

### N403 . 40<sup>e</sup> Division d'Infanterie

Série : de nouvelle formation, renforcée en DCA.

Général Durand, commandant la division.

Infanterie :	2 <sup>e</sup> Demi-brigade de Chasseurs. Lt Col Charrier. 9e BCA : Chef de Bon Prieur. Lt Lajudie, 20e BCA Chef de Bon Carolet. 49e BCA Chef de Bon Lapouge. 5 <sup>e</sup> Demi-brigade de Chasseurs. Lt Col Jilliard. 13e, 53 <sup>e</sup> et 67 <sup>e</sup> BCA. 24 <sup>e</sup> Demi-brigade de Chasseurs : Chef de bataillon Noël. 3 <sup>e</sup> , 19 <sup>e</sup> , et 69 <sup>e</sup> BCA.
Artillerie	8 <sup>e</sup> RAC, 75 tractés tous terrains : 3 groupes. 20e RAL coloniale, 155 hippo : 2 groupes. Deux batteries de DCA.

### N404 . 24<sup>e</sup> Division d'Infanterie

Série A, type Nord-Est. Potentiel incomplet en armes antichars, 9 canons de 25 au lieu de 12. Fait partie du X CA (10 Armée), commandé par le général Gransard, lors de la bataille de la Somme.

La division est commandée par le général Bonnet.

Infanterie :	50 <sup>e</sup> RI. Lt Col Armand, S/Lt Sourieau. 63 <sup>e</sup> RI. Lt Col Jaubert. 78 <sup>e</sup> RI. Lt Col Pujol.
Cavalerie :	28 <sup>e</sup> GRDI
Artillerie	21 <sup>e</sup> RA, 221 <sup>e</sup> RA lourd (2 groupes de 155) 10 <sup>e</sup> batterie antichars (après 11.6.1940)

### **N405. 35e Division d'Infanterie**

Série : formation A. Type : Nord-Est.

Matériel provenant presque exclusivement de la réquisition. Usagé. Pas de DCA.

Personnel : déficit de 15%. Matériel du GRDI : US, très bon. Matériel automobile : déficit 50%.

Déficit de 600 chevaux.

Général Decharme.

Infanterie :	11° RI. Lt Col Pamponneau. 49° RI. Lt Col Hargoa, Cdt Picard, Lt Mouliè. 123° RI. Lt Col Belascain.
Cavalerie :	29° GRDI. Cdt de Rolland
Artillerie :	14° RA, 214° RA lourd, 10° batterie antichar

### **N406. 10e Division d'Infanterie**

Série A : Active

Effectifs à 90%, les régiments d'infanterie ont reçu leurs mitrailleuses de 20mm. Matériel roulant peu approprié et fatigué.

Général Sisteron, puis GI Aymé.

Infanterie :	5° RI.Col. Besse, puis Lt. Col. Berger 24° RI. Col. Sausse 46° RI. Col. Ris, puis Col.Fournier, Adjudant-chef Louis Chadrin
Cavalerie :	15° GRDI, Cdt Silvestre
Artillerie :	32° RA, 232° RAL, 10° batterie antichars

### **N407. 5e Division d'Infanterie Coloniale.**

Consulter la carte IGN N° 2.208E, 1:25.000 pour les opérations de la 5e DIC, face à Rommel.

La cote 116 dont il est question dans le texte est la cote 109 de la carte IGN, à hauteur du Bois des Communes.

La 5° D.I.C. sera démobilisée en juillet 1940 dans le Lot.

On notera que la 5° DIC avait tenté de reprendre Picquigny aux Allemands le 23 mai. Le 75° GRDI avait attaqué le village, essuyé un échec et s'était replié. Le même jour la 7° DIC, appuyée de chars, avait cherché à reprendre Amiens au cours de l'après-midi ; renouvelée le lendemain cette opération s'était soldée par un échec.

La 5° DIC était commandée par le général Sechet, le lieutenant-colonel De Lapasse commandait le 44° RIC et fut remplacé par le colonel Maffre à partir du 16 juin 1940. Elle disposait du 75° GRDI et faisait partie du 10° CA à partir du 19 mai. Cette grande unité appartenait au « Groupement A » (7° Armée).

### **N408 . 30e DI**

Type Montagne puis Nord-Est en octobre 1939.

Potentiel : déficit notable en armement, habillement, véhicules et animaux.

Infanterie:	GI Duron 58° Brigade. GI Gerin 60° Brigade. Col Didio Le 49° RI, Lt R.Mouliè, appartenait à l'une de ces deux brigades
Cavalerie.	26° GRDI. Chef d'Esc. Paulus
Artillerie.	96° RA, 296 RAL, 10° batterie AC du 96° RA.

### **N409. Ordre du jour du général Maxime Weygand**

" Officiers, sous-officiers et soldats des armées françaises :

Après une suite ininterrompue de batailles acharnées, l'ordre vous est donné de cesser la lutte.

Si le sort des armes nous a été contraire, au moins avez-vous tous répondu magnifiquement aux appels que j'ai adressés à votre patriotisme, à votre bravoure et à votre ténacité. Nos adversaires ont tenu à rendre hommage à vos vertus guerrières, dignes de nos gloires et de nos traditions.

L'honneur est sauf.

Soyez fiers de vous. Puisez dans la satisfaction du Devoir accompli une confiance indéfectible dans les destinées de la France qui, au cours des siècles passés, a surmonté d'autres revers. Demeurez unis et confiants en vos chefs. Continuez de vous soumettre à une stricte discipline. A ces conditions, ni vos souffrances, ni le sacrifice de vos camarades tombés au champ d'honneur n'auront été vains.

Où que vous soyez, votre mission n'est pas terminée. Émanation la plus pure de la Patrie, vous demeurerez son armature. Son relèvement moral et matériel sera votre œuvre de demain.

Hauts les cœurs, mes amis.

Vive la France ! "

### **N410. 15<sup>e</sup> Division d'Infanterie Motorisée.**

Son potentiel est considéré comme complet en hommes et matériel. Elle fait partie du IV CA et elle est commandée par le général Parisot. Ce Corps d'Armée fait partie de la 1<sup>ère</sup> Armée, commandé par le général Boris. Le 27<sup>e</sup> RI est sous les ordres du colonel Quantin, tué à Lille le 29 mai 1940; le commandant Gaillache qui sera fait prisonnier lui succède.

Après l'embarquement de Dunkerque, les éléments du 27<sup>e</sup> RI qui ont franchi la Deule le 27 au soir, seront ramenés à Brest. Ils forment alors le 123<sup>e</sup> Bon avec certains éléments de la 12<sup>e</sup> DIM. Ce bataillon devient ensuite le III/43<sup>e</sup> RI de la 1<sup>ère</sup> DLI (commandant le Gouvello).

### **N411. 53<sup>e</sup> Division d'Infanterie.**

A la mobilisation le personnel de réserve est considéré comme insuffisamment instruit, le matériel et les moyens de transport comme insuffisants. Il n'y a pas de défense contre les avions. Les canons de l'artillerie sont usagés. Le 10 mai, l'équipement a été amélioré mais les bataillons ne possèdent pas de canons de 25. Il existe une batterie divisionnaire antichar (canons de 47). La dotation en mines est insuffisante.

Le général Blin commande la 53<sup>e</sup> DI jusqu'au 6 juin, le général Etcheberrigaray prend alors sa succession.

Infanterie : 208<sup>e</sup> RI. Lt Col Dargelos.

239<sup>e</sup> RI. Col de Grouchy.

329<sup>e</sup> RI. Lt Col Roquebert.

Cavalerie: 66<sup>e</sup> GRDI. Cdt Mas. Lt Watson, S/Lt de Cabrol.

Artillerie : 22<sup>e</sup> RA, 222<sup>e</sup> RA lourd, 10<sup>e</sup> batterie AC.

A partir du 12 mai, le 66<sup>e</sup> GRDI est rattaché au Corps d'armée, son PC d'origine est à Baalons (Meuse).



# LIVRE V - NOUS IRONS TOUS EN ANGLETERRE

Chaque soldat digne de ce nom  
est à la foi dépositaire et  
responsable de l'histoire  
de la nation.

Alfred de Vigny.



## Chapitre 36 - 6 juin 1940. Some more tea ?

A peine arrivé dans l'ancien hôpital psychiatrique de St Alban où s'entassent quelque mille cinq cents blessés, René de Lajudie est déshabillé, lavé, désinfecté superficiellement et légèrement nourri avant que le chirurgien ne passe le voir. La plaie n'est pas infectée mais, datant de trois jours, il est urgent d'intervenir. L'infirmière fait tomber quelque chose de métallique en rangeant sa vareuse. Elle se baisse, pousse une exclamation et lui montre la balle qui l'a atteint : un ricochet sans doute ou une balle en fin de trajectoire.

- Bit of luck what ! This will make a fine token when all this nonsense shall be finished, lui dit l'anesthésiste sur le point de l'endormir.

- Votre blessure était tout de même plus sérieuse que vous ne vouliez bien le dire. Vous êtes dans le plâtre pour cinq semaines et vous aurez ensuite besoin d'une rééducation, lui déclare le chirurgien au réveil.

- Quand puis-je partir en France ?

- Il n'en est pas question avant au moins une semaine. De toutes manières les transports sont complètement désorganisés.

- A-t-on prévenu l'ambassade de France ?

My dear old chap je n'en sais rien : cela n'est pas mon rayon. Demandez à votre infirmière de vous mettre en rapport avec l'administration.

René réussit à faire prévenir l'ambassade peu après cette conversation. On lui promet d'envoyer un télégramme et de faire passer une lettre à son épouse expliquant la situation. Les Français les plus valides discutent passionnément des combats dans les salles bondées de l'hôpital. Ils prennent une allure désespérée. Le gouvernement est à Bordeaux, Pétain a été nommé chef du gouvernement. Saura-t-il retourner une situation sans espoir ou, au moins, poursuivre le combat en Afrique du Nord ?

- Mais non, c'est fini: il a demandé l'armistice !

- Quoi, Weygand a renoncé ? Comment l'armée française a-t-elle pu être battue de la sorte ? Que vont faire les Allemands ?

Les blessés anglais, se taisent devant la détresse de leurs camarades.

La presse locale reproduit les appels qu'un général français inconnu a lancé à la BBC. Ses déclarations provoquent de véhémentes discussions entre les quelques officiers français alors à St Alban. René a immédiatement décidé de rejoindre les rangs de la France Libre. Il est quasiment le seul. Ses collègues se montrent peu convaincus. La plupart préfèrent rentrer en France :

- Mais tu as ta femme et tes enfants qui t'attendent ! Qui va s'occuper d'eux, lui demandent des camarades venus de Trentham Park ?

- Elle est à la campagne : elle ne risque rien. Je sais qu'elle est parfaitement capable de se débrouiller seule.

- Tu m'as dit qu'elle allait te donner un nouvel héritier : alors ?

- . Arrête, mon vieux ! Ma décision est prise. On ne peut pas en rester là, les Allemands sont en France : il faut les f... dehors !  
 Ses visiteurs repartent en haussant les épaules.-.
- . C'est un fou, se disent-ils. Le gouvernement légal a demandé l'armistice. Ce de Gaulle n'est qu'un aventurier !
- . Ils n'ont rien compris, se dit Lajudie, en les voyant s'éloigner.

Les semaines passent dans l'inaction et l'ennui. Presque tous ses camarades d'infortune sont repartis et il se sent très seul. Le plâtre enlevé, une pénible rééducation commence. Elle dure cinq semaines avant que René ne retrouve l'usage complet de son bras. Il lui en restera toujours une certaine gêne. Il entame la rédaction de son journal de guerre au milieu du mois d'août. Il ne le refermera que quatre ans plus tard après avoir couvert des centaines de pages de sa fine et élégante écriture. Confident quotidien, ce petit carnet noir est un moyen de garder le contact avec les siens par la pensée. Dialogue muet, décalé par la distance, ces notes révèlent une riche personnalité, prompte à s'indigner, mais généreuse et chaleureuse. Son confident ne le quittera jamais, au moins volontairement.

Certaines familles franco-anglaises l'invitent pour un repas où un week-end. N'ayant encore aucun ami en Grande-Bretagne il n'est pas en mesure de bénéficier pleinement de sa permission de convalescence. Il la passe à St Alban qu'il est enfin autorisé à quitter vers la fin du mois d'août. Il a été convié au bal des condamnés à mort mais celui-ci a été interdit<sup>62</sup>.

\*

Toujours inconscient à son arrivée à l'hôpital de Margate, François Bigo est pris en charge avec d'autant plus de sollicitude que sa croix pectorale a révélé sa qualité de prêtre. Il souffre d'une très forte commotion cérébrale et le diagnostic est très pessimiste. Il subit plusieurs graves opérations neurochirurgicales, probablement en raison de la présence d'hématomes cérébraux. Il reste pendant quatre mois entre la vie et la mort. Il reprend conscience de temps à autre et s'étonne fugitivement d'entendre parler anglais autour de lui. Puis sombre à nouveau dans ce que son chirurgien appelle un syndrome dépressif réactionnel. Il subit une cure de sommeil et son séjour s'éternise. Il est enfin autorisé à sortir vers le début du mois de novembre.

Il est encore loin de la guérison totale mais son caractère ne s'accommode pas de l'inaction. Encore chancelant, il entreprend de parcourir les différents établissements de Londres où se trouvent des blessés français. Il y remplit avec dévouement des fonctions d'aumônier.

Ancien chef scout, il était inévitable qu'il rencontre les jeunes du mouvement FFL. On le voit à plusieurs reprises auprès des futurs Cadets à Rake-Manor. Ces déplacements le fatiguent et il n'est malheureusement pas assez rétabli pour prendre des fonctions permanentes.

---

<sup>62</sup> Voir note 501 en fin du livre V

Mis en rapport avec Maurice Schumann, il prononce plusieurs excellentes allocutions à la BBC dans le cadre de l'émission « Un aumônier de la France Libre ». Il lui faudra de longs mois avant d'être totalement remis et il devra se ménager longtemps. Il ne rejoindra les unités de la France Libre qu'en Tunisie.

\*

Delahousse débarque à Portsmouth sur une civière pour se trouver immédiatement couvert de paquets de cigarettes, de chocolats, de rasoirs et autres objets de toilette. Il est assez rapidement embarqué dans un train sanitaire. Quelques malentendus linguistiques ne manquent pas de s'y produire. Chargé de demander du feu pour un camarade fumeur, c'est du "fire" qu'il réclame, à la grande inquiétude des infirmières. Alarmées, elles cherchent partout le début d'incendie qu'on leur indique avec tant d'insistance.

La nuit tombée, l'un des Français veut savoir où ils se trouvent lors d'un arrêt. Le black-out est complet. Seul un panneau reste faiblement éclairé d'une lueur bleutée. Emile transmet le renseignement. Même question et même réponse aux quatre arrêts suivants

- Comment se fait-il que nous soyons toujours à « Bovril » ?

Blessé depuis quatre jours Emile n'est opéré que le 6 au matin. On l'a laissé pour quasiment mort à l'admission. Sa blessure est grave, sa colonne vertébrale a été frôlée par le projectile. Il reste immobilisé plus d'un mois. Ce n'est que le 13 juillet qu'il fait ses premiers pas.

Une quarantaine de blessés français sont avec lui. Il se trouve, lui aussi, en désaccord avec la plupart d'entre eux sur la question de savoir s'il faut continuer le combat. Comme à Saint-Alban, la majorité souhaite regagner la France. Les médecins britanniques n'interviennent pas, bien entendu. Ils manifestent quand même leur solidarité en offrant un repas de gala le 14 juillet à tous ceux qui veulent s'engager.

La plupart des blessés français sont rassemblés à Blackpool pour une convalescence à la mi-août. Celle-ci achevée, Emile se retrouve à l'Olympia que commande le commandant Etchegoyen, successeur de Frédéric Lescure à ce poste. Il signe son engagement le 3 septembre.

Etchegoyen n'a pas manqué de noter son passé scout dans son dossier. Aussi, quand arrivent à Londres une vingtaine de jeunes garçons, venus de Brynbach passer leur baccalauréat dans la capitale, est-ce tout naturellement qu'il songe à Delahousse pour les encadrer.

- Vous allez, vous installer à Eaton square, chez lady Peele où ces jeunes seront hébergés. Je vous nomme responsable de ce groupe.
- Bien mon commandant.
- Vous ne dépendez que de moi, vous n'avez à recevoir d'ordres de personne d'autre : c'est bien compris ?
- Parfaitement.
- En particulier, je ne veux pas que M. L. ait de nouveaux contacts avec eux. Vous me comprenez ?
- Je crois, mon commandant.
- C'est bien. Allez ! Voici votre ordre de mission. Ah ! au fait, je vous nomme caporal à dater de maintenant.

\*

Léon Trentesaux fait une expérience similaire, à ceci près que certains Anglais semblent considérer le drame de Dunkerque comme une aimable partie de campagne. Leur principal souci, à l'arrivée de tous ces blessés à Douvres semble être de demander des souvenirs aux Français. Le père, bonne pâte, se sépare de l'insigne de son régiment pour leur faire plaisir.

Un train sanitaire le transporte au St Luke's Hospital de Bradford dans le Yorkshire. Ce n'est donc que le 28 mai, quatre jours après sa blessure, qu'il y reçoit les premiers, soins.

Les journaux locaux ayant signalé la présence de neuf blessés français, de nombreux visiteurs viennent s'enquérir de ce qui leur manque. La réponse est facile : tout. Le père regrette en particulier l'autel portatif qui lui avait été offert lors de la mobilisation. Il sera retrouvé sur le terrain et confié à un prêtre missionnaire. Il en a sûrement fait bon usage. Trentesaux voit rapidement les rares espaces libres de sa chambre se couvrir d'effets personnels, de bouteilles de vin, de chocolats et autres produits encore disponibles. Les Anglais savent aussi avoir bon cœur.

Une semaine après son arrivée, au cours du pansement quotidien dont l'acteur principal est un nauséabond désinfectant de couleur violette, le père signale qu'il sent un objet dur rouler sous la peau de sa hanche. C'est la balle qui est restée là. Il la conservera en souvenir une fois extraite mais il reste cloué au lit pendant plus d'un mois. Ses premiers pas sont pénibles et la fatigue lui enlève tout appétit.

Il se saura guéri un beau dimanche de juillet, jour de visite des dames de la ville. Elles sont porteuses d'imposants plateaux de thé avec muffins, scories, confitures et autres douceurs. Ayant achevé le sien avec appétit, on lui demande :

- Some more tea?
- Thank you, répond-il, croyant refuser car il n'en peut plus.
- Il voit avec effroi un second plateau, aussi plantureux que le premier atterrir sur ses genoux.

Il va falloir se perfectionner en anglais

## Chapitre 37 - 20 juin 1940. Camp disciplinaire 352

Louis Chadrin vient d'être fait prisonnier après de durs combats sur la Somme. Il reprend son récit :

" Réunis en petits groupes nous sommes aussitôt dévalisés de nos montres, bagues, puis la grande colonne se forme. C'est le début de la traversée du désert, de Taisy à Givet, sans manger et sous la pluie, encadrés par une dizaine de vétérans : deux motards ferment la colonne.

Se sauver ? Se cacher en traversant un pays ? Nous n'en avons plus la force. Epuisés physiquement et moralement, nous ne sommes qu'un troupeau allant à l'abattoir. Les près humides de la pointe de Givet nous accueillent après cette longue marche où l'eau fut notre seul soutien. Je n'ai jamais abandonné mon sac de carreau, du linge dans les deux grandes poches verticales, du tabac : je ne fume pas mais ça remonte le moral aux copains qui souffrent de cette privation supplémentaire. J'en distribue parcimonieusement car il faut tenir ; sans doute le faudra-t-il longtemps.

Deux jours d'arrêt, plusieurs kilomètres à pied et nous voilà embarqués dans des wagons à bestiaux : soixante à soixante-dix, comme des sardines, debout, pas moyen de s'asseoir. Ils poussent la porte coulissante, le convoi s'ébranle doucement : destination toujours inconnue. Quatre à cinq heures ; le convoi s'immobilise, l'on perçoit des cris, hurlements plutôt que commandements, nous ne sommes pas habitués à cette note gutturale à laquelle nos tympanes résisteront avec succès. L'on nous ouvre les portes des wagons, des sentinelles nous interdisent de bouger. Nous sommes le spectacle pour ces civils qui nous regardent curieusement.

Sur le quai, des chariots bien garnis servent casse-croûte et rafraîchissements à nos convoyeurs ; jeunes filles élégantes, sourires, une vraie kermesse pour eux. Nous : loqueteux, bidons crasseux, musettes pleines de terre, une barbe de plus de trois semaines. Nous représentons les vaincus, comme au cirque, c'est le spectacle gratuit qu'ils offrent à leur population. Ce scénario se répétera de nombreuses fois dans la journée sans doute pour la propagande.

L'avant dernier arrêt va-nous (voir) gratifiés de morceaux de pain noir et de deux fromages format St Nectaire. Le partage se fait équitablement — de ma vie je n'ai mangé de fromage — là un cas de sauvetage se pose ! Il faut tenir ; alors, pas d'hésitation : mangeons ce fromage. Cela peut se prolonger de trois au quatre jours.

Deux jours de voyage : nous arrivons à Trèves, tout le monde descend, dix minutes de marche (et) nous arrivons sur un plateau où nos yeux découvrent un camp immense. Barbelés, miradors, sentinelles, baraquements en bois ; à droite tout le monde doit jeter ses cuirs, ceinturons, baudriers, étuis de revolver : déjà une belle petite butte qui représente beaucoup de clients. Quelques trouffions engueulent les officiers qui stoïquement abandonnent leurs cuirs. Nous sommes au moins de dix à quinze mille. Notre hantise ? La faim : va-t-on manger ? Nous sommes de trop. Dirigés sur des baraquements, deux cents sur le plancher. Puis la soupe : un saladier blanc que l'on nous remplit de haricots avec une demi-louche de petits carrés de viande avec beaucoup de sauce. Avec la cuillère distribuée, nous sommes heureux. Assis par terre l'on attaque ces aliments qui sentent bon et (sont) délicieux au palais. Mais trois à quatre cuillerées suffiront ! Rien ne passe. Depuis plus de quinze jours, l'estomac s'est rétréci. L'on pleure devant ces aliments tant espérés : les cochons à quatre pattes vont en profiter.

Puis le Stalag 2A où, là, commence la prise en mains des vaincus. Parqués par colonnes de cent sur la terre humide : couchés, assis, debout : la soupe, le tout sur place, défense de bouger. La crasse, l'humidité, les poux font leur apparition. Puis c'est le défilé devant un bureau pour établir notre fiche individuelle, le collier-ficelle avec sa plaque en zinc matriculée, en deux morceaux détachables : nous connaissons.

- . Que savez-vous faire ?

- . Cultivateur, le bois, le fer, la peinture comme beaucoup.

Moi :

- . Rien.

- . Alors, camp disciplinaire B 352.

Je vous fais grâce de la suite. Tondus à zéro, dépouillage, matriculage des effets KG, la transition est grande et rapide. Rien n'est prêt pour nous recevoir ; vraiment ils ne nous attendaient pas si nombreux !

Des villages, maisons individuelles avec jardinets, les rues en ciment tout neuf et les gens semblent heureux. En attendant l'installation du camp c'est une maison en construction qui nous abrite. Des barreaux scellés aux fenêtres, nous voilà entassés une bonne centaine. Bottes de paille de la cave au grenier. Soupe à midi et le soir, gardés par des aviateurs sympas. Pas de corvées. Il faut le temps de s'organiser – le moral remonte – mais on serait mieux chez nous à travailler qu'ici à ne rien faire.

Ce bon temps fut de courte durée : le camp terminé nous accueille avec tout le confort dû à notre rang. Une belle piste, faisant le tour de la cour intérieure, n'est pas destinée à la promenade mais à la pelote du dimanche matin et (de) certains soirs. Pas gymnastique, couché, ramper, debout, mains sur la tête et le scénario recommence jusqu'au bon vouloir de sentinelles qui ne se gênent pas pour

confondre baïonnette avec accélérateur : nos reins, seuls, apprécient la différence.

Puis c'est l'organisation des corvées pour ces trois cents réfractaires une centaine de Polonais, quatre-vingt-dix curés, le reste, des combattants qui n'iront pas défiler en vainqueurs à Berlin. Chaque sentinelle prend en charge sa petite colonne qu'elle mène au travail: ballast du chemin de fer, filets de camouflage pour l'usine qui fabrique les fameux Heinkels 111 — bombardier moyen — corvée de cantine et trois menuisiers. Je fais partie de ces derniers et nous travaillons à Rostock à une dizaine de kilomètres du camp (...)"

Ainsi que le raconte le Père Jacques Guillet:

" Louis Chadrin était le plus élevé en grade des prisonniers français et il avait su s'imposer aux plusieurs centaines qui travaillaient aux usines d'aviation Heinkel et aux gardiens allemands. Ne connaissant pas leur langue et ne la parlant que s'il se sentait le plus fort, il était trop fier de son indépendance pour jamais avoir été « l'homme de confiance » chargé d'être l'intermédiaire entre les gardiens et les prisonniers. Mis en face de sous-officiers allemands respectueux de la discipline, il faisait sonner très haut son grade d'adjudant de réserve dans l'armée française et constituait l'un des éléments forts de ce que l'on ne pouvait encore appeler « La Résistance », mais qui était déjà un sentiment vigoureux de solidarité et de camaraderie. "

Louis, donc, s'adressait à ses camarades :

" -. Nos pères ont été quatre ans prisonniers. Alors on ne va pas rentrer au bout de deux ans !

-. ... ?

-. On aurait l'air de quoi ? Tandis qu'au bout de cinq ans c'est nous qui aurons la parole !

Ce n'est pas du tout apprécié.

Au fond du grand réfectoire, nous avons installé une scène de théâtre, sur le côté une loge bricolée nous sert de réserve pour toutes les hardes, effets et autres que l'on récupère lentement auprès des poubelles et de quelques civils. C'est pour le théâtre, mais aussi pour les futures évasions. Ça trotte dans les cafetières : le moral remonte. Le petit terrain de basket est une détente pour le soir et ça conserve la forme.

La mission Scapini est dans le camp paraît-il. Ils sont dans le bureau des Allemands. Fort de mon grade, J'interviens auprès des sentinelles qui me laissent passer. Après âpre discussion, ces délégués refusent le dialogue avec l'ensemble (des prisonniers) dans le réfectoire. J'obtiens un bien précieux pour tous : une lettre supplémentaire au titre de travailleurs de force. Leur visite fut courte et plus que discrète ; (ils n'ont) vu qu'un prisonnier, moi, pas une baraque, (ni) les sanitaires, (ni) l'hygiène : rien que du vert, mais pas celui des champs.

J'échoue à la corvée de la cantine : départ à six heures le matin, retour le soir vers neuf heures. Beaucoup de travail mais l'on mange bien et en quantité, des tonnes de patate à charrier tous les jours, une vingtaine de femmes âgées pour finir l'épluchage à la sortie des machines. Je gagne la confiance de la directrice de cette cantine qui sort vingt mille repas tous les jours. Fraulein Fischer parle assez bien le français et cherche à s'améliorer, mais ce n'est pas avec le vocabulaire que les prisonniers échangent avec les chauffeurs qu'elle complétera ses connaissances pour les salons :

- . Louiss, m'appelle-t-elle, j'ai grossi d'un kilomètre !

Fous rires :

- . Pourquoi ? Ce n'est pas du bon français ?

- . Ah ! non, alors.

- . J'ai grossi d'un kilo.

Je vous passe sous silence les grossièretés du troupier.

Les tombeaux à vin, les chambres froides : j'en possède les clefs. Pour les jours de cafard, j'ai découvert des quarts de rouge Santiago du Chili 1934 ; c'est ma vengeance !

En cuisine, à la plonge, aux légumes : quatre-vingts jeunes femmes et vingt prisonniers, le sang bouillonne des deux côtés. Mais la couleur est annoncée :

- . Pas touche. Sinon cinq ans de forteresse.

Marc dont je protège l'intimité avec Carrola, en sait quelque chose, Gaston aussi. Il quitte volontairement cette corvée. Quand, dans la chambre froide où je range les canards, Marguerite ouvre sa blouse et que vous apercevez Eve, cela vous remue, même par moins vingt degrés. (Vous) prétextez que vous avez la grippe pour échapper à cette tentation, même dans ce climat nordique où l'on risque de s'oublier.

Grâce à cette place prépondérante c'est le vol qui s'organise : les cageots vides qui vont aux ordures, certains prennent le chemin de notre camp... pour allumer notre poêle. Les petits bidons d'huile d'Espagne, des saucissons pour les copains, la filière ronronne à merveille avec quelques pains de margarine, pourtant extrêmement rares. Vu notre carte de visite, toutes les semaines, du renfort vert de gris est là pour la fouille de première classe.

Couchant près du plafond, j'ai découpé quelques lames de parquet formant trappe pour accéder à ce grenier improvisé (...). Tout est camouflé par une grande photo de Pétain, bouclier sacré pour nos intrus. Je laisse toujours, peu camouflé, un billet de cinq marks (...) Le coup du paquet de lessive en évidence sur la table est une planque à cent pour cent de réussite (...) Ce costume civil qui reste pendu à l'extrémité de la chambre ne fut (jamais) découvert par ces « chercheurs » qui n'ont pour eux que baïonnette et ceinturons (et) la boîte supérieure vide. Dans ces cas-là, on décerne une palme aux imbéciles !

Les forteresses volantes font leur apparition : marmitage sur Rostock, ville de cent dix mille habitants et harcèlement de l'usine dont nous ne sommes séparés que par la voie ferrée qui relie les pays nordiques à la France.

Les Allemands, eux aussi, s'organisent au contact de notre rébellion. Tous les curés sont transférés dans un autre camp identique. Il (ne) nous reste que le père Parrot, comme aumônier du camp et Turquet – un moine – un de mes poilus du 46<sup>e</sup> dont la profession est camouflée. Heureusement que, déjà, avec Jacques et Gaston<sup>63</sup> nous avons un plan. Mais il faut étudier, observer, calculer, roder le départ car nous n'avons pas le droit d'échouer. Tous les atouts (sont) dans nos mains, par le jeu des corvées transformées en PTT. Tous les soirs, j'ai mon petit papier qui, depuis le matin, a parcouru ces neuf kilomètres. Le jour « J » est ainsi garanti. "

Louis Chadrin apprend la disparition de ses parents par l'intermédiaire du Père Parrot et malgré son chagrin, poursuit son récit :

" Pour les Parisiens que nous sommes, l'hiver 1941 dans ce Mecklembourg où le thermomètre est très à l'aise entre moins vingt-cinq et moins trente, nous permet d'admirer ces paysages de neige (...) C'est un spectacle féérique, l'on rigole. Pour nous c'est de la distraction mais (c'est) mal interprété par nos anges gardiens. C'est en bras de chemise par moins vingt degrés qu'ils nous obligent à travailler. Le peloton d'exécution est installé dans le camp à cinq cents mètres de la route. Alors là, je dis aux gars :

- Plus de blagues. L'heure est grave. C'est trop bête d'être transformé en passoire, même si notre linceul est d'un blanc immaculé.

Les Heinkels sortaient à la cadence de quinze par jour (...), ce n'est plus que six, sans peinture, sans avoir essayé les armes : on distingue que la consommation augmente sans pour autant que l'arrière (puisse) tenir la cadence. Les bombardements s'intensifient, l'usine est fortement touchée. Rostock (...) flambe jour et nuit pendant une quinzaine. Les postes de DCA (sont) paniqués. L'ensemble des prisonniers va déblayer la casse (...), plus de sentinelles. C'est moi qui commande la colonne (...) A cinq cents mètres de l'entrée, je commande le pas cadencé et je dis à tous ces troupiers qui cachent dans leur cœur le drapeau et l'amour du pays

- Nous entrons victorieux par les Champs Elysées, la tête haute !

Jamais les civils allemands et les quelques sentinelles n'avaient assisté à un pareil spectacle : l'armée française existait encore !

Devant l'ampleur des dégâts, des trains entiers de spécialistes, de vitriers, sont à pied d'œuvre. Des camions cantine assurent la soupe unique pour tous. Huit jours suffisent pour redonner l'activité principale. Les dégâts sont considérables mais la part du feu est faite ; rien n'arrête cette volonté de gagner. Dans le camp

---

<sup>63</sup> Voir note 502 en fin du livre V

on commence à creuser des tranchées, faire des abris, sauvegarder nos vies, non pas pour nous, mais pour la main d'œuvre que nous fournissons à bon compte et dont le besoin est de plus en plus indispensable pour eux.

La guerre de Russie absorbe tous les planqués, seuls ceux du troisième âge restent pour nous garder. Ces vieux de 14-18, la plupart anciens prisonniers de la France, sont écœurés du régime. Ils n'aspirent, comme beaucoup, qu'à une retraite paisible et sans histoires, chacun a son drapeau (à croix gammée) plié dans un buffet vide. Là est la photo vérité, aucun ne la nie (mais) en sourdine.

Pour nous, les fuyards en puissance, la poste marche à merveille. Le contrôle des wagons se dirigeant vers les pays nordiques est méticuleusement effectué en gare de triage (par nos soins) : le jour d'arrivée, les jours d'attente et enfin le jour d'embarquement sur le ferry. Il y a aura donc intérêt à y pénétrer le plus tard possible pour que le séjour en gare soit de courte durée. Cette étude est aussi tributaire des wagons qui doivent posséder des tabatières d'accès extérieures sans barreaux. Les plombages, la destination (sont) des impératifs à respecter pour la réussite. Cela demande des contrôles, des recoupements et surtout beaucoup de patience et de temps. Les deux curés s'occupent de ce travail : barboter des plombs à croix gammée avec la ficelle et la pince (nécessaires) pour replomber après notre entrée dans le wagon qui aura été choisi. Moi, j'ai réintégré ma menuiserie, le patron me prête un vélo pour les (trajets), ce qui me donne une liberté de manœuvre. Les quelques habits civils ramenés de Paris par mon pote, « le Balafre » sont en lieu sûr dans les nouvelles baraques qui remplacent l'atelier du début.

Ce dernier ayant disparu dans les bombardements avec toutes les machines c'est (pour moi) le travail à l'établi, libre comme un civil. Plus de sentinelles (et) un patron supportant avec résignation les événements. Pour me procurer des marks civils je fais des boîtes à cigarettes. Pour cela, le samedi en quittant l'atelier je laisse volontairement une fenêtre non fermée. Au poste de garde, le dimanche matin, je prétexte un wagon de bois à décharger pour récupérer mon vélo et aller à l'atelier. Je pousse la fenêtre et me voilà tranquille tout seul, avec mes boîtes à cigarettes –cinq marks chacune – c'est le pécule évasion.

Un jour arrivent dans le camp des récidivistes à la collaboration : deux sont dirigés vers notre baraque. L'un, Michel André, est une bonne recrue pour nous et notre troupe théâtrale composée de bénévoles. Lui, qui obtint en 1936 le prix Réjane avec Bernard Blier va donner un sang nouveau dans cette troupe qui l'a adopté. Nous lui donnons notre amitié (et) notre confiance car il est sympa.

Et voici le jour « J » arrivé. Je laisse la parole à Robert Noël qui, vingt-deux ans après, suite à la projection du film « Les Evadés », retrace notre aventure.

## Chapitre 38 - 22 juin 1940. Evasions Sud

Louis de Cabrol<sup>64</sup>, que nous avons laissé entre les mains des Allemands depuis quelques jours, est transféré le 25 juin au camp de Cravant. Cinq mille hommes et cent vingt-cinq officiers y sont enfermés. Ceux-ci sont séparés des hommes. Seuls les commandants de compagnie, munis d'un brassard blanc peuvent circuler librement. Cabrol est nommé adjoint à l'un d'entre eux ce qui lui permet de garder la liaison avec sa troupe.

Cinq jours après, l'officier allemand qui s'occupe de ses homologues français lui donne un laissez-passer. Il est autorisé à se rendre à Auxerre avec lui afin d'acheter d'indispensables fournitures pour ses camarades. Il a déjà un plan en tête.

Il glisse un mot à la vendeuse dans la mercerie où il procède à ses achats. Il lui demande de mettre un pantalon, un tricot et un béret dans le paquet. L'allemand ne s'aperçoit de rien. De retour au camp, Cabrol apprend que d'autres gardiens vont bientôt prendre le camp en charge.

Ce même soir à 18.15h, son mentor présente le camp à ses successeurs. Il a oublié de réclamer l'ausweiss périmé. Cabrol profite de cette relève pour imiter son écriture et se forger un nouveau laissez-passer. Il prend ses effets civils et traverse le camp grâce à son brassard. Arrivé au poste de garde, il présente le bout de papier qui l'autorise à aller au magasin d'alimentation, situé à l'extérieur du camp. Le voici dehors.

Il contourne le magasin, trouve la voie ferrée, saute dans un petit bois et file vers une ferme où il se change. Il reste caché dans la paille en attendant la nuit et repart vers 22.00 h. Il marche alors vers Rogny à travers bois et champs grâce à sa boussole qu'il a conservée et l'une de ces cartes que l'on trouve au dos des calendriers.

Il parvient à Saint-Eusoge, près de Rogny trois jours après : le 3 juillet. Il traverse la Loire le lendemain grâce à une camionnette qui le dépose à Aubigny, au Sud de Gien.

Il gagne Vierzon le même jour au moyen d'une bicyclette qui traînait par-là. Les cheminots de la gare toute proche et les postiers qui circulent sur les routes lui permettent de passer inaperçu.

La providence des cavaliers se manifeste alors sous les traits d'un employé de chemin de fer qui se plante tout soudain devant lui :

- Bonjour monsieur de Cabrol. Cela fait bien longtemps. Vous vous souvenez de moi ?

- Excusez-moi, je ne vois pas...

---

<sup>64</sup> Voir note 503 en fin du livre V

- . Henri. Mais si : le fils de N... , au château d'Harcourt, chez votre belle-sœur.  
- . Mais bien sûr ! Mais vous savez : avec toute cette débandade  
- . Et où allez-vous comme cela ?  
- . Je vais à Pau.  
- . Ah ! mais il va falloir passer la ligne.  
- . Oui. Je sais. Pouvez-vous m'aider ?  
- . Venez à la gare quand il fera nuit. Je vous attendrai dans le local des lampes.  
Je vais voir ce que l'on peut faire.

Le soir même, le fugitif s'installe difficilement dans une caisse supposée contenir de la porcelaine. Lestée de deux sacs remplis de ballast pour faire bon poids, elle est hissée sur une plate. Le colis est dirigé sur Montluçon où un copain d'Henri viendra le délivrer.

Il gagne de là le Sud de la France où il est démobilisé le 27 juillet après avoir reçu, sans le savoir à l'époque, la citation qu'il a si bien méritée. Celle-ci s'achève par :

" (...) Fait prisonnier le 20 juin 1940, par suite de la trahison d'un civil, a pu s'évader et franchir les lignes le 5 juillet, dans des conditions faisant honneur à sa farouche ténacité. "

Ce n'est qu'à l'issue du conflit que Louis pourra goûter l'ironie de la parution de sa citation au "JO de l'Etat Français" à une date où il avait déjà rallié la France Libre depuis presque un an.

Cinq jours plus tard il est à Pau, auprès de sa famille.

Les palois n'ignorent rien de ce qui se passe en Angleterre. Ce n'est pas sans raison que l'on trouve le plus ancien golf de France à Pau et que l'un des temples, d'ancienne obédience écossaise, est sans doute le seul de France où l'on soit assis sur des coussins. On y a donc entendu parler de l'appel du Général et Cabrol est rapidement mis au courant. Son épouse a depuis longtemps regagné l'Angleterre. Elle est probablement auprès de sa sœur dans le Lincolnshire : la conclusion s'impose d'elle-même.

Sa famille gardera une image nouvelle du fringant cavalier après son départ. L'épreuve du feu, les hommes qu'il a menés, la mort des uns, les blessures des autres, la défaite, tout a contribué à modifier son caractère.

Au physique, Louis, bien qu'il ne soit pas d'une taille exceptionnelle, donne l'impression d'être grand par son aspect élancé. Il est blond et ses yeux bleus semblent toujours prêts à se plisser dans un sourire amical. De caractère ouvert et chaleureux, il se lie facilement mais peut-être a-t-il plus de relations que d'amis véritables. Il est d'une fidélité à toute épreuve avec ces derniers. Il se donne volontiers l'air de ne pas vouloir toucher aux problèmes et, de fait, ignore délibérément les plus désagréables. Moralement généreux, il l'est aussi de ses deniers. Peut-être trop de ces derniers. Il mènera grand train toute son existence : ce qui n'ira pas sans lui causer parfois quelques sérieuses difficultés.

C'est un séducteur, les femmes ne résistent guère à son caractère enjoué et il a vite fait de provoquer leurs rires. Ce qui est accomplir, chacun le sait, la moitié du chemin.

Il est assez autoritaire sous ses airs cordiaux, même en amitié et fort capable de se mettre en colère. Quitte à tout oublier l'instant d'après. Doté d'un grand charme personnel, il se met parfois dans des situations difficiles : courageux, il sait s'expliquer franchement si nécessaire.

Non-conformiste, les règlements militaires l'ennuient. Il considère qu'ils sont souvent mal adaptés aux circonstances exceptionnelles : celles du combat par exemple. Dynamique, il n'hésite pas à prendre les initiatives qui lui paraissent adaptées sans trop se soucier des oukases de prophètes qu'il estime dépassés.

Passionné d'élevage et surtout de chevaux, c'est un cavalier hors pair. Il monte en course et à courre. Il est également bon pêcheur et aime chasser. Parlant parfaitement l'anglais, marié à une Britannique, il est partout à l'aise dans la société, aristocratique ou non, d'outre-Manche.

Bon vivant, Louis fume peu, préfère le Bourgogne au Bordeaux, se montre connaisseur es whiskies et plutôt gourmet que gourmand. Il a le sens de la fête et adore les organiser. C'est un homme attachant à défaut d'être un intellectuel, plus à l'aise dans l'analyse que dans la synthèse, nanti de l'intelligence du cœur plus encore que de celle de l'esprit.

Tel est le personnage qui trouve rapidement le moyen de se faire établir de faux papiers britanniques. Il a adopté le nom de docteur Mortimer : cela ne lui demandera pas de gros efforts de mémoire. Fort de cette identité usurpée il traverse l'Espagne en train mais trouve le moyen d'entrer en conversation avec deux inconnus. Ceux-ci n'ont pas de mal à le faire parler et le quittent quelque temps après en lui disant :

- . Bonne route M. de Cabrol.

On ne saura jamais qui étaient ces deux personnages.

Il parvient en Grande-Bretagne le 27 septembre 1940 et retrouve son épouse avec la joie que l'on devine. Un mois plus tard Cabrol signe son engagement dans la France Libre. Il est nommé Délégué Militaire auprès des Amis des Volontaires Français. Il passe lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre avant même d'avoir signé son engagement, ce qui est une curiosité.

✱

Frédéric Lescure, ayant atteint Granville avec l'intention de gagner l'Angleterre, éprouve la nécessité de changer de vêtements avant la traversée. Un blouson et un pantalon de marin feront l'affaire. En échange un autre de ses clients de la région :

"(...) hérita d'une culotte sans fond dont l'intérieur des deux genoux avait également disparu." Exit ce qui reste de la tenue militaire.

Etant allé traîner sur le port il engage la conversation avec une veuve de marin dont le grand âge inspire confiance. Une chose en amène une autre. Tant et si bien que Lecture, nanti de sa capote et de son revolver pour tout bagage, se retrouve sur un minuscule bateau de pêche. Il est accompagné d'un officier de marine qui veut faire la traversée dans le même but que lui : un original à coup sûr !

Ils ne restent pas longtemps à Jersey, leur première étape. Le temps de payer le prix convenu et de rendre visite au consul de France, les voici à bord du dernier navire à quitter l'île. Ils y ont passé une demi-heure en tout : il est vrai qu'elle n'est pas grande.

Frédéric Lescure, le marin anonyme et quelques-uns autres mettent pied à terre à Weymouth le 22 juin. Deux jeunes gens sont également du passage : Louis Alliot et Paul Landais, futurs Cadets de la France Libre.

Frédéric savait avant d'embarquer qu'il avait été, enfin, promu capitaine. C'est avec ce grade qu'il se fait inscrire auprès des autorités anglaises. Il est en espadrilles et en civil à son arrivée à Trentham Park. Il aura les pieds trempés pendant plusieurs jours et cela ne l'empêchera pas d'être désigné comme officier adjoint, chargé de l'organisation du camp.

Il y entend parler pour la première fois du général de Gaulle. Des affiches apparaissent à la fin du mois : elles offrent trois solutions aux troupes françaises. Gagner le Maroc, rester en Angleterre comme civil - encore faut-il en avoir les moyens - rallier la France Libre. Lescure choisit sans hésiter la dernière option et adresse un télégramme au Général.

Quelques-uns autres l'imitent et aident Frédéric à récupérer les armes de ceux qui préfèrent rentrer. Episode typique des débuts de la France Libre.

✱

Jean Fèvre<sup>65</sup> vient tout juste d'avoir vingt ans quand il est incorporé le 9 juin 1940 au 27<sup>e</sup> RI de Dijon où habitent ses parents. C'est le régiment de Lescure mais il a déjà vécu la campagne de Belgique à ce moment-là.

Le jeune novice subit immédiatement les injections traditionnelles. Elles lui valent une journée de repos tant il se sent mal.

Ce répit fiévreux lui donne tout le temps de réfléchir au déroulement des dernières années qu'il vient de vivre alors que son existence prend un tour résolument différent. Sa vocation religieuse s'est affirmée dès son jeune âge et rien ne l'a jamais détourné de sa volonté d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Trop jeune pour être admis au noviciat à l'issue du secondaire - il avait seize ans - il avait envisagé un instant de faire une grande école. Le temps d'acquérir la maturité nécessaire. Sa décision première avait finalement prévalu et il avait été admis au noviciat de Florenne en Belgique en octobre 1936. Celui-ci avait été replié sur Yseure, près de Moulins, lors de la déclaration de guerre.

---

<sup>65</sup> Voir note 504 en fin du livre V

Quel contraste se dit-il, entre le cours paisible des études, entrecoupées au fil des heures par les devoirs religieux et cette existence de caserne. On y entend plus souvent les coups de gueule des adjudants que le chant grégorien.

Remis sur pied, Jean est affecté à un peloton d'EOR. Il n'y reste pas quatre jours. Le 15 juin, le voici envoyé en renfort quelque part vers le Nord avec ses camarades. C'est tout de suite la pagaille. Il faut quatre heures pour effectuer le trajet de Dijon à Nuits St Georges. Après quoi, le maelström général de la défaite française les entraîne. Ils manquent d'être pris à Clermont. Ils sont bombardés à Bordeaux et se retrouvent finalement à Bayonne. Leur unité a cependant gardé sa cohésion.

Quelques bruits évoquant un armistice leurs sont parvenus en cours de route. Jean, son ami Dupuis et quelques-uns autres décident de ne pas se laisser prendre bêtement. Peut-on accepter à vingt ans d'entendre son capitaine revenir avec l'ordre de déposer les armes et de se rendre sans combat au premier Boche venu ?

C'en est trop et un groupe de jeunes soldats : Dupuis, Paris, Rossignon, Saulnier, Fréchet et Jean Fèvre décident le vendredi 21 juin de quitter la France. Bayonne paraît exclu mais Saint Jean de Luz<sup>66</sup> offre peut-être une possibilité. Ils franchissent de nuit les barrages de police et de gendarmerie et tombent sur des Polonais qui s'apprêtent à embarquer. Alliés providentiels qui permettront à beaucoup de rallier l'Angleterre. On échange des coiffures et les Français, qui ont gardé leurs armes, se forment en patrouille. Ils pénètrent dans l'enceinte du port à la faveur de l'obscurité et embarquent sur le S/s Bathory le 22 juin à 02.00h.

✱

Pierre Pradère est basque, il n'a pas un long trajet à effectuer pour rejoindre St-Jean-de-Luz, dernière porte de la liberté. Malgré ses dix-sept ans et son modeste gabarit, il réussit à s'infiltrer, avec Laurent Casalonga et quelques-uns autres, sur l'un des navires qui attendent en rade.

Il embarque avec les petites chaloupes qui transportent les passagers qui se pressent sur le quai. Il fait nuit et de violents grains se succèdent sur le port. Cet exode est sinistre à souhait. Les traits creusés par la fatigue des combattants polonais et des réfugiés en bout de périple portent l'angoisse des lendemains incertains. Les vêtements noircissent à vue d'œil sous la pluie, la poignée des valises glisse entre les doigts gourds, des enfants pleurent, l'ambiance est misérable.

Le Bathory et le Sobiesky vont, paraît-il, en Angleterre : mais est-ce bien certain ? Leurs équipages ont, en tous cas, l'expérience de ces embarquements précipités. Ils ont participé à la campagne de Narvik et sans doute quelque galette de chasseur alpin, grasse de cambouis, traînes-elle encore dans un recoin de la machinerie ?

---

<sup>66</sup> Voir note 505 en fin du livre V

Quelques passagers, accoudés à la rambarde, observent les derniers arrivants. La pluie raye le cône lumineux des lampes de bord qui marquent l'eau noire du cercle dansant de leur lumière. L'échelle de coupé est glissante à souhait, il y a un peu de clapotis. Une dernière barcasse approche : à son bord un personnage mince, aux gestes vifs, accompagne une très élégante et très jeune femme. Il l'aide à gagner l'échelle de coupée et se retourne ensuite vers l'un des deux hommes qui les accompagnent. Ils ont pris, du tas imposant des luxueux bagages qui encombre encore la poupe, deux malles qui paraissent fort lourdes. Le fils du roi Zog d'Albanie<sup>67</sup>, car c'est lui chuchote-t-on près de la rambarde, en soulève une quand un soudain mouvement de l'embarcation le déséquilibre. Il ouvre la main pour se retenir, la mallette tombe sur le plat bord, hésite et, plouf ! s'engloutit pesamment dans l'eau sombre. Le roi et sa suite semblent pétrifiés. On devine, au poids du bagage et à la mine des acteurs, que ce n'était pas le pique-nique qu'elle contenait.

Un moment distrait par cette scène Pierre, comme tous ceux qui ont traversé cette nuit d'incertitude et de tristesse du 22 juin 1940, attend. L'existence ne l'a pas beaucoup gâté jusqu'ici. Il entend encore sa mère lui parler de sa famille. Comment son beau-père, voyant ses trois aînés partis dans la Marine, avait gardé le plus jeune auprès de lui, sans l'envoyer à l'école, pour aider aux travaux de la ferme. Elle avait quitté l'école à onze ans pour travailler car sa mère, veuve, devait élever quatre enfants. Elle avait cependant une bonne écriture, pense son fils. Elle s'exprimait dans le gascon de son village mais parlait également le français et l'espagnol.

Elle évoquait leur existence modeste mais heureuse. Son mari travaillait aux Forges de l'Adour. Elle-même s'était mise à la couture après avoir eu diverses occupations. Elle avait un poste aux Dames de France quand Pierre l'avait quittée.

Ce dernier avait perdu son père à dix ans et avait donc quitté le Collège Saint-Bernard de Bayonne deux ans plus tard. Embauché comme garçon de courses dans la pharmacie locale et n'étant pas sot, il avait su observer, écouter et poser mille questions. Il en avait assez appris pour être admis à servir au comptoir quelques années après. Comme il le dira plus tard :

"C'était très intéressant car on préparait les médicaments, on ne faisait pas d'épicerie comme maintenant. J'avais suivi les cours de l'Ecole Universelle et passé mon brevet de cette manière. Mes efforts pour obtenir le brevet supérieur avaient été interrompus par la guerre."

Chassant ces souvenirs mélancoliques, il resserre sur ses épaules la couverture qui remplace sa veste trempée de pluie et d'embruns et répond joyeusement à une plaisanterie de l'un de ses compagnons. Le navire a pris la mer. C'est la première fois qu'ils quittent la France, voire leur province pour certains. C'est l'aventure, c'est la guerre, une période qu'ils devinent exaltante s'ouvre devant eux.

---

<sup>67</sup> Voir note 506 en fin du livre V



Quelques autres tentent de quitter la France au même instant et du même endroit. Pierre Giran travaille à Tarbes pour le compte de la compagnie Hispano. Un groupe d'ingénieurs de cette société et lui entendent la fatidique déclaration du maréchal Pétain du 16 juin.

Une discussion s'engage. Les uns sont résignés, les autres indécis. Deux d'entre eux sont résolus à ne pas abandonner la partie. Giran et un certain Eugène Pérot sont décidés à gagner l'Angleterre pour reprendre le combat. Ils le sont d'autant plus qu'ils ont entendu l'appel du Général à la radio d'un café quelques jours plus tard.

E. Pérot est un ingénieur sorti de l'école des Arts et Métiers. Il est originaire de l'Île de France et chef de laboratoire chez Hispano-Suiza, mais inconnu de Pierre Giran jusque-là. Pérot, ayant pris sa décision, s'en ouvre à son chef direct, le prince Poniatowski. Celui-ci se trouve en sympathie avec ce projet et fait établir un ordre de mission par la compagnie. Pérot est chargé de rechercher et d'étudier de nouveaux sites d'implantation industrielle aux termes de ce document. Ce papier l'habilite à se déplacer sans restriction y compris à l'étranger. On en voit tout l'intérêt pour ce qui va suivre.

Ce n'est cependant pas si simple et il va leur falloir près d'un mois pour réussir à quitter la France. La première étape est tout naturellement Saint Jean-de-Luz d'où embarquent les troupes polonaises du général Smigly<sup>507</sup>. Ils réussissent à l'aborder et l'entendent inciter les Français désireux de s'embarquer à emprunter une coiffure polonaise et une capote pour franchir le barrage des gendarmes. Ne quitte pas la France qui veut.

Le stratagème réussit et voici les deux compagnons sur une des chaloupes qui font la navette entre le quai et le Sobiesky ou le Bathory. Un soudain afflux de réfugiées et d'enfants les oblige malheureusement à laisser la place à la dernière minute. L'obscurité arrive et la pluie qui ne cessera de la nuit, cingle désagréablement leurs épaules. Aucune embarcation ne se présente plus. Toutes les troupes étant embarquées, les derniers navires quittent le port et s'éloignent sans eux dans l'obscurité.



Joseph Le Guével<sup>508</sup> a un peu plus de vingt et un ans quand il est appelé au service armé en octobre 1939. Il est nommé caporal au Centre d'Instruction de Fontenay-le-Comte du 2<sup>e</sup> RIC. Il suit un peloton d'élèves sergents et est nommé à ce grade au début du mois de juin.

Revenu au dépôt de son régiment à Brest, il y est surpris par l'armistice. Il se dit immédiatement que l'on ne peut en rester là :

-. L'Angleterre résiste et poursuit le combat il faut s'y rendre, se dit-il courageusement. On verra bien !

Il embarque le vingt-deux juin sur un charbonnier, le S/s Le Mousse Le Moyon et se retrouve à Trentham Park le lendemain. Il s'engage dans les FFL deux jours après.

A peine arrivé à l'Olympia:

- . Ah ! Je vois que vous êtes un ancien chef éclaireur.

- . Oui, pourquoi ?

Nous avons quelques jeunes qui ont besoin d'encadrement, le pays de Galles, cela vous va ?

- . Ai-je seulement le choix ?

C'est ainsi que pendant plus d'un an, l'adjudant Le Guével, nouveau promu, accompagnera les premiers pas des Cadets dans la France Libre.

\*

Le capitaine de corvette Mönick, pacha de l'avis Amiens, le chef d'Yves Cortadellas, partage sans doute les sentiments qui animent la grande majorité des officiers de marine au lendemain de la demande d'armistice. L'Armée de Terre française est en pièces, l'Aviation a quasiment disparu, mais nous, les marins, avons à peine eu à nous battre. Seules exceptions, la Norvège et le tour de force de Dunkerque, où la Royale a perdu sept torpilleurs. La flotte est presque intacte, il est inacceptable de n'avoir pratiquement pas eu d'occasion de servir au feu.

Le haut commandement de la Marine a communiqué l'essentiel des conditions d'armistices à ses principaux amiraux en insistant sur la discipline et l'esprit de revanche. Les amiraux titulaires de grands commandements, Carpentier au Levant, Decoux en Indochine, Esteva, expriment leur volonté de continuer le combat aux côtés de l'Angleterre<sup>509</sup>. Il faut surtout, disent certains, donner une raclée aux Italiens qui ont lâchement déclaré la guerre le 10 juin.

On peut donc penser que ce premier élan de fierté et de résistance s'est répandu rapidement dans la flotte. En tout état de cause, le commandant Mönick se retrouve à Portsmouth le lendemain de la demande d'armistice.

Yves Cortadellas a, pour sa part, des soucis plus immédiats. Sa blessure s'est infectée, il y a une menace de gangrène et il se retrouve derechef au Royal Naval Hospital. Énergiquement soigné, il regagne le bord un peu chancelant mais guéri quelque temps après.

Il est donc aux premières loges quand l'Amirauté britannique donne une garden-party monstre sur le stade de la ville à l'intention des marins français. Ses projets réels sont cependant loin d'être aussi mondains. Musique, discours, petits gâteaux, premiers contacts avec le gin et le whisky, thé et amabilité diverses dispensés par d'aimables Wrens<sup>510</sup>. La patte de velours en somme.

Le gant de fer s'abat le lendemain, 3 juillet, au petit jour. Yves est brutalement éjecté de son hamac par un groupe de Marines baïonnette au canon. Il se retrouve avec un troupeau mal réveillé sur la plage arriérée du bâtiment. L'Amirauté a décidé de s'emparer de tous les navires français réfugiés dans les ports anglais. Débarqués et encadrés comme des prisonniers, les marins français, indignés de ce traitement, sont alors dispersés dans divers camps. Yves a reçu ordre de son commandant de récupérer le pavillon.

Il s'exécute sous l'œil gêné d'un jeune lieutenant de Marines qui semble souffrir du rôle peu reluisant qu'on lui fait tenir.

L'équipage de l'Amiens se retrouve au camp d'Arrow Park, près de Liverpool, où il apprend la tragédie de Mers el Kebir le lendemain. L'indignation et la colère sont d'autant plus vives qu'ils sont gardés comme des prisonniers. Un quartier-maître du Savorgnan de Brazza qui a le malheur de trop s'approcher des barbelés est tué sans sommations.

Si les Britanniques, paniqués à l'idée de voir la flotte française entre les mains allemandes, ont réagi avec pareille brutalité, ils ne tiennent pas pour autant à faire basculer la France du côté de son ennemi d'hier. Un général anglais francophone vient donc le lendemain présenter les excuses de son gouvernement pour le récent incident. Il annonce aux marins français qu'ils seront prochainement rapatriés.

Yves, pour sa part, n'entend pas cesser ainsi le combat. C'est avec la complicité son chef qu'il réussit à s'enfuir du camp. Il gagne Londres et signe son engagement dans la France Libre à l'Olympia. Il sera porté disparu en France par le commandant Mönick, rentré à Toulon pour répondre de la perte de son bâtiment devant le Tribunal Maritime.

✱

Georges Weisbar, sorti de l'hôpital anglais où il a été soigné après la campagne de Norvège, est de ceux qui refusent de regagner la France et s'engagent dans les FFL. Fils de journaliste, parlant plusieurs langues, il avait commencé des études de médecine avant d'être rappelé dans les Chasseurs Alpains en 1939.

✱

Jean Duchêne est installé à Bayonne chez son grand-oncle, le général Jeanpierre. Son frère, Jacques, est arrivé quelques jours auparavant avec sa mère et ses quatre autres frères et sœurs. Les deux aînés sont, comme beaucoup, choqués par la nouvelle de l'armistice. Jean est en Taupe, Jacques vient de subir les épreuves du baccalauréat et les deux frères discutent de leur avenir avec leur hôte. Il est question à la radio d'un général français qui n'accepte pas l'armistice, mais les informations sont vagues. L'Angleterre, elle, continue le combat : c'est certain. C'est là qu'il faut aller. Le général Jeanpierre est favorable à cette décision car il sait que son neveu, aux prises avec les Allemands, n'a pas donné de nouvelles depuis un moment. Il lui semble que cette décision est celle qu'aurait prise le commandant Henry Duchêne<sup>51</sup>.

Le trajet entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz est vite effectué en voiture et les deux frères entreprennent à leur tour de pénétrer dans le port. Celui-ci est bien gardé. Jean n'est cependant pas parti seul et l'un de ses condisciples, très malin, réussit à soudoyer une sentinelle. Elle s'arrange pour regarder ailleurs et laisse passer une dizaine de personnes. Premiers pas vers la dissidence. Le S/s Batory passe le chenal d'entrée très tôt le matin du 23 juin sans que Jacques et son frère aient eu de nouvelles récentes de leur père : c'est avec une sourde inquiétude qu'ils quittent ainsi la France.

Dirigés de Plymouth sur un hôpital qui sert de centre de regroupement, ils reçoivent bientôt la visite d'un compatriote, un officier venu expliquer les buts du nouveau mouvement français. Leur décision est vite prise : Jean Duchêne<sup>68</sup>, né en 1921, servira dans l'artillerie, compte tenu de sa formation. Jacques<sup>69</sup> ira, grossir les rangs de la Légion des Jeunes Volontaires à Brynbach.

Ils apprendront la tragique nouvelle de la disparition de leur père à la fin de l'année. Transmise par l'état-major de Londres, elle n'est que trop certaine. Leur mère reste désormais seule en France avec quatre enfants. Le temps des épreuves s'alourdit d'un poids supplémentaire : celui de l'inquiétude et du chagrin.

\*

Alain Taburet<sup>70</sup> a un peu plus de dix-sept ans en juin 1940. On annonce déjà les avant-gardes allemandes aux portes de Brest. L'ambiance de la région est lourde depuis quelques jours. Les réfugiés de l'Est continuent d'affluer. Les avions ennemis survolent la ville et la bourgade de Saint-Renan malgré la DCA. L'arsenal brûle, les gros réservoirs à mazout de la Marine sont en feu. Les grasses et molles spirales de fumée noire s'élèvent très haut dans un ciel sans nuages et ajoutent à l'angoisse. Des flammèches gluantes couvrent les légumes des jardins. D'autres feux rougeoient un peu partout : les troupes anglaises en retraite sabotent leurs véhicules à Saint-Renan.

La population de la bourgade n'est pourtant ni abattue, ni résignée. On s'interpelle. L'ennemi sera là demain, mais ce ne peut être la fin de la guerre. De plus, c'est sûr, les Allemands vont déporter les jeunes gens et les faire travailler en usine.

Dans la famille d'Alain, c'est bien plus l'espoir que la crainte qui dicte la décision. C'est tout simple

- . Je pars ! dit-il.

Et c'est aussi ce que décide Philippe Lucas, son cousin germain qui habite à deux pas. Les deux familles sont très liées

- . L'oncle Paul habite Londres, voici son adresse.

Une valise, un chandail, un imperméable, en quelques instants, tout est prêt. La Citroën de l'oncle Hervé, le père de Philippe, embarque quelques autres volontaires. Des bateaux de pêche et des gabarres vont partir, dit-on, de Lampaul-Plouarel, un petit port à douze kilomètres.

- . Au revoir ! A bientôt ! Bon courage !

Personne ne pleure : on décèlerait même une certaine liesse.

L'Azalée, un petit bateau de pêche est là. Le patron accepte de les embarquer, puis se ravise. Une panne de moteur l'empêche, paraît-il, d'appareiller.

---

<sup>68</sup> Voir note 512 en fin du livre V

<sup>69</sup> Voir note 513 en fin du livre V

<sup>70</sup> Voir note 514 en fin du livre V

Il est trop tard pour insister et la petite troupe s'installe dans les dunes pour tenter de dormir. Ils ont été repérés par des garde-côtes. Les ordres sont d'interdire ces départs clandestins. Les armes se braquent dès que l'un des soi-disant dormeurs fait mine de bouger.

Ils réussissent finalement à s'embarquer sur l'Yvette, à 04.00h. Il est plein comme un œuf après l'arrivée d'une vingtaine d'autres jeunes. Le temps, superbe au départ, se gâte ensuite. L'ambiance du voyage devient tout à fait désagréable quand les batteries de Falmouth les accueillent à coups de canon. Tout s'arrange: ils sont à l'Albert Hall le 21 juin.

Le collège Bon Secours est désormais bien loin.



Louis Bouzols<sup>71</sup> est indéniablement un fort en thème qui a tout juste quinze ans au moment de passer son premier baccalauréat en 1940. Mais la débâcle de juin 1940 bouleverse ses projets et il saute dans le dernier avion quittant Marseille à destination du Portugal où réside sa famille. Le voyage est mouvementé car le temps est exécrable. Le pilote, un peu perdu, repère une plage afin de se poser, mais finalement renonce. Un aéroport militaire, tout juste entrevu entre deux nuages, lui offre la planche de salut nécessaire. Louis arrive à temps pour réussir ses examens au lycée français de Lisbonne.

Ce n'est qu'une étape vers l'Angleterre, pense Louis. Il s'est instantanément décidé lors de l'armistice. Son père est cependant d'un autre avis : il n'en est pas question tant qu'il n'aura pas fini ses études ou atteint ses dix-huit ans.

On peut toujours écouter les émissions de Maurice Schumann en attendant et la famille ne s'en prive pas. Louis ronge son frein mais obtient son baccalauréat de philosophie en juillet 1942.

Marcel Bouzols dirige une importante usine au Portugal depuis dix ans : c'est dire si la colonie française lui est familière. L'ambiance générale est partagée : la plupart s'en tiennent à une prudente acceptation du régime de Vichy. Le consul, M. Gorlier, le premier ; du moins en apparence. Il est en effet le représentant occulte de la France Libre au Portugal. Cela se sait, malgré toutes les précautions et c'est auprès de lui que Louis, marchant alors sur ses dix-huit ans, souscrit son engagement initial dans la France Libre le 8 août 1942. Marcel Bouzols a fini par céder devant les instances pressantes de son fils.

C'est un jeune homme de taille moyenne dont les yeux verts contrastent avec les cheveux bruns et frisés qui s'envole le 8 janvier 1943 sur un DC 3 hollandais pour atteindre la Grande-Bretagne. Il y retrouve deux de ses amis. Philippe Alleaume<sup>72</sup>, FNFL et José Oulman qui sert dans la RAF.



---

<sup>71</sup> Voir note 515 en fin du livre V

<sup>72</sup> Voir note 516 en fin du livre V

## Chapitre 39 - 20 juillet 1940. L'Hippocampéléphanteaucamelos

Ayant réussi à s'échapper d'Arrow Park, Yves Cortadellas n'en a pas pour autant terminé avec les traverses de tous acabits qui semblent vouloir contrarier sa carrière militaire. Ancien élève pilote de l'aéronavale, puis marin, le sort voudra qu'il finisse dans la peau d'un biffin, non sans avoir été sako un moment : mais n'anticipons pas.

Il est dirigé sur l'Olympia, le centre de transit des FFL, situé à Hammersmith, petite commune au Sud-Ouest de Londres. C'est un peu le pendant du Grand palais de Paris. Yves trouve que c'est tout à fait l'auberge espagnole. Il se retrouve, lui marin, devant un officier de chasseurs alpins pour signer son engagement le 20 juillet 1940. Il est affecté peu après au 2<sup>e</sup> Bataillon de Fusiliers Marins. Il signe derechef un second engagement au titre des FNFL pour d'obscurs motifs administratifs. En fait de bataillon - les Anglais parleraient de wishfull thinking - cette unité est nettement plus modeste. Formée d'un officier et de soixante-quatorze *other ranks* - admirons l'ellipse - elle n'est en réalité qu'un renfort pour le 1<sup>er</sup> BFM. Celui-ci fait alors route sur Dakar avec l'armada anglo-française du général de Gaulle.

Les problèmes de transport maritime sont alors aigus et on ne doit pas trop compter sur les Britanniques pour résoudre ceux des Français Libres. Le renfort doit attendre une occasion pour partir. Elle se présente au troisième trimestre sous la forme d'un navire, d'origine italienne, au passé tout à fait remarquable : le Capo Olmo.<sup>73</sup>

Equipé à la diable pour transporter des hommes dans des cales qui sont autant de sombres cavernes sans aucun confort. Il est doté d'un canon de 100mm dont l'effet est surtout moral pour l'équipage et les passagers. Ceux-ci sont de toutes origines : outre les fusiliers marins et les soixante hommes de l'équipage, on compte environ deux cent cinquante fonctionnaires, marins marchands, employés civils, militaires isolés et même... deux dames.

Ce n'est qu'au tout début du mois de novembre que le navire quitte Liverpool de toute sa vitesse - huit nœuds par vent arrière et mer d'huile - pour gagner Oban. Il y rejoint le convoi principal. Aux ordres du commandant Vuillemin, le Capo Olmo est pris dans une violente tempête d'hiver presque immédiatement après l'appareillage. Le cargo ayant dû réduire pendant la nuit une allure déjà modeste, se retrouve seul au petit matin. Aucun navire ami n'est en vue ; le convoi a probablement rebroussé chemin. Le silence radio étant obligatoire, il est impossible de rien savoir.

---

<sup>73</sup> Voir note 517 en fin du livre V

La décision à prendre est cornélienne : rebrousser chemin et emprunter le prochain convoi ? C'est manquer le rendez-vous fixé pour l'acheminement des passagers. Continuer seul ? Un suicide probable !

Vuillemin, qui n'a pas l'habitude de courber l'échine devant les difficultés, choisit la seconde solution. Voulant cependant renforcer les équipes de quart, il demande aux fusiliers-marins de lui détacher les spécialistes qui pourraient le seconder. Yves est de ceux-là : le voici intégré à l'équipage.

Le commandant décide de faire plein Ouest pour échapper, si possible, aux sous-marins mais son navire devient la victime d'incidents successifs. Une panne de machine l'immobilise pendant deux jours. On répare à grand peine alors que le bâtiment prend la houle par le travers et roule désespérément bord sur bord. La peur envahit les esprits à l'idée d'un éventuel sous-marin ennemi. On repart péniblement. Pas pour longtemps car un incendie se déclare peu après. Il est maîtrisé mais on a eu chaud. Le cambusier découvre que le stock de pommes de terres, base de la nourriture du bord, a pourri à cause d'une fuite. Celle-ci a provoqué une pénurie d'eau pour couronner la série noire.

La disette finit par se faire sentir car le voyage dure beaucoup plus longtemps que prévu. C'est alors que la vigie aperçoit un croiseur de bataille qui s'approche : l'arrivée à Freetown est imminente après quarante jours de navigation. On consulte hâtivement les croquis de reconnaissance : c'est un Allemand ! L'ennemi, menaçant, demande l'identification du Capo Olmo et, l'apercevant, ouvre le feu sans autre sommation. D'immenses gerbes d'eau couvrent aussitôt le pont du malheureux cargo encadré à la première salve. Le commandant Vuillemin met en panne et appelle aux postes d'abandon. Le feu cesse brusquement, une vedette quitte le bord du croiseur adverse. C'est sans doute un équipage de prise !

On ne discerne pas très bien les couleurs du pavillon que porte la chaloupe. Serait-ce l'Union Jack ? Ce n'est à l'évidence pas un svastika. Surprise ! Le très galonné personnage qui monte à bord est de toute évidence britannique : il suffit de regarder son teint rougeaud pour s'en convaincre. Il y a eu méprise, l'Anglais est venu s'excuser. Il n'a pas oublié un carton de bon scotch en témoignage de sa bonne foi. Il semblerait en fait que le SOS lancé par Vuillemin tout de suite après l'arraisonnement ait été intercepté par le croiseur qui avait ainsi compris sa méprise. Le Capo Olmo peut repartir pour enfin arriver à Freetown le 14 décembre.

Les aventures du jeune timonier breveté Yves Cortadellas ne s'arrêtent pas là. Son passage à Freetown est marqué par le départ du S/s Cuba : un paquebot mixte de Vichy. Son équipage couvre d'injures et de sarcasmes celui du Capo de Olmo à la vue du pavillon à Croix de Lorraine : il obtient une vibrante Marseillais pour toute réponse.

Les braillards énergumènes en sont réduits au silence. Les navires voisins, ayant parfaitement compris la scène, la soulignent de grands coups de sirène approbateurs.

Le Capo Olmo arrive au Cameroun huit jours après, non sans avoir passé la Ligne et baptisé les néophytes des mains de Neptune, alias le capitaine Vuillemin. L'enthousiasme que soulève son arrivée à Douala n'enlève rien à l'urgence des décisions à prendre. Le Corps Expéditionnaire Français libre attend avec impatience de pouvoir gagner sur Freetown pour gagner le Moyen-Orient après l'épisode de Dakar. Or le "Cap des Palmes"<sup>74</sup>, un des navires qui le transporte, a perdu son commandant, malade, et son équipage est insuffisant. Qu'à cela ne tienne, Vuillemin est désigné pour le remplacer.

Il part sans délai non sans avoir obtenu de compléter le nouvel équipage avec une partie de l'ancien. Auger et Cortadellas, les deux timoniers, sont du nombre. Détachés du 2<sup>e</sup> BFM, ils repartent le jour de Noël pour gagner la Sierra Leone.

Revenu à Douala et remis de ses fatigues après un périple de soixante-dix-sept jours de mer, Yves connaît de nouveaux avatars. Son bataillon ne comprend toujours qu'un seul officier, le lieutenant de vaisseau Thulot. Aussi est-il urgent d'en former d'autres. Le second-maître Mazeas et le quartier-maître Cortadellas, tous deux bacheliers, sont ainsi envoyés à l'École d'Ornano de Brazzaville. Ils font partie de la quatrième section (10.06.41 - 20.01.12). Yves obtient là ses trois brevets de chef de section. Il est nommé second-maître et reversé à la Marine Nationale. Pas pour très longtemps.

Son premier séjour africain de quelque durée touche en effet à sa fin. Il est rappelé en Angleterre. On a besoin de lui comme instructeur de l'unité de Commandos des Forces Navales Françaises Libres (FNFL) au début du mois d'avril 1942. Huit semaines après Yves est nommé Second-Maître-Elève-Officier. Il doit suivre la prochaine session de l'École Navale Française Libre de Dartmouth mais reste instructeur aux Commandos en attendant.

Le défilé du 14 juillet à Londres marque une étape essentielle dans l'existence d'Yves et de la blonde Lyliane Wicker. Elle est secrétaire à l'état-major des FNFL, où ils se sont rencontrés. La fête nationale est le jour qu'ils choisissent tout à la fois pour se fiancer et faire l'objet d'un article dans l'Evening Standard. Perchée sur la valise de son compagnon, Lyliane admire son père qui défile avec les troupes britanniques. Les Cadets de Ribbesford suivent. Les jeunes spectateurs sont loin de se douter que Yves en fera bientôt partie. Un reporter assiste au défilé et les remarque. Lu par plusieurs millions d'Anglais, le quotidien l'est également par les parents de Lyliane avant même que leurs enfants leur aient fait part de leurs projets. Un faire-part original somme toute.

---

<sup>74</sup> Voir note 518 en fin du livre V

Un sort contraire semble pourtant s'acharner sur Cortadellas qui voit les portes de l'école de Portsmouth se fermer devant lui au début de 1943, faute de candidats en nombre suffisant. La session qui vient de s'achever était la dernière.

Qu'à cela ne tienne, il existe encore une école d'officiers au sein de la France Libre. Le voici nommé sergent-chef, amené à changer d'arme de nouveau et désigné par le général Monclar lui-même pour suivre les cours de l'Ecole des Cadets. Il y deviendra d'ailleurs l'adjoint de Jacques Chambon et présentera la particularité unique d'avoir fréquenté aussi bien d'Ornano que Ribbesford.

Somme toute, la partie « fusilier » a finalement pris le dessus sur la fraction « marin ».

## Chapitre 40 - 27 juillet 1940. Traîtrise à Tanger

Pierre Giran et Eugène Pérot se retrouvent sur le quai de Saint-Jean-de-Luz, alors que le dernier navire quitte le port pour l'Angleterre.

Qu'à cela ne tienne : ils vont tenter dès demain de passer par l'Espagne. Un officier de police compréhensif, le commissaire de Saint-Jean-Pied-de-Port, les reçoit. Interrogé sur les chances de succès, il les dissuade de tenter le passage. Les Allemands étant sur le point d'arriver à la frontière ce 25 juin, il a ordre de leur remettre toute personne arrêtée à la suite d'une tentative d'évasion.

Cela sera peut-être plus facile à l'Est des Pyrénées ? Ils font le trajet sans incident, l'odieuse frontière franco-française n'étant pas encore en place. Les voici à Perpignan grâce à la voiture de Pierre. Ils y font la connaissance d'un certain Claude Lamirault et cette rencontre fortuite pèsera lourd dans leur existence. Leur nouveau compagnon est également désireux de poursuivre le combat. Originaire d'Ile de France, il a été mobilisé dans les chasseurs alpins. Il semble en réalité avoir travaillé dans les services de renseignement militaire. Il a été démobilisé à Perpignan et a le même âge que Pierre Giran.

Les trois hommes tentent de trouver une filière pour passer en Espagne ou partir en Afrique du Nord. Ils s'installent à Perpignan ce qui leur permet de ne pas être suspects à trop fréquenter la côte ou les villages de piémont. De cette base d'opérations, il est aisé de se rendre fréquemment à Port-Vendres d'où partent encore quelques navires pour l'Afrique du Nord. A force de fouiner, Lamirault rencontre une jeune femme, ex Miss France, qui compte, depuis son éphémère royauté, sur un grand nombre d'amis masculins pour assurer sa subsistance. Elle est sur le point de partir en Afrique du Nord. Cela ne l'enchant guère malgré la perspective de pouvoir y exercer plus librement un métier que le Maréchal réprouve certainement. Familière du milieu local, elle entend parler de bien des mauvais coups dans les bistros du port. Elle a appris et leur raconte incidemment, qu'un navire doit prochainement arriver d'Algérie avec de la drogue à bord. Elle a cru comprendre qu'elle serait convoyée par des passeurs.

Vraie ou fausse cette information fournit un prétexte aux évadés en devenant pour rendre visite aux services des Douanes. Ils se posent en vertueux citoyens et rapportent l'histoire aux gabelous locaux.

L'information semble vivement les intéresser. Ils sont harcelés de questions. Ils ne peuvent guère en dire plus mais, encouragés, suggèrent qu'on les laisse repartir avec le navire en question, sous prétexte de remonter la filière de la drogue. Forts de cet avis, les douaniers arrêtent deux Algériens qui cherchent à débarquer en possession de cocaïne. Reconnaissante, l'administration donne les autorisations nécessaires au départ des trois compagnons : même si elle n'est pas tout à fait dupe de leurs motivations.

Voici Giran, Pérot et Lamirault autorisés à quitter le territoire métropolitain. Ils s'embarquent à Port-Vendres sur un paquebot le 20 juillet. Ils emportent la voiture de Pierre Giran qu'ils ont l'intention de vendre à l'arrivée car leurs fonds ont atteint la cote d'alerte. La tragédie navale de Mers-el-Kebir du 3 juillet est encore dans toutes les mémoires à leur arrivée à Oran. Il n'est donc pas question de tenter de voir l'un des consuls anglo-saxons. C'est finalement le consul de Pologne qui les accueille. Bien reçus, ils sont rapidement mis en confiance et lui expliquent pourquoi ils veulent tenter d'atteindre Gibraltar. Convaincu, cet excellent homme leur procure le visa de sortie nécessaire pour gagner Casablanca. Il leur indique, en outre, le nom et l'adresse de son confrère dans cette ville et leur recommande de se mettre en rapport avec lui de sa part. Il leur fournit également quelques adresses de personnalités susceptibles de les aider dans leur entreprise. A son avis il sera plus aisé de gagner Tanger en partant de la cité marocaine. Les indications de cet homme aimable s'avèrent judicieuses et les trois fugitifs gagnent le Maroc sans histoire par le train.

M. Bodanowitch, le consul de Casablanca, les accueille chaleureusement dans la ville blanche. L'Atlantique c'est déjà presque l'Angleterre aux yeux des trois compagnons. Informé à son tour de leur projet, le diplomate leur indique que le seul moyen de gagner la ville franche est d'obtenir un double visa : l'un pour quitter le Maroc, l'autre pour entrer à Tanger. Ces précieux sésames sont malheureusement délivrés pour de très courtes durées, de l'ordre de 48 ou 72 heures. Il en résulte une gymnastique compliquée pour faire coïncider les dates car les délais d'obtention et de validité entrent évidemment en ligne de compte. Les trois fugitifs s'en tirent bien et ne mettent finalement qu'une semaine depuis Oran pour atteindre le terme de leur première étape.

Un autocar les dépose sur la place centrale de Tanger le 27 juillet. Le plus dur est fait, pensent-ils. Certes, mais ce n'est pas encore demain qu'ils verront Big Ben.

Le consul de Grande-Bretagne les reçoit cordialement, cependant  
-. De Gaulle ? Connais pas ! Qu'à cela ne tienne, ajoute-t-il devant leur mine déconfite : engagez-vous dans l'armée britannique, au moins pour la forme. Vous n'aurez pas de problèmes pour être hébergés et pour parvenir en Grande-Bretagne.

Ils signent donc les documents nécessaires auprès d'un certain Mr. Green. Ce monsieur semble avoir emprunté son alias au fait que les insignes verts de son col sont celles des officiers de renseignement britanniques. Peu importe : les voici soldats de sa Gracieuse Majesté Britannique. Situation provisoire qui présente bien des avantages. Ils n'ont plus à se préoccuper de se nourrir, ils touchent la paye somptueuse du private britannique et on leur trouve un logement en ville. C'est le dernier étage d'un immeuble d'habitation ordinaire. Seul détail curieux, le rez-de-chaussée est occupé par un commissariat de police :

- . Est-ce pour mieux nous surveiller se demandent-ils ?

Ils rongent leur frein jusqu'à la mi-octobre. Leur départ est en effet soumis à deux conditions dont les délais de réalisation s'additionnent. La présence d'un nombre suffisant de volontaires et de passagers normaux est nécessaire pour qu'une escale en vaille la peine. L'occasion de dérouter un navire sur Gibraltar doit d'autre part se présenter. La guerre sous-marine menée par le Reich va en s'aggravant et la nécessité d'escorter les navires, sauf les plus rapides, ne simplifie pas les choses.

La citadelle étant encombrée par nature, on préfère les garder à Tanger en attendant. Ils finiront par être une trentaine dont Horace Savelli future gloire de la 2<sup>e</sup> DB. Ils sont tous Français mais les similitudes s'arrêtent là. En dehors de la diversité des personnalités, les filières d'évasion empruntées sont d'une étonnante variété. Les braves gens qui n'ont pas baissé les bras et qui n'ont pas hésité à les assister sont encore nombreux. Reconnaissants, les uns et les autres parlent volontiers des péripéties de leurs trajets et de l'aide qu'ils ont trouvées. Lamirault, Pérot et P.Giran les encouragent à raconter leurs aventures et à fournir des détails tout en s'efforçant de mémoriser ces précieuses données.

Il y a toutefois un opportuniste - voire un traître - parmi eux. Il voit là une occasion d'arrondir ses fins de mois et se rend à l'ambassade d'Allemagne à Tanger pour raconter tout ce qu'il sait sur ses compagnons. Imprudent, il se trahit devant ses camarades qui découvrent les preuves de sa trahison dans son paquetage. Un groupe se réunit autour de H. Savelli. Que faire ? Le statut de Tanger, port franc, est trop utile aux belligérants des deux bords pour que le consul britannique fasse quoi que ce soit. Ce n'est, d'autre part, pas si facile de tuer quelqu'un de sang-froid et encore moins de faire disparaître un corps. Surtout en pays étranger quand on est probablement surveillé. Il est douteux que les Anglais s'en chargent après l'arrivée à Gibraltar : c'est un Français après tout. Comme toujours, on tergiverse et l'individu disparaîtra de la circulation, une fois arrivé en Grande-Bretagne.<sup>75</sup>

---

<sup>75</sup> Voir note 519 en fin du livre V

Ils gagnent l'enclave britannique le 13 octobre par la vedette qui la relie à Tanger. Ils sont logés au Rock Hotel, au sommet du Rocher, en compagnie de l'état-major de la Navy. H. Savelli est certainement le plus influent et le plus âgé des membres du groupe. Malgré cela, c'est Pierre Giran, peut-être parce qu'il est l'un des premiers arrivés et bien qu'il ne parle pas l'anglais, qui se retrouve responsable informel du groupe. Il fait la navette entre l'hôtel et l'amirauté, reçoit les fonds, organise et rend compte au nom de ses camarades.

Quelques jours d'attente impatiente leur seront encore nécessaires avant d'embarquer sur le *S/s Empress Renia d'El Pacifique*. C'est un navire britannique de trente-cinq mille tonnes arrivant du Cap. Il transporte des troupes du Commonwealth et les équipages de trois sous-marins italiens coulés en Méditerranée. Le paquebot n'est pas escorté car sa vitesse le met théoriquement à l'abri des attaques sous-marines. Il quitte Gibraltar pour affronter immédiatement la longue houle de l'océan. Le temps reste affreux pendant la traversée qui s'achève à Liverpool le 27 octobre 1940.

Vingt nouveaux combattants débarquent en Grande-Bretagne et vont bientôt rejoindre la France Libre ! Peut-être ?

## Chapitre 41 - 28 août 1940. Londres quatrième bureau

René de Lajudie sort de son hôpital après avoir signé son engagement sous le pseudonyme de René de Lajoncière. Le nom d'un pré qui lui appartient lui est revenu en mémoire. Il demande à servir dans les chars mais son bras lui interdit pour l'instant de rejoindre une unité combattante.

Je ne veux pas rater les premières opérations, se dit-il en rongant son frein.

Il fait feu de tout bois pour reprendre contact avec sa famille pendant cette période. Ses télégrammes et ses lettres se succèdent mais ses correspondants sont sans nouvelles d'Asnan. Il pense que les siens sont dans la Nièvre et c'est là qu'il les situera mentalement jusqu'à ce qu'une première lettre le lui confirme.

Le temps lui pèse et il profite de son inaction forcée pour inaugurer puis mettre à jour son journal de marche. Son premier soin est de relater, très sobrement, les combats qu'il vient de vivre. Ces carnets sont un témoignage sans prix sur son entourage et un éclairage sur son attachante personnalité. C'est également pour lui un moyen d'entretenir un dialogue avec les siens. Tête-à-tête fatalement fracturé par le temps, ce journal est tout à la fois un exutoire et une promesse d'avenir. Ses convictions personnelles apparaissent au détour de chaque page. La défaite de la France, par exemple, ne va pas sans lui inspirer quelques réflexions :

" Pourquoi faut-il que les sacrifices de nos pères, la douleur, le lent martyr de nos mères aient été stériles ? (...) D'ailleurs, ils n'ont pas été stériles, la semence aura été longue à pousser et ce sera la seconde génération qui en profitera. Ce sont nos fils qui recueilleront l'héritage et cette fois, nous saurons-le-leur garantir. "

Au moment où René se présente au QG, le 28 août, celui-ci vient de quitter ses étroits locaux de St Stephen's House. L'état-major occupe l'immeuble de Carlton Gardens auquel il sera identifié. Le général de Gaulle a quitté la Grande-Bretagne pour Dakar à la fin du mois d'août et les forces militaires de la France Libre sont désormais commandées par l'amiral Muselier. Le commandant Moulec est son adjoint. M. Fontaine est le directeur général des Services Civils. Le commandant Passy, précédemment responsable du 2<sup>e</sup> Bureau a pris les fonctions de chef d'état-major. Son second, le capitaine Manuel dirige provisoirement les services de renseignement. Les 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> Bureaux sont respectivement placés sous l'égide des capitaines Tilgé et Rive.

Le chef de bataillon André Dewavrin, alias Passy, assis à son bureau au milieu d'une masse de papiers, a l'air soulagé de les abandonner un instant pour recevoir le jeune lieutenant de chasseurs

- . Mes respects, Mon commandant.

- . Bonjour Lajoncière. Asseyez-vous. Je sais que vous avez été assez sérieusement blessé après la Somme. Au fait, avec femme et enfants en France je suppose que, comme moi, vous utilisez un pseudonyme ?

Ainsi mis à l'aise, René observe discrètement son interlocuteur tout en lui répondant

- . Oui, j'ai utilisé le nom d'un lieu-dit, tout près de chez moi. La famille comprendra quand nous pourrons communiquer.

Passy possède un visage mince et ouvert, très jeune. Il regarde son vis-à-vis droit dans les yeux, avec cet air calculateur qui pèse les hommes et cherche à savoir ce qu'ils valent. Il est parfaitement calme, les mains posées bien à plat sur son bureau.

- . Votre convalescence n'étant pas achevée, je ne peux pas vous mettre dans un corps de troupe. D'ailleurs nous n'avons guère d'unités organisées depuis le départ de l'expédition dont on parle partout. Je vous affecte au 4<sup>e</sup> Bureau, avec le capitaine Rive. Tout est à faire : vous avez un gros travail devant vous et nous sommes peu nombreux. Il faut utiliser les compétences des rares officiers d'active qui soient encore présents ici.

- . Bien, Mon commandant, répond Lajudie avec une certaine résignation. Ce n'est pas le rêve après avoir commandé sur le terrain. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand une opportunité de départ se présentera.

- . C'est promis Lajoncière. Mettez-vous au travail, le capitaine Rive vous attend.

Et René sort : un peu étonné de la brièveté de cet entretien et intrigué par ce regard dans lequel il saisit quelque marque d'ironie et beaucoup de sensibilité sous la rigueur militaire. Il est aussi un peu déçu :

" Donc demain, en attendant que mon bras soit tout à fait normal, je vais faire le rond de cuir (...) Quand l'occasion s'en présentera, je demanderai une bonne compagnie ou un état-major sympathique. "

Le contraste entre l'attitude réservée de Passy et la façon de Rive est déconcertant pour le nouvel arrivant.

- . Bon ! Je suis très content de vous voir, j'ai vu votre dossier. Je suis débordé. Voyons ? Nous sommes samedi, demain les restaurants seront fermés, voulez-vous déjeuner avec moi tout à l'heure ?

- . Avec plaisir, Mon capitaine.

- . Très bien, revenez dans deux heures et dites au planton en sortant que je ne veux plus voir personne d'ici là.

Notre chasseur, qui n'a rien d'autre à faire que de se promener dans St James Park en attendant l'heure dite, se réjouit à l'idée de faire un bon repas. Ce Rive a l'air d'un bon vivant et l'on peut espérer qu'il pense à l'un des restaurants français de la grande cité. Foin de cette fade nourriture d'hôpital. L'œuf matinal, presque dur, le *fish-cake*, la viande en sauce avec chou-fleur ou pommes de terre à l'eau et le *sweet* insipide en point d'orgue ne valent guère mieux que le singe de l'intendance !

- . Bien, voici qui est fait, déclare Rive en dépliant sa serviette tandis que le garçon s'éloigne avec la commande avant d'apporter le vin.

- . Je ne vous offre pas de whisky en apéritif : cela gâte le goût et, personnellement, je trouve cela très mauvais. J'ai vu votre dossier, comme je vous l'ai dit, je ne vous demande donc pas ce que vous avez fait jus qu'ici.

Puis se ravisant :

- . Ou plutôt si. Expliquez-moi donc l'organisation du Corps Expéditionnaire. Je n'ai rien entendu de clair jus qu'ici.

- . Oh ! C'est assez simple. On a avait prévu deux vagues. La première comprenait une division légère de chasseurs, avec la Légion et les Polonais. C'est elle qui a mené les combats. La seconde ne comportait que cinq bataillons alpins. Elle a quitté Brest pendant la première quinzaine de mai, mais n'a jamais dépassé l'Angleterre. J'en faisais partie.

- . Je vois. Eh bien ! Parlez-moi plutôt de vos premières impressions d'Angleterre.

- . C'est difficile à dire après si peu de temps, je n'ai guère vu que l'hôpital. Les blessés y étaient impossibles avec les infirmières ; ils avaient des excuses je pense, sevrés depuis si longtemps. Ces jeunes femmes- étaient charmantes et bien élevées, mais on les paie mal. Il m'a semblé qu'elles ne percevaient que vingt livres par an en début de carrière.

- . Certainement pas, cela n'est guère plus d'un penny par jour !

- . Je dois me tromper, c'était alors leur salaire mensuel. J'ai eu l'occasion d'être reçu dans trois familles de Françaises mariées localement. Elles ont toutes de merveilleux jardins que l'on ne soupçonne pas de la rue. Ce qui est moins gai, ce sont les estaminets.

- . Les *pubs* ?

- . C'est cela. On y entonne des litres et des litres de bière dans une presse et une chaleur étouffantes. Très peu de conversations et à dix heures, crac. On ferme. "*Time gentlemen!*" Tout le monde s'en va, généralement très digne, même si l'optimisme est à son comble.

- . Je vois que vous avez saisi l'essentiel. Deux conseils, quand même avec les Britanniques : "*No personnel questions*" et, jamais, au grand jamais n'appelez un Ecossais ou un Gallois "English". Ils ne le supportent pas.

- . Vous avez laissé votre famille en France ? reprend Rive.
- . Oui. Je suppose que ma femme est dans la Nièvre où nous avons une maison, nous avons deux enfants et le troisième est en route.
- . J'espère que vous aurez bientôt des nouvelles. Vous savez qu'il y a encore moyen de téléphoner en France en passant par le Portugal ?
- . Peut-être aurez-vous des nouvelles par ce canal. Au fait, où êtes-vous installé ?
- . A Talbot Square, près de Paddington, numéro dix-neuf. J'en ai pour une grosse demi-heure pour venir à Carlton Gardens. J'ai le téléphone.
- . Vous communiquerez le numéro à ma secrétaire : il faut pouvoir vous joindre. On ne sait jamais.
- . Bien, Mon capitaine, mais il me semble que les urgences vont se faire rares depuis le départ des unités pour D...
- . Chut ! Il ne faut pas prononcer de nom.
- . Mais, c'est le secret de Polichinelle, tout le monde en parle.
- . Peut-être, mais ne participons pas à ces indiscretions ! Pensons plutôt au boulot. Je vais faire prendre des rendez-vous pour vous avec les principaux responsables de l'état-major. Vous avez vu le commandant Passy. Il est en intérim en attendant le retour du Général. Il faut vous présenter à l'amiral Muselier : c'est lui le patron en Grande-Bretagne. Pour l'instant, murmure-t-il à mi-voix.
- . Comment est-il ? demande Lajudie qui a entendu et voit que Rive paraît disposé à parler et à négliger la hiérarchie.
- . Vous vous ferez votre propre opinion, répond sèchement son vis-à-vis qui regrette visiblement de s'être laissé aller.
- . Ah ! bon. Et qui verrai-je d'autre ?
- . Le capitaine de Soubeyran, qui commande le QG, très sympa et direct, le capitaine Tilgé, au 1<sup>er</sup> Bureau et le commandant d'Estienne d'Orves, que l'amiral va mettre au 2<sup>e</sup> Bureau pour remplacer Passy. Il cherche toujours à s'entourer de marins !
- . Je me permets de vous confirmer ce que j'ai dit au commandant Passy : je souhaite être affecté en unité combattante le plus tôt possible. Dans les chars de préférence.
- . C'est bien noté, mais vous ne trouverez pas de chars ici. Tout ce que nous possédons, quelques camionnettes, chenillettes et chars légers, sauvés par Passy au débarquement de Norvège, est entre les mains de Magrin-Vernerey à Camberley :
- . Le colonel qui commandait un bataillon de la Légion à Narvik ?
- . Exactement. Il s'appelle Monclar désormais ; lui, au moins a choisi de rester. C'est pratiquement le seul chef de corps dont dispose le Général et certainement son meilleur baroudeur.

## Chapitre 42 - 10 septembre 1940 -Portrait d'un honnête homme

C'est par la presse britannique de Kaboul que J. Hackin<sup>76</sup> et A. Beaudouin découvrent l'existence du général de Gaulle et, quelques jours après, le texte de son appel à la radio de Londres.

Ils ont immédiatement perçu le sens prophétique de cette remarquable intervention :

- . Il ne peut s'agir d'ambition personnelle, a tout de suite déclaré Beaudouin.
- . Bien sûr que non ! Je n'ai jamais entendu parler de lui. D'ailleurs, de quel support peut-il bénéficier ? Le pays est coupé en deux, défait, humilié et profondément blessé. Ce général n'a ni parti, ni, probablement, beaucoup d'hommes ou d'argent derrière lui.
- . Voyez-vous, mon ami, ce qui me frappe c'est la manière dont il situe le problème au niveau international. Nous sommes peut-être vaincus aujourd'hui mais l'orgueil allemand oublie l'existence des Etats Unis et de leur formidable puissance industrielle. Ils finiront par se réveiller.
- . Vous qui êtes un littéraire, ajoute Hackin, vous avez dû être frappé par la qualité de la langue utilisée. C'est assez remarquable de la part d'un militaire. Leurs préoccupations se situent généralement ailleurs.
- . Oui ! ce texte est particulièrement percutant. Il n'y a pas un mot inutile et l'expression est vibrante de conviction.

La discussion se prolonge tard dans la nuit. Les deux hommes y trouvent des motifs d'espoir après le terrible choc de la défaite et de renforcer leur conviction naissante.

Beaudouin se rend le surlendemain à la Légation britannique pour examiner les conditions dans lesquelles il pourrait gagner la Grande-Bretagne. L'attaché lui signale à la fin de la conversation qu'il est le second Français qu'il reçoit pour le même motif :

- . De qui peut-il s'agir, se demande André Beaudouin qui a sa petite idée ?
- . Vous vous êtes levé plus tôt que moi, dit-il à Hackin en l'apercevant quelques heures plus tard.
- . Pourquoi me dites-vous cela ? demande l'autre, étonné.
- . Je vous soupçonne d'être passé voir le chargé d'affaire anglais ce matin.
- . Ah ! vous aussi !

---

<sup>76</sup> Voir note 520 en fin du livre V

Ils n'en diront pas plus : leur réserve naturelle le leur interdit, mais ils ont fait un pas de plus sur le chemin de l'amitié qui les lie de longue date.

A. Beaudouin retourne à la Légation quelque temps après pour recevoir le visa N° 1743, daté du 12 août qui l'autorise à traverser les Indes pour se rendre en Angleterre. Ce précieux viatique est apposé sur le passeport N°2 que lui a délivré le chargé d'affaires français.

Leur départ ainsi décidé, les trois hommes, Carl, le fidèle Carl, a en effet décidé de suivre Hackin, étudient les modalités du voyage. C'est un gros sacrifice financier pour eux car, bien entendu, le ministère afghan ne prend pas ce voyage à son compte. Evoquant cet aspect des choses, ils en viennent à parler du pays qu'ils vont bientôt quitter :

- Je vous dirai, cher ami, que je ne suis pas mécontent de quitter l'Afghanistan. Mon travail n'est certes pas achevé ici, mais l'ambiance devient désagréable.

- On vous a donc fait de nouveaux ennuis pour les fouilles, interroge Beaudouin ?

- Non. Ce n'est pas cela. Je pense au penchant pro-allemand du gouvernement. Cela devient déplaisant. Je sais bien que leur attitude est dictée par leur haine des Anglais, mais ce n'est pas une raison suffisante.

- Attitude d'autant plus évidente, remarque Beaudouin, que les Russes sont alliés aux Allemands et que cela les conforte sur leur frontière Nord.

C'est vrai, mais ne raccourcissons pas trop les distances, je ne vois pas Hitler pénétrer si loin vers l'Est.

- Remarquez, ajoute le professeur d'Istiklal, nous sentons, nous aussi au Collège, une certaine hostilité. Je crois qu'elle est due au fait que nous sommes Français et que notre pays a été largement battu. C'est très négatif pour des peuples aussi guerriers que ceux d'ici.

Résolus à refuser une défaite provisoire, André Beaudouin, Hackin et son épouse quittent Kaboul peu après. Marie-Thérèse est restée : nul ne sait pourquoi<sup>77</sup>. Ce départ est un véritable bond vers l'incertain. L'Angleterre sera-t-elle toujours en mesure de se battre à leur arrivée ? Les sous-marins allemands, déjà très actifs, les laisseront-ils passer ? Mille questions inexprimées occupent leur esprit. La petite équipe trouve sa force dans l'amitié qui les rassemble et dans leur résolution. Les conversations vont bon train et c'est vers le cher vieux pays que leurs pensées se tournent sans cesse.

Ils ont laissé l'ancre cliqueter sur le guindeau en rompant définitivement avec tout ce qu'ils étaient jusqu'alors au profit d'une idée plus forte. L'épreuve est là, devant eux. La France est envahie et, soupçonnent-ils, sans doute trahie. Les journaux britanniques parlent de centaines de milliers de prisonniers, de foules confuses de réfugiés, de masses d'armes abandonnées, d'un gouvernement français hostile.

---

<sup>77</sup> Voir note 521 en fin du livre V

Que s'est-il passé vraiment à Oran ? Où est la flotte ? Que fait-elle ? Comment pourra-t-on remettre le pays sur pied après un tel cataclysme ? L'Allemand s'est emparé d'une partie du territoire : on ne peut accepter cette situation. Puisque la chance a voulu qu'ils conservent leur liberté, seule compte désormais la nécessité de le mettre dehors. Cette idée prime tout. Les autres considérations, si nombreuses, si pertinentes parfois, si angoissantes toujours, leur sont entièrement secondes et comme insignifiantes.

Les plus jeunes de ceux qui répondront à rappel du Général, sauront sans hésiter ce qu'ils ont à faire : se battre. Les moins jeunes s'interrogent sur la manière de servir. Voudra-t-on d'eux d'abord, la quarantaine passée ?

Qui donc est André Beaudouin en cette période de son existence ? L'expatriation, la solitude morale des premiers temps puis le mariage, les nombreuses et incessantes lectures, la réflexion aussi, comme les échanges avec de nombreuses et fascinantes personnalités, ont formé son caractère, enraciné ses convictions dans l'expérience quotidienne et affermi la personnalité de l'honnête homme qu'il est devenu.

Il ne croît pas en Dieu ou tout au moins pas en celui des religions occidentales. La conscience de l'ordre universel et de la nécessité d'une société organisée lui font cependant admettre l'existence d'un ordonnateur suprême qui transcenderait l'homme.

C'est un humaniste : l'épanouissement de l'homme est pour lui primordial. Il se méfie des puissants, qu'ils soient politiques, religieux ou économiques. Peut-être parce qu'il n'en connaît guère ? Il se méfie également des spécialistes bien qu'il en reconnaisse la nécessité. Il s'oppose à tous les facteurs d'asservissement de l'homme. Il est anticlérical par rébellion contre les hiérarchies toutes puissantes et omniscientes, ennemi des excès des puissances d'argent et opposé aux états totalitaires qui font bon marché des individus.

Homme de réflexion, c'est également un homme d'action : il ne suffit pas à ses yeux d'être "anti". L'action doit justifier et prolonger les convictions : il condamne entièrement les attentistes et les pacifistes.

Ce sont donc les notions de libertés individuelles, de libre choix de son propre destin, de mise en cause des idées reçues, de réexamen permanent des choix exercés et de libre expression qu'il défend et - nous le savons - qu'il enseigne.

La conscience aiguë qui est la sienne de voir les mêmes causes engendrer les mêmes effets – encore que l'Histoire soit supposée ne pas bégayer – lui a fait entrevoir les désastres à venir à l'examen des événements survenus en Europe après 1935. Ses écrits de l'époque font preuve d'une assez remarquable lucidité.

C'est un patriote par conviction personnelle. Bien qu'il ne connaisse guère la France dans son intime variété géographique et humaine, il l'a rencontrée au fil de ses innombrables lectures.

Car c'est ainsi qu'il a complété une formation somme toute modeste : il est un lecteur vorace mais critique. Les ouvrages auxquels il est attaché portent souvent un commentaire de sa main. Ces petits textes sont révélateurs de son caractère et de ses opinions. Il est un lecteur assidu du Canard Enchaîné depuis son séjour à Memel. C'est une personnalité curieuse des autres et des choses qu'il ne connaît pas : il consent aux efforts nécessaires pour en mieux pénétrer le sens. Il maîtrise trois langues, anglais, persan et patchou.

Il s'est forgé lui-même : privé d'un père trop tôt disparu, il n'a pu en suivre ni l'exemple, ni les préceptes. Il a surtout beaucoup médité après avoir beaucoup lu, son attention se tourne essentiellement vers l'Histoire. Esprit curieux et réfléchi, il est peu de domaines qui ne l'intéressent. La science et ses applications exactes lui sont totalement étrangères, sans doute pense-t-il qu'elle manque de nuances. Les phénomènes physiques sont ce qu'ils sont mais il ne cherche nullement à en pénétrer les mécanismes. Il possède, somme toute, plus l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie.

Il apparaît politiquement comme un homme de gauche. Il admire Jaurès pour son intelligence et ses idées fécondes. L'Internationale Ouvrière était, pense-t-il, un concept généreux. Bien qu'à ses yeux, elle n'ait malheureusement pas réussi à empêcher les guerres, la mainmise des Soviets y étant pour beaucoup.

Il n'est pas dirigiste et accepte parfaitement que le succès individuel soit cause d'enrichissement. Il n'admet cependant pas que la fortune soit égoïste et qu'elle s'acquière au détriment du "monde du travail". Il récuse d'ailleurs cette expression qui laisse entendre qu'un dirigeant de société ne travaille pas. Il estime, par contre, que l'Etat, sans vouloir tout contrôler, doit agir de telle sorte que les individus les plus faibles de la nation soient protégés, soignés et accompagnés. Le marxisme, stérilisateur de l'âme des peuples, lui paraît en définitive aussi dangereux que les excès cruels du libéralisme absolu. Son jugement politique en matière d'affaires extérieures est excellent et lui rendra plus tard les plus grands services. Il a étudié en profondeur les tenants de l'Islam et du bouddhisme, il saura plus tard s'en souvenir.

Il manie la plume avec aisance, de manière assez académique, avec parfois une pointe d'ironie et un style qui montrent qu'il ne se prend pas trop au sérieux. Il a une grande aisance de parole, se montre un excellent conférencier, même s'il n'hésite pas à se montrer durement sarcastique pour mieux faire passer son message. Il croit ce qu'il dit et sait communiquer ses convictions à son auditoire.

Il n'a aucun goût pour l'exercice physique et le sport malgré le curieux diplôme qu'il mentionne parfois avec ironie. Sa courte stature y est sans doute pour quelque chose. Ce n'est pas un adonis : sa mâchoire proéminente, l'horizontalité accentuée des traits de son visage et sa taille ne s'y prêtent pas. Sa voix est grave et il n'hésite pas, à l'occasion, à utiliser un mot d'argot dans une sympathique volonté de franc-parler : petit travers que la clarté de son expression a vite fait d'estomper. Il ne manque pas d'humour.

Il est tenace, consciencieux, organisé, lucide dans ses analyses et entraîne la sympathie par l'évidente sincérité de son comportement et de son propos. Il sait dissimuler quand il le faut. Il a vite fait de discerner le ridicule de certaines situations et ne se fait pas que des amis quand il le laisse entendre. Il n'apprécie guère les gens qui se prennent excessivement au sérieux. Il déteste tous ceux qui, croyant plaire et fortifier ainsi leur position, font le siège des grands hommes du moment pour se faire bien voir et soigner ainsi leur avancement personnel.

Il est très indépendant de caractère et n'a jamais cherché à s'accrocher à une « locomotive » - comme trop de caractères mal affirmés s'y emploient pour réussir - afin de promouvoir sa propre carrière. Au reste la fortune, le grade, la naissance ou la réussite sociale ne l'impressionnent pas outre mesure.

Grand défenseur de la morale et de la droiture de caractère, dont il est bien obligé de concéder les racines religieuses, il les considère comme seules capables de régenter les rapports humains.

Il a le sens de la pédagogie et s'en sert non seulement pour exercer sa profession mais pour mettre son entourage dans sa poche quand cela s'avère nécessaire. C'est un formateur né et un excellent observateur de la nature humaine.

Il sait séduire par sa courtoisie naturelle, sa faculté d'écouter et la sûreté de son jugement. On sait peu de choses sur les rapports qu'il entretient avec les femmes, la sienne en particulier. Certaines deviendront des amies sincères et, fidèles, lui témoigneront beaucoup d'attachement. Il est constant dans ses amitiés.

Il est armé de fortes convictions, forgées dans la solitude des années de jeunesse et n'en change pas facilement. D'aucuns l'accusent d'avoir des préjugés sur certains sujets : c'est exact, mais ses jugements procèdent toujours d'une forte réflexion préliminaire. Cela l'autorise, pense-t-il, à n'en point démordre. Il est vrai qu'il est malaisé de lui faire modifier ses opinions dans certains domaines.

C'est un introverti, amateur de calme et de réflexion.

Tel est l'homme assis sur l'une des grosses bittes d'amarrage de l'arrière et dont le regard se perd dans les volutes du sillage.

- Je vous trouve bien pensif, ami, lui dit Hackin quelques instants plus tard en le tirant de sa rêverie.

- Je m'interroge sur l'issue de ces attaques aériennes qui s'amplifient sur la Grande-Bretagne. Nos amis britanniques avaient l'air assez inquiet quand nous avons quitté Bombay.

- Je ne connais rien aux choses militaires lui répond Hackin, mais ils sont tenaces et n'ont jamais été vaincus chez eux.

- Vous oubliez Hastings, lui fait remarquer malicieusement Beaudouin. Ceci dit, reprend-il, que ferions-nous si, demain, le capitaine venait nous apprendre que Hitler a gagné, que l'Angleterre est envahie et qu'elle a demandé un armistice à son tour ?

- Cela ! Jamais ! Ils se battront en Afrique, en Inde, au Canada mais Churchill ne cédera jamais.

Le cri rauque des mouettes s'exaspère soudain : quelque matelot a vidé un seau d'ordures et la conversation s'arrête un instant :

- Je me pose aussi des questions sur ce que nous allons trouver. Que compte faire le Général ? Avec qui ? Sera-t-il suivi par les Français ? Le pays est sans doute anéanti par la défaite et uniquement préoccupé de survie quotidienne. Autant de questions sans réponse me direz-vous.

## Chapitre 43 - 27 septembre 1940. Saut dans l'inconnu

Le commander Biggs a prévenu quelques privilégiés :

-. Nous parviendrons au Cap vers huit heures demain matin. Il fera beau en principe. Je vous recommande le spectacle de cette arrivée : avec un peu de chance vous aurez une vue magnifique.

Beaudouin a suivi son conseil et, avant même d'avoir déjeuné, s'installe dans son coin favori sur le pont. Un coude de l'épaisse rambarde en niangon verni lui donne un appui et, de là, rien n'arrête son regard vers l'avant. La longue houle, fille de quelque lointaine tempête antarctique, se perd progressivement en courtes vagues déferlant en tous sens. Ils sont en effet au large du cap Agulhas, la véritable pointe de l'Afrique. Deux courants opposés s'y font sentir à l'approche de l'Atlantique et la mer y est souvent hostile.

Pas ce matin cependant : le S/s Strathallan bouge à peine. Le ciel est clair et quelque chose, au loin, semble annoncer la terre : une nuée immobile s'accroche à l'horizon. On distingue bientôt une énorme montagne semblant surgir directement de la mer aux couleurs compactes de l'acier. Un monumental contrefort rocheux, strié de profondes balafres où se niche une puissante végétation apparaît. Il semble boucher l'horizon de sa masse imposante et atteindre le ciel car son sommet est caché par un épais nuage cotonneux. On s'aperçoit en approchant que cette nuée s'effiloche en volutes blanches qui semblent couler du faite de l'escarpement mais sans atteindre les premières maisons nichées à son pied. *Table Mountain* salue ainsi à sa manière l'un des innombrables émigrés ayant enfin aperçu la terre d'Afrique. Elle se masque pour mieux séduire et Beaudouin, à la voir si majestueuse, se promet d'y séjourner un jour.

Les Hackin, Carl et lui, ayant consacré une bonne partie de leurs ressources pour payer leur voyage de retour, descendent rarement à terre au cours de l'escale. C'est donc avec plaisir qu'ils reçoivent une invitation inattendue pour le 20 septembre.

-. J'ai retrouvé, annonce l'archéologue, un ancien stagiaire de l'école du Louvre au musée d'ethnographie du Cap. C'est un ancien de Cambridge, entré au British Museum, que l'on a envoyé en stage à Paris au musée Guimet. Quand il a su que nous rejoignons de Gaulle il nous a invités à déjeuner. Ce monsieur Du Toit est né ici, à Paarl.

- Avec un nom pareil ce doit être un descendant des huguenots français ? demande Beaudouin.

- Nous le lui demanderons demain

La terrasse du *Mount Nelson Hotel* est un enchantement. Le kikouyou des plates-bandes tondues avec un soin religieux, est d'un vert profond. Il brille au soleil, comme vernissé. Les fleurs du printemps austral sont en plein délire coloré. De gros bouquets de protéées, attirent çà et là les regards par leurs formes inattendues : elles ont quelque chose de préhistorique. Les *gin tonic* apportés par un serveur bantou en veste et pantalon blancs sont sur la table : le grand *shash* rouge qui lui barre la poitrine dénote sa qualité. Le *head-boy* lui-même a tenu à les servir.

- Permettez-moi une question, interroge Carl, qu'y-a-t-il dans ces soucoupes ?

- *Biltong*, répond succinctement leur hôte.

- *Billtong* ?

- Oui, de la viande séchée au feu de bois. Du buffle ou de l'éléphant autrefois, tout simplement du bœuf maintenant.

- Le pemmican des coureurs de bois canadiens, somme toute, conclut Hackin.

- Vous avez de la chance, reprend leur hôte, il n'y a pas de vent aujourd'hui, le *Cape Doctor* nous permettra de déjeuner dehors.

- Le Cape Doctor, demande Carl : qu'est-ce que c'est ?

- C'est ainsi que nous appelons ici le vent, on lui doit le remarquable climat du Cap : il y a beaucoup moins de malades ici qu'ailleurs.

Les inévitables considérations climatiques dûment échangées, Beaudouin ne tarde pas à évoquer le sujet qui leur tient tous tellement à cœur :

- Monsieur, nous aimerions avoir des nouvelles de ce que fait le général de Gaulle : nous avons entendu des bruits de toutes sortes à Kaboul et il n'y a pas de journaux à bord.

- Leur hôte leur fait alors un bref résumé des événements survenus au cours des deux derniers mois : le ralliement ou la conquête d'une bonne part de l'Afrique équatoriale, celui des possessions du Pacifique et la signature d'accords entre la France Libre et le gouvernement britannique.

- Et quelle est la position du général Smuts ?

- Jamie – c'est son surnom - est un homme d'une autre génération, répond leur hôte. Vieux militaire, il a un respect infini pour le maréchal Pétain et l'apparente indiscipline du général de Gaulle le choque profondément. Je crois qu'il n'a rien compris au phénomène de la France Libre. De plus Madagascar, tout proche est entre les mains de Vichy.

Le repas achevé et leur hôte remercié, les Français regagnent le bord :

- Vous voyez bien dans ces conditions, dit Hackin, qu'il y aura de nombreux postes à pourvoir à Londres et dans tous ces territoires. On trouvera certainement une fonction à la hauteur de vos compétences.

- . Peut-être cher ami, répond Beaudouin, mais je n'ai nulle envie de me retrouver à nouveau dans un trou et je n'ai aucun savoir-faire administratif.

- . D'après ce que j'ai compris il y a encore bien peu de monde autour du Général et il a, jusqu'ici, surtout parlé de poursuivre le combat. Ce sont donc essentiellement des militaires qui ont rallié. Ce n'est pas notre rôle, ni à vous ni à moi, d'aller faire le coup de fusil à notre âge.

- . Il y a aussi quelques civils remarque Beaudouin. Je m'interroge sur leur appartenance ?

- . Politique, vous voulez dire ?

- . Oui, bien sûr.

Hackin n'a jamais abordé les questions de politique intérieure avec son ami, mais l'ouverture qu'il vient de lui fournir et les circonstances lui paraissant favorables, il lui demande :

- . Mais vous-même, n'êtes-vous pas un peu socialiste, ou tout au moins socialisant ?

- . Non, si vous entendez par-là une quelconque appartenance à un parti. Oui, si vous me demandez si je suis un homme de gauche.

- . Qu'est-ce, d'après vous, un homme de gauche ?

- . Selon moi, c'est celui qui accepte de partager, répond Beaudouin. Je ne déteste rien tant par exemple que ces grands industriels qui ne pensent qu'à faire des bénéfices sans jamais se soucier de la condition de leurs employés.

- . Vous ne voulez tout de même pas que notre pays s'oriente vers une organisation collective, lui lance Hackin avec quelque vivacité.

- . Je voudrais simplement que l'on corrigeât les excès du capitalisme.

- . Oui, mais comment faire ?

- . On pourrait puiser quelques idées parmi celles que la Commune de 1871 a défendues. J'ai la plus grande admiration pour ces gens, mal identifiés d'ailleurs, qui ont émis tant d'idées nouvelles.

- . Par exemple ?

- . Eh bien ! Prenez la plus simple. Ils se sont battus pour la liberté du travail. En particulier pour que les patrons cessent d'imposer des amendes et des retenues sur salaire à leurs ouvriers.

- . Ils voulaient aussi que le pouvoir politique soit décentralisé, je crois ?

- . Exactement. La République aurait été une fédération des communes de France. Elles auraient été responsables de l'organisation de la magistrature, de la police et de l'enseignement. Les fonctionnaires auraient été recrutés par élection ou concours, contrôlés par les communes.

- . Ah ! l'enseignement : nous y voici.

- . En effet. Nos fondateurs parisiens prônaient déjà l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire qui verra le jour plus tard.

- . Vous les tenez pour des précurseurs à ce que j'entends ?

- . Oui, mais la bourgeoisie, les Versaillais et Thiers en tête ne se sont pas laissés faire. Cela s'est traduit par trente mille morts.

Là-dessus, Beaudouin, estimant qu'il en a assez dit, retourne à ses préoccupations :

- Même si la France Libre reste une entité essentiellement militaire, reprend-il, il lui faudra bien armer, transporter, nourrir et payer ses hommes. Cela signifie entrer en rapport avec d'autres nations puisque nous n'avons plus de base territoriale munie d'industries lourdes. Tout cela suppose des spécialistes : je n'en suis pas un. Vous non plus d'ailleurs, conclut Beaudouin avec un pessimisme inhabituel.

André a effectivement analysé la situation avec sa lucidité ordinaire il n'est pas homme à se leurrer lui-même en se berçant d'illusions. Il est concret et connaît ses propres limites.

A quelques jours de là, Hackin aborde à nouveau le sujet :

- Vous savez, j'ai réfléchi à ce que nous disions l'autre jour. Nous avons d'autres atouts qu'une spécialité militaire quelconque. Nous savons tous les deux nous adapter à des circonstances inattendues sortant du cadre habituel. Vous savez, avec vos élèves et votre formation, contrôler les rapports humains, les juger et apprécier les hommes. J'ai une grosse expérience de la recherche, de la synthèse comme de l'analyse.

- Vous avez aussi une certaine habitude des problèmes diplomatiques : c'est vous qui teniez le poste de Kaboul pendant la révolte de 1929 n'est-ce pas

- Exact. Mais voyez-vous, en définitive, je suis certain qu'il n'y a pas, dans l'entourage du Général, autant de personnes disposant d'une forte culture générale, de bon sens et d'ouverture d'esprit qu'il pourrait le souhaiter. Je ne me fais aucun souci là-dessus. De toutes manières vous savez que vous pouvez compter sur moi.

- Oui. Je sais. Merci !

Ils fument en silence quelque temps, alors qu'autour d'eux s'affairent une horde d'aviateurs australiens montés à bord au départ de Cape-Town.

- Et si de Gaulle échouait ? reprend Beaudouin.

- Cela n'est pas impossible en effet : les accords passés avec Churchill n'ont pas l'air de couvrir le domaine politique. Or la France Libre doit gérer des territoires, cela pose immédiatement des questions politiques.

- D'autant que certaines de nos possessions d'outre-mer, dit Beaudouin, sont des points sensibles dont la possession arrangerait bien nos alliés : je pense à Djibouti et Diego-Suarez pour les Anglais.

- De Gaulle n'a pour l'instant d'autre légitimité que lui-même. Il n'a guère d'atout, un conflit sérieux avec l'Angleterre suffirait pour qu'il disparaisse.

- Matériellement, oui, peut-être, mais moralement ? demande André. C'est bien pour cela que nous sommes sur ce navire mon cher ami.<sup>78</sup>

---

<sup>78</sup> Voir note 522

## Chapitre 44 - 14 octobre 1940. Questions mais pas la Question

André Beaudouin sent l'impatience le gagner. Après cet interminable voyage et ses irritantes escales, le voici maintenant quasiment en prison. Accueillis au débarquement par un aréopage d'officiers britanniques que leur tâche semble ennuyer prodigieusement, les quatre compagnons de voyage avaient rapidement quitté Liverpool. Leurs passeports portaient désormais une mention bien inhabituelle :

*"Permitted to land at Liverpool on condition that holder joins Gen. De Gaulle's free forces at once and subject to any further condition which might be imposed by the Secretary of State. Report to police. October 1940 the seventh."*

Leurs documents, visés par des collègues indiens, leur avaient valu la première classe pour un interminable trajet en train. La compagnie d'un ange gardien civil et taciturne qui ne répondait à aucune question n'avait rien arrangé. Ils avaient passé ensuite la nuit dans ce qui leur semblait être un ancien collège. Hackin et son épouse l'avaient quitté en fin de matinée, laissant Carl et Beaudouin seuls.

- Je suis désolé de vous quitter mais j'ai téléphoné au QG Français Libre et on vient me chercher. Le général de Gaulle a été prévenu de notre arrivée et veut nous voir dès son retour. Je vais m'employer à ce que vous ne restiez pas ici longtemps.

- Mais où sommes-nous, demande Beaudouin ? Toutes les issues sont gardées : c'est une prison ?

- Pas tout à fait mais presque, d'après ce que l'on m'a dit. Il s'agit d'un centre de tri pour étrangers que l'on appelle Patriotic School. Nous sommes, me dit-on, à Wanworth dans la banlieue Sud de Londres. C'est une ancienne école réservée aux fils d'officiers. Elle s'appelait auparavant *Royal Victoria Patriotic School*.

Beaudouin se doute bien que l'immense réputation de son ami lui évite les tracasseries subalternes et voulant le mettre à l'aise, lui lance :

- Comme dit le proverbe : là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

Confortablement assis devant une table où seul trône son passeport, André examine discrètement son vis-à-vis. Un grand Anglais à l'œil légèrement globuleux, le visage habillé de l'une de ces moustaches en balai de cabinet dont les officiers de Sa Majesté - et ceux qui veulent les imiter - ont le secret, lui fait face.

Il y a dans son visage quelque chose d'absent, de blondeur rouquine dans sa peau et un air un peu égaré qui pourraient le faire passer pour un imbécile. Son accent français est épouvantable mais dissimule une excellente connaissance de notre vocabulaire. Une attitude languide, un aspect dégingandé lui donnent l'air de ne pas trop vouloir en faire. Bien que major il a l'air d'avoir trente ans.

- Bonjour monsieur.

- Bonjour.

- Je suis le major Fielding. Je suis chargé de vous interroger. Il faut que nous soyons certains de votre identité. Je pense que vous en comprenez la nécessité ?

Beaudouin acquiesce d'un mouvement de tête. Il retrouve dans cet officier qui lui parle comme s'il avait la bouche pleine de noyaux de cerises, quelques-unes des affectations irritantes sous lesquelles certains Anglais de sa connaissance cachent leurs sentiments réels.

L'autre reprend :

- Voulez-vous, je vous prie, me parler de votre famille et de vous-même ?

- Bien : voici. Je suis né le 7 octobre 1900 à Saint-Germain...

- Quel Saint-Germain ? demande le britannique, il y a plus de cent localités de ce nom en France.

A cette question, André réalise que sous le personnage de composition soigneusement calculé qu'il affecte, le brave major dissimule un esprit pénétrant.

- Saint-Germain-en-Laye, en région parisienne. Mon père s'appelait Paul Adrien Beaudouin. Il est né vers 1869 et a disparu quand j'étais encore un jeune garçon, en 1912. Il était le chef du bureau de l'état civil de la mairie de Saint-Germain. J'ai une sœur, Lucie, née en 1904 et une autre, plus âgée que moi, Marguerite-Pauline, née en 1898. La première a épousé Roger Dumont, la seconde Maurice Tavera.

- Et madame votre mère ?

- Son nom de jeune fille est Victoire Octavie Lecoq et elle est née également en 1869, en avril je crois. Mes parents se sont mariés à Poissy en avril 1896. Vous pouvez faire vérifier tout cela dans les registres d'état civil.

- Cher monsieur, c'est bien ce que nous ferons. Croyez-moi. Pouvez-vous me dire où vous habitez ?

- Au moment de ma naissance nous habitions avec l'oncle de ma mère, oncle François, au numéro trente-six de la rue de la République à Saint-Germain. Nous avons déménagé ensuite au numéro vingt-huit de la rue de Pontoise vers 1903.

- Ce sont vos parents qui vous ont dit cela ? Vous étiez alors un très jeune enfant.

- . Exactement. répond André qui s'aperçoit que si son interlocuteur a l'air de se moquer éperdument de ses réponses on devine à un certain froncement de sourcils qu'il en notera soigneusement tout à l'heure la teneur exacte.

- . Pouvez-vous me décrire ces deux maisons ?

Le numéro trente-six du boulevard de la République est à cinq minutes de la mairie. C'est une artère plus importante que la rue de Pontoise. La maison a été construite entre 1850 et 1870. Il s'agit d'un petit hôtel particulier qui paraît avoir fait partie d'un ensemble plus important - le numéro trente-huit - mais les deux façades n'ont pas tout à fait le même aspect. La première présente trois fenêtres au rez-de-chaussée et comporte deux étages. C'est une maison qui a du caractère.

- . Et l'autre ?

- . Le numéro vingt-huit de la rue de Pontoise est tout proche de la mairie. C'est une charmante demeure, probablement un ancien pavillon de gardien implanté contre la grille de l'une des entrées de la terrasse de Saint-Germain. Le rez-de-chaussée est assez haut, surmonté d'un étage mansardé couvert d'ardoises. L'aspect en est très bourgeois. Il y a un jardin clos de murs où se trouve une petite annexe habitable. Je crois que cette maison appartient à la municipalité. L'entrée du jardin se trouve dans l'arrondi du mur de la place qui donne accès à la terrasse.

L'officier qui l'a écouté parler, change brusquement de sujet :

- . Parlez-moi maintenant de votre séjour à Kaboul, je vous prie.

Beaudouin se rend compte que l'autre, tout en affichant un léger sourire, cherche à le désarçonner. Aussi, avant de répondre, laisse-t-il son regard s'attarder volontairement sur son visage. Il voit une pomme d'Adam particulièrement développée, puis une dentition au prognathisme prononcé, si caractéristique de certains Anglais. C'est un petit jeu que l'on peut jouer à deux se dit-il.

- . Dites-moi... Major je crois ? Quelle est cette décoration que vous portez ?

Ainsi interpellé par un homme qui est largement son aîné et qui affiche une assurance inhabituelle, l'officier, interloqué, lui répond :

- . DSO, dit-il sèchement.

Beaudouin n'en saura pas plus pour le moment et se décide enfin à répondre. Devinant le jeu de l'autre, il s'applique à citer plusieurs diplomates et quelques-uns des fonctionnaires anglais qu'il a rencontrés à Kaboul. Quelques anecdotes savoureuses mais vérifiables complètent le tableau.

- . Enfonce-toi cela dans la mémoire, major, se dit-il au bout d'un moment : je sais bien que tu vas immédiatement tout faire vérifier.

De fait, l'autre n'insiste pas. C'est d'ailleurs l'heure du thé. Du moins croit-il qu'il s'agit de thé et, dans le doute, pose la question.

- . Aoh ! C'est vous qui m'interrogez maintenant ! Je ne suis pas certain de la réponse. Je crois que le ministère du ravitaillement a fait étudier spécialement ce breuvage pour la guerre. On ne sait pas exactement de quoi c'est fait mais il a plusieurs avantages. C'est chaud, c'est sucré, il y a sans doute du lait et ce n'est pas cher. Quant à savoir si c'est du thé fort ou du café léger, je crois que c'est un secret soigneusement gardé.

- . Merci de l'explication, major, je m'en souviendrai.

Et l'officier, décidément moins compassé au fil des minutes, d'ajouter, pince sans rire :

- . Vous savez ce que l'on dit de la cuisine de chez nous : quand c'est chaud c'est de la soupe, quand c'est tiède c'est de la bière. C'est terminé pour aujourd'hui : bonsoir monsieur Beaudouin.

S'attendant à ce que l'interrogatoire reprenne le lendemain, André prépare quelques contre-attaques destinées à abrégé cet épisode un peu ridicule mais dont il ne discute pas la nécessité.

A sa surprise, après un rapide *breakfast*, un sergent moustachu, style guidon de bicyclette 1920 cette fois, vient lui dire qu'il est libre de sa journée. Il lui remet en outre un *pass* l'autorisant à sortir sous réserve d'être rentré à 21.00h.

Tout heureux de cette liberté retrouvée, André s'aventure dans Wimbledon, fait quelques courses, déjeune au plus proche *Lyon's Corner House* et découvre ainsi le goût particulier des *brussels sprouts*, *cawlflower* et autres *green peas* britanniques. Servis à demi crus, cuits à l'eau pure, sans apprêt aucun, leur principal rôle est de mettre une tache de couleur dans l'assiette. Quant à les manger ! Il se dit que la guerre va être longue !

La chaude ambiance du *pub* où il termine sa journée avec une bonne *stout* bien tiède et quasiment sucrée ne le prépare nullement à ce qui suit. A peine endormi, il est réveillé par la sirène d'alerte et doit descendre dans l'abri de l'établissement. Londres subit le plus gros raid du mois. On saura plus tard que plus de quatre cents appareils ennemis, profitant de la pleine lune, ont réduit une partie de la ville en cendres. Les journaux du surlendemain feront état de quatre cent trente morts et de neuf cents blessés civils. Profitant du reflet de la lune sur la Tamise, l'adversaire a concentré ses bombes sur le centre de la ville. Wimbledon n'a pas été touché.

C'est un peu secoué et les yeux rougis que le major Fielding reçoit André Beaudouin au matin du 16 octobre. Celui-ci ouvre immédiatement le feu :

- . Major, voici trois détails qui vous prouveront que j'ai toujours vécu à Saint-Germain jusqu'en 1922. Si vous allez dans le parc du château, près du restaurant Collinet vous trouverez un écusson dans la grille de la terrasse.

Cet écusson porte, un "N" doré, surmonté d'une couronne, dorée elle aussi et, en dessous, les chiffres romains MDCCCLVII. Vous pouvez faire vérifier ce détail.

Le Major, visiblement, s'amuse et ouvre la bouche pour parler, mais, Beaudouin, lancé, poursuit :

- . C'est en outre dans ce restaurant que l'on a inventé la sauce béarnaise en l'honneur de Henri IV : je vous en donnerai la recette si vous voulez.

L'officier anglais sourit de plus en plus.

- . Enfin, de la demi-lune qui sert d'observatoire à deux cents mètres de là, on peut voir les deux tiers supérieurs de la Tour Eiffel.

- . Cher monsieur, ce n'était pas la peine de me donner tous ces détails. Nous avons télégraphié à Kaboul et à Calcutta dès hier soir. La réponse vient de nous parvenir : vous y êtes parfaitement connu. On nous a même dit le plus grand bien de vous. C'est ce que je cherche à vous dire depuis un moment. Bienvenue en Angleterre

- . Merci, major. Je suis donc libre ?

- . Tout-à-fait. Allez donc vous engager chez de Gaulle. Ils sont tous un peu fous là-bas, mais ce sont des hommes courageux, je les admire beaucoup. Vous et nous avons du pain sur la planche et je voudrais vous citer une phrase à ce sujet :

*"Tyranny, like hell, is not easily conquered !"*

- . De qui est-ce ?

- . Tom Payne, à la fin du dix-huitième siècle.

Il se lève pour raccompagner André mais, tout à coup s'arrête, se tourne et dit :

- . Vous n'êtes pas le premier Français qui séjourne ici, vous savez.

- . Je m'en doute bien, major, et quelle conclusion en tirez-vous ?

- . Aucune, sinon l'extraordinaire courage de la plupart de ceux qui sont passés ici.

- . C'est aimable de votre part.

- . Non, pas du tout, reprend le major. Tenez, en guise de conclusion de nos entretiens, je vais vous faire une recommandation puisque vous n'aviez jamais traversé la Manche jusqu'ici.

- . Bien volontiers, je vous écoute.

- . Méfiez-vous des... comment dites-vous ? emmerdeurs de chez nous ?

- . Oui, mais dites de préférence : casse-pieds.

- . Ah ! oui. Vous autres aimez bien casser quelque chose : casse-tête, casse-gueule, casse-pipe, casse-pieds, je crois même que vous cassez quelque chose entre les deux ?

- . Pas en bonne société, major.

- . Bon ! Hum ! Revenons-en au casse-pieds britannique. Il vous surveillera avec hargne. Pour voir si vous maltraitez votre chien par exemple, si vous en avez un, et s'il est inscrit à la SPA.

Si vous jetez des ordures n'importe où, s'il est membre d'un club de protection de la nature. Au pire, il alertera son association favorite qui organisera une manifestation devant votre porte. Ici le casse-pieds est l'ami des animaux.

- Pour ne pas être en reste, Beaudouin lui répond :

- En France, major, ils sont plutôt les amis des hommes. Je ne compte plus les gens qui m'invitent à des dîners insipides, qui me conseillent leur médecin ou qui me demandent des nouvelles de ma santé sans jamais écouter un mot de la réponse.

Ils rient tous les deux et, tout à fait exceptionnellement, le major tend la main à Beaudouin. Il lui demande en riant après avoir passé la porte

- Et cette sauce béarnaise ?

- Donnez-moi votre carte, Major, je vous l'enverrai.

André Beaudouin s'est fait un premier ami en Angleterre.<sup>79</sup>

---

<sup>79</sup> Voir note 523 en fin du livre V

## Chapitre 45 - 27 octobre 1941. Hospitalité britannique.

Pierre Giran, Pérot, Lamirault et leurs camarades débarquent à Liverpool le 27 octobre. Leur arrivée a probablement été annoncée car ils sont attendus : de manière bien curieuse d'ailleurs. Un sous-officier de l'Armée de Terre se réclamant de la France Libre leur explique l'hostilité des Anglais à l'égard du mouvement de Londres. Il leur suggère par conséquent de s'en remettre à lui pour gagner la capitale et les délices du bureau de recrutement FFL. Ils quittent le port avec discrétion grâce à ses bons offices et échappent ainsi au contrôle des autorités, ils s'évanouissent dans la nature. Les Anglais seront furieux de cette disparition car ils n'ont absolument pas pu contrôler qui pénétrait ainsi sur leur territoire. Les transfuges sont provisoirement hébergés sur un navire français, le F/s Volontaire.

Ils ne vont cependant pas quitter Liverpool sans faire au moins un tour en ville. Se promenant le soir de leur arrivée, Giran et ses deux compagnons rencontrent un officier de marine français qu'ils abordent afin de se renseigner. Présentations faites, il s'agit d'un certain Chateaudevieux. Ils expliquent leur présence à Liverpool et lui disent avoir des informations susceptibles d'intéresser les services de renseignement français. La réaction de d'Estienne d'Orves<sup>80</sup> - car c'est de lui qu'il s'agit - est immédiate : il ne faut à aucun prix parler de cela au quartier général de la France Libre. Il y règne un désordre considérable, des luttes d'influence y font rage<sup>81</sup> et on y trouve quelques personnages sujets à caution. Lui-même est écoeuré. Il les incite à rencontrer plutôt les services anglais pour leur donner les précieux renseignements dont ils disposent. Ceux-ci pourraient servir de moyens d'évasion et d'infiltration.

Ils prennent tranquillement le train pour Londres le 28 octobre. Partis à trente, ils ne sont plus que quinze le soir de leur arrivée dans la capitale. Tous ces soi-disant volontaires n'étaient sans doute pas bona fide. Immédiatement accompagnés au QG de Carlton Gardens par leur mentor français, tous trois y signent un engagement dans les Forces Françaises Libres. Pierre Giran s'engage sous son nom. Des quinze autres on ne sait rien, peut-être ont-ils été interrogés ailleurs ? Giran perd leur trace dès ce moment.

Cette formalité accomplie, ils sont emmenés par un personnage en civil qui les installe dans une pièce du QG. On leur demande là de consigner tous les détails de leurs évasions, les noms et adresses des personnes qui les ont aidés et toutes les informations utiles.

---

<sup>80</sup> Voir note 524 en fin du livre V

<sup>81</sup> Voir note 525 en fin du livre V

Une heure plus tard, constatant que le travail n'a guère avancé, il les quitte pour aller déjeuner. Giran et ses compagnons se sentent très mal à l'aise. Ce civil a omis de se présenter comme de justifier les ordres qu'il émet avec tant d'autorité. Qui est-il après tout ? Où iront les détails qu'on leur demande de livrer ? Personne n'a pris la peine d'examiner leur prochaine affectation avec eux. Ils n'ont vu qu'un officier d'administration pour signer leur engagement. Pour tout dire, ils ont l'impression d'être pris dans une vaste pagaïe. Profitant du calme qui règne dans les locaux, les nouveaux arrivants ont l'idée d'examiner le contenu de quelques corbeilles. Horreur ! Les plus élémentaires précautions n'ont pas été prises. Ils trouvent des brouillons d'ordres plus ou moins secrets, des éléments de rapports confidentiels etc.

Quelques instants après ce constat, deux officiers de la RAF - vraisemblablement accrédités auprès du quartier général de la France Libre - les frères X... passent la tête par l'entrebâillement de la porte. Constatant leur présence et l'heure qui avance, ils les invitent à déjeuner.

Une telle invitation ne se refuse pas, surtout quand on est français. La conversation, très cordiale, s'engage aussitôt: les officiers britanniques vont droit au but. On se découvre des amis communs. Pierre Giran en particulier, s'aperçoit que ses hôtes connaissent bien ses amis de la famille Corbin, celle qui donna un ambassadeur. Sa nièce, Solange, a des amis communs avec les frères X... Les deux officiers ne se cachent pas d'appartenir au MI6, un des services de renseignement anglais. Ils apprennent avec intérêt que leurs invités possèdent de nombreux renseignements utiles. Sans même se concerter, ils leur proposent à la fin du repas de travailler avec l'Intelligence Service, plus particulièrement pour le SOE. Pensant que cette offre a l'aval des autorités de la France Libre, les trois Français acceptent.

Les voici installés dans de bons hôtels aux frais des Britanniques et bénéficiant d'une solde versée par le MI6. Ils se prêtent volontiers à une série d'entretiens durant lesquels toutes sortes de questions leur sont posées. Il s'agit d'abord de vérifier que ces trois Français sont bien les personnages qu'ils prétendent être. Pierre Giran, par exemple, ayant déclaré qu'il faisait souvent le trajet entre Paris et Toulon où son frère était en garnison, doit écrire son trajet en détail. Il en arrive même à discuter de la largeur de la voie ferrée privée qui franchit un passage à niveau de la région d'Avignon. Les Anglais savent que cette voie dessert un site industriel et qu'il s'agit d'une voie au gabarit inhabituel.

Il leur faut ensuite creuser leur mémoire et restituer au mieux tous les détails géographiques des sites côtiers qu'ils connaissent. On ne leur cache pas qu'il s'agit de nourrir ce qui deviendra la base de données nécessaire au futur débarquement en France. Giran qui a beaucoup fréquenté la région de Saint Malo et de Dinan pour y avoir passé plusieurs étés, donne de nombreux renseignements sur cette région.

Ils entreprennent enfin d'indiquer par le menu tout ce qu'ils ont appris eux-mêmes et à travers leurs compagnons. Noms, adresses, aspects physiques, professions, contacts officiels et orientations politiques de leurs contacts : tout y passe. On leur demande également de donner les noms de relations en France, susceptibles d'aider des agents en mission. Giran cite en particulier son ami Henri de Sainte Anne qu'il a connu à Saint Jean de Béthune. Il mentionne également le nom de Joseph Jacquart.<sup>82</sup> - Toutes ces séances de travail sont menées par les deux officiers britanniques qu'ils connaissent : ils ne voient personne d'autre.

Les Britanniques décident alors de recruter leurs interlocuteurs et de les utiliser activement. Ils leur proposent dès la fin du mois d'octobre, d'effectuer une mission en France. Ils acceptent. Pierre Giran, adopte le nom de « Paul Dampierre » à la suggestion des Anglais.

Le projet est le suivant : Lamirault partira le premier en qualité d'agent de renseignement. Pérot, après avoir subi la formation nécessaire, sera son radio. Ils seront largués sur la France. Giran partira seul peu après et effectuera son récent trajet en sens inverse. Il reprendra tous les contacts possibles et repassera en France où un rendez-vous sera fixé avec les deux premiers. Ils rentreront en principe ensemble en Angleterre.

Le quartier général français, finit cependant par s'inquiéter du sort des trois hommes ainsi disparus de leurs bureaux sans crier gare. Apprenant qu'ils sont entre les mains du M16, ils demandent que l'on veuille bien les leur rendre. Divers prétextes dilatoires sont évoqués par les Britanniques. Pour Pierre Giran, il s'agit d'une malencontreuse bombe qui a soi-disant mis fin à son existence. Les Français sont bien obligés d'accepter cette réponse. Les frères X... ayant décidé de fêter une si triste fin dans un discret restaurant de Londres, s'aperçoivent en y voyant entrer Passy et Manuel, qu'il est plus connu qu'ils ne le pensaient. On devine la tête des officiers français qui, d'après leur description, identifient parfaitement leurs ouailles envolées !

Les trois hommes suivent ensuite l'entraînement que de nombreuses équipes françaises connaîtront après eux. Codes, procédures de liaison, comportement, rédaction du courrier, forçement de serrures, encres sympathiques, imitation de tampons officiels etc. Les Britanniques insistent énormément sur la nécessité d'en dire le moins possible à quiconque, de garder le secret sur leurs intentions et de décourager les questions inutiles qui ne seraient pas en rapport direct avec la mission. On ne risque pas de raconter ce que l'on ne sait pas. Ils suivent également l'entraînement parachutiste au camp polonais près de Manchester.

Les choses sont assez informelles à cette époque. Les exercices sont réduits au minimum : Lamirault fait son premier saut en chaussures de ville et le calot sous la patte d'épaule du *battle dress*.

---

<sup>82</sup> Voir note 526 en fin du livre V

Cette période préliminaire s'achève fin janvier mais le plan subit une modification d'importance qui s'explique mal. Giran apprend deux jours avant le départ de Lamirault que sa propre mission est reportée de six mois. On lui dit en outre que les détails d'exécution n'en seront étudiés et mis au point que peu de temps avant son futur départ. Il ne saura jamais les raisons de ce délai malgré ses nombreuses questions.

Il pourrait rendre des services dans les bureaux du M16 en attendant son départ, mais il y a mieux à faire. Pourquoi ne pas utiliser ses compétences ? De nombreux bateaux français sont immobilisés par des avaries dans les ports anglais ? Il pourrait aider à les remettre en état. Proposition acceptée : il est remis pour six mois à la disposition des FFL à partir de la fin janvier. La mission d'origine sera réactivée passé ce délai.

Il est accueilli à bras ouverts par un officier de l'armée de terre au QG de Carlton Gardens mais son premier acte d'engagement reste introuvable. Le 2<sup>e</sup> Bureau, indisposé par sa "défection" auprès des Britanniques, l'aurait-il fait détruire ? Qu'à cela ne tienne : on en signe un second. Pierre Giran s'engage alors sous son nom d'emprunt : « Paul Dampierre » renaît. Un rendez-vous est pris avec le responsable "Marine" du port où ses services sont requis. Mais c'est là sans compter avec le 2<sup>e</sup> Bureau. Comment ! Un Français qui a osé travailler avec les concurrents anglais ! On ne peut lui accorder aucune confiance ! Résultat : il n'y a personne au rendez-vous fixé. On ne lui donne là non plus aucune explication.

Dampierre, puisqu'il est désormais connu sous ce nom, erre dans les couloirs de Carlton Gardens ce 4 février 1941 quand il tombe sur une figure bien connue. Un grand sous-lieutenant de sa taille qui porte un képi bleu. Un effort de mémoire pour revenir une douzaine d'années en arrière, une lueur dans l'œil de cet officier :

- . Mais c'est Cabrol
- . Qu'est-ce que tu fais ici, demande l'officier ?  
Dampierre résume ses récentes aventures et interroge
- . A ton tour. Qu'est-ce qui t'es arrivé ?
- . C'est une longue histoire. En bref, j'ai été obligé de reculer comme tout le monde et les Allemands m'ont fait aux pattes. Je me suis carapaté tout de suite et je suis venu ici par l'Espagne. Je te raconterai les détails plus tard. Qu'est-ce que tu fais au QG ?
- . Rien, c'est bien ce qui m'ennuie ! Tout le monde m'a laissé tomber.
- . Ecoute, je ne te promets rien, mais je suis affecté à une école de cadres tout juste créée. On cherche des professeurs. Tu es ingénieur ?
- . Oui.
- . Bon. Je vais me renseigner. Donne-moi ton adresse, je te contacterai.

## Chapitre 46 - 1er décembre 1940. Carlton Gardens

Lajudie est désormais confronté à un monde nouveau. Six années de vie de garnison et familiale ne l'ont pas préparé aux mondanités et aux intrigues d'un état-major en pays étranger : si réduit soit-il. Malgré le nombre limité des cadres qui y travaillent le QG des FFL présente toute la diversité voulue. L'ambiance qui y règne, a bien souvent été décrite.

Il découvre avec effarement le comportement et le manque de convictions profondes de certains de ses collègues. C'est un choc d'autant plus brutal qu'il rencontre sans doute ce genre d'officier pour la première fois. Lui, si droit - voire parfois rigide - croyant, fidèle dans tous les compartiments de ses convictions profondes et de sa manière d'être, si honnête, n'en croit pas ses oreilles. Il en parle sans détours et sans indulgence dans ses carnets où bien des scandales - petits et grands - sont décrits.

Que l'on ne s'y trompe pas, cependant : la grande majorité de ses collègues reste à ses yeux au-dessus de tout reproche sur le plan moral. Seule une petite minorité semble n'obéir qu'à ses intérêts personnels et à ses convictions partisans. Elle cède au travers bien français de la division des esprits, de l'autocritique permanente et du dénigrement systématique du voisin.

Lajudie, sans amis à Londres, va bientôt s'en créer et se trouver en sympathie avec d'autres. Le petit groupe avec lequel il sympathise est centré sur le Service de Santé. On y trouve un collègue du 4<sup>e</sup> Bureau, le lieutenant N... , dit Darey, sa compagne, Mme Simonet, secrétaire du Service de Santé et deux médecins fort sympathiques. Les liens se créent rapidement en exil. Lajudie abandonne, l'automne venu, son premier appartement de Talbot Square, pour s'installer dans une des chambres disponibles dans l'appartement des Darey.

Ses fonctions le mènent d'abord au camp d'Aldershot où sont les troupes françaises. Il en admire l'organisation qui ne ressemble que de loin à celle de nos traditionnelles casernes. Cette visite lui permet aussi d'échapper pendant trois jours aux bombardements aériens qui se font de plus en plus sérieux. La grande symphonie nocturne bat alors son plein. Il est réveillé toutes les nuits par l'aboiement sec des canons de Regent's Park, alternant avec la sourd déflagration des grosses bombes. Il peut apercevoir les grands doigts rigides et blafards des projecteurs fouillant le ciel et éclairant parfois un instant, quelque ballon de barrage attardé.

Il note :

" Entre huit heures et huit heures trente, la ronde commence et cela dure jusqu'à cinq heures ou cinq heures trente du matin."

Comment ne pas admirer les Anglais à la sortie du shelter où il passe ses nuits depuis qu'il s'est installé chez les Darey :

Tranquillement on déblaie, on rebouche ou on achève de démolir ce qui est trop croulant (...) : « Le travail continue ». « La maison est plus ouverte que jamais », « Entrez par la porte, ici c'est la façade « *Business as usual* ». "

Le Français ne se contente pas d'apprécier le comportement des londoniens. Il n'est pas le dernier à remonter ses manches et à patauger dans les décombres inondés et encore fumants. Il y a des gens à secourir qui ne peuvent attendre. Il est très frappé, en participant aux secours de constater, que l'un des effets des bombes est de créer un appel d'air par dépression dans les cheminées encore debout. Les alentours sont couverts de suie et la propreté des vêtements s'en ressent sérieusement.

Lajudie se retrouve quelque temps après dans un dépôt de la banlieue londonienne au milieu d'une gigantesque pagaille, une masse informe, d'effets, d'armes et de munitions qu'il est chargé de faire inventorier. Le rembarquement de Norvège a été hâtif et tout a été mis en vrac dans les caisses. Il remarque que :

" Il y a de tout, des oripeaux informes et infects, des armes neuves, des FM allemands et des sabots norvégiens. J'ai même trouvé un lot de lettres qui n'ont pas été distribuées. "

Les mousquetons et les mitrailleuses Hotchkiss sont soigneusement mis de côté, vérifiés et graissés. Il découvre et fait trier tout un lot d'uniformes bleus, traditionnelle tenue des chasseurs. Ils sont quasiment neufs : que diable pourrta-t-on faire de cela dans une Angleterre en guerre, se demande-t-il ? Les piolets pourront sans doute décorer quelques popotes en attendant un usage plus qu'incertain.

Il lui faudra trois jours, à la tête de huit hommes, pour trier les sédiments d'une retraite précipitée. De cette mission ponctuelle à l'organisation du magasin central des FFL il n'y a qu'un pas. On lui confie cette nouvelle mission. Perceptif il estime que c'est un gros travail, qu'il lui faudra secouer du monde autour de lui et par conséquent se faire des ennemis.

Ses nouveaux amis et ses prenantes occupations ne peuvent dissimuler l'angoisse qu'il ressent devant l'absence de nouvelles de France. La naissance de son numéro trois approche. Où est son épouse, comment vont-ils tous les trois, perçoit-elle sa délégation de solde, quelles sont les conditions morales et matérielles en France occupée ? Autant de questions sans réponses. Il n'y a pas que les bombardements nocturnes qui troublent son sommeil !

Les ralliements se poursuivent en cette fin de septembre: et René observe goguenard - les nouveaux arrivants. Les uns sont impatients de combattre et s'étonnent de ne pouvoir le faire immédiatement. Les autres, largement minoritaires, n'envisagent que de se planquer. Il est en tous cas formel et ne comprend pas que, pour des Français, il y ait pu, il puisse y avoir une hésitation quant à la conduite à tenir. Il estime que tous les officiers qui, à l'époque, auraient cherché à fuir y seraient parvenus. Pour lui, nulle question : chasser les Allemands de France est la seule préoccupation qui importe.

Décembre apporte son lot de bonnes nouvelles. Son oncle, résidant en zone non occupée, lui apprend la naissance de son troisième enfant. Il pense que c'est une fille, sans doute nommée Elisabeth. Voici déjà un souci de moins, même s'il n'a pas la joie de la connaître. Puis la perspective d'une promotion et d'un nouveau poste plus intéressant pointent à son horizon professionnel. Enfin, le courant de correspondance, hélas indirect, semble s'établir plus régulièrement avec la France. C'est précieux pour le moral.

La fin de l'année est marquée par le retour du général de Gaulle et les vœux traditionnels qui lui sont adressés. Le Général déclare à cette occasion :

"Nous ne sommes que des hommes qui passent, mais nous appartenons à quelque chose qui dure : la France."

Un lot d'officiers supérieurs qui rallient la France Libre arrive un peu plus tard en 1941. Il y a là en particulier un certain colonel Ernest Petit, destiné à devenir rapidement chef de l'état-major. Lajudie se demande si ce n'est pas :

- . Mon *pendu de gogo* ?

Le nouveau chef d'état-major, récemment promu général, a évidemment besoin d'un aide de camp. Ses qualités de droiture, de sérieux, d'ardeur au travail d'intelligence et de dévouement militent en faveur de Lajudie. Les candidats sont nombreux et de sombres luttes d'influence ne manquent pas de se produire : c'est un poste de choix. Ce remue-ménage et quelques autres incidents peu reluisants lui font comparer certains de ses collègues à la pègre de Chicago. Il fait sans doute ainsi allusion à un petit groupe de bureaucrates trop portés sur les intrigues. De toutes manières, pour lui, il y a des choses que des gens appartenant à une certaine catégorie ne font pas. Ou bien est-ce là le résultat d'une sérieuse crise de cafard qui le submerge à la fin du mois de janvier ?

Le général de Gaulle, en tous cas, sait à quoi s'en tenir. Le chef d'escadron Soubeyran, encore récemment capitaine et commandant du quartier général est un homme d'honneur, qui :

" Ecœuré par la cuisine politicarde de cette boîte, a le courage ou l'inconscience de le dire assez clairement au Général. "

Il exprime ainsi tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Cette sortie provoque des éclats terribles. Soubeyran se retrouve aux arrêts de forteresse à la Tour de Londres pour trente jours. Ce délai passé, il est muté dans un trou africain. Il y est expédié sous escorte d'un capitaine et de deux hommes de troupe. Tout cela pour avoir dit la vérité un peu trop haut. Il est bien connu que ceux qui l'expriment ainsi sont rarement populaires. Ils ont en outre la tristesse de constater que leurs soi-disant amis profitent de la situation pour les lâcher sans même leur manifester un appui discret.

Lajudie, malgré ces fort déplaisant incidents persiste à espérer que :

" Le Seigneur qui lui a fait côtoyer sans encombre tant de pépins, lui réserve l'occasion de faire un jour quelque chose de grand pour Lui et pour la France. " Le devoir de chef de famille est impérieux, pense-t-il, mais celui de soldat l'est plus encore.

A d'autres moments, il ne peut s'interdire de songer, quand son moral flanche, à laisser tomber cet état-major qui le met mal à l'aise et à rentrer en France. Il n'est pas le seul à éprouver de tels sentiments à la même époque.

Quoi qu'il en soit, René, définitivement choisi par Petit, devient son aide de camp à la mi-mars. Un télégramme de Toulon lui apprend que sa seconde fille s'appelle Dominique et qu'elle va bien. Cette heureuse nouvelle complète la flatteuse affectation qu'il vient de recevoir.

La nouvelle de la création de l'Ecole des Cadets à Malvern lui parvient vers la mi-février à l'occasion de la diffusion d'un projet d'organisation de l'état-major. Les futurs élèves ne jouissent pas encore, à cette époque, de l'excellente réputation qui sera plus tard la leur et Lajudie note :

*"On a fait une école d'élèves officiers mais on a mis là-dedans des types tout juste bons à faire des élèves motocyclistes et qui, une fois recalés, feront de bons aigris."*

Cette remarque désobligeante reflète à coup sur ce que les mauvaises langues disaient alors à Londres sans être correctement informées. René de Lajudie tiendra bientôt un tout autre discours à ce sujet.

## Chapitre 47 - 19 mars 1944. Aide de camp du général Petit

Le titre officiel de Lajudie, "Officier de liaison" du général Petit, est acquis, après de longues discussions, le 19 mars 1941. Ces fonctions élargissent sensiblement son horizon et il s'en montre très satisfait.

Il prépare des émissions pour la BBC. La première est adressée aux anciens du 9<sup>e</sup> BCA, la suivante est destinée aux saint-cyriens de Syrie, un texte adressé aux jeunes de France passera le 12 juin, d'autres encore.

Il accompagne le général Petit à diverses cérémonies et met sa bonne connaissance de l'anglais, sinon l'excellence de son accent, à sa disposition. Il relève au passage la touchante initiative des ouvrières d'une usine de Bristol. Elles ont cousu de nombreuses petites fleurs, avec des morceaux d'étoffe et de laine pour les vendre. Elles ont ainsi recueilli cinq guinées pour financer la fabrication d'un drapeau français.

Il est à ses côtés lors d'une inspection à Camberley, en juin. Une grave crise morale y sévit. Elle est pourtant bien compréhensible, note-t-il, compte tenu de l'inaction qui règne dans le camp.

Désormais mieux informé, il est mis au courant des incidents qui, opposent entre eux des représentants de la France Libre à New York. Il déplore que la très adroite propagande de Vichy y exploite toutes nos fautes. Bien d'autres auteurs confirmeront ses remarques.

C'est aussi pour lui une occasion d'entrer en rapport avec des personnalités plus intéressantes que les officiers subalternes de l'état-major. Il dîne par exemple avec Maurice Dejean, entend parler de ce qui se passe en France sur le plan politique, côtoie Pleven et d'autres à l'occasion de ses fonctions.

Il rencontre également un certain B. - vraisemblablement Pierre Brossolette - de retour de France, qui lui dit souhaiter la création d'une "Armée secrète" en métropole.

Très occupé et souvent en déplacement, il continue à entendre parler des incidents et "tragi-comédies de bureau" - pour reprendre l'expression du Général - qui continuent d'agiter l'état-major de Londres. Il a pris du recul et réalise que Darey et sa compagne influençaient son jugement sur ce point. Il s'attache à les voir moins souvent et se consacre à la lecture, car il a plus de temps à lui en soirée.

La première lettre d'Asnan éclaire son existence au mois de mai. Quelle tristesse, de ne pouvoir communiquer directement ; plus d'un an de séparation déjà !

Il a par ailleurs la satisfaction de constater que son chef direct paraît décidé à mettre un peu d'ordre dans l'état-major. La situation d'un soi-disant « officier » qui ne l'a jamais été, celle d'un officier d'ordinaire qui se livre au trafic et quelques autres situations du même genre sont examinées de près. Le général Petit n'accorde spontanément sa confiance qu'aux cadres d'active dont le curriculum est vérifiable. Par contre, il lui semble inutile de se poser des questions sur les officiers qui servent dans les unités combattantes.

Eux, au moins, n'ont pas à connaître des graves problèmes qui mobilisent parfois les officiers de Carlton Gardens. Il s'agit des chats de la générale C. Ils sont en pension depuis novembre 1940 (aux frais de l'armée ?) L'Intendance et le 4<sup>e</sup> Bureau échangent plusieurs notes à leur sujet quand il s'agit de partir au Moyen-Orient. La première concerne l'achat de deux paniers, l'un pour monsieur, l'autre pour les deux dames. La seconde concerne le transport desdits paniers, munis des félins en question, jusqu'à Londres. La troisième organise leur remise au chef du détachement sur le quai de la gare au moment du départ !

Cette période heureuse de son existence est de nouveau gâchée par les intrigues dont il va souffrir. Etant plus en vue, il suscite des jalousies et on tente d'avoir sa peau. Une distraction lui coûte sa place. Il mettra longtemps à digérer un incident dont le Général lui-même ne lui tient pas rigueur, mais dont il ne parlera que bien plus tard. Son patron a beau le soutenir, il doit quitter son poste et accepter une mutation à Camberley.

Il y est affecté comme instructeur. Toujours positif, il tire une leçon de cet incident qui - et il a raison - finira par lui paraître mineur :

" Je m'aperçois que dans beaucoup de domaines j'ai été bien jeune et que j'ai été un peu léger parfois (...) Cette petite aventure me servira. Je (...) reste d'attaque pour le bon droit. "

Il a une longue conversation à ce sujet avec le colonel Bureau, commandant les Forces Terrestres en Grande-Bretagne (FTGB). Puis il passe les consignes à son successeur, le capitaine de Couacon, à la mi-juillet. Est-ce ce dernier qui lui rapporte une très mauvaise plaisanterie qui a fait le tour des FFL ? On l'attribue, peut-être à tort, à Jean Oberlé, ancien secrétaire de Léon Blum :

- Les FFL sont composées de Bretons et de Juifs. C'est à dire que les Juifs sont à Londres et les Bretons dans les unités combattantes !

L'avenir saura démontrer la scandaleuse injustice de ce propos irresponsable.

Sa dernière mission auprès du général Petit est une visite à madame de Gaulle. Les visiteurs se perdent à plusieurs reprises et manquent de se tuer en voiture. Il y a des petits ponts en dos d'âne. Le chauffeur en prend un à cent à l'heure : le résultat est catastrophique. Lajudie note que :

" Le général a un tour de reins terrible ! et écrit plus loin : j'ai donc fait la connaissance de madame de Gaulle. Elle a l'air douce et agréable, fait un peu effacé et n'a pas l'air très gaie. Elle vit seule, dans une petite maison, assez isolée, sans ses enfants et participe sans bien les connaître, aux terribles responsabilités de son mari."

Camberley est dans l'effervescence quand arrive Lajudie, nommé adjoint du colonel Renouard, le commandant du camp. On prépare un départ pour le Moyen-Orient et ce n'est pas une mince affaire.

Il trouve son travail peu gratifiant, sa promotion au grade supérieur a été repoussée. Sans doute est-ce là un effet de sa récente mésaventure. Il observe de nombreux abus dans le camp. Un officier supérieur est surpris, par exemple, en train de faire clandestinement le plein de sa voiture. Lajudie n'a pas une très bonne opinion des officiers qui entourent Renouard. Il estime que l'état-major de Londres, composé de réservistes et de fonctionnaires, n'a jamais vraiment songé à la troupe. Seuls ses amis Haas et Desrobert à l'état-major du camp et les deux commandants de compagnie trouvent grâce à ses yeux.

La création d'une légion chilienne ne va pas sans mal, raconte-t-il :

" La plupart ne parlent pas français et leurs sous-officiers sont de sombres brutes. Ils sont là depuis deux mois déjà et on a dû les fourrer aux arrêts (dettes, soûlographie, port de galons etc.) "

La correspondance avec la France est heureusement devenue plus régulière : avec son oncle Étienne en particulier. Il est loin d'être pleinement occupé à cette époque et entreprend l'étude de l'espagnol. Il poursuit la série de ses émissions : l'une est intitulée "Les cloches du 1<sup>er</sup> septembre", la suivante lui est demandée par S. Moore, l'un des dirigeants de la BBC.

Les éternelles cabales du QG de Londres, les séquelles de sa petite aventure, l'arrivée des anciens prisonniers de Russie et la préparation du renfort lui fournissent l'occasion de nouveaux commentaires désabusés. Ce n'est pas une note de service concernant les Volontaires Féminines et le comportement de leurs patrons qui lui remonte le moral.<sup>83</sup>

René éprouve un bref moment de satisfaction quand le capitaine Desrobert, son ancien de tnette et de Cyr, et lui-même, devenus responsables du camp en l'absence de Renouard, profitent de cette occasion pour y remettre un peu d'ordre. L'on comprend le spleen de cet officier d'active, jeune et fougueux.

---

<sup>83</sup> Voir note 527 en fin du livre V

Il se retrouve cantonné dans un rôle administratifs depuis plus d'un an et brutalement lancé dans une aventure militaire où les règles classiques encore applicables sont, rares.

Lajudie s'avoue également déçu par l'attitude du Général. La plupart de ses camarades et lui n'ont pas encore saisi et mettront longtemps à comprendre son point de vue. Leur chef ne se pose pas seulement en chef militaire mais doit également assumer des responsabilités d'ordre politique. Ce faisant, il est amené à s'entourer d'hommes de tous les horizons, donc de la gauche d'avant-guerre. Et ceux-là, René les abhorre.

De nouveaux échos de cette école de Malvern dont il ne pensait pas grand bien il y a quelques semaines, lui parviennent à la fin de l'été. Il révisé son jugement au point de laisser entendre à qui de droit qu'il apprécierait d'y être affecté. Le poste l'intéresserait à défaut de rejoindre une unité combattante. Il souhaite toujours être de la bagarre en France et, si possible, participer à la reconstruction du pays.

Cette difficile période de l'existence de René de Lajudie est heureusement proche de sa fin. Les dernières escarmouches avec le QG ne l'ont pas empêché d'être promu capitaine : grâce à Petit en particulier. Celui-ci lui demande en tête-à-tête de ne pas causer d'esclandre comme il a menacé de le faire et de porter normalement ses nouveaux galons. Etant en train d'apprendre à monter en motocyclette - non sans quelques bonnes chutes d'ailleurs - il trouve là une détente physique bien nécessaire. Il est en définitive nommé à Malvern ; non sans peine et après beaucoup de tergiversations. On sait maintenant que cette unité fonctionne bien et les candidats à ce poste sont nombreux.

"Je me réjouis de contribuer à former ces jeunes intelligences, écrit-il, et d'avoir une influence personnelle autrement plus importante qu'en faisant du papier toute la sainte journée. "

Son moral remonte considérablement à la perspective d'exercer de nouvelles responsabilités, plus indépendantes et loin des intrigues de Londres. S'adressant à son épouse à travers son journal, il écrit :

" Inutile de te dire ma joie. J'en avais depuis longtemps envie et j'avais demandé cela deux fois sans succès l'an dernier, quand cela avait un peu flageolé. Le poste lui-même m'intéresse beaucoup. "

Les qualités et les attitudes de Lajudie n'ont guère été appréciées à l'état-major par ceux qui ne lui ressemblaient pas. Il s'y est fait des ennemis. Convaincu, désintéressé, direct, pas toujours très diplomate, scrupuleusement honnête, travailleur à l'esprit critique, énergique, profondément croyant, quelque peu antisémite : voilà qui suffit à déplaire à quelques-uns uns toujours prêts à rejeter ceux dont le comportement met en lumière leurs propres faiblesses.

## Chapitre 48 - 7 juin 1941. Tragédie Syrienne

La côte libanaise et les montagnes du Jabal Lubnan sont bien visibles depuis un moment. Le navire réduit sa vitesse en attendant le pilotin et s'affourche pesamment dans le port de Beyrouth peu après.

Le soleil d'octobre brille mais ne chauffe plus guère et Louis Pichon regrette déjà de ne pas s'être vêtu plus chaudement. Les images mentales du désert brûlant sont bien trompeuses.

Sonné par la défaite et l'armistice comme l'immense majorité de ses camarades, il a demandé à être affecté outre-mer. Le sort a voulu qu'il le soit au 1<sup>er</sup> Spahis Marocain alors stationné en Syrie. Son épouse est restée provisoirement en France.

Une première étape l'amène à Damas. Il franchit les montagnes du Liban, le Litari qui coule au fond de la vallée fertile de la Bekaa et enfin le Jabal Lubnan ash Sharq que les Français nomment prosaïquement Anti-Liban. Quelques jours dans la capitale pour satisfaire aux sacro-saintes formalités administratives et le voici de nouveau sur la route, vers le Nord. Il traverse Homs pour atteindre Hama où un bref arrêt lui permet d'admirer les admirables norias de la ville. Ces immenses roues en bois hissent de temps immémoriaux l'eau de l'Oronte pour irriguer la campagne environnante. Alep, enfin, petite ville endormie autour de sa citadelle, veille sur le carrefour stratégique des routes de l'Iraq et de la Turquie.

L'ambiance générale est complexe en Syrie au printemps de 1941. L'opinion française est partagée. D'un côté, les fidèles de Pétain ont accepté l'armistice mais, faute d'informations détaillées, n'en mesurent pas les funestes conséquences. De l'autre, s'agitent tous ceux qui voudraient continuer la lutte contre les Allemands : donc avec les Britanniques. Le colonel de Larminat, dont ce n'est pas la première et encore moins la dernière manifestation de franc-parler, fait passer une note qui dit en substance :

-. N'ayant pas eu l'honneur de nous battre, nous continuons la lutte aux côtés de l'Angleterre.

Le général Mittlehauser ne partage pas l'opinion de son chef d'état-major. Il apprécie médiocrement cette prose et s'empresse de mettre l'intéressé aux arrêts de forteresse dans celle de Damas.

Les Français n'ont pas oublié les continuelles ingérences, ouvertes ou non, des Anglais. Ceux-ci rêvent de chasser leurs alliés de la région depuis que la Société des Nations leur a confié les mandats syrien et libanais en 1918.

Le plus grave incident date de la révolte druze de 1925 Il avait été près de se solder par le départ des Français. L'une des missions de l'Armée du Levant - certes, mais bien présente à l'esprit de tous - est de faire échec aux effets de la propagande anglaise. Le mandat français doit rester intact en attendant des jours meilleurs. C'est également le but du chef de la France Libre.

Les esprits, en Syrie, sont profondément troublés par la rencontre de Montoire entre Pétain et Hitler. Certains plaignent le vieux maréchal d'être obligé de consentir à un tel abaissement. D'autres pensent qu'il y a des limites dans la compromission et qu'elles sont atteintes, voire dépassées. La masse des officiers est mal ou peu informée. Les journaux français sont rares et on ne peut capter que la radio locale. Beaucoup pensent que le plus simple est d'effectuer son service quotidien avec discipline, sans trop se poser de questions.

L'étincelle va venir d'ailleurs. Les revers anglais en Tripolitaine donnent des idées à Rachid Ali, premier ministre d'Irak. Il s'engage dans la voie de la révolte contre la puissance britannique. Les Allemands - qui, comme on sait, avaient poussé leurs avantages économiques et politiques jusqu'en Afghanistan - soutiennent cette initiative. Si elle réussit, c'est un atout important dans leur tentative de s'emparer du pétrole du Caucase et de prendre l'empire soviétique en tenaille.

Rachid manque de moyens et ne saurait résister aux Anglais s'il n'est aidé. En matière aérienne en particulier. Une escale à l'extrémité de la Méditerranée est donc indispensable à la Luftwaffe au-delà de sa base avancée de Salonique. C'est pourquoi Darlan se rend à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille à Paris, le 5 mai 1941. Il tente de négocier quelque avantage pour la France en échange de la honteuse concession qu'il s'apprête à faire. Mais, autre trahison inutile, l'urgence le force à accepter que l'occupant utilise l'escale d'Alep sans avoir rien obtenu en échange.

Les premiers avions nazis atterrissent sur l'aéroport de Neyrab, à l'Ouest d'Alep le 11 mai. Une base militaire s'y installe : elle comptera bientôt plus de deux cents hommes. Simultanément, du 12 au 17, quatre trains chargés d'armes françaises partent d'Alep vers l'Irak. Des éléments du 16<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Tunisiens (RTT) fournissent l'escorte.

Le 19 mai, le colonel Collet rencontre le général Catroux près de Al Mafrak en territoire palestinien et l'informe de son désir de rallier. Il lui indique que les forces de Syrie ont occupé leurs positions de combat et qu'elles résisteront à toute attaque. Ceci prouve que le général Dentz, commandant l'Armée du Levant, et Vichy ont pleine conscience du casus belli d'Alep.

Le débarquement allemand du 20 mai en Crête démontre l'imminence du danger aux Anglais. Leur gouvernement donne les ordres nécessaires à la mise sur pied de l'opération dont les grandes lignes sont fixées le 25.

Ils ne prévoient malheureusement que des moyens limités contrairement à ce que suggère Charles de Gaulle. En bon stratège, il souhaite que des forces importantes agissent rapidement pour contraindre l'Armée du Levant à ne livrer qu'un baroud d'honneur. Le 30 mai, la menace allemande en Syrie a presque disparu. Rachid al Kalam s'est enfui en Iran devant l'intervention anglaise. Mais il est trop tard : les ordres sont donnés. Les combats s'engagent le 8 mai.

Du côté des Français Libres qui, ne l'oublions pas, sont tous des volontaires, le Général, venu inspecter la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre (1<sup>ère</sup> DFL) le 26 mai, a déclaré :

-. Je n'oblige personne à se battre contre des Français.

Catroux décide pour sa part de ne décerner aucunes citations, ni décorations à l'occasion de cette campagne. Il y a des réticences certaines parmi les Free French. Au moins deux bataillons demandent à n'être mis en ligne qu'en cas d'absolue nécessité. Ce n'est pas de gaieté de cœur que les Européens marchent au feu.

En face, le sentiment que le Maréchal ne peut ni se tromper ni les abuser incitent les officiers à lui rester fidèles : ils obéiront aux ordres du général Dentz.

Louis Pichon et ses camarades entendent parfaitement les avions allemands se poser sur l'aéroport voisin. Ils ne sont guère surpris par le bombardement anglais qui suit peu après.

Par contre, la nouvelle de l'entrée des troupes britanniques en Syrie, le 7 juin 1941, par Irbid et Der'a, les stupéfie. Ils sont profondément choqués. Les épisodes de Mers el Kebir et de Dakar sont encore frais dans les mémoires. Les troupes françaises du Levant se portent donc sans hésiter au-devant des Anglais. Les premiers combats engagés, une nouvelle inattendue consterne les cadres : les Français Libres, ceux que certains auraient volontiers ralliés, combattent aux côtés des Britanniques ! C'est ahurissant !

La force alliée est sous les ordres du général Maitland Wilson, surnommé « Jumbo » en raison de son fantastique embonpoint et de sa calvitie. Le choix de Wawell, commandant en chef du théâtre d'opérations, n'est pas heureux. Wilson n'a aucune confiance dans les Français qui d'ailleurs le lui rendent au centuple. Il est difficile d'imaginer plus mauvais climat pour débiter une opération moralement et matériellement aussi difficile.

Après trois jours d'approche, l'empoignade devant Damas commence le 11 juin. Les Français Libres se font précéder d'un envoyé porteur d'un drapeau blanc avant toute attaque. Il demande chaque fois le ralliement ou, au moins, la liberté de passer sans combattre. En vain ! Les ordres sont là.

La conquête de Kissoué<sup>84</sup> est le point culminant de la bataille. Elle s'achève le 21 par la prise de la capitale syrienne. Cette désolante campagne a été, violente, meurtrière de part et d'autre. Elle laissera des traces.

Le 1<sup>er</sup> Spahis, ramené précipitamment d'Alep, avait participé, avec Louis Pichon aux combats de l'oued Nahr Al A'Waj, principal obstacle au Sud de Damas. Le régiment avait été engagé le 15 à partir d'Achrafieh dans une contre-attaque qui avait démarré en milieu de journée. Puis le 16, pour une nouvelle contre-attaque sur Jdeiet Artouz. Le 19, il avait été assailli par des troupes hindoues dans la caserne Aujac de Mouaddamigé. Sa dernière opération sur ce front avait été une attaque sur Mezzé, dans la banlieue Ouest de Damas. Un régiment hindou y avait été très sévèrement malmené. Le lieutenant Pichon, tombé malade avant la fin des combats, avait été hospitalisé à Tripoli.

Les combats terminés, trois influences contradictoires vont s'affronter en de multiples péripéties.

Les Britanniques poursuivent leurs visées sur le Liban et la Syrie et agissent, en réalité, contre les Français Libres. Le général Wilson, par exemple, signe la convention de Saint Jean d'Acre qui met fin aux hostilités en omettant volontairement le général Catroux. Cette attitude mènera à l'une des plus graves crises qui soient entre Winston Churchill et Charles de Gaulle.

Les autorités de Vichy font tout pour isoler leurs troupes des influences exogènes et jouent sur les attaches familiales et la discipline. Ils obtiennent de les regrouper et de les rapatrier.

Les Français Libres, enfin, tentent d'expliquer leur point de vue et leurs buts à leurs camarades. Ils en sont empêchés par les Anglais qui les privent ainsi d'une importante possibilité de recrutement. Un profond fossé entre frères qui n'auraient jamais dus être ennemis s'ensuit. Les ralliements sont peu nombreux bien que Catroux fasse tout son possible pour limiter la profonde amertume des troupes du Levant.<sup>85</sup>

La convention autorise les militaires comme l'encadrement civil à rallier ou non. Ils effectuent leur choix devant une espèce de commission ad hoc. Louis Pichon, comme ses camarades, a l'opportunité de choisir la France Libre.

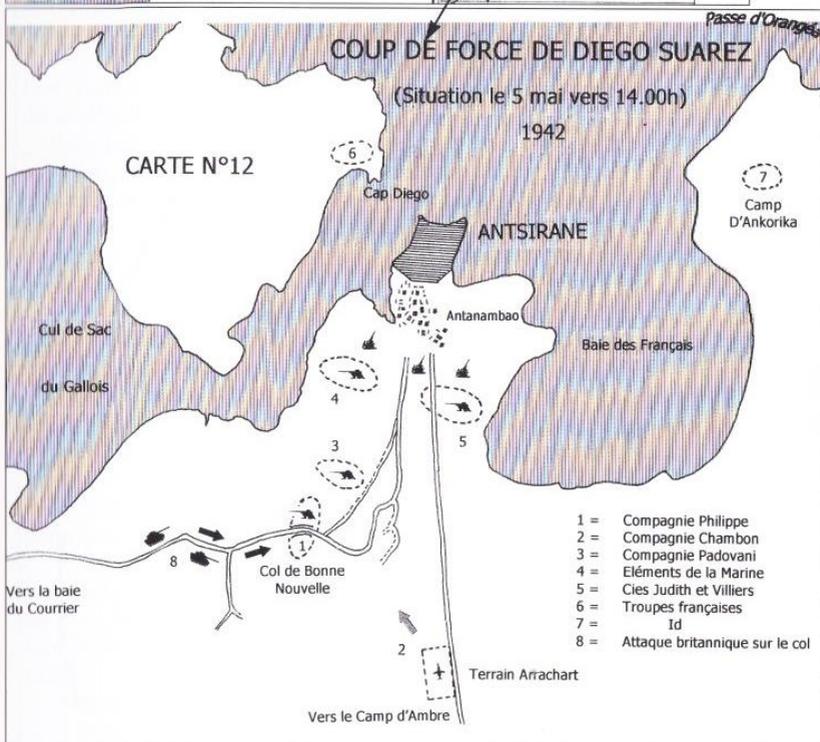
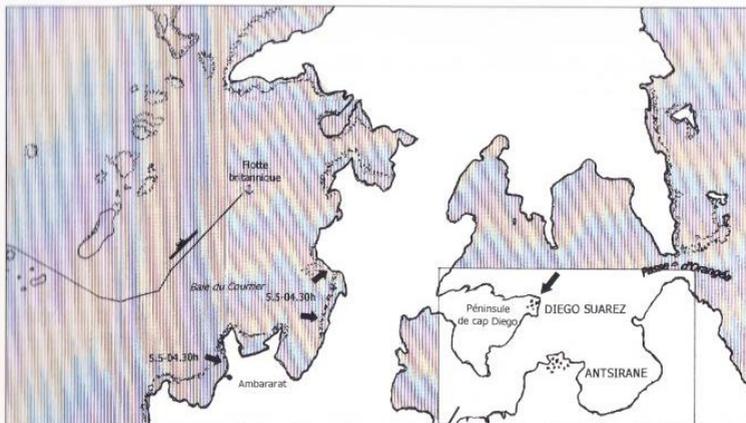
A Brosset qui l'adjure de les rejoindre, il ne peut que répondre  
- Non. J'ai besoin de reprendre mes esprits.

---

<sup>84</sup> Voir note 528 en fin du livre V.

<sup>85</sup> Voir note 529 en fin du livre V





## Chapitre 49 - 5 mai 1941. Intermède malgache

Les coloniaux sont, en principe, destinés à la Colonie. Plate évidence qui explique sans doute le départ de Jacques Chambon pour Madagascar le 16 mars 1941.

La fin de l'année 1940 n'avait été que tristesse et morosité pour le jeune sous-lieutenant qui venait d'être muté au Groupement Mixte de Sénégalais à la mi-juillet. Son passage au Centre d'Instruction des Troupes Coloniales N°1 (CITC) de Rivesaltes où il était resté un peu plus de trois mois, avait précédé son affectation au CITC N°4 de Puget-sur-Argens. Il y avait séjourné jusqu'au mois de mars 1941 avant de s'embarquer.

Le S/s Ville de Rouen l'avait déposé à Tamatave après un voyage de deux mois sans autres escales qu'Alger, Casablanca et Dakar. Le navire s'était ensuite constamment tenu aussi loin que possible des côtes d'Afrique. Chambon avait gardé un souvenir cuisant des trois jours de tempête essuyés dans les quarantièmes.

Quinze jours après son arrivée il gagnait Diego Suarez sur le S/s Compiègne après avoir été affecté au 2<sup>e</sup> Régiment Mixte Malgache (RMM). Il avait été promu lieutenant trois mois après son arrivée dans la grande base du Nord de l'île.

Son nouveau régiment mérite bien le qualificatif de mixte. On y trouve des Sénégalais, des Comoriens et des Malgaches. Il ne compte que trente officiers quand il en faudrait près d'une centaine. On manque de sous-officiers et de caporaux et l'une des premières tâches du nouveau venu est de diriger l'ensemble des pelotons du régiment. Il abandonne cette fonction en décembre pour prendre le commandement de la 8<sup>e</sup> Cie : une unité d'instruction. Son ami et camarade de promotion Emile Philippe commande la 1<sup>ère</sup> Cie constituée de Sénégalais. Le régiment fait partie du point d'appui de Diego-Suarez.<sup>86</sup>

Philippe et Chambon sont de grands amis et leur religion est faite depuis longtemps. Ils ne cachent pas leurs sentiments et cherchent par tous les moyens à rallier la France Libre. L'Afrique du Sud n'est pas trop loin et il devrait être possible d'emprunter une embarcation et de traverser le canal du Mozambique. C'est cependant une traversée d'importance : quatre cents kilomètres à l'endroit le moins large, sans compter le puissant courant du Benguela. Il faut envisager l'éventualité d'une longue traversée qui, en raison des courants, risque de s'achever à Dar es Salam, voire à Mombasa.

---

<sup>86</sup> Voir note 530 en fin du livre V

Mille trois cents à mille six cents kilomètres ne sont pas une mince affaire. Encore faudrait-il pouvoir sortir de la rade, disposer d'un bateau sérieux et d'un équipage. Les deux compères sont bien coincés dans leur île. L'expérience de Philippe dont le père est officier dans la Marine Marchande n'y peut rien.

Là comme ailleurs, dans ces territoires qui n'ont pas su ou voulu rallier, les sentiments des officiers et des cadres européens sont partagés. La Marine est carrément hostile à tout ce qui touche de près ou de loin les Britanniques, ses officiers n'en démordront pas. Les aviateurs n'attendant qu'un prétexte pour rallier la France Libre. L'Armée de Terre est plus nuancée mais compte quelques chauds partisans du Général.

Ces sentiments s'expriment à l'occasion d'une réception donnée à bord d'un navire venu de France. Il transporte une quarantaine de bazars de la promotion Amitié Franco-Britannique. Ils se rendent en Indochine. Bien entendu, les toasts du style :

- A l'amitié franco-britannique, fusent à tout instant.

Cette exubérance qui frise volontairement le domaine politique n'est pas du goût de tous. Un chef de bataillon du génie, s'absente brièvement et réapparaît en grand uniforme, sabre au côté. Il enfle la voix pour couvrir les conversations :

- Messieurs, ces manifestations sont intolérables. Je vous somme de les cesser immédiatement.

Un silence gêné s'installe jusqu'au moment où Philippe et Chambon parviennent à coincer l'importun dans un coin du salon :

- Mon commandant : arrêtez ce cirque. Nous ne sommes pas en service, chacun a le droit de s'exprimer.

- Mon jeune ami, je vous interdis de vous adresser à moi sur ce ton.

- Mon commandant, c'est comme vous voudrez, mais ne soyez pas surpris s'il vous arrive de faire un faux pas sur ce pont encombré. Vous pourriez vous retrouver au jus tout habillé : y compris votre sabre.

- Mais, mais...!

On ne reverra plus le gêneur de toute la soirée.

Le gouvernement de Vichy, anesthésié par la présence du Maréchal, achève de s'empêtrer dans ses contradictions et de se déshonorer avec les Allemands. Il ignore tout des événements menaçants qui se profilent à l'horizon de l'Océan Indien.

Chassés de la mer de Chine par les Japonais, les Anglais craignent une attaque sur Colombo. L'amiral Sommerville - celui de Mers el Kebir - commande le secteur. Il avise Londres que des indices lui font redouter une intervention ennemie à travers le détroit de Malacca à partir du 1<sup>er</sup> avril 1942. Les sous-marins allemands, opèrent dans le canal de Mozambique au même moment. Ils menacent sérieusement les lignes de communication entre la Grande-Bretagne et le front de Tripolitaine. Celles du sous-continent indien sont également visées.

La faiblesse des réactions de l'amiral Decoux - le proconsul de Vichy en Indochine - devant les exigences japonaises font partie du tableau d'ensemble.

Winston Churchill, les chefs d'état-major et le général Smuts achèvent de se convaincre qu'une invasion de Madagascar est non seulement très possible mais probable. A tout le moins craint-on que Vichy soit incapable de s'opposer sérieusement à une demande japonaise visant à utiliser Diégo-Suarez comme base d'opérations. La modestie des effectifs français comme celle de leur armement ne saurait y représenter un obstacle matériel sérieux contre une entreprise japonaise. On voit bien qu'une fois installés, il serait pratiquement impossible de les chasser. Ils pourraient de là constituer une menace mortelle pour le canal de Suez.

Cette situation n'a pas échappé au général de Gaulle. Il a proposé au début de l'année de fournir les forces terrestres nécessaires à une opération sur la grande île. Les chefs de l'état-major allié n'y sont pas opposés mais, forts du précédent de Dakar, préféreraient que l'intervention des FFL n'ait lieu qu'en fin de campagne.

L'attaque nipponne se déroule effectivement du 3 au 12 avril. Dirigée par l'amiral Nagumo, elle est menée par trois porte-avions, quatre cuirassés, trois croiseurs, et huit torpilleurs. Les Britanniques perdent rapidement trois unités moyennes et ne peuvent valablement s'opposer à cette entreprise faute de porte-avions.

L'opération qu'ils envisagent sur Diego-Suarez est en préparation depuis le 14 mars. Elle doit être menée à partir de l'Angleterre dans le cadre du convoi WS.17, sous le commandement de l'amiral Syfret. Le major-général R.G. Sturges commande les troupes terrestres. Celles-ci incluent trois brigades d'infanterie et un commando. Les forces navales comprennent un cuirassé, deux porte-avions, deux croiseurs, neuf torpilleurs, une demi-douzaine de corvettes et six dragueurs de mine Cette flotte a neuf mille miles à parcourir.

La dimension Est-Ouest de la superbe baie de Diégo-Suarez est telle qu'elle sépare presque l'extrémité Nord de Madagascar du reste de l'île. L'isthme ainsi formé n'a que de quatre kilomètres de large dans sa partie la plus étroite. Le plan d'opération consiste donc à éviter toute attaque à travers l'étroite passe d'accès au port située à l'Est mais à débarquer à l'Ouest à travers L'isthme en question pour atteindre la base navale d'Antsirane.

La flotte anglaise se présente de nuit par l'Ouest le 4 mai au soir. La côte est dangereusement défendue par de multiples îlots et hauts-fonds. L'attaque surprend les forces françaises qui considéraient qu'un assaut nocturne était impossible de ce côté. Le 5, à deux heures du matin, les Anglais traversent la baie de Rigny au milieu des écueils et jettent l'ancre. Ils mettent les embarcations d'assaut à l'eau après ce remarquable exploit maritime. La garnison française reste sans réaction bien que les dragueurs de mine fassent sauter plusieurs de ces engins.

Le même jour, à 04.50h, l'alerte générale est donnée à coups de sirène et de canon. Les fusées éclairantes des Anglais ont fini par attirer l'attention. A 06.00h deux mille soldats britanniques commencent à débarquer dans la baie du Courrier et foncent vers l'Est avec quelques engins blindés. L'aéroport a été neutralisé par l'aviation embarquée et la pathétique force aérienne locale détruite au sol dès 04.40h.

Les Anglais n'ont donné aucun avertissement à leurs alliés d'hier. Leur seul effort consiste à faire parvenir un ultimatum assez maladroit, rédigé par Syfret, bien après le début de l'attaque. Ils lancent également des tracts promettant que Madagascar sera rendu à la France après la guerre. Merci messieurs ! Le général de Gaulle ignore tout de cette opération et ne l'apprendra que quelques heures avant la presse anglo-saxonne.

La garnison française a des ordres. Soumise au feu anglais, elle les exécute. La défense est organisée de manière à interdire l'accès à la presqu'île d'Antsirané où se trouve le port, la ville et la plupart des installations militaires. La partie la plus étroite de la presqu'île est, très logiquement, barrée par une ligne d'ouvrages. C'est la ligne « H ». Le col de Bonne-Nouvelle commande l'accès de cette ultime défense. Les Anglais doivent impérativement l'occuper avant de pouvoir s'approcher d'Antsirané et de l'aéroport. La 3<sup>e</sup> Cie du Lt Villiers et la 6<sup>e</sup> du capitaine Judith sont installées en ville. Plus au Sud le 3<sup>e</sup> Bataillon avec la 8<sup>e</sup> Cie de J. Chambon et la 10<sup>e</sup> du lieutenant Lachaume sont installés au camp d'Ambre. Le 1<sup>er</sup> Bataillon, avec, en particulier la 1<sup>ère</sup> Cie du lieutenant E. Philippe et la 2<sup>e</sup> compagnie, occupe la caserne d'Antanambao. Le 2<sup>e</sup> Bataillon a disposé ses trois compagnies en divers points stratégiques autour de la baie. Une dernière compagnie, également au Sud est postée à cheval sur la route de Mahagaga.

La compagnie de J. Chambon se trouve à Joffreville, une station d'altitude sur la montagne d'Ambre, au moment de l'attaque. Elle est composée d'une petite quarantaine de soldats à l'instruction. Il est réveillé au matin du 5 mai par des explosions et un de ses tirailleurs, très excité, lui montre des éclatements sur le terrain d'aviation. Ce sont au loin, les avions de l'Undomitable qui attaquent. Se tournant vers l'Ouest il peut apercevoir une quarantaine de navires dans les baies d'Ambararata et du Courrier.

Le capitaine Thomas, réveillé à son tour, cherche à se rassurer à la vue d'une cocarde tricolore sur un avion qui passe. Chambon lui fait cependant remarquer que les couleurs sont inversées :

- M. de D... ! Ce sont les Anglais.

Sans aucun doute, Mon capitaine, répond Chambon avec le plus grand sérieux.

- . Bon ! Vous prenez votre compagnie et vous foncez au col de Bonne Nouvelle pour y épauler celle qui doit le défendre.

Le jeune lieutenant perçoit ses munitions et part, à pied bien entendu. On entend bientôt le bruit de combats d'infanterie, mais assez loin en direction du Nord. La 3<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> compagnies, stationnées à proximité de la ligne H, y ont été en effet hâtivement dirigées à partir de 07.10h. La compagnie Philippe a occupé le Col de Bonne Nouvelle et s'y est installée en défense deux heures plus tard. Les avant-gardes anglaises s'y présentent vers 10.00h.

Chambon atteint l'aéroport d'Arrachart vers 14.00h. Il n'y a personne. La 9<sup>e</sup> compagnie du Capitaine Padouan qui l'occupait s'est d'abord repliée sur la ligne H et a été envoyée ensuite en renfort à Philippe.

Chambon et ses hommes repartent, toujours à pied, et franchissent les derniers des trente-cinq kilomètres qu'ils couvriront ce jour-là. Ils atteignent leur objectif à la nuit tombante après cinq nouvelles heures de marche. Là : personne. Il y a bien des traces de combat çà et là, mais de Philippe : point. Une colonne motorisée britannique passe. Il serait déraisonnable de l'attaquer avec une troupe si peu nombreuse et sans entraînement. L'excitation des tirailleurs de Chambon retombe, ils n'ont pas mangé depuis le matin. La compagnie regagne l'aéroport pour y passer la nuit.

La situation est alors la suivante. L'infanterie et les chars anglais sont au contact de la ligne H ; elle sera d'ailleurs enlevée le lendemain. Les forces navales françaises ont pratiquement cessé d'exister. Les compagnies Chambon et Lachaume sont isolées et se trouvent enserrées entre la route du col que contrôlent les Britanniques et la mer. Ils n'ont plus d'ordres et le contact est rompu avec le reste des troupes françaises.

Au matin Chambon cherche à savoir ce qui est arrivé à Philippe et tente de se porter sur la ligne H. Il entend bientôt le bruit de combats sporadiques et aperçoit une troupe qui se dirige vers lui. Les Français ouvrent le feu. De grands gestes de la part de leur vis-à-vis leur font comprendre leur erreur. Il s'agit en effet de brancardiers transportant un officier français gravement blessé au ventre. « Hospital » finit par écrire le gradé anglais qui ne parle pas un mot de français. Chambon lui indique le chemin et en conclut qu'Antsirané est pris. Les combats doivent donc être terminés si on peut ainsi y accéder.

Sa décision est prise : il rejoint la France Libre, donc les Britanniques. Il ramène ses hommes à l'aéroport, réunit les gradés et annonce sa décision. Il les renvoie ensuite sur Joffreville. Il repart vers Anamakia. Mais le chemin est long pour atteindre la baie du Courrier. Il est heureusement recueilli par un véhicule anglais. Il embarque finalement sur le S/s Oronsay, l'un des transports de la flotte « invasion ». Il y retrouve Philippe sain et sauf vers 16.00h.

Les deux amis se racontent leurs aventures et Philippe s'exclame :  
- Les c....rds ! Il a fallu qu'ils appellent des blindés pour me déloger. Sur la fin je n'avais que vingt tirailleurs valides et presque plus de munitions. Il a fallu se rendre. Je leur ai fait chanter l'hymne de la Colo pour maintenir le moral. Les autres étaient si estomachés qu'ils nous ont rendu les honneurs.

La majorité des officiers français ayant participé à l'affaire de Diego-Suarez sont internée en Afrique du Sud. Certains dont J. Chambon et E. Philippe partent vers l'Angleterre où ils parviennent le 31 juillet 1942. Ils sont internés à leur tour, il n'y a pas d'autre mot, au camp de Drysdale, en Ecosse.

C'est en effet un véritable lieu de détention où les officiers ne perçoivent aucune solde. Là encore, les Britanniques ne font rien pour faciliter les ralliements. Le général de Gaulle ne pouvant tolérer cette situation, envoie le lieutenant A.de Boissieu, le capitaine de frégate Bourginel, le capitaine aviateur Blanchet, accompagnés du chef d'escadron Jean de Person, en mission à Drysdale. Malgré la présence d'un officier britannique et bien qu'étant tous en uniforme, ils sont aussitôt insultés par leurs camarades. A.de Boissieu et J.de Person reçoivent même le contenu d'un seau d'eau lancé par un officier de marine qui crie plus fort que tout le monde. Il n'y plus qu'à partir et à rendre compte.<sup>87</sup>

Philippe et Chambon restent coincés dans ce camp inconfortable jusqu'à la fin de septembre. Le premier aura la joie de revoir son père, engagé depuis 1940 dans la marine marchande FFL. Les Anglais ont accepté sa visite à condition qu'elle soit très discrète. Le second n'en sortira que pour soigner une sérieuse bronchite à l'hôpital le plus proche. Ils finissent par littéralement faire le mur et gagnent Londres quelques jours avant le débarquement américain en Afrique du Nord.

Le colonel Lelong qu'ils cherchent à joindre est malheureusement absent. Ils se présentent ensuite à Dolphin Square et sont reçus par le Général quelques jours après. Ils restent assez longtemps dans la capitale pour être, eux aussi, choqués par l'ambiance qui règne à l'état-major. Ils constatent que beaucoup se tirent dans les pattes à grand renfort de calomnies et de médisances, que certains officiers dont la femme est restée en France ont une maîtresse au vu et au su de tout un chacun, etc.

Ils sont par contre très frappés par la grande réunion de l'Albert Hall au cours de laquelle le général Eon, héros de Rake-Manor en particulier, et piqué ce jour-là par on ne sait quelle mouche, intervient si malencontreusement qu'il se fait finalement expulser.

Jacques Chambon, dont la réputation de formateur n'est plus à faire, est alors affecté à l'Ecole des Cadets où il fera merveille.

---

<sup>87</sup> Voir note 531 en fin du livre V

## Chapitre 50 - 22 juin 1941. Les égouts du major von Khalden

Ayant quitté les Vosges où ils s'étaient si bien battus, les survivants du 49<sup>e</sup> RI sont regroupés dans un asile de sourds-muets à Strasbourg. Ils doivent, paraît-il, être dirigés de là sur le Sud de la France. Robert Moulié est toujours armé malgré les contrôles allemands auxquels il doit présenter son fameux papier et en dépit des quolibets de ses camarades.

Une compagnie allemande investit soudain l'asile, place des sentinelles partout et interdit les sorties. Un officier, assez embarrassé, vient leur dire que malgré la signature du général, ils vont être dirigés sur un Oflag. La commission d'armistice n'a rien prévu dans leur cas. Fureur, amère déception et indignation vis-à-vis d'un ennemi parjure et :

*"(...) des nouvelles autorités françaises qui ne manifestent ni respect, ni reconnaissance, pour ceux, hélas trop peu nombreux qui avaient au moins essayé de sauver l'honneur ! "*

Dûment photographié et immatriculé, le prisonnier N° 327.C est transféré à l'Oflag VI.C de Munster, en Westphalie après un court séjour à l'Oflag VI.C d'Osnabrück. Le camp est en cours de construction. Il comprend quatre immeubles ou *blocks* en dur, de trois étages chacun. Moulié s'installe dans la chambre N°2 du block 1. Ils l'occupent à sept. Il couche dans le châlit supérieur ce qui permet au voisin du dessous de recevoir toute la sciure de son matelas dans la figure.

Un groupe de soldats français prisonniers, enfermés séparément, est chargé des corvées et de la cuisine. L'effectif du camp variera entre mille six cents et mille huit cents prisonniers. Il ne comprend que des Français, hormis quelques Polonais. Les officiers juifs, une trentaine environ, ont été parqués séparément par les Allemands.

Les Juifs et les Polonais attirent immédiatement la sympathie de Moulié par leur attitude courageuse et leur cohésion. Ce sont là, pense-t-il, des traits qui tranchent heureusement avec ceux de la plupart des autres prisonniers. Ceux-ci sont trop souvent résignés. Gagnés par la propagande de Vichy, ils se contentent d'attendre une très hypothétique libération. Le commandant Picard n'arrête pas de pester contre ceux qu'il qualifie d'empêtardés. Robert Moulié et lui refusent obstinément de participer au mea culpa collectif cher au Maréchal.

Quelques autres officiers n'ont pas abdicqué et plusieurs songent sérieusement à s'évader. Le premier à réussir, le sous-lieutenant Robert, trouve un moyen original.

Grâce à la souplesse acquise comme responsable de l'entraînement physique, il réussit à s'insérer dans une poubelle, fesses en bas, genoux sur la poitrine. Un prêtre lorrain, le capitaine Tutard, l'accompagne dans cet inconfortable exercice : pas dans la même poubelle cependant.

Un autre officier tente de franchir les barbelés eux-mêmes. On le retrouve criblé de balles le lendemain matin. Non ! Il faut trouver un moyen plus astucieux.

Le commandant Picard songe à construire une double cloison avec des matériaux récupérés. Rapidement placée derrière le siège du chauffeur d'un camion de service, elle viendra doubler une cloison existante. Trois candidats à l'évasion pourront s'échapper dans l'espace ainsi obtenu si les soldats français préposés au ravitaillement veulent bien les aider. Il réussira plus tard à s'évader par ce moyen ingénieux.

Un officier prisonnier peut difficilement rester armé dans un Oflag. Moulié est obligé de remettre son arme au major von Khalden, commandant du camp, peu après son arrivée :

- Vous comprenez lieutenant, lui dit-il dans un excellent français, j'ai toute confiance en vous mais pas dans vos camarades.

- . ?

- Mais oui, on pourrait vous voler ce pistolet et en faire un mauvais usage. Je respecte cette convention d'honneur dont je vous félicite mais il faut me remettre votre pistolet.

- Mais, Major... !

- Nous allons le déposer dans l'armurerie du camp et je vous le ferai rendre au moment de votre libération.

- Vu ainsi, l'honneur est sauf. Moulié se console en apprenant peu après que quelques Français et bon nombre de Polonais n'ont pas déposé les armes après l'armistice. Ils ont traversé la Manche pour continuer le combat aux côtés des Britanniques. Le « Vive de Gaulle » qu'il dessine sur le mur de sa chambre lui permet d'afficher ses convictions au vu de tous.

Est-ce pour cela qu'il rappelle un beau jour l'existence légendaire du général Cambronne au capitaine Kisling ? Cet importun lui reproche un garde-à-vous habituellement négligent, pour ne pas dire inexistant ? Toujours est-il qu'il ramasse dix jours de cellule en guise de réponse. Un camarade plus conformiste que lui efface ses inscriptions pendant son incarcération.

La solitude de ces dix jours d'isolement est une pénible épreuve. La solidarité que lui manifestent ses amis et les soldats français responsables de la cuisine constitue cependant une grande joie. Les premiers s'arrangent pour farcir son morceau de pain biquotidien, qui de sucre, qui de chocolat, qui de confiture. Ce sont là des denrées plus que précieuses pour les prisonniers. Les seconds s'ingénient à pêcher tous les petits morceaux de viande de la soupe collective et à les camoufler sous les légumes qu'il reçoit chaque jour.

Il reconnaît la main de son ami polonais Rzepka, dit « Kazik » - abréviation d'un prénom imprononçable - dans ces attentions. Celle des soldats portés à soutenir les officiers qui refusent de jeter le riz avec l'eau de cuisson également. Si tant est qu'il y ait eu du riz en Allemagne à cette époque.

Sorti de son trou, il commence à réfléchir avec Kazik aux moyens de s'évader. Le lieutenant Monteil, un artilleur spécialiste des fausses clefs, lui demande de relever les empreintes des serrures du camp : cela peut toujours servir ! Monteil est intégré à l'équipe Kazik-Moulié en échange de ses talents particuliers. Il a déjà façonné une clef essentielle avec des morceaux de ferraille trouvés dans le camp : celle d'un local en sous-sol du Kasino. Les Allemands y entreposent les effets civils confisqués lors des fouilles.

L'empreinte obtenue à l'aide de mie de pain sert d'abord à déterminer le type général de la clef et la forme transversale du panneton. Celui-ci réalisé, la mise au point s'effectue en l'enduisant de cambouis. On tourne ensuite la clef dans la serrure et les pênes laissent une trace sur le cambouis. Il faut alors patiemment limer le panneton et répéter l'opération jusqu'à ce que la clef fasse tourner toutes les gorges. Le manque d'outils adéquats se paie d'une patience infinie car il faut cent fois répéter le procédé !

La réussite d'un tel projet implique le secret comme la bonne forme physique. Les apprentis serruriers doivent mener leur entreprise avec la plus grande discrétion. La politique de « collaboration » chère à la majorité implique en effet de ne pas tenter de s'évader.

Le moyen d'améliorer discrètement la résistance nécessaire à une telle entreprise est de faire du sport. C'est le rayon de Moulié. Deux équipes de rugby voient bientôt le jour sous son impulsion mais la rugosité de l'aire de jeu provoque rapidement des blessures. Voici un bon prétexte pour se faire envoyer un pantalon de toile bleue par sa famille. Il passera pour un survêtement auprès des fouilleurs. Kazik et le commandant Picard préfèrent s'entraîner seuls. Cela permet au premier, qui parle bien allemand mais difficilement le français, de surveiller les chantiers du camp. Celui des égouts que les Allemands sont en passe d'achever, l'intéresse tout particulièrement.

Robert Moulié se passionne également pour le système de chauffage car la chaufferie se trouve au sous-sol du bâtiment qu'il occupe. La belle saison permet d'effectuer une première reconnaissance. Les canalisations qui alimentent la Kommandantur, située de l'autre côté des barbelés, passent dans un conduit souterrain. Celui-ci est obturé par une trappe métallique munie d'une serrure. Monteil réalise les clefs de la chaufferie et de cette trappe. Kazik peut alors se glisser dans le conduit et ramper péniblement au-dessus des gros tuyaux. Il revient bientôt d'ailleurs. Les Allemands semblent avoir pensé à tout. Le conduit est obstrué par un épais mur de briques pleines. Voilà le premier objectif !

Le manque de temps pose problème. Les horaires d'appel ne laissent pas assez d'amplitude pour travailler utilement. L'absence d'outillage les handicape gravement. Ils sont près d'abandonner leur projet. Un trait de génie vient alors tout sauver. Les officiers juifs vont être transférés dans un camp spécial. Ils imaginent donc de simuler une évasion. Le lieutenant Meyer, un bien sympathique garçon, accepte de se laisser enfermer dans le souterrain. On le cherche. Les Allemands, exaspérés, procèdent à plusieurs appels successifs et fouillent le camp de fond en comble. Le prisonnier s'est bel et bien enfui en plein jour. Rien dans les bâtiments, ni sur les barbelés : les recherches restent vaines. Ils n'y comprennent rien et, furieux, admettent finalement avoir été joués.

Les apprentis serruriers disposent ainsi d'un collaborateur clandestin. L'un d'entre-eux pourra désormais travailler en continu dans le sous-sol. Les rations vont d'autant plus s'en ressentir qu'il faut faire des provisions pour l'évasion. En contrepartie, les excavations peuvent progresser régulièrement. Il y a toujours un homme pour répondre présent à la place de celui qui creuse. Tout va bien jusqu'au moment où Moulié se casse l'avant-bras en jouant au rugby ! Fracture sérieuse qui donne une forme curieuse à son bras. Il rumine son désespoir en revenant de l'hôpital de Munster où il a été plâtré sans ménagement par un médecin militaire allemand. C'est fichu, pense-t-il. Comment participer utilement à la tentative d'évasion avec un tel handicap ? Pourra-t-il s'insinuer dans un conduit de soixante centimètres dans son état ?

C'est compter sans son camarade Kazik et sans le capitaine Albertini, nouvelle recrue du groupe. Ils défendent vigoureusement Moulié que d'autres voudraient laisser en arrière :

- . C'est son idée et la mienne. Il partira, je m'en charge, déclare Kazik ! J'assurerai deux postes de travail dans le tunnel. Moulié, pourra faire le guet pendant ce temps, conclut-il.

Il obtient gain de cause : c'est lui le patron de l'aventure.

Ainsi handicapé, le blessé est à nouveau l'objet d'attentions touchantes de la part des nombreux camarades qui se doutent qu'il prépare quelque chose. Il a un caractère enjoué et son dynamisme naturel est contagieux. Ces attentions l'aident à remonter un moral défaillant car sa blessure tarde à se consolider et les travaux n'avancent que très lentement.

L'affaire de Kohlthalerhof refait alors surface et il est accusé d'avoir fait fusiller les onze Allemands tués au cours de ce combat. Il faut palabrer longuement avec l'officier enquêteur et le major von Khalden pour les persuader de leur erreur.

Le groupe des démolisseurs souterrains arrive entre-temps à ses fins. La paroi est vaincue - c'est la première brique qui est la plus rétive - les matériaux sont rangés hors du passage et Kazik peut poursuivre ses explorations. Il rampe de longues heures sur le ventre, pieds en avant dans l'obscurité d'étroits boyaux et obsédé par l'angoissante nécessité de revenir en arrière. Il est récompensé par la découverte d'une nouvelle canalisation. Celle-ci, étroite et visqueuse de boue malodorante, aboutit après deux cents mètres d'efforts sous la future salle de douche du gymnase. Il ne restera que quelques dalles à desceller au dernier moment pour y pénétrer.

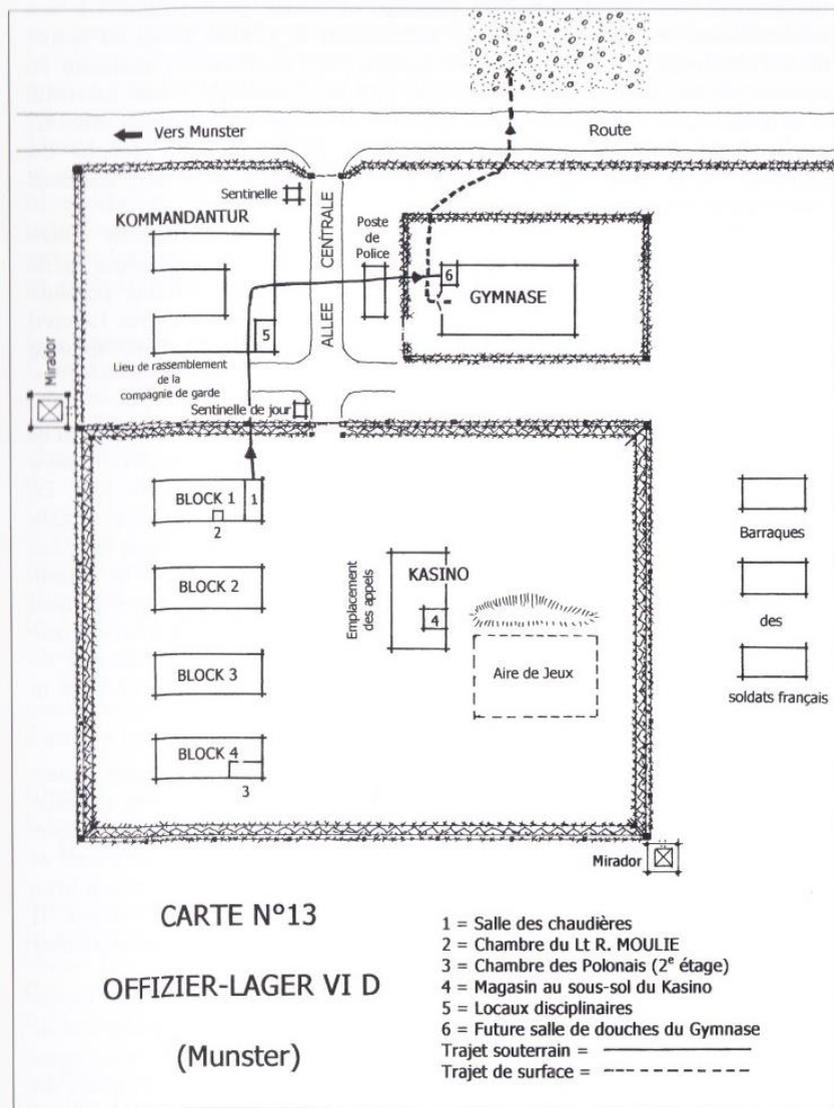
Les travaux sont commencés depuis deux mois et risquent d'être découverts à tout instant. Il faut agir rapidement. Les vêtements civils nécessaires sont empruntés au Kasino sans difficulté. Moulié possède même un chapeau tyrolien, plumeau de poils de blaireau compris. Le civil allemand qui l'avait imprudemment laissé sur le rebord d'une fenêtre maudit sa négligence.

Le plan est le suivant. Moulié sera enfermé dans le souterrain à 21.00h et entreprendra de parcourir la partie la moins difficile du trajet. Il sera remplacé par Meyer, l'homme en trop, pour le contre-appel du soir. Le reste de l'équipe pénétrera ensuite à son tour dans le caniveau et Kazik dépassera Robert. Il ne peut négocier seul les deux cents mètres les plus malaisés, ni se hisser sans aide dans la salle de douche. Tout le monde sera pratiquement nu et chacun traînera derrière soi un paquet aussi étanche que possible contenant ses vêtements. Tous emporteront une bouteille d'eau pour se nettoyer dans la salle de douche. Habillés, il ne leur restera qu'à gagner le boqueteau qui se trouve de l'autre côté de la route.

Des bruits d'attaque allemande contre l'URSS parcourent le camp quand tout est prêt le 22 juin 1941. Ils partent le soir même. Tout se déroule conformément au plan bien que Moulié passe un sale moment à ramper dans l'obscurité la plus totale. Il est obligé de garder les bras en avant et ne peut s'aider que d'un seul. Il se demande ce qui se passerait si son bras cassé qui le fait déjà souffrir abominablement l'empêchait d'avancer. Il sait bien qu'il est hors d'état de reculer. La seule solution serait d'avertir les Allemands et de faire ainsi échouer la tentative.

Il entend Kazik après trois heures d'efforts solitaires. Celui-ci passe sur son dos et le précède. Robert sent que son avant-bras, trop sollicité et mal calcifié - merci la nourriture du camp - s'est de nouveau brisé sous l'effort dans le dernier tronçon. Son ami polonais a toutes les peines du monde à le hisser dans le gymnase vers trois heures du matin.

Ils ne sont pas encore au bout de leurs peines. Il leur reste à franchir en rampant un espace faiblement éclairé mais situé tout près de la sentinelle de la Kommandantur. Ils confectionnent d'abord un contrepoids afin que la porte du gymnase se referme seule après le passage du dernier évadé.



Kazik et Moulié s'engagent en terrain découvert.

Le Polonais écarte les derniers barbelés à l'aide de fourches en bois et marque le passage avec des fonds de boîte de fromage fondu de couleur claire qui serviront de repère aux suivants.

Les voici tous les six réunis dans le boqueteau. Une rapide inspection mutuelle leur fait constater qu'ils ont bien l'air de ce qu'ils sont. Il leur faudra beaucoup de chance pour ne pas être repérés. Albertini surtout, dont le paquetage s'est ouvert dans la canalisation. Il a encore plus l'allure d'un clochard que les autres. Tout à la joie de la liberté, les six compagnons se séparent comme prévu. Kazik et Moulié d'un côté, puis Charpentier, Monteil et Albertini. Meyer ira seul : il espère bénéficier de la complicité de ses coreligionnaires allemands.

Les deux compagnons livrés à eux-mêmes, se rendent à la gare de Munster et achètent deux billets pour Hamm. Leur idée est double. D'abord quitter l'Allemagne pour la Hollande puis la Belgique, le faire aussi vite que possible ensuite. Ils veulent réduire le temps pendant lequel ils auront à subir de hasardeux contrôles. Ils aperçoivent en chemin des groupes de travailleurs français requis circulant librement. Constat rassurant car, à l'évidence, l'Allemagne est parcourue d'étrangers plus ou moins surveillés. Qui plus est, la population est sous le coup de l'annonce de l'attaque contre la Russie. Elle n'a cure de se demander qui sont ces deux êtres dépenaillés dont l'un souffre d'un bras cassé !

Toujours en train, ils gagnent Aix la Chapelle, déjouent la curiosité d'un civil trop soupçonneux en changeant de wagon et arrivent vers 16.00h. Ils passent le reste de la journée dans un parc public où seuls des enfants les découvrent derrière leur buisson. La nuit approchant, ils peuvent se mettre en route vers Maestricht et franchir la frontière en se mêlant à un groupe d'ouvriers qui regagnent leur domicile.

Il leur faut quitter la route pour atteindre Liège, leur prochain objectif. Ils mettent cinq jours pour y parvenir, ne mangeant que quelques bonbons de la Croix Rouge polonaise et noyant leurs tiraillements d'estomac sous des flots d'eau. Il ne fait heureusement pas froid. L'étoile polaire les guide mais ils sont obligés de faire de longs détours pour éviter les points singuliers qui sont certainement gardés. Moulié s'affaiblit progressivement : il dort très mal à cause de la douleur de son bras et reste fiévreux. La ferme qu'ils trouvent près de Verviers leur fournit heureusement un refuge inespéré.

Le propriétaire les prend en pitié, les aide à se laver et les nourrit. Il leur cède même le lit conjugal pour une nuit réparatrice. Il contacte ensuite le colonel Varlande, un ami de Kazik. Ils trouvent un refuge auprès des Salésiens de Dom Bosco grâce à lui. Ils y attendent qu'on leur confectionne des faux papiers. Leur intention est de gagner Namur puis de pénétrer en zone interdite par Givet, pour atteindre Besançon. Ils n'auront ainsi qu'une ligne de contrôle à franchir pour parvenir à Lyon.

C'est désormais Moulié, un peu remis et à nouveau soigné correctement, qui dirige les opérations : francophonie oblige.

Par un coup de chance extraordinaire, ils rencontrent dans le train une collaboratrice du secrétaire général de la préfecture du Doubs : Maurice Barthe. Elle vient d'apprendre la mort de son patron. Bouleversée, elle ne peut s'empêcher d'en parler à ses compagnons de voyage et de mentionner ses activités de résistance à mots couverts. Sans hésiter, Moulié lui confie leur intention de franchir la ligne de démarcation. Elle est trop heureuse de les y aider.

Les voici hébergés chez un restaurateur ami, Achille Voelterlé, dont le premier soin est de leur servir un repas gargantuesque. Un groupe d'Allemands s'empiffre dans la salle au même moment. De généreux fonds de bouteille de champagne, prématurément desservis, viennent ragaiillardir les deux compères aux frais de l'occupant.

Grâce à ce vaillant aubergiste, chef d'un réseau de résistance de surcroît, Moulié et Kazik passent la ligne sans encombre entre Arbois et Poligny. Seule la présence d'un chien indiscret qu'il faut assommer avant de passer un gué pose problème. Le poste allemand, tout proche commençant à s'agiter, ils se jettent à l'eau qui leur arrive aux épaules. Ils s'enfuient tout dégoutants vers Poligny qu'ils atteignent au petit matin.

L'arrivée en zone libre n'est pas des plus heureuses, leur qualité d'évadés les dessert près des personnages en place. Ces gens courageux dérangent. C'est auprès de la Croix Rouge polonaise qu'ils trouvent de l'aide. Ils y sont reçus à bras ouverts. La dette de R. Moulié envers son camarade s'alourdit encore. La promesse de rester en liaison après cette évasion mouvementée sert d'adieu. Ils se quittent à Lyon.

Le Français n'a maintenant plus qu'une hâte : revoir sa belle-famille à Podensac, sa jeune épouse en particulier. Son frère cadet qui étudie à Marmande va chercher sa sœur. Elle arrive munie d'argent et de vêtements. On imagine la joie de cette réunion dans un hôtel de La Réole. Ses propriétaires se sont montrés compréhensifs malgré l'aspect misérable, le plâtre bien culotté et le manque de ressources du nouvel arrivant.

Le sort s'acharne sur R. Moulié qui, s'il gagne bientôt un fils, perd son épouse aux premiers jours de janvier 1943. Il faut voir dans cette injuste tragédie la cause de sa détermination de combattre dans les rangs de la France Libre plutôt que dans ceux de la Résistance. Un groupe de jeunes s'est rassemblé autour de lui. Ils brûlent d'agir, mais son départ pour L'Espagne met un terme à cette aventure.<sup>88</sup>

Ainsi, la mort dans l'âme mais puissamment motivé, Robert Moulié entreprend une seconde évasion qui le mènera bientôt à Ribbesford.

---

<sup>88</sup> Voir note 532 en fin du livre V

## Chapitre 51 - 20 novembre 1941. Trois saint-cyriens sont sortis de l'enfer

Pierre, Jacques, Jean, Marie Saindrenan<sup>89</sup> donne un tour décisif à son existence le jour où il appose sa signature au bas de son acte d'engagement au titre de l'École Spéciale Militaire.

Le jeune bazar a vécu toute sa petite enfance à Kéridy-Paimpol, très agréable petite commune située au bord de la mer. Ses parents y étaient instituteurs depuis près de six ans alors que Pierre était âgé de neuf ans et sa sœur Madeleine de huit.

Très proches l'un de l'autre, ils avaient eu une enfance heureuse bien que leurs parents ne se soient jamais remis de la disparition d'une fille chérie peu avant la naissance de Pierre. Sa sœur et lui avaient trouvé dans leur intimité fraternelle une compensation à la tristesse que leurs aînés ne surmonteront jamais. Un peu livrés à eux-mêmes, les enfants voyaient assez peu leur père, très absorbé par un métier qu'il aimait passionnément et auquel il se donnait entièrement, faisant passer en priorité l'intérêt de ses élèves.

Les classes et la cour, désertes les jours de congé, et un très grand jardin leur étaient un merveilleux terrain d'aventure. Pierre, très doué pour le dessin, s'installait volontiers dans la classe de sa mère. Il reproduisait tout ce qui lui tombait sous les yeux : la mer, les mouettes, les îlots au milieu des flots changeants. La promenade dominicale était sacrée. Elle permettait à la famille de se retrouver et était une occasion d'échanges avec des parents très occupés les autres jours de la semaine. Les deux enfants avaient vite fait de s'échapper ensuite. Les étangs de Kéridy, la lagune, étaient autant de prétexte à de merveilleuses parties de pêche ou de courses après les nombreux insectes que l'on y trouvait encore. Pierre, très protecteur envers sa jeune sœur, savait aussi la taquiner et lui faire peur au détour de quelque fourré, avant de rejoindre les pêcheurs qui l'emmenaient volontiers en mer.

Très bon élève dans les classes primaires grâce à un père exigeant, il était entré sans problème au Lycée Le Braz de Saint-Brieuc en 1931. Resté dans un bon rang sans effort particulier, il s'y était distingué par une indiscipline chronique en internat. Il supportait mal, en effet, l'enfermement et l'exigeante discipline de l'époque. Il collectionnait d'impressionnantes séries d'heures de retenue. Il était contraint de les purger en fin de trimestre et arrivait toujours chez lui en vacances avec quarante-huit heures de retard.

---

<sup>89</sup> Voir note 533 en fin du livre V

Tant et si bien que l'on peut supposer qu'il est à l'origine de l'affectation de ses parents à Saint-Brieuc, ce qui lui avait permis de quitter l'internat détesté.

Il ne s'était guère mis à travailler pour de bon qu'à partir de la classe seconde. Très doué en mathématiques, ce fut à la grande joie de son père, un ancien de 14-18, très patriote, qu'il décida de préparer Saint Cyr après son baccalauréat. Sa mère, craignant l'indiscipline chronique de son fils, nourrissait cependant quelques doutes sur cette vocation inattendue.

Elle n'avait pas tort car, de nouveau interne à Rennes où il effectuait sa préparation, Pierre restait mentalement un rebelle. Sa sœur le voit encore arriver au parloir en blouse grise. Tous les boutons manquent, elle est retenue à la taille par plusieurs bouts de ficelle négligemment raboutés. Il est en sabots, c'est la guerre, mais heureux de passer un moment en famille.

Exaspéré par le confinement, Pierre avait obtenu de ses parents le financement d'une chambre en ville pour sa seconde année. Il la partageait avec son ami Jean-Bernard<sup>90</sup>, dont le caractère complétait heureusement le sien. Très doux, très patient, peu susceptible, discipliné, son compagnon partageait par contre la droiture, la générosité et la franchise de son condisciple.

Ces deux années de travail intense ne lui avaient pas laissé le temps de lire, ce qu'il faisait assidûment jusque-là. Jules Verne dans son intégralité et plus tard, Vigny, Musset, Hugo et les romanciers du 19<sup>e</sup> siècle. Tout y passait et il ne séparera jamais d'une minuscule édition des fables de La Fontaine qui le suivra partout.

Bon catholique, il est profondément croyant mais n'est pas toujours d'accord avec le clergé.

Son entrée à Saint-Cyr ne lui permet plus d'exercer ses goûts artistiques, ni de s'adonner à ses autres inclinations intellectuelles. Il peut cependant consacrer un peu de temps à la géographie qui le passionne, moins à l'histoire qui ne le captive pas.

Plutôt râblé que grand, mais très vigoureux, c'est un sportif accompli. Breton jusqu'au bout des ongles, c'est un ami sûr, même s'il n'est pas très liant de nature. Très combatif, impulsif, voire soupe au lait, il réagit toujours vivement aux sollicitations extérieures qu'il considère parfois comme un défi s'il est personnellement mis en cause. Résolu à en être têtu, il va au bout de ses arguments. C'est un fonceur que l'on n'arrête pas facilement quand il a décidé de faire quelque chose. Il se ferait plutôt débiter en tranches que de manquer à sa parole. Bénéficiant d'une excellente mémoire, sauf visuelle - ce qui lui jouera parfois des tours en société - Il apprend facilement.

---

<sup>90</sup> Voir note 534 en fin du livre V

Penser, enfin, pour lui, c'est parler et il exprime volontiers tout haut son point de vue

Tel est le personnage attachant dont les traits de caractère ne laissent personne indifférent, qui s'installe à Aix-en-Provence le 21 novembre 1941. L'Ecole Spéciale Militaire, reformée dans le cadre de l'armée d'armistice, a en effet été transférée dans cette ville. Elle cohabite dans la caserne Miollis avec l'Ecole de Saint-Maixent.

C'est un endroit austère, dépourvu de toute grandeur, au confort inexistant. Les lavabos du rez-de-chaussée exhibent une interminable rangée de robinets d'eau froide exclusivement, coulant dans des auges en zinc. Les lieux d'aisance sont à l'extérieur, montés sur piédestal, à l'abri des intempéries mais puissamment aérés par la moindre brise. Pas de chauffage, les poêles modèle intendance resteront sans combustible la première année : il n'y aura pas de seconde.

L'alimentation, déjà restreinte, brave sans succès la faim de jeunes loups jamais rassasiés. La nourriture est simple : « la boule à six », soit six cents grammes de pain par jour, quelques centimètres cube de viande, légumes plus abondants mais peu caloriques, rutabagas, topinambours, choux-raves sont rois. Les pommes de terre sont rares, les pois chiches ou cassés, recherchés. La « sardinelle », sorte de filet de poisson indéfinissable, effroyablement salé et bourré d'arêtes, mérite une mention conte spéciale dans l'échelle de la médiocrité.

L'habillement et l'équipement sont d'un autre âge, mais le moral reste excellent. La pénurie de moyens d'instruction n'entame ni la foi ni la confiance des saint-cyriens. Ils croient fermement aux destinées du pays et leur volonté de s'entraîner pour effacer, le jour venu, la défaite de 1940 reste intacte. Il est de fait, et la suite le prouvera<sup>91</sup>, que la majorité des élèves aspire à rejoindre les Forces Françaises Combattantes ou l'armée d'Afrique.

Ils subissent sans broncher les rigueurs d'une exigeante période d'austérité. Certaines innovations du commandement les y aident. Le chant de marche, par exemple, est remis à l'honneur comme puissant moyen de rétablir la confiance et de souder les petites unités.

Quelques nouveautés en matière de bahutage viennent égayer, si l'on peut dire, l'existence des bazars. Ces derniers portent en permanence sur eux des allumettes et du papier hygiénique. Ils ne se déplacent qu'au galop et saluent tout le monde à tour de bras en clamant C'est la vie de château, pourvu que cela dure. Vers trois au quatre heures du matin, sous le harcèlement des anciens et dans un nuage de poussière, ils adoptent la tenue des Thermopyles afin d'étudier en détail les secrets du demi-tour à la yougoslave. Ceci consiste, comme chacun sait, à se retrouver avec la seule baïonnette en cache sexe pour exécuter le mouvement à l'envers en criant à pleins poumons *Stoiadino... vitch* ! Sans parler de la salade de godillots et autres aimables plaisanteries de cet acabit.

---

<sup>91</sup> Voir note 535 en fin du livre V

P. Saindrenan ne gardera pas un très bon souvenir de ces brimades dont l'esprit lui paraît primaire et l'exécution parfois excessive. Il s'inscrit là en faux contre ce que pensait à l'époque son grand ancien, le général Frère.

Au reste les saint-cyriens de l'époque se montrent pressés d'achever leurs études. Leur horizon se limite volontairement à la vie de l'Ecole, à la Tradition et à l'achèvement de leur période d'enseignement. Humiliés par la défaite de 1940, ils croient fermement que la situation du pays est provisoire. Les premières victoires alliées soulèvent un grand espoir. Ils ne parlent jamais de politique et le Maréchal est accepté surtout comme chef de l'armée. La vie au grand air, les marches, les exercices en tous genres dans une nature accidentée développent les muscles et le goût du risque. En somme : peu de temps pour penser, muscles d'acier et ventre vide.

La remise des casos a lieu le 12 mars. Signe de la triste pénurie des temps, il n'y en a pas pour tout le monde. Seule la moitié des élèves pourra l'arborer sur son képi bleu ciel et rouge. Il faut attendre juillet 1942 pour voir apparaître les shakos traditionnels.

Le Triomphe du 1<sup>er</sup> août se déroule en présence du général Préaud. Il comporte, outre la reconstitution traditionnelle du premier Triomphe, le fameux tir au tonneau de 1834, puis une démonstration de crapahut et une évocation de la vie de Charles de Foucauld, parrain de la nouvelle promotion.

Ce baptême laisse cependant un goût amer car, sous d'autres cieux, une poignée de Français Libres vient d'illustrer la renaissance de nos armes. La nouvelle a filtré malgré le silence de la presse. Quelque part dans le désert de Libye, un général français a défié et vaincu celui-là même qui avait enfoncé nos armées sur la Somme. Edwin Rommel croyait en avoir terminé avec les Français ! Eh bien ! Non.

Cette amertume est sans doute également ressentie par quelques-uns des instructeurs. A moins qu'il ne s'agisse plutôt de fierté inexprimée. A l'escadron singulièrement où le général de Galbert a rappelé Louis Pichon du Maroc en juillet 1942 pour lui confier un peloton de la « Charles de Foucauld ».

Pierre a la malchance d'avoir un très grave accident peu après le Triomphe. Une séance d'entraînement sportif tourne mal et il se retrouve à l'infirmerie avec un rein éclaté le 15 août. Il tombe heureusement sur un chirurgien compétent qui réussira à le lui sauver.

Il est dit que cette promotion connaîtra l'humiliation jusqu'au bout. La nouvelle du débarquement allié en Afrique du Nord se répand le 16 octobre. Les anciens viennent de rentrer pour leur seconde année. L'Ecole est consignée mais la cérémonie de bénédiction des sabres est maintenue

Trois jours après, les troupes allemandes pénétrant en zone *nono* : les élèves sont mis en état d'alerte à 09.00h. Les sacs sont faits et les pistolets-mitrailleurs distribués une heure plus tard. L'ordre de remonter dans les dortoirs survient brutalement à midi alors que tous s'apprêtaient à en découdre. Un petit cos note -. Découragement complet.

Les Allemands sont à Aix le lendemain.

La vie de l'Ecole devient complètement surréaliste à partir du 27 novembre. Ce jour-là, à 08.30h, un détachement ennemi pénètre dans la cour Wagram, grenades à la main, et met ses mitrailleuses en batterie à toutes les issues. A 11.30h les commandants de compagnie annoncent les larmes aux yeux que l'armée française est démobilisée et qu'il faut rendre les armes. Une espèce de rage s'empare des élèves qui les sabotent avec acharnement.

Une vie factice s'installe jusqu'au 5 décembre. Les sentinelles boches sont doublées par les élèves qui ressentent durement cette nouvelle humiliation. Les bazars reçoivent leurs casos sans aucune cérémonie la veille de la fermeture. Le colonel donne le nom de « Croix de Provence » à la promo des jeunes. Quel symbole !

Le dernier jour, enfin, les derniers saint-cyriens d'une époque malheureuse quittent l'Ecole, colonne par six, le sabre à la main. Placé en congé d'armistice puis démobilisé, le Premier Bataillon de France a vécu et rentre dans ses foyers.

Il n'a cependant pas dit son dernier mot, loin de là. Ses officiers ne tarderont pas à se trouver engagés dans les grandes aventures de la Libération.

De l'autre côté de la mer, modestement mais avec la passion des causes justes, la relève et le maintien de la Tradition sont d'ores et déjà assurés au sein d'une autre Ecole. Le flambeau, jusque-là fièrement tenu par cent vingt-huit promotions, n'a pas roulé au sol. Une nouvelle phalange d'officiers est déjà issue depuis cinq mois de l'Ecole des Cadets de la France Libre. La promotion suivante s'apprête à célébrer son propre Triomphe au moment même où Aix-en-Provence ferme ses portes. Saint-Cyr ne saurait mourir.

Ces tragiques événements renforcent, s'il en était besoin, la décision de Pierre Saindrenan de combattre le plus tôt possible. Il est Breton, c'est donc de Bretagne qu'il partira. Où ?

En Angleterre bien sûr ! Mais c'est plus vite dit que fait. Il faut d'abord passer l'ex-ligne de démarcation, maintenue un temps par les Allemands. Or Pierre transporte un pistolet mitrailleur en pièces détachées dans sa valise. Ils n'ont pas tous été rendus le 27 novembre. Il est accompagné de plusieurs condisciples, Ch. Truchis de Varenne, Louis de Guibert et Yves Faury l'accompagnent. Ils veulent traverser la Manche le plus rapidement possible.

Ce n'est que bien plus tard qu'ils trouvent, en la personne d'Ernest Sibril, constructeur de bateaux pendant toute l'occupation, le moyen d'embarquer à Carantec le 29 mai 1943. Vingt-huit passagers dont un aviateur américain, quatre officiers français et une femme, Yvonne Pétrement, font partie du convoi.<sup>92</sup> Il y a en effet deux embarcations pour un effectif si important : le Météor et le Kermor. C'est l'un remorquant l'autre qu'ils réussissent à franchir la Manche. Le pistolet mitrailleur est resté en Bretagne : on peut penser qu'il fera dans peu de temps le bonheur de quelque résistant.

Pierre et ses amis sont bien entendu costumés en pêcheurs. C'est parfait pour une telle traversée clandestine mais c'est sans compter avec le temps. La voile de son bateau, fraîchement teintée de rouge, ne résiste pas aux grains qui s'abattent de temps à autre. Elle déteint allègrement. Aussi les quatre amis ont-ils une drôle d'allure quand ils débarquent à Plymouth le 30 mai. Ils mettront un moment à perdre leur aspect de Sioux égarés. Arrivés à Londres quatre jours plus tard, leur tenue est carrément exotique et provoque de discrets haussements de sourcils chez les Britanniques les plus compassés.

En bons lecteurs d'Alexandre Dumas et, bien qu'ils soient quatre, leur message de bonne arrivée à la BBC reprend le premier vers du Pékin de Bahut :

-. Trois Saint Cyriens sont sortis de l'enfer

---

<sup>92</sup> Voir note 536 en fin du livre V

## Chapitre 52 - 21 septembre 1942. Ce soir, t'attendons...

Un article paru dans le journal « L'Union » du 14 mai 1965, sous la plume de Robert Noël, retrace l'évasion de Louis Chadrin, du Révérend Père Jacques Guillet et de l'Abbé Gaston Philipson. Après avoir décrit les événements qui les ont menés au camp B377, l'auteur poursuit :

" Grâce à l'adjudant Louis Chadrin la route de Stockholm s'est ouverte à l'évasion en septembre 1942 (...)

Son désir : regagner la France ou une puissance alliée et, de là, reprendre la lutte. Le camp est disciplinaire car on se doute bien que c'est surtout la mauvaise volonté qui amène ces gens à n'avouer aucune profession. Pourtant, on leur en impose une et l'adjudant Louis Chadrin est employé à Rostock, chez un menuisier. Malheureusement, un de ses camarades de captivité avec qui on le sait en parfaite intimité, tente « la belle ». L'adjudant Chadrin est dès lors soupçonné de complicité et étroitement surveillé. Il a malgré tout maintenu un contact permanent avec les prêtres cantonnés à Warnemund et entretient même avec eux une correspondance régulière. Ce sont les hommes de corvée qui se chargent du courrier. Depuis la fuite de son camarade qui a suivi la filière traditionnelle vers la France, Louis Chadrin a compris qu'il est épié et que cette voie n'est plus la bonne. Par quelle autre la remplacer ? Warnemund n'est-il pas le point de départ pour la Baltique, donc pour la Suède, territoire neutre et, peut-être, par conséquent, hospitalier à des fugitifs ?

Il ne s'agit pas d'un coup de tête. Louis Chadrin a soigneusement étudié son projet avec l'aide du R.P. Jacques Guillet et de Gaston Philipson. Tous deux cantonnés à Warnemund, sont chargés de surveiller les départs des wagons sur le ferry-boat. Il n'en existe qu'un, si bien que les wagons restent de quatre à six jours dans la gare de triage. Comment choisir le moment propice ? Observer d'abord, prévenir Chadrin ensuite. Par quelle voie ? Le courrier habituel que transporte la corvée. Depuis plusieurs mois des messages parfaitement anodins ont été transmis de cette façon à seule fin de contrôler la valeur de la filière. Elle s'est avérée excellente.

L'observation des départs a permis de noter plusieurs points d'importance capitale. Il faut monter dans un wagon trois jours après son arrivée à la gare pour n'avoir pas à y séjourner trop longtemps. Les wagons sont plombés et les plombs vérifiés à plusieurs reprises sur le parcours.

Il faudra donc en choisir un à tabatière non grillagée : on déplombera la porte par où pénétreront deux fugitifs. Quant au troisième, tiré par les ceinturons de ses camarades, il sera introduit par la tabatière après avoir remis en place les plombs coupés. Pour le jour « J », le rendez-vous est fixé dans une cabane de la gare qui sert d'abri aux outils.

Le 21 septembre 1942, Louis Chadrin a terminé sa journée de travail à la menuiserie et rentre au camp vers dix-sept heures. La corvée est revenue de Warnemund. Rien. On fait une partie de basket et, soudain, un des hommes de corvée, Michel, s'écrie :

-. Oh ! Louis, j'ai un mot pour toi, j'allais oublier.

Ce n'est pas un message de routine. Il ne porte que ces mots :

-. Ce soir t'attendons. "

Jacques Guillet raconte à son tour :

-. Depuis quelque temps, l'adjudant allemand insistait auprès de Louis pour qu'il lui fit un cadre en bois décoré pour y mettre la photo de sa femme. Louis refusait régulièrement. Ce soir-là il va trouver son collègue et lui déclare qu'il est enfin décidé à lui faire ce cadre, mais que ne pouvant faire ce travail clandestin chez son patron, il ne pouvait le faire qu'au camp, en allant prendre les outils nécessaires chez le menuisier. Enchanté, l'Allemand lui remet son vélo et lui ouvre la porte du camp, alors que nous n'osions plus l'espérer.

Robert Noël poursuit son récit :

" (...) A l'atelier il passe ses habits civils sur lesquels il remet la défroque de KG (Krieg Gefangene). A bicyclette jusqu'à Warnemund : une trentaine de kilomètres. La nuit tombe. Les patrouilles de relève de la DCA sillonnent les routes. En voici une. Le prisonnier va être repéré. Un enfant passe à vélo, il l'aborde et lui baragouine les quelques mots d'allemand qu'il connaît en roulant à ses côtés. La patrouille est passée sans méfiance : il n'est pas rare de voir les prisonniers accompagnés par les enfants de leurs employeurs. Il faut traverser une vaste zone éclairée pour gagner la cabane du rendez-vous. Lentement, normalement... Non Chadrin n'en peut plus et c'est en courant qu'il passe, bondit, se terre sous un wagon. Personne ne l'a remarqué. Il gagne la cabane. Plus un poil de sec, dit-il lui-même. Il est 20.00h, Jacques Guillet et Gaston Philipson sont encore là à l'attendre.

Les trois évadés profitent du bruit d'un train entrant en gare pour déplomber le wagon et y pénètrent comme prévu. Ils font immédiatement l'inventaire du contenu : des bâches et des extincteurs destinés à l'armée allemande qui combat en Finlande. Excellent, les bâches pourront les dissimuler en cas de fouille. Et c'est l'attente du départ.

Des locomotives passent, manœuvrent, accrochant une rame qui s'en va. Ils sont montés dans le wagon le mercredi soir. Il ne bougera pas avant le lundi suivant.

Durant des heures les avions britanniques pilonnent les environs de la gare de triage où sont cachés les fugitifs. Ce qu'ils ne savent pas c'est que la RAF a lancé dans la Baltique des mines parachutées. Les Allemands interdisent le départ du ferry jusqu'à ce que le dragage soit terminé.

Il l'est enfin, mais ce sont les trains de vivres ou prioritaires qui l'empruntent les premiers. Et c'est l'interminable attente en gare avec l'eau qui se fait rare et le bruit incessant de la pompe qui alimente les locomotives et qui ruisselle juste à côté. Il faut résister à la tentation de sortir. Il faut tenir. La distribution de quelques précieuses gouttes à lieu à midi et à sept heures.

Enfin, le train part. Au passage des frontières, les plombs des wagons sont vérifiés, mais aucune fouille n'est effectuée. La Suède. Comment les fugitifs vont-ils être accueillis ? C'est là que leur plan fait place à l'improvisation. Ils ont, bien sûr, les outils nécessaires pour faire un trou dans le fond du wagon, que Chadrin a volés à la menuiserie avant le départ, mais où aller ? Ils optent pour le consulat britannique, incertains de l'attitude des autorités françaises en Suède.

En gare de Helsingborg, premier arrêt du ferry en Suède, il reste un demi-litre d'eau que les évadés utilisent pour se raser. Les plombs vont certainement être vérifiés comme d'habitude. Non, la porte s'ouvre. Le bond sous les bâches n'a pas été assez rapide. Les trois fugitifs sont découverts. Que va t'on faire d'eux ? D'abord les diriger sur Stockholm pour les mettre en prison dans une cellule de condamnés à mort, jusqu'à ce qu'il soit bien établi qu'ils ne sont pas des agents allemands. On leur accorde quand même une carafe d'eau. Ils sont complètement déshydratés. Chadrin a perdu neuf kilos durant ces dix jours.

Les vérifications sont enfin terminées. Les trois hommes, libérés, habillés, copieusement nourris, prennent contact avec les autorités britanniques. Ils n'ont cependant pas oublié leurs camarades du commando B377. Ils veulent leur signaler cette voie de la liberté qu'ils ont découverte. Quelques jours après leur arrivée à Stockholm, Chadrin réussit à faire accepter par la Croix Rouge suédoise un paquet de cigarettes qui sera joint à un colis destiné à Michel André. Sur le paquet la mention « pour Michel » ; à l'intérieur, une cigarette vidée de son tabac contient quatre feuillets portant toutes les indications pour réaliser l'évasion :

- Ne vous préoccupez pas des vêtements civils, ne vous munissez pas d'argent, vous serez bien accueillis en Suède.

Les renseignements ne tardent pas à être utilisés. Michel André s'enfuit par la même voie, d'autres le suivent. Il faut compter soixante à soixante-dix prisonniers qui réussirent à emprunter cette filière pour gagner la Suède puis les pays alliés (...)

C'est cette évasion de Louis Chadrin et de mes compagnons qu'a retracé le film passé dimanche soir à la télévision. Michel André, qui en est le réalisateur et l'un des acteurs, tient approximativement le rôle qu'a joué dans la réalité l'adjudant Louis Chadrin. (...)

L'aventure que ces trois hommes ont vécue est pour chacun d'eux inoubliable. Cette dédicace de Michel André, écrite sur la lettre qu'il avait failli oublier de remettre à Louis Chadrin en est la meilleure preuve :

- . Quel souvenir que ce mot, après quinze ans ! Boîte aux lettres à retardement, je ne savais pas en te le remettant qu'il m'ouvrait la voie qui allait faire entrer en moi l'idée de la liberté.

## Chapitre 53 - 15 décembre 1942. Les Canadiens de Miranda

Après quelques pérégrinations dans le Sud-Ouest de la France, Jean Sourieau parvient à Brive où se reconstitue un régiment de l'armée d'armistice, le 41<sup>e</sup> RI. C'est là qu'il entend pour la première fois parler du général de Gaulle. Deux événements vont coup sur coup orienter son existence.

Une désagréable mission lui est d'abord confiée. Il est chargé d'accompagner à Montpon un certain nombre de militaires démobilisés. Parvenu à la ligne de démarcation, il remet la liste des noms aux Allemands et s'assure que ses hommes partent librement. Mission accomplie sans problèmes, le fait qu'il refuse de saluer son homologue teuton mis à part. Cela lui vaut une furieuse algarade d'un colonel français chargé des transports. Il est obligé de repartir clandestinement à Brive où son chef de corps et ses camarades approuveront son attitude et ne l'estimeront que plus.

Le second incident concerne un lieutenant d'active dont il a déjà entendu parler. Précédé d'une réputation de grand courage et porteur de la Légion d'Honneur, cet officier vient chercher des bagages entreposés à Brive au moment de la mobilisation :

- . Tout est en ordre, rien n'a été perdu ?
  - . Non, je vous remercie. Puis-je avoir quelqu'un pour m'aider à emporter ceci à la gare ?
  - . Bien sûr. Je m'en occupe.
- Les bagages chargés, Sourieau, accompagne son visiteur jusqu'à son compartiment et, poliment, s'enquiert :
- . Où êtes-vous affecté maintenant ?
  - . Nulle part, répond l'autre.
  - . Comment cela ? Je ne comprends pas
  - . Je suis juif, on m'a chassé de l'armée. De nouvelles lois ont été passées : ne le saviez-vous pas ?
  - . Mais c'est scandaleux : surtout pour un homme comme vous.

Que peut-on dire devant cette injustice inadmissible ? Sourieau est atterré. Il ne peut croire qu'un gouvernement dirigé par un maréchal de France pouvait agir de manière si indigne. Et pourtant, renseignements pris, ces lois nouvelles existent bel et bien. On a délibérément créé en France une catégorie de sous-citoyens : exactement comme en Allemagne. Le régime se déshonore et remet par-là même en question la fidélité qui lui être due.

Un insensible détachement envers la hiérarchie se produit dans son esprit. Il n'est pas possible de rester tranquillement dans la routine militaire d'un temps de paix artificiel alors que la guerre continue. On ne peut pas demeurer en spectateur sur le bord du chemin il faut faire quelque chose !

Le désir d'agir pour cesser d'être prisonnier et passif dans son propre Pays se fait peu à peu jour dans son esprit. La chance veut – outre son mariage le 24 février 1941 – qu'il rencontre un certain capitaine Vaujour avec lequel il sympathise rapidement. Leurs conversations portent sur de nombreux sujets et Sourieau s'aperçoit bien vite qu'il s'agit là, en fait, d'un habile interrogatoire. Les événements politiques sont au centre des questions évoquées. Vaujour lui raconte, pour le mettre en confiance, qu'il s'est récemment évadé d'un camp de prisonniers. Il avait refusé de donner sa parole d'officier de s'en abstenir. Le tour pris par ses dires est tel que mon interlocuteur n'est guère surpris quand il lui propose une mission clandestine. Il s'agit de trouver des caches sûres pour une partie des centaines de tonnes d'armement stockées dans les usines. Elles sont en attente de livraison et il faut mettre ces armes à l'abri.

J. Sourieau accepte bien entendu d'enthousiasme et se lance immédiatement dans cette entreprise délicate, fatigante et dangereuse. Elle demande beaucoup de soin et de patience. Il ne peut l'entreprendre qu'en dehors des heures de service. Ses samedis et dimanches sont consacrés à de longues et lointaines tournées à bicyclette. Il rencontre toutes sortes de gens : en particulier des résistants, des vrais. Témoin ce curé de village qui accepte de cacher quatre fusils-mitrailleurs dans son clocher. Les livraisons se font essentiellement de nuit, grâce à des camions gazogènes dont les occupants, armés jusqu'aux dents, sont bien décidés à ne pas se laisser arrêter en cas de mauvaise rencontre.

Ainsi entré dans le cercle de l'Organisation de Résistance de l'Armée (ORA)<sup>93</sup> sous les ordres du commandant Feyfant, chef du réseau, le jeune sous-lieutenant ne peut s'empêcher, au terme de longs et pénibles efforts de constater que :

-. Nous n'avons pu stocker que quelques armes.

L'ambiance générale se détériore graduellement alors que les responsables de l'administration, que l'on soupçonne de sympathies envers la Résistance, sont progressivement épurés. Les appuis se font rares. Les Allemands ayant envahi toute la France, il devient urgent de disparaître. L'ennemi possède la liste partielle des membres de l'ORA grâce à Vichy. Le chef du réseau doit se réfugier dans une clinique amie sous un faux nom pour ne pas être arrêté. L'épouse du lieutenant Guédin sera emprisonnée et déportée. Le capitaine Billot, leur chef direct, le sergent-chef Minet, le sergent Fauvel et J. Sourieau décident de gagner la France Libre par l'Espagne. Difficile décision pour ce dernier qui laisse derrière lui une petite fille et son épouse qui attend leur prochain enfant.

---

<sup>93</sup> Voir note 537 en fin du livre V

Ils se préparent au voyage sous l'apparence d'un groupe de quatre sous-officiers. Ils sont munis de vrais documents de démobilisation, établis sous de faux noms. Ils regagnent - sur le papier - leurs familles dans la région de Tardets dans les Basses-Pyrénées. Leurs tenues de montagnards ne surprennent personne au milieu du mois de décembre et ils trouvent facilement l'auberge de M. Soulet au bord du gave. Celui-ci appartient à l'une des filières d'évasion de l'ORA et leur sert un bon repas en attendant le passeur. Dominique, un athlète de quarante ans qui en paraît vingt-cinq, vient les voir le lendemain matin. Ses recommandations sont brèves : pas d'armes, pas d'argent français, des vivres sous petit volume, de bonnes chaussures et :

- . Vous me donnerez huit cents francs par personne.
- . Cela ne me paraît pas bien cher pour les risques que vous courez.
- . Vous allez vous battre, vous : les autres paieront pour vous !

Il se charge des francs en excédent qui parviendront aux familles au franc près. Dominique reprend :

- . Rendez-vous ce soir - il explique exactement où - nous devons marcher deux nuits de suite, sans nous arrêter avant la frontière espagnole.
- . Il y a de la neige ?
- . Oui, et le terrain est difficile, mais vous êtes entraînés vous autres.
- . Et à la frontière ?
- . J'ai un ami espagnol, très sûr, qui vous guidera. Si vous êtes pris par la Guardia Civil, vous êtes Canadiens ou Anglais et vous devez demander la protection de votre consul.

Jean Sourieau réalise que cela ne va pas être commode quand le reste du groupe arrive au rendez-vous. Il n'est pas équipé pour la marche en tout terrain. Il y a là une dizaine de Français d'Afrique du Nord, de Juifs et de civils divers, visiblement sans entraînement. Ils sont en outre encombrés d'énormes valises et de longs manteaux. Ils sont prêts pour une promenade en ville : aucunement pour ce qui les attend.

L'ascension commence à la nuit tombée et, très vite, la fatigue se manifeste. On marche dans la neige fondue : il n'y a rien de plus harassant. Il faut aider les plus faibles et porter des bagages souvent superflus : certains voltigent dans quelque fossé. La journée suivante, passée dans une bergerie abandonnée, apporte quelque repos. On ne peut cependant faire de feu. Il n'y a pas de vent et une spirale de fumée blanchâtre se verrait de loin sur le ciel assombri par l'altitude.

La neige tombe sans arrêt au cours de la nuit suivante. Certains, complètement épuisés, veulent se coucher dans la neige et rester là un moment. Ce serait pour toujours. Il n'en est pas question : sauf à mourir à brève échéance. Là encore il faut menacer, houspiller, soutenir et encourager les moins résistants et perdre ainsi beaucoup de temps. L'itinéraire qu'emprunte Dominique passe par le sommet du pic des Escaliers.

Il est nécessaire de se hisser péniblement à travers de dangereux éboulis pour échapper aux patrouilles allemandes. Heureusement peu familières avec la montagne, elles ne quittent pas les sentiers.

La nuit, bien noire, la neige et le grésil qui fouette les visages, se conjuguent pour rendre l'ascension extrêmement pénible. C'est en plein jour, car ils ont pris du retard, que la petite troupe, totalement épuisée, débouche en lisière de la forêt d'Iraty en Espagne. Le délai est largement dépassé et le guide espagnol a disparu depuis longtemps. Dominique ne se démonte pas, va cacher discrètement un gros sac bourré d'articles de contrebande, leur donne quelques indications sur le chemin à suivre et, hop ! le voilà disparu.

Arrêté presque immédiatement par la Guarda Civil, le groupe des émigrés est interrogé par un vieillard édenté, ex docker à San Francisco, que le capitaine des carabiniers a bombardé au rang d'interprète. Cette soudaine promotion lui fait tellement plaisir qu'il proclame sans sourciller à son chef que Harry Cover - c'est l'ironique pseudonyme choisi par Sourieau - et ses compagnons sont d'authentiques Canadiens. Il ajoute même pour faire bonne mesure qu'ils ont été faits prisonniers au cours du raid de Dieppe.<sup>94</sup>

De prisons en interrogatoires, le groupe atteint la *Carcel Modelo* de Pampelune, établissement bien connu de nombreux évadés de l'époque. Ils sont transférés à *Miranda del Ebro* au bout d'une quinzaine. Les quatre compagnons séjournent environ quatre mois dans cet immonde camp de concentration. Honte du régime de Franco, ils s'en souviendront longtemps. L'inefficacité espagnole du moment y dispute à la saleté, la faim, le froid et le manque d'hygiène.

En avril 1943, J. Sourieau peut reprendre son véritable nom à la faveur de sa libération. Il arrive à Algésiras, via Madrid, pour embarquer sur le Santa Rosa : paquebot américain transformé en transport de troupes. N'y montent que ceux qui ont choisi la France Libre : la plupart en fait.

L'état de saleté repoussant dans lequel se trouvent leurs nouveaux passagers révulse la marine américaine. Promptement déshabillés, douchés, désinfectés, rasés, soignés, pansés et habillés, les voici de nouveau des êtres humains. Leurs vêtements sont hâtivement jetés à la mer sans autre cérémonie.

Il y a huit cents Français sur le Santa Rosa quand un personnage de marque vient leur rendre visite. Jean Sourieau raconte :

- Etant en rade de Gibraltar depuis quelques jours les officiers sont avertis par le colonel Breuillac que le Général, de passage, va venir parler aux passagers du navire. Les Polonais, de service ce jour-là, demandent à lui rendre les honneurs à la coupée. Le commandant du Santa Rosa bien qu'il ignore qui est de Gaulle et qu'il se méfie des Polonais, donne son accord.

---

<sup>94</sup> Voir note 538 en fin du livre V

A l'heure dite, de Gaulle arrive, monte la coupée et est accueilli « à la polonaise » par un triple hurra... Le commandant, inquiet du vacarme, croit à une mutinerie. On le rassure. Le Général parle (...) Il est heureux de les accueillir :

-. Enfin vous voilà ! dit-il.

-. Des paroles nettes, tranchantes, sans le moindre soupçon de démagogie.

Aux côtés de J. Sourieau, un camarade murmure même :

-. Mais il nous engueule ! Ça me plaît !

L'allocution, brève mais énergique, s'achève par une vibrante Marseillaise reprise en chœur avec le chef de la France Libre.

Le lieutenant Sourieau rejoint sa cabine en vue de Greenock et y retrouve Jean Le Roux:

-. Un de mes braves amis de Miranda, un Breton, en train de rassembler ses affaires, racontera-t-il.

Jean va en effet descendre avant tout le monde, une vedette spéciale l'attend à l'échelle de coupée. Son camarade s'étonne de ce traitement particulier. Il lui faudra attendre dix ans avant de savoir qui était réellement ce bon compagnon.

-. Il prétendait être étudiant à Toulouse, dans une école d'électricité et disait vouloir rejoindre de Gaulle. C'était un jeune homme tranquille, d'humeur égale, serviable, ne se mettant jamais en avant, qui semblait être uniquement préoccupé par ses études. En réalité, il avait pendant plus d'un an exercé des fonctions importantes et dangereuses en Bretagne, au milieu des forces allemandes.

Sur la foi de renseignements erronés, J. Sourieau croira longtemps que Jean Le Roux avait été plus tard fusillé par les occupants.

Le traditionnel passage à Camberwell se traduit d'abord par la formalité de la biographie. Isolé dans une petite pièce, chacun doit consigner un maximum d'informations sur lui-même, sa famille, ses études, son enfance et ses souvenirs personnels. Tous les domaines y passent. La mémoire à sec de réminiscences, l'intéressé remet son pensum au gardien après des heures de concentration et de multiples tasses de thé. Deux ou trois jours après, trois gentlemen courtois mais fermes, parfaitement francophones, s'efforcent de piéger les arrivants et leur font minutieusement recouper les détails de leur curriculum.

Cette épreuve heureusement franchie, Jean Sourieau se retrouve devant le général Legentilhomme<sup>95</sup>. Quelques aménités d'entrée en matière et :

-. Vous avez droit, Sourieau, à une permission d'un mois en raison de votre internement en Espagne, mais j'ai un problème.

-. Lequel, Mon général.

---

<sup>95</sup> Voir note 539 en fin du livre V

- J'ai une trentaine de jeunes engagés sur les bras. Ce sont de futurs élèves aspirants, actuellement au camp de Camberley. Ils viennent de tous les coins du monde, deux d'entre eux ont même trouvé le moyen de s'emparer du yacht du gouverneur de la Martinique pour venir ici.

- Je vois, Mon général. Vous n'avez pas d'instructeur.

Exactement, et il me faut un officier d'active, ayant combattu de surcroît. Qui plus est, il me le faut immédiatement.

- D'accord mon Général, je renonce à cette permission

Jean Sourieau, arrivé à Camberley au début de juin 1943, ne regrettera jamais cette décision. Tous ses élèves sont jeunes, volontaires, patriotes, décidés et capables. Ils ont vécu des aventures risquées pour la plupart et n'ont rejoint la France Libre qu'après mille difficultés. L'opposition de leur famille, de leur milieu, les condamnations, les séjours en prison sont les moindres de leurs aventures. La plupart d'entre eux y a gagné une rare expérience de la vie.

Jean Sourieau rallie l'Ecole des Cadets avec ses ouailles au mois d'août après avoir eu la fierté de défiler en tête de son peloton à Londres à l'occasion du 14 juillet 1943. Il y prend le commandement d'une section d'instruction dans laquelle se retrouvent la plupart de ses élèves de Camberley et gardera un souvenir lumineux de cette expérience :

" *C'est un des plus beaux commandements que j'ai eu de toute ma carrière,* " dira-t-il.

## Chapitre 54 - 4 juin 1943. Quand viens-tu nous rejoindre ?

L'usine Péchiney de Tabert, à Tarascon-sur-Ariège, compte un nouveau collaborateur depuis janvier 1943. Louis Pichon<sup>96</sup>, installé là en famille, y trouve tout à la fois bon accueil de la part des ingénieurs de l'établissement, les fonctions de directeur de la formation professionnelle - il est décidément doué pour l'instruction - et un peu de calme après de si nombreuses péripéties.

Rapatrié de Syrie vers la France avec son régiment de Spahis, il avait passé quelques mois dans le Sud de la métropole. A Tarbes d'abord, où il occupait ses loisirs à cacher des armes en prévision d'une future reprise des combats, puis à Montauban. Il était ensuite reparti au Maroc en famille avec son unité. Installé à Meknès, le 1<sup>er</sup> Spahis avait pu s'y réarmer, toucher un nouvel équipement, se réorganiser et reprendre l'instruction avant de s'installer à Rabat.

C'est de là que le lieutenant Louis Pichon, rappelé en France, avait assisté aux derniers instants de Saint-Cyr à Aix-en-Provence. Il est en mesure de témoigner de l'ardeur de cette ultime promotion qui comptait bien reprendre le combat contre l'Allemagne. Mais, s'était-il demandé : quand et comment la prestigieuse institution renaîtra-t-elle ?

Ses occupations civiles, indispensable intermède après la dissolution de l'armée d'armistice, ne sont pour lui qu'un pis-aller provisoire. Les alliés ont débarqué en Afrique du Nord. Nul doute que les divisions françaises n'y soient bientôt réarmées, modernisées et engagées contre l'ennemi de toujours. Pichon compte bien rejoindre son régiment au Maroc. Il y parviendra, mais après maints détours inattendus.

Percevant lucidement le côté aventureux de cette entreprise, il entreprend le voyage de Bretagne pour embrasser son père et lui faire part de ses projets. C'est là, grâce à la proximité de l'Angleterre, que la France Libre va, pour la seconde fois, s'adresser à lui. C'est en effet un message de la BBC, entendu au milieu de l'intense brouillage habituel, qui vient l'apostropher :

- . Mon grand Louis, quand viendras-tu nous rejoindre ? lui demande Alain de Boissieu sur les ondes.

Bien que la Grande-Bretagne ne soit pas précisément son but, Louis Pichon s'engage à fond dans le convoi de ceux qui souhaitent y retourner ou y parvenir. La résistance est décidément une habitude de famille<sup>97</sup>.

---

<sup>96</sup> Voir note 540 en fin du livre V

<sup>97</sup> Voir note 541 en fin du livre V

A peine est-il installé à Tarascon qu'un membre du réseau Notre Dame prend contact avec lui : on peut au premier abord faire confiance à un officier de carrière. Ce réseau est spécialisé dans l'évacuation d'aviateurs alliés et de réfugiés de toutes origines. Il organise chaque mois deux passages à travers les Pyrénées : quatre-vingts à cent personnes à la fois. On a besoin d'un bon organisateur en bout de ligne pour assurer l'accueil, l'hébergement, le rassemblement au jour dit et la mise en route de ces importants contingents. C'est un rôle dangereux, les Allemands sont de plus en plus vigilants et ils commencent à mieux connaître la montagne. Plusieurs membres du réseau ont déjà été arrêtés, puis déportés. Louis Pichon est d'accord, on peut compter sur lui.

Tout se passe sans anicroches jusqu'à un certain soir du 4 juin 1943. Les gendarmes de l'endroit viennent, la nuit tombée, le prévenir que les Allemands doivent venir l'arrêter le lendemain matin. Il n'y a pas une seconde à perdre. Il quitte immédiatement Tarascon, laissant là son épouse, ses deux filles et le futur rejeton qui arrivera sous la forme d'un beau garçon quinze jours plus tard. Il rejoint à marche forcée, en pleine nuit, l'un des deux convois d'évadés qu'il a lui-même mis en route quelques heures plus tôt. Il a eu la main heureuse car la Feld Gendarmerie intercepte l'autre convoi, le plus important. Elle ouvre le feu sur les fugitifs : la plupart sont abattus sur place. Le sien est d'ailleurs mitraillé de loin mais ce tir fichant inefficace ne provoque qu'un bras cassé.

Etant partis des grottes de Niaux, ils passent la nuit en montagne, sur le territoire d'Andorre. Pichon s'est échappé en même temps qu'un sous-officier natif d'Oran, du nom d'Olivares. Celui-ci parle parfaitement l'espagnol, ce qui facilite considérablement les choses. Ils prennent le train à Seo d'Urgel et parviennent à Barcelone vers le 10 juin. Leur trajet se déroule sans encombre à la faveur d'une rencontre fortuite. Trois jeunes filles sont assises sur un banc près de la gare de Seo. Ils lient conversation, sympathisent et ce sont elles qui vont se procurer les billets, les accompagnent dans le train et les mènent au consulat britannique de Barcelone après quatre heures de trajet.

Les autorités anglaises savent dans quel réseau œuvrait L. Pichon et engagent les fugitifs à gagner la côte atlantique. Ils les aideront, mais sans pour autant les prendre entièrement en charge. C'est ainsi qu'ils partent à pied, à trois - on leur a adjoint un autre évadé - et couvrent un bon millier de kilomètres jusqu'à la frontière portugaise. On leur a procuré de l'argent et indiqué quelques-uns des gîtes où ils peuvent s'arrêter : Valladolid et Zamora en particulier. Un guide leur fait franchir la frontière portugaise mais ils sont immédiatement emprisonnés à Porto. Ils y restent un mois et sont ensuite transférés à Lisbonne. Ils n'y séjournent que trois jours. Heureusement car leurs compagnons de cellule sont des aviateurs allemands abattus. Ils s'ignorent, bien entendu.

C'est par la voie des airs que L. Pichon parvient en Grande-Bretagne avant de goûter aux joies de Patriotic School. Il est longuement interrogé sur la Bretagne, tant pour vérifier son identité que pour obtenir de lui de nombreux détails sur cette côte qu'il connaît si bien. Le nom de son père, également membre du réseau Notre Dame, lui sert de sésame car il est connu des Britanniques.

Parvenu en Grande-Bretagne un peu par hasard, Pichon espère bien y trouver rapidement le moyen de regagner le Maroc. N'y a-t-il pas des liaisons régulières ? Il va être déçu.

Le général Monclar qui le reçoit peu après les fastidieux interrogatoires qu'il vient de vivre, est on ne peut plus clair

- . Mes respects, Mon général.

- . Asseyez-vous Pichon. Avez-vous déjà signé votre engagement ? Vous avez un camarade de promotion ici, de Boissieu.

Pichon choisit de répondre à la question la plus facile

- . Je sais, Mon général, il m'a adressé un message à la BBC, mais ce n'est pas pour cela que je suis ici.

- . Expliquez-vous

- . Du Portugal où j'étais il y a quelques jours, il a été impossible d'aller au Maroc où se trouve mon régiment.

- . Les Spahis ?

- . Oui, et je voudrais les rejoindre le plus vite possible.

- . Pas question ! Du moins pour l'instant. Nous avons besoin de vous ici et c'est urgent.

Louis Pichon sent le coup venir, on va encore lui confier une tâche d'instruction : maudite soit cette étiquette qui lui colle au dos.-.

- . Le Général a créé ici une école d'officiers en 1941, reprend Monclar. Elle marche très bien, nous en faisons un petit Saint-Cyr de guerre. La plupart des instructeurs sont des cyrards comme nous. Il nous en manque un pour la prochaine promotion. Je vous affecte à Ribbesford.

- . Mais, Mon général, je ne suis pas Français Libre. On pourrait même dire que c'est tout le contraire après la Syrie. Vous le savez : vous y étiez vous-même.

- . Tout cela est oublié Pichon, je suis certain que nous débarquerons tous ensemble en France d'ici un an. C'est cela qui compte. D'ailleurs je ne vous donne pas le choix.

- . Bien, Mon général, mais au moins puis-je vous demander de m'autoriser à gagner le Maroc et mon régiment à la fin de cette session ?

- . D'accord ! Si rien d'extraordinaire ne se produit d'ici là. Allez-vous présenter au commandant Beaudouin. C'est un homme remarquable. Vous pouvez y être demain. Bonne chance !

## NOTES DU LIVRE V

### 501. Le bal des condamnés à mort.

Cette festivité qui promettait d'être joyeuse, nous est connue par une note de service en date du 14 août 1940, émise par l'état-major des FFL.

" Le chef d'état-major apprend que certaines manifestations seraient prévues pour le 15 août à l'occasion de l'expiration du délai imparti par le gouvernement de Vichy aux Volontaires pour regagner la France. L'une d'elles serait un « bal des condamnés à mort ».

Le chef d'état-major croit inutile de rappeler aux officiers que des règles élémentaires de décence leur interdisent (sic) de prendre part ou de se prêter à des manifestations d'un goût aussi douteux. "

Signé Pierre Tessier.

NB : Scrogneugneu ! Pourquoi diable le rappeler si c'est inutile ? Réf : SHAT, 4 P23. NDLA.

### 502. Les compagnons de Louis Chadrin

Les inséparables compagnons de captivité et d'évasion de Louis Chadrin étaient l'Abbé Gaston Philipson et le Révérend Père Jacques GUILLET.

### 503. La famille de Cabrol

La famille de Cabrol, autrefois protestante, est originaire du Gard. L'auteur de cette famille, Pierre de Cabrol de Mouté, né à Nîmes en 1769, major, Chevalier de la Légion d'Honneur, mort en 1819, fut créé Chevalier de l'Empire par lettres patentes du 18 décembre 1810. Alfred Joseph de Cabrol, né en 1818, attaché d'ambassade, maire de Jouy-en-Josas, marié à Mlle Mallet, décédé en 1883, fut connu sous le titre de baron, aujourd'hui porté par son fils.

Armes : "Coupé d'or à une cuirasse de sable et de sinople à une barrière soutenue d'argent, à la bordure de gueules chargée du signe des Chevaliers Légionnaires".

Louis de Cabrol naît à Pau le 12 juin 1912, de Hughes Alfred Roger et de Helen Mary de Lassence. La mère de cette dernière était de nationalité américaine et fille d'une ressortissante. Helen de Lassence, qui avait une grand-mère protestante, se marie en 1908 et perd son mari en 1926 alors que Louis n'a que quatorze ans. Le grand-père de Louis, Alfred-Louis, excellent formateur, participe étroitement à l'éducation catholique de son petit-fils et de ses deux frères, Frédéric et Alfred, de concert avec leur mère.

Louis épouse le 7 décembre 1935, à 23 ans, à Pau, Bridget Gian Mifanwy Lubbock, citoyenne britannique. Bridget est plus âgée de quelques années ; elle est divorcée de M.Parker, également sujet britannique, dont ils ont une fille, Dawn, née vers 1924.

Alfred de Lassence a été maire de Pau à deux reprises et pendant une vingtaine d'années au total.

### 504. Jean Fèvre

Marie Jean Fèvre naît à Metz le 9 février 1920. Son père, Emile, d'origine nivernaise, était un saint-cyrien de la promotion "In Salah" (1899-1901). Il atteint le grade de général, et sera brièvement rappelé en 1940. La mère de Jean, née Suzanne Souchon, était d'origine lorraine. Jean est le plus jeune de trois enfants. Il fait toutes ses études comme externe au Collège jésuite de Saint Clément à Metz. Brillant sujet, il obtient ses baccalauréats de philosophie et de mathématiques élémentaires à seize ans.

Son frère aîné, Hubert, né en 1911, vicaire à Puteaux, lieutenant au 152° RI, est mort pour la France à Pauvres (Ardennes) le 9 juin 1940.

### **505. Saint-Jean-de-Luz**

L'auteur figure parmi les futurs Français Libres qui ont quitté Saint-Jean-de-Luz le 22 Juin 1940. Nanti d'un laissez-passer du consul britannique de Bayonne, il embarque au cours de la nuit du 21 au 22 avec un membre de sa famille, dans l'intention d'échapper à la présence allemande et de poursuivre ses études en Grande-Bretagne.

### **506. Le roi Zog d'Albanie**

Le roi Zog et sa famille avaient été chassés d'Albanie à l'issue de la guerre menée par l'impérialisme italien contre ce pays. Zog, alors héritier présomptif, avait suivi les cours de Saint-Cyr dans la promotion de René de Lajudie. Mme de Lajudie, alors fiancée de ce dernier s'en souvient :

- "(...) Le roi Zog. J'ai un souvenir (...) Il y avait un petit train pour aller à Saint-Cyr qui s'appelait le Crampton. Nous étions fiancés à ce moment-là. Le jeudi on pouvait voir les élèves pendant une certaine période. J'ai donc pris le fameux train pour aller voir mon futur mari. J'ai dû passer une heure ou deux avec lui et je suis repartie. Et dans le train il y avait tous les copains albanais : ils m'ont fait du plat, du charme, j'ai cru que jamais je ne m'en débarrasserai. Mais le plus drôle c'est que le fameux Zog, nous l'avons retrouvé colonel en 1937 à Antibes, dans l'armée française où il était venu faire un stage au bataillon de mon mari. "

### **507. Les troupes polonaises et l'armée française en 39-40**

Les accords franco-polonais du 9 septembre 1939 autorisent la Pologne à reconstituer une armée en France. Elle comptera plus de 80 000 hommes sous le commandement du général Sikorski. La 1<sup>ère</sup> Brigade de Chasseurs participe aux opérations de Norvège où elle perd 230 hommes sur 4600. Elle reçoit ensuite l'ordre de rejoindre l'Angleterre où elle arrive le 19 juin. La 1<sup>ère</sup> Division de Grenadiers arrête la tête de l'Armée allemande le 14 juin et perd 5500 hommes sur 16 200 ; elle reçoit alors l'ordre de gagner l'Angleterre et se disperse le 21 juin après de durs combats qui avaient duré jusqu'au 19. La 2<sup>ème</sup> Division de Chasseurs finira par se replier sur la Suisse avec le XXXXV CA français. La 10<sup>ème</sup> Brigade Blindée, encerclée, se dégage avec de lourdes pertes et gagne l'Angleterre. Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> DI, alors en formation, sont dissoutes le 19 juin et leurs éléments cherchent eux aussi à gagner la Grande-Bretagne.

### **508. Joseph Le Guével**

Joseph Le Guével est né le 12 janvier 1918 de Jean Guillaume et de Françoise Le Garbec, domiciliés à Douarnenez. Instituteur en France avant la guerre et ancien chef scout, il épousera en Grande-Bretagne Phyllis, fille du colonel Gaywood, le 7 novembre 1942. Gustave Lespagnol, de « Libération » était son témoin.

### **509 . Darlan le 28 mai 1940**

L'amiral Darlan avait clairement indiqué ses intentions à son chef d'état-major, l'amiral Le Luc, dans une note du 28 mai 1940 : « (...) si ces conditions d'armistices comprenaient la reddition de la Flotte, je n'ai pas l'intention d'exécuter cet ordre .»

Cette note prévoyait en outre que les navires de la flotte devraient, selon les circonstances, soit rallier le port anglais le plus proche, soit se détruire. Il s'agissait donc suivant la première hypothèse de combattre avec les Anglais dans un cas ou de rallier Halifax au Canada. Darlan Op. Cit.

### **510. Wrens et Marines**

Le corps des Wrens, phonétique de l'abréviation W.R.N.S. ou Women Royal Naval Service, était constitué de jeunes femmes britanniques mobilisées dans la Navy en temps de guerre. Elles n'étaient pas embarquées mais remplissaient à terre quantité de tâches essentielles, permettant de libérer le personnel masculin pour le service en mer.

Les Marines britanniques constituent un corps spécial d'infanterie embarquée, sensiblement équivalent aux fusiliers-marins français. Aux USA les Marines forment une arme distincte, possédant sa propre artillerie, son aviation, ses services etc. Ils sont constitués en grandes unités, divisions par exemple, dont les tâches essentielles, pendant la dernière guerre, ont été les opérations amphibies de débarquement sur le théâtre du Pacifique.

### **511. Henry Duchêne**

Le chef de bataillon Henry Duchêne, officier de carrière, avait épousé Madeleine Hauser. De cette union sont nés six enfants, Jean, Jacques, Pierre, Marie-Thérèse (Mme André David), François et Anne-Marie (Mme Daniel Gaches).

Officier au 27<sup>e</sup> RI, le régiment de Frédéric Lescure et de Jean Fèvre, il est encerclé à Lille avec la majeure partie de sa division, la 15<sup>e</sup> DIM, où sert également Henri Lescure, frère de Frédéric. Le chef de bataillon Henry Duchêne, né en 1893 est issu de la promotion de Saint-Cyr « La Croix du Drapeau ». Il est mort pour la France à Lille en juin 1940.

### **512 Jean Duchêne**

Versé dans l'artillerie à Camberley, il signe son engagement en décembre 1940. Il suit deux pelotons successifs, brigadier puis aspirant, il est nommé à ce dernier grade en mai 1941. Affecté au 4<sup>e</sup> Bureau du camp, il ne tarde pas à être désigné pour accompagner le futur amiral d'Argenlieu, récemment nommé Haut-Commissaire dans le Pacifique. La Mission que dirige ce dernier arrive à Nouméa en novembre 1941. C'est là que Jean accueille son frère, sorti aspirant dans la promotion « Libération » de l'Ecole des Cadets et volontaire pour servir dans le Pacifique où il arrive le 23 août.

Revenu plus tard de Nouvelle-Calédonie, Jean Duchêne est affecté au 1<sup>er</sup> RA de la 1<sup>ère</sup> DFL avec laquelle il fera toute la campagne.

### **513. Jacques Duchêne**

Jacques Marie Maurice Duchêne est né le 18 octobre 1923 à Mayence. Jacques et son frère aîné Jean, originaires d'une famille de l'Est (Haute-Marne) sont fils de Henry Duchêne et de Madeleine Hauser.

Le grand-père de Jacques, Maurice Duchêne, né en 1862, était saint-cyrien et officier de Chasseurs.

Le grand-père maternel de Jacques, polytechnicien de la promotion 1887, était également officier de carrière.

### **514. Alain Taburet**

Alain Taburet est né le 17 mars 1923 à Saint-Renan, Finistère, de Hippolyte, négociant en vins (1883-1931) et de Marie Noël (1889-1926), tous deux d'origine bretonne avec un lointain ancêtre maternel irlandais. Il était l'aîné de six enfants. Il effectuait des études au Collège Bon-Secours de Brest avant de quitter la France. Il part de Lampaul le 19 juin 1940 en compagnie de Philippe Lucas, son cousin, sur le même bateau que Jean Soumaistre, pour débarquer à Falmouth. Alain a signé l'engagement FFL N° 2.164.D et portait le matricule 54.501.

Son frère, Pol, est né le 18 mai 1924. Il s'évade de France après son aîné, par l'Espagne, en octobre 1943, après plusieurs essais infructueux. Il y connaît la « Carcel Modelo » et gagne Casablanca. Engagé volontaire dans les parachutistes, il appartiendra à la 101<sup>ème</sup> Division parachutée US en mars 1944. C'est lui qui, voulant indiquer ce qu'il fait à sa famille, écrira « Je travaille dans la soie mais j'en ai par-dessus la tête. » Il participe à la campagne d'Italie puis à celle de France où son régiment est rattaché à la 1<sup>ère</sup> DFL, puis à la 2<sup>e</sup> DB. Il fait la campagne d'Alsace.

Philippe Lucas, Français Libre de la première heure - matricule 2.293 - fera la campagne du Tchad avec le colonel Leclerc, puis la campagne de France avec la 2<sup>e</sup> DB.

Un autre cousin germain de Pol et Alain, Gaël Taburet, appartiendra à l'escadrille Normandie-Niemen.

Alain se liera plus particulièrement d'amitié à Rake-Manor avec Jean Jeanne et Gustave Lespagnol qu'il connaissait déjà avant de quitter la France. Il s'avérera bon tireur à Malvern et figurera généralement parmi les quatre ou cinq premiers aux classements intermédiaires.

Les cendres d'Alain Taburet, d'abord inhumé au cimetière divisionnaire d'Obernai le 29 janvier 1945, ont été ramenées à Saint-Renan le 12 juillet 1948.

### **515. Louis Bouzols**

Louis Bouzols, né le 28 avril 1925 à Cervione, en Corse, est le fils de Marcel (1899 - 1977), ingénieur des Arts et manufactures, industriel et de Germaine Saleon-Terras (1899 - 1974). La famille Bouzols est d'origine ardéchoise. Louis, ainsi prénommé en souvenir de son oncle, capitaine en 1914-18, est le second de quatre enfants (deux sœurs et un frère cadet : François).

Il sort de Sciences-Pô avec son diplôme, section Service Public en 1948 (Annuaire de 1975, page 61) et sera admissible à l'ENA le 21 janvier 1947.

Louis est décédé le 10 mai 1988 à Saint- Etienne-du-Grès (B. du R.)

### **516. Philippe Alleaume**

Philippe Alleaume, FFL 16.142, futur contre-amiral, rallie la France Libre en novembre 1941, suit les cours de l'école navale de Dartmouth et sert sur le sous-marin Curie.

### **517. Le Capo Olmo**

L'histoire du Capo Olmo, réduite à l'essentiel, est la suivante. Ce cargo italien, de passage à Marseille, avait été saisi en juin 1940 lors de la déclaration de guerre de l'Italie. Début juillet, le commandant Vuillemin le réarme pour se diriger sur l'Afrique du Nord afin de poursuivre le combat. Les lieutenants Jean Simon et Pierre Messmer embarquent avec lui. Simulant une panne le cargo fausse compagnie au convoi et gagne Gibraltar. L'Amirauté britannique admet d'abord qu'il s'agit là d'une prise de guerre de la France Libre. Arrivé à Liverpool il est arraisonné manu militari par les Anglais qui, le sachant italien, donc ennemi, s'en emparent. Il faut attendre le 15 août pour que le grave incident ainsi créé trouve sa solution et que le navire soit rendu à la France Libre. Dès lors rien ne s'oppose à sa transformation sommaire en transport de troupes (quatre cents passagers).

### **518 . Le Cap des Palmes**

Le Cap des Palmes n'est alors qu'un simple bananier utilisé pour le transport de troupes. Il deviendra par la suite un « croiseur auxiliaire » grâce à l'armement dont il sera doté. Il sera utilisé en Océanie après sa transformation. Les Cadets « calédoniens » apercevront souvent sa silhouette familière dans les eaux de Nouméa.

### **549. Traîtrise à Tanger**

Cet homme est très vraisemblablement Masuy, un agent dont parle M. Alya Aglan dans son ouvrage. "Mémoires Résistantes", NRF, p.36. (note 32).

### **520. Joseph Hackin**

Ancien combattant et engagé volontaire du conflit de 1914-1918, J. Hackin commence cette guerre comme simple soldat. Il sera blessé trois fois et nommé sous-lieutenant au feu. Déjà officier de la Légion d'Honneur en 1940, il se présente à la légation britannique de Kaboul le 19 juin, au lendemain de l'appel du Général et déclare :

- Je viens me mettre à la disposition du général de Gaulle.

Il écrira plus tard à Londres :

- J'ai lu dans les yeux de mes amis, dans l'instant que je leur faisais part de ma décision, une approbation sans réticence et j'ai la conviction d'avoir pleinement servi la cause de la France en refusant de suivre le gouvernement qui avait mis bas les armes (...)

### **521. Marie-Thérèse Beaudouin**

On sait qu'André Beaudouin a effectué seul le voyage vers l'Angleterre. On sait par contre fort peu de choses sur son épouse sinon qu'elle est restée à Kaboul. La lettre d'un tiers permet de savoir son adresse : "C/o His Britannic Majesty's Minister in Kabul", ce qui laisse supposer que le ministre de France était resté sous l'obédience de Vichy.

On ignore également quelles étaient alors ses ressources financières, son mari avait bien entendu cessé de toucher ses émoluments du gouvernement afghan et ce n'est pas la solde d'un 2<sup>e</sup> classe, voire d'un sous-lieutenant, dans la France Libre qui permet de larges délégations de solde. On ignore également si elle a quitté l'Afghanistan et à quelle époque. On ne sait même pas si son mari l'a revue après la guerre.

### **522. Résumé du séjour de A.Beaudouin en Afghanistan.**

En rapprochant divers éléments on peut reconstruire comme suit et avec quasi-certitude, les étapes de la carrière de Beaudouin.

Embauché pour deux ans en janvier 1924, il a dû prolonger son contrat à deux reprises pour finalement ne revenir en France qu'après cinq ans de séjour. La fin de cette première période coïncide avec les troubles de 1929/1930, eux-mêmes concomitants avec une absence de près d'un an au cours de laquelle André se marie à Paris.

Réembauché pour deux ans en septembre 1930, il accepte de prolonger son contrat d'un an et part en congé en septembre 1933. De retour en novembre de la même année, il effectue un troisième séjour de deux ans et quatre mois jusqu'en mars 1937. Il prend un troisième congé de deux mois, à cette date. Retourné à Kaboul en mai 1937, il voit son contrat expirer en décembre 1939. Probablement prolongé d'un an, ce dernier est interrompu par le départ de Beaudouin pour la Grande-Bretagne.

### **523. Patriotic School.**

Le major Fielding est un personnage fictif et le passage de Beaudouin à Patriotic School n'est que probable.

#### **524. L'arrivée de Pierre Giran en Grande Bretagne**

Il est permis de voir ici l'un de ces incidents qui indisposaient si fort l'administration britannique contre les Français Libres de Londres : à fortiori si le sous-officier en question dépendait du 2<sup>e</sup> Bureau FFL, comme on peut le supposer.

Philippe Honoré d'Estienne d'Orves est alors chef du 2<sup>e</sup> Bureau des Forces Françaises Libres, poste où il a provisoirement remplacé le commandant Passy, nommé chef d'état-major en l'absence du général de Gaulle. Il venait de prendre ses fondions (1.10.940). Il débarquera plus tard en France pour créer un réseau de renseignement de la France Libre (21 décembre 1940).

Il est bien connu que les Britanniques ne se sont pas privés de détourner à leur profit les renseignements et les compétences humaines venant de France à cette époque. Plusieurs Cadets de la France Libre dont l'identité est connue, un groupe d'évadés de Bretagne dont faisait partie Jean Le Roux et bien d'autres ont ainsi fait l'objet de leurs sollicitations. Celles-ci ont été suivies d'effet dans certains cas. Les Britanniques ne disposaient pratiquement à l'époque d'aucun réseau de renseignement en France. Ils voyaient d'autre part d'un très mauvais œil l'émergence de services de renseignement Français Libres autonomes. Ils leur ont longtemps refusé, ou au moins parcimonieusement mesuré, les moyens d'action nécessaires. Cette situation a été une source de conflits quasi-permanents (voir Ch. de Gaulle, Passy et al).

Un auteur soulignera : « Il régnait à Londres à cette époque une grande confusion. Le contrôle des arrivants n'était pas encore organisé Une atmosphère d'espionnage entourait toutes nos activités. Passy, à ce moment, dirigeait le S.R. Quelque temps plus tard d'Estienne d'Orves obtint de passer dans son service et devint son adjoint. »

#### **525. L'amiral Muselier.**

L'amiral Emile Muselier exerce alors le commandement de la France Libre en l'absence du général de Gaulle. Il efforce de mettre en place des personnes de son entourage, donc des marins, aux postes clés.

#### **526. Note sur le réseau JADE-FITZROY.**

Les renseignements transmis aux autorités britanniques par Pierre Giran, Lamirault et Pérot formeront la trame originelle du travail de Lamirault pour la création du réseau Jade Fitzroy.

Lamirault sera effectivement parachuté, en aveugle, lors de la dernière lune de janvier 1941, dans la région de Gisors (sa famille habitait Maisons-Laffitte). Il transporte 50.000 francs et un émetteur cassé. Pérot, comme prévu au départ, sera parachuté deux semaines plus tard au même endroit où l'attend Lamirault.

Faute de moyens, les débuts du réseau sont chaotiques, le premier courrier sera ramené par Lamirault après une opération pick-up. Ce n'est qu'à partir du début de 1942 que le réseau se développe et fonctionne efficacement, Il disposera bientôt de 25 émetteurs opérant de Paris à raison de deux émissions par jour. Il se développe géographiquement et dispose à un moment de dix sous-réseaux à travers toute la France. Il comptera 700 agents d'après le procès-verbal de liquidation. Pérot sera ultérieurement fusillé par les Allemands et Lamirault, devenu chef du réseau sera déporté et fait Compagnon de la Libération.

Joseph Jacquart deviendra le chef de l'un des nombreux sous-réseaux de Jade-Fitzroy.

La dernière vague d'arrestations du printemps 1944 laisse le réseau décapité, sans argent ni contact avec Londres.

### **527. Note de service sur les Volontaires Françaises**

(Extraits). Objet : Les officiers auxquels elles sont attachées.

Le matin, elles vont les chercher, ainsi que leurs amis, à leur adresse personnelle pour les amener au bureau. A 13 heures elles les conduisent au restaurant et à partir de 18 heures au théâtre ou quelque fois, lorsque certains d'entre eux invitent des amis à un bridge, elles ont à reconduire les invités aux quatre coins de Londres à leur domicile particulier.

### **528. Kissoué**

Depuis des siècles, les armées venues d'Égypte ou d'Arabie y ont livré bataille pour prendre Damas.

### **529. Catroux et les troupes du Levant**

Le 9 juillet, Dentz négocie. Après s'être associé à Catroux, Brosset et Répiton, le général Wilson signe sans eux la convention de Saint-Jean-d'Acre.

Le général Catroux obtient des Anglais que les troupes du Levant conservent leurs armes individuelles. Les armes collectives sont livrées "Comme un apport destiné à alimenter la guerre contre l'Axe".

Tous ont l'opportunité d'exercer leur choix avant de s'embarquer, les officiers sont amenés à signifier leur option par écrit et à la signer. Moins de mille Français rallient leurs camarades de la France Libre. Ceux-ci ont perdu 164 morts, dont 11 officiers, et 650 blessés. Ils ont l'impression d'être bernés (...) Pourtant 4070 combattants se rallient : 973 Français dont 128 officiers, 1031 légionnaires, 2064 indigènes dont 750 africains qui permettront de dédoubler le BM 1 en BM 11 et de former le BM 7.

Suivant une autre source (Le Corbeiller), seulement 72 officiers et 540 hommes de troupe accepteront de rallier les rangs de la France Libre.

### **530. Diego-Suarez**

Du nom d'un marin portugais donné à la très belle baie, puis au centre urbain du village d'Antsirane. La rade, bassin d'eau profonde, ouverte seulement vers l'Est par un goulet de défense est facile à défendre. Elle est découpée par une presqu'île très accidentée dominée au Nord par le massif d'Ambre. Les communications terrestres sont très malaisées avec le Sud.

Le point d'appui était commandé par le colonel Clarebout. Les troupes de Terre par le colonel Rouves (dix compagnies du 2<sup>e</sup> RMM) : 2 700 combattants qui disposaient de l'appui d'un groupe d'artillerie coloniale comprenant un millier de soldats.

La Marine, placée sous les ordres du capitaine de vaisseau Maerten, alignait six navires dont quatre sous-marins.

L'Air enfin, commandé par le lieutenant Rossigneux, pouvait engager cinq chasseurs et trois appareils de reconnaissance.

Les navires de transport britanniques étaient les S/s Winchester Castle, Sobieski, Duchess of Atholl et Oronsay.

Moins de mille quatre cents hommes des troupes de Madagascar, essentiellement des tirailleurs, se rallieront à la France Libre. Leurs officiers seront, soit emmenés en Angleterre en ce qui concerne la garnison de Diego-Suarez, soit internés en Afrique du Sud jusqu'à la fin des hostilités pour les autres.

Les britanniques se sont encore fait des amis ce jour là!

### **531 . La mission FFL à Drysdale.**

L'affaire ne restera pas sans suite. Le lieutenant de Boissieu, qui était alors à l'état-major particulier du Général et J. de Person, lui-même commandant du camp de Camberley, rend compte à Ch. de Gaulle. Celui-ci, malgré l'accueil réservé à ses officiers, obtiendra de W. Churchill que les pensionnaires de Drysdale ne soient plus traités en prisonniers de guerre. Leur sort s'en trouvera amélioré.

La plupart rallieront l'Afrique du Nord au moment de la fusion et reprendront leur place au combat contre les Allemands ou les Italiens.

Plusieurs des officiers de marine serviront plus tard dans le régiment blindé de fusiliers-marins de la 2<sup>e</sup> DB, commandé par le capitaine de vaisseau Maggiar. On y trouvera en particulier, le lanceur de seau d'eau qui offrira une bouteille de champagne au capitaine de Boissieu pour se faire pardonner son geste au soir d'un combat mené côte à côte.

### **532 . Robert Moulié**

Les conditions de captivité des Français ayant déjà été maintes fois décrites dans d'autres ouvrages, le détail des souvenirs de Robert Moulié en la matière, n'a pas été repris ici.

Le trajet de Moulié vers la Grande-Bretagne est le suivant : Perpignan, Osséja, Carhaix, Barcelone, Saragosse, Madrid, Merida, Séville, Huelva, Gibraltar et, via le SS Stirling Castle, Liverpool.

Les jeunes gens qui l'entouraient avant qu'il ne quitte la France trouveront à s'employer au sein du Réseau Brutus-Vidal auquel ils adhèrent ainsi que le frère de Robert, Jacques Moulié et leur père, Jean-Marie Moulié. C'est par le canal de Mlle Thorens, qu'il héberge et qui appartient à ce réseau, que le père de Robert y entra.

Jacques, recevra la Croix de Guerre à dix-sept ans pour faits de résistance, fera une carrière dans les parachutistes et achèvera sa carrière comme lieutenant-colonel.

### **533. Pierre Saindrenan**

Pierre Saindrenan est né le 23 avril 1920 à Saint Jacut du Mené, Côtes du Nord, de Camille et de Marie Louise Goarin, résidant à St Brieuç. Pierre est l'aîné de Madeleine, Mme Robert Cadic, et de Yves son jeune frère. Ses parents étaient tous deux dans l'enseignement. Il est entré à Saint-Cyr 37<sup>e</sup> sur 300 (la promotion comptera finalement 312 élèves).

Il appartient au cours de sa première année à Cyr à la 3<sup>e</sup> Cie du Cne Pin, du 2<sup>e</sup> Bon du Cdt Agostini. En seconde année il est à la 3<sup>e</sup> Son de ces mêmes unités. Les élèves de la « Charles de Foucauld » ont été nommés sous-lieutenants le 25 novembre 1942, soit seulement deux mois après leurs anciens de la « Maréchal Pétain. »

### **534. Jean Bernard**

Jean Bernard Rouxel rejoindra plus tard le maquis du Vercors et sera arrêté et déporté à Bergen-Belsen (probablement) où il mourra avant la Libération. Pierre Saindrenan en sera très affecté.

### **535. La promotion Charles de Foucauld. 128e promotion.1941-1942**

Sur 305 élèves promus sous-lieutenants :

82 Morts pour la France, dont 44 dans la Résistance, 9 à la 2<sup>e</sup> DB, 2 dans les unités de la France Combattante et 10 déportés pour faits de résistance

223 vivants après-guerre, dont 88 ont œuvré dans la Résistance, 6 ont appartenu à la 2e DB, 7 ont combattu dans les rangs d'autres unités FFC et le BCRA et 25 évadés

La promotion compte 32 médaillés de la Résistance.

Soit au total : 208 anciens élèves sur 305 (plus de 68%) ont décidé de ne pas attendre la Libération et de désobéir aux ordres de Vichy.

NB 1 : Et encore, quelques sacrifices secrets n'ont peut-être pas été enregistrés ? Un tel palmarès se passe de commentaires et devrait suffire à faire taire tous ceux qui, le conflit achevé, ont jeté la pierre à qui ne leur ressemblaient pas (NDLA).

NB 2 : Les Anciens de la promotion me prient de noter que « parmi les 82 MPLF, il faut compter tous les anciens résistants, déportés et combattants morts en Indochine (26), en Algérie (4) et à Madagascar (1) ». Ils remarquent en outre que « parmi ceux-ci, plusieurs, après une période de résistance en Métropole, ont réussi à passer en Espagne et sont morts (...) dans des unités appartenant le plus souvent à la 1<sup>ère</sup> DB »

NB 3 : Sur le rôle de l'armée française dans la Résistance

*« Les premiers actes de résistance étaient venus des militaires Des officiers appartenant aux états-majors de l'armée et des régions soustrayaient des matériel aux Commissions d'Armistice. »*

Mémoires de Guerre. Ch. De Gaulle.

### **536. Yvonne Pétrement**

" Le samedi soir, 29 mai, je dois me rendre au chantier naval d'Ernest Sibril, avant l'heure du couvre-feu. Ma valise, recouverte d'un sac de jute, est transportée dans une brouette.

Me voilà chez Sibril. Que de monde dans cette maison ! Nous sommes 25 candidats à l'évasion : 23 jeunes Français, un aviateur américain et moi-même, seule femme du groupe. Mes compagnons sont des jeunes gens de Brest et de Morlaix, des marins pêcheurs, trois saint-cyriens et un sourd-muet.

Ce n'est que bien plus tard, en novembre 1968, que j'apprends que l'avion du militaire américain Harold H. Tilbury a été abattu le 17 mai, dans la région de Moëlan, dans le Sud-Finistère ; la filière a réussi à acheminer ce pilote américain présenté comme « Jacques » jusqu'à Carentec, chez « Louis », un ostréiculteur. Blond, le teint clair, ce jeune homme peut très bien être considéré comme originaire du pays, dans la mesure où il persiste à se taire et à agir comme un sourd-muet.

L'attente se prolonge dans cette maison de Sibril ; nous sommes une trentaine dans cette maison dont aucune lumière ne doit filtrer à l'extérieur, en raison du couvre-feu.

Enfin, le dimanche, vers une heure du matin, nous sommes conduits à nos embarcations : le « Météor » et le « Kermor », ces barques de pêche mesurent 6m50 environ, elles semblent immenses, en raison de la hauteur des quilles reposant sur le sable.

Il faut grimper par une échelle pour y accéder. Voici tout le monde à bord.

On doit maintenant attendre le flot. Nous redoutons le passage de sentinelles allemandes. Comment ont-elles pu ne pas entendre tout ce clapotis, provoqué par une cinquantaine de pieds pataugeant dans l'eau ? Les voiles sont enfin hissées.

Des ordres passent d'un bateau à l'autre, le Météor glisse lentement.

La nuit nous enveloppe d'un halo de silence et d'invisibilité.

Nous nous éloignons, peu à peu, de notre lieu d'embarquement. A deux heures du matin nous n'avons pas encore quitté la baie.

Nous allons devoir passer entre Saint-Pol-de-Léon et l'île Callot sans être repérés par les patrouilles allemandes qui font le guet.

C'est le moment le plus dangereux.

Au loin, par le travers de Roscoff, nous apercevons les lumières d'un convoi ennemi qui nous oblige à changer de cap et à passer près des rochers de l'île de Batz.

Enfin une tentative de mise en route du moteur.

Au premier essai, il prend feu : l'un des marins réussit à étouffer la flamme, il faut un quart d'heure d'efforts pour le remettre en marche.

Puis, toutes les trente minutes environ, il sera noyé par l'eau de mer que nous embarquons.

Nous devons écoper force « moques » pendant la traversée.

Le Météor ne tarde pas à prendre son rythme normal et avance tant bien que mal, grâce aux efforts conjugués de la voile, qui s'est en partie déchirée, et du moteur qui prend feu à cinq reprises.

Nous remorquons le Kermor dont le moteur n'a pas réussi à fonctionner.

Au lever du jour, nous apercevons toujours le phare de l'île de Batz derrière nous.

Nous naviguons déjà depuis 10 ou 12 heures lorsque, se sentant suffisamment éloignés des côtes françaises, les évadés du Kermor hissent un pavillon à croix de Lorraine, salué par nous tous avec beaucoup d'émotion. C'est à ce moment précis que nous avons vu apparaître deux avions à croix gammée (...)

Le lundi matin, au lever du jour, nous découvrons les premiers navires de guerre anglais. Leur camouflage les fait ressembler aux navires allemands et nous craignons de nous trouver aux abords des îles anglo-normandes, occupées par l'ennemi.

Mis non ! C'est bien la côte anglaise qui se dessine devant nous. (...)

Seuls, les saint-cyriens sont, à leur demande acheminés sur Alger."

NB 1 : Ce récit pêche par deux détails : les saint-cyriens étaient quatre. Seul de sa promotion, selon toute vraisemblance, Saindrenan a rejoint la France Libre en Grande-Bretagne ; Truchis et Faury gagneront l'Afrique du Nord où le premier sera affecté à la 2e D.B. alors que Faury fera campagne avec la 1<sup>ère</sup> D.B. J'ignore ce qu'a fait Guibert ? (NDLA).

NB 2 : Madame Yvonne Pétrement est une amie de la famille Le Roux de Locquirec. (NDLA).

### **537. Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.)**

L'ORA a été fondée, après la dissolution de l'armée d'armistice, par le général Aubert Frère, ancien commandant de la 6<sup>e</sup> Armée en 1940. En 1942, après le retour de Laval au pouvoir, se produit l'évolution psychologique qui fait de Frère un opposant à la politique du Maréchal.

Fin août 1942, il rencontre le Maréchal et termine l'entretien en lui lançant « M. le Maréchal, vous trahissez l'armée ! ». Il est désigné le 3 novembre comme chef de l'armée clandestine par Giraud. (...) De nombreux officiers entament (alors) un travail de regroupement et de maintien des liaisons susceptible de faciliter, le jour venu, une nouvelle mobilisation de l'armée.

Les efforts entrepris avec l'accord du général Frère, portent essentiellement sur le camouflage du matériel et la recherche du renseignement. Cette première activité rencontre un succès médiocre, la seconde jette les bases d'une fructueuse action future.

L'ennemi est malheureusement conscient de l'activité des milieux militaires français et une opération aérienne est montée pour permettre au général Frère de gagner Alger. Il décommande lui-même l'avion car il considère que partir serait un abandon de poste.

L'arrestation d'un officier supérieur porteur d'un message de Giraud à Frère apporte la preuve nécessaire à la Gestapo. Le général est emmené à Fresnes le 19 août 1943 ; madame Frère est déportée à Ravensbruck.

Frère et quelques autres officiers sont internés au Struthof où le premier chef de l'ORA meurt le 13 juin 1944 après avoir appris le débarquement de Normandie.

### **538. Le raid de Dieppe**

De fortes unités terrestres canadiennes - six mille hommes - un régiment de chars, amenés par près de 240 péniches et soutenues par plus de soixante escadrilles de la RAF effectuent un raid de jour sur le port et la ville de Dieppe le 19 août 1942. Des fusiliers-marins, une escadrille et des sous-marins FFL y participent.

L'opération est un échec sanctionné par 50% de pertes. Il n'a pas été possible d'établir une tête de pont. Le plus important raid sur les côtes de France depuis l'armistice sera malgré tout riche d'enseignements pour le futur débarquement de juin 1944.

### **539. Le Général Legentilhomme**

Paul Louis Victor Marie Legentilhomme, né le 26 mars 1884 à Valognes (Manche). De la « Dernière du Vieux bahut » 1907, Infanterie Coloniale. Commandant des FFL pendant la campagne de Syrie. Nommé Commissaire National à la Guerre le 25 septembre 1941.

### **540. Louis Pichon**

Son père et l'un de ses oncles étant cyrards, Louis Pichon suit naturellement une route si bien tracée. Né le 8 décembre 1916, il effectue sa corniche au Prytanée Militaire et entre à Saint-Cyr dans la future promotion du « Soldat Inconnu » (1936-1938). Il appartient, la première année à la 3<sup>e</sup> section du lieutenant Birabeau et, en seconde, à l'Escadron commandé par le capitaine Mourocq, en compagnie du jeune Alain de Boissieu. Le commandant en second de l'Ecole, pour l'année 1937-1938 est le colonel Legentilhomme : il retrouvera bientôt ses bazars dans des circonstances dramatiques.

Fervent cavalier, Louis Pichon est champion de France de pentathlon en 1940, il est sélectionné pour les jeux olympiques qui n'auront pas lieu. Il est également champion de France militaire d'escrime.

Il suit les cours de l'Ecole d'Application de Saumur, en sort le 2 août 1939 pour se marier le lendemain. Louis Pichon est le petit-fils de Louis Rousseau, le remarquable artisan de la mise en valeur du domaine côtier de Keremma, pris sur la mer au Nord de Plouescat entre 1823 et 1856.

### **541. Le général Jules Pichon**

Le colonel de Gaulle, commandant le 507<sup>e</sup> Régiment de Chars en 1938, était sous les ordres du général de Lammurien, futur beau-père de Louis Pichon.

Le général de division Jules Pichon, alors adjoint au général commandant la 9<sup>e</sup> Région, fut chargé d'assurer la défense impromptue d'un secteur de la Loire en juin 1940. Son action énergique lui valut une citation à l'ordre de l'Armée (une de plus).

Ce ne fut pas la dernière car, de Ker Emma où il résidait, il ne laissa à personne le soin d'agir contre l'ennemi. Voici sa citation :

" Le général de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la république française, chef des armées, cite à l'ordre du corps d'armée : Pichon Jules FFC.

Entré au réseau - CND Castille en août 1941, fut dans le Finistère l'un des gaullistes de la première heure. Lors de la constitution du sous-réseau Bretagne-Nord, fut le principal recruteur d'agents de premier ordre.

Releva et donna des renseignements militaires de la région comprise entre Plouescat et Goulven, région où les postes de liaison étaient particulièrement importants.

Malgré son âge, 67 ans, fit preuve d'une grande activité et contribua à la défaite de l'ennemi.

Paris le 10 novembre 1945."



## LIVRE VI - CUM NIHILO HOMINES

La plus rude tâche de l'historien  
n'est pas de décrire la vérité.  
Elle est de surmonter la résistance  
qu'opposent à sa divulgation les préjugés,  
les intérêts, la lâcheté et la bêtise.  
J.F. Revel

## Chapitre 55 - 15 septembre 1940. Lady Peele's butler

Quelque chose d'insolite se dresse au milieu d'Eaton Square. La sage ordonnance des platebandes bordées de buis soigneusement taillés est incongrûment rompue par une masse de béton grisâtre fort inattendue en ces lieux. De grosses lettres tracées à la chaux contre ses parois déclarent qu'il s'agit là d'un shelter.

Evans a vu dans la construction de cette horreur moderne une nouvelle conséquence de l'outrecuidance allemande. C'est sans surprise qu'il apprend de la bouche de lady Peele que la maison va servir à autre chose qu'aux réceptions habituelles de la saison londonienne. Les meubles les plus précieux ayant été mis à l'abri à la campagne, les chambres accueillent désormais des rangées de lits pliants. Le chef s'est procuré quelque vaisselle supplémentaire, on a retiré les tapis du grand escalier et soigneusement mis l'argenterie de côté.

Le premier symptôme du changement prend la forme d'un capitaine français qui demande un beau jour de septembre à voir la maîtresse de maison. On ne peut s'y tromper, le béret noir incliné sur l'oreille et les bandes molletières beige clair, sans parler d'un accent prononcé annoncent le frenchy. Sympathique du reste, ses yeux marrons, vifs et perçants ont vite fait de se plisser dans un sourire chaleureux. Le menton volontaire et l'allure décidée font oublier la stature, somme toute modeste, du personnage :

Introduit par le maître d'hôtel, le visiteur se retrouve sans attendre devant une femme avenante, accusant la quarantaine, qu'il sait être d'origine française ; il n'y aura pas de difficultés de langage.

- Je suis, madame, le capitaine Lescure, responsable d'un groupe de jeunes qui...

- Je sais, capitaine, dit-elle en l'interrompant, nous suivons vos efforts depuis presque trois mois. Mrs Crawshay m'a prévenu de votre visite. Vous prendrez bien une tasse de thé ?

Un silence s'établit tandis que Frédéric observe avec fascination le déroulement cérémonieux du rite de la thèière, de l'eau chaude, du pot à lait et de la pince à sucre manipulés avec une certaine préciosité par Evans.

- Permettez-moi, avant toute chose, de vous remercier de la générosité de votre comité, madame. L'accueil qui a été réservé à nos compatriotes est une chose que les Français n'oublieront pas. Le général de Gaulle s'est plu à le souligner. Mais venons-en au fait : la vingtaine de garçons qui vont s'installer ici doivent préparer et passer, si possible, leur baccalauréat.

Ils ont entre dix-sept et dix-huit ans, la majorité vient de Bretagne et ils ont tous reçu une bonne éducation dont les résultats sont pour la plupart satisfaisants.

- Je suis enchantée de pouvoir leur rendre ce service et j'espère qu'ils trouveront ici une ambiance agréable. Cela les changera du camp qui n'est pas, m'a-t-on dit, très confortable.

- En effet : c'est surtout la nourriture qui est défailante.

- Il me semble pourtant que les fonds alloués pour cela sont suffisants.

- Je m'interroge, madame, je ne les reçois pas directement et je n'ai aucune idée de ce qu'ils représentent.

- Je vais en parler à notre trésorier, ce que vous me dites me surprend beaucoup.

- Je dois aussi vous prévenir, madame, que ces jeunes sont très impatients de s'engager, qu'ils ont tous fait preuve de beaucoup de courage pour rallier, mais qu'ils ne sont pas faciles à manier. Ils savent ce qu'ils veulent, ils le disent haut et fort : ils ont le sentiment qu'on les laisse tomber. Je pense cependant que la perspective de franchir une étape importante de leur formation va les stimuler pour un temps.

- Je m'en remets à vous. Nous allons tout faire pour leur donner le sentiment de retrouver ici un foyer. J'ai engagé un cuisinier français et sa femme dans ce but, ils ont une excellente réputation.

- Je suis certain qu'ils y seront sensibles. J'espère qu'il n'y aura aucun problème sérieux.

- Je n'en doute pas. Accepteriez-vous une invitation à dîner, capitaine ? Ce serait une occasion pour le nouveau cuisinier. Je serais même heureuse de vous offrir l'hospitalité pour la nuit.

- Je vous remercie infiniment, madame ; je dois rentrer à Brynbach le plus tôt possible. Il me reste encore beaucoup à faire. Le reste de mon effectif doit prochainement rejoindre directement Rake-Manor où votre amie Mrs Gage nous prête une partie de son domaine. Le trajet doit se faire en camion ou en car et il y a encore pas mal de choses à organiser. Je vous prie de m'excuser.

Les trois jours passés à Londres, au contact de l'état-major de la France Libre, son rapide passage à l'Olympia en juillet et ses récents entretiens avec les Amis des Volontaires Français laissent une curieuse impression à Lescure. Le trajet de la gare de Paddington à Denbigh est long et il a tout le temps de réfléchir.

Son passage au commandement de l'Empire Hall où étaient rassemblés les volontaires français lui laisse un bon souvenir. Nommé le 1er juillet 1940, il y avait travaillé pendant une dizaine de jours avec une équipe d'administratifs improvisés. Il s'agissait de constituer les dossiers des dizaines d'hommes qui arrivaient à tout instant. L'indescriptible enthousiasme et la foi inébranlable dans le succès final qui y régnaient l'avaient beaucoup impressionné.

Il avait été remplacé à ce poste par le commandant Renouard, un ancien officier de carrière retiré au Maroc ayant repris du service à la déclaration de guerre.

Choisi par le général de Gaulle, Lescure avait été ensuite chargé de commander le camp des « Jeunes Volontaires Français » à Brynbach. Ce poste lui laisse une forte impression comme il l'écrira plus tard :

"Pendant quelques mois j'allais me dépenser sans compter au service de cette jeunesse et vivre l'une des plus passionnantes époques de mon existence. J'avais une jeunesse pleine de fougue, de caractère. C'était le fruit d'une formidable sélection physique et morale. Mes jeunes dormaient sur la terre. Je n'avais à mes yeux aucune raison de ne pas faire de même."

Frédéric Lescure est en effet particulièrement exigeant avec lui-même et n'a pas l'habitude de chercher la facilité. Ces longues semaines d'isolement dans la lande galloise n'ont pas modifié son état d'esprit depuis son engagement dans la France Libre :

"Ceux qui ont la chance d'être en Angleterre doivent continuer la lutte. Les Français de France doivent d'abord attendre et courber l'échine."

Parallèlement, et l'on discerne là l'effet des poisons distillés par la présence de Pétain à la tête du futur Etat Français, il estime que :

"Pour moi, dès le début, deux hommes, deux grands Français : le général de Gaulle à Londres, le maréchal Pétain en France défendaient l'un et l'autre, de leur mieux, les intérêts de la France."

Quant aux discours entendus de part et d'autre de la Manche

"Que de Gaulle insulte Pétain ou vice-versa, ce ne pouvait être que pour tromper les Allemands."

Lescure n'est de loin pas le seul à partager - à cette époque - cette manière de penser. Ce tragique malentendu mettra de longs mois à se dissiper chez certains, même parmi les plus lucides et durera plus longtemps encore chez beaucoup d'autres. Ils ne pourront jamais, dans leur fidélité aveugle, oublier l'immense respect qu'ils éprouvent pour le vieux maréchal et son prestigieux passé.

Pour comprendre, il faut sans cesse garder à l'esprit que Frédéric Lescure est avant tout un chrétien convaincu et militant. Il illustrera ce fait à maintes reprises en témoignant de l'amour qu'il porte à son prochain. C'est ensuite un fervent patriote : son passé récent et ses actions futures le démontrent sans équivoque possible. Pour le reste, qui peut juger ? Ceux qui n'ont jamais commis d'erreur sans doute ? Mais en existe-t-il ? Le général de Gaulle, lui-même, se posera la question.

Certainement pas Lescure qui va se montrer peu tolérant devant le comportement moralement critiquable d'une partie de son entourage : il porte implicitement des jugements à leur égard. Trop idéaliste sans doute, il s'écarte volontairement d'un milieu londonien dont il condamne certains des membres.

Il pratique là un amalgame injuste pour les meilleurs d'entre eux et se les aliène.

Alors qu'il réfléchit ainsi dans le train qui l'emmène vers Denbigh, quelques-uns de ses protégés effectuent un nouveau pas vers leur futur statut.

Emile Delahousse a reçu ses instructions du commandant Etchegoyen, le successeur de Renouard, qui dirige désormais l'Olympia. S'étant rendu à Eaton Square, il se présente à lady Peele qui le reçoit en présence d'une autre dame.

-. Voici Mrs Oliver, une amie des Volontaires Français, qui a bien voulu se charger d'aménager la maison et à qui vous aurez à faire pour toutes les questions matérielles.

-. Bienvenue à Londres monsieur Delahousse.

-. Merci madame.

-. Nous verrons tout à l'heure les garçons qui vont bientôt arriver, me dites-vous mais je voudrai vous présenter le Chef auparavant. Evans qui ne devait pas être bien loin, entre à son appel :

-. Please fetch the new member of the staff, Evans.

Emile s'étonne intérieurement :

-. Diable, déjà coiffé par un autre, qu'est-ce qu'Etchegoyen m'a raconté?

Entre le brave père Demongeot, le chef en effet... des cuisines.

Emile rencontre peu après le sergent André Kuhner qui a été chargé d'accompagner de Brynbach le groupe des Jeunes Volontaires annoncés à Lady Peele. Il les prend en charge et les mène à Eaton square. Il a soigneusement repéré son trajet dans le tube car il sait d'expérience combien il est facile de s'y égarer.

Sa propre installation achevée, Delahousse s'achemine vers un petit pub des bords de la Tamise où il verra souvent Maurice Schumann par la suite et où il a donné rendez-vous à Kuhner. Les deux hommes engagent la conversation et s'aperçoivent bientôt qu'ils ont un passé scout en commun. Le jeune sergent se lance alors dans une vivante description des conditions de vie à Brynbach, du comportement de ces jeunes et surtout de la personnalité de leur chef. Il ne tarit

pas d'éloges à propos du capitaine Lescure et Delahousse s'en montre impressionné :

- . Ils sont venus pour se battre, on les prend pour des scouts. Un type formidable ce capitaine qui les commande.

- . Son nom me dit quelque chose dit Delahousse ? Oui, j'y suis, je l'ai entendu à la BBC, il n'y a pas longtemps, au cours d'une émission pour les jeunes de France.

- . Puisque vous allez être responsable d'une partie d'entre eux, souvenez-vous que ces garçons sont mécontents de leur séjour en pays de Galles. J'insiste là-dessus, c'est une des clés de leur comportement.

Les futurs bacheliers - si tout va bien - occupent deux grands salons transformés en dortoirs pour la circonstance. Delahousse y fait un tour après chaque extinction des feux. Il remarque un soir, deux formes d'allure suspecte sous les couvertures. Fichtre ! Il ne reste que les polochons. Où donc ont-ils pu bien passer ? Evans, interrogé, ne les a pas vus sortir, Mrs Oliver non plus. Le premier lui signale à tout hasard qu'il y a un dancing assez loin de là, sur Tottenham Court road.

C'est bien cela. Les voici. On les aperçoit facilement malgré les épaisses volutes de fumée bleutée des Players et autres Woodbine. Delahousse fait en sorte de bien se faire remarquer : cela suffit pour que les intéressés quittent rapidement les lieux, la queue basse et vexés de s'être ainsi fait prendre.

Les examens se passent bien - les examinateurs se sont montrés compréhensifs - et les garçons sont reçus dans leur quasi-totalité. C'est un groupe provisoirement satisfait qu'emmène Delahousse à la station de Charing Cross afin de gagner Rake-Manor . La fin de septembre est proche et le reste de l'effectif arrive directement de Brynbach le jour même.

Quelques semaines après leur départ, Evans introduit avec son sens habituel de la cérémonie Mrs Crawshay, le colonel de la Gâtinerie et le lieutenant Louis de Cabrol auprès de lady Peele. Les membres du Comité d'Aide aux réfugiés ont un sérieux problème à résoudre.

Anne Crawshay se montre inquiète :

- . Nous venons de recevoir copie d'un rapport des médecins qui ont récemment inspecté le camp de Rake-Manor. Ce document est particulièrement négatif et les installations sanitaires y sont fortement critiquées.

- . Vous l'avez, je vois, tous entre les mains, constate l'hôtesse. Nous y avons réfléchi de notre côté et je vous annonce que le Comité a décidé de financer

d'éventuels équipements nouveaux. Il nous a chargés de prendre les décisions pratiques. On ne peut pas laisser ces jeunes gens comme cela.

A vrai dire Cabrol ne s'attendait pas en ralliant Londres, à s'occuper de robinets, de salles de douches etc. pour une cinquantaine de jeunes gens aussi turbulents que sympathiques. Aussi écoute-t-il la discussion avec un certain détachement jusqu'au moment où Anne Crawshay intervient à nouveau :

- Nous avons besoin de quelqu'un pour superviser tout cela.

- Pourquoi pas Thalia Gage ? suggère quelqu'un.

- Non, je ne crois pas. Thalia est mon amie et je la connais bien. On peut d'autant moins le lui demander que son mari est absent. Dans les Coldstream Guards, je crois.

- Exactement, reprend Anne Crawshay. Thalia a bien assez à faire avec son domaine : tous les hommes sont mobilisés, les femmes sont en passe de l'être.

Elle a très aimablement prêté une bonne partie de ses communs pour héberger nos jeunes militaires et elle vient ici deux fois par semaine pour nous aider.

- Bien, je vais voir si nous pouvons trouver quelqu'un propose La Gâtinerie.

- Il y a une autre question qui se pose : il n'y a pas d'aumônier. C'est également de votre domaine, colonel.

- Vous me donnez l'occasion de parler de l'encadrement, madame. Les militaires d'abord : le capitaine Lescure est aidé par le sergent-chef Le Guével et le caporal Delahousse, c'est suffisant pour l'instant. Nous recherchons des professeurs et nous avons mis la main sur un garçon remarquable. Je crois que vous l'avez rencontré madame ?

- Vous voulez parler de Jean Fèvre je pense ? Oui, je le connais, il est venu ici et a rencontré le sergent Kuhner. Il venait prendre des nouvelles de l'un de nos garçons.

- C'est bien lui. Le capitaine Simon qui est responsable de nos protégés au QG l'a rencontré, Lescure également. C'est un brillant universitaire qui était encore novice jésuite il y a quelques semaines. Ses supérieurs religieux lui ont donné, je crois, l'autorisation de s'engager. Il fera, à mon avis, un excellent professeur de lettres. Nous avons déjà un professeur d'anglais, grâce à vous : Mr Jones. Nous avons entrepris des recherches pour les autres disciplines.

- Pour l'aumônier, poursuit l'officier, l'effectif ne justifie pas un prêtre à temps complet. A défaut, nous pouvons demander au Père Trentesaux qui est aumônier des Français Libres d'aller passer une journée deux fois par mois à Rake-Manor. Il a l'expérience des jeunes ce qui tombe très bien.

## Chapitre 56 - 30 novembre 1940. Le train du Surrey

Un homme bien mis, mince et d'aspect réservé prend possession du coin le plus éloigné de la porte, s'assied dans le sens de la marche et ouvre le Times d'un air décidé. Une jeune femme, visiblement réservée, blonde, aux yeux pétillants de malice est assise en face de lui. Tels sont les compagnons de voyage d'un adjudant des Forces Françaises Libres qui gagne son compartiment en gare de Victoria. Son battle-dress est manifestement neuf et son calot kaki ne lui va pas particulièrement bien.

Les longues banquettes traversent tout le wagon et, tout à l'heure, le contrôleur devra emprunter le large marchepied extérieur pour venir vérifier les tickets : exercice rendu moins périlleux par la sage lenteur du train qui n'en finit pas de cahoter sur les aiguillages menant à Guilford.

Apercevant l'insigne émaillé aux ailes déployées qui orne la poche de l'uniforme, le lecteur du Times interrompt l'examen des Royal Engagements qui, d'ailleurs, depuis le début du conflit cessent d'indiquer les déplacements de la famille royale par souci de sécurité :

-. Pardon me, sir, you are french I presume ?

-. Yes.

-. You are with general de Gaulle's forces, I take it ?

-. De Gaulle, yes.

-. I see in the paper that your forces have been successfully engaged in Erithrea. Congratulations.

-. ... ?

Voyant que Beaudouin a perdu pied devant cet assaut de courtoisie britannique prononcé avec un fort accent de Cambridge, la passagère intervient en souriant :

-. Monsieur vous félicite des victoires de vos troupes en Afrique.

-. Merci, madame. Dites-lui, je vous prie qu'il est bien aimable et que j'ai encore des progrès à faire pour parler votre langue.

Echanges de sourires, mais cette laborieuse conversation triangulaire s'arrête bientôt. La campagne anglaise est plus attrayante bien que la saison, déjà avancée, ait dénudé les arbres. Quel contraste avec les montagnes abruptes d'Asie ou le désert liquide qu'il vient de traverser. Il ne sait pas très bien, au juste, ce qui l'attend, mais au moins le paysage sera riant quand le soleil de printemps voudra bien se montrer. Pour l'instant, il fait froid, les rafales de vent chassent la pluie contre les vitres et il retourne à ses pensées.

Elles ne sont, pas très gaies : il est encore sous le choc de ce que lui a été déclaré à son arrivée au QG de Londres:

- Les Anglais nous ont transmis un résumé de vos interrogatoires et je ne reviens pas sur ce que nous savons déjà. Confirmez-moi les éléments essentiels de votre état-civil dans un court rapport. Décrivez-nous également les méthodes d'interrogation des Anglais, cela pourrait intéresser notre 2e Bureau.

- Bien commandant.

- Vous êtes ici dans l'armée de terre, pas dans la marine : on dit « Mon commandant » - « Mon lieutenant ».

- En effet, je l'avais oublié.

- Vous avez dépassé la quarantaine, bien que votre condition physique soit excellente, je vous vois mal comme deuxième classe dans une unité destinée à combattre.

- C'est pour cela que je suis venu de Kaboul, Mon commandant.

- Écoutez, il faut trouver autre chose : c'est un service que je vous rends. Aucun départ pour l'Afrique n'est prévu dans l'immédiat et votre expérience militaire est inexistante. Je ne veux pas vous voir moisir dans un de nos camps, sans emploi précis, avec une solde de simple soldat vous valez mieux que cela.

- Je servirai où il le faudra, mais n'y a-t-il pas quelque organe de formation dont je pourrai suivre l'enseignement ?

- Non. Il y a bien un peloton d'élèves-aspirants à Camberley, mais il faut avoir un minimum de formation pour y accéder et vous n'avez plus l'âge. Compte tenu de votre dossier, je vous vois plutôt enseignant qu'enseigné d'ailleurs. Quel âge avaient vos élèves au lycée de Kaboul ?

- Entre dix et dix-huit ans : les familles attendaient souvent longtemps avant de nous les confier. On nous envoyait généralement les plus brillants.

L'officier laisse tomber la conversation, lève la tête et fixe soudain Beaudouin comme s'il ne l'avait jamais vu.

- Il me vient une idée, il y a peut-être un poste pour vous, mais on ne peut rien faire sans en parler au Général. Ceux auxquels je pense sont un peu ses protégés. Or, il est absent.

- Puis-je savoir ?

- Plus tard, mon vieux, plus tard. Soyez patient.

Il ne s'était rien passé pendant plusieurs semaines après cet entretien. André Beaudouin pointait tous les matins au bureau du personnel de Carlton Gardens. Il apercevait parfois ceux des officiers qui arrivaient à l'heure et demandait leur nom au planton. Le goût prononcé de certains personnels de l'état-major pour les racontars et les bruits de couloir lui avait rapidement permis de se faire une opinion. Tous les plantons avaient la leur. Pas un ralliement plus ou moins spectaculaire, pas une liaison passagère, une controverse de bureaux ou une faiblesse qui ne fut aussitôt disséquée, passée au microscope de la mesquinerie, analysée, amplifiée et transmise avec gourmandise par des gens qui avaient pourtant autre chose à faire. A côté de cela, la grande majorité des collaborateurs du QG paraissait compétente et, à tout le moins, enthousiaste, dévouée et pleine d'ardeur. Comme toujours ceux-là se faisaient remarquer et tenaient le haut du pavé tandis que ceux-ci œuvraient paisiblement en silence. André rompu aux intrigues de cour, avait fait la part des choses et appris à connaître le petit monde des Français de Londres.

Entre temps, tous les matins :

- Rien de nouveau pour vous. Vous pouvez disposer, revenez vers cinq heures et demie.

Que faire ? Les promenades dans Londres sinistré étaient poignantes : la ville avait déjà beaucoup souffert. Des montagnes de gravats obstruaient encore au matin certaines rues secondaires. Une baignoire pendait lamentablement au bout de ses tuyaux, un tapis était resté accroché au bout de quelque ferraille et oscillait doucement dans la brise. Au pied des maisons détruites, des wardens, les yeux rougis par la fumée des incendies, s'affairaient pour retrouver d'éventuels survivants dans l'amas de poutres et de briques qui, hier encore, formaient un foyer confortable. Des incendies mal éteints répandaient d'âcres volutes de fumée mêlées de vapeur d'eau.

Les cinémas étaient ouverts, c'était une occasion de perfectionner son anglais : il le lit sans peine mais le parle moins bien. Il assistait à une séance presque tous les jours. D'autant plus volontiers que, jusqu'à la guerre, les films arrivaient avec six mois de retard à Kaboul : depuis, rien ou presque. Le spectacle était parfois interrompu par une alerte et, comme il fallait malgré tout respecter les horaires, il lui arrivait de voir plusieurs fois le même film pour en connaître le dénouement.

Les nuits étaient encore pires. Il se voit encore entassé dans quelque abri : les shelters dont les panneaux ornent toutes les façades. Les Londoniens prenaient leur mal en patience dans un couloir étroit, bondé, mal ventilé où le sentiment d'impuissance le disputait à l'angoisse des bombardements quotidiens. Fatigué par ces veilles, André passait souvent quelques heures dans un quelconque foyer de la Croix Rouge, somnolant moitié devant une tasse de thé qui achevait de refroidir devant lui.

Il y avait heureusement les Hackin. Joseph avait immédiatement trouvé un emploi auprès du Général. Son expérience des relations officielles l'orientait tout naturellement vers un rôle diplomatique. Le Général avait accueilli avec plaisir cet éminent archéologue. Maria, ne voulant pas rester inactive, s'intéressait aux Volontaires Françaises où elle avait été nommée lieutenant. Ils avaient rapidement trouvé un logement dans ce Londres en partie vidé de ses habitants au profit d'une province réputée plus sûre.

Là, le professeur retrouvait l'érudit et la chaleur d'un foyer rapidement reconstitué. Hackin l'avait rassuré, le Général lui avait parlé de lui et le convoquerait bientôt.

Deux jours s'étaient écoulés. André avait profité d'une journée de soleil pour se faire photographier devant l'hôtel Piccadily où il venait de prendre le thé. Un peu gêné par son statut de private et le col de son battle-dress qui lui grattait le cou, il avait néanmoins apprécié le déroulement imperturbable de ce rite britannique. La soubrette en tablier blanc et coiffe brodée qui disposait religieusement les accessoires : les traditionnels muffins, la confiture, pas de beurre, restrictions obligent, l'eau bouillante et la théière aux flancs rebondis. La table basse et les profonds fauteuils semblaient former autour de lui un rempart de cuir inexpugnable contre les intrusions indiscretes.

Un après-midi, enfin, André avait appris qu'il serait reçu le lendemain par le Général. On ne lui avait rien dit de précis sur son éventuelle affectation mais, au détour d'un couloir, il avait entendu parler d'une espèce d'école de jeunes, un prytanée semble-t-il, où régnait un certain désordre. Il avait cru comprendre que P.O. Lapie, qui s'y était rendu quelque temps auparavant, avait nommé un officier commandant qu'il se serait agi de remplacer.

Présenté par l'officier de jour, le soldat Beaudouin s'était trouvé sans préambule devant la haute silhouette du chef de la France Libre. Celui-ci avait été directement au fait

- . Je vous envoie à Rake-Manor, auprès des Cadets.

- . Bien Mon général.

- . Cela ne va pas là-bas, il faut tout reprendre en main. Voyez ce qui est actuellement projeté pour ces jeunes, mais n'oubliez pas qu'ils ont par-dessus tout la volonté de servir et que je m'intéresse à eux. Je veux un rapport préliminaire dans dix jours.

- . J'ai compris Mon général.

- . Faites au mieux, Beaudouin, vous serez aidé ; je viendrai d'ailleurs vous rendre prochainement visite.

## Chapitre 57 - 1er décembre 1940. Les surprises du capitaine Mondot.

Une secousse plus forte que les autres fait sursauter les occupants du train : on arrive à Guilford. Il faut descendre pour changer, mais où est donc la poignée de la portière ? Rien à l'intérieur. La jeune femme blonde sourit à nouveau et fait signe à Beaudouin d'ouvrir la fenêtre à l'aide de la large lanière de cuir qui permet de la soulever avant de la laisser retomber. La poignée est dehors. Au moins le quai est-il de niveau avec le plancher du wagon ; nul besoin de ces acrobaties dangereuses, souvent fatales aux enfants et aux handicapés, que le PLM ou le PO s'ingénient à provoquer en France

Un train encore plus vétuste, si possible, dépose André Beaudouin en gare de Godalming : le bureau du chef de gare, une salle d'attente ouverte à tous les vents, quelques bancs de bois et une minuscule salle des bagages, voilà tout. Il a l'impression de s'enfoncer, Milford une fois dépassé, dans une campagne de plus en plus jolie, mais de plus en plus déserte. Sensation qui s'atténue à la vue du manoir de Rake-Manor : c'est presque un château. Luxueuse par certains côtés, la demeure a une âme et on sent qu'elle est aimée de ses occupants, la famille Gage.

Le maître d'hôtel s'empare du mince bagage de l'adjudant français et lui montre sa chambre : la maîtresse des lieux l'attend dans la bibliothèque.

Elle parle un excellent français, au grand soulagement de son hôte. Il a devant lui une femme charmante, dans ses late thirties. Une expression souriante et très ouverte éclaire un visage rond au teint éclatant. Une abondante chevelure, naturellement ondulée, dégage son front

-. Entrez, monsieur, et acceptez une tasse de notre breuvage national. Il va falloir vous y habituer, je le crains.

-. C'est déjà fait, madame, depuis longtemps, mais sans doute n'est-il pas aussi sucré ici.

-. Comment cela ?

-. J'arrive de Kaboul et l'on en boit, là-bas, en toutes occasions. On le sert vert, très sucré et infusé à plusieurs reprises.

-. Nous reparlerons de tout ceci, j'espère, mais vous n'êtes pas venu ici pour bavarder. Je pense que vous aimeriez entendre parler de ces jeunes gens.

-. Effectivement. Je suis ici pour étudier la situation et faire un rapport au Général.

-. Vous constaterez par vous-même les défauts matériels de leur installation. Je veux vous confier tout de suite mes craintes pour leur santé morale. Ils sont

ici dans une relative inactivité, ils se morfondent et ont le sentiment d'être aussi abandonnés qu'incompris. Ils étaient dans leur famille encore tout récemment et malgré leur attitude de - comment dire - de petits fermes ...

- De petits durs, voulez-vous dire

- C'est cela, de petits durs ; ils sont assez désemparés et commencent à faire des bêtises. Rien de grave encore, mais quelques-uns uns, assez frustrés, pourraient bientôt nous causer des soucis. Je suis très préoccupée.

- C'est ce que j'ai cru comprendre, madame. C'est assez fâcheux mais vous savez sans doute que cela ne va pas durer. Le quartier général et Mrs Crawshaw, la présidente de votre Comité, se préoccupent de les installer sous peu dans un collège de votre pays.

- J'en ai entendu parler et j'en suis très heureuse pour eux. Voyez-vous, je me suis attachée à ces garçons, si courageux, qui ont fait preuve d'une détermination qui n'est pas de leur âge. Plusieurs sont d'anciens scouts, ce qui les aide, mais tous ont ressenti les malheurs de votre pays comme quelque chose d'insupportable. Je les admire beaucoup et je regrette que nous n'ayons pas eu le temps et les moyens d'améliorer ici leur logement. Tout s'est passé si vite et de si dramatique manière en Grande-Bretagne depuis Dunkerque ! Mon mari est mobilisé et les ressources du Comité sont limitées. Il a fallu parer au plus pressé.

- Le Général le sait, madame, il vous le dira lui-même sans doute bientôt. Pour moi, je vous remercie de votre hospitalité. Je m'attendais à quelque casernement sinistre ... tandis qu'ici ...

Ce même soir, après un frugal repas pris sur le plateau que lui a monté la cuisinière - épouse du maître d'hôtel - Beaudouin, resté seul, pense à ce que lui a dit le chef du 2e Bureau de Londres. Le commandant Passy a en effet désiré le rencontrer afin d'avoir des renseignements de première main sur la situation en Afghanistan. Le sujet épuisé, il a profité de cet entretien pour lui parler de l'organisation de l'état-major et surtout pour lui conseiller de s'appuyer à fond sur le Comité d'Aide aux Réfugiés qui a pris ses futurs élèves en charge. D'après lui, il ne faut guère compter sur les services de la France Libre. Leurs effectifs sont trop réduits et ils sont débordés par de multiples problèmes. Les constantes arrivées de personnel rallié, la reprise des contacts secrets avec la France et de trop nombreux conflits internes constituent une charge écrasante. Qu'il monte son affaire au mieux avec ces jeunes qui ne sont pas encore de vrais militaires. On va d'ailleurs leur affecter un officier parlant bien l'anglais comme instructeur à Rake-Manor avant qu'ils ne quittent le Surrey.

Beaudouin ne trouve pas ces propos très encourageants, mais il a l'habitude. A Kaboul aussi, en 1924, il avait fallu partir de rien.

Or il vient de laisser derrière lui l'organisation bien rodée, stable et efficace que le collège était devenu en peu de temps. Une poignée de mois, voire de semaines, devraient suffire ici à la faveur d'un environnement nettement plus civilisé.

L'important, d'après lui, serait avant tout de pousser la culture générale de ses futurs protégés. Sciences et humanités constituent son objectif. Pour la formation militaire : on verra après, juste ce qu'il faut pour satisfaire leurs ardeurs. Il est essentiel de les nantir d'un diplôme universitaire qui puisse, plus tard leur servir de marchepied. Comme le lui a laissé entendre le Général, il doit aussi se sentir responsable de l'éducation morale de ces futurs citoyens puisque leurs parents les ont, en quelque sorte, confiés aux autorités de la France Libre.

- Bast ! pense-t-il en s'endormant enfin, ne nous posons pas trop de questions, nous verrons bien demain de quoi sont faits ces garçons. Je n'ai pas à intervenir pour le moment, mais à observer, réfléchir, rendre compte et proposer des solutions éducatives.

- Bonjour, Mon capitaine.

- Mon cher, laissez le capitaine de côté ; ce titre n'est pas plus sérieux que votre grade d'adjudant. Nous sommes en fait des civils que la guerre a affublés d'un uniforme, un « cher ami » fera très bien l'affaire. J'espère que les faits le confirmeront.

- Comme vous voudrez mon cap..., cher ami.

- Une première question si vous le voulez bien : êtes-vous venu pour me remplacer ? demande Mondot. Il n'a pas l'air dans son assiette.

- Comment, vous n'êtes pas au courant ? s'exclame Beaudouin avec surprise.

- Au courant de quoi ? Londres m'a expédié ici sans crier gare et en me disant essentiellement :

- Dém...z-vous. C'est à peu près tout ce que je sais, lui répond Mondot.

- Bien : voici. Le QG et Comité, pensent que l'on ne peut pas laisser ces garçons ici plus longtemps. Votre rapport et celui des deux médecins venus récemment ici en inspection, ont fini d'en persuader le chef d'état-major, avant même le retour du Général. Une enquête a été lancée afin de déterminer où l'on pourrait héberger nos jeunes gens dans de bonnes conditions matérielles et dans un environnement universitaire. Il semble que le collège de Malvern ait été retenu. Le budget correspondant sera sans doute accepté.

- Avouez que c'est fort de café - même ici où il est exécrable - je ne sais rien de tout cela.

- Vous ne m'étonnez pas. En outre, j'ai vu Mrs Crawshay avant mon départ de Londres, le Comité est décidé à faire un gros effort. D'autant plus que le flot des réfugiés du continent est maintenant pratiquement tari.

Quant à moi, je suis ici pour analyser la situation à la lumière de mon expérience, J'ai enseigné à l'étranger pendant quinze ans. Je dois décider si j'accepte le poste de commandant de l'école militaire en cours de création et évaluer les besoins en matière d'encadrement et d'enseignants.

Paul Mondot, malgré sa bonhomie, est un peu secoué par ces nouvelles. Il sait bien qu'il n'a pas réussi à s'imposer comme son prédécesseur, Frédéric Lescure, avait su le faire. Il est au fond peut-être un peu soulagé. De fait, le métier de banquier ne prédispose pas particulièrement au commandement des hommes et Mondot s'intéresse plus à l'étude qu'à l'action.

- Vous allez donc me remplacer. Je n'en suis pas mécontent à vrai dire. Ces garçons sont intenables. Il n'y a plus de discipline, les horaires ne sont pas respectés. Fèvre, Le Guével et Delahousse ne savent plus où donner de la tête bien qu'ils soient populaires auprès des jeunes.

- Au fait, pourquoi Lescure est-il parti ? J'ai entendu de bien curieux bruits à Londres.

- Je ne sais pas trop, je l'ai très peu vu ici. Il a reçu l'ordre de quitter Milford à très bref délai et nous n'avons pratiquement pas eu le temps de parler.

- Vous avez bien une opinion quand même, demande Beaudouin ?

- Eh bien ! Je crois que c'est un réserviste profondément croyant et qui n'écoute que sa conscience. Tout doit céder, dans son esprit, à ce qu'il croit être juste suivant la stricte morale chrétienne. Son jugement est sans nuances dans ce domaine. Il a observé, je crois, bien des comportements individuels blâmables à l'état-major et à Camberley et il a eu le tort de dire tout haut ce que bien des gens pensent tout bas. Il n'y a pas que des fripouilles dans la capitale, bien au contraire, mais, comme toujours, ce sont les moins bons qui se font remarquer, les gueulars, passez-moi le mot, ceux qui ne font pas grand-chose et que les honnêtes gens laborieux et fidèles dérangent. Ceux qui sont toujours prêts à critiquer mais qui sont moins ardents quand il faut mettre la main à la pâte. Comme on dit en Picardie :

- Grands diseux, petits faiseurs! ajoute Mondot en imitant l'accent. Beaudouin lève les sourcils, cette expression lui rappelle quelque chose, mais quoi ?

- Je commence à comprendre, dit-il. Il faudrait que je puisse le voir.

- Je ne vous le conseille pas. Au moins pour l'instant, lui recommande prudemment Mondot.

- . Bien, je suivrai votre avis. Qui d'après vous, dois-je voir ici en premier ? interroge son visiteur ?

- . Jean Fèvre, je pense. C'est un ancien novice jésuite, il a une grande culture générale et c'est un homme pondéré bien que très jeune. Il a le même grade que vous, ce devrait faciliter les choses. Je vais le faire appeler.

## Chapitre 58 -1er décembre 1940. Arrêt sur image

Une demi-cigarette plus tard, Jean pénètre dans le bureau de Paul Mondot, salue et regarde avec curiosité celui qui s'est levé à son arrivée et dont le camp n'a pas manqué de remarquer l'apparition.

- Fèvre, voici l'adjudant Beaudouin qui va sans doute me succéder.

- Bien mon capitaine.

- J'ai besoin de vous voir, intervient Beaudouin. Que diriez-vous d'un tour à Godalming, les pubs sont ouverts à cette heure ?

- Bonne idée, nous serons plus tranquilles pour parler. Je vais demander à Caron - c'est le chauffeur qui vous a amené hier - de nous déposer.

- Caron, vous viendrez nous reprendre ici à six heures et demie.

Le Red Lion qui les accueille est plutôt sombre. Son plafond en faux cuir bouilli et embouti est recuit par la fumée des cigarettes ? Un palmier étique survit péniblement dans un coin. Nos deux Français n'en ont cure : ils trouvent un coin tranquille. L'enseigne de rétablissement grince sous les assauts du vent, la pluie, ou plutôt de la neige fondue, s'acharne contre les vitraux à cul-de-bouteille des croisées. Quelques consommateurs, debout devant le bar, têtent consciencieusement d'impressionnants verres de bière. Les joueurs de fléchettes discutent ferme dans leur coin et personne ne s'occupe des deux Français.

- Vous venez ici comme enseignant je crois, mais pour quelle matière ? demande Fèvre.

- J'ai enseigné le français et quelques humanités à des fils de cheikhs afghans pendant quinze ans.

- Mais alors, nous serons deux pour une cinquantaine de garçons.

- Dans la pratique, non. Je suis pour l'instant en mission d'observation et je dois faire un rapport au Général sur le Prytanée. Aussi je voudrais que vous me parliez de ces jeunes et d'abord, de leur caractère.

Fèvre réfléchit un instant. Il y aurait tant à dire, et tant de caractères divers se prêtent difficilement aux généralisations. Il ne veut, en outre, faire aucune personnalisation. Son interlocuteur est sympathique mais sait-on jamais ?

- Le mieux serait sans doute de vous décrire trois personnages fictifs, très différents. Ils rassemblent à mes yeux, les qualités et les défauts des groupes qu'ils symbolisent. Je ne vous donnerai pas de noms pour l'instant.

- C'est inutile, dit Beaudouin : je ne suis pas venu pour donner des notes, ni porter de jugements sur quiconque.

- Mon premier garçon imaginaire est certainement un futur entraîneur d'hommes. Il est grand, physiquement très puissant, sportif et bien de sa personne. Il est très calme, réfléchi, plutôt introverti mais aucunement replié sur lui-même. Il suscite la sympathie par sa simplicité et sa façon directe de regarder les gens. Persévérant, il est parfois têtu, mais pour de bons motifs. Sans être intellectuellement d'un niveau exceptionnel, il est intelligent, comprend vite et travaille bien. Au plan moral, son éducation est excellente et il en a quelque mérite. C'est un excellent élément que bien des gens plus âgés aimeraient avoir pour fils.

Il y a ici une bonne vingtaine de garçons qui se rapprochent de ce modèle, avec des variantes, bien sûr, mais qui sont tous bien élevés, intelligents et agréables à fréquenter.

Fèvre hésite un instant avant de poursuivre, la suite est plus difficile :

- Mon second modèle fictif est fort différent : pas par l'éducation reçue, car il est issu d'une bonne famille, mais par le peu qui semble lui en être resté. Manières déplorables, négligé de sa personne, le langage peu châtié, volontiers vulgaire dans ses expressions, amateur d'histoires lestes, c'est un extraverti typique. Aucune modestie, très agressif et toujours prêt à la contestation. Il s'exprime bruyamment et rarement avec discernement. Il a un avis sur toutes choses et cherche à l'imposer. C'est un esprit négatif. Il est intelligent mais pas plus que les autres, quoiqu'il en pense, car il est assez vain. C'est, au fond, un instable. C'est le meneur des entreprises souterraines et des coups par derrière. Il n'a pas une bonne influence sur le groupe mais il est parfois suivi car sa façon bruyante fascine les moins avertis. Je lui reconnais des qualités de loyauté - quand cela l'arrange - et de fidélité. Son jugement est souvent erroné ou fragmentaire et il a tendance à voir les choses par leur petit côté, sans parler du fait qu'il se croit supérieur aux autres et qu'il est vindicatif.

Je dirai qu'une petite dizaine de nos jeunes présente des traits de caractère qui répondent plus ou moins à ce portrait, ajoute Fèvre. Ils amusent parfois leur entourage pour autant qu'on leur accorde le moindre crédit. La discipline souffre de leur fait, mais je crois que la plupart sont capables de s'amender.

- N'êtes-vous pas un peu sévère ? Mais... attendez, on ne s'entend plus parler ... venez : il y a une table libre là-bas.

Fèvre et Beaudouin quittent la banquette qu'ils occupaient. Trois soldats de Sa Majesté, quelque peu hilares, ont entamé une bruyante discussion avec un collègue, accoudé au bar à quatre mètres de là. Tout le monde s'est retourné car c'est inhabituel.

Finalement le calme revient quand la nouvelle tournée de chopes de bitter est posée sur leur table déjà constellée de ronds humides laissés par les pints précédentes.

- Je ne crois pas exagérer, reprend Fèvre. Il y a un ou deux types réellement assez malfaisants dans ce groupe : chacun à sa manière.

Le troisième groupe est moins typé, poursuit-il. On y trouve de grands adolescents d'origines diverses, moins avancés dans leur scolarité, plus jeunes aussi. Ils constituent un peu la masse des suiveurs. Leur comportement est correct. Disciplinés, ils sont aussi plus insoucians mais ne se laissent pas toujours influencer. Il y a là des garçons attachants.

- Au fond j'aurai pu faire les mêmes portraits de beaucoup de mes propres élèves, remarque Beaudouin.

- Il est très difficile de généraliser et j'ai sans doute un peu forcé le trait, ajoute Fèvre. Tous ont besoin d'accrocher leur ardeur juvénile à quelque chose. L'attitude intransigeante de la France Libre leur convient parfaitement mais il leur faut, en outre, un chef qu'ils puissent respecter. Pour l'instant, ils doutent, leur avenir n'est pas défini. Cela ne peut que faire ressortir les aspects les moins désirables du caractère de chacun. Dans l'ensemble et sauf exceptions, ce sont de bons éléments. Les épreuves les ont mûris et je suis frappé de voir qu'ils se sont pris en charge. Ils savent se comporter de manière responsable à l'âge où, d'ordinaire, l'on obéit encore à ses parents. La plupart sont des bretons, catholiques plus ou moins pratiquants, un ou deux protestants, je ne sais au juste et une bonne proportion d'indifférents. L'aumônier vient toutes les semaines mais c'est à peine suffisant. La langue est un obstacle en ce qui concerne les rapports avec la population, sauf avec les filles bien entendu, là certains se débrouillent très bien.

- Vous me faites le portrait d'un groupe d'étudiants moyens, les circonstances du moment en plus, remarque André Beaudouin.

Oui, ajoute Fèvre qui s'échauffe un peu. Si vous ajoutez à tout cela un fort sentiment de solitude et la volonté d'aller au combat le plus vite possible bien qu'ils ne réalisent pas très bien ce que cela représente. Si vous tenez compte de la honte qu'ils éprouvent devant la capitulation des hommes de Vichy. Si vous considérez leur haine des Allemands car leurs pères ont presque tous combattu en 14-18. Et si, enfin, vous savez qu'ils ont tous fait le sacrifice de leur vie, bien qu'ils n'en parlent jamais. Vous constaterez alors qu'ils sont très attachants et que leur désintéressement est exceptionnel. On ne compte pas à cet âge, on se jette corps et âme dans une cause, de préférence perdue ou supposée telle.

- Vous les aimez, à ce que je vois ! dit Beaudouin en lui souriant.

- . Oui, et je voudrais contribuer à les sortir de l'ornière dans laquelle ils se trouvent en ce moment, même si je leur dis parfois :

- . Si vous n'êtes pas contents, engagez-vous dans la Marine. Quelques-uns l'ont fait d'ailleurs.

- . Je vous remercie, conclut Beaudouin. Votre analyse me sera précieuse ; je ne suis pas croyant personnellement - voyez-vous - mais j'ai, comme vous, le souci de l'élévation des hommes.

- . Les deux hommes se sont compris : ils deviendront amis.

Les volets de la chambre de Beaudouin sont bien clos : pas question de laisser filtrer la moindre lueur qui pourrait guider un bombardier ennemi. Même en ce coin reculé, un warden d'occasion a pour mission de veiller au respect du plus strict des black-out. L'élève responsable serait, trop content de frapper à la porte d'un professeur ou d'un gradé négligent pour lui en faire la remarque. Beaudouin en sait quelque chose, il a failli choir dix fois en rentrant. Tout éclairage public est banni et la neige qui s'est mise à tomber pour de bon, achevait de masquer le tracé du chemin

Il travaille à son rapport. Seul le bruit de la grosse horloge qui trône sur le palier de sa chambre, trouble le silence. La neige assourdit les faibles rumeurs qui parviennent de la campagne environnante.

Il a rendu visite au pasteur de Godalming, au maire de la petite ville, conféré à nouveau avec Mrs Gage, entendu les remarques de Le Guével, responsable de l'instruction militaire et interrogé le professeur d'anglais, Mr Jones. Il a rapidement parcouru les installations du camp en l'absence des élèves partis disputer un match de football à Camberley, le camp central des FFL, et noté l'absence du plus élémentaire des comforts.

Le Guevel lui a conté les curieuses circonstances du départ de Lescure.

- . On sentait que quelque chose ne tournait pas rond de son côté, jusqu'au jour où il a annoncé son départ, dit-il. Ce fut aussitôt la révolution dans le camp. Il y avait des graffitis partout, on se demandait où les volontaires avaient trouvé les matériaux et l'échelle pour suspendre une immense pancarte au pignon de l'une des étables où ils logent :

" Plutôt Brynbach que Rake-Manor sans lui ", pouvait-on y lire. Lescure avait été aussi surpris que ses cadres.

Le capitaine Mondot était arrivé au camp presque aussitôt et avait pu admirer cette littérature immobilière.

- Et que faites-vous contre cela, avait-il demandé à Delahousse ? Rien, mon capitaine, je pense comme eux.

- Puisque c'est ainsi vous partez immédiatement pour Londres.

- Pas sans un nouvel ordre de mission, Mon capitaine !

Mondot, vexé, avait ordonné à Le Guével de ne plus adresser la parole au caporal, sauf pour raisons de service. Il avait affecté de l'ignorer au cours des cinq à six jours suivants.

Lescure avait passé les consignes et reçu de nouveaux ordres. Il devait partir le lendemain en milieu de matinée et prendre le train à Godalming pour plus de discrétion et non à la petite station de Rake-Manor. Mondot avait ordonné à Le Guevel d'organiser une marche, de quitter le camp très tôt et ne pas réapparaître avant 11.00h, Tout le monde s'était mis en route à la pointe du jour sous prétexte d'exercice de nuit.

Delahousse, assez perturbé par ces incidents, avait entrepris de convaincre Le Guével et de lui faire comprendre qu'on ne pouvait pas laisser partir Lescure comme cela. D'ailleurs, il lui semblait bien que les volontaires avaient flairé quelque chose et qu'ils voulaient se livrer à une nouvelle manifestation. De toutes manières, quand un chef quitte son commandement, disait-il, il y a toujours une cérémonie d'adieu.

Le Guével s'était laissé convaincre et s'était arrangé pour faire la pause près de la gare de Godalming à peu près à l'heure de départ du train. Le sous-officier avait décrit à Beaudouin la scène dont la petite gare avait été témoin et avait ajouté :

- Bien entendu, Mondot a été furieux de l'incident et s'est précipité à Londres pour obtenir la mutation de Delahousse qu'il réclamait depuis plusieurs jours

L'incident laisse Beaudouin pensif au moment de dégager ses conclusions essentielles. La France Libre est responsable de ces adolescents qui l'ont rejointe volontairement. La trentaine de bacheliers et quelques autres peuvent constituer le noyau d'une institution utile à ses objectifs militaires. Il se sent compétent pour diriger une telle institution sous certaines conditions et ne voit pas très clairement quelle autre alternative lui serait offerte.

Il lui faut cependant, un minimum de moyens pour réussir. Un corps professoral suffisant, sinon complet : au moins cinq personnes. Un encadrement militaire significatif. Il manque au moins un officier et trois sous-officiers, lui semble-t-il. Il faut également disposer du personnel de service indispensable. Cela signifie une demi-douzaine d'autres personnes si l'on ne veut pas assommer les élèves de corvées stériles.

D'après lui, l'accent doit être mis, pour les deux tiers au moins, sur l'enseignement universitaire, les disciplines sportives et militaires se contentant du reste. Il compte bien, même s'il ne l'exprime qu'indirectement, insister sur les qualités civiques indispensables et privilégier les aspects moraux de l'éducation à mettre en place.

Cette nouvelle école, si école il y a, devra être suivie de près par les services de la France Libre. Ces jeunes volontaires, arrivés en Grande-Bretagne depuis quatre mois, n'ont reçu que deux visites de Londres, la seconde ayant d'ailleurs pour seul but de chasser leur commandant.

Il faut enfin quitter Rake-Manor dès que possible.

Sous ces conditions, mais il est trop habile pour les présenter comme telles, il est disposé à accepter la responsabilité du nouvel établissement.

Il ne se l'avoue pas encore, mais, lui aussi, après le Général, Lescure, Fèvre et Mrs Gage, s'est senti attiré par la détermination de cette jeunesse ardente, frondeuse encore, mais généreuse.

Quelques semaines plus tard. Beaudouin ayant définitivement accepté le commandement qui lui était proposé et nommé sous-lieutenant en prévision du départ vers Malvern, reçoit Gustave Lespagnol :

- . J'entends dire que vous montez un spectacle pour la prochaine visite du Général. De quoi s'agit-il ? interroge André Beaudouin.

- . Gustave a rangé le curieux bonnet écossais qu'il affectionne pour se présenter. Encore un Breton, qui sous ses airs polis, sait ce qu'il veut.

- . Mon lieutenant, ce sont des numéros de feu de camp scouts qui durent chacun quelques minutes.

- . Vous faites des répétitions, j'espère ?

- . Oui Mon lieutenant, mais nous ne savons pas où nous installer et nous n'avons pas tous les accessoires nécessaires.

- . Je viendrai voir ces fameux sketches et en attendant je vous autorise à demander ce qu'il faut à madame Gage.

Beaudouin a eu raison de faire confiance à ses nouveaux subordonnés. Le Général est très satisfait de sa visite. Les garçons savent défiler correctement, leur tenue est impeccable. Il a passé un bon moment parmi eux, observant l'ambiance et l'attitude de chacun sans en avoir l'air. Il a oublié ses soucis pour quelques heures.

Il confirme la nomination du nouveau commandant de l'école et le départ pour Malvern, à Beaudouin et Cabrol : nouvel officier affecté aux Cadets, comme il les appelle. Les deux hommes sont chargés de profiter des semaines à venir pour

renforcer la discipline et entamer une instruction militaire digne de ce nom. Qu'ils fassent leurs classes, on verra dans six mois si on peut faire des sous-officiers, voire des chefs de section, avec quelques-uns de ces jeunes gens.

Un froid intense, des rafales de pluie glacée alternent avec la neige pour mieux enfoncer le Surrey dans la mélancolie au cours de ce premier hiver d'exil. Beaudouin a été trop occupé pour voir le temps passer et se dit que l'hiver à Kaboul est encore moins clément. Lui non plus n'a aucune nouvelle de France. Que deviennent les siens ? Ce lourd silence est déjà vieux de six mois et il se sent moralement très isolé. Mrs Gage s'en rend compte et lui a ouvert sa bibliothèque. Il ne sera bientôt plus là pour partager une soirée avec elle de temps à autre :

- Madame, nous partons dans dix jours : je voulais vous en avertir.

- Vous me manquez tous beaucoup, lieutenant. Vos jeunes sont si sympathiques et je me suis fortement attachée à eux.

- Je crois qu'ils sont conscients de ce que vous avez accompli à leur intention et je vous en remercie en leur nom.

- Je suis triste de vous voir quitter Rake-Manor. Nous n'effaçons pas les inscriptions dont ils ont orné les parois des granges : ce sera le memento des Cadets de France. Je suis peinée en me demandant combien de ces garçons reverront un jour leur famille ?

## Chapitre 59 - 14 janvier 1941. Intransigeances

Ayant quitté Rake-Manor contraint et forcé - il a le sens de la discipline militaire - Frédéric Lescure se voit octroyer une permission de trois semaines qu'il passe en Ecosse. Typiquement, en homme rompu aux longues randonnées, il l'emploie à marcher en admirant au passage les belles couleurs de l'automne calédonien.

Quelques centaines de kilomètres sur les sentiers bordés de bruyère lui laissent le temps de réfléchir. Frédéric est un grand idéaliste au fond de lui-même. La quotidienneté du comportement humain le choque souvent. Il n'a pas admis, par exemple de percevoir cinq guinées pour une émission de cinq minutes à la BBC. C'est de l'argent trop vite gagné pense-t-il. C'est également un biais permettant d'influencer l'orateur, réalisera-t-il plus tard. Il avait refusé son cachet la seconde fois, ce qui n'avait pas manqué de grandement surprendre son entourage.

" On se laisse aller à dire des choses qu'on vous demande, mais qu'on n'aurait pas voulu dire, " remarque-t-il.

Il n'avait pas non plus hésité à « ruer dans les brancards », selon sa propre expression, quand il s'était agi d'assurer un minimum de confort à ses futurs engagés de Rake-Manor. Sans doute quelque vigoureux rapport de son cru avait-il provoqué des remous à Londres. Il n'en est d'ailleurs pas plus satisfait pour autant :

"Et puis ceux que j'aurai blessés, je leur demande pardon."

Mais c'est le contenu du journal France qui choque le plus Frédéric Lescure. Il y a trouvé, dès Brynbach, l'apologie des hommes de gauche de la IIIe République. Il s'était alors demandé si la France Libre était là pour faire revenir les politiciens d'avant-guerre alors qu'il estime que :

"La France libérée se donnera un gouvernement de son choix. En attendant nous ne voulons être que des soldats."

Vivement heurté, il avait rédigé plusieurs rapports à ce sujet à l'intention du Général. Aucune réponse ne lui était parvenue sinon, tardivement, l'indication officielle que le journal en question n'était pas sous l'obédience de la France Libre qui ne le finançait d'ailleurs pas. Il demeure que Lescure sait, enquête faite, que ce quotidien est animé par une équipe qui défend l'ancienne gauche parlementaire, ses mérites et ses séides. Homme de droite, militant PSF d'avant-guerre et anticommuniste convaincu, il commet là sans doute l'erreur d'un amalgame injustifié entre le journal France et les instances dirigeantes de la France Libre.

Ces pensées, ressassées au fil des kilomètres, ne l'empêchent, pas de dormir et, rentré à Londres en pleine forme au début de 1941, Lescure reste prêt à servir

où on voudra bien remployer utilement. Une fêlure inconsciente s'est cependant produite dans ses convictions.

Cette première fissure ne va pas tarder à s'agrandir. En partie de sa faute d'ailleurs. Il passe en effet pour un censeur, un homme malcommode, rigide, incapable de dissimuler, observant d'un œil critique ce qui l'entoure et conservant à tout instant la liberté de son jugement, comme la faculté de l'exprimer tout haut.

Affecté à Camberley en qualité d'adjoint du Lt. Col Renouard, il réalise bientôt qu'il n'a pas de responsabilités définies. Réduit à s'inventer des occupations, il s'estime sans autorité, voire sans utilité. C'est une situation difficilement tolérable pour un chef d'entreprise de son calibre.

Il se rend de temps en temps à Londres, déjeune avec l'un ou l'autre et, ce faisant, se heurte à deux des réalités de l'époque.

Mal informé de ce qui se passe en France et toujours respectueux de la personne du Maréchal, sinon de ses actes, il est horrifié par les attaques dont celui-ci est l'objet. Il l'est doublement : par fidélité envers le grand chef de 1916 et en raison du manque de fraternité entre Français dont ces attaques sont à ses yeux le triste symptôme.

Il est par ailleurs scandalisé par l'ambiance du quartier général. Il partage en cela l'opinion de bien des honnêtes gens qui en témoigneront plus tard. Il néglige, à tort sans aucun doute, ceux qui y travaillent en silence, qui se dévouent et qui ne font pas parler d'eux dans ces circonstances difficiles. Il ne voit que les arrivistes, les intrigants, les coureurs de galons et les médisants qui tiennent trop souvent le devant de la scène. Frédéric cite lui aussi à ce titre, l'aventure du capitaine Soubeyran dont il a eu connaissance comme tout le monde au QG :

"Un homme de caractère. Il n'employait pas de gants pour exprimer ses sentiments. A voir de si près (...) tout ce monde, toutes ces basses intrigues, sa foi s'effondra (...). Il dit vertement ce qui le choquait et ce fut la catastrophe (...) Cela lui valut un petit séjour à la Tour de Londres."

C'est dans un autre domaine que Frédéric montre aussi sa désapprobation :

"Il serait bien prétentieux pour un homme (...) de ne pas s'incliner, de ne pas respecter (...) ce désir de pardon (du Christ) pour les fautes de la chair."

Encore est-il nécessaire d'après lui que ce genre de comportement reste discret. Mais :

" Je dois le dire par souci de la vérité, il y eut trop souvent scandale. "

Ce faisant, il entre en contradiction avec lui-même. N'est-il pas précisément en train de juger le comportement des autres ? Ne manque-t-il pas, lui aussi de fraternité et d'indulgence ?

Si seulement un chef intelligent s'était soucié de lui confier une tâche définie, ardue de préférence ? On peut penser que, loin de ressasser sa profonde déconvenue et de s'exaspérer devant l'inutilité de sa présence en Grande-Bretagne, il se serait comme toujours engagé à fond pour le bien de son pays et de sa famille. Il n'aurait sans doute pas attaché trop d'importance à ses déceptions et les aurait transcendées à travers ses responsabilités. D'autres que lui, animés des mêmes sentiments mais, bien employés, trouvent la satisfaction de leur idéal dans l'action

Toujours est-il - à tort ou à raison ? - qu'il décide le 14 janvier 1941 de rentrer en France. Il écrit au Général et Courcel le convoque sur son ordre. Charles de Gaulle reçoit longuement son compagnon des premières heures le surlendemain de cette lettre. Courcel assiste à l'entretien :

"J'expliquai au Général le drame que j'avais vécu. Quand on s'est engagé, surtout avec sept enfants ; c'est pour faire quelque chose (...)"

Il retire de ce long entretien, la certitude que la plupart de ses rapports au chef de la France Libre ont été interceptés. Il admet, en outre, que celui-ci, réaliste, est bien obligé d'utiliser au mieux les hommes dont il dispose, même s'ils ne sont pas uniformément parfaits.

Un homme de fortes convictions en rencontre un autre ; le Général, frappé par la droiture de son visiteur le comprend et :

" (...) promet fermement de m'aider à rejoindre ma famille. "

Lescure est temporairement réformé deux jours après. Il continue à percevoir sa solde malgré son nouveau statut et une soudaine invitation lui évite d'avoir immédiatement à se loger. Lady Violet Benson, la sœur de lady Diana Cooper, épouse du représentant du gouvernement britannique auprès du général de Gaulle, le convie à passer quelques jours à Compton Bassett House. Cette magnifique propriété du Wiltshire est sa résidence. Faut-il y voir l'influence du Général ou celle, plus probable, d'Anne Crawshay ? Il passe là trois semaines comme :

" Un peu le fils de la maison, objet de toutes les délicatesses, de toutes les prévenances (...)"

Sans nouvelles de Londres, il estime au bout de trois semaines ne pouvoir prolonger son séjour sans manquer aux convenances et part sous un prétexte quelconque.

Ayant pris le train au hasard, il se retrouve à Torquay, sur la côte Sud, où il s'installe chez l'habitant. Février se passe en lectures, en invitations chez les uns et les autres, en leçons d'anglais et en longues marches.

Avril le trouve à Higher Brixham d'où il adresse un rapport à M. Duff Cooper. Il y expose sa situation et ses convictions. Il plaide pour que la France ne se coupe pas moralement en deux.

De retour à Londres, F. Lescure rencontre le général Petit qui lui confirme sans autre précision, son accord pour qu'il quitte l'Angleterre.

Impatienté, il gagne Penzance où, lui a-t-on dit, des pêcheurs français effectuent parfois la traversée jusqu'en France. Il les rencontre et commence à discuter avec eux... pour se retrouver le soir même en prison.

Il s'explique avec les officiers anglais qui l'interrogent le lendemain :

-. Oui, je cherche un bateau, puisque que c'est par leur absence que l'on justifie le retard mis à mon départ. Renseignez-vous auprès du général Petit.

Une heure plus tard

-. Vous êtes libre. Venez, nous vous invitons à déjeuner.

Derechef à Londres, il y reçoit de nouvelles exhortations à la patience de la bouche de Petit et regagne Higher Brixham. Le mois de juin est là. C'est pour lire le récit des combats de Syrie dans la presse. Il en tombe littéralement malade. Puis, se référant à une note autrefois affichée à l'Empire Hall précisant que les FFL ne seraient jamais engagés contre d'autres Français, il déchire le chèque de solde qu'il vient de recevoir et le retourne au QG. Il décide de refuser désormais tout traitement.

Les choses se gâtent au mois de juillet. Il se voit invité avec fermeté à se présenter à intervalles réguliers devant un officier anglais du voisinage chargé de contrôler sa présence. La réaction ne se fait pas attendre :

"Il serait indigne d'un officier français qui s'est battu pour l'Angleterre comme pour la France, de se présenter comme un coupable devant les autorités britanniques," écrit-il.

Un officier du QG lui apporte l'ordre de l'accompagner, de gré ou de force, à Bedford trois semaines plus tard. Il y est placé en résidence surveillée mais refuse, là encore, de se présenter au colonel du régiment écossais cantonné en ville. Jamais ce dernier ne le rappellera à l'ordre.

Revenu une dernière fois à Londres à pied, à bout de ressources, il entame une tournée de visites auprès de quelques hauts personnages susceptibles de l'aider. La comtesse de Warwick le reçoit longuement. S'étant renseignée, elle le presse de reprendre des relations normales avec les Français Libres et en particulier d'accepter sa solde. Il y consent.

Il entreprend enfin le siège du Home Office afin d'obtenir lui-même le fameux Exit Permit indispensable à son départ. A la cinquante-deuxième visite, n'en pouvant plus, il apostrophe un malheureux fonctionnaire :

"Je viens ici deux fois par jour. Si j'avais été fait prisonnier par les Allemands, il y a longtemps que je serais rentré chez moi car ils libèrent ceux qui ont quatre enfants. J'en ai sept. ( ... ) Vous me gardez prisonnier (...) La manière dont je suis traité, est indigne de votre pays."

Lescure est immédiatement reçu et se voit gratifié tant d'un Exit Permit exceptionnel, valable trois mois, que des excuses du Home Office.

Au moment du départ, alors qu'il veut payer son billet, on lui déclare :

" Les autorités britanniques sont heureuses de vous offrir le voyage ! "

L'honorable administration de Sa Majesté le roi George V aura eu le dernier mot.

## Chapitre 60 - 2 février 1941. Les collines de Malvern

L'odeur de peinture fraîche est d'autant plus entêtante que le froid de cette journée de février n'encourage personne à ouvrir les fenêtres. Louis de Cabrol s'en trouve incommodé car le chauffage, longtemps arrêté, a de la peine à réchauffer les vieux murs de meulière. Il a conservé sa courte capote beige sur les épaules et contemple sans enthousiasme la paperasse qui couvre la table de bois brut qui lui sert de bureau.

On frappe fermement à la porte

-. Entrez !

Cabrol repousse les papiers qu'il examinait et rend son salut d'un signe de tête au sergent britannique qui vient d'entrer dans la pièce nue et froide où il travaille.

Son visiteur est impeccable : le pli du pantalon semble avoir été cousu, les brodequins noirs jettent des éclairs et le salut saccadé s'achève dans un garde à vous rigide, poings serrés, le regard sur un horizon imaginaire.

-. Sergeant Fox reporting, Sir.

-. At ease sergeant, please sit down.

John Fox est un peu surpris : le képi bleu sur une chaise, l'air décontracté de cet officier français, son excellent accent et le décor aussi peu militaire que possible sont déroutants. Il enlève le calot kaki qui lui arrive au milieu du front et en cachait jusque-ici la moitié, puis s'assied du bout des fesses.

-. Now, sargeant, let me ask you a few questions and I will then explain what this is all about.

-. Yes Sir.

-. How old are you ?

-. Twenty nine, Sir, just on.

Le questionnant, Louis de Cabrol apprend ainsi que Fox a reçu une bonne éducation au Collège de Brighton mais qu'il a préféré suivre les disciplines sportives plutôt que l'enseignement académique. La conscription l'a trouvé à la National Westminster Bank de Marlow où il travaillait. Il ne parle qu'un français scolaire élémentaire.

-. You are not a professional soldier then ?

-. No, Sir. I was drafted like so many others.

-. Seen any action ?

- . No. They wouldn't let me. Since I was in a bank before, I was tailored for the Pay Corps in their view. Very boring if I may say so.

- . Now sergeant, you will find here a somewhat différent life. Let me explain.

Cabrol entend de raconter brièvement d'où viennent les futurs élèves de l'école. Il précise que le Général veut en faire des cadres mais que tout est à créer, imaginer, improviser. Quant à lui, Fox, deux tâches principales l'attendent : le sport et la culture physique, mais aussi contribuer à leur apprendre l'anglais.

- . You must avoid trying to improve your french with them, I want you to give all orders in english, even off duty as it may happen. A good proportion of them took german at school and it is imperative that they learn english quickly.

- . I understand, Sir.

- . And mind you sergeant, this also applies to your fellow instructors. You will meet them : one adjudant, Fèvre, two sergeants, Lehrmann and Taravel. They, too, need to learn english.

Cabrol poursuit son exposé. Les Cadets ont grand besoin d'apprendre la discipline et l'esprit de corps, il aura à faire à des jeunes gens ayant une forte personnalité et très individualistes. Ils sont peu respectueux des hiérarchies, mais enthousiastes, passionnés et prématurément mobilisés au service d'une cause exceptionnelle. Il devra également tenir compte du fait qu'ils sont mentalement plus âgés que ne le dit leur état civil.

Il devra contribuer à en faire de véritables soldats, développer leurs aptitudes physiques pour accompagner la fin de leur croissance. La natation, la gymnastique, le football doivent leur donner le goût de l'effort et l'esprit d'équipe. On compte également sur lui pour développer cette qualité appréciée, sinon toujours pratiquée : le fair play.

- . Your fonction shall be very important in our school sergeant. We will rely heavily on you in this regard. Do your best and report to me for any problem whatsoever. You will shortly meet lieutenant Beaudouin, who is in charge. That is all.

- . Thank you, Sir.

Pendant cet entretien, André Beaudouin, tout juste d'arrivé du Surrey, effectue une première tournée en compagnie de l'intendant du Collège dans la maison qui vient d'être affectée aux Français Libres. La Marine britannique vient juste de l'évacuer et une brève tentative de lui rendre sa destination primitive est en cours. On achève de ressortir des réserves le mobilier destiné aux occupants traditionnels.

Les Cadets entreront dans le bâtiment par le sous-sol et y trouveront les vestiaires et les sanitaires indispensables. L'entrée « noble » du rez-de-chaussée

succède à une petite cour sur laquelle donne le réfectoire. Là s'arrête le domaine des Cadets et commence celui de la direction. A droite du hall, une salle, équipée d'un piano, pourrait servir d'espace récréatif.

Encore deux pas et un couloir, à droite, longe un escalier à balustrade de bois et mène au bureau qui lui a été réservé. Beaudouin observe la pièce avec amusement. Son aménagement est peu militaire : surtout, les deux profonds fauteuils destinés à recevoir les parents d'élèves soucieux de confier quelque rejeton fortuné aux bons soins d'un House master réputé bon professeur et ferme éducateur.

- Je vous rends cinq fauteuils, un canapé, deux tables basses, un guéridon, le tapis et la vitrine du salon, dit Beaudouin en visitant la pièce attenante. Elle donne sur le jardin par une porte-fenêtre et sera parfaite comme salle à manger et salon des cadres.

- Bien mais vous allez manquer de sièges et de rangements. Envoyez-moi quelqu'un à ce sujet.

Poursuivant sa visite, Beaudouin longe à nouveau l'escalier et passe devant une petite cuisine privée. Sa chambre est au premier étage, juste au-dessus de son bureau : elle dispose d'une salle de bains particulière. La chambre voisine, au-dessus du mess, servira vraisemblablement à la matron. Il s'interroge en songeant à la présence d'une femme dans une école militaire. Dans le cadre du Collège, c'est la seule solution aux problèmes matériels posés. Son rôle ne sera pas facile, se dit-il en suivant un corridor qui laisse à gauche le bureau où opère Cabrol et mène au domaine de la matron. Il y a là, dans une aile du bâtiment principal, un petit salon, une salle de bains et l'infirmerie. On y trouve aussi un second et étroit escalier de desserte donnant accès à cinq chambres et une salle de bains commune aux premier et second étages.

Le nouveau commandant n'est pas d'un naturel bilieux. Il ne peut cependant éviter de s'inquiéter devant la tâche qui l'attend. Il y a réfléchi pendant tout le trajet depuis le Surrey. C'est une gageure. Du côté des hommes, il ne connaît bien que Jean Fèvre. Quelles compétences, quel caractère ont-ils et quelle est leur disponibilité ? En ce qui concerne les moyens matériels : pas de manuels, pas de règlements et de toutes manières, seraient-ils adaptés à la situation ? Quel est l'objet même de l'entreprise ? Est-ce de pousser la formation universitaire aussi loin que possible en ajoutant un peu de sauce militaire, comme il l'a d'abord imaginé ? Ou bien faut-il mettre l'accent sur les seules disciplines scientifiques utiles à de futurs cadres ? Qu'en est-il des problèmes administratifs : quel intendant, quel comptable, quel médecin, quel armurier ? Les questions se bouscullaient dans son esprit avec, de surcroît, la conscience de ne rien connaître, ou presque, aux questions militaires.

- . Après tout, s'était-il dit : inutile de ruminer toutes ces incertitudes avant d'arriver à Malvern. Cabrol est là pour régler les questions militaires et, pour le reste, il sait que ni l'autorité naturelle, ni les facultés d'analyse indispensables, ni l'adaptabilité aux circonstances exceptionnelles ne lui manquent. Il suffira, pensait-t-il, de réduire le problème général à ses composantes principales, de discerner celles qui sont prioritaires et d'adopter des solutions temporaires si l'on ne peut mieux faire.

Une chose est claire : il ne tolérera pas le moindre comportement négatif de la part des cadres, ni des Cadets d'ailleurs. Il s'agit de donner l'exemple : c'est le meilleur moyen de former ceux qui lui sont confiés. Cela correspond d'ailleurs parfaitement à son tempérament : exact, rigoureux, sans compromission avec l'idée qu'il se fait du devoir.

Une dernière pensée avait traversé son esprit pendant le trajet : il fallait autant que possible, réduire l'impact des conditions de guerre sur la mentalité de ses protégés. Le traumatisme de la défaite et de la débâcle comme la perspective des futurs combats, même lointaine, constituent déjà un poids suffisant. Il faut leur offrir le calme d'un cadre bien établi, une atmosphère aussi familiale que possible en dehors du service. Ils devront pouvoir entrer en rapport avec des familles britanniques et se voir fixer un objectif de vie qui les rassure.

Sa visite achevée, le commandant de l'école rejoint son second que Fox vient de quitter :

- . Parlez-moi de nos deux sergents, je connais déjà Fèvre assez bien, demande l'aîné.

- . Je n'ai pas encore eu le temps de beaucoup leur parler mais leur chef de Camberley les connaît bien. Je lui ai téléphoné. Il se trouve qu'ils appartenaient au même bataillon de chasseurs alpins en France. Ils ont fait la campagne de Narvik et c'est de Trentham Park qu'ils ont rallié. Ce sont tous les deux des hommes de caractère. André Lehrmann a vingt-deux ans et Marius Taravel en a vingt-trois. Ils ne sont pas mariés et se sont engagés volontairement dans les chasseurs avant-guerre. Lehrmann a été cité en Norvège.

Il me paraît être un garçon assez ouvert, volontiers souriant, intelligent, très sportif et qui sera vite populaire auprès de nos garçons. C'est un blond aux grands yeux bleus, pas très grand, visiblement très vigoureux et il m'a semblé être de rapports faciles, un peu réservé peut-être. Il est soigneux et méticuleux. Taravel, lui, semble être moins communicatif, plus cérébral, assez sûr de lui, au moins en apparence, assez rigide dans son comportement, voire pointilleux mais d'une conscience à toute épreuve. Ni l'un ni l'autre ne me paraissent devoir se laisser marcher sur les pieds. Vous savez comme moi que l'esprit indépendant de nos Cadets demande à être canalisé : je ne pense pas que nos trois sous-officiers aient des problèmes dans ce domaine. Ce sont tous trois des hommes qui

me paraissent totalement honnêtes et compétents : leur affectation ici leur plaît. Leur présentation personnelle est impeccable et j'ai tout lieu de croire que ce sont des garçons en qui on peut avoir toute confiance. Je pense qu'ils valent mieux que leur grade actuel.

- C'est un portrait très sympathique que vous faites là, observe Beaudouin. Je vais les convoquer mais je vous laisse le soin de voir avec eux comment leur répartir les différents enseignements, c'est vous le militaire ici. Une fois les choses en route je m'arrangerai pour contrôler de loin leur façon de faire, cela évitera des tâtonnements. Vous savez comme moi que nous disposons de l'équivalent d'une année scolaire : il n'y a donc pas de temps à perdre.

Beaudouin marque une pause. Faut-il insister ? Non. Cabrol n'a pas besoin d'autre directive : il comprend vite.

-. Et ce Fox ? reprend-il, vous avez eu le temps de parler avec lui je suppose ?

- Notre Anglais est bien différent. C'est un civil, un ancien employé de banque mais qui a des intérêts annexes. La nature, les plantes, les oiseaux : un sentimental comme beaucoup de Britanniques. A part cela, il est lui aussi enchanté d'être ici, c'est un sportif accompli. J'ai tout lieu de penser qu'il saura s'adapter au milieu de tous ces Français. Il ne donne pas non plus l'impression de vouloir se laisser volontiers en imposer par les Cadets. Je lui ai demandé de rester aussi britannique que possible.

-. Vous avez raison, nous sommes ici pour un moment et ils doivent apprendre à se sentir à l'aise avec nos amis anglais, ajoute Beaudouin.

-. Pour en revenir à Fox, je le trouve très consciencieux, très sérieux, assez réservé, possédant un grand sens pratique, très patient, il est plein de bonne volonté. Il pourra d'ailleurs nous rendre des services auprès des unités anglaises dont nous dépendons car il en connaît sans doute toutes les ficelles.

Beaudouin marque un nouveau temps de silence, puis poursuit :

-. Cabrol, je compte sur vous pour occuper nos protégés pendant les quinze jours qui viennent, je ne veux pas avoir à m'occuper des aspects militaires pour l'instant.

-. Bien, Mon lieutenant.

-. Il nous faut un règlement intérieur, reprend-il. Il doit bien y avoir un règlement de base ?

-. Oui, le manuel de service en campagne, mais il ne nous sera guère utile ici, répond Cabrol.

-. Je veux bien vous croire. Montrez-moi un projet adapté à nos locaux et aux circonstances, je me charge de l'introduction. N'oubliez pas qu'il faudra le

soumettre à l'état-major des Forces Terrestres en Grande Bretagne (FTGB) avant de le mettre en œuvre.

D'autre part, après ce qui s'est passé à Rake-Manor, j'estime qu'il faut renforcer considérablement la discipline. Procédez à de fréquents appels, à des rassemblements systématiques, mettez l'accent sur l'ordre serré, la bonne tenue, les revues d'armes et de casernement. Il faut établir le sens de la soumission militaire dans leur esprit. Nous avons vu qu'ils peuvent se comporter correctement quand ils le veulent. Ce n'est pas assez : ils doivent apprendre à obéir.

Vous avez l'encadrement nécessaire, n'hésitez pas à forcer le trait, dans ce domaine. Vous avez mon appui total. S'il faut se séparer de quelques-uns, on le fera.

- . Bien, Mon lieutenant. Je vais aussi multiplier les exercices de tir maintenant que nous en avons les moyens, il faut qu'ils apprennent à se servir de leurs armes, qu'ils en soient fiers et qu'ils aient confiance en elles.

Quarante-huit heures après cet entretien, Beaudouin voit arriver les premiers professeurs qui lui ont été affectés. Curieuse situation en vérité, Jean Soumastre et le commandant. Baranger sont à la fois plus gradés que lui et bénéficient d'une formation universitaire très supérieure. Le premier, sorti de l'X en 1929, s'il est son cadet, avait déjà un poste important avant l'armistice. Beaudouin l'accueille avec simplicité :

- . Je sais que vous êtes polytechnicien de la promotion 29, que vous êtes mon cadet de huit ans et que vous étiez dans les Poudres : c'est tout. Parlez-moi de vous, si vous le voulez bien.

- . Il y a, en vérité, peu de choses à raconter. Je suis célibataire et j'étais sous les ordres du général Colin au Moulin-Blanc, près de Brest en juin dernier ; La poudrerie du Pont-de-Buis faisait partie de son commandement. Nous avons fait sauter les installations de Brest peu après l'armistice. A vrai dire nous en avons éprouvé un certain plaisir en dépit de la tristesse du moment. Pensez-donc : nous prenions habituellement mille précautions pour éviter les accidents, les consignes de sécurité étaient draconiennes et, soudain le raisonnement opposé s'impose. Il s'agit de tout f..... en l'air. Le seul problème était d'y parvenir avant que les bombardiers allemands ne le fassent pour nous. Ce n'était pas très confortable car nous ne savions pas si ce serait eux ou nos pétards qui feraient tout sauter.

- . Quand avez-vous quitté la France, demande Beaudouin ?

- . Cela se passait le 17 juin. Nous avons entendu parler de l'appel du Général le surlendemain et la plupart d'entre nous ont décidé de rallier. Nous sommes partis à quarante environ : officiers, sous-officiers et quelques jeunes qui

voulaient quitter la France. Nous avons trouvé une méchante barcasse à Brest et entrepris la traversée malgré les réticences du propriétaire. Le temps s'est levé et le patron n'était pas dans son assiette ou avait saboté sa barque. Toujours est-il que nous avons coulé dans la rade à moins d'un mile de la côte.

Soumastre rit de ce souvenir et reprend

- . Repêchés, séchés tant bien que mal, nous avons cherché une nouvelle embarcation, plus conséquente. Nous n'étions plus qu'une petite vingtaine, tant civils que militaires et il nous a fallu à nouveau convaincre un patron de barque de passer la Manche. En fait nous lui avons forcé la main.

Il avait raison de se montrer réticent car, arrivés en vue de Falmouth le 20 juin, les Britanniques se sont mis à nous tirer dessus. Assez maladroitement, je dois dire, personne n'a été blessé. Le général Colin est allé parlementer et on nous a laissé débarquer.

- . Votre contingent de ralliés était précieux pour la France Libre, compte tenu des compétences techniques de ses membres, remarque son vis-à-vis.

- . Malheureusement non, car presque tous, y compris mon chef, ont préféré repartir presque tout de suite. Le patron pêcheur était de ceux-là. Arrivé à Londres et passés les interrogatoires que vous connaissez certainement, j'ai voulu m'engager pour me battre. Il n'y a rien eu à faire. Le Général lui-même m'a dit que le règlement interdisait aux ingénieurs militaires de combattre. J'ai écrit, protesté : en pure perte. Je suis allé ensuite voir les Anglais : ils n'ont pas voulu de moi pour la même raison.

Tout ce qui m'était proposé c'était un poste d'enseignant, mi civil, mi militaire. Dégouté, j'ai eu l'idée d'aller voir le colonel Leclerc en AEF : nouveau refus, aimable, mais tout-à-fait formel. Je vous laisse à penser comment j'ai été reçu à Londres, à mon retour ! J'ai eu quelques ennuis car mon escapade était assez irrégulière. Il n'y avait aucun poste correspondant à ma formation. Et me voici à enseigner les mathématiques élémentaires à vos jeunes protégés. J'aime mieux vous dire que je n'en suis pas satisfait, je suis le seul ingénieur des Poudres ralliés et voilà ce que l'on me fait faire !

- . Vous savez, aucun d'entre nous ne fait ici ce qu'il a envie d'accomplir. Mais ne croyez-vous pas que la formation de ces jeunes hommes vaut bien quelques sacrifices ? De toutes façons nous avons besoin de vous pour reconstituer des manuels d'enseignement de mathématiques. Voilà qui va meubler vos soirées.

Soumastre à ces mots, regarde Beaudouin d'un air soupçonneux. Mais non, on ne se moque pas de lui, il est bel et bien coincé à Malvern. Il n'est cependant pas question d'y résider. Il viendra de Londres y passer le temps nécessaire, mais il ne veut pas s'enterrer dans un trou de province anglais. Tant pis pour les bombardements.

Les Cadets sont rassemblés dans le réfectoire. Même le plus extraverti d'entre eux est, pour une fois silencieux :

- . Vous êtes ici en rapport direct avec nos amis britanniques, tant dans l'enceinte du Collège qu'en ville... quand vous serez autorisés à sortir. N'oubliez pas que vous êtes les ambassadeurs de notre pays. Tout le monde vous observera.

- . Vous avez la chance d'être admis à étudier dans un cadre magnifique et dans des conditions de confort exceptionnelles ; soyez en dignes à tout instant.

Le lieutenant Beaudouin continue un bon moment dans cette veine. La situation n'est pas nouvelle pour lui. Les parents de ses élèves afghans les lui avaient confiés non seulement, pour les enseigner, mais aussi pour les former au plan moral et pour en faire d'utiles citoyens.

Il est profondément conscient de cette nécessité : ses convictions intimes sont basées sur la place de l'homme dans la cité et il ne faillira pas dans cette tâche. Irréligieux lui-même, il constate l'influence des églises sur le comportement moral des hommes. Il ne l'entravera ici en rien, bien au contraire. Il saura trouver des arguments en dehors de la religion pour prôner la pratique de mœurs irréprochables et, comme ses instructeurs, prêcher par l'exemple. Il se promet de sanctionner durement ceux des Cadets qui ne respecteront pas les frontières du savoir-vivre qu'il saura définir.

Il sait que son tempérament naturel le poussera à utiliser l'ironie, voire le sarcasme déguisé, à l'égard de ces Cadets si ombrageux et fiers de leur engagement. Il se promet de n'utiliser l'arme de cette aimable dérision que de façon collective, quand il estimera qu'il faut redresser la barre. Les sanctions individuelles courantes resteront l'apanage des instructeurs. Il estime, tout en achevant son exposé, devoir se tenir en retrait et ne mettre que rarement son autorité directe en balance. Il préfère consacrer une part importante de son énergie à la réflexion.

Trop d'inconnues se dressent encore sur son chemin pour qu'il en soit autrement.

## Chapitre 61 - 4 avri1 1941. Ce n'est qu'un au revoir.

André Beaudouin, malgré sa peine, est en admiration devant un bureau George III placé sous la glace sans tain dont s'orne le pan coupé du salon. La pureté de ses lignes en font un meuble digne de la collection Wallace et un énorme bouquet de tulipes rouge sang apporte une merveilleuse tache colorée dans l'austérité classique du décor général. L'inattendue neige fondue qui rend si dangereuses les rues de Londres est oubliée. André, perdu dans ses pensées, n'entend pas le faible déclic d'une porte qui s'ouvre derrière lui.

- Bonjour, cher ami.

La voix douce mais ferme d'Anne Crawshay interrompt ses moroses réflexions.

- Ah ! bonjour Anne : je ne vous ai pas entendu entrer, dit-il platement. Quelles belles fleurs !

- Nous avons la chance d'avoir un jardinier qui a passé l'âge de la conscription et même celui de galoper dans les commons le dimanche avec la Home Guard. Mais j'ai toujours un peu honte de voir ici des fleurs au milieu des restrictions de toutes sortes.

Anne se penche un peu vers lui et s'aperçoit que son ami semble bouleversé.

- Vous êtes tout pâle, vous ne vous sentez pas bien ? Que se passe-t-il ? Beaudouin hésite un instant et décide de temporiser dans l'exposé des très mauvaises nouvelles dont il est porteur :

- J'ai reçu une lettre de Mohamed Sadiq, vous savez ce garçon de Kaboul que je considère comme le plus intelligent et le plus pur de mes disciples là-bas.

- Oui, Oui, vous m'en avez souvent parlé. J'ai d'ailleurs toujours été frappée par ce mot de disciple ; vous ne vous êtes pas contenté d'enseigner le français là-bas.

- Bien sûr que non. On ne peut pas séparer un langage de ses fondements sociaux et politiques et vous connaissez mes convictions. Il les avait faites siennes, épousant l'idéal que je me suis attaché à leur transmettre.

- Et que lui est-il arrivé pour que vous soyez ainsi remué

- J'ai appris qu'il a comploté contre le roi. Cela pourrait lui coûter très cher.

- D'après ce que vous m'avez raconté, il pourrait y laisser la vie.

- Ou la prison perpétuelle à tout le moins. Il a heureusement un ami, Mohamed Naim, son condisciple et cousin du souverain. On s'est donc contenté de le mettre en résidence surveillée. Il avait un brillant avenir devant lui mais tout cela est maintenant terminé.

Au gros soupir qui accompagne ces explications, Anne sent bien, à voir la mine de son ami, qu'il ne lui a pas tout dit. Qu'un autre souci intérieur le ronge. Il tripote nerveusement la petite médaille qu'il porte toujours en lambrequin et lui, habituellement si calme et composé, n'arrête pas de s'agiter sur son fauteuil, pourtant confortable.

- C'est navrant ce que vous me racontez, André, mais vous n'y pouvez rien. Peut-être, avec le temps, les choses pourront-elles s'arranger ?

N'en pouvant plus soudain, son visiteur lâche :

- Il y a quelque chose en tous cas que le temps n'arrangera pas !

- Que voulez-vous dire ?

- Je suis désolé de vous dire cela aussi brutalement mais je viens d'apprendre une très mauvaise nouvelle : Hackin et sa femme sont morts.

- Good God ! Ce n'est pas possible !

- Hélas ! Si. Vous savez que le Général l'avait chargé d'une mission de représentation au Moyen-Orient qu'il devait poursuivre en Extrême-Orient. Maria n'a pas voulu se séparer de lui et, faute de places en avion, ils sont partis par mer pour Le Caire. Ils ont été torpillés vers le vingt-trois février d'après une lettre de Carl. Cinq semaines après il n'y a plus aucun espoir de les retrouver. C'est un ami de quinze ans qui disparaît. Je suis bouleversé.

- Mon pauvre ami. Cette chère Ria qui faisait du si bon travail auprès des Volontaires Françaises. Je ne puis y croire.

- Et encore, vous ne savez pas tout. Vous vous rappelez de Carl, le bras droit de Joseph, un autre ami de Kaboul ?

- Oui, bien sûr, les Hackin l'appelaient Carlos.

- Eh ! bien : c'est lui qui m'a prévenu après avoir obtenu mon adresse par Mme Herbout. Je lui ai immédiatement écrit pour l'inciter à tenir le cap je sais qu'il était extrêmement attaché aux Hackin...

- Etait ?

- Oui, était... On vient de m'apprendre qu'on l'a retrouvé mort dans sa chambre de la maison de l'Institut de France : presque certainement un suicide. Il paraît qu'il était devenu très dépressif depuis la disparition des Hackin. Le directeur de l'Institut a retrouvé un mot disant :

- Qu'il allait retrouver les amis avec lesquels on n'avait pas voulu lui payer le voyage.

Anne Crawshay, profondément remuée par la détresse de son ami, se lève pour lui laisser l'occasion de se reprendre : un café, même anglais, lui fera du bien

pense-t-elle. Elle découvre une facette inconnue de la personnalité de son visiteur. Habituellement si maître de lui-même, voire même un peu lointain en public, il est donc également sensible et vulnérable. Cet homme aux dehors froids sur le plan professionnel ressent pitié et chagrin. Elle le savait capable de gestes délicats avec ses amis, plein d'attentions mais ici, c'est de très profonde affection qu'il s'agit.

- Voyez-vous, Anne, reprend André avec un pâle sourire au-dessus de la tasse qu'il porte à ses lèvres, nous avons perdu deux personnalités exceptionnelles et le Général n'a pourtant pas tellement de gens aussi valables autour de lui. Hackin est le seul qui ait eu le courage de défendre Labarthe auprès de notre chef. Je ne sais pas s'il avait raison de le faire, il s'agissait probablement de solidarité entre intellectuels, mais il était l'une des rares personnes qui savait lui dire le fond de sa pensée ? Il lui faisait souvent connaître son point de vue : il me l'a souvent raconté. Cette disparition est désolante. Fortune de guerre ! Je sais : un homme que j'aimais est mort, ce n'est pas le premier, ce n'est certainement pas le dernier.

Le déjeuner, quasiment silencieux est achevé. Beaudouin veut profiter des quelques instants qui lui restent avant de prendre son train. Il trouve pesante la constante et exclusive présence d'hommes autour de lui depuis son arrivée en Angleterre. Aussi cherche-t-il ses mots pour remercier son hôtesse de son amitié quand celle-ci, soucieuse de ne pas laisser prévaloir un trop long silence, parle la première :

- Vous partez bientôt en permission, je crois.

- Oui et je n'en suis pas mécontent, je vais pouvoir faire un peu la connaissance de votre pays.

- Vous ne m'avez pas encore dit si vous êtes satisfait de ce qui se passe à Malvern, demande Anne, voulant ainsi éloigner son hôte de ses sombres pensées.

- L'école vient juste d'ouvrir. Six semaines, c'est trop tôt pour se prononcer. Disons que les résultats sont inégaux mais encourageants. Je m'attache tous les jours un peu plus à ces jeunes hommes. Vous savez que je n'ai pas d'enfants : je retrouve auprès d'eux cette relation très particulière que j'ai connue à Kaboul. La relation entre maître et élèves est très spéciale et très riche une fois que chacun a bien compris sa place.

- J'en suis heureuse pour vous. Au fait, comment va votre femme ?

- J'en reçois des nouvelles assez régulièrement, Marie-Thérèse s'ennuie un peu là-bas mais elle a trouvé à s'occuper. Je pense que tout ira bien.

- Donc, pas de problème si je comprends bien ?

- Non, je suis très satisfait de ce poste de Malvern. Je craignais beaucoup en arrivant ici, d'être confiné au sein de quelque état-major dans des tâches de routine. J'espérais vaguement pouvoir m'occuper de renseignement ou d'information : ce sont des domaines actifs et changeants, mais la direction de ce nouvel établissement me convient parfaitement. Je redécouvre les problèmes de ce brave Ténèbre.

- Qui est-ce ?

- L'ancien principal du lycée de Kaboul, le premier. Il a eu bien des difficultés que nous ne soupçonnions pas.

- Évidemment, ajoute-t-il après un temps de réflexion, je suis le seul non militaire de toute l'équipe, à part quelques professeurs, et cela pose parfois des problèmes. J'ai cependant la possibilité de consulter l'état-major des Forces Terrestres où je suis généralement très bien reçu par le colonel Bureau, tant qu'il ne s'agit ni d'argent ni de matériel.

- Cela doit quand même vous changer d'ambiance après seize ans au Moyen-Orient ?

- C'est peut-être mon problème essentiel. J'ai quitté un monde oriental qui fonctionne au sentiment alors qu'il faut ici un raisonnement sans faille pour aborder les Français et être parfaitement pragmatique auprès de vos compatriotes.

- Vous me voyez très contente de sentir que vous maîtriser bien cette situation, André ! Vous savez que vous pourrez toujours compter sur notre amitié. En particulier nous avons décidé de faire un effort spécial pour le prochain Noël. Je vous en indiquerai le montant exact dans quelque temps. Vous me direz que les fêtes sont encore loin, nous préférons cependant prévoir les choses à l'avance. Mais je bavarde ! Je ne veux pas vous chasser mais l'heure de votre train approche. Qu'allez-vous faire en permission ?

- J'ai emmené plusieurs livres et je veux surtout rédiger un papier sur les Hackin, quelque chose de plus conséquent que l'émission que je prépare. Je compte mettre en lumière la remarquable carrière de Joseph et surtout son caractère. Saviez-vous qu'il avait participé à la Croisière Jaune comme archéologue ? La science, chez lui, s'alliait à la conscience et Maria et lui ont été parmi les premiers à mourir pour la France Libre.



## Chapitre 62 - 14 septembre 1941. Les étoiles du chef de section.

Lise Brandin cache une grande sensibilité sous son aspect habituellement sévère et réservé et c'est en chantonnant qu'elle pénètre ce matin dans la salle à manger du staff de House N°5. Les Cadets viennent de partir à l'exercice et elle dispose de quelques instants avant la visite du jour.

André Beaudouin, un peu surpris quand même, lève les yeux de son journal :

-. Auriez-vous fait des rêves si agréables, chère amie ?

-. Ce ne sont pas des songes mais bien la réalité qui me fait si plaisir. Avouez que la visite du Général s'est très bien passée hier, rien n'a cloché et il a été particulièrement aimable avec l'encadrement. Tous les Cadets avec lesquels il a eu un entretien, sont encore sous le coup. On ne parlait que de cela au réfectoire.

-. J'espère que vous n'utilisez pas ce mot devant eux : cela sent un peu trop le collège ou le couvent à mon goût, relève André.

-. La matron se renfrogne un peu à cette remarque mais, rien, ce matin, ne saurait vraiment la mettre de mauvaise humeur :

-. Je ne suis pas mécontente de voir que nous allons pouvoir nous échapper et fermer la maison pour quelques jours.

-. Il y a encore bien des choses à voir, lui fait remarquer Beaudouin. A ce propos, faites dire, je vous prie, au lieutenant de Cabrol que je veux le voir dès son arrivée.

-. Bonjour Cabrol, j'aimerais faire le point avec vous afin que nous puissions réfléchir à un certain nombre de problèmes pendant cette permission.

-. Serait-ce trop demander que d'avoir une idée de ce que le Général vous a dit en privé ?

Comprenant la curiosité légitime de son adjoint, Beaudouin réfléchit un instant :

-. En bon cartésien, il m'a essentiellement dit trois choses. Primo : cela marche bien, je suis satisfait. Secundo : j'ai pris la décision définitive de faire ici une école d'aspirants en reprenant le modèle de Saint-Cyr. Saint-Cyr de guerre évidemment, a-t-il ajouté. Tertio : il faut en faire des officiers de chars, c'est de cela dont nous aurons besoin pour rentrer en France.

-. Et c'est tout ?

-. Ce n'est déjà pas si mal ! Vous avez raison, il a fait quelques autres remarques dont je vous ai donné l'essentiel. Il a noté les progrès remarquables effectués depuis son dernier passage à Rake-Manor et m'a dit combien il avait

été frappé par la volonté et l'enthousiasme étonnants de tous ceux qu'il avait interrogés. Il m'a annoncé, et cela vous concerne directement, l'arrivée d'un officier d'active, un saint-cyrien, pour prendre la direction de l'enseignement militaire. Son aide de camp m'a prévenu qu'il s'agissait en principe d'un officier de chasseurs alpins, de réputation impeccable, blessé en France en mai quarante, d'une trentaine d'années

Le Général estime, poursuit Beaudouin, que l'enseignement général – Il appelle cela la pompe – doit être adapté aux circonstances et débarrassé de tout ce qui ne serait pas utile à des sous-lieutenants au feu. Il reste bien conscient de la nécessité de ménager une place honorable à ces jeunes hommes, une fois la guerre terminée. Je suis étonné de constater que, pour lui, la guerre est déjà gagnée et de l'entendre se préoccuper de ce qui se passera après !

-. Visiblement, Mon lieutenant, le Général est très attaché à ses Cadets. Il leur a fait un grand honneur en prenant lui-même le commandement pour remettre notre fanion à Duchêne. Ce dernier n'en était pas peu fier d'ailleurs. Je n'ai jamais entendu les mousquetons claquer comme cela. Nous n'aurons pas toujours des chefs de section de ce calibre !

Le commandant de l'école ne veut décidément pas verser dans l'optimisme béat ce matin et reprend assez sèchement :

-. Tout ceci pose de nouveaux problèmes : voici comment je vois les choses ; nous parlerons de notre future organisation après !

Conscient de la tension qu'il vient de provoquer, Beaudouin offre une cigarette à Cabrol, en allume une lui-même et c'est d'un ton plus détendu qu'il reprend :

-. Notre but n'est donc pas de former des cadres de l'armée future avec tout ce que cela comporterait pour eux en termes d'obligations administratives, comptables et autres. Nous façonnons ici des chefs de section d'infanterie destinés à commander au feu très prochainement. Nos unités en ont besoin dès maintenant. Pour les chars, nous verrons : cela demande des matériels et des compétences que nous n'avons pas. Je ne nous vois pas, d'ailleurs, parquer des engins sur les sacro-saintes pelouses de cricket ! Nos amis anglais en feraient une maladie !

Le Général verrait bien, poursuit Beaudouin, une première promotion d'aspirants sortir en mai ou juin prochain et pense à un cycle de six mois après cela. Sous réserve d'avoir d'autres candidats évidemment. Il nous engage à nous appuyer au maximum sur les Anglais sur le plan matériel et nous autorise à prendre des contacts directs avec les autorités locales et la Mission Spears .

J'ai remarqué que vous obteniez tout ce que vous vouliez d'Archdale. Nous allons pouvoir le faire officiellement maintenant, remarque Cabrol.

- . C'est à vous que nous le devons ! Dernier point en matière de généralités : il faut absolument résister aux Anglais qui nous disent toujours, avec bon sens il faut le reconnaître, que tout serait bien plus simple si nos élèves étaient à Sandhurst. Ce genre de situation est inacceptable pour le Général, il me l'a répété avec emphase.

- . Cela me semble évident, remarque Cabrol : j'expliquerai pourquoi à nos amis. Pour une fois, leur pragmatisme devra s'incliner devant le sentiment national !

- . Par ailleurs : je veux réduire au maximum le nombre des visiteurs qui n'ont trop souvent pas grand-chose à faire ici. En particulier les amateurs de promenades et de bons déjeuners qui nous viennent trop souvent de l'état-major. J'entends que nous demeurions maîtres chez nous. Notre mission est bien définie et je veux que l'on nous laisse l'exécuter sans interférences. Nous n'avons pas à subir de pressions pour agir de telle ou telle manière. Notre expérience collective de la formation est bien supérieure à tout ce que les polémarques de Londres se figurent savoir. L'Ecole ne fonctionnera correctement qu'en préservant le climat d'entente qui y règne entre tous : nous avons besoin d'aide, pas de conseils.

- . A ce sujet, j'ai accepté de vous présenter une requête, intervient Cabrol.

- . De quoi s'agit-il ?

- . Voici ; j'ai reçu successivement la visite de Tavel et de Fèvre. Ils souhaiteraient être admis comme élèves aspirants tout en conservant leurs fonctions actuelles. J'ai réagi favorablement mais en précisant que la décision vous appartenait.

- . Je n'y vois pour ma part que des avantages. Cela ne devrait pas leur coûter de gros efforts supplémentaires. Fèvre en particulier, dont les capacités intellectuelles continuent de m'impressionner.

- . C'est la même chose pour Tavel, remarque Cabrol. C'est un militaire né, il n'y a que cela qui compte pour lui et je pense qu'il ferait un excellent officier.

- . Sans compter, dit Beaudouin, que l'on peut imaginer que l'Ecole prendra de l'importance : nous aurons alors besoin de chefs de section.

- . Croyez-vous qu'il faille en faire une condition pour leur accorder ce qu'ils demandent ?

- . Une condition ? non, répond Beaudouin, mais une suggestion très appuyée. Je le leur dirai à l'occasion.

Il ajoute :

- Je regrette, à propos de ces sous-officiers, le départ de Le Guével. C'était un bon instructeur, très proche de nos Cadets qui s'entendaient bien avec lui. Il est, sans aucun doute, responsable de leur impeccable tenue sous les armes.

- D'un autre côté, remarque Cabrol, il avait un peu tendance aux coups pendables. Savez-vous ce qu'il a réussi quand le Général était là

- Non, je ne suis pas au courant.

- Je lui avais trouvé un drôle d'air quand il était rentré sur les talons du Grand Charles l'autre jour à déjeuner et je l'ai interrogé après son départ. Il m'a avoué qu'en sortant de la salle à manger, il avait aperçu le képi à étoiles sur une patère. De là à le coiffer, à ouvrir la porte de la salle à manger des élèves et à hurler :

- A vos rangs... Fixe ! Il n'y avait qu'un pas.

- Oh ! Il a eu ce culot ? s'étonne Beaudouin.

- Tout à fait, mais en ressortant sous les rires, il a vu le Général qui descendait l'escalier et qui avait tout entendu. Il a eu de la chance car celui-ci s'est contenté de lui dire :

- Avez-vous fini de faire l'imbécile ?

Cabrol rit et poursuit :

- Cela ne m'a pas étonné. J'avais rencontré Le Guével un peu avant d'arriver pour la première fois à Rake-Manor. Je l'avais questionné sur je ne sais trop quoi et, le voyant en battle-dress, je lui avais demandé s'il était français. Il s'était contenté de tourner l'épaule vers moi et de me dire :

- C'est écrit ici !

Beaudouin sourit à son tour, puis reprend le fil de ses recommandations après un instant :

- Je souhaite ensuite que nous organisions une petite fête pour Noël : nous avons des politesses à rendre. Au Comité d'Anne Crawshay, à la mairie – à Mr Grundy, le président du Conseil de District en particulier – à la direction du Collège et quelques-uns autres. Je vous confie cela Cabrol.

- C'est bien noté. Mais, ajoute Cabrol en hésitant : si je ne suis plus responsable de l'instruction militaire, quelle utilité ai-je encore ici ?

Beaudouin s'est visiblement préparé à cette question et c'est sans hésiter qu'il lui répond :

- En premier lieu : vous êtes mon adjoint et vous me remplacez en cas d'absence, maladie etc. Je vous charge ensuite de prendre en mains tous les problèmes d'organisation intérieure qui ne sont pas du domaine de l'instruction militaire. Les Cadets ne sont pas directement sous vos ordres, ni les instructeurs,

mais à ces exceptions près, vous êtes responsable de la bonne marche de l'établissement. Il est inutile de mettre cela par écrit, nous sommes une petite organisation et les problèmes de frontière d'autorité doivent se régler en tête-à-tête. Nous devons former une famille en quelque sorte, surtout en matière de rapports humains.



## Chapitre 63 - 11 décembre 1941. Un certain carnet noir.

Le café bu, O'Hara allume son inséparable pipe et convie Lajudie à venir faire quelques pas dans le jardin.

-. Votre petit voyage à Londres s'est bien passé, demande le prêtre afin d'entrer en matière.

-. Oui, très bien, l'ambiance était excellente pour ce repas d'anciens saint-cyriens.

Sur cette réponse laconique, O'Hara aborde le sujet qui le préoccupe :

-. Vous avez fait une allusion que je n'ai pas comprise l'autre jour, commence le prêtre. Il s'agissait d'un mauvais tour que l'on vous avait joué à l'état-major avant que vous n'arriviez ici...

-. Ah ! oui : l'histoire de mon carnet ?

-. Exactement.

-. Oh ! Vous savez, ce n'est pas très passionnant, mais assez caractéristique de l'ambiance qui règne là-bas.

Lajudie s'interrompt, regarde O'Hara et paraît se décider.

-. Figurez-vous que je tiens régulièrement mon journal et, vous me connaissez, je dis assez volontiers ce que je pense.

-. En effet, avec vous, on sait où on en est. Je dois dire, puisque nous en sommes aux confidences, que je trouve cela plutôt sympathique.

-. Merci mon Père, j'apprécie le compliment, mais venez, sortons du jardin si vous le voulez bien.

Les deux compagnons poussent le portillon de fer qui donne accès à l'allée montant au bâtiment central du collège et :

-. Pour en revenir à ce fameux carnet, figurez-vous qu'un jour je propose de remplacer le lieutenant G. Etant de garde de nuit, il n'était pas rentré de mission en temps voulu le vendredi soir. Pressé d'aller dîner pour prendre mon poste, j'oublie de fermer mon tiroir à clef. Vers dix heures, je reçois un coup de fil : G. est rentré, je peux rester chez moi.

-. Je devine la suite, dit O'Hara.

-. Le samedi matin, je ne retrouve pas mon carnet et G. vient me raconter une histoire à dormir debout : d'après lui, il avait surpris un sous-officier dans mon bureau, en train de lire mon carnet. Il avait récupéré et mis en lieu sûr ce dernier.

-. Pourquoi ne pas vous le rendre immédiatement ?

- C'est ce que je me suis dit, sans trop m'arrêter à cette histoire.
- Le lundi matin j'apprends par le général Petit que G. a lu mon carnet et l'a porté au colonel Angenot non sans que deux ou trois pages en aient été arrachées. Le colonel, second adjoint de Petit, lui en a touché un mot et lui a remis mon carnet que le général me rend aussitôt.
- Petit était chef d'état-major à l'époque je crois? Demande le prêtre.
- Oui, cela se passait en juin dernier.
- J'étais tellement furieux, reprend Lajudie, que j'ai immédiatement consigné à nouveau dans mon carnet l'essentiel de ce qui en avait enlevé. J'écrivais à peu près ceci :
- Le colonel D. est bête et méchant, sa femme, une Irlandaise, est une toute folle, bavarde et indiscreète en diable.
- J'espère que vous ne généralisez pas au sujet des Irlandais, dit O'Hara amusé. Il rit, puis, reprenant :
- Vous n'y alliez pas de main morte, à ce que j'entends ! Mais après tout, cela n'engageait que vous et l'on a bien le droit de dire ce que l'on veut dans un carnet intime.
- Cela sans doute a été l'avis de Petit : il a flanqué trente jours d'arrêts à G. pour cette histoire.
- O'Hara a l'air surpris et demande :
- L'incident en est resté là je suppose ?
- Pas du tout. D'abord, Angenot a commencé à parler de me muter à Camberley. Petit, qui ne m'en voulait nullement, m'a par contre invité à l'accompagner à dîner avec Maurice Dejean à l'Ecu de France, un des meilleurs restaurants français de Londres.
- Pendant ce temps, la clique qui n'avait pas digéré la nomination de Petit de lieutenant-colonel à général dès son arrivée à Londres début janvier, complotait pour le faire virer. Ils en voulaient à de Gaulle d'avoir ainsi promu un camarade de promotion, oubliant qu'il était le plus ancien des officiers supérieurs récemment arrivés. Ils allaient jusqu'à boire à la santé du nouveau chef d'état-major que D. aurait dû être à leurs yeux. Ils ont même eu le culot de demander à la femme d'un camarade :
- Etes-vous pour le général ? Car alors vous n'êtes pas avec nous ? Vous voyez l'ambiance.
- Pas possible.

- . Je vous jure que c'est authentique mon Père. D'ailleurs ledit colonel n'a rien trouvé de mieux que de demander une commission d'enquête au général Petit. Il m'a montré la lettre. Je cite de mémoire :

" Ayant eu (...) l'occasion de vous signaler les manœuvres qui tendent à vous séparer des autres officiers de votre état-major (...) Un incident fortuit m'ayant appris d'où venait toute cette boue (...) etc. "

- . Comment tout cela s'est-il-terminé ? demande O'Hara en rallumant sa pipe à nouveau éteinte.

- . Comme on pouvait le prévoir. Une commission d'enquête a été nommée, sous la présidence du général Eon . Celui-là même que le Général avait nommé à l'inspection des Sépultures : c'est vous dire.

Je lui ai remis mon journal et, l'on m'a annoncé que je serai muté à Camberley.

Plus tard il a fallu que j'écrive au général Petit pour protester contre l'utilisation qui était faite du contenu de ce carnet. En conclusion, j'ai retenu deux choses de mes conversations avec Petit, un très chic type qui m'aimait bien. Il m'a dit, à propos de cette affaire :

" Si j'encaisse parfois, je n'en pense pas moins et je n'oublie pas ce que l'on m'a fait (...) quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens sont dégoûtés par ce procédé (...) et le colonel B. est enchanté de vous avoir à Camberley."

Je dois dire qu'il s'exprimait très librement avec moi. Nous avions un jour parlé du Général et il m'avait dit :

"(...) Il n'est pas aimé des Anglais et il y a eu des accrochages entre lui et Wawell. Frictions désagréables seraient des mots plus heureux. Il est évidemment si entier, si autoritaire. Il y a en plus un peu de timidité et ses responsabilités lui font accentuer par principe cette attitude bourrue. Il aurait besoin d'être entouré d'officiers plus souples, plus diplomates, faisant accepter sa pensée moins brutalement. Heureusement que Churchill l'épaule solidement."

La confiance que Petit me témoignait et ce qu'il me disait m'ont beaucoup frappé, conclut Lajudie d'un air pensif.

- . Vous avez raison, lui dit O'Hara, il devait se rendre compte que vous n'étiez pas de ceux qui passent leur temps à attaquer publiquement les autres et à répéter ailleurs ce qui est dit en leur présence. On ne rencontre que trop de ces gens-là. Ils sont d'autant plus nocifs qu'ils agissent ainsi en se gardant bien d'avertir les intéressés. Même quand ces derniers sont réputés être leurs camarades.

- . Voyez-vous, dit Lajudie en se tournant vers son compagnon, Il y a une chose que je ne supporte pas. C'est de voir quelqu'un se servir de documents appartenant à autrui pour en faire des extraits et les diffuser secrètement autour

de soi à l'insu de l'intéressé. Je suis bien content d'être sorti de ce panier de crabes, dit-il en concluant !

Lajudie et O'Hara, ainsi devisant, sont parvenus devant l'esplanade de la statue de Saint-George qui observe depuis bon nombre d'années les exploits sportifs des collégiens. Les couronnes déposées ce matin même jettent une note de couleurs vives sur la pierre grise.

- Nous descendons vers la piscine par l'autre côté ? propose le prêtre.

- D'accord, profitons de ce beau temps : je ne reconnais pas l'Angleterre.

- Mais dites-moi, pour en revenir à notre discussion de ce midi : vous paraissiez en désaccord avec Beaudouin à propos de l'exercice de l'autorité. Je parle de l'autorité politique. Qu'en pensez-vous ?

- Je crois qu'en toutes choses il faut un patron. Quelqu'un de responsable dont l'intérêt dominant est celui du pays. Je le vois détenant une très forte autorité, fondée sur des pouvoirs légaux étendus.

Je ne veux pas la mort des parlements mais je veux un système qui interdise aux partis politique d'empêcher le gouvernement d'agir dans la durée.

- Beaudouin, lui, ne jure que par le parlement et le suffrage universel.

- Oui, par principe, mais il est bien conscient du fait que l'on ne peut pas revenir aux errements d'avant-guerre, remarque Lajudie.

- Vous penchez pour une certaine forme de dictature ?

- Oui, si vous voulez appeler comme cela un système où les marchandages électoraux, les tripatouillages du genre Stavisky et les compromissions avec les grands industriels ne sont plus possibles. Je ne suis pas juriste, alors ne me demandez pas comment on peut obtenir ce résultat, mais les objectifs sont clairs dans mon esprit.

- Si on ne parle pas de dictature, alors... : un roi ?

- Et pourquoi pas ? D'une manière générale, ils n'ont pas si mal réussi que cela. Mais il leur faudrait le moyen de connaître ce que veulent les gens et la sagesse d'en tenir compte.

- On rétablirait les privilèges, insinue le prêtre qui veut aller au bout de sa provocation, et la noblesse héréditaire ?

- Non ! Sûrement pas dans leurs formes anciennes. Nous avons autrefois trop oublié nos devoirs pour ne penser qu'à nos droits et à nos prérogatives. Mais je vois assez bien la noblesse de France investie de responsabilités locales. Elle les exercerait de manière non exclusive, au niveau des provinces et des départements. D'autres communautés pourraient également les assumer.

- . Je la vois contribuer au maintien du patrimoine architectural et foncier, aux entreprises d'intérêt général, à l'aide sociale et à l'enseignement privé qu'il faut absolument conserver...

- . Et inviter le curé à déjeuner une fois par mois.

- . Vous êtes impossible mon Père, lui dit Lajudie en éclatant de rire. Ce sont là des mœurs d'un autre âge.

- . Excusez l'ironie, mais la réplique était trop tentante. Et le souverain ? Il aurait tous les pouvoirs ?

- . Bien sûr que non. Les choses sont devenues trop complexes pour connaître de tout avec efficacité et succès. Non ! Je lui vois deux responsabilités essentielles où il aurait le dernier mot sur le plan opérationnel. Je pense à la défense, et la représentation du pays à l'extérieur. Il serait plutôt le moteur que le décideur final dans les autres domaines.

- . En fait, cher ami, conclut O'Hara, je suis assez d'accord avec vous. Mon parlementarisme britannique n'est pas applicable chez vous, j'ai vécu assez longtemps en France pour savoir qu'il faut tenir compte de l'individualisme qui règne là-bas.

- . Oui ! Là-bas ! répète tristement Lajudie à mi-voix. Quand reverrons-nous la belle France ?

## Chapitre 64 - 10 mai 1942. Les visions du ministre

L'Ecole des Cadets, ayant, sur ordre, abandonné Malvern, s'est récemment installée à Ribbesford. Les officiers y disposent d'un véritable mess et cette fois-ci c'est Louis de Cabrol, sachant que Beaudouin raconte volontiers ses aventures de Kaboul, qui l'interroge :

- . Quel était, Mon capitaine, le caractère des fonctionnaires afghans auxquels vous aviez à faire ? Certains sortaient du Collège français, nous avez-vous dit. Il devait donc être possible de s'entendre avec eux ?

Cela facilitait les rapports du point de vue de la langue, mais la manière de raisonner restait toute orientale. Ils demeuraient prisonniers de leur milieu. Vous n'avez pas idée de leur étroitesse d'esprit. Ni de leur méfiance envers tout ce qui est étranger, ni de l'emprise de la superstition sur le paysan lambda, voire même sur le chef du village. Et je ne parle pas des autorités religieuses en milieu rural, répond Beaudouin qui s'échauffe peu à peu.

- . Pas de chrétiens, pas de liberté, lui glisse O'Hara sans avoir l'air d'y toucher.

Beaudouin lui jette un coup d'œil en coin mais ne relève pas le propos alors que Lajudie intervient :

- . Il faut reconnaître que quelques-uns de nos paysans, s'ils vont bien à la messe, se signent encore en passant devant certaines fontaines ou rochers isolés que la tradition croit encore habités par quelque esprit plus ou moins bienveillant.

Tous se mettent à rire car cette remarque correspond bien aux expériences de chacun. La conversation devient générale.

André Beaudouin lui-même sourit intérieurement car elle lui rappelle une aventure qui provoqua l'hilarité de la communauté étrangère de Kaboul :

- . Mon cher ami, votre question me remet en mémoire l'aventure de Barthoux, le responsable des fouilles en 1926.

Pressentant un de ces petits récits finement ciselés dont Beaudouin a le secret, les autres se taisent pour l'écouter :

- . Il faisait des recherches dans la région de Hadda, près de Djelalamoud. Il avait déjà exhumé une trentaine de statues intéressantes quand la population, conduite par de jeunes mollahs de l'endroit, dévasta son chantier dans une crise de fanatisme et brisa toutes les statues. Une perte irrémédiable.

Barthoux, furieux, rentre à Kaboul et vient se plaindre amèrement à notre ministre, monsieur Fouchet. Celui-ci demande immédiatement audience au ministère des Affaires Etrangères. Il rapporte les faits en exagérant un peu pour enfoncer le clou. Il souligne que ces fouilles n'empiètent aucunement sur la

clause de protection des édifices religieux musulmans et réclame justice avec la dernière énergie.

Le Ministre afghan fut d'autant plus embarrassé qu'il s'agissait de religieux et que la région était déjà en proie à l'agitation.

Alors, à propos de ce que vous venez de dire, Lajudie, écoutez la façon dont le Ministre s'y est pris. Il n'a pas envoyé de police, il n'y a pas eu de réaction violente de la part des autorités. C'est beaucoup plus subtil.

Pour éviter que cela ne recommence, le Ministre décida d'envoyer un émissaire haut placé à Hadda. Il était chargé d'expliquer aux mollahs de la région qu'un grand saint musulman, ayant donné son nom au pays, reposait au lieu précis où M. Fouchet faisait des fouilles. Comme preuve de ce fait important, l'émissaire raconterait que saint Hadda, était apparu en songe à Son Excellence le Ministre en se plaignant amèrement à lui de la stupidité et de l'hérésie des mollahs. Ceux-ci n'avaient-ils pas en effet, par leur action imbécile, empêché un excellent ami français de le débarrasser, lui saint Hadda, de la dégoûtante promiscuité qui lui était infligée jusque dans son repos éternel, par la présence de vilaines idoles enterrées près de lui ?

Tout le monde s'esclaffe au mess devant cette chute inattendue, mais Beaudouin n'a pas fini et ajoute :

-. Je vous livre le commentaire ajouté par le ministre de France à la fin de son rapport sur cette affaire : " Quand on entend les trois plus distingués diplomates d'un pays libre, indépendant et plein d'avenir vous tenir de pareils discours, il n'y a qu'à s'incliner et se taire. C'est ce que j'ai fait. "

Lajudie, qui s'est bien amusé en écoutant Beaudouin, remarque :

-. Le fanatisme religieux fait d'aussi énormes dégâts dans bien d'autres endroits.

-. Il me semble que vous êtes particulièrement bien placé pour en parler, lui lance Beaudouin avec un clin d'œil mental.

Lajudie sent bien que son chef le provoque un peu ; combien de fois ont-ils discuté de religion après les dîners solitaires de Malvern ? Il s'apprête à lui répondre quand O'Hara qui a pris la remarque au premier degré, intervient :

-. Mon capitaine, ce sont là des histoires anciennes : l'Eglise a évolué.

-. Sans doute en Europe, mais pas là-bas rétorque Beaudouin. J'ai quelque part la copie d'une lettre d'un ami que je vous lirai à d'une prochaine occasion. Là-dessus il se lève car l'heure tourne et l'heure du rassemblement approche.

Lajudie le suit dans le couloir qui mène à son bureau et Beaudouin en profite pour lui confier une fâcheuse nouvelle.

- Je ne sais si vos amis de Londres vous en ont parlé, mais quelqu'un a ressorti le projet que je croyais enterré depuis avril dernier. Il s'agit de notre transfert à Camberley. Avant le commencement de la prochaine session.

- Oui, en effet. J'en ai eu un vague écho. Je n'ai pas pris cela très au sérieux tant cela paraissait stupide.

- On évoque des soucis d'économie, précise Beaudouin. On fait valoir qu'il y a là-bas tout ce qu'il faut en matière de casernements et le reste.

- Il y a aussi Londres et ce que cela représenterait pour nos garçons.

- Exactement ! Je considère que cela serait une monumentale stupidité. Tous les jean-foutre du QG pourraient mettre leur nez dans nos affaires. Je m'y opposerai de toutes mes forces. Si ce transfert se fait, l'état-major pourra chercher un nouveau commandant pour l'Ecole.

- Croyez-vous que le Patron soit au courant ?

- Certainement pas : ce serait contraire à tout ce qu'il m'a dit en octobre dernier.

Quelques jours plus tard, Beaudouin, qui abhorre toute espèce de fanatisme aveugle, y compris ses manifestations plus modernes, reprend la parole après le dîner. Ils sont tous décontractés, la journée est finie, les Cadets sont studieusement penchés sur les notes du jour, du moins l'espère-t-on ; c'est un moment de calme après une journée bien remplie.

- Je vous avais promis de retrouver la lettre dont je vous parlais : la voici. Elle est datée de 1929, quand l'émir régnant a été renversé. On lui reprochait des entorses aux traditions islamiques et on a fomenté une révolte pour le destituer. J'ai toujours pensé que l'Angleterre n'y était pas étrangère, mais c'est un autre chapitre. Cette lettre est datée de Hérat, quelques jours après le début de la rébellion et elle est adressée au ministère à Paris par Hackin, l'archéologue dont je vous ai souvent parlé. Ecoutez :

" Pour qui sait se servir d'un fusil, la vie est belle. Les mollahs ont largement exploité leur victoire. L'unique école a été fermée, docteurs, malades et infirmiers ont été expulsés de l'hôpital. Tout ce que l'administration comptait de chaises et de tables a été brisé. L'usage des cuillères et des fourchettes a été strictement prohibé. Le turban et la barbe sont de rigueur, par contre le téléphone est toléré (...) Il y a un mouvement d'intense réaction religieuse. "

- Puisque nous en sommes à lire des lettres, poursuit Beaudouin, voici un extrait de l'un des rapports du principal du collège. Il est particulièrement savoureux. Il s'agit de la faculté de médecine en octobre 1932.

" L'assistance comprenait le groupe des dix étudiants de la nouvelle faculté, affublés d'un uniforme flambant neuf qui pourrait avoir été copié sur celui des

grooms du Paramount. Cinq d'entre eux proviennent du Collège Amaniye ; refusés au bac, ils sont ou paresseux ou peu doués. Les cinq autres proviennent de l'établissement anglais, ils ne sont pas plus brillants que les premiers mais ont décroché un diplôme de complaisance (...) "

- . Voulez-vous un autre exemple des raisonnements orientaux ? Ecoutez ceci : il nous était impossible d'expulser qui que ce soit du Collège de Kaboul car on nous disait :

- . L'élève X... peut s'améliorer, on ne doit pas lui refuser le bénéfice de l'instruction. Or votre école est la meilleure du pays et il ne fait aucun progrès ; donc il ne s'améliorera dans aucune autre. Gardez le donc !

Beaudouin lève la main pour couper les rires qui fusent et ajoute :

- . Voici une dernière anecdote pour aujourd'hui. Il s'agit cette fois des examens et c'est toujours le principal qui parle :

" Les sujets ont été laissés au choix du principal français. C'était un progrès. Les Afghans ont toujours admis que les professeurs qui préparent leurs élèves puissent être à même de les examiner. Mais, comme la confiance ne règne pas, il est d'usage de leur adjoindre un examinateur étranger (...) L'on a assisté à des examens burlesques où le professeur français était assisté d'un médecin allemand ou tchèque, d'un secrétaire de légation italien ou persan, voire d'un ambassadeur turc qui, parlant vaguement le français, prétendaient mieux le connaître que le Français lui-même. "

- . Je dois ajouter, commente Beaudouin, qu'il était difficile de résister aux sollicitations de parents haut placés qui voyaient avec fureur leur rejeton exclu des honneurs de la République ! Le principal concluait ainsi son rapport :

" Nous avons été chassés par une révolution. Oh ! pas très sanglante mais impressionnante. Le Collège avait été envahi par des guerriers d'une tribu du Kohistan. Des gens vraiment très primitifs, sales, brutaux, sentant l'urine et le suint qui se sont installés dans nos locaux. Comme il faisait froid ils ont pratiquement tout détruit pour faire du feu. Ils ont intégralement tout cassé dans le laboratoire : juste pour s'amuser.

J'ai cependant eu la surprise de retrouver plus tard trois gros flacons intacts. J'ai demandé à l'un de nos surveillants pourquoi ils n'avaient pas été détruits comme les autres ? Il m'a répondu :

- . Ils se sont figurés que c'est là que le Diable avait été enfermé. Ils se sont bien gardés d'y toucher "

Et Beaudouin d'ajouter :

Je ne jurerai pas qu'il n'y croyait pas lui-même.

## Chapitre 65 - 11 novembre 1942. Vos jours sont comptés.

Dublin, le 27 novembre 1941, cela n'est déjà momentanément plus la guerre. Pas de sirènes, pas de bombes, pas de DCA ! Vingt-quatre heures après son passage, Frédéric Lescure embarque sur un hydravion à destination de Lisbonne. Ces vols entre pays neutres sont en principe exempts de risques : ils fonctionnent d'ailleurs aussi bien au bénéfice des Allemands. Du moins le soupçonne-t-on. L'interminable parenthèse est enfin refermée. L'entretien avec le Général est vieux de dix mois. Des incidents de toutes sortes ont émaillé cette difficile période d'attente. Temporairement incarcéré par les Anglais, relâché au bout de quarante-huit heures avec des excuses, occupant une succession de domiciles temporaires chez de bonnes âmes britanniques mais refusant de se plier à l'obligation de se présenter toutes les semaines, Lescure est resté fidèle à ses convictions.

Il réalise qu'il s'était progressivement détaché des vues officielles de la France Libre et qu'il était devenu, publiquement hélas, une espèce de rebelle discipliné parmi les rebelles :

" J'aurai voulu être un soldat, mais uniquement un soldat. J'ai perdu la foi dans le mouvement FFL à cause du noyau qui gravite autour du général de Gaulle. "

Mais il ne voit pas, en écrivant ceci, que Carlton Gardens n'est pas l'entité qui compte. C'est la présence retrouvée de la France sur les champs de bataille et, par conséquent, sur la scène diplomatique internationale, si discrète qu'elle soit encore, qui importe.

Jalonnant son parcours de télégrammes annonciateurs, Lescure parvient à Toulouse où il est immédiatement démobilisé après être passé par Canfranc et Oloron. Reçu à Vichy au cabinet du ministre de la guerre, on lui déconseille de retourner à Selongey :

- . Vous y seriez suspect et bien vite arrêté par la Gestapo.

Il faut bien vivre cependant et il s'enquiert d'un poste éventuel. On lui propose une fonction aux Affaires Juives qu'il refuse bien qu'ayant conscience qu'il aurait pu ainsi :

"Aider à sauver des milliers de familles."

Décidément, il n'y a qu'à Selongey, où l'usine tourne toujours, bien qu'au ralenti, faute de matières premières, qu'il retrouvera une situation, pourra revoir sa famille et pourvoir à son entretien. Il prend donc le commandement d'un détachement de soldats rapatriés vers la zone occupée pour y parvenir.

L'Allemand de service décompte ses hommes au passage. Le compte est bon, allez-y ! On ne demande rien au chef du détachement.

Le dimanche 14 décembre vers vingt heures, Frédéric Lescure fait la connaissance de sa dernière-née, Martine, l'enfant de la débâcle, comme il l'appelle: elle a dix-neuf mois.

Victime, comme beaucoup de Français de l'époque, de la sinistre ambiguïté du régime de Vichy, Frédéric Lescure respecte toujours la personne du Maréchal. L'exécrable politique dissimulée derrière l'image rassurante du vainqueur de Verdun ne semble pas l'affecter. Sans doute inconscient, sur le moment, de la portée des mesures prises par l'Etat Français, ne mesurant pas la portée des thèses du « renouveau naturel » et de la « collaboration », il commet l'erreur de croire que toutes ces mesures ne sont que double jeu, temporisation et dissimulation. Même la poignée de main de Montoire ne semble pas l'avoir révolté.

Grand chrétien, Frédéric pense que l'amour du prochain, la prière et la charité intellectuelle sont les ressorts d'une société harmonieuse. Ces convictions constituent pour lui la loupe à travers laquelle il analyse avec simplicité - doit-on dire simplisme - les traverses de l'Histoire.

Il ne sait pas condamner, il pense que seul l'Eternel peut juger : il ne voit donc pas pourquoi les Français se dresseraient les uns contre les autres et s'interroge :

" Etait-ce un crime de penser que le général de Gaulle d'un côté, le maréchal Pétain, de l'autre, cherchaient l'un et l'autre à servir le mieux possible leur pays ?"

Mais cette question entraîne une autre

" Le devoir de chaque Français n'était-il pas de chercher, où qu'il fut, à faire des sacrifices, à chercher à devenir meilleur, à s'élever au-dessus de soi-même ?"

Et il insiste :

"Inutile de se bomber la poitrine en disant : moi je suis un héros, ceux qui ne font pas comme moi, sont des lâches ou des traîtres !"

On doit cependant constater deux choses à la lecture du livre de Frédéric Lescure qui sert ici de fondement aux lignes le concernant. Cet ouvrage, tout d'abord, a été écrit à posteriori et achevé en janvier 1963. Il constitue par conséquent un plaidoyer pro domo dans une certaine mesure. L'auteur, par ailleurs, ne souffle mot des événements désastreux, résultant de la politique de Vichy. Tels le sabordage de la flotte de Toulon, la stratégie de Laval, pourtant désigné, sinon apprécié, par Pétain, l'envahissement de la France en novembre 1942 sans qu'un seul coup de fusil ne soit tiré, l'accueil des Alliés à coups de canon en Afrique du Nord : pas un mot de tout cela.

Plus généralement Lescure nous dit fort peu de choses sur ses sentiments, ses opinions, voire ses occupations entre janvier 1942 et l'arrivée des troupes françaises de libération à Dijon. Peu de choses à l'exception de ses démêlés avec la Gestapo et certains résistants de sa région. Il semble bien qu'il ait totalement occulté dans son esprit les conséquences honteuses et toujours plus dramatiques de l'existence de l'Etat Français. Tout au moins n'en dit-il rien dans son ouvrage.

Mais le sort est loin d'en avoir fini avec lui : de nouvelles épreuves l'attendent. Il a repris ses occupations quotidiennes à la Société d'Emboutissage de Bourgogne depuis un an quand lui parvient une lettre du bureau allemand de propagande de Dijon. Frédéric, incapable de mentir, et qui se connaît, sait bien qu'il sera coffré s'il se rend à cette convocation. Il fait le sourd et part donc en tournée pour quelques semaines : des clients l'attendent. Peine perdue : la Gestapo est là à son retour, le 11 novembre 1942. Un officier revenu d'Angleterre a sûrement quelque chose à raconter ! On arrête également son frère Henri, rapatrié d'Allemagne, pour faire bonne mesure. Les voici dans la prison départementale de la rue d'Auxonne à Dijon : l'accueil qui les y attend est plutôt frappant. Frédéric est étendu pour le compte par un sous-officier pour n'avoir pas compris assez vite un ordre proféré en allemand. Il mettra plus d'une semaine à s'en remettre.

Pendant quatre jours son horizon se borne aux murs de la cellule où il est seul, à un bref interrogatoire de pure forme, à la corvée de tinettes et aux chapelets qu'il égrène pour se donner du cœur :

" (...) Peu à peu le calme, la paix vous inonde. C'est une question de prières, c'est aussi une question de temps, de semaines. "

Son frère et lui sont transférés à Fresnes peu après, non sans avoir reçu un colis et une lettre de chez lui au dernier moment.

L'accès à la prison se fait par les caves. Gardées à chaque extrémité, on y déploie un certain décorum pour recevoir les nouveaux arrivants. A l'étage, les cellules font figure de palace : tout à l'égout, un robinet d'eau, une paille au sol et vue sur la campagne Sans compter la présence de tuyaux de chauffage fort bienvenus à la fin de novembre et celle de deux ou trois compagnons au lieu de la solitude de Dijon.

Ses collègues d'infortune ne manquent pas de couleur, tout au moins en ce qui concerne les motifs de leur incarcération. C'est là, semble-t-il, le plus urgent des sujets à l'entrée de nouveaux prisonniers. L'un d'eux paraît assez débrouillard. A l'entendre, il dirigeait une petite entreprise avec ses deux frères. Ils ont trouvé le moyen d'embrasser qui la religion protestante, qui la juive, le dernier restant catholique :

" Comme cela nous pouvons faire des affaires avec tout le monde ! "

" Quelle bonne idée lui dit Lescure, j'ai aussi deux frères ; nous allons tirer au sort et notre maison aura autant de succès que la vôtre. "

La vie monotone des prisonniers se poursuit ainsi plusieurs mois sans que Frédéric soit le moins du monde interrogé. La seule communication avec l'extérieur se produit sous la forme d'une apostrophe bourrue

-. Vous avez une petite Christine.

-. Mais.... !

-. Tout va bien. Rompez ! Schnell! Schnell, conclut le garde-chiourme dans un énorme éclat de rire.

Quelques jours plus tard c'est l'aumônier allemand qui réussit à lui glisser devant le gardien-

-.Lescure, c'est ici ?

L'intéressé acquiesce des yeux.

-. Tout va bien dans votre famille et à l'usine, lui chuchote le prêtre qui s'éloigne aussitôt d'un air inquiet en parlant fort pour donner le change.

Un jour de mars 1943, il est finalement emmené dans un immeuble de l'avenue Foch. Il n'est pas rassuré car il en connaît la sinistre réputation. Au bout de quatre heures d'un interrogatoire peu concluant, Lescure finalement n'y tient plus :

"Je suis français, dit-il, j'aime mon pays, vous ne pouvez pas me le reprocher."

L'officier allemand lève les yeux mais ne dit rien.

"Vous arrêtez les gens et vous les laissez croupir en prison (...) Qu'allez-vous faire de moi maintenant ? "

Seul le silence lui répond."

"Vous êtes le plus fort, je suis entre vos mains mais je vous demande ce que vous allez faire de moi ?"

-. Je vous promets de faire tout ce que je peux pour vous libérer, s'entend-il dire enfin.

Trois jours après ce curieux épisode, ayant connu quatre mois de prison, Lescure et son frère sont libérés presque simultanément : il ne sait toujours pas pourquoi il a été incarcéré.

Ce sont des Français qui prennent le relais. L'affaire semble sérieuse. Un contrôle économique est tout d'abord infligé à la société. S'agit-il d'une dénonciation malveillante ? Le motif est ridicule : il manquerait des déchets de fer blanc dans son stock et les dirigeants sont accusés de les avoir vendus au marché noir pour ressemeler des chaussures. On fait difficilement plus stupide.

Frédéric Lescure est amené entre temps à entreprendre des cultures pour nourrir sa nombreuse famille. Cultiver, c'est bien, mais il faut des engrais. Qu'à cela ne tienne, on en est encore à l'époque des fosses septiques. Liquide contre liquide : deux litres de vin contre quelques tonnes de ! ! ! ! liquide. Il faut aussi trouver du lait pour les enfants : donc on achète deux vaches. Encore faut-il les nourrir et on les retrouve une nuit en train de paître paisiblement autour du monument aux morts.

Il est aussi nécessaire d'avoir du foin et de le transporter. Le gazogène, récalcitrant, met alors le feu au chargement.

L'épilogue de ces péripéties comico-agraires est un procès intenté par le président du syndicat agricole pour achat et transport frauduleux de foin !

Les lettres de menace que reçoivent trois habitants de Selongey au début du mois de novembre 1943 paraissent plus inquiétantes. Deux dames en tous points respectables et Lescure sont visés. L'enquête révèle que ces missives sont d'origine parisienne et qu'elles sont de la même main. On peut y lire :

"La nation tout entière est, dès à présent, avisée de vos agissements. Votre dossier est en de bonnes mains. Vos jours sont comptés. Signé Résistance." Le tout sur fond de croix de Lorraine et bande tricolore.

F. Lescure se perd en conjectures sur les raisons de ces menaces qu'il prend très au sérieux. Se souvient-on de ses activités au sein du PSF d'avant-guerre ? Il ne s'est jamais occupé d'embauche à l'usine. S'agit-il d'un retour de flamme des jugements ouvertement formulés à Londres ?

Il s'en ouvre à l'un de ses cousins germains. Ses relations avec certains réseaux de la Résistance lui permettent d'enquêter. Un émissaire venu spécialement de Paris à Dijon lui apprend qu'il y a en effet des accusations, mais que « On » reconnaît qu'il s'agit d'une erreur.

Lescure est bien entendu soulagé, mais tout ceci reste vague. Ne lui a-t-on pas dit également qu'il aurait intérêt à disparaître momentanément, en attendant que les gens chargés de le supprimer aient été prévenus ?

De fait, une semaine après, son frère rappelle au téléphone pour l'avertir que des hommes armés le recherchent et se dirigent vers sa maison. Il les évite en sautant par la fenêtre de sa chambre et rejoint une maison amie à travers bois. Sa décision est vite prise : autant reprendre son travail de représentation, cela lui permettra de voyager, de changer de résidence tous les jours et de ne revenir que brièvement à Selongey.

La société tourne toujours au ralenti. La confection des masques à gaz pour laquelle elle avait été réquisitionnée en 1940 n'est qu'un souvenir. Les fabrications traditionnelles ont repris. En prévision de la fin du conflit –

maintenant inéluctable – il est essentiel de reprendre contact avec les principaux clients.

A l'aube du 16 février 1944, Frédéric et son épouse qui attend son neuvième enfant sont réveillés par un vacarme épouvantable. Quelqu'un cherche à enfoncer la porte d'entrée et la fenêtre de la cuisine. Le père de famille saute une nouvelle fois sur le toit de l'annexe mais aperçoit des hommes armés dans le jardin: la maison est cernée.

Il est en quelque sorte soulagé en apercevant un officier de la gestapo. Le coté ironique de la situation éclate quand il s'entend accusé de détenir des documents de la Résistance Une nouvelle dénonciation probablement ?

- . On vient de trouver un tract de la Résistance devant votre porte.
- . Un papier jeté là, cela ne prouve pas grand-chose.
- . Ce n'est pas tout. Vous cachez des armes. Nous avons le plan.

Il est un peu inquiet devant cette accusation, car elle est fondée. Il est néanmoins bien certain d'être le seul à connaître l'endroit : alors, allons-y pour la fouille !

Les recherches menées à l'usine ne donnent rien, bien entendu, mais Lescure et un autre habitant de Selongey sont de nouveau coffrés rue d'Auxonne à Dijon.

L'ambiance y a bien changé : de brutale elle est devenue effrayante. La terreur y règne depuis que plusieurs otages ont été incarcérés. Les maquisards ont exécuté un officier supérieur allemand et ces derniers veulent se venger. Quinze prisonniers seront effectivement fusillés le 29 février.

Lescure, quant à lui, fait remettre aux allemands l'enveloppe et la carte qui le menaçaient de mort : habile manœuvre qui, avec l'intervention de quelques amis, lui permet d'être libéré après plusieurs semaines d'emprisonnement et d'émotions.

Un dernier coup du sort achève de convaincre Lescure qu'il ne peut plus rester à Selongey. « On » veut sa tête. Son frère Jean, un membre influent des FFI, n'a-t-il pas entre les mains une liste où un homme figure en tête, avant les femmes à tondre. Un homme, un seul, à exécuter aussitôt après la libération ?

Cet homme, c'est son frère : Frédéric !

## Chapitre 66 - 28 mai 1943. La liberté du chrétien.

Les saules qui bordent la Severn empêchent Lajudie de profiter du spectacle séduisant qu'elle offre aujourd'hui. Le printemps est là et de nombreuses embarcations y circulent joyeusement. Il a choisi de rentrer chez lui par ce chemin, plus long certes, mais moins encaissé. Il a besoin de respirer, son moral est médiocre et la perspective de passer un nouveau dimanche en tête-à-tête avec lui-même ne l'enchant guère.

Le déjeuner du samedi avait été très vivant, comme bien souvent lorsque Beaudouin est en forme. Il avait débuté par une discussion sur les événements d'Alger. Le commandant venait de recevoir le compte rendu d'un discours de Giraud prononcé le 14 mars dernier, dans lequel ce dernier déclarait en substance :

" Le peuple français n'a pas accepté l'armistice comme le prouve la Résistance ; je déclare la législation postérieure à l'armistice comme n'ayant pas de valeur légale. Enfin : j'insiste sur le relèvement et l'unité de l'armée française."

- Beau discours, avait dit René, pour un homme qui faisait allégeance écrite au Maréchal il y a encore quelques semaines ! Comme il a vite fait de s'approprier la Résistance à laquelle il n'a sans doute rien compris ! Et de quelle représentativité se prévaut-il pour récuser une législation qu'il acceptait lui-même hier ?

Beaudouin lui avait répondu :

- La seule chose qui compte c'est de chasser les Allemands : on ne le répétera jamais assez. Je suis peut-être réducteur en disant cela mais on a vite fait de s'égarer si l'on ne garde pas cet objectif suprême en vue. Tout et tous doivent lui être subordonnés. Il ne faut pas chercher de querelle à ceux qui agissent pour l'atteindre.

- Ces vichystes d'Alger sont des ouvriers de la onzième heure : c'est trop facile !

- Puisque vous parlez de onzième heure, je ne puis que vous référer à la parabole : ce n'est pas le Père O'Hara qui me contredira.

- Mon commandant, vous utilisez les tenants d'une foi qui n'est pas la vôtre pour tenter de confondre vos interlocuteurs. Est-ce fair play ?

- Peut-être pas, lui avait répondu Beaudouin avec un large sourire, mais cela marche.

- Je n'ai jamais pu me défendre d'un certain sentiment d'injustice chaque fois que je pense à cette parabole, avait dit René, mais elle est pleine d'espoir pour ces ouvriers.

Puis, sentant que la conversation allait une nouvelle fois dérailler il avait repris :

-. D'ailleurs, même si Giraud dit cela, les cadres de Vichy restent en place, dans la police et dans l'administration de l'Algérie. Pour l'armée on verra bien de quelle manière elle se battra.

-. Mais on le sait déjà, Mon capitaine, avait fait remarquer quelqu'un, regardez la Tunisie.

-. Je crains d'ailleurs, avait dit Cabrol, que beaucoup ne se sentent toujours engagés par leur serment au Maréchal. Il ne les en a pas déliés que je sache ?

-. Nos convictions de Français Libres, fondées sur les notions de devoir et de liberté, sont donc parfaitement en harmonie avec ce que vous venez de dire, avait précisé Lajudie. Nous nous sentons libres de désobéir à une autorité en place quand nous estimons qu'elle agit en contradiction avec les intérêts du pays.

-. C'est d'ailleurs bien une critique que je fais à l'égard des églises, avait ajouté Beaudouin qui voulait encore une fois taquiner O'Hara.

-. Quel est le rapport entre l'Eglise et la France Libre, Mon commandant, avait demandé l'aumônier, complice involontaire de son interlocuteur ?

Et Beaudouin, décidément en forme, de préciser :

-. Veuillez remarquer que j'ai parlé « des Églises », L'Eglise romaine n'est pas la seule que je sache ? Mais c'est une question de forme. Je réponds à votre question : J'estime qu'elle ne respecte pas la liberté du chrétien !

-. Comment cela ? avait demandé le prêtre à nouveau sur la défensive.

-. En prônant le culte des Saints par exemple, mon Père.

-. Encore une fois, qu'est-ce que ces pauvres Saints ont à voir avec votre remarque ?

-. Eh bien ! L'Eglise s'est élevée en son temps contre les convictions de Luther qui professait qu'il n'est nul besoin d'autre intermédiaire que Jésus Christ pour prier Dieu. Quant à la liberté des chrétiens, je vous renvoie à la seconde épître à Timothée, chapitre deux je crois, avait dit Beaudouin qui a visiblement préparé son coup.

-. Mon commandant, était intervenu Lajudie, nous ne sommes pas aussi calés que vous. Que dit Saint-Paul exactement ?

-. Bravo, mon cher ! Et Beaudouin, voulant en rajouter, avait remarqué :

-. Je vois que les lectures interdites vous sont familières.

O'Hara avait sauté en l'air à ces mots :

- . Mais la lecture de la Bible n'est pas interdite
- . Elle l'a été cher ami, elle l'a été : convenez-en. Quoi qu'il en soit, Saint-Paul a dit : La parole de Dieu n'est pas enchaînée.
- . Mais qu'entend-on par-là avait demandé Taravel ?
- . Il me semble que Saint-Paul a voulu exprimer le fait que personne n'a le droit d'assigner un sens particulier, obligatoire et officiel à la parole de Dieu : ce que l'Eglise catholique ne cesse de faire depuis des siècles.
- . Il faut bien, Mon comendant, reprend O'Hara que l'Eglise guide les moins instruits, ceux qui ignorent tout de la foi. Il faut un cadre, c'est la responsabilité du clergé.

O'Hara qui connaît son interlocuteur de longue date s'était bien gardé de s'offusquer de ses propos quasi iconoclastes.

- . Mais non, mon Père, avait répondu Beaudouin. Dieu est tout puissant dites-vous. Donc il saura bien trouver le chemin des âmes frustrées dont vous vous souciez si fort. Pour en revenir au principe de liberté, si j'étais chrétien, il me semble que je me sentirai lié uniquement par le contenu des Ecritures, à l'exclusion des commentaires et autres exégèses qui en ont été faits. La loi divine en quelque sorte, pas celle des hommes.

- . Mais vous récusez ainsi l'enseignement des Pères de l'Eglise, les rituels, les canons, les décisions des synodes, voire même l'autorité du Saint-Père.

- . Encore une fois mon Père, avait repris Beaudouin qui s'amusait visiblement, je ne récuse rien. Je ne suis pas concerné par les autorités que vous venez de citer. Il me semble cependant que la liberté du chrétien consiste à s'en affranchir. Ce ne sont, après tout, que des institutions humaines dont il est difficile de trouver le fondement dans les Ecritures.

O'Hara était resté sans voix tandis que le commandant enfonçait le clou :

- . C'est sans doute pour des raisons de ce genre que Rome ne voulait pas que la Bible soit accessible à tout un chacun.

Lajudie, Chambon et Taravel qui n'ont jamais beaucoup réfléchi à ces problèmes avaient été un peu estomaqués. Cabrol et sa femme, par contre, retrouvaient là les échos lointains de l'éducation reçue de leurs parents et, surtout, de leurs grands-parents. Un silence malaisé s'était installé alors que Beaudouin, imperturbable, achevait son dessert.

René de Lajudie, voulant rompre la gêne générale, s'était employé à changer le sujet sans que cela paraisse trop évident et, s'adressant à Gian de Cabrol, lui avait demandé :

- . A propos de liberté, madame, quelle sont les nouvelles de votre fille ?

- . Depuis la fin de ses cours de secrétariat à la fin de l'année dernière et aux dernières nouvelles, elle était en pourparlers pour un poste de secrétariat dans un organisme gouvernemental plus ou moins secret. Elle sera, je crois, très bien payée, mais elle ne veut pas nous dire de quoi il retourne. Je crois qu'il s'agit là plus d'une manifestation d'indépendance que de véritable secret d'Etat.

Beaudouin, un peu sarcastique, avait placé là une des plaisanteries classiques du mess :

- . Ses amours marchent bien, j'espère ?

Cabrol, un peu pincé :

- . Nous en sommes au sixième fiancé depuis dix-huit mois, nous avons un peu perdu le fil.

Ces paroles qui semblaient vouloir clore un sujet sensible chez les Cabrol étaient restées sans écho jusqu'au moment où la sonnerie du téléphone avait retenti. Lajudie avait répondu et :

- . Cabrol, c'est pour vous.

- . Merci. Puis prenant l'appareil :

- . Speaking...

Voyant Cabrol engagé dans l'une de ses séances de charme avec les Anglais, René avait pris congé et avait quitté le camp par la sortie principale après avoir vérifié au passage la tenue du poste de garde.

Il poursuit sa paisible promenade le long de la rivière. N'ayant souvent d'autre interlocuteur que lui-même dans sa solitude intérieure, il lui arrive fréquemment de se livrer à l'introspection. La toute récente sortie de la promotion Fezzan-Tunisie est une bonne occasion, pense-t-il, pour faire le point. Déjà trois promotions dispersées, ses aspirants commencent à s'intégrer dans les unités combattantes et font la réputation de l'Ecole. Elle est excellente et il a tout lieu de s'en féliciter :

- . Mais ce boulot m'empêche de rejoindre nos brigades qui combattent en Tripolitaine. Jamais on ne me laissera partir. A chaque tentative c'est la même rengaine :

- . Il n'y a que le Général qui puisse en décider. Soyez patient, on pense à vous.

- . Je n'en suis pas plus avancé, se dit-il et au fond, est-ce que je fais mon métier aussi bien que cela ? Avons-nous les bonnes méthodes d'instruction ? Il y a au moins une chose satisfaisante. Les chefs de section ont tous pris l'habitude de laisser leurs Cadets, une fois sur la sellette, trouver seuls une solution simple et pratique au problème posé. Mes interventions doivent toujours tendre à ce résultat.

En tous cas, poursuit-il en son for intérieur : malgré les désirs du Général, nous ne faisons pas ici, d'officiers de chars. Il y manque trop de choses et il nous faudrait trois mois de plus. Nous manquons également de temps pour agir autant qu'il serait souhaitable dans le sens qu'indiquait Beaudouin à mon arrivée :

- L'éducation, me disait-il, telle qu'elle est pratiquée en France et en Occident plus généralement, s'attache à développer l'intellect et à accumuler les connaissances. Elle oublie presque totalement d'aider nos jeunes à devenir de meilleurs êtres humains. On peut, peut-être, se passer de religion - c'est mon cas - mais on ne peut se passer d'amour et de compassion.

- C'était exprimé de manière un peu romantique, se remémore René mais je suis au fond d'accord avec lui. C'est peut-être dans ce domaine que j'aurai dû déployer de plus grands efforts. Le temps ! Ah ! Le temps !

- C'est fou ce que nous en perdons en vaines batailles avec le QG. Par exemple, cette idée stupide de transférer le camp à Camberley quand nous avons dû quitter Malvern. Belle ambiance là-bas ! Il a fallu batailler pendant plusieurs semaines avec les imbéciles qui prônaient cette solution. Ils ont été aussi lents qu'une tortue qui a pris de l'aspirine, à renoncer à cette notion idiote.

Lajudie, rétrospectivement tout indigné, n'entend pas une voiture s'arrêter à sa hauteur. Le halètement caractéristique de la Hillman de Cabrol aurait pourtant dû l'alerter :

- Vous rentrez chez vous ?

- Oui, je profite de cette belle fin de journée pour marcher un peu.

- Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc prendre une tasse de thé à la maison.

- Je ne veux pas abuser, commence René.

- Tt ! Tt ! Tt ! Gian sera enchantée, Beaudouin l'a fait raccompagner et vous savez bien qu'elle adore discuter avec vous.

Lajudie, en s'asseyant dans la voiture, se demande encore une fois comment Cabrol et ses grandes jambes réussissent à s'insérer sous le minuscule volant du non moins étroit véhicule et frémit à chaque croisement abordé à grande vitesse par le conducteur.

Installé dans le cadre confortable de ses hôtes, René émerge progressivement de ses pensées un peu moroses pour répondre à Gian qui lui demande où il va passer sa prochaine permission.

- Chez les Pêtre, vous savez, ces cousins anglo-français que j'ai rencontrés à plusieurs reprises. Deux des hommes de la famille, le père et un des fils, sont au combat, mais les nouvelles sont bonnes.

- . Je me suis toujours demandé pourquoi vous ne voyiez pas plus souvent les familles anglaises que vous connaissez ?

- . Vous savez, ils sont tous charmants avec moi, mais je ne veux pas devenir trop familier avec elles.

- . Mais pourquoi ?

Il y a toujours, chère amie, une veuve sympathique ou une jolie cousine célibataire dans leur entourage et... mais vous me comprenez.

- . Je vous admire : vous devez être l'un des seuls. Mais peut-être votre femme réussira-t-elle à venir ici. Vous pouvez compter sur moi en tous cas pour l'aider à effectuer la traversée à partir du moment où elle sera à Lisbonne. Il doit être possible d'intervenir pour qu'elle n'ait pas trop longtemps à attendre un avion. Et puis, une fois ici, je me charge de l'aider pour son installation.

- . Je vous remercie, je suis très touché. Nous parlons de ce voyage dans nos lettres depuis que j'ai quitté Malvern. A termes couverts bien entendu, mais la question n'a pas avancé. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup le temps de m'en occuper. Ces conférences du dimanche sont des dévoreuses de loisirs.

- . Ace propos, lui dit Cabrol, l'une des dernières est la meilleure de toutes celles que Beaudouin nous a faites, à mon avis. Je parle de celle du début du mois de février. Il a bien fait de nous demander d'y assister. Son parallèle entre les péripéties de l'histoire d'Angleterre et les événements de France à la même époque m'a beaucoup intéressé. Il a su dépasser le simple rappel de faits historiques déjà bien connus et s'est abstenu d'insister sur la nécessité d'unir plus étroitement les deux nations.

- . Vous avez raison : il est certainement un excellent conférencier. Ce qu'il dit est passionnant et il sait très bien stimuler son auditoire par des remarques provocantes.

- . Vous l'avez remarqué comme moi, dit Cabrol. Je l'entends encore regretter sans rire que Jeanne d'Arc ait jamais existé. Tout le monde a sursauté. Je doute pourtant qu'il ait été sérieux en soulignant que, dans ce cas, Henri V aurait été roi d'Angleterre, mais que Henri VI aurait régné sur les deux pays...

- . Oui, dit Lajudie en l'interrompant, il poussait le bouchon un peu loin. J'ai préféré l'entendre remarquer que les victoires d'un pays sur un autre ont toujours été néfastes au vainqueur : quel qu'il soit. Cela m'a paru être une remarque originale. L'exemple de Waterloo est frappant. Selon lui cette victoire des Anglais a favorisé l'émergence de la Prusse et débouché sur le traité de Vienne.

Cabrol, un peu frustré de cette interruption reprend :

- . D'après Beaudouin ce traité portait en germe les conflits de 1914 et de 1939 : il est vraiment très calé !

- En tous cas, les élèves ont été... Comment dirai-je ? foudroyés, oui c'est le mot, quand il nous a lu ce texte de Kipling : « Tu seras un homme mon fils. » Même si la traduction en français en affaiblit un peu l'impact.

Un nouveau silence amical s'établit. Quelques-unes des strophes fameuses leur reviennent. Gian, en bonne maîtresse de maison, redoute ces pauses dans les conversations et revient sur terre avec un :

- Et votre vieille demoiselle de Bewdley, comment va-t-elle ?

- Oh ! Vous savez, je ne la vois guère. Je trouve mon breakfast à huit heures à la salle à manger. Je l'aperçois quand elle apporte le thé et nous échangeons trois mots. A neuf heures, je suis à Rib. Et quand je rentre, jamais avant onze heures du soir, elle est couchée depuis longtemps. Je crois qu'elle trouve que je consomme trop d'électricité à lire ou écrire le soir.

- Que lisez-vous en ce moment ? demande Gian.

- Je viens de terminer Les Hommes de Bonne Volonté et je me délecte de Renard pour l'instant. Tenez voici une de ses observations :

"Un homme simple, qui a le courage d'avoir une signature lisible."

- Qu'en dites-vous ? demande Lajudie.

- Il a raison sur ce point. Hormis les médecins, les gens qui ont une écriture illisible sont généralement grossiers et souvent très déplaisants dans leur comportement. C'est une impolitesse vis à vis de leurs correspondants.

Et celle-ci :

- " On place ses éloges comme on place de l'argent, pour qu'il nous soit rendu avec les intérêts. "

- Je le trouve bien cynique.

- Oui, mais c'est très vrai. Regardez ce qui se passe dans toutes les petites communautés, professionnelles ou associatives, voire familiales quand elles sont dirigées par quelqu'un dont on attend du bien. On y trouve trop souvent des personnages intéressés ou affligés d'une personnalité un peu falote, pour qui tout ce qui tombe de l'auguste bouche des dirigeants fait figure d'oracle intangible.

L'hôtesse se demande si cet accès de cynisme correspond à quelque incident qu'elle ignore et, trouvant Lajudie quelque peu amer, lui dit :

- Allez ! Allez ! Gardez le moral, votre permission vous fera du bien et vous oubliez toutes vos réussites ici.

- En tous cas, nous avons un beau succès à notre actif. Nous nous y sommes mis tous les trois, Beaudouin, vous et moi dit-il en se tournant vers Cabrol. A force d'en parler, chacun dans notre sphère, l'idée de transférer l'Ecole à Alger a

été définitivement écartée. Nous aurions été noyés dans la masse anonyme de Cherchell.

- C'est ce que j'avais cru comprendre, dit Gian.

- Il est évident, remarque Cabrol, que quelqu'un à Alger avait trouvé dans cette idée le moyen de faire disparaître un de ces particularismes des Français Libres qui les chagrinent tellement. Il faut à leurs yeux que tout rentre dans le moule.

- C'est surtout à Beaudouin que nous devons ce résultat, dit René. Il a été catégorique et a su trouver les arguments nécessaires. Nous sommes des Français Libres, ou Français Combattants si l'on veut, et nous tenons à le rester. Rien ne ferait plus plaisir à certains que d'occulter ce que nous sommes et d'effacer par là même la mauvaise conscience qu'ils pourraient avoir d'être restés inactifs jusqu'ici. Je pense essentiellement à ces officiers d'active de grade élevé dont on aurait pu attendre une plus claire perception des choses et qui avaient les moyens matériels de quitter la France.

Là-dessus Cabrol et son visiteur évoquent mentalement ce qu'aurait pu donner le départ pour Alger. Un frisson rétrospectif les parcourt avant que Lajudie ne reprenne la parole :

- Voyez-vous, il y a quelque chose qui me manque. A Malvern, nous avions nos difficultés : secrétariat déficient, presque pas d'auxiliaires, manque de moyens de transport mais il y avait une compensation importante. J'avais des rapport-ci directs avec les Cadets. Ils étaient un peu mes fils, ils avaient chacun une personnalité distincte que je connaissais bien. Je crois pouvoir dire que leur attitude à mon égard dépassait les rapports habituels d'instructeur à élèves. Je pense que tous ceux-là garderont un bon souvenir de moi.

- Alors qu'ici... ?

- C'est différent. J'ai des chefs de section : ce sont eux les responsables directs de l'instruction. Je n'ai plus de contacts permanents avec les Cadets et je n'interviens que ponctuellement, généralement pour les engueuler, cela ne me plaît guère.

- Vous savez pourtant bien René, intervient Cabrol, que tout marche bien grâce à vous.

- Bien aimable, mon cher, lui répond Lajudie, il nous arrive d'être bons à quelque chose de temps à autre. Je ne vous ai pas raconté à ce propos ce qui s'est passé chez nos amis américains l'autre jour ?

- Je ne vois pas, non, lui répond Cabrol.

- . Ils nous avaient invités à une démonstration de leur nouveau mortier de 60mm. Il y avait là tout un aréopage d'officiers britanniques et nombre de Cadets. Leur nouvel engin est, paraît-il, plus léger et plus rapide à mettre en batterie. Nous avons eu droit à un long discours à ce sujet, plein d'autosatisfaction. Malheureusement, des vingt premiers obus tirés, aucun n'a explosé. Nous avons quand même réussi à garder notre sérieux devant leur mine déconfite !

- . Je les entends d'ici faire tout un discours sur la supériorité de leurs ingénieurs d'armement, je gage ?

- . Presque, répond Lajudie qui a de la peine à terminer tant le souvenir l'amuse. Intrigué je me suis rapproché des caisses de munitions et j'ai demandé au sergent artificier :

- . Dites-moi ? Et ces goupilles ? A quoi servent-elles ?

## Chapitre 67 – 13 juin 1943. Survols africains.

Les troncs des grands marronniers qui bordent la route d'accès de Ribbesford Hall donnent à Beaudouin l'impression de barreaux de prison après les grands espaces de la Cornouaille où il vient de passer une heureuse permission.

Le manoir est calme, les Cadets ne rentreront que demain. Ce répit ne sera pas de trop pour venir à bout du contenu de sa corbeille et répondre aux nombreux coups de téléphone arrivés pendant son absence. Il examine en priorité le lot des papiers en provenance de l'état-major. Il remarque une enveloppe sans timbre et dépourvue de la bande adhésive de la censure.

-. Curieux, pense-t-il, qui peut écrire ainsi ?

Sousse le 4 juin 1943 et la signature de Jean Fèvre le renseignent aussitôt. Le reste peut attendre

-. Mon Commandant,

Je suis très confus de n'avoir pas donné de nouvelles depuis mon départ de Ribbesford.

Permettez-moi d'espérer que ce mot vous trouvera en excellente santé ainsi que tous les membres de l'état-major de l'école. Voici maintenant bientôt un an que j'ai quitté l'Angleterre et j'ai eu depuis un trajet assez compliqué.

Je vous fais parvenir cette lettre par un ami qui retourne à Londres aussi puis-je être aussi complet que possible sans craindre la censure. Il n'y a d'ailleurs pas de bien grands secrets dans ce qui suit.

Je suis immédiatement parti en stage à Fort William après avoir quitté Bewdley à la fin de l'an dernier. Revenu ensuite à Camberley, j'y ai retrouvé mes jeunes aspirants, tout frais promus. On en avait fait une division d'application pour leur donner un minimum d'expérience de la troupe. Mais vous connaissez l'endroit : il faut bien que ce genre de camp existe, mais mieux vaut y rester le moins longtemps possible. Nos jeunes avaient été bien accueillis dans l'ensemble, leurs prédécesseurs y avaient laissé un bon souvenir. D'ailleurs quelques-uns étaient encore là. On savait encore assez peu de chose du détachement parti à Nouméa.

Au bout de deux mois, J'en ai eu assez et j'ai demandé le rapport de Monclar. Je n'ai même pas eu le temps de le voir : on m'avait inscrit d'autorité sur la liste des renforts pour la force L.

J'ai quitté l'Angleterre le 13 mars sans avoir pu emmener Taylor avec moi. Il partait en stage et tout à fait déterminé à passer aux parachutistes. Il savait, qu'un

ancien de Malvern, Gérard de Carville, récemment revenu de Nouméa, y était. Je pense que Taylor a fait une gaffe et je le lui ai dit. J'espère qu'il changera d'avis mais j'en doute.

Nous avons embarqué le 14 mars sur un paquebot, le S/s Reina del Pacifico : de Person était le chef du détachement. Vous vous souvenez de lui, je pense ? Il présidait le jury du second concours de sortie fin 1942. C'est un ancien du 30e Dragons que j'avais rencontré à Metz autrefois. Nous étions une vingtaine avec lui.

Nous avons fait un curieux trajet : le Nord de l'Irlande, le cap St-Vincent au bout de cinq jours. Une partie du convoi est partie vers Gibraltar et nous avons continué sans incidents jusqu'à Freetown où nous sommes parvenus le 27 mars. Nous devons y débarquer mais il y a eu un snafu, comme disent les Américains : je ne traduis pas, c'est insortable.

Conclusion: nous avons embarqué sur le S/s Haïtien, un horrible rafiot, soi-disant norvégien, qui faisait du cabotage et du trafic de coolies dans la mer de Chine en temps de paix. Il semblait n'avoir été ni nettoyyé, ni caréné depuis : c'est tout dire... D'autant que nous étions installés dans la cale cette fois-ci. Nous étions comme fous au bout de cinq jours en rade, en plein soleil.

Départ en convoi le 4 avril, passage au large de Monrovia : nous étions en plein pot-au-noir et on pelait de froid pour changer. Arrivés à Takoradi, nous n'y sommes pas restés longtemps et nous sommes arrivés à Lagos le 9 avril.

Là, autre pagaïe, de la paperasse à faire, je ne sais trop. Nous avons attendu trois semaines dans un camp de transit anglais très agréable à Ikoyi, près du grand club. J'en ai profité pour faire beaucoup de balades mais nous avons été dévorés par les moustiques de jour comme de nuit. Départ en avion le vendredi saint : un DC3 américain assez confortable. C'était mon premier vol. Les fins d'étape ont été pénibles à cause de la chaleur. Escale à Kano et nuit à Maidiguri dans un camp américain luxueux, en pleine savane et loin de tout. Nous avons survolé le Tchad le lendemain, laissant le lac à notre droite, puis le survol des monts du Darfour nous a obligés à grimper assez haut. Arrêt à El Fasher en plein désert du Soudan pour atteindre Khartoum notre étape du soir.

Nous avons pu voir le Nil bleu, venu d'Ethiopie, rejoindre le Nil blanc arrivant des marais du Sud : très impressionnant. On montre encore au bord du fleuve, les restes d'un fort qui doit dater de l'époque du général Gordon.

Nouveau camp de transit américain. Réveil aux aurores le lendemain pour retrouver le Nil à Assouan. C'est devenu tout à fait extraordinaire à partir de là. Le pilote est descendu à cent mètres d'altitude pour nous permettre de bien observer. Nous avons parfaitement vu Karnak et Louqsor, de nombreuses felouques sur la rivière, la Vallée des Rois à notre gauche.

On devinait au loin des ruines monumentales. Nous avons survolé Edfou et Assiout : cela fut un véritable enchantement de voir toutes ces pyramides de la rive gauche pour finir par les plus grandes, celles de Gizeh.

Au Caire - quelle ville sale et grouillante - nous avons couché dans un hôtel grec de Ksar el Nil, la grande rue de la rive droite et nous avons crevé de chaleur pendant tout notre séjour. Nous sommes repartis le 4 mai fortement déçus d'apprendre que nous ne participerions pas à la fin de la campagne de Tunisie.

Nous séjournons en ce moment en plein désert. Quel changement ! Tout est net, tranché, violent et pur. L'odeur y est celle de l'étincelle produite par le silicium sous le choc du métal. Elle est riche, huilée, évocatrice de longues méharées solitaire. Excusez cet accès poétique, Mon commandant car nous ne sommes pas ici pour cela. En fait, c'est surtout l'impatience qui nous gagne.

J'abrège car la suite n'est pas passionnante. J'ai eu un brutal accès de malaria : un cadeau des moustiques de Lagos, je pense. Je suis ensuite parti en permission pour rejoindre peu après la région de Sousse où le général m'a sauté dessus. Je fais la liaison entre la division et la 1ère Brigade : officier au 3e Bureau et traducteur attitré de tous les documents rédigés en anglais. J'ai ainsi fait connaissance avec le jargon administratif américain.

Je profite d'un moment de répit dans le flot des documents pour rédiger ce mot mais je vais tout faire pour échapper à cet état-major. Je vous promets d'écrire à nouveau dès que je le pourrai.

Voilà, Mon commandant, les dernières nouvelles. Transmettez, je vous prie, mes amitiés au capitaine Lajoncière et croyez etc. etc.

Beaudouin revient lentement sur terre après cette dépaysante évocation : le visage du jeune officier surgit devant ses yeux. Malgré la différence d'âge, Jean et lui partageaient la même sensibilité, la faculté d'écouter les autres et une bienveillance à leur égard que son cadet pouvait d'ailleurs plus facilement leur manifester. L'agnostique qu'il est, n'avait pu s'empêcher d'admirer l'absolue fidélité de Jean Fèvre à la Compagnie de Jésus, son vœu d'obéissance en particulier, et sa lucidité. L'un et l'autre, enfin, souffraient difficilement la médiocrité et la suffisance.

Un coup discret à sa porte tire le commandant de ses réflexions. Son regard, perdu à travers les croisillons plombés de la fenêtre, s'accommode à nouveau sur les objets familiers de son bureau.

-. Entrez !

C'est Lajudie, les traits reposés, l'œil vif qui s'approche de son pas élastique et à qui il demande :

- Vous voilà revenu. Bonjour ! Et cette permission ? Vous avez l'air en pleine forme.

- Merci ! En effet, le grand air et l'exercice, m'ont, fait du bien. Mais vous avez dû avoir le même temps que moi : il y avait une tempête affreuse sur Lands End quand j'y suis allé, avec du crachin le reste du temps. Mais quel beau pays ! Quoi de neuf ici ?

- De gros problèmes pour nos agrandissements, vous vous en doutez. On m'a laissé tomber au QG. Dès qu'il s'agit d'argent, il n'y a plus personne : c'est bien connu. Je vous raconterai les détails : il va falloir repartir à l'assaut. On va lâcher Cabrol sur les entrepreneurs, certains devis sont scandaleusement élevés. A ce propos, sa femme est malade, elle tousse beaucoup, il est assez inquiet. D'ailleurs j'arrive à peine : tenez, il y a une lettre de Fèvre. Prenez-la et lisez là tranquillement. Il se plaint de faire des traductions à longueur de journée.

- C'est lui qui avait voulu passer ce concours d'officier interprète alors qu'il commandait le peloton des EA. Il l'avait d'ailleurs réussi avec une aisance déconcertante. Je le plains, mais il l'a un peu cherché. Il va bien ?

- Vous verrez, tout est dans sa lettre.

- Ce garçon est vraiment un chic type, dit René, une nature vivante et d'une grande générosité d'esprit. J'espère qu'il ne lui arrivera rien de grave.

- Il parle de Taylor : il a semble-t-il beaucoup d'affection pour notre dernier major.

- Ace propos, est-ce que je vous ai raconté ce que Taylor m'a dit avant son départ.

- Non. A quel sujet ?

- Lors de la dernière visite du Général, Taylor était assis au fond de la tente pendant le dîner de promotion. Il a vu de Gaulle, à peine assis, se relever brusquement de la table officielle et foncer vers lui. C'est Dampierre qu'il voulait voir car celui-ci n'était pas là quand il avait salué tout le staff à son arrivée.

- Effectivement, on avait demandé à Dampierre de trouver une bouteille de cognac.

- Son absence ne lui avait pas échappé. Il a traversé toute la salle à grands pas en décourageant les velléités des Cadets de se lever à son passage. Arrivé au fond, il s'est planté devant l'un des seuls civils de l'assistance et lui a dit :

- Monsieur Dampierre, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir ce matin. Comment allez-vous ?

- Ah ! C'est donc cela, remarque Beaudouin. Je m'étais demandé quelle mouche l'avait piqué soudainement ? Je vous signale que Dampierre a déposé

une nouvelle demande de mutation. Je vais être obligé de lui répondre la même chose que les fois précédentes

- . Quand nous aurons trouvé un remplaçant.

- . Il n'est pas le seul à demander à être muté, observe Lajudie. Chambon m'a fait le même coup.

- . Cela n'est pas non plus la première fois.

- . Non, j'ai utilisé les arguments habituels. Il est pour l'instant le seul à avoir une large expérience du combat d'infanterie, il connaît bien l'Ecole, nous ne savons pas encore ce que valent les nouveaux officiers promis, les effectifs augmentent, Taravel va prendre une section d'EA et aura besoin d'un coup de main etc. Il a finalement accepté : nous pouvons lui en être reconnaissants.

- . Tant mieux, vous m'avez assez souvent répété combien vous le trouviez intelligent, travailleur et efficace.

- . Je suggère, Mon commandant, que vous lui disiez un petit mot d'encouragement la prochaine fois qu'il sera de jour et qu'il viendra déjeuner au mess avec sa femme. Je suis certain qu'il appréciera. Mais ne leur faites pas boire trop de ce vin du Portugal qui fait notre ordinaire, ajoute Lajudie en riant.

- . Pourquoi me dites-vous cela ?

- . Ils sont revenus tous les deux avec une crise de foie de leur permission. C'est presque incroyable, écoutez cela, c'est fantastique. La maîtresse de maison leur servait le petit déjeuner au lit, son mari étant déjà parti au bureau. Levés à onze heures ils commençaient par prendre l'apéritif : deux ou trois gins. Ils passaient à table vers deux heures de l'après-midi pour un repas arrosé de vin rouge et suivi d'un digestif. Cela les menait vers quatre heures pour les courses en ville et la tonte de la pelouse, réservée à Chambon.

- . Histoire de lui remettre les idées en place, je suppose ?

- . Sans doute, mais pas pour longtemps. Monsieur rentrait vers sept heures-pour l'apéritif du soir : trois ou quatre gins de plus. Dîner vers neuf heures, avec champagne. Après cela, quelques invités arrivaient pour un bridge, arrosé de la bière d'un tonnelet où chacun allait se servir. Extinction des feux après deux heures du matin. Étonnant, non ?

- . Les Anglais feraient bien de ménager leurs réserves de champagne, observe Beaudouin. Ce sont les Allemands qui boivent les nôtres pour l'instant !

## Chapitre 68 - 12 septembre 1943. Conversations d'automne.

Louis Pichon, arrivé depuis peu à Ribbesford, est encore un peu sous le coup de la froide réception que lui a d'abord réservé Beaudouin. On ne peut dire qu'il soit tout à fait détendu en se rendant chez Chambon où Saindrenan et Sourieau l'attendent.

Ce dimanche de septembre est radieux. La campagne anglaise qu'il vient de traverser en venant de chez Roberts, le fermier aux pommiers objets de toutes les convoitises, n'a pas encore ses couleurs d'automne. Passant devant le jardin de l'église St Léonard, il a pu apercevoir deux jeunes femmes en grande conversation près d'une voiture d'enfant que l'on voit s'agiter de soubresauts impatients. Il lui a semblé reconnaître l'une des conductrices de l'Ecole.

Ce sont bien, en effet, Thérèse Vanier et Joan Fox qui bavardent ainsi gaiement depuis un bon moment :

- How long have you been married Joan ?

- Since may 1941, nearly two years now.

- Your wedding was at Malvern I believe ?

Ces questions évoquent de bons souvenirs dans l'esprit de Joan qui raconte :

- C'est exact. Nous nous sommes rencontrés à Marlow où John travaillait et où je m'occupais de création et de fabrication d'abat-jour. J'avais suivi auparavant des cours d'arts appliqués à l'université de Reading. Nous avions sympathisé mais la guerre est venue tout interrompre.

- Quand est-il arrivé à Malvern, demande Thérèse ?

- En février 1941, et Joan poursuit :

- Jack had been at Malvern for several months when he was allowed two weeks leave in April and I was able to join him for a walking holiday in the Lake District where I was then brought up. It rained a good deal, but it did not worry us, as we became engaged after the third day, amongst the lovely hills of Eskdale. He wanted to be married in May or July, but not in June - owing to be a sufferer of hay-fever in June. When I said I might change my mind by July - the wartime future was not bright - we decided to be married in May.

- Thérèse sourit à cette évocation, elle-même ne songerait guère à se marier en de telles circonstances, mais Joan poursuit :

- The wedding was to be at the church in Rydal village in the Lake District where the Aunt who had brought me up still lived. In eleven days I had to gather a few things together and make a « sensible » dress, to be « useful » for the long

days of clothing rationing ahead. John has never cared about smart dressing - in himself or his womenfolk.

On our return from holiday Jack telephoned from Malvern to say that he would have only five days off for the wedding and honeymoon and suggested that we be married in Malvern to save a day ! I reluctantly agreed but asked him to find a small church suitable for such a humble occasion. Only his parents, my Aunt and my father (then living alone in London) were coming to the wedding. We had agreed to have no bridesmaid, no best man, no fuss!

- . Mais pourquoi l'appellez-vous Jack ?
- . C'est un surnom que nous utilisons entre nous.
- . Un mariage de guerre en somme.
- . Oui, mais c'était sans compter avec les Français.

Jack met me at Malvern station (looking more festive than most stations, having been especially designed for a visit by Queen Victoria many years before). He took me to Malvern College and the little lodge where the College Porter lived. I settled there with his family.

Jack then took me to see Reverend Bartlett who was to marry us the next day. He led us into Malvern Priory Church - to my country eyes a small cathedral ! (...) We choose music by Bach (...) The bells could not be rung - they were only to be rung to warn everyone if the ennemy reached our shores.

Now Jack informed me that several of the Free French were coming to the ceremony, Captain Beaudouin, Lieutenant de Cabrol and Madame de Cabrol, various other officers, house staff and finally - he felt he must warn me - a Guard of Honor with fixed bayonets, the « Chasseurs Alpains » in their distinctive uniform topped by large berets pulled down on one side. Much later one of them told me seriously that this made a useful « pocket » in which to carry a purse. I never knew if he was teasing me

- . Cela a dû vous paraître bien intimidant !
- . A vrai dire, en rentrant dans l'église j'ai été étonnée de voir qu'elle était presque pleine. Aussi me suis-je concentrée sur Jack qui se tenait dans son uniforme kaki au bout de l'allée centrale : cela me rassurait.

Quand ce fut terminé nous avons traversé la nef côte à côte et j'ai entendu sa mère lui souffler :

- . Donne-lui ton bras ! Mais Jack a pensé que cela paraîtrait trop démonstratif. Elle a insisté au moment de la signature des registres et nous sommes sortis bras dessus dessous. Et alors :

- . Outside we walked under the arch of fixed bayonets ; at the time it reminded me of a firing squad and it was not until later that I really began to appreciate it. It was so kind of the French to make our day so uniquely memorable. Had any other British couple ever had one like it. Just as I thought it was time to say goodbye to all these smart French folk I learned that they rarely do things by halves. We were given a reception at a nearby hotel and photographs were taken outside. When the manager realised it was a wedding party he seized a beautiful bunch of white lilies from a vase and put them in my arms so that I would have a bouquet in the photograph. Instead of six people in our wedding group we now had a fine group of smart officers, some of the Chasseurs Alpains and staff from N°5, who were all strangers to me. After some drinking of healths all round we were left to our small wedding party. After the meal Jack took me to N°5, Malvern College and introduced me to some of his fellow sergeants and cadets. I felt very shy but they were most welcoming. A few spoke English and I began to feel happier than I had done all day. Happening to look back as I went out, I saw two of them make the « rhumbs up » sign and I felt that I had been approved as the wife of their Sergeant Fox.

Après quelques hésitations dues à la fantaisie des Anglais en matière de numérotation des parcelles urbaines, L. Pichon trouve enfin la maison où demeurent les Chambon. Bien qu'un peu plus âgé que ses bazars, il est accueilli en frère :

- . Je ne pense pas que tu te souviennes de moi, nous étions trop nombreux à Aix, mais je t'ai aperçu plus d'une fois à cheval, lui dit Saindrenan.

- . Dans quelle compagnie étais-tu ? Je ne me souviens pas de toi à l'escadron.

- . La compagnie du capitaine Pin.

- . Oui, je vois très bien : il vous faisait sauter, non ?

- . Oh ! là, là, et pas qu'un peu; il n'y a pas encore si longtemps je mesurais la cour en « Melon-kilomètre ». Qu'est-ce que j'ai ramassé de craie dans les cheveux à ce petit jeu !

Bon, dites-moi, je débarque ici et même si je compte bien ne pas y rester très longtemps, j'aimerais bien que vous me mettiez dans le coup. Comment cela fonctionne-t-il ?

- . Tu as déjà vu Beaudouin, je crois ?

- . Oui, il n'a pas été très chaleureux au premier abord, c'est le moins que l'on puisse dire. Il a, quand même, tenu à s'en excuser le lendemain matin. Je connais son parcours, on m'en a parlé à Londres, c'est son comportement qui m'intéresse.

- . Si tu veux mon avis : je trouve qu'il est parfait à son poste. Tout est exceptionnel et improvisé ici et il fallait quelqu'un qui ne soit pas ligoté par un système de pensée et des règlements rigides. Nous sommes dans un contexte inattendu et ses qualités de bon sens et de finesse de perception sont précieuses. Il y a ici une très bonne équipe et c'est à lui qu'on le doit.

- . Je dirai même plus : il est totalement dévoué à l'Ecole, il n'a pas d'autre intérêt et son expérience de l'enseignement est précieuse. Et puis, il a la confiance du Général. Il lui a dit - c'est lui qui l'a répété - que l'Ecole était une des plus belles réalisations de la France Libre.

- . Ce que je trouve également remarquable chez Beaudouin c'est le fait qu'il laisse Lajudie entièrement maître dans son domaine : former des chefs pour le combat. Le commandant participe à sa manière à l'instruction. Mais il le fait indirectement. Il veille à ce que les Cadets prennent conscience de leurs devoirs d'hommes et de leurs responsabilités morales en tant que citoyens. Il n'a pas d'enfants et reporte certainement son affectivité sur eux.

- . Tu as raison ! Il le fait à travers nous et je suis persuadé qu'il ne garderait pas ici celui d'entre nous qui ne veillerait pas à cet aspect des choses. Il l'a d'ailleurs prouvé.

- . Comment cela ?

- . Deux instructeurs se sont fait virer il n'y a pas si longtemps. On s'aperçoit bien vite qu'il pense sans cesse à la bonne marche de l'Ecole. Lajudie et lui n'ont aucune autre préoccupation.

- . Ce qui est amusant, c'est de voir arriver ici des colonels, voire des généraux, qui ne connaissent pas Beaudouin et qui ont tendance au début à traiter de haut ce civil qui porte un képi de commandant. Cela ne dure pas longtemps car il a vite fait de les épater par sa culture générale : il faut dire que ce n'est parfois pas difficile. Il arrive que les galonnés d'active ne sachent plus très bien comment le prendre.

- . Nous sommes tous d'active, que je sache !

- . Oui, mais pas encore très galonnés, alors on peut y aller.

- . Ils se sont échauffés en parlant du commandant de l'Ecole et l'un d'eux renchérit :

- . Qui plus est, c'est un homme qui sait parler. Il fait ici des conférences d'histoire. L'une des dernières concernait les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il nous a fait une démonstration remarquable sur la continuité des deux périodes, le flux et le reflux des invasions, les coalitions et les batailles. Du grand art !

- . Je ne vous ai pas raconté ce qu'il m'a dit l'autre jour après son laïus ?

- Oh ! Vous savez, pendant au moins les vingt premières années après l'événement, l'histoire n'est souvent que de la propagande écrite par le camp victorieux. S'il existe de bonnes sources, il y a une petite chance pour que l'on revienne à une certaine objectivité après cette période.

- Il est toujours aussi sceptique ?

- Non. C'est un homme qui sait se détacher des contingences : c'est l'une des grandes forces du bouddhisme comme il nous l'a expliqué un jour. Il a été profondément marqué par cette philosophie.

- Par contre, intervient l'un des jeunes officiers, il ne faudra pas t'offusquer quand tu l'entendras parler des bourgeois. C'est très frappant : il n'a pas de mots assez durs pour eux, comme s'il en avait souffert lui-même. Il nous a fait l'autre jour, ce très beau laïus sur la Révolution : il a violemment attaqué la bourgeoisie à propos de l'égalité entre les hommes. Il a dit que nous étions ici en train d'achever l'œuvre de cette période. D'après lui, les élèves sont des révolutionnaires du fait même de leur présence à Ribbesford. Il les a encouragés à provoquer un bouleversement social une fois rentrés en France et leur a rappelé qu'ils se battaient pour la République.

- Dites-donc ! Voilà un discours que l'on n'aurait pas entendu au Vieux Bahut. Je vois que l'on ne mâche pas ses mots ici.

Pichon reste un instant silencieux, puis reprend :

- J'ai vu passer un fringant cavalier avec un rase-pet mastic et un stick de près d'un mètre, qui est-ce ?

- Ah ! Tu as vu le baron Louis Mortimer de Cabrol. C'est un cas. Il donne toujours l'impression de descendre de cheval ou de mettre le pied à l'étrier. A part cela c'est un très chic type, très liant, qui ne se prend pas trop au sérieux et surtout un merveilleux négociateur avec les Anglais.

- C'est en partie grâce à sa femme : elle est alliée à d'excellentes familles d'ici. Elle est anglaise et non américaine, contrairement à ce que certains pensent.

- Et que fait-il ?

- Sûrement trop à son avis ! Non, sérieusement, il coiffe les services intérieurs qui ne sont pas rattachés à l'instruction. Il y a de quoi faire. L'Ecole n'a pas cessé de grandir depuis un an et il faut bagarrer sec pour avoir l'argent, les moyens, les terrains et tout le saint frusquin. Les effectifs ont quadruplé depuis deux ans et demi et, bien entendu, tout doit commencer avant-hier.

- Ce n'est pas tout d'ailleurs : c'est lui qui va voir l'armée anglaise chaque fois que l'on a besoin de quelque chose, il a un entregent fantastique. C'est un charmeur et il trouve en face de lui des gens bien disposés car l'Ecole est très appréciée. Les Anglais nous soutiennent à fond et sont assez frappés de voir ici

une réussite qui ne doit rien à la théorie. Ils comprennent tout de suite comment nous fonctionnons, ils nous font confiance.

-. Il faut dire qu'il a parfaitement saisi la démarche intellectuelle des Britanniques : il nous en parle souvent. D'après lui ce sont avant tout des êtres positifs, très pragmatiques, ennemis des belles théories auxquelles ils ne comprennent rien à priori. Ils attendent toujours de voir si les applications pratiques sont efficaces avant de les adopter.

-. Cabrol a sa femme ici, avec lui : c'est elle qui s'occupe de l'infirmier. Elle le fait très bien au demeurant. Ce n'est pas une jolie fille, il s'en faut, mais tu t'apercevras vite que c'est une femme de tête et de rapports très agréables.

-. Et puisque nous parlons de femmes, il faut mentionner Dawn. Ah ! Dawn ! Tu vas tomber sous le charme quand tu la verras.

-. Moi ! Vous savez, je suis marié

-. Aucune importance, nous aussi, à part Pierre. Tout le monde est amoureux d'elle ici. Du dernier cuisinier à Beaudouin, en passant par la totalité des Cadets.

-. Mais qui est-ce ?

-. La fille de Cabrol.

-. Pas du tout, c'est sa belle-fille. Sa femme a été mariée une première fois avec un certain Parker, un officier de l'armée des Indes. Il y a eu un divorce et Dawn a été élevée par sa mère. Elle a environ dix-huit ans, elle est ravissante, très anglaise, pas poseuse pour deux sous et intelligente. C'est dommage que ses parents se bagarrent si souvent : elle le supporte très mal

-. Ah ! Ils se bagarrent

-. Oui, cela chauffe de temps en temps. Elle est plus âgée que lui et notre cher capitaine est un peu dépensier. Ce pourrait être une des raisons.

-. Pour en revenir à Dawn, elle va de temps en temps en vacances chez son père - il est officier aux Grays - qui est remarié et a d'autres enfants. Sa mère se donne beaucoup de mal pour lui donner une bonne éducation et il paraît que cela coûte cher ici. On la voit à Ribbesford à l'occasion des vacances scolaires.

-. Tu m'as l'air bien renseigné. Comment sais-tu tout cela ?

-. C'est Lajudie, le directeur de l'instruction, qui m'a tout raconté. Il est très ami avec la petite : il l'appelle sa nièce ou sa petite sœur. Ils correspondent et il essaie de l'aider moralement car, parfois, d'après lui, cela ne va pas fort.

-. Lajudie ? C'est un de nos anciens de la Bournazel ?

-. Tout à fait : c'est le seul vrai militaire en exercice depuis l'origine de l'Ecole. Il a eu des petites histoires à Londres mais il réussit pleinement ici. Ce type-là

n'arrête pas de travailler : il se tue à la tâche. Il prend rarement des distractions, cavale partout et met un cœur extraordinaire à son boulot. Si on doit l'Ecole à Beaudouin, c'est grâce à Lajudie qu'il s'agit d'une école militaire.

- Par contre il est assez à cheval avec nous. Il a une manière de faire les choses : la méthode chasseurs. Sorti de là, il est difficile de discuter avec lui. C'est un homme de principes dans tous les domaines. Il a le souci du détail et se montre parfois assez pinailleur.

- Tu es un peu vache, je trouve. J'estime qu'il a bien du mérite. Il aurait sûrement préféré être avec Leclerc. Tu sais qu'il a femme et enfants, trois je crois, en France.

- Il n'est pas le seul!

- Non, mais cela dure depuis avril 1940. Il n'y a pas beaucoup d'officiers ralliés en 1940 qui peuvent en dire autant. Toi et moi, cela ne dépasse pas six mois. On voit bien qu'il a un cafard noir de temps en temps, surtout le dimanche. Cela coïncide aussi avec les crasses que Londres nous fait. Il prend son travail tellement au sérieux qu'elles le dépriment.

- Le trio de tête s'entend bien ? Demande Louis Pichon.

- Beaudouin et Lajudie : oui. Avec Cabrol, c'est différent, Toto est tellement réglementaire que les méthodes peu orthodoxes de Cabrol, même si elles sont efficaces, le mettent hors de lui. Beaudouin s'amuse du contraste entre les deux et je le soupçonne de les mettre en concurrence pour en tirer le maximum.

- Il a été question que sa femme...

- Laquelle ? Mme Lajudie ?

- Oui. ... le rejoigne ici avec les enfants mais ils ont dû y renoncer. Le passage par le Portugal est trop aléatoire : tu en sais quelque chose. La « princesse » - c'est comme cela que Lajudie appelle Mme de Cabrol - avait déjà prévu où les loger : c'est tout juste si elle n'avait pas choisi la couleur des rideaux !

- Qu'est-ce qu'il y a comme autres chefs de section ?

Ah ! Il y a Taravel : encore un cas. On ne fait pas plus droit, plus direct, plus consciencieux. Un sous-officier devenu aspirant ici avec la première promo. Il connaît le fonctionnement de l'Ecole par cœur et si tu as besoin d'un tuyau, c'est lui qu'il faut aller voir. C'est un chic copain qui se mettra en quatre pour t'aider. Je ne lui ferai qu'un léger reproche. Comme il n'a pas l'autorité que peuvent donner une formation universitaire ou l'âge, il a tendance à en rajouter pour affermir la sienne. Il ne passe rien aux gars de sa section et ils en bavent. Cela leur fera des souvenirs, mais il est vraiment rigide et sec dans son commandement. Mais encore une fois, hors du service c'est un garçon attachant. C'est un chasseur, comme Lajudie, avec qui il s'entend très bien d'ailleurs.

- . Tu verras au mess, Moulié le met de temps en temps en boîte et cela fonctionne à tous les coups. Taravel marche comme un seul homme quitte à en rire quand il a réalisé qu'il s'agit d'une blague.

- . Au fait, comment est l'ambiance au mess ?

- . Très bonne, on mange bien et il y a souvent des conversations passionnantes, Beaudouin a des choses intéressantes à raconter. Moulié, l'autre commandant de compagnie, est toujours prêt à faire péter quelque chose, il ne tient pas en place. Lajudie discute beaucoup avec Beaudouin.

- . Tu peux dire aussi que l'on aborde tous les sujets : politique, religion, l'après-guerre en France, Vichy, la philosophie et j'en passe. Le commandant a des idées assez socialisantes, un peu vieux jeu, et des apriorismes dont il ne démord pas facilement. Encore qu'il reconnaisse volontiers que les gouvernements de gauche ne fonctionnent que si la droite a auparavant rempli les caisses. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de critiquer les gouvernements qui ne savent jamais diminuer les dépenses parce que cela déplaît aux fonctionnaires. Il faut l'entendre brocarder les ministres qui ne songent, qu'à augmenter les recettes en pressurant les producteurs, les seuls à créer des richesses.

Lajudie est plutôt à droite et pense que la noblesse a des obligations vis à vis de l'ensemble des Français. Le plus amusant, c'est la présence de O'Hara, l'aumônier, avec son grand bon sens et sa gentillesse. Beaudouin le fait marcher : cela fonctionne là aussi à tout coup. Lajudie trouve que le commandant est trop manichéen, un peu réducteur et qu'il simplifie à l'excès. C'est là où l'éducation jésuite de l'un s'oppose à la formation littéraire de l'autre. L'approche de Beaudouin a au moins l'avantage de clarifier les choses à mon avis.

- . Cela fait plusieurs fois que tu mentionnes ce père O'Hara : qui est-ce ?

- . Un Anglais né à Manchester où sa famille, venue d'Irlande a émigré au dix-neuvième siècle. Il voulait devenir lazariste, aussi l'a-t-on envoyé au séminaire de Dax. Il parle très bien le français mais avec un peu d'accent du midi, ce qui est inattendu. C'est là qu'il a appris à jouer au rugby et il y est redoutable. Il a passé son bac à Bordeaux : en présentant l'anglais en première langue bien entendu. Il est même titulaire d'une licence d'histoire.

- . Ah ! oui, l'histoire de l'oral : il me l'a racontée.

- . A toi aussi ? Figure-toi, qu'il a eu de très bonnes notes mais que l'examineur a trouvé moyen de lui dire :

- . Vous avez un excellent vocabulaire mais votre accent n'est pas très bon !

Et l'un d'eux ajoute

- . O'Hara est un type compréhensif, qui n'a pas la religion constipée. Sans en avoir l'air, il a ici une influence considérable sur l'encadrement et les élèves. Il

est profondément humain et tout le monde l'adore. Je suis certain qu'il en a tiré d'affaire plus d'un sur le plan moral.

- Et comment sont les choses, matériellement parlant ?

- Quand le cuisinier est en forme, on mange très bien, à condition d'aimer le foie de veau. On peut faire de la musique, nous avons de bons disques, le bar est bien garni, tu vas apprendre à aimer le gin and lime, ou alors c'est de la bière ou du cidre. Demande un jour à Cabrol de te parler de whisky, il est très calé là-dessus. Ses copains lui donnent de temps à autre un pur malt de derrière les fagots. Il y a des joueurs de bridge et O'Hara s'est merveilleusement débrouillé pour nous dénicher des bouquins. Lajudie aussi d'ailleurs : il lit beaucoup et il y trouve un dérivatif. Il a une excellente mémoire et retient des choses totalement inattendues. Tiens, par exemple : l'autre jour, un Cadet se plaignait d'avoir été dévoré par des aoûtats. Le capitaine lui a déclaré le plus sérieusement du monde qu'il s'agissait de Trombidions Soyeux. C'est certainement exact.

- Pas mal en effet remarque Pichon en souriant. Parlez-moi des hommes : c'est le plus important, après tout.

- Tu vas voir, c'est remarquable. Il en vient de partout, et je trouve assez extraordinaires certains de ces types qui étaient bien au chaud à Madagascar par exemple, ou en Amérique du Sud...

- Il en est venu de si loin ?

- Oui, même d'Australie, c'est dire ! Comme je le disais : ils n'ont pas hésité à tout lâcher, quelque fois contre l'avis de leurs parents, pour venir se faire casser la gueule à une époque de l'existence où on songe plutôt aux filles ou à son prochain diplôme. Rien ne les y obligeait. Je les trouve épatants.

- Beaucoup sont passés par Miranda. Cela te dit quelque chose je suppose ?

- Bien sûr.

- Tu les trouveras très murs, très attachants, ils en veulent et la plupart en ont bavé avant de venir. Je ne suis pas ici depuis très longtemps mais je sais déjà que je ne retrouverai pas de sitôt une pareille ambiance.

- Quelques-uns ont peur de manquer le débarquement et voudraient désertir pour rejoindre les paras. Il a fallu que je leur explique que l'on avait besoin de cadres et qu'on trouverait toujours des volontaires pour sauter en parachute. Crois-moi : ils savent pourquoi ils sont là ; tout devient facile à partir de ce moment-là.

- C'est assez sympathique ce que tu dis là.

- Tu constateras comme nous que l'on n'a pas l'impression qu'ils envisagent une carrière dans l'armée. Il faut f... les Boches dehors, c'est leur seul horizon

pour l'instant. Quelques-uns sont plus âgés que la moyenne, on devine leur souci de dépasser un peu le cercle étroit de la formation militaire. Certains essaient d'en faire un peu plus : une petite équipe a sorti un premier numéro d'une revue intérieure. Ils ont appelé cela la Fourragère Blanche . C'est très bien fait, très bien présenté et je me demande où ils en ont pris le temps. Je sais que cela n'a pas été facile. Ont-ils voulu rappeler, qu'en définitive, la pompe est supérieure au mili ? En tous cas c'est du bon travail.

- . Beaudouin avait donné son accord. Nous en parlions l'autre jour et le commandant a dit :

- . Je viens d'être informé du projet par les intéressés.

- . Ne croyez-vous pas, Mon commandant, qu'ils feraient mieux de se consacrer à leurs études. Cela leur serait plus utile pour ce qui les attend, a demandé quelqu'un ?

- . Je ne crois pas, a répondu Beaudouin. Dans une certaine limite cela fait partie de nos efforts pour créer une tradition propre à l'Ecole. De toutes manières, s'ils ont la fibre littéraire, autant en profiter. Quitte à ce que j'approuve ce qu'ils écriront comme ils s'y sont engagés.

- . Cela a même donné lieu à une petite passe d'armes au mess l'autre jour, tant les caricatures étaient réussies. Lajudie a mis Cabrol en boîte :

- . Ils ne vous ont pas raté Cabrol. J'admire l'esprit d'observation du dessinateur, il a le crayon acéré. Vos emprunts anglais, le stick en cuir, le petit manteau en gèle-fesses, les gants, la culotte de cheval et la pipe forment un ensemble harmonieux qui vous fait honneur.

- . Ce à quoi, un peu pincé, Cabrol a répondu :

- . On peut en dire autant de la vôtre bien que plus stylisée. Tout est dans le béret, on vous devine en train d'apostropher quelque sacripant coupable d'on ne sait quelle bévue. Je vois pour ma part, une marque d'affection dans ces dessins.

L'un des hôtes reprend à l'intention de Pichon :

- . Tu verras, mon vieux, l'ambiance est bonne ici.

- . Elle est en tous cas meilleure qu'elle ne l'était en France ou en Afrique du Nord où bien des gens gardent moralement les yeux fermés en se raccrochant à la sacro-sainte discipline pour ne pas avoir à réfléchir. On respire ici, semble-t-il.

## Chapitre 69 - 29 octobre 1943. De la souffrance

L'ambiance est sinistre ce soir-là au mess : la mort accidentelle de Digo , survenue la veille et son enterrement ce même après-midi, jettent un voile de chagrin que rien ne semble devoir dissiper. Plusieurs s'interrogent sur une éventuelle part de responsabilité. Le sort de Lehrmann et d'Hessenbruch, qui ne sont peut-être pas encore tirés d'affaire, inquiète tout le monde.

Le commandant de l'École sent qu'il faut faire quelque chose. Mais quoi ? Ce n'est pas lui qui parlera de message chrétien ; il n'est pas athée au sens où on l'entend généralement : il ne nie pas l'existence de Dieu. Il se dit agnostique et dit ne pas croire à une quelconque religion. Mais l'Orient a ses sagesses et pourquoi, ce soir, ne pas en parler ?

- Peut-être trouverons-nous ensemble un dérivatif dans l'enseignement que j'ai rapporté de mon séjour en Orient. Je vous ai souvent parlé des hommes, je vais vous dire un mot des croyances.

Quelques têtes se sont levées, O'Hara s'étonne : ce n'est pas dans les habitudes de Beadouin de se lancer dans des exhortations métaphysiques.

-. La doctrine bouddhique, commence ce dernier, peut être résumée, imparfaitement, sous la forme de quatre nobles vérités interdépendantes. Ce sont la souffrance, l'analyse des causes de la souffrance, la cessation de la souffrance et le mode de vie qui conduit à ce dernier état.

Beadouin sent que ces simples mots ont éveillé l'attention générale et poursuit :

-. Faites bien attention à la définition de ces quatre vérités, on ne peut rien comprendre sans cela. J'en ai d'ailleurs un tableau résumé que je tiens à la disposition de ceux d'entre vous que cela pourrait intéresser.

O'Hara allume sa pipe d'un air gourmand et s'apprête à déguster l'exposé de ce qu'il croit pouvoir appeler une théologie originale, en commettant l'erreur de croire qu'il va être question d'un dieu quelconque.

-. La souffrance, donc, résulte du contact avec les choses pour lesquelles on éprouve de l'aversion et de l'éloignement de celles que l'on désire.

-. Le jeune enfant souffre de ne pouvoir atteindre les confitures intervient l'un des assistants.

-. Parfaitement : encore que votre exemple soit un peu simpliste. Bien ceci acquis, voici la seconde noble vérité. La cause de la souffrance est l'ignorance. Celle-ci est à son tour à l'origine des onze autres « anneaux » de ce que l'on appelle la chaîne des productions « indépendantes ». C'est un peu abscons aussi a-t-on l'habitude de diviser cette chaîne en trois tronçons : l'ignorance, le désir

engendré par l'ignorance et l'action qui suit le désir en tant que moyen d'y satisfaire.

O'Hara qui veut jouer le jeu, repose sa pipe et reprend l'exemple du jeune enfant :

-. En somme, l'enfant ignorant, a le désir de toucher la flamme de la bougie et avance la main pour le satisfaire. Par conséquent, il se brûle et éprouve donc de la souffrance.

-. Je vois, mon Père, que vous manifestez votre acuité habituelle, lui dit en souriant le commandant. Mais je n'ai pas achevé de définir cette deuxième vérité. Il faut bien voir que les sensations éprouvées en accomplissant l'action entraînent de nouveaux désirs, lesquels sont satisfaits par une nouvelle action, qui à son tour... etc. Ce qui mène à un enchaînement qui se poursuit à l'infini tant que l'ignorance subsiste.

-. On retrouve ici la définition d'infini par le cercle, si je comprends bien, intervient Lajudie.

-. Tout à fait. Il existe heureusement un moyen de sortir de ce cercle c'est la troisième vérité. Celle-ci est la cessation de la souffrance. On y parvient en supprimant l'ignorance laquelle entraîne la disparition du désir. Celui-ci, ayant cessé d'exister, les sensations qui en découlent ne se produisent plus. On voit donc disparaître les désirs qui en résultaient : le cercle est rompu.

-. Cela me paraît tout à fait logique et je suppose que la quatrième vérité concerne les moyens de détruire l'ignorance ? intervient O'Hara dont la pipe est restée éteinte.

-. Vous m'avez devancé ; je m'en félicite. En effet : il s'agit d'une voie qui mène à la cessation de la souffrance. Cette voie est un programme d'entraînement mental qui peut se résumer à ceci : il faut acquérir des Vues Justes.

-. Ah ! Enfin du concret, dit quelqu'un, s'attirant un coup d'œil impatient du commandant.

-. Ce programme comporte deux Moyens. Le premier est l'Attention parfaite : l'étude, l'observation et la réflexion appliquées aux perceptions, aux sensations de l'esprit et à l'activité physique. Le second est la Méditation parfaite qui inclut deux choses. La concentration d'esprit d'abord, un entraînement physique et psychique visant à développer l'acuité des sens et à produire le calme du corps et de l'esprit, ensuite.

-. Et ces Moyens aboutissent à... ?

-. A ceci, reprend André, et ce sera la conclusion de cet exposé un peu ésotérique. Quand le disciple a acquis des Vues Justes, il connaît la nature réelle des objets du monde extérieur comme sa propre nature. Il cesse par conséquent

de désirer ce qui est cause de souffrance et de repousser ce qui est à l'origine du bonheur.

- Il n'y a donc, plus de souffrance, conclut O'Hara.

- Exactement.

- Alors ! Mon Père, demande Chambon qui est resté silencieux jusqu'ici. Que pensez-vous de cette attitude, somme toute positive, qui ne cherche pas à nier la souffrance, ni à s'y résigner et encore moins à lui prêter gratuitement des vertus comme le fait le christianisme.

- Je dirai, répond O'Hara, que l'approche intellectuelle du bouddhisme est différente de la nôtre. Elle est respectable mais se situe dans un autre contexte que celui de la pensée occidentale. Elle est l'image d'une culture dissemblable. D'ailleurs, conclut le prêtre, je suis à votre disposition pour en reparler.

Mais Beaudouin ne veut pas laisser la conversation dévier et ne poursuit pas ce thème. Il n'a pas envie de taquiner le prêtre ce soir.

Il reprend la parole :

- Remarquez bien que l'enseignement que nous connaissons sous le nom de bouddhisme ne repose pas sur la personne du Maître qui l'a édicté

- Le Bouddha ne se présente pas comme investi d'une autorité exceptionnelle pour communiquer aux hommes la teneur d'une révélation qu'il aurait miraculeusement reçue. Il ne se donne pas non plus comme possédant les pouvoirs d'un sauveur capable d'annuler les conséquences funestes des erreurs des hommes. C'est à ceux-ci qu'il appartient de reconnaître ce qui les maintient dans la souffrance. Le Bouddha a dit :

- Je n'enseigne qu'une chose : la Souffrance et la délivrance de la Souffrance.

Taravel, jusqu'ici très concentré, voudrait bien satisfaire sa curiosité et demande :

- Mon Commandant, si le Bouddha n'est pas un dieu, comme on l'entend, comment se fait-il qu'il y en ait partout des représentations en Orient ? Et d'ailleurs, ajoute-t-il, quelle est l'histoire exacte du Bouddha ?

- Cela fait deux questions, lui reproche Beaudouin avec un sourire. A la première je vous répondrai que les hommes, dans leur ignorance et leur besoin de merveilleux ont toujours déformé les doctrines les plus exactes. J'entends, exactes aux yeux de ceux qui les ont exprimées, précise-t-il avec une pointe de malice. D'autre part Siddârtha Gautama, glorifié sous le nom de Bouddha, n'est pas tenu comme être unique : d'autres maîtres sont venus avant lui, d'autres ont suivi.

Il me paraît d'autre part inutile de raconter sa biographie, elle est enrobée de légendes. Il me suffira de vous dire que l'on reconnaît généralement qu'il a réellement existé au 5<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ. Il n'a d'ailleurs pas fondé d'ordre religieux au sens où nous l'entendons en Occident.

- . Mais comment connaît-on ces détails ?

- . Il existe une très importante littérature philosophique postérieure à Bouddha. Vous pensez bien qu'en vingt-cinq siècles, de très nombreux exégètes se sont préoccupés de la question.

Un lourd silence s'établit dans le salon, seul le craquement d'une bûche qui s'effondre dans la cheminée vient le rompre. Chacun réfléchit à ce qu'il vient d'entendre et voudrait poser de nouvelles questions quand le commandant de l'Ecole reprend de nouveau la parole :

- . Il est bientôt l'heure d'aller dîner mais je voudrais auparavant vous donner une dernière indication :

- . Je vous propose une définition de l'infini : supprimez le Début et la Fin et vous aurez l'Éternité. C'est aussi une définition du cercle comme on l'a justement remarqué tout à l'heure. C'est pourquoi les bouddhistes rangent les composantes de leur foi selon un cercle : la Roue de la Vie.

O'Hara, se levant pour suivre Beaudouin, lui glisse

- . Vous n'avez pas parlé de la métempsycose ?

- . Effectivement, mais ne croyez-vous pas que cela suffit pour aujourd'hui ? J'ai surtout voulu les distraire de leurs pensées moroses. On en reparlera si vous voulez.

Le repas achevé, le petit groupe se retrouve au salon pour le café.

- . Il est encore plus mauvais que d'habitude, fait observer quelqu'un, avant de poser une nouvelle question :

- . Vous avez laissé entendre tout à l'heure, Mon commandant, que le bouddhisme ne reconnaissait ni de début, ni de fin dans l'histoire de l'homme.

- . Oui.

- . Il n'y a donc pas de péché originel à ses yeux et la souffrance n'a donc aucune raison d'être.

- . En effet. Le bouddhisme ignore le problème du Bien et du Mal et ne s'attache qu'au moyen, d'échapper à la douleur. Quant à la raison d'être de la souffrance que vous évoquez, je vous l'ai dit : c'est la conséquence de l'ignorance. Le Bouddha n'a jamais exprimé de dogme, ni parlé de foi : il n'a fait que fournir aux hommes une méthode pour atteindre la délivrance.

- . Qu'est-ce que la métempsychose ?

- . J'attendais cette question. Au risque de vous décevoir je dois préciser d'abord que cette notion est étrangère au bouddhisme. Les Indiens appellent cela le Samsara. C'est une théorie antérieure au bouddhisme. Samsara signifie « couler ». C'est donc une série infinie de changements dans l'état des êtres. La pensée indienne est hantée par la crainte de la réincarnation sans fin sous des formes successives ; homme, dieu, animal, voire plante. La nature de ces formes dépendant du comportement de l'intéressé dans ses vies antérieures.

- . Et cela ne fait pas partie du bouddhisme, demande Taravel ?

- . De certaines de ses déformations: oui. Mais encore une fois cette mystique est antérieure au bouddhisme. Ce dernier considère que rien n'existe, même dans les constructions mentales. Tout ce qui semble réel est une erreur qui provient du manque d'attention. Or, si rien n'existe, rien ne mérite attachement. Il n'y a par conséquent rien à désirer etc. et on retrouve le schéma que j'ai décrit avant dîner ?

- . Alors, si nous avons bien compris, le disciple ayant atteint la plénitude des Vues Justes, peut échapper au cycle des renaissances ?

- . C'est tout à fait cela ; il peut, comme le Bouddha, accéder au Nirvâna, répond le commandant.

- . Le bonheur parfait, remarque quelqu'un.

- . Pas du tout, s'insurge Beaudouin. Ceci est une déformation occidentale, comme l'est le paradis musulman, peuplé de houris, ces vierges éternelles mises à la disposition des élus, où des fleuves de lait et de miel viennent les égayer. Sans parler des somptueuses tables surchargées de mets raffinés et autres délices.

Non, le Nirvâna est bien autre chose : c'est un état dans lequel il n'y a ni félicité, ni tragédie. C'est un seuil au-delà duquel il n'y a plus rien de concevable.

- . Une dernière question, Mon commandant, intervient un autre. Si le Bouddha n'est pas une divinité, comment se fait-il qu'il y en ait tant de représentations ?

- . Nouvelle manifestation des déformations de l'esprit humain : le besoin de miracles tangibles. On dit que la première image de Bouddha fut réalisée de son vivant alors qu'il était monté au ciel pour enseigner sa mère. Étant revenu sur terre, la statue qui le représentait se leva miraculeusement pour le saluer. C'est là-dessus que se fondent les âmes pieuses pour affirmer que toutes les représentations ultérieures du Bouddha sont faites à son image.

Devant son auditoire que cette philosophie nouvelle laisse quelque peu rêveur, Beaudouin se lève un peu pesamment ce soir, on le sent fatigué et ses cheveux ont beaucoup blanchi depuis quelques mois :

- Je vous laisse une pensée avant de vous quitter provisoirement, c'est l'une des plus rassurantes de l'enseignement du Gautama.

- Il faut goûter le moment présent qui est sacré et ne pas toujours penser au passé ou à l'avenir. Il faut vivre à tout instant dans le lieu et le temps dans lesquels on se trouve.

Passant quelques instants plus tard devant la porte du mess des sous-officiers, il entend des éclats de rire. Là au moins l'ambiance paraît moins triste.

Elle est plus chaude en effet. On y retrouve entre autres, Pierre Giran, Louis Chadrin, Émile Kahn, Torelli et l'ineffable adjudant Jean Trescases. Il n'y faut surtout pas parler du sexe enchanteur, comme Lajudie le nomme volontiers ; sous peine d'entendre encore une fois le récit complet, détaillé et fortement imagé des campagnes de l'adjudant sur ces champs de bataille particuliers. Ces coloniaux savent y faire apparemment ! Cela devient monotone après quelque temps et l'on préfère généralement aborder des sujets moins chauds. C'est justement le tour de Chadrin d'être l'objet de la curiosité générale ce soir-là :

- Dis-nous, vieux, comment c'était en Suède ? demande l'un d'eux en s'abstenant soigneusement de parler de Suédoises, une première allumette risquant trop de mettre le feu aux poudres trescasiennes.

- Nous avons été adoptés avec beaucoup de générosité. En particulier par l'ambassadeur de France, M. de Vaux Saint-Cyr et par mademoiselle Rouiller, directrice de l'école française et du couvent.

- Vous aviez de l'argent ?

- Nous ne possédions que les quelques marks que j'avais pu changer et une maigre allocation de l'attaché militaire. Nous n'étions pas d'active et, semble-t-il, pas cotés à l'Argus. Cela aurait été différent si nous avions été de carrière : je ne comprends pas cette différence.

- Gaston s'était débrouillé pour trouver un pavillon à retaper : il servira plus tard à héberger d'autres évadés. Quant à moi j'avais déniché un Français, ancien artisan de Montreuil, qui fabriquait des divans et des fauteuils et qui m'avait embauché. Le gîte et le couvert étaient assurés.

- Et vos contacts avec les Suédois étaient bons ?

- Très bons car ils adorent parler français et s'y perfectionner. Cela nous avait d'ailleurs donné une ouverture. Nous avons monté des pièces de chez nous à l'Alliance Française et nous les avons aussi jouées dans des écoles.

- Vous êtes donc resté longtemps.

- Trop mon vieux, soupire Chadrin. Philipson est resté sur place d'ailleurs. Guillet et moi avons fini par prendre l'avion mais il a fallu attendre longtemps : les passages étaient rares.

- Pourquoi ? La Suède était neutre.

- Cela n'empêchait pas les Allemands de tenter d'isoler le pays pour lui interdire de livrer ses aciers spéciaux aux Alliés. Leur DCA était très puissante et descendait tous leurs avions. J'ai pris le dernier. Les Allemands en ont encore abattu deux et les Suédois ont alors interrompu leurs vols jusqu'à la fin de la guerre.

- Un coup de pot !

- Tu parles ! Nous avons profité de la nuit et d'une tornade de neige. Nous étions seize, assis sur des caisses d'aciers spéciaux. Sans cela j'y serai encore. J'ai retrouvé Guillet ici et il s'est engagé avec moi.

- Vous êtes passés à Patriotic School ?

- Bien sûr ! J'y ai même vu un truc stupéfiant : ils avaient toutes les photos de l'usine de Rostock – notre camp était tout près – qu'ils nous ont montrées, chacun de notre côté. Nous avons pu identifier ce qui se faisait dans chaque atelier : du coup, ils nous ont remerciés.

Grimpant d'un pas lourd, l'escalier qui mène à sa chambre, Beaudouin se dit que, décidément, la journée n'a pas été bonne. Elle avait commencé par un entretien avec Cabrol à qui il avait confié une enquête. Pierre Pradère, l'infirmier, et l'une des Volontaires Françaises ayant manifesté l'intention de se marier, il avait chargé son adjoint d'interroger la jeune femme.

- Voici en bref ce qu'elle m'a raconté. Elle est double nationale, son père, un Français, travaille dans l'hôtellerie. Il a cinquante-cinq ans, sa femme est anglaise et un peu plus jeune. Pradère a tout juste vingt et un ans et la jeune Guillaume en a vingt-cinq. J'ai l'impression que notre infirmier lui a un peu tourné la tête avec son bagout, son allure de petit coq et son caractère enjoué.

- Ont-ils parlé de leurs projets aux parents de la belle, demande Beaudouin ?

- Oui, mais ils sont assez évasifs à ce propos. Je ne suis pas certain que son père soit exactement enthousiasmé mais ce n'est qu'une simple supposition de ma part.

- Et que faisait-elle avant d'arriver ici ?

- Elle avait un poste dans une bibliothèque avant la guerre. Elle a été mobilisée et envoyée travailler dans une ferme du West Suffolk. Elle en conserve un souvenir affreux : labeur écrasant, pas d'électricité, aucun contact extérieur. Cela a duré trois ans et elle en est tombée malade.

- Effectivement, la plupart des Land Girls n'ont pas la vie drôle !
  - Elle n'avait jamais entendu parler des Français Libres avant de s'engager chez nous : elle me dit qu'elle a eu le plus grand mal à se dépêtrer des Anglais.
  - Elle est arrivée en même temps que la secrétaire de Lajudie, je crois ?
  - Oui, avec la jeune Facq.
  - Bien, et notre infirmier ?
  - Le toubib m'a raconté le peu qu'il en sait. Il m'a rapporté la conversation qu'il avait eue avec lui à son arrivée ici. Il avait reçu Pradère pour lui demander quelques précisions :
  - Parvenu en Grande-Bretagne, je me suis retrouvé à Brynbach avec tout le groupe des jeunes que le Général y avait fait rassembler. J'ai réussi ensuite à me faufiler à Camberley et le médecin du camp m'a pris avec lui. Quand j'ai pu m'engager, j'ai été affecté à la compagnie de chars. J'ai été plus tard nommé caporal mais j'ai eu un accident de moto assez sérieux.
  - Vous avez eu une fracture ?
  - Non, j'ai heurté un arbre avec la tête. J'ai souvent mal au crâne à cause de cela.
  - Bon ! Je vous prends comme infirmier auxiliaire, mais comme je ne sais pas ce que vous savez faire : ne touchez à rien si je ne suis pas là. C'est compris ?
  - Bien, Mon lieutenant.
  - Depuis, le toubib est content de lui, ajoute Cabrol.
  - Bon ! Je vois, conclut Beaudouin. Je vais réfléchir et passer un coup de fil à Hélène Terré pour avoir un avis. Merci Cabrol : je vous rends à vos occupations.
- Le coup de fil à Londres n'ayant pas apporté d'éléments nouveaux, le commandant ne se sent pas moralement habilité à donner son autorisation. La différence d'âge, la personnalité de Pierre qu'il appréhende assez mal, la modestie de leurs soldes combinées, la période de guerre, le problème du logement à l'Ecole, tout cela lui paraît compliqué et prématuré. Que ces enfants attendent donc la fin du conflit !
- De toutes manières, se dit-il, je suis contre ces mariages de guerre entre un garçon éloigné de sa famille et une étrangère, même si ce n'est pas tout à fait le cas ici.
  - Mademoiselle Mankel, dites à Pradère et à votre amie Guillaume que je veux les voir à six heures dans mon bureau. Remplacez-la au standard pendant ce temps.

André Beaudouin n'a pas l'air particulièrement aimable quand les deux jeunes gens entrent dans son bureau. Sans doute cache-t-il un certain embarras sous son air bourru. Aussi, après quelques considérations générales et les avoir entendus confirmer leur désir de se marier, leur fait-il sèchement :

- On sait que l'amour est enfant de bohème mais ce n'est que de l'opéra : non, je ne vous donne pas ma permission.

## Chapitre 70 - 9 avril 1944. Mission à Londres.

La salle d'attente de la gare de Birmingham est, comme d'habitude, encombrée d'une marée kaki à travers laquelle quelques civils un peu perdus tentent difficilement de se frayer un chemin. Les accents les plus divers se font entendre : le grasseyement du Montana, le nasillement du New Hampshire le disputent aux tonalités pointues des Ecossais. Ceux-ci se sont aimablement poussés pour laisser une place à Lajudie.

Trois quarts d'heure d'attente dans cette ambiance enfumée : quelle folie d'avoir manqué le train du matin !

Un sandwich rescapé de la veille, c'est maigre comme repas. Il y a presque autant de raffut dans cette salle qu'au pas de tir qu'il vient de quitter. Il entend encore les explications de Moulié :

-. Pour le tir instinctif, accroupissez-vous légèrement sur vos hanches, la mitraillette bien calée contre la poitrine, les deux yeux ouverts au-dessus de la ligne de mire et surtout, pas plus de deux cartouches à la fois. Pan-pan... pan-pan... pan-pan !

Lajudie tire de sa sacoche la lettre que Beaudouin lui a confiée, pour passer le temps. Un papier tombe en même temps au sol et il ramasse l'ordre de mission que lui a remis F. Baconnais.

Reconnaissant l'écriture de l'enveloppe, il se dit

-. Fèvre a réussi à nous faire passer une seconde missive, ce garçon est un débrouillard.

Dimanche de Pâques, 9 avril 1944 -. Mon commandant,

-. J'ai eu de vos nouvelles par plusieurs Cadets qui sont arrivés à la grande unité où je suis affecté. Celle-ci ne comprend, en principe, que des anciens : je pense que vous me comprenez. Ils étaient sous les ordres de l'un de mes camarades de promotion, encore récemment affecté aux antipodes et qui est venu vous voir, m'a-t-il dit, à Ribbesford. Il craignait même de se faire embaucher comme instructeur. Il n'en avait guère envie comme bien vous le pensez.

Je viens de passer par-là trop souvent pour ne pas partager son avis. Deux événements contradictoires viennent de se produire : j'ai enfin échappé aux griffes de l'état-major et suis affecté au bataillon de tirailleurs récemment formé depuis la fin de juillet de l'année dernière. Je suis, par contre, reparti très à l'Ouest, dans le désert, près de ruines romaines fameuses où il stationne. Il était question qu'il devienne une unité de mitrailleuses, ce qui ne me plaisait guère. Aussi ai-je fait état de mon permis de conduire les engins chenillés - un souvenir

de Camberley - Pour me faire affecter à la section de reconnaissance sur Bren carriers.

Là-dessus nous héritons d'un officier anglais, un certain Galitzine, accompagné de trois sergents chargés de nous initier aux secrets de la Mitrailluse Vickers. Comme les anciens Cadets ont la réputation de bien connaître les armes, me voici désigné pour leur servir de truchement car ils ne parlaient pas un mot de français.

J'ai ensuite été affecté à la 2e compagnie où j'ai pris le commandement de la 2e section. J'en étais tout heureux enfin une vraie troupe dans une unité constituée.

Cela n'a malheureusement pas duré : j'ai été nommé chef instructeur, après le départ de Galitzine, avec six officiers sous mes ordres. J'ai eu le plaisir de compter Alain Taburet parmi eux. Il est toujours aspirant et J'ai retrouvé le même homme réservé, calme, souriant et terriblement consciencieux que vous connaissez. Peut-être pourriez-vous faire téléphoner à son oncle, le capitaine (il doit bien être commandant maintenant), pour lui faire dire que son neveu va aussi bien que possible ?

Avec ce nouveau poste, j'ai vu défiler toutes les sections du bataillon. Peine perdue, nous apprenons qu'il n'est plus question de bataillon de mitrailleurs : beaucoup de travail pour pas grand-chose. Je fais alors un court passage comme adjoint au commandant du bataillon et je pars en permission à Alger début octobre. Comme bien vous pensez j'ai fait un saut à ND d'Afrique où, dans l'ensemble, j'ai été médiocrement reçu. Cela sent très fort la pastille Vichy là-dedans. Quant à Alger : c'est en pente, c'est sale, le cachet arabe est presque inexistant dans le centre à part la Kasbah et c'est plein d'officiers qui n'aiment pas les Français Libres.

De retour au bataillon, je retrouve ma section de carriers et nous reprenons l'instruction avec notre vieux matériel anglais. Nous avons changé de bivouac et nous sommes près d'une plage : les baignades sont très populaires. Je n'ai pas eu le temps d'en profiter car nous sommes repartis « chez le Bey » presque tout de suite. Nous sommes maintenant installés sous les oliviers, à un kilomètre de la mer. Il y a près de nous un village spécialisé dans les poteries de couleur bleue ; c'est de là que je vous écris.

Je vous passe les nombreuses revues, manœuvres et prises d'armes de ces derniers mois. Tout le monde était très énervé à la fin de l'année par cette relative inaction. J'ai, pour ma part, fait un énième stage. Stage TQM en Algérie : il s'agissait de former des officiers de transport maritime dans chaque unité (QM= Quarter Master). Je n'y ai pas appris grand-chose.

De retour au bataillon on m'a confié une section de mitrailleuses - je suis poursuivi par cet engin - des Browning cette fois. Comme vous savez, nous les

connaissons par cœur, au point de pouvoir les démonter et remonter rapidement les yeux bandés : les copains étaient médusés ! Re-instruction bien entendu.

A la fin janvier et à l'issue d'une manœuvre de division, un très haut patron avec un nom à tiroirs nous a félicités et a déclaré que la division serait la première à participer à l'assaut de la forteresse Europe, comme qu'il l'a exprimé. Belle expression, ma foi : je vous laisse à penser à quel point le moral est remonté en flèche.

Nous avons vu arriver de nombreux nouveaux officiers ces dernières semaines, mais, une fois de plus : changement de doctrine. Nous avons abandonné notre armement anglais au profit d'armes américaines : d'où les Browning dont je vous parlais.

Nous pensons partir très prochainement, je serai responsable de l'embarquement et du déchargement du navire. C'est temporaire je crois, mais je suis désolé car je n'ai plus de section. Je suis désormais à l'état-major du bataillon comme officier de renseignement et de liaison. Je regrette que ce diplôme d'interprète me poursuive ainsi.

J'ai aussi des nouvelles de Jacques D. que j'ai rencontré il y a quelques semaines. Il m'a raconté son odyssee, lui aussi revient des antipodes. Arrivé là-bas avec ses quatre camarades de Malvern, il y avait retrouvé son frère, Jean, en compagnie duquel il avait quitté la France. Son séjour n'avait pas duré longtemps : sept mois quand même. Ils étaient tous très frustrés faute d'y satisfaire le désir d'en découdre qui les avaient poussés à choisir ce lointain théâtre d'opérations.

Mais Jacques est un réaliste, il ne s'est pas attardé sur ce passé et s'il n'a pas pu satisfaire son tempérament un peu casse-cou sous les cocotiers, il sait qu'il aura d'autres occasions. Il est parti le 4 avril 1943 après avoir quitté sans regrets la chambre qu'il occupait à l'hôtel de la place des Cocotiers où il avait résidé longtemps. D'après lui, Madame Coutant, la propriétaire, devra faire repeindre les murs. Il y avait dessiné de multiples yeux sur le fond très sombre qu'il avait lui-même appliqué. Les jours de fièvre, ces regards baroques semblaient parfois, d'après lui, se fermer en clins d'œil complices pour mieux l'inciter à dormir. Je pense qu'il avait trouvé là l'occasion d'exercer son goût du bricolage et ses talents innés d'artiste. Il n'était pas venu si loin pour cela tout de même, aussi avait-il sauté sur la première occasion de s'échapper. Sauter, il sait faire. Il m'a raconté que son exercice favori aux bains militaires était de monter au plongeur supérieur, puis s'élancer de là sur la planche élastique du plongeur inférieur et rebondir dangereusement jusque dans l'eau du bassin.

Il a été affecté à l'un des bataillons qui ont combattu à Bir-Hakeim. Il l'a rejoint directement chez le Bey où il est arrivé pendant la première semaine de juin. Son détachement et lui avaient suivi le long périple habituel : Durban, la Mer Rouge, Le Caire etc. Il avait constaté comme moi, que notre division était

devenue une réalité depuis la fusion des deux brigades françaises libres. L'amalgame était en voie de réalisation à son arrivée grâce à l'arrivée des troupes de Somalie.

Il m'a fait part de sa déception quant à l'ambiance qu'il avait trouvée. Son bataillon avait bien été engagé en mars mais le gros de la nouvelle division était resté à l'écart de la bataille à part une brillante action sur Takrouna. Les journaux en ayant parlé, je puis citer ce nom. Deux jours après son arrivée il était reparti, un peu abasourdi, s'installer dans le désert dont je vous parlais au début de cette lettre. C'est là que nous nous sommes rencontrés.

Il est très content. Son capitaine semble convaincu d'avoir un élément de valeur. J'ai trouvé qu'il avait acquis beaucoup d'autorité naturelle et malgré sa réserve, ses camarades découvrent progressivement le compagnon courtois, ouvert aux autres et toujours disponible qu'il était à Malvern. Il m'a chargé de vous saluer respectueusement.

Voilà, Mon commandant, nous partons bientôt pour la grande aventure : il aura fallu attendre près de quatre ans pour cela ! Je dois vous dire aussi que l'objectif de la division n'est pas celui que nous espérons. Les journaux vont dire bientôt où nous allons : ce n'est pas la France.

Je vous prie etc.

Fèvre a décidé bien de la chance, conclut Lajudie en repliant les feuillets de cette lettre. Il a eu, lui, l'énergie de faire clairement comprendre qu'il n'entendait pas rester éternellement à Ribbesford. Le voici à pied d'œuvre ; il est certainement en Italie en ce moment. Nous sommes le 2 mai, sa lettre date de près d'un mois : c'est presque certain.

Installé dans son compartiment, le voyageur ne peut s'empêcher de penser à nouveau au colonel Vautrin. Son ancien commandant de bataillon d'Antibes, arrivé en Grande-Bretagne à la fin de 1942, s'était rapidement mis en rapport avec ses amis du War Office et avait, tout aussi rondement, fait le tour des FFL de Londres. Apprenant que René était en Angleterre, il avait demandé à le revoir et Darey s'était empressé de faire la commission. Les retrouvailles, à la fin de janvier, avaient été chaleureuses et ils avaient gîbèné toute une soirée au cours d'un repas sympathique. Ils avaient évoqué le sort de bien des camarades du 9e et de certaines personnalités d'Antibes. Lajudie avait ensuite revu Vautrin à plusieurs reprises, en compagnie de Darey et de sa compagne en particulier. Cette dernière et le colonel s'étaient trouvés de nombreux amis communs et avaient sympathisé. Vautrin avait clairement dit à son ancien subordonné qu'il comptait le prendre avec lui à l'issue de la mission que le Général venait de lui confier : une affaire de trois à quatre mois. Il avait en outre manifesté son intention de venir à Ribbesford. C'est dire si Lajudie avait été emballé par ces perspectives.

Quelques jours après, au début du mois de février, Vautrin n'étant pas encore parti, lui avait téléphoné pour lui demander :

- Voulez-vous venir avec moi au Moyen-Orient ?

Ce qu'il avait bien entendu accepté avec enthousiasme.

Beaudouin, revenant de Londres quelques temps après avait un peu douché sa joie :

- J'ai parlé de votre remplacement éventuel : cela ne se présente pas bien. On vous a déclaré irremplaçable et on m'a fait comprendre qu'il n'était pas question de mutation pour Cabrol, vous ou moi sans le plein accord du Général.

Darey avait confirmé ces dires peu après. Finalement l'affaire avait eu son tragique épisode - alors que René n'avait plus guère d'espoir de travailler avec Vautrin - quand on avait appris la soudaine disparition du colonel dans un accident d'avion. Au Moyen-Orient, disait-on.

Encore une occasion de partir rejoindre une unité combattante qui lui échappait. Il avait été très affecté par la perte de cette opportunité et son moral avait mis longtemps à s'en remettre.

Les grincements discordants du train qui s'immobilise en gare de Coventry le soustraient à ses sombres pensées. Puisqu'il n'a pas réussi à se dépêtrer de cette mission qu'il réussit trop bien, autant la mener jusqu'au bout. Mais a-t-on pris les bonnes décisions récemment ? Beaudouin et lui en ont longuement discuté à plusieurs reprises en décembre dernier. Finalement, tous les Cadets auront l'occasion de passer le concours dans quelques semaines. La gestion de cinq sections d'élèves aspirants s'était avérée lourde pour Lajudie malgré l'arrivée, tardive il est vrai, du capitaine Faure. Devenu son adjoint au début du mois de mars, il s'était révélé comme un officier très capable et avait été chargé, entre autres, de plusieurs des conférences du dimanche. Cette aide appréciable était opportunément venue soulager un peu René. Les mois passant en effet, la solitude se fait de plus en plus pesante même si d'assez fréquents courriers lui apportent des nouvelles de sa famille. En particulier de cette petite Majo qu'il ne connaît même pas. Les discussions du mess, toujours aussi vivantes, n'ont plus le même sel. L'approche du débarquement rend tout le monde nerveux et, pour tout dire, il est las, dort mal et ne se sent pas physiquement en pleine forme. Il a largement entamé sa cinquième année de guerre : comme le temps paraît long !

Les Darey, chez qui il s'installe le soir même, le trouvent eux aussi exceptionnellement fatigué et, coupant court aux conversations habituelles, le persuadent d'aller se coucher au plus vite.

Ayant l'habitude de dormir la fenêtre ouverte, il est réveillé à l'aube. Levé, il écarte les rideaux et soulève les tiges qui la maintiennent ouverte à l'extérieur. Dehors, dans la rue aux pavés inégaux, on entend des voitures circuler avant de

la refermer. Des voix fortes retentissent : des gens se saluent en se quittant après une party. Devant la maison opposée, un chauffeur âgé lave une Daimler au jet. Des femmes en manteau de fourrure montent dans des taxis, deux officiers britanniques aux tuniques fatiguées, un marin polonais et un homme en dinner jacket attendant leur tour. C'est le Londres de guerre : un curieux mélange d'éléments incompatibles. Ces mews, anciennes cours sur lesquelles donnent des garages, sont loués pour de courtes périodes à des personnages inattendus.

- Hello René ! Comment avez-vous dormi ? Vous avez l'air plus reposé qu'hier ! Vous prenez toujours du thé pour le breakfast ? Asseyez-vous.

Le flot des questions sans réponses de son hôtesse lui va droit au cœur. Ces bons amis ne changent pas : toujours prêts pour une querelle vite oubliée dans une réconciliation tumultueuse. Leur hospitalité chaleureuse ne se dément jamais. Mme Simonet, pour une fois, n'a pas envie d'évoquer les potins de l'état-major, désormais envahi par toute une série d'officiers venus d'Alger. Les beaux jours de Dolphin Square sont passés. C'est plutôt son ami René qui l'inquiète. Il vaut mieux le faire parler plutôt que de le voir ruminer de sombres pensées comme il semble disposé à le faire. Justement voici Darey :

- Alors, mon cher, comment va Ribbesford, cela fait plusieurs mois que nous n'en avons pas parlé, et Beaudouin ?

- Il est fatigué, lui aussi, je crois. Je le vois à l'esprit de contradiction qu'il affecte depuis quelque temps. La fin approche pour nous tous et il semble qu'il ait épuisé ses réserves de patience après plus de trois ans de commandement.

- Comment vont vos jeunes protégés ?

Nous en sommes aux derniers stages de l'instruction, nous allons aborder le combat de la compagnie : ce sera forcément un peu superficiel, je le crains. Non ! L'essentiel est maintenant de les préparer à ce qui les attend. C'est leur vie qui est désormais dans la balance et je crois qu'ils ont compris qu'il ne faut pas la perdre inutilement. L'étendue de leurs futures responsabilités doit les inciter à la prudence nécessaire dans l'exercice de leur commandement. Elles doivent aussi les rendre audacieux dans l'accomplissement de leur mission. Au risque d'en choquer quelques-uns je leur ai dit et répété qu'ils devaient considérer que leur génération était sacrifiée.

- N'exagérez-vous pas un peu ?

- Non ! Vous savez comme moi que les deux tiers des aspirants et sous-lieutenants sont restés sur le carreau au cours de la campagne d'Italie.

Les Darey paraissent surpris du réalisme brutal de leur ami et restent un moment silencieux après cette sortie. Puis son hôte reprend :

- Vous êtes toujours content de vos instructeurs ?

- Il y a beaucoup à dire, la plupart du temps en bien d'ailleurs. Je vous avais dit combien l'arrivée de Chambon avait été une bénédiction. La qualité de l'instruction y a gagné grâce à sa grande expérience du combat. Je me suis senti moins seul dans le domaine strictement militaire après son arrivée. Vous savez, on peut tourner en rond quand il n'y a personne d'expérience avec qui examiner les orientations à prendre.

Il y en a un autre dont je me suis beaucoup soucié après son accident. Je vous ai raconté ce qui était arrivé à Lehrmann en octobre de l'année dernière : il a bien failli y passer. Le plus gros éclat lui a cassé trois dents avant de lui couper profondément la langue et venir se loger tout près de la carotide. Il n'a plus de sinus d'un côté et plusieurs petits éclats lui sont restés dans la tête. Il a été très secoué et a mis plusieurs mois à se remettre en partie de cette blessure. Une vraie malchance, c'est de loin le meilleur et le plus prudent de mes officiers en matière de tir. Il avait même pris la peine de suivre pendant six semaines un cours d'armement avancé chez les Anglais.

- Je me souviens vous avoir entendu parler de lui après votre arrivée à Malvern : il avait fait la campagne de Norvège comme vous n'est-ce pas ?

René qui a toujours ironisé sur sa propre participation à cet événement, ne peut s'empêcher de dire :

- Oui, mais lui s'y est battu, il a même eu la Croix de Guerre norvégienne en 1942. Nous l'avions envoyé faire un peloton de chef de section à Camberley en juillet : il y avait retrouvé un de ses anciens élèves comme instructeur.

- Comment cela ?

Oui, Jean Briand, dont je vous ai si souvent parlé, y était chargé des cours de gaz. Les gens de Camberley ont été assez sal... Non seulement ils ont recalé Lehrmann mais ils ont trouvé moyen de lui faire sentir qu'il était bien heureux d'être planqué à l'Ecole où d'ailleurs il n'apprendrait rien. Pas plus d'ailleurs que les aspirants qui venaient d'en sortir.

- Je vois que vous n'avez pas perdu votre sympathie pour certains des officiers qui travaillent dans notre charmant camp de base. Je dois dire que cela ne s'arrange pas là-bas !

- Pour en revenir à Lehrmann, il est devenu aspirant chez nous, s'est marié avec une de nos charmantes conductrices françaises. Je suis même le parrain de sa fille. Ils l'ont appelée France, ce qui me paraît tout à fait approprié.

- Et que devient celui que vous nous aviez adressé pour que nous le pilotions un peu à Londres au cours de sa permission ?

- Je ne vois pas.

- Mais si, ce Breton sympathique mais tellement taciturne.

- Ah ! oui, Saindrenan.

- C'est cela, que devient-il ?

- Les Cadets de sa section l'adorent, ils trouvent, que c'est un instructeur formidable. Sa réserve, sa simplicité, sa largeur d'esprit et son côté sportif font leur admiration. Il leur dit souvent :

- Nous sommes là pour faire la guerre, nous sommes tous copains.

- Il traduit cela dans la pratique, poursuit Lajudie. Tout en restant très strict sur le plan de la discipline, il sait rester humain et entretenir des rapports cordiaux avec ses hommes en dehors du service. Il faut dire qu'il n'est pas beaucoup plus âgé que la plupart d'entre eux. Je l'apprécie beaucoup pour ma part mais son caractère n'est pas toujours facile. Il a un peu tendance à se croire persécuté. Il est fidèle mais rancunier, coriace et généreux mais parfois bien malcommode : un vrai Breton quoi

- Et les autres ? demande Darey en s'apercevant que ces évocations ont sorti leur ami de sa morosité de la veille.

- Je ne vais pas vous passer tous les gens de Ribbesford en revue, nous y serions encore demain matin. Je vais vous raconter deux anecdotes pour clore ce sujet.

- Confidentielles, demande son hôtesse ?

Lajudie, qui la connaît bien :

- Pas du tout, vous pouvez les répéter. La première est racontée par Pichon dont le général Legentilhomme était le commandant en second à Saint-Cyr. A propos, savez-vous qui était Saint-Cyr ?

- Pas le moins du monde.

C'était un médecin d'Alexandrie, martyr en 311. Donc, au moment du triomphe de la promotion de Pichon, en 1938, la scène principale avait été : « Le jugement du gangster et son électrocution », tandis qu'un dirigeable survolait la foule. Pichon a raconté la chose à ses Cadets en ajoutant qu'ils avaient tort de râler de voir les cinéastes envahir Ribbesford pour tourner leur film. Il pourrait bien leur arriver la mésaventure survenue à certains de ses petits cos. Plusieurs de ceux-ci, auteurs d'un coup foireux quelconque au cours du tournage du film « Trois de Saint-Cyr », avaient été privés de Pekin. Ils avaient dû servir de figurants pendant quelques jours avant de pouvoir quitter l'Ecole.

- Le film avait eu beaucoup de succès ?

- Oui, et il a servi aussi à nourrir quelques illusions sur l'armée française de l'époque, rétorque Lajudie avec amertume.

- . Vous ne mettez pas en cause la troupe en disant cela, je suppose ?

- . Non, les états-majors. La seconde anecdote concerne les Anglais. C'est sans doute le subconscient du général Martin qui lui a fait commettre un lapsus fâcheux sur la malaria au cours d'une conférence à laquelle assistait un major américain. Il lisait un papier sur cette maladie et les pertes subies en Italie de son fait. Il avait souligné que les Américains en avaient moins souffert grâce à leurs pantalons, que les Anglais, porteurs de shorts. Et il avait achevé cet exposé d'une phrase bien sentie :

- . Indeed, gentlemen, we must fight américa !

## Chapitre 71 - 26 mai 1944. Demain en France

L'administration est décidément un monstre froid, quelle qu'en soit la forme, étatique, militaire, voire privée :

ETAT MAJOR DES  
FORCES TERRESTRES  
EN Grande-Bretagne

### NOTE DE SERVICE

- L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre cessera ses activités à dater du 15 juin 1944. Le chef de bataillon Beaudouin se référera au mémorandum ci-joint pour les modalités pratiques qu'entraîne cette décision.

Il fera des propositions d'affectation pour les officiers et les sous-officiers de son unité. Le personnel civil sera licencié. Les Volontaires Françaises seront remises à la disposition de leur unité d'origine.

Signé Illisible.

Londres le 26 mai 1944

René de Lajudie a sous les yeux la copie de la note que Beaudouin vient de lui transmettre, ajoutant :

- Venez me voir quand vous voudrez, nous avons besoin de parler de tout cela.

Les deux hommes entament leur conversation quelques instants plus tard. Trois ans et demi d'intime collaboration les ont fortement rapprochés, même, si, trop différents, ils ne sont pas véritablement devenus des amis. Ils se respectent profondément ce qui est peut-être encore plus fort.

- Qu'en est-il d'abord en ce qui vous concerne, demande l'aîné ? Mon commandant...

- Laissez cela Lajudie, il y a trop longtemps que nous nous connaissons. En public, je veux bien, mais ici !

- Comme vous voudrez répond Lajudie en souriant. Je voulais justement vous dire que j'ai reçu un coup de téléphone du général Noiret ce matin même. Il me propose un poste à la 2e DB, à l'état-major. Vous m'en voyez enchanté.

Vous l'avez bien mérité après le fiasco de la proposition Vautrin. N'êtes-vous cependant pas un peu déçu par ce poste... - Beaudouin pour une fois cherche le bon vocable - ... un peu... fonctionnel ?

- Oui, un peu, évidemment, mais il faut être raisonnable, les méthodes de combat ont changé. Je ne me vois pas à la tête d'une compagnie ou d'un bataillon d'infanterie dans une division blindée qui risque d'engager le combat dans moins d'un mois

- D'ailleurs, cela viendra peut-être plus tard.

- Je l'espère bien, conclut Lajudie.

Il n'a pas été aussi heureux depuis longtemps ; c'est l'aboutissement de tous ses désirs et il compte bien reprendre ainsi le cours normal de sa carrière militaire. Il n'a pas, jusqu'ici, eu l'occasion d'exercer le temps de commandement indispensable à sa bonne évolution.

- Bien, reprend Beaudouin, et pour vos instructeurs ?

- A vrai dire le choix est limité, au moins dans les unités combattantes. La DFL est engagée en Italie mais on va sûrement l'utiliser pour le débarquement avec les autres divisions qui se préparent en Algérie : il n'y a pas de demandes de ce côté-là.

- Pourtant il doit y avoir, hélas ! des postes qui s'ouvrent.

- Oui, lui répond Lajudie, mais les délais de transport sont beaucoup trop longs et nous savons tous les deux combien il est difficile d'avoir une place dans un avion pour Alger.

Non, ce ne peut être qu'à la DB. Les paras sont complets et leur entraînement est très long, même chose pour les Commandos. J'espère qu'il y a encore quelques places chez Leclerc, quitte à être en surnombre, au moins au début.

- Cela nous en fait quatre, Tavel, Sourieau, Chambon et Saindrenan, ils ont tous l'expérience du feu, sauf le dernier. Moulié m'a déjà dit qu'il souhaitait sauter avec ses Cadets et encadrer un maquis.

- Oui. Je ne pense pas qu'ils prennent Masson, il est trop âgé, même chose pour Faure. Lehrmann, le pauvre, est encore trop secoué : il me paraît exclu qu'il puisse supporter les fatigues d'une campagne et son taux d'invalidité lui interdit le combat. De toutes manières, on a besoin d'officiers compétents dans les services, tout le monde ne peut pas être en première ligne.

- Non. Vous avez raison. A propos, j'aimerais avoir votre opinion sur notre phénomène, je suis en train de rédiger ses notes.

- Vous voulez parler de Saindrenan, je suppose ?

- . Vous avez deviné. Tenez : lisez !

Et Lajudie parcourt les appréciations de Beaudouin et celles du colonel Marchand. On y lit pêle-mêle :

- . Jeune officier de carrière, travailleur, énergique, enthousiaste, remarquablement dévoué et consciencieux. Caractère naïf et entier, ombrageux et sensible (...) - Peut s'égaliser aux meilleurs. Est encore bien jeune pour faire un instructeur d'élèves-aspirants. Se tire au mieux de cette difficile épreuve. A fort bien réussi - Jeune officier tout à fait sympathique, travailleur, maladroit et enthousiaste.

- . C'est tout à fait mon sentiment, commente Lajudie. On pourrait ajouter que ses Cadets l'adorent, mais on ne met pas ce genre de choses dans des notes.

Beaudouin paraît un peu mal à l'aise depuis un instant : quelque chose le tracasse visiblement. Il se décide brusquement après avoir hésité :

- . Ne prenez surtout pas ma remarque en mauvaise part, mais je vous trouve petite mine depuis quelque temps.

Lajudie est tenté un instant de se cabrer devant une question aussi personnelle, mais les deux hommes agissent en confiance depuis longtemps. René acquiesce :

- . En effet, je me sens un peu fatigué depuis un ou deux mois, mais cela n'a rien d'extraordinaire après la corrida de ces derniers temps. Huit jours de tranquillité et cela ira mieux. Puis changeant volontairement de sujet :

- . Et pour Cabrol, demande-t-il ?

- . Il a déjà préparé son affaire avec ses petits copains anglais. Il compte bien être désigné comme officier de liaison auprès d'une grande unité britannique, lui indique Beaudouin.

Lajudie, malicieux, ne peut s'empêcher de placer une pointe

- . Je lui fais confiance pour se débrouiller. D'ailleurs je ne pense pas que l'on fasse traverser la Manche à des chevaux... Il est interrompu par la sonnerie du téléphone.

- . Allo ! Commandant Beaudouin ?

- . Oui, j'écoute.

- . Ici l'état-major du général Leclerc. Lieutenant X.

- . Oui.

- . Je suis chargé de vous prévenir que le général viendra inspecter l'Ecole des Cadets le jeudi 1er juin. Le général m'a demandé de vous prévenir aussitôt que possible.

- . Je vous remercie. Transmettez, je vous prie, mes respects et mes remerciements au général Leclerc.

- . Je n'y manquerai pas. Au revoir, Mon commandant.

René de Lajudie a bien vu la surprise éprouvée par Beaudouin et lui lance un regard interrogateur.

- . C'est Leclerc. Il vient nous voir dans quatre jours. Il va falloir tout briquer à mort et remettre cela le lendemain pour Koenig. C'est de la folie, les garçons vont être crevés !

- . Oh ! Peut-être, mais ils sont jeunes et ils attendent cela depuis si longtemps.

- . Je vais faire les propositions dans le sens de ce que nous venons de dire : on pourra en parler au général quand il viendra.

Lajudie donne un dernier coup de collier au cours des jours suivants mais constate que bien des cadres de l'École ont la tête ailleurs. De fait, car ils le lui ont dit, la plupart de ses spécialistes ont été directement sollicités de partout : Chadrin en particulier et même les Volontaires Françaises. On sait que Ribbesford fonctionne parfaitement et des cadres bien rodés, expérimentés et de bonne réputation ne sont pas si courants. Les demandeurs n'ont même pas eu la correction de passer par lui.

Comme toujours, hommes et choses sont fin prêts pour la visite de Leclerc. Cela ne traîne pas : tout se fait au galop et le général manifeste ostensiblement sa satisfaction. Il prend quand même le temps d'un court entretien avec ses futurs nouveaux officiers :

- . Lajudie, j'ai entendu parler de vous à plusieurs reprises : je suis content de vous avoir auprès de moi.

- . Merci, Mon général.

- . Laissez-moi cependant vous dire deux choses essentielles. J'ai besoin de fonceurs qui réfléchissent mais qui n'hésitent pas à prendre des initiatives : c'est primordial. En second lieu, il me faut des hommes en pleine forme - je suis sûr que c'est votre cas - la campagne sera très fatigante. Nous mènerons l'offensive : ce n'est pas reposant. Mais vous savez tout cela. Nous allons prendre notre revanche de Dunkerque !

Et, pivotant sur ses talons, Leclerc s'éloigne sans écouter la réponse.

Ces mots font réfléchir René. Il sent bien qu'il n'a plus le même tonus. Est-ce la détente morale due à la fin de sa mission ? Est-ce l'accumulation des angoisses subies à propos de sa famille ? Est-ce un effet de la solitude dont il a tant souffert ? Il se sent bien, physiquement, quoique fatigué, mais le ressort moral est momentanément détendu.

Le doute s'installe. A-t-il honnêtement le droit d'accepter sa nouvelle affectation après ce que lui a dit Leclerc ? Serait-ce loyal ?

Il s'en ouvre à O'Hara qui lui a déjà prodigué tant de bons conseils. Le prêtre a, lui aussi, observé chez son visiteur un certain manque de punch très inhabituel chez lui. Devant ses hésitations, il ne peut que lui faire valoir qu'il y a, après tout, bien des manières de servir et que ses scrupules sont honorables. Le prêtre souligne qu'il pourra sans doute revoir sa famille plus rapidement qu'une dure campagne menée à travers la France ne l'aurait permis, s'il décline son affectation. Comme à l'accoutumée, René sort rasséréné de cet entretien.

Son moral a quand même pris un coup terrible à la pensée de perdre cette chance de combattre. Que deviendra sa carrière s'il n'a pas de commandement ?

C'est finalement la mort dans l'âme qu'il propose sa place à Jacques Chambon après avoir fait un saut à Dalton Hall pour expliquer sa décision.

Nul ne saura sur le moment quelle terrible épreuve lui est imposée !

## NOTES DU LIVRE VI

### 601 - Lady Peele

Evans, le maître d'hôtel de Lady Peele n'a bien entendu jamais existé autre part que dans l'imagination de l'auteur ; à moins que... par un curieux hasard ?

### 602 - L'état-major de Londres.

Ceux des lecteurs de cet ouvrage qui pourraient estimer - et c'est leur droit - que l'ambiance qui régnait dans cet organisme est évoquée ici trop souvent voudront bien noter ce qui suit.

La plupart des hommes dont le souvenir est abordé dans ces lignes en ont témoigné, en mal, dans leurs écrits. Beaucoup de ceux qui ont bien voulu m'accorder un entretien ont fait de même. Au reste, cette ambiance devait être bien fâcheuse pour que le général de Gaulle ait cru nécessaire de faire diffuser l'ordre suivant.

#### ORDRE N°63

Les conditions dans lesquelles nous faisons la guerre pour la France imposent à tous les Français Libres une discipline et une union absolue.

Dans presque tous les cas, le dévouement est tel parmi nous qu'il doit suffire à tous les chefs militaires ou civils pour établir leur autorité et faire exécuter leurs ordres. Mais ils ont le devoir d'appliquer sans hésiter les sanctions voulues si cela est nécessaire. Dans n'importe quelle circonstance, il faut que la force reste à la loi. Rien n'est plus important dans la guerre que nous menons et toutes les considérations passent après celle-ci : ceux qui commandent sont responsables et ils doivent être obéis.

D'autre part, tous les Français Libres doivent impitoyablement chasser de leurs rapports mutuels les préventions et les soupçons. Quelles que soient les origines et les opinions de chacun, il est un frère pour tous les autres, du moment qu'il sert la France, et c'est à ses Chefs seuls qu'il appartient de le juger et de juger ses services. Tout propos, toute attitude qui nuirait à l'atmosphère de confiance réciproque dans laquelle les Français Libres doivent vivre et travailler est à sanctionner immédiatement et très sévèrement. Enfin je rappelle à tous que le devoir consiste à faire son métier. Chacun a sa tâche ; qu'il s'y absorbe de manière à s'en acquitter parfaitement et ne se mêle pas de ce que font les autres. Tout le reste viendra par surcroît.

C'est par l'ordre et la cohésion, - qui n'excluent pas, bien au contraire, l'ardeur et l'enthousiasme, - que nous parviendrons à libérer la France.

Signé :

Ch. De Gaulle

NB : les passages mis en italique l'ont été par l'auteur.

### 603 Brynbach

La vie des futurs Cadets à Brynbach, dans le Pays de Galles est décrite dans un premier ouvrage : L'École Militaire des Cadets de la France Libre, du même auteur.

### 604. Discours du 25 juin 1950

Le comportement intellectuel de Frédéric Lescure vis à vis du Maréchal Pétain a été parfaitement défini, à posteriori reconnaissons-le, par le Général de Gaulle dans son discours du 25 juin 1950 :

" (...) L'unité nationale a été blessée par les événements terribles qu'a traversés notre pays. Aux conséquences de l'invasion se joignent celles des divisions qu'à entraînés la politique de Vichy. Ces déchirements, il faut que la nation les surmonte, cinq années après la victoire.

Il n'y a naturellement aucune question en ce qui concerne la masse des Français qui, en souhaitant la victoire et, pour beaucoup, en y aidant, furent amenés à se conformer aux ordres et aux règlements officiellement édictés par Vichy. Il n'y en a pas davantage quant aux Français qui, pour ce qu'ils croyaient être le bon motif national, laissèrent plus ou moins longtemps leur confiance au Maréchal. Combien de ceux-là, d'ailleurs, quand ils en trouvèrent la possibilité, ont participé à la victoire ! "

### 605. André Kuhner

Kuhner sera muté du dépôt Central à l'Armée de l'Air (sous réserve de visite médicale) à l'issue de sa mission auprès des futurs Cadets.

#### **606. Rake-Manor.**

Rake-Manor, propriété de Mrs Thalia Gage, est le second cantonnement des futurs Cadets et sera occupé pendant l'hiver 1940 -1941.

#### **607. Témoignage de l'abbé Trentesaux.**

" C'est là qu'il fait connaissance avec ces jeunes Français encore d'âge scolaire, les futurs premiers Cadets de la France Libre que l'enthousiasme, la volonté et l'ardeur patriotique ont amené en Angleterre. Ceux-là et les Cadets des promotions ultérieures, il les retrouvera en maintes circonstances à Camberley, camp de transit entre les différentes affectations. Pendant ces années de guerre se sont noués les liens d'une amitié profonde qui, cinquante ans après, demeure toujours aussi solide."

Lettre du 12 février 1998 à l'auteur.

#### **608. Les diplômes d'André Beaudouin**

22 juillet 1912. Certificat de bonne conduite. Les Petites Familles, Saint-Germain-en-Laye.

1916. Certificat de prix. Ecole Municipale de Garçons de Saint-Germain-en-Laye.

14 janvier 1919 : Diplôme de maître de gymnastique. Examen passé à Versailles.

Diplôme d'instituteur, évidemment, mais ce document n'a pas été retrouvé.

#### **609. Ordre de mission du soldat A. Beaudouin**

"Doit rejoindre le Prytanée Militaire. Qualité : Agent de liaison de 1ère classe." Signé du Cdt Etchegoyen, cdt le Dépôt Central, le 25 octobre 1940. Via Waterloo. Date de départ : le 26 octobre.

NB: ce grade entraîne le port de galons d'adjudant.

#### **610. Commandant Passy.**

André Dewavrin, alias Passy, était polytechnicien de la promotion 1932.

#### **611. Paul Mondot**

Il avait combattu au cours de la guerre précédente et commandé une compagnie de mitrailleuses en 1918.

Exerçant la profession de banquier en Grande-Bretagne, il y avait épousé une citoyenne britannique prénommée Doris en 1921. Cousin germain d'Hippolyte Taburet, il était donc l'oncle d'Alain Taburet.

Engagé dans la France Libre dès l'été 1940, Paul Mondot (1886-1950) avait alors 54 ans. D'abord affecté au Bureau de Renseignement G.E.M. comme lieutenant, il est promu capitaine à titre temporaire le 8 août 1940. Il sert ensuite sous les ordres du commandant Gotscho au bureau de l'état-major de Londres. Il est alors, entre autres, commissaire du gouvernement près le Tribunal Militaire. Son supérieur le trouve

" Intelligent, d'esprit très militaire." (Sept . 1940).

Il commande ensuite, très brièvement, le Prytanée Militaire de Rake-Manor.

Le lieutenant-colonel Renouard, chef d'état-major des FTGB, l'a sous ses ordres le 20 janvier 1942, en tant que chef du 1er Bureau. Il apprécie ses connaissances générales et sa capacité de travail. Ce jugement sera confirmé plus tard par le colonel Dassonville, l'ennemi personnel du lieutenant Lajudie.

Il est promu chef de bataillon à titre temporaire au mois de mars. Le colonel Rouger le juge: "- (...) combatif même, quand il le faut pour le bien du service."

Il l'estime capable de briller dans un état-major de CA tout en signalant que les questions de personnel n'ont pas de secrets pour lui.

L'appréciation finale portée sur lui mérite d'être citée en entier. Elle permet d'apprécier combien P. Mondot devait être bien informé et à quel point le général Monclar l'appréciait :

"- A continué d'apporter à la Chancellerie des FTGB les qualités de droiture, impartialité, rectitude de jugement, connaissance des règlements, des textes et des précédents, discrétion absolue, qui lui

ont, de tous temps, fait confier l'administration du confidentiel-officiers, les questions d'avancement et de discipline. Mérite à tous égards une confiance sans réserve."

#### **612. John Lambert Fox**

J.L. Fox est né le 21 janvier 1911 à Ealing (banlieue Sud-Ouest de Londres) : son père était agent immobilier. Son beau-père, citoyen américain, ingénieur de formation, devint chef de bataillon dans l'armée des Indes. Il y fit carrière comme ingénieur-en-chef de l'un des réseaux ferrés du pays.

Joan Valerie Fox est née le 21 mai 1915 : elle aura deux filles ; Hilary Pickford et Cecilia Steele-Fox nées en 1943 et 1947.

John a été membre fondateur de plusieurs associations à Hereford et a appartenu au comité du Duke of Edinburgh Award Scheme, du Radnor and Hereford Nature Trust dont il a exercé la présidence. Il a été également membre du Council for the Preservation of Rural England et du Bird club locaux. Sa réputation au sein de sa communauté lui a valu une invitation à Buckingham à la Garden Party de la Reine Elizabeth II.

#### **613. Marius Taravel**

Marius Camille Sylvain Taravel est né le 25 novembre 1918 à Saint-Jean-de-Maurienne de Pierre, cultivateur savoyard et de Marie Célestine Deléglise. Ayant très tôt perdu son père, il achève son éducation au sein d'une institution catholique.

Il épouse Paulette Rey le 22 décembre 1945 à Paris.

#### **614. Jean Soumastre**

Rayé des contrôles de son corps, en France, les F.F.L. ont persisté, comme les Britanniques, à refuser qu'il entre dans une unité combattante comme il le demandait avec insistance depuis son ralliement du 20 juin 1940 ; ce n'était pas, disait-on, la vocation des ingénieurs militaires.

C'est grâce à René Pleven qu'il trouve un emploi au Canada après septembre 1941, date à laquelle il cesse ses fonctions à Malvern. Il y dirige d'abord une usine de fabrication de munitions Il est ensuite nommé sous-directeur d'un second établissement. Il y est responsable de la fabrication des appareils de navigation et de bombardement des Lancaster. Son "patron", M. Tempier est un aviateur français, inventeur d'un système d'ailes repliables pour faciliter le transport et le garage des avions.

Il est ensuite chargé de coordonner l'envoi d'approvisionnements en France après le débarquement et dit plaisamment : « qu'il s'occupe de sucettes »

Rentré en France en octobre 1945, il est réintégré dans son corps et se marie. Il poursuit ensuite normalement sa carrière malgré l'hostilité de ses pairs dont il est, à ses dires, le seul à avoir quitté la France pour agir pour sa libération.

#### **615. La lettre de Mohamed Sadiq**

L'auteur fait ici une entorse délibérée à la chronologie. La lettre en question fait l'objet, de la part d'André Beaudouin, de commentaires qui nous sont parvenus. Ils mentionnent le début du règne de Nadir Shah en écrivant « il y a vingt ans ». Le souverain ayant accédé au trône en 1929, cette lettre de peut dater que de 1949.

#### **616. Joseph Hackin**

Joseph Hackin, né le 8 novembre 1886 à Boevange-sur-Attert, Luxembourg est un élève de l'Ecole des Langues Orientales, puis de Science-Pô d'où il sort en 1907 pour obtenir son diplôme des Hautes Etudes en 1911. Brillant combattant de 1914-1918, il est nommé directeur du Musée Guimet en 1923. Il épouse Maria Parmentier, née en 1905 à Rombas, élève de l'Ecole du Louvre qui deviendra la collaboratrice de son mari.

Le Bureau des relations Extérieures de la France Libre avait été créé pour maintenir le contact avec les communautés étrangères qui soutenaient la France Libre. Le premier responsable en avait été le lieutenant P.O. Lapie, député de Nancy. Nommé gouverneur du Tchad, il avait été remplacé par l'archéologue J. Hackin que Jacques Soustelle seconda de novembre 1940 à février 1941.

J. Hackin et son épouse, Maria, ont disparu ensemble, en mer, lors du torpillage du cargo S/s Jonathan Holt, le 24 février 1941. Ils ont été reconnus tous deux comme Compagnons par le général

de Gaulle. On trouvera dans le chapitre « Ecrits d'André Beaudouin » l'hommage rendu par ce dernier à son ami.

#### **617. La mission « Spears ».**

Du nom de son chef, le général Spears, nommé par le Premier Ministre britannique, cette mission assure la liaison avec le général de Gaulle. Elle est rattachée au War Cabinet, lequel dépend du ministre de la Défense.

On écrira plus tard de cette mission : "Des problèmes de tout genre ont surgi qu'il fallait résoudre, nos amis britanniques ont fait preuve d'une initiative et d'un enthousiasme remarquables pour nous aplanir le chemin."

#### **618. Sandhurst.**

Sandhurst est l'équivalent britannique de Saint-Cyr.

619 Le 2S-137 du 2 décembre 1941.

Outre le général Catroux, le plus ancien (La Première des Grandes Manœuvres 1896-1898) et le général de Gaulle (Fez 1909-1911), on notait, entre autres, la présence du Cdt de Person (Maroc et Syrie 1925-1927), du Lt/Col Billotte (Pol Lapeyre 1926-1928), du capitaine de la Joncière (sic), du capitaine de Boissieu (Soldat Inconnu 1936-1938), du lieutenant Chambon et de son camarade Philippe Sandrenan, ainsi que celle de l'élève aspirant Taylor et du Cadet Demorest à cette réunion.

#### **620. Le général Eon**

Le général avait été précédemment désigné comme inspecteur de l'Instruction, de l'Habillement, du Recrutement et des Cantonnements par l'amiral Muselier à compter du 28 septembre 1940.

C'est à ce quadruple titre qu'il avait inspecté les Cadets à Rake-Manor.

#### **621. Les lettres de Jean Fèvre**

L'existence de ces lettres est fictive mais les faits sont ceux que Jean Fèvre rapporte lui-même.

#### **622. La Fourragère Blanche**

Le premier numéro de cette revue est sorti le 1er octobre 1943. Il a donc été nécessaire de commettre un léger anachronisme puisque la conversation rapportée au chapitre 68 est censée avoir eu lieu après l'arrivée de Louis Pichon à l'Ecole que l'on sait s'être produite peu avant le 11 septembre de cette même année.

#### **623. Jean Digo**

Jean Digo a été victime d'un grave accident de tir (grenade à fusil) en même temps que Charles Hessenbruch et André Lehrmann, instructeur d'armement. Le premier est décédé sur le coup, les deux autres gravement atteints donneront les plus vives inquiétudes.

#### **624. Pierre Pradère et Jeannette Guillaume**

Pierre est né le 28 septembre 1922 au Boucau (64) de Justin — né vers 1878 dans les Landes - et de Dominica Duhart — née le 24 mars 1898. Celle-ci, originaire de Labastide Cleirance (64) s'était mariée en 1916, à 18 ans, alors que son mari en avait 38. Justin, décédé en 1932, était le plus jeune de quatre garçons. Dominica est morte en 1968.

Jeannette est la fille de Jules Louis Guillaume, né en Haute-Saône en 1888 et de Dorothea Waller, sujette britannique, née à Londres en 1892. Mariés en 1912, ils ont eu trois filles dont Jeannette est la cadette.

Pierre et Jeannette se sont épousés à Londres le 3 juin 1944 à Notre Dame de France. Ils ont eu trois enfants et se sont séparés en 1967.

#### **625. François Baconnais.**

L'adjudant François Baconnais a combattu en France comme fantassin et a été sérieusement blessé avant de rallier la France Libre.

Parvenu à Londres il y retrouve le capitaine Georges Bergé et se porte volontaire pour la 1ère Compagnie de l'Air. Il contribue à la formation et à l'administration de cette unité qui appartient alors aux Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL).

Plus tard en 1942, il réussit à se faire breveter parachutiste après avoir esquivé toute visite médicale. Il avait en effet, perdu un œil à Dunkerque. Il obtient le brevet N° 415.

Il devient alors adjudant-chef de bataillon du 3e BIA - le futur 2e Régiment de Chasseurs Parachutistes - au début de l'année 1943, mais, handicapé par sa blessure, demande à être présenté devant une commission de réforme en juillet 1943. Celle-ci le déclare inapte et F. Bacconnais est reversé dans l'armée de Terre.

Affecté au Bureau des Effectifs de Londres vers la mi-décembre il est ensuite dirigé sur l'Ecole des Cadets. Il devient l'adjoint du capitaine de Cabrol qui lui confie des responsabilités administratives.

#### 626. André Lehrmann

André Lehrmann est né le 6 novembre 1911 à Paris. Son père, d'origine alsacienne, était protestant. Marié à l'église catholique, il s'était engagé à élever ses enfants dans la foi romaine. Outre France, née à Ribbesford, André et Jeanine Kidd ont eu successivement Alain, né en juin 1945 à Paris, Michelle née à Madagascar en novembre 1946 et Elizabeth qui a vu le jour à Brazzaville en novembre 1951. André est décédé le 4 novembre 1982 à Brest.

#### 627. La note de service du 26 mai 1944

Le texte de cette note est imaginaire : même si on peut penser qu'elle a bien existé, aucune trace n'en a été retrouvée.

#### 628. Les notes décernées à André Beaudouin

Par le colonel Bureau.

3 mai 1941. Le sous-lieutenant Beaudouin a pris la direction de l'Ecole des Cadets lorsque ceux-ci ont été installés à Malvern. L'œuvre réalisée par cet officier est excellente et témoigne de ses qualités : esprit d'organisation, fermeté judicieuse, courtoisie vis à vis des autorités britanniques locales, sans omettre la valeur professionnelle comme chargé de cours. Il m'apparaît absolument indispensable que le Directeur de l'Ecole des Cadets, Ecole dont on envisage l'extension, soit autre chose que sous-lieutenant : les Anglais ont, de façon particulièrement nette la notion d' « acting » - notre Ecole ne peut que gagner du point de vue de la « cote » dans l'esprit des autorités collégiales ou militaires, à la promotion du sous-lieutenant Beaudouin.

Par le colonel Renouard.

14 janvier 1942. Officier de réserve d'une culture générale très étendue, d'une haute valeur morale et possédant un sens pédagogique très sûr. Les résultats qu'il a obtenus à la tête de l'Ecole de Malvern sont remarquables à tous points de vue. Excellent officier.

Mai 1942. De par ses qualités indiquées dans les notes précédentes, le capitaine Beaudouin se trouve être l'homme qu'il fallait pour occuper le poste important et délicat où il est placé et où il rend des services inestimables. Sa formation, plus universitaire que militaire n'a pas été pour lui une gêne mais s'est avérée une bonne chose étant donné la composition hybride de l'Ecole et grâce à la présence à ses côtés de deux officiers d'active qualifiés dont il a su tirer le meilleur parti.

15 août 1942. Le capitaine Beaudouin continue à donner mieux que satisfaction dans son commandement et mérite toujours les excellentes notes qu'il a obtenues.

8 janvier 1943. Nommé chef de bataillon à titre fictif le 11 décembre 1942. Le commandant Beaudouin a trouvé dans cette promotion une récompense brillante et inattendue pour les services qu'il a rendus. Son quatrième galon bien que fictif, ne pourra que lui faciliter la mission qu'il continue à accomplir avec la même conscience.

# LIVRE VII - RECONQUETE

*Il faut que les morts nous aident  
à ouvrir les portes de la vie.*

*Georges Suffer*

*Agresseur ou attaqué,  
jusqu'à votre dernier souffle,  
ne vous en expliquez à aucun prix.*

*Rudyard Kipling*

*L'erreur, l'illusion de beaucoup ne furent, hélas !  
que trop explicables et d'autant plus qu'elles procédaient  
dans presque tous les cas de l'espérance secrète  
en un redressement calculé (...)*

*Le gouvernement que j'ai l'honneur de présider  
appelle tous les Français au rassemblement national.*

*Ch. de Gaulle, Assemblée nationale du 22 mars 1944.*

*Je n'en veux qu'aux grands (...) qui se sont montrés  
indignes de la confiance du pays.*

*Pour les autres (...) ils ont été trompés. Du  
moment qu'ils travaillent au but commun, nous devons  
les considérer tout simplement comme des Français.  
Il faut savoir oublier.*

*Maréchal Leclerc.*

*Nous considérons sans arrière-pensée comme un camarade  
de combat tout Français qui n'a cessé de considérer  
l'Allemand comme l'ennemi et de se préparer à le combattre.*

*Nous considérons le Maréchal comme responsable  
des actes du gouvernement qu'il couvre par sa présence.  
L'essentiel reste que ces actes soient considérés comme nocifs.*

*Nous sommes tout prêt à respecter (ce) culte de la  
fidélité, mais nous demandons qu'il ne se manifeste  
pas de manière ostensible dans la vie courante.*

*Général de Larminat*

*(J.Planchais. Une Histoire Politique de l'armée. P. 55)*

## Chapitre 72 - 11 mai 1944. Le creuset du Garigliano

Un ordre du commandant en chef affecte la 1<sup>ère</sup> DFL<sup>98</sup> au corps expéditionnaire d'Italie. Cette nouvelle n'enchant guère ses combattants car ils quittent ainsi l'Armée B destinée à débarquer en France, pour un théâtre d'opérations où les choses traînent en longueur. Les Français Libres combattent pour rentrer chez eux et ils ont peur de manquer ainsi la reconquête. Qui plus est, la division n'a encore reçu ni mortiers, ni postes de radio. Cela se fera en Italie paraît-il ! Voilà qui ne satisfait guère les anciens Cadets qui servent à la DFL. En particulier Jean Fèvre, précédemment chef de section à la compagnie lourde du 22<sup>e</sup> Bataillon Mixte Nord-Africain (BMNA)<sup>99</sup> et désormais officier de renseignement de son bataillon. Alain Taburet, chef de la section lourde de la 3<sup>e</sup> Cie de cette même unité et Jacques Duchêne qui exerce des fonctions identiques à la 1<sup>re</sup> Cie du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (BIMP).

Avec l'apport d'une division fraîche, Juin dispose d'un argument supplémentaire pour faire prévaloir ses idées auprès du commandement britannique. Il préconise une manœuvre à travers le Garigliano et la montagne plutôt qu'une attaque frontale par la 8<sup>e</sup> Armée britannique en suivant la vallée du Liri. Il compte déborder les forces allemandes en manœuvrant par les hauts et éviter ainsi que le Corps Expéditionnaire Français (CEF) ne soit confiné dans un rôle secondaire. Le général de Lattre partagera plus tard ce même souci à l'approche de la frontière allemande après la libération de l'Alsace.

Les Britanniques acceptent du bout des lèvres. Pour ne pas perdre la face, ils laissent Alphonse Juin libre d'utiliser le CEF à sa guise dans le cadre de l'offensive secondaire dont les Américains sont responsables.

La 1<sup>ère</sup> DMI, appellation que l'état-major d'Alger lui a attribuée, mais que la division n'acceptera jamais, quitte la Tunisie à la mi-avril 1944. Parti de Bône le 16 avril sur le *Christian Huygens*, le Bataillon du Pacifique débarque à Naples quarante-huit heures après. L'accueil des Italiens est rien moins qu'amical. Les fusiliers-marins et leur coiffure à pompon rouge excitent l'hilarité des marins du cru qui s'empressent de placer des tomates sur leurs propres couvre chefs en signe de dérision. Des bagarres s'ensuivent et le soir même le général Brosset est obligé de s'interposer avec une compagnie du

---

<sup>98</sup> Voir note 701 en fin de chapitre

<sup>99</sup> Voir note 702 en fin de chapitre

BIMP pour empêcher les sakos d'envahir Naples avec leurs automitrailleuses :

Diégo Brosset les interpelle :

- Si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous renvoie en Tunisie, leur déclare-t-il froidement.

Les premiers rapports de la DFL avec les unités de l'armée d'Afrique ne sont pas plus chaleureux. Les uns puisent leur bonne conscience dans le respect de la discipline, les autres dans les combats qu'ils mènent depuis déjà deux ans. L'imminence de l'offensive vers Rome contribue heureusement à gommer les différences car il s'agit en somme de combattre ensemble.

La manœuvre de Juin implique que les Marocains de la 2<sup>e</sup> DIM enlèvent d'abord le mont Majo, à gauche du dispositif. La DFL, attaquant à leur droite, est chargée de faire tomber les défenses basses de l'ennemi et de nettoyer la boucle du Garigliano.<sup>100</sup>

Brosset, qui la commande ne dispose que d'un front étroit mais un renfort de cent cinquante chars a été mis à sa disposition afin d'agir dans la partie de sa zone accessible aux engins. Son intention est de confier l'attaque dans la zone montagneuse qui constitue la partie gauche de son secteur, à sa 4<sup>e</sup> Brigade. Un groupement mixte comprenant le 22<sup>e</sup> BMNA et un groupement de chars est chargé d'une action de rupture à la droite de son dispositif.

L'ennemi, pour sa part, est solidement retranché sur les hauteurs du mont Cassino au Nord et celles du mont Majo au Sud. Il occupe ainsi la ligne Gustav et domine tout le champ de bataille du haut de solides fortifications. Rien de ce qui se passe dans le camp allié ne lui échappe.

Le BIMP et le BM 24 attaqueront côte à côte au sein de la 4<sup>e</sup> Brigade. Le terrain à parcourir est difficile : des collines broussailleuses, fortement pentues, entrecoupées de thalwegs abrupts. Devant eux, le Girofano domine la scène du haut de ses six cent vingt-huit mètres.

Le BIMP va connaître là, il s'en doute, une seconde et sanglante épreuve après celle de Bir-Hakeim. Les anciens le savent, les nouveaux s'en doutent.

Le soir du 11 mai 1944 tombe : l'attaque générale est pour 23.00h. Il n'y aura pas de préparation d'artillerie : la poussée française doit se déclencher par surprise. Les canons n'interviendront qu'après le début de l'action. La 4<sup>e</sup> Brigade doit attendre 23.30h pour démarrer afin de laisser au 4<sup>e</sup> RTM, son voisin de gauche, le temps de coiffer le Girofano. La conquête de la montagne conditionne en effet le succès de sa propre mission.

Les deux bataillons de tête de la DFL s'élancent sensiblement à l'heure dite sous la clarté de la lune qui se lève. Le BIMP a fait passer ses deux

---

<sup>100</sup> Voir note 703 en fin de chapitre

compagnies d'attaque à l'Ouest du Garigliano mais les liaisons radio cessent immédiatement de fonctionner correctement. Le BIMP s'élance, il est salué par quelques coups courts de l'artillerie amie. A droite, le capitaine Perraud entraîne la 1<sup>re</sup> Cie. La 3<sup>e</sup> Cie est à sa gauche. Au dernier instant, juste avant 23.30h, la 1<sup>ère</sup> Cie reçoit l'ordre d'attendre. Perraud a désigné sa 1<sup>re</sup> section, à droite et sa 2<sup>e</sup> section, à gauche pour mener l'attaque. La 3<sup>e</sup> et la section lourde que dirige Jacques Duchêne sont en second échelon. Perraud, apprenant que la 3<sup>e</sup> Cie a débouché, démarre dix minutes après l'heure fixée. Sa section de gauche subit un tir de mortiers au moment où elle s'engage dans le premier ravin. Les Allemands ont eu tout le loisir de régler efficacement leurs feux et leur intervention est aussi précise que meurtrière. Le bilan est lourd : six tués et six blessés dont le Lt Bellec<sup>101</sup> qui la commande. Le sergent-chef Percheron prend le commandement, rameute ses hommes et repart de l'avant. Il donne l'assaut à la cote 290 quelques instants plus tard et les marsouins annihilent l'ennemi après un brutal corps à corps. La 1<sup>re</sup> section se porte sur une série de maisons fortifiées d'où elle chasse l'ennemi. La compagnie peut alors reprendre sa progression.

Les armes lourdes rendent inévitablement la marche difficile. Les mulets que la DFL a perçus pour réduire le handicap d'un terrain aussi mouvementé ne sont pas des animaux faciles à conduire. J. Duchêne et ses hommes ont eu fort à faire pour les brêler et les charger, ils peinent maintenant pour les mener. Leur présence, tout irritante qu'elle soit par moments, permet de progresser sans trop de peine et de tenir mortiers et mitrailleuses bien approvisionnées, au plus près des sections d'assaut.

Il n'est heureusement plus question de marcher en silence. L'attaque du Girofano a réveillé l'ennemi et des rafales d'obus de mortier viennent de temps à autre fouiller avec fracas les étroites vallées dans lesquelles les Français avancent péniblement. La lumière brutale et crue des fusées éclairantes fige le paysage autour d'eux à tout instant mais le chaos rocheux où ils cheminent leur ménage des zones d'ombre où la progression reste possible. Ceux que la lumière saisit brusquement s'immobilisent dans un grotesque spectacle d'ombres chinoises. Crispés dans la crainte de quelque rafale, ils attendent que l'indiscreète luciole disparaisse de leur horizon.

Duchêne doit sans cesse regrouper ses hommes, tour à tour figés au sol par la chute d'un obus ou un éclairage trop révélateur. De temps à autre, une bordée de mitrailleuse lourde fouille implacablement la terre autour d'eux. Le jeune lieutenant est en tête de sa section : il serait trop bête de s'égarer dans ce labyrinthe de petits ravins broussailleux. Plus tard, la lune, enfin levée,

---

<sup>101</sup> Voir note 704 en fin de chapitre

permettra de s'orienter quand elle n'est pas obscurcie par la fumée des explosions.

Toujours en tête du dispositif, la 2<sup>e</sup> section se trouve soudain dans une position critique : elle n'a plus de liaisons avec la 3<sup>e</sup> Cie à sa gauche et l'ennemi qui tient la cote 541 la prend de flanc. Le déluge de fer et de feu s'accélère dans le fracas furieux des explosions. Après les éclats qui passent en vrombissant, ce sont des volées de terre et de cailloux qui fusent de toutes parts. D'âcres traînées de fumée poussées par le vent, empuantissent l'air.

Chaque détonation retentit au creux des ventres, les oreilles résonnent douloureusement, la respiration s'arrête à chaque explosion au point d'essouffler encore un peu plus les hommes qui peinent sous les charges.

Le capitaine Perraud donne l'ordre à sa 2<sup>e</sup> section d'enlever 541, un piton secondaire du Girofano. Il appelle Jacques pour appuyer l'assaut de ses feux. Le mouvement, énergiquement mené par Percheron, donne d'excellents résultats. L'ennemi, bien qu'abrité par de petits fortins de pierres sèches, est anéanti. A 02.30h l'objectif est entre les mains de la 1<sup>ère</sup> Cie.

Le lieutenant André Salvat, grand ami de J. Duchêne et chef de la 1<sup>ère</sup> section signale qu'il n'a pas non plus de liaison avec le BM 24 à sa droite. La liaison avec le bataillon est au mieux erratique, les postes 511, reçus la veille, sont capricieux, Perraud est inquiet.

A 03.30h la situation de la 1<sup>ère</sup> Cie est la suivante : elle occupe les cotes 541 et 290 ainsi que le ravin della Falasco après avoir mené l'assaut à la grenade jusqu'au corps à corps. Il n'y a personne à sa droite, ni à sa gauche, encore moins de liaison avec le bataillon. Le jour approche et le commandant de compagnie craint une contre-attaque car les Marocains de la 2<sup>e</sup> DIM n'ont pas réussi à réduire le Girofano.

La 3<sup>e</sup> Cie, sérieusement malmenée, a malheureusement été arrêtée plus en arrière après avoir perdu tous ses officiers et subi de grosses pertes. Un adjudant a pris le commandement et l'a ramenée sur sa ligne de départ.

La Une est par conséquent trop en flèche et se trouve trop exposée. Elle reçoit l'ordre de se replier à 05.30h et retrouve ses emplacements de départ. Elle compte dix-neuf tués (dont trois par l'artillerie amie), trente blessés et un disparu.

La situation est la même au BM 24 : le bataillon où combattent deux autres anciens Cadets, Jean Jeanne et Jacques Lemarinel. Il a lentement progressé de longues heures à travers un terrain boisé, entrecoupé d'obstacles. Harcelé lui aussi de tirs de mortiers meurtriers il s'est émietté en petites colonnes qui

ont atteint tant bien que mal l'objectif. Il est ramené en arrière en même temps que le BM 21, où opère le sergent René Hainaut, ancien élève officier de l'Ecole des Cadets. Ces deux unités sont elles aussi dangereusement exposées à une contre-attaque.

La 4<sup>e</sup> Brigade a été sévèrement malmenée au cours de cette action avortée.

Le groupement mixte a simultanément attaqué à l'aile droite de la DFL. Le BMNA avance en tête. Alain Taburet, responsable de la section lourde de la 3<sup>e</sup> Cie et Jean Fèvre, officier de renseignements du bataillon sont là, sans oublier son aumônier, le père François Bigo.

La 4<sup>e</sup> Cie franchit un premier fossé antichar et le neutralise avec l'aide du Génie pour permettre aux chars légers du groupement de le franchir. Le passage avait été marqué par quelques centaines de boîtes de conserve percées de trous minuscules, contenant chacune une bougie. Disposés tous les deux mètres ces lumignons, tous orientés vers le Sud, donc invisibles pour l'ennemi, jalonnent le chemin à suivre. Les mortiers ennemis, toujours parfaitement réglés, déclenchent un violent barrage vers 02.00h. Ils mettent seize hommes de la compagnie de Taburet hors de combat : les lieutenants Cazenave et Fétat sont blessés.

Les premiers chars débouchent vers 03.30h et progressent vers San Appolinare mais ne tardent pas à s'embourber dans un terrain ameubli par les pluies. Les chars lourds américains refusent en conséquence de s'engager et l'action devient une affaire d'infanterie. Le BMNA reprend l'attaque à son compte. La 3<sup>e</sup> Cie laisse là ses chars d'accompagnement : l'infanterie passe en tête et progresse lentement. La 4<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> s'emparent des hauteurs de Conventi dans l'après-midi. Alain Taburet couvre efficacement la 3<sup>e</sup> compagnie de ses armes lourdes au cours de la progression. Probablement est-ce à sa pondération naturelle qu'il doit, ainsi que J. Duchêne et d'autres anciens de Malvern, de s'être vu confier cette responsabilité. Là comme ailleurs, les risques ne sont pas minces.

La compétence reconnue des anciens Cadets n'est pas non plus étrangère à cette affectation : leur jeunesse également sans doute.

Energiquement mené, le bataillon a fait une brèche de deux kilomètres dans le dispositif ennemi en fin de journée : malheureusement au prix de grosses pertes. Jean Fèvre s'inquiète de constater que son unité est en flèche et pratiquement seule à la nuit tombante. Il a, lui aussi, subi un violent pilonnage de mortiers et d'artillerie vers 03.00h, tout au début de l'attaque alors qu'il était en terrain découvert. Son sous-officier adjoint, Benvenuto, et une quinzaine d'autres soldats ont été blessés autour de lui.

Au soir du 12 mai, le BMNA n'en peut plus. La relève qu'il sollicite est refusée et il est obligé de s'organiser en point d'appui pour la nuit. La contre-

attaque allemande débouche peu après minuit : le bataillon est isolé, sans liaisons avec la division et donc sans appuis. Il résiste tant bien que mal et repousse l'ennemi à la mitrailleuse et à la mitraillette.

Ce succès mis à part, le CEF a partout échoué au cours de la journée du 12. Le général Juin constate en milieu de matinée que l'attaque est manquée faute d'avoir conquis le Girofano. Il n'a qu'un lot de consolation : le 8<sup>e</sup> RTM s'est emparé du Faïto.

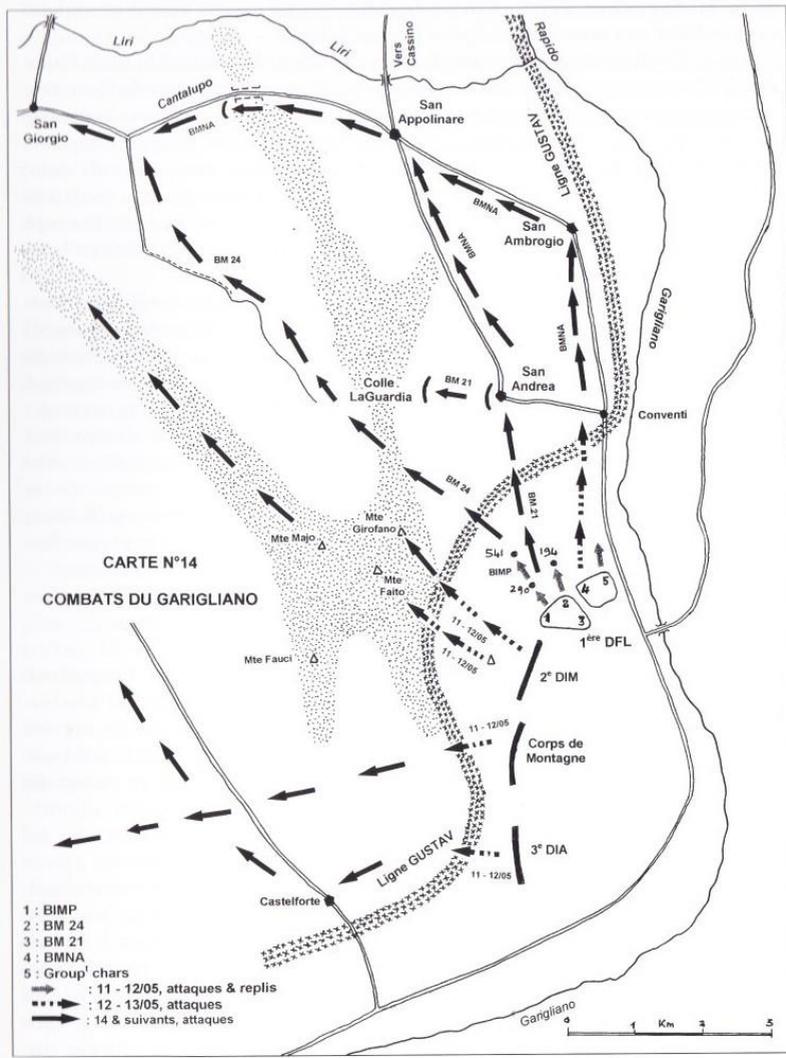
Le commandant du Corps Expéditionnaire décide au cours de l'après-midi du 12 de reprendre l'opération le lendemain. Elle se déroulera de jour et avec préparation d'artillerie cette fois-ci.

Le CEF « remet ça », la 4<sup>e</sup> Brigade également : avec les mêmes objectifs. Le BIMP, très éprouvé, passe en réserve et consacre la journée à panser ses plaies, le BM 24 le remplace en tête. Jacques Duchêne compte plusieurs blessés dans sa section : heureusement pas trop sérieusement.

Il a beaucoup fait tirer au cours des dernières heures et ses armes ont besoin d'être remises en état. Il est soulagé intérieurement de constater que cette première épreuve du feu s'est bien passée. Son calme naturel l'a servi et la grande conscience qu'il apporte à l'exercice de ses fonctions l'ont détourné des possibles angoisses d'un premier et aussi violent combat. Le capitaine Perraud, en vieux baroudeur, attendait ce moment pour savoir ce que ce très jeune officier valait au feu : il est désormais rassuré.

Les Allemands ont été terriblement éprouvés par les combats de la veille. Les trois bataillons du 131<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie adverse qui font face à la DFL ont subi de grosses pertes. Ils sont continuellement sous les feux de l'artillerie française depuis près de vingt-sept heures. La ligne Gustav n'a pas cédé mais elle est affaiblie à l'issue de la première attaque française, celle de la DFL en particulier.

La nouvelle action d'ensemble démarre au petit jour : elle sera décisive. Le Girofano est pris trois heures après et complètement nettoyé en début d'après-midi. La 4<sup>e</sup> Brigade, comme la veille, s'élance plus tard et ne rencontre pas de résistance au début de sa progression. Les obus de la préparation ont écrasé les défenses allemandes et y ont provoqué de nouvelles pertes. Le BM 24 avance plus lentement au cours de la matinée, toujours sous les coups de mortier, mais coiffe son objectif vers 10.00h.



La 1<sup>ère</sup> compagnie du BIMP démarre à 13.30h et achève le nettoyage des maisons situées dans sa zone puis pousse sans incident jusqu'à Fontanelle. Une patrouille est envoyée pour examiner les objectifs atteints la veille. Elle y relève la présence de trente-deux morts ennemis. Elle ramène aussi les siens, hélas trop nombreux.

Le BM 21, de son côté, ne marche guère plus vite. Il lui faut s'emparer de résistances ponctuelles, installées de sommets de colline en fermes isolées, et n'arrive sur son objectif qu'en fin de journée. Devant lui se dresse San Andrea, curieux nid d'aigle qui paraît inattaquable.

Du côté du BMNA, le groupement mixte déborde San Andrea par le Nord-Est. Les chars du premier échelon sont arrêtés comme la veille mais leur second échelon les dépasse au prix de trois Shermans. La 4<sup>e</sup> Cie qui les accompagne donne l'assaut et occupe les pentes Est du village. Taburet et sa 3<sup>e</sup> compagnie, partis à l'abordage des crêtes de la Stramma sont alors pris sous un violent tir d'artillerie. Alain est blessé à la jambe par un éclat d'obus au cours de cette action :

*" Jeune aspirant calme et résolu (...) a commandé sa section avec intelligence et autorité avant d'être blessé, "* dira sa première citation.

Il est immédiatement dirigé vers un hôpital de campagne américain en compagnie de son grand ami, Pierre Brisson. Celui-ci commandait la 3<sup>e</sup> section et a été sérieusement touché ainsi que son ordonnance, le soldat Chatter, atteint à l'artère fémorale.

Le CEF entame la phase d'exploitation le 14 mai au matin. La DFL achève de nettoyer son secteur alors que le BMNA marche sur San Giorgio qu'il trouve abandonné par l'ennemi qui a décroché. Sa 3<sup>e</sup> Cie est malheureusement prise sous un brutal tir d'artillerie : le lieutenant Piobetta qui la commande est tué. Il n'y a plus d'officier à la compagnie. Avec ce village, le bataillon s'est emparé de la clef de voûte arrière du dispositif ennemi sur le Garigliano. Il a progressé de plus de cinq kilomètres sous un feu violent, rompant la ligne Gustav qui est emportée de partout.

Jean Fèvre reçoit sa première citation. Il a donné sa mesure. Elle est attribuée à un homme de tête, dans les deux acceptions du mot :"

*(...) Officier de premier ordre. Calme et courageux, a su prendre d'heureuses initiatives et a parfaitement orienté l'action des unités de tête du bataillon. A accompli plusieurs missions difficiles et dangereuses, faisant preuve (...) d'un total mépris du danger. A contribué dans une large part au succès obtenu par le bataillon."*

Quand on sait que son unité a été citée à l'ordre de l'Armée, voici un beau compliment décerné à un simple sous-lieutenant.<sup>102</sup>

Le père Bigo s'est lui aussi dépensé sans compter. Soignant et réconfortant les blessés, les Français comme les Allemands, il n'a pas dormi de trois jours. On l'a constamment vu se porter en première ligne. Il en a tant fait qu'il a dû être évacué pour fatigue à l'issue des combats. Son courage et son dévouement ont fait l'admiration de tous. Son regard profond derrière ses fines lunettes et sa compassion ont su apporter le réconfort à plus d'un au cours de ces heures terribles. Le général de Gaulle saura s'en souvenir.

Engagés massivement dans l'unité retrouvée, les Français ont une fois de plus démontré leur ardeur au combat et la justesse de leurs conceptions tactiques.

---

<sup>102</sup> Voir note 705 en fin du Livre 7



Jean Fèvre (1941)



Jacques Duchêne MPLF 1945



Alain Taburet MPLF 1945



Francois BIGO (1942)

## Chapitre 73 - 1<sup>er</sup> août 1944. Un Breton au R.M.T.

Pierre Saindrenan accueille avec joie son affectation au Régiment de Marche du Tchad (RMT). Il s'y présente au lendemain du Triomphe de la dernière promotion de l'Ecole des Cadets. La certitude du combat tellement attendu, la perspective d'une prochaine revanche des humiliations d'Aix en Provence et la naturelle anxiété d'un nouvel arrivant dans une unité au passé prestigieux, se mêlent dans son esprit.

Le capitaine Edmond Grall, commandant la 3<sup>e</sup> compagnie ne voit pas arriver chez lui un Breton plus vrai que nature en la personne de Pierre sans se poser quelques questions. Le sérieux, la compétence et l'entrain visibles de son nouveau subordonné plaident cependant en sa faveur.

C'est dans l'impatience qu'il vit les sept semaines qui s'écoulent en Angleterre en attendant le débarquement. Ce ne sont pourtant pas les occupations qui manquent. L'entraînement interarmes, l'organisation du groupement tactique auquel appartient son bataillon, le Groupement Temporaire (GT) Dio (GTD), la prise en main de matériels nouveaux, les half-tracks de transport en particulier, occupent la majeure partie du temps disponible.

Les séances de tir, les exercices en campagne, l'entretien du matériel et des armes - tout ceci sous l'œil attentif des instructeurs américains - sont autant d'occupations absorbantes. P.Saindrenan absorbe toutes ces nouveautés avec aisance et se sent très à l'aise quand un grand exercice contre une division polonaise vient clore le mois de juin.

Le RMT reçoit son drapeau le 3 juillet et défile en tête de la 2<sup>e</sup> DB. La division est tout entière réunie pour la première fois.

Elle démarre pour la chevauchée finale du serment de Koufra le 6 août après avoir débarqué à Utah Beach quelques jours auparavant. La population qui reconnaît des Français après avoir vu passer tant de GI manifeste un enthousiasme confinant parfois au délire. Les bouteilles récoltées au vol sont précieuses le soir pour dépoussiérer les gosiers.

Les choses sérieuses commencent sans tarder. Le I/RMT subit un violent bombardement au cours de la première nuit. Bivouaquant dans la région de Ducey, il enregistre ses premières pertes. Saindrenan se promet d'obliger désormais ses hommes à s'enterrer correctement. L'euphorie de la veille est dissipée alors même que les premiers engagés volontaires de France se présentent.

La 2<sup>e</sup> Division blindée (2<sup>e</sup> DB ou DB) démarre en direction d'Alençon une semaine après son arrivée, franchit la Sarthe dans la nuit du 9 au 10 août, après avoir traversé Vitré et Cossé-le-Vivien. L'objectif général des armées

alliées est d'encercler les Allemands, en retraite devant elles depuis la percée du général Patton. La manœuvre se déroulera par le Nord à partir de Caen et par le Sud à l'aide d'un mouvement tournant auquel participe la division française.

Saindrenan est affecté à la 1<sup>ère</sup> compagnie Hors Rangs (HR) le 15 août. Il est désormais sous la tutelle directe du commandant Farret, patron du I/RMT, dont Marius Taravel dirigera plus tard la section de commandement. On peut supposer que ce changement ne lui est pas agréable, mais à quoi l'attribuer ? La période durant laquelle la division participe si brillamment à la prise d'Alençon est un purgatoire pour lui. Cet épisode ne dure pas longtemps d'ailleurs. Moins d'une semaine après, le 22 août, dans la soirée, un nouvel ordre électrise tout le monde.

- Mouvement sur Paris !

La marche vers la capitale voit le I/RMT, placé en second échelon du GTV, traverser successivement Mortagne, Digny, Maintenon, Rambouillet et venir buter contre la ceinture défensive ennemie autour de Paris. Les trois bataillons du régiment doivent livrer de durs combats le 24 pour réussir à la rompre. Le GTD, toujours en réserve, doit intervenir pour aider le GT Langlade en envoyant un de ses sous-groupements (S/Gt) vers le pont de Sèvres. La colonne progresse suivant l'axe Arpajon-Sceaux, en utilisant les petites routes. La division a l'ordre de manœuvrer les points de résistance sans s'y arrêter et de rechercher les espaces libres pour progresser. L'insurrection de Paris s'essouffle, il faut absolument y parvenir rapidement. La 2<sup>e</sup> DB est aux portes de la capitale au soir de cette folle journée.

Des éléments du GTD sont ainsi venus s'intercaler entre le GTL qui a atteint le pont de Sèvres et franchi la Seine et le GTV qui occupe les faubourgs de Paris entre la porte d'Orléans et la porte d'Italie. Le commandant Farret se trouve à la porte Brancion et répartit les éléments de sa compagnie de commandement dans les environs.

Pierre Saindrenan et sa troupe s'apprêtent à passer la nuit dans la rue au milieu des habitants qui leur font fête. Les Allemands n'ont pas encore tout à fait renoncé et quelques tireurs perchés sur les toits tentent de faire un carton. Pierre donne ses ordres pour les faire taire et, avisant une très jeune et jolie fille d'environ seize ans près de lui

- Ne restez pas là mademoiselle, c'est dangereux

- Cela m'est bien égal.

- On n'a pas idée de se balader comme cela, reprend-il, et saisissant un casque sur une jeep :

- Mettez cela et rentrez chez vous. Allons ! Allons ! Là-dessus, le soir tombant, l'un des habitants de Vanves, Pierre Piccon, s'approche de Saindrenan et engage la conversation :

- Je vous remercie d'avoir mis ma fille à l'abri tout à l'heure.
- Ce n'est rien, répond l'officier, mais elle risquait une balle perdue.
- Voici le casque que vous lui avez donné. Merci encore.
- N'en parlons plus voulez-vous ?
- Où allez-vous passer la nuit, lieutenant ?
- Ici, dans le coin, on va bien trouver quelque chose.
- L'aîné réfléchit un instant, puis, timidement :
- Si vous voulez, j'ai un atelier vide pas loin d'ici, vous y serez mieux que dans la rue.

- Allons voir.

Ils traversent le porche d'une maison toute proche et, en effet, donnant sur une cour intérieure, le local en question fera un excellent abri pour la nuit.

- Que pouvons-nous faire d'autre pour vous ? demande le civil.

- Monsieur, mes hommes ont très soif et nous mangeons des conserves depuis un mois. Si vous trouvez autre chose, cela ne sera pas de refus.

Pierre Piccon part immédiatement pour Leuville-sur-Orge, près de Montlhéry, où il a une maison de campagne. Là, un verger bien entretenu alimente la famille en fruits depuis plusieurs années. Son propriétaire, aidé de quelques voisins, a vite fait d'en remplir plusieurs cageots. C'est la fête dans le hangar : les marsouins sont ravis.

La section de Pierre reste plusieurs jours à Vanves avant de gagner la région du Bourget le 27 août. Son chef lie plus ample connaissance avec la jeune Andrée et repart avec son adresse soigneusement consignée dans son carnet. Il recherche avec elle un cadeau pour sa propre sœur qu'il sait toujours en Bretagne, mais sans succès. Les magasins sont vides.

Chassés du Sud de Paris, les Allemands se cramponnent au Nord. La Trois et la C.A. du I/R.M.T. font partie du S/Gt Farret chargé de s'emparer du Bourget. Mais l'adversaire ne l'entend pas de cette oreille : un violent orage l'aide à dissimuler les préparatifs d'une contre-attaque sur cette ville. Farret et ses hommes, ont toutes les peines du monde à repousser une brutale poussée de l'ennemi. Ce combat nocturne fait suite à une dure journée. La Trois, chargée de s'emparer des hangars de l'aéroport est menacés d'enveloppement par l'adversaire qui s'infiltré à la faveur d'un chantier de pose de canalisations. L'affaire se termine au corps à corps, à la grenade et à la mitraillette. Les bâtiments doivent être nettoyés les uns après les autres.

La division française atteint ses objectifs le 28 août. Elle est relevée par une unité américaine et bénéficie d'une période de repos fort bienvenue. Le général Leclerc, lui, ne perd pas de temps pour la remettre en état de reprendre les opérations. Chaque bataillon du RMT se voit affecter une compagnie supplémentaire. Elles regroupent les nombreux engagés de la

région parisienne et les combattants FFI désormais intégrés dans l'armée régulière.

Le bataillon de Pierre Saindrenan reprend la route le 8 septembre. C'est vers cette époque que le jeune saint-cyrien est affecté à la 3<sup>e</sup> compagnie du capitaine Joubert, le remplaçant de Marcel Sammarcelli, blessé au Bourget. Pierre est désormais l'adjoint du Lt Lucchesi.

La division est prête à lancer une offensive vers la Moselle, au Nord d'Epinal. Le GTD assure la flanc-garde entre la Seine et Auxerre-Chaumont. Le 12, sa 2<sup>e</sup> Cie entre en liaison avec la 1<sup>ère</sup> Armée Française alors que le bataillon passe sous les ordres du commandant Quilichini. Il remplace Corlu, l'ancien adjoint de Farret.

La DB est engagée à Dompierre le 13 septembre dans un violent combat qui coûte soixante chars à la 112<sup>e</sup> Panzer Brigade. Aussitôt après, le GTD, relevé de sa mission de flanc-garde, reprend sa place derrière les deux autres. La Trois, toujours avec Saindrenan, est alors intégrée au S/Gt Rouvillois et gagne Vrecourt (Vosges) par Villars en Azois (Haute-Marne) et la Ferté-sur-Aube. Le sous-groupement est mis à la disposition du GTV au soir du 14 septembre.

La DB s'apprête à franchir la Moselle et la 3<sup>e</sup> compagnie, passant par Ligneville, Derbamont au Nord de Dompierre, puis Bettigny, passe la rivière le 19. Elle attaque Vallois dans l'après-midi. Elle est à Moyen le lendemain et gagne Vathimeil le soir même. L'ennemi bat en retraite mais couvre ce mouvement par son artillerie qui se montre très active. La Trois subit ainsi un violent bombardement le 21 septembre.

Un nouvel ordre d'opération atteint les unités ce même soir. Il s'agit du franchissement de la Meuse que l'on prévoit difficile. Le 22 en effet, l'ennemi dispute âprement le franchissement du fleuve. Le pont est détruit et les abords boueux rendent l'emploi des chars difficile. La Trois réussit à franchir la rivière et s'empare de Menil-Flin au prix de deux morts et cinq blessés. Elle s'installe défensivement dans ce village.

Poursuivant sa progression vers le Nord-Est, la 3<sup>e</sup> compagnie atteint Benameil trois jours après : elle ne peut dépasser ce village.

Une période statique d'environ un mois suit cette avance : l'activité se borne à des patrouilles et à des reconnaissances. Le bataillon est cantonné dans le secteur de la forêt de Mondon. Saindrenan a été promu lieutenant à l'occasion de la prise d'armes du 25 septembre. Il a pu ainsi admirer la place Stanislas. Cadre magnifique qui abrite la cérémonie de Nancy au cours de laquelle le général de Gaulle rend visite à la division et honore quelques-uns de ses plus valeureux combattants.

La Trois occupe le point d'appui de Benameil du 26 septembre au 12 octobre. Elle y est soumise à de violents bombardements car l'ennemi s'est ressaisi et a eu le temps de s'organiser sur plusieurs lignes de défense au pied des Vosges. Des patrouilles, souvent menées par les chefs de section, s'en vont chaque jour tâter l'adversaire et repérer son dispositif. On ne sait si Pierre Saindrenan y a participé. Il devient l'adjoint du Lt Leviandier, chef de la 1<sup>ère</sup> section le 10 octobre. Il ne le reste d'ailleurs pas longtemps puis qu'il est affecté à la 4<sup>e</sup> compagnie quarante-huit heures après.

Cette quatrième compagnie, nouvelle venue au I/RMT, est l'ancienne « compagnie portée FFI ». Elle a besoin d'être instruite avant de devenir réellement opérationnelle. Cette mission est confiée à deux sous-lieutenants, Pierre et un certain Maillard qui se trouvent désormais sous les ordres du capitaine Bonhomme. Installée à Chenevière, où l'activité ennemie ne se fait guère sentir, la Quatre y stationne jusqu'au 28 octobre, date à laquelle la division reçoit les ordres qui préludent à la bataille de Baccarat.

Le franchissement des Vosges passe par la conquête de cette cité qui en commande l'accès devant le front de la division. C'est également l'une des dernières grandes villes avant Saverne, et surtout Strasbourg. Les problèmes de logistique sont aussi aigus pour la 2<sup>e</sup> DB que pour la 1<sup>re</sup> DFL, comme pour toutes les armées alliées. La pause involontaire qui vient de se produire a permis à l'ennemi de se rétablir et d'organiser sa défense

De leur base de départ dans la forêt de Mondon, les marsouins et les chars attaquent le 31 octobre à 08.30h. L'ennemi ayant soigneusement organisé sa défense face au Sud et au Sud-Ouest, Leclerc a décidé d'agir par le Nord-Ouest pour provoquer la surprise. Il évite ainsi d'attaquer suivant les axes routiers trop bien défendus. La mise en place est par conséquent plus longue et plus malcommode à travers la forêt, mais cela en vaut la peine. Le I/RMT atteint tous ses objectifs à la nuit, après avoir éliminé quelques faibles résistances et subi de légères pertes

Le héros du jour est le lieutenant Georges Mac Glenahan. Il fonce avec sa section vers le pont principal qui franchit la Meurthe. L'officier allemand chargé de le faire sauter n'a pas le temps de détruire l'ouvrage Mac Glenahan l'abat lui-même.

La Quatre, maintenue en second échelon, à la disposition du groupement Noiret au cours de l'action, atteint Gelacourt et s'y installe le 4, alors que le I/RMT se regroupe à l'issue de la bataille. Saindrenan s'y trouve encore.

Une note de service du 7 novembre, demandant des volontaires pour l'Extrême-Orient, est diffusée dans les unités qui sont au repos pour trois jours. Elle n'a guère d'échos malgré les quarante-cinq jours de permission avec lesquels elle tente d'appâter les destinataires. Pierre Saindrenan la lit

d'un œil distrait comme tout le monde. Quelques-uns, à cette lecture, ne sont pas loin de penser qu'il vaudrait mieux finir de libérer la métropole avant de songer à reconquérir une colonie encore sous contrôle de l'adversaire. La marche en avant de la division reprend après cette brève pause.

Il est dit que Pierre n'atteindra pas Strasbourg. Certains aspects de la vie du bataillon n'ont pas dû lui plaire. S'agit-il des tâches qui lui ont été confiées ? Il faut dire qu'il a été passablement « promené » pendant ces dernières semaines. A-t-il su s'adapter à l'esprit particulier des « africains » du RMT ? Il a l'habitude de dire tout haut ce qu'il pense et de se sentir lésé quand son avis n'est pas suivi par le commandement. Il n'est guère surprenant qu'un éclat se soit produit. Doit-on aussi penser à des frictions entre personnalités trop dissemblables ? Entre ce Breton et certains natifs de l'île de Beauté par exemple ? C'est à peu près certain.

Toujours est-il qu'il fera l'objet de notes de mutation particulièrement affreuses, surtout pour un officier de carrière. Elles sont injustes et visiblement inspirées par la plus totale incompréhension. Leur outrance est telle que son prochain chef de corps prendra la peine de les contredire en partie. Les notes qu'il méritera plus tard au cours de sa longue carrière ne critiqueront jamais ses qualités professionnelles ou son manque de caractère. Bien au contraire !

Pour Saindrenan qui a compris la mauvaise opinion que l'on a de lui, la cause est entendue :

- C'est bien ! Puisque l'on ne veut pas de moi... je pars !
- ... ?

Et quelques jours plus tard, le 10 ou le 11 novembre, au 1<sup>er</sup> Bureau

- Le colonel est d'accord pour approuver votre mutation Saindrenan, il vous laisse le choix. Où voulez-vous aller ?
- J'ai entendu dire qu'il y avait une unité en formation pour intervenir en Indochine.
- Effectivement : le Corps Léger d'Intervention.
- C'est ce qu'il me faut.

## Chapitre 74 - 14 août 1944. Souvenirs de Toscane

Le *S/s Volendam* quitte lentement le port de Tarente. Une horde de mouettes s'élève des détritux douteux dont elles se régalaient pour tournoyer autour des mâts du navire hollandais. Leur accompagnement discordant ne cessera qu'à la disparition de la côte italienne.

Le BMNA, ce 13 août 1944, est à bord depuis une semaine et commence à trouver le temps long malgré l'ordinaire amélioré dont il bénéficie. Fèvre et l'aspirant André Maraggi se sont liés d'amitié et sont devenus inséparables. Maraggi est à la 4<sup>e</sup> Cie et Jean a trouvé en lui le camarade un peu plus jeune dont il a instinctivement besoin. Il éprouve en effet la nécessité de donner, de protéger, comme il l'a été lui-même par son frère Hubert. Séparé de Bill Taylor par les circonstances, il retrouve auprès d'André ce rôle de grand frère qui permet d'exprimer librement ses pensées et de partager les mêmes intérêts.

Ils ont visité Pompéi, Sorrente, Herculanium et quelques-autres des sites magnifiques des environs de Naples. La seconde semaine d'août a été consacrée à la détente et aux permissions. Jean a été particulièrement impressionné par Pompéi - qui ne le serait pas - et s'est montré intarissable sur l'histoire romaine qu'il connaît si bien. Les deux amis sont d'accord pour estimer que Saint-Pierre de Rome qu'ils ont vu deux fois est une merveille architecturale, mais pensent que l'édifice donne une impression de froideur par ses dimensions mêmes. Beau sujet de discussions qui se prolongent tard le soir.

La messe est pieusement célébrée sur la plage arrière en anticipation prudente de la fête de l'Assomption. Demain, qui sait, le bruit des canons risque de couvrir celui des oraisons. Tandis que le Père Bigo prononce la traditionnelle prière d'intercession, Jean Fèvre, lui, pense aux amis disparus. Sa visite au cimetière de San Lorenzo est encore fraîche dans sa mémoire, comme l'était la terre des tombes. Celle de Jacques Lemarinel, aspirant au BM 24 en particulier.

- C'est le cinquième des anciens élèves que j'ai eus en Angleterre tué ici en Italie : Jean Jeanne, Charles Witt, Paul Landais, Michel Herbout et lui, se dit-il tristement.

Il avait également pris la peine de se rendre au cimetière de Viterbe où il était passé le 26 juillet :

Pauvre Michou, tué à 17 ans... il était déjà adoré de ses hommes.

C'est, là pour Jean Fèvre l'occasion de parler à son ami de ses chers Cadets et de lui narrer comment, d'un groupe de jeunes gens justement révoltés par l'inaction, quelques cadres dévoués avaient fait, en moins d'un an, une petite unité soudée, efficace et disciplinée.

- Mais pourquoi étaient-ils révoltés ?

- C'est une trop longue histoire pour être résumée en quelques mots. Disons qu'ils avaient le sentiment d'être oubliés, ou presque, que l'officier qui, pour eux, symbolisait le père, venait d'être muté sans raison valable et que leur avenir semblait bouché.

- Et cela a été dur de remettre de l'ordre ?

- Pas trop, au fond. Mais je me demande aujourd'hui si les professeurs et les instructeurs dont je faisais partie n'ont pas été, au moins au début, quelque peu sévères dans leur jugement à leur égard ?

- Si je comprends bien, il était question de faire des cadres de ces jeunes ? On ne peut pas tolérer de médiocrité au combat !

- Oui ! bien sûr ! Nous en étions conscients. Il n'y avait pas de place à l'Ecole pour l'indulgence d'une institution civile. Beaudouin le comprenait bien. Il devait juger exactement la situation : seul moyen d'établir les progrès accomplis comme ceux qui restaient à faire.

- Tu as un autre Cadet au bataillon, je crois.

- Oui, Alain Taburet, un ami de Bill dont je t'ai souvent parlé : ils sont sortis ensemble de la deuxième promotion dont j'étais le chef de section.

- Tiens ! par exemple, le voilà, reprend Fèvre qui vient d'apercevoir la silhouette familière d'Alain dans la foule des uniformes : il se précipite

- Taburet ! Taburet !

- Alain se retourne et aperçoit Fèvre : on n'oublie pas facilement ces yeux bleus très clairs qui semblent vous percer l'âme. Il n'avait que des amis à Ribbesford. Sa sincérité, sa manière d'écouter les gens, sa patience et surtout, sa culture, impressionnaient tout le monde. Sauf peut-être les plus mal embouchés, car il supportait mal le langage trivial.

- Félicitations, lui dit Fèvre, tu es passé sous-lieutenant !

- Oui, répond Alain, et ce n'est pas tout. Il lui tend un papier. Je viens de recevoir ceci.

- Fèvre ouvre le document et lit la seconde citation de son camarade:

*"A (...) conduit sa section avec compétence et sang-froid. Le 18 juin 1944 (...) au Nord-Est de Radicofani, a chassé de la crête qu'il occupait un ennemi supérieur en nombre et composé de troupes d'élite. A ensuite contribué par son feu à dégager une section voisine violemment contre-attaquée. "*

Alain replie tranquillement le papier tandis que André et Jean le félicitent chaudement, et, modeste, veut détourner la conversation.

- Avez-vous des nouvelles de Pierre Brisson, commence-t-il ? Sa blessure était sérieuse. J'ai pu rejoindre le bataillon avant la fin de la campagne mais je n'ai aucune nouvelle de lui. Je voudrais...

La sonnerie du « Garde-à-vous » transmise par les haut-parleurs l'interrompt :

- Ici le commandant Lequesne. Le débarquement sur les côtes de Provence a commencé ce matin à huit heures avec huit cents navires. L'opposition allemande est faible. En une heure les troupes débarquées ont atteint leurs objectifs.

Sa voix est couverte par des hurlements de joie, les visages sont rayonnants. Cette fois-ci c'est pour de bon.

Lequesne reprend, un ton au-dessous.

- Préparez-vous à débarquer d'ici vingt-quatre heures. Bonne Chance

André et Jean reprennent leur conversation.

- Crois-tu que cela va être aussi dur en France qu'en Italie ? demande le premier.

- Oh ! Tu sais ce sont toujours des Fritz et ces s...ds savent se battre.

- Il faut dire qu'ils ont eu de l'entraînement. Je suis d'ailleurs stupéfié par leur capacité industrielle. Ils ont trois puissantes nations contre eux et ils réussissent à leur tenir la dragée haute.

- Remarque, reprend Fèvre, après le Garigliano, la dernière partie des combats n'était qu'une vaste opération de retardement.

- Oui, mais il y a pourtant eu des coups durs. Rappelle-toi Radicofani. On est tombé sur un bec le soir du 15 juin. Heureusement, la nuit tombait. Cela a été la même chose les jours suivants. A chaque fois les Boches avaient filé quand nous prenions le village qu'ils défendaient.

- Oui, ça a été dur. Tu te souviens de Paul Mézan, demande l'aîné ? Il s'est fait avoir. J'avais été sous ses ordres quand j'étais à la compagnie lourde en Tunisie. Il venait de passer capitaine. Je le connaissais depuis l'Olympia où je suis arrivé fin juin 1940. J'avais été très impressionné par ce lieutenant à monocle qui commandait la compagnie de passage. Encore un chic type qui disparaît.

Fèvre laisse mélancoliquement tomber sa voix à l'évocation du brillant officier avec qui il s'entendait si bien.

- Dans tout cela il y a un spectacle que j'ai regretté de ne pas voir, poursuit-il.

- De quoi parles-tu ? demande Maraggi.

- De la remise de la Croix de la Libération à notre cher aumônier. Il ne mesure pas plus d'un mètre soixante-huit et le Général a dû sérieusement se baisser pour la lui épingler. Je n'ai pas pu admirer le spectacle, j'étais de permanence au bataillon. Le Général lui a dit, paraît-il :

- Je suis fier de vous !

- Finalement, remarque Fèvre, combien de Français Libres resterons-nous à la fin de la campagne ? C'est encore loin et à ce train il n'y aura plus grand monde pour se souvenir. Pour ma part, je sais que je ne reviendrai pas !

- Allons, ne soit pas pessimiste comme cela. Je t'ai assez souvent entendu dire que nous ne connaissions ni le jour, ni l'heure...

- Tu as raison, allons-nous coucher la journée sera longue demain.

A quelques encablures du *Volendam*, le SS *Empire Pride* taille sa route à travers les longues ondulations d'une Méditerranée paisible. Les officiers du BIMP viennent d'achever le dîner de fête du 15 août. Perraud, le capitaine Roudaut et le second du navire savourent leur cigare post prandial dans un coin du bar :

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de te féliciter, dit Roudaut en pensant à la cérémonie au cours de laquelle le général de Gaulle a remis la Croix de la Libération à son ami.

- Ce sont nos hommes qui la méritent, lui répond l'autre.

- J'aimerais que tu me racontes la fin de la campagne de ta compagnie. Tu as aussitôt disparu à Rome et avec l'annonce de l'embarquement nous sommes tous rentrés dans notre coquille pour le préparer. Je ne sais pas grand-chose de ce qui s'est passé de ton côté.

- Rien d'extraordinaire : peu de pertes, pas d'attaques spectaculaires, beaucoup de marche sous une pluie à peu près constante en trois jours.

- Oui, tout cela, je sais, le coupe Roudaut, j'y étais, mais en détail ?

- C'est peut-être le travail de ma section lourde qui a été le plus remarquable.

- Ah ! oui, ton jeune aspirant à la triste mine : il est sympa sous son air de ne pas y toucher.

- Il est surtout très compétent.

Le jeune lieutenant britannique qui les écoute intervient et, bien qu'il parle très bien le français, ne peut s'empêcher de demander :

- *This all very well but I'd like to know more about the general situation. What period are you talking about ?*

- Je parle, reprend Perraud, des trois derniers jours de la campagne. Voici brièvement où nous en étions. Le 17 juin, notre division, la DFL, poursuivait l'ennemi depuis quatre jours : 4<sup>e</sup> Brigade, la nôtre, à droite, 1<sup>ère</sup> Brigade à gauche. L'ennemi résistait un moment sur chacune de ses positions

successives mais sans jamais attendre que nous arrivions au contact. Cela a duré jusqu'à ce que nous parvenions devant Radicofani et le mont Calcinajo qui en commande l'accès.

- Mais je ne vais pas vous donner un récit complet que je serais d'ailleurs incapable de faire. Il faut vous adresser au général pour cela. Vous savez, un commandant de compagnie sait ce qui se passe autour de lui dans un rayon de deux cent cinquante mètres, guère plus. D'autant que les liaisons radio n'étaient pas toujours fameuses.

- C'est la même chose à bord, on connaît tout juste les événements qui se déroulent dans son propre secteur et pas grand-chose d'autre.

- Perraud entreprend alors de narrer ce qui était arrivé au cours de ces trois journées et comment, le 18, la 4<sup>e</sup> Brigade - BM 21 et BM 24 en tête -avaient marché vers le Calcinajo. Sa compagnie avait occupé Casciano la veille, sans combat. L'objectif de la brigade était la clé de la défense ennemie sur son front. Curieusement, les bataillons de tête l'avaient occupé sans coup férir : pas un Allemand là-haut. Mais, la crête dépassée, ils étaient tombés sur une forte unité parachutiste ennemie. Un violent combat s'était engagé et le colonel Raynal avait envoyé deux compagnies du BIMP en renfort. La Une avait été poussée en avant en camions. Elle avait pour mission de garnir l'intervalle qui s'agrandissait avec la 1<sup>ère</sup> Brigade, lancée à l'attaque de Radicofani.

Perraud et sa troupe avaient été pris sous le feu ennemi au cours de ce mouvement, perdant trois hommes. Mettant pied à terre, ils avaient pris la liaison avec le BMNA à leur gauche. De sa position Perraud avait alors aperçu une contre-attaque allemande dirigée contre les unités qui abordaient Radicofani. Il avait ordonné à Jacques Duchêne d'arrêter l'infanterie adverse avec ses mortiers pendant que deux tank-destroyers s'occupaient des chars adverses. La contre-attaque avait été enrayée.

Perraud avait ensuite repéré une résistance au Nord de la route sur laquelle il se trouvait et avait fait tirer un des chasseurs de chars sur cette position. On avait nettement discerné la fuite des Allemands. Il avait enfin envoyé une patrouille prendre la liaison avec le BM 21. Celui-ci était resté maître du Calcinajo après un très dur combat.

Le retrait de l'ennemi avait été couvert comme toujours par leur artillerie. Les points de passage des Français Libres avaient été soigneusement repérés mais la Une n'avait pas eu de pertes cette fois-là.

Le bataillon s'était installé sur place avec ses quatre compagnies regroupées. La 1<sup>ère</sup> Brigade avait conquis le village de Radicofani vers 17.00h.

Roudaut, silencieux depuis un moment, occupé qu'il était à rallumer un cigare défaillant, demande :

- C'est ce jour-là que le pauvre Mézan s'est fait moucher au BMNA?
  - Oui. Encore un FFL de la première heure qui disparaît.
- Puis Perraud reprend ses explications.

- La DFL avait constaté le 19 juin que les Allemands s'étaient repliés jusqu'à la rivière Orcia. Une nouvelle poursuite s'amorçait par un temps affreux, chars, camions et autres engins avaient été retardés par les fondrières. L'infanterie, toujours elle, avait seule progressé.

La 1<sup>ère</sup> compagnie s'était dirigée en milieu de journée vers Ponte Gio. Villanova en suivant la route. Ayant reçu l'ordre de marquer un arrêt, on lui avait prescrit de la quitter et de se porter à sa droite. Ce mouvement avait provoqué une réaction allemande et une résistance s'était manifestée. La section lourde avait mis ses armes en batterie et avait soutenu l'avance de la 4<sup>e</sup> compagnie chargée de réduire la résistance. Ceci fait, le BIMP avait été salué par l'habituelle canonnade. Il avait plu toute la nuit par-dessus le marché.

La même comédie avait recommencé le lendemain mais cette fois-ci Duchêne avait perdu un de ses mortiers, démolé par un obus.

- Parle-moi de ce garçon, demande Roudaut.
- Toi, je te vois venir, tu vas essayer de me le piquer
- Non ! Non ! bien sûr.
- Bon, je te crois, mais gare

Perraud achève sa seconde tasse café avant de répondre

- C'est un garçon peu expansif, qui ne se livre pas et que j'ai mis du temps à connaître et à apprécier. Il est très jeune et vient de l'École des Cadets, ce qui est une bonne référence.

- Effectivement, j'ai entendu parler d'eux : peu d'expérience de la troupe, mais un moral et une volonté remarquables ; très calés en armement, remarque Roudaut.

- Exactement, c'est pourquoi je lui ai confié la section lourde.

- Qu'est-ce que la section lourde, demande le marin ?

- *Mortars and machine guns*, répond Perraud avant de poursuivre. En tous cas Duchêne a tout de suite conquis ses hommes en se montrant très proche d'eux. Son calme et la manière réfléchie dont il aborde les problèmes les ont tout de suite conquis. Il a même réussi à mettre les Corses de sa section dans sa poche. Cela m'a épaté.

- Et sur le plan professionnel ? demande Roudaut.

- Un très bon coup d'œil, ses pièces de mortier sont toujours très bien placées et les autres chefs de section lui font une confiance totale, même, si au début, ils l'ont un peu regardé de travers tant il est peu communicatif. Il faut apprendre à le connaître. J'ai tout de suite été frappé par sa courtoisie et

j'ai constaté que, sous des dehors réservés, c'est en fait un fonceur increvable, voire casse-cou par moments.

- Un garçon parfait, somme toute ?

- Pas du tout. Par exemple, il n'arrête pas de me casser les pieds pour qu'on lui donne une section de voltige. Il faudra bien y arriver un jour mais je me bats pour le garder à la lourde où il rend tant de services.

- Je lui ai fait une belle citation, j'ai le texte ici, regarde

Et Roudaut de lire :

*"Jeune chef de section qui a fait preuve de belles qualités de commandement (...) à Radicofani. Par un emploi judicieux de ses mitrailleuses et de ses mortiers a toujours accompagné efficacement la progression de sa compagnie. Le 22 juin 1944, au mépris du danger, est allé chercher et soigner un de ses hommes blessé sur un terrain soumis à un violent tir d'artillerie ennemi."*

- Tu te souviens du coup, demande Perraud. Le bataillon était arrêté le 16 mai par une grosse résistance devant San Giorgio et Brosset est venu voir ce qui se passait. J'ai envoyé la section de Salvat – un bon copain de Duchêne, par parenthèse – essayer de la tourner et il y a eu de grosses pertes. Salvat lui-même a été blessé. Mon jeune aspi a été parfait ce jour-là.



Jean JÉANNE MPLF  
Né le 25 mai 1923  
Tombé le 12/5/1944 à Amboglio



Charles WITT MPLF  
Né le 6 novembre 1919  
Tombé le 10 Juin 1944 près de Viterbo



Paul LANDAIS MPLF  
Né le 14 avril 1921  
Tombé le 24 mai 1944 à Monte Marone



Michel HERBOUT MPLF  
Né le 18/8/1925  
Tombé le 11 juin 1944 à Monte Fiascone

## Chapitre 75 - 15 août 1944. Nancy a le torticolis...<sup>103</sup>

La compagnie Perraud se distinguera quelques jours après le débarquement de Cavalaire mais il lui faut d'abord se débarrasser d'un adversaire plus sournois. Sur la foi d'on ne sait quel renseignement, elle s'était imaginé pouvoir débarquer à pied sec de l'Empire Pride où elle se trouvait depuis le 7 août. Il n'en était rien et l'on s'était retrouvé avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Cela avait vite séché car il faisait chaud, mais les pantalons, raides de sel avaient irrité la peau des cuisses et... le reste. Les plus malins s'étaient mis en slip en attendant la prochaine fontaine mais certains avaient eu de la peine à marcher pendant les premiers jours.

La 4<sup>e</sup> brigade borde le Gapeau le 19 août pour attaquer vers Hyères et le Mont Redon le lendemain. Elle a un obstacle difficile devant elle. Le cours d'eau, dont les ponts sont détruits, présente des berges abruptes. Il est bordé de champs de mine. La route des Maures est de plus barrée par le Golf Hôtel, solide bâtisse que l'ennemi a transformée en forteresse. Son artillerie, bien abritée, se montre très active.

La brigade attaque le 20 à 17.00h. Le BMNA, placé en tête, est rapidement cloué au sol par les tirs ennemis, alors que le BMIP tente de déborder le Golf Hôtel par le Nord. Sa 1<sup>ère</sup> compagnie attaque la cote 186, mille mètres à l'Ouest de l'hôtel, à la nuit tombée. Elle bute sur une position intacte et reste accrochée au bord de la falaise. Elle renouvelle sans succès sa tentative à 03.00h. La journée a été dure et, malgré sa résistance, J. Duchêne a de la peine à garder les yeux ouverts.

Perraud repart à l'assaut le lendemain sous le couvert d'une intense préparation d'artillerie qui s'achève par cinq minutes d'obus fumigènes. Il coiffe son objectif à 09.50h et capture la garnison qui n'a pas eu le temps de quitter l'ouvrage où elle s'abritait. Les hommes de Duchêne ramènent quatre-vingt-cinq prisonniers à l'arrière.

Ils sont de retour à temps pour participer à l'attaque du Golf Hôtel à partir du 186 qu'ils viennent de conquérir. Les barbelés arrêtent de nouveau le bataillon. Il faudra un assaut mené par le capitaine Magendie en personne, à la tête d'une centaine d'hommes prélevés sur toutes les compagnies, pour venir à bout de la position vers 19.00h.

Les survivants allemands se sont rendus, on regroupe les blessés de la Une dans une cave avec ceux de l'adversaire et l'équipe médicale s'affaire. On voit également quelques curieux, des civils, émerger de leurs abris. Sans doute

---

<sup>103</sup> Voir note 706 en fin de chapitre

pour se venger de ses émotions l'un d'eux s'approche d'un Allemand et tente de s'emparer de sa croix de fer. Jean Bellec l'aperçoit du coin de l'œil et s'interpose. On s'eng... en français et, finalement, impatienté, le lieutenant fait pivoter le civil indélicat et lui met son pied quelque part au moment où le général Brosset entre dans la cave. Renseignements pris sur les causes de cette brutalité, l'athlétique général retourne à son tour le civil et lui botte vigoureusement le train pour la plus grande joie de ceux des blessés qui peuvent encore rire.

Jacques et la compagnie Perraud n'en ont pas encore fini avec l'ennemi en Provence. Le BIMP attaque Mauranne à l'ouest de La Garde le 24 août et doit aller jusqu'au corps à corps. Le capitaine Perraud tombe à la tête des volontaires du Pacifique au cours de cette action. Ce ne sont pas les cent quarante prisonniers faits ce jour-là qui consoleront Bellec, Duchêne et les autres officiers de la compagnie. Ils perdent un chef respecté et très humain, auquel Jacques s'était attaché, et un chef de section. André Salvat a été blessé de nouveau à l'épaule, l'autre avait été touchée à San Giorgio.

Jean Bellec prend le commandement de la compagnie : un Compagnon remplace l'autre. Sa nouvelle mission manque cependant d'être radicalement écourtée quand il choisit d'installer le PC de la compagnie dans une maison partiellement incendiée. Elle brûle même encore un peu quand l'un de ses tirailleurs engage la conversation par gestes avec un prisonnier allemand qui donne des signes de grande inquiétude. Il ouvre soudain de grands yeux, il pâlerait s'il le pouvait. Il se précipite

- Mon yeutenant ! Mon yeutenant
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Le prisonnier, là, il dit ; tout va sauter.
- Comment ?
- Il dit comme ça, y'en a des mines plein la cave

Prudemment on évacue la maison en question. L'Allemand a dit vrai : il n'avait pas envie d'être transformé en chaleur et en lumière avec la bâtisse qui explose bruyamment quelques instants après.

La 2<sup>ème</sup> Brigade étant en second échelon, le début de la campagne est plus calme au BMNA. Jean Fèvre, nommé officier adjoint du commandant Lequesne a supervisé le débarquement du bataillon que des plaques phosphorescentes ont guidé à travers barbelés et champs de mine. Les Américains sont passés par-là : on ne met pas de chandelles dans des boîtes de conserve chez eux !

La brigade n'est engagée que le 20 août. Le BM 5 enlève brillamment le Mont Redon mais, à sa droite le BM11 attaque la cote 101 sans succès.

Le BMNA est alors engagé en direction de La Farlède. Diégo Brosset a en effet décidé d'élargir le combat vers le Nord et de prendre la liaison avec la 3<sup>e</sup> DIA qui a atteint Beaumont assez facilement.

La 1<sup>ère</sup> Cie prend la tête le lendemain, progresse vers la ferme de Beaulieu et atteint le petit Réal. L'enfer se déclenche quand elle débouche de ce ruisseau encaissé. Le lieutenant Tassin qui la commande se porte en tête pour examiner la position ennemie. Elle paraît forte, des barbelés, probablement minés précèdent les premières maisons d'où partent des rafales de mitrailleuse lourde. Il faut faire intervenir l'artillerie et Tassin replie sa compagnie dans le lit du ruisseau en attendant.

La 3<sup>e</sup> Cie, désormais dirigée par le lieutenant Duriez, ne comporte plus, avec lui que deux officiers rescapés des combats d'Italie : Alain Taburet, désormais chef de section de voltige et Edmond Nessler, précédemment à l'état-major du bataillon. Alain joue maintenant les grands anciens à vingt et un ans. Deux aspirants et un adjudant commandent les trois autres sections. Lequesne découple la Trois au Nord de la Une. Elle est rapidement arrêtée à son tour par un tir d'artillerie trop bien ajusté à son goût, au moment même où la Une déclenche en vain un deuxième assaut.

Le morceau est décidément coriace. La 4<sup>e</sup> compagnie de Naudet, où André Maraggi, passé lui aussi sous-lieutenant, est toujours chef de section, se porte alors à gauche de la 1<sup>ère</sup>, de nouveau revenue dans son ruisseau. L'artillerie amie et les mortiers de la CA.B pilonnent l'ennemi une partie de l'après-midi.

A 17.30h, enfin, la Une enlève la position que l'ennemi abandonne à la hâte devant un troisième assaut. L'affaire a été coûteuse, Duriez a perdu douze hommes, dont deux tués.

C'est encore une chaude affaire au cours de laquelle le BMNA aura de nouveau prouvé sa valeur. Les anciens voient leurs rangs s'effiloche au fil des combats ; des volontaires viennent bien combler les vides et s'engagent au passage mais ils connaissent mal l'histoire du bataillon et il leur faudra du temps pour en intégrer les traditions.

La chaleur étouffante qui règne en ce mois d'été n'arrange pas les choses quand, incrédule, la division apprend qu'elle n'entrera pas dans Toulon. Elle s'est pourtant battue dans le secteur le plus difficile.

Comme l'un des nouveaux s'en étonne, Taburet lui explique

- Ce n'est pas la première fois que nous avons chaud et que nous sommes mal traités.

- Je ne comprends pas, Mon lieutenant.

- Je pense à Zouara, en Tripolitaine, où l'état-major d'Alger nous avait exilés. Nous faisons de l'ombre, ce qui aurait d'ailleurs dû être apprécié, aux unités de l'armée d'Afrique. Leurs soldats ralliaient les unités FFL par paquets

entiers. Nous étions furieux d'être refoulés d'Afrique du Nord par des généraux qui, hier encore, obéissaient au Maréchal.

- Et il faisait chaud ?

- On crevait de chaleur sous les guitounes écrasées de soleil. Je ne parle même pas des myriades de mouches. Nous n'avons jamais compris d'où elles sortaient dans ce désert. On ne mangeait que du mouton congelé australien, il fallait que le popotier nous lise un menu aussi somptueux qu'imaginaire pour que nous l'avalions.

La conversation tombe un instant : Alain se souvient des instants difficiles qu'il a connus comme tout jeune aspirant. Il avait à peine vingt ans et se trouvait encore à l'Ecole des Cadets six mois auparavant. Il ajoute pensivement :

- La mer était heureusement, toute proche, et les ruines de Sabatrah.

- Qu'est-ce que c'est, Mon lieutenant ?

- Une ville romaine... très étendue... Je n'oublierai jamais, dit-il très doucement, comme pour lui-même, non je n'oublierai jamais Germaine Sablon apparaissant dans sa longue robe blanche entre les colonnes de la scène du théâtre antique. Elle était comme auréolée par la lune. L'acoustique était telle que nous entendions ses pas. Dans l'obscurité, la division, sagement assise dans les gradins, écoutait religieusement sa chanson : « Paris, la ville et les faubourgs... » Un instant magique !

Marseille conquis par la 3<sup>e</sup> DIA, la DFL devient disponible et, lancée aux trousses des Allemands, marche au Nord sur la rive droite du Rhône. Curieuse poursuite en vérité, qui se solde malheureusement par nombre de marches à pied faute de carburant.

Certains, au BIMP tout spécialement, trouvent cela inconfortable et font preuve d'initiative. Le Petit Charles, un soldat particulièrement imaginaire a mis une technique efficace au point. Il se présente dans les fermes les plus prospères au volant d'un GMC pratiquement neuf et soigneusement astiqué. Après le premier verre de bienvenue et quelques propos anodins, cet entreprenant gentleman propose un marché avantageux au maître de maison :

- Comme vous voyez, nous avons beaucoup de matériel. Malheureusement l'essence nous fait défaut pour poursuivre les boches.

- Ah ! oui, répond prudemment l'intéressé qui attend de savoir où ce jeune soldat sympathique veut en venir.

- Oui, nous avançons trop vite et les ports ne sont pas encore réparés, les Allemands ont tout f... en l'air.

- Pour sûr, ces salauds ont tout démoli.

- Tenez ! On pourrait peut-être s'arranger. Mon capitaine est prêt à échanger du matériel contre de l'essence.

- Ah ! oui ?

- Vous voyez ce camion américain, il est très costaud, il peut passer partout et il vous serait bien utile dans votre ferme. Regardez, il a même un treuil à l'avant, vous pourrez arracher des souches avec.

- Ça oui alors ! Ce dernier argument massue à l'air d'avoir convaincu le rusé paysan dont l'œil s'allume. Et combien ce qu'il vaut ?

- Rien. Pas d'argent, mais je suis autorisé à vous l'échanger pour deux cents litres d'essence.... Si vous en avez bien sûr.

- Ben ! Faut voir. Faut qu'en cause à mon fils. Il reviendra ce soir.

L'astucieux personnage qui n'attendait évidemment que cela remonte sur son siège et s'en va au volant du camion convoité non sans avoir dégusté une dernière goutte.

Le voici, le soir même, accompagné d'une jeep et d'un copain. Le fermier a su trouver les dernières réserves d'essence qui sommeillaient tranquillement chez ses voisins en attendant des jours meilleurs. Ils ont vite fait de les dénicher. Qui sous une vieille meule de paille, qui au fond de la soue à cochons. Une dizaine de jerrycans vides sont rapidement remplis. On en charge la Jeep. On tope là, on boit encore un coup après quelques sommaires explications sur la marche de l'engin et on se sépare en toute amitié.

Une heure après, nouvelle apparition dans la cour de la ferme. Deux hommes de la même compagnie, impeccables, casqués, armés de pied en cap et le bras orné de brassards « Police » se présentent. Ils arborent une mine sévère et refusent — stoïquement — la goutte de bienvenue

- Qu'est-ce que ce camion fait ici ?

- Ben voilà, j'l'avions acheté.

- Vous avez acheté du matériel militaire ! C'est très grave

- Ainsi engagée, la conversation tourne rapidement à l'aigre. Les faux policiers ont tôt fait de s'emparer du GMC sous les regards tout à la fois furibonds et craintifs du fermier et de sa femme, d'en réclamer les clefs et de s'en aller en faisant valoir leur grande mansuétude.

Trente kilomètres plus loin la blague recommence.

La 4<sup>e</sup> Brigade réussit péniblement à atteindre Nîmes où elle reçoit un accueil déliant. Duchêne et ses camarades sont ensuite arrêtés plusieurs jours au Nord d'Alès. Les paysans auvergnats seraient-ils plus méfiants que ceux du Languedoc ? Le BIMP n'atteint Tassin-la-Demi-Lune que le 4 septembre. Il y est de nouveau bloqué par la pénurie d'essence.

Jean Fèvre a-t-il bénéficié à son insu des procédés expéditifs du Petit Charles pour atteindre Saint Etienne le 2 septembre ? On l'ignore. Cette étape lui permet d'interroger quelques quidams obligeants et de leur demander s'ils connaissent sa sœur, Licette. Elle habitait encore récemment rue de la

République. L'un d'entre eux veut bien se charger d'un message. Mais Jean ne peut s'attarder et poursuit sa route sur Sainte-Foy-l'Argentière.

Pas pour se reposer. La corrida habituelle pour dépanner les véhicules en panne sèche et rameuter les hommes dont certains avaient trouvé des fermes hospitalières pour la nuit, se poursuit dans l'obscurité. C'est le régime habituel, on dort dans les camions, par bouts et morceaux, au gré des circonstances. Le pli est pris depuis longtemps.

L'occupation de Lyon est fixée au lendemain, mais il faut auparavant trouver du carburant : denrée plus rare que jamais. Le BMNA ne peut démarrer qu'à 10.00h pour atteindre Tassin la Demie Lune à son tour. La Saône coule paisiblement à quelques pas de là mais tous les ponts ont sauté : c'est tout juste si l'on peut faire passer l'infanterie.

Alain et ses hommes réussissent à gagner la gare des Brotteaux au milieu d'une indescriptible pagaille. Il y a encore quelques miliciens perchés sur les toits à déloger. Les FFI s'en donnent à cœur joie, ils tiraillent dangereusement de tous les côtés, n'importe où, sans raison la plupart du temps. Des balles perdues et des ricochets miaulent dans tous les sens. Les tirailleurs d'Alain éprouvent beaucoup plus de peine à calmer les gens qu'à terminer le nettoyage du quartier. C'est à se demander si les certificats de résistance se distribueront en fonction du volume d'énergie frénétique dépensé ce jour-là ?

Jean passe la journée à faire la liaison entre les compagnies dispersées dans toute la ville. Lequesne l'autorise vers 18.00h à retourner embrasser sa sœur. Elle a déménagé. Fèvre n'en peut plus d'impatience. Il y a là un hôtel où on la connaît : voici l'adresse. Quatre longues années d'exil s'achèvent. Le jeune novice, un peu gauche et réservé, apparaît maintenant comme un grand lieutenant bronzé, un peu sale, triomphant, sûr de soi, vainqueur. C'est la fin de l'incertitude et des humiliations.

Laissant la capitale des Gaules derrière lui, le BIMP bénéficie d'une période de repos à Mornay, entre Macon et Châlons. Duchêne en profite pour se procurer une bicyclette et parcourir la campagne environnante. Le capitaine Picard<sup>104</sup>, venu de la CA, les y rejoint et reprend la Une des mains de Bellec qui retrouve sa chère 2<sup>e</sup> section. Il n'aura plus besoin des services du soldat Champion. Ce distingué sportif est un métis calédonien, ancien champion de boxe mi-lourd. Le commandant de compagnie lui confie parfois les délinquants chroniques pour un petit quart d'heure d'exercice : l'intéressé n'y revient généralement pas.

---

<sup>104</sup> Voir note 707 en fin de chapitre

La 1<sup>ère</sup> Armée se regroupe face à la trouée de Belfort et la DFL relève la 45<sup>e</sup> DIUS entre Beaume-les-Dames et Rougemont. Le mouvement s'achève le 20 septembre. La 1<sup>ère</sup> et la 3<sup>ème</sup> retrouvent le contact dans la région d'Onans. La 4<sup>ème</sup> Brigade est en réserve.

La mauvaise saison est là et les unités doivent se séparer de leurs tirailleurs noirs. Leurs néo-calédoniens et leurs tahitiens retrouveront bientôt leurs niaoulis et leurs farés. Ils sont totalement allergiques au froid et à l'humidité ambiants. Des engagés et des unités FFI viennent prendre leur place. Hâtivement instruits, c'est avec cette troupe peu aguerrie que le BIMP et le BMNA vont affronter les violents combats hivernaux qui les attendent.



René de Lajudie

## Chapitre 76 - 20 septembre 1944. La route d'Asnan

À la mi-juin le débarquement est déjà vieux d'une semaine. René de Lajudie se retrouve à Londres sous les ordres de son ancien commandant du 9<sup>e</sup> Chasseur. Le colonel Ollivier, Paul Amédée pour les intimes, est en effet l'un des responsables de la MMLA<sup>105</sup>. Ayant appris que Lajoncière cachait Lajudie, il a téléphoné pour lui proposer de travailler ensemble. René a accepté. La DB est toujours en Angleterre et peut-être aura-t-il la satisfaction de débarquer avant elle ?

Il observe :

"Le contraste avec la boîte, sa bonne atmosphère de camaraderie et de travail (...) est brutal. "

La Mission est en effet une unité de création récente, peu structurée, où personne, ou presque ne se connaît. Ses missions sont encore vagues : conflit avec les Américains oblige. Le pouvoir politique d'outre-Atlantique la considère comme :

"(...) superflue, voire contraire à ses intérêts."

Londres est à nouveau sous les bombes, le quartier général reste égal à lui-même. Le « *pandémonium* », écrit Lajudie et le moral y est désastreux. À proprement parler peu de choses trouvent grâce à ses yeux pendant cette période.

Depuis le 6 juin, la capitale britannique bruit des rapports les plus inattendus et parfois les plus encourageants. La Résistance aurait fait un excellent travail sur les arrières de l'ennemi. Les inventions françaises seraient mises en œuvre par les armes alliées. Les Allemands prépareraient une bombe volante encore plus puissante. On raconte que Darey dirige un petit atelier de crayons incendiaires, d'ampoules électriques explosives et autres pièges pernicieux pour l'ennemi. Lajudie obtient aussi des renseignements de première main grâce à un de ses anciens élèves, B. qui a fait un aller et retour en France avec Koenig. Il s'extasie devant les méthodes de débarquement : le port artificiel, l'emploi des bulldozers etc.

Il trouve le temps de visiter Hampton Court avec les Lehrmann à la mi-juillet. Sa filleule lui paraît très amusante mais il est toujours en Grande-Bretagne alors que le premier échelon de la MMLA vient de partir. Il ronger son frein une fois de plus et, phénomène curieux, son écriture se modifie à cette époque. Jusqu'ici parfaitement droite, elle penche désormais vers la droite, comme impatiente.

L'échelon avancé de l'état-major Noiret, commandé par le colonel Brunschwig et renforcé de deux cent cinquante officiers venus d'Alger, se

---

<sup>105</sup> Voir note 708 à la fin du livre 7

rapproche du *Supreme Headquarter Allied Expeditionary Forces* (SHAEF) le 9 août. Il s'installe dans la grande banlieue de Londres dans ce but. La section dirigée par Ollivier reste dans la capitale pour y recevoir un nouveau détachement venu d'Afrique du Nord. C'est René qui va les accueillir, petite escapade bienvenue, même si son jugement sur l'attentisme de l'armée d'Afrique reste toujours aussi négatif. Il n'aura d'ailleurs pas l'occasion de le manifester car le navire qu'il attend à Liverpool arrive finalement à Glasgow.

La vie, à Londres, est rendue pénible par l'offensive des VI que tout le monde s'accorde à trouver assez terrifiants car rien n'annonce leur chute imminente. On pouvait autrefois descendre dans les abris lors des raids aériens. Rien de tel avec ces sales engins : seule l'interruption soudaine de leur moteur annonce l'insupportable attente de l'explosion finale.

Les nouvelles qui lui parviennent de ses anciens Cadets ne sont pas faites pour calmer l'impatience qui gagne Lajudie. Au combat depuis maintenant plusieurs semaines, ils enregistrent de nouvelles pertes : Witt, mort, Lefèvre, Cachera et Lefèbvre, blessés. Blessé aussi, grièvement, Taburet, qui a obtenu une citation à l'ordre du Corps d'Armée.

Il a également des nouvelles de Beaudouin. Celui-ci lui a fait passer la copie d'un important document avec un petit mot amical. Il s'agit de l'ordre du général de Gaulle qui souligne d'un ultime point d'orgue la singulière aventure de l'Ecole des Cadets"

"(...) Je remercie les officiers de l'Ecole pour le cœur, l'enthousiasme et la foi apportés à instruire les jeunes qui leur étaient confiés."

Voilà des mots qui récompensent de bien des années de labeur parfois ingrat, de peines et de généreux désintéressement.

Il réussit à joindre André Beaudouin à Camberley pour le remercier :

- J'ai bien reçu votre envoi, Mon commandant. Merci !
  - Ce n'est rien, il est bien naturel que vous soyez au courant.
  - Où en êtes-vous vous-même ?
  - C'est très calme ici. J'ai de longues discussions avec Renouard. Il me parle beaucoup de sa carrière et de l'armée du temps de paix. Je me demande s'il veut me convertir à une carrière militaire.
  - C'est une bonne idée, ça : commente Lajudie. Qu'en pensez-vous ?
  - Ce serait une possibilité mais on court toujours le risque d'être commandé par un imbécile et cela m'ennuierait.
  - C'est vrai partout, observe Lajudie en riant.
  - Oui, dans l'administration. C'est plus rare dans le civil.
- Lajudie n'est pas tout à fait d'accord

- A part le fait qu'il suffit parloir d'être sorti d'une grande école et d'être un bon mathématicien mais presque nul dans tous les autres domaines pour se retrouver à la tête d'une entreprise : et si vous y travaillez...

On entend un moment la ligne grésiller paisiblement, puis

- Le colonel Pichon, le patron de Camberley, m'a même demandé si la possibilité d'être activé m'intéressait, reprend Beaudouin.

- Et alors ?

- Je réfléchis.<sup>106</sup>

La conversation avait ensuite dérivé sur des banalités jusqu'au moment où Beaudouin lui avait dit :

- Au fait, j'ai reçu une très aimable lettre de Jacque Chambon, je vous en lis les passages significatifs :

"Taravel s'occupe de nos délicats estomacs." Et plus loin "Qu'il vous suffise de savoir, Mon commandant, que vous avez fait du travail solide et qui donne de beaux fruits. Je n'ai entendu que des félicitations sur eux (les Cadets) et tout le monde ici, connaît votre Ecole."

- Cela entame gravement la modestie que vous me connaissez, ajoute A. Beaudouin en riant, mais cela vous concerne également. J'ai aussi reçu une lettre similaire de Jean Sourieau où il remercie de l'atmosphère de confiance et de travail, si profitable à tous, "que vous avez toujours su faire régner à Ribbesford."

- Ah ! j'oubliais, ajoute-t-il : Chambon termine en me donnant des nouvelles de Denis, Bouzols, Remlinger, Lebrun et d'Arcangues.

- Ceci me fait penser à ce que j'ai entendu dire des Cabrol. J'ai failli ne pas vous en parler, lui dit Lajudie. Il a été promu commandant au titre de la MMLA. Vous avez dû rapprendre.

- En effet.

- Il doit partir en mission dès la première semaine de juillet. Je le rencontre parfois à Londres où il habite en ce moment.

Tout ceci est fort bien se dit Lajudie en raccrochant après cette longue conversation que le central téléphonique n'a miraculeusement pas coupée, mais nous sommes toujours ici.

- Quand diable partirons-nous, se demande-t-il impatientement pour la centième fois ?

Que ne dirait-il pas s'il savait que le sous-lieutenant Lise Brandin<sup>107</sup>, l'ancienne *matron* de Malvern, l'a précédé en France. Le général Koenig, ayant demandé et obtenu du SHAEF les autorisations nécessaires, la MMLA

---

<sup>106</sup> Voir note 709 à la fin du livre 7

<sup>107</sup> Voir note 710 à la fin du livre 7

a dépêché en France huit détachements féminins successifs dès la fin du mois de juin. Ils ont été répartis dans la zone de la 2<sup>e</sup> Armée britannique. On y compte trente-deux volontaires dont dix-huit sous-Lieutenants.

Nommée chef du Team N°5, L. Brandin a débarqué au cours du mois de juillet. Elle a pris la responsabilité du centre d'hébergement de Bayeux quelques jours après. Elle a une vingtaine de personnes sous ses ordres mais les Volontaires Françaises qui l'accompagnent sont fort mal installées dans ce collège réquisitionné. Les conductrices, n'étant pas officiers, n'ont pas reçu des Anglais le kit réglementaire. Elles n'ont ni lit pliant, ni baignoire de campagne : encore que pour ce dernier accessoire... Elles figurent parmi les premiers Français qui luttent pour la souveraineté retrouvée et de l'indépendance de leur patrie. Plus prosaïquement, ces femmes courageuses font face aux destructions et aux désordres laissés par l'ancien occupant.

Lise Brandin dirige son petit détachement d'une main ferme : elle ne se laissait guère impressionner par les Cadets à Malvern. C'est dire ! Elle fait désinfecter les locaux et remettre les installations sanitaires en état. Elle crée un nouveau dortoir avec des lits récupérés et surveille la tenue de ses assistantes. Elle organise le dur travail de la cuisine bien que cela ne fasse pas partie de sa mission et que rien n'ait été prévu pour nourrir les réfugiés. Elle se dépense sans compter.

Elle recueille tous les blessés civils que l'hôpital, débordé, ne peut garder. Ils ont reçu les soins les plus urgents mais doivent ensuite s'en aller. Les nouvelles accouchées subissent le même sort. Beaucoup se retrouvent au centre d'hébergement.

Elle embauche des réfugiés pour se faire aider, met en place un tour de garde, désigne des chefs de chambre et signale pour conclure son rapport - "L'extrême bonne volonté et le bon moral de toutes."

L'afflux des réfugiés pose un grave problème. Ils sont parfois en mauvaise santé, choqués et souvent extrêmement sales. Les habitants des communes voisines viennent heureusement donner un coup de main. Ce n'est pas une mince affaire d'abriter, soigner et nourrir quarante enfants et une cinquantaine de blessés et de malades à peine sortis de l'hôpital.

Epuisées à la fin de la journée, ces jeunes femmes ne sont pas nécessairement quittes de tout souci. Le 3 août, trois soldats d'une armée alliée s'introduisent dans le collège en bousculant les officiers Volontaires Féminines qui se trouvaient là. Ils ont visiblement un verre de trop dans le nez et réclament à boire. Deux officiers, dont le capitaine de Rothschild, chef de la Section Féminine, cherchent à les faire sortir. Armés de sten guns, les

intrus se montrent menaçants. Il faudra l'intervention de la police militaire britannique pour clore l'incident.<sup>108</sup>

Parallèlement, car bien des familles ont été dispersées, deux Volontaires, Elena Fisher et Lyliane Cortadellas ouvrent un bureau de renseignements à Bayeux. Elles tiennent à jour la liste de tous ceux qui passent et aident les réfugiés à obtenir leur carte de sinistrés. Elles servent de plaque tournante en fournissant des informations de toutes sortes. Lise Brandin qualifie leur officine improvisée de « Citizen Advice Bureau » en louant l'excellence du travail fourni.

Il est heureux que René de Lajudie n'ait pas, sur le moment, entendu parler de ces aventures. Ce n'est en définitive que le 3 septembre, plus de quatre ans après y avoir débarqué, qu'il quitte enfin l'Angleterre. De mauvaises nouvelles lui sont parvenues au dernier moment : celles de la mort de Diamant-Berger en Normandie, de Carville, Chatenay et Mariani en Bretagne :

"Où les plus dégoûtants furent les Miliciens", écrit-il.

Il s'en va avec quelque mélancolie, regrettant de quitter ces Anglais qui ne manquent jamais une occasion de dire quelque chose d'aimable aux Français. On refuse la plupart du temps de les laisser payer dans les autobus et les insulaires, à peu d'exceptions près, se montrent invariablement pleins d'attention.

Une nouvelle missive part de Granville :

"Ma chérie, je t'écris, j'espère, pour la dernière fois dans ce carnet."

Mais non, il faudra encore attendre jusqu'à la fin de septembre pour exaucer ce rêve si longtemps repoussé. Installé un moment à Jallonville, l'état-major Noiret gagne Versailles d'où Lajudie effectue une liaison avec une annexe de la MMLT installée au ministère de la guerre.

C'est là qu'il rencontre un médecin. C'est probablement un juif et il a été caché à Asnan par une famille amie de la sienne. Il cherche le capitaine Lajudie :

-. C'est moi.

-. Très heureux. Mon capitaine, je suis chargé de vous remettre cette lettre de votre femme. Elle va bien et les enfants également.

Sans que les épreuves soient terminées, les tribulations lointaines et l'exil interminable s'achèvent :

---

<sup>108</sup> Voir note 711 à la fin du livre 7

"Reçu ta lettre mardi, Tu penses d'une joie. J'ai dû en être idiot et je n'ai rien trouvé à dire. J'imagine ton bonheur quand tu auras eu la réponse de tes amis."

Son épouse, invitée dans la région huit jours après, retrouve le médecin en question :

- Je suis allé à l'ancien ministère et j'ai fini par y dénicher votre mari, lui dit-il. Il a dû être assez sidéré car il n'a rien trouvé moyen de me dire sinon:
- Dites à ma femme que j'essaierai d'aller la voir dans quelque temps.
- Il n'avait d'ailleurs pas tellement l'air ravi tant il était surpris !

René de Lajudie, pâle et quelque peu amaigri mais rayonnant, parvient enfin à Asnan avec une camionnette militaire anglaise. Il est en *battle dress*, pour la plus grande joie de la population. Il a droit aux cloches, le premier à être ainsi honoré, au discours du maire etc. Pas moyen d'avoir un peu de tranquillité avec sa famille retrouvée. Beaucoup viennent sans cesse le voir pour le faire parler, savoir comment est de Gaulle et lui poser mille une questions de ce genre.

Les rebelles de juin 1940 et leurs émules rentrent partout en triomphateurs. Instant fugitif, bientôt occulté par la dureté des temps et quelques voix discordantes. Combien de temps la leur pourra-t-elle se faire entendre ?

## Chapitre 77 - 28 septembre 1944. La chapelle de Ronchamp.

Devant les menaces dont il est l'objet, Frédéric Lescure décide de s'engager volontairement pour la troisième fois. Il va constater que c'est plus malaisé en 1944 qu'en 1940. Quittant Selongey en toute hâte le 11 septembre au petit matin, il part à la rencontre des éléments avancés de la 1<sup>ère</sup> DB sur la route de Dijon. Les apercevant, il descend de sa bicyclette et demande à parler à un officier des zouaves, l'infanterie portée de cette division, qu'il rencontre à Epargny vers 10.00h.

Loin de le renseigner, celui-ci lui demande des informations sur l'ennemi. Satisfait des réponses obtenues, il indique à Lescure qu'à son avis c'est à Dijon, en passe d'être libéré, qu'il doit se rendre.

La ville est effectivement en ébullition à son arrivée. Des groupes hétéroclites circulent partout. Hommes et femmes en tenue mi-civile, mi-militaire, souvent pourvus de nombreux galons et d'armes en tous genres, discutent bruyamment. Lescure est très surpris de les entendre parler de leurs récents succès :

- On a fait son affaire à X. on a mis Z. en prison.

Il n'est guère question de combattre les Allemands, ni même, simplement, de laisser la justice faire son œuvre.

Sa visite au 1<sup>er</sup> Bureau de la division ne lui donne guère satisfaction

- Si vous tenez absolument à vous engager, faites une demande écrite de réintégration adressée au général de Lattre.

- Bien, et en attendant ? demande Lescure.

- Rentrez donc bien tranquillement chez vous et attendez la réponse.

- Mais ne peut-on me prendre provisoirement ?

En aucune manière et je suis surpris que vous insistiez autant avec le nombre d'enfants que vous avez !

Déçu mais nullement découragé, il lui en faut plus que cela, Lescure fait taper sa demande à l'évêché et demande par ailleurs un rendez-vous au chanoine Kir. Très respecté pour ses prises de position vis-à-vis de l'occupant, l'ecclésiastique s'emploie à ce que les gens injustement attaqués bénéficient d'un minimum d'équité. Ayant pris ses renseignements, le chanoine lui confirme qu'il ne figure dans aucune des listes de gens menacés d'arrestation. Cette nouvelle ne rassure guère Frédéric car il conclut que les menaces dont il est l'objet sont d'autant plus graves qu'elles n'ont pas de caractère officiel. Son mentor, décidément bienveillant, l'invite alors à l'accompagner au cours d'une visite qu'il doit rendre au général de Monsabert.

L'affaire est réglée sans délai :

- Je vois ce qu'il vous faut, déclare le général : présentez-vous à Sudre, il vous mettra avec les zouaves de la 1<sup>ère</sup> DB.

- Merci, Mon général

- Je vous donne un mot pour lui et pour le colonel Létang. Vous serez dans votre élément : là, ce ne sont que des soldats.

Toujours monté sur sa fidèle bicyclette. F. Lescure rejoint les zouaves à Vaux-sous-Aubigny après avoir fait prévenir son épouse par des parents rencontrés en route.

Il est en présence du colonel Létang le 16 septembre et aussitôt affecté au Combat Command N°2 (CC2). Le commandant Barbier le prend comme adjoint au sein du 1<sup>er</sup> Bataillon de Zouaves.

La 1<sup>re</sup> DB est alors handicapée par le manque de carburant comme la quasi-totalité des autres unités alliées. Elle est dans l'expectative devant le front des Vosges et la trouée de Belfort que les Allemands ont réussi à fortifier à temps.

Cet arrêt inattendu semble impatienter quelques vaillants résistants de la région parisienne. Ils décident donc de se rendre sur place. Arrivés en première ligne à Frotey-les-Lure, ils refusent de se contenter des explications reçues. Ils veulent absolument pousser plus loin.

- Plus loin ! Ce sont les Allemands !

- Bah ! On verra bien !

Impossible de les dissuader, ils ne veulent rien entendre. Les voici partis dans leur conduite intérieure. Ils ne font pas cent mètres et sautent sur une mine. L'ennemi, les ayant aperçus, achève le travail à coups de canon. Il faudra attendre la nuit pour aller ramasser les morceaux de ces incrédules dont la curiosité leur aura été fatale.

Les zouaves de Barbier sont à Magny d'Anigon à partir du 27 ; devant eux Recologne et Ronchamp sont tenus par l'ennemi. La compagnie Lehuédé occupe Malbouhans, mais tout le dispositif ami reste exposé aux regards des observateurs allemands. Ils sont installés dans la chapelle de N.D. du Haut, la bien nommée... de leur point de vue.

Lescure effectue le même jour une reconnaissance jusqu'aux premières maisons de Mourière, village défendu par l'adversaire. Il se montre un peu trop et l'artillerie ennemie ne dédaigne pas de vérifier ses distances de tir en lui expédiant quelques obus. Cette inopportune attention ne l'empêche nullement de relever la position ennemie.

Forte de ces renseignements, la compagnie Lehuédé s'empare de la chapelle le soir même : assez facilement d'ailleurs. Elle a pu aborder par surprise la colline que surmonte son objectif car elle est entièrement boisée.

Les Allemands, privés de leur observatoire, tentent à plusieurs reprises de reprendre cette position le lendemain. Vers 16.30h, après avoir repoussé plusieurs attaques, Lehuédé, assez remonté, appelle en clair :

- J'ai perdu cinquante hommes depuis ce matin et je n'ai reçu aucun ravitaillement.

- C'est la compagnie FFI qui est chargée de vous le faire parvenir.

- Peut-être, mais les Boches nous encerclent ; ils n'ont pas pu arriver jusqu'ici. Je veux bien ne pas manger, Mon commandant, mais sans munitions je vais être obligé de me replier. Ou bien alors, dites à ces c.....s de se remuer le train.

Barbier a l'air choqué, tout à la fois par le langage vigoureux de son subordonné et par la perspective d'un recul. Il dit, presque pour lui-même :

- Ce n'est pas possible, les zouaves n'ont jamais reculé.

Alors Lescure, l'interrompant :

- Mon commandant, donnez-moi quelques volontaires. J'y vais. Il y a une chance d'y arriver sans chercher à traverser le dispositif allemand en force.

Quelques instants après, une dizaine d'hommes et lui, chargés d'une vingtaine de caisses de munitions, parviennent au pied de la colline, à la lisière des bois qui la couvrent. La nuit tombante ne permet plus de voir la chapelle. Il répartit sa petite troupe en cinq groupes de deux, largement espacés et, au culot, leur fait gravir la pente. Il part du principe que quelques-uns, au moins, arriveront en haut sans se faire voir ou au moins en évitant de combattre. Une heure plus tard un nouveau message en clair atteint Barbier :

- Le père de famille est arrivé avec ses neufs enfants

L'auteur du message ne croit pas si bien dire, Patrick, neuvième enfant de Lescure était né le 23 septembre précédent.

Lehuédé, épuisé par trente heures de combats, mais soulagé, demande à Lescure de le remplacer. Au milieu de la nuit : une alerte. On marche dans les bois. Mais non, ce n'est qu'un lieutenant FFI qui arrive à son tour avec sa section chargée de vivres et de munitions. Vous avez dit encerclement allemand ?

Le lendemain à l'aube, Lehuédé, renforcé entre temps par deux sections, tient solidement la chapelle. Lescure part en reconnaissance avec un autre officier pour essayer de voir où en est l'adversaire. L'artillerie amie, prévenue, a suspendu ses tirs. Six cents mètres après leur départ les deux hommes entendent des conversations en allemand et devinent un groupe de chars un peu plus loin : il est temps de se replier et de regagner le périmètre.

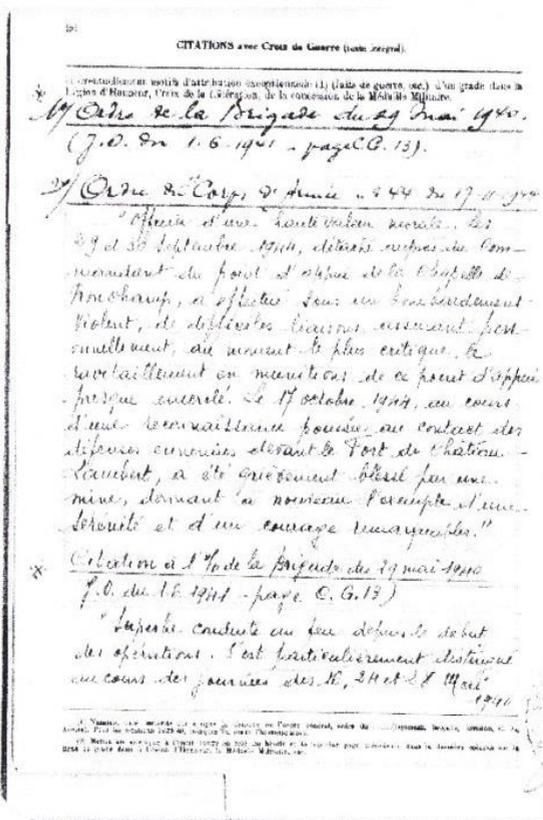
N'en ayant sans doute pas assez fait à ses yeux, Lescure se précipite dans le clocher de la chapelle pour contrôler le déroulement de la nouvelle attaque allemande qui démarre. L'ennemi tente de neutraliser l'observatoire qui risque de gêner son avance en arrosant toutes les ouvertures à la mitrailleuse lourde. Frédéric n'a sans doute jamais gravi un escalier aussi vite et réussit à

passer entre les rafales. Dangereux jeu de cache-cache dont il n'a cure. Les chars s'étant rapprochés, l'adversaire tente de démolir la chapelle à coups de canon pour faire bonne mesure. Lescure redescend précipitamment avec l'observateur d'artillerie quand cela devient décidément trop chaud là-haut. Il est plus chanceux que les hommes et les deux officiers qui seront blessés au cours de l'après-midi par une rafale d'obus tombée à l'entrée du PC du bataillon.

La contre-attaque est repoussée et, quarante-huit heures après, la 1<sup>ère</sup> DFL relève la 1<sup>ère</sup> DB devant Ronchamp.

Ce fait d'arme vaudra une nouvelle citation au toujours jeune capitaine de quarante ans.

Quelques-uns uns des anciens de Brynbach entrent en scène dans ce coin de France pour libérer l'Alsace. La 1<sup>ère</sup> DFL est désormais en action dans le secteur. Lescure le sait et se demande presque certainement lesquels de ses anciens Jeunes Volontaires sont en ligne à ses côtés.



## Chapitre 78 - 15 octobre 1944. Un aumônier de la France Libre.

L'Armée B, récemment devenue la 1<sup>ère</sup> Armée Française, reprenant son avance, s'est rapidement trouvée au contact de l'ennemi devant la trouée de Belfort. La DFL ayant relevé la 45<sup>e</sup> DIUS est arrêtée sur la ligne Moffans, Mignafans, Onans. Sa 2<sup>e</sup> Brigade est à gauche, et la 1<sup>ère</sup>, au Sud, longe le Doubs. La division, de nouveau immobilisée faute de carburant, de munitions, de vivres, s'est installée en défensive à partir du vingt-cinq septembre, comme on l'a vu. Ses bataillons, alignés sur un front de vingt-cinq kilomètres, sont presque tous en première ligne. L'ennemi a décidé de faire face.

Le temps s'était détérioré au début du mois alors que le BMNA s'acheminait péniblement par fragments et tronçons jusqu'à Beaume-les-Dames. Il y avait relevé le I/179 RIUS à Mancenans. Le contact ayant été rompu, seule la présence d'une défense ennemie organisée devant la trouée de Belfort lui est connue.

Installés dans les bois sous une pluie continue, les hommes, toujours en tenue d'été, n'arrivent plus à se sécher. Les vêtements chauds sont encore sur les plages de Provence dans l'attente de problématiques moyens de transport. Ils n'ont pour toute protection qu'un imperméable léger et une toile de tente.

Les cent quatre-vingts FFI qui leur sont affectés ne sont guère mieux lotis. Ils sont habillés de blousons taillés dans des couvertures et sont munis de casques français de 1914, de Mausers allemands et de quelques fusils anglais récupérés Dieu sait où. Ils ne paient pas de mine mais ils manifestent un grand enthousiasme. Ils constituent un renfort certes bienvenu mais qu'il va falloir instruire et, surtout, discipliner. Bruyants, inexpérimentés, ils allument des feux pour se réchauffer dans ces bois humides. Vite repérés, ils sont aussitôt salués de quelques obus de mortier bien placés qui sèment la panique.

Les tirailleurs qui arrivent quelques jours après en renfort font par contraste figure de soldats d'opérette. Ils sont vêtus de neuf : leurs souliers brillants et leurs capotes immaculées, au pli bien marqué, ne manquent pas de provoquer toutes sortes de quolibets en arabe. Leurs coreligionnaires se tordent de rire tant ils prennent d'infinies précautions pour ne pas maculer de boue grasse leur bel accoutrement. Ils se dispersent bientôt sous les lazzis. Deux jours après ils sont aussi crottés que leurs camarades.

Jean Fèvre est chargé de répartir ces nouvelles recrues dans les compagnies. Malgré leurs protestations, les FFI sont dispersés de manière à mieux assurer leur instruction. Jean doit tenter de se procurer l'armement qui leur est nécessaire, faire la chasse aux moyens de transport et courir après tous les compléments indispensables. Ce sont là autant de problèmes récurrents qu'il

finit par trouver lassants en dépit de l'extraordinaire conscience qu'il apporte à toutes ses actions. Un beau jour, il n'y tient plus :

- Mon commandant, voici maintenant près d'un an que je fais ce métier : je vous demande de nouveau une section !

- Voyons, Fèvre ! lui répond Lequesne, vous voyez bien que vous m'êtes indispensable. D'ailleurs vous avez trop d'expérience pour être simple chef de section.

- Mon commandant je ne veux pas discuter avec vous, mais je vous le demande avec insistance.

Devant ce regard si droit et cette calme assurance, ce vieux baroudeur de Lequesne se sent touché : il lâche, presque malgré lui :

- Bon, je vois, attendez encore quelque temps, je vais réfléchir. Il faudra vous remplacer, ce n'est pas si facile. En attendant, je vous demande de faire pousser l'instruction de tous ces jeunes. Il y a là beaucoup d'enthousiasme mais peu de compétence.

Pendant tout le mois d'octobre, la DFL, sans cesse aspirée vers le Nord, éprouve de grosses difficultés en raison du froid et de l'humidité que les tirailleurs supportent mal. Elle est alors dangereusement étirée sur près de trente-cinq kilomètres de front. Les troupes, sur la défensive, sont contraintes de s'enterrer. Elles subsistent dans des conditions particulièrement difficiles et vivent une période d'autant plus pénible qu'il n'y a pas grand-chose à faire.

De jeunes Français ont également remplacé les tirailleurs du BIMP par intégration des unités FFI et engagements individuels. Le détachement Le Coz et des combattants d'Indre et Loire lui sont affectés. Leur état d'esprit est excellent et ils regardent avec respect les rescapés de Bir-Hakeim et de la campagne d'Italie, grâce auxquels l'esprit DFL se perpétue au sein de la division.

Le BMNA connaît entre temps quelques incidents. Fin septembre, par exemple un parlementaire allemand se présente aux avant-postes de la 3<sup>e</sup> compagnie. Alain Taburet aperçoit de loin l'oberfeldwebel que l'on conduit au PC. L'Allemand revient quelques instants plus tard accompagné du Père Bigo :

- Où allez-vous ainsi, mon Père ?

- Chercher un de nos garçons, je ne sais pas pourquoi les Allemands veulent nous le rendre.

- Je vais vous faire escorter.

- Non ! merci. Il est entendu que j'y vais seul avec un brancardier.

Un triste cortège franchit les lignes peu après. Les deux hommes trébuchent à tout, instant contre les mottes gelées du champ qu'ils traversent. Un bras pend lamentablement du brancard.

Le front de la 1<sup>ère</sup> Armée s'étendant sans cesse vers sa gauche, il devient nécessaire dès le vingt-cinq septembre de se couvrir dans cette direction en attaquant. Il s'agit en principe d'une action limitée pour la DFL. Elle se voit quand même dans l'obligation d'engager trois de ses bataillons.

Après quatre jours de difficiles combats, le BMNA, mis auparavant à la disposition de la 4<sup>e</sup> Brigade dans la nuit du 29 au 30 septembre parvient vers 11.00h entre la voie ferrée et la piste Clairegoutte-Ronchamp. Des bouchons antichars et des obstructions minées se trouvent devant lui. Près de la fonderie et du Four à Coke, des abattis bien défendus ont dissuadé les fusiliers-marins qui l'accompagnent d'attaquer directement. Ils essaient de contourner la résistance à travers bois en manœuvrant habilement leurs engins. Le bataillon s'installe en début d'après-midi sur les crêtes dominant Eboulet.

Ce mouvement de terrain sert également d'observatoire. On peut de là observer l'attaque qui se déroule contre le Four à Coke. Elle est repoussée avec de fortes pertes, quatre-vingt-douze tués et blessés, par de violents tirs de mortier.

Alain Taburet est toujours à la tête de la section de voltige qu'il commande depuis l'Italie. Il est très aimé de ses tirailleurs. Son autorité sur eux n'a d'égale que sa bienveillance. Son courage lui fait oublier tout danger personnel. Il remarque à peine une grenade à fusil qui tombe à ses pieds sans exploser. Sa section a perdu sept blessés et quatre tués dont le sergent Rivière au cours d'une récente action : lui-même a eu beaucoup de chance :

- Un Boche m'a tiré dessus à vingt mètres, j'ai eu les deux revers de ma capote troués : écrira-t-il.

Il confirme de nouveau ses brillantes qualités de combattant pendant l'attaque du Four à Coke. A telle enseigne qu'il est derechef cité par ses supérieurs

*"(...) A conduit sa section avec calme, courage et intelligence, notamment le 30 septembre a conquis une position ennemie fortement organisée et repoussé une violente contre-attaque dans les bois de la Mamme devant Ronchamp. Modeste et brave, incarne les plus belles qualités du jeune officier français. "*

Taburet sera même proposé pour la Croix de la Libération. Son commandant de compagnie, Duriez, lui montrera plus tard la citation.

Ce même jour, Brosset et le commandant Saint Hillier se trouvent à l'observatoire en compagnie de la 4<sup>e</sup> compagnie, du PC du bataillon et du personnel des armes lourdes vers 16.00h. Une volée d'obus s'abat sur eux.

Brosset et Saint Hilier sont légèrement blessés. Jean Fèvre également, Mais plus sérieusement. Un éclat à la main lui vaut cinq semaines de plâtre et l'opportunité de revoir sa famille au prix d'un bref séjour à l'hôpital de campagne après son opération.

Fèvre n'a toujours pas obtenu sa section mais il reçoit une compensation : il a démontré de telles aptitudes depuis le débarquement que Lequesne le propose pour la Légion d'Honneur :

*"(...) A prouvé de remarquables qualités de chef tant à l'instruction qu'au combat (...) S'est confirmé comme un officier de grande valeur pendant la campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. "*

Jean est donc absent quand un nouveau drame se produit au BMNA : une tragédie qui aura un grand retentissement dans l'armée française tout entière.

Elle atteint Fèvre de plein fouet quand il voit arriver l'aspirant de Barbot à l'antenne chirurgicale. Cet officier de la 1<sup>ère</sup> Cie est également blessé :

- Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi faites-vous une tête pareille ? C'est sérieux votre blessure ?
- Comment ! Vous n'êtes pas au courant ?
- Non, De quoi parlez-vous ?
- Mon pauvre vieux, c'est terrible, le Père Bigo est mort.
- Le pauvre, un obus, comme moi ?
- Pas du tout. C'est bien pire que cela.

Le jeune officier lui raconte que deux jours après la blessure de Fèvre, le Four à Coke tenant toujours, a été attaqué de nouveau par les 1<sup>ère</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies. Un barrage les avait immédiatement arrêtés avec de grosses pertes ; exactement comme la précédente tentative.

- Il y avait beaucoup de blessés et nous avons dû reculer de quelques dizaines de mètres. On en voyait plusieurs ramper vers nous. L'Abbé Bigo était en train de donner la communion à un soldat après l'avoir pansé et avant de le faire évacuer.

Barbot s'arrête un instant pour reprendre sa voix qui chavire

- Le Père a alors demandé à plusieurs reprises au lieutenant Tassin d'aller ramasser les gars qui rampaient vers nous. Tassin a refusé car plusieurs de nos tirailleurs avaient été blessés en tentant de le faire.

Le commandant de compagnie s'est éloigné au bout d'un moment et l'aumônier a aussitôt filé en avant au secours d'un Français blessé. Il a été tellement loin qu'un Allemand lui a sauté dessus sans que nos hommes

puissent tirer de peur de l'atteindre. On l'a entraîné dans un repli de terrain d'où l'on ne pouvait, plus le voir.

- Et, il était parti tout seul, comme ça ?

- Vous le connaissez : il n'avait peur de rien.

Tant et si bien que les Allemands l'ont pris. Il ne s'est rien passé pendant un moment et on a entendu soudain une rafale de mitraillette, puis deux coups de feu. Après : plus rien.

La voix de l'officier se casse de nouveau avant d'ajouter :

- Nous ne l'avons pas vu revenir : c'était fini.

Jean Fèvre repense à cette nouvelle à toutes les lumineuses conversations qu'il a eues avec le prêtre, tous ces instants d'intense communion dans leur foi commune. Il croît encore entendre encore les encouragements de son aîné. Est-il possible que le sort soit aussi injuste ? C'est avec des larmes dans les yeux qu'il demande :

- On l'a retrouvé ?

- Oui. Pas tout de suite. Il y a d'ailleurs eu d'autres dégâts : Duriez a été blessé hier mais il est resté à son poste et a repoussé une contre-attaque. C'est la Quatre qui a fait la décision le lendemain. Les Allemands partis, elle a retrouvé un sergent et trois de nos hommes alignés sur un talus et criblés de balles. Ils avaient disparu depuis vingt-quatre heures. Je ne sais pas quelle unité était en face de nous, mais c'étaient vraiment des durs !

- Oui, en effet. Mais Bigo ?

- Je ne sais pas, j'ai été mouché hier, on ne savait encore rien de précis.

Trois jours après cet entretien Jean passant au PC avant de repartir en permission de convalescence apprend que l'on a retrouvé François Bigo lâchement abattu d'une rafale de mitraillette dans le dos<sup>109</sup>. La nouvelle s'est instantanément répandue dans le bataillon. Tous sont atterrés car leur aumônier était l'une de ses figures les plus populaires. Les tirailleurs, eux, ne disent trop rien mais on sent bien que cette nouvelle leur trotte dans la tête. Ils sont d'une humeur dangereuse et le démontreront au cours des journées à venir.

Jean Fèvre, à son grand regret, ne pourra assister à l'imposante cérémonie de la cathédrale de Villersexel. La nef est bondée pour adresser un dernier adieu à celui qui s'était fait tant d'amis. Jean, sur la route de Dijon, retrouve dans sa mémoire le passage de Saint-Luc que François Bigo lui avait si souvent cité :

---

<sup>109</sup> Voir note 712 à la fin du livre 7

- Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive.<sup>110</sup>

FAC SIMILE DE L'UN DES QUOTIDIENS PUBLIES EN INDOCHINE PAR LE 5<sup>e</sup> BUREAU DE LA 9<sup>e</sup> DIVISION D'INFANTRIE COLONIALE SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ BEAUDOIN

# Indo-Soir

VENDEDI 17 MAI 1946  
N<sup>o</sup> 48  
Paris, France

25, Rue Cathnat - SAIGON - Tél. 21.444-21.433

QUOTIDIEN DU SOLDAT FRANÇAIS EN INDOCHINE

## A la Conférence de Paris LE PROBLEME ALLEMAND

Un article de la conférence des quatre sera publié de l'Indochine à l'occasion de sa publication. Ce sera un article de la conférence des quatre, qui sera publié de l'Indochine à l'occasion de sa publication. Ce sera un article de la conférence des quatre, qui sera publié de l'Indochine à l'occasion de sa publication.

M. Molotov est intervenu et a souligné les points suivants de son discours. Les points suivants de son discours. Les points suivants de son discours. Les points suivants de son discours.

de son discours. Les points suivants de son discours.

Mais ce qui attire l'attention des journalistes français et anglais, c'est son attitude à l'égard de la question allemande. Il a déclaré que l'Allemagne est un pays qui a subi de graves dommages pendant la guerre et qu'il faut lui faire justice.

Suppression du Commissariat Fédéral de l'Information. Le Haut-Commissaire quitte Bannethwaï.

Le Haut-Commissaire quitte Bannethwaï. Le Haut-Commissaire quitte Bannethwaï. Le Haut-Commissaire quitte Bannethwaï.

PARIS, 15-6-46. (A. S. P.). - Au cours de sa réunion de ce matin, le Conseil des Ministres a rendu hommage à l'œuvre de nos soldats et de nos officiers des Troupes Françaises en Indochine.

BONNEUR ET PATRIE — VALEUR ET DISCIPLINE — BONNEUR ET PATRIE

<sup>110</sup> Voir note 713 à la fin du livre 7



## Chapitre 79 - 15 décembre 1944. Pershing ressuscité

Dès l'année 1942, sachant depuis longtemps que les jeux étaient faits, le général de Gaulle porte sa réflexion vers les redoutables problèmes qui se poseront en France quand les Alliés y mettront le pied. Ils ont évidemment les moyens matériels de délivrer l'Europe asservie, mais pour le reste ? Il faut absolument que les Français règlent leurs propres problèmes le moment venu. Ces questions relèvent à ses yeux de deux contextes concomitants. Celui de la zone des combats, où il conviendra avant tout d'aider les troupes amies et d'amorcer l'aide due à la population. Celui de l'arrière, ensuite, où toutes sortes de questions urgentes devront trouver leurs solutions. Le rétablissement de la souveraineté nationale sous-tend la réflexion et l'action du Général dans les deux cas.<sup>111</sup>

Il crée donc et fait progressivement étoffer deux organes distincts. La Mission Militaire de Liaison Tactique (MMLT)<sup>112</sup> et la Mission Militaire de Liaison Administrative (MMLA)<sup>113</sup>.

Les autorités politiques américaines ont d'autres vues. Elles ont organisé des *Offices of Civil Affairs* à chaque échelon de la hiérarchie militaire. Ces bureaux sont destinés à régler les problèmes à venir entre l'armée et les populations civiles des territoires libérés. Les questions administratives, économiques et sociales de la Sicile, de Madagascar ou de l'Italie ont ainsi trouvé leurs solutions à travers un « Allied Military Government for Occupied Territories » (AMGOT) qui tient ces territoires sous sa coupe.

Il n'en est évidemment pas question pour la France aux yeux du Général. Il dispose pour une fois d'un atout maître vis-à-vis des autorités militaires. Le général Eisenhower, commandant suprême, espère que la Résistance française saura entraver l'action des Allemands après le débarquement. Déjà, la qualité des renseignements qu'il reçoit par ce canal est un gage de son efficacité. Il craint, par ailleurs, que la fin du régime de Vichy, longtemps soutenu par l'aveuglement partisan de son propre Président, ne crée un vide politique en France. Des désordres gênants ne manqueront pas de se produire sur ses arrières. L'AMGOT n'y pourra rien, sauf à utiliser des troupes qui lui manqueront ailleurs.

Le réalisme d'Eisenhower l'emporte dans cette divergence de vue fondamentale qui empoisonne encore un peu plus les rapports entre Franklin Roosevelt et Charles de Gaulle. Un important groupe d'officiers français de la MMLT est en mesure de rejoindre les différents échelons des unités combattantes peu après le débarquement. Les premiers échelons de la

---

<sup>111</sup> Voir note 714 à la fin du livre 7

<sup>112</sup> Voir note 715 à la fin du livre 7

<sup>113</sup> Voir note 716 à la fin du livre 7

MMLA se mettent parallèlement en place au fur et à mesure de la libération du territoire.

Il y aura à terme sept armées alliées en ligne, dont la 1<sup>ère</sup> Armée Française qui n'a évidemment pas besoin d'officiers de liaison tactique. André Beaudouin est l'un des six hauts responsables choisis à ce niveau. Il connaît son affectation depuis le 15 mai 1944 et assure à partir du mois d'août le commandement de la MMLT auprès de la 1<sup>ère</sup> Armée US. Celle que le général Hodge est destiné à commander le moment venu. Le soldat de 2<sup>ème</sup> classe d'octobre 1940 se trouve ainsi investi d'une seconde et très importante responsabilité. Son commandement regroupera à terme quelques soixante officiers, du chef de bataillon aux aspirants, et autant de sous-officiers et de soldats. On trouve au moins vingt-deux anciens Cadets sous son autorité.

Beaudouin avait été réclamé par le colonel Le Bel, son supérieur immédiat. Cet officier supérieur avait pris soin de le présenter au général Omar Bradley quelque temps après le débarquement. Débordé par les soucis opérationnels, Bradley n'avait pu lui consacrer que quelques minutes et l'avait dirigé vers son second du moment.

Le premier contact avec le général Courtney Hodge se passe bien mais André trouve qu'il manque un peu de chaleur. Avec leur franchise et leur comportement direct habituels les officiers de l'état-major ne tarderont guère à le mettre au courant. La présence des officiers français auprès de lui constitue un problème pour le général américain. Il est bien au courant de la position d'Eisenhower à travers le compte-rendu de son entretien avec le général d'Altier. Le commandant suprême avait déclaré à ce dernier qu'il souhaitait :

"(...) Etablir des relations amicales entre les commandements français et américain (et qu') il désirait former une équipe interalliée très unie dans laquelle les Français auraient leur place."

Mais Hodge connaît parfaitement également les plans américains de l'AMGOT. Comment peut-on concilier les deux choses ? Il a donc tendance à repousser les décisions nécessaires. Il attend surtout d'être en mesure d'analyser en détail les termes d'un ordre de mission circonstancié que Beaudouin n'est pas encore en mesure de lui soumettre.

L'accueil des autres officiers est empreint de la franchise et du comportement direct qui leurs sont habituels. Ils mettent immédiatement Beaudouin au courant des rouages de l'état-major, même si, souvent très jeunes, ils ont un peu tendance à traiter ce petit major français par dessus la jambe. Beaudouin, qui s'en amuse et n'espérait pas autre chose attend le moment où on aura besoin de lui.<sup>114</sup>

---

<sup>114</sup> Voir note 717 à la fin du livre 7

Le colonel Benjamin Dickinson, responsable du G2, a sensiblement l'âge d'André. C'est un homme cultivé, qui a voyagé et dont la chose militaire n'est pas le seul horizon. Incomparable source d'informations pour le Français, il trouve en lui un partenaire intellectuel à sa mesure. Circonstances de guerre aidant, ils ne tardent pas à transformer ce qui n'est d'abord que respect mutuel en chaude camaraderie. Les réflexions de l'Américain feront mieux comprendre à Beaudouin la personnalité de leur patron commun. Hodge est un pur produit de l'Infanterie et souffre de la comparaison avec le bouillant Patton. Celui-ci, véritable cavalier formé aux blindés, a tout l'élan et le panache de son arme d'origine. Hodge est un homme compétent mais un peu timide et reste marqué par un passé frustrant. Encore récemment chef de la 3<sup>ème</sup> Armée, il avait été supplanté par Patton au moment du départ pour la Grande-Bretagne avant l'invasion. C'est l'insistance d'Eisenhower qui a permis sa nomination comme commandant en second de la 1<sup>re</sup> Armée auprès de Bradley. L'intention étant de lui en confier la responsabilité quand son chef prendrait le commandement du 12<sup>e</sup> Groupe d'Armées US (12<sup>e</sup> GAUS).

Le transfert d'autorité a lieu le 5 août : la poche de Falaise sera fermée dans moins de deux semaines. La Mission de Liaison Tactique s'est encore étoffée et, surtout, son statut est désormais à peu près établi. Ses responsabilités restent cependant affaire de circonstances et varient en fonction de l'idée que les Américains s'en font. On note, d'après l'un de ses responsables, que ses membres :

" (...) Ont certainement rendu de grands services au moment de la récente offensive en établissant la liaison avec les FFI, en renseignant le commandement et quelquefois en persuadant les commandants d'unité d'accomplir certaines avances qu'ils hésitaient à faire. (...) actuellement, ces officiers paraissent en général cantonnés dans des missions de G2 (renseignement) et d'interrogation des prisonniers. Si on veut qu'ils continuent à travailler utilement pour la France il faut qu'ils s'imposent aux états-majors alliés et fournissent des documents constructifs."

La Mission participe aussi au regroupement des unités FFI dans le cadre d'une organisation légale. Ce n'est pas sa tâche la plus aisée.

C'est un succès dans l'ensemble et au début de l'automne, le temps est loin où le général Noiret écrivait au général Leyer :

"Les Alliés n'ont mis aucun empressement à faciliter notre tâche. Le rétablissement de l'organisation militaire et territoriale a d'abord été pour eux, un épouvantail."

Pendant toute la période qui précède la prise de Paris, Beaudouin s'emploie à obtenir des unités américaines de la 1<sup>re</sup> Armée qu'elles utilisent leurs jeunes officiers de liaison à la recherche de renseignements auprès de la population

française. Il est satisfait de noter que les officiers américains sont généralement très contents des services rendus par la MMLT. Ses subordonnés les accompagnent souvent lors des reconnaissances pendant la poursuite et sont fréquemment chargés de trouver des locaux propres à abriter les PC de régiment ou de division.

Ils se sont généralement bien habitués aux méthodes américaines. On fait les choses *By the Book* : pas de place pour l'improvisation. Mais ils souffrent de voir leurs hôtes trop enclins à suivre *ne varietur* les plans préétablis. L'adversaire excelle à utiliser le terrain et à provoquer la surprise par des réactions spontanées imprévisibles : les Américains s'en étonnent chaque fois. Beaudouin, quant à lui, est fasciné par l'abondance de leurs moyens matériels mais critique la lourdeur de la logistique qui en découle. Il apprécie le sentiment de sécurité que cette supériorité procure, surtout sur le plan médical. Le manque de formalisme des relations hiérarchiques lui convient parfaitement, mais la férocité de certaines sanctions disciplinaires lui donne à réfléchir.

Les officiers de la MMLT sont autant d'observateurs au profit du commandement français et permettent à Beaudouin d'adresser des rapports d'opérations réguliers. Il note à la mi-octobre que la 1<sup>ère</sup> Armée US progresse vers le Rhin alors que, plus au Nord, la 9<sup>e</sup> bataille pour prendre Aix-la-Chapelle. La 3<sup>e</sup> Armée, au Sud, partie de Metz et Nancy, progresse vers la Saar. Dans un autre chapitre, il se montre frappé par les consignes reçues par les commissaires du parti nazi, le NSFO, qui ont ordre d'obliger :

"Le soldat à combattre et à résister par tous les moyens. En cas de nécessité (ils doivent) employer des mesures draconiennes telles que la décimation."

Toujours au chapitre du moral, Beaudouin poursuit en signalant :

" Une circulaire bien curieuse ( ... ) a été lancée par la *Verein Eisamer Kriegerfrauen* (Ligue des Femmes Solitaires de Guerre). (Qui...) offre aux permissionnaires « sans femmes, sans fiancées, sans flirts » l'hospitalité la plus généreuse.

Il suffit que le candidat porte bien en évidence les armes parlantes de l'association. "

André y va de son petit dessin et ajoute :

"L'appel se termine par cette savoureuse recommandation : « Ne soyez pas timides : votre femme, votre sœur ou votre amante sont des nôtres »."

La 1<sup>ère</sup> Armée adopte une attitude défensive après la prise d'Aix-la-Chapelle par la 9<sup>e</sup> Armée. Beaudouin en profite pour faire une tournée d'inspection pendant la seconde quinzaine d'octobre. Il signale à cette occasion avec quelque acidité l'attitude amicale des Américains vis-à-vis des prisonniers allemands qui :

" Sont traités avec une sollicitude qui gêne légèrement les Français les plus objectifs. "

Attitude que les services de propagande allemands tentent de contrer à l'aide de rumeurs fort efficaces. Selon l'une :

"Un accord secret existerait entre Roosevelt et Staline prévoyant que tous les prisonniers allemands seraient remis à la Russie pour travailler à sa reconstruction."

Selon l'autre :

"Un échange de déserteurs allemands contre américains devrait avoir lieu très prochainement à travers la Suisse."

Et Beaudouin conclut :

" Le *Psychological Warfare Department* américain reconnaît que ces deux oui-dire menaçants constituent une contre-mine très efficace. "

Ce succès justifie la boutade d'un prisonnier allemand que Beaudouin rapporte :

"Si Goebbels avait été ministre de la propagande sous le premier empire, Napoléon ignorerait encore qu'il a perdu la bataille de Waterloo."

Il ne se passe toujours pas grand-chose dans le secteur de la 1<sup>ère</sup> Armée à la mi-novembre. Après avoir décrit de nouveaux procédés de combat utilisés par l'ennemi, Beaudouin parle dans son rapport de la constitution d'une milice civique en Allemagne et ne peut s'empêcher d'ironiser :

" Cette milice doit avoir un aspect assez singulier de par la diversité des équipements requis : uniformes de membres du parti, de conducteurs d'autobus, de douaniers, de pompiers, de chefs de gare, de forestiers."

Beaudouin reçoit des nouvelles de Cabrol au début du mois de septembre. Il lui explique dans une lettre qu'il sort à peine d'une grave pneumonie qui a été heureusement traitée à l'Hôpital Américain de Neuilly. Il a demandé à être muté chez Leclerc et, à défaut, chez de Lattre.

Malgré l'optimisme général, le scepticisme naturel du colonel Dickinson reprend le dessus dès le 15 novembre. Le service de renseignement du 12<sup>e</sup> GAUS vient tout juste de confirmer la récente création de la 6<sup>e</sup> Armée Panzer allemande. Il n'est pas surprenant, se dit-il, que l'adversaire cherche à se constituer une réserve de chars mais, points essentiels, où et quand attaquera-t-il ?

Des indices inquiétants ont été relevés. Un document capturé évoque la formation d'une unité nouvelle sous les ordres de Skorzeni. La 6<sup>e</sup> Panzer est passée au Sud du Rhin et le colonel pense que son QG est installé quelque part entre le Rhin et la Roer. Il admet, avec le G2 de Patton, que cette nouvelle grande unité compte quatre, voire six divisions SS Panzer.

Le mauvais temps se met de la partie au début du mois de décembre et l'observation aérienne devient difficile : les zones à surveiller sont très boisées. Dickinson n'en est plus, comme le 20 novembre, date de son dernier rapport, à estimer que l'ennemi :

- N'a plus la possibilité de lancer une grande attaque.

Il estime au contraire :

- Qu'il conviendrait de bombarder vigoureusement un certain nombre d'objectifs.

Il les désigne en fonction des points de stationnement des principales unités de la 6<sup>e</sup> Panzer dont il donne une liste assez précise. Hodge est d'accord avec lui et demande que l'on déclenche cette opération aérienne. L'exécution en est malheureusement différée.

Le 10 décembre, alors que l'offensive de Patton bat son plein, le chef du G2 de Hodge soumet son bulletin périodique N°37 à son chef et en donne une copie à lire à son ami français. Beaudouin peut ainsi y glaner quelques informations essentielles :

- De toute évidence, l'ennemi attend l'épuisement de notre offensive. Il la fera suivre d'une contre-attaque entre la Roer et l'Erf où il engagera tous ses moyens pour défendre le Reich.

Ainsi commence le texte qu'André lit avec une certaine inquiétude, il lève les yeux vers Dickinson :

- *Carry on, this is just the beginning.* Et Beaudouin, poursuit sa lecture :

( ... ) Von Rundstedt (...) a habilement ménagé ses forces et se prépare à jouer son rôle (... lancer) tous ses moyens au point focal (qui) se trouve entre Roemond et Schleiden.

- Bien entendu, André, tout ceci est très confidentiel, j'ai confiance en vous mais vous ne devez en aucun cas en parler à qui que ce soit.

Le 14 décembre au soir, après avoir lu un rapport envoyé par le VII CA, Ben Dickinson réalise qu'il s'est trompé sur un point :

- C'est dans les Ardennes qu'ils vont attaquer ! déclare-t-il devant Hodge et quelques-uns de ses officiers. André n'a pas encore quitté la pièce et personne ne songe à s'en formaliser tandis que le colonel pointe son index sur la carte entre Monchau et Echtenach.

Dickinson part en permission à Paris moins de vingt-quatre heures après cette déclaration si pertinente. Ses indications n'ont pas été prises au sérieux par Bradley, lequel ignore que von Rundstedt attaque sur un large front à travers les Ardennes au même moment.

Beaudouin aura probablement donné quelques indications essentielles pour le bon déroulement de l'escapade de son ami : la première depuis le débarquement. Celui-ci n'a guère le temps d'en profiter.

L'opération allemande s'est déclenchée pratiquement à la charnière entre la 1<sup>ère</sup> Armée au Nord et la 3<sup>e</sup> u Sud. Le PC de Hodge a déjà quitté Spa pour se replier à Chaudfontaine, près de Liège le surlendemain. Il s'éloigne ainsi de Malmédy que menace directement le 1<sup>er</sup> Régiment de Panzers du colonel Jochen Peiper. Ceci achève de rompre la liaison entre la 1<sup>ère</sup> Armée et Bradley installé à Luxembourg. Elle est également interrompue entre le V CA de Gerow et le VIII de Middleton. Hodge ne peut s'empêcher d'exprimer son amertume au reçu des ordres d'Eisenhower. Son unité, avec le V CA et le VII CA de Collins, passe sous les ordres de Montgomery, alors que Middleton reste sous ceux de Bradley.

Beaudouin se fait tout petit et cherche à glaner un maximum de renseignements pendant cette période. La conférence du G2 qui a lieu au PC de la 1<sup>ère</sup> Armée le 21 décembre, lui en donne l'occasion. Il éprouve cependant des difficultés à transmettre les informations recueillies. Les liaisons terrestres sont hasardeuses, le téléphone ne fonctionne plus et il n'a pas accès au réseau radio alors que l'offensive est déjà commencée depuis cinq jours. Il voit de loin arriver Montgomery au PC de Hodge et Dickinson, le soir même, lui raconte :

- Il est arrivé un peu comme le Christ venant chasser les marchands du temple. Il faut dire qu'il paraissait plutôt mieux renseigné que nous, relate avec dépit le chef du G2.

Par bribes et morceaux, Beaudouin prend conscience du conflit latent existant entre conceptions britanniques et américaines. Les premiers voudraient céder du terrain, laisser les Allemands s'épuiser et constituer des réserves pour contre-attaquer. Les seconds, humiliés par leur recul, n'ont qu'une idée : mettre tout le monde en ligne, se battre sur place et reprendre l'initiative quand on le pourra.

Les événements leur donneront raison, mais au prix de sérieux sacrifices. Le 27 au soir les Allemands sont arrêtés à Rochefort par une des divisions de Collins. Ils sont à huit kilomètres de Dinant : l'histoire se répéterait-elle ? Non ! Ils ont entrevu la Meuse pour la dernière fois de ce conflit.

Montgomery a laissé derrière lui des officiers de liaison auprès de la 1<sup>ère</sup> Armée et de ses différents corps. André profite de la première occasion pour interroger l'officier britannique qui s'est joint à eux :-.

- Avez-vous entendu parler, *major*, de l'un de mes amis, le commandant Cabrol ?

- Oui, parfaitement, je l'ai vu en septembre dernier. Je crois savoir qu'il est à l'état-major de *Monty* depuis cette date mais je n'ai pas très bien compris ses fonctions. D'ailleurs je vois souvent des officiers français qui ont l'air de s'occuper de choses différentes auprès d'un même état-major allié. *Can you explain ?*

- Certainement. Cabrol fait partie de la Mission de Liaison Administrative dont le rôle n'est pas d'aider directement les forces alliées. Elle est chargée de pourvoir aux besoins des populations françaises au fur et à mesure de leur libération. Elle s'occupe donc de ravitaillement, de transports, de secours médicaux, de communications etc.

- Leur action est donc limitée au territoire français.

- En principe, oui. Beaucoup nous ont, quittés depuis que nous sommes en Allemagne. Ils devraient tous être bientôt partis sauf ceux qui seront chargés de s'occuper des camps de prisonniers.

- Croyez-vous que nous entrerons en Allemagne aussi vite ? Cela va mal en ce moment. Je vous trouve optimiste.

- Dès que le temps se lèvera l'aviation va assommer les Allemands.

- Dieu vous entende !

Beaudouin rédige un rapport circonstancié sur les récentes opérations de la 1<sup>ère</sup> Armée en guise de réveillon. Il souligne les intéressantes hypothèses de Dickinson pour expliquer le manque de mordant des divisions panzer.

Le colonel évoque d'abord l'existence d'un plan d'attaque en deux phases : la seconde restant à venir. Ou bien les consignes d'économie en matériel et carburant freinent-elles l'adversaire ? S'agit-il d'une hésitation du commandement adverse après le succès de la percée initiale des Alliés ? Faut-il craindre une attaque dans le secteur britannique ? Ou bien enfin, l'existence d'une arme secrète obligerait-elle l'ennemi à attendre qu'un maximum de troupes américaines soit rassemblé dans un secteur réduit ?

" Aucune de ces hypothèses ne s'impose indiscutablement. Le développement prochain de la bataille demeure imprévisible." conclut prudemment Beaudouin qui, comme à l'accoutumée, ne néglige pas les aspects politiques :

"Si la crise actuelle tourne à notre avantage, il est à prévoir que ses répercussions seront salutaires. Le commandement américain aura réalisé l'ampleur de la menace militaire allemande sur nos frontières fragiles du Nord et du Nord-Est, et le règlement de nos problèmes de sécurité peut s'en trouver grandement avancé."

Beaudouin commence son rapport du 24 janvier par ces mots :

" La bataille des Ardennes peut être considérée comme close par la prise de St-Vith."

Comme toujours, après avoir indiqué l'essentiel des informations tactiques à sa disposition, ce sont les aspects humains et politiques qui retiennent son attention :

" On ne sait ce que sont devenues les divisions Wallonia et Charlemagne, mais on pense qu'elles auront été expédiées vers le front russe puisque leur

rôle de « libération de la Belgique et de la France » est désormais éteint (sic).  
Et en conclusion :

" Il est notable que les récents événements militaires joints au malaise politique belge et à l'immense prestige du général de Gaulle ont provoqué une (...) puissante vague de francophilie dans tous les milieux wallons."

La fin de février voit la 1<sup>ère</sup> Armée prête à lancer l'opération « Grenade » en conclusion de la période difficile qu'elle vient de traverser. La conquête des barrages de la Roer n'a pas été commode et elle a dû patauger jusqu'au 23 en attendant que les eaux aient baissé. Elle est déployée face à Bonn le 26 février. Elle a cinquante kilomètres à parcourir pour atteindre la ville. Il lui reste la ligne Sigfried à franchir avant de parvenir à Cologne et Remagen, ses objectifs. Il faudra ensuite traverser le Rhin.

Hodge atteint Cologne une semaine plus tard. Tous les ponts sont réputés détruits et les corps de son aile droite pivotent vers le Sud. Mais, coup de théâtre ! Le 5 mars à 13.30h, la 9<sup>e</sup> DB de Middleton s'empare du pont de Remagen encore intact. Ses éclaireurs arrachent les fils des détonateurs au moment même où les sapeurs allemands les mettent sous tension. C'est le seul pont utilisable sur le cours du Rhin. L'effervescence règne au QG de Hodge qui pousse quatre divisions au-delà du fleuve.

La 1<sup>ère</sup> Armée exploite cette tête de pont inespérée en direction de Munster et de Dortmund. L'ennemi est forcé de se réfugier derrière le Sieg le 26 mars. L'enveloppement de la Ruhr commence deux jours après. Lippstadt est atteint le 1<sup>er</sup> avril. Des signes de désintégration commencent à se manifester chez l'ennemi dès la mi-avril.

Une patrouille du 273<sup>e</sup> RIUS de la 9<sup>e</sup> DI a l'honneur d'effectuer peu après la jonction avec les Russes. André Beaudouin assiste de loin à l'événement et en fournira plus tard un vivant témoignage.<sup>115</sup>

Il rédige l'un de ses derniers documents avant de quitter le QG de Hodge. C'est une réponse à un questionnaire où il s'exprime avec réalisme et une pointe d'humour. On demande, par exemple, quel est le comportement des Américains vis-à-vis des Allemands :

"Les Allemands sont étonnés, résignés, soulagés Tout le monde est anti-nazi et ne demande qu'à fraterniser (...) D'ailleurs, l'extraordinaire mélange réalisé par Hitler entre sa population civile, les prisonniers de guerre et la main d'œuvre étrangère porte en soi de curieux effets. Il est certain que de nombreux civils allemands ont permis à des prisonniers français d'échapper aux recherches des SS (...) Il est également certain qu'en plusieurs endroits où l'occupation américaine est peu dense ce sont d'ex prisonniers français qui maintiennent l'ordre (...) Il n'en demeure pas moins, à mon avis, que ce

---

<sup>115</sup> Voir note 718 à la fin du livre 7

comportement correct des Allemands est, comme leur anti-nazisme, de très fraîche date."

Beaudouin sait également enfoncer le clou à l'occasion :

"L'état sanitaire des Allemands paraît très satisfaisant Il suffit de pénétrer dans une maison, même villageoise, pour constater que le standard général (alimentation, confort etc.) est nettement supérieur à celui du Français moyen. Le pillage méthodique de l'Europe pendant quatre ans est sans doute à la base de cet achèvement."<sup>116</sup>

Il n'hésite pas, enfin à conclure en écrivant :

"J'ignore quels sont les sentiments de la population allemande à l'égard de la France (...) Les Allemands auront, pour la France, le sentiment qu'il leur sera ordonné d'avoir."

Amené à remettre un certain nombre de Croix de Guerre aux combattants de la 29<sup>e</sup> DIUS, il est remarqué par le rédacteur de « Let's Go ». Cet organe de la division mentionne les noms des récipiendaires et ajoute :

*" As two members of the 29<sup>th</sup> Photo team recorded the event on celluloid, diminutive, curt Major Beaudouin methodically read the citations in french. The medals pinned on, the gallic major surprised all present by stepping to the front, giving the group « At ease », and addressing them in perfect english. « We have seen together a victorious war against the Germans. And we will see together a victorious war against the Japs. We shall remain together brothers in peacetime as we were brothers in arms. OK ? Good luck ! »"*

Il se préoccupe également de faire attribuer la Légion d'Honneur à bon nombre d'officiers supérieurs du 12<sup>e</sup> Groupe d'Armées US. Il écrit à ce sujet à Gaston Palewski, le chef de cabinet du général de Gaulle :

"(...) Le prestige de l'armée française, de la France et, partant, des récompenses qu'elle accorde, parmi la grosse majorité des troupes américaines, est demeuré intact. Ainsi, à la 1<sup>ère</sup> Armée américaine du moins, les officiers de liaison français sont traités sur le même pied que leurs collègues britanniques ; ainsi, la 1<sup>ère</sup> Division américaine, qui a droit au port de la fourragère française depuis la guerre 1914-1918, a demandé à être dotée de cet insigne pour faire son entrée en Allemagne."

Il se déplace même à Paris pour obtenir un contingent supplémentaire. Ayant sans doute réussi, il est moins réjoui par le comportement du compatriote chargé de remettre ces hautes distinctions. Le général qu'il accueille, a dû commettre quelque impair à son égard car Beaudouin le décrit comme :

---

<sup>116</sup> Voir note 719 à la fin du livre 7

"Typique de la ganache formée à l'école des troupes d'Algérie. Vulgaire, faraud et c.....d comme il n'est pas permis. "

On trouve d'ailleurs un autre commentaire au dos d'un cliché :

"Pour la punition de mes péchés, c'est moi, casqué, au coude du cornichon à feuilles de chêne. Düren en Allemagne le 12 mars 1945."

Alors que la fin des combats approche, Beaudouin intervient auprès de son supérieur. Il est choqué par la rigueur des règlements qui ont pour effet de remettre des Alsaciens-Lorrains « malgré-nous » sous l'uniforme allemand et de les enfermer dans des camps de prisonniers américains. Il réclame une latitude de jugement qui soit souple et moins systématique.

La deuxième étape de la vie militaire de Beaudouin sera saluée, comme la première, de commentaires flatteurs. Le général Hodge ne quittera pas la France sans lui décerner la Bronze Star après lui avoir adressé une brillante lettre d'appréciation. Le colonel Rotival, au moment où son ancien subordonné le quitte pour servir sous d'autres cieux, écrira de lui :

"Il m'apparaît devoir constituer pour votre mission, un élément de tout premier ordre."



André Beaudouin et Louis de Cabrol à Malvern

## Chapitre 80 - 29 janvier 1945. Hansi libéré

Jean Fèvre, bien qu'incomplètement guéri, retrouve le cantonnement de son bataillon le jour anniversaire de l'armistice de 1918. Il s'est bien gardé de passer par un dépôt pour éviter d'être happé par quelque service de l'arrière en mal de renfort. Relevée par les amis du BIMP, son unité est au repos depuis le 16 octobre.

Il trouve bien des changements à son retour. De nouveaux vides se sont, hélas ! creusés : soixante-cinq morts depuis le début de septembre. Le BMNA a quitté la 1<sup>re</sup> Brigade pour la 2<sup>e</sup> en permutant avec le BM 11 : il a, en outre, récupéré la compagnie nord-africaine du 1<sup>er</sup> Bon de Légion Étrangère. Lequesne, enfin, est de retour après une permission bien méritée ; l'état d'esprit de sa troupe est plus calme qu'au moment de son départ. Les tirailleurs, exaspérés par les circonstances de la mort du Père Bigo, étaient en effet déchaînés et le bataillon n'avait plus fait de prisonniers pendant un bon moment.

Le BMNA mène quelques actions ponctuelles au début du mois de décembre alors que Jean vient enfin d'obtenir ce qu'il réclame depuis si longtemps. Lequesne a donné droit à ses demandes répétées et l'a affecté à la 4<sup>e</sup> compagnie où il commande une section sous les ordres du capitaine Naudet. Il y retrouve son ami Maraggi, promu sous-lieutenant, qui s'empresse de lui raconter les potins du bataillon.

Lors de l'attaque du col de la Chevestraye, par exemple, le BMNA s'était englué dans un terrain difficile, défendu par des champs de mines très denses. Bertholaz, le lieutenant commandant la 3<sup>e</sup> Cie, avait été sérieusement blessé à la tête en arrivant sur le premier objectif. Alain Taburet avait immédiatement pris le commandement et poussé la compagnie vers son second objectif. Bravant les nombreuses mines et les tirs violents de l'adversaire, il avait obligé celui-ci à se retirer. Les Allemands avaient abandonné toutes leurs positions dans les Vosges peu après cette poussée de la DFL.

Lequesne, impressionné par l'esprit de décision de son jeune subordonné lui avait confié la Trois jusqu'à nouvel ordre. Où est donc le jeune homme qui jouait aux boy-scouts dans les collines galloises il n'y a pas si longtemps ? Il doit être le premier des anciens de Malvern-Ribbesford à commander une compagnie au feu dans une unité régulière.

Le BMNA se retrouve en second échelon le 7 décembre. L'administration militaire peut alors reprendre ses droits. Alain Taburet, par exemple, reçoit la première lettre de sa famille depuis quatre ans. C'est une grande joie mais il reste sans nouvelles de son frère, Pol depuis l'annonce de son évasion par l'Espagne en 1943. Le bataillon reçoit également les décrets confirmant les récentes Croix de la Libération de Piobetta, Bigo, Tassin et, surtout, ce qui

réjouit Jean Fèvre, la reconnaissance du capitaine Mézan comme Compagnon.

Cette distinction fait l'objet de bien des conversations à la popote de Noidans-les-Vesoul où Lequesne a réuni ses officiers. On se tourne vers Fèvre, le seul ancien de la compagnie lourde. Jean n'aime pas être ainsi distingué en public, mais les toasts de fin de repas que l'on vient de porter à l'occasion de sa prochaine nomination, ont, pour une fois, eu raison de sa réserve. Il se décide à parler :

- Ceux qui ont connu l'atmosphère de notre cantonnement de Nabeul ne sont plus très nombreux.... Ce camp était un vaste progrès par rapport à Zouara et notre patron, Paul Mézan, le patron de la « Lourde », avait fait quelque chose d'étonnant de la popote.

C'était une installation extraordinaire. Elle n'avait pas coûté un sou en dehors des pots indispensables pour obtenir les matériaux nécessaires auprès des propriétaires d'origine. Construite à l'aide de caisses de munitions remplies de terre pour la stabilité, on y avait enchâssé des pare-brise de GMC en guise de fenêtres. C'était astucieux car on pouvait ainsi les ouvrir. Le toit en tôle ondulée était moins inattendu bien que des troncs de cocotiers aient servi de charpente. Le plus surprenant en était l'intérieur. Un plancher de GMC servait de piste de danse, deux planches sur des fûts d'essence figuraient le bar, un piano et de nombreuses tentures faites d'étoffes locales lui donnaient un air très confortable. Le plus agréable, au cours de cet hiver, était la cheminée où brûlait chaque soir un bon feu. Les troncs d'olivier se consumaient silencieusement et donnaient de belles braises, mais le sapin des palettes projetait de toute part de grosses étincelles résineuses. Un petit malin avait récupéré une aile d'avion italien : plantée verticalement et percée aux bons endroits, cela faisait un foyer parfait.

- Ça dégageait, demande un des auditeurs ?

- A tout bout de champ, les prétextes ne manquaient pas. Nous invitons les infirmières de la *Spears*, les toubibs, des officiers amis et surtout les « épouses » qui avaient pu rejoindre leurs maris.

- Et Mézan lui-même : quel genre de type était-il ?

- Un seigneur, absolument sans peur, direct, ouvert, une foi jamais démentie, un homme en qui nous avons eu immédiatement confiance. Il avait un panache extraordinaire. J'ai appris après coup qu'il avait commandé sa compagnie en gants blancs, calot bleu ciel et monocle au Garigliano. Il paraît même qu'il avait demandé à ses hommes de se raser de près avant l'attaque.

Fèvre estime qu'il il a assez parlé pour un soir et en reste là. Il ne répondra plus que par monosyllabes aux questions qui fusent autour de lui. Il lui semble que l'on viole, un passé secret qui ne lui appartient plus tout à fait.

Lequesne n'a rien dit pendant que Fèvre parlait : ses pensées sont ailleurs. C'est dans un grand silence qu'il se décide à annoncer son départ : il a été chargé d'une mission au Levant. Certains indices faisaient craindre cette éventualité mais personne ne voulait y croire. C'est peu dire que tous sont désolés, il ne laisse que des regrets. Le commandant Bertrand dont il annonce l'arrivée, prend une bien difficile succession.

L'ambiance devient encore plus sombre à l'annonce du transfert de la division vers les poches de l'Atlantique. Les plus anciens se souviennent :

- On nous avait mis en quarantaine dans un bled épouvantable en Afrique du Nord, se souvient l'un.

- Nous avons bien failli louper le débarquement en partant en Italie. On nous a interdit ensuite de rentrer dans Toulon que nous venions de dégager, renchérit un autre.

Cette mission nouvelle qui paraît parfaitement secondaire enrage les plus excités :

- Qu'est-ce qu'on va f... là-bas ? Laissons mijoter les Allemands, ils finiront bien par moisir tout seuls !

Le moral de la division est provisoirement au plus bas.

Hitler, lui, a d'autres idées. Ses blindés assiègent Bastogne depuis cinq jours quand la DFL, rameutée en catastrophe, rebrousse chemin et traverse de nouveau la France en chemin de fer et en camion sur des routes verglacées, par un froid noir. De retour à l'Est, elle relève la 2<sup>e</sup> DB le 2 janvier et s'installe sur un front de quarante kilomètres. C'est un espace énorme, même si le Rhin borde la position de Plobsheim à Sélestat. Elle se trouve à nouveau en défensive.

Au BMNA, installé dans la région de Sélestat depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1945, Taburet profite de cette période de calme provisoire pour demander une permission et faire un saut à Lons-le-Saulnier. Son frère, Pol, y est en traitement. Les gamins de 1940 ont peine à se reconnaître après quatre ans d'épreuves, d'angoisses et de combats

- Comment va la famille ? Et Philippe ?

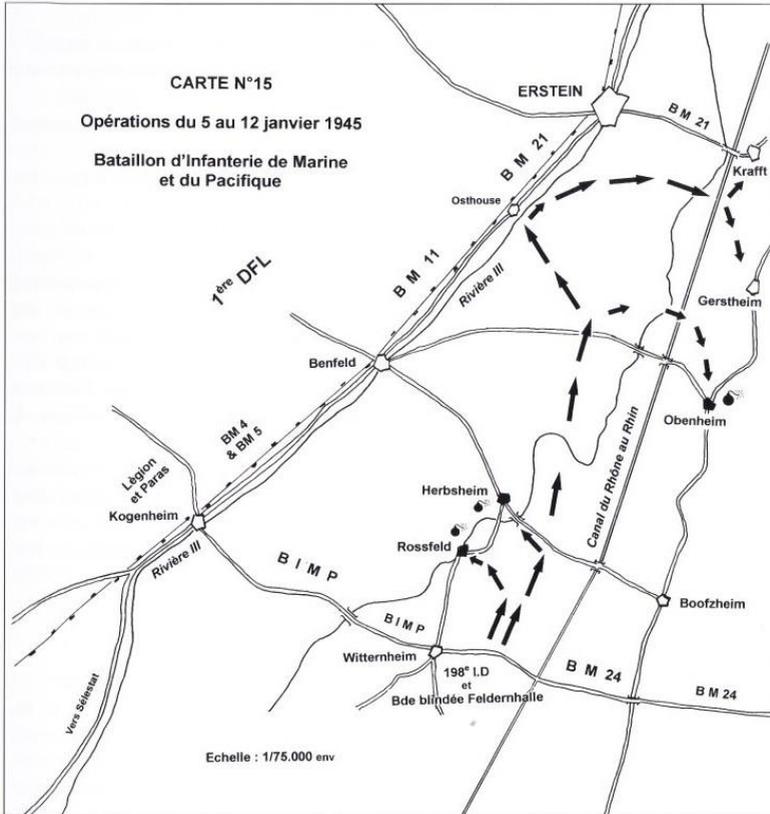
- As-tu des nouvelles de Gaël ?

Ils n'en finissent pas de se retrouver.

Le BIMP occupe le quartier Obenheim-Boofsheim, entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin. Le capitaine Picard achève de prendre sa troupe en main et de lier connaissance avec ses officiers. Il a relevé le lieutenant Favreau qui avait lui-même succédé à Pergaud. Il a pris la mesure de son unité. Il y a là André Salvat, de retour après sa blessure de Mauranne et Jacques Duchêne que son chef connaît déjà un peu. La réserve naturelle du jeune officier lui inspire confiance : il saura bientôt en apprécier la fermeté de son caractère.

La période de repos et d'instruction du mois de décembre est déjà lointaine. Le bataillon est sur le qui-vive. L'ennemi a conquis une tête de pont à Gamsheim et va bientôt tenter quelque chose à partir de la poche de Colmar. Le BIMP risque, une fois de plus, de se trouver aux premières loges de l'enfer.

L'énorme front que tient la DFL aurait dû être organisé derrière l'Ill. On n'a cependant pas voulu abandonner la dizaine de villages alsaciens récemment libérés qui se trouvent à l'Est de la rivière.



La 1<sup>ère</sup> compagnie du BIMP est poussée sur Witternheim le 5 janvier. Une autre occupe Neunkirch à deux kilomètres à l'Est. L'ennemi se montre actif et lance de nombreuses patrouilles. Il fait quelques prisonniers à la faveur d'un coup de main dans la nuit du 5 au 6. On pressent dès lors une attaque en règle. Le bataillon resserre son dispositif et la Une se replie sur Rossfeld où

se trouve le PC du commandant Magendie. Elle s'installe dans la nuit du 6 au 7 janvier. Le village est coupé en deux par un petit ruisseau qui traverse ensuite Herbsheim. La section de l'aspirant Dupuy occupe la partie Sud-Ouest, au-delà du pont. Les lisières sont défendues par la section Bellec. La section Duchêne, le PC et le reste de la 1<sup>ère</sup> compagnie occupent l'intérieur de l'agglomération.

Le reste du bataillon est organisé en point d'appui à Herbsheim sous le commandement du capitaine Roudaut. Il a remplacé Picard à la CA.

L'alerte générale est donnée à 06.45h le 7 janvier. Elle ne surprend pas le BIMP, déjà alerté la veille par une escarmouche à Neuenkirch. Des centaines de formes blanches surgissent devant les avant-postes dans l'aube glaciale. De nombreux chars les accompagnent et laissent de longues traces noirâtres dans la neige. Le point d'appui d'Herbsheim est attaqué à 11.00h. Une section de canons de 105 qui se croyait protégée est quasiment détruite d'entrée de jeu. Les artilleurs survivants rejoignent aussitôt les rangs du bataillon et combattent avec eux. Les fantassins allemands, très mordants, franchissent le Zembs, à l'entrée du village, mais sont cloués au sol par les feux du BIMP. Ils repartent à l'assaut en début d'après-midi et réussissent à prendre pied dans la petite cité. Le pont saute alors sous leur nez. La 2<sup>e</sup> Cie, accompagnée des chars légers des fusiliers marins de Barberot, contre-attaque à la tombée de la nuit et rejette les Allemands de l'agglomération. Le périmètre de défense est donc rétabli sans trop de dommages. Par contre, la situation est grave au BM 24 que les Allemands, fonçant au Nord vers Krafft ont réussi à isoler.

Du côté de Rossfeld, la Une a juste eu le temps de faire quelques travaux défensifs au cours d'une nuit agitée. La section Bellec est vigoureusement attaquée mais réagit brutalement et ne se laisse pas entamer. Une forte patrouille ennemie réussit un peu plus tard à pénétrer dans le cimetière, à l'Ouest du village. Il faut l'en déloger : c'est l'affaire d'un groupe placé jusque-là en réserve. Il fonce et, avec l'aide d'un Tank-Destroyer (TD), réussit à chasser l'adversaire.

Devant la vigueur de l'action ennemie, la position de Herbsheim est renforcée au cours de la nuit suivante par un peloton de TD et une section du BMNA prélevée sur la Trois que commandait encore récemment Taburet. Ce détachement est aux ordres du sous-lieutenant Daumont.

La pression s'accroît sur Rossfeld et Herbsheim le 8 janvier. Les deux points d'appui du BIMP sont désormais entièrement encerclés et l'ennemi circule librement dans les intervalles. Il lance des patrouilles et tente de s'infiltrer. Le froid est si vif que les mitrailleuses refroidies à eau, gelées, refusent tout service. Il faut à chaque instant déloger l'adversaire à la grenade.

Au BM 4, étroitement encerclé depuis quarante-huit heures, la situation s'aggrave. Elle est bientôt quasi-désespérée. Ses voisins ne peuvent malheureusement rien faire pour lui.

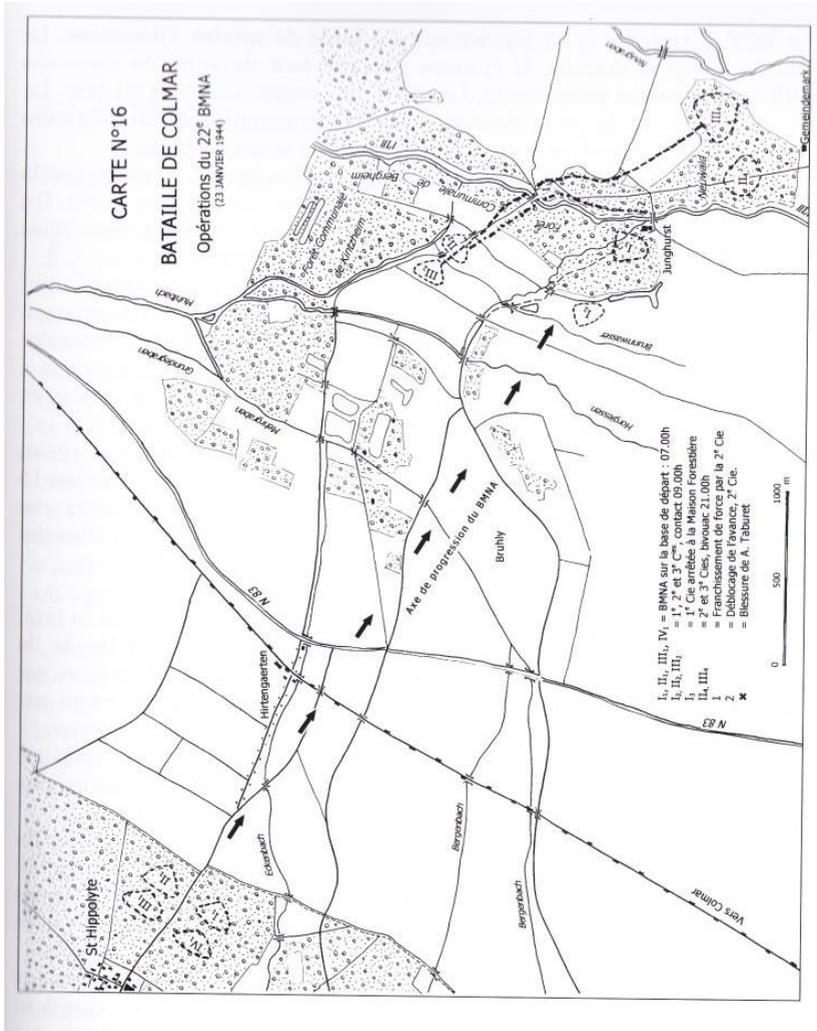
Le BIMP est toujours étroitement cerné le 9 au matin et subit un bombardement d'artillerie presque continu. La section du lieutenant Didi, repousse sans merci les grenadiers ennemis qui ont réussi à prendre pied au Nord du village, mais les ressources commencent à manquer. Le point d'appui n'est heureusement qu'à deux kilomètres de l'III.

Il devient nécessaire de dégager les marsouins. Le Bataillon de Légion Étrangère du commandant de Sairigné est désigné pour les relever. Un fort groupement mixte à base de parachutistes et de fusiliers marins, aux ordres du commandant Pierre de Morsier, monte une véritable opération dans ce but. L'entreprise, menée avec énergie et courage, réussit à rompre le blocus. La colonne apporte vivres et munitions et se charge des blessés. Elle arrive à temps, le bataillon était à bout. Le BIMP dégagé, peut se replier à travers les bois de Benfeld. Il se regroupe en réserve à Bolsenheim. La 1<sup>ère</sup> compagnie a eu chaud mais peut rompre le contact sans enregistrer de blessé, malgré les obus allemands.

Le BM 24 disparaît le lendemain 10 janvier. La radio du commandant Coffinier se fait l'écho de ces dramatiques combats. L'ennemi atteint le centre du point d'appui. Disloqué, à bout de résistance, le bataillon est détruit à Obenheim dans la soirée. C'est un nouveau choc pour la DFL. Bien des officiers pensent que l'ordre de combattre en avant de l'obstacle de l'III était une erreur et que l'état-major de la 1<sup>ère</sup> Armée est fautif. Ils n'hésitent pas à dire qu'il a provoqué de nombreuses pertes dont la disparition du BM 24.

Les Allemands n'ont pas réussi dans leur tentative mais les chaleureuses félicitations que Leclerc adresse à la DFL pour avoir si bien défendu Strasbourg ont un goût amer.

L'offensive allemande est à peine repoussée au Sud de Strasbourg quand le chef de la 1<sup>ère</sup> Armée décide d'en finir avec la poche de Colmar.



La DFL a pour mission de participer au débordement de la ville par le Nord avec la 3<sup>e</sup> DIUS et la 5<sup>e</sup> DB. Sa zone d'action est coupée de plusieurs cours d'eau formant autant d'obstacles perpendiculaires à son axe de progression. Son chef, craignant que l'erreur précédente ne se renouvelle, a protesté contre cette difficulté qu'on lui impose inutilement d'après lui. Rien n'y fait.<sup>117</sup>

<sup>117</sup> Voir note 720 à la fin du livre 7

La division, doit s'engager dans le compartiment de terrain Sélestat-Illhausern et commence à glisser vers le Sud le 18 janvier. Elle achève sa mise en place quatre jours plus tard sous de violentes tempêtes de neige.

La 1<sup>ère</sup> Brigade fait partie du Regimental Combat Team N°1 (RCT 1) qui commande le colonel Delange, elle stationne à Saint-Hippolyte. La 2<sup>e</sup> Brigade (RCT 2) du colonel Gardet, avec le BMNA depuis novembre, s'installe à Bergheim. La 4<sup>e</sup>, avec le BIMP, n'a qu'un rôle passif.

Le RCT 2 attaque le 23 janvier sur un front de quatre kilomètres. Le BMNA ouvre la marche. Il éprouve presque tout de suite de sérieuses difficultés dans sa progression. Les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies sont en tête. La Trois, dont le capitaine Anthonioz a pris le commandement en décembre des mains de Taburet, et la Quatre marchent en second échelon.

Le BMNA pénètre dans les bois situés à l'Est de l'III et y engage le combat à 09.00h. Il atteint la rivière, son premier objectif, peu après. On voit bien quelques passerelles que l'ennemi n'a pas détruites, mais elles sont battues par des tirs de snipers et d'armes automatiques.

Les coups de feu échangés au-dessus de l'eau sont sans grand effet sauf quand une section tente de franchir la passerelle de la maison forestière Junghurst. Son chef est tué immédiatement. Il faut attendre que le BM 5 réussisse à franchir l'obstacle. A 13.00h la 2<sup>e</sup> Cie parvient à traverser l'III avec des bateaux pneumatiques, se rabat vers le Sud et enlève les résistances qui empêchaient la Une de passer.

Les conditions sont très dures, la zone de combat ne comporte aucun village, donc pas d'abris naturels, or la température oscille entre moins 15 et moins 20°. Le froid intense diminue le tonus des attaquants alors que l'adversaire, bien accagnardé dans ses casemates de rondins presque invisibles sous la neige, est parfaitement à l'abri.

La 3<sup>e</sup> compagnie franchit l'III à son tour, dépasse la Deux et prend la tête. Taburet et ses hommes atteignent la piste qui prolonge celle de la Junghurst à travers les bois de Gemeinmark. La ligne d'attaque est bientôt arrêtée par une nouvelle rangée de casemates. Le morceau est trop dur et le commandant Bertrand demande à l'artillerie d'intervenir.

Le tir des 155 levé, le bataillon repart mais est de nouveau immobilisé par les 88 ennemis. Le BMNA n'atteindra pas son second objectif ce jour-là. On s'installe en défensive tout en maintenant un étroit contact.

La Trois, placée en lisière du bois, fait face à l'Est, la section de Taburet est en liaison avec la 2<sup>e</sup> Cie vers le Sud. C'est là qu'un tir de harcèlement inopiné, la nuit est largement tombée, s'abat sur elle vers 21.00h. Alain s'effondre,

gravement blessé avec une fracture ouverte de la jambe et l'artère fémorale blessée.<sup>118</sup>

Aussitôt transporté à l'ambulance Spears, Alain est immédiatement amputé : il n'y a rien d'autre à faire. Il quitte ce monde le 29 janvier, à la veille de ses vingt et un an. Il a beaucoup souffert sans jamais perdre sa lucidité.

*" A fait ses premières armes en Italie où il s'est révélé d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. Pendant toute la campagne de France et d'Alsace, a confirmé ses brillantes qualités de chef (...). "*

Telles sont les dernières appréciations de sa quatrième et dernière citation, celle qui accompagne, six jours après sa blessure, la nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur de l'un des plus anciens Cadets.

---

<sup>118</sup> Voir note 721 à la fin du livre 7



Frédéric LESCURE (1940)

## Chapitre 81 - 7 avril 1945. L'administration a tout son temps

Le commandant Barbier commence à trouver que F. Lescure en a assez fait : il compte déjà plus de dix coups de main ou patrouilles et son chef aimerait le voir moins exposé. Voilà un capitaine de quarante ans qui se prend pour un sous-lieutenant ! Rien n'y fait, Frédéric ne tient pas en place et effectue de nombreuses liaisons tous les jours. Comme il pleut à verse depuis quelque temps dans la région du Col de Croix, son bataillon se réchauffe grâce à la goutte qu'un habitant de Fougerolle a eu la bonne idée d'exhumer. Il vient de déterrer ses réserves murées dans sa plus profonde cave pendant l'occupation et les vend à un prix minime aux combattants.

Lescure gîte, c'est le mot qui convient, dans une pauvre baraque dont le toit a été transformé en passoire par les bombardements. La pluie s'infiltré partout et ses occupants sont constamment trempés. Alors, tant qu'à faire, autant marcher : cela réchauffe, se dit Lescure.

La région des Noirs Etangs, où se trouve alors le bataillon, est calme et les unités françaises sont provisoirement sur la défensive. Pas tout à fait car on aimerait bien connaître l'organisation de l'ennemi aux environs de la route de Servance au Thillot. La 1<sup>ère</sup> compagnie du capitaine Vianne doit effectuer une opération dans cette direction le lendemain. Lescure demande bien entendu à diriger la reconnaissance qui s'avère nécessaire.

Au matin, on demande des volontaires, mais certains déclarent :

- Ce sont toujours les mêmes qui doivent tout faire !

Lescure explique alors qu'il dirigera lui-même l'opération : il y a alors trop de monde pour le suivre.

Aidé par les hommes du Génie qui les avaient posés, les hommes de tête commencent par enlever les pièges défensifs afin de laisser passer la colonne. Un tout jeune homme enlève le dernier, Lescure est juste derrière lui. Le piège lui explose dans la main et le blesse grièvement. Frédéric vient de passer au travers une nouvelle fois. Il recommande à ses hommes de bien repérer le passage en vue du retour, puis se porte en avant vers la crête qui constitue son objectif.

La marche est rapide afin de rester exposé le moins longtemps possible. L'ennemi les a certainement repérés, des balles sifflent au-dessus de leurs têtes quand ils traversent les zones dégagées où on peut les voir. Sorti d'un épais taillis, Frédéric aperçoit devant lui une cabane forestière, adossée à la crête.

Elle pourrait parfaitement abriter un poste allemand. Il se met donc à courir en terrain découvert quand une violente explosion se produit derrière lui. Il sombre aussitôt dans le noir absolu.

Couché sur le dos, il reprend connaissance pour entendre quelqu'un déclarer :

- . Il est fichu ! Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas la peine de s'en occuper.

N'éprouvant aucune sensation, il réalise qu'il ne s'agit pas de lui. Il ne souffre pas pour le moment. Il a l'impression d'être toujours dans la nuit, ne sent plus son bras droit et ressent une immense fatigue.

Il a déclenché une mine bondissante en courant et c'est le jeune soldat qui le suivait à trois mètres qui a tout pris : ou presque. Le capitaine, que l'on ramène tant bien que mal en arrière, ne perd connaissance à aucun moment. Bien au contraire, il est soulagé :

"Maintenant je suis sauvé, se dit-il, je pourrai un jour rentrer chez moi sans risquer de me faire pendre, sans que mes enfants risquent de rougir de moi."

Aidé de deux de ses hommes, plus porté que marchant véritablement, Lescure rencontre bientôt deux brancardiers envoyés par le capitaine Vianne qui suivait sa progression à la jumelle. Il y a un jeune médecin au poste de secours avancé. Il y est pansé et lardé de quelques coups d'aiguille bienfaisants avant d'être chargé sur une jeep à destination de l'arrière.

Son chef de bataillon résumera cette nouvelle aventure en concluant ainsi la citation précédente :

*" Le 17 octobre 1944, au cours d'une reconnaissance poussée au contact des défenses ennemies devant le fort de Château-Lambert, a été grièvement blessé par une mine, donnant à nouveau l'exemple d'une sérénité et d'un courage remarquables. "*

Il passe d'abord au centre chirurgical de Corravilliers, mais n'y reste pas. Transporté à la caserne de Lure transformée en hôpital, il commence par traîner un moment dans un vestibule. Il est opéré quelques heures après sa blessure. Il a encore assez d'énergie pour se lever le même soir afin de donner à boire à l'un de ses voisins de lit.

L'établissement de Lure étant un hôpital avancé, il est emmené à Vesoul. La préfecture y sert d'hôpital. Il n'y reste pas longtemps puisque à peine réveillé il est conduit le lendemain à Dijon, à l'hôpital Montmuzard. Il subit là une seconde opération dont il émerge le torse et un bras plâtrés. Sa famille lui rend visite, ce qui lui permet de faire la connaissance de son fils Patrick, né un mois plus tôt. Il demande à rester à Dijon pour ne pas s'éloigner des siens

Rien n'y fait. Il est transféré à l'hôpital Hyppolite Fontaine malgré ses réclamations. Il est question d'un départ pour le Midi, voire l'Afrique du Nord puisque c'est là que la 1ère DB a été formée.

Lescure ne l'entend pas de cette oreille et le voici parti à pied pour regagner Montmuzard. Il est pieds nus, en pyjama, le torse entièrement plâtré et le bras droit étayé à l'horizontale. Les passants ouvrent de grands yeux et sont tellement sidérés que pas un n'offre de le transporter. Personne ne lui demande rien en route mais il faut le réanimer après qu'il se soit effondré dans la cour à son arrivée. Le médecin chef, subjugué par une telle volonté, décide de le garder.

Il n'est pas au bout de ses peines. Il lui faut d'abord subir une très douloureuse rééducation au Val de Grâce à Paris. Son bras est complètement ankylosé au sortir du plâtre.

Sa situation administrative confine par ailleurs à l'absurdité. Il combat en première ligne depuis cinq mois mais l'armée ignore officiellement son existence. Il n'a ni solde, ni courrier et encore moins de statut reconnu. Il a entraperçu son dossier à Montmuzard – il est devenu énorme – mais c'était pour lui faire remplir un questionnaire. L'administration se préoccupait de savoir s'il avait porté la francisque. Convaincu de longue date de la nécessité de réconcilier les Français entre eux, Frédéric avait été choqué que l'on puisse poser une telle question.

Il est obligé d'entamer des démarches pour régulariser sa position militaire. "Démarche" est bien le mot car s'il poursuit sa rééducation au Val, il est obligé de prendre une chambre en ville et doit déambuler de longues heures dans Paris. Grand marcheur, cela ne le gêne pas, mais cela devient monotone à la longue.

Le hasard veut qu'il rencontre un jour, au sortir de l'hôpital, un de ses - anciens sergents de Brynbach. Lamodière est devenu lieutenant d'artillerie :

" Un avancement tout à fait honnête ", comme le constate son aîné.

La Direction de l'Infanterie, l'Inspection de l'Infanterie, le cabinet du Général et quelques autres organismes reçoivent les visites répétées de Lescure. Il ne manque jamais de raconter ce qui lui est arrivé et de dire ce qu'il faut faire, selon lui, pour réconcilier les Français entre eux.

Il n'obtient de ces augustes instances qu'un ordre de mission pour retourner dans son unité. Il a ordre de rassembler toute la paperasse nécessaire à la reconstitution de son état signalétique. Aucun militaire digne de ce nom ne saurait valablement exister aux yeux de l'Intendance sans ce sacro-saint viatique.

A force d'insister lors de ses fréquentes visites il finit par importuner tout le monde et on le lui fait savoir sans détour

" La troisième fois, le colonel de R. me menaça. Un peu plus et on mettait en prison ! Vraiment c'était extraordinaire ! "

N'arrivant à rien, il écrit directement au Général. Le chef de l'Etat n'a pas oublié ceux qui étaient auprès de lui en juin 1940 et son correspondant obtient satisfaction. Le capitaine Frédéric Lescure est rappelé sous les drapeaux à compter du 16 septembre 1944 par un ordre daté du 7 avril 1945 : admirable résultat de la machine administrative à remonter le temps.

Rétabli, étiqueté, reconnu, soldé, proposé pour la Légion d'Honneur par ses pairs et toujours plein d'enthousiasme, le temporaire capitaine de zouaves retrouve son unité à la fin du mois d'avril. Il est au tableau pour chef de bataillon, mais ne sera jamais nommé. La 1<sup>ère</sup> DB a atteint la frontière autrichienne : la guerre est presque terminée

Les combats cessent peu après, les troupes françaises ont désormais tout le loisir d'observer les villages où elles séjournent et d'ouvrir de grands yeux. Si, à l'église, la travée des femmes est bondée pour l'office, seuls quelques gamins et leurs grands-pères occupent celle des hommes. S'il y en a d'âge militaire, il leur manque qui un bras, qui une jambe.

La qualité des logements, par contre, des petites villas pour la plupart, les fleurs aux fenêtres, les piscines omniprésentes et les terrains de sport que l'on voit partout, frappent les esprits. Lescure fait la même remarque que Beaudouin :

- Nous avons du retard en France, pense-t-il.

Nommé directeur du service social de la 1<sup>ère</sup> DB, notre homme réussit plusieurs jolis coups pour trouver les fonds nécessaires à sa mission. La maison Hohner, par exemple, notable fabricant d'accordéons et d'harmonicas, lui vend un important lot d'instruments au vu du bon d'achat qu'il présente. Achetés avec des marks valant cinq francs - fort avantageux cours officiel - ils peuvent être revendus avec un gros profit au bénéfice de la caisse de secours de la division.

Frédéric Lescure, démobilisé et réformé - une seconde fois, ce qui est pour le moins inhabituel - voit sa carrière militaire s'achever définitivement sur ces activités charitables.

De longues et inhabituelles aventures de guerre touchent à leur fin. Il va désormais pouvoir se consacrer à nouveau à sa famille et vivre de nouvelles péripéties. Elles seront industrielles.

Il les vivra sans plus composer avec sa conscience qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

## **Chapitre 82 - 7 avril 1945. Roehampton Park**

Le chef d'escadron baron Philippe Mortimer de Cabrol de Mouté achève de boucler sa cantine en sifflotant. On serait content à moindre prix. L'adjudant Cabrol a fait son chemin depuis le mois d'avril 1940. L'encre de sa nomination au grade d'officier de liaison de 3<sup>e</sup> classe, sous la plume du général Koenig, est à peine sèche. Il est à la veille de retrouver la France. Il quittera demain son appartement de Kensington pour prendre ses fonctions à la Mission Militaire de Liaison administrative. Promu le 6 juillet 1944, il doit quitter le Royaume-Uni le lendemain.

Le temps est radieux, la campagne anglaise n'a jamais été si belle et, même si la bataille fait rage en Normandie depuis un mois, les prémices de la victoire prochaine sont visibles. Le flot des convois a envahi les routes du Sud, les divisions alliées partent s'aligner face à la Wehrmacht bientôt aux abois. On sent qu'une énorme machine de guerre est en route. L'Angleterre est comme grosse d'un fantastique arroi guerrier qu'elle déverse sur le continent en un sauvage accouchement.

Louis de Cabrol a tout lieu d'être satisfait. A trente-deux ans, il a déjà dix années de brillants services et deux références prestigieuses derrière lui : Saumur et l'Ecole des Cadets. Il a l'expérience du combat, l'estime de ses pairs et la perspective d'une carrière militaire plus qu'honorable. Que demander d'autre après quatre ans d'une existence somme toute pas trop désagréable ?

Et pourtant ! Se doute-t-il que sa vie est en passe de basculer inexorablement ? Certainement pas.

Après avoir effectué diverses missions au cours de l'avance alliée jusqu'à la Seine, on le retrouve à Paris au mois de septembre comme officier de liaison auprès des forces britanniques. Il tombe malade à cette époque, comme on l'a vu. Son affectation à la MMLA ne lui plaît au premier abord qu'à moitié et il tente sans succès d'intégrer une unité combattante.

Le mois de février lui apporte deux grandes satisfactions. La naissance de son fils est certainement une grande joie : Richard, Louis, que l'on connaîtra plus tard sous le nom de Jean-Louis, vient au monde le 22 février. Son père, nommé chef de la Mission Militaire auprès de la 2<sup>e</sup> Armée Britannique deux jours auparavant, a ainsi tout à la fois le plaisir dé, recevoir une affectation dans la zone des combats et d'avoir un héritier.

Le voici bientôt immergé dans L'ambiance bien particulière des unités anglaises où il se sent complètement à l'aise.

La seconde Armée est engagée dans la bataille de la Ruhr depuis le 8 février. Elle tente d'atteindre le Rhin au moment où Cabrol la rejoint. Le mess du général Dempsey retentit encore de la querelle qui vient d'opposer Bradley à Montgomery. Le premier voulait récupérer la 9<sup>e</sup> Armée US, restée sous les ordres du second depuis l'affaire des Ardennes. La volonté d'en finir avec les Allemands en réunissant quatre armées américaines sous son autorité, se cachait derrière ce souhait. Les Britanniques et les Français auraient donc été relégués sur les ailes dans un rôle secondaire. Ce projet qui prévoyait une attaque à travers le terrain le plus difficile du front, avait été combattu par Montgomery et rejeté par Eisenhower.

La campagne du Palatinat est pratiquement achevée alors que Patton conquiert à son tour une seconde tête de pont au-delà du Rhin le 22 mars : un mois après l'arrivée de Cabrol. Les Français en feront autant une semaine plus tard.

On ne peut plus parler de front continu en Allemagne au début du mois d'avril. Les grandes unités du Reich autrefois triomphant sont définitivement morcelées. Les Alliés sont maintenant confrontés à une succession de points d'appuis désespérément défendus. Ces défenses sont écrasées en quelques jours, voire en quelques heures.

Des prisonniers français, conscients de la déliquescence de l'appareil administratif et policier ennemi, n'attendent pas l'arrivée des alliés pour agir. Débordant sans peine les vieux *felwebels* préposés à leur garde, ils s'ouvrent les portes des camps. Les premiers moments de joie passés, ils réalisent qu'ils ne sont guère plus avancés. Que faire ? Attendre les Alliés sur place et vivre d'ici là sur le pays ? Entreprendre de gagner les lignes ennemies au prix de dangers inconnus mais bien réels ? Bon nombre optent pour la seconde solution.

Les éléments avancés d'une division anglaise rencontrent l'un de ces groupes. Ils les encouragent mais ne peuvent s'attarder. Ils ne sont pas équipés pour les aider, le mieux est de rendre compte. Le message parvient à l'arrière le 7 avril :

- *Frenchmen did you say ? Very well, call major Cabrol. That's his job.*
- *All right ! Give me a jeep and a driver. I'll go and meet them.*
- *Take Major X. with you. G2 might be interested in what they have to say. You never know.*
- *Fair enough. Lets go !*

Les éléments de reconnaissance britanniques ont malheureusement laissé ça et là des groupes d'Allemands résolus, voir fanatiques, chargés de la

défense de Wissen et fermement décidés à livrer un dernier baroud *für der Führer*. Ils ont prudemment laissé passer les premiers engins anglais dans l'espoir d'un gibier plus conséquent. Le temps passe : rien ne vient. Le tube du panzerfaust dépasse à peine de la broussaille qui borde le fossé où le tireur s'est allongé. Un véhicule léger débouche soudain : trois hommes sont à bord. Un officier est debout à côté du chauffeur, agrippé au pare-brise pour mieux surveiller la route. L'autre est assis derrière. Ce n'est pas un char ! tant pis, ces *dummkopff* feront l'affaire.

- Wh0000sh ! Blamm ! L'Allemand et son chargeur n'attendent pas la suite et s'enfuient aussitôt.

L'obus, venu de la gauche, a frappé la carrosserie derrière le conducteur. L'officier anglais et ce dernier ont été tués sur le coup. Louis de Chabrol a été projeté de la jeep qui s'est renversée. Il gît sans connaissance au bord de la route.

Il ouvre les yeux au bout de quelques instants, complètement abasourdi, sans perception réelle de son état. Il se passe la main sur la figure comme pour chasser le voile noir qui semble l'entourer. Il ramène sa main pleine de sang. Le bas de son corps est inerte : il ne sent rien, ne peut bouger et perd de nouveau connaissance.

Une douleur insistante au côté le réveille de nouveau et, se redressant péniblement sur un coude, réalise qu'il doit avoir les côtes cassées. Il tente de se lever mais ses jambes refusent tout service. Il les regarde et s'étonne sans comprendre de l'angle que l'une d'entre-elles fait avec son corps. Du sang ! Il y a du sang partout et Cabrol réalise dans un sursaut qu'il va mourir là s'il ne fait quelque chose. Il réussit tant bien que mal à se faire lui-même deux garrots avant de s'évanouir de nouveau sous l'emprise de l'atroce douleur qui l'envahit peu à peu.

Il ne se réveille guère qu'au sortir de sa première opération. Le bas de ses jambes, déchiqueté par la volée d'éclats qui a tué ses deux compagnons, n'était plus que plaies irréparables. Il a été nécessaire de l'amputer des deux côtés.

D'autres se laisseraient envahir par le désespoir et l'angoisse d'une vie gâchée par le mauvais sort. Pas lui : sa première pensée est caractéristique :

- Je remonterai à cheval, se dit-il.

C'est là le premier pas d'un extraordinaire rétablissement physique et surtout moral. Cela va lui prendre des mois. Peu lui importe d'apprendre que l'explosion lui a de surcroît crevé un tympan. Cela se répare, lui dit-on.

- Est-ce que je pourrai remarquer ?

Bien sûr ! Mais vous n'en êtes pas encore là. Je ne vous cacherai pas qu'il va malheureusement falloir que vous subissiez encore plusieurs interventions avant que l'on puisse vous appareiller.

- Ce sera long ?

- Probablement. Cela dépendra de l'habileté des chirurgiens et de votre propre résistance. Nous regrettons de ne pouvoir vous garder ici. Nous ne sommes pas équipés. Vous partez demain pour l'hôpital américain N°1 à Orly. On fera le point là bas.

Louis de Cabrol entame une période de son existence qui lui laissera un souvenir atroce. Arrivé vers le 15 juin en région parisienne, il est opéré plus de douze fois avant que l'on soit en mesure de l'appareiller. Il faut à chaque reprise attendre une douloureuse cicatrisation chaque fois plus problématique pour ensuite faire un essai d'appui. Une infirmière débutante lui verse un beau jour par erreur de l'alcool dans l'oreille blessée. L'abominable souffrance qui résulte de cette distraction retarde sa convalescence. Il supporte ces épreuves avec bonne humeur et son cousin A. de Lassence ne le trouvera aucunement déprimé lors de ses visites. Son étonnant courage pèsera lourd dans son rétablissement final.

Sur le plan administratif, il est d'abord affecté au département Central pour les Territoires Occupés au début du mois de juillet. Il est ensuite proposé au maintien en activité au début d'octobre - le temps, sans doute, de guérir - pour être en définitive démobilisé et rayé des cadres avec réforme à cent pour cent et deuxième degré, en décembre 1945.

La Légion d'Honneur et sa nomination au grade de capitaine à titre définitif sont les manifestations de la reconnaissance publique. Ce sont là de maigres consolations dans un univers de souffrances.

Il ne se contente pourtant pas de subir. Il demande et obtient l'autorisation de gagner l'Angleterre où on lui trouve un point de chute comme délégué auprès de la Société des Amis des Volontaires Français. Il ferme ainsi la boucle ouverte cinq ans auparavant. C'est l'époque à laquelle la profonde rupture qui semble s'être produite entre son épouse et lui s'achève en séparation définitive.

Cabrol entre à l'hôpital de Roehampton, près de Richmond en Grande-Bretagne, sur les conseils de ses amis, après plus de quatre mois de traitements et de chirurgie. Spécialisé dans la traumatologie et la rééducation fonctionnelle, cet établissement est universellement connu.

Son nouveau pensionnaire apprend courageusement au fil des semaines à maîtriser ses prothèses. Ce n'est pas encore l'âge des plastics, légers et résistants, qui seront utilisés plus tard. C'est encore celui de l'aluminium et du cuir, lourds et peu performants. Les débuts sont particulièrement pénibles :

les tissus, à peine cicatrisés, sont encore fragiles et la sensibilité des névrômes reste vive. Cabrol ressort épuisé des premiers essais de marche malgré la sollicitude de ses infirmières et des praticiens qui l'entourent. Il a perdu tout équilibre autonome et les muscles de ses jambes doivent apprendre à compenser les mouvements que ses mollets ne peuvent plus accomplir.

Plus pénibles encore sont ces douleurs fantômes, ressenties dans les membres disparus. Il a parfois l'impression qu'on lui marche brutalement sur les pieds qu'il n'a plus ou qu'une forte entorse lui torture les chevilles disparues. Malgré tout, serrant les dents, il fait face. Faisant preuve d'une volonté de fer au cours de tentatives quotidiennement renouvelées qui le laissent sans souffle, épuisé, la sueur au front. Il franchit tous les obstacles d'une très pénible rééducation. Mais aussi, quel sentiment de triomphe ne ressent-il pas le jour où il franchit, cannes en main le seuil du vestibule pour déboucher dans la pleine lumière du parc ?

Il a fait la conquête de tous et d'une reporter du Monde Illustré<sup>119</sup> en particulier. Celle-ci, venue faire une enquête à Roehampton, converse avec Cabrol :

- Je n'aime pas beaucoup que l'on parle de moi, dit-il. Pourtant, je dois vous raconter ce qui m'est arrivé, parce que d'autres mutilés, à mon exemple, reprendront courage. D'autres mutilés qui apprendront que, pour eux aussi, la vie peut n'avoir pas changé. Voici les dates : le 1<sup>er</sup> juillet, j'arrive à Roehampton. Le troisième jour je marche sur mes pilons avec deux cannes ; le cinquième jour, sans canne. Le trente-septième jour, j'entre en possession de mes jambes articulées.

- Le surlendemain de ce jour, rapporte la journaliste, j'ai aperçu la haute silhouette du commandant de Cabrol sous la grille de l'hôpital. En passant, il me dit :

- Je vais déjeuner en ville. Mercredi, je reprends l'avion pour la France. Dans quelques jours je monterai à cheval.

La guerre s'est achevée entre temps et la France tourne désormais son énergie vers la reconstruction. Elle n'oublie pas ceux que le conflit a laissés au bord de la route. Des filières d'intégration se sont ouvertes pour ceux de ses soldats qui ne peuvent ou ne veulent pas poursuivre une carrière militaire. Les Affaires Étrangères paraissent mieux adaptées au cas de Cabrol que l'administration coloniale par exemple. Le cabinet du Général prend les choses en main : Gaston Palewski s'en ouvre à Georges Bidault le 5 novembre 1945 :

- Le commandant de Cabrol ayant rendu de grands services à la France Libre (...) trouver un emploi dans le cadre latéral des Affaires Étrangères. Il

---

<sup>119</sup> Voir note 722 à la fin du livre 7



## Chapitre 83 - 21 avril 1945. Authion

A son grand dépit, la 1<sup>ère</sup> DFL été rappelée au moment où elle allait avoir l'immense satisfaction morale de pénétrer en Allemagne et de solder ainsi la dette contractée en juin 1940. Mais la France se doit d'achever elle-même la reconquête de l'intégralité de son territoire.

Le Général veut que la nation retrouve sa place aux yeux du monde et ces derniers combats y contribueront comme ceux des poches de l'Atlantique. Il s'agit, sept mois après la libération de Paris, de chasser l'ennemi des dernières parcelles du territoire national encore entre ses mains. Ch. De Gaulle souhaite également s'assurer des gages territoriaux afin d'obtenir une rectification de frontière à notre profit : opération qui est au demeurant souhaitée par la population locale.

Le Général s'adresse à ses chefs de corps la veille de l'opération et leur dit :

- Chaque succès militaire nous donne des moyens de plus dans les négociations.

Ce ne sont malheureusement pas les Italiens que nous allons trouver en face de nous, pensent certains. Il aurait été agréable de leur remémorer leur trahison de juin 1940 à coups de canon.

Les troupes américaines du secteur n'ont fait que contenir les Allemands depuis le débarquement du 15 août. Ceux-ci sont installés sur les cimes et les bombardements aériens restent sans conséquence d'ordre militaire. Eisenhower a besoin de ses hommes en France et en Allemagne et ne songe pas une seconde à conquérir un objectif de haute montagne aussi secondaire à ses yeux.

La vie est devenue très précaire dans la région de Sospel depuis le mois de septembre. La vallée est occupée par l'ennemi qui contrôle ainsi les voies d'accès menant à ses positions. Réquisitions, arrestations, combats contre les maquis, très violents tirs d'artillerie alliés et incendies récurrents sont le lot quotidien des sospellois.

Il faut attendre le 31 octobre pour voir les GI libérer enfin Sospel. C'est au tour de l'adversaire de bombarder la ville qui n'en peut mais. Elle ne compte plus que mille habitants à la fin de l'année.

Le signal de la reconquête finale est donné le 8 avril par deux commandos parachutistes. L'un est français et l'autre britannique. Ils sont chargés de mener des actions de guérilla sur les arrières de l'ennemi.

L'ultime bataille de libération du territoire national s'articule en trois opérations. La première vise la Tarentaise : elle est menée du 23 mars au 10 avril par les 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA. La seconde se déroule en Maurienne du 5 au

12 avril, les 11<sup>e</sup> 15<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> BCA en sont chargés ainsi que le 6<sup>e</sup> BCA que nous retrouvons donc ici cinq ans après les combats de Norvège d'avril 1940.

La dernière action d'ensemble est confiée à la DFL bien qu'elle soit loin d'être une unité de montagne. C'est en effet une opération de ce type dont il s'agit. Aux difficultés habituelles du combat, s'ajoutent la nature du terrain avec ses fortes dénivelées, ses éboulis de pierres instables, l'absence totale de couverts, les brutales coupures de profonds ravins et, bien sûr, l'altitude. En cas de succès, ce dont personne ne doute, la division pourra l'exploiter en direction du col de Tende et de l'Italie de Turin.

Les Allemands ont eu tout le temps d'aménager les anciennes fortifications françaises que les Italiens avaient retournées à leur profit. Le Sud du massif de l'Authion - objectif de la division - est donc battu par des feux puissants et truffé de champs de mines et de pièges.

La DFL n'est ni entraînée ni équipée pour le combat en montagne. Les semelles lisses des brodequins américains par exemple, n'offrent aucune prise aux rochers glissants et il faut prévoir de nombreuses chutes. Il lui faudra réaliser des prouesses pour hisser son armement lourd et appuyer ses fantassins.

L'Authion est un ensemble de sommets dont certains dépassent les deux mille mètres. Il domine de mille cinq cents mètres les vallées du Cairois, de la Roya et de la Bevera. Son sommet est couronné de plusieurs ouvrages fortifiés plus ou moins modernes. Les principaux : Millefourche, La Forca et Plan-Caval avaient brisé de leurs feux toutes les tentatives italiennes de juin 1940. Les Allemands et plus particulièrement leur 34<sup>e</sup> DI s'y sont solidement installés depuis un bon moment.

Le plan général prévoit une attaque frontale et un débordement, encadrés de deux actions secondaires. L'effort principal est confié au BIMP et au BM 11. Ces bataillons sont restés en réserve pendant l'opération contre Colmar. C'est leur tour. Ils sont chargés de conquérir le fort de La Forca, puis celui de Mille Fourches pour s'emparer enfin de la croupe de Cabanes-Vieilles.

L'attaque directe contre le fort de La Forca revient à la 1<sup>ère</sup> Cie du capitaine Picard. Sa première section est normalement commandée par le lieutenant Salvat, mais celui-ci vient de bénéficier d'une permission pour se marier. Le commandant Magendie a promis de le rappeler si une opération était décidée mais n'a pas jugé utile de le faire. Jacques Duchêne est en effet disponible et prend le commandement de la section à sa place.

L'objectif de la compagnie est particulièrement coriace. La prise du fort lui-même est conditionnée par la conquête de deux d'ouvrages disposés en barrage à la racine de l'éperon à l'extrémité duquel se dresse le fort principal. Il semble qu'aucun boyau ne les relie. Une cinquantaine de mètres les sépare.

De la cime de Tueis qui marque la base de départ, Picard et ses officiers aperçoivent les deux ouvrages essentiels à mille cinq cents mètres de leur observatoire. Observant les fortes grilles qui ferment la porte du fort, les officiers se demandent au passage comment on parviendra à en faire sauter les barreaux de trois centimètres de diamètre tout en combattant.

Le détachement d'assaut comprendra deux sections. La Deux de Jean Bellec ouvrira la marche et coiffera l'ouvrage le plus proche. La Une de Jacques Duchêne passera ensuite en tête et s'emparera du second objectif. Elles vont attaquer de bas en haut, dans un terrain complètement découvert.

La Trois du lieutenant Atal et la section lourde de l'aspirant Dupuy - un athlète à la peau sombre - sont en second échelon avec le capitaine Picard. Ils aborderont l'objectif par un autre cheminement que le détachement d'assaut.

La route qui mène à La Forca serpente à droite de la ligne de crête qui, de Tueis, mène à l'objectif. Il n'est donc pas question de l'emprunter : cela reviendrait à mener l'assaut final contre une pente infranchissable de l'ordre de quarante-cinq degrés. Bellec et Duchêne marcheront par conséquent en contrebas et à gauche de cette ligne de crête

Le BIMP se glisse dans la vallée de la Bevera, mille mètres en contrebas des cimes de l'Authion, le 9 avril 1945. La 1<sup>ère</sup> compagnie bivouaque inconfortablement à mille sept cents mètres d'altitude et à près de six kilomètres de son objectif du lendemain. La nuit est froide, la neige tombait encore sur les sommets il y a quelques jours.

Réveillés avant l'aube, les hommes parcourent près de quatre kilomètres à flanc de montagne pour parvenir près de la cime de Tueis vers 07.30h. Le soleil se lève derrière les montagnes et annonce une belle journée de printemps.

Les marsouins aperçoivent le terrain qui les attend. Le panorama est aussi grandiose qu'aride et cahoteux. On aperçoit la masse impressionnante des ouvrages fortifiés sur la ligne de crête. Elle surplombe un vaste glacis parsemé de rocs à demi enterrés et de plaques d'herbe jaunies par l'hiver. Des amas de gneiss blanc mettent çà et là une tache plus claire. C'est un désolant et sinistre spectacle.

La marche du détachement d'assaut à travers les éboulis et la pierraille est encore plus pénible que prévu. Les semelles dérapent sur la roche humide, c'est merveille qu'il n'y ait jusqu'ici aucune jambe cassée. Picard et les deux autres sections suivent un sentier muletier.

Les hommes sont en treillis vert et portent cartouchières, bilons, armement individuel, grenades et FM. Ils n'ont emporté ni sacs, ni musettes.

L'aviation française bombarde les sommets tenus par l'ennemi à 07.45h. Elle est bientôt relayée par les 105 et les 155 du 1<sup>er</sup> RA. Les obus labourent les pentes, endommagent quelque peu l'extérieur des forts et cherchent les emplacements de tir repérés par les photos aériennes.

La compagnie Picard débouche à 09.30h, protégée par les 75 PAK et les mitrailleuses de la CA du capitaine Constant Roudaut. Les soldats Jean Pierre Noyer et Albert Balland observent la scène tout en servant leur arme. Ils cherchent à masquer les embrasures des ouvrages ennemis

La compagnie d'attaque a plus de mille cinq cents mètres à parcourir. La première partie du trajet se fait sans incidents, les nombreuses chutes mises à part. La plupart des hommes doivent s'aider de la main pour ne pas tomber. On perd quelques instants pour récupérer un tube de mortier qui a dévalé la pente. Le silence de l'ennemi n'est que tactique. Il dispose d'un avantage écrasant et peut se permettre d'attendre. Les hommes de la Deux approchent de la première casemate. Un feu meurtrier s'abat sur eux au dernier instant.

Jean Bellec est blessé par une balle de mitrailleuse en arrivant au piton 2068, son objectif. Des armes lourdes, disposées sur la crête de l'Orthigea, plus loin au Nord-Ouest, prennent la compagnie en écharpe et provoquent de nombreuses pertes. La moitié de l'effectif de la Deux est rapidement hors de combat. Le soldat de 1<sup>ère</sup> classe Joseph Carbonnel se précipite auprès de son chef de section. Il lui prodigue les premiers soins avant de reprendre sa marche en avant.

Conformément au plan et sans marquer d'arrêt, Jacques, le sergent Huber, son adjoint, et leurs hommes dépassent les débris de la section Bellec et foncent autant que le terrain le permet. Soumis aux mêmes feux, ils perdent également beaucoup de monde en franchissant les trois cent cinquante mètres qui séparent leur objectif de celui de Bellec.

Ils s'approchent de la seconde casemate et réussissent à chasser l'ennemi d'un élément de tranchée avancée en détruisant l'arme automatique qu'il abritait. Momentanément arrêté, Duchêne n'a plus que quelques hommes avec lui, le caporal-chef Pecro en particulier. Il est alors rejoint par Carbonnel et son camarade Lavergne avec qui, d'un autre bond, il gagne un trou d'obus à quelque vingt mètres de son objectif.

D'aussi près, on discerne bien la coupole fixe en acier à l'abri de laquelle, une, voire deux armes automatiques battent le terrain devant elles. Une tranchée reliant plusieurs emplacements de combat longe le flanc sud de la crête. Pendant que Jacques et ses hommes observent le dispositif ennemi, les mitrailleuses lourdes de l'Orthigea continuent à fouiller le terrain pour les empêcher de progresser.

Duchêne réussit, à joindre le capitaine Picard avec son *talky-walky* malgré le vacarme assourdissant des obus et des rafales de balles qui les cherchent.

Un tir de mortiers est prévu pour faire baisser la tête des défenseurs et se reportera en avant à 10.05. Jacques Duchêne se dresse à l'instant prévu, entraînant les quelques hommes restants, quand une balle vient le faucher. Un soldat est atteint dans le dos, un autre est choqué par l'explosion d'une grenade. Le jeune chef de section, touché à l'abdomen et incapable de bouger, a encore l'énergie d'encourager ses hommes à s'accrocher au terrain. Il refuse de se faire évacuer et leur dit très simplement :

- Faites votre boulot  
Il meurt peu après.<sup>120</sup>

Sa citation pour la Légion d'Honneur dira en dernier hommage :

*"(...) D'un calme et d'un courage admirable au feu (...) A la tête de sa section, est monté à l'assaut entraînant ses hommes dans son magnifique élan (...)"*

Ainsi disparaît un bon compagnon ; c'est le quatrième officier issu de la promotion « Libération » qui tombe dans l'un des ultimes combats de la libération de la France.

\*

Une autre tragédie va se nouer à quelques jours de là. Le BMNA n'a pas fini d'égrener ses morts au fil des combats menés depuis si longtemps.

La 4<sup>e</sup> Cie avait perdu son chef, le capitaine Naudet, grièvement blessé devant Gemeinmark au cours de la bataille pour la reconquête de Colmar. - Jean Fèvre l'avait immédiatement remplacé. Il avait aussitôt commandé une brillante attaque sur la maison forestière de Gemeinmark avec l'aide de deux chasseurs de chars. L'affaire, rondement menée, avait rapporté cinquante prisonniers.

Jean avait été de nouveau sollicité le lendemain pour l'attaque des bois de Speck et d'Ohnenheim. Il ne s'agissait plus de progresser sous bois mais en terrain complètement découvert, sans aucun abri ni défilement.

Les hommes se détachaient parfaitement sur le fond neigeux du paysage et constituaient ainsi d'excellentes cibles. La Quatre et la Deux, de nouveau en tête, avaient été assez vite contraintes de se replier sur leur base de départ. Il avait, pour cela, fallu traverser de nouveau la rivière dans l'eau glacée en transportant les blessés. Jean garde un souvenir cruel de ces dernières opérations d'Alsace. Il avait de nouveau mené une dure attaque le lendemain et son ami Maraggi avait été blessé.

Ces brillantes actions lui avaient valu une troisième et particulièrement brillante citation, Fait exceptionnel, il avait été nommé une seconde fois dans l'ordre de la Légion d'Honneur :

---

<sup>120</sup> Voir note 723 en fin du livre 7

*" Jeune officier d'un grand courage et d'une haute valeur (...) son capitaine ayant été blessé, a pris résolument le commandement de la compagnie, l'entraînant deux heures plus tard à l'assaut du bois du Cactus, disloquant un ennemi- puissant et retranché, prenant cinq casemates et faisant cinquante-deux prisonniers, dont un chef de bataillon. (...) Lors de l'attaque du bois d'Ohnenheim, dirigeait avec le plus grand sang-froid l'attaque de son unité, malgré les réactions violentes de l'ennemi, il atteignait son objectif en s'emparant de prisonniers et d'un important matériel. "*

C'est donc un commandant de compagnie déjà aguerri qui, au soir du 12 avril, apprend que la 4<sup>e</sup> Brigade a conquis l'Authion. L'exploitation peut commencer. Elle se fait lentement, difficilement, au pas des mulets, à travers une montagne où tous les ouvrages de franchissement sont détruits. Elle s'accomplit face à des Allemands dont la nation achève de s'effondrer mais qui n'ont en rien abandonné la partie.

Il faut se battre de piton en piton et une patrouille du BMNA, effectuant une reconnaissance offensive vers le village de Piena le 16 avril, se fait sérieusement contrer par une forte résistance. Fèvre perd sept tirailleurs blessés et restés entre les mains ennemies. Il entend, révolté, les Allemands qui les achèvent à la mitrailleuse.

Il n'est donc pas question d'en rester là. Jean Fèvre monte un coup de main sur Piena et s'empare de la gare du village. L'ennemi n'a cependant pas entièrement décroché. La gare est située près de la rivière, au pied d'une falaise impressionnante d'environ deux cents mètres de haut. Au sommet, Piena-Alta est toujours tenu par l'adversaire.

Le caporal Georges Ravoire a installé sa mitrailleuse dans le grenier de la gare : quelques tuiles à enlever et la voici en batterie. Il ne se passe rien jusqu'au 21 avril quand un tirailleur, son tour de garde achevé, descend sur le quai pour fumer une cigarette. Il s'accoude sans méfiance à un chariot sous la verrière. Un claquement sec, l'écho d'un coup de feu sur la falaise, un tireur d'élite installé à Piena-Alta vient de le toucher.

Jean Fèvre a entendu : il vient aux nouvelles, mais le malheureux tirailleur est mort. Jean repart sur la voie sans aucunement se hâter, comme s'il méprisait le danger pourtant bien réel. Le sens de ses responsabilités est tel qu'il néglige encore une fois ce qui pourrait entraver sa tâche. Les effets du feu lui paraissent plus que jamais secondaires. Mais c'est une fois de trop. Sa tenue le désigne : un blouson de cuir, une canne et cette démarche mesurée contrastant avec les galopades des hommes quand ils se sentent à découvert. Il n'a pas fait trente mètres quand Ravoire le voit s'effondrer. Il se précipite. C'est terminé : Jean a été atteint à la tête, il n'y a plus rien à faire.<sup>121</sup>

---

<sup>121</sup> Voir note 724 en fin du livre 7

Le dernier officier de la DFL tué au combat est le cinquième Cadet de la « Libération » à donner sa vie. Il y avait bien longtemps qu'il en avait, lui aussi, fait don.

Le général de Gaulle le reconnaîtra comme Compagnon.



Jean Fèvre



Jacques Lemarinel  
Né le 5 juin 1923  
MPLF le 19 juin 1944 à Fonte Vitriana  
Compagnon de la Libération



Louis de Cabrol à Roehampton en 1945

## Chapitre 84 - 7 octobre 1945. Lettre au Général

Le cauchemar s'achève sous le soleil du mois de mai les Allemands ont enfin capitulé. Les volontaires de juin 1940 et leurs camarades peuvent rentrer chez eux après cinq ans d'exil, de doutes, de souffrances et, pour finir, de fierté silencieuse. La République réaffirmée honore justement les plus prestigieux d'entre eux alors que leur chemin, semé de tombes amies, mène leurs pas vers des foyers autrefois bouleversés.

André Beaudouin retrouve le pavé parisien débarrassé des pesantes bottes ennemies, mais il n'a pas le sentiment d'avoir achevé sa tâche. Le 10 mai, le conflit à peine terminé en Europe, il s'est porté volontaire pour l'Extrême-Orient. La 1<sup>ère</sup> Armée US entreprenait alors son long périple vers le Pacifique et les Japonais.

La réponse ayant tardé à venir, le colonel Rotival l'avait chargé d'une mission auprès de la 9<sup>e</sup> Armée US. La situation y était assez difficile aux dires du colonel. Tout était rentré dans l'ordre après un mois et la 9<sup>e</sup> avait quitté l'Allemagne à son tour. Depuis la mi-juin, Beaudouin, nommé adjoint du colonel Rotival, avait pu prendre les choses un peu plus tranquillement en attendant que sa demande reçoive une suite. Celle-ci lui était parvenue fin juillet et il avait regagné Paris d'où il ne devait partir qu'à la fin du mois de novembre.<sup>122</sup>

Paris est en effet sous le soleil et Beaudouin profite de ce répit bienvenu pour renouer le fil des amitiés rompues par les opérations, pour faire le point sur sa propre existence, envisager l'avenir et penser aux autres. Il rencontre plusieurs vieux amis et reçoit la visite de quelques-uns de ses anciens subordonnés de Ribbesford.

Anne Crawshay va bien et poursuit son œuvre en faveur des Français : ils sont encore assez nombreux dans les hôpitaux britanniques. Les Anglais retroussent leurs manches et entreprennent de reconstruire leurs villes dévastées. Churchill a été écarté du jeu politique et médite sur l'ingratitude humaine.

Cabrol est définitivement hors de danger, Lajudie également. Leur ancien chef leur a demandé

" (...) D'agir de concert pour créer un groupement des anciens élèves, afin que l'esprit qui les animait et la camaraderie qui les unissait ne se dissolvent pas : ensuite pour obtenir que leurs droits acquis, en particulier celui d'être admis dans l'armée comme officiers d'active, ne soient ni ignorés, ni contestés (...)"

---

<sup>122</sup> Voir note 725 en fin du livre 7

La santé de Lise Brandin n'a pas résisté aux dures conditions de vie qui prévalaient dans les zones fraîchement libérées après le débarquement. Elle avait assumé la responsabilité du Centre d'Accueil du Collège de Bayeux pendant de longues semaines. Cela avait été le règne de l'improvisation, de la compassion et de la charité les plus admirables. Elle avait ensuite poursuivi sa lourde tâche pendant l'automne et le rude hiver qui avait suivi, mais, finalement épuisée, avait regagné Paris le 15 janvier 1945.

La vie n'avait pas toujours été facile pour ces jeunes femmes. Les conditions d'hygiène et de confort qu'elles assumaient sans plaintes étaient très précaires, elles manquaient souvent d'eau en particulier. Cela ne les empêchait pas d'exercer leur imagination. Une fois installées au Mans, par exemple, elles avaient improvisé des fours à pain pour pallier la pénurie ambiante. Fabriqués à l'aide de fûts et de tôles récupérées, ces engins fonctionnaient à l'aide d'huile de vidange. Mais où en trouver ?

- Corta, tu mets ton uniforme N°1, ta plus belle cravate, ton meilleur sourire et tu vas trouver le colonel américain...

- Ils ont été très coopérants, notera Lyliane longtemps après.

André Beaudouin a également des nouvelles de Louis Chadrin. Un ami commun lui a raconté ses récentes aventures.

- En vous quittant, il a été affecté à la compagnie de QG N°31 en formation : autrement dit l'état-major du général Koenig. Nommé adjudant-chef, il a pris la responsabilité du parc automobile.

- J'avais cru comprendre qu'il avait été nommé sous-lieutenant, interroge Beaudouin ?

- Vous avez raison, je crois qu'il l'a été à titre temporaire peu après le débarquement. Il est arrivé en France le 6 juin avec une unité canadienne de chars. Il m'a raconté sa stupeur devant ce formidable déploiement de forces. Il a été également très frappé par les innombrables ballons captifs au-dessus des navires.-.

- Il n'a pas dû avoir grand-chose à faire pendant les premières semaines, je suppose ?

- Non, tout le monde attendait que le front avance. Il ne m'a raconté que deux anecdotes sur cette période. Comme il avait reçu la dotation anglaise, complète avec lit de camp, baignoire pliante etc. il n'avait rien eu de plus pressé que d'en faire cadeau à son ordonnance : son « tampon » comme il disait. Cela lui avait permis de reprendre la bonne vieille habitude de coucher par terre.

Il avait aussi rêvé d'embrasser la première Française rencontrée. Il l'a trouvée à Bayeux mais la fille, déjà blasée, lui avait demandé :

- T'as des sèches ?

- Non je ne fume pas, avait répondu Chadrin.

Vous pensez si ce dialogue prosaïque l'avait refroidi.

- Cela se comprend, remarque Beaudouin.

- C'est à Bayeux que le second échelon du QG 31 s'était installé au moment où Koenig a été nommé gouverneur de Paris. Chadrin avait fait le voyage dans la Buick du général, conduite par le caporal-chef Barbaud.

- La même que nous avons aperçu à Ribbesford ?

- Exactement. Elle avait fait grand effet sur les passants qui l'ont vue s'arrêter devant l'Arc de Triomphe à l'arrivée de Chadrin et Barbaud à Paris.

- Ils ont cherché à voir leurs femmes je suppose ? demande Beaudouin.

- Oui, mais elles étaient toutes deux absentes. Le QG s'est installé aux Invalides qui venaient tout juste d'être évacués par les Fritz. Chadrin, prudent, a tout fait déblayer, mais en prenant garde aux pièges que les Frisés auraient pu y laisser. Grenades dégroupillées sous les paillasses, par exemple, voire au bout des tirettes de chasses d'eau.

- On en a trouvé ?

- Non, ils avaient déguerpi trop vite. Chadrin a ensuite fait approuver par Koenig un plan général de liaison autour de Paris. Ce petit malin s'était arrangé au passage avec les Britanniques pour constituer une forte réserve d'essence : ils avaient été très chics, disait-il. Il dirigeait un parc important : dix-sept sous-officiers, cent quatre-vingts hommes de troupe et quatre-vingts véhicules étaient sous sa responsabilité. Sans compter les engins qu'ils ont récupérés dans Paris. Il avait fallu improviser un atelier de réparation et de dépannage à partir de rien ou à peu près. Son service tournait sans anicroches au bout de deux mois avec l'aide d'une secrétaire et de son copain Michel André.

- Je reconnais bien là son efficacité habituelle, remarque Beaudouin, mais je suis surpris qu'il n'ait jamais eu de pépin.

- Il y en a eu un : le marché noir. Les pneus, l'essence, les bons de transport, les sauf-conduits de circulation auraient valu de l'or s'il l'avait voulu. Il avait d'ailleurs sa méthode pour contrôler tout cela : il n'avait pas été deuxième classe pour rien et connaissait les ficelles et les « coupures » selon son expression.

- Racontez-moi cela.

- Il avait décidé de passer une inspection de nuit. Il avait commencé par le garage Surcouf qui leur servait de base. Le rapport du sous-officier de permanence, le registre de contrôle et le reste étaient parfaitement en ordre. Il avait ensuite inspecté le poste de garde : tout allait bien. Il avait dit bonsoir, avait repris sa voiture et s'en était allé tranquillement pour aller se garer sur le quai. Ayant pris soin d'enlever le rotor, il était retourné à pied au garage. Ah ! là ! là ! Je le cite car j'ai retenu ses expressions :

- C'était le cirque, une nuée de moineaux en m'apercevant. Plusieurs siphonnaient le réservoir de leur voiture, les filles dans les cabines des camions, les autres sortant le ravitaillement récupéré pendant les sorties de la journée. Dans un autre camion, un boucher de Bayeux, un réserviste, découpait son cochon, une pompe Japy, adossée au mur, témoignait des services rendus.

- Pas mal ! Qu'a-t-il fait ?

- Rien. Il a fait le tour sans dire un mot, aucune punition. Les gars étaient tellement subjugués que les trafics se sont définitivement arrêtés d'eux-mêmes.

- Chadrin a été démobilisé, je crois ?

- Oui, le général Koenig a été nommé à Baden-Baden et Louis a organisé le déplacement de tout son état-major. Arrivé là-bas, il a passé les consignes à un capitaine. Il a refait le plein de sa jeep vers 21.00h et s'est retrouvé aux Invalides le lendemain vers 06.00h. Trois heures plus tard, il était démobilisé.

Beaudouin a aussi rencontré Taravel par hasard. Il était en bonne forme et lui a donné des nouvelles de Lehrmann. Lui-même, affecté à l'état-major du I/RMT dès son arrivée, avait fait toute la campagne à la tête de la section de commandement de son bataillon. Nommé lieutenant depuis février, il avait suivi la 2<sup>e</sup> DB dans tous ses déplacements. Il a l'intention de se marier et attend actuellement une nouvelle affectation.

Lehrmann n'a pas été affecté à une unité combattante : il ne s'y attendait d'ailleurs pas. Il a débarqué dans les rangs de la compagnie de QG 31 en septembre et a travaillé à Paris. Récemment nommé sous-lieutenant, il est resté dans la capitale comme chef du détachement de liaison du CCFA quand Koenig est parti en zone d'occupation. Sa famille va bien, la jeune France fait des progrès tous les jours et va bientôt les poursuivre à Madagascar où son père doit partir. Ce dernier est loin de se sentir complètement guéri de sa blessure et craint que tous les éclats reçus n'aient pas été extraits.

André Beaudouin, de rencontres en récits des uns et des autres, voit la date de son propre départ approcher rapidement. Il ne veut cependant pas quitter la France sans rendre un ultime service et témoigner encore une fois de sa fidélité. La lettre qu'il adresse le 7 octobre au chef du Gouvernement Provisoire en est le meilleur exemple :

Mon Général,

"(...) Je crois pouvoir me permettre de vous exprimer toute ma gratitude pour le passé que vous nous avez permis et de vous présenter mes souhaits chaleureux pour le difficile avenir."

Puis, après avoir fait le point de sa situation personnelle et rendu compte de la mission qu'il a confiée à ses anciens adjoints au bénéfice de ses chers Cadets, il ajoute :

"Je vous serai infiniment reconnaissant de bien vouloir sanctionner de votre haute autorité, tout ce qui pourrait être entrepris en leur faveur."

Tout en s'intéressant ainsi aux aures, A. Beaudouin se va se préoccuper également de son propre avenir. La proposition du colonel Pichon n'a pas été retenue et, malgré l'appui de son ami Renouard, il ne semble pas qu'il ait quelque espoir d'appartenir jamais à l'armée active. Qu'à cela ne tienne, les dispositions légales lui permettent de postuler un poste aux Affaires Etrangères. Son curriculum est éloquent après tout. Il parle bien l'anglais, le persan et le patchou. Il est familiarisé avec la pensée et la civilisation islamiques. Il a laissé de très nombreux amis en Afghanistan et s'en est fait d'influents en Grande-Bretagne. Sa grande culture générale supplée aisément les diplômes qu'il n'a pas. Ses brillants succès professionnels enfin, militent en sa faveur.

Il effectue les démarches nécessaires et est intégré dans les cadres complémentaires du Quai en qualité de Secrétaire d'Orient de 2<sup>e</sup> classe (2<sup>e</sup> échelon). L'avenir est assuré, pour lui-même et pour sa mère, désormais complètement à sa charge.

Aussi est-ce le cœur plus léger qu'il peut s'embarquer un mois jour pour jour, après sa lettre au Général.

L'interminable parenthèse du meurtrier conflit européen se ferme. Elle s'achève sur la mort du soldat pour les uns, les perspectives du grand large pour les autres. Les cicatrices du corps et de l'âme seront, pour tous, longues à se refermer.



## NOTES DU LIVRE VII

### 701 - Structure de la 1<sup>ère</sup> D.F.L.

(Unités d'infanterie)

Commandant la 1<sup>ère</sup> D.F.L. : général BROSSET, puis général GARBAY

Chef d'E.M. : lieutenant-colonel SAINT-HILLIER, puis colonel de SAIRIGNE

1<sup>ère</sup> Brigade : colonel DELANGE

1<sup>er</sup> B.L.E. Commandant de SAIRIGNE

2<sup>e</sup> B.L.E. commandant MOREL, puis commandant SIMON

22<sup>e</sup> B.M.N.A. : commandant LEQUESNE puis commandant BERTRAND

2<sup>e</sup> Brigade colonel GARBAY, puis colonel GARDET

B.M. 4 : commandant FOUGERAI

B.M. 5: lieutenant-colonel GARDET, puis commandant BERTRAND, puis capitaine HAUTEFEUILLE.

B.M. 11 : commandant X.LANGLOIS, puis Capitaine BRISBARRE

3<sup>e</sup> Brigade : colonel RAYNAL, puis colonel DELANGE

B.I.M.P. commandant MAGNY, puis capitaine MAGENDIE

B.M. 21 commandant FOURNIER, puis capitaine OURSEL

B.M. 24 commandant SAMBRON, puis commandant COFFINIER

Au cours des opérations :

Novembre 1944 : le 22<sup>e</sup> B.M.N.A. passe à la 2<sup>e</sup> Brigade, le B.M. 11 passe à la 4<sup>e</sup> Brigade. Le 3<sup>e</sup> B.L.E. (capitaine LALANDE) est créé à la 1<sup>ère</sup> Brigade ?

Février 1945 : Le B.M. 11 passe à la 4<sup>e</sup> Brigade, le B.M. 24, disparu à Obenheim, est dissous, la 1<sup>ère</sup> Brigade devient la 13 D.B.L.E. (lieutenant-colonel de SAINT-HILLIER).

### 702 - BMNA.

Selon les auteurs, cette unité de la 1<sup>ère</sup> DFL est appelée soit BMNA, dénomination qui est retenue ici, soit BNA, pour Bataillon Nord Africain.

### 703 - Les circonstances de l'attaque du Garigliano.

Le futur maréchal Juin avait imposé que les 400 canons du corps expéditionnaire soient, au départ de l'attaque, utilisés au seul profit de la 2<sup>e</sup> DIM, chargée du coup de boutoir sur le mont Majo. Les divisions adjacentes ne devant récupérer leur artillerie qu'après la conquête de ce sommet.

La tête de pont des alliés était à craquer mais l'ennemi ne semblait pas s'en apercevoir et n'a ni attaqué en avançant le CEF, ni reculé, ce qui aurait obligé à monter une nouvelle opération. Il s'est contenté de lancer de multiples patrouilles et la consigne, du côté français, était de ne pas se laisser faire de prisonniers.

Le choix de l'heure de l'attaque a été dicté par le fait que les Britanniques, à droite du CEF, ne pouvaient franchir le Rapido que de nuit. La 2<sup>e</sup> DIM, par contre, devant attaquer à travers un terrain chaotique, avait au moins besoin de la clarté de la lune naissante. Celle-ci se levait à 23.00h.

### **704 - Général Pierre Bellec**

Pierre Bellec rallie la France Libre en juin 1940 pour aboutir en Syrie - postérieurement à la campagne - après l'opération de Dakar. Combattant de Bir Hakeim, il est en tête de la sortie du 11 juin 1942. Compagnon de la Libération. Blessé le 12 avril 1944 il est hospitalisé à l'hôpital de Pozzuoli près de Naples et voit un jour arriver Marlène Dietrich en personne, venue reconforter les blessés. Il commence à bavarder avec elle et cherche à la retenir en attendant que ses camarades se réveillent. Il met machinalement la main sur la cuisse de la célèbre actrice qui ne dit rien. Soudain, confus de cette familiarité, il veut retirer sa main :

- . Mais non ! Lieutenant, ne l'enlevez pas, lui dit-elle dans un français parfait.

### **705 - Jean Fèvre**

Jean Fèvre a été promu sous-lieutenant à la date du 25 décembre 1942, juste après avoir quitté l'Ecole des Cadets, comme en témoigne son Etat Signalétique et des Services. Il a, bien au contraire, été promu 9 mois après son accession au grade d'aspirant.

### **706 - Nancy a le torticolis**

« Gaby va se coucher dans l'herbe - Nancy a le torticolis », tels sont les messages de la B.B.C. lancés sur les ondes la veille du débarquement de Provence pour informer la Résistance du début de cette importante opération.

### **707 - Le capitaine Picard**

Pierre Georges Picard est issu de la promotion « Du Roi Alexandre 1<sup>er</sup> » (121<sup>e</sup> 1934-1936), il a par conséquent une trentaine d'années lors de la campagne de France de 1944-45.

### **708 . La Mission Militaire de Liaison Tactique**

Le général NOIRET, commandant des Forces Terrestres en Grande-Bretagne dispose, entre autres, de

Un Etat-major dirigé par le colonel JANIQUE et représentant l'état-major avancé de l'EMGG

Un corps d'officier de Liaison Tactique. L'organisation de ce corps est évidemment calquée sur celles des forces terrestres alliées.

### **709 - André Beaudouin et l'active.**

André Beaudouin a effectivement fait l'objet d'une proposition dans ce sens de la part du colonel commandant le camp de Camberley, le colonel Pichon. Voici la réponse du colonel Renouard, commandant les FTGB.

" J'ai reçu votre lettre dans laquelle vous m'exposez les avantages que trouverait l'Armée à la titularisation dans les cadres actifs du chef de bataillon de réserve Beaudouin.

Non seulement je pense comme vous sur ce point mais j'irai plus loin que vous si possible.

J'ai, en effet, été à même d'apprécier le Cdt Beaudouin alors qu'il commandait l'Ecole des Cadets de Ribbesford, placée elle-même sous mon commandement (FTGB) que j'ai exercé pendant un an et demi.

Il m'est arrivé souvent au cours de cette période de regretter que le Cdt Beaudouin n'appartint pas à l'armée active où sa présence me paraissait si souhaitable pour les raisons que vous exprimez vous-même d'une façon excellente.

Je n'avais pas pensé à ce moment, poser au Cdt Beaudouin la question que vous avez eu l'heureuse idée de lui poser.

Etant donnée la réponse qu'il vous a faite, j'estime qu'il devrait vous adresser une demande de titularisation. Il va sans dire qu'elle sera appuyée par moi de mon mieux et que cette correspondance sera jointe au dossier ainsi constitué.

Signé : Renouard. Londres le 29 août 1944 "

### **710 - Lise Brandin**

Lise Brandin, d'abord employée civile à l'Ecole des Cadets de Malvern, s'est plus tard engagée, avant le 23 mars 1944, dans le corps des Volontaires Françaises où elle portera le matricule 70511 (certaines sources indiquent le N° 75035). Nommée sous-lieutenant, sans doute après le

stage classique, elle figure parmi les 249 engagées antérieurement au 31 juillet de cette même année. Deux cents d'entre ces dernières seront intégrées à la MMLA. L. Brandin fait la campagne de France au sein de cette mission.

Le Centre d'Accueil de Bayeux sera fermé le 19 août 1944

" (...) afin d'éloigner de Bayeux une foule de réfugiés qui n'ont rien à y faire et parce que le collège est destiné à reprendre sa destination première très prochainement. "

Il n'a malheureusement pas été possible d'en savoir plus sur L. Brandin, faute de connaître sa date de naissance.

### **711 - Marianne D.**

Seconde fille d'un industriel français installé en Grande-Bretagne, Marianne D. est une proche cousine et amie de l'auteur qui a été reçu dans sa famille à son arrivée en Angleterre en juin 1940 avant de rejoindre le camp de Brynbach. Ultérieurement engagée, à 18 ans, le 14 avril 1943 dans les Volontaires Français sous le matricule 70379, Marianne D. a été molestée au cours de l'incident du 3 août rapporté plus haut.

Elle sera grièvement blessée au cours des opérations de Normandie. Elle est titulaire de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre.

### **712 - La mort du R.P. François Bigo**

Le récit qui est fait ici de la disparition de notre aumônier des années 1940/1941 est basé sur le Mémorial de l'Ordre de la Libération, l'article de René Corcos (Op. Cit.), au moins partiellement en ce qui concerne cette source, et, essentiellement sur la lettre du lieutenant Tassin. Cet officier semble avoir été un témoin oculaire jusqu'au moment où le Père Bigo quitte les lignes françaises. Le lieutenant Tassin, commandant la 1<sup>ère</sup> compagnie écrit le 11 novembre 1944 à la mère du Père Bigo

« Jamais une unité de notre bataillon n'avait été engagée sans que « Le Père » ne vint nous visiter avant l'attaque et aider à soigner les blessés pendant et après » et : « En le reprenant à Lui, Dieu a accepté le sacrifice qu'il avait tant de fois renouvelé, de sa vie, et il n'en était pas de plus digne pour veiller à la libération de la France ».

Il y a des lacunes et des contradictions dans les sources qui nous sont parvenues lorsqu'elles décrivent les circonstances dans lesquelles le corps de l'aumônier a été retrouvé. Etait-il ou non accompagné de trois — voire quatre infirmiers qui auraient été fusillés en même temps que lui. Avait-il (ou ils) les mains liées et suspendues à l'arbre le plus proche ? A-t-il été retrouvé avec : « à côté de lui son ciboire portatif d'où se sont échappés les hosties et un paquet de pansement ». Faut-il comprendre, comme l'a fait le lieutenant Tassin que : « Il a dû fléchir le premier soldat allemand et a pu communier son blessé, mais au moment où il déchire son paquet de pansements survient un officier qui lâchement les assassine tous deux, tirant dans le dos (de) celui dont le regard si droit lui en aurait imposé » ?

Le 2 novembre 1944, dans une émission de la Direction Politique du radio Journal de France, M. Maurice Schumann indique que : « Le sous-lieutenant Heffner, du 18, bataillon bavarois vient non pas de tuer, mais d'assassiner, l'Abbé François Bigo. »

A-t-on fait des prisonniers qui ont ainsi accusé cet officier ? Seule circonstance qui aurait permis de l'identifier en moins d'un mois. Nous ne le saurons sans doute jamais, mais est-ce bien important ? Le Père Bigo est mort pour sa foi : cela seul compte. NDLA.

### **713 - Saint-Luc**

Le passage cité est tiré de l'Evangile de Luc Ch. 14, verset 27. La version synodale de l'écriture traduit ainsi le verset original : « Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. »

### **714 - Le Commandement Suprême des Forces Françaises et la Délégation Militaire en Grande-Bretagne.**

Une ordonnance du 4 août 1944 confirme le rôle éminent du Président du Comité Français de Libération Nationale (CFLN) en lui conférant les attributions dévolues au généralissime par la

loi de 1938. Le Ministère de la Guerre et l'Etat-Major Général Guerre (EMGG) lui sont subordonnés

Dès le 31 juillet 1943 le chef de l'EMGG est le général Rober Leyer - ancien major de l'Ecole d'Application de la Cavalerie - qui restera en fonctions jusqu'à la fin novembre 1945

## **714 - Organisation du Commandement Supérieur des Forces Françaises et de la Délégation Militaire en Grande-Bretagne.**

### **Général R. LEYER**

Parmi les différents services et unités qui lui sont subordonnés, figurent divers organismes de liaison parmi lesquels on trouve :

- Une mission militaire aux U.S.A.
- Une Mission Militaire, créée à Londres après le départ du général de Gaulle et de ses services à Alger.
- Une Mission Militaire de Liaison Administrative, créée en avril 1943. (MMLA).

La Mission Militaire, créée à peu près en même temps que la MMLA, est installée à Londres et a pour mission d'effectuer la liaison et la coordination auprès des autorités militaires alliées. Elle cumule ses compétences avec celle de Commandant Supérieur des Forces Françaises en Grande-Bretagne.

### **Général Pierre KOENIG : Commandant Supérieur.**

Commissaire Principal de la Marine Roger RAULIN : Chef de cabinet.

Officiers de liaison : Cdt André PONIATOWSKY et Intendant capitaine Jack HASEY.

Aides de camp : lieutenant Raymond BOVERAT et aspirant Léon BOUVIER.

Secrétaires : 4.

Deux états-majors particuliers sont à la disposition du général Koenig

- **Colonel de CHEVIGNE : Etat-major particulier Militaire :**
  - \*\* Général NOIRET : Forces Terrestres : 1000 hommes environ. Dispose à son tour d'un état-major
    - Colonel MARCHAND, commandant les FTGB, puis Col RENOUARD à dater du 10.07.1944.
      - Dépôt
      - Ecole des Cadets
      - Centre d'instruction de Camberley
      - Magasins de l'Intendance
      - Volontaires Françaises
    - Des Officiers de Liaison tactique détachés auprès des grandes unités alliées : MMLT. Etc.
  - Général Valin : Forces Aériennes : 2000 hommes environ
  - Amiral d'Argenlieu : Forces Navales : 2500 hommes environ

*La compétence de ce premier état-major s'étend à toutes les questions militaires (Guerre, Transports et Communications, Air, marine) concernant les Forces Françaises du Théâtre d'Opérations Européen, y compris la Grande-Bretagne.*

### **Colonel PASSY : Etat-major particulier des Forces de l'Intérieur et de la Liaison Administrative.**

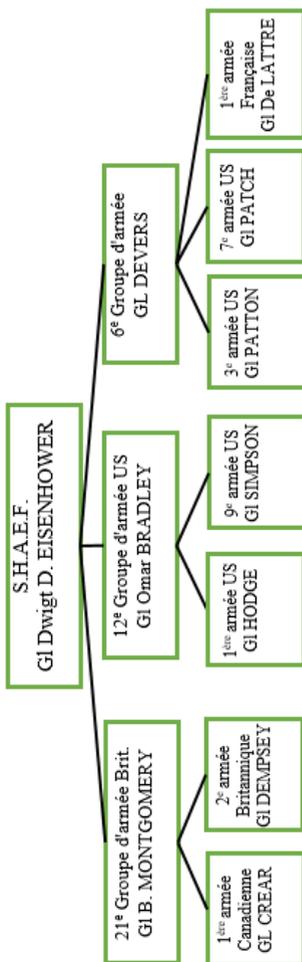
qui dispose de deux Organes d'Exécution :

- Le Bureau Central de Renseignement et d'Action de Londres (BCRAL)

-La Mission Militaire de Liaison Administrative (MMLA)

*La compétence de ce second état-major s'étend d'une part à la préparation, l'organisation et l'emploi de la résistance militaire en France et, d'autre part, à la Liaison administrative avec le haut Commandement allié pour les questions de débarquement.*

## 715 . La Mission Militaire de Liaison Tactique



Banzet	1 US, 3 US
Barbier	1 US, 3 US
Barrere	3 US
Bernheim	2 Brit
Bloch	3 US
Bokanowski	3 US
Calonne	9 US, 3 US
Darchives	1 US
Desrousseau	1 US
Duchesne	1 US
Dupouy	1 US
Duprez	1 US, 3 US
Geillon	9 US, 3 US
Gonthier	1 US
Guiberteau	1 US, 3 US
Gunsburg	3 US
Hannebique	2 Brit
Heynes	3 US
Kauffman	1 US
Lazar	1 Can
Le Roux	1 US
Lhuillier	9 US
Martin	2 Brit
Morvan	1 US, 3 US
Paoli	2 Brit
Plowright	1 Can
Richert	1 US, 3 US
Rochelle	1 US
Thouviot	1 US
Trebucq	1 US
Vitte	3 US
Voelkel	9 US, 3 US
Wahl	2 Brit
Weill	1 US
Weiss	1 US
Weyl	3 US

## Affectation des cadets et des officiers français de la MMLT

Unité	Personnels français MMLT
<p><u>21<sup>e</sup> groupe d'armée Britannique</u>  GI Bernard MONTGOMERY</p>	<p>Col TROULLIER</p>
<p><b>1<sup>ère</sup> armée canadienne</b> - GI CREAM  ** 49<sup>e</sup> DI  *1<sup>er</sup> CAC Cne de SINEDY  ** 3<sup>e</sup> DI  ** 6<sup>e</sup> DI  ** 49<sup>e</sup> DI  ** 51<sup>e</sup> DI  *2 CAC GI Simond  ** 2<sup>e</sup> DI  ** 3<sup>e</sup> DI  ** 4<sup>e</sup> DB</p>	<p><i>Col de MADIÈRE</i>  <i>.-Aspirant Lazar</i></p> <p><i>-. Aspirant Plowright</i>  <i>-. Aspirant Lazar</i>  <i>-. Lt Meniaud</i>  <i>-. Cdt LEPRINCE</i>  <i>-. Lt Lefevre</i>  <i>-. S/Lt Sauvagnargues</i>  <i>-. Lt Monod</i></p>
<p><b>2<sup>ème</sup> Armée Britannique</b> GI DEMPSEY  *VIII CA GI O'CONNOR  ** 3<sup>e</sup> DI  ** ?<sup>e</sup> DI  *XII CA</p> <p>*2<sup>e</sup> DB GI ROBERTS  XXX CA GI BUCKNALL</p>	<p><i>Col CANDEAU</i>  <i>-. Cdt GAUTHIER</i>  <i>-. Aspirant Jean MARTIN</i>  <i>-. Aspirant WAHL</i>  Cdt Ehrman puis Cdt de CHAUVIGNY  <i>-. Aspirant PAOLI</i>  <i>-. Aspirant Hannebique</i></p> <p><i>-. Aspirant BERNHEIM</i></p>

<u>Unité</u>	<u>Personnels français MMLT</u>
<u>21<sup>e</sup> groupe d'armée US</u> GI Omar BRADLEY	Col. LE BEL puis Lt Col ROTIVAL
<u>1<sup>ère</sup> armée HODGE</u> *V <sup>e</sup> CA GI GEROW **1 <sup>ère</sup> DI **2 <sup>e</sup> DI **30 <sup>e</sup> DI **99 <sup>e</sup> DI **N <sup>e</sup> DI *VII <sup>e</sup> CA ( <i>Jayhawk</i> ) GI COLLINS **1 <sup>ère</sup> DI **4 <sup>e</sup> DI **9 <sup>e</sup> DI ** 30 <sup>e</sup> DI **83 DI ( <i>Granite</i> ) *VIII <sup>e</sup> CA GI MIDDLETON **14 <sup>e</sup> groupement cavalerie **9 <sup>e</sup> DB **28 DI *** 109 <sup>e</sup> RI *** 112 <sup>e</sup> RI **106 <sup>e</sup> DI *XVIII <sup>e</sup> CA GI RIDGWAY ** 4 <sup>e</sup> DI ***22 <sup>e</sup> RI *XIX <sup>e</sup> CA GI CORLET ** 29 <sup>e</sup> DI ** N <sup>e</sup> DI **78 <sup>e</sup> DI	-. <i>Aspirant Darchives</i> -. <i>Aspirants Richert et Duprez</i> -. <i>Aspirants Duchesne, Rochelle, Thouviot</i>  -. <i>Aspirant Banzet</i>  -. <i>Aspirant Darchives</i> -. <i>Aspirant Dupouy</i>  -. <i>Aspirants Duchesne, Rochelle, Thouviot</i> -. <i>Aspirants Weiss et Guiberteau</i> -. <i>Aspirant Morvan</i>  -. <i>Aspirant Desrousseaux</i> -. <i>Aspirant Kauffmann</i> -. <i>Aspirant Trebucq</i>  -. <i>Aspirant DUPOUY</i>  -. <i>Aspirant Gonthier</i> -. <i>Aspirants Weill et Barbier</i> -. <i>S/lr Le Roux</i>
<u>9<sup>e</sup> Armée GI SIMPSON</u>  **8 <sup>e</sup> DI **29 <sup>e</sup> DI **8 <sup>e</sup> DB	-. <i>Aspirants Voelkel et Geillon</i> -. <i>Aspirant Guiberteau</i> -. <i>Aspirant Lhuilier</i> -. <i>Aspirant Calonne</i>



## 716. La Mission Militaire de Liaison Administrative

Le général de Gaulle a défini lui-même dans une note manuscrite du 15 juin 1944 les modalités de fonctionnement de ces Missions.

1°. La liaison administrative ne peut et ne doit fonctionner, telle qu'elle est prévue et constituée que sur la base d'un accord avec les alliés pour ce qui concerne la coopération de l'administration française et des armées alliées.

2°. Nous devons administrer nous-mêmes nos propres territoires, tant au point de vue civil qu'au point de vue militaire.

3°. Dans ces conditions, la meilleure solution possible consiste à employer les officiers de liaison administrative auprès des autorités civiles et militaires françaises et sous les ordres exclusifs de ces autorités.

(...)

Sous l'autorité du général P.Koenig et soumises aux instructions du second état-major particulier de ce dernier, dirigé par le colonel Passy, la MMLA englobe deux Missions :

. Lt Colonel de Boislambert. Théâtre d'opérations Nord (elle comprendra 800 personnes à sa dissolution).

.Colonel Chevalier. Théâtre d'opérations Sud.

Chacune de ces deux Missions comprend des détachements adaptés à la hiérarchie des forces alliées : états-majors et commandements jusqu'à l'échelon des brigades.

Les détachements sont composés d'officiers polyvalents auxquels il est demandé de multiples qualités et compétences : une parfaite maîtrise de l'anglais, des connaissances en allemand, une formation administrative solide, une moralité et un sens civique à toute épreuve, de la psychologie et du doigté, un jugement sûr, de l'autorité et de la persuasion, de l'initiative, voire de l'imagination. Ces « polyvalents » pouvaient utiliser les compétences de spécialistes appartenant aux sections suivantes

- Ravitaillement et Services Agricoles.
- Transports et Travaux Publics.
- Médicales et sociales.
- Eaux et Forêts.
- Energie.
- Presse- Radio-Cinéma.
- Défense Civile du territoire.
- Etc.

Connues sous le signe M.M.L.A. ces missions, qu'il ne faut pas confondre avec les Missions Militaires de Liaison Tactique (M.M.L.T.), dirigées par le général Noiret. Ce même officier qui, lors du dîner d'adieu de la "18 Juin", a sauté sur l'estrade pour faire applaudir Beaudouin et porter un toast à la santé du général de Gaulle « Et Dieu protège le Général » s'était exclamé ce vaillant personnage.

L'action des responsables de la MMLA est dominée par quelques idées simples : maintenir la souveraineté française, appliquer les lois définies par le Comité de Libération Nationale et en cas d'hésitation préférer les autorités administratives désignées par les Comités de résistance départementaux

L'Histoire reconnaîtra que ces Missions rendirent les plus grands services partout où elles purent agir, les populations comme l'armée en témoignèrent. Elles travaillèrent sans relâche et bien que n'étant pas destinées à combattre, elles subirent des pertes sensibles. Leur tâche était achevée en octobre 1944 : la souveraineté française était partout rétablie en métropole.

*Nota Important: les anciens Cadets ayant servi dans le cadre de la MMLT peuvent se référer au N° 240 de la Revue de la France libre. Y figure, en effet, un excellent article de Claude Hettier de Boislambert sur les circonstances dramatiques et passionnantes de la création de cette Mission.*

### **717. Les responsabilités d'André Beaudouin à la MMLT**

Nous ne disposons pas de l'organigramme de la Mission auprès de la 1<sup>ère</sup> Armée US mais celui de la 9<sup>e</sup> Armée a été préservé. Ils ne sauraient être très différents.

Cette mission compte 24 capitaines, 41 lieutenants, 19 sous-lieutenants et une poignée d'aspirants : 172 personnes en tout, y compris 87 other ranks et lui-même. On note les noms de Raymond Banzet, Michel Lhuillier, Marcel Thouviot de Coninck, Louis Weiss et de deux autres anciens Cadets.

### **718 La rencontre entre Russes et Américains à Torgau**

André Beaudouin a fait un récit imagé et vivant de cette rencontre historique. Cette relation a été publiée dans la revue mensuelle "Le Pacifique", par les soins de l'Association Culturelle des Chinois d'Indochine.

### **719 Un anglicisme inhabituel**

Beaudouin traduit le terme anglais "Achievement" par "Achèvement", ce qui ne veut absolument pas dire la même chose.

### **720 Le conflit Leclerc-de Lattre**

Le 29 novembre (1944) l'ordre était arrivé au QG de la 1<sup>ère</sup> Armée d'arrêter l'exploitation en plaine d'Alsace. L'ordre d'opération N°75 du général de Monsabert explique « Il y aurait intérêt, du point de vue moral, que la 1<sup>ère</sup> Armée Française entre la première dans Colmar<sup>123</sup> ».

Le 30 novembre, le GI de Lattre prescrit à ses troupes d'adopter une attitude défensive en plaine et de se préparer à attaquer d'Ouest en Est, en partant des Vosges. Cette différence de conception est fondamentale. La plaine d'Alsace a toujours été balayée du Nord au Sud, ou inversement, mais jamais l'Ouest en Est, ce qui oblige à franchir en force tous les cours d'eau qui sillonnent la plaine. Le général Leclerc reviendra à trois reprises auprès du GI de Monsabert sur la nécessité de liquider rapidement la poche d'Alsace par une action appropriée et non pas en maintenant le gros des forces françaises dans les Vosges, face à Colmar, en vue d'une attaque frontale des Vosges au Rhin. Rien n'y fit.<sup>124</sup>

Le général Saint Hillier raconte par ailleurs : " Nous avons la surprise de recevoir l'ordre d'étudier et de préparer une action offensive dans une semaine, entre « la lisière Sud du bois de l'Illwald et Guémar, en direction de Marckholsheim » ( ... ) Le général Garbay adresse, en réponse à cet ordre, une note qui fait état des difficultés qu'éprouverait la division<sup>125</sup> « dans une zone de parcours difficile, coupée par cinq cours d'eau, coulant du Nord au Sud, perpendiculairement à l'axe d'attaque, et encadrée par des masses boisées qui commandent les deux seules routes existantes etc. ( ... ) ». Après avoir rappelé l'état de la division, sa fatigue et le manque d'effets chauds par une température glaciale, qui provoqueront 30% de pertes dans son effectif déjà réduit, le général propose de reporter la zone d'attaque plus au Nord ( ... ) La proposition du général Garbay n'est pas retenue parce que la condition mise par nos alliés à la participation de la 3<sup>e</sup> DIUS à l'offensive de la 1<sup>ère</sup> Armée était que son flanc gauche soit protégé."

---

<sup>123</sup> En compensation de la prise de Strasbourg par la 2e DB, (NDLA).

<sup>124</sup> Extrait d'un dossier sur le conflit Leclerc-de Lattre. Fondation Leclerc à Montparnasse, archives de la 2e DB, carton Z(2).

<sup>125</sup> Il s'agit ici de la 1ère DFL

## 721. La mort d'Alain Taburet

Le Mémorial des Cadets indique qu'Alain a été blessé le 28 janvier alors que le J.M.O. du 22<sup>e</sup> B.M.N.A. indique sans ambiguïté la date du 23 : il doit s'agir d'une erreur de transcription.

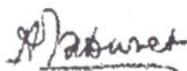
Il ne semble pas non plus, toujours suivant le J.M.O. qu'Alain ait été blessé « alors qu'il délogeait d'une casemate un ennemi retranché et puissamment armé », comme l'indique sa citation pour la Légion d'Honneur. Il est par contre très probable que le jeune sous-lieutenant ait effectivement accompli un tel fait d'arme au cours de la journée du 23 janvier.

Enfin, si l'on en croit le J.M.O. Alain, blessé le 23, soigné par Germaine Sablon, est décédé à l'antenne Spears le 29. Il s'est donc écoulé quelques six jours entre sa blessure et l'issue fatale, on peut imaginer qu'un processus infectieux était venu aggraver son état.

L'un de ses camarades de combat, le lieutenant Edmond NESSLER a laissé un saisissant témoignage sur son jeune camarade :

- Personnellement, j'étais lié à Alain par tous les liens d'affection qui peuvent unir un grand aîné à un jeune officier de qualité exceptionnelle. Il avait été mon adjoint en Tripolitaine, puis un compagnon de tous les combats d'Italie et de France. J'avais eu à maintes reprises l'occasion d'admirer son courage tranquille et un sang-froid en tout point extraordinaire. Il reste digne de son prestigieux passé de patriote et de soldat jusqu'à la fin (...) Nous sommes près de lui.

Spécimen de la signature d'Alain Taburet (photo de promotion)



## 722. Le Monde Illustré.

Ce périodique a publié en 1945 un article intitulé : « A Queen Mary Hospital l'Angleterre ressuscite ses mutilés » sous la plume de Christiane Fournier.

Les paroles de Louis de Cabrol ici reproduites en sont extraites.

## 723. L'attaque de l'Authion

Comme le montre le croquis du texte, appuyé sur le témoignage de plusieurs des participants, l'attaque de la 1<sup>ère</sup> compagnie a effectivement été dirigée sur l'éperon situé immédiatement au Nord-Ouest du fort de La Forca. Les indications du Mémorial des Cadets sont erronées sur ce point : Jacques Duchêne n'est nullement tombé sur « La crête de Bollène-Vésubie. »

Après la mort de J. Duchêne, il ne reste vers 15.00h que sept hommes valides à la 1<sup>ère</sup> section : ils doivent se replier. Une section antichar et les hommes d'un groupe de mortiers où figurent les soldats Noyer, Bernard Carrère, Ballard, Plouaiett et Jouany sont convertis en voltigeurs. Lancés à l'attaque vers 17.00h ils reprennent le mouvement de terrain où Jacques a trouvé la mort mais sont arrêtés par la même tourelle. L'aspirant Petitjean rampe jusqu'à elle et en grenade l'embrasure par laquelle une arme vient pourtant de le blesser au bras. Le fortin se tait mais un nouveau tir de mortiers ennemi ne laisse que quatorze survivants. Il leur faudra attendre 22.00h pour être relevés par une section de pionniers. L'éperon de La Forca aura coûté à lui seul soixante-six tués et blessés, dont cinquante-trois à la seule 1<sup>ère</sup> compagnie.

### **724. Obsèques de Jean Fèvre**

Les obsèques de Jean Fèvre ont eu lieu le 22 avril dans la charmante chapelle de Sospel. Le général Fèvre, son père, assiste à une messe commémorative célébrée le 12 mai suivant à Juan-les-Pins. Le BMNA, dissous en octobre 1945 après avoir défilé à Paris le 18 juin 1945, a laissé 305 morts sur les routes de la Libération entre Bir-Hakeim et l'Authion.

### **725. Notes d'André Beaudouin décernées par le colonel Lebel**

(Chef de la M.M.L.T. auprès du 12<sup>e</sup> G.A.U.S.)

" 21 janvier 1944. Officier d'une culture générale très étendue qui sait montrer dans une unité combattante les mêmes qualités dont il a fait preuve dans son commandement à l'Ecole des Cadets de Ribbesford.

Possède les qualités de tact et de fermeté qui sont nécessaires à un officier de son grade et de son rang. D'une grande conscience professionnelle mérite en tous points de recevoir à titre définitif le grade qu'il détient à titre fictif. "

## **Extraits du mémorial des Cadets**

- Alain Taburet
- Jacques Duchêne
- Jean Fèvre



## Alain Taburet



Né le 17 Mars 1923 à Saint-Renan (Finistère)

### MORT POUR LA FRANCE

le 29 Janvier 1945 près de Sélestat (Bas-rhin)

Alain Taburet est étudiant quand l'invasion allemande atteint la Bretagne. Embarqué sans doute à Brest, il arrive en Angleterre le 20 juin 1940 et est incorporé immédiatement à la Légion des Jeunes Volontaires Français, stationnée successivement au camp de Brymbach et à Rake Manor.

Il fait donc ainsi partie du groupe initial à partir duquel est fondée l'École Militaire des Cadets à Malvern, transférée ultérieurement à Ribbesford.

Il peut signer son engagement militaire régulier le 15 octobre 1941 et gagne son galon d'aspirant en décembre 1942, dans les rangs de la deuxième promotion « Bir-Hakeim ».

A sa sortie de l'École, l'aspirant Taburet effectue un stage au camp d'Old Dean à Camberley, à l'issue duquel il est affecté à la Force « L » le 5 mai 1943 puis dirigé sur la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre le 16 mai suivant.

Chef de la section de mitrailleuses de la 3<sup>e</sup> Compagnie du 22<sup>e</sup> Bataillon de Marche Nord-Africain, il combat vaillamment en Italie, se distingue pendant la bataille du Garigliano, est blessé et cité à l'ordre du Corps d'armée :

*"Jeune aspirant, calme et résolu, pendant la bataille du Garigliano du 11 mai au 13 mai 1944, a commandé au feu sa section avec intelligence et autorité avant d'être blessé par éclat d'obus."*

Après un bref séjour à l'hôpital, il remonte en ligne et sa brillante conduite devant Radicofani lui vaut une nouvelle citation à l'ordre de la Division :

*"A, du 17 au 18 juin 1944, conduit sa section avec compétence et sang-froid. Le 18 juin 1944, à la cote 632, au nord-est de Radicofani, a chassé de la crête qu'il occupait un ennemi supérieur en nombre et composé de troupes d'élite. A ensuite contribué par son feu à dégager une section voisine violemment contre-attaquée."*

Promu sous-lieutenant le 25 juin 1944, il débarque en Provence le 15 août suivant et participe avec ses tirailleurs à l'avance victorieuse qui porte la 1<sup>ère</sup> Armée Française jusque'en Alsace.

Le sous-lieutenant Taburet se distingue encore durant les durs combats des Vosges et est cité cette fois à l'ordre de l'Armée

*"Evadé de France en 1940 pour rejoindre le général de Gaulle, blessé au Garigliano, cité pour sa belle conduite devant Radicofani, a conduit sa section du 19 septembre au 10 octobre avec calme, courage et intelligence, notamment le 30 septembre a conquis une position ennemie fortement organisée et repoussé une violente contre-attaque dans les bois de la Mannue, devant Ronchamp. Modeste et brave, incarne les plus belles qualités du jeune officier français"*

Fin janvier 1945, le 22<sup>ème</sup> Bataillon de Marche Nord-Africain se bat devant Colmar. Le 28, lors de l'attaque de la forêt de l'Illwald, à trois kilomètres au sud de Sélestat, le sous-lieutenant Taburet est très grièvement blessé à la tête de sa section qu'il entraînaît à l'assaut. Il meurt le lendemain à l'Ambulance Spears.

Son corps est inhumé au cimetière d'Obernai (Bas-Rhin).

Par décret en date du 30 décembre 1948, le sous-lieutenant. Alain Taburet a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, pour le motif suivant :

*"Malgré son jeune âge, incarne les vertus de la France millénaire. Parti en Angleterre à l'âge de dix-sept ans pour rejoindre le général de Gaulle, volontaire pour se battre, a fait ses premières armes en Italie où il se révèle, d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. Pendant toute la campagne de France et d'Alsace, a confirmé ses brillantes qualités de chef jusqu'au 24 janvier 1945 où il est tombé glorieusement à la tête de ses hommes dans le bois de l'Illwald, alors qu'il délogeait d'une casemate un ennemi retranché et puissamment armé."*

## Jacques Duchêne



Né le 18 octobre 1923 à Mayence (Allemagne)

MORT POUR LA FRANCE

LE 10 AVRIL 1945

À La Bollène-Vésubie (Alpes maritimes)

Jacques Duchêne était né à Mayence (Allemagne) où son père, officier de carrière, commandait une unité des troupes d'occupation, après la Première Guerre mondiale.

En 1939, la famille Duchêne se trouve à Dijon où Jacques prépare son premier baccalauréat. L'année suivante, c'est la guerre et l'invasion. Le père, chef de bataillon dans un régiment de Tirailleurs, est tué pendant la funeste Campagne de 1940.

Le jeune Jacques, accompagné de sa mère, se replie sur Bayonne où il retrouve son frère aîné Jean, âgé de dix-huit ans.

Le 23 juin 1940, les deux jeunes gens embarquent à Saint-Jean-de-Luz, sur un bananier qui les conduit en Angleterre.

Jean s'engage immédiatement, tandis que son frère, trop jeune, est affecté à la Légion des Jeunes Volontaires Français qui devait former le premier élément de l'École Militaire des Cadets.

Jacques Duchêne fait partie du premier contingent de l'École et est promu aspirant en juin 1942, dans les rangs de la promotion « Libération »

Comme la plupart de ses camarades de promotion, il est alors; dirigé sur la Nouvelle-Calédonie que menace, à cette époque, la foudroyante avance japonaise dans le Pacifique. La menace écartée, l'aspirant Duchêne est incorporé au Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique et ramené vers le théâtre des opérations en Europe.

Le Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique est bientôt engagé dans la Campagne d'Italie. L'aspirant Duchêne s'y distingue et obtient, en juin 1944, une première citation à l'ordre de l'Armée :

*« Jeune chef de section qui a fait preuve de belles qualités de commandement au cours de l'avance des 18, 19 et 20 juin 1944 en Italie (région de Radicofani). Par un emploi judicieux de ses mitrailleuses et de ses mortiers, a toujours appuyé efficacement la progression de sa compagnie. Le 22 juin 1944, au mépris du danger, est allé chercher et soigner un de ses hommes grièvement blessé sur un terrain soumis à un violent tir d'artillerie ennemie. »*

En outre, il est promu sous-lieutenant le 25 juin 1944. Au cours des mois suivants, c'est toute l'épopée de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre à laquelle il participe lorsqu'elle se couvre de gloire en Provence, dans les Vosges, en Alsace.

Vers la fin de la guerre, le Bataillon de Marine du Pacifique est dirigé sur les Alpes-Maritimes pour ouvrir un nouveau front sur les arrières des forces allemandes encore accrochées en Italie

Le 10 avril 1945, le sous-lieutenant Duchêne, à la tête de sa section, se lance à l'assaut de la crête de La Bollène-Vésubie, dans l'Authion. Au cours d'un furieux corps à corps, le jeune officier tombe, grièvement blessé. Mais il refuse le secours de ses hommes avec ces mots d'une simplicité épique « Ne vous occupez pas de moi. Continuez votre boulot. » Peu après, il expire sur le champ de bataille.

La Croix de la Légion d'honneur lui sera décernée, à titre posthume, avec cette nouvelle citation à l'ordre de l'Armée :

*« Evadé de France dès 1940, qui a rallié les Forces Françaises Libres à l'âge de 16 ans. D'un calme et d'un courage admirables au feu. Le 10 avril, à la tête de sa section, est monté à l'assaut de la cote 2068 (Authion), entraînant ses hommes dans son magnifique élan jusqu'au corps à corps avec les défenseurs d'une position organisée sur la contre-pente. Grièvement blessé, a ordonné ses hommes qui se préparaient à l'évacuer de continuer le combat, leur donnant ainsi le plus bel exemple d'abnégation. Est mort peu après, sur la position conquise. »*

Par décret en date du 15 octobre 1945, il recevra également la Médaille de la Résistance Française.

## Jean Fèvre

Né le 9 février 1920 à Metz (Moselle)

MORT POUR LA FRANCE

LE 21 AVRIL 1945

À Piena (ALPES-MARITIMES)



Jean Fèvre naît à Metz, où son père est officier. C'est un enfant intelligent, gai, affectueux, d'une nature ardente.

À huit ans, il entre en sixième au collège Saint-Clément, y fait de brillantes études, bouclant à seize ans ses trois baccalauréats. C'est alors que, mûri très vite, il entre dans la Compagnie de Jésus.

1939 : tandis qu'il termine sa licence ès lettres, il est impatient de recevoir son ordre d'appel. C'est le 9 juin 1940 qu'il est incorporé au 27<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie à Dijon, à la date, à l'heure même où son frère aîné, lieutenant au 152<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, est tué devant Rethel. Symbolique relève!

Jean Fèvre, à l'heure de la défaite, fait partie d'un détachement qui se replie jusqu'à Bayonne. Il n'est pas question pour le jeune soldat d'abandonner la lutte : avec quelques camarades, il s'embarque à Saint-Jean-de-Luz, le 21 juin 1940, gagne l'Angleterre et, dès son arrivée, s'engage dans les Forces Françaises Libres.

Ses antécédents universitaires le font affecter à l'encadrement des jeunes Volontaires Français stationnés à Rake Manor (Surrey). Puis, il est nommé professeur à l'École Militaire des Cadets où il achève cependant sa formation d'élève-officier. Promu aspirant en juin 1942, il sort de l'École avec la première promotion " Libération ".

En mars 1943, il est désigné pour l'encadrement d'un renfort destiné à la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre. Par le Nigeria, l'Égypte et la Libye, il rejoint l'Afrique du Nord, et l'épopée commence. Successivement agent de liaison à l'État-Major de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre en Tunisie, puis chef de section au 22<sup>e</sup> Bataillon de Marche Nord-Africain, il participe avec éclat aux batailles d'Italie, de Provence et d'Alsace, où il est blessé devant Belfort, à Ronchamp.

Après une brève permission auprès de ses parents qu'il n'a pas revus depuis quatre ans, il repart pour le front, et c'est le dur hiver de 1944-1945, pendant

lequel sa conduite valeureuse est reconnue par sa promotion au grade de sous-lieutenant, puis de lieutenant, ainsi que par sa nomination au grade de Chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Enfin, en mars 1945, son unité est transférée dans les Alpes où elle va mener une rude guerre de montagne.

En avril, le lieutenant Fèvre avec sa section pousse jusqu'à la gare de Piena qui commande la vallée de la Roya. On lui conseille bientôt de se replier car il est trop en flèche. Mais il refuse, la gare étant le seul point où il puisse efficacement remplir sa mission. Et c'est le 21 avril au matin que, grave, avec le calme et la sérénité qui le caractérisent, il visite ses avant-postes. Tout semble calme "en face". A la jumelle, il veut vérifier. Deux balles claquent, partant de la cime de Piena. Jean Fèvre tombe, atteint en plein cœur. C'est le dernier officier de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre qui tombera au cours de ces ultimes combats.

Par décret du 16 octobre 1945, le lieutenant Fèvre est nommé Compagnon de la Libération, à titre posthume.

Cette suprême distinction venait s'ajouter à celles que Jean Fèvre avait déjà gagnées sur le champ de bataille.

Le 10 octobre 1944, il avait été cité à l'ordre de l'Armée avec le motif suivant:

*« Au cours des combats de mai-juin 1944, s'est révélé un officier de premier ordre. Calme et courageux, a su prendre d'heureuses initiatives et a parfaitement orienté l'action des unités de tête du bataillon. A accompli plusieurs missions difficiles et dangereuses, faisant preuve, en toutes circonstances, d'un total mépris du danger.*

*A contribué dans une large part au succès obtenu par le bataillon. »*

En 1945, fait sans doute unique dans les annales militaires, il avait été fait deux fois Chevalier de la Légion d'honneur, avec les citations ci-après :

Décret du 12 avril 1945 portant promotions et nominations dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Au grade de Chevalier : FÈVRE Marie, Jean. Sous-Lieutenant, 22<sup>ème</sup> B.N.A.

*« Tout jeune, a rejoint les Forces Françaises Libres en juin 1940. Après s'être entraîné en Angleterre, a prouvé de remarquables qualités de chef tant à l'instruction qu'au combat. A participé brillamment aux opérations de la Campagne d'Italie, en particulier au Garigliano et à Radicofani. S'est confirmé un officier de grande valeur pendant la Campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. A été blessé à son poste de combat le 30 septembre 1944. »*

Décret du 28 juin 1945 portant nominations et promotions dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Au grade de Chevalier : FÈVRE Marie, Jean. Lieutenant, 22<sup>e</sup> B.N.A.

*« Jeune officier d'un grand courage et d'une haute valeur. Le 24 janvier 1945, son capitaine ayant été blessé, a pris résolument le commandement de la compagnie, l'entraînant, deux heures plus tard à l'assaut du bois du Cactus, disloquant un ennemi puissant et retranché, prenant cinq casemates et faisant cinquante-deux prisonniers dont un chef de bataillon. Le 30 janvier 1945, lors de l'attaque du bois d'Onnenheim, dirigeait avec le plus grand sang-froid l'attaque de son unité, malgré les réactions violentes de l'ennemi, il atteignait son objectif, en s'emparant de prisonniers et d'un important matériel. Déjà cité à l'ordre de l'Armée. »*

Ces deux textes, en leur concision, illustrent la brève et glorieuse carrière du soldat sans peur et de l'officier exemplaire que fut le lieutenant Jean Fèvre.

# LIVRE VIII - GRANDS HORIZONS

On vérifiait, là comme ailleurs, que de toutes les influences la plus forte est celle du succès.

Ch. de Gaulle

Mais, à part une poignée de misérables et d'indignes dont l'Etat fait et fera justice, l'immense majorité d'entre nous furent et sont des Français de bonne foi. Il est vrai que beaucoup ont pu se tromper à tel moment ou à tel autre, depuis qu'en 1914 commença cette guerre de trente ans. Je me demande même qui n'a jamais commis d'erreur... ?

La France est formée de tous les Français.

Charles de Gaulle.

Allocution radiophonique du 14 octobre 1944.



## Chapitre 85 - 9 mars 1945. Jungle cinghalaise.

Il voulait aller en Indochine, c'est pour l'instant en Algérie que Pierre Saindrenan se retrouve. D'abord affecté au 16<sup>e</sup> régiment de Tirailleurs Sénégalais (RTS) en décembre, il est muté peu après au Corps Léger d'Intervention (CLI)<sup>126</sup> et gagne Alger au début de l'année 1945. Ce changement intervient le jour même de l'agression japonaise<sup>127</sup> contre les troupes françaises d'Indochine. Il retrouve Jean Buisnière au CLI. C'est un ancien de Ribbesford, qui vient lui aussi d'y être affecté.

Fidèle à sa volonté de partout rétablir la souveraineté française, le général de Gaulle s'était préoccupé de la restaurer en Indochine dès le mois de novembre 1943. Le Comité de Défense Nationale avait alors décidé la création du CLI et l'avait placé sous les ordres du Lt-Col Huard par un ordre daté du 4 novembre. Le général Koenig avait fait étudier peu après la création d'un Commando de la Marine destiné au même théâtre d'opérations. Fort de 100 à 200 hommes en théorie et placé après sa création sous les ordres du commandant Jacquelin de La Porte des Vaux, il était destiné à agir dans le cadre du CLI. Le général Blaizot avait été désigné à la fin de l'année comme commandant des Forces Expéditionnaires Françaises en Extrême Orient (FEFEO).

En 1945, ces appellations ronflantes recouvrent une réalité moins satisfaisante. Si la France, grâce à l'action du Général, a bien retrouvé les importants moyens humains qui manquaient si cruellement à la France Libre, elle n'a pas pour autant reconstitué son potentiel industriel. Et d'où viendront les armes, les véhicules etc. nécessaires à ces nouvelles unités ? Des Alliés bien évidemment, mais lesquels ? L'Indochine fait diplomatiquement partie du théâtre d'opérations chinois où d'ailleurs, seuls les Américains sont en mesure d'agir contre les Japonais. La diplomatie américaine ne souhaite pas que nous reprenions pied en Indochine. Notre colonie dépend, en pratique, du théâtre britannique pour l'instant. Or les Anglais sont presque entièrement accaparés par la campagne de Birmanie. Le commandant en chef du South East Asia Command (SEAC), Lord Mountbatten, dirige ces difficiles opérations. Ce haut personnage réservera pourtant un excellent accueil aux Français le moment venu. Il déclare ne pas comprendre l'attitude des Américains à notre égard, et dépasse discrètement le cadre de ses propres instructions pour nous aider.

C'est donc vers les Anglais que se tourne le général Blaizot, une fois achevée la tâche ardue et évidemment prioritaire de constituer la 37<sup>e</sup> Cie de QG qui va l'accompagner. Tout y est au complet, auxiliaires féminines, plantons et cuisiniers compris.

---

<sup>126</sup> voir note 801 en fin du livre VIII

<sup>127</sup> voir note 802 en fin du livre VIII

Nos alliés mettent la question d'une intervention française à l'étude dans le cadre du Comité des Chefs d'Etat-Major Alliés. Roosevelt, mis au courant des intentions françaises, déclare devant les représentants de Grande-Bretagne, Russie, Chine, Turquie, Iran et Egypte, qu'il est déterminé à ce que les Français, qui ont négligé la population de l'Indochine depuis plus d'un siècle, ne puissent y retrouver leur pouvoir (sic)<sup>128</sup>. Il envisage un mandat international pour ce territoire.

Fort éloigné de ces contingences qui le concernent pourtant de près, le capitaine Ayrolles, le premier volontaire, arrivé le 15 novembre 1943 en Algérie, entreprend l'entraînement du personnel du CLI. L'unité est installée dans trois anciens camps des Chantiers de Jeunesse, à proximité d'une zone côtière choisie pour sa ressemblance avec celle de l'Annam. Saindrenan arrive plus tard, le 9 mars 1945. Il échappe ainsi à la période de pénurie des débuts. Les premiers volontaires, contraints de rendre leur paquetage américain avant de quitter leur corps d'origine, se sont retrouvés habillés de bandes molletières et armés de fusils Lebel.

Le recrutement a été mené dans la discrétion : seuls des volontaires motivés, capables de subir l'entraînement le plus dur ont été retenus. Pierre en fait l'expérience. Le parcours du combattant est à la limite du risque. L'entraînement physique est très poussé. La formation au tir, très exigeante, aboutira à ce que soixante pour cent de l'effectif soit classé tireur d'élite à la veille du départ. Les hommes et les cadres sont formés à des disciplines inhabituelles : utilisation des arbres, marche à pied nu, lancement de grenades sous-bois, utilisation du coupe-coupe dans le corps à corps, faire tout très vite, tir au jugé etc.

Le CLI défile à Alger devant le Général à l'occasion du 14 juillet avant son départ. Il fait une excellente impression et Ch. de Gaulle demande que l'unité soit dotée d'un drapeau. Ce sera celui du 5<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc (5<sup>e</sup> RIC), autrefois dissous. Le chef du Gouvernement Provisoire interviendra plus tard pour que la nouvelle unité ne soit pas incorporée à la 1<sup>re</sup> DFL mais réservée pour intervenir en Indochine comme il en a de longue date l'intention.

Les trois commandos sont désormais prêts à intervenir, ils comprennent une quarantaine de tirailleurs annamites. C'est ici le premier contact de Pierre Saindrenan avec ces attachants combattants. Il apprendra à les bien connaître.

L'amiral Jean Decoux, ayant perdu toute liaison avec Vichy depuis le début de l'année 1945, prend contact avec le Gouvernement Provisoire le 30 août et en reçoit des instructions à la fin du mois de novembre. Mais Paris n'a pas attendu ce réalisme tardif pour intervenir sur le terrain. Des événements décisifs se sont déjà produits en Indochine. Dès janvier, plus de cinquante parachutages d'armes

---

<sup>128</sup> voir note 803 en fin du livre VIII

et de personnels ont eu lieu dans le cadre d'une action de renseignement réalisée avec l'aide matérielle des britanniques.

Les Japonais ont attaqué les garnisons françaises que commande le général Sabattier le 9 mars. Quinze jours après, le Gouvernement Provisoire définit sa position vis à vis du territoire dans une déclaration datée du 24 mars 1945. On peut y lire :

"(...) La Fédération Indochinoise formera avec la France une « Union Française » dont les intérêts à l'extérieur seront représentés par la France. L'Indochine jouira, au sein de cette Union, d'une liberté propre (...)"

Tel est le contexte dans lequel, le 12 mai, le CLI, rebaptisé 5<sup>e</sup> RIC le 27 mai 1945, expédie d'Alger à Ceylan un premier détachement de vingt hommes par avion. Huit cent cinquante hommes et cadres embarquent à leur tour le lendemain sur le S/s Stratheden. Pierre Saindrenan, pour sa part, prend l'avion le 20 et parvient à Colombo une semaine plus tard.

Cent seize hommes du futur commando Ponchardier avaient gagné l'Angleterre en février 1945 pour y subir l'entraînement commando. Cette unité était composée de volontaires de la marine, rassemblés d'abord sur la base aéronavale de Hyères. Ils s'étaient installés à Peterborough le 24 et on les retrouve à Ringway quelques semaines plus tard. Ils avaient regagné la France et l'Ecole Militaire le 17 juin. Ils participent au grand défilé du 18 juin présidé à Paris par le Général et se retrouvent sur le croiseur Suffren deux semaines plus tard. Les soixante-treize commandos rescapés d'un dur entraînement sont à pied d'œuvre à Ceylan le 2 août. D'abord installés au camp N°424 à vingt-cinq kilomètres de Colombo, dans des pailloles et sous les cocotiers, ils gagnent finalement le camp N°42 à Niravel, près de Trincomalee, à la fin du mois. L'essentiel de l'effectif du 5<sup>e</sup> RIC est désormais réuni.

Une importante modification intervient à cette époque. Le SEAC propose une transformation radicale du 5<sup>e</sup> RIC qui ressemble plus à un bataillon qu'à un régiment pour l'instant. Le commandement britannique suggère de dédoubler l'unité par la création d'un second bataillon. Le premier comprendra trois commandos : N°1 avec les hommes de l'aéronavale, N°2 et 3 formés par les marsouins. L'ensemble prendra le nom de Special Air Service Battalion (SASB). Le second bataillon comprendra plusieurs Commandos terrestres.<sup>129</sup>

C'est donc dans la région de Trincomalee, base arrière de la campagne de Birmanie, que Saindrenan et ses hommes vont subir l'indispensable entraînement au combat de jungle. Le 5<sup>e</sup> RIC bénéficie désormais d'un *War Establishment* correspondant à celui des commandos britanniques normaux bien que son effectif de neuf cent vingt-huit hommes n'atteigne pas les mille deux cent cinquante-cinq requis.

---

<sup>129</sup> voir note 804 en fin du livre VIII

Le mois de mai voit les Britanniques débarquer à Rangoon. Le haut commandement français en Extrême Orient se préoccupe surtout, à cette époque, de ravitailler nos forces dispersées par les coups japonais. Sous la pression, elles se sont réfugiées qui en Chine, qui aux frontières occidentales du territoire.

Le SASB commence sa formation au camp spécialisé de Poonah au mois de juin. Ce centre, organisé par l'Eastern Warfare School, les abrite pendant huit longues semaines. L'intendance anglaise, toujours économe, veut auparavant les équiper des casques coloniaux périmés que seuls portent désormais à Ceylan les officiers italiens prisonniers. Ce cadeau empoisonné est énergiquement refusé au profit de bérêts de toile verte et des battle-dress des commandos de Birmanie.

Une conférence préliminaire inaugure leur stage. Elle sert d'introduction aux conditions particulières du combat dans cette partie du monde. Elle secouera la suffisance de certains.

Le sergent-major de service se tient à la porte de la salle enfumée où ils attendent quand, soudain, il se raidit et hurle

- Attention !

- At ease ! Gentlemen, be seated.

Le colonel britannique qui s'assied en même temps que son auditoire a une allure surprenante d'universitaire en uniforme. Une grande raie dégage le côté gauche de son front d'une épaisse chevelure blonde. L'aplomb du visage est vertical malgré la présence d'un long nez aux fines narines. Les traits sont réguliers et vaguement féminins, impression aussitôt démentie par une mâchoire carrée au menton volontaire.

Son auditoire, amusé par son aspect juvénile, sait pourtant qu'il s'agit là d'un homme qui vient de passer deux ans dans la jungle malaise. Sans cesse pourchassé par les Japonais, il était l'hôte des groupes chinois de guérilla auprès desquels il a très longtemps vécu. Son teint est encore jauni par la mépacrine qui l'a finalement sauvé des sauvages attaques de malaria dont il a longuement souffert.

- Vivre dans la jungle, messieurs, entraîne des difficultés psychologiques, plutôt que physiques. Tels sont les premiers mots d'une conférence qui s'annonce passionnante.

- Mais avant de parler des aspects psychologiques d'une telle situation, laissez-moi vous prévenir de ce qui vous attend sur le plan matériel.

Le plus surprenant est sans doute l'absolue verticalité des troncs d'arbre : on se croirait dans une véritable et sombre cathédrale. Le sol est couvert d'un épais tapis de feuilles mortes et de jeunes pousses. On ne voit presque jamais la terre elle-même. Sur une hauteur de trois à cinq mètres, de jeunes arbres forment un dense couvert qui cache les racines des géants. Leurs troncs, pratiquement cylindriques, montent jusqu'à trente, voire cinquante mètres, avant de s'épanouir en un épais plafond végétal qui laisse rarement voir le ciel. La couleur et l'écorce des troncs sont d'une surprenante variété quand on peut les distinguer.

L'abondance tout à fait remarquable des plantes parasites est en effet des plus frappantes. Les troncs sont pratiquement presque tous dissimulés par une épaisse couche de lianes. Elles peuvent atteindre l'épaisseur d'une cuisse humaine, elles sont habituellement lisses tout en éclatant par endroits en masses de feuilles gigantesques. Dans d'autres cas, ces lianes pendent des branches jusqu'au sol où elles prennent racine pour se lancer de nouveau à l'assaut des arbres.

Mais vous ne serez pas toujours dans cette cathédrale verte. Vous traverserez de temps à autre des zones de culture ou d'anciens brûlis : ceux-ci seront le plus souvent couverts d'une inextricable végétation secondaire. En région montagneuse, vous aurez également à franchir des espaces découverts et rocheux : c'est là le royaume des mousses et des lichens propices aux chutes.

Le silence qui règne sous les couverts est au premier abord angoissant, mais vous vous y habituerez vite. Vous respecterez vous-mêmes toute la discrétion voulue car les bruits portent loin dans ces conditions. Vous éprouverez un grand sentiment de sécurité en constatant que la limite de vision ne dépasse guère vingt-cinq mètres pour un homme debout, souvent moins. C'est là également un élément de surprise qu'il faut savoir utiliser à son profit.

- Ceci est ma première recommandation : en voici quelques autres. Vous serez à peu près constamment mouillés de la tête aux pieds : soit par la pluie, soit par la transpiration. Attendez-vous donc à avoir très froid la nuit, surtout en altitude. La pluie est parfois si violente que les gouttes explosent en arrivant au sol quand l'on est en terrain découvert : elles forment alors un léger brouillard à hauteur des genoux. Prenez garde aux ruisseaux dans ces conditions, ils deviennent infranchissables en quelques instants. Les gorges rocheuses se transforment en autant de pièges mortels si vous n'en sortez pas immédiatement.

Vous aurez, bien entendu, à marcher à travers cet océan vert et vous éprouverez les plus grandes difficultés à vous y orienter. Toutes les éminences se ressemblent et les points remarquables sont singulièrement rares. Si vous décidez de progresser en suivant un azimut vous constaterez rapidement qu'il est impossible de marcher droit. Vous serez constamment détournés par les accidents du terrain. Il est également difficile de suivre ce que vous croirez être la crête principale en raison de la faible visibilité, à moins qu'elle ne soit très abrupte. Vous vous engagerez fatalement sur une ligne de faite secondaire pour vous retrouver dans la vallée. Le mieux, je crois, est de suivre la ligne de moindre résistance, pourvu que vous vous déplaçiez approximativement dans la direction choisie.

- Laissez-moi enfin, car je ne veux pas anticiper plus avant sur votre formation à venir, vous faire trois recommandations essentielles. Celles qu'une douloureuse expérience m'ont enseignées. Utilisez des sacs à dos dont la forme vous évitera d'accrocher toutes les branches et lianes que vous frotterez : rien n'est plus épuisant que d'être arrêté à tout instant. Débarrassez-vous le plus souvent et le plus rapidement possible des sangsues et désinfectez

soigneusement les plaies. Protégez-vous, si possible, des insectes et des moustiques nocturnes, faute de quoi, vous ne dormirez guère.

- . Ma conclusion va sans doute vous surprendre après tous ces conseils. La jungle est un milieu difficile mais moins ingrat qu'on ne l'imagine. En vérité, la jungle est neutre. Neutralité armée si vous voulez. Par exemple, elle fournit le plus souvent autant d'eau fraîche que l'on peut en désirer et elle constitue un abri pour les amis... pour les ennemis aussi d'ailleurs. C'est votre attitude mentale qui fera la différence entre la vie et la mort si vous y séjournez longtemps. Rien n'y est très bon, ni carrément mauvais : la force de caractère fait la différence.

Dans une zone semi-montagneuse, couverte d'une jungle où vivent encore tigres et rhinocéros noirs, les petits groupes soumis à l'entraînement vont découvrir que la formation reçue en Algérie est perfectible. Les exercices quotidiens débutent généralement par une marche d'approche le long d'un chemin très fréquenté. C'est la saison sèche et la foulée des marcheurs ne fait aucun bruit dans l'épaisse couche d'impalpable poussière qui couvre le sol. Quasi liquide, elle est tenue au point de s'éparpiller en fines gouttelettes à chaque pas. Le soleil en est obscurci et les soldats la respirent et l'avaleraient s'ils ne devaient pas rester la bouche fermée. Ils trouvent là une raison supplémentaire pour se taire. Lors de la mousson - il tombe alors ici plus de trois mètres d'eau par mois - cette poussière se fige en profondes rides de boue gluante qui ont vite fait de botter les passants jusqu'aux reins. Tout objet tombé est irrémédiablement perdu.

Plus loin, sous la voûte obscurcie des arbres géants, les sentiers de jungle, couverts de feuilles mortes, offrent moins de résistance à la marche. Gare cependant aux traîtresses étendues de mousse où l'on a tôt fait de se casser la jambe sur quelque tronc glissant. La marche est lente, on s'arrête à tout instant pour écouter, observer, souffler un peu aussi. On apprend à poser le pied à plat, en souplesse, à éviter les rameaux épineux qui, accrochés, ébranlent tout le buisson qu'ils défendent. On découvre aussi comment conserver l'eau malgré la sueur qui perle sous le chapeau de brousse et trempe la chemise contre le sac. On écoute le silence, parfois rompu par le cri de quelques singes. On entraîne son odorat, précieux détecteur dans certains cas. On s'initie à l'art de longer un sentier en restant soi-même sous les couverts les plus denses. On découvre les multiples usages du bambou et l'incroyable résistance de certaines lianes. On surveille les traces, on ne s'engage dans un couvert dangereux qu'après l'avoir fait reconnaître. On découvre les procédés pour allumer un feu par tous les temps et à en disperser discrètement la fumée. On apprend la fatigue que provoque l'attention permanente, même au bivouac.

Saïndrenan doit identifier ceux de ses hommes qui deviendront les plus aptes à ce type particulier de combat : ils deviendront des meneurs naturels. Il se familiarise avec l'organisation des zones de parachutage nécessaires à ce genre d'opérations. Il n'est pas question d'abattre des arbres de plus de trente mètres dans la haute jungle, on recherche au contraire les anciennes zones de culture, plus faciles à dégager. Il lui faut s'initier aux moyens de dissiper chez ses

hommes l'angoisse diffuse que provoquent l'obscurité, l'odeur de moisi et l'approche des massifs de bambous ou de hautes fougères qui sont autant de points d'embuscade possibles.

L'entraînement physique et moral, les qualités de commandement et la camaraderie entre gradés et soldats deviennent primordiaux dans ces conditions. Ce sont là des choses que Pierre connaît bien. Il découvre pendant ces semaines d'exercices l'importance accrue de facteurs tels que la discipline de formation, l'influence de l'humidité sur les hommes et les armes, le camouflage, le tir instinctif ainsi que les techniques de survie : la construction des campements, l'entretien des feux, la connaissance des plantes et des insectes comestibles et l'orientation. Il apprécie le fait que la troupe se fatigue vite dans des conditions de vie aussi éprouvantes et l'importance du comportement individuel devant les pièges, les embuscades, les sangsues, la soif et tout simplement la crainte de l'inconnu.<sup>130</sup>

Pierre se tire avec honneur de ce stage :

" *Officier très sérieux, sportif, très endurant. A obtenu de bons résultats avec son groupe (...)* Peut faire un bon chef de groupe commando," écrira-t-on de lui.

Deux mois de ce régime ont affûté les hommes du 5<sup>e</sup> RIC et Pierre ronge son frein avec eux à Trincomalee. Ils attendent d'embarquer depuis le 10 août, date de leur arrivée dans ce port. La situation évolue à toute vitesse en Indochine. Les Chinois revendiquent la responsabilité de désarmer les Japonais. La bombe atomique a foudroyé Hiroshima et Nagasaki. Ho Chi Minh a lancé l'insurrection avec la bénédiction tacite des Américains. Les nominations de l'amiral d'Argenlieu et celle de Leclerc sont intervenues. Le général Blaizot a été nommé chef de la mission auprès du SEAC.

Sandrenan appartient au Commando N°3 du SASB depuis la réorganisation du 5<sup>e</sup> RIC. Il y a retrouvé les aspirants Jean Buissière et Pierre Cera, anciens Cadets de la France Libre et le capitaine Orsini, le futur chef de corps de Jean Briand.<sup>131</sup>

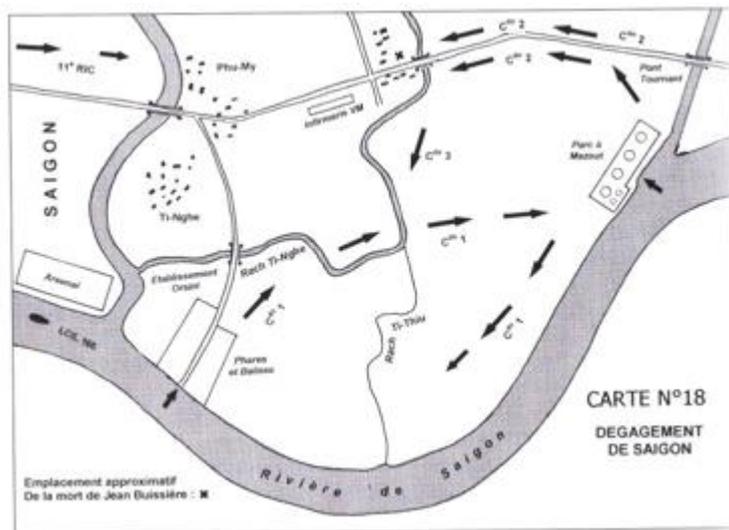
Après sept long mois de patience, Pierre débarque enfin du S/s Beatrix à Saigon le 4 octobre 1945. La compagnie A du 5<sup>e</sup> RIC, arrivée par avion depuis quatre semaines voit avec soulagement le gros du SASB renforcer la présence française en Cochinchine. Il s'installe à l'hôpital Drouet, près de Cholon. Le général Leclerc se pose à Tan Son Nhut le lendemain. Il précède de dix jours le débarquement du premier détachement du Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> DB. L'arrivée du 5<sup>e</sup> RIC est saluée avec joie par la population française, confrontée aux pires excès depuis de longues semaines. Il n'est cependant pas venu pour défilé en ville : il lui faut rapidement rompre l'encercllement de la ville cernée par de nombreux détachements Viet-Minh.

---

<sup>130</sup> Voir note 805 en fin du livre 8

<sup>131</sup> Voir note 806 en fin du livre 8

La 20<sup>e</sup> Division hindoue et les Gurkhas du général D.D. Gracey, arrivés avec la Cie A, sont à pied d'œuvre depuis le début du mois et enregistrent leurs premières pertes le 11 octobre. D'un commun accord avec Leclerc, les Britanniques entreprennent le dégagement d'une zone au Nord de Saïgon où ils pourront recevoir la reddition des unités japonaises. Parallèlement le SASB mène une opération au Nord-Est afin de dégager les abords de la ville le long de la rivière de Saïgon.



L'intervention a lieu le 14. Le commando N° 3 (B3) de Sandrenan, embarqué sur un *Landing Craft Tank* (LCT), couvre d'abord le débarquement du Commando N°2 (B2) au parc à mazout à 00.45h. Il quitte le bord une heure plus tard et atteint son premier objectif en vingt-cinq minutes. Il se heurte là à une forte résistance à base de tireurs d'élite, bien dissimulés dans les lataniers et les maisons. Les hommes d'Orsini essuient des coups de feu de trois directions différentes.

Il y a des Japonais parmi les défenseurs et c'est l'un d'eux, armé d'un fusil à lunette, qui atteint mortellement Jean Buisnière. La balle frappe d'abord sa mitraillette, puis, déformée par le choc, le touche au ventre : la blessure est d'autant plus grave. Il est évacué mais on ne pourra le sauver. Ainsi disparaît l'un des « gaches », ces jeunes gens venus de Madagascar en avril 1943 pour rejoindre la France Libre alors que rien ne les y obligeait, pour entrer à l'Ecole des Cadets. Il n'avait pas vingt-deux ans.<sup>132</sup>

Les Commandos 2 et 3 ratissent la partie Nord de leur zone d'action au cours de l'après-midi. L'ennemi a perdu quelque soixante-quinze hommes et les

<sup>132</sup> Voir note 807 en fin du livre 8

communications ont été rétablies au Nord de Saïgon. La satisfaction d'un coup de main réussi se lit sur les visages des Français tandis qu'ils regagnent leur cantonnement sous une pluie battante.

Pierre s'est brillamment conduit au cours de ce premier accrochage. Il obtient une première citation moins d'un mois après son arrivée :

*"Officier plein d'allant et de sang-froid (...). A rempli sa mission avec calme et courage (...)"*

Le capitaine de corvette Ponchardier a une excellente opinion de lui. On le constate dans les notes qu'il lui accorde :

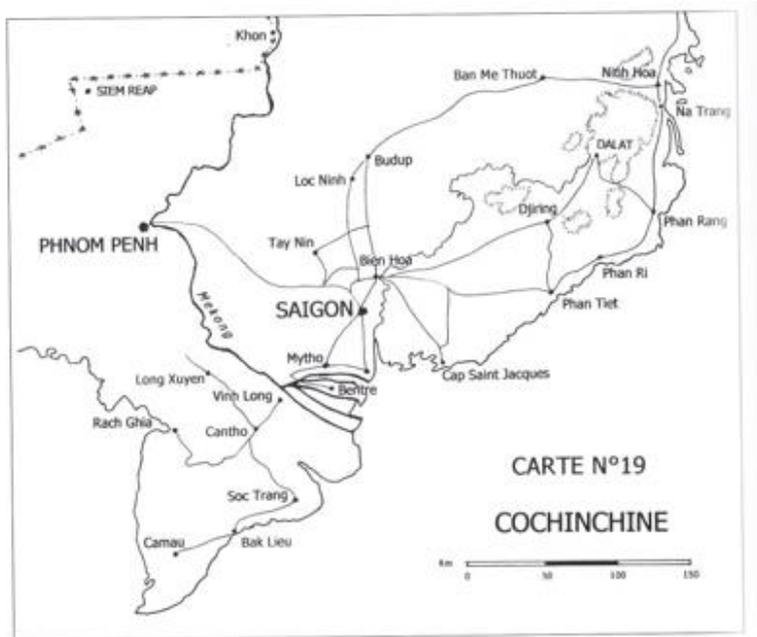
*"Officier brave et calme au feu (...) et de bons moyens physiques. Chef de section d'un Commando s'est particulièrement distingué le 12 octobre (...)"*

Pierre a enfin trouvé un chef qui n'a pas attendu pour le mettre dans le bain et lui faire au premier abord confiance. Le résultat est là : il a fait ses preuves et conquis l'estime de chefs exigeants. Il a été admis d'emblée dans l'une des plus remarquables unités de l'armée française : beau bilan ! Au reste, il a définitivement purgé son système de l'épisode du RMT, sans cependant en avoir fini avec cette glorieuse unité.

Le 5<sup>e</sup> RIC a lui aussi fait ses preuves. Saïgon dégagé, il entreprend la reconquête des points clés de la Cochinchine de concert avec le Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> DB. Ces deux unités remportent de brillants succès pendant les prochains mois au cours d'une remarquable série d'opérations aussi risquées, brutales et efficaces qu'épuisantes. Elles font face à une rébellion déjà très active et bien armée, aidée qu'elle est par de nombreux Japonais que l'on soupçonne d'être là sur ordre. Une manière comme une autre de sauver la face, ce souci essentiel de tous les Orientaux.

La première action commune des deux unités est la prise de Mytho : indispensable prélude à une profonde incursion en direction de la presqu'île de Camau, vers le Sud-Ouest. Le SASB est chargé de cerner la ville et de placer des bouchons à tous les accès de façon à interdire les sorties. Il devra attendre l'arrivée de la DB pour la nettoyer. Les nombreuses coupures de la route de Cholon-Mytho empêcheront sans doute les hommes de Massu d'arriver rapidement. Ceux de Ponchardier, arrivant par le Mékong, ne devraient pas être interceptés.

Embarqués le 24 octobre à 17.00h sur le LCT 166, les SAS démarrent une heure plus tard. A rentrée du canal de Nuocmam, un barrage de jonques armées, amarrées à couple par de grosses chaînes, est détruit au canon de 20mm vers 22.00h. Elles brûlent furieusement : l'ennemi ne réagit pas.



Le LCT glisse paisiblement sur les eaux boueuses du fleuve comme s'il venait de Pnom-Penh et approche de Mytho sans donner réveil. On signale quatre à cinq mille rebelles dans la ville : le quart serait équipé d'armes automatiques. Tout le monde est aux aguets, la ville paraît calme et endormie : les rues sont éclairées. Le commandant Ponchardier change son plan à ce spectacle. Au lieu de débarquer en dehors de la ville pour en bloquer les accès Est et Ouest, les commandos accosteront directement à l'embarcadère et se saisiront des accès par l'intérieur tout en délivrant la population française retenue en otage.

Le poste de garde viet est neutralisé à la mitrailleuse peu après 02.00h. Saindrenan et les trois commandos du SASB sautent à terre, foncent et s'engouffrent sans bruit dans les rues encore silencieuses. Trois heures après, la ville est entièrement sous leur contrôle. Il ne reste plus qu'à en nettoyer les abords et attendre la colonne Massu pour lui permettre de poursuivre son action vers le Sud-Ouest. Bilan de cette remarquable opération : trois blessés.

Sans prendre le temps de souffler, le SASB réussit une troisième opération victorieuse en dix jours. Le schéma de la reconquête de Vinh-Long ressemble trait pour trait à celui de la mission précédente. Faux départ à pied pour tromper les observateurs ennemis, appareillage en pleine nuit sur le LCT 166, débarquement par surprise au petit jour, prise totale de la ville en une heure. Le prix est cependant plus élevé : trois morts au soir du 29 octobre.

Les deux derniers mois de l'année voient le SASB s'installer à Vinh-Long récemment reconquis et choisi comme base, et s'engager dans une série d'opérations simultanées. Un seul commando suffit généralement pour les exécuter : tel le dégagement du canal du Nicolaï, la prise de Cantho ou Celle de Tra-Vinh. Ce sont souvent des opérations amphibies menées à bien avec l'aide de l'avisio La Gazelle : Elles ne sont cependant pas gratuites, Orsini par exemple, est blessé au pied au cours de cette période.

Le « Groupement Ponchardier » comme on l'appellera bientôt, est au repos à la fin de décembre.

L'action menée au cours de ces deux premiers mois fera l'objet d'une mémorable citation le 30 avril de l'année suivante :

*"(...) Puis en une campagne de 65 jours dans le Sud cochinchinois, s'est emparé successivement de Mytho par un coup d'audace, de Vinh-Long, Cantho et Tra-Vinh par des débarquements de vive force, ramenant la confiance et la vie normale dans plus de 50 localités après 150 accrochages victorieux sur les rebelles et délivrant de nombreux otages."*

L'année 1946 est ponctuée de nouveaux succès pour le Groupement Ponchardier, nouveau nom du SASB formant corps depuis le 16 février. Il subit relativement peu de pertes par rapport à celles de l'adversaire. La rapidité de ses mouvements, la précision du tir une fois au contact et la capacité manœuvrière de petites unités fluides et solidaires en sont la cause.

Les commandos poursuivent leur formation, ou leur perfectionnement au saut opérationnel au cours du second trimestre. Saindrenan profite d'un répit dans les opérations pour passer son brevet de parachutiste en mars, au cours d'un stage au 2<sup>e</sup> RCP du colonel de la Bollardière. Il est rappelé avant de l'avoir achevé, pour participer à une opération dans la zone de Govap. Le Groupement est chargé de la nettoyer et de la pacifier. Les premiers sauts ont eu lieu à Bien Hoa ; il lui faut attendre une autre occasion au mois d'avril pour en finir à Thu Dau Mot.

Installé à Govap, dans la banlieue Nord de Saigon pour plusieurs semaines, les hommes de Ponchardier nettoient la région en utilisant les méthodes qui leur ont si bien réussi jusqu'ici. Ils patrouillent quotidiennement leur zone dans un rayon de vingt kilomètres. Voici un exemple entre cent :

"Pour sa part, le B3 est accroché dans la plantation de Trung Chu Tan. Il fonce en criant en direction des tireurs, qui s'enfuient mais sont rejoints. Vingt-huit rebelles en uniforme, dont au moins quatre japonais, sont tués. Des fusils sont récupérés. Nous avons un blessé... Telle est la description de cet incident par le colonel Huard.

Pierre obtient sa seconde citation pendant cette période. Ponchardier le décrit comme un :

*"Brillant chef de section de Commando parachutiste (...) Toujours en tête de sa section a entraîné à plusieurs reprises ses hommes à l'assaut des positions rebelles. Le 23 mai notamment, a mené deux assauts victorieux contre une bande bien armée et tenace dans un terrain des plus difficiles."*

Mais tant va la cruche... L'unité est à bout de souffle en juin 1946. Sur trois cent cinquante à d'origine, il n'y a plus que cent combattants valides pour l'ensemble des trois commandos. On en a vu tomber d'épuisement en courant à l'attaque, alors qu'à Ceylan ils faisaient un cross de douze kilomètres en moins d'une heure. Les parachutistes sont restés trop longtemps sur la brèche. Leurs combats seront analysés quelque temps plus tard par le médecin capitaine Maître de la manière suivante :

"Il est admis que les parachutistes ont pour rôle principal d'être engagés dans des actions exceptionnellement pénibles et qu'ils doivent fournir des efforts que l'on ne demande pas à d'autres troupes. Mais il est reconnu aussi que ces situations ne se présentent que rarement."

Le bilan est impressionnant. Aux vingt-cinq tués, dont six officiers et aux quarante-neuf blessés qu'il déplore, le bataillon oppose près de deux mille tués ennemis, sans compter les blessés et les morts non recensés, et, un très important armement récupéré.

Le bataillon, ou ce qu'il en reste, embarque à Saigon sur l' « Ile de France ». Il est joyeusement fêté au cours du voyage de retour par les garnisons britanniques de Ceylan et d'Aden où leur immense réputation les a précédés.

## Chapitre 86 - 25 octobre 1945. L'année du Chien

La bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales de la rue de Lille accueille un nouveau lecteur depuis quelques semaines. André Beaudouin, en partance pour l'Indochine en a fait son quartier général provisoire. Tout est là : l'histoire et la géographie des trois Ky, l'Indochine « utile » du riz et de l'hévéa dans les deltas du Mékong et du Fleuve Rouge, qu'il faut absolument tenir, Garnier, Doumer et... Ho Chi Minh.

Pour ce dernier, ce sont plutôt les journaux qui le renseignent. Il a tôt fait d'y découvrir que ni l'Amérique, ni la Chine ne souhaitent voir la France retrouver sa place en Extrême-Orient. Les analyses politiques dont les autorités militaires pourraient disposer sont assez succinctes et ont surtout trait aux périodes où Catroux, puis Decoux étaient responsables. Petchkoff et François Geoffroy-Dechaume<sup>133</sup> font allusion dans quelques rapports aux tentatives du Guomindang pour favoriser la création d'un mouvement nationaliste opposé aux Japonais. On a appris, par leur canal, la création du Viêt-nam Doc Lap Dong Minh par un certain Nguyễn Ai Quoc, mais tout ceci est assez vague et de toutes manières, la rue Saint Dominique ne semble vouloir lâcher les renseignements qu'au compte-goutte.

Deux éléments lui paraissent essentiels. Le premier concerne les populations indochinoises qui, dans leur extrême diversité, craignent par-dessus tout l'envahisseur ancestral qu'est la Chine. Le second est le fait que Ho Chi Minh, c'est son nouveau nom, a proclamé la République Démocratique du Vietnam au début du mois de septembre 1945 à Hanoi. Il a décrété l'insurrection générale à la mi-août.

André Beaudouin, comprend, et même approuve les aspirations du peuple vietnamien à cette époque. Il s'interroge sur le caractère « colonialiste » de l'intervention française. Il nourrit une certaine admiration pour Ho Chi Minh. Il verrait volontiers un accord entre la France et lui quant au destin futur du Viêt-nam. Il comprendra plus tard qu'il s'agit en définitive d'une confrontation entre l'Occident et l'impérialisme soviétique. Pour l'instant, il importe de neutraliser les Japonais, se dit-il, et d'éviter que les Britanniques ne s'installent sous couleur de désarmer les premiers. Le camouflet de Potsdam est encore tout frais dans son esprit.

Beaudouin a eu tout le loisir de réfléchir au cours de la longue permission que la fin des hostilités en Europe l'a autorisé à prendre. Il appartient à l'état-major de la 9<sup>e</sup> DIC depuis la fin du mois d'août.

Le général Valluy lui a confié la direction du 5<sup>e</sup> Bureau. Sa grande culture générale, sa connaissance des populations orientales, ses talents d'éducateur et la manière dont il s'est adapté au contexte très particulier de sa dernière mission

---

<sup>133</sup> Voir note 808 en fin du livre 8

font de lui une exception au sein de l'armée. On peut penser que, de son côté, Beaudouin est heureux de cette flatteuse affectation. Nul doute que son intérêt pour les nouveautés et les missions inhabituelles n'y trouvent leur compte.

Parti par avion le 7 novembre, il est à pied d'œuvre à Saigon le 16. La ville commence tout juste à s'émanciper de l'emprise Viêt-minh grâce aux efforts de Saindrenan et de ses camarades qui guerroyent dans les environs depuis cinq semaines. Second croisement de destins contrastés ce n'est pas le dernier.

Un télégramme à son beau-frère Dumont à Paris et Beaudouin se met au travail. Il trouve son bureau encombré d'une impressionnante masse de papiers. Un tri rapide lui permet d'en extraire le document essentiel. Il connaît bien entendu la déclaration du gouvernement provisoire de mars dernier sur l'Indochine. C'est donc sans surprise qu'il lit la note de Leclerc destinée aux officiers nouvellement débarqués. Elle lui est personnellement adressée et s'achève ainsi :

"(...) La politique suivie actuellement par le gouvernement français a, avant tout, pour but le rétablissement de la souveraineté française dans toute l'Indochine et le maintien de l'ordre.

Mais cela ne veut pas dire que nous ne reconnaissons pas le bien-fondé de toute une série de revendications annamites. Aussi, la déclaration du 24 mars 1945 du général de Gaulle envisage-t-elle pour l'Indochine un statut politique et économique qui lui donne, sinon une entière indépendance, du moins une très large autonomie.

Faire connaître et accepter par les Annamites les termes de cette déclaration, assurer le passage de l'état trouble actuel au statut libéral de l'avenir, est le but de notre présence ici."

Beaudouin s'aperçoit que la 9<sup>e</sup> DIC est loin d'être la seule à s'occuper d'information et de propagande. Le Haut-Commissariat, le Commandement Supérieur et quelques autres entités de moindre importance étudient également ces questions. Il doit donc analyser, résumer et faire la synthèse d'une impressionnante littérature. La presse locale telle que « France-Hanoï », l'organe du rayonnement français en Extrême-Orient, « Le Peuple », l'instrument du combat pour l'indépendance du Viêt-nam, « Le Pacifique » ou « L'Entente », le quotidien de grande information, doivent faire l'objet d'analyses puis de synthèses quotidiennes : à moins que ces publications n'émanent de ses propres services. Il est destinataire des tracts ennemis. Les cadres français doivent parler d'une même voix à la population locale : son bureau rédige les directives indispensables sur de nombreux sujets. Beaudouin doit enfin produire lui-même ou faire écrire quantité d'articles destinés à la presse indochinoise quand il ne s'agit pas de la rédaction complète de Tonkin-Soir, la feuille de chou du 5<sup>e</sup> Bureau.

Certains documents sont assez révélateurs : un article intitulé « Résistance » par exemple où, après avoir évoqué la révolution de 1789 et la Commune de 1871 qu'il admire, Beaudouin écrit :

"L'insurrection traditionnelle eut cette originalité qu'elle fut proclamée par un général révolté, Charles de Gaulle, geste qui lui valut le titre, pleinement mérité, de Premier Résistant de France. Personnalité puissante, caractère âpre et entier, insensible aux considérations de promotion et d'avancement, intelligence lucide, animé d'un amour dévot pour sa Patrie et d'un hautain mépris pour l'orthodoxie, le général de Gaulle était marqué pour s'insurger au cours d'une grande péripétie (...)."

Un autre article « L'Orient rencontre l'Occident », daté d'octobre 1946, décrit la rencontre de Torgau entre Russes et Américains : il est caractéristique du style de son auteur.

Il doit également recevoir et renseigner les correspondants de guerre qui travaillent à Saïgon comme à Hanoï. Il devient assez ami avec l'un d'entre eux à cette occasion : Annie Garçon. Gênée par quelque retard de paiement, elle se tourne vers lui pour obtenir un secours temporaire qu'il ne lui refuse pas. Il entre également en rapport avec Dixie Tyshe du «NewYork Post» à l'occasion d'un article décrivant des incidents survenus entre troupes chinoises et forces alliées.

Les missions d'André Beaudouin ne s'arrêtent pas là. On le trouve tantôt auprès de la 100<sup>e</sup> Brigade indienne en tant qu'officier de liaison, tantôt comme président de la commission de désarmement des Français d'Indochine quand ce n'est pas comme responsable de l'installation du Centre de Convalescence du 5<sup>e</sup> RIC à Mytho.

Son rôle change de dimension au début de l'année 1946. Il n'est pas à Saïgon depuis quatre mois et, déjà, on le réclame à Hanoï. Il est aux côtés du général Valluy quand celui-ci pénètre dans la capitale du Tonkin en compagnie de Leclerc le 18 mars 1946.

L'émotion est intense lorsque la colonne de Massu et ses cent soixante-dix véhicules entrent dans la cité. Elle est à son comble quand Leclerc déclare du haut du balcon du Commissariat de la République et devant une foule immense :

- Hanoï, dernière étape de la Libération. Je viens de compléter le serment de Koufra.

Beaudouin est nommé chef du 5<sup>e</sup> Bureau du Commandant Supérieur des Troupes Françaises d'Indochine du Nord et du Laos (TFIN)<sup>134</sup>. Il va vivre pendant trois mois en pleine insécurité urbaine. C'est à Hanoï qu'il fait plus ample connaissance avec le futur général Massu à l'occasion d'un bal offert par la 2<sup>e</sup> DB pour commémorer le débarquement de 1944. Annie Garçon en a laissé une description imagée :

---

<sup>134</sup> Voir note 809 en fin du livre 8

"La soirée s'honore de la présence de trois colonels. Rien que ça (...) Masqué d'un foulard rouge à pois, le colonel Massu soi-même, en casquette et treillis américain, une superbe « quille » - gros succès - dessinée dans son dos avec du rouge à lèvres, matraque au côté, « dégage » en qualité d'ordonnance très désinvolte d'un colonel Ronchonnot à moustache blanche et képi bosselé, déjeté et rébarbatif à souhait (...) Le plus beau de l'histoire, et le plus inattendu d'ailleurs, c'est lorsque l'incognito levé, ravi de son bon tour et installé avec nous à une table fleurie, l'ex ordonnance voit s'avancer lentement du fin fond de la salle, son sosie, béret en tête, moustache d'encre et mains aux poches : un colonel Massu plus vrai que le vrai, qui le ravit d'aise et devant qui il bondit en un garde-à-vous impeccable, à la grande joie de toute l'assistance. Le Spahi-sosie est tout de même un peu ému (...)"

Cette mémorable soirée est sans doute la dernière à laquelle assiste Beaudouin avant son départ : un adieu aux armes en quelque sorte. Les festivités n'ont d'ailleurs pas manqué, deux par semaines en moyenne, même si certaines ne sont pas particulièrement folichonnes. Comme cette invitation merveilleusement ornée qu'il reçoit des autorités chinoises pour la cérémonie funèbre destinée au repos de l'âme des officiers et soldats chinois venus recevoir la reddition des troupes japonaises.

André Beaudouin, largement arrivé au terme de son engagement d'octobre 1940, demande son rapatriement le 14 août 1946. Il réitère quinze jours plus tard. Un mois, après, le 3 octobre, alors que la prise d'armes d'adieu du RMT a eu lieu l'avant-veille, le S/s Pasteur pénètre en baie d'Ha Long. Il emmène vers la France le volontaire des années incertaines et trois cents autres candidats au retour.

Une lettre, perdue dans un sac postal, a probablement voyagé en sa compagnie. Elle émane de Robert Moulié, alors commandant de compagnie parachutiste en Indochine :

"(...) J'ai essayé d'être fidèle aux principes que j'avais tenté d'inculquer à ceux que le capitaine de la Joncière appelait « Mes bêtes de combat », joueurs de rugby et autres sportifs. J'ai été parachuté une première fois dans le Doubs avec Edme, Hébrard et Mayer (...)"

Une aventure exceptionnelle s'achève. Un épisode militaire de plus de six ans trouve son terme dans la baie au décor immortel : la baie d'Ha Long -le lieu où descendit le serpent - alors que s'éloignent :

"Les murailles à pic, tantôt lisses et polies par le temps, tantôt comme fouillées par le ciseau d'un sculpteur capricieux."<sup>135</sup>

---

<sup>135</sup> Voir note 810 en fin du livre 8

## Chapitre 87 - 25 septembre 1946. La piste du baobab

Jeanine Kidd n'avait jamais imaginé quitter l'Angleterre pour de si grands voyages. André Lehrmann<sup>136</sup>, son mari, avait été affecté à la compagnie de QG N°31 en juin 1944, peu après la fermeture de l'Ecole des Cadets. La dernière fraction de cette unité avait débarqué en Normandie vers la fin du mois de septembre pour s'installer à Paris.

André, promu sous-lieutenant, avait été admis à servir dans l'infanterie coloniale à son arrivée dans la capitale. L'état-major du général Koenig - la compagnie de QG en question - avait été transféré à Baden-Baden en juillet, à l'issue des combats en Europe. Lehrmann, désigné comme chef du détachement de liaison à Paris, n'avait pas suivi. Il avait pu faire venir femme et enfant, juste avant la naissance du jeune Alain.

La petite France a maintenant près de 18 mois : c'est une aimable petite fille blonde. Elle observe avec intérêt le va-et-vient des matelots du S/s Meonia qui emmène sa famille vers Madagascar. Le pâle soleil d'octobre 1945 peine à percer les nuages. Déjà commence le ballet des présentations et des rencontres inopinées. Mais les usuelles mondanités du bord n'intéressent guère André. Conscient des lacunes provisoires de sa culture générale, il emporte avec lui une pile de bouquins en tous genres. Il n'en sortira de toute la traversée que pour les repas : et encore !

Il débarque à Diego-Suarez à l'issue d'un voyage de trois semaines et se voit affecté au 1<sup>er</sup> BPM. Cette unité est dissoute deux mois plus tard. André se retrouve alors au 2<sup>e</sup> Régiment de Marche Malgache. Il sait immédiatement s'y faire apprécier et ses notes de 1946 en témoignent :

"Excellent officier, consciencieux, compétent et dévoué (...) Excellent instructeur, aimant l'étude (...)"

Le service lui laissant quelques loisirs, il apprend à monter à cheval et voit arriver sa nomination de lieutenant au dernier trimestre. Deux ans de grade, c'est normal. Sa famille et lui habitent une maison située à la périphérie de la ville : elle est construite sur pilotis car l'on redoute les rats dans cette région. On craint encore bien plus les chiens sauvages que l'on aperçoit fréquemment dans les rues et qui n'ont peur de rien.

C'est à Diego-Suarez qu'il découvre la spécialité qui déterminera sa carrière. Son ancienne blessure au palais l'empêche toujours de parler longuement et l'on pense qu'il est sans doute sujet à des pertes d'équilibre occasionnelles. Il a encore quelques éclats de grenade dans la tête et il en est inévitablement handicapé. Il a d'autre part le goût de la mécanique et l'intuition de ce que les métaux peuvent faire ou non. Il est donc naturellement nommé responsable du service

---

<sup>136</sup> Voir note 811 en fin du livre 8

automobile de son unité. Son chef de corps, le colonel Gerson, est enchanté et confirme sa bonne opinion à l'occasion d'une mutation :

"A pris le commandement du service auto en octobre 1946 (...) a réussi de brillantes réalisations (...) Très modeste, ne mérite que des éloges. Excellent camarade. A pousser."

La jeune Michelle voit le jour dans la Grande Ile. L'on imagine assez bien son père confronté à des véhicules d'un autre âge, épuisés par de longs trajets à travers la France et l'Allemagne et le maniement énergique des chauffeurs militaires. Cannibalisant là une pièce encore utilisable ici, faisant tailler un engrenage par quelque bricoleur, il dépense force astuces, beaucoup de soins jaloux et d'impressionnantes quantités d'huile. On pourrait lui attribuer le procédé imaginaire employé par certain pêcheur en panne d'huile. Voyant sa boîte de vitesse désespérément vide, en passe de gripper, ce génie maritime trouve une solution. Il revient à bon port en bourrant de bananes - épluchées quand même - les rouages menacés d'une fatale surchauffe.

Lehrmann se préoccupe aussi de l'avenir. Qui, en effet, entretiendra, lui parti, ce matériel que le colonel Allègrini décrit comme étant :

- A bout de souffle.

Il forme ses gradés, ou plutôt tente de le faire. Ce sont des ruraux pour la plupart et sa patience trouve assez facilement ses limites. On le lui fait d'ailleurs tranquillement remarquer. Il n'empêche que son patron écrira :

"(...) Veille à l'instruction du personnel et obtient des résultats probants (...)"

Il ne supporte pas mieux de voir ses efforts réduits à néant par des conducteurs négligents. Les chefs d'unité qui lui rendent des véhicules littéralement massacrés après tant d'heures consacrées à les remettre en état, en savent quelque chose. Là aussi, Allègrini devra lui conseiller en souriant de mettre une sourdine aux commentaires sarcastiques qu'il leur réserve. Son subordonné n'aime pas le travail mal fait, c'est certain.

André est affecté au RMT - encore un - lors de son retour en France à la fin de septembre 1949. Il part de là suivre les cours supérieurs auto à l'EAM de Bourges. L'examen d'entrée lui est fatal. Sans doute quelque problème de physique trop calé ou un peu de malchance lors d'un oral. Ce sont donc les cours élémentaires qu'il entreprend de suivre et il obtient finalement son diplôme dans un bon rang.

Désigné ensuite pour l'AEF et désormais classé spécialiste auto à sa demande, il quitte le RMT en novembre 1950 et arrive à Pointe Noire à la fin du mois. Sa famille le suivra quelque temps plus tard. Elle aura un voyage mouvementé. Un trou d'air entraîne leur avion dans une chute brutale de trois cents mètres. Les enfants sont encore terrifiés à l'arrivée. André refusera de repartir par ce moyen ce qui leur vaudra une agréable croisière de trois semaines.

Sa réputation l'a précédé en Afrique et il se retrouve à la tête des ateliers auto de l'unité locale. Il y démontre ses brillantes qualités d'enseignant auprès des élèves-mécaniciens autochtones. Il est en outre employé à nombre d'autres choses comme le démontrent ses notes de 1950 et 1951:

"(...) Utilisé comme adjoint à l'officier du 4<sup>e</sup> Bureau du corps (...) accepte toutes les tâches sans rechigner (...) Fera un bon capitaine."

Il est nommé à ce grade en juillet 1952 : complément de solde bienvenu après la naissance de la jeune Elisabeth quelques mois auparavant. Cette promotion ne lui fait pas perdre ses talents de fin bricoleur. Ses enfants se souviendront longtemps de ces bicyclettes amoureusement et secrètement remises en état à leur intention. Il ne se passe pas de Noël sans qu'une magnifique crèche ne vienne leur rappeler les neiges et les sapins de la Saint Sylvestre. Ils n'ont pas oublié comment, grâce à un trou providentiel dans la paroi du garage, ils essayaient de deviner les surprises que leur réservait leur père. Elevé lui-même très sévèrement par un père exigeant, André est assez strict avec ses enfants : ils n'en gardent pas moins un merveilleux souvenir de leurs parents.

Leur père est un grand chasseur. L'Afrique et sa spécialité lui donnent bien des occasions d'exercer ses talents. Comment, en effet, s'attirer les bonnes grâces du dispensateur de pièces détachées longtemps attendues et, surtout, de conseils pour ranimer quelque Jeep expirante ? Rien de tel qu'une partie de chasse au terme d'une longue et lointaine réparation pour meubler les dimanches en brousse ! Les nombreux invités qui fréquentent la demeure des Lehrmann peuvent y admirer toutes sortes d'impressionnants trophées.

Le jeune capitaine retrouve la France pour le congé habituel. Il est suivi de deux ans d'activité prenante à la tête du centre de Formation Rationnelle Accélérée des Mécaniciens de Fréjus. Ses qualités d'organisateur et de formateur y sont de nouveau reconnues avec éclat.

Le statut de Saint-Cyrien qui lui est reconnu à cette époque - sans parler du rappel de solde - vient à point pour étayer son excellente réputation. Elle le précède à Fort Lamy où il arrive en novembre 1955. Devenu chef du service auto du SMB Tchad, il présente une demande pour être admis dans le corps du SMBC. Ceci lui est refusé pour d'obscures raisons. Du coup, Lehrmann demande à réintégrer la Coloniale, au grand dam de son directeur.

D'abord affecté à la 1<sup>ère</sup> Cie du Régiment de Tirailleurs Sénégalais du Tchad, André prend le commandement de la 2<sup>e</sup> Cie nouvellement créée, au début du mois d'août 1957. Il est enchanté de ces nouvelles fonctions car c'est à son corps défendant qu'il a été si longtemps maintenu en service loin de la troupe. Ce nouveau poste lui permet d'effectuer le temps de commandement indispensable pour accéder au grade supérieur. Il y réussit parfaitement. Le colonel Chaboud en témoigne :

"(...) Lors de la création de la 2<sup>e</sup> Cie, a pris le commandement de cette unité dont il a fait un tout cohérent et efficace. Très ferme, très exigeant, il a su établir

et maintenir une discipline stricte et pousser au maximum l'instruction avec une réussite particulière dans le domaine du tir. S'est par ailleurs immédiatement révélé comme très au courant de tout ce qui concerne la vie administrative d'une compagnie. (...) Un peu gêné au début dans le commandement de son unité sur le terrain s'est mis progressivement à la hauteur de sa tâche et dès maintenant est apte à commander une compagnie dans toutes les circonstances. Officier (...) d'une solidité à toute épreuve."

Le voyage de retour de fin juin 1958 est particulièrement long. Partis de Fort Archambault, il leur faudra trois semaines pour gagner la France à la fin de juin 1958. Ils n'ont heureusement que la jeune Élisabeth avec eux. Les autres enfants sont en pension en France depuis trois ans

André Lehrmann est alors désigné pour l'Algérie comme la plupart de ses pairs. Il y trouve d'importantes responsabilités techniques et opérationnelles. Il prend le commandement de la 62<sup>e</sup> Compagnie de Réparation Divisionnaire de la 12<sup>e</sup> DI après le stage traditionnel de deux semaines d'Arzew. Il entame ainsi un séjour de près de deux ans où le rôle essentiel qu'il exerce prend toute l'importance que les opérations requièrent. Son dévouement, le sens aigu du devoir qui le caractérisent lui valent une seconde citation. Signée du général Fourquault, elle dit :

*"Grâce à son allant et à ses qualités techniques, a permis le maintien du potentiel opérationnel. S'est distingué dans la mise en condition des matériels équipant le barrage frontalier en participant aux nombreuses opérations de la division."*

Non content de le féliciter, le général l'a désigné comme commandant du quartier d'Isly du sous-secteur de Tlemcen. Cette double casquette n'est pas une sinécure quand on sait que Lehmann est responsable de plus de deux mille véhicules, quinze mille armes individuelles et collectives et de deux cents armes de gros calibre. Il est proposé pour la première partie du tableau d'avancement à la fin l'année 1961. Il est de retour en France depuis quatre mois.

Sa promotion intervient au cours de son cinquième et dernier séjour outre-mer. Il prend les fonctions d'inspecteur adjoint au directeur de la SMB de Dakar en octobre 1966.

Installés dans une agréable demeure du quartier du marché Samoaga, André et Jeanne y reçoivent de nombreux amis. Sa fille aînée, France, participe au mess à son premier bal à l'occasion de ses dix-huit ans. Elle commence à s'intéresser à la seconde des passions de son père : la pêche.

André trouve cependant pénible le climat humide de Dakar. Autrefois touché aux sinus, il est sujet à de nombreux rhumes et souffre toujours de sévères douleurs faciales. Il lui faut également subir de temps en temps une intervention superficielle de manière à extraire quelque éclat oublié, à l'aide de puissants aimants.

André à quarante-quatre ans et traverse une période où il paie de sa santé des efforts universellement reconnus :

" - 1960. Le fonctionnement de son unité confirme mon excellente opinion. - 1961. Gros travailleur, très consciencieux, intelligent et méthodique. - 1962. Officier supérieur d'excellente classe (...) A pousser."

Suprême compliment, il est affecté à l'École Supérieure et d'Application du Matériel de Bourges qu'il rejoint en décembre 1963.

Le temps pèse désormais sur ses épaules. Il demande sa mise à la retraite à l'issue des vingt-cinq ans de services qui l'auront vu, entrer seconde classe et achever sa carrière comme chef de bataillon. Il lui aura fallu plus de temps que d'autres, songe-t-il sans amertume. Retiré à Coataudon-en-Guipavas, Lehrmann ne perd pas contact avec l'armée et on le juge bientôt apte à passer lieutenant-colonel de réserve.

Toujours passionné de bricolage, il fabrique lui-même les mouches qu'il utilise pour pêcher la truite. Que d'heures passées le long des ruisseaux de la région de Brest à guetter le moindre remous révélateur ? Sachant se dissimuler et observer, il excelle dans ce sport silencieux. Cette occupation lui vaut d'ailleurs une aventure. Jeanine, nettoyant un jour l'une de ses prises avant de la confier à la poêle, s'aperçoit qu'elle est baguée. Le renvoi de l'objet, et un peu de chance lors du tirage au sort, vaudront un voyage en Norvège à l'heureux pêcheur. France le suit dans ces exercices et ne tarde pas à savoir poser régulièrement sa mouche à l'endroit désiré sans gesticulations inutiles.

Ce qu'elle préfère ce sont les reconnaissances matinales précédant l'ouverture de la chasse. Quelle émotion de découvrir la compagnie de perdreaux qui n'a pas encore reçu de plombs ou le gîte du lièvre, perdu et quasiment invisible dans les chaumes. On marcherait dessus avant de le voir.

Elle n'est cependant pas admise à la chasse même. C'est une affaire entre André et ses chiens : il ne saurait y avoir d'autres témoins. La traque devant soi est au fond le seul mode de chasse valable, avec l'affût matinal du gros gibier peut-être. Faire travailler son chien : voilà l'alpha et l'oméga. La complicité entre l'homme et son compagnon, la quête, l'arrêt soudain, rigide, la truffe frémissante pointée sur quelque chose que l'on ne voit pas toujours : captivants instants. Le coup de fusil jeté sur l'animal qui finit par s'enfuir dans un grand froissement d'ailes n'est que l'aboutissement, l'orgasme en quelque sorte, d'un long moment d'attente et d'observation. André, bon marcheur et excellent fusil, en revient le soir épuisé mais comblé.

Les séquelles du cruel accident d'octobre 1943 continuent malheureusement à le tracasser et il subit une nouvelle intervention au Val de Grâce en 1969. Quelque temps encore et il quitte les siens, dans la lumière, à l'âge de soixante et onze ans.

Il laisse le souvenir d'un officier d'allure sportive et soignée, plein d'allant et décidé à parvenir au bout de ses entreprises. Chef d'unité au commandement ferme et aisé, il a sans cesse recherché les responsabilités. Calme, précis et méthodique il se sera constamment montré exemplaire. Il aura toujours eu quelque peine à tolérer les imbéciles et encore moins les fumistes et n'aura pas été de ceux qui se mettent sans cesse en avant sans mesurer le ridicule de leur attitude. Il aura démontré son sens de la camaraderie et sa haute conception du rôle de l'officier tout au long de sa carrière.

## Chapitre 88 - En janvier 1947. Reconnaissance

Le séjour d'André Beaudouin en Indochine n'aura pas duré un an, encore a-t-il dépassé notablement les termes de son engagement de 1940. Le conflit est achevé depuis septembre 1945 et c'est le 9 octobre 1946 qu'il quitte le Tonkin. Trois semaines de voyage maritime le ramènent en France où il est démobilisé en novembre.

Vraisemblablement entré au Quai d'Orsay dès janvier 1947, Beaudouin s'impose très rapidement à son poste. Rédacteur à la direction d'Afrique-Levant, il laisse derrière lui des examens d'intégration qu'il a subis d'excellente manière. Affecté à la sous-direction du Levant où il exerce les fonctions de secrétaire, on lui doit d'excellents travaux dès la première année. Ils portent en particulier sur la question des protocoles au Proche-Orient, pour la Transjordanie et l'Irak en particulier.

Il a visiblement conquis son chef. M. Bonneau lui décerne de brillantes notes à la fin de l'année :

"Son instruction professionnelle est excellente et il est parfaitement exact dans le service. Sa parfaite éducation, son caractère ferme, ouvert, inspire la sympathie et la confiance et ses rapports avec autrui sont parfaits à tous égards alors que ses aptitudes spéciales s'étendent aux questions de politique orientale, musulmane et africaine."

Ayant ainsi répondu aux rituelles questions du formulaire d'appréciation, M. Bonneau poursuit :

" Grâce à sa puissance de travail, à son intelligence et à son esprit pratique, il a acquis très rapidement une formation politique et professionnelle (...) et les travaux d'ordre général, politique, social et digitaux auxquels il s'est consacré (...)"

Bonneau conclut :

"J'avais estimé qu'il serait, pour ces raisons et compte tenu également des nombreuses amitiés qu'il a nouées en Angleterre dans les milieux militaires, un excellent consul à Nairobi."

André Beaudouin rédige des rapports hebdomadaires pour le Conseil des ministres sur la situation en Palestine au cours de l'année 1948. Ils sont jugés excellents. Il travaille également sur l'Irak, la Transjordanie et l'Arabie Saoudite tout en assurant le secrétariat de la Commission des Biens Français en Syrie et au Liban.

Cette lourde tâche lui vaut de nouveaux compliments de M. Bonneau :

"(...) Doué d'un esprit clair et possédant une culture générale très supérieure à celle qu'implique (sic) ses titres universitaires (...) a donné pleine et entière satisfaction : très sûr, intelligent, travailleur et consciencieux."

Lui ayant attribué une note de 18/20 l'an passé, son supérieur se croit obligé de changer et lui décerne cette fois-ci un 17,5. Ceci en dépit des excellents commentaires faits à son propos. Fort de ces appréciations, Roland de Margerie, directeur de la direction Afrique-Levant, confirme sa décision de le nommer consul à Nairobi.

Il précise :

"(Qu'il) a toutes les qualités voulues pour diriger ce poste qui est en plein développement et pour y réussir parfaitement auprès des autorités britanniques."

R. de Margerie a en effet noté que, laissé seul responsable de sa sous-direction pendant de longues périodes, Beaudouin a parfaitement géré son unité.

André Beaudouin n'a oublié ni ses Cadets, ni les termes de la lettre qu'il adressait à Ch. de Gaulle le 7 octobre 1945. Trois ans ont passé au cours desquels certains, parmi les Cadets les plus actifs, ont entrepris les démarches nécessaires pour que le statut de Saint-Cyrien soit reconnu aux aspirants sortis de l'École. C'est important pour ceux qui ont choisi de rester dans l'armée. Ils sont plus de trente dans ce cas. La grande majorité a préféré se tourner vers le service civil.

Beaudouin, Taravel avant son départ pour l'Indochine, Jacques Chambon, entre autres, appuient les démarches nécessaires. Elles passent par le général Koenig, ministre de la défense du moment. Un important dossier<sup>137</sup> semble alors avoir été constitué. Beaucoup de patience et de persévérance seront nécessaires à ses défenseurs avant d'obtenir les premiers résultats.

On sait que le sujet n'échappe pas à l'attention du Général. Il s'adresse en ces termes dans un avis au général Koenig, alors vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre :

"L'équivalence du statut d'origine des officiers provenant de l'école de Malvern et de Ribbesford (1940-1944) n'a pas encore été fixée. Étant donné :

La qualité morale et intellectuelle des jeunes gens qui y ont été formés, l'exemple qu'ils ont donné à une époque où l'exemple comptait plus que tout, le fait qu'ils n'ont pu, en raison même de leur engagement, passer les examens des grandes écoles militaires, il convient de leur accorder l'équivalence avec Saint-Cyr, comme cela a été fait pour les jeunes aspirants de Coëtquidan. Les élèves de l'école navale de Dartmouth ont été, sans nulle discussion, admis comme anciens élèves de l'école navale."

Il semble bien, et les textes le prouvent que « des arguments bureaucratiques inadmissibles » aient été mis en avant par certains responsables militaires de l'époque. Cette pratique sera plus tard assimilée à des retards délibérés. Le chef

---

<sup>137</sup> Voir note 812 en fin du livre 8

d'état-major, sollicité, a répondu par une lettre qui soulèvera l'indignation des rapporteurs parlementaires le moment venu. Le général Koenig, alors en service, y répond le 23 mars 1951. Sa missive sera versée au dossier et lue publiquement dix-huit mois plus tard.

Ce n'est qu'à son retour de Nairobi que Beaudouin aura le plaisir de voir les choses se concrétiser après cinq ans de démarches auprès des plus hautes instances de la République. Un projet de loi<sup>138</sup> est présenté en mai 1953 et examiné par l'Assemblée nationale : elle le renvoie à la commission de Défense nationale. Celle-ci entend le rapport de M. Triboulet<sup>139</sup>, député, le 6 novembre suivant. L'élu est indigné par certains aspects de la question et se plaît à citer les termes du chef d'état-major qui assurait à l'époque que :

"(...) le titre de Saint-Cyrien ne pouvait être reconnu, pour la période d'occupation, qu'aux élèves sortis de l'école spéciale militaire d'Aix-en-Provence, ou même, pendant l'occupation totale du pays, qu'aux élèves reçus au concours d'entrée aux hautes études commerciales (sic)."

La Commission adopte le projet de loi à l'unanimité et l'envoie à son tour devant le Conseil de la République.

Cette haute instance entend lecture du rapport<sup>140</sup> de M. Coupigny, sénateur, le 25 février 1954. Celui-ci évoque entre autres, le 2S du 2 décembre 1942 où :

" Plusieurs jeunes aspirants déjà sortis de l'école et quelques-uns encore en cours d'études, furent conviés à un banquet des anciens de Saint-Cyr, où ils se trouvèrent assis à côté des généraux de Gaulle, Catroux, Legentilhomme, d'Astier de la Vigerie et Vallin." Le rapporteur mentionne aussi l'incompréhension de la Commission devant :

" (...) Ce retard, à moins qu'il n'ait été délibérément, fondé, portant sur des arguments bureaucratiques inadmissibles. "

Car en effet, il faut bien l'écrire et ne pas craindre de l'exprimer, les Français Libres, n'ont guère été favorisés, c'est le moins que l'on puisse dire, par les hautes autorités militaires de l'époque. La plupart des membres de ces aréopages solennels ne s'étaient réveillés qu'à la fin de 1942, si tant est que leur sommeil ait jamais, pour certains, été interrompu. Ils tenaient donc pour suspects ceux qui avaient ouvert les yeux en juin 1940 et leurs émules.

Le texte du projet de loi est adopté par le Conseil de la République, unanime, le 2 mars 1954. Il avait entendu auparavant un second rapport de M. Coupigny<sup>141</sup> qui mentionne en particulier que :

"Il a paru bon à votre Commission de la Défense nationale de faire revivre, à l'occasion de ce projet de loi, les pages glorieuses, souvent ignorées, écrites par

---

<sup>138</sup> Voir note 813 en fin du livre 8

<sup>139</sup> Voir note 814 en fin du livre 8

<sup>140</sup> Voir note 815 en fin du livre 8

<sup>141</sup> Voir note 816 en fin du livre 8

les cadets de la France Libre." Cette phrase est saluée sur tous les bancs par des applaudissements nourris.

Le texte est voté à l'unanimité, sans opposition, mais non pas sans approbation. M. François Schelter le soutient au nom du secrétaire d'état à la guerre et le général Petit en son nom propre.

Les vieux amis restent présents.

Finalement, et ce sera pour le commandant André Beaudouin, quelque chose comme le couronnement de son œuvre, le Conseil de la République, ayant fait retour de son avis favorable à l'Assemblée Nationale, celle-ci, se bornant à prendre acte de l'avis conforme ainsi reçu, donne au texte force de loi.<sup>142</sup>

---

<sup>142</sup> Voir note 817 en fin du livre 8

## Chapitre 89 - 5 février 1947. Hoa-Hao et Terres Rouges

Le premier séjour de Pierre Saindrenan en Indochine s'est achevé à la fin du mois d'août 1946, date à laquelle il s'était embarqué à Saïgon pour la métropole.

Le commandant Ponchardier le note une dernière fois et confirme l'excellente opinion qu'il a de lui :

*"Excellent officier qui a participé à la tête de sa section à toute la campagne de Cochinchine, franc et le sang-froid au feu. Caractère parfois indépendant (...) cependant excellent esprit militaire. En excellente forme pendant toute la campagne (...)"*

Un lieutenant de vingt-six ans retrouve enfin la France. Elle est en paix mais meurtrie et traversée de nombreux soubresauts politiques qui vont bientôt provoquer le départ du général de Gaulle. Le monde qui l'accueille observe déjà les prémices d'une longue lutte entre l'URSS et les USA. Ils se disputeront la suprématie mondiale au prix du malheur de bien des nations.

En Indochine, rien n'est politiquement résolu. L'armée française s'y trouve progressivement engagée sans le soutien d'une industrie d'armement performante.

Un immense travail de reconstruction immobilière et de remise en état de nos infrastructures publiques est en route et nos industries redémarrent péniblement. La recherche scientifique, restée vivante dans nos laboratoires, va porter des fruits exceptionnels. Dans la rue, dans la presse surtout, les Français continuent à pratiquer leurs jeux favoris. Ceux qu'un étranger, parfois malveillant, toujours narquois s'amuse à souligner. Le dénigrement, le scepticisme de bon ton, la jalousie envers les succès sont trop souvent les moteurs de nos comportements.

Les Français Libres, revenus de tous les horizons de l'empire, se retrouvent dans cette ambiance difficile qu'ils ne comprennent pas. Les Résistants comptent leurs morts et ramènent péniblement leurs survivants à la vie.

La grande tourmente mondiale achevée, les uns restent dans l'armée sans encore mesurer les amères difficultés de la noble tâche qui les attend. Les autres retrouvent, entreprennent ou se préparent à entamer des carrières administratives ou civiles. Pour ceux-ci, sans y avoir nécessairement réfléchi, la perspective de contribuer à la création de richesses et d'assumer les risques de l'emploi civil leur paraît perpétuer naturellement leurs engagements précédents. Pour ceux-là, le service public et le risque militaire paraissent également les prolonger.

La question ne se pose pas pour Pierre Saindrenan. On peut même supposer qu'il n'en a même pas discuté avec ses parents qu'il retrouve à Saint-Brieuc après trois ans d'absence.

A quelques pas de là, deux anciens Cadets se posent, eux, la question. Louis Le Roux et Jean Briand, enfin revenus du lointain Pacifique, s'interrogent sur leur avenir. Ils décident finalement de rester dans une armée qu'ils n'ont pas

assez servie à leur goût. Conscient du temps perdu depuis leur sortie de l'Ecole militaire ils demandent à servir en Indochine à l'exemple de beaucoup d'anciens de la France Libre. Pierre est de ceux-ci.

De retour en France après la brillante campagne menée par le 5<sup>e</sup> RIC et le Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> DB, les acteurs de cette dangereuse aventure retrouvent rapidement le chemin de l'Indochine.

Le 5<sup>e</sup> Bataillon de Parachutistes d'Infanterie Coloniale (5<sup>e</sup> BPIC) a été formé à Tarbes au début de l'année 1947. Formant corps, il reprend les traditions du 5<sup>e</sup> RIC. Il est pour l'instant le seul bataillon des quatre que comptera la Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes. Massu a pris le commandement de cette nouvelle unité.<sup>143</sup>

Deux groupes d'anciens y cohabitent. L'un, celui du commandant Grall – précédemment capitaine au RMT – le nouveau chef du bataillon, rassemble autour de lui bon nombre d'officiers et de sous-officiers du Groupement de Marche. Le lieutenant Jean Luc Scherdlin et deux sous-lieutenants, tous issus de l'Ecole des Cadets, en font partie.

L'autre est dirigé par le commandant Dupuis, prédécesseur de Grall à la tête du 5<sup>e</sup> BPIC. C'est un ancien du Groupement Ponchardier. On y trouve les capitaines Roger Trinquier et Jean Orsini ainsi que Pierre Saindrenan, tous anciens du groupement.

Grall a pour mission de réorganiser le bataillon en vue d'un départ programmé pour le mois de mai 1948. Dupuis et les trente-cinq hommes de son détachement constituent un renfort isolé destiné à partir vers l'Indochine au troisième trimestre 1947.

Pierre avait rejoint le 5<sup>e</sup> BPIC à Tarbes, son congé achevé, en février 1947. L'unité était en cours de formation et d'entraînement. Dupuis, conscient de l'expérience de son subordonné, l'avait nommé adjoint au capitaine directeur des pelotons. Il soulignera l'excellence des qualités professionnelles de Pierre comme sa tendance à se sentir lésé quand on n'adopte pas son point de vue.

Affecté, avec le détachement Dupuis, au 2<sup>e</sup> Bataillon de Parachutistes Coloniaux S.A.S. (2e BPC.SAS) Pierre embarque à Marseille sur le S/s Pasteur le 30 octobre 1947. La propagande communiste a déjà retourné en partie les esprits. Le chargement du navire s'effectue sous la garde de CRS et dans l'indifférence générale, voire l'hostilité.

Les compagnies s'étirent en file indienne et se lovent paresseusement autour des montagnes de caisses et de ballots en cours de manutention. Les hommes ploient sous leur barda et maugréent contre l'interminable attente. Arrivés en haut de la passerelle où certains ont maladroitement buté contre les taquets de sécurité, ils sont orientés par le personnel de bord. Bâbord, tribord, cabines ou cales, tout est fléché, numéroté et chacun se retrouve rapidement au pied de sa couchette. Un mois là-dedans, cela ne va pas être drôle ! Le paquetage et l'arme

---

<sup>143</sup> Voir note 818 en fin du livre 8

individuelle à peine rangés, tous se ruent à l'air libre. Garnissant les bastingages en rangs serrés de faces hilares, ils entreprennent d'encourager les copains encore en mal d'embarquement :

- Regarde çui-là, il a déjà le mal de mer

- Eh ! empoté. Ta braguette est ouverte.

L'intéressé, inquiet, se penche, scrute son pantalon, reçoit son sac marin sur le crâne et provoque un embouteillage à la grande fureur des suivants :

- Va donc, patate, avance donc ! Il n'y a pas de Viets à bord !

Pour passer le temps, un légionnaire qui en est déjà à son second séjour raconte le plus sérieusement du monde une anecdote à ses voisins :

- Une fois là-bas, ne faites jamais rien sans être accompagnés. On pourrait vous faire le coup du crabe.

- Le crabe ?

- Oui, les Viets guettent un soldat isolé, parti pisser dans un coin par exemple.

Ils se mettent à trois ou quatre et lui sautent dessus. Ils l'assomment et l'éventrent pour lui mettre deux ou trois crabes bien vivants dans l'estomac. Ils referment grossièrement et laissent le gus comme ça. Les crabes peuvent commencer à le déguster.

Les bleus qui l'écoutent, deviennent légèrement verdâtres à cette anecdote, ne sachant trop s'il faut la prendre au sérieux. Ils s'empressent de répandre l'histoire autour d'eux et se jurent bien de ne jamais rien faire isolément : ne serait-ce qu'éternuer.

Plusieurs jours de soleil méditerranéen seront nécessaires pour estomper l'amertume qu'éprouvent la plupart des officiers. Ils ont durement ressenti l'indifférence générale des Français. Elle ne le cède qu'à la violence des dénonciations communistes. Ceux-ci vomissent la campagne d'Indochine et ses participants. Pierre en conçoit un profond ressentiment et se montrera désormais un ennemi farouche du parti communiste. Il deviendra difficile de parler politique devant lui et de lui faire admettre que bien des Français soutenaient l'armée à l'époque.

Un premier bataillon de choc, type SAS, avait été créé à la fin du mois de novembre 1945 et rapidement envoyé en Indochine. Un second bataillon, placé sous les ordres du commandant Maurepas avait rejoint le territoire en juin. Cette seconde unité avait retrouvé le premier bataillon, tout juste revenu d'une brillante campagne au Laos, à Saïgon. L'ensemble ainsi constitué avait pris le nom de la 2<sup>e</sup> Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes SAS (2e DBCCP.SAS). Il avait été placé sous le commandement du lieutenant-colonel Jacques Paris de La Bollardière. Le détachement du commandant Dupuis et Pierre sont intégrés au second bataillon de cette unité à leur arrivée à Saïgon le 15 novembre.

La demi-brigade verra passer plus tard d'autres Cadets et un de leurs anciens instructeurs : Robert Moulié, à la fin de 1949, Claude Barrès au début de cette

même année, Guy Legendre, dont il a déjà été question dans un précédent ouvrage au sujet de l'opération de Nam Dinh, et Edme, autre cadet de la 18 Juin. Jean Briand, enfin, devait, comme l'on sait, y trouver la mort.<sup>144</sup>

Le 2<sup>e</sup> bataillon avait envoyé un détachement à ce qu'il était convenu d'appeler les Terres Rouges dès août 1946. Il avait été engagé en octobre dans le secteur Long Than-Baria pour y appuyer le 22<sup>e</sup> RIC. Régiment auquel Louis Le Roux de « Libération » appartenait depuis mars 1947.

Comment le commandement envisage-t-il d'utiliser ces unités d'élite qui, selon la tradition SAS, sont fortement armées et appuyées par une compagnie de Jeeps blindées ?

Elles seront chargées d'interventions ponctuelles, brutales et brèves. Soit au profit d'unités plus statiques, responsables du quadrillage et demanderesses d'appuis temporaires. Soit pour dénouer quelque crise sur l'ensemble du territoire. Soit enfin pour s'emparer par surprise d'un point singulier de première importance. Souvent parachutées, les compagnies interviendront encore plus souvent par la route. Le commandement en usera et en abusera. Au-delà des opérations hors secteur, les SAS seront sollicités en permanence pour des actions de nettoyage au profit des secteurs où elles stationnent.

C'est donc une demi-brigade déjà très aguerrie, très dispersée et probablement fatiguée que rejoint Pierre. Le 2<sup>e</sup> Bon de Choc de type SAS devient le 2<sup>e</sup> Bataillon de Commandos Parachutistes le 15 novembre. Dupuis le commande. La nouvelle unité compte sept cent neuf hommes. Elle est destinée à remplacer le 2<sup>e</sup> Bataillon de la demi-brigade, rapatriable. Elle défile à Saigon le lendemain de son arrivée et part s'installer à Lay Thieu sans plus tarder. Le colonel de la Bollardière et Dupuis débattent de son organisation pendant quelques jours. Ce sont les conceptions de ce dernier qui sont retenues. Le bataillon comprendra trois compagnies de cent soixante-quinze hommes et une CCB. Les compagnies de voltige perdent la section de mitrailleuse de leur peloton lourd au profit de cette dernière. Ceci réglé, le général Valluy l'inspecte le 24 : il est prêt à entrer en action.

La période d'acclimatation au pénible climat indochinois est insuffisante et la troupe n'est nullement préparée à affronter les conditions locales. Saindrenan s'en rend bien compte. Ce ne sont pas les laïus entendus sur le « Pasteur » qui peuvent y faire grand-chose. Le voici de nouveau lancé dans l'instruction hâtive de sa section, mais doublement à chaud cette fois-ci.

Son bataillon effectue une succession d'interventions locales menées à partir de Lay Thieu pendant les trois mois d'hiver. Opérations de nettoyage, filtrages et interrogatoires des suspects, patrouilles, embuscades de nuit et de jour, reconnaissances lointaines se succèdent et souvent, se chevauchent. Il est aux prises avec un ennemi mordant, entreprenant, bien encadré et disposant parfois

---

<sup>144</sup> Voir note 819 en fin du livre 8

de mortiers de 81. Celui-ci vient régulièrement les empêcher de dormir en paix, venant jusqu'aux portes de la localité commettre ses méfaits habituels.

Les opérations aéroportées sont pour l'instant réservées au 1<sup>er</sup> bataillon, plus aguerri. Les jeunes de la section Saindrenan s'impatientent parfois d'apprendre par la bande quelques-uns de ses exploits. Celui, par exemple, de l'adjudant Pourrier qui, voyant un groupe de Viets s'échapper à la suite d'une violente contre-attaque, réussit à en abattre trois au FM à dix-huit cents mètres de distance.

Les hommes de Dupuis sont entraînés à la manœuvre favorite des SAS. Celle que l'on utilise contre un ennemi qui accepte le combat. Les mortiers entrent en action droit devant eux pour le fixer et le masquer. Deux sections effectuent très rapidement un très large débordement sans répondre au feu. C'est là une variante de la bataille de Cannes, fatale aux Romains sous les coups d'Hannibal. Les *impis* zoulous de Shaka l'appelaient les cornes : faisant par-là allusion au front puissant du buffle. Animal capable de soutenir un choc violent, alors que ses cornes enveloppent et détruisent l'ennemi.

Il faut aussi s'atteler à la formation des troupes autochtones que la décision de « jaunir » les unités y introduit à partir de décembre. Deux cents tirailleurs annamites sont destinés à devenir « parachutables ».

La première intervention parachutée à laquelle participe le 2<sup>e</sup> Bataillon est dirigée par le commandant Conan. Elle comprend près de deux cents paras qui sont largués sur la région de Siam Reap à la fin de l'année. La seconde - opération TETA - voit Saindrenan et sa troupe sauter en compagnie de cinq cent quarante et un parachutistes dans le Nord de la boucle du Donay le 11 janvier 1948. L'opération dure cinq jours avant que le bataillon ne regagne Lay Thieu. L'ennemi, surpris, laisse quarante-sept prisonniers entre les mains des parachutistes à l'issue d'une fouille minutieuse du terrain. Pas si méticuleuse que cela d'ailleurs, car on en débusque vingt autres le lendemain. Renseignée par des prisonniers, une compagnie revient le quatrième jour sur l'un de ses objectifs d'origine.

Elle tombe dans une embuscade et, grâce à la tactique habituelle, déborde les Viets qui laissent - chose très inhabituelle - trente corps sur le terrain. Cette opération, très réussie, ne coûte qu'un mort et cinq blessés au bataillon. Pierre y a presque certainement pris part.

Il participe ensuite à plusieurs interventions amphibies destinées à chasser les rebelles d'un certain nombre d'îles. Il participe très probablement à l'opération Véga du 14 février qui tombe d'ailleurs dans le vide. Le secret a sans doute été éventé ? Il y a trop de *beps* et d'autochtones qui tournent autour des unités paras.<sup>145</sup>

---

<sup>145</sup> Voir note 820 en fin du livre 8

Le premier commando Hoa-Hao<sup>146</sup> ayant obtenu des succès probants, le commandement supérieur décide de former trois groupes de quatre commandos. Seul le 1<sup>er</sup> groupe est opérationnel en novembre 1947. Il est commandé par le capitaine Charvet. Tous les cadres du bataillon sont volontaires et Pierre Saindrenan n'a pas manqué de postuler. Il a largement fait la preuve de ses qualités d'entraîneur d'hommes et on le juge capable d'exercer un commandement indépendant. Il est désigné pour prendre la direction d'un commando le 24 février 1948. Secondé d'un sous-officier et d'une dizaine de parachutistes, nommé capitaine à titre fictif, il dirige une unité de la valeur d'une grosse compagnie.

L'efficacité de ces formations n'est plus à démontrer. Capables de rester plusieurs longues journées en opération, ces commandos recherchent sans cesse le contact. Très mordants, ils ne font guère de prisonniers et ceux qu'ils prennent n'ont pas intérêt à se manifester. Sauf à perdre la tête, littéralement, à la moindre provocation. Les Hoa-Hao détestent les Viets et sont aussi à l'aise qu'eux en brousse.

Ces hommes ont leurs propres allégeances, leurs habitudes et leurs superstitions. Il faut comprendre les unes et respecter les autres. Le groupe des quatre commandos, coiffés par le capitaine Charvet, opère dans le quadrilatère Cantho-Long Xuyen-Chau Doc - Rach Gia, situé à l'Est du Mékong, dans la zone Ouest des T.F.S.A.P.

Pierre arrive au lendemain de la prise de commandement du capitaine Le Mire, le futur commandant du Bataillon de Corée dont il a été question dans un autre ouvrage. Il remplace le capitaine Charvet mort accidentellement. Les commandos ont été mis tout récemment à la disposition du 151<sup>e</sup> RI<sup>147</sup> pour l'installation du poste de Tho Not. Implanté en pleine zone rebelle jusque-là incontrôlée, sa construction a provoqué une vive réaction. Elle s'est soldée par la mort du sous-lieutenant Rivaud et de quarante-cinq rebelles.

Pierre Saindrenan accepte le combat à chaque occasion et donne une fois de plus la mesure de son dynamisme, de son sens tactique et de ses qualités de baroudeur. Sa troisième citation en fournit la preuve :

*"Brillant officier (...) a, détaché durant son séjour, d'abord au commando Hoa Hao s'est fait remarquer par ses belles qualités de soldat et de pacificateur."*

Cette flatteuse et périlleuses affectation est interrompue de manière brutale par la mutinerie du 1<sup>er</sup> Commando de l'aspirant Liot. Brillant combattant, cet officier avait reçu la Légion d'Honneur et avait été cité une seconde fois. Il est massacré le 24 mars par ses partisans. Les Hoa-Hao, bientôt désarmés et dispersés, seront désormais considérés comme des « pirates » et pourchassés sans merci. La mutinerie de Long Xuyen a fait quinze morts européens et cela

---

<sup>146</sup> Voir note 821 en fin du livre 8

<sup>147</sup> Voir note 822 en fin du livre 8

ne se pardonne pas. Ces mille sept cents irréguliers, auront malgré tout réussi à chasser l'ennemi d'un territoire de cinquante kilomètres sur trente.

Le chef du Groupe de Commandos N°3 a été blessé dans ces circonstances. Pierre prend le commandement de son unité au pied levé. Il ne sera remplacé qu'au bout de trois mois. Son supérieur, le capitaine Lecat, soulignera en fin d'année avec quel dévouement il s'est attelé à cette tâche, démontrant au passage son aptitude à commander une unité plus importante.

Pierre Saindrenan est nommé responsable du détachement des Terres Rouges<sup>148</sup> le 15 juin 1948. Il dépend du bataillon de commandement. Il dirige un groupement d'une centaine de Moïs, encadrés par quelques parachutistes. Il mène patrouilles et embuscades afin d'empêcher l'adversaire de s'organiser tranquillement. Il poursuit l'instruction de ses partisans et les travaux d'un cantonnement que les pluies ne cessent de détériorer. Il est souvent nécessaire d'escorter les dirigeants des plantations. Les corvées de protection des coolies chargés d'entretenir le sous-bois et de récolter le latex coagulé dans les petits pots de bois ne sont pas moins nombreuses. On voit loin à travers ces sages alignements d'arbres aux troncs grisâtres et les Viets n'osent pas s'y risquer.

Les éternelles embuscades et les patrouilles quotidiennes ne donnent guère de résultats. Les Moïs et les Kmehrs prétendent que les Viets ont fui le secteur. Pierre dispose de photos aériennes qui montrent de nombreux petits camps et ne croit guère à ces assertions. Les plantations que l'on peut y voir sont beaucoup trop importantes par rapport au nombre officiel des habitants du secteur. Il s'agirait plutôt, pense-t-il d'un Viet Minh qui dispose là d'une base de repos et qui ne se montre pas pour éviter l'affrontement avec les Français. Soupçonne-t-il les planteurs de payer pour avoir la paix ? Il n'en dit rien et se contente d'observer que l'arrestation de quelques suspects vient seule récompenser ses efforts.

Le début de l'année suivante est marqué par un incident qui fait quelque bruit. Pierre apprend le 1<sup>er</sup> février qu'un convoi aura sans doute lieu deux jours après. Il doit amener, outre les personnels habituels, le directeur de la plantation de Quan-La, M. Guichard, l'inspecteur des Terres Rouges, M. Bocquet et un autre civil européen. Leur arrivée est confirmée pour le jour dit. Une partie de son effectif est partie en embuscade et l'autre revient tout juste d'une intervention. Saindrenan en est réduit à demander à deux sous-officiers en permission chez lui d'assurer la protection du convoi.

Tout va bien à l'aller mais le convoi tombe dans une embuscade au retour. Bien organisée, elle se dévoile alors que le dernier des quatre véhicules franchit un petit pont. Les rebelles sont camouflés sous d'épais couverts à vingt mètres de la piste. Ils tirent avec deux FM, quelques PM et un lance grenade. Ils sont une quarantaine. Tout le monde gicle des véhicules à la première rafale et se

---

<sup>148</sup> Voir note 823 en fin du livre 8

défend avec son arme individuelle. Les Mois s'enfuient, Bosquet est presque aussitôt blessé et l'un des sous-officiers fait filer les deux autres civils par le ruisseau. Les sachant en sécurité dans la forêt, il revient auprès de son collègue pour voir les Viets incendier le dernier camion et se disperser.

L'un des sergents-chefs saute dans la Jeep qui fonctionne encore, enlève deux des européens au passage et file rejoindre le détachement pour demander du secours. Pierre rassemble sept paras en hâte et revient sur les lieux de l'embuscade. Ils recherchent les deux disparus européens : Guichard et l'un des sous-officiers. Les Mois sauront bien revenir tout seuls !

Ce gradé, grièvement blessé, a été ramené sur la route par ses assaillants. Ils l'ont auparavant régalé d'un petit discours politique. Guichard, resté prisonnier, est introuvable.

De tout cela que conclure ? En premier lieu que les rebelles étaient certainement au courant du déplacement. Qu'ils sont implantés en force dans la région et terrorisent les Mois pour qu'ils se taisent, ensuite. Quant au chef d'escadron commandant le sous-secteur, il réclame des camions blindés dans la note qui transmet le rapport de Saindrenan. Son supérieur fait le commentaire suivant :

- (...) Le chef d'escadron N. arrive de France, ce qui explique l'ingénuité de ses remarques.

Ce sérieux incident mis à part, le séjour de Pierre aux Terres Rouges, bien que très actif, n'est marqué d'aucune action notable.<sup>149</sup>

Il est rapatriable en novembre 1949. Il quitte le détachement des Terres Rouges et embarque à Saïgon à la mi-décembre après vingt-cinq mois de séjour en Indochine. Il confirme son désir de retrouver une unité parachutiste au capitaine Lecat qu'il salue avant son départ. Celui-ci, qui l'aime bien, ne manquera pas de souligner dans ses notes l'efficacité des efforts accomplis pour dominer une humeur parfois difficile.

Pierre Saindrenan fêtera bientôt ses trente ans. Il retrouve la France dont il ne connaît guère que la Bretagne de ses vingt ans. Sera-t-elle plus hospitalière à ses yeux que l'Extrême-Orient où il a vécu près de quarante mois ?

---

<sup>149</sup> Voir note 824 en fin du livre 8

## Chapitre 90 - 30 mai 1950. Uhuru ! mon frère...

Le Colonial Office, auprès duquel la France n'a jamais eu bonne presse, tente depuis plusieurs années d'unifier trois de ses possessions d'Afrique australe. Un East Africa High Command a été créé. On y trouve la colonie du Kenya<sup>150</sup>, le protectorat de l'Ouganda et le territoire sous tutelle du Tanganika<sup>151</sup>.

Telles sont les premières indications qu'André Beaudouin lit dans le rapport de fin de mission d'A.Beaulieu. Le vice-consul percepteur, Y.Boy son remplaçant, vient de le lui remettre. Beaulieu est parti en congé en mai 1950 sans attendre l'arrivée de Beaudouin. Le nouveau consul interrompt sa lecture pour écouter Boy lui résumer les problèmes locaux à sa manière :

- Les douanes, les transports, les postes et les télécommunications ont bien été unifiées, expose-t-il, mais les Européens du Tanganika ne sont pas d'accord avec l'unification de la défense.

Les Indiens posent par ailleurs un gros problème. Ils sont au moins trois cent cinquante mille et très prolifiques. Leur nombre aura doublé dans vingt-cinq ans. Les Anglais ne sont respectivement que vingt, quatre et sept mille dans les trois territoires. Les bantous sont très agités à la perspective de redistribution des terres.

- Le problème des Kikuyus et des Masai, s'enquiert André ?

- Il en fait partie, oui monsieur. Bien sûr, je vous en parlerai plus longuement, si vous le permettez, quand nous aurons fini ce tour d'horizon. Je veux vous dire un mot des problèmes du poste.

- Je vous écoute.

- Les questions commerciales d'abord. Nous avons vu arriver un conseiller commercial, M. Dubus, qui s'est installé en septembre dernier. Sa présence est d'autant plus nécessaire que les Rhodésies ont été rattachées en 1947 à la circonscription consulaire de Nairobi.

- J'avais cru comprendre qu'une chancellerie séparée avait été installée à Salisbury ? remarque André.

- Heureusement oui, monsieur. Les distances africaines sont telles que les Européens auraient autrement renoncé à venir en France. Elle a beaucoup d'attraits pour eux car le climat anglais n'est pas idéal pour se remettre de celui des tropiques. Nous avons en outre deux agences consulaires : l'une à Mombasa et l'autre à Blantyre. Le Nyasaland demeure une entité séparée. Notez qu'il y a, en outre, deux mille Comoriens français installés à Zanzibar et vous aurez fait le tour de nos responsabilités.

- Je ne m'attendais pas à ce qu'elles soient aussi étendues

- Il y a également, poursuit Boy avec entêtement, l'aspect des relations extérieures. Nairobi est la plaque tournante aérienne pour Madagascar et la

---

<sup>150</sup> Voir note 825 en fin du livre 8

<sup>151</sup> Voir note 826 en fin du livre 8

principale escale vers l'Afrique du Sud. Nous avons donc beaucoup à faire en matière de réceptions, de prise de renseignements, d'orientation des Français et, parfois, d'hébergement. Vous êtes venu sans madame Beaudouin, je crois, monsieur.

- Oui, elle est retenue en Afghanistan où elle est infirmière.

- C'est dommage.

Un silence embarrassé succède à ces mots, alors qu'André ne peut s'empêcher de penser à cet auteur anglais qui écrivait :

- Les cocktails d'ambassade sont un mal nécessaire de la profession. Ils taxent outrageusement la mémoire, la courtoisie et la digestion. Ils mènent aux scandales, à l'affaissement des voûtes plantaires et aux jalousies entre femmes.

Mais Boy reprend :

- J'oubliais de vous dire que Nairobi centralise également toutes les « valises » de la région.

- Je vous remercie, monsieur Boy de ce rapide exposé, nous reprendrons tout cela en détail quand les problèmes se présenteront. Je vous serai reconnaissant de me préparer un programme de visites protocolaires à effectuer. Soyez également assez aimable pour me fournir la liste des officiers supérieurs de la garnison. Il est possible que j'en aie rencontré quelques-uns pendant la guerre. Enfin, si vous le voulez bien, préparez-vous à me transmettre le Service de Poste à partir du 15 juin. Ces deux semaines vous suffiront-elles ?

- Tout à fait et permettez-moi, monsieur, de vous inviter à dîner à la maison d'ici là.

- Merci beaucoup, mais alors en tête-à-tête. J'ai encore trop à apprendre, nous en profiterons pour faire un large tour d'horizon.

Les trois principales questions d'ordre intérieur auxquelles Beaudouin est confronté, sont surtout des questions de budget. Son personnel est insuffisant, surtout quand le poste de Zanzibar n'a plus de titulaire. Ce qui est le cas. L'inflation atteint vingt pour cent pour les trois dernières années. Cela pose un sérieux problème au personnel auxiliaire.

Il a entrepris de plaider pour que le consulat devienne un consulat général et qu'il dispose de locaux adaptés :

"La France, principale puissance africaine, est ici au même rang que l'Italie ou Israël (...) Je paie actuellement mille shillings par mois pour une résidence peu meublée et aux pièces de réception insuffisantes."

Il suggère que le président de l'Alliance française locale soit nommé attaché culturel honoraire :

"(...) Sans traitement car il a de la fortune personnelle et afin d'organiser (...) un service cohérent d'information et de propagande."

Paris se contente de décorer l'intéressé.

André séjourne un mois à Mombasa au printemps austral. Il y prend quelque repos malgré la chaleur mais loin de la fatigante altitude des hauts plateaux kenyans. Ils culminent à mille sept cents mètres. Paris l'informe alors de

l'affectation possible d'un certain Mac Glenahan, administrateur des colonies, pour venir l'assister sur le plan commercial.

Reposé, André expédie le rapport qu'il a préparé pendant son congé. Il concerne les problèmes politiques locaux. Il y note que les idées communistes pénètrent dans la Colonie. Tout au moins les Européens le prétendent pour s'opposer aux aspirations des Africains et des asiatiques. Les premiers ne sont que quarante-quatre mille en face de dix-huit millions de bantous et d'asiatiques. Ils se sentent menacés dans leurs privilèges et n'hésitent pas à déclarer :

-. Nous sommes ici pour y rester. Si l'on nous y oblige, nous demanderons notre rattachement à Pretoria.

Beaudouin note également que les efforts du Colonial Office pour comprendre les Africains sont très mal vus. Africains et asiatiques se sentent rejetés de la communauté et songent à s'opposer activement à l'autorité de Londres. Faisant enfin preuve d'un remarquable pressentiment, il souligne que les noirs :

-. N'ont pas renoncé à leur goût pour les sociétés secrètes, leurs enfantillages et leurs dangereuses frénésies. L'association antieuropéenne des Mau-Mau fait l'objet d'un procès mais on peut se demander si ces serments, ces croix de sang sur le front et autres manifestations répugnantes ne cachent pas une véritable agitation politique. Il serait, conclut-il, sans doute exagérément optimiste de considérer que *l'East-Africa* sera indéfiniment une région stable et sûre.

Il tire le bilan d'un peu plus de douze mois d'activité. Il y indique en septembre 1951, que son poste, subordonné à l'ambassade de Londres, comprend un vice-consul, un attaché commercial et trois auxiliaires à Nairobi. Il coiffe en outre un bureau à Zanzibar et deux agences à Mombasa et, bientôt, à Dar-es-Salam. Lui-même, la plus proche ambassade étant à Pretoria, est amené à connaître des problèmes politiques locaux. Ceci couvre les relations d'état-major entre Madagascar et Nairobi. Sa tâche comprend la gestion de l'école française de Zanzibar de la communauté comorienne. Elle est facilitée par l'usage des nouveaux locaux où il s'est installé. Situés à *Badler House*, dans la *Sadler Street*, ils comprennent quatre bureaux et une salle de réception dans un immeuble neuf. Etant sur le chapitre des considérations matérielles, André ironise :

" L'usage de Nairobi prescrit l'usage de vêtements de toile (...) seuls les planteurs des environs usent et abusent du droit de se costumer en broussards. La société dite mondaine est très fermée. Il n'est évidemment pas question (...) d'entretenir des relations avec les asiatiques ou les africains. Il est également fort difficile d'être admis à un club. Seul le chef de poste, à titre d'hôte distingué (...) La principale manifestation mondaine de la « société » est un *cocktail party* surnommé *sundowner*. Il y en a plusieurs par semaine et leur intérêt est limité car on y rencontre toujours les mêmes personnes et les conversations sortent rarement du cadre de la plus morne banalité."

Malgré ces remarques assez critiques, André a su se faire des amis. Pas parmi les piliers de bar de l'hôtel Stanley, certes, mais certains de ces broussards qu'il

épinglé si volontiers le reçoivent à l'occasion. Un colonel anglais de ses amis l'emmène un jour chez une amie, fermière du côté de Niery. Veuve, elle refuse d'abandonner sa propriété malgré son isolement.

Suivant le chemin défoncé et capricieusement détourné pour éviter les plus grosses fondrières, ils aperçoivent une espèce de sac noir en travers du chemin qui mène à la ferme :

Qu'est-ce que c'est ? demande Beaudouin.

Un animal sans doute, mais je ne vois pas lequel. Approchons.

Arrivés près du petit tas noirâtre, ils constatent que c'est un indigène. Il dort profondément dans la poussière à l'abri d'un bouquet d'eucalyptus.

- Allons-nous réveiller ce monsieur, demande tout doucement André ?

- Surtout pas : son siècle le réveillera bien assez tôt ! L'officier fait prudemment le tour du dormeur qui n'a même pas l'air ivre.

D'immenses yeux bleus d'une teinte un peu délavée, des cheveux châtain frisés, un nez retroussé sur des joues parsemées de *freckles*, signes inhabituel chez une brune, une petite bouche souriante sur de superbes dents gourmandes. Telle est l'image que Beaudouin retient après avoir été présenté à son hôtesse d'un jour. Cette petite femme est légèrement potelée, mais solidement charpentée. Elle possède un regard direct qui décourage les préciosités inutiles des présentations mondaines. Une impression réconfortante de *no nonsense* prévaut quand elle parle :

- Vous êtes couverts de poussière, sont ses premiers mots, venez donc vous rafraîchir. Je vous attends sur le *stoep*, ajoute-t-elle.

Guidés par le boy somalien, ils se retrouvent bientôt dans une petite pièce près du grand salon. Cuvettes et seaux d'eau fraîche garnissent sagement une table de bois ciré. Une pile d'épaisses serviettes attend dans un coin et un jeu de brosses en ivoire complète l'aménagement.

- Qu'est-ce qu'un *stoep* ? demande André.

- Ah ! vous avez remarqué. C'est une expression *afrikander, boer* si vous préférez, pour désigner la véranda. Laissez ici votre saharienne vous la retrouverez lavée et repassée pour le dîner. Ce n'est pas la main-d'œuvre qui manque ici.-

- Que prenez-vous monsieur Beaudouin : nous avons ici, malgré notre isolement, une cave assez complète ?

- Un gin and tonic peut-être, madame ?

- Bien choisi : c'est notre boisson d'avant dîner. Nous réservons généralement le whisky, devenu rare ces derniers temps, pour la soirée. Mais où avez-vous appris à connaître nos poisons nationaux ?

- C'est en compagnie d'un journaliste américain que j'ai goûté mon premier *pink gin* à bord d'un navire qui m'emmenait en Inde. Mon Dieu il y a déjà vingt-cinq ans de cela.

Enfoncé dans un profond fauteuil, André éprouve un sentiment de paix intense. Le silence du couchant semble planer sur la campagne, même les roucoulements sonores des pigeons sauvages se sont tus. Rien ne bouge. La fumée de quelques feux s'effiloche paresseusement derrière les huttes rondes de la *shamba* indigène, très en contre bas du jardin. De magnifiques arbres du voyageur tendent leurs palmes vers le ciel et se profilent sur l'horizon qui s'empourpre.

A ses pieds, çà et là, de petites capsules brûlent dans des soucoupes de terre en dégageant une fumée odorante. Son hôtesse précise :

- . Ce sont des capsules de pyrèthre, cela chasse les moustiques, ils sont virulents à cette heure-ci. C'est un excellent insecticide, nous en cultivons de grandes surfaces.

- . Quelle est votre opinion concernant les Kikuyus, madame ? Je m'excuse d'évoquer un sujet aussi brûlant alors qu'il fait si bon ici, mais on raconte tant de choses à Nairobi. La plupart des gens ne semblent connaître que les chenapans des villes.

- . Je ne vous parlerai pas des Mau-Mau, je laisse ce soin à mon beau-père qui va bientôt nous rejoindre. Les Kikuyus il faudrait des heures... Elle réfléchit quelques instants et reprend

- . Voyez-vous, la plupart du temps, les indigènes installent leurs *shambas* sur quelques hectares de la ferme d'un colon. Ils lui fournissent un certain nombre d'heures de travail en échange. Leurs parents et grands-parents sont nés ici, c'est moi qu'ils considèrent comme une sorte de locataire supérieur de leur propriété. Chaque famille possède plusieurs petites huttes rondes et des magasins de même forme. L'espace entre les huttes d'un même clan est durci par les passages. C'est un endroit très vivant : l'on y écrase le mil, on y traie la chèvre et les enfants y jouent en toute liberté. La case du père de famille est construite à l'écart. Nul n'a le droit d'y pénétrer, même pas sa femme favorite. C'est lui qui rend visite.

Beaudouin, enchanté de cette description si vivante, se garde bien d'interrompre. Elle reprend :

- . Il n'est pas facile d'apprendre à connaître les indigènes. Leur ouïe est excellente et ils disparaissent brusquement à votre approche. Si vous les effrayez, ils sont capables de se retirer soudainement dans un monde à eux. A l'instar des animaux sauvages qui savent si bien se fondre instantanément dans le paysage. A moins de bien connaître un indigène, il est alors pratiquement impossible d'en tirer une réponse. Si vous lui demandez combien il possède de vaches, il est capable de vous rétorquer :

- . Autant qu'hier.

Un européen n'aime pas plus qu'on lui réplique de cette manière qu'ils n'apprécient d'être interrogés de cette façon. Si vous insistez pour avoir une explication de leur comportement, ils se retirent mentalement aussi loin que possible. Acculés, ils sont capables de vous raconter une histoire grotesque pour vous entraîner sur une fausse piste. Nous ignorons ce qui leur fait peur chez nous

: sans doute notre manière d'être bruyante et trop soudaine. Peut-être n'ont-ils pas peur de nous, leur attitude à notre égard n'est vraisemblablement qu'une immense plaisanterie à leurs yeux.

Il arrive que l'un d'entre nous soit accepté par leur jugement collectif, ils lui en diront beaucoup plus que ne le font les européens entre eux.

- Tout ceci est passionnant, je vous remercie, madame, dit Beaudouin.

- Un dernier mot à ce sujet, monsieur : il faut que nous, les Européens, les envahisseurs au vrai, comprenions que nous sommes arrivés dans ce pays avec nos bottes, nos chapeaux, nos voix fortes et notre souci de l'efficacité. Ne nous étonnons pas si, aux yeux des autochtones, nous ne sommes pas en harmonie, comme ils le sont eux-mêmes, avec la nature qui les entoure. Nous sommes de grands destructeurs.

- Qu'est-ce que tu racontes encore à ces jeunes gens, intervient soudain une voix rude ?

Les jeunes gens en question comptent plus de cent ans à eux deux. Ceci ne les empêche pas de se lever à l'apparition d'un vigoureux personnage qui, en effet, pourrait être leur père.

- Je vous présente mon oncle, le frère aîné de papa, dit en souriant la maîtresse de maison. Il dîne avec nous, vous pourrez l'interroger à loisir.

André voit s'avancer un personnage étonnant. Un vieux de la vieille avec des yeux bleu foncé, des moustaches hérissées, le cou ridé et fripé comme son antique veste de tweed, le dos voûté par le travail, les intempéries et la malaria récurrente. De gros souliers confortables à semelle épaisse, le cuir griffé par les *thorn bushes*, complètent le costume qu'il ne doit quitter que pour se coucher. Une lueur malicieuse semble danser dans ses yeux attentifs alors qu'il examine ses hôtes.

- *Ngana! Cold beer !* Dit-il au boy nonchalant qui est apparu derrière lui. Interceptant le regard d'André vers les pieds nus de ce dernier :

- Vous savez bien qu'un noir ne peut rien faire et encore moins penser avec des chaussures aux pieds, il faut savoir cela ici.

A. Beaudouin, aidé en cela par son hôtesse, réussit à mettre l'oncle sur le sujet des Mau-Mau au cours du dîner. Le vieillard semble électrisé à ces mots. Il en oublie presque de manger. Il leur parle avec véhémence des noirs terrorisés par les sorciers, qui ne travaillent plus. Parfois, ayant prêté serment, ils reçoivent l'ordre d'assassiner leurs maîtres. Ils y réussissent de temps à autre. Ce sont auparavant les chèvres introduites dans le jardin d'agrément, les chiens ou les bœufs de race éventrés et empalés sur les pieux acérés des clôtures. Il souligne l'obligation de porter une arme en permanence, de tout boucler la nuit, de mettre les fusils sous clef et de ne laisser entrer aucun africain avant le lever du soleil.

Ayant vidé d'un trait pour se remettre le verre de l'excellent claret qu'ils dégustent, il poursuit :

- Comprenez bien ceci : mes enfants représentent la quatrième génération qui travaille ici. J'aimerais savoir ce que les noirs désirent, nous pourrions peut-être

le leur donner. Les blancs sont pour ainsi dire à peine arrivés au Kenya, ils y ont fait un sacré boulot. Ils ont transformé la jungle en un vrai pays. Les autres veulent maintenant le lui voler pour le détruire, comme des singes lâchés dans un jardin. Nous avons tout fait depuis cent ans, et nous continuons : les clôtures à construire et à réparer, la brousse à défricher, la terre à retourner, le bétail à soigner, sans compter les plantations. Nous avons ici du sisal, du pyrèthre, du café et du thé. Le gouvernement soigne les noirs, construit les routes et les écoles et Dieu sait quoi encore avec le revenu de ces cultures. Nous ne partirons jamais : ou alors, les pieds devant !

Tandis qu'il reprend sa respiration, André ne peut s'empêcher de penser :

- L'Afrique avait-elle, au fond, besoin de nous ? Nous avons détruit un équilibre par cupidité sous prétexte de civilisation. La nature se venge. Ce n'est pas le genre de discours à tenir ici, se dit-il en souhaitant une bonne nuit à la maîtresse de maison.

Levés très tôt dans la lumière fade des matins froids, les deux visiteurs jettent un dernier regard en partant sur les énormes *M'sasa* qui entourent la maison, sur les murs de grosses pierres brutes et les toitures de chaume. Il devait faire bon vivre ici il y a peu encore.

Le colonel arrête brusquement la Jeep sur la route du retour et montre à Beaudouin une curieuse tache sombre qui semble onduler au sol.

- Regardez !

- C'est trop loin, qu'est-ce que c'est ?

- Descendons, mais ne faites pas de bruit.

Arrivé à cent mètres, André distingue enfin une bande de vautours au cou déplumé. Ils attendent comme de sales petits vieillards surveillent la sortie d'une école de filles, qu'un lion et sa compagne aient fini de dévorer le jeune zèbre qu'ils ont abattu.

- C'est cela, l'Afrique. Demain il n'en restera rien quand les chacals auront tout gratté et les hyènes auront brisé les os.

Le consul de France note deux événements satisfaisants dans un rapport rédigé à l'issue du voyage qu'il effectue en Uganda à la fin de 1951. Mac Glenahan est arrivé et Nairobi a été érigé en consulat général. André, qui n'est pourtant pas un sportif, note également un événement qui laisse croire qu'il a surveillé les efforts de Moulié à Ribbesford avec sympathie :

"Il m'est agréable de signaler le passage d'une équipe militaire de rugby venue de Madagascar. Cette initiative revient au lieutenant Edme des commandos parachutistes et a consisté en un programme de rencontres des plus intéressantes. Elle a disputé cinq rencontres contre des équipes chaque fois différentes, généralement supérieures en poids et en taille. La dernière avait été constituée après une minutieuse sélection."

L'intense activité qu'il exerce à son poste n'est cependant pas sans influence sur sa santé. Il semble que l'altitude de Nairobi ne lui convienne guère et qu'il y

souffre d'insuffisance respiratoire. Arrivé à mi-séjour, il a déjà exprimé le désir de ne pas le prolonger au-delà du délai normal. Il a indiqué sa préférence pour un poste de bord de mer, Cape Town ou Colombo par exemple. Paris estime d'ailleurs que :

"La correspondance du poste de Nairobi laisse craindre que monsieur Beaudouin ne soit pas parvenu à y jouer entièrement le rôle actif que le département attendait de lui. Le dévouement, l'activité et les capacités réelles qu'il avait montrées lors de son passage à l'administration centrale, ne permettent d'expliquer cette faiblesse que par un mauvais état de santé. Il serait donc très souhaitable de muter ce bon agent dans un poste nouveau dont les conditions climatiques lui permettraient de donner sa mesure."

On ne semble pas lui tenir rigueur de son esprit caustique. Le nouveau consul général a plus de trois cents Français, des Pères Blancs pour la plupart, sous sa responsabilité. Ils sont principalement installés en Uganda où ils se dévouent au service des autres. Il admire beaucoup ces religieux et ne manque pas une occasion de les défendre. C'est ainsi qu'il répond à une demande d'avis sur l'opportunité de la remise de la Légion d'Honneur à un commerçant local alors qu'il a proposé par ailleurs un de ses protégés :

"Je ne pense pas, personnellement, que le fait de réaliser une importante fortune en vendant du cognac dans un pays où les Anglais, privés de leur whisky national, sont conduits à rechercher nos alcools, puisse être sérieusement considéré comme un titre propre à justifier une nomination dans notre plus haut ordre national."

Le lecteur anonyme de cette prose vigoureuse, note  
-. Il a du bon sens.

## Chapitre 91 - 29 janvier 1953. Terreur dans les shambas

Le grand problème qui domine la seconde partie du séjour d'André Beaudouin au Kenya est celui de la révolte naissante des Mau-Mau. Il a précédemment signalé que :

"Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les seules influences étrangères s'exerçant réellement sur le plan politique, et dans un sens souvent contraire aux intérêts de la Couronne britannique, proviennent des pays du Commonwealth. L'Union Sud-Africaine, raciale, dynamique, riche, américanisée, constitue un puissant pôle d'attraction pour les blancs (...) impatientes de secouer la tutelle du Colonial Office. Quant à l'influence de Karachi et de New Delhi, elle s'exerce à travers les cent soixante-dix mille Indiens et Pakistanais définitivement installés. (...) La résolution de la France de défendre ses positions coloniales (Viet-Nam, Algérie) est favorablement appréciée ici."

Cet excellent et brillant rapport sera suivi de nombreux autres au cours de l'année. Le Quai, alerté, par les indications de son représentant, lui demande une étude sur les sociétés secrètes locales en avril 1952.

Il lance une enquête auprès de ses contacts locaux et produit quelques mois plus tard un important travail. Il y brosse un tableau exhaustif des sociétés secrètes du Kenya. Il souligne d'abord que la constitution locale est à son avis mal faite car elle ignore la séparation des pouvoirs. Il indique ensuite que la première société secrète, le *Dini-Ya-Mosambwa*, est une espèce de religion pratiquée par la tribu des *Suk*. Quant au Mau-Mau, cette société est difficile à décrire. Elle est le fait des Kikuyus, agriculteurs, de tout temps opposés aux Masai, pasteurs, comme aux Kiambas et à toutes les tribus de la région. Elle se fonde sur l'organisation de serments individuels et collectifs, imposés par des dirigeants sans scrupules à des populations crédules. Ces serments, selon des témoignages épars, consisteraient en rituels sanglants destinés à impressionner ceux qui les prononcent. Le serment lui-même comporte l'engagement de rejeter la loi occidentale sous peine de graves sanctions. Celles-ci peuvent aller d'une solide correction à l'incendie des cases, voire à la mise à mort du bétail. Quant aux rituels, ils consistent souvent à faire tout ce que la loi tribale interdit : cela va de sacrifices animaux dans des conditions hideuses à la consommation d'ingrédients dégoûtants et révoltants. Pendant ces affreuses cérémonies, le malheureux paysan est forcé d'agir à l'encontre de ses croyances dans des conditions abominables.

Il ne trouvera dès lors d'autre issue à son angoisse que l'exécution aveugle des ordres terribles qu'il reçoit.

Beaudouin précise que l'on manque de renseignements précis, que l'on n'a pas identifié les chefs et que l'on surveille Jomo Kenyatta de très près.

Les autorités prennent les choses très au sérieux. Elles ont entrepris la formation d'une force de police chargée de « traquer et détruire » (search and

destroy). Elles tiennent ce mouvement pour extrêmement dangereux. De nouvelles sanctions judiciaires prévoient, par exemple, la prison à vie pour incendie de récolte.

Décrire le désordre est nécessaire, encore faut-il en discerner les causes. André cite un dirigeant dont l'analyse est la suivante :

*"La répartition injuste des bonnes terres est à l'origine de ces désordres. Les européens se sont emparés des Highlands fertiles après avoir refoulé les noirs dans des réserves de superficie insuffisante, au sol usé et ingrat."*

Le consul de France note le développement de la criminalité urbaine, que l'absence d'un système cohérent d'identification favorise. Il est impossible de contrôler les quelque dix mille bantous qui errent la nuit dans Nairobi, sans domicile et sans ressources connues. A ses yeux, la presse internationale exagère quand elle prétend que les blancs ne peuvent pas se promener seuls sans être au moins insultés, au pire battus et dévalisés. C'est avec une grande honnêteté intellectuelle qu'il déclare ne pas savoir pourquoi certains des blancs ne se sont jamais sentis en sécurité au Kenya, même avant les incidents actuels.

La situation s'aggrave en octobre. Les dispositions prises jusqu'ici, recrutement de policiers, couvre-feu etc. restent presque sans effet dans la campagne. Le gouverneur, sir Evelyn Baring, doit proclamer l'état d'alerte et faire venir des troupes en renfort. Il décrète la mobilisation de la police de réserve et du Kenya Regiment. La situation reste calme à Nairobi malgré la présence de cent mille Kikuyus en ville et dans les environs.

Le Département lui réclame des informations par télégramme et Beaudouin se montre beaucoup plus pessimiste à la fin du mois. La situation s'est singulièrement aggravée depuis l'arrivée du nouveau gouverneur. Il y a de plus en plus de vols d'armes à feu, d'actes terroristes gratuits et d'agressions sanglantes contre les fermiers blancs isolés. Les révoltés massacrent le bétail dans les fermes européennes : le grand sport consiste à couper les pis des vaches ou à suspendre la carcasse des chiens de garde éventrés aux piquets de clôture. D'après lui un état d'esprit s'installe. Il est fait d'indiscipline propice aux vengeance et à l'assouvissement brutal de querelles privées. Devant cela, les Européens s'organisent en milices et tirent à vue sur tout ce qui bouge pendant le couvre-feu. En face, les Mau-Mau ne sont pas armés et l'on doute qu'ils affrontent la police ou l'armée à l'aide de leurs seules armes blanches.

André Beaudouin se montre soucieux d'objectivité et laisse parfois percer ses convictions intimes dans ses rapports. Il mentionne les revendications des noirs. Ils réclament une augmentation des salaires et des logements convenables. Ils réclament l'accession aux responsabilités, l'arrêt des mesures discriminatoires et l'institution d'un organe consultatif auquel ils aient accès. L'auteur du rapport remarque :

"Les revendications matérielles sont justifiées : pour les autres, il faut voir ce que l'on en fera."

Beaudouin ne manque pas de manifester son sens du ridicule à l'occasion. Il écrit :

"Les voies de la providence étant impénétrables, il arrive parfois que les préjugés raciaux rejoignent les impératifs de la morale puritaine. C'est ainsi qu'un concours de beauté réservé aux jeunes filles blanches a été annulé parce que l'assistance était multiraciale."

Revenant à des choses plus sérieuses, il signale à la fin du mois d'octobre que la situation empire encore. Un autre chef africain a été assassiné. Les forces de l'ordre comptent désormais six bataillons de troupes régulières et deux mille policiers. On connaît maintenant la nature exacte du serment Mau-Mau. Les deux points les plus graves sont les suivants :

- . Si on me demande d'apporter la tête d'un Européen et que je refuse, ce serment me tuera.

- . Si les Mau-Mau décident de faire quelque chose, que ce soit bon ou mauvais, et que je refuse, ce serment me tuera.

Les Kikuyus quittent leurs territoires en masse devant la répression. Ils se réfugient avec leurs bêtes dans des régions où les forces de police ne peuvent pénétrer faute de routes. Les blancs ne parlent plus que de mater la rébellion et de mettre les Kikuyous au pas.

La plume de Beaudouin reste toujours parfaitement directe et ses exposés bien charpentés. Ils comportent un minimum de ces expressions vagues où le lecteur peut commodément trouver ce qui lui plaira. Et toujours ces pointes d'humour :

"Le comble est atteint quand deux députés travaillistes atterrissent ici en même temps que le Secrétaire d'Etat Lyttleton. Leur arrivée soulève des réactions haineuses des européens. La disgrâce de M. Hale devient éclatante quand on s'aperçoit qu'il débarque sans chapeau, sans cravate et sans chaussettes et qu'il s'installe avec son collègue dans le domaine d'une famille indigène."

Les choses se gâtent tout à fait en décembre. De plus en plus d'africains se réfugient dans les forêts. Des colons se mettent à vendre leurs domaines, même à perte, et des sociétés arrêtent leurs investissements.

L'état de siège coûte cher : les mesures qu'il entraîne, sont, de plus en plus contraignantes. Les services secrets sont renforcés, l'immatriculation de tous les Kikuyus est décidée. Les habitants d'une zone où un crime a été commis voient leurs biens confisqués. Kenyatta, est mis en jugement.

Beaudouin constate à la fin de l'année que la répression a échoué. Les punitions collectives restent sans effet et les incidents graves se multiplient. Le procès de Kenyatta vire du criminel au politique. Il offre une magnifique tribune à une pléiade d'avocats venus des Indes, du Nigeria etc. On estime en haut lieu que la loi de Lynch suivrait s'il était acquitté et que les indigènes se soulèveraient dans le cas contraire.

C'est sur une note de profonde inquiétude pour l'avenir de ce beau pays qu'André Beaudouin achève son cinquième séjour à l'étranger. Inquiétude mêlée de tristesse car le roi George V est décédé au milieu de l'année, la jeune Elizabeth étant elle-même au Kenya. La nostalgie avec laquelle notre représentant présente ses condoléances au gouverneur est bien réelle.<sup>152</sup>

Il sait depuis le mois de mai que sa mission s'achèvera au début de 1953. Les places étant rares sur les navires, il a réservé la sienne sur le S/s Ferdinand de Lesseps dès la fin du mois de novembre. Il a donc le temps d'accueillir son successeur, un certain Gabriel Morand<sup>153</sup>, le 29 janvier suivant avant d'embarquer moins d'une semaine plus tard.

Ce n'est pas sans regrets qu'il quitte la colonie de sa Majesté. Que de gens sympathiques ou intéressants - parfois les deux - n'a-t-il pas reçu chez lui ? Ne serait-ce que cette jeune femme arrivant de Stanleyville sans un sou, qui raconte son entrevue avec lui :

- M. le consul manifeste une réelle compréhension qui me touche d'autant plus que je suis à cent vingt mille francs d'avion de ma patrie !

- Vos difficultés d'ordre financier s'aplaniront toujours ! Ce que je redoute c'est votre infiltration en Sud-Afrique. Vous risquez d'être refoulée sans ménagements.

Et elle ajoute :

- Il serait souhaitable que tous les représentants consulaires français témoignassent d'un tact et d'un sens humain aussi poussés ? J'ai vu comment ce diplomate, très respecté dans la société anglaise, savait accueillir à l'aérodrome une petite compatriote de dix ans, en transit vers Salisbury : bonbons, gâteries et invitation à sa table.

Comme tous ceux qui connaissent ces captivantes contrées, il gardera toujours au fond du cœur, l'indicible émotion éprouvée devant la disparition quotidienne du soleil africain. Son disque éclatant achève sa course derrière quelque acacia écrêté par une girafe ou quelque baobab échevelé dont les racines pointent vers le ciel, comme aiment à le raconter les Bantous.

---

<sup>152</sup> Voir note 827 en fin du livre 8

<sup>153</sup> Voir note 828 en fin du livre 8

## Chapitre 92 - 27 août 1954. Saucisses, Fokon-Olona et Mau-Mau.

Un lieutenant chevronné de vingt-neuf ans, tout auréolé de deux brillantes campagnes en Indochine débarque à Marseille à la fin de l'année 1949. A peine arrivé en région parisienne, le premier souci de Pierre Saindrean est de retrouver la jeune Andrée. Il ne l'a pas revue depuis la libération de Paris bien qu'ils correspondent régulièrement. Tout juste âgée de vingt et un ans, elle travaille à la Loyd's Bank où sa parfaite connaissance de l'anglais lui a valu un poste intéressant.

Déception, Andrée n'est pas à Vanves. Probablement vexé, certainement déçu, mais que n'a-t-il prévu de son passage, Pierre repart de très mauvaise humeur. Le contact est rompu et ils ne s'écriront plus de longs mois. Au demeurant, quelque repos ne lui fera pas de mal. Il a toujours peu dormi. Quatre à cinq heures par nuit lui suffisent et l'Indochine n'a rien arrangé. Il lui arrive de se réveiller, en sueur et hurlant :

- . Voilà les Viets

Il se console en se dépensant sur les pistes de ski savoyardes et apprend à son retour qu'il est promu capitaine.

Ses trois mois de congé achevés - sans doute à St Brieuc - Pierre est de nouveau nommé à la 1<sup>ère</sup> Demi-Brigade de Parachutistes Coloniaux (1<sup>ère</sup> DBPC). Affecté au bataillon de commandement, il y prend en avril 1950 la direction de la compagnie de passage N°2. Elle est basée à Quimper, il est chargé de remettre sa situation administrative en ordre. Elle a été administrée jusque-là d'une manière fantaisiste au grand déplaisir du commandant Coquerel. Quelques semaines suffisent à Pierre pour y parvenir. Il ne se méfie malheureusement pas de son chef comptable : les détournements dont ce gradé est responsable lui échappent. On le lui reprochera tout en soulignant son travail acharné et son caractère scrupuleux autant que gai et joyeux dès qu'il se sent en confiance.

Toujours dynamique, il ne manque pas une occasion de sauter : même quand cela n'est pas son tour. Il y voit une sorte de défi, comme à l'accoutumée. Quelques camarades doivent sauter ? Il n'est pas sur la liste ? Qu'importe : il se joint à eux. Mal lui en prend un jour où il y a du vent : le saut se déroule bien mais il se reçoit mal. Résultat : une vive douleur à la colonne vertébrale. On le ramasse tant bien que mal, probablement mal d'ailleurs, et, hâtivement chargé sur un GMC, on le transporte jusqu'à l'hôpital civil le plus proche.

Il est dit que cette journée sera funeste. Il tombe en effet entre les mains d'internes plus ou moins bien formés, ignorant comment faire un plâtre pour une telle blessure. La douleur est abominable. On ne trouve rien de mieux que de l'étendre entre deux chaises pour dégager son dos et pouvoir ainsi le ficeler. En vain : les apprentis plâtriers ratent leur coup. Il souffre encore plus une fois allongé dans son lit. Ses protestations énergiques n'obtiennent aucun écho. Encore un militaire mal embouché se disent les infirmières.

Les soucis budgétaires de l'armée le sauvent d'une grave infirmité. On estime en effet excessif le prix de journée « civile » et il est transporté à l'hôpital mixte de Vannes. Là, bien entendu, son cas est à nouveau évalué et l'examen de sa radio provoque des exclamations incrédules :

- Les imbéciles, comment a-t-on pu faire cela ?
- Il me semblait bien, aussi, que quelque chose clochait !
- Vous avez de la chance, capitaine, vous auriez pu rester paralysé des jambes. Allez ! on va casser tout cela et le refaire proprement. Serrez les dents, cela ne va pas être drôle.

Pierre reste un bon moment entre les mains de la faculté et nourrit des craintes pour son avenir. On lui a laissé entendre qu'il ne pourrait plus jamais sauter en parachute. Si cela est vrai ? Finis les paras. Terminée l'aventure. Adieu les combats, la brousse verdoyante ou les djebels fauves vus du ciel avant de combattre les Viets ou les Fellouzes !

Il est atterré. Son moral est au plus bas au début de l'armée 1951.

Andrée, étonnée de rester sans nouvelles, écrit à St Brieuc pour en obtenir. Madame Saindrenan tarde à transmettre la lettre à son fils mais finit par le faire. Cette missive est pourtant très bienvenue : quelqu'un tient donc à lui en dehors de sa famille et des copains ?

Toujours aussi impulsif, Pierre se précipite à Paris et demande la main d'Andrée sans autre préambule. Ils se connaissent bien à travers plus de dix ans de correspondance, irrégulière, certes, mais chaleureuse. La petite jeune fille de treize ans a bien grandi. Les voici mariés en deux temps et trois mouvements dès que l'autorisation du colonel Gilles leur parvient.

Saindrenan trouve une âme sœur dans sa nouvelle famille. Son beau-père, un ancien de 1914-1918 a, lui aussi, appris à sauter. Il le fallait bien quand on était observateur dans les « saucisses » de l'époque. L'aîné est curieux des techniques modernes de saut et d'enseignement comme des nouveaux matériels. Ce n'est pas la première fois que Pierre entend parler d'aérostiers observateurs. N'est-ce pas le père de Robert Gaitz, un de ses anciens Cadets, qui déclarait à ce titre, être le premier parachutiste de France ? Un chic garçon, Robert ! Pierre, se souvenant de sa section de Ribbesford, dira à sa femme qu'avec le recul il regrettait un peu de lui avoir mis des notes moins favorables qu'il ne l'aurait souhaité et que l'intéressé méritait sans aucun doute.

Les renforts parachutistes quittent régulièrement le camp de Meucon pour Saïgon. Ils partiront sans lui, compte tenu de sa blessure. C'est à Madagascar qu'il demande à être affecté.

Il se morfond pendant deux mois à Marseille avant de pouvoir embarquer. Autant en profiter pour apprendre le malgache. Il est doué pour les langues même si son accent est au mieux quelconque. Andrée, également douée dans ce domaine, l'apprend au passage à force de faire répéter son mari.

Il passe de temps à autre au dépôt des isolés pour prendre des nouvelles de son prochain départ. C'est là que, buvant une bière solitaire au mess et parcourant distraitemment les pages d'un mensuel économique passablement écorné qui traîne sur une table, Pierre aperçoit un nom qui attire son attention. On annonce la nomination d'un certain Louis Bouzols à un nouveau poste à l'Omnium Français des Pétroles.

Pas de doute c'est bien son ancien adjoint de Ribbesford dont il est question. Celui à qui il a pris la peine de dire au revoir avant de quitter le RMT en novembre 1944. Il se souvient fort bien de lui. Son excellent classement de sortie de la première promotion : cinquième en notes brutes. Le hasard des ajustements après concours l'a relégué, injustement pense-t-il, à la septième place. La phénoménale mémoire de Pierre lui permet même de se remémorer, en gros, les notes qu'il lui avait décernées :

"Qualités intellectuelles indéniables. Avec un peu plus d'habitude du commandement, doit vaincre sa timidité et faire un bon chef de section."

Timidité, certes, se dit Pierre : il avait juste dix-neuf ans et s'était retrouvé au sein d'une redoutable machine de guerre. Saindrenan, resté en sympathie avec son jeune bazar avait même pris la peine de se renseigner sur lui lors de son retour en France en 1946.

Louis avait servi avec courage et dévouement à la section de reconnaissance de l'un des bataillons du RMT. Il y avait été blessé devant Strasbourg au cours d'une mission vers l'avant. Un éclat d'obus lui avait valu trois semaines dans un hôpital américain. Nommé sous-lieutenant peu après avoir repris sa place, il était allé jusqu'à Berchtesgaden. Il avait connu ensuite l'horreur qui attendait les libérateurs du camp de Dachau. Une citation à l'ordre du corps d'armée avait récompensé ses services

*"Jeune officier a témoigné comme suppléant du chef de section, soit comme chef de groupes (sic), de sérieuses qualités militaires et morales. Blessé sur la Sarre blanche par éclat d'obus."*

Le défilé du 18 juin 1945 avait été le point d'orgue de sa carrière dans l'armée. Point final également car il n'avait nullement la fibre militaire.

Ses intérêts étaient ailleurs et, à partir du mois de juin, il avait, fait des pieds et des mains pour se faire démobiliser rapidement. Comme certains de ses camarades, il savait que le prix à payer consistait à se retrouver sur les bancs de l'école. Si dur que cela puisse paraître pour quelques-uns, singulièrement rouillés par plus de six ans d'interruption.

Là s'arrêtaient les informations que Pierre avait pu recueillir, Il n'avait plus entendu parler de Louis depuis.

-. Il faudra un jour que je le retrouve, se dit-il en finissant sa bière avant de retourner à ses leçons de malgache

Pierre Saindrenan embarque sur le S/s Eridan le 22 février 1952, laissant sa femme qui espère un enfant et rejoindra plus tard. Il aurait bien attendu la venue de la jeune Françoise mais il s'entend expliquer par un commandant bourru qu'il n'est pas là pour faire des enfants etc.

Débarqué à Tamatave à la mi-mars - sans doute après quelques détours - Pierre est affecté au détachement Motorisé Autonome du GC Sénégalais. Cela signifie trois ans d'une existence de garnison classique. Andrée le rejoint avec le bébé et ils s'installent dans le quartier Bécharret - « beaucoup de charrettes » en malgache - tout proche de Tananarive. Andrée s'adapte rapidement, bien qu'il s'agisse là de son premier séjour hors de France.

Son époux prend le commandement d'une compagnie de tirailleurs sénégalais dont aucun ne parle malgache, bien entendu. Il hérite ainsi de grands enfants et de petits problèmes :

- On m'avait promis une tenue blanche neuve tous les ans, vient protester un caporal-chef qui fait irruption en plein repas de midi.

- Je ne veux plus être l'ordonnance de madame X..., parce qu'elle est méchante, se lamente un autre.

La 1<sup>ère</sup> Compagnie qui lui échoit ne brille ni par la compétence des cadres ou des hommes, ni par la discipline qui y règne. Son nouveau capitaine ne saurait le tolérer. Il réussit en huit mois à lui inculquer un bel esprit de corps et à obtenir d'étonnants résultats en matière d'instruction. Le colonel Jaunie, commandant la DMA, souligne son inlassable activité et sa très grande conscience professionnelle. Il signale également qu'il est adoré de ses subordonnés sans pour autant passer son impulsivité sous silence.

L'existence de garnison, sans grand événement ni relief pourrait rapidement faire sombrer le plus actif des hommes dans l'ennui, l'apathie et le reste. C'est ici, le pays du « Mora-Mora » : doucement. Pas pour Pierre Saindrenan. Il est très attaché à l'île Rouge et au caractère accueillant de la plupart de ses habitants. Il s'intéresse par conséquent au système administratif original qui régit l'existence quotidienne des populations malgaches. Le Fokon-Olona est une entité morale, territoriale, économique et administrative qui règle la vie intérieure des communautés. Elle régit les mariages, les transactions immobilières, les héritages, la répartition des terres et leur irrigation, les travaux d'intérêt commun, la gestion des biens communaux etc. C'est elle qui choisit la date et le déroulement de la très traditionnelle cérémonie du « Famadihana ». Cette pratique du retournement des morts, dictée par le culte des ancêtres, réunit l'ensemble de la communauté. C'est une grande occasion de fête.

L'étude effectuée par Saindrenan sur ce sujet est d'une grande utilité. Elle permettra, aux nouveaux officiers en particulier, de mieux comprendre les subtilités de la vie locale. Pierre a discerné le fort courant nationaliste dont les élites de la grande île sont animées. La défaite de 1940, la crise économique des années de guerre et les élections de 1946 avaient abouti à une sérieuse révolte l'année suivante. Saindrenan sait que plusieurs Cadets avaient été impliqués et

perçoit combien ces événements, encore récents, restent présents à l'esprit de chacun.

Fort logiquement, il se tourne ensuite vers le problème des sols et publie un important rapport à ce propos en 1951. Cette étude exhaustive lui vaudra une lettre de félicitations du colonel de Crèvecoeur, alors directeur du Centre d'Etudes Asiatiques et Africaines. Il avait eu Pierre indirectement sous ses ordres en Indochine.

Toujours aussi rationnellement, il étudie enfin l'origine des populations malgaches. Ce troisième essai révèle une plume de qualité. Son environnement l'intéresse visiblement et il fait preuve d'un éclectisme de bon aloi. Il écrit clairement, expose avec méthode et va au fond des choses. L'acuité de ses observations ne le cède qu'à la qualité de la langue qu'il utilise. Il fait, en somme, dans tous les domaines, honneur à sa profession.<sup>154</sup>

Les souvenirs de l'attaque britannique de 1941 contre Diego-Suarez n'excluent pas les relations de bon voisinage. Les garnisons du Kenya et de Madagascar ont décidé de procéder à des échanges d'officiers. Quelques privilégiés pourront ainsi s'installer dans un bon hôtel et, loin de tout souci, se faire dorloter au mess de garnison, pensent certains. Pierre est peu porté sur les ronds de jambe mondains et reste impatient de nouveaux horizons. Il se lance, à peine arrivé à Nairobi, dans une série de visites avec un but bien précis. Il veut aller voir ce qui se passe sur le terrain où les troupes de Sa Majesté ont fort à faire pour réprimer la révolte des Mau-Mau. Celle-là même dont André Beaudouin a si bien décrit les prémices. On peut supposer que Pierre a consulté les rapports de mon ancien chef avant de quitter Tananarive.

Sa première visite, le 27 août 1954, est réservée au vice-consul de France, un certain George Mac Glenahan. Saindrenan se souvient bien du brillant lieutenant de la 1ère compagnie de son bataillon du RMT. Celui qui a si bien contribué au succès de l'opération montée par Leclerc pour la prise de Baccarat. Dix ans ont passé cependant et il n'est pas certain de le reconnaître

- Mes respects, monsieur le consul.

- Laisse donc le consul là où il est, mon vieux, je suis, comme toi, un ancien de la DB. Qu'es-tu venu faire ici, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Un peu surpris quand même, Pierre, réservé de nature, a de la peine à se mettre au diapason :

- Vous... pardon ! Tu es ici depuis longtemps ?

- Quelques mois seulement, mais, au fait, tu as été en Angleterre, évidemment, pendant la guerre ?

- Oui, de juin 1943 au débarquement.

---

<sup>154</sup> Voir note 829 en fin du livre 8

- Je te pose la question car j'ai ici pris la suite d'un certain Beaudouin. Un homme plus âgé que nous, ancien FFL, qui a passé toute la guerre en Angleterre. Je vois à ta tête que tu le connais ?

- Si je le connais ! C'est l'ancien commandant de l'école militaire où j'ai été instructeur pendant tout mon séjour. Un type épatant, qui nous a très bien reçus et qui a fait un travail formidable. C'est lui le créateur de cette école, il fallait être français pour monter un truc pareil avec si peu de moyens. On a eu des résultats épatants à partir de pas grand-chose sur le plan matériel, de rien du tout, en fait, au départ.

- Il faudra que tu me racontes cela un jour.

- J'espère surtout que quelqu'un écrira un jour l'histoire de cette école : elle le mérite.

- Au fait, reprend Mac Glenahan, que viens-tu faire ici ?

- Je voudrais voir comment les Anglais s'y prennent avec les Mau-Mau. C'est forcément très différent de ce que j'ai connu en Indochine.

- Je ne sais pas si nos amis brits vont être d'accord pour que tu mettes ton nez là-dedans. Ils sont assez cachottiers et depuis les premiers rapports de Beaudouin il nous faut ruser pour obtenir des informations. Tu parles l'anglais au moins ?

- Oui, assez bien pour soutenir une conversation.

- Bon. Comme free french tu as une chance. Je vais téléphoner à lord Thurlow, le commandant de la 39<sup>e</sup> Brigade, pour t'obtenir un rendez-vous. Je ne lui dis rien, tu lui exposeras toi-même ton problème.

- Merci mon vieux. Je te retiens à déjeuner avant de repartir, je suis ici pour trois semaines. Je te raconterai ce que j'aurai vu.

- Bon, merci. J'attends ta visite. Attend, il faut que tu ailles saluer le père Morand, c'est lui le consul en titre.

Pierre se montre si convaincant, si enthousiaste que, fort de son expérience de baroudeur de brousse, il obtient sans peine l'autorisation demandée. Il pourra rendre visite aux différents échelons du 4th King African Rifles installés au pied du mont Kenya. C'est là, en effet, que les rebelles ont trouvé un abri dans les épaisses forêts qui couvrent la région.

Le colonel Green vient de prendre son commandement. Pierre et lui se découvrent un ami commun : un certain Huas, ancien exploitant d'hévéas aux Terres Rouges. Il s'est reconverti et dirige ici une importante plantation de café. Pierre se souvient parfaitement de lui.

Green comprend rapidement que Pierre ne vient pas chez lui pour faire la conversation au mess à grand renfort de cigares et de verres de porto post prandiaux. Il lui donne carte blanche, un chauffeur, une voiture et prévient ses commandants de compagnie. Saindrenan ne se le laisse pas dire deux fois. A peine arrivé à la compagnie D, installée en lisière de forêt, le voici lancé dans une patrouille.

Ils sont huit à suivre un lacs de pistes à peine marquées dans le plus grand silence. La luminosité de cette matinée d'hiver africain est aveuglante mais

Pierre n'a aucun mal à retrouver ses réflexes de broussard. Il suit sans peine tout en assumant sa part de surveillance et d'écoute. Ses compagnons sont vite rassurés, ce n'est pas un empoté galonné qu'ils ont avec eux. Il suffit de voir comment il manie son arme. Leur guide les arrête bientôt et, par signes, indique la présence de rebelles. Le Français perçoit la vague odeur de feu de bois qui a alerté l'homme de pointe. La petite unité s'aligne et progresse sans bruit d'une cinquantaine de mètres sous les hautes frondaisons. On discerne peu à peu à travers les broussailles, une dizaine d'africains accroupis autour du maigre feu qui trahit leur présence. L'un d'eux, inquiet de quelque bruit, se lève brusquement. C'est le signal, la patrouille ouvre le feu, mais l'épaisse végétation détourne une partie des balles. Les noirs, surpris, se dispersent et disparaissent aussitôt.

C'est raté ? Pas tout à fait : deux rebelles sont restés au tapis. L'un d'entre eux est intéressant. C'est un vieillard ridé au crâne rasé. Très maigre, ses côtes saillent sur une poitrine étroite. Son pagne est plus riche que celui des indigènes ordinaires. De nombreux sachets de fibre ou d'écorce pendent à son cou et à sa ceinture. Tout un attirail bizarre est disposé au sol autour de lui. Il doit s'agir de l'un de ceux qui administrent les fameux serments et Dieu sait quels immondes ingrédients figurent dans ces informes sachets. L'odeur pestilentielle qui s'en dégage laisse place aux pires suppositions. Une tête de chèvre, fichée non loin de là sur une branche épointée, se trouve au-dessus d'un second feu prêt à être allumé. Elle non plus n'est pas très fraîche et contribue à la puanteur générale de ce campement improvisé.

La prise est bonne même si le bonhomme est mort. Le policier qui accompagne la patrouille le reconnaît. Sa mort est importante et les autres Mau-Mau le reconnaîtront. On ne peut cependant songer à le transporter à travers la forêt. Qu'à cela ne tienne, la tête suffira, le reste est sans intérêt. Un coup de ganga bien asséné - cette lourde lame qui sert aussi bien à la cuisine, qu'à dégager la route ou à combattre - quelques larges feuilles, une petite liane pour nouer le sinistre paquet et le tour est joué. L'un des tirailleurs se charge, hilare, du macabre trophée. Pierre est un peu médusé. On n'en était quand même pas arrivé là, au moins officiellement, en Indochine.

Il ne peut s'empêcher de penser, sur le retour, que ces Anglais, habituellement si respectueux des droits de l'homme, savent aussi agir avec réalisme et brutalité si nécessaire. C'est une vraie guerre ici, même si l'adversaire est pratiquement désarmé. Il n'a pas, comme en Indochine, le secours d'une nation voisine et amie. C'est un conflit local sans portée internationale. Il n'en est pas moins sanglant et meurtrier.

Le whisky du soir est le bienvenu. Pierre revient exténué malgré son entraînement. Treize heures de marche à quatre mille mètres d'altitude en terrain boisé et coupé d'obstacles : ce n'est pas rien.

Il entend quelques jours après deux camarades discuter de remèdes indigènes. L'un s'est foulé la cheville. L'autre a un truc formidable :

- Un jour, dans la région des Kitchinis dans le Transvaal, je me suis foulé une cheville si gravement que la douleur m'a rendu malade. Kopogoni, un sorcier, m'a alors massé la jambe, la cheville et le pied avec un onguent gris, d'aspect répugnant et m'a fait une ligature très serrée à l'aide de lanières en peau d'antilope. La souffrance a diminué au cours de la nuit et l'enflure a disparu très vite. La foulure a guéri avec une rapidité étonnante. Kopogoni a refusé de me donner la composition de son onguent mais m'en a remis une boîte. Je l'ai confiée au médecin de l'ambassade en rentrant à Johannesburg, c'était un ancien médecin militaire. Je lui ai demandé de l'analyser. Quelques jours plus tard il m'a déclaré

- Extractum solani liquidum.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- De l'onguent de pomme de terre. Des pommes de terre irlandaises, crues, mélangées avec de l'huile. Cela vaut n'importe quoi pour soigner les foulures, la goutte et le lumbago.

- Des pommes de terre ?

- Elles contiennent des sels de potassium : l'agent guérisseur.

Pierre effectue une seconde patrouille quelque temps après. Le brouillard, courant à cette altitude, estompe tout et rend la marche difficile. Les douze hommes et le chien pisteur ne voient personne. Ils découvrent des documents et détruisent quatre campements.

Il participe ensuite à une vaste opération de police à Embu, PC du 1<sup>st</sup> Devon et de deux de ses compagnies. Trois mille personnes arrêtées au cours du ratissage, sont filtrées, fichées et retenues le cas échéant. Le lendemain, une section, lancée à la poursuite de trente rebelles, fait chou blanc : ils n'ont pas attendu Pierre et ses mentors.

Son séjour s'achève par une patrouille au long cours en forêt. Rien d'anormal n'est décelé en trois jours d'incessants déplacements, malgré l'aide d'un chien de guerre. Pierre est vaguement déçu. Ces hommes sont assez insaisissables, lui précise le jeune *subaltern* qui commande l'unité : -. Nous n'agissons guère que sur renseignements, lui dit-il. C'est ce qui explique le grand développement que nous avons donné à la police.

C'est un peu cela qui nous a manqué en Indochine, pense Pierre.

Son escapade africaine se termine par quelques jours consacrés aux inévitables mondanités. Il est accueilli par ses confrères britanniques avec chaleur et un certain respect. Son tonus, son dynamisme, sa merveilleuse forme physique ont fait l'admiration de tous. On attendait un peu le frenchie au tournant, mais c'est bien volontiers qu'on porte un toast à sa santé. De son côté, Pierre s'est familiarisé avec les habitudes militaires anglaise et cette expérience lui sera plus tard très utile.

Il découvre avant de partir un plat exceptionnel servi en son honneur. Il s'agit de jambon fumé d'hippopotame. Il trouve cela délicieux et en demande la recette détaillée<sup>155</sup> :

-. *Well my dear chap*, ce n'est pas très difficile, mais c'est assez long et demande de la persévérance.

-. Je ne suis pas pressé. Combien de temps ?

-. *A few months*.

-. *You mean a few weeks, I gather*.

-. *No, you heard me : months*.

-. Well, i'll be damned, and what else ?

-. Cela demande aussi beaucoup de place et une certaine organisation on compte six mois pour en venir à bout.

-. Je vois : un plat de résistance, en somme. Malheureusement, il n'y a pas d'hippopotames en France !

La vie de garnison, un peu monotone mais pas désagréable, reprend à Tananarive. Un garçon, Gilles, naît au foyer des Saindrenan en avril 1955. Pierre change deux fois de chef de corps pendant la fin de son séjour. Les colonels Servièrè et Pradix sont d'accord pour souligner sa volonté d'aboutir malgré les contretemps et concluent :

"Excellent commandant de compagnie (...) Le capitaine Saindrenan est le type de solide officier de troupe, digne en toutes circonstances de l'absolue confiance de ses chefs."

Ils quittent Madagascar deux mois après par Air France pour atteindre Paris le 8 juin. Ils gardent un merveilleux souvenir de l'île Rouge, de ses sympathiques habitants et de sa faune si particulière.

---

<sup>155</sup> Voir note 830 en fin du livre 8

## Chapitre 93 - 23 juin 1955. Séjours américains

Le Quai d'Orsay s'est donc enrichi d'un nouveau collaborateur le 1<sup>er</sup> novembre 1945. Louis de Cabrol est rattaché à cette date au cadre des administrateurs civils en qualité d'administrateur adjoint et nommé vice-consul. Il doit très prochainement prendre ses fonctions à Boston.

Il bénéficie là d'une double faveur, au demeurant largement méritée. Plutôt que de l'employer à l'Administration Centrale comme il serait normal de le faire afin qu'il puisse y effectuer ses premières armes, il est envoyé directement en poste.

C'est un notable avantage en matière d'émoluments. Il se retrouve en outre dans l'une des plus agréables villes d'Amérique, berceau de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre et cœur de la forteresse des WASP (White Anglo-Saxon Protestant).

L'ambiance y est remarquablement décrite par l'ambassadeur, M. Bonnet, dans une note du début de 1945 où il examine les conditions dans lesquelles le consulat de Boston pourrait être à nouveau ouvert :

Il y aura lieu de choisir avec un soin particulier le nouveau titulaire en raison des exigences complexes de ce poste.

En effet non seulement à cause de sa vieille société puritaine où nous avons à maintenir de grandes sympathies pour la France, mais aussi à cause de l'université de Harvard dont je n'ai pas besoin de souligner le rôle dans le mouvement des idées aux États-Unis ; en raison aussi de l'existence d'une colonie catholique canadienne-française, la circonscription consulaire dont dépend Boston<sup>156</sup> doit être un des principaux points d'application de notre effort d'influence dans ce pays. (...) L'agent (...) dont l'autorité personnelle devrait pouvoir renforcer efficacement l'action des groupements franco-américains (...)

M. Chambon est finalement désigné comme consul et c'est lui qui accueille Cabrol. Il lui fait part de la satisfaction des milieux américains concernés quand le poste a été rétabli lors de sa propre arrivée.

Louis de Cabrol montre d'évidentes dispositions pour son métier dès son installation. On le juge comme :

"Intelligent, fort actif, consciencieux, aimant sa profession, ayant le goût des responsabilités, de l'autorité, beaucoup d'allant."

Il est amené à remplacer Chambon pendant deux mois et demi au cours de l'été 1947 et s'occupe principalement des questions économiques et consulaires en temps ordinaires. Il s'est rapidement mis au courant des questions de chancellerie et, comme à l'accoutumée, brille particulièrement dans le domaine des relations extérieures. Ses qualités de rédacteur sont, inéluctablement, son seul point faible. Ce n'est évidemment pas le point fort de Saumur alors que cet

---

<sup>156</sup> Voir note 831 en fin du livre 8

art constitue l'un des chevaux de bataille du Quai. Il faudrait évidemment, pense-t-on, qu'un séjour à l'Administration Centrale lui offre l'opportunité de cet apprentissage.

Ces considérations sont partagées par M. Garnier, inspecteur général des postes diplomatiques et consulaires, qui mentionne à l'issue de sa tournée que Cabrol :

"Fait très bonne impression, parle très bien l'anglais, se plaît dans son poste et représente certainement un ensemble de qualités infiniment appréciables."

Bien qu'il soit parfaitement au fait des particularités du comportement et de la manière de penser des britanniques, Louis de Cabrol met quelque temps à s'habituer aux particularismes intellectuels des bostoniens. Les dernières traces du véritable puritanisme originel ont disparu mais il en reste une certaine manière de se conduire. Cela se manifeste par le souci de faire connaître autour de soi ce que l'on estime devoir être le comportement correct et l'attitude mentale adéquate. Il s'aperçoit rapidement que la plupart de ses interlocuteurs ont le souci constant de bien faire.

Il n'est pas peu surpris de lire dans les journaux que les citoyens de tel obscur village du Maine ont voté une résolution tendant à indiquer au président des USA quelle serait, d'après eux, la conduite à tenir en Amérique Centrale. Le courrier des lecteurs du Globe lui paraît particulièrement significatif à cet égard. Il y trouve par exemple, un jour, trois paragraphes consacrés à la meilleure façon de porter son chapeau quand il fait froid. Il y découvre le lendemain, les états d'âme d'un couple de retraités qui se demande si la pratique de sucrer son café avec du miel ne revient pas à exploiter les abeilles.

Il réalise rapidement qu'il a été l'objet d'une affectation flatteuse. On l'a envoyé apprendre son métier dans cette région des Etats Unis qui se targue, avec raison, de mieux représenter le passé de la nation. Sans parler du fait que c'est sans doute celle où les efforts d'aménagement à échelle humaine ont le mieux réussi. Les paysages et les villages y ont gardé leur équilibre et ont réussi à échapper au gigantisme déprimant des autres provinces. Il apprécie le statut de Boston comme centre culturel d'importance et constate l'attrance que la ville exerce sur les européens cultivés. Il constate également cette influence auprès des bostoniens qu'il est amené à rencontrer.

Le nouveau vice-consul n'est cependant pas sans avoir quelques soucis matériels. Ce sont d'abord ses prothèses qui persistent à le faire souffrir,

Il doit même être hospitalisé et de nouveau opéré. Il faut modifier ses appareils en urgence. Un accident de voiture vient ensuite sérieusement perturber son existence. Une vieille dame, renversée par la voiture qu'il conduisait, décède à la suite de l'accident qu'elle a elle-même provoqué. Elle n'a pas respecté les feux et Cabrol sera totalement exonéré après une longue et désagréable procédure. Ses complications de santé l'obligent finalement à demander un congé afin de faire réparer ses « jambes ». On lui maintient son traitement intégral à titre

exceptionnel, mais il doit vendre son véhicule pour amortir les frais du voyage. Il revient à Paris au mois de mars de l'année 1948 et y reste le temps de se familiariser avec ses nouveaux appareils.

Revenu à Boston après les mises au point nécessaires, Cabrol est plus tard rappelé à Paris pour y subir les examens indispensables à son intégration définitive dans le cadre des Services Extérieurs. Il quitte donc les USA le 16 août. Une très flatteuse lettre de Chambon le précède en France.<sup>157</sup>

En mission à l'Administration Centrale, il subit avec succès les épreuves prévues, encore que l'un des thèmes qui lui est proposé n'ait rien à voir avec son expérience passée : ce qui est contraire au règlement. Il est ensuite muté au Service d'Information et de Presse en avril 1949 avant d'être envoyé en mission à Karthoum auprès du gouverneur général du Soudan avec le rang de consul de France.

Louis de Cabrol arrive au Caire le 3 mars 1950 accompagné d'un assez considérable équipage : le jeune Jean-Louis, sa nurse, les bagages, le mobilier et la voiture. Le séjour à Karthoum semble s'être déroulé sans problèmes particuliers exception faite du climat pénible et de l'inconfort torride de l'été dans cette très primitive cité. La chaleur ne fait rien pour atténuer les difficultés qu'il éprouve pour marcher. Il serre les dents et se tait mais certains de ses visiteurs en parleront à leur retour :

"M. de Cabrol fait preuve dans cette affaire d'autant de dévouement que de discrétion", notera-t-on à Paris en ajoutant :

"Il supplée à un certain manque de formation professionnelle par sa parfaite éducation, son désir de bien faire (et) les sympathies qu'il éveille (...) Il n'est pas fait pour tous les postes mais il peut rendre de grands services. Il réussit fort bien dans ceux où les qualités essentielles d'un agent doivent être la courtoisie, la bonne humeur et le goût des contacts personnels."

Après plus de deux ans de séjour au Soudan, Cabrol sollicite et obtient un congé de quatre mois. Il a décidé de se faire à nouveau opérer à New-York car sa santé reste chancelante. Il aura le plaisir d'apprendre sa nomination au grade d'officier de la Légion d'Honneur à son retour des USA.

Le Conseiller de 2<sup>e</sup> classe, 2<sup>e</sup> échelon, Louis de Cabrol est nommé consul de France à Denver et embarque sur l'Île de France à la fin du mois de février 1954. Sa mère et Jean-Louis, toujours accompagné de sa gouvernante, sont du voyage ainsi que Ali Abdel Raham qui le suit depuis Karthoum et Maurice Thuilier, cuisinier.

Denver est un poste de création récente, jamais auparavant la présence de la France n'y avait été continue. Le nouveau consul y trouve une tâche à sa mesure. Sa circonscription consulaire couvre sept vastes Etats. Il entreprend une longue tournée après son arrivée et prend la parole dans les capitales d'Etat et dans

---

<sup>157</sup> Voir note 832 en fin du livre 8

toutes les universités de son domaine. Ce périple se solde par dix-sept conférences et plus de six mille kilomètres de trajet aérien. Il a loué un avion de tourisme pour l'effectuer. Il ne peut conduire sur de pareilles distances et ne veut pas perdre de temps. Il a l'entière liberté de ses mouvements et en profite largement comme il l'écrit à son ami le comte Christian de Nicolay, de la Direction d'Amérique :

- La circonscription de Denver a une superficie supérieure à trois fois celle de la France et me donne énormément de travail (...) J'y ai pris des contacts qui ne feront qu'augmenter le volume de ma correspondance (...) Tout marche bien et je suis content de ma nouvelle circonscription.

Les principaux sujets choisis pour ses exposés sont d'actualité. La guerre d'Indochine, le réarmement de l'Allemagne, la situation en Afrique du Nord et les progrès économiques de la France. Il reçoit partout un excellent accueil. Ses auditeurs sont d'autant plus intéressés qu'ils n'ont, jusqu'ici jamais reçu la visite d'un représentant de notre pays. Beaucoup découvrent à cette occasion la position de la France sur la carte.

Cabrol signale à son retour l'intérêt qu'il y aurait à documenter directement la presse locale sur nos affaires. Elle se contente généralement, écrit-il, de reproduire les dépêches de l'Associated Press. Il souligne que son secteur diplomatique est l'un des plus isolationnistes qui soient et qu'il y a beaucoup à faire contre cela.

Contrairement à certains de ses collègues, Cabrol ne cherche pas à se faire valoir auprès de son ambassadeur par le volume de sa correspondance : ce que l'historien peut regretter. Ceci n'empêche nullement son supérieur d'écrire à son propos :

"(Il) réussit bien à Denver, poste qui convient d'ailleurs à ses aptitudes. Il se déplace facilement, reçoit bien et se crée beaucoup d'amis."

Et plus tard

"(Il) vit dans le poste le plus vaste et le plus isolé des Etats Unis. (Il) a su en très peu de temps s'assurer une excellente position grâce aux qualités d'autorité et de dignité qu'il apporte au service de l'Etat. Parlant admirablement, l'anglais, il assume de plus à mon entière satisfaction, ses importantes fonctions d'information."

Récemment promu au grade de Secrétaire des AE de 1<sup>ère</sup> classe, il a été très bien reçu à Denver. Un long article paru à son sujet dans le Denver Post<sup>158</sup> ne mâche pas ses mots :

"(...) *There's nothing frilly, feminine or perfumed about him.*

Son existence bascule à nouveau. On peut supposer qu'il rencontre le docteur Mary Isabelle Kipping au cours de l'une des nombreuses réceptions qu'il organise au consulat. Cette jeune femme de trente et un ans possède un

---

<sup>158</sup> Voir note 833 en fin du livre 8

curriculum vitae impressionnant<sup>159</sup>. Issue de ce qu'il est convenu d'appeler la « Upper Middle Class », Isabelle parle bien le français et fait l'objet d'appréciations flatteuses quand il est question de mariage. On loue l'éducation qu'elle a reçue et sa volonté d'accepter la nationalité française. On note sa culture et le fait qu'elle sera une compagne capable d'aider son futur mari dans sa tâche. M. Henri Bonnet, supérieur immédiat de Cabrol, fait le plus grand éloge de la personnalité de la fiancée.

Le mariage a lieu à la fin du mois de juin 1955, à Tancrou. Cette propriété du « Prieuré », achetée en 1949, où Louis résidait avec sa mère lors de ses congés précédents.

Avant de bénéficier du congé de deux mois qui lui avait été accordé pour son mariage, Cabrol avait poursuivi son action pour obtenir la nomination d'un agent consulaire à Omaha. Il recommandait un avocat local pour occuper ce poste : Robert Fraser époux d'une Française. L'autorisation lui en était parvenue au début de l'année. Il avait vu avec amusement la plupart de ses collègues d'Amérique s'empresser de faire des propositions identiques dans leur propre secteur.

La première partie de son séjour dans le Colorado s'était achevée sur un temps fort. La réunion annuelle des chefs de postes consulaires avait eu lieu à Washington en présence de Maurice Couve de Murville. Le consensus dégagé déplorait l'insuffisance des moyens matériels par rapport aux autres nations. L'Allemagne, présente depuis seulement cinq ans, dispose de postes plus nombreux, animés par un personnel plus important. Les traitements sont jugés voisins, contrairement aux frais de mission qui s'avèrent inférieurs. Chaque responsable avait souligné que l'instabilité gouvernementale d'autrefois et la défaite d'Indochine minaient le prestige national. Le rejet de la Communauté Européenne de Défense également. Tous, enfin, recommandaient de mieux mettre en valeur nos brillants résultats scientifiques et industriels. Cabrol n'avait pas été le dernier à faire entendre sa voix sur ce point.

Son épouse est certainement à ses côtés quand il entreprend une seconde grande tournée de conférences à la fin de l'année. Là encore il a loué un avion. Cinq mille kilomètres, treize jours et dix-sept conférences plus tard, Cabrol rentre épuisé à Denver.

Il est hospitalisé et opéré au premier semestre de 1957.

Un congé de quatre mois lui est accordé après trois ans de présence. Ils lui valent des notes aussi élogieuses que par le passé. Il y est question d'amabilité, de dévouement, d'efficacité et de la confiance que l'on pouvait lui accorder.

---

<sup>159</sup> Voir note 834 en fin du livre 8

Il quitte Denver pour la France en août 1958 et embarque sur le S/s Africain avec toute sa smala : femme, enfant, domestiques, bagages et voiture. Le décret qui le nomme à Salisbury, en Rhodésie du Sud, est encore à la signature. Arrivé à Paris, il lit avec amusement la lettre que le président du Club Sévigné de Denver écrit au ministère à son sujet :

" (... Du) travail intelligent et salutaire (...) et (... de) l'influence éclairée d'un diplomate tel que le baron Louis de Cabrol (...)"

Ce sera donc de nouveau l'Afrique alors qu'il souhaiterait plutôt l'Europe. Il s'en était ouvert à Guy Raoul Duval, conseiller commercial à Chicago en 1955. Devenus amis, ils avaient longuement correspondu. Cabrol lui faisant part du sérieux accident dont sa mère avait été victime et de son installation chez lui, à Denver. Evoquant les ennuis que lui causaient ses prothèses, il indiquait ne pouvoir les faire réparer qu'à Roehampton. Le poste d'Édimbourg serait idéal de ce point de vue.

Ce n'est pas pour tout de suite ; l'Afrique australe lui tend les bras.

Ce qu'il pense être sa dernière remarque sur les Etats-Unis est simple. Il quitte les espaces désertiques du Colorado en soulignant à Paris que l'opinion publique américaine a, pour la France, les sévérités réservées aux amis dont on attend beaucoup.

## Chapitre 94 - 21 mars 1956. Crapahut dans la Casbah.

Le chef de bataillon René de Lajudie est un homme heureux. Il a trouvé un coin à l'abri du vent sur le navire qui l'emmène vers Alger. L'affectation active qu'il guettait depuis longtemps l'y attend. Il profite pleinement de ce début de printemps marseillais. La mer et la ville sont baignées par un éclatant soleil. La cité phocéenne se détache sur un fond nuageux encore menaçant.

Il veut oublier dix ans d'anonymat et les chagrins familiaux qui les ont émaillés. Retourné à Versailles à l'état-major de la MMLA après son escapade d'Asnan, il y était resté jusqu'en mars 1945. Un grave accident de service l'avait alors mené au Val de Grâce et immobilisé jusqu'au mois de juin. Physiquement inapte au commandement d'une unité, il avait été affecté en octobre au Service Social départemental du Maine et Loire à Angers. Il avait, la mort dans l'âme, dû renoncer à effectuer le temps de commandement indispensable au bon déroulement de sa carrière future.

Resté à Angers un peu plus de trois ans et demi, il y avait pris la succession de Martial Boursier à la présidence de la section de l'AFL. On lui avait ensuite confié le secteur social de Nantes en mars 1949. Tout y était à créer. Il avait trouvé là un champ d'action à la mesure de ses talents d'organisateur. Le maire d'Angers, Victor Chatenay, père de l'un de ses anciens Cadets, avait tenu à le recevoir à plusieurs reprises.

Promu chef de bataillon en 1952, il s'était trouvé un nouveau violon d'Ingres. Il se voit encore plongé dans plusieurs savants ouvrages concernant les problèmes du chiffre. Les méthodes complexes par lesquelles on maintient le secret des communications n'avaient plus de secrets pour lui. Ce jeu purement intellectuel le passionnait.<sup>160</sup>

Ce n'était pas assez pour satisfaire son besoin d'action. Aussi était-ce avec une joie profonde qu'il avait appris son affectation en Afrique du Nord :

- . Vous qui êtes un spécialiste des questions arabes, lui avait dit son patron de Rennes, je vous encourage à partir tout de suite.

- . Premières nouvelles s'était dit Lajudie, mais si la strass le croit, tant mieux.

Il avait embarqué le 20 mars 1956.

Il en sourit intérieurement encore en se dirigeant vers la salle à manger du navire. C'est l'heure du déjeuner et il n'y a pas grand monde. La mer est assez forte. Il se demande s'il faut croire ce que l'on raconte :

- . Les commandants de bord ont l'habitude de mettre le navire en travers des lames avant les repas. Les convives sont moins nombreux, cela permet de faire des économies, lui a-t-on raconté avant le départ.

---

<sup>160</sup> Voir note 835 en fin du livre 8

Encore du mauvais esprit se dit-il en s'asseyant. On voit surtout des uniformes. Les conversations vont bon train alors que l'on passe les hors-d'œuvres.

La majorité des effectifs de l'armée est engagée en Algérie depuis le début de l'année. Guy Mollet vient d'être couvert de tomates trop mûres au monument aux morts d'Alger. Il prône le collège unique, la liberté des élections et le développement économique et social. Cela n'a guère plu aux pieds noirs qui ont réagi. Il a fallu que les CRS chargent pour le dégager. Voilà de quoi alimenter les discussions.

Les convives abandonnent le terrain politique où ils se sentent peu à l'aise pour commenter les dernières données militaires. Ils sont inquiets. On s'est aperçu que les unités nord-africaines n'étaient pas sûres. Les désertions avec vols d'armes se multiplient. Les goumiers sont repartis au Maroc et deux régiments de tirailleurs marocains ont été envoyés en Allemagne. Le moral des appelés est médiocre. D'un autre côté Bigeard et le 3<sup>e</sup> RCP font des étincelles et la rébellion manifeste une passivité étonnante depuis plusieurs semaines.

Situation complexe, difficile à maîtriser, se dit Lajudie dans la Jeep un peu branlante qui l'emmène au PC du 9<sup>e</sup> Zouave. Il y est affecté comme commandant en second.

- Mes respects, Mon colonel.

- Bonjour Lajudie, je suis content de vous voir. Asseyez-vous.

Le lieutenant-colonel Jean Boissarie est un homme de cinquante-trois ans, un peu âgé pour son grade mais affable et souriant. Il est d'origine bordelaise et la première impression de son visiteur est excellente.

- Je ne vous infligerai pas le récit des gloires passées du régiment,<sup>161</sup> vous trouverez tout cela dans la petite plaquette que le gérant du mess vous remettra.

- Merci, Mon colonel, je me suis renseigné avant de partir.

- Bien, je me suis réservé un moment de tranquillité afin que nous puissions examiner ensemble la situation du bataillon.

- Je le commande depuis vingt mois, poursuit-il. Notre mission essentielle est de maintenir l'ordre dans la Casbah d'Alger. Nous avons également des détachements qui crapahutent autour de la ville, voire quelquefois plus loin. Il arrive aussi qu'une compagnie entière soit détachée. Notre effectif est habituellement voisin de neuf cents personnes mais nous atteignons actuellement plus de onze cents hommes et gradés.

- Pourquoi cette brutale augmentation, Mon colonel, demande René ?

- C'est la conséquence de notre seconde mission permanente. Nous sommes chargés d'assurer la formation complémentaire des appelés qui arrivent à forte cadence. Je compte beaucoup sur vous et votre expérience de formateur. Trois ans comme patron militaire de l'Ecole des Cadets, ce n'est pas rien.

- Vous êtes bien renseigné, lui dit en souriant Lajudie.

---

<sup>161</sup> Voir note 836 en fin du livre 8

Boissarie ne relève pas la remarque mais il connaît la carrière en dents de scie de son vis-à-vis. Il a pris soin de creuser la question et sait que c'est lui qui a porté la formation des Cadets à bout de bras pendant si longtemps.

- Ces recrues, reprend-il, n'ont pas une instruction suffisante pour partir en opérations et leur comportement laisse grandement à désirer. Nous enregistrons de nombreux actes d'indiscipline avant qu'ils ne deviennent utilisables.

- Je crois en outre, poursuit-il, qu'un certain nombre d'entre eux ont été travaillés par une propagande hostile à l'armée avant leur départ. C'est l'histoire des relèves pour l'Indochine qui recommence. Il y a un fort courant à remonter avant d'en faire une troupe capable de combattre.

Boissarie hésite un instant avant de poursuivre car il sait qu'il va s'aventurer sur un terrain délicat :

- Je ne vous cacherai pas non plus, que la situation que nous vivons ici ne me plaît guère. J'ai demandé à plusieurs reprises à recevoir une mission qui impliquerait le bataillon en entier et à relever une unité opérationnelle. Nous en avons assez d'être ainsi saucissonnés.

- Croyez-vous que cela se fera, Mon colonel

On me répond chaque fois que nous connaissons la casbah comme notre poche. Nos hommes ont l'habitude d'y évoluer et les contacts que nous y avons noués sont trop précieux, à entendre l'état-major. On ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir.

- Je crains que vous n'ayez raison, lui dit Lajudie. J'ai rencontré plusieurs officiers de la Légion à bord. Il semble bien que l'on se dispose à affecter ici les unités étrangères. Ce sont probablement elles que l'on enverra cavalier après les fells.

- C'est intéressant cela. Et que dit-on d'autre ?

- On parle de la 5<sup>e</sup> DB, mais cela m'étonne un peu. Que viendraient faire ici des chars ?

- Que voulez-vous ! Nous verrons bien. Quoiqu'il en soit, nous allons être confrontés à un problème nouveau. On m'a ordonné de me préparer à détacher systématiquement une ou deux compagnies qui seront organisées en Groupes Nomades d'Intervention (GNI). Elles seront assistées d'un peloton d'engins blindés de reconnaissance (EBR).

Cela va créer un tas de problèmes. Je ne veux pas que les officiers responsables perdent leur temps à courir dans tous les sens pour résoudre leurs problèmes de ravitaillement, santé, transport, solde, effectifs etc. Il faut prendre ces questions en mains pour leur compte. Ils n'auront qu'un seul interlocuteur : vous.

- A vos ordres, Mon colonel.

- Organisez-moi cela et nous verrons ensuite. Bien entendu, vous suivez, en même temps que moi, toutes les questions générales concernant le bataillon.

- C'est entendu, Mon colonel. Puis-je vous poser une question ?

- Oui, bien sûr.

- . Comment vont les choses sur le plan moral, au bataillon ? On raconte tellement de bêtises à la fin des repas !

- . Vous avez raison de le demander, je vous donnerai le dernier rapport, à lire. Il date de novembre dernier. Je le résume car vous allez avoir beaucoup de paperasses à consulter.

Boissarie allume une cigarette, le temps de mettre ses idées en ordre, et en offre une à son adjoint qui refuse.

- . Les officiers d'active ont été enchantés du résultat de nos dernières opérations en Kabylie. Ils le sont moins maintenant car ils estiment que les méthodes et les moyens employés pour venir à bout de la rébellion sont insuffisants.

- . Nos sous-officiers d'active sont des anciens d'Indochine pour la plupart. Ils sont un peu âgés et ont trop de missions à assumer. Les hommes sont accablés de gardes et de corvées et la dispersion géographique ne permet pas de parler d'esprit de corps. Nous avons eu un contingent d'HLM, ce qui a amélioré la question des logements.

Boissarie a soudain laissé tomber la voix et semble à nouveau hésiter. Il se décide finalement :

- . Vous y verrez aussi que j'ai rué dans les brancards. J'ai conclu mon rapport en écrivant, je cite :

"A l'appellation officielle de Bataillon de Souveraineté, il faudrait en réalité substituer celle de Bataillon de Servitude de la division d'Alger." J'ai même souligné cette seconde appellation.

- . Cela n'a pas dû être très apprécié à l'échelon supérieur, dit Lajudie en riant, démontrant par-là qu'il n'a jamais été très impressionné par le nombre de galons de ses interlocuteurs.

- . Boissarie, un peu étonné quand même, prend le parti de sourire à son tour et se lève en disant :

- . Je ne vous dis rien de plus pour l'instant de vos futurs camarades. Je vous laisse prendre les premiers contacts. Nous pourrions en reparler plus tard. Venez déjeuner, c'est l'heure. Je vais vous les présenter.

Même si l'armée en a fait, par une aberration bureaucratique dont elle a le secret, un spécialiste des questions arabes, Lajudie a tout à apprendre. Ses premières impressions sont fâcheuses. Il est profondément choqué par l'attitude supérieure et méprisante avec laquelle la plupart des européens traitent les musulmans. Il modifiera sensiblement son jugement dès qu'il aura l'occasion d'agir hors d'Alger, mais en ville, la grossièreté et la suffisance de beaucoup de pieds noirs le mettent hors de lui.

- . Il ne faut pas s'étonner, se dit-il, si on retrouve les jeunes musulmans un fusil à la main dans les djebels. Ou si les enfants servent de relais pour transmettre les messages.

Il a été élevé dans une ambiance profondément chrétienne où l'amour du prochain n'est pas un vain mot :

Pourchasser les rebelles, bien sûr, les fusiller si nécessaire, très bien, c'est notre métier. Il n'y a, par contre, aucune raison de traiter brutalement les populations, se dit-il.

Il découvrira bien des misères humaines chez les musulmans et s'efforcera toujours de comprendre ceux-ci et d'atténuer celles-là au cours de son long séjour en Algérie.

Le GNI N°1 est créé au mois de juin. Il est destiné à opérer indépendamment sur l'ensemble du réseau routier de la division d'Alger. Son entrée en action fait suite à une embuscade sur la voie ferrée vers Constantine. Elle a fait trois morts chez les zouaves.

Mais ceci n'est qu'un incident parmi autres : innombrables. Le gouverneur général Lacoste constate que la rébellion se redresse. En particulier dans la casbah où quarante-neuf Français ont été tués. La répression s'accroît, mais pénalise souvent des populations plus ou moins innocentes. Le basculement de l'opinion vers le FLN devient inévitable.

La 2<sup>e</sup> Cie du 9<sup>e</sup> Zouave forme le GNI N°2 quinze jours après le premier et la 4<sup>e</sup> compagnie s'installe dans la casbah même. Une 5<sup>e</sup> compagnie voit le jour. Elle est, pour l'instant, destinée à accueillir les nouvelles recrues. Lajudie assume le commandement du bataillon à de nombreuses reprises au cours de son séjour. Le contrôle du fonctionnement de l'école des recrues reste l'une de ses responsabilités.

Il sent la tension générale monter en fin d'année. Près de sept cents cadres SAS nouvellement désignés s'installent dans les treize départements que vient de créer Lacoste. Les groupes d'autodéfense se développent pour les abriter. Parallèlement les Européens d'Alger s'impatientent. Un attentat fait soixante-dix morts dans la casbah. La réponse du FLN ne va pas tarder.

Elle se fait d'autant moins attendre que le monde arabe tout entier le soutient désormais. L'arraisonnement de l'Athos, chargé d'armes et venant d'Égypte, l'interception de Ben Bella et l'expédition de Port Saïd sont passés par-là. Ces actions vigoureuses contribuent par contre à remonter le moral de l'armée. Elle constate que le gouvernement, lassé de subir, a décidé d'agir. Parallèlement, la popularité des États-Unis franchit un cran supplémentaire vers le détestable. Elle était déjà bien entamée par les professions de foi sans nuances de Roosevelt en faveur de la décolonisation.

Le 9<sup>e</sup> Zouave atteint l'effectif de mille six cents hommes en fin d'année et Lajudie ne chôme guère. Il organise et participe souvent à deux types d'opérations au cours de cette période.

Les interventions extérieures d'une part : elles répondent généralement à un schéma classique. La 2<sup>e</sup> Cie, par exemple, fait mouvement de nuit vers Sidi

Aïssa le 20 juillet 1956. Elle se met en place au petit jour le lendemain et fouille la zone assignée toute la journée. Elle monte plusieurs embuscades au cours des trois nuits suivantes. Alger la voit de retour le 24 au matin. Le bilan s'analyse en deux cent quatre-vingt-dix hommes arrêtés, dix-neuf suspects notoires retenus, six fusils de chasse et deux revolvers récupérés.

Les actions de maintien de l'ordre dans la casbah, d'autre part, sont de deux sortes. Les opérations sont étudiées à l'avance, souvent sur renseignements. Elles visent au bouclage et à la fouille d'un quartier, quelquefois d'un simple groupe de maisons. Les alertes résultent de quelque attentat plus ou moins meurtrier. Dans les deux cas, la vitesse d'intervention, la connaissance des lieux et le sang-froid sont les éléments déterminants.

Il y a heureusement des moments plus gais. Le récit qu'on peut lire dans le Journal de Marche du bataillon en date du 3 décembre par exemple :

"A la suite d'un attentat sur la portière d'une maison de tolérance, rue Kataroudji, une opération de bouclage amène l'arrestation par la 4<sup>e</sup> Cie de quinze suspects."

Il y a des choses auxquelles on ne saurait toucher. Que diable !

## Chapitre 95 - 1<sup>er</sup> décembre 1960. Un sage écouté.

Le séjour d'André Beaudouin en Inde ne semble pas s'être déroulé sous de bons auspices. Remplaçant de M. Morel-Francoz à Pondichéry en qualité de conseiller d'ambassade de 2<sup>e</sup> classe à New Delhi, il est nommé représentant dans l'ancien comptoir français. Il se met en route et embarque le 4 octobre 1960 sur le S/s Vietnam.

Les machinistes en grève s'opposent à l'appareillage du navire et Beaudouin doit regagner Paris. Il y retrouve son épouse dont le départ ne doit intervenir que plus tard<sup>162</sup>.

Déçu de ce contretemps, il retourne le surlendemain au Quai pour réorganiser son voyage. Par une surprenante coïncidence, il y rencontre François Balsan, l'explorateur bien connu. Ils s'étaient rencontrés à Kaboul où ils avaient sympathisé. Son visiteur lui dédicace l'un des ouvrages qu'il a publiés à l'issue de ses hasardeuses randonnées :

" A M. Beaudouin que je rencontre accueillant et charmant professeur à Kaboul et que je retrouve diplomate à Paris avec les mêmes qualités attachantes." (De Kaboul au Golfe Persique, par F. Balsan).

Ce retour inopiné lui fournit l'occasion d'avoir une longue conversation avec son ancien chef de département. Le lien hiérarchique étant rompu, ce dernier est plus à son aise pour l'encourager devant la tâche qui l'attend :

- Je regrette, cher ami, de n'avoir pu vous lâcher plus tôt. Je sais parfaitement qu'il y a plus de six ans que vous demandez un poste à l'étranger. Je sais bien que votre traitement est insuffisant eu égard à vos charges de famille.

- Oui, car après ma mère, dit Beaudouin, j'ai dois aider en partie ma belle-mère après le décès de sa fille en 1953.

- Hélas ! Nous sommes tous à la même enseigne, les traitements métropolitains sont médiocres.

- Je voulais également vous signaler, reprend-il, que M. Roux qui dirigeait auparavant le département, avait mentionné à votre sujet ce qu'il a appelé « une certaine timidité » dans ses notes annuelles. Il en parle à trois reprises. Je ne vois pas, quant à moi, ce qui a motivé cette remarque. Je tenais à vous le dire. Sans doute a-t-il interprété ainsi une certaine lassitude ?

Beaudouin est trop fin pour dire quoi que ce soit et se garde bien d'interrompre une aussi intéressante conversation. L'autre reprend :

- Votre ancien chef a cru aussi devoir signaler à plusieurs reprises qu'il estimait que votre grade ne correspondait ni à vos services passés, ni à votre âge. Il a souvent insisté en faveur de votre avancement. Il vous a prodigué beaucoup de compliments et vous a attribué des notes chiffrées que beaucoup envieraient.

---

<sup>162</sup> Voir note 837 en fin du livre 8

- Pour moi, conclut son chef, j'insiste depuis trois ans pour que l'on vous donne le poste que vous venez d'obtenir. Je me réjouis de vous voir partir mais je sais que je regretterai votre absence.

- Je vous remercie, se décide enfin à dire Beaudouin, qui sait toute la sympathie que lui témoigne son interlocuteur.

Elle est encore plus agissante qu'il ne le croit, comme en témoignent les appréciations dont il a bénéficié dans ses fonctions de chef de bureau à la direction Afrique-Levant :

"Probité intellectuelle et morale. Conscience professionnelle. Collaborateur très précieux. Sa connaissance de l'Islam en fait un conseiller très écouté. Rédige clairement dans une forme heureuse. Continue à être pour le département le « sage écouté », apprécié et respecté. Agent parfait. Telles sont quelques-unes des appréciations flatteuses qui se traduisent par des notes variant de dix-sept à dix-neuf et demi. "

Beaudouin arrive à Colombo un mois après cette sympathique entrevue, au terme d'une rapide traversée de treize jours. Un avion le dépose à Madras le 2 décembre, il est à Pondichéry<sup>163</sup> le même jour.

L'hebdomadaire « République Française » où M. J.E. Sarcey, sa cheville ouvrière, se définit lui-même comme « Observateur Diplomatique International » fait bien les choses. Il publie un article intitulé :

- Monsieur Beaudouin nouveau représentant de France attendu à Pondichéry le 2 décembre 1960.

Et, plus bas :

- Soyez le bienvenu.

Le ton de l'article est assez violent et on ne peut pas dire que son auteur mâche ses mots :

" La réputation de bon Français qui a précédé, ici, l'arrivée de ce Haut Dignitaire annoncée pour le deux décembre, est d'autant plus une garantie de compréhension salutaire de nos aspirations légitimes à rester français que Monsieur Beaudouin n'est ni de la « Carrière » ni de l'ancienne administration coloniale à qui nous devons l'avilissant avatar politique dont nous souffrons depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1954 (...)

Il lui sera donné de saisir sur le vif, au contact de ce malaise, combien est étanche le mur d'incompréhension absolue qui sépare après six ans de vie commune la population pondichérienne de la horde administrative, commerçante et industrielle Indienne qui s'est implantée massivement dans la Capitale. Ce qui prouve assez que l'indien ne sera jamais pour nous qu'un intrus, étranger à nos idées, à nos sentiments, à nos croyances et à nos lois (...)

Il se trouve, certes, à Pondichéry, des âmes tarées, les véritables traîtres au pays qui ont collaboré, par simple esprit de lucre, à sa vente pour continuer à

---

<sup>163</sup> Voir note 838 en fin du livre 8

faire la cour aux indiens en bons valets, en parfaits esclaves de leurs propres turpitudes. (...)"

Et allez donc ! Voici Beaudouin prévenu, l'arbre et l'écorce sont prêts à l'accueillir

Il préside le dépôt de gerbe que la communauté française effectue au monument aux morts le 14 juillet. C'est un édifice important : il y a eu, hélas ! beaucoup de noms à y inscrire. Le battement irrégulier de la mer voisine rythme en sourdine le discours du nouveau Consul. Les bouchons de champagne de la réception qui suit, sont presque plus bruyants.

Beaudouin ne saurait oublier, en ce jour anniversaire, l'attitude déterminée des habitants de la ville après la défaite de juin 1940. Il ne séjournait pas si loin d'eux à la même date. Dès le 20 juin, le gouverneur Bonvin télégraphiait au ministre des Colonies à Bordeaux :

" (...) Tout n'est pas perdu (...) L'empire français est intact et restera aux côtés de l'empire britannique jusqu'à la victoire finale. "

Le même jour, ce fonctionnaire confirmait cette intention au Consul général britannique, le colonel Schomberg. Le vice-roi des Indes l'en remerciait le 4 juillet, précédant le général de Gaulle qui câblait le 12 :

"Je vous demande de vous joindre à moi de quelque façon que vous croiriez utile, pour contribuer à la continuation de la guerre en France et dans l'Empire."

Le 14, le gouverneur emportait l'adhésion de la population rassemblée devant ce même monument. Une certaine de ceux d'entre elle qui participeront à tous les combats de la France Libre ne reviendra pas. Enfin, après avoir consulté le vice-roi dont il dépendait au plan de la défense, le gouverneur Bonvin confirmait son ralliement officiel le 7 septembre 1940. Il devait connaître la phrase de Polybe :

"Dans la paix comme dans la guerre, les événements subissent l'influence des caractères."

Beaudouin aura plus d'une fois l'occasion de remettre les choses en perspective devant les plus râleurs de ses compatriotes. Il sait que la France a conservé ici des droits considérables. Si le traité de 1956 nous interdit d'entretenir des forces armées à Pondichéry, seize mille Tamouls ont, par contre, été autorisés à conserver leur passeport français. Nous bénéficions d'une présence culturelle importante : un lycée français, un institut et un consulat en témoignent. Le policier, gardien de la barrière qui sépare Pondichéry de la province du Tamilnadu, porte un képi et ne manque pas une occasion de saluer monsieur le Consul Général.

Nul n'ignore ici les termes dans lesquels les citoyens de Pondichéry rappelaient leur attachement à leur pays aux membres de l'Assemblée Nationale dans le cahier de doléances de mars 1790 :

"Comme Français, nos droits ont été plus d'une fois écrits en caractères de sang dans les plaines du Carnatic et c'est sur les ossements de nos pères, morts

pour le soutien de la gloire et l'honneur du nom français, que sont élevés les remparts de Pondichéry."

Beaudouin, lisant cette prose, s'amuse de ces tournures pompeuses. A la réflexion, se dit-il, la vigueur du style se devait d'être commensurable à la distance qui séparait les auteurs des lecteurs.

Angèle Beaudouin obtient son visa indien dès le mois de janvier suivant, mais n'arrive finalement qu'au mois de septembre. C'est pour trouver un mari en pauvre forme. Le climat humide et chaud, parfois venteux, ne convient guère à sa bronchite chronique. Il faut dire que le paquet de cigarettes quotidien n'arrange rien dans ce domaine.

L'ambassadeur, M. Garnier en a vent et alerte Paris :

"Il me revient de source locale que l'état de santé de M. Beaudouin aurait encore considérablement empiré depuis le départ en congé de M. M. (...) Je n'ai au demeurant à l'encontre de M. Beaudouin, que je ne connais d'ailleurs pas, aucun grief particulier."

Inquiet, Garnier, se renseigne peu après auprès du collègue médical de Pondichéry, puis écrit au département :

"(...) Il faut remplacer Beaudouin. J'ai vu Paviot qui le soigne. Le malade refuse, paraît-il, à présent de demander un congé pour raisons de santé. Il y aura lieu de le rappeler à Paris d'office."

Après avoir temporisé autant qu'il le pouvait, au détriment de sa santé, André doit quitter son poste après neuf mois de présence. Il rentre par avion à la fin du mois d'août 1961. Paris lui a fait savoir que :

"Les renseignements qui nous sont parvenus (...) concernant votre état de santé, m'ont amené à penser qu'il n'est pas possible de vous demander de prolonger votre séjour. Vous êtes autorisé à rentrer en France en congé."

Beaudouin, rompu aux subtilités courtoises du style diplomatique, avait deviné sans peine qu'il s'agissait là d'un ordre.

Il ne profite pas des six semaines de congé qui lui sont accordées. Très souffrant à son arrivée en France, il doit faire le trajet de Marseille à Paris en ambulance pour être immédiatement admis à l'hôpital Foch. Il y séjourne deux mois avant de partir en convalescence.

Le département le propose au grade d'officier de la Légion d'Honneur et, lui ayant accordé deux mois de congé, ne le reverra pas avant le début de l'année 1961.



## Chapitre 96 - 31 mai 1962. Crépuscule d'une victoire

Le 9<sup>e</sup> Zouave de René Lajudie est confronté à une forte recrudescence des attentats depuis plusieurs semaines. Massu, récemment nommé général, est nommé commandant militaire du département d'Alger depuis le 2 janvier 1957. Un arrêté du Gouverneur Général du 8 janvier dessaisit la police de la responsabilité du maintien de l'ordre pour la confier à l'armée.

Les militaires ont désormais tous les pouvoirs.

Le lieutenant-colonel André Barjaud remplace Boissarie à la tête du bataillon à cette époque. Les opérations « coup de poing » se poursuivent dans la casbah mais elles entraînent parfois des « bavures ». Il ne se passe pas de semaine sans que des « fuyards » soient pris sous le feu des zouaves et abattus. Ce ne sont pas toujours des rebelles. Pire encore, des spectateurs innocents font parfois les frais de ces fusillades.

Ces problèmes sont pourtant dépassés. Massu a fait investir les confins d'Alger pour couper les chefs rebelles de leurs zones de refuge. Le 1<sup>er</sup> Régiment Etranger de Parachutistes (REP) entre à Alger. Il est désigné comme « régiment d'alerte. »

Le 9<sup>e</sup> Zouave reçoit l'ordre de rappeler ses colonnes nomades et d'adopter un nouveau dispositif de quadrillage. Chaque compagnie occupera désormais un district. Les opérations de contrôle et les ratissages deviennent systématiques. Cela ne se fait pas sans quelques frictions avec les paras qui ont des tâches similaires. L'opération au cours de laquelle mille cinq cents personnes sont arrêtées et conduites au centre d'interrogation en est l'illustration.

Le commandant en second du 9<sup>e</sup> Zouave participe en personne à de nombreuses opérations ponctuelles. Elles ne sont pas sans risques. Celle que rapporte le JMO du 26 août 1957 en témoigne :

"Un suspect parle. Une patrouille, accompagnée d'un officier de police judiciaire et de six hommes, commandée par un adjudant, part perquisitionner. Le prisonnier déclare alors qu'un certain R., dangereux chef terroriste, se terre à son domicile. Des renforts sont envoyés à cette nouvelle. Le combat est déjà engagé à leur arrivée : l'adjudant et un caporal-chef ont été tués et il y a deux blessés. Deux sections du 2<sup>e</sup> RCP arrivent ensuite : elles évacuent les blessés et renforcent le dispositif.

R. et un autre homme tentent une sortie désespérée vers 15.00h et sont abattus. La fouille qui suit permet de retrouver le cadavre du frère de R. et celui d'une femme."

Lajudie ne se contente pas de mener des actions de combat. L'amélioration du climat psychologique dans son secteur lui paraît tout aussi essentielle. Il y consacre beaucoup d'énergie. Certains des habitants tiendront à lui en rendre témoignage.

Célibataire provisoire depuis son arrivée, René a trouvé une chambre à l'hôtel, tout près du mess. Son épouse, venant de France, lui rend visite plusieurs fois, mais constate à tout coup qu'il est quasiment impossible de trouver un appartement. Alger est plein comme un œuf. Il y a peut-être deux cents officiers qui effectuent les mêmes recherches. Il faudra attendre jusqu'en octobre 1957 pour que la famille soit à nouveau réunie sans Gérard, cependant, qui est en seconde année à Saint-Cyr.

Les parachutistes sont bientôt sur le point de gagner la bataille d'Alger grâce à leur dynamisme. Grâce aussi à l'utilisation de méthodes d'interrogation plutôt musclées. Cela se sait et, là encore, les avis divergent. Lajudie y est résolument opposé. Il est probable qu'il le fait savoir autour de lui. Est-ce là l'origine de divergences avec son nouveau chef de corps ? On ne saurait dire, en tous cas, que René s'entende au mieux avec lui.

Le 9<sup>e</sup> Zouave poursuit sa tâche ingrate au fils des mois jusqu'à l'arrivée du lieutenant-colonel Paul Santini lequel en prend le commandement le 2 janvier 1959. Voulant sans tarder connaître la situation de son unité, il s'entretient avec Lajudie dès son arrivée.

- Au cours des deux derniers mois, lui dit ce dernier, les cadres et la troupe ont été fortement marqués par les décisions prises en métropole et en Afrique du Nord. Le bataillon a eu la satisfaction de participer plus activement qu'auparavant à la lutte contre le terrorisme en Algérois.

- La création d'un centre d'instruction au Lido, poursuit Lajudie, a considérablement allégé la tâche de nos commandants de compagnie. Nos effectifs restent énormes. Nous étions près de mille cinq cents à la fin de 1956, avec cent trente hommes détachés dans les états-majors et plus de quatre cents autres en subsistance. C'est très lourd à gérer.

- Et le moral, demande Santini ?

- Les officiers de carrière sont un peu débordés. Il n'y a plus de dimanches, ni de jours fériés. Ils sont très choqués de voir les chefs du FLN bénéficier du statut politique après leur capture. Ils ne comprennent pas la mansuétude dont bénéficient les condamnés à mort. Les officiers de réserve sont bien et se mettent rapidement au courant.

- A quoi sont-ils le plus sensibles en ce moment ? demande Santini. Lajudie réfléchit rapidement : il y a beaucoup à dire là-dessus, Mon colonel :

- Le redressement de la situation politique et militaire en Algérie va dans le bon sens à leurs yeux. L'expédition de Suez aussi, malgré le fiasco politique qui s'en est suivi. La clémence envers les rebelles produit des effets contraires.

- Je vois ! Merci Lajudie : c'est très clair. Nous reprendrons cette conversation pour entrer dans les détails. Vous êtes ici depuis trois ans et vous connaissez tout le monde, bien entendu.

Santini marque une hésitation, puis lui dit :

- Dites-moi, cependant, une chose. J'ai remarqué que vous n'étiez pas au tableau pour le grade supérieur. Que se passe-t-il ?

- Je n'en suis pas certain, Mon colonel. Je crois bien que le général Massu s'y est opposé ? J'ai eu l'occasion de souligner devant lui que les Zouaves étaient la bonniche de la division. Cela n'a pas dû lui plaire.

- Ah ! mon cher, conclut Santini, vous savez bien qu'il faut fermer sa gueule dans l'armée ! Vous n'êtes pas le premier à en faire l'expérience.

Santini constate rapidement que les chefs de corps ne sont pas à l'abri d'un mauvais coup. La routine sanglante des barrages et des attentats se poursuit, mais ce sont les marsouins qui décident un beau jour d'effectuer un raid de représailles. Les coups de ceinturon pleuvent sur les musulmans. Six paras et vingt civils sont blessés au cours des échauffourées. La moitié des étalages et bon nombre de voitures sont saccagées au marché Randon. Le 9<sup>e</sup> Zouave intervient et tente de s'interposer. Peine perdue, jusqu'au moment où Santini est blessé à la tête par un coup poing américain.

René de Lajudie, à la longue, étouffe un peu dans les dédales tortueux de la Casbah. Il a la satisfaction de recevoir le commandement du secteur Nord d'Alger-Banlieue le 15 janvier 1957. Satisfaction partielle car il reste en position d'adjoint à ce poste jusqu'en mars 1959. La quinzaine durant laquelle il commande en titre, lui suffit pour récolter une nouvelle citation :

*"Adjoint à un commandement d'un sous-secteur particulièrement sensible, a participé, de jour comme de nuit, à la plupart des opérations importantes prenant des risques certains et faisant preuve de décision et de caractère (...) S'est fait remarquer, en particulier, au cours de la nuit du 10 au 11 avril 1957 dans la direction des opérations qui ont conduit à la liquidation de A.L. et de son groupe."*

Ces opérations menées par les troupes de secteur résultent des instructions du général Challe. Les intentions du nouveau commandant en chef sont claires. Retrouver l'initiative par la création de commandos de chasse et par la suppression des « Zones d'Action », ces espaces intangibles dans lesquels les opérations se trouvaient jusque-là confinées.

Renforcer le quadrillage statique en accélérant le recrutement des harkis et en encourageant l'autodéfense. Autant de directives claires et conformes à la nature du terrain. Les troupes sentent que quelque chose est en train de changer : le moral remonte.

Mener la guerre, c'est bien, mais le rôle des officiers consiste également à s'occuper des populations. Lajudie le sait de longue date et s'y est toujours employé avec bonheur. Son attitude ne reste pas sans échos. La citation précédente s'achève ainsi :

*"A provoqué, au cours de l'année 1958, par son action personnelle une sensible amélioration du climat psychologique dans la zone du sous-secteur travaillé par la propagande adverse."*

Des événements d'une autre portée surviennent à cette époque. Le général de Gaulle assume de nouveau les responsabilités nationales en mai 1958. Le 13 mai est passé par là. Les parachutistes n'ont pas bougé à cette occasion, le 9<sup>e</sup> Zouave qui gardait la casbah, non plus.

La question de l'Algérie française est désormais posée. Mais qu'est-ce à dire en réalité ? S'agit-il de reconnaître que le territoire est la possession des Français qui l'ont fait et ne le lâcheront pas ? Ou bien ce terme signifie-t-il que la France fera en sorte de traiter en Français à part entière tous les habitants des départements d'Algérie ? Les choses sont claires pour Lajudie, son épouse et bien d'autres. Il est impossible d'envisager de partir, ni d'accepter l'abandon et l'indépendance qui en sont les synonymes. Mais ils sont bien obligés d'admettre que les anciennes institutions sont devenues inapplicables.

Cette situation amène l'armée à réfléchir : elle met désormais en cause la finalité de son action. Elle penche pour la seconde interprétation dans son ensemble. René de Lajudie est de ceux-là. Il ne comprend pas mieux que la plupart de ses camarades où le nouveau gouvernement veut en venir. Les visites successives du Général ne font rien pour les éclairer.

René reste en rapport avec ses camarades du 9<sup>e</sup> Zouave, la sensation d'appartenir à une unité bien soudée lui manque. Le colonel Santini a fait savoir qu'il n'admettrait pas de discussions publiques au sujet de l'Algérie française. Il en va autrement en privé : Lajudie et ses anciens collègues en discutent avec passion.

Son avancement est toujours en panne. Il est chef de bataillon depuis huit ans et soupçonne que Barjoud ne lui a pas non plus rendu service dans ce domaine. Peu importe d'ailleurs : il a perdu ses illusions sur l'armée depuis longtemps.

Après vingt-six mois de combats menés dans le secteur Nord d'Alger-Banlieue, il est désigné pour suivre un stage de perfectionnement au commandement du bataillon. Il retourne deux mois en France à cet effet.

Cette formalité accomplie, il retrouve le Corps d'Armée d'Alger, toujours commandé par le général Massu, à la fin du mois de mai 1959.

René reste un temps sans affectation pendant la période incertaine qui fait suite au départ de ce dernier le 19 janvier 1960. Il est affecté à l'arrondissement de Bordj Menaiel le 1<sup>er</sup> avril, la date de sa prise de fonction étant fixée trois semaines plus tard. La décision est annulée trois jours après son arrivée théorique.

Faut-il voir dans cette valse hésitation une conséquence mineure du remplacement du général Challe par le général Crépin ? Probablement. Le général Vézinet remplace Crépin à la tête de la Région Territoriale et du Corps

d'Armée d'Alger et René est maintenu au 9<sup>e</sup> Zouave en attendant un nouveau poste. Muté à l'arrondissement de Paul Gazelles au début du mois de juin, il est affecté trois mois après à celui de Boghari mais doit attendre que le général Vézinet fixe la date effective de sa mutation.

Le temps, pour celui-ci de réorganiser son état-major et Lajudie est désigné pour prendre le commandement du quartier de pacification de Boudjebeur le 15 août 1960.

Il conserve le second commandement opérationnel qu'il exerce en Algérie pendant seize semaines. Là encore, son dynamisme resté intact, se manifeste au cours de plusieurs brillantes opérations. Celle du 1<sup>er</sup> septembre se solde par la mise hors de combat de trois rebelles : le gibier semble se faire rare. Il dirige plus tard une attaque dans le Keften Raboul, au cours de laquelle il ramène sous le feu l'un de ses hommes blessés. L'opération se solde par la mort de deux fellaghas.

Il serait trop long de citer toutes les opérations auxquelles participe le bouillant chasseur mais la nouvelle citation qu'il obtient parle de :

*" Officier supérieur commandant le quartier de Boudjebeur (secteur de Boghari) (...) qui a fait preuve au cours de toutes les opérations auxquelles il a participé de qualités d'allant et de décision remarquables (...) En outre par son rayonnement et son inlassable activité, s'est attiré l'estime et la confiance de la population, participant efficacement à la pacification dans le secteur. "*

Cette période voit la France s'acheminer vers les accords d'Evian au milieu de violents soubresauts politiques. Le référendum de janvier 1961 scelle tristement le sort de l'Algérie. C'est d'ailleurs un échec. Quarante pour cent des votants seulement sont favorables aux nouvelles institutions. Il y a autant d'abstentions : la voie légale semble condamnée.

Lajudie, qui se trouvait à l'aise dans l'action sur le terrain, change encore d'affectation. Il devient le chef d'état-major du colonel commandant le secteur de Boghari le 1<sup>er</sup> juillet 1961, peu après le putsch d'Alger. Il assume ces fonctions pendant moins d'un an.

Le général de Menditte prend le commandement du Corps d'Armée d'Alger au cours du second trimestre et l'armée française entame le processus qui aboutira bientôt à son départ. Le général Ailleret est Commandant Supérieur depuis le mois de juin, mais il n'est là qu'en liquidateur. De nombreuses unités sont dissoutes au cours de l'année. Le 9<sup>e</sup> Zouave regagne la métropole à cet effet. Les responsables des grandes unités occupent essentiellement cette période à présider de mélancoliques prises d'armes. Les trois couleurs disparaissent un peu partout. Le personnel de l'état-major du corps d'armée se voit, quant à lui, attribuer massivement une grosse cinquantaine de citations. On ne saurait douter qu'elles soient bien méritées.

Le dispositif général du Corps d'Armée d'Alger est remanié. Cette grande unité deviendra bientôt la 20<sup>e</sup> Division. René retrouve le commandement du secteur de Boghari rattaché à celui de Médéa, pendant quelques semaines au cours du printemps 1962.

Le cessez-le-feu du 19 mars vient mettre un terme à cette ultime aventure. C'est un profond déchirement pour Lajudie et la plupart de ses camarades. Certains ne l'acceptent pas. Leur action dévoyée va désormais ajouter au désarroi qui touche alors bien des consciences, mais la nation en a-t-elle cure ?

Déjà fort critique des institutions militaires d'après-guerre, fatigué et comptant trente années de service, René de Lajudie estime, à cinquante ans passés, que sa carrière est désormais sans objet.

Il quitte Alger avec sa famille et gagne Port-Vendres le 31 mai 1962. Admis à faire valoir ses droits à la retraite - comme il est d'usage de s'exprimer en jargon administratif - il l'obtient quatre mois plus tard.

Le référendum du 8 avril avait entre-temps approuvé les accords d'Evian et fixé définitivement le destin de nos départements d'Afrique. La France quitte ainsi sans gloire, avec réalisme, mais en y laissant un peu de son âme, une contrée attachante où dorment nombre de ses enfants.

## Chapitre 97 - 10 décembre 1962. Camberley, bis repetita

De retour en France après trois ans et demi de séjour à Madagascar, Pierre Saindrenan, congé achevé, s'installe à Saint-Maixent en octobre 1955 pour une période équivalente. Il loue une maison près de l'Ecole d'Application où il a été nommé instructeur.

Période paisible durant laquelle il démontre de nouveau ses aptitudes de formateur et le sens des relations humaines qui sont quelques-unes de ses qualités. A telle enseigne qu'il reçoit un jour une visite inattendue : celle d'un professeur de philosophie qu'il connaît un peu. Gros travailleur, ce dernier s'était arrangé pour que l'on bloque toutes ses heures de cours afin de pouvoir suivre en même temps ceux de Saint-Maixent. Ayant réussi ses épreuves de fin de stage, il demande à voir Pierre avant de fermer cette parenthèse militaire. C'est essentiellement pour lui déclarer tout à trac :

- . Quand je suis arrivé, je pensais que vous étiez une brute épaisse et j'ai été surpris de trouver un militaire qui avait l'esprit ouvert. On ne saurait être plus aimablement direct.

Le seul autre incident notable de ce séjour semble avoir été une escapade destinée à distraire un général hindou. Il souhaite voir les châteaux de la Loire. Certains sont entourés de douves où vivent souvent des cygnes. Décidément allergique à la personnalité de Pierre la gent cygnée met les armées française et indienne en déroute, sous la forme d'une femelle qui croit que l'on en veut à ses rejets.

Successivement instructeur à la Division Perfectionnement, puis commandant d'une brigade d'officiers et enfin directeur du Groupement d'Instruction des Hommes, Pierre fait l'unanimité sur son nom. Le général Faure voit en lui un :

"(...) Travailleur infatigable, intelligent et cultivé, avide de connaissances et portant un vif intérêt à toutes les questions qui lui sont soumises, les étudiant à fond avec un souci méticuleux du détail."

Devant quitter Saint-Maixent au terme de trois sessions, Pierre est proposable au grade supérieur et envisage de franchir un nouveau palier dans les connaissances militaires. Il est sûr que les progrès de sa carrière passent désormais par l'Ecole Supérieure de Guerre. Il s'interroge cependant, car c'est un gros morceau. Jusqu'au jour où l'un de ses amis, sans le faire exprès certainement, semble émettre des doutes sur sa motivation. Il n'en faut pas plus :

- . Qu'est-ce que tu crois ? Que je ne pourrai pas y arriver...
- . Mais, Pierre, je n'ai jamais dit cela.
- . Si, si ! c'est bien ce que tu voulais dire. Eh bien ! tu vas voir si je ne suis pas capable d'être reçu
- . Mais Pierre, encore une fois...
- . On me prend pour un c.. ! On va bien voir !

Ainsi mis implicitement au défi, du moins le croit-il, Saindrenan à qui il ne faut pas proposer de telles gageures sauf à le voir s'y précipiter tête basse, profite des derniers mois à Saint-Maixent pour préparer le concours d'entrée. Il y est reçu, en queue de liste, mais reçu tout de même pour la 73<sup>e</sup> session, ouverte en juillet 1959. Il est le dernier, certes, mais il en faut bien un.

Il suit l'enseignement de cette prestigieuse institution en compagnie d'un vieil ami : le capitaine Jean Sourieau qui retrouve là avec plaisir son impulsif et généreux co-instructeur de Ribbesford. Ils sont tous deux logés en ménage à l'Ecole Militaire.

Breveté, promu chef de bataillon en avril 1961, P. Saindrenan est désormais promis à une belle carrière, bien qu'il n'ait misé sur aucun « grand patron ». Il est trop indépendant de caractère, trop habitué à ruer dans les brancards quand les choses ne lui plaisent pas pour sacrifier à cette tradition. Encore un Cyrano

"(...) Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,  
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en faire un tuteur en lui léchant l'écorce,  
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ? (...)  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul

Le sort s'acharne malheureusement une nouvelle fois sur lui. Il est atteint d'une sérieuse affection de la région rénale et l'on est un moment inquiet pour lui. C'est là en effet qu'il a déjà été atteint à Saint-Cyr et lors de son accident de Meucon. Il s'en sort, bien que fort chancelant après trois mois de convalescence. Il passe devant la commission de réforme et obtient six mois supplémentaires de congé.

Pierre profite de cette période sans responsabilités directes pour apprendre l'espagnol que son épouse pratique déjà. Il aurait préféré l'allemand mais Andrée n'est pas encore convertie à l'amitié franco-allemande, loin de là. Il choisit donc la langue de don Quichotte. Héros d'ailleurs plus conforme à son caractère que la Lorelei par exemple.

En décembre 1962 et au terme de dix-neuf mois passés entre les mains de la faculté il est finalement autorisé :

"A reprendre son service de manière compatible avec ses capacités physiques restreintes et dispensé de service outre-mer."

Pierre, totalement remis, est désormais rattaché à l'état-major particulier de l'infanterie de marine. Il en reçoit une affectation enviée. Il est nommé officier de liaison instructeur auprès du *Staff College* à Camberley, en Grande-Bretagne, à dater de la mi-décembre. Andrée et lui passent là trois années assez agréables. Ils font rapidement leur trou bien que les Anglais ne ratent pas une occasion de leur rappeler, sans totalement plaisanter d'ailleurs, que la France reste l'ennemi héréditaire. La qualité de Français Libre de Pierre n'y fait rien. C'est plutôt la présence de leur fils Gilles dans une école anglaise qui les fait admettre parmi « les bons ennemis » Ils sont complètement adoptés quand on apprend que le jeune

homme est devenu non seulement le capitaine de son équipe de cricket mais également vice-capitaine de l'équipe de hockey.

Au demeurant, Pierre sait, comme un auteur fameux récriera, que :

"Les Anglais sont imbus d'une civilisation très formelle, mais sérieuse. Chez eux tout évoque le loyalisme et la liberté du citoyen. Leurs principes, issus des hiérarchies médiévales, du protestantisme et de l'organisation démocratique, concourent à la dignité individuelle extérieure mais aussi intérieure."

Il respecte ces convictions et cela le sert dans ce milieu fermé.

Leur séjour n'est pas exempt de moments sympathiques. Tout spécialement les conférences du maréchal Bernard Montgomery. Le héros britannique demande qu'on lui présente Pierre. L'ayant beaucoup apprécié, il ne manquera jamais de s'entretenir avec lui par la suite.

Pierre fait ses conférences en anglais. Il parle des campagnes de l'armée françaises, de son expérience des combats d'Indochine en particulier. Il note que les excellents rapports entretenus avec les officiers écossais illustrent leur souci de se démarquer de leurs confrères anglais.

Andrée et lui sont frappés par l'apparat extraordinaire des dîners de gala du mess. L'immense table de chêne de vingt-cinq mètres de long, la somptueuse et monumentale argenterie, la vaisselle, les chandeliers étincelants et, bien entendu, pour finir

- *Gentlemen ! The Queen.*

Le gin coule à flots pendant les assez remarquables *ladies parties* réservées aux dames. Qualifiées de *hen parties* par les méchantes langues, elles sont fatales à la stabilité verticale, mais propices aux conversations les plus échevelées, elles surprennent grandement Andrée.

*Last but not least*, la commémoration annuelle du débarquement constitue l'événement marquant de la saison. Traditionnellement fêtée à Cabourg en présence du général Worseley, commandant alors le Staff College, elle prend parfois des dimensions héroïques. Un général allemand, invité pour la circonstance, entreprend de faire la course sur la plage avec son homologue britannique. Juchés sur des ânes ils tentent de savoir qui, en définitive, a gagné la guerre.

Pierre s'est rapidement attiré la considération du général commandant et des cadres de l'École. L'attaché militaire français mentionne plusieurs fois le fait dans ses notes. Il souligne que ses conférences sont suivies avec grand intérêt, au Staff College comme à Sandhurst.

La fin de l'année 1965 voit Pierre et son épouse regagner la France pour un congé qui dure jusqu'à la fin du mois de mars 1966. Il est invité par un de ses amis à faire un exposé devant trois promotions de l'École d'Etat-Major. Elle porte sur les relations militaires franco-britanniques et prend rapidement la forme d'un dialogue informel.

- Mon cher Saindrenan, vous qui avez fréquenté de près nos amis officiers britanniques, que pensez-vous de leur manière d'être ?

- Votre question est posée de manière objective et j'apprécie que vous ne les ayez pas, à priori, déclarés stupides comme tant des nôtres aiment à le faire, répond Pierre.

- Ce n'est pas faute de les avoir brocardés et caricaturés. Lenteur des réactions, moustaches cirées, tenue rigide, même après trois heures au bar, médiocres amants, esprit de caste, incapacité à formuler une théorie logique et j'en passe. Que n'a-t-on pas dit et écrit en France à ce sujet ?

- Oui, répond Pierre, je sais ; l'expérience montre que tout cela est faux. C'est l'approche intellectuelle qui diffère de la nôtre.

- Expliquez-vous.

- Prenez par exemple la manière d'analyser un document. Nous avons l'habitude d'y rechercher d'abord l'idée maîtresse. L'Anglais ne procède pas ainsi car il n'y en pas nécessairement une dans ses écrits. Il prise autre chose que les pures qualités intellectuelles des individus, ceux qui, comme il le dit : «déploient toute la marchandise dans la vitrine».

- Pourquoi ont-ils cette approche ? demande cet ami.

- Parce que leur système d'éducation est différent, répond Pierre avec une hésitation.

- Ah oui ! Eton, Harrow, Rugby, col cassé et brimades des anciens.

- Non, pas du tout, ce ne sont là que des images. Ce qui compte pour eux, c'est une formation qui tend à former les caractères des enfants plutôt que leurs capacités intellectuelles.

- La fameuse « Tête bien faite » de Montaigne ? remarque quelqu'un.

- Exactement. Nos amis d'outre-Manche se méfient du brillant élève qui n'a d'autres qualités que son brio intellectuel.

- Il n'est donc pas question chez eux de nos grandes écoles : X, HEC, ENA etc. dont nous sommes si fiers, poursuit un autre ?

- En aucune façon, répond Pierre, et ils s'en portent plutôt mieux selon moi. Ils considèrent que ces institutions dessèchent l'esprit, éloignent, leurs élèves des réalités de l'existence et donnent trop souvent des dirigeants qui ne savent pas tenir compte des réalités de leur entreprise ou de leur secteur de responsabilité administrative.

- Alors, demande son ami, comment sélectionnent-ils leurs dirigeants ?

- Pas par leurs diplômes mais bien plutôt en choisissant ceux qui ont administré la preuve de leur caractère. Cette vertu est plus appréciée que la faculté de raisonner logiquement. Ils se méfient des solutions obtenues *in abstracto* par un raisonnement cartésien.

- Pourquoi donc ?

- Parce qu'ils estiment, précise Pierre, que l'on ne saurait, d'après eux, connaître tous les facteurs d'un problème, surtout en situation de combat. Un raisonnement parfait, d'après eux, néglige probablement la réalité.

- Il faut bien prendre des décisions ! s'exclame un auditeur.  
- Certes, mais les Britanniques préfèrent se référer aux expériences passées pour rédiger leurs ordres et rester pragmatiques en observant l'évolution des choses. Ils ajustent leurs instructions d'origine au fur et à mesure. Pas de plans rigides résultant d'une théorie établie à priori.  
- Vous retirez donc, Pierre, une expérience positive de votre long séjour au Staff College ?  
- Absolument. En tous cas je n'y ai jamais rencontré ce type particulièrement irritant de personnage, bien français, que je qualifierai d'autocrate perversi. Ce type d'homme, de femme parfois, que notre système de formation des élites semble si facilement produire chez nous.

- Je ne vois pas exactement de quoi vous parlez, remarque son ami.  
- Je pense à ces gens placés en situation de responsabilité - souvent mineures d'ailleurs - par leurs pairs et qui ne seraient rien si ces derniers ne les soutenaient. Or, par un curieux travers d'esprit, les idées de ceux qui les ont portés au pouvoir, cessent de leur paraître valables dès qu'ils sont assis dans le fauteuil qu'on leur a consenti.

Comme ils ont une très forte propension à se prendre au sérieux, seules leurs propres conceptions sont désormais raisonnables. Ils écartent poliment celles des autres, parfois sans patience, et les rangent au magasin des accessoires inutiles avec un minimum de considération. Ce sont des tyrans au petit pied qui s'ignorent. Leur fréquentation devient rapidement désagréable malgré les services qu'ils rendent et leurs indiscutables qualités.

Pour obtenir qu'une idée qui ne leur appartient pas fasse son chemin dans leur esprit il n'y a qu'une solution. Il faut semer, sans y paraître, quelques réflexions d'apparence anodines. On les amène ainsi à formuler eux-mêmes la conclusion recherchée. Il faut bien se garder de l'exprimer à leur place mais les laisser imaginer qu'ils en sont les auteurs.

Rien n'est plus fatigant !

L'assistance, à ces mots, ne peut s'empêcher de rire : la description correspond trop à tant de tyranneaux en chambre pour ne pas provoquer l'hilarité générale.

- Pour en revenir aux Anglais, reprend Saindrenan, il ne faut pas perdre de vue que leur orgueil national est très développé, comme leur vie sociale. Ils sont plus sensibles aux différences de classe que nous et ils ont un grand respect pour la personne humaine.

Il existe enfin une étape couperet dans l'armée britannique. L'avenir d'un officier est bouché s'il ne peut envisager de commander un jour son propre régiment. Car on appartient à son régiment. S'il n'y parvient pas, il n'aura aucune peine à se recaser. L'armée a sa juste place dans la nation. Est-ce bien le cas chez nous ?

Cette dernière remarque provoque un silence gêné que s'empresse de dissiper son ami :

- Je vous remercie, Pierre, de vous être ainsi prêté à toutes nos questions. Pour conclure, quels conseils donneriez-vous à un officier français chargé de dialoguer ou de travailler avec nos confrères anglo-saxons ?

Pierre réfléchit un instant et répond :

- D'abord, si vous voulez être compris, ne parlez jamais de synthèse, d'hypothèses, d'analyse ou de conception : soyez au contraire, très concrets. Ne soyez pas amphigouriques mais clairs et précis. Vous avez l'avantage de pouvoir faire un raisonnement logique, ce qui leur manque souvent, mais n'en faites pas étalage.

Attachez-vous à gagner leur confiance par votre comportement : ils ne sont pas influencés par les idées mais par le caractère de celui qui les présente. Faites-le avec simplicité et modestie ; soyez modéré, toute exagération affaiblira votre point de vue.

Soyez fidèles en amitié et ne vous déjugez pas vis à vis de vos amis sous la pression de ceux qui cherchent à nuire à celui qui vous a fait confiance.

Ils sont beaucoup moins protocolaires que nous, ils détestent particulièrement les « ronds de jambe » et la fausse bonhomie. Ils n'ont pas cette facilité spontanée dans l'amitié qu'ont d'autres nations, mais une fois qu'ils vous connaissent, vous trouverez en eux de fidèles amis. Soyez simples, encore une fois. N'oubliez pas que le mess est un foyer spirituel, que le colonel est un père en même temps qu'un chef, que tout le monde s'appelle par son prénom et que les marques extérieures de respect disparaissent une fois la porte franchie.

N'arrivez pas en pays conquis, soyez ouverts et discrets, ne vous prenez pas au sérieux comme tant de nos compatriotes, ne posez pas de questions personnelles, écoutez et apprenez à aimer le gin, le scotch et la stout.

## Chapitre 98 - 1er janvier 1953. Coup de l'étrier à Selongey

L'emboutissage des casseroles et des passe-lait est à la portée de tout un chacun dès lors que l'on est équipé du matériel nécessaire. Dès 1950, par conséquent, Frédéric et son frère Jean recherchent un produit à plus grande valeur ajoutée. Breveté, il ne sera pas soumis à la concurrence et sera d'autant plus rémunérateur.

La cocotte-minute a été inventée depuis longtemps, le nom même n'est pas original. La découverte remonte au huguenot Denis Papin, émigré en Angleterre et inventeur de l'autoclave. Un certain Devedjian en a breveté la première application en 1948. Plusieurs autres concurrents apparaissent ensuite sur le marché. Leurs engins, réalisés en fonte, s'avèrent parfois dangereux à utiliser. La pression de vapeur est considérable et ces appareils ne comportent pas de dispositif de sécurité.



L'intérêt d'améliorer les modèles existants germe progressivement dans l'esprit des deux frères et Frédéric en ramène un certain nombre d'Angleterre. Ils tournent le problème en tous jusqu'au moment où une idée s'impose. Celle de maintenir le couvercle à l'aide d'un étrier en acier inoxydable appuyé sur la paroi de l'engin. La sécurité sera assurée par une soupape de conception très simple. Celle-ci aura l'avantage supplémentaire de siffler à partir d'une certaine pression intérieure. La ménagère sera avertie de la fin de la cuisson.

Bien des tâtonnements sont nécessaires pour concevoir des formes faciles à réaliser industriellement. La nouvelle cocotte - dûment brevetée - est prête pour la commercialisation à partir de 1953. Le nouveau produit est presque moitié moins cher que ses concurrents. Les pièces de rechange, peu nombreuses, sont faciles à obtenir. Comme à l'accoutumée, Frédéric se charge des ventes. On le voit à Tunis - souvenir de jeunesse - où l'épouse de l'un de ses anciens Jeunes Volontaires est parmi les premières à acquérir la nouvelle « cocotte-minute ».

Frédéric Lescure trouve également le temps de s'occuper de construction. Pas pour lui, certes, mais pour pallier la crise du logement alors endémique. Il achète bon nombre de vieilles bâtisses autour de Selongey et les fait remettre en état. Il les cède ensuite sans bénéfice aux plus mal logés du personnel de la SEB. Cela lui vaudra une curieuse aventure.

Il est poursuivi par le fisc à propos de ces constructions. On ne peut, négliger de ponctionner les producteurs, n'est-ce pas ? L'Etat, moderne et insatiable Moloch, en a besoin. Lescure est marchand de biens, paraît-il : on veut le taxer en conséquence. Il se rebiffe, le tribunal administratif lui donne raison. Il n'a rien gagné en cédant ces logements : au contraire.

Le Conseil d'Etat casse ce jugement et le condamne à une forte amende. Fort de son bon droit, totalement désintéressé, il refuse de payer. De sommations en mises en demeure, l'affaire s'envenime. Il s'agit d'un notable régional que l'on ne

peut saisir impunément. C'est ce que Lescure souhaiterait. Quel argument pour un grand communicateur comme lui !

La situation s'aggrave au point de provoquer une démarche singulière. L'un de ses gendres et deux de ses fils proposent au trésorier payeur général de régler l'amende eux-mêmes, moyennant aménagements. Le soulagement administratif est perceptible. Il est aussi intense que la colère de F. Lescure à cette nouvelle. Ses enfants se souviennent encore des homériques remontrances reçues à cette occasion.

La proposition pour la Légion d'Honneur dont il avait fait l'objet avant de quitter l'armée, se matérialise en 1950. Charles de Gaulle a quitté le pouvoir depuis quatre ans, Philippe Pétain est à la veille de mourir. La volonté du Général quant au sort à réserver au Maréchal n'a pas été respectée par la IV<sup>e</sup> République.<sup>164</sup> Le Général a déclaré devant la presse française et étrangère :

"C'est un opprobre que de laisser en prison un homme qui va avoir quatre-vingt-quinze ans. C'est une responsabilité qu'on devrait faire en sorte de n'avoir pas sur les épaules."

Frédéric Lescure adopte l'attitude que l'on sait. Les insignes de sa dignité - à titre militaire et avec traitement - ne lui seront par conséquent, remis que quinze ans plus tard. Le général Paul Lescure<sup>165</sup>, son frère cadet, est son nouveau parrain.

La cocotte-minute conquiert soixante-quinze pour cent des parts de son marché après un an de lancement. Elle assure la prospérité de la SEB dont l'essor considérable se poursuivra au fil des ans. Ces progrès sont favorisés par la volonté de diversifier les activités de la société. La protection offerte par un brevet n'est pas éternelle. La firme se lance donc dans l'électroménager en mettant au point une cafetière à pression, puis une friteuse électrique en 1967. L'originalité de cette nouvelle friteuse réside dans la présence d'un filtre qui supprime les odeurs et les dépôts de graisse sur les parois froides de la cuisine. C'est là une heureuse application de la fabrication des masques à gaz que la réquisition avait imposé à la SEB au début du conflit. Le produit est tellement innovant, que la société capture la totalité de ce marché.

Ses dirigeants constatent assez vite qu'il sera difficile de créer un produit innovant tous les trois ans. Ils ne veulent pas non plus attaquer des segments de marché dont, les produits sont déjà bien au point. On ne réinvente pas le fer à repasser tous les trois mois.

La société se développe par croissance externe. Disposant de réserves confortables, elle prend le contrôle de la firme Tefal en 1968. Cette compagnie maîtrise la technique des revêtements antiadhésifs. Cela lui permet de dominer ce créneau industriel. Calor entre dans le groupe en 1972 et le fait bénéficier de la notoriété d'une marque universellement connue. La conquête de Vogalu la

---

<sup>164</sup> Voir note 839 en fin du livre 8

<sup>165</sup> Voir note 840 en fin du livre 8

même année permet à SEB de se diversifier dans le domaine des produits ménagers en aluminium et en cuivre. Rowenta, enfin, absorbé en 1988, inaugure l'ère d'une diversification géographique vigoureuse. La proportion des ventes à l'exportation représente 65% du chiffre d'affaires en 1993.

Une telle expansion ne va pas sans problèmes financiers. Lescure a toujours estimé que le personnel des entreprises devait légitimement bénéficier des succès de leur firme. Généreux précurseur de bien des penseurs sociaux toujours disposés à dépenser l'argent des autres, il a créé, dès 1948, un système de distribution partielle des bénéfices. Il anticipe par-là l'institution de la « participation » chère au général de Gaulle. Ces dispositions sont intégrées dans un contrat d'intéressement aux résultats en 1961. L'intéressement et la participation atteindront six mois supplémentaires de salaire dans certaines filiales.

L'autofinancement a cependant ses limites : il faut songer à introduire le titre en Bourse. Il faut auparavant fusionner les sociétés du groupe dans une entité unique. Ce sera la création de SEB SA en 1973. L'introduction en Bourse a lieu deux ans plus tard : le 27 mai 1975. La famille met le quart du capital à la disposition de nouveaux actionnaires. Conformément aux traditions de la maison, un prêt-placement est proposé au personnel. Il représente 4% du capital et se fait au nominal de cent francs par action. Un avantage considérable leur est ainsi consenti. La répartition de ces titres s'effectue au moyen d'une grille qui ne tient compte, tous grades confondus, que de l'ancienneté. Les 21% restants sont introduits au cours de 625 francs. Le titre atteint à un moment le cours de 940 francs après avoir été divisé par cinq. Le simple OS qui aurait acheté une action en 1975 verrait sa modeste mise de cent francs de l'époque multipliée par 47 (en francs courants) sur cette base.

Frédéric Lescure n'a pas attendu ces développements pour assurer sa succession. Il transmet les rênes de l'entreprise en 1972. Il reste président du Conseil de Surveillance jusqu'en 1975. Un vaste et agréable bureau d'où il pourra suivre de près la vie de la société, reste à sa disposition. Il s'y rendra régulièrement, assisté d'une fidèle secrétaire, Paulette Forey, tant que ses forces le permettront.

L'industriel performant se double d'un homme ouvert, sur la cité. Sensible au destin d'autrui, il possède le sens de l'intérêt général. Il accepte un poste de conseiller municipal à Selongey en 1959 et en devient le maire douze ans plus tard. Il assume ces prenantes fonctions avec le plus grand sérieux. Il fait construire le foyer rural de Selongey de ses propres deniers et goudronner plusieurs petites routes dans l'emprise de la commune. Il complète de sa poche les 50% du financement de l'Etat à cet effet.

Comme cela ne lui suffit sans doute pas, il est élu conseiller général : il le restera dix-huit ans. Le Conseil Régional de Bourgogne l'accueille en son sein en 1981 pour le porter à sa présidence en mai 1983, au bénéfice de l'âge. Ses

collègues se souviendront longtemps de son caractère tolérant et de son bon sens. Ces qualités lui permettront pendant deux ans de maintenir le calme dans la vie agitée de cette institution. On se remémore encore comment, lui ayant préparé ses discours :

"Il nous en remerciait gentiment, les glissait délicatement au fond de sa poche, tirait de son carnet un petit bout de papier plié en quatre, écrit de sa main, et le lisait. Il parlait des valeurs qui fondent une communauté, de sa foi en l'homme, en Dieu, citant volontiers les Ecritures. Ses auditoires étaient d'abord surpris, puis méditaient ces paroles qu'ils acceptaient volontiers. Ses yeux clairs posaient sur tous les gens, les choses, la nature, un regard profond et doux."

L'aventure industrielle menée par Frédéric Lescure et sa famille est l'une des plus brillantes de l'après-guerre. Elle se compare à celle de Bouygues. La caractéristique commune de ces deux sociétés est sans doute le souci de toujours remettre les méthodes, les produits et les hommes en question. Quant aux dirigeants, la différence tient peut-être à ce que l'un aimait les hommes alors que le second les utilisait.

Frédéric Lescure s'éteint à l'âge de quatre-vingt-neuf ans à Selongey après avoir consacré une bonne partie de son énergie à la défense des valeurs morales. Il avait eu le plaisir de fabriquer lui-même la dix millionième cocotte : en or massif. Il lui faudra attendre encore un peu - là où il se trouve - pour voir la cent millionième, en cérame et titane, alunir à partir de la future station orbitale.

Il laisse le souvenir d'un homme qui se vengeait parfois d'une mauvaise manière, ou pire, qui lui avait été faite. Sa revanche consistait à demander un service à ceux qui lui avaient voulu du mal. L'une des dernières avanies, posthume celle-là, qu'il ait eu à subir, est le fait d'avoir occulté l'adresse de son fils dans l'annuaire d'une association. Français Libre, pour avoir quitté l'Angleterre en 1941. Il n'est malheureusement plus là pour demander un service à cet organisme pour se « venger ».

## Chapitre 99 - 1<sup>er</sup> novembre 1968. Lima Richter force 8

Pierre Saindrenan, promu lieutenant-colonel depuis juillet 1966, se voit proposer une affectation qui le comble d'aise. Nommé commandant en second du Régiment de Marche du Tchad, il savoure silencieusement ce qui ressemble fort à une revanche intellectuelle. Les appréciations venimeuses d'un chef de bataillon probablement mal embouché sont bien loin, mais Pierre a la mémoire longue.

Il exerce ces intéressantes fonctions pendant quinze mois avec d'autant plus de plaisir que sa famille et lui sont logés à Leuville, à proximité immédiate de Montlhéry où stationne désormais le RMT. C'est là que, vingt ans auparavant, son futur beau-père était allé chercher des fruits pour désaltérer les libérateurs de Paris.

Il s'entend bien avec ses chefs de corps successifs. Tous deux soulignent tant ses qualités de cœur que son esprit de camaraderie. On le considère comme un excellent commandant de groupement sur le terrain.

Il est désigné en mars 1968 pour suivre un stage de formation pour futurs attachés militaires.

Celui-ci achevé, il est un moment question de le désigner comme chef d'état-major de Bokassa, nouvel empereur africain. Le dernier en date heureusement. C'est un poste flatteur mais non dépourvu de risques. Quelqu'un qui connaît bien Pierre fait des objections :

- Avec son caractère, cela risque de faire des étincelles avec Bokassa, il vaudrait mieux s'abstenir.

- Pourquoi donc ?

- Saindrenan reste un impulsif, il est totalement honnête, mais dit volontiers ce qu'il pense. Nous avons besoin de quelqu'un de beaucoup plus souple et capable de fermer les yeux sur quelques horreurs auprès de notre protégé. Je ne crois pas non plus qu'il s'entende bien avec Foccart malgré les liens de la France Libre.

- Vous avez sans doute raison. Hum ! Qu'allons-nous lui proposer ? Il y a bien le poste de Lima, mais c'est assez lourd. Il sera seul pour représenter les trois armes et l'ambassadeur n'est pas des plus faciles.

- Ce n'est pas la même chose. S'il y a des heurts entre Français, on peut toujours arranger cela.

Voici donc Andrée et Pierre installés à Lima à partir de décembre 1968. Ils occupent une grande et agréable maison, où l'on peut aisément recevoir. L'expérience gagnée en Grande-Bretagne va leur servir. Ces latino-américains ne manquent pas une occasion de se pavaner en public dans leurs plus beaux atours. Au moindre prétexte, chacun sort ses décorations et le dernier chapeau à la mode. Situation d'autant plus fréquente que l'armée est au pouvoir et que les réceptions agrémentées de sympathiques péruviens sont nombreuses.

Le poste qu'il dirige présente cependant quelques sérieux inconvénients. Tout d'abord, l'ambassadeur, monsieur D, considère que les problèmes de l'attaché militaire ne le concernent pas, ou guère. Pierre ne peut en attendre aucune aide matérielle ou morale. Le climat est assez désagréable en raison de l'humidité et de la pollution urbaine. Le poste français est le seul dont le responsable ne dispose d'aucune voiture. L'ambassade ne lui en accorde jamais, même en cas de nécessité absolue ; Andrée sert alors de chauffeur à la voiture familiale. Pierre est également responsable de la Bolivie : il faut y aller de temps à autre, ce qui alourdit un horaire déjà très chargé. Le personnel du poste est insuffisant pour le volume de travail : il n'est pas bon être consciencieux et Pierre consacra bien des week-ends à ses fonctions pendant les trois années de son séjour. Son budget, enfin, est plus que mesuré et les fonds lui parviennent irrégulièrement. Le ménage Saindrenan assure les fins de mois de l'Etat français à plus d'une reprise.

Les visites en Bolivie sont une grosse fatigue et un plaisant interlude. Pierre Saindrenan souffre en effet des yeux depuis son arrivée au Pérou et doit surveiller son cœur de près. La Paz est à quatre mille cinq cents mètres d'altitude et cela ne lui vaut rien : il en rentre épuisé. L'accueil que lui réserve l'ambassadeur, M. Lambroschini, est par contre excellent. Le Corse et le Breton deviennent rapidement des amis. L'officier lui a rendu un grand service : les militaires boliviens étaient fort mécontents et très montés contre la France. Ils estimaient que les visites officielles que l'ambassade française rendait mensuellement à Debray étaient :

"(...) comme une caution apportée à ce jeune révolutionnaire (...) Plusieurs officiers y voient les raisons de sa continuelle arrogance (...) en dépit d'une attitude des plus médiocres durant ses courtes activités de guerillero."

Constatant cette amorce de conflit, Pierre s'est posé en médiateur, a rendu plusieurs visites protocolaires et a fait valoir que la France, pas plus que la Bolivie assurément, n'abandonnait jamais ses ressortissants. Il a réussi à ramener le calme dans les esprits.

Pierre et Andrée reçoivent de nombreux visiteurs français parmi lesquels Roger Edme, un de ses anciens Cadets, le sollicite pour le compte de sa société : Nouvelle Montagne. Les plus en vue de ces visiteurs sont les membres d'une promotion de l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale (IHEDN) qui effectuent leur voyage d'études. Là encore, Saindrenan n'obtient aucune aide de son ambassade. C'est si évident que le responsable de la promotion s'en aperçoit et mentionne le fait dans sa lettre de remerciements.<sup>166</sup>

Cette situation n'est d'ailleurs pas nouvelle pour Paris car Pierre, avec son franc parler habituel, ne s'en cache pas dans ses rapports :

---

<sup>166</sup> Voir note 841 en fin du livre 8

"Cette vie trépidante et active ne manque (...) pas d'intérêt. La tension qui en résulte serait cependant plus facile à supporter si les rapports avec M. l'ambassadeur n'étaient parfois si difficiles."

Pierre n'aime guère être en position de devoir remercier quiconque, il n'aura pas de soucis à se faire de ce côté-là.

La nature se montre parfois brutale le long de la Cordillère des Andes. Les habitants de Lima sont réveillés par un violent tremblement de terre le 9 mai 1970. Il dépasse force 6 dans la capitale pendant plus de quarante secondes : une éternité. Mais le désastre se produit en province. Le séisme atteint en effet force 8 dans une zone reculée de la montagne. Les villages sont entièrement détruits, les éboulements obstruent les vallées et coupent routes et cours d'eau, les communications sont partout interrompues.

La France décide d'acheminer un hôpital militaire et des secours matériels et humains devant l'ampleur du cataclysme. Le colonel de Langlade dirige les opérations. Mais où diriger les secours, comment accéder à tous ces coins reculés où, parfois, les Indiens n'ont jamais vu de blancs ? Le seul moyen est d'embarquer les officiers français dans des avions légers péruviens. Qui va servir de truchement ? Saindrenan bien sûr, le seul à pratiquer l'espagnol.

Déjà fatigué par sa lourde tâche, cardiaque, affligé d'une vision défaillante, il effectue malgré tout de nombreux vols d'altitude. Les conditions sont épuisantes et dangereuses. Engagés dans quelque *callejon* étroites, aux parois abruptes, les appareils doivent être soigneusement guidés par le Français et encore plus délicatement pilotés par les Péruviens. Il ne s'agit ni de se perdre, ni de se fracasser contre quelque à pic sous l'effet d'un rabattant inattendu. Ils se procurent à ce jeu quelques sueurs froides qui leur donnent chaud malgré l'altitude, si l'on peut dire.

Cela n'étant sans doute pas suffisant, Pierre doit s'intéresser à un certain monsieur K., médecin de son état, que Paris a envoyé pour sauver le Pérou. Arrivé sans même une brosse à dents et plein de lui-même, ce futur docker africain tente de mobiliser l'attaché pour qu'il s'occupe de lui. Le résultat ne se fait pas attendre : renvoyé à ses chères études, il lui faudra se débrouiller tout seul. Venu en touriste, il peut tout tranquillement partir visiter les Andes en compagnie féminine : sans doute une indispensable secrétaire ?

Toute cette activité a un prix. Une sérieuse crise cardiaque pour commencer. Puis une sévère atteinte oculaire qui l'oblige à se faire opérer sur place. L'opération réussit bien mais il lui est désormais interdit de lire : il n'en fera rien bien entendu. Il faudra quand même que son épouse l'aide tous les dimanches à déchiffrer les télégrammes codés.

Nouveaux soucis au début de 1971. Le poste marche toujours aussi difficilement, faute de ressources financières et humaines quand un groupe d'explorateurs français s'égare dangereusement. Trop légèrement équipés les aventureux savants se sont enfoncés dans une région inhospitalière malgré les

conseils reçus. On est sans nouvelles depuis trois mois quand Pierre, qui sait que la fin de sa mission approche, demande l'aide de l'armée péruvienne. L'histoire ne dit pas si on les a retrouvés.

Récemment promu colonel, il peut être fier du travail accompli. Son épouse et lui sont très populaires. Ils ont reçu de très nombreuses personnes chez eux et ont su apprivoiser les Péruviens malgré les différences d'éducation et un orgueil national aussi exacerbé que puéril.

Repartie après quatre semaines de travail, la mission militaire d'assistance a été un grand succès. Les Péruviens ont été impressionnés par la qualité du matériel, la compétence du personnel et l'important travail local d'organisation que Saindrean a entièrement assumé.

Son activité et la qualité des communications qu'il adresse à Paris lui valent de flatteuses appréciations de la part du colonel de Grasset, chef du 2<sup>e</sup> Bureau de l'EMAT.

De retour en France au tout début de juin 1971, Pierre, dont la santé est sérieusement compromise, décide de mettre fin à sa carrière militaire au terme de trente années de service<sup>167</sup> pour s'installer définitivement à Leuville-sur-Orge.

Il profite pendant une quinzaine d'années d'un repos bien mérité. Il meuble ses loisirs avec le jardinage et va prendre des cours au Luxembourg, car il n'y connaît rien. Il rédige des livres de cuisine méticuleusement tenus et s'occupe de sa famille. Le temps passe rapidement mais l'âge n'a nullement diminué sa pugnacité. Il est question de lui conférer la cravate ce qui provoque ce commentaire :

-. Si on me l'avait proposée alors que j'étais en activité : d'accord. Je n'en ai pas besoin maintenant pour cultiver mes carottes.

Il quitte malheureusement trop tôt les siens en 1984 à soixante-quatre ans en laissant le souvenir d'un brillant combattant, et d'un homme de caractère. Sans aucune compromission, très compétent, d'une droiture exemplaire et excellent camarade : ayant su choisir le bon chemin au bon moment.

---

<sup>167</sup> Voir note 842 en fin du livre 8

## Chapitre 100- 3 août 1973. Des Matopos au Midlothian

Louis de Cabrol s'achemine paisiblement, au rythme soutenu de l'un des navires de la Lloyd Triestine, vers l'une des plus romantiques contrées d'Afrique.

Arrosé au Nord par le puissant Zambèze et au Sud par l'intermittent Limpopo, le vaste territoire de la future Rhodésie, est envahi en 1831 par les Ndebele. L'oppression sanglante du grand chef zoulou, Chaka, les a chassés de leur territoire ancestral. Les envahisseurs, guerriers par tradition, asservissent la population locale des Shonas, pasteurs et agriculteurs. Ils les traitent de « mangeurs de poussière » avec tout le dédain du monde.

Des prospecteurs et des trafiquants de tout poil, attirés par les richesses minières supposées du territoire, sillonnent le pays en tous sens. Jusqu'à ce que Cecil Rhodes, Premier Ministre de la Province du Cap, ne se prenne à rêver. Le Cap - Le Cap, axe futur de la prédominance britannique en Afrique de l'Est : tel est le songe futuriste qui peuplera désormais ses nuits.

Quelques douteux traités, extorqués au roi Lobengula, lui permettent d'installer deux cents pionniers à sa solde au Matabeleland à partir de 1890. C'est un premier pas. La *British South Africa Chartered Company* est le second. Elle voit le jour avec la bénédiction intéressée de Londres et la prospection aurifère commence en grand. En vain et les actions de la BSAC chutent des quatre cinquièmes quand éclate en 1893 le premier conflit armé entre blancs et matabélés. L'état souverain du Matabeleland, vaincu, laisse la place à la Rhodésie du Sud deux ans plus tard.

Le raid aventureux de 1896, lancé par C. Rhodes et dirigé par le Dr Jameson contre les boers, dégarnit le territoire de l'essentiel des troupes européennes. C'est, bien entendu, le moment que choisissent les Ndebelé et les Shonas, alliés de circonstance, pour se révolter. Les songes glorieux de Cecil Rhodes s'émiettent au gré du désordre général. Sa mort, en 1902, précède de vingt ans la création d'une Colonie de la Couronne sur les débris de son entreprise.

Ces événements, vieux d'un demi-siècle, sont encore présents dans bien des mémoires et plusieurs des compagnons de route du nouveau Consul Général de France se souviennent parfaitement des récits colorés de leurs parents. Que de conversations passionnantes Cabrol n'a-t-il pas poursuivies, tard dans la nuit, un *dram* de vieux malt à la main, dans la paix d'une journée tropicale qui s'achève ?

- Le passé de ce pays est passionnant, se dit-il, il faudra en savoir plus.

Il en trouvera rarement le loisir car, à Salisbury, comme à Boston, les réceptions sont nombreuses et la santé du consul général s'en ressent rapidement. Que n'a-t-il quelque jeune adjoint auprès de lui, qui pourrait prendre sa part des petits fours, des innombrables *gin and lime* et des longues stations debout ?

Il se remémore une conversation d'après-guerre avec Charles Hessenbruch, double amputé comme lui :

- Connaissez-vous Boston ? lui avait-il demandé.
- Non, pas le moins du monde.
- C'est une ville intéressante et les diplomates français y sont excessivement populaires, Aucune réception officielle, réunion de club de bienfaisance ou conférence historique ne saurait être un succès si je n'y suis invité. C'est tuant... littéralement.
- Il n'y a donc personne pour vous aider au consulat ? avait demandé son ancien Cadet.
- Non, et c'est bien pour cela que je vous en parle. Que diriez-vous d'un poste de vice-consul à Boston ?
- Mais je n'y connais rien.
- Moi non plus quand j'ai commencé. Ce n'est pas votre compétence qui compte mais le fait que vous possédiez un foie. Il me le faudrait pour partager toutes les réceptions dont je suis accablé.

La chose ne s'était pas faite et Cabrol s'aperçoit que les mondanités restent secondaires : le poste de Salisbury n'est pas de tout repos.

Le pays est en pleine effervescence depuis un an. L'afflux des émigrants anglais, conséquence des difficultés britanniques des années trente n'a pas cessé de pénaliser les africains. Ils ne disposent que du quart du revenu national alors qu'ils représentent quatre-vingt-dix pour cent de la population. La situation n'a pas cessé de s'aggraver depuis.

Ils ont créé un *African National Congress* (ANC) local peu avant l'arrivée du nouveau consul. Initiative aisément compréhensible quand on sait que le gouvernement a pris soin de les définir comme « non civilisés » suivant le cruel mot d'ordre de C. Rhodes : « Egalité des droits pour tous les civilisés ». Or cette phrase est toujours d'actualité.

Louis de Cabrol rend compte à Paris de la création, en 1960, du *National Democratic Party*, alors que le nationalisme se développe dans tout le continent. Il sent des vents hostiles s'élever, comme Beaudouin l'avait ressenti quelques années auparavant au Kenya.

Le long séjour de Louis et Isabelle de Cabrol en Afrique australe est marqué par plusieurs voyages en Rhodésie du Nord (Zambie) et au Nyasaland (Malawi). Une courte expédition à Livingstone leur permet sans doute d'admirer le merveilleux spectacle des « eaux qui fument », nom poétique conféré au site exceptionnel et mystérieux des chutes Victoria, par les matabélés.

Un congé de cinq mois vient couper ce second séjour africain, quelque temps plus tard.

Un an plus tard, c'est une toute autre affaire que Louis analyse pour le Quai. La Rhodésie vient d'adopter une constitution, mais il note qu'elle ne satisfait personne. Les Africains disposent bien d'une représentation mais elle est nettement minoritaire. Quant aux Européens, ils constatent avec amertume que,

tout en gardant le pouvoir, ils ne peuvent pas modifier la constitution sans l'accord de Londres. Le Colonial Office a eu le dernier mot. Cabrol, perspicace, se montre assez pessimiste et signale l'émergence d'un groupe de sabotage, le *Zimbabwe African People's Union*. C'est une conséquence directe de l'insatisfaction des Africains et de la politique de déstabilisation des Soviétiques en Afrique de l'Est.

La famille de Cabrol s'est entre temps agrandie, la jeune Hélène est née à Salisbury en décembre 1959 ; Jean-Louis, de son côté, a quitté la Colonie depuis un an et poursuit ses études secondaires en Normandie.

Louis, admirablement introduit auprès des pouvoirs publics et intelligemment secondé par sa femme, est proche des sources d'information officielles. L'ambassadeur de France à Londres dont il dépend l'a déjà constaté en 1960 en écrivant :

"M. de C. se trouve dans un poste où la situation politique est particulièrement délicate et complexe. Sa correspondance est vivante, précise et intelligente.

Les observations qu'il fait sur place me sont fort utiles pour corriger ou compléter les jugements que je suis amené à porter sur la politique britannique en Afrique Centrale."

Le 14 juillet est généralement fêté dignement par les diplomates français en poste à l'étranger, cette conjoncture est quasi sacrée pour Cabrol. Il ne se contente pas de servir du champagne, trop souvent tiède, à quelques invités parcimonieusement sélectionnés. C'est une occasion de fête et il en possède le sens au suprême degré.

La résidence consulaire est méconnaissable ce jour-là. La cour intérieure est entièrement revêtue de décors en carton réalisés avec le concours d'étudiants des beaux-arts. On se croirait dans les rues de Paris. On peut reconnaître l'Hôtel de Ville, le Café de Paris et quelques autres sites célèbres. Comme la résidence est assez éloignée du centre, deux constables de la police locale renseignent et dirigent les invités. Mais ce ne sont pas des policiers ordinaires. Jean-Louis a rapporté deux uniformes de gardiens de la paix et c'est képi en tête et bâton blanc à la main qu'ils dirigent la circulation. Des lampions chatoyants ornent la place, l'orchestre est installé devant l'hôtel de ville. Un manège, remis en état par des prisonniers, égrène sa complainte nostalgique dans un coin du parc. Nos célébrités sont là : Maurice Chevalier chevauche un cheval, Brigitte Bardot une vache, Fernandel un âne et Marcel Marceau un mouton. Tous les personnages sont grandeur nature. L'UAT a été mise à contribution et l'un des vols bi-hebdomadaires qui desservent Nice, Karthoum, Salisbury et Johannesburg s'est chargé d'acheminer des denrées aussi périssables qu'introuvables au Sud de l'Equateur.

Il s'agit de tonnelets de vin que l'on mettra en perce le moment venu après un intervalle de repos convenable et, surtout, de Camembert. Il faut avoir vécu en

expatriation et goûté l'infâme produit qu'un pays nord-européen enferme dans l'aluminium, pour apprécier cette initiative.

Bien des Français de la région resteront reconnaissants à Louis de Cabrol d'avoir convaincu les délégués locaux des Chargeurs Réunis de prendre le risque de transporter cet odoriférant, mais combien sympathique, compagnon des fins de repas.

S'il est permis d'introduire ici une touche personnelle, l'auteur tient à rendre hommage à Louis et Isabelle, charmants hôtes d'étape d'un voyage en Rhodésie du Sud. Ce sont eux qui nous ont incités à visiter en fin de journée la tombe de Cecil Rhodes à Bulawayo. Aménagée dans le site unique et singulier des Matopos, la sépulture elle-même ne saurait être plus simple. Elle tranche, dans sa modestie, avec les stupéfiantes collines de grès rouge où d'immenses rochers sphériques, posés sur le sol, sont autant de boulets tirés par quelque monstrueux obusier. Au soleil couchant, leurs ombres flamboyantes s'allongent démesurément vers l'océan lointain comme si le conquérant visionnaire qui gît là, n'avait pas encore assouvi ses ambitions.

Après quelque cinquante mois de séjour, Louis de Cabrol se sent à nouveau handicapé par ses anciennes blessures. De sérieux ennuis l'obligent à envisager une nouvelle opération, la vingtième, peut-être, et un nouvel appareillage. Il a d'autre part besoin de rencontrer son ambassadeur pour lui confier des informations qui ne sauraient être transmises que verbalement. Il écrit dans ce sens à Paris à la fin du mois, de mai 1962. Il est nommé consul général à Los Angeles dix semaines plus tard et quitte Salisbury le 15 septembre suivant. Son séjour s'achève sur d'excellentes notes :

" Bon agent. L'intéressante correspondance qu'il adresse régulièrement à notre ambassade sur l'évolution politique de la fédération Rhodésie-Nyasaland fait montre de jugement et de qualités d'observations. "

La troisième mission américaine, de Louis de Cabrol est assez brève.

Arrivé en novembre 1962 il quitte fin août 1965. La relative brièveté de ce séjour ne l'empêche pas lui conférer un certain cachet. Les bureaux du consulat, sont jusqu'ici chichement installés au rez-de chaussée d'une villa de style local. Le consul habite modestement à l'étage. Cette installation médiocre ne correspond pas à l'image de la France, pense Louis.

Il loue à grands frais la villa Hammond - du nom de l'inventeur des orgues électriques - à Beverley Hills. Dotée d'une piscine, cette superbe résidence est particulièrement adaptée aux réceptions chères à la famille Cabrol. Là encore, le dernier 14 juillet de son séjour sert de prétexte à une fête assez considérable, menée dans l'esprit de celle de Salisbury. La rue est décorée sur trois cents mètres : les étudiants en art et les riverains ont prêté leurs concours. Les studios d'Hollywood ont fourni et installé des réverbères parisiens.

L'accès, comme partout à Beverley Hills, pose un sérieux problème. Louis, qui n'est pas en mal d'imagination, organise un système original. Le parc

d'attraction de Santa Monica fournit deux de ses petits trains pour servir de navettes. La pente est cependant parfois trop forte et les moteurs de Ford modèle T qui les meuvent, se prennent à fumer, puis à bouillir. On voit alors des messieurs en *black tie* profiter des marchepieds pour sauter à terre et pousser les engins au bord de la défaillance.

Les moins aventureux des invités empruntent la noria des DS 19 prêtés par Citroën avec les chauffeurs : heureuse publicité. Pour les irréductibles conducteurs, le système de voituriers à base d'étudiants, couramment employé à Beverly Hills, résout le problème.

Louis éprouve une grande satisfaction peu de temps après ce véritable chant du cygne américain. Le département a en effet donné son accord pour qu'il prenne le poste d'Edimbourg pour lequel il manifeste une nette préférence depuis longtemps. Comme à l'accoutumée, son départ est salué d'élogieuses appréciations :

"M. de C. se dépense sans compter à Los Angeles où la vie est fort chère. Il a réussi à se faire de nombreux amis et une réelle popularité. "

Là, comme ailleurs, Louis n'a, en effet, eu aucune difficulté, grâce aussi sans doute à son épouse, à se faire des amis dans les milieux intellectuels. C'est là chose plus aisée, sur la côte du Pacifique et à Boston. Les Américains qui parlent l'anglais essentiellement à travers leur nez, étant, ici et là, moins nombreux que dans le Colorado. Il regagne la métropole par le « France » le 1<sup>er</sup> septembre 1965.

Cabrol, nouveau consul général en Ecosse, a alors cinquante-trois ans et son physique a quelque peu évolué. Il a encore ces yeux bleus et aisément souriants, mais il a minci depuis son séjour à Denver. Ses cheveux blonds, autrefois si ondulés, se sont assagis et quelque peu clairsemés. Son visage, toujours avenant, montre cependant les traces de ses souffrances physiques, une certaine gravité s'y manifeste même s'il ne fait jamais état de ses difficultés.

Toujours sportif, il trouve toutes facilités pour monter à Edimbourg. Il pêche la truite dans la Tweed presque toutes les semaines, à la mouche bien entendu. Toute autre méthode constitue ici un impardonnable solécisme, mais sa méthode est singulière. Ne pouvant enfile de cuissardes, il se garde au sec en pêchant à cheval : ingénieux et inhabituel procédé qui en étonne plus d'un. Bon fusil, il a abandonné les perdrix et les faisans soudanais au profit, si l'on peut dire, des grouses calédoniennes. Devenu ami de lord Dalhousie qui connaissait son père, il tire souvent chez lui, en saison, à Brecham Castle.

Il reçoit toujours avec le même enthousiasme. Les Cadets sont ainsi accueillis à Edimbourg par sa belle-fille, Dawn, qui sert d'hôtesse ce jour-là. Une démonstration de la « Danse des Épées » et une visite du château de la cité achèvent la journée. Pas tout à fait cependant car certains, bien renseignés ne manquent pas de rendre visite à l'un des plus célèbres monuments de la ville, le plus convivial en tous cas. Il s'agit de Messrs Lambert Brothers dont le magasin

de Frederik Street abrite un vaste choix des quelque trois cent soixante marques de Scotch Whisky avec lesquelles les Ecossais protègent quotidiennement leur précieuse santé.<sup>168</sup>

Il semble que le poste d'Edimbourg ait connu quelque chose comme une éclipse relative avant l'arrivée de Louis car on remarque dans les notes qui lui sont attribuées en 1965 que :

"M. de Cabrol a pris possession de son poste de consul général à Edimbourg depuis le début de l'année.

Il a su nouer rapidement d'utiles relations avec les autorités et la société d'Ecosse et il y est fort apprécié. Il a déjà redonné beaucoup d'activité à son poste.

Je n'ai qu'à me louer de sa collaboration qui est excellente à tous points de vue (...)" Signé : Geoffroy de Courcel.

Ces notes ne mentionnent pas les sages conseils matrimoniaux que monsieur le consul prodigue parfois aux amateurs de mariages hâtifs dont la petite bourgade de Gretna Green est le théâtre traditionnel. Là, en effet, le mariage n'est qu'une formalité et bien des couples Français en mal de noces anticipées s'y précipitent. Comme il faudra bien officialiser la chose en France, on va voir le consul général :

- Nous voulons nous marier, monsieur, pourrions-nous être inscrits au consulat ?

- Oui bien sûr, mais dites-moi, sans être indiscret - je le verrai sur vos papiers d'ailleurs - quel âge avez-vous l'un et l'autre ?

Sur la réponse embarrassée de l'un et rougissante de l'autre, Cabrol enchaîne :

- Réfléchissez bien, vous n'avez ni l'un ni l'autre l'âge légal. Il n'est pas exclu que votre famille, mademoiselle, ne vous poursuive, mon jeune ami, pour détournement de mineure. Avez-vous bien réfléchi ?

On n'est pas venu si loin pour renoncer et la famille Cabrol est généralement la première à féliciter les nouveaux époux.

Les notes de 1966 sont toujours aussi élogieuses :

"M. de C. a remarquablement réussi en Écosse. Une gamme de relations maintenant très étendue donne à M. de C. accès à tous les aspects de la vie écossaise, qu'il s'agisse des municipalités, des universités, des milieux artistiques ou de la société un peu féodale qui est demeurée une des caractéristiques du pays."

Ces traditions, que certains estiment moyenâgeuses, n'entament en rien la compétence des médecins écossais et Louis de Cabrol en fait l'expérience. Il est victime d'un grave accident cardiaque au beau milieu d'une cérémonie présidée par la Reine en juillet 1968. Transporté d'urgence à la Royal Infirmary - l'hôpital

---

<sup>168</sup> Voir note 843 en fin du livre 8

d'Edimbourg en fait - il ne doit la vie qu'à la proximité de l'établissement, à la célérité des soins et à la compétence du Dr Marquis, le cardiologue.

Son supérieur se bat pour qu'il accède enfin au grade de conseiller de 1ère classe mais on lui préférera des hommes plus jeunes jusqu'en 1971. Le nouveau promu conserve le poste d'Edimbourg où il se sent particulièrement à l'aise. On ne l'en privera pas, eu égard à sa santé, jusqu'en août 1973. Il a en effet souhaité :

"Célébrer pour la dernière fois notre fête nationale, profiter de l'été pour retourner en France et y aménager mon domicile situé aux environs de Paris."

L'une de ces fêtes reste en effet dans les mémoires. Les élèves de première année de l'École Navale effectuent leur voyage de fin d'année, la « Croisière blanche », en 1971. Cabrol s'arrange pour que l'unité qui les transporte, fasse escale à Edimbourg. Double occasion de fête puisque son fils fait partie de l'équipage. Monsieur le consul mobilise ses amis et relations pour débusquer d'abord et convaincre ensuite, la plupart des jolies filles de la ville d'assister à un immense raout en l'honneur des marins français. Les Écossais étant, comme chacun sait, de proches cousins des marseillais, on rapportera que le stade couvert de Murrayfield a été tout juste suffisant pour accueillir l'assistance !

Pas de décor général cette fois-ci, six cents marins de tous grades en grande tenue y pourvoient suffisamment. Le terrain de basket accueille des tables de bistros décorées de parasols fournis par des marques de pastis bien connues. Lampions et guirlandes complètent le décor. Fête à la française, comme toujours. Kilomètres de baguette, hectolitres de vin rouge en barriques, interminables chapelets de cochonnailles. Tout de même, honteusement dissimulé dans un coin sombre, tout petit, mais tout petit tonnelet de bière tiède bien locale pour les irréductibles.

Six cents casquettes et bonnets à pompon, quasiment identiques, posent quelques problèmes aux dames du vestiaire. Plus d'un officier se retrouve avec l'un de ces derniers à la sortie. Sans compter ceux qui sont revenus tête nue à bord : les jeunes écossaises ayant prélevé un souvenir au passage. Mais tout se déroule dans la plus grande bonne humeur. Deux orchestres se relayaient. L'un, local, est classique, l'autre donne dans le bal musette. Gageons qu'il y a plus d'une beauté locale qui prend là sa première leçon de java. Chaloupée ou non, mais avec les mains de son cavalier solidement appliquées au bon endroit comme il convient.

L'affaire a beaucoup de succès, un peu moins peut-être aux yeux de l'épouse du lord maire qui voit avec inquiétude sa fille passer entre les bras de tant d'ardents cavaliers. Nulle réticence dans les rangs des invités qui, ignorant la parenté de Jean-Louis, n'hésitèrent pas à qualifier devant lui la soirée de formidable.

Les lampions éteints, Louis de Cabrol ne peut que s'interroger sur l'avenir. Philosophe, il s'en remet à son état de santé pour décider s'il reprendra ou non du service au terme du congé de quatre mois qu'il obtient en 1973. Il ne s'en va pas sans qu'une sorte de salve d'honneur ne soit tirée avant son départ :

"(...) La France n'a pas eu depuis longtemps un représentant en Ecosse qui ait aussi bien réussi dans l'exercice de sa mission. ( ... ) De tous nos consuls généraux qui se sont succédés à Edimbourg depuis la guerre, M. de C. est sans doute celui dont le séjour en Ecosse a été le plus marquant."

Louis de Cabrol s'installe en France à partir du 8 août et rejoint l'administration centrale à la fin de l'année. On ignore quelles sont ses fonctions pendant les quelque trente mois qui le séparent de la retraite bien méritée qu'il prend au mois de mai 1976. Il achève ainsi quarante-deux ans de services, dont douze à titre militaire.

Il se retire à Tancrou, petit village de Seine et Marne. Le visiteur y parvient en suivant les molles ondulations d'un paysage raboté par les siècles : très peu d'arbres, des cultures à l'infini. Là « Le Prieuré », paisiblement adossé à l'ancienne église, est perché sur l'abrupt coteau qui domine le cours paisible de la Marne. La vue est magnifique en hiver, quand les arbres dépouillés laissent filer le regard vers l'horizon.

C'est un calme village agricole que l'on aborde de la plaine en longeant, quelques vastes bâtiments de ferme. L'un des propriétaires, M. Moret, est un ami de longue date des Cabrol. Tancrou a en effet été acheté en 1949 : Louis, sa mère et sa famille y résident dans l'intervalle de ses missions lointaines. M. Moret grand chasseur, l'invite fréquemment en plaine à tirer le lièvre et le perdreau : heureux temps où ils pullulaient encore !

Ils ont souvent, l'occasion de se rencontrer, Cabrol lui ayant confié le soin des chevaux qu'il monte plusieurs fois par semaine lors de ses séjours.

Le Prieuré couvre un peu plus de deux hectares et abrite deux maisons d'importance comparable, mais séparées. On peut donc en louer une et c'est Alain Delon qui en sera, pendant quinze ans, l'hôte le plus marquant. Le paisible bourg, un peu endormi en temps normal, y trouve parfois une animation inhabituelle : surtout quand Romy Schneider s'y promène après déjeuner.

Les aménagements de la maison des Cabrol sont assez rudimentaires, mais il en faut plus pour altérer la bonne humeur de monsieur le consul. Demeuré très énergique, toujours aimable, il est fort estimé dans le village. Les superbes chapeaux que porte sa mère sont une des attractions de la messe dominicale que la famille ne rate jamais. Elle n'a d'ailleurs que trente mètres à faire pour s'y rendre en admirant au passage le cèdre magnifique qui orne la propriété.

Monsieur le curé est du dernier bien avec Louis, même si ce dernier casse parfois les tuiles du toit de son église. Il a en effet la déplorable habitude d'ajuster à grands coups de carabine les pigeons qui s'y chauffent volontiers. Comme ce

sont sans doute les plus vieilles qui cèdent, Cabrol trouve ainsi un moyen élégant de rénover la toiture du sanctuaire.

Il ne profite, hélas ! pas longtemps de sa paisible retraite. Tombé malade, assailli de complications cardiaques, le dernier représentant du trio directeur de l'Ecole des Cadets s'éteint à l'hôpital Foch de Suresnes au mois de juin 1978.

Louis de Cabrol laisse derrière lui le souvenir d'un être au caractère attachant qui a su saisir l'existence à pleins bras tout en payant un lourd tribut à ses convictions personnelles.

Somme toute, un homme que d'aucuns ont cru deviner superficiel, aura révélé une force d'âme peu commune, un grand sérieux dans l'exercice de ses responsabilités et le talent rare de réunir autour de lui tous les suffrages de l'amitié.



## Chapitre 101 - 9 janvier 1979. Les risques du métier

Laissant le métier des armes derrière lui, Louis Bouzols se tourne résolument vers l'avenir. Son premier geste est d'aller au Portugal embrasser ses parents. Ils ont reçu régulièrement ses lettres jusqu'en août 1944 et ont su que leur fils se trouvait dans une école d'officiers. Ils ont compris que le manque de nouvelles tenait à sa participation aux combats de la libération.

Comment décrire la joie qui les envahit à la vue de ce fils mûri par les épreuves, sûr de lui et plein de projets d'avenir ? Le bilan est plus que positif. Sous-lieutenant à dix-neuf ans, ancien de la 2<sup>e</sup> DB, en pleine possession de moyens intellectuels exceptionnels, rompu au commandement et gros travailleur, Louis voit la vie s'ouvrir devant lui. Un hiatus de deux ans dans ses études n'est pas trop gênant.

La carrière diplomatique le tente. Des facilités y sont offertes aux anciens combattants. Il ne veut pas, à son âge, s'y engager par la petite porte. Il entreprend des études de droit et entre, dès la rentrée universitaire de 1945 à l'école des Sciences Politiques. Il choisit la section « Service Public ».

Il fallait à l'époque beaucoup de volonté pour reprendre d'austères études après une si longue et exigeante période. La perte de statut et de ressources correspondantes était une épreuve.

La voie royale est évidemment l'Ecole Nationale d'Administration. Bouzols s'y engage résolument. Il est admissible à la suite des épreuves écrites de janvier 1947. Reste l'oral et c'est une autre affaire.

Un redoutable aréopage à base de maîtres des requêtes du Conseil d'Etat, de conseillers de la Cour des Comptes et autres hauts fonctionnaires, est chargé de soupeser, entendre et apprécier les candidats. Curieusement, aucun représentant de la société civile ne figure dans le jury ou parmi les examinateurs. C'est une affaire entre fonctionnaires et futurs serviteurs de l'Etat. La gestion des hommes, la gestion des entreprises privées, les risques industriels et commerciaux, sources de l'impôt, toutes ces considérations vulgairement matérielles seront abordées plus tard, à titre privé : peut-être !

Il s'agit, pour l'instant, de faire bonne figure pendant une série de tête-à-tête consacrés au droit, aux finances, à l'économie etc. Cela dure environ une demi-heure chaque fois. Ce second obstacle franchi, le moment du grand oral approche.

C'est assez intimidant, il faut bien l'avouer. L'exercice est public et le candidat n'a pas besoin d'avoir l'ouïe fine pour entendre le bruissement chuchoté des conversations derrière lui. En face : l'ennemi, a-t-on envie de dire ; ou plutôt, un président, flanqué comme au tribunal, de trois assesseurs de part et d'autre.

Le postulant tire un sujet au hasard. Il dispose d'un quart d'heure pour rassembler ses connaissances et structurer l'exposé qu'un second quart d'heure

lui permettra de faire. Ceci terminé, plus ou moins bien, le président découple ses molosses. Pardon ! ses assistants.

Les questions les plus inattendues, les moins anodines, parfois saugrenues, voire piégées, fusent de toute part. Le malheureux impétrant, tel Jean le Bon, doit parer des coups venus de tous côtés et ne pas se laisser désarçonner. Le but n'est plus de vérifier des connaissances. Il s'agit de contrôler l'à-propos, la maîtrise de soi, le bon sens et l'esprit de répartie du candidat.

Cela dure un bon quart d'heure et le prétendant peut alors quitter la salle, éponger son front et quémander un avis aux amis. Ils sont venus assister à son supplice comme les badauds parisiens devant la roue de la place de Grève.

Pour Louis, la cause est déjà entendue. L'un des examinateurs l'a piégé en lui faisant lire, puis analyser, un passage des écrits de Charles de Gaulle. Les commentaires sont ce qu'ils doivent être pour un ancien de la France Libre, sans doute venu en uniforme de surcroît. L'interrogateur en tient pour Vichy. La note résultant de cette fâcheuse conjonction, est suffisante pour fermer la noble institution, chère à Michel Debré, au nez de Louis Bouzols.

Evidemment très déçu, mais nullement désarçonné, il entre alors aux Affaires Étrangères. Il y reste moins de deux ans ; le temps d'apprécier ce que représente la carrière consulaire qui lui est promise. Cette perspective l'attire d'autant moins qu'il réalise bientôt que le service public ne saurait lui convenir. Sentiment confirmé par l'audience que son père a cru devoir demander. Le supérieur de son fils lui déclare :

- Dans la meilleure des hypothèses il (Louis) pourrait accéder à un poste de consul dans un pays d'importance secondaire.

Cette appréciation témoigne d'un manque total de jugement. Elle convainc le père comme le fils et provoque la démission immédiate de ce dernier.

Voici Louis parvenu à un nouveau tournant de son existence et bien décidé à entrer dans le privé. Reste à en trouver le moyen. La chance, indispensable compagne de toute réussite, s'en mêle. M. Frasseto, représentant de l'Omnium Français des Pétroles au Portugal est un ami de sa famille. Informé des intentions du fils aîné, il lui fait savoir que sa société recrute de jeunes cadres pour assurer son développement. A vingt-cinq ans, aidé par Frasseto, Louis est engagé au vu d'un curriculum déjà éloquent.

Rapidement chargé de responsabilités dans le domaine du transport et de l'affrètement, Bouzols apprend son métier et découvre bientôt que toute action professionnelle entraîne un résultat financier. Les décisions, bonnes et moins bonnes, provoquent certes partout des effets. Dans le privé, les responsables en supportent les conséquences. Il y a un compteur. Il y en a même plusieurs : le bilan annuel de la société, le contrôle chiffré des objectifs des filiales ou des départements, donc de ceux qui les animent, voire un pointage en ce qui concerne les individus.

Louis agit dans le cadre d'un centre de profits. C'est une entité fictive, juridiquement parlant, mais bien réelle dans le commerce et l'industrie. Ce mode d'organisation, courant dans le secteur privé, entraîne la sanction - au sens large du mot - de l'action marchande. Aucune société du secteur concurrentiel ne peut rester longtemps prospère sans structurer son activité de cette manière. Les erreurs de gestion ne peuvent être comblées par le budget de l'Etat, c'est à dire par les impôts.

Le maître mot de profit est lâché et Louis en apprend rapidement le sens. Les tensions internes, l'obligation d'une réflexion stratégique et les coups donnés et reçus qu'il implique ne lui échappent pas. Les concurrents sont là, en effet, et offrent de nouveaux termes de comparaison pour juger de l'action des hommes. Sans parler du juge suprême : le marché. Il ne suffit pas d'être inscrit au bon syndicat pour faire paisiblement carrière.

La vie interne des sociétés du secteur privé s'articule autour du contrôle. La moindre action, ou son absence, relève d'un responsable identifié. La hiérarchie connaît les tâches de chacun et peut souligner les carences éventuelles. Cela se fait discrètement, d'abord, avec vigueur plus tard. L'obligation d'obtenir des résultats s'impose à tous. Louis ne manque pas de le constater et fait également une autre découverte à l'Omnium : les concurrents de l'extérieur ne sont pas les seuls. La compétition interne peut être féroce à l'intérieur des entreprises.

Si ces dernières sont bien gérées, elles réclament une certaine forme de caractère. L'aptitude à ne devoir essentiellement qu'à soi-même les résultats que l'on s'est fixé, en particulier. Le favoritisme y est rare.

Cette ambiance d'intense concurrence lui plaît. Il mesure pleinement la précarité des emplois privés et la prudence qui en résulte. Avant de fonder une famille par exemple. L'on n'est en effet jamais certain du lendemain. Les échecs se paient cher.

Louis Bouzols s'adapte sans difficultés majeures, assied rapidement sa situation, progresse plus qu'honorablement et se marie en 1952.

L'Omnium des Pétroles est absorbé par la Compagnie Française des Pétrole (CFP) en 1961. Devenu chef du service commercial dans la première Louis Bouzols est nommé chef du Service Approvisionnements dans la seconde. La direction générale de la CFP le met à l'épreuve en ne lui consentant aucune augmentation pendant les quatre premières années. L'inflation du moment obère sérieusement ses revenus : le jeune ménage serre les dents.

Finalement convaincu des capacités de Louis, son président le nomme administrateur des Pétroles Mory en 1971. Il est désormais sur la voie exaltante mais dangereuse des responsabilités industrielles : là où l'isolement du chef d'entreprise est comparable à celui du capitaine d'un navire. Il sera bientôt le juge ultime, le dernier décideur de l'échelle hiérarchique, soumis au risque de la révocation ad nutum. Il ne pourra se tourner en définitive vers personne. Il n'y aura pas de règlements intérieurs, de décrets ou de bibles procédurales pour y

trouver la solution des problèmes. La notion de risque et son cortège de conséquences personnelles prendront toute leur écrasante signification.

Bouzols est un homme rigoureux, un travailleur acharné, il est passablement autoritaire et sûr de soi. Il place le succès de l'entreprise avant la convivialité parfois facile des rapports humains. Il est exact et méthodique : tout projet, assorti des ressources nécessaires, se voit fixer un objectif de coût et de délai. Il veille à l'exécution. Il regarde, avec ironie, certaines réalisations étatiques dépasser gaillardement et souvent sans contrôle immédiat, le budget d'origine. C'est inévitable en l'absence d'obligation de résultat, quand les responsables, plus ou moins anonymes, ne risquent guère de sanctions, se dit-il.

Arrivé à ce stade, Louis éprouve le besoin d'élargir sa perception du monde industriel et d'en maîtriser tous les aspects. Ne disposant pas du temps nécessaire pour faire le CPA<sup>169</sup> - à Paris, il opte pour une solution comparable mais plus brève. Il suit le stage de trois mois organisé aux Etats Unis par *Harvard Business School*.

Il en revient à la fin de l'année 1971, ayant perdu sept kilos tant le régime s'est avéré exigeant. Il se voit confier une nouvelle responsabilité. Celle de superviser la réalisation d'une importante raffinerie à Flessingue, aux Pays Bas. Il saura, malgré les aléas, faire respecter le budget et les délais pendant les quatre ans que dure cette importante et complexe réalisation. Directeur de la construction, il est souvent confronté à de difficiles décisions. Par exemple, pour couper court à des délais administratifs inacceptables, celle de faire passer un pipe-line sur un terrain qui n'appartient pas à Total. Les autorités bataves ont le bon esprit d'arranger l'affaire qui menaçait de s'achever en procès personnel.

Nommé directeur de Total Logistique et Ventes en 1973, Louis fait désormais partie des hauts responsables de la compagnie qui vient de changer son nom en Total. Les responsabilités s'accumulent. Il est chargé d'orchestrer la fusion entre l'Auxiliaire de Navigation et la Navale des Pétroles en 1978. Il prend alors la présidence du nouvel ensemble : Total Compagnie Française de Navigation. Il a désormais trois bureaux entre lesquels il partage son temps.

Louis Bouzols, malgré un acharnement à la tâche qui le prive de bien des joies familiales, ne saurait échapper indéfiniment aux périls extérieurs. La première alerte avait été gratuite. Ayant confié la raffinerie, désormais en état de fonctionnement, à son nouveau directeur, il n'avait pas assisté à la réunion de préparation de l'inauguration. Il avait ainsi échappé à la prise d'otages dont le notoire Carlos s'était rendu coupable. Jacques Senard, l'ambassadeur de France faisait partie des prisonniers. Il avait fallu attendre cinq jours et Dieu sait quelles concessions pour voir les otages sortir de l'ambassade, les mains en l'air. Son Excellence avait quand même évité cette humiliation.

---

<sup>169</sup> Voir note 844 en fin du livre 8

La seconde alerte est catastrophique. Louis est tiré de son sommeil par son épouse, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1979. Elle vient de répondre au téléphone et se hâte d'informer son mari. Un des gros pétroliers de la compagnie a sauté en Irlande, lui a-t-on dit. On n'en sait pas plus, mais on l'attend d'urgence à son bureau.

Arrivé en hâte, Louis apprend quelques détails pendant que ses services s'emploient pour affréter un avion. Il s'agit du Bételgeuse, comme il le pensait, au terminal de l'île de Whiddy, dans la baie de Bantry. Dérouté de Lisbonne où il devait décharger et arrivé depuis peu, le navire a littéralement explosé et, coupé en deux, est actuellement en proie à un violent incendie.<sup>170</sup>

Parvenu sur place en pleine nuit, Louis doit se rendre à l'évidence : il ne reste rien des quarante marins français, ni des sept employés irlandais du terminal. Les premiers témoignages recueillis par la police font état d'une première explosion peu avant une heure du matin, puis d'une immense déflagration et d'un incendie gigantesque. On parle de flammes de deux cents mètres de haut : un cauchemar.

Louis Bouzols est doublement frappé par cette catastrophe car une polémique s'engage dès le lendemain. Le "Monde" souligne que le pétrolier n'était pas équipé des dispositifs modernes de sécurité. Il ne disposait pas du système d'injection de gaz inerte dans les soutes au fur et à mesure de leur vidange<sup>171</sup>. Le quotidien rappelle également que la compagnie avait récemment dû payer une amende de deux cent mille dollars à Philadelphie pour non-conformité aux règlements américains.

Sur place, au petit jour, on peut constater que le navire, effectivement coupé en deux, continue à répandre en mer les quelque quarante mille tonnes de brut qui restent des cent vingt mille qu'il transportait : il persiste à brûler furieusement.

La politique s'en mêle le surlendemain et l'un des syndicats de marins réclame l'accès au dossier d'enquête. Il en lance des insinuations malveillantes devant la presse. La présidence de la République demande, comme toujours en pareil cas, que la lumière soit faite (sic).

De Bantry où il est toujours, Louis rédige une mise au point et la câble à Paris. Elle tient en trois points. L'équipement du Bételgeuse était réglementaire, le navire était entretenu régulièrement et il est trop tôt pour connaître les causes du désastre. Terriblement affecté, il regagne la France trois jours après son arrivée. Cette tragique affaire lui vaudra d'innombrables ennuis : de nombreux procès, des menaces de mort et d'interminables discussions : avec les compagnies d'assurance, en particulier.

---

<sup>170</sup> Voir note 845 en fin du livre 8

<sup>171</sup> Voir note 846 en fin du livre 8

Bouzols aura souvent l'occasion d'en discuter avec ceux de ses camarades qui n'ont pas obliqué vers le secteur privé et il soulignera volontiers les contraintes professionnelles qui sont les siennes.

- On ne saurait imaginer, dit-il, si on ne l'a pas vécue, la tension qui résulte d'un engagement personnel en matière de chiffre d'affaires et, surtout, de bénéfice. Le contrôle s'exerce constamment. L'avancement de la carrière et l'importance du traitement en dépendent. Les primes peuvent être considérables ou aussi bien disparaître. Dans bien des sociétés la valorisation automatique en fonction de l'inflation n'existe pas, ou très atténuée.

- Tu n'exagères pas un peu ?

- Nullement. En contrepartie, le privé encourage l'esprit créatif, l'imagination, la prise de risques - à condition de ne pas sortir du moule déformant des très grandes écoles - et permet de s'affranchir des cadres rigides imaginés par d'autres.

- Il n'y a pas de routine, lui demande-t-on souvent ?

- Si, malheureusement, répond Bouzols. La plus grande partie du temps est absorbée par des tâches répétitives mais les dix pour cent consacrés à l'imagination, à la réflexion et à donner les impulsions nécessaires sont grisants. Mais, attention ! On ne se fait pas que des amis. Je partage entièrement le sentiment du Général qui estimait que l'on ne peut pas faire une politique, diriger une quelconque entreprise, en essayant uniquement de ne faire de peine à personne. A force de biaiser et de ne pas reconnaître le moment où il faut s'opposer à certaines menées, on finit par indisposer tout le monde et perdre son autorité.

- Ceci me fait penser, ajoute Louis, à certains puissants personnages qui vivent souvent entourés de gens courbés dans l'empressement à sacrifier leur dignité pour conserver leur place. Ils sont déconcertés et stupéfaits quand ils en rencontrent qui ne plient pas l'échine.

- Ne me dis pas que tout est propre, net, vertueux et efficace dans le secteur privé

- Bien sûr que non, reprend-il. Il y a des entreprises mal gérées, mais là encore, il y a sanction : la faillite. Il existe des sociétés qui dépendent beaucoup de l'Etat, c'est d'ailleurs notre cas. Plus qu'on ne le réalise généralement. Il existe aussi des firmes que je qualifierai de sociétés d'économie mixte. Leurs Responsables sont obligés de tenir compte de considérations politiques et là, c'est dangereux. Les progrès aussi spectaculaires que rapides de certains de leurs dirigeants dans les honneurs de la République ne s'expliquent que par des compromissions inavouables.

Louis Bouzols prend sa retraite en 1985, à soixante ans, mais garde plusieurs sièges d'administrateur. Il a désormais un peu plus de temps à consacrer à sa famille et au golf qu'il adore. Malheureusement, sans doute a-t-il trop demandé à sa santé : une première alerte l'avait déjà forcé à réduire ses activités, la seconde, le 10 mai 1988, est fatale.

Totalement dévoué à un métier accaparant, il a donné sa pleine mesure d'industriel et de haut responsable au cours d'une brillante carrière. Rigoureux pour lui-même avant de l'être envers les autres, il a su garder l'esprit ouvert des bons négociateurs. Il s'est montré droit et loyal en toutes circonstances. Entièrement dévoué aux intérêts de sa société, acceptant tous les risques et toutes les responsabilités, ne devant rien à la fortune qu'il n'ait conquis lui-même, il reste l'archétype d'entrepreneur dont notre pays a tant besoin.

## NOTES DU LIVRE VIII

### 801 - Le Corps Léger d'intervention

Créé le 4 novembre 1943 sur la base de 1355 hommes, cette nouvelle unité n'en comptera en réalité que 923 - théoriquement - en avril 1945 et 719 dans la pratique. Elle comprend alors 90 officiers, 242 sous-officiers, 277 soldats européens et 116 tirailleurs indochinois.

### 802 - L'attaque japonaise du 9 mars 1945

Menée simultanément sur tout le territoire indochinois contre des forces françaises que leur haut commandement n'avait pas cru devoir mettre en alerte, elle se solda par plus de 2000 morts français, tant civils que militaires, à l'issue d'une résistance héroïque.

La Résistance française en Indochine, par la qualité des renseignements transmis a puissamment contribué à l'efficacité des bombardements terrestres et maritimes effectués par les Alliés à l'encontre des forces japonaises. Celles-ci subirent de ce fait de très substantielles pertes en hommes et en matériel.

### 803 - La position de F.D. Roosevelt sur l'Indochine française

Elle est rapportée par Ch. Cruikshank dans son livre : « SOE in the far East »

### 804 - Organisation du 5<sup>e</sup> RIC lors de l'intervention en Indochine

- Les combattants du 5<sup>e</sup> RIC appartiennent à diverses origines
  - Le CLI, formé en Algérie : environ 870 hommes
  - Le « Commando », formé en Grande-Bretagne : environ 75 hommes de l'aéronavale
  - Le « Groupement Daveau » : environ 200 hommes
  - Le « Commando » du 5<sup>e</sup> Etranger, sélectionné par le Cne de Cockborne au sein du II/RE: 80 hommes
  - Des renforts acheminés au cours de la campagne entre le 12 septembre 1944 et mai 1945, venus de Chine essentiellement.

- L'organisation finale est la suivante :

#### SASB, ou « Groupement Ponchardier » (formants corps)

- Capitaine de frégate Ponchardier
  - Etat-major
  - Commando N°1 - Marine - Lt de vaisseau George
  - Commando N°2 - capitaines Rouanet puis Demonet
  - Commando N°3 Capitaines Orsini puis Rouanet
  - Lieutenant Saindrenan, aspirants Buissière et Cera
  - Commando N°4, Cne Trinquiez et al, (formé ultérieurement)

#### Bataillon Terrestre

- Commando Terrestre N°1 (CT1), devient Commando Léger N°1 (CL1), puis Commando Lacroix », indépendant.
- CT2, puis CL2, puis « Commando Guennebaud », indépendant

Compagnie A : formée avec des éléments de la Cie de commandement et des personnels non affectés. Utilisée en avant-garde, elle débarque à Saïgon avec le premier détachement de la 20<sup>e</sup> Division hindoue.

Compagnie B : formée de la même manière et dirigée sur Vientiane.

Détachement C, Chef de Bon Daveau

Commando N°2, Cne Briend

Commando N°4, Cne Perrot

Commando N°5, Cne de Cockborne

Compagnie de passage à Ceylan

□ L'organisation du 5<sup>e</sup> RIC résulte de plusieurs facteurs.

-.L'appellation « commando », utilisée dans les archives et les récits, désigne à la fois une unité de l'ordre du bataillon, conformément à la définition britannique, et un groupe d'une cinquantaine d'hommes qui correspond aux usages français.

-. L'armement était d'origine britannique et les unités s'inscrivaient dans le cadre du *War Establishment* correspondant. Ce type d'organisation variait en fonction des théâtres d'opérations.

-. La variété des origines des combattants et le mélange inhabituel de personnels appartenant à des corps différents, Coloniale, Aéronavale, Légion, Marine etc. ne facilite pas non plus la compréhension des termes employés.

### **805 . Le camp de Poonah.**

Saindrenan et ses hommes suivent le stage de *Jungle Warfare* du 27 juin au 23 août 1945. Les principales disciplines enseignées y sont : Mer - Destructions - Jungle. Il comprend, pour les officiers, un cours de deux semaines (*weapon training, demolitions, jungle training*), suivi de dix jours de jungle et d'une semaine de formation sur les armes japonaises. A charge pour les officiers d'entraîner leurs hommes au moyen des mêmes installations.

Le camp est commandé par le Lt Col Salchen lequel fait les commentaires suivants sur Pierre Saindrenan dans son Individual Training Report.

*Fitness and stamina : good, Very energetic*

*Field craft : has gained a good all round knowledge of the subject*

*Jungle craft : A very good and keen type. Very cheerful under jungle conditions (...) A good leader who is at all times respected by the rest of his group*

*Map reading: has a sound knowledge of (...) and practical of this subject*

*Weapon training : good knowledge (...) but his shooting with close range weapons is erratic (...) Should reach a satisfactory standard, Etc.*

### **806 - Le capitaine Orsini**

Voir l'ouvrage de l'auteur consacré à Louis Le Roux, Jean Briand et Guy Legendre.

### **807 - Jean Buisnière**

Jean Buisnière est né le 1er juin 1923 à Diego-Suarez (Madagascar) de Louis Buisnière-Paccard (1890-1973), industriel et de Anita Gastrin (1894-1993). Jean, chef de section au 5<sup>e</sup> RIC, débarque en octobre à Saïgon. D'une famille de 8 enfants, Jean avait un frère, Pierre, engagé aux FNFL le 10 octobre 1940.

### **808 - François Geoffroy-Dechaume**

Epoux d'une proche cousine par alliance de l'auteur, François Geoffroy-Déchaume, lettré, artiste et diplomate était un sinologue distingué. Secrétaire d'Orient en 1943, on le trouve à Nankin en 1943 - 1944, puis à Pékin en 1944 - 1946. Il achèvera sa carrière comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Rangoon en 1976.

### **809 - Organisation du 5<sup>e</sup> Bureau sous la direction d'André Beaudouin**

1. Bureaux de conception : orientation politique, relations avec la presse locale et information vietnamienne, rédaction de thèmes de propagande et de contre-propagande.

2. Bureaux techniques : écoutes, traductions, exploitation de la presse métropolitaine, administration et finances.

### **810 - La baie d'Ha Long**

La citation est extraite d'une description de J. Auvray, relevée par A. Beaudouin, sans doute en vue d'un article. Elle figure dans ses archives personnelles.

### **811 - André Lehrmann**

André Charles Auguste Lehrman est né à Paris le 6 novembre 1911 de Charles et de Berthe Guering, il avait trois frères. La famille de son père est d'origine rhénane, fixée en Alsace pendant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Son épouse, Jeanne Kidd est la fille d'Alexandre, sujet britannique et de Jeanne Courbeau, citoyenne française.

La famille Kidd habite Boulogne-sur-Mer jusqu'en 1939, date à laquelle Alexandre, rappelé en Grande-Bretagne, emmène sa famille avec lui. Elle comprenait sept enfants. Parmi ceux-ci, Suzanne, Jeanine et leur mère s'attacheront à la France Libre et travailleront à l'école des Cadets. Une autre fille épousera un marin français, originaire de Bretagne.

La famille Kidd a des origines irlandaises et écossaises.

André Lehrmann et son épouse ont eu quatre enfants : France, Alain, Michelle et Elizabeth.

### **812 - Le dossier de la demande d'intégration**

Au moment de mettre sous presse, l'origine de ce document n'est pas encore établie de façon formelle, l'auteur poursuit son enquête.

### **813 - Le projet de loi du 12 mai 1953**

(Session de 1953. — Séance du 12 mai 1953)

Projet de loi relatif à la prise de rang dans les grades d'officiers des anciens élèves de l'école militaire des cadets de la France libre, présenté au nom de M. René Mayer, président du conseil des ministres, par M. René Pleven, ministre de la défense nationale et des forces armées, par M. Bourguès-Maunoury, ministre des finances et M. Jean Moreau, ministre du budget. — Renvoyé à la commission de défense nationale.

#### **EXPOSE DES MOTIFS**

Mesdames, messieurs, l'école militaire des cadets de la France libre a été créée en Grande-Bretagne par le général de Gaulle, en vue de former des aspirants destinés à encadrer les forces françaises combattantes. De la fin de 1940 au début de 1944, elle a assuré à ses élèves, selon l'esprit même d'où procède l'enseignement traditionnel donné à Saint-Cyr, l'instruction militaire et le complément de la culture générale nécessaires à l'exercice de leurs fonctions. Les aspirants d'active ainsi formés, ont, par la suite été nommés sous-lieutenants d'active dans les conditions d'ancienneté de service très différentes.

Or, la plupart des élèves admis à l'école militaire des cadets de Ribbesford, évadés de France dans des conditions périlleuses, ont abandonné les études qu'ils y poursuivaient pour participer au combat, ils n'ont pu, de ce fait, se présenter aux concours d'admission aux grandes écoles militaires.

Il paraît simplement équitable, pour tenir compte des vertus qu'ils ont témoigné, **de l'exemple qu'ils ont donné** et, en même temps, **de la qualité de l'enseignement qu'ils ont reçu** à l'école militaire des cadets, de faire en sorte que, du point de vue de leur prise de rang dans le grade de sous-lieutenant, les élèves ayant satisfait aux examens de sortie de l'école ne se trouvent pas dans

une situation moins favorable que les élèves qui, admis à Saint-Cyr en temps normal, sont nommés sous-lieutenants deux ans après leur entrée à l'école spéciale militaire.

Mais, pour pouvoir modifier la date de prise de rang dans le grade de sous-lieutenant des anciens élèves de Ribbesford qui ont été promus à ce grade après leur admission à l'école des cadets, un texte législatif est nécessaire, puisqu'une telle mesure déroge aux dispositions de l'article 15 de la loi du 11 avril 1832 sur l'avancement dans l'armée, de l'article 38 de la loi n° 19.983 du 23 juillet 1919.

La présente loi a pour objet de modifier les dates de prise de rang des intéressés dans le grade de sous-lieutenant et, par voie de conséquence, dans celui de lieutenant et, le cas échéant, de capitaine. Elle prévoit en outre que les anciens élèves de l'école des cadets de la France libre ayant satisfait aux examens de sortie de l'école et nommés officiers d'active recevront application des mêmes dispositions que les Saint-Cyriens, notamment en ce qui concerne les bonifications pour études préliminaire.

NB : suit le texte du projet de loi bien connu qui n'a pas été repris ici. Annexe N° 6161 au J.O. de la République. Les phrases mises en exergue l'ont été par l'auteur.

#### **814 - Le rapport de M. Triboulet devant la Commission de Défense Nationale.**

(Session de 1953 - Séance du 6 novembre 1953)

RAPPORT fait au nom de la commission de défense nationale sur le projet de loi (N° 6161) relatif à la prise de rang dans les grades d'officiers des anciens élèves de l'École militaire des cadets de la France libre, par M. Triboulet, député.

Mesdames, Messieurs, le projet de loi 6161, présenté en mai 1953 par le Gouvernement de M. René Mayer, **vient réparer une longue et manifeste injustice.**

Il tend à donner enfin le titre et toutes les prérogatives de Saint-Cyrien aux officiers sortis de l'école des cadets de la France libre.

A l'appel du 18 juin, avait répondu l'élite des jeunes gens. Certains très jeunes, qui n'hésitèrent pas à s'évader de la France occupée, pour rejoindre la France libre.

Le problème était d'assurer à ces jeunes gens la bonne fin de leurs études générales, en même temps qu'une formation militaire qui leur permit d'encadrer les troupes de la France combattante et de les mener dès que possible au vrai combat.

Nous n'avons pas ici le loisir de faire l'historique de cette école, qui commença sous la tente dans le pays de Galles, dès août 1940, puis, en février 1941, s'établit dans une « public school » à Malvern pour trouver enfin sa résidence et sa forme définitive en mai 1942 à Ribbesford.

Le premier examen eut lieu précisément en mai 1942 ; le cycle des études comprenant deux pelotons, chacun d'une durée de six mois. Le premier se

consacrant à l'instruction militaire et aux études générales, le second à la formation technique et professionnelle des futurs officiers.

Le 15 juin 1944, l'école était dissoute, sa mission accomplie.

Cinq promotions sont sorties de l'école : les promotions Libération, Bir Hakeim, Fezzan-Tunisie. Corse et Savoie et 18 juin.

**Comment le titre de Saint-Cyrien a-t-il pu être refusé si longtemps aux élèves d'une école qui n'a pas reçu le nom d'école spéciale militaire (Saint-Cyr), uniquement parce que le comité national français de Londres, dans un sentiment de parfaite convenance, n'a pas voulu usurper les prérogatives d'un gouvernement français régulièrement élu.**

Le retard apporté dans cette assimilation des cadets de la France libre aux Saint-Cyriens est d'autant plus inexplicable que les élèves de l'école navale des forces françaises libres à Dartmouth ont été, sans nulle discussion,, admis depuis longtemps comme anciens élèves de l'école navale.

Votre commission de la défense nationale, unanime, n'hésite pas à dire que **ce retard lui paraît singulièrement choquant**, d'autant plus qu'il était **appuyé d'arguments bureaucratiques indignes de l'état-major de l'armée française** au lendemain d'une guerre mondiale où **la France libre avait sauvé l'honneur**.

Votre rapporteur a eu le pénible devoir de lire à la commission une lettre d'un chef d'état-major qui assurait que le titre de Saint-Cyrien ne pouvait être reconnu pour la période d'occupation, qu'aux élèves de l'école spéciale militaire d'Aix-en-Provence, ou même, pendant l'occupation totale du pays, qu'aux élèves reçus au concours d'entrée aux hautes études commerciales (sic).

**Quant aux cadets de la France libre, qui s'étaient instruits pour se battre aussitôt, pour vaincre et pour mourir en grand nombre, il paraît qu'ils n'étaient pas dignes du titre de Saint-Cyriens.**

Fort heureusement, le général Koenig, alors en service, répondait par une lettre du 23 mars 1951, adressée au ministre de la défense nationale et il le faisait en ces termes qui nous serviront de conclusion et qui ont recueilli l'adhésion unanime de votre commission :

« L'attribution du titre de Saint-Cyrien aux anciens élèves de l'école des cadets de la France libre s'impose en effet indiscutablement, d'abord sur un plan de haute moralité patriotique, ensuite sur le plan de la stricte équité.

« Haute moralité patriotique » Il n'est pas convenable que des jeunes gens admissibles sous l'occupation au concours spécial d'entrée à l'école des hautes études commerciales aient reçu le titre de Saint-Cyriens, alors que les Cadets de la France libre qui se sont effectivement battus et ont assuré la permanence de la France au combat entre 1940 et fin 1942 se verraient refuser cette qualification.

« Stricte équité » Les élèves de l'école navale des FFL à Dartmouth ont été sans nulle discussion, admis comme anciens élèves de l'école navale." écrit le général de Gaulle. Ce précédent favorable aux officiers de marine doit entraîner une même décision favorable en faveur des officiers de l'armée de terre.

A cela s'ajouterait que **le refus de cette qualification marque qu'on admettrait que l'école de Saint-Cyr n'a été représentée sur les champs de bataille de 1940 à fin 1942 par aucun officier ayant son estampille et formé pendant la guerre.** Ce seul et dernier argument doit enlever la décision favorable que je vous demande de prendre, **Saint-Cyr ne peut recevoir un tel affront.** »

Votre commission de défense nationale vous demande donc de voter unanimement, comme elle l'a fait elle-même, le projet de loi qui vous est soumis.

NB : suit le texte bien connu du projet de loi qui n'a pas été repris ici. Annexe N° 6161 au J.O. de la République. Les phrases mises en exergue l'ont été par l'auteur.

### **815 . Premier rapport de M. Coupigny (extraits)**

(Conseil de la République. Séance du 2 mars 1954)

Mesdames, messieurs, **à la guerre tout paraît simple, même de donner son sang et sa vie pour un idéal** ; mais la paix revenue, il est parfois difficile de faire admettre ce qui allait de soi au moment des combats.

Suit l'historique de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre, largement emprunté au récit écrit par le commandant A. Beaudouin. Il n'est donc pas reproduit ici.

On a osé, mesdames, messieurs, contester à ces jeunes français, le titre de Saint-Cyrien, disant qu'ils avaient eu "**la chance**" de se trouver là. Pour affirmer cela, il faut ignorer l'odyssée de ces jeunes gens qui, pour relever le drapeau, ont quitté à quatorze ou quinze ans leur foyer, leur pays, pour venir, suivant la devise du général Leclerc, simplement « servir », bravant les prisons, les balles et les naufrages. (Applaudissements).

**Ils ont bien mérité de la patrie** et c'est avec tristesse qu'on constate qu'ils auront attendu si longtemps la reconnaissance de la qualité de Saint-Cyrien.

Serait-ce parce que le comité national français de Londres n'a pas voulu usurper les prérogatives d'un gouvernement français régulièrement investi, de même qu'il ne s'est pas reconnu le droit de décerner la Légion d'Honneur, ce pourquoi fut créé l'ordre de la Libération, qui compte sept anciens cadets dans ses rangs.

Suivent ici divers passages qui figurent delà plus haut Une phrase originale mente d'être reproduite:

**Quant aux cadets de la France libre qui étaient bons pour se battre, ils n'étaient pas dignes, paraît-il, du titre de Saint-Cyrien.**

Le rapporteur reprend ensuite le texte de l'avis du général de Gaulle, précité pour conclure :

Elle (la commission) vous demande d'adopter à l'unanimité, comme elle l'a fait elle-même, le projet de loi qui vous est soumis.

Suit le texte du projet de loi déjà connu.

### **816 . Second rapport de M. Coupigny (extraits)**

(Conseil de la République. Séance du 2 mars 1954)

Mesdames. Messieurs, j'ai l'honneur de rapporter devant vous un projet de loi qui tend à reconnaître aux anciens élèves de l'école des cadets de la France Libre la qualité de Saint-Cyriens.

Il est triste de constater que ce projet n'aura vu le jour qu'en mai 1953 et qu'il a donné lieu à des retards bureaucratiques regrettables.

Vous accepterez de réparer cette longue injustice quand vous saurez qui étaient les Cadets de la France libre auxquels on vous demande de donner le titre de Saint-Cyriens et les reconstitutions de carrière que cela implique.

Cette reconstitution de carrière se fera à titre posthume pour les 52 cadets, morts pour la France, sur les 211 qui passeront par l'école et apportera la réparation due aux familles de ceux qui ne sont plus.

Juin 1940... " La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre... ». Suit l'historique de l'Ecole Militaire des Cadets de /a France Libre auquel il est fait référence ci-dessus. La conclusion de l'orateur est sensiblement différente et le débat s'achève ainsi :

(la commission) vous demande d'adopter à l'unanimité, comme elle l'a fait elle-même, le projet de loi qui vous est soumis. (Applaudissements sur de nombreux bancs, à gauche, au centre et à droite.)

Mr François Schleiter, Secrétaire d'état à la France d'outre-mer :

Mes chers collègues, l'adoption du projet de loi qui vous est soumis à l'instant constitue en effet un geste d'hommage, de justice et de gratitude. M. le secrétaire d'état à la guerre comptait vous recommander lui-même son adoption unanime. Il m'a prié de le faire en son nom au nom du gouvernement. (Applaudissements.)

M. le général Petit :

Comme ancien Saint-Cyrien et comme ancien chef d'état-major du général de Gaulle en 1941, j'approuve entièrement le projet de loi. Je tiens, à cette occasion, à rendre hommage à ces jeunes gens que j'ai connus et contrôlés. Ils méritent pleinement le titre de Saint-Cyriens. (Applaudissements.)

Le Conseil de /a République adopte ensuite à l'unanimité les trois articles du projet de loi.

### **817 . Références de la loi**

N° 54.292. Journal Officiel du 18 mars 1954. BOPP 5 avril 1954. Volume 3250, page 136.

### **818 . Composition du 2<sup>e</sup> B.C.C.P.**

Avant de partir en Indochine, cette unité avait été constituée à Mont de Marsan en novembre 1945, avec des troupes d'origines diverses. Une Cie de commandement formée à partir d'éléments de la 25<sup>e</sup> Division Aéroportée. La 1<sup>ère</sup> Cie, détachée du 1<sup>er</sup> R.C.P. dotée de jeeps armées et commandée par le Cne Bondolec. La 2<sup>e</sup> Cie, probablement fournie par le 2<sup>e</sup> RCP. La 3<sup>e</sup> Cie, issue du Régiment d'infanterie de Choc Aéroporté (R.I.C.A.P.) et commandée par le capitaine Tocé. L'ensemble avait été placé sous les ordres du chef de bataillon Maurepas.

C'est ce bataillon qui, presque en entier rapatriable en novembre 1947, sera remplacé par celui de P. Saindrean, commandé par le chef de bataillon Dupuis. Cette unité, après discussion avec le Col de La Bollardière et postérieurement au 22 décembre 1947, comprendra désormais trois compagnies de combat

formées de 3 commandos de 3 groupes, chacun de ces derniers comprenant 15 hommes avec un F.M. et un lance-grenade.

Notons au passage la complexité des appellations réservées aux bataillons parachutistes de l'époque. C'est à croire qu'un génie malfaisant s'est plu à mêler les vocables à plaisir. Les termes « Choc », « Commando », « Coloniaux », « Infanterie », « Parachutistes », s'entremêlent dans une savante évolution qui paraît défier toute logique. Au niveau des initiales, le lecteur non prévenu ne sait jamais ce que le « C » peut représenter.

### **819 - La mort de Jean Briand**

La disparition de Jean Briand au Tonkin a été rapportée dans un précédent ouvrage de l'auteur, plus particulièrement consacré à la biographie de Louis Le Roux et Guy Legendre. (Destins croisés)

### **820 - Les Opérations du 2<sup>e</sup> BCCP.**

Aux termes de la citation à l'ordre de l'armée obtenu par cette unité, Pierre Saindrenan a participé aux opérations que le texte décrit ainsi:

*" (...) A été durement engagé dès son arrivée en Indochine en novembre 1947. Sillonnant sans cesse la Cochinchine, le Cambodge et l'Annam, ses commandos ont remporté d'importants succès au cours de multiples opérations terrestres et amphibies notamment avec la Dinassau 8 en février et mars 1948 - - à Tuk Meas le 24 août 1948 - à Tam Quan, en Annam en juillet 1949.*

*Parachuté 29 fois, dont trois fois dans le cadre de la totalité du bataillon, ils ont en toutes circonstances, largement contribué au succès des opérations notamment à Than Tich, en janvier 1948, dans la Plaine des Joncs en février 1948 et mai 1949, à Ron et à Phu My en Annam, en juillet 1948 (...)"*

### **821 - Les Commandos Hoa Hao en Indochine**

Le mouvement Hoa-Hao, ou plutôt la secte de ce nom, a été fondé par un ancien élève des écoles françaises. Huynh-Phu-So, né en 1918, qui avait été formé par un bonze aux techniques secrètes de l'hypnose, de la magie et des guérisseurs.

Un riche marchand, Cong-Bo, percevant tout le bénéfice qu'il pourrait tirer de cet illuminé, l'avait persuadé de créer une nouvelle religion et s'était institué son administrateur. A l'un la foi et l'encens, à l'autre les roupies et l'influence. Bo avait réussi à persuader les foules que So était la réincarnation de Tang-Trinh, le Nostradamus indochinois bien connu : les adeptes se recrutèrent alors par milliers.

La religion Hoa-Hao était née et devint Secte de la Bonté et du Renoncement Universel, un avatar intéressé de l'enseignement du Bouddha. Elle observe encore la règle des quatre reconnaissances : les parents et les ancêtres, la patrie, Bouddha et les compatriotes, comme le genre humain. Elle reconnaît trois sources du mal : le corps, responsable du meurtre, du vol et de la luxure, la bouche d'où sortent le mensonge, l'injure, l'ivresse et la gourmandise, et enfin l'esprit, source de l'injustice, de l'ambition, de l'orgueil et de l'avarice.

Au lendemain du coup de force japonais, la secte avait décidé de s'armer et n'avait pas tardé à entrer en conflit aigu avec les Communistes. De violents combats avaient eu lieu. Plus tard, organisés en Dai Dois d'une centaine d'hommes et plus, la secte avait entrepris de combattre aux côtés des Français. Il semble bien que ceux-ci aient cherché à fondre les clans supplétifs dans le moule des règlements et des modes de pensée occidentaux. Il eut fallu en confier la gestion à des chefs de bande européens disposant de leur entière liberté d'action.

### **822 - Le 151<sup>e</sup> Régiment d'infanterie**

Cette unité est celle dont Roger Delpey, auteur de *Soldats de la Boue*, décrit avec tant de talent les pénibles péripéties en Cochinchine.

### **823 - Les Terres Rouges**

Ainsi nommées en raison du terrain latéritique où plusieurs plantations d'hévéas sont implantées et contribuent à l'économie du pays. Situées à quelques 160 km au Nord de Saïgon et au Sud de Loc Ninh elles recouvrent plus de 1300 kilomètres carrés. Installées sur un plateau légèrement ondulé, elles emploient essentiellement des Moïs, issus pour la plupart de la tribu des Rhades.

Le détachement parachutiste est installé à proximité de Hon Quan, petit village situé à 30 km au Sud de Loc Ninh.

La plantation Michelin, pour sa part, est implantée au Sud de Saïgon.

### **824 - Les Cadets de la 2<sup>e</sup> D.B.C.C.P. SAS.**

Au delà des anciens Cadets cités par l'auteur, quelques autres, sans doute ont combattu dans les rangs de cette unité après la période que recouvre le chapitre consacré au second séjour de P. Saindrenan en Indochine.

L'auteur regrette de ne pas les citer ici, l'ouvrage n'étant pas un récit exhaustif sur les parachutistes en Indochine.

### **825. Kenya**

L'implantation britannique au Kenya date de 1888. Déclaré protectorat dès 1895, le territoire devient Colonie de la Couronne en 1920. Jomo Kenyatta fonde la *Kikuyu Central Association* pour l'indépendance du pays cinq ans plus tard. Il préside la *Kenya African Union* en 1947, organisme tribal et nationaliste. La révolte des Mau-Mau dure de 1952 à 1956, J. Kenyatta est arrêté, jugé et emprisonné au cours de cette dernière. Il est libéré en 1961 et, l'indépendance du Kenya étant survenue en 1963, il en devient le premier président.

En 1967, le Kenya pouvait être considéré comme un véritable océan de vie sauvage, seulement parsemé d'îlots de peuplement humain. Il est probablement le plus connu des pays africains pour sa grande faune. Il compte une douzaine de parcs qui, à l'exception d'un seul, le *Tsavo National Park*, (2.080.000 ha), sont relativement peu étendus. Le parc national de Nairobi est situé aux portes de la ville. Celui de Nakuru est le premier parc africain consacré aux seuls oiseaux. Le tourisme international est l'une des premières ressources du pays.

La géographie du pays se caractérise par la balafre qui court du Nord au Sud à travers l'Afrique orientale, fossé d'effondrement d'origine volcanique, il est ce

que les auteurs anglais nomment la *Rift Valley*. Au Kenya, trois puissants et récents volcans en ornent le bord : le premier, en partie recouvert de laves, porte le nom du pays ; le Kilimandjaro (6.000 m) et le Méru (4.560 m) ont gardé toute la fraîcheur des puissantes éruptions dont ils sont les témoins.

### **826 . Les effets de la décolonisation en Afrique australe**

Le Tanganika est devenu la Tanzanie, de même la Rhodésie du Sud s'appelle désormais le Zimbabwe (Bulawayo est devenu Harare), celle du Nord la Zambie. Le Congo Belge s'est mué en Zaïre, le Bechuanaland s'est transformé en Botswana (Mafeking est devenu Gaborone), le Sud-Est Africain s'appelle désormais la Namibie, le Nyasaland s'est mué en Malawi, le Basutoland est maintenant connu sous le nom de Lesotho. Seuls, pour l'instant du moins, l'Angola, l'Afrique du Sud, le Mozambique et le Swaziland n'ont pas changé de nom.

### **827 - Les condoléances d'André Beaudouin au Gouverneur du Kenya**

Monsieur le Gouverneur,

Je puis difficilement exprimer la douloureuse émotion ressentie par la communauté française du Kenya à la nouvelle du décès de Sa Majesté le Roi George VI, nouvelle rendue plus tragique encore par la présence de sa fille bien aimée sur le sol de cette Colonie.

Permettez-moi de présenter à votre Excellence, en cette triste circonstance, nos fraternelles condoléances. La France toute entière partage le deuil du peuple Britannique et je puis assurer que le souvenir du Roi défunt demeurera vivant dans la mémoire de notre Nation dont il avait conquis la respectueuse estime et l'admiration grâce à l'héroïque simplicité avec laquelle, en guerre comme en paix, il avait supporté les grands devoirs dont le destin l'avait chargé.

Dieu protège Sa Majesté la reine Elizabeth II.

Veillez agréer, Monsieur le Gouverneur, avec l'expression renouvelée de notre profond chagrin, les assurances de ma très haute considération.

NB : nous disposons du brouillon de cette lettre. On peut y noter que les mots « les Français » ont été remplacés par « la communauté française du Kenya ». De même « Permettez-moi de présenter ....fraternelles condoléances " remplace une première version qui se lit : « Je serais très reconnaissant à votre Excellence de bien vouloir présenter à sa majesté la Reine Elizabeth mes respectueuses reconnaissanc (sic), condoléances et l'assurance.»

NB : ce triste événement vaudra à Beaudouin d'être nommé deux fois au même poste par la République afin que sa désignation soit approuvée tour à tour, par George VI et Elizabeth II. Elle le sera également par le sultan de Zanzibar, son Excellence Seyyid Khalifa bin Harub.

### **828 - Gabriel Morand**

Il s'agit ici d'un homonyme du Cadet de la promotion 18 Juin.

### **829 - Les ouvrages de Pierre Saindrenan**

Le Fokon-Olona (Madagascar)

Le problème des sols à Madagascar.

Conférences devant les 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> promotions de l'Ecole d'Etat-Major.

NB : Le colonel de Crèvecœur, directeur du Centre d'Etudes Asiatiques et Africaines, fait le commentaire suivant sur le travail de P. Saindrenan au sujet des sols à Madagascar :

" Excellent condensé traitant du problème de la désagrégation des sols et de leur conservation à Madagascar.

Très intéressant travail, sensé, remarquablement documenté et bien présenté, qui constitue un document de base dans l'étude des possibilités agricoles de la Grande Ile. " (11 janvier 1952).

### **830 - Le jambon d'hippopotame**

Une recette simple, rapide et originale : Jambon fumé d'hippopotame.

Sur le côté découper un jambon d'hippopotame de 120 livres, appliquer 4 cuillerées de salpêtre et une livre et demie de cassonade. Bien faire pénétrer dans le jarret. Poser le jambon sur le côté, le côté découpé en haut, dans un récipient de bois et le recouvrir par une couche de bon sel, épaisse de deux centimètres et demi. Laisser dans cet état pendant six semaines. Enlever le sel et frotter avec du poivre noir. Suspendre et laisser égoutter pendant huit jours. Fumer avec n'importe quel bois vert pendant dix semaines. Refroidir. Remettre dans le récipient et couvrir de sel mélangé avec une once de salpêtre. Au bout de six jours, placer dans une saumure très forte où ont été ajoutés : safran, gingembre, romarin, cumin, deux onces de chaque et quatre clous de girofle. Laisser mariner pendant sept semaines. Suspendre, laisser bien égoutter, frotter avec du poivre et fumer de nouveau au bois vert.

Note : les jambons de rhinocéros, de sanglier et de phacochère préparés de cette façon sont également délicieux.

### **831 - Circonscription de Boston**

Elle comprend les états du Massachussets, Rhode Island, Vermont, New Hampshire et Maine, c'est à dire la Nouvelle-Angleterre. Elle complète l'implantation consulaire française de l'époque après New-York, La Nouvelle-Orléans, Chicago et San Francisco, ce qui est d'ailleurs loin de couvrir l'immense territoire des USA.

### **832 - La lettre de M. Chambon**

(...) Je suis heureux de saisir cette occasion pour souligner la qualité des services rendus, depuis près de trois ans, par M. de C. Officier de carrière, mon ancien collaborateur a eu le mérite, dès son arrivée ici, de se mettre à ses nouvelles fonctions avec une grande bonne volonté et non moins de ténacité, grâce aux efforts qu'il a fournis, il connaît bien aujourd'hui le métier de vice-consul et, à la tête, de la chancellerie de ce consulat, a toujours agi avec autant d'intelligence que de zèle.

Défendant, comme il le convient, les intérêts de l'administration, il a réussi, en même temps, à emporter non seulement l'estime mais la sympathie de tous nos compatriotes (...) En sus de sa propre charge de chancellerie (il) s'est occupé (...) de multiples affaires où il m'a très utilement secondé (...).

### **833 - L'article du Denver Post de Robert H. Hansen**

*Tragedy wears well on Baron Louis de Cabrol, Denver's new french consul.*

*For a man who has lost both legs, he still has a lift in his walk, a twinkle in his clear blue eyes, a great love of life and the wide outdoors and a smile on his smooth white face.*

*Nearly given up for dead, de Cabrol credits american surgeons not only for saving his life, but making it worthwhile living. Some 125 days and 12 major operations later, de Cabrol was ready to start up the diplomatic ladder on artificial legs, (...)*

*But there is no mistaking de Cabrol is quite a man, as well. There's nothing frilly, feminine or perfumed about him. He's the kind of regular, easy going, good mixing guy you'd like to have along on a hunting trip (...)*

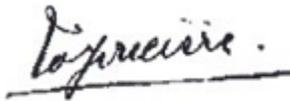
### **834 - Marie Isabelle Kipping**

Née le 12 octobre 1923, elle est la fille de Antony et de Annice Wilson et a deux frères, Paul et Richard. Elle est bachelor of Arts and Science du Rosary College de River Forest, Illinois ; Diplômée de l'Université d'Illinois ; docteur en médecine de la Stritch School of Médecine de l'Université Loyola de Chicago et plus tard spécialisée en pathologie anatomique.

### **835 . Le Journal de marche de R. de Lajudie.**

Une fraction notable des souvenirs que l'auteur a eu le bonheur d'avoir entre les mains est rédigée en code. Il a été possible de « casser » le plus simple de ceux que le rédacteur a utilisé. Se rendant sans doute compte que ce premier code était relativement peu hermétique, Lajudie a entrepris, avec succès il faut le reconnaître, de compliquer les choses. Il existe donc toute une série de passages - sans doute les plus piquants - chiffrés de différentes manières, qui ont résisté au déchiffrement. Tout espoir n'est cependant pas perdu de connaître un jour ce que le rédacteur pensait de certains événements et de nombre de personnes de son entourage.

Voici un spécimen de la signature de René de Lajudie, quand il se faisait appeler « Lajoncière » :



### **836 – Le 9<sup>e</sup> régiment de zouaves**

Glorieux régiment du conflit de 1914-1918, cette unité termine la guerre avec les insignes de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre sur son emblème : sept citations à l'ordre de l'armée.

Invaincu en 1939-1940, il récolte deux citations supplémentaires. Reformé en 1943, il se bat en Tunisie, en Corse, sur le Territoire de Belfort, l'Alsace et la Forêt Noire.

### **837 - Angèle Tavera**

La seconde épouse d'André Beaudouin est née le 14 avril 1903. Elle est la fille de Barthélémy Tavera et de Jérphine Chiappe. Divorcée elle est sans profession au moment de son second mariage. Angèle, huitième enfant de sa famille est la sœur de Maurice Tavera. Ce dernier a épousé Marguerite Pauline, sœur aînée d'André Beaudouin. Angèle est donc la belle-sœur par alliance d'André.

Angèle Tavera appartenait à une famille d'origine corse, elle est inhumée à Auvers-sur-Oise, à dix mètres des tombes de Vincent et Théo Van Gogh.

Madame Olivet et son fils, Sylvestre Olivet, à qui cet ouvrage est redevable de bien des détails, sont respectivement la fille et le petit-fils de Maurice Tavera et, donc, la nièce et le petit neveu d'André Beaudouin.

Le mariage d'André et Angèle a lieu le 17 septembre 1960 à Asnières (92), les époux ont 59 et 57 ans respectivement. Angèle Beaudouin est décédée à Villiers-le-Bel le 8 janvier 1990.

### **838 - Pondichéry**

D'après d'anciennes inscriptions une communauté florissante existait à l'Ouest de la cité actuelle, à l'époque de la domination Chola. On la connaissait sous le nom de Ozhukarai, contraction d'un nom plus ancien : celui de "Ozukai vada-karai", ce qui, tout en signifiant "la rive nord de la rivière" était évidemment peu pratique. Les Tamouls, utilisaient le nom de "Puvai", abréviation de Poudicherry que les Français transformèrent en Pondichéry.

Le site était occupé par ces derniers depuis deux ans quand François Martin prit le commandement, le 6 mai 1675, de ce qui n'était encore qu'une grande enceinte. Deux bastions, équipés de huit canons assurait la défense de "Fort Barlong" qui possédait en outre quatre tours d'angle.

Les Français facilitèrent l'installation d'artisans et de commerçants de diverses castes en leur cédant les terrains de la nouvelle cité. Un système de rues parallèles, Nord-Sud et Est-Ouest en déterminait les dimensions. Ils eurent soin de respecter le petit autel consacré à 'Manakula Vinayakar' qui bénéficiait d'une dévotion particulière et dans le même esprit, la petite mosquée située près du quartier brahmine fut respectée.

Les nouveaux habitants - appartenant aux quatre castes habituelles - venaient principalement de régions bien connues pour la richesse de leur artisanat textile.

François Martin, en bon capitaine, ne se contenta pas d'une installation militaire aussi précaire. Il construisit en trois ans une fort beaucoup plus conséquent, appelé Fort Saint Louis, sur le modèle des fortifications de Tournai. Il commanda dès lors aux destinées de quelques 700 européens et de 30.000 autochtones.

Pondichéry atteint le pinacle de sa fortune sous Duplex, bientôt remplacé par Lally de Tollendal qui entreprend de chasser les Britanniques de la péninsule. Madras, assiégé, est conquis et largement pillé en 1758. De même Fort David est assiégé à son tour, conquis en 17 jours, pillé et entièrement rasé.

Les Anglais, toujours longs à se mettre en route, réagissent avec détermination et conquièrent sans peine Pondichéry. La ville est alors détruite de fond en comble, même les maisons privées. Il ne reste pas pierre sur pierre.

Le traité de Paris de 1763 permet aux Français de reprendre pied dans la région deux ans après. Mais il faut tout reconstruire. Les vieilles fondations et les matériaux sont heureusement toujours là. En trois ans Pondichéry renaît de ses cendres et la ville compte désormais 60.000 habitants. Le désintérêt de la métropole ne permettra cependant pas à la cité de retrouver son élan premier. Elle s'endort doucement jusqu'à la restauration de 1815.

On y retrouve encore de nos jours le plan traditionnel des bastides du Sud-Ouest dont l'échiquier des rues parallèles s'articule autour d'une place centrale où le marché trouve sa place non loin de l'église.

### **839 - La Légion d'Honneur de Frédéric Lescure**

« (...) Pour moi, la faute capitale de Pétain et de son gouvernement c'était d'avoir conclu avec l'ennemi, au nom de la France, le soi-disant "armistice" (...)

J'étais, d'ailleurs, décidé à signer la grâce, en tous cas. D'autre part j'avais fait prendre les dispositions voulues pour soustraire le Maréchal aux injures qui risquaient de l'assaillir. A peine le jugement rendu, le 15 août, il fut transporté par avion au Portalet. Plus tard il irait à île d'Yeu. Mon intention était qu'après avoir été détenu deux ans dans une enceinte fortifiée, il allât terminer sa vie, retiré chez lui, près d'Antibes ».

Ch. de Gaulle. Mémoires de Guerre. Tome III, p. 250 (Plon. Dépôt légal de 1971).

### **840 - Le général Paul Lescure**

Le général de Corps d'Armée Paul Lescure † de la promotion "De La Plus Grande France", celle de Jacques Chambon et de Jean Bourreau, blessé en 1940 sur la Ligne Maginot, a terminé sa carrière comme Inspecteur Général des Troupes de Marine.

### **841 - Pierre Saindrenan à Lima**

Les commentaires reproduits ici au sujet de Debray sont tirés d'un rapport du poste de Lima en date du 27 janvier 1969.

A l'issue du voyage de l'I.H.E.D.N, le chef d'escadron Faure écrit à Saindrenan  
- Vous dirai-je également tout le plaisir que j'ai éprouvé à vous retrouver et à faire la connaissance de Mme Saindrenan dont la bonne humeur et le dévouement ne se sont pas démentis tout au long de notre séjour et ont fait mon admiration.

- Sachant par ailleurs que l'ambassade ne vous avait été d'aucune aide, le général et le chef d'état-major ont parfaitement mesuré l'efficacité de votre action personnelle.

Ce même voyage sera l'occasion d'un échange de correspondance entre l'amiral Philippe de Gaulle, membre de la promotion I.H.E.D.N. qui ne manque pas d'évoquer :

- (...) votre qualité d'ancien F.F.L. et en témoignage de notre ancienne camaraderie de Ribbesford, j'ai jugé préférable d'obtenir une dédicace de l'auteur lui-même.

Pierre Saindrenan a en effet demandé que l'amiral dédicace un des volumes des Mémoires de Guerre à son intention. En définitive il les recevra ainsi :

- (...) Les trois tomes sont dédicacés selon vos vœux le premier par le général de Guillebon, le second par le général Buis et le troisième par le général de Gaulle dans l'ordre décroissant des étoiles. La dédicace du Général est la suivante :

-. Pour le colonel Saindrenan. En souvenir de notre combat. Bien cordialement. Ch. De Gaulle. 21 juin 1969.

#### **842 - Brevets et diplômes de P. Saindrenan.**

Brevet de parachutiste (brevet définitif), N° 14.007 du 21.03.1946,

Certificat « Armes spéciales » : 19.11.1961,

Certificats de langue anglaise N°1, N°2 & N°3, 30.12.1955, pour le dernier.

Certificat de la British Chamber of Commercen: 9.05.1957.

Certificat de spécialisation « Malgache » : 24.07.1959.

Certificats de langue espagnole N°1, N°2 & N°3, 26.04.1965 pour le dernier.

#### **843 - Le scotch whisky**

Voici ce qu'un poète, sans doute inspiré par quelque Glengarioch bien tourbé, en disait

"If abody could just find oot the exac' proper proportion and quantity that

"ought to be drunk every day, and keep to that, I verily trow that he might leeve for

"ever, without dying at a', and that doctors and kirkyards wood go oot o' fashion.

#### **844 - Le C.P.A.**

Le CPA, Centre de Préparation aux Affaires, est un cycle de hautes études orientées sur la vie des entreprises du secteur privé. Organisé par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris, il dure deux ans. L'année préparatoire, quelque peu didactique, est suivie d'une seconde qui ne l'est nullement. Cette seconde phase est fondée sur l'application de la méthode des cas, inspirée de la pratique de Harvard Business School. Il ne s'agit aucunement d'assister à de paisibles conférences, assis dans un bon fauteuil.

Les auditeurs sont nécessairement des cadres de haut niveau. Ils préparent chaque cas (production, commercial, financier etc.) au sein de groupes pluridisciplinaires après l'avoir étudié personnellement. Des discussions générales leur permettent ensuite d'intervenir individuellement.

Les horaires, prélevés sur les rares loisirs que laissent des responsabilités professionnelles généralement lourdes, sont exigeants.

#### **845 - La catastrophe du Bételgeuse**

Voici le texte de l'article du « Monde » du 9 janvier 1977, dernière page.

"Quarante marins français et sept ouvriers irlandais ont trouvé la mort le lundi 8 janvier peu avant 1 heure du matin, dans l'explosion d'un pétrolier de la compagnie Total, Compagnie Française de Navigation. Le « Bételgeuse » (121.432 tonnes) a explosé au terminal de l'île Whiddy dans la baie de Bantry, au sud-ouest de l'Irlande.

Le navire, qui transportait 120.000 tonnes de pétrole (un tiers d'« arabe » léger, deux tiers d'« arabe lourd »), était en train de délester sa cargaison. Il avait encore dans sa soute 40.000 tonnes de brut quand une première explosion se produisit, bientôt suivie d'une seconde.

Les premiers témoins de la catastrophe ont qualifié les minutes qui l'ont suivie de « véritable enfer ». Il y a d'abord eu une première explosion relativement peu importante, puis une autre, formidable, qui a projeté des dizaines de boules de feu dans le ciel, a expliqué un habitant de Bantry ; des vitres ont été soufflées à plus de quinze kilomètres de l'île de Whiddy, a indiqué un autre résident.

Les risques d'extension du sinistre aux installations de la compagnie américaine Gulf sont cependant assez faibles, selon les sources de sécurité (sic) sur place. Le navire français devait initialement faire escale à Lisbonne, mais avait été dirigé directement vers l'Irlande.

Dix corps ont déjà été retrouvés et des hélicoptères de la Royale Navy sont arrivés à Bantry pour aider la marine irlandaise à chercher d'éventuels survivants. On ignore encore le nombre exact des victimes, l'accident étant survenu au moment d'une relève de l'équipage.

Joe Mulholland, correspondant local."

#### **846 - La sécurité des pétroliers en phase de déchargement.**

Le vide laissé dans les réservoirs par le pétrole brut qui s'écoule lors du déchargement est remplacé par de l'air qui est rapidement saturé de gaz très inflammables provenant de l'évaporation partielle des constituants les plus

légers du pétrole brut. La sécurité peut être obtenue par l'injection de gaz inerte, contenant moins de 6% d'oxygène, donc non combustible.

Cet efficace procédé n'était alors employé que pour les très gros pétroliers d'une capacité supérieure à 200.000 tonnes : ce qui n'était pas le cas de la Bételgeuse (120.000 t).

# LIVRE IX - LE TEMPS DU SOUVENIR

L'homme de l'avenir est celui qui aura la mémoire la plus longue.  
Nietzsche

Dans cette guerre qui dure depuis trente ans, il n'est que trop facile à chacun de découvrir les erreurs et les fautes des autres.

Car, qui donc en fut exempt ? Sauf un nombre infime de malheureux qui ont consciemment préféré le triomphe de l'ennemi à la victoire de la France et qu'il appartient à la justice de l'Etat de châtier équitablement, la masse immense des Français n'a jamais voulu autre chose que le bien de la patrie, lors même que certains furent parfois égarés sur le chemin.  
Charles de Gaulle.



## Chapitre 000 - Coda

Quelque part dans Asnières, paisible banlieue, André Beaudouin, désormais retraité, reçoit de temps à autre quelque visiteur venu prendre des nouvelles et l'entretenir de tout et de rien.

Très féru de lecture, fidèle des conférences du Collège de France et de l'Institut des Langues Orientales, lecteur assidu du Monde, Beaudouin mène une existence paisible où les réceptions, le théâtre et les concerts tiennent peu de place.

Il accueille ses rares visiteurs en amis, quelle que soit la différence d'âge et leur réserve la primeur de ses réflexions pénétrantes et de ses commentaires parfois désabusés. Le cinéma, qu'il fréquente volontiers, lui fournit un inépuisable thème de réflexion. Il fume toujours autant et cela n'arrange pas sa santé, mais il a horreur que l'on aborde ce sujet et le « Comment allez-vous, Mon commandant » reste strictement sans réponse. Il préfère, quand on l'interroge sur lui-même, répondre par exemple :

Croyez-moi, à soixante ans, un homme connaît ses forces à fond et sait les exploiter ; y compris les faiblesses contre lesquelles j'ai construit de longue date les défenses adéquates.

A moins qu'il ne règle ce qui ne peut être qu'un vieux compte médical en déclarant :

- Il y a une chose qui m'a frappé en Angleterre, c'est la propension de certains médecins à considérer que tout va toujours très bien, même quand on est sérieusement malade. Sans doute font-ils preuve d'optimisme parce qu'ils pensent que les choses ne peuvent pas être pires. Mon médecin français a un peu la même attitude. Il me fait penser à ce que Voltaire disait des docteurs en général. A savoir que ce sont des gens qui introduisent dans nos corps qu'ils connaissent mal, des substances qu'ils connaissent encore moins bien.

On sent qu'il a réfléchi et ciselé en lui-même ces petites phrases qui lui servent tout à la fois à exprimer ses convictions et à préserver son intimité intellectuelle.

Son visiteur du jour s'inquiète :

- L'Un : je vous vois troublé, Mon commandant, que se passe-t-il donc ?

- AB : je viens d'apprendre la disparition de René de Lajudie. Nous ne nous étions pas revus depuis l'Angleterre, mais je suis resté très proche de lui par la pensée. Il avait à peine plus de cinquante-quatre ans et ce départ prématuré me chagrine. Je suis d'ailleurs en train de préparer ce que je vous en dirai, lors de notre prochaine réunion.

- L'Autre : connaissez-vous les détails de la fin de sa carrière : il avait quitté l'armée en 1962, je crois ?

- AB : en effet, il avait pris sa retraite au retour d'Algérie et s'était installé à Grenoble. Sa femme et lui étaient très férus de courses de montagne et c'est un endroit idéal pour cela. Un de ses cousins dirigeait un collège dans la région et ce parent lui a offert un poste de professeur de mathématiques. Il a eu ensuite

des postes similaires dans des établissements privés de la région ; il était très apprécié à ce qu'on m'a dit. Il était passionné par les raisonnements logiques et tout ce qui touche aux nombres. Souvenez-vous, il parlait volontiers des méthodes de chiffrement modernes : c'était son violon d'Ingres.

Je ne sais rien d'autre sinon qu'il avait eu un grave accident de santé peu après sa retraite : des complications viennent de l'enlever. Voilà, c'est à peu près tout ce que je puis dire, mais ces détails matériels ont peu d'importance. Nous avions de longues discussions en Angleterre et nous n'étions pas toujours d'accord sur le plan politique mais il exposait toujours très honnêtement ses convictions, qui étaient profondes. La très grande fermeté de son caractère, la droiture et l'amour du prochain dominaient sa personnalité.

- L'Un : on peut au moins espérer que sa disparition fera taire ceux de ses anciens jeunes subordonnés qui lui en veulent encore.

- AB : que voulez-vous dire ?

- L'Un : j'en ai entendu plus d'un faire, à plusieurs reprises, des remarques désagréables à son propos. Il s'agissait, je pense, de ceux qui se prenaient déjà très au sérieux à l'époque et dont l'amour-propre chatouilleux a mal supporté ses remontrances. Elles étaient le plus souvent causées par quelque scandale mineur ; Lajudie forçait alors le trait, enflait la voix, brocardait et pourfendait publiquement le mécréant du jour. Les années n'ont pas adouci les aigreurs de tel ou tel qui a eu à subir ses aimables sarcasmes. Que n'ont-ils été, plus tard, s'en expliquer avec lui ?

- L'Autre : je suis d'accord avec toi ; j'ai entendu moi-même quelques remarques malveillantes à son sujet.

- AB : vous avez peut-être raison, cela ne s'est évidemment jamais produit devant moi. En tous cas, si l'on s'estime lésé, il est peu élégant d'en faire état hors de la présence de celui que l'on critique.

- L'Autre ; cette nouvelle, Mon commandant, me fait regretter de ne lui avoir jamais rendu visite depuis la guerre.

- AB : pour conclure sur Lajudie, laissez-moi vous dire qu'à Malvern et Ribbesford, le sens du travail d'équipe a toujours été pour moi très palpable. Cela s'applique à Cabrol et à lui, comme aux autres instructeurs. C'était un sentiment très fort auquel je pense encore souvent. Il était fait d'estime réciproque entre des hommes qui travaillaient au même objet. Le niveau hiérarchique importait peu ; cette estime me paraissait et me paraît toujours fondamentale.

Je voudrais aussi souligner autre chose à propos de Lajudie. L'engagement dans la France Libre, pour des pères de famille séparés de leur femme et de leurs enfants, donc de ce qui constituait une facette essentielle de leur existence, n'était pas de la même nature que celui d'un jeune de vingt ans. Les premiers, surtout les réservistes, laissaient leurs femmes sans grandes ressources et peut-être mal préparées à diriger seules une famille. Les seconds n'avaient au fond pas grand-chose à perdre des acquis de leur existence. Ce n'est pas diminuer leur mérite mais je crois que celui des pères de famille mérite d'être souligné.

- L'Un : vous soulignez, Mon commandant, le fait que l'avenir des Cadets était devant eux, à condition de survivre bien entendu, mais quel était d'après vous, la donnée essentielle de l'enseignement ?

Beaudouin réfléchit un moment, puis, en articulant ses mots comme l'on exprime une vérité profondément ressentie, répond :

Ceci vous paraîtra sans doute évident maintenant, mais à l'époque il nous fallait vous inculquer un réflexe essentiel. Je veux parler du sens des responsabilités. Le raisonnement suivant permettait de le démontrer par l'absurde. Rien ne peut être mauvais si vos actions n'ont pas de conséquences. Dès lors vous pouvez aussi bien mourir puisque vous ne serez alors que des machines, des machines satisfaites, bien huilées, fonctionnant sans panne et sans avoir besoin de penser. De même, vous ne posséderez rien de précieux parce qu'il n'y aura pas de problème à résoudre : vous n'aurez rien à perdre.

Je crois, je suis même certain au vu des résultats, que nous avons ainsi réussi à compléter ce que votre éducation familiale avait entrepris dans ce domaine.

- L'Un : aviez-vous donné des instructions spécifiques aux instructeurs dans ce sens ?

- AB : ce n'était absolument pas nécessaire, c'est une donnée essentielle du métier de tout éducateur. Même sans expérience professionnelle cela se fait d'instinct. Taravel, par exemple est, je crois, l'un de ceux qui ont le plus contribué à développer l'esprit de responsabilité à l'Ecole. C'est particulièrement vrai du travail fondamental qu'il a effectué quand il était en charge de la deuxième section. Celle des plus jeunes, destinés à devenir élèves aspirants plus tard.

- L'Autre : L'aviez-vous rencontré lors de votre séjour en Indochine, Mon commandant

- AB : Non je n'en ai pas eu le temps. J'étais de passage à Hué et on m'a signalé sa présence au poste Bricourt, tenu par le 21<sup>e</sup> RIC. On m'a dit qu'il était en excellente forme, tout à fait épanoui dans un commandement relativement indépendant et passionné par les problèmes de la pacification, mais je n'ai pu me rendre sur place.

- L'Autre : cela ne ressemble pas au « Bien Aimé ».

- AB : ah ! je vois que les surnoms traversent les années. Je connaissais celui-là, mais, dites-moi, de quel vocable m'aviez-vous affublé ?

- L'Un : aucun, Mon commandant, je crois que ce n'est venu à l'esprit de personne.

- AB : hum ! vous m'étonnez ! Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé un Tavel très idéaliste, ce qu'il était parfois, ce qui vous surprendra sans doute. Pour lui, la clé du succès en Indochine était de se concilier les populations, d'assurer leur sécurité, de développer de petites écoles de proximité dans les moindres villages, de lutter contre la passivité des paysans, de favoriser tout ce qui était religieux, d'encourager les femmes à s'exprimer et d'assurer la prospérité économique.

Son patron, le capitaine Baills, que j'ai rencontré, m'a confirmé sa manière de penser et de se comporter. D'après lui, il bénéficiait d'un grand rayonnement dans sa zone d'action. Là aussi, il cherchait à développer le sens des responsabilités chez les autochtones.

- L'Autre : je suppose que vous aviez le même souci à Kaboul, Mon commandant ?

- AB : bien certainement, mais je ne suis pas sûr que, de nos jours, les jeunes que nous avons formés et qui sont maintenant les dirigeants du pays discernent toujours clairement les conséquences de leurs décisions. Le compartimentage du pays, rend son gouvernement difficile. Les alliances n'y sont jamais très solides mais elles sont indispensables à qui veut gouverner. La perspective de châtiments d'un autre âge n'a jamais, au demeurant, été suffisante pour réduire au silence les milieux conservateurs du pays.

- L'Autre : que voulez-vous dire ?

- AB : la création de nouveaux postes au fur et à mesure du développement de l'administration n'allait pas sans difficultés avant-guerre. Les titulaires n'étaient pas toujours très compétents. Il y avait de sévères sanctions pour les incapables. Sans atteindre tout de même aux extrêmes d'Abdur Rhaman Khan.

- L'Autre : que faisait donc ce khan ?

- Beaudouin, tout content d'avoir amené son vis-à-vis à poser la question, répond :

- AB : ils avait la détestable habitude de se débarrasser de certains de ses sujets en hiver en les faisant attacher tout nus à un poteau et en les faisant arroser d'eau froide jusqu'à ce qu'ils soient complètement recouverts de glace.

- L'Un : au moins ils ne souffraient plus de leurs rhumatismes

- L'Autre : arrête ! tu es affreux. Mon commandant, il est parfois impossible, il a trop d'esprit critique et passe son temps à dire tout haut ce qu'il pense.

- Vous trouvez que c'est un défaut ?

- L'Autre : poussé à ce point, oui.

- L'Un : laisse donc mon caractère tranquille et laisse-moi demander au commandant ce que représente cette photo d'un bouddha, là, sur le mur. Je trouve qu'il a un drôle d'air.

- AB : ah si vous me mettez sur mon sujet favori, vous allez rester ici un moment. Je vais résumer quand même. Vous savez certainement qu'Alexandre le Grand avait poussé ses conquêtes jusqu'au Nord de l'Inde ?

- L'Autre bien sûr.

- AB : Il avait confié le gouvernement local à ses généraux. Des colons grecs étaient venus s'installer et avaient fait souche, à Gandhara en particulier, cette localité étant située à un carrefour commercial essentiel à l'époque romaine. On y échangeait les soieries et les épices d'orient contre des monnaies d'or, des objets de bronze, de verre, en céramique et des œuvres d'art de style grec. C'est ainsi que les bouddhistes locaux, récemment convertis, se familiarisèrent avec le style occidental. De même, les dirigeants, élevés dans les traditions hellènes étaient en partie convertis au Bouddhisme. Les uns et les autres, les riches marchands en particulier, se créaient des mérites en finançant la décoration des monastères environnants. La sculpture employée dans ce but était tout naturellement exécutée par des artistes formés à la tradition grecque. Comme personne ne savait vraiment à quoi ressemblait le Buddha, on le représenta comme un dieu grec.

Vous comprenez maintenant pourquoi son visage est de type européen et sa robe flotte comme une toge romaine, même si on lui a concédé quelques-uns des attributs que décrivent les textes sacrés.

- L'Un : et qui sont ?

- AB : le lobe de l'oreille distendu comme celui des nobles portant de lourds ornements, la roue du destin sur la paume de la main et la plante des pieds et le grain de beauté entre les yeux.

Cette vivante évocation est interrompue par l'entrée de madame Beaudouin apportant l'apéritif et les gâteaux secs. C'est une femme d'aspect réservé mais que l'on sent chaleureuse et capable de passion. Elle éprouve visiblement un grand attachement pour son mari qu'elle couve du regard. On devine à leurs échanges affectueux qu'ils partagent une grande complicité depuis longtemps. Elle admire visiblement son époux mais n'aime guère paraître à ses côtés en public.

Elle ne se mêle pas à la conversation, mais y reviendra tranquillement tout à l'heure quand ses visiteurs prendront congé.

Les journées deviennent sensiblement plus courtes en ce mois d'automne et c'est le soir tombé que ses deux fidèles visiteurs sonnent à la porte de Beaudouin.

- L'Un : nous parlions de Kaboul l'autre jour, Mon commandant, pouvez-vous nous dire quel était votre état d'esprit quand vous avez quitté l'Afghanistan en 1940 ?

- AB : je dois vous dire que de Gaulle ou pas, j'aurai gagné l'Angleterre. C'était alors, des pays combattant le fascisme, le seul à rester en état de lutter. Je me suis trouvé d'accord avec les buts de guerre du Général, ses idées et ses actions, mais je ne suis jamais devenu un inconditionnel de sa personne. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de m'en défendre lors que certains d'entre vous m'ont présenté comme tel à une certaine époque.

- L'Autre en somme vous ne voulez pas que l'on vous considère comme un suiveur, comme l'on dit.

- AB : en aucun cas. D'ailleurs, à ce propos, je suis particulièrement irrité par l'un de nos travers nationaux. On se plaint en France, de ne pas avoir d'entrepreneurs. Or, dès que l'un se manifeste et réussit, on cherche immédiatement à lui couper la tête. On est jaloux du succès, chez nous, quel qu'en soit la nature. C'est un travers national qui se manifeste partout. Dès que quelqu'un se singularise, se distingue de quelque manière, ou réussit quelque chose auquel on n'avait pas pensé jusque-là, il se trouve immédiatement un jaloux, généralement poussé par son propre manque de réussite, pour tenter de l'abattre.

- L'Autre : attitude à rapprocher de celle des gens pour qui il n'y a de bonnes idées que les leurs.

Cette remarque un peu désabusée, ne trouvant pas d'écho, la conversation est relancée par :

- L'Un : au risque de commettre un coq-à-l'âne, j'ai une nouvelle à vous apprendre, Mon commandant. J'ai rencontré l'autre jour l'ancien infirmier de Ribbesford.

- AB : de qui voulez-vous parler, je ne vois pas ?

- L'un, mais si : Pierre Pradère<sup>172</sup>, celui qui était trop jeune pour se marier.

- AB : ah ! en effet. Il s'en souvient encore ?

- L'un : oh ! que oui. J'ai eu l'occasion de faire récemment des recherches à Pau où je l'ai rencontré. Voilà une personnalité peu ordinaire.

- AB : et que devient-il ?

---

<sup>172</sup> Pierre Pradère s'est réinstallé à Bayonne avec sa seconde épouse en 1970. Il est devenu secrétaire de la section départementale des Français Libres des Pyrénées Atlantiques. Il s'est consacré avec succès au rassemblement des Français Libres qui avaient quitté la France par Saint-Jean-de-Luz en juin 1940. Il a fait de même pour les anciens de Brynbach et ceux de la Compagnie Portée de Camberley.

Longuement interrogé, il a fourni de très intéressantes informations qui ont permis d'éclairer les origines de l'Ecole des Cadets dans le pays de Galles pendant l'été de 1940

- L'Un : après la guerre, il en a eu assez de Bayonne, son pays natal, et regrettait la Grande-Bretagne. Sa femme et lui ont eu quelques vicissitudes et ils sont repartis en Angleterre en 1946. Ils se sont fixés dans la banlieue de Londres en 1947 et leur premier enfant est né dans l'appartement que le père de Jeannette avait aménagé pour eux dans sa maison de Highgate. Pierre a été embauché dans le restaurant où travaillait son beau-père. Ils se sont ensuite installés à Bristol, puis à Newport où Pierre a obtenu la direction d'un autre restaurant, puis d'un grand hôtel.

- L'Autre : où en sont-ils en ce moment ?

- L'Un : ils se sont séparés, malgré les trois enfants et Pradère envisage de retourner à Bayonne.

- L'Autre : puisque nous en sommes à donner des nouvelles des anciens, j'en ai également. Je me suis rendu en Angleterre il y a quelques semaines, cela va vous intéresser Mon commandant, j'y ai rencontré Fox.

- AB : ce brave Fox, j'ai toujours pensé que l'armée britannique l'avait un peu oublié à l'Ecole, il n'y a eu aucune promotion. Cela a dû être un peu amer pour lui !

- L'Autre : en tous cas, il avait l'air en pleine forme. Il m'a raconté qu'il avait été affecté à un régiment dans le Cheshire après le 12 juin 44 et que son unité était partie en France en septembre. Il s'était retrouvé à Hanovre, en occupation, en novembre 1945. L'ironie des choses avait voulu qu'on lui fasse suivre un stage d'éducation physique. Cela lui a paru risible après ce qu'il avait fait à l'Ecole.

- L'Un : toutes les armées se ressemblent décidément. Et après la guerre ?

- L'Autre : il a gardé un souvenir épouvantable par ce qu'il avait vu dans un camp de concentration libéré par son unité à la fin de la campagne.

- AB : oui, nous aussi à la première armée américaine. Comment pourra-t-on jamais pardonner cela aux Allemands ?

- L'Un : pardonner, sans doute, avec le temps, beaucoup de temps, mais oublier ? ça, jamais !

- L'Autre : Fox a été démobilisé et a retrouvé son poste à la Westminster Bank. Il a été chargé d'ouvrir une agence à Hereford en 1959. L'endroit lui plaît beaucoup car la ville est au centre d'une importante communauté agricole. Il a toujours voulu être fermier ?

- L'Un : pourquoi cela ?

- L'Autre : il adore la nature. Il fait de grandes marches avec sa femme tous les dimanches et s'active dans un *bird club* de la région. Il m'a cité, avant de nous séparer, ce qu'il venait de lire chez un célèbre auteur britannique : la vie est une comédie pour ceux qui pensent et une tragédie pour ceux qui sentent.

- AB : notre cher Fox serait-il devenu un philosophe ? Je l'aimais bien. En tous cas, il s'était très bien intégré. Le succès de l'Ecole exigeait que la poignée de volontaires que nous étions fasse sans cesse preuve d'initiative : nous connaissions le sens de notre engagement. Bien que n'étant pas dans la même situation, Fox avait bien assimilé cette nécessité. Les Cadets, quant à eux,

savaient pourquoi ils voulaient combattre. Leur état d'esprit était devenu excellent dès qu'ils eurent réalisé que le Général les avait compris. Les autorités britanniques ne s'y étaient d'ailleurs pas trompées, elles m'avaient exprimé leur satisfaction après le concours de mai 1942.

- L'Autre : certains d'entre nous sont cependant restés sur la touche

- AB : oui, les futurs redoublants de Bir-Hakeim ou de Fezzan-Tunisie. Ils étaient comme sonnés par leur insuccès après une si longue attente et tant d'efforts déployés. Ils peuvent d'ailleurs remercier le général Legentilhomme de leur avoir tendu la perche.

- L'Un : à propos, Mon commandant, comment était le Général lors de ses visites ?

- AB : lui, que certains disaient volontiers brusque, peu abordable, toujours préoccupé et rarement détendu se montrait d'une humeur charmante : comme s'il avait laissé tous ses soucis derrière lui. Il avait toujours un court entretien avec moi, puis faisait appeler Lajudie pour faire le point de l'instruction. Il nous parlait à chaque fois de faire de vous des officiers de char. Nous répondions « Assurément, Mon général » mais comme les questions pratiques ne l'intéressaient guère, on en restait là. Il me stupéfiait à tout coup en reconnaissant sans erreur le moindre aide-cuisinier et nous demandait toujours le nom des nouveaux. C'est lui qui nous recommandait de choisir deux ou trois Cadets, promus ou non, pour assister au 2S annuel à Londres. Il voulait marquer votre statut de saint-cyriens du temps de guerre.

Par contre, il ne prêtait aucune attention au contenu de son assiette, ce qui décevait beaucoup le cuisinier. Je n'oublierai jamais la déconvenue de Saindrenan qui avait mobilisé sa section pour attraper des lapins afin de servir quelque chose d'inhabituel au Général. Celui-ci n'avait rien remarqué.

Un nouveau silence s'établit, seulement rompu par la toux sèche de Beaudouin qui n'a pas cessé de fumer. Il a l'air oppressé et ses deux visiteurs, échangeant un coup d'œil, abrègent leur visite :

- Il se fait tard, Mon commandant, permettez-nous de vous dire au revoir.

Il fait un temps affreux ce jour-là. L'hiver approche et ce ne sont, sur Paris, que rafales de pluie glacée, menace de verglas et imperméables trempés. Il ne fait pas très chaud dans le petit appartement d'Asnière et Beaudouin n'est visiblement pas à l'aise. Il tousse toujours beaucoup et s'en excuse auprès de ses visiteurs.

- La faculté m'interdit de fumer pour une semaine, au moins pourrez-vous respirer plus commodément.

- L'Un : suivez-vous de près les événements politiques en France, Mon commandant ?-

- AB : assez peu, à vrai dire, c'est plutôt l'international qui m'intéresse. Je suis d'ailleurs écœuré par ces hommes blanchis sous le harnais de la politique pour qui la bonne foi, l'objectivité, l'absence de sectarisme et l'honnêteté intellectuelle

sont des mots vides de réalité. La prochaine élection constitue leur seul horizon et l'intérêt de la France ne les préoccupe que pour en parler en conclusion de leurs discours. Mais puisque vous posez une telle question, laissez-moi vous dire aussi que je suis choqué par l'individualisme forcené de nos compatriotes. Leurs sempiternelles disputes et l'infinité des minuscules chapelles intellectuelles dans l'entretien desquelles ils se délectent m'insupporte.

- L'Autre : ce n'est pourtant pas faute de former des associations.

- AB : en effet. Je m'amuse à observer la propension des Français à en créer. Il y en a de toutes espèces : associations, amicales, groupements, syndicats, unions, alliances, coalitions, corporations, fédérations et, confréries, sans parler des ententes et autres rassemblements. C'est fou comme l'on a besoin de se rassembler dans notre pays !

Beaudouin, obligé de reprendre son souffle, s'interrompt. Ses interlocuteurs l'ont écouté, bouche bée, égrener cette longue litanie de synonymes et finissent par éclater de rire.

- L'Autre : arrêtez, Mon commandant, la preuve est faite.

- L'Un : oui. Il semblerait que le prurit de la présidence démange nos concitoyens. Il existe tant de ces ligues que la totalité des hommes entre quarante et soixante-quinze ans a une bonne chance de présider quelque chose.

- L'Autre : d'autant plus qu'avec un peu de chance on peut obtenir une subvention de la République, assez bonne fille dans ce domaine pour peu que votre association soit au goût du jour. A défaut, il y a toujours nos décorations nationales pour le président et, s'il est bien en cour, cela peut aller loin.

Beaudouin qui sourit à ces réflexions, met cependant ses interlocuteurs en garde :

- N'allez pas répéter de tels propos en public, vous vous feriez mal voir. Pour en revenir aux associations, je ne peux que constater que la gloire militaire constitue un excellent humus pour leur développement.

- L'Autre : ce n'est guère surprenant, les anciens combattants ont de puissants motifs pour se retrouver, fêter les grandes dates de leurs aventures, évoquer leurs souvenirs et s'entraider.

- L'Un : justement, tu viens d'évoquer un point essentiel : l'entraide. L'on n'en parle guère pendant ces réunions de vieux grognards, trop souvent meublées, pour l'essentiel, de récits cent fois répétés, pas toujours très exacts d'ailleurs, et de grasses plaisanteries qui font rire la plupart après deux verres de vin. On voit aussi les plus « galonnés » échanger gravement, avec des airs de conspirateurs, des informations que le commun des mortels ne saurait connaître. Certains, d'ailleurs, affectent en public, de n'accorder qu'une attention distraite à ceux de leurs camarades qu'ils ne reconnaissent pas comme leur égal.

- AB : allons ! allons ! soyons tolérants. Vous savez parfaitement comme moi que certains savent très bien se dévouer discrètement et aider des camarades en difficulté. C'est vrai dans toutes les associations, mais de ceux-là on ne parle jamais car ils ne mettent pas leurs bonnes actions en avant. Vous oubliez

d'ailleurs que ces réunions sont aussi une occasion de renouer des contacts, de serrer les rangs devant les rigueurs de l'existence, de perpétuer le souvenir d'actions mémorables et de les sauver de l'oubli.

- L'Un : vous avez raison, mes remarques sont peut-être sévères. Il y a beaucoup de bons côtés dans ces associations d'anciens militaires. L'essentiel, cependant me paraît être ailleurs. L'un des devoirs de ces groupements, militaires ou non, serait à mon sens, de s'occuper des veuves, des malades, des plus vulnérables, comme de tous ceux qui attendent un signe des couples sans histoire, des biens portants et de tous ceux que l'existence à épargnés. On n'a pas besoin de gros moyens pour cela, c'est une question d'état d'esprit des responsables.

Je ne trouve rien de plus scandaleux que le spectacle de l'un de ces groupes qui envoie une belle couronne et délègue un ou deux de ses membres à l'enterrement de l'un des siens et qui se désintéresse totalement de sa famille dès que la porte du corbillard s'est refermée.

- L'Autre : mais...

- L'Un : non, laisse-moi finir je te prie. Il y a une seconde obligation, encore plus importante d'après moi. Celle de préserver la mémoire pour toutes les associations fondées sur le passé. La plupart de ses membres ont vécu une aventure collective exceptionnelle et il ne faut pas que le souvenir s'en perde. Les responsables devraient organiser le recueil des témoignages, préserver soigneusement les documents et se partager le travail de recherche indispensable. Nous sommes tous appelés à mourir : il est criminel de laisser le passé individuel disparaître.

- AB. Il faut du temps pour cela. Vous oubliez que la plupart sont professionnellement très occupés, ont une famille à élever et parfois à défendre. Ils n'ont pas les loisirs nécessaires.

- L'Un : c'est exact, mais ce que je critique, c'est le manque d'impulsion, le fait que presque personne ne semble se préoccuper de ces problèmes de solidarité et de mémoire de manière systématique, à part quelques initiatives individuelles. Certaines associations s'y attachent, mais d'autre négligent trop ces questions. Ce n'est pas bien.

- L'Autre : en ce qui concerne les Cadets, vous pourriez peut-être vous charger d'écrire leur histoire, Mon commandant.

- AB : mais je l'ai fait, au moins dans les grandes lignes. Le texte existant peut servir d'ossature à un récit plus détaillé et certains d'entre vous ont certainement des aptitudes littéraires. Je peux orienter, suggérer certaines avenues d'investigation et contrôler au besoin, mais ma santé ne me permet pas les nombreux déplacements indispensables et les longues heures de recherche nécessaires. Place aux jeunes que vous êtes !

- L'Un : il faudrait reprendre contact avec un tas de gens que l'on ne voit jamais et dont on ignore parfois jusqu'à l'adresse.

- L'Autre : il y a le Père O'Hara parmi tous ceux, si nombreux que l'on a perdu de vue et que personne, semble-t-il n'a pris la peine de tenter de revoir. Quelqu'un m'a dit qu'il s'était retrouvé à Oran, à un moment de sa carrière militaire, à l'époque de l'O.A.S. et qu'il était tombé sur le Père, au siège des Lazaristes. Ils se sont tout de suite reconnus m'a-t-il dit.

- AB : l'un d'entre vous sait-il quelque chose au sujet de Fauvelle<sup>173</sup> ?

- L'Autre : pas grand-chose de source sûre, Mon commandant. Je sais qu'il n'est pas resté dans l'armée et j'ai cru comprendre qu'il s'était remarié en Angleterre. Vous vous souvenez certainement de son premier mariage à Malvern en décembre 1941 ?

- AB : bien entendu, il lui avait fallu me demander l'autorisation. C'était un mariage protestant, d'après mes souvenirs et l'un des Cadets était son témoin.

- L'Un : quant à moi, je ne sais rien de lui.

- AB : je peux peut-être vous en dire un peu plus. Il nous a été affecté à Malvern en novembre 1941 pour remplacer Le Guével qui avait été muté. J'ai vu arriver un adjudant sympathique, au visage ouvert, beau garçon, qui le savait d'ailleurs, mais complètement traumatisé par l'expérience qu'il venait de vivre.

- L'Autre : d'où arrivait-il ?

- AB : il était sergent-chef lors de la mobilisation de 1939, il a été fait prisonnier et a réussi à s'évader au cours de l'année 1941. Je n'ai jamais connu exactement les circonstances de son évasion : il est arrivé en mauvais état de santé à l'Ecole et, visiblement, il ne souhaitait pas en parler.

- L'Autre : quelqu'un m'a raconté qu'il aurait été envoyé dans un stalag proche de la frontière russe, en Pologne. Il aurait réussi une évasion mouvementée, au cours de laquelle une sentinelle allemande aurait été sérieusement malmenée. Parvenu en URSS, il aurait été considéré comme suspect. On l'aurait pris pour un espion et ses blessures auraient été considérées comme une mise en scène. Arrêté et traité comme tel, il a été interné pendant plusieurs mois. Il aurait été fort malmené : mis en cage, presque nu, pendant l'hiver en particulier, et serait sorti mentalement atteint par ces mauvais traitements. On a même ajouté que ces conditions inhumaines lui auraient fait penser au suicide.

- AB : j'avais entendu une autre version à l'époque. Il était question d'une grave sanction, voire même du peloton d'exécution dans son camp d'où son évasion, la veille, vers la Russie.

---

<sup>173</sup> Paul Jean Louis Fauvelle (alias Fauvel) est né le 15 janvier 1916 à Rochefort-de-Louis, commis des contributions indirectes (1874 env. - ...) et de Jeanne Segonzac (1882 env. - ...).

Paul épouse à Londres, arrondissement de Marylebone, le 5 juillet 1952, Loïs Isabel Haynes Yarrow, née le 30 juillet 1920 à Londres (Hampstead). Il réside à Londres au moment de son mariage et exerce la profession d'interprète. Il est alors divorcé de sa première épouse, laquelle lui a donné un premier fils.

Paul et Loïs auront trois enfants nés successivement à Neuilly sur Seine pour Elizabeth, Domfront (Orne) pour Catherine et Luzy(Nièvre) pour Antoine.

Il décède à Saulieu le 27 septembre 1968, à l'âge de 52 ans, à la suite d'un accident de voiture.

- L'Autre : les deux versions ne sont d'ailleurs pas incompatibles.
- AB : toujours est-il que l'on m'a quand même fourni quelques détails quand il a été question de l'affecter à Malvern. Il avait été promu adjudant et avait reçu la Croix de Guerre et la Médaille des Evadés comme l'ensemble du contingent venu de Russie avec Billotte. Pour moi, les conditions des évasions d'Allemagne et du séjour en URSS valaient bien ces distinctions.
- L'Un : il y a toujours des jaloux. On m'a raconté qu'un fils d'industriel connu avait obtenu la Croix de Guerre pour avoir sauvé les archives de son régiment en 1940 !
- AB, reprenant : le général de Boissieu, alors lieutenant, avait été chargé de l'ordinaire chez les Russes et Fauvelle était son adjoint. Il s'était porté volontaire pour ce travail de ravitaillement qu'il effectuait fort bien. On avait noté que les conditions de son évvasion avaient été « superbes et courageuses », je me souviens encore de cette appréciation. Voilà l'essentiel de ce que j'ai trouvé dans son dossier, à part les indications d'état-civil habituelles.
- L'Autre : je crois qu'il est resté à l'Ecole jusqu'au bout
- L'Un : oui, car il figure sur la photo de la promotion 18 juin : il est assis au premier rang, tout à droite du cliché.
- AB compte-tenu de son état de santé et des instructions reçues du colonel Billotte, nous avons dû lui confier un rôle peu exigeant sur le plan physique. Il a subi une sérieuse opération quand il était à Ribbesford : en fait il était terriblement marqué, même s'il essayait de ne pas le laisser paraître. Il avait gardé des séquelles de ses aventures, mais c'était un garçon plaisant, enjoué, capable de communiquer facilement et il était très apprécié à l'Ecole.
- L'Un : nous parlions de Louis Chadrin<sup>174</sup> il y a quelque temps, Mon commandant, j'ai remis la main dessus et je l'ai rencontré l'autre jour.
- AB : et que devient notre évadé ?
- L'Un : il a monté un hôtel restaurant à Bar-sur-Seine, il travaille beaucoup car il veut rester son propre patron. Il est toujours aussi indépendant d'esprit et n'aime pas beaucoup recevoir des ordres.
- L'Autre : je suppose qu'il t'a fait un déjeuner du tonnerre.
- L'Un : eh bien ! non. Je suis passé dans le courant de l'après-midi, trop tard pour déjeuner. Il m'a dit qu'il se spécialisait dans la cuisine du marché, qu'accommode sa seconde épouse : il a perdu la première. Il a l'air de bien réussir et sa dizaine de chambres est souvent pleine.
- L'Autre : et que fait-il à part cela ?
- L'Un : il a entrepris d'écrire ses souvenirs et il en a presque terminé maintenant. Il m'en a fait lire les dernières pages et ses conclusions sont assez

---

<sup>174</sup> Louis Chadrin aura le malheur de perdre sa seconde épouse et fermera son hôtel de Bar-sur-Seine. Remarié, il tombe malade en 1982 mais rechigne à se soigner sérieusement. S'étant entendu conseiller l'air maritime, il s'installe en Vendée en 1983. C'est là que son épouse lui ferme les yeux dix ans plus tard.

sévères. Vous vous souvenez de lui, Mon commandant. Quand il s'était formé une opinion, il n'y avait rien à tenter pour l'en faire démodre.

- L'Autre : mais il est sévère à quel propos ?

- L'Un : ce serait trop long. Si tu veux je te fais une copie de la dernière page de son récit, j'ai été tellement frappé que je la lui ai demandée. Pour vous aussi, Mon commandant, si vous voulez.

Quelques jours après, Beaudouin trouve le texte en question dans sa boîte aux lettres et lit :

"J'ai, en tant que réserviste laissé les galons. Comme le général Leclerc, de la caserne de Reuilly avec le 46<sup>e</sup> RI, Pantin, la bataille de l'Aisne à Château-Porcien, Taisy, Givet, Trèves Rostock, Copenhague, Stockholm, Aberdeen, Londres, Portsmouth, Arromanches, Paris et Baden-Baden, j'ai ainsi du 6 septembre 1939 au 8 mai 1945 fermé cette boucle victorieuse. De vingt-sept à trente-trois ans ma jeunesse m'a appris à connaître des hommes, des sans grade, mais combien fascinants, riches de contact avec toutes les couches sociales, des grandes gueules, mais toujours prêtes à répondre présent à toutes les missions qu'on leur demandait : la peur n'existait pas.

(Ils ont) sauvé leur patrie qu'ils aimaient profondément, cette terre qui pendant cinq années n'avait pu salir nos godasses. L'on ne peut abandonner cette vie de vagabond sans penser à ceux qui sont restés sur le terrain, ses meilleurs copains, la larme à l'œil est presque de rigueur.

La vie civile va reprendre ses droits, ses servitudes, ses angoisses, ses déceptions, ses amertumes et ses soucis quotidiens que l'on avait oubliés. Avec de la rancœur, de la tristesse (nous constatons que) nous ne sommes pas des Français à part entière. Les PME, les ouvriers de chez Renault, les sans grade, nous avons eu droit à nos cinq sous et notre paquet de tabac. Ceux qui travaillaient dans les administrations, les banques et (les) autres, avaient leur paye au foyer... pourtant... Devant les balles et les éclats d'obus, toutes les poitrines se ressemblent.

Au retour, il faut, pour nous les intrus... presque les gêneurs, essayer de récupérer sa place au travail, même celle au foyer qui risque d'être prise... Les stalags de prisonniers de guerre ne bénéficient pas, comme les offlags d'un avancement automatique. Que chacun à sa manière tire la leçon de ce qu'il a vu, vécu et constaté, ce n'est pas de la propagande... mais la réalité que l'on a touché du doigt.

Je doute du résultat bénéfique car chacun, après une si cruelle épreuve, va reprendre son égoïsme personnel. Devons-nous les blâmer ? Non ! c'est humain ? Il faut colmater les blessures par une chaleur familiale, un foyer, forger une vie nouvelle avec ses enfants pour qu'ils ne connaissent jamais ce qui restera gravé dans nos cœurs.

Louis Chadrin va retrouver sa rue de Charonne, son associé René Cotel qui a échappé pendant ce temps, à la guerre, au travail obligatoire, à la déportation,

tant mieux pour lui !!! Le travail a dû être prospère puisque les locaux se sont agrandis, mais, surprise agréable, pour l'indésirable qui est de retour, les nouveaux locaux sont à un seul nom !! sûr que le mien sur le monument aux morts aurait arrangé beaucoup de monde...

C'est plaisant et ça reconforte. Je songe une fois de plus au ruisseau du 37 rue St Maur qui m'a forgé à la dure... Je l'en remercie.

Les balles sont absentes, mais le combat continue."

Sa lecture achevée, Beaudouin range le papier en se disant

-. Ce Chadrin, somme toute, c'était une personnalité assez exceptionnelle.

Tiens, vous êtes seul aujourd'hui. C'est aimable de venir rendre visite à un vieux bonhomme. Cela fait, ceci dit sans reproche, un moment que je ne vous ai vus. Qu'est devenu votre ami ?

- L'Un : il est en voyage pour une quinzaine, il prospecte un pays africain je crois.

- AB : je me souviens de l'une de vos premières visites, j'étais alors occupé à rédiger un papier pour la disparition de Lajudie. Je viens de tomber sur celui que j'avais écrit lors de la mort de Taravel. Savez-vous ce qui lui est exactement advenu après avoir quitté l'Ecole ? Je n'ai jamais songé à lui poser la question quand nous mettions sur pied l'amicale : il en a d'ailleurs été le premier secrétaire général. Je sais qu'il avait été affecté au Régiment de Marche du Tchad, mais c'est tout.

- L'Un : je peux vous répondre, Mon commandant. Comme tous les nouveaux venus au RMT il a d'abord été plus ou moins mis implicitement en observations par les anciens d'Afrique : cela n'a pas été facile au début. Il avait d'abord été à l'état-major de la division où il exerçait je ne sais trop quelle fonction. Affecté au RMT, il a été promu lieutenant le 25 septembre 1944 et versé au premier bataillon auprès du lieutenant-colonel Edouard Fosse. Il a commandé la section de commandement et fait toute la campagne comme l'indique sa seconde citation.

J'ai également entendu dire que, partant en permission en juillet 1945, il avait eu un assez grave accident de voiture à Nogent-sur-Marne mais qu'il s'en était tiré sans dommages. C'est à peu près tout ce que je sais sur cette période.

- AB : il serait intéressant d'en savoir un peu plus : il n'y a pas beaucoup de précisions dans le papier que j'ai utilisé et que je viens de retrouver. Il nous avait rendu de grands services avant de partir en Indochine. Tant pour créer l'amicale que pour préparer le dossier qui vous a permis d'obtenir le statut de saint-cyriens.

- L'Un : il n'a pas été le seul à y travailler je crois ?

- AB : non, plusieurs d'entre vous s'y sont consacrés, mais du côté des instructeurs, il ne faut pas oublier que Lajudie s'en est beaucoup occupé quand il était à Nantes et que l'on doit à Chambon d'avoir pu rencontrer le général Koenig qui a déclenché toute l'affaire sur le plan officiel. Leur en a-t-on seulement su gré ?

- L'Un : finalement, on y est arrivé, le sujet n'a pas pu être enterré par l'état-major de l'armée de terre comme certains de ses membres le souhaitaient.

- AB : bien que cela puisse paraître comme un non sequitur je vais vous citer ce que l'un de mes collègues disait autrefois à Kaboul au sujet de la fermeture du Collège lors de la Révolution de 1929 :

" Une affiche n'a rien d'un document diplomatique, c'est une satisfaction donnée aux partisans. Mais des promesses aux réalisations, il y a loin. Même en France : écoutez une déclaration gouvernementale et voyez la suite. Chacun se dit : on comprend ce que cela veut dire... attendons la suite. Le temps : c'est le secret de la politique orientale, c'est lui qui autorise de refaire demain ce qui a

été démolie la veille. Il permet de trouver les raisons d'agir contrairement à ce que l'on a déclaré. "

J'en conclus, à propos de ce que nous venons dire, que certains de nos augures militaire connaissent le procédé.

- L'Un : on pourrait penser que l'aventure des Cadets représentait quelque chose comme un remords pour certains de ces derniers.

- AB : certainement, encore que le mot de remords évoque un peu trop la notion de péché à mon goût : vous savez que je n'y crois guère.

- L'un : oui, je sais. Mais alors, quelle est votre conception du sentiment religieux. C'est bien là le ressort du comportement de la plupart des gens : ouvertement ou non.

- AB : je partage assez ce qu'un américain avance en la matière.

- L'Un : un américain, dit-il avec une pointe de dédain !

- AB : détrompez-vous, ils ont d'excellents auteurs et je ne parle pas des Miller, Faulkner et autres London.

- L'Un : à qui faites-vous allusion, Mon commandant ?

- AB : à Vance ; mais laissez-moi trouver la référence.

Beaudouin se lève et se dirige vers la bibliothèque qui orne son salon.

- Ah ! voici. J'ai marqué la page car ce passage m'a intéressé. Vance affirme: « Il me semble que l'homme et ses convictions religieuses, voire leur absence, ne font qu'un. L'Inconnu existe. Chacun projette sa conception du monde sur la page blanche de ses propres réflexions. L'homme pense que ses désirs personnels et ses attitudes font partie de la Création. Inclinant à la religion, il ne fait, essentiellement, qu'extérioriser ses sentiments intimes. Si un fanatique se sent contredit, il interprète cette attitude comme une menace personnelle et il réagit avec violence. »

- L'Un : que voici d'intéressantes données, et qu'en est-il des agnostiques, d'après lui ?

- AB : il ne projette aucune image sur la page blanche. Les mystères cosmiques sont pour lui des réalités qui existent, voilà tout. Il n'éprouve aucun désir de les affubler d'un quelconque masque à figure humaine. Ceci mis à part, la relation existant entre l'homme et la forme qu'il donne à l'Inconnu pour mieux le manipuler, reste exacte selon l'auteur.

Une légère et appétissante odeur de cuisine chatouille le nez du visiteur depuis quelques instants. Comprenant que l'heure du dîner approche, il se lève pour prendre congé mais Beaudouin lui fait signe d'attendre.

- AB : je vous ai parlé de Taravel l'autre jour, j'aimerais en savoir plus sur lui. Ne serait-il pas possible de faire une petite enquête.

- L'Un : je m'en charge, Mon commandant.

A quelque temps de là, la période des vacances terminée, Beaudouin revoit ses visiteurs habituels avec le même plaisir. Les platitudes usuelles achevées, l'un d'eux, ayant visiblement réfléchi, lui demande

- L'Un : puisque nos conversations prennent souvent un tour philosophique, puis-je vous demander, Mon commandant, quelle est, d'après vous, ce qui compte le plus dans la vie ?

- AB : je crois que l'amitié est notre bien le plus précieux, après la famille. Il faut la préserver à tout prix et se garder de critiquer publiquement ses amis, même si l'on estime qu'ils se sont trompés.

- L'Autre : que penser alors de ceux qui s'arrogent le droit de juger les autres quand cela n'est pas leur fonction ? Qui sont-ils pour s'ériger en procureur hostile, voir haineux ? Au nom de quoi mobilisent-ils quelques séides mal assurés pour conforter une position critiquable alors que le problème d'origine est réglé ?

- AB : n'oubliez pas que toute opinion, même globalement fausse, contient une part de vérité.

- L'Un : pour moi, les vrais amis sont bien, en vérité, ceux qui n'hésitent pas à vous exprimer leur manière de voir, même s'il ne vous est pas agréable de la connaître, et qui restent auprès de vous au moment du danger, dans les périodes de trouble.

- L'Autre : alors que dire de ces gens qui multiplient les marques d'amitié, que l'on invite chez soi ainsi que leurs enfants et qui, à la première tempête, ont vite fait de vous lâcher, de hurler avec les loups ? Qui ne prennent même pas la peine de se manifester pour partager les difficultés de ceux qu'ils appelaient leur ami quelques jours auparavant ? Sans compter qu'ayant trahi un ami, ils cherchent à se donner bonne conscience en lui trouvant des travers jusque-là insoupçonnés.

- AB : je ne peux que vous dire ceci : le vin et l'homme ont en commun de ne pouvoir atteindre la perfection qu'avec l'âge; mais de toucher en même temps à leur destruction.

Comme souvent, Beaudouin vient là de donner quelques motifs de réflexion à ses visiteurs et l'un d'eux, ramenant la conversation sur un sujet déjà évoqué, lui dit :

- L'Un : vous avez exprimé le souhait d'en savoir plus sur l'existence de Tavel en Indochine, je crois, Mon commandant ?

- En effet, cela me ferait plaisir.

- L'Un : j'ai mené une petite enquête et voici ce que j'ai trouvé. Vous me pardonneriez si c'est un peu long.

Là-dessus, il sort ses notes et commence à raconter :

- Sur le plan historique d'abord : Tavel est entré dans une unité prestigieuse. Le 21<sup>e</sup> RIC est le successeur du 4<sup>e</sup> RTS depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1944. Il était auparavant, en 1902, devenu l'un des régiments coloniaux de Paris où il s'était installé cette année. On le trouve sur la Marne en 1914, en Champagne en 1915, sur la Somme en 1916 et l'Aisne en 1917. Il se bat en Argonne en 1941 et perd toutes ses compagnies avant la fin de la campagne. Reconstitué à partir du 4<sup>e</sup>

RTS venu de Dakar et devenu 21<sup>e</sup> RIC, il se bat sur le Doubs, puis en Alsace dans le cadre de la 1<sup>ère</sup> Armée, en 1944-1945.

Il part en détachements successifs en Indochine à partir du 4 novembre 1945. Débarqué au Cap-Saint-Jacques sous le commandement du colonel Delteil, il s'installe dans les environs de Saïgon. Son 2<sup>e</sup> bataillon, future unité de Tavel, reste sous les ordres du commandant Gilles Paris de la Bollardière pendant toute l'année 1945.

Le régiment combat en Cochinchine pendant le premier trimestre de cette année et gagne le Tonkin au début d'avril. Delteil est commandant d'armes à Hanoi au moment de l'arrivée de Leclerc le 4. Il est remplacé par le Lt colonel Sizaïre au milieu du mois.

Le II/21<sup>e</sup> RIC est détaché dans la région de Hué dès son arrivée à Haiphong. Il est alors commandé par le chef de bataillon André Bruge.

Le reste du régiment, formé en groupement de marche dès la mi-mai, s'empare de Langson le 25 novembre : le secteur de Langson-Tien Yen est créé à la suite de cette opération.

- . AB : Tavel n'a pas participé à ces opérations, je crois ?

- . Non, Mon commandant : j'y arrive. Il part de France le 3 avril 1948 et parvient à Saïgon le 26. Le colonel Sizaïre a alors été remplacé par le colonel André Vicaire. Le II/21<sup>e</sup> RIC, débarqué à Tourane en 1946 et stationné à Hué, n'aura d'ailleurs guère à faire avec lui.

Le visiteur, s'interrompt un instant, tant pour reprendre son souffle que pour chercher le papier où se trouve la suite, et reprend :

Voici donc Tavel arrivé dans la région de Hué et affecté au 2<sup>e</sup> bataillon le 1<sup>er</sup> juin 1948. Il y arrive en même temps que le capitaine Baills, qui prend les fonctions de capitaine adjudant major et sera appelé au commandement du bataillon quelque temps plus tard. Arrivent avec eux le capitaine Emberger et le lieutenant Monneuse. Le secteur de Hué est commandé par le lieutenant-colonel Dore et comprend un sous-secteur Sud et un sous-secteur Nord.

Tavel est affecté à la 5<sup>e</sup> compagnie dont le PC est à Son Qua, dans le S/secteur Nord. Au troisième trimestre de 1948, la Cinq est responsable, outre le PC, des postes de Dat Do Phuang, Phuoc Tich et Tan Tan Phuong. Tavel commande ce dernier. La 6<sup>e</sup> et la 8<sup>e</sup> compagnie, ont des tâches similaires, le PC du bataillon est logé à la citadelle de Hué et la 7<sup>e</sup> compagnie se tient à proximité, en réserve.

L'activité du Viet-Minh est intense pendant cette même période : assassinats et enlèvements de notables, vols de tampons et de cachets officiels se succèdent. Les incursions de bandes d'une cinquantaine de rebelles bien armés sont fréquentes dans le secteur du bataillon. Les Français multiplient les embuscades de jour et de nuit, les patrouilles et les ratissages. La 7<sup>e</sup> Cie, utilisée comme masse de manœuvre, intervient fréquemment.

- . AB : je comprends mal, dans ces conditions que Taravel se soit plaint à moi de ne jamais voir un Viet, à moins que sa propre zone ait été plus calme que celle des autres compagnies.

- . L'un, reprenant : au mois de décembre 1948, il est muté au poste de An Nong alors que le temps commence à se dégrader comme tous les ans à pareille époque. L'ennemi reste très actif jusqu'à l'arrivée de la mousson qui provoque en particulier l'inondation du poste de Son Qua que Taravel vient de quitter. Les routes sont fréquemment coupées par les inondations. Au terme de cette période, comme l'exprimera sa dernière citation, il s'avère :

*"Officier d'élite à la bravoure calme, au sens politique développé. Remarquable entraîneur d'hommes, ayant obtenu d'excellents résultats comme chef de poste de Tan-Tan-Phuong et Phoc-Tich (Hué) de juin à décembre 1948, en ramenant le calme et la confiance parmi les populations autochtones."*

- . L'Autre : il y a quelque chose que je ne comprends pas dans la chronologie de cette histoire. Si j'ai bien compris, vous l'avez rencontré, Mon commandant, au poste de Bricourt à la fin de l'année 1948: comment pouvait-il se plaindre de ne pas voir de viets à la lecture de cette citation ?

- . AB : c'est bien ce que je faisais remarquer il y a un instant, il y a là, en effet, une contradiction. Je ne me l'explique pas. Encore que cette phrase de la citation parle de pacification et non de combats.

- . L'Un : toujours est-il qu'il quitte le S/secteur Nord le 14 décembre. La 8<sup>e</sup> Cie remplace la 5<sup>e</sup> et celle-ci relève à son tour le IV/1<sup>er</sup> REC dans le S/secteur Sud de Hué. La Cinq installe son PC à Truci : le capitaine Georges Brageux la commande. Les deux autres chefs de section sont le lieutenant Guy Darsenaud et l'aspirant André Thiriet.

Taravel prend le commandement du poste de An-Nong et va le conserver jusqu'à sa mort, deux mois plus tard. Voici ce que la même citation en dit :

*"Chef de poste de An-Ong (Hué), a réussi en deux mois par une action continue et étudiée à établir dans son secteur une zone de paix, en capturant les chefs rebelles, interdisant les chaînes de ravitaillement Viet-Minh et désorganisant les comités de résistance."*

La zone est très animée et une catastrophe se produit dans le S/secteur dès le début de l'année suivante. Un groupe d'intervention, venu de Hué et deux groupes du poste de Lai-Ha effectuent une patrouille sans que le commandement ait été avisé. Ils tombent dans une embuscade et sont pratiquement anéantis. On comptera onze tués dont un adjudant-chef et vingt-cinq prisonniers. L'ennemi s'empare de vingt-six fusils, de deux FM et un lance-grenades.

On réalise à la lecture du journal d'opérations que l'adversaire est décidément très agressif, poursuit le visiteur. Il étudie soigneusement les mouvements des Français avant de monter ses embuscades. Comme toujours il n'exécute ses coups qu'à condition d'avoir l'avantage numérique. Il attaque le train Hué-Tourane et le convoi routier du Col des Nuages le 24 janvier. Taravel, lui, tente

de pacifier sa zone à partir de son poste. Celui-ci est tâté de nuit par l'ennemi à la fin du mois.

L'une des patrouilles que mène notre ami lui sera fatale. Voici, Mon commandant, ce qu'en dit le journal de marche du bataillon pour la journée du 12 février 1949. Je vous lis :

*"Activité ennemie : Dans le quartier de la 8<sup>e</sup> Cie : la patrouille d'ouverture de la RCI, entre My-Chanh et PK 36, un tirailleur est tué, un fusil détérioré.*

*Dans le quartier de la 5<sup>e</sup> Cie : une patrouille du poste de An-Hong tombe vers 10 heures dans une forte embuscade rebelle à Phuoc-Lam (010-985). Une Cie du II/13<sup>e</sup> DBLE et le peloton de protection du 1<sup>er</sup> REC participent à l'opération de dégagement.*

*Pertes amies : le Lt Tavel, 1 tirailleur, 1 partisan tués. 1 européen et 1 tirailleur blessés. 1 sergent partisan blessé et 1 partisan disparu. Armement : 2 fusils, 1 pistolet.*

*Pertes ennemies : 3 réguliers tués.*

D'après ce que l'on sait, Tavel a été confronté inopinément à de violents tirs ennemis. Ordonnant immédiatement la contre-attaque, il a été tué à la tête de ses hommes. Il venait d'avoir trente ans.

- AB : je vous remercie d'avoir fait cette enquête. Quelle malchance de disparaître ainsi à peine dix mois après son arrivée en Indochine. Ce conflit nous a décidément coûté beaucoup de jeunes et brillants officiers. Voyez-vous, j'avais pleinement apprécié ce garçon avec qui j'avais travaillé trois ans en Angleterre. Je ne sais pas ce que ses anciens subordonnés pensaient de lui, c'est une affaire de conscience que je leur laisse<sup>175</sup>. Pour moi, je garde le souvenir d'un homme pour qui le devoir primait tout, très respectueux des règlements et de la hiérarchie. Très réfléchi, il ne déviait jamais de ses décisions et était capable d'imposer sa volonté avec rigueur : même en famille, paraît-il. Il se consacrait entièrement à son métier de soldat car il y avait trouvé son équilibre. Sa disparition m'a beaucoup peiné et je reste en rapport, étroit, avec madame Tavel. Nous nous écrivons souvent.

Beaudouin, hésite un instant comme s'il craignait d'en dire trop et finalement se décide :

---

<sup>175</sup> Marius Tavel : Voici ce que l'un de ses Cadets de la 18 Juin écrit de lui : "Visiblement Tavel a décidé de faire de sa section la meilleure de l'Ecole, pour lui on ne peut faire un bon officier si l'on est d'abord un excellent soldat. Surtout ceux qui ont eu jusqu'ici une vie relativement facile ou qui n'ont pas le sens de l'effort. À ces demi dilettantes, sympathiques au demeurant, il réserve un traitement spécial. Le constant rappel de leurs déficiences dans le domaine du savoir les incite à redoubler d'efforts et leur apprend que rien ne vient tout seul. Sa méticuleuse attention aux moindres détails de tenue, de comportement, d'exactitude tendent à obtenir que ces notions deviennent des réflexes. C'est pénible à supporter, surtout la répétition des « tenues bleues », « tenues de campagne et autres séances nocturnes fatigantes ; mais, à la sortie, les futurs officiers seront, comme le disent si bien les britanniques « *reliable* » ? Et dès lors, ils seront en mesure d'exiger ces mêmes qualités de leurs hommes : on ne constitue pas autrement les équipes qui gagnent. Certains reconnaîtront que : « sa sévérité a un but plus imitatif que destructeur. »"

- Je sais par elle qu'il avait été très éprouvé dans sa jeunesse par la disparition de son père alors qu'il n'avait que douze ou treize ans et par la maladie de sa mère. D'origine savoyarde par son père, il s'était engagé à vingt et un an, sans avoir jamais travaillé auparavant, et avec l'intention de faire carrière dans l'armée.

Il était doué d'une conscience professionnelle exemplaire. Meticuleux et très discipliné il poussait la rigueur jusque dans les détails et se montrait exigeant vis à vis de ses subordonnés. Il était toujours prêt à payer de sa personne et on pouvait absolument compter sur lui. Il ne transigeait jamais avec ce qu'il pensait devoir faire. Rien à voir avec ces soi-disant intellectuels qui se trouvent trop souvent de bonnes raisons de tirer au flanc. Il était apprécié de ses pairs car toujours prêt à aider les autres. Parfois rigide dans le service, il se révélait facile de rapports le reste du temps.

J'aurai aimé travailler avec lui après la guerre et je lui avais proposé de venir avec moi au Kenya, mais cela ne s'est finalement pas fait.

Au crépuscule de son existence, Beaudouin s'est finalement réconcilié avec ses années de jeunesse. Il avait beaucoup souffert de se sentir confiné dans l'enseignement primaire. On s'accordait alors pour reconnaître que son intelligence aurait pu le mener jusque sur les bancs de Normale Supérieure. Mais il fallait à l'époque disposer d'une certaine aisance familiale pour aborder le cours du secondaire. Sa vie avait donc pris une autre orientation et, à la réflexion, il ne regrette rien.

Comme bien des personnages évoqués ici, les principes moraux qu'il s'est librement imposé de tous temps et la modestie de sa naissance, lui ont certainement interdit d'accéder à de plus hautes fonctions. Il n'a pas voulu être l'un de ces personnages qui monnaient, tout au long de leur existence, quelque fait d'arme oublié ou la fréquentation passagère d'un homme célèbre.

Il a vécu en honnête homme, son exceptionnelle élévation morale a frappé tous ceux qui l'ont approché et il a, tout simplement, toujours et partout, fait son devoir. N'est-ce pas suffisant ?

André CASALIS

Crassier, janvier 1994 — Brimborion, décembre 1998

# Livre X – DOCUMENTS – EPHEMERIDES – ECRITS et SOURCES

*Il faut que nous acceptions de nous unir fraternellement  
afin de guérir la France blessée. Fraternellement !  
c'est à dire en taisant d'absurdes querelles,  
pour marcher sur la même route,  
du même pas, en chantant la même chanson !  
Charles de Gaulle*

*Allocution du 11 novembre 1945*

*Tous voudraient que je bandasse l'arc de  
mes affaires avec la corde de leurs passions.*

*Henri IV*



# Chapitre 1 - André BEAUDOUIN

## RESUME DE CARRIERE

### EPHEMERIDE

20.04.1896	Mariage de Paul Beaudouin avec Victoire Lecoq, (Poissy
07.10.1900	Naissance d'André à Saint-Germain-en-Laye.
Oct. 1916	Entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Versailles.
Juin 1918	Obtention du Brevet Supérieur.
Juin 1919	Certificat de fin d'études de l'Ecole Normale de Versailles.
01.10.1919	Instituteur stagiaire
12.06.1919	Diplôme de Maître de Gymnastique.
01.01.1921	Titularisé dans la Fonction Publique dans le cadre des instituteurs publics.
01.03.1920	Appelé au 21 <sup>e</sup> BCP, soldat de 2 <sup>e</sup> classe.
Mars 1921	Service militaire à Memel avec le 21 <sup>e</sup> BCP.
21.10.1921	Permission en France, retour à Memel.
Mars 1922	Renvoyé dans ses foyers.
01.03.1922	Professeur à l'Ecole annexe de l'École Normale d'Instituteurs de Versailles (fin au 31.12.1923).
01.01.1924	Détaché au ministère des Affaires Etrangères (S <sup>ce</sup> des Œuvres).
10.01.1924	Arrivée à Kaboul. Professeur au collège franco-afghan de Kaboul.
24.12.1926	Carte datée d'Agra. Arrivé à Agra le 21 env., repart pour Delhi le 25 ou 26.
17.08.1929	Mariage à Paris de André Beaudouin avec Marie-Thérèse Collin.
13.10.1930	Arrivée à Peshawar, en route pour Kaboul.
18.11.1933	En mer, fait route sur Kaboul.
Janvier 1935	Se trouve aux Indes.
1935	Séjourne à Kaboul.
1936	Officier d'Académie.
13/23.3.1937	En mer à bord du S/s Normandie.
19.05.1937	De passage à Peshawar. (sic).
08.05.1937	En mer près d'Aden. (sic).
01.09.1939	Affecté spécial comme professeur au Lycée franco-afghan de Kaboul.
18.08.1940	Début de campagne contre l'Allemagne (G-B)
19.10.1940	Engagement dans les Forces Françaises Libres. Soldat de 2 <sup>e</sup> Classe
Nov 1940	Adjudant
01.02.1941	S/Lieutenant du cadre spécial au Service d'E.M. Prend le commandement de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre
01.10.1941	Lieutenant d'Administration du Service de l'Intendance.
01.11.1941	Capitaine d'Administration du Service de l'Intendance.

10.12.1942	Commandant du cadre spécial du Service d'E.M. à titre fictif, pour la durée de sa mission en Angleterre.
12.06.1944	Quitte « mission accomplie » le commandement de l'Ecole des Cadets, à sa fermeture.

15.06.1944	Affecté à la Mission Militaire de Liaison Tactique, adjoint au colonel Cdt la M.M.L.T. auprès du S.H.A.E.F. Colonel Ollivier.
21.09.1944	Nommé chef de la M.M.L.T. auprès de la 1 <sup>ère</sup> Armée U.S.
09.04.1945	Bronze Star. <sup>176</sup>
18.05.1945	Chef de la M.M.L.T. auprès de la 9 <sup>e</sup> Armée U.S. (Subordonné du Col. Le Bel).
15.06.1945	Adjoint au chef de la M.M.L.T. auprès du 12 <sup>e</sup> Groupe d'Armées U.S. (Colonel Le Bel)
25.06.1945	Muté à la Mission de Liaison auprès de la 9 <sup>e</sup> D.I.C.
30.10.1945	Affecté à la 9 <sup>e</sup> D.I.C.
07.11.1945	Désigné pour le C.E. d'Extrême-Orient : embarque à cette date et débarque à Saïgon le 17.11.1945.
01.01.1946	Secrétaire d'Orient 1 <sup>er</sup> échelon.
01.03.1946	Désigné pour le C.E. au Tonkin, embarque à cette date, débarque à Haiphong le 9.3.1946.
26.07.1946	Citation à l'ordre de la brigade.
07.10.1946	Rapatrié, départ de Haiphong.
25.10.1946	Intégré dans les cadres du ministère des Affaires Etrangères. Secrétaire d'Orient de 1 <sup>ère</sup> classe (cadre complémentaire).
29.09.1946	Maintenu (Ministère des A.E.) à titre définitif.
01.01.1947	En mission à l'Administration Centrale (Direction d'Afrique-Levant).
31.03.1947	Médaille de la Résistance (rosette).
18.09.1947	Capitaine d'Administration (CR). Muté à la 1 <sup>ère</sup> el, Région Militaire.
23.09.1947	Chevalier de la Légion d'Honneur (à titre militaire).
25.10.1947	Secrétaire d'Orient 2 <sup>e</sup> échelon.
26.01.1948	Admis par voie de changement d'Arme dans le cadre de réserve des adjoints de Chancellerie.
26.10.1948	Rayé des cadres de réserve.
01.01.1949	Deuxième Conseiller d'Orient, 1 <sup>er</sup> échelon.
30.05.1950	Consul général à Nairobi.
01.01.1951	Deuxième Conseiller d'Orient, 2 <sup>e</sup> échelon.
23.01.1953	A l'Administration Centrale (Afrique-Levant).
18.03.1957	Décès de Mme P. Beaudouin mère.
17.09.1960	Mariage à Asnières de André Beaudouin avec sa cousine Angèle Tavera (née en 1903).
Sept. 1960	Deuxième conseiller à New-Delhi, représentant français à Pondichéry (Conseiller des Affaires Etrangères de 1 <sup>e</sup> classe).
30.12.1963	Officier de la Légion d'Honneur.
06.12.1973	Décès d'André Beaudouin.

<sup>176</sup>Date de l'autorisation du Gouvernement Provisoire de la République



## CITATION, NOTES ET APPRECIATIONS

### **Citation à l'ordre de la brigade. Ordre général du 26.7.1946.**

*" Chef du 5<sup>e</sup> Bureau de la 9<sup>e</sup> D.I.C., assure ses fonctions avec autorité et intelligence. Plus spécialement chargé des questions sociales et du soutien du moral de la troupe, a, pour mener à bien sa tâche, déployé une grande et bienfaisante activité.*

*En outre, a effectué plusieurs liaisons auprès des unités engagées dans des conditions dangereuses.*

*Dans toutes ces circonstances a fait preuve d'un beau courage personnel et d'un mépris complet du danger.*

### **Proposition du 3 mai 1941.**

"Le sous-lieutenant Beaudouin a pris la direction de l'Ecole des Cadets lorsque ceux-ci ont été installés à Malvern. L'œuvre réalisée par cet officier est excellente et témoigne de ses qualités : esprit d'organisation, fermeté judicieuse, courtoisie vis à vis des autorités britanniques locales. Il me paraît absolument indispensable que le Directeur de l'Ecole des Cadets, école dont on envisage l'extension, soit autre chose que sous-lieutenant ; les Anglais ont, de façon particulièrement nette, la notion d' "acting", notre Ecole ne peut que gagner du point de vue de sa "cote", dans l'esprit des autorités collégiales ou militaires, à la promotion du sous-lieutenant Beaudouin".

Signé : Bureau<sup>177</sup>

### **Notes du 14 janvier 1942.**

*" Officier de réserve d'une culture générale très étendue, d'une haute valeur morale et possédant un sens pédagogique très sûr. Les résultats qu'il a obtenus à la tête de l'Ecole de Malvern sont remarquables à tous points de vue - Excellent officier".*

Signé : Renouard.

### **Notes du mois de mai 1942.**

*"De par ses qualités indiquées dans les notes précédentes, le capitaine Beaudouin se trouve être l'homme qu'il fallait pour occuper le poste important et délicat où il est placé et où il rend des services inestimables. Sa formation, plus universitaire que militaire, n'a pas été pour lui une gêne mais s'est avérée une bonne chose étant donné la composition hybride de l'Ecole et grâce à la présence à ses côtés de deux officiers d'active qualifiés dont il a su tirer le meilleur parti."*

Signé : Renouard.

### **Notes du 15 août 1942.**

*"Le capitaine Beaudouin continue à donner mieux que satisfaction dans son commandement et mérite toujours les excellentes notes qu'il a obtenues."*

Signé : Renouard.

### **Notes du 8 janvier 1943.**

*"Nommé chef de bataillon à titre fictif le 11 décembre 1942, le commandant Beaudouin a trouvé dans cette promotion une récompense brillante et inattendue pour les services qu'il a rendus. Son quatrième galon, bien que fictif, ne pourra que lui faciliter la mission qu'il continue à accomplir avec la même conscience".*

Signé : Renouard.

---

<sup>177</sup> Le colonel Bureau était, à l'époque, commandant des Forces Terrestres en Grande-Bretagne.

### **Témoignage de satisfaction du général Legentilhomme. 2 mars 1942.**

*Le général de division Legentilhomme, Commissaire National à la Guerre, adresse ses vives félicitations au capitaine Beaudouin, directeur de l'Ecole des Cadets de Malvern, ainsi qu'à ses collaborateurs, pour la remarquable tenue de l'Ecole et des Cadets.*

*Grâce à la flamme qui les anime et à leur dévouement, les Forces Françaises libres peuvent s'enorgueillir de l'œuvre qu'ils ont accomplie et qui portera ses fruits.*

### **Lettre du général de Gaulle du 24 décembre 1942**

GR/GC. No 3037 /CAB

*Mon cher Beaudouin,*

*Je suis très sensible aux vœux que vous m'exprimez et vous prie de transmettre les miens et ceux de la France Combattante aux Officiers, aux Cadets et à votre personnel civil et militaire.*

*Vous savez l'intérêt que je porte à l'Ecole. J'ai été très satisfait de ma visite, qui m'a permis de me rendre compte une fois de plus de l'excellent esprit et de la ferme discipline qui y règnent sous votre commandement.*

Ch de Gaulle

### **Témoignage de satisfaction du général Noiret, Cdt Sup FTGB du 12 avril 1944**

*"Il m'a été donné hier, au château de Windsor, de voir défiler un détachement de l'Ecole des cadets et d'admirer sa martiale attitude.*

*Leurs Majestés ont tenu à m'exprimer leurs félicitations à l'issue de la parade.*

*Je suis heureux de pouvoir prier le colonel Marchand de vous en faire part. Vous voudrez bien les transmettre au capitaine de Cabrol et à son détachement.*

*A la veille de sa dissolution, l'Ecole des Cadets continue à contribuer avec le même succès au prestige de notre armée.*

### **Lettre du major general G.R. Cook, Cdt le XII CAUS. 4 mai 1944**

*I wish to thank you for the instructive and inspiring talk that you gave in the presence of me and my officers ( ... ) From my own close association with the French in fighting in your country in the last war, I well appreciate and understand your views concerning this one.*

*( ... ) At the conclusion of your talk I could see how deeply impressed were the officers of my command. ( ... ) I am also sure that they felt keenly the grim sufferings which has been France's for nearly the past four years. ( ... )*

### **Témoignage de satisfaction du général Ch. de Gaulle.<sup>178</sup> 16 juin 1944.**

*" ... J'adresse mes félicitations au commandant Beaudouin, Directeur de l'Ecole de Malvern puis de Ribbesford, qui fut pour ses instructeurs et ses élèves un chef, un exemple, un animateur ..."*

---

<sup>178</sup> Le texte complet de ce document figure dans "Cadets de la France Libre - l'Ecole Militaire"

**Lettre du Colonel CABROL, Cdt du Camp de Camberley au Col Renouard, Cdt FTGB. (Extraits).**

25 août 1944

*Depuis la dissolution de l'Ecole, le chef de bataillon Beaudouin est affecté à Camberley ; j'ai longuement conversé avec lui j'ai dû constater que son élévation morale est supérieure encore à tout ce qu'il a fait à l'Ecole.*

*( ... ) Au cours de nos conversations j'ai pu constater que le commandant B. est un militaire et qu'il ne serait pas réfractaire à un changement de situation et envisagerait avec joie une titularisation dans l'armée active.*

*( ... ) Je suis persuadé que l'armée de demain aura besoin d'officiers du caractère et de la valeur du commandant B. Il serait dommage, je crois, de laisser échapper un élément si doué.*

*Dans ma carrière militaire (...) j'ai rarement rencontré des officiers de la valeur de celle du Cdt B.*

**Réponse du colonel Renouard. (Extraits).**

29 août 1944

*Non seulement je pense comme vous (...) mais j'irai même plus loin que vous si possible.*

*(...) Il m'est arrivé souvent au cours de cette période de regretter que le commandant Beaudouin n'appartint pas à l'armée active où sa présence me paraissait aussi souhaitable (...)*

**Lettre du. Colonel Rotival au Colonel Chef de la Mission de Liaison auprès de la 9<sup>e</sup> D.I.C**

28 juillet 1945

*"Durant toute la campagne, le colonel Le Bel et moi-même n'avons eu qu'à nous féliciter des qualités du chef de bataillon Beaudouin - très calme, maître de lui, jugeant la situation avec précision, sans exagération, il est un véritable chef sachant commander et se faire obéir - courageux, donnant l'exemple à ses officiers, il m'apparaît devoir constituer pour votre mission un élément de tout premier ordre".*

## ECRITS ET DISCOURS D'ANDRE BEAUDOUIN

### NOTES PERSONNELLES

**Note de André Beaudouin intitulée "Jeudi 24 août 1939 = 30 juillet 1914"**  
(Pièce 1 de l'inventaire de Mr S.Olivet).

"La Guerre est là, droit devant nous, en vue. La guerre ou l'abdication définitive. C'est le crime des gouvernements français de nous avoir conduits dans cette impasse; et ce sera la honte de notre peuple de s'y être laissé enfermer. Nous vivons décidément une ère maudite : erreur, mauvaise foi, égoïsme, peur sont les ressorts du monde moderne. Tout ce en quoi je crus, tout ce qui était ma vérité, tout s'écroule. Tous les espoirs généreux sont raillés et avilis ; tout ce qui sent bas, tout ce qui pense petit va triompher, et le succès de leurs laides conceptions tiendra lieu de preuve.

Comment allons-nous vivre demain, dans huit jours, dans un mois, dans un an ? Je me sens mutilé de mon avenir. Trop jeune encore pour être parvenu à l'indifférence, trop vieux pour adhérer à un nouveau credo.

Si l'horreur se déclenche, j'ose à peine concevoir, dans le réel, ce qu'elle sera : le tonnerre inhumain des premières lignes, l'atmosphère vibrante d'avions bourrés d'explosifs, Paris flambant et aux deux tiers écroulé, l'écrabouillement des cohortes d'évacués, puis la révolte tourbillonnante sur le chaos.

Si c'est l'abdication, l'instauration d'un régime fasciste, la délation, les sales vengeances, le bâillon, la peur des coups et le camp de concentration, que deviendrai-je ? Un renégat, un sans patrie, un paria ?

Je donnerai tout pour une foi où raccrocher un espoir, même fragile, même dément.

Signature. A.Beaudouin

**"Kaboul. Dimanche 27 août 1939 (Pièce 2). Extraits.**

La guerre n'est plus aussi impérieusement en vue.

Voici où nous en sommes: le Roi de Belgique, F. Roosevelt et S.S. le Pape ont lancé des appels pour la paix ... Pas un n'a eu l'audace de dire " Les fauteurs de guerre, les voici ; nous sommes contre eux et nous les désignons à l'exécration des générations présentes et à venir. "

Au printemps prochain, la moitié de la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, la Lituanie et la Lettonie seront incorporés au III<sup>e</sup> Reich, plus ou moins ouvertement ...

Pessimisme grotesque, dira-t-on. Soit. Je gage que, la veille de l'entrée triomphale d'Hitler à Paris, quand des drapeaux français à croix gammée flotteront déjà sur l'Elysée, je rencontrerai un monsieur très bien qui me dira "Vous en faites une tête! Vous savez, il ne faut (pas) prendre ça au tragique. Qu'est-ce que la France? Les pays des Francs saliens, une tribu germanique, après tout. Alors. Nous rentrons au sein de la grande famille. Et, ENFIN !!! nous allons être gouvernés" ... En le secret de mon âme, je me rends cette justice que je l'avais prévu ; je m'honore, intellectuellement d'avoir dit, au moment de la conquête de l'Ethiopie "La prise d'Addis-Abeba est le fait le plus important de l'histoire de France après-guerre". Je suis sincèrement et parfaitement désespéré d'avoir eu raison.

J'ajoute pourtant que je me débats aujourd'hui contre une puissante tentation : celle d'abdiquer, de renoncer à toute opinion, à tout vœu, concernant un groupe d'hommes, que ce soit une ville, une patrie, une classe ou l'ensemble de la société, de devenir une sorte de solitaire, de mandarin, insensible à tout ce qui n'est pas 'vue de l'esprit'. Je sens que ce n'est pas facile. Est-ce possible seulement?

## HOMMAGE AU COMMANDANT HACKIN

Hitler n'en a pas fini avec l'armée française. A cette heure même, aux portes de Massaouah, les vainqueurs de Narvik inscrivent un peu plus de gloire sur nos drapeaux. A leur tête combat le colonel Monclar, dix-huit fois blessé au service de la France. Parce qu'ils font honneur à la Patrie, ces vaillants font peur à l'ennemi et font honte aux collaborateurs de l'ennemi. Car c'est de vous qu'ils tirent leur force et leur courage. De vous, de la nation terrassée mais vivante qui, sous le signe de la Croix de Lorraine, rassemble les bataillons de la délivrance. C'est pourquoi, dans l'état de panique où ils se trouvent, assiégés par la révolte contenue d'une France qui ne se reconnaît ni décadente, ni vaincue, les hommes de Vichy viennent de commettre la faute suprême : ils sont allés ramasser dans les poubelles du Dockter Goebbels (sic) les calomnies fabriquées à Berlin contre les croisés de la Libération et contre leur chef. Votre réponse, la voici : avec nous, vous recueillerez, ce soir, dans le souvenir, un peu plus pieux et un peu plus fervent qu'hier, des premiers volontaires — déjà nombreux, hélas ! — tombés à l'appel du général de Gaulle, pour sauver l'Empire, libérer la France et restaurer les libertés françaises.

Parmi les derniers soldats tombés au champ d'honneur des Forces Françaises Libres, il en est deux qui ont mérité d'être enveloppés dans le même hommage, comme ils eussent aimé reposer dans le même linceul. Ensemble ont péri sous l'uniforme le commandant Joseph Hackin et sa femme, officier du Corps Féminin de la France Libre.

Ils étaient nés tous deux, l'un il y a 54 ans, l'autre il y a 35 ans, aux frontières de la Lorraine martyre, de la Lorraine volée, qui, de nouveau, gémit aujourd'hui sous la même tyrannie. Quand vint l'agression d'août 1914, Joseph Hackin partit comme simple soldat. Il combattit à la Marne, à Verdun et sur ce front d'Orient qui se reforme aujourd'hui. Trois fois blessé, trois fois cité, il était lieutenant au jour de la victoire. Sa Légion d'Honneur, c'est au feu qu'il l'avait gagnée.

Désormais, il allait servir la France dans la paix comme il l'avait servie dans la guerre. Nul, mieux que lui, n'illustre depuis vingt ans l'orientalisme français. Directeur de l'expédition Citroën depuis Srinagar jusqu'à Pékin et de maintes missions archéologiques en Afghanistan, l'Asie centrale, le Japon et surtout les Indes avaient ouvert son esprit à toutes les civilisations de l'Orient et de l'Extrême-Orient. Quand, par hasard, il n'était pas en mission, ses fonctions de Conservateur au Musée Guimet entretenaient en lui cette flamme de la connaissance des choses de l'Asie, dont nul n'a jamais approché sans se sentir consumé pour toute la vie. Mais ce qui a consacré le nom de Joseph Hackin, c'est cette magnifique série de campagnes archéologiques entreprises depuis 1922, sur les plateaux afghans. Là, à force de labeur et d'intuition, il découvrit comment, il y a dix-huit siècles, un vaste empire avait opéré cette impossible rencontre entre la civilisation gréco-romaine et l'Asie, cette liaison chimérique entre l'Occident et l'Orient qui hantait les rêves poétiques de Rudyard Kipling. Je le revois encore, caressant, de sa main robuste et fine, le péplum hellénique dont le mouvement harmonieux avive un des Bouddhas déterrés par ses soins de leur cachette séculaire. Il souriait à sa découverte. Tranquille comme une divinité d'Asie, ardent comme un Croisé : il était lui-même le symbole de son œuvre.

Septembre 1939, Hitler déchaîne la guerre. Joseph Hackin, vétéran de « l'autre » a acquis le droit de continuer son œuvre scientifique. Il refuse d'en user. Malgré ses cinquante ans, il demande à repartir. En mars 1940, il est enfin mobilisé à l'Armée d'Orient. Trois mois plus tard, les hommes de Bordeaux capitulent. Alors pour la première fois de sa vie Joseph Hackin, ce grand discipliné, se révolte. En vain, les prébendiers de la défaite, veulent-ils faire de lui leur ministre à Kaboul. Peu lui importent les honneurs. L'honneur compte seul à ses yeux. Il a entendu l'appel du général de Gaulle. Sa décision est prise. Par l'Inde et l'Afrique du Sud, il rallie le quartier général des Forces Libres, où il dirige bientôt le Service des Relations Extérieures. Sa femme qui fut la meilleure de ses élèves et la première de ses collaboratrices — forme, aux côtés de Simone Mathieu, le Corps Féminin, aujourd'hui en plein essor. Après

quelques mois, ils partent, ensemble, pour une mission périlleuse. Ensemble, ils sont morts pour que la France revive.

Mon commandant, vous resterez un des chefs spirituels de cette armée, dont la route est jalonnée déjà par tant de gloire et de sang. Vous avez rejoint, avec votre compagne, le colonel d'Ornano, les morts de Mourzouk, de Koufra, de Keren, du Narval. Mais il me semble que vos yeux — les plus limpides dans lesquels une conscience droite se soit jamais mirée — nous regardent toujours, comme pour nous répéter ce que vous disiez, ici même, le 15 décembre, à la France attentive : « C'est notre privilège de lutter pour rétablir la France dans la plénitude de sa liberté. » Ce privilège, vous l'avez revendiqué, par votre sacrifice, pour vous-même et pour tous les Croisés de la délivrance. Mon commandant, un soir vous m'avez parlé de Verdun, où votre sang avait coulé. Et vous m'avez dit : « Soyez sûr que tous ceux qui étaient là-bas, du plus humble jusqu'au plus haut — ne peuvent se défendre, quoi qu'ils fassent ou qu'ils disent, d'être fiers de nous au fond de leur cœur

27 avril 1941 Service Presse et Information

Emission radiophonique

*NB les mots soulignés apparaissent ainsi dans le texte original. (N.D.L.R.)*

## RAPPORT SUR L'ECOLE MILITAIRE DES CADETS DES F.F.L.

(Fin du premier trimestre 1941)

Ce rapport est un compte-rendu des observations et des expériences faites, dans tous les domaines, par le Commandant de l'Ecole et par ses collaborateurs, au cours des trois premiers mois d'exercice effectif.

L'Ecole des cadets des FFL est avant tout, une Ecole Militaire et ce caractère s'est affirmé nettement pendant ce trimestre.

Mais étant donné, d'une part, l'âge moyen et les antécédents des Cadets, d'autre part, le pays dans lequel ils résident, une part importante de l'emploi du temps a été réservée à la formation générale de l'intelligence et à la pratique des sports.

### Instruction générale

L'instruction générale donnée aux Cadets a pour but de leur fournir un complément de culture adapté aux circonstances très spéciales de leur situation.

La base de l'enseignement qu'ils reçoivent est constituée, comme il convient à de futurs officiers, par les mathématiques et les sciences. On a envisagé ces dernières surtout sous leur aspect pratique : les cadets étudient, plutôt que des sciences pures, la chimie et la physique appliquées.

L'enseignement des lettres est inspiré par le souci de donner à ces jeunes gens :

1/- l'esprit « empire français

2/- l'esprit « collaboration franco-britannique »

Il est donc fait une part très large à l'étude des entreprises et conquêtes coloniales, à la connaissance aussi détaillée que possible des deux grands empires alliés, à l'acquisition de la pratique de la langue anglaise etc.

De tout ceci, il ressort que les programmes étudiés à l'Ecole Militaire des Cadets n'ont aucun rapport étendu avec les programmes officiels de la France d'avant-guerre. Il ne saurait donc être question de préparer, à l'Ecole des cadets, des élèves capables de subir des examens basés sur les ex-programmes officiels.

La répartition des cadets en trois sections, d'après leurs antécédents universitaires, d'après aussi les épreuves d'un examen préliminaire, a donné des résultats satisfaisants, bien que, en troisième section surtout, les origines soient très mêlées.

Le niveau moyen des Elèves n'est pas très élevé ; il n'y eut en somme, aucune sélection à l'entrée ; d'autre part, leurs études furent abandonnées complètement pendant presque un an. Enfin, il est permis de supposer que leur dernière année scolaire 1939/1940 fut foncièrement bouleversée par les événements.

Depuis février, la bonne volonté, le goût de s'instruire, s'affirment graduellement.

Les professeurs m'ont fourni un rapport sur leurs observations professionnelles durant le trimestre écoulé. En voici les extraits essentiels (...)<sup>179</sup>

En résumé, l'Ecole Militaire des cadets est loin de l'excellence ou de la réussite totale. Mais je crois en conscience, qu'on peut parler, à son sujet, de réussite relative, ce succès étant dû aux efforts intelligemment alliés du Colonel commandant les F.T.F.B., de tous les membres du Comité de l'Ecole et de tous ceux qui, à des titres divers, s'intéressent aux jeunes volontaires de l'Armée Française Libre.<sup>180</sup>

Signé : BEAUDOUIN

---

<sup>179</sup> Les appréciations des différents professeurs, n'étant pas de la plume d'André Beaudouin, n'ont pas été reproduites ici malgré leur caractère instructif.

<sup>180</sup> Remarque : Le colonel Bureau a transmis ce rapport au général de Gaulle par une note N°88/3 et sous le timbre du 3<sup>e</sup> Bureau, datée du 7 juin 1941, alors que le rapport lui-même porte la date du 30 mai 1941.

## LES AMIS DE LA FRANCE

L'édition d'une revue comme "La Fourragère Blanche" peut être assurée seulement grâce à des subventions, puisque son prix de revient excède grandement le rapport de sa vente au numéro.

Cette subvention vitale a été, une fois de plus, généreusement fournie par les "Amis des Volontaires Français" et je suis heureux qu'une occasion me soit offerte ainsi d'exprimer notre gratitude à cette Association ainsi qu'à tous ceux qui, depuis juin 1940, ont travaillé et donné en faveur des Français rassemblés, en armes, sur le sol britannique.

Deux grandes associations contribuèrent essentiellement à la création et au maintien de l'Ecole Militaire des cadets jusqu'au 31 décembre 1941 : The Anglo American Committee of War Refugees in Great-Britain, branche de la Commission Internationale ; les "Amis des Volontaires Français". Ces deux Associations s'assurèrent en outre le concours du Comité "French Welfare" de Lord Bessborough, qui offrit son aide financière, et du British Council, qui accorda d'importantes donations de livres et de matériel d'étude.

Des femmes et des hommes éminents de Grande-Bretagne et d'Amérique, aidés de citoyens français résidant en Angleterre, avec un dévouement qu'aucune difficulté jamais ne rebuta, par une propagande intelligente et sincère, par d'heureux arrangements, par une coopération efficace et discrète avec l'Etat-major français, parvinrent à mettre sur pieds une organisation telle que devait en sortir le petit Saint-Cyr de la France Combattante. Et depuis que l'Ecole Militaire est passée sous le contrôle exclusif de l'armée française, jamais un appel, destiné à augmenter le bien être des Cadets, sous quelque forme que ce soit, ne leur fut adressé en vain. Il est bon que leurs noms soient conservés dans la chronique de cette Unité

### **Du comité Anglo-Américain :**

Lord Tyrrel of Avon et sa fille, The Hon. Mrs. Jack Crawshay, lady Abingdon, Madame E. Bellenger, The Marchionesse of Crewe, Mr. Bertram de N. Cruger, Miss D. Dickson, Mrs. E. Gage, Mr C.C. Gilpin, Captain Molyneux, Dr. A. Russel, Miss. E.M. Pye, etc. et les milliers de citoyens anglais et américains qu'ils représentent.

### **Des Amis des Volontaires :**

Lord Tyrrel of Avon, Earl de la Warr, Monsieur P. de Malglaive, Lord Ivor Spencer Churchill, Sir Eugene Ramsden, Colonel LM. de Lagätinerie, Lt G. du Moulin, Mrs. Jack Crawshay, Lady Peel, Lady Singer, The Hon. Harold Nicholson, Mr. A. Jenkins, Monsieur Morhange, Mr. S. Alergant, Lady Beauchamp, M et Mme Severn-Storr, etc. etc. et les milliers de citoyens anglais et français qui les soutiennent.

La France est un trop grand pays pour pratiquer l'ingratitude. La reconnaissance de la France est donc acquise à tous ceux qui accueillirent, recueillirent et adoptèrent ses enfants, à tous ceux qui ne doutèrent jamais d'elle ni de son peuple souverain, en dépit des apparences mensongères, des calomnies humiliantes, du saccage des amitiés et des fidélités scellées et éprouvées, il y a un quart de siècle, sur tous les fronts et dans tous les secteurs tragiques.

1er novembre 1943.

La Fourragère Blanche, N°2.

## LA PROMOTION CORSE ET SAVOIE

Quand je me suis levé, au premier banquet d'adieux, il y a dix-huit mois, pour saluer la promotion sortante, elle s'appelait "Libération" et ce nom exprimait un espoir invincible, mais encore vaguement dessiné. La deuxième promotion fut baptisée "Bir Hakeim" et ce nom évoquait avec l'épopée du Grand Désert, la renaissance de la puissance et des vieilles gloires militaires françaises. La troisième fut placée sous le signe "Fezzan et Tunisie", premier bond décisif vers le dénouement victorieux. Aujourd'hui, avec la promotion "Corse et Savoie", nous commémorons le combat aux portes de la patrie crucifiée, le combat en France même. Nos Aspirants de la quatrième promotion emportent l'affection et les vœux de leurs camarades et de leurs chefs. Bientôt ils auront rejoint, sur les théâtres d'opérations, leurs jeunes anciens devenus fantassins, marsouins, zouaves, légionnaires, tirailleurs, cavaliers, parachutistes. Une lettre, reçue récemment de l'aspirant L. stationné quelque part en Tunisie où il commande une section d'engins d'accompagnement, me disait, "Nous nous sommes retrouvés en force, puisque les trois promotions sont représentées ici, et la camaraderie qui avait pris naissance, soit à M. soit à R., se continue toujours. Et ainsi nous avons pu, autour d'une même table, nous remémorer le bon temps passé dans notre chère vieille Ecole. Le sous-lieutenant F. et l'aspirant S. représentaient la promo 'Libération'; l'aspirant T. 'Bir-Hacheim'; et 'Fezzan-Tunisie' rassemblait les aspirants S., D., M., J., B., L.R et L.J.<sup>181</sup>

La table amicale grandira encore ; jusqu'au jour où, dans notre Paris délivré, tous les survivants de l'Ecole Militaire Française en Grande-Bretagne, revenus de tous les coins du monde, se réuniront pour fêter la résurrection de la France, et pour s'émouvoir au souvenir des heures fraternelles vécues sur le sol hospitalier de la vieille Angleterre.

*Ce texte du Chef de Bataillon André Beaudouin sert de préface au numéro "Corse et Savoie" de la Fourragère Blanche. (Tiré à 25 exemplaires)*

---

<sup>181</sup> Les initiales sont celles de H. de La Ménardière (L), J. Fèvre (F), F. Sèité (S), A. Taburet (T), O. Schloesing (S), J. Demorest (D), G. Middleton (M) probablement, J. Manne (J), A. Bouguen ou R Beadle (B), R Lefebvre (L.R.) et J Lefèvre (L.J.)

## LETTRE AU GENERAL DE GAULLE

SP. 70022. Rotweil

7 octobre 1945

Mon Général,

Avant de m'éloigner de France, pour une période que je prévois assez longue, je crois pouvoir me permettre, en toute respectueuse simplicité, de vous exprimer ma gratitude pour le pur passé que vous nous avez permis de vivre et de vous présenter mes souhaits chaleureux pour le difficile avenir. Je crois pouvoir recommander directement à votre bienveillance tous les survivants des jeunes camarades que vous m'aviez confiés, il y a cinq ans et que je laisse aujourd'hui derrière moi.

En ce qui me concerne, j'ai achevé la campagne contre l'Allemagne à Torgau, avec la 1<sup>re</sup> Armée américaine à laquelle j'étais attaché en qualité de chef de la Mission Militaire française de liaison. (Plusieurs centaines de soldats français, Officiers, sous-officiers, Hommes de Troupe, F.F.I., Volontaires féminines, étaient mêlés aux combattants américains, à tous les échelons de cette Armée, et ont donc permis à la France d'affirmer sa présence victorieuse sur l'Elbe, cependant que leurs camarades de la 1<sup>ère</sup> Armée Française atteignaient et franchissaient le Danube). Le 10 mai, j'ai demandé à être affecté au Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient, la 1<sup>ère</sup> Armée américaine étant elle-même immédiatement retirée du front européen pour participer aux opérations contre le Japon. La réponse ne parvint qu'après un long délai, durant lequel je fus chargé de mission auprès de la 9<sup>ème</sup> Armée et du XII<sup>ème</sup> Groupe d'Armées américaines. Après la capitulation du Japon, je me suis présenté à l'Etat-major du Général Leclerc pour déterminer si mes services étaient encore utilisables. La réponse fut affirmative et je pars donc, pour l'Indochine dans quelques jours, comme officier de liaison attaché au Général Valluy, commandant la 9<sup>e</sup> D.I.C. Je pense que, là-bas, tout étant à reconsidérer et à refaire, aucune bonne volonté ne sera superflue.

En ce qui concerne les Cadets de l'Ecole Militaire de Ribbesford, j'ai délégué mes pouvoirs officieux à mes chers anciens seconds Cabrol et Lajudie, tous deux trop gravement atteints pour servir hors de la métropole.

Je leur ai demandé d'agir de concert, d'abord, pour opérer un groupement des anciens Elèves, afin que l'esprit qui les animait et la camaraderie qui les unissait ne se dissolvent pas ; ensuite, pour obtenir que leurs droits acquis, en particulier celui d'être admis dans l'Armée comme officiers d'active, ne soient ni ignorés, ni contestés. Et je vous serai infiniment reconnaissant de bien vouloir sanctionner de votre haute autorité tout ce qui pourrait être entrepris en leur faveur.

Adieu, mon Général ! Veuillez agréer, avec l'expression renouvelée de ma gratitude, l'expression de mes sentiments très respectueusement et fidèlement dévoués.

A. Beaudouin

## L'OCCIDENT RENCONTRE L'ORIENT

Après avoir longtemps piétiné autour d'Aix-la-Chapelle, dans la sanglante forêt d'Hurtgen, et devant les barrages de la Roer, après avoir supporté, enrayé, anéanti la contre-offensive menaçante des Ardennes, la Première Armée Américaine avait enfin pu, vers le milieu de l'hiver, déchaîner les forces conjuguées de ses fantassins d'élite, de ses colonnes blindées et de ses escadres aériennes.

Une première poussée brutale l'avait portée au Rhin de Cologne jusque vers Bad-Godesberg et Coblenz. Le coup de chance de Remagen, audacieusement exploité, avait permis l'aménagement d'une tête de pont sur la rive droite, pratiquement consolidée et élargie, où, hâtivement une division blindée et deux divisions d'infanterie avaient été jetées. Les ponts de bateaux se multiplièrent. Quand tout fut en place, les colonnes blindées passèrent à travers les positions d'infanterie et foncèrent vers l'est. Rien ne devait plus les arrêter jusqu'à l'Elbe, si ce n'est la manœuvre d'encerclement de la Ruhr, exécutée de concert avec la neuvième Armée et la réduction d'un repaire de S.S. dans la forêt de Harz.

Vers la mi-avril, nous roulions vers Leipzig. La résistance allemande, effondrée, ne réagissait que par saccades incohérentes.

Déjà, sur les îlots de verdure séparant les deux voies des magnifiques autostrades, des filles saxonnes plantureuses et généreusement dévêtues, des gras marmousets richement nourris de toute la substance européenne, prenaient paisiblement leur bain de soleil. La plupart se levaient volontiers à notre passage et saluaient du V de la victoire. Décidément la race des Seigneurs manquait de branche et de tenue.

Leipzig offrait un spectacle singulier. Contrairement aux villes allemandes, elle ne paraissait pas en ruine puisqu'un tiers seulement de ses maisons avait été écrasées. Mais toute vie s'y était arrêtée, et l'innombrable foule désœuvrée qui errait sans but dans ses grandes artères, ne faisait que souligner la stagnante anarchie. Une queue sans fin assiégeait le Gouvernement Militaire américain. Toutes les races et toutes les nationalités européennes s'y trouvaient mêlées, chacune apportant son problème, lamentable ou suspect.

De temps à autre, une manifestation à la fois solennelle et burlesque, tout à fait dans le goût allemand, déambulait parmi l'indifférence. Par exemple un nazi vert de peur, portant son brassard à svastika passa, attelé à une énorme charrette à bras, chargée de sacs de pommes de terre, de caisses de conserve, de tas de jambons : deux haies de gaillards escortaient l'attelage qui faisait halte tous les cent mètres, afin de permettre à l'orateur de la troupe d'annoncer d'une voix cave en soulevant un jambon, l'air dégoûté : « Regardez tous ! Pendant que le peuple allemand meurt de faim, voilà comment les nazis accaparent et affament. » L'orateur en était pour ses frais d'éloquence : nous savions tous que les plus humbles maisons allemandes étaient amplement pourvues de conserves internationales. Nous venions de voir les cadavres squelettiques du Kommando de Teckla, dont pas un n'était allemand ; enfin, il était piquant de constater que le farouche nazi geignant, pleurnichant et transpirant dans les brancards était du genre petit rentier cossu, avec son melon et son pantalon rayé, tandis que ses vertueux censeurs étaient indiscutablement de grands « Aryens » blonds, marchant instinctivement au pas.

Vers le 25 avril, des patrouilles de la 69<sup>e</sup> Division d'Infanterie, atteignirent l'Elbe et rencontrèrent les premiers éléments russes qui s'infiltraient vers la Mulde. GI's et Cosaques échangeaient des rires sonores, de copieuses rasades, de grandes claques dans le dos et repartaient (sic) enchantés vers leurs arrières, pour annoncer que l'inexorable étaiu était enfin fermé à bloc.

Une rencontre officielle entre les généraux russes et américains fut arrangée pour le 27. L'entrevue des grands chefs eut lieu le matin sous le feu des caméras et dans le tonnerre des hourras. Le Député Chief of Staff (sic), avec la Liaison française, quitta Naunhof, où était installé le PC de la 69<sup>e</sup> Division, au début de l'après-midi.

Après avoir visité un camp de prisonniers français, nous filons vers Taucha, où s'embranchent la route de Torgau, La Mulde est atteinte à Eilenburg, dont les ruines fument encore. Le pont passé, nous nous trouvons dans une situation singulière : d'un commun accord, les états-majors ont stoppé les troupes américaines sur la Mulde, les troupes russes sur l'Elbe. La bande de terre, large de 40 kilomètres, qui sépare les deux rivières où tournent en rond des milliers d'Allemands débandés, désespérés de ne trouver à qui se rendre (sic). La route que nous suivons est le mince cordon ombilical qui relie les deux zones alliées ; tous les deux cents mètres, une sentinelle américaine est placée, qui présente les armes quand passe une Jeep à fanion. On se croirait sur les Champs Elysées, un jour de 14 juillet. C'est irréel et un peu fou.

Enfin, voici Torgau : rues désertes, maisons aveugles, armes brisées qui traînent en travers des trottoirs, cadavres disloqués au coin des murs (sic). Nous stoppons près d'un parapet de pierre. De tous nos yeux nous regardons l'étrange spectacle, ce spectacle qui ne sera jamais plus.

Au-delà du parapet, une rive en pente douce conduit au lit de l'Elbe, qui coule lentement mais avec des remous. En amont, la ferraille d'un pont écroulé fait rager le courant ; presque en face de nous, un bac, manœuvré à bras, fait la navette entre les deux rives. Une foule russe, colorée, bruyante, gaie, résignée (sic), fait queue de notre côté, face à l'embarcadère. Ce sont les « Displaced Persons » déjà en route vers Moscou, Vers le nord, l'artillerie russe aboie encore par à coup.

Au bord même du fleuve, un panneau est planté, violemment coloré comme un chromo il représente, sur fond de drapeaux aux plis bien sages, un soldat américain serrant la main d'un soldat russe, tous deux foulant aux pieds le pavillon nazi. Une inscription précise : « East meets West. By courtesy of 69<sup>th</sup> Inf. Div. »

Les quelques pittoresques guerriers bolcheviques qui assurent, de très loin, le service d'ordre d'embarquement se joignent à nous et posent, avec une joie d'enfant, devant les luxueux appareils de nos compagnons. Quelle débauche de clichés sensationnels vont (sic) partir à destination des States.

Mais voici que le bac revient de la rive est. Il progresse lentement, halé à bras le long d'un filin d'acier. A bord, nous distinguons plusieurs officiers russes, venu nous accueillir : ils portent bottes molles et courtes culottes très bouffantes, blousons bien sanglés et casquettes plates. A leur côté, deux prisonniers britanniques, un fantassin de l'Air et un Écossais, s'appuient, très dignes, sur des vélos extraordinaires. Ceux-là sont en route vers l'ouest, ayant résolu personnellement le problème du rapatriement

Dès que le bac accoste, la queue des réfugiés s'avance comme un bloc, irrésistible mais sans hâte ni bousculade. Seul un jeune civil russe ne paraît pas pressé : saoul comme toute l'Ukraine, il danse en serre-file, un tube sur la tête, un gros lapin mort en guise de fourrure de cou.

A grands coups d'épaule et de gueule, mais avec bonne humeur, les officiers russes sont parvenus à fendre la cohue et s'avancent vers nous, les bras tendus. On s'étreint (les Américains encore avec une certaine raideur), on se congratule, chacun en sa langue, et tout le monde s'entend très bien. Puis nous sommes invités à passer sur l'autre rive. Nous embarquons dans un canot à moteur américain, avec nos guides et une bonne douzaine de gardes rouges qui se joignent à nous à la bonne franquette. L'un d'eux, un enfant blond, est un peu encombrant car il transporte jalousement sa prise de guerre : une lessiveuse de bonne taille pleine de bouteilles de schnaps. La traversée a lieu sans encombre quoique le rafiôt soit chargé à couler bas.

Dès que nous posons le pied sur l'autre rive nous sommes entourés, entraînés, choyés. Les démonstrations d'amitié recommencent ; des toasts compliqués s'échangent, et, la chaleur aidant, les grands Yankees se prêtent désormais de bonne grâce aux multiples accolades.

Soudain, des cavaliers, surgissent en tourbillon, d'une cordialité massive. En un instant, nous nous trouvons au milieu d'un fouillis de chevaux nerveux, encadrés de gigantesques moustaches qui ont mis sabre au clair (sic) et sourient bonnement aux objectifs qui les mitraillent.

Le crépuscule tombe comme nous repassons le fleuve, en route vers Leipzig. Chacun est muet, étreint par la certitude d'avoir été témoin d'un événement comme les temps historiques en comportent peu, un événement à la mesure de la guerre planétaire qui s'achève : l'Oural et le Far-West se rencontrent au cœur de l'Allemagne : une frontière commune entre la grande République Fédérale du Nouveau Monde, aboutissement triomphal du capitalisme systématique, et la grande République Fédérale d'Eurasie, création victorieuse du Socialisme constructif.

Un an après, la frontière est toujours là, mais un rideau de fer est tombé entre les deux puissances qui tiennent désormais entre leurs mains le destin du monde et des hommes. Pour soutenir avec honneur cette écrasante responsabilité, puissent-elles connaître et méditer la parole de Bergson « Notre corps grandi réclame un supplément d'âme » ce supplément d'âme qu'exige l'énorme progrès matériel et technique dont l'empire exclusif les perdrait et nous avec elles.

Commandant A. BEAUDOUIN  
Ex-Chef de la Mission Militaire  
Française de Liaison  
auprès de la First US Army

## ECOLE MILITAIRE DES CADETS

### Fighting France's School for Future Officers

At the foot of a wooded hillside, overlooking one of England's most noble rivers, floats the Tricolour.

Here, in the grounds of an ancient manor house, French boys, young in years but matured by their experience of the harsh realities of war and invasion, are learning to become good soldiers. Here, at the Ecole des Cadets, are the future officers of the Fighting French Army. Here are the leaders of men in training for the day when they will be called upon to help in the liberation of enslaved Europe.

There is not one boy amongst them who is not fully conscious of the grave purpose which underlies his training, not an officer without a proper sense of the importance of his part in forming and preparing the youth of Fighting France for the serious task which awaits them.

It is this sincerity of purpose - most marked perhaps, in the case of the Commanding Officer himself - which leaves the most vivid and lasting impression upon those who have had any contact with the Ecole des Cadets, and it is indeed the most outstanding characteristic of all that is done here.

#### **Risks end dangers braved**

The Commanding officer is a wise man. He appreciates that the boys in his charge are not mere students at a Military Academy in the peacetime sense of the term. They are boys who have, in most cases, taken great risks, who have braved many dangers and have endured much. In all but years they are men and they have earned the right to be treated as men.

The Commanding Officer who understands these boys so well recognize no class distinction. It suffices that a boy shows aptitude and goodwill for him to be accepted as a Cadet. Boys come mainly from France, but there are some who have come from as far afield as Canada and the United States. They have to be prepared for hard work and discipline on strictly military lines.

Their training is intensive. So great is the need for officers that into four months is crowded all that in peacetime would have occupied a Cadet at Saint Cyr for twelve. The Cadets are divided in three groups : - (1) Elèves Aspirants, that is to say, boys studying for the passing out examination. (2) Raw Recruits - boys sometimes of military age but who have had no training. (3) The youngest boys who form a Junior Training Corps. They work from 7 a.m. to 10.30 p.m. with breaks for meals and very little time for recreation. They sleep in tin huts, but take their meals in the refectory of the house which is their headquarters. In the house, too, are held daily lectures which form the theoretical part of their training. The majority of these lectures are naturally devoted to purely military subjects, but the general education of the boys is not neglected. In this connection, the Cadets in the first group study military history, geography and modern languages including English and German. The course of studies for the second group includes history, with emphasis upon the leading European problems from 1815 to 1939, geography, mathematics, physics and chemistry. In the third group French grammar and literature is added to the curriculum.

The military side of their training covers every branch of modern warfare, with the added complexity that their "arms" training includes instruction in the use, not only of French weapons, but of British and American types as well.

It is interesting to note that for defense purposes the camp falls directly under the orders of the Commanding Officer of the district, and is regarded as a military unit. As such, all Cadets in each group take part in defense schemes and maneuvers with British troops upon whose officers their keenness has made a most favourable impression.

On maneuvers and for daily routine work the Cadets wear battle-dress, but at formal parades they wear the uniform of the "Chasseurs Alpains".

The passing out examination is founded on the model of Saint Cyr. Successful Cadets are either sent abroad to train others, or, if they wish, may take courses of specialised training at other centers.

It is to her youth that France must look for her future, and the fine spirit at the Ecole des Cadets seems, indeed, to hold out a rich promise for the days to come.

\*\*\*

Article non signé mais visiblement inspiré par A. Beaudouin, paru dans le N° 23, d'octobre 1942, de "La Lettre de la France Combattante".

## Allocution du 31 Mai 1947<sup>182</sup>

Ces jeunes Français libres dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, ces Partisans de la première heure, ces tout premiers guerriers de la IV<sup>e</sup> République, sont de la lignée des soldats de la Révolution et de la 1<sup>ère</sup> République françaises : souvent vétérans de plusieurs campagnes, ils sont morts pour la Liberté et ils n'avaient pas vingt ans.

Ces chers disparus, représentés par leurs parents, et leurs compagnons survivants, sont aujourd'hui unis en une Amicale dont le but essentiel est de garder, avec leur souvenir et leur exemple, l'esprit qui animait tous les Cadets de la France Libre.

Mon dessein n'est pas tellement de retracer l'historique de leur Ecole Militaire ; mais plutôt d'évoquer le milieu où ils ont vécu, l'atmosphère qui y régnait et cet esprit précisément qu'ils engendrèrent et qu'il faut sauver, ~~en ces temps placés sous le signe de l'équivoque, de l'oubli et de la destruction.~~

Toutefois, voici d'abord brièvement résumée, la série des étapes qui les conduisirent du temps des épreuves et de la foi, à celui des grands combats et de la victoire.

Dès juin 1940, le général de Gaulle trouva, autour de lui rassemblés, deux centaines de grands enfants qui avaient traversé l'eau pour lui confier leurs espoirs et lui offrir leur total dévouement. L'Armée ne pouvait les engager, les règlements étant inflexibles sur l'âge. Il fallait les nourrir, les vêtir, les loger, les instruire, les surveiller, les soutenir moralement, les entraîner. Tout était à improviser dans cette Angleterre blessée, menacée dans son ciel et sur ses côtes, mais rayonnante d'énergie et de certitude. ~~J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur l'attitude de la nation britannique à l'égard de nos fils. Je dirai seulement pour le moment que grâce à une parfaite coopération anglo-française, toutes les difficultés furent réduites.~~

Comme toutes les improvisations, la nôtre commença par des tâtonnements. Le premier souci du commandement français et de nos amis britanniques étant de soustraire ces jeunes gens aux bombardements massifs de Londres, on les rassembla, dès juillet, dans un camp au Pays de Galles, ~~selon la formule des scouts~~. A dire le vrai, le résultat ne fut pas très heureux : déçus d'être écartés des activités guerrières, peu occupés, nos cadets en herbe rongeaient leur frein et étaient prêts à toutes les aventures. La plus banale consistait à tromper la surveillance des gradés, à gagner la capitale par les moyens les plus scandaleux et à aller signer un engagement dans les bureaux militaires, quelquefois sous un faux nom, toujours en magnifiant son âge, comme de bien entendu. Quelques-uns réussirent ainsi à se faufiler, temporairement, dans les unités régulières ; la plupart, immédiatement repérés, revenaient plein de hargne, se livre aux rigueurs de la loi.

L'automne s'annonçait, avec la reprise traditionnelle des cours. Il était désirable que ces jeunes étudiants reprissent leurs classes interrompues. On les ramena vers Londres où ils furent logés à Eaton Square. Quelques-uns d'entre eux purent alors se présenter avec succès à la session du baccalauréat organisée par le Lycée français de Londres.

---

<sup>182</sup> Il existe deux versions de cette allocution. L'une, sans doute la première, est datée du 31 mai 1947: elle est reproduite ici. Cette version, dactylographiée, comporte un certain nombre de passages que l'on a supprimés en les barrant. Ils le sont ici également. D'autres ont été soulignés : ils sont reproduits de la même manière

La seconde version fait partie d'un ensemble plus important comportant au moins 76 pages, elle est intitulée : N.- Extraits de l'allocution du Cdt Beaudouin du 31 mai 1947. Les passages barrés de la première version n'y figurent pas alors que les passages soulignés y sont reproduits. On ignore quel fut le contenu de cet ensemble.

On remarquera que l'Historique de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre qui figure ici plus loin reprend bon nombre des phrases et des expressions utilisées ici par le commandant Beaudouin. Ce fait permet de respecter ici la chronologie de ces trois textes

Mais les attaques nocturnes de la Lufwaffe s'intensifiaient. ~~En 24 heures les admirables femmes anglaises qui dirigeaient des œuvres comme le Comité International des réfugiés, les Amis des Volontaires Français trouvèrent un nouveau gîte pour leurs jeunes protégés dans un manoir du Comité du Surrey appartenant à l'une d'entre elles.~~ Là eut lieu une loyale tentative pour organiser avec des moyens de fortune et un personnel de bonne volonté, un enseignement du genre classique avec préparation aux bons vieux examens de l'Université. Nouveau résultat décevant ; les locaux n'étaient pas adaptés à leur nouvelle fin, les livres manquaient, le cœur n'y était pas. Cette poignée d'adolescents en battle-dress, soumis à une discipline militaire, plongés dans une atmosphère de guerre, n'avaient plus l'âme ni les préoccupations ordinaires des collégiens. Les plus hostiles, les plus amers, étaient évidemment ceux qui, à la faveur d'un état civil avantageusement maquillé, avaient goûté à la vie exaltante des vrais camps militaires, mais finalement, se voyaient dépistés et confondus. Périodiquement, on nous en renvoyait, le précieux engagement annulé. Ils arrivaient, l'œil mauvais, accrochés à leur valeureux mensonge, marchandant âprement les ans et les mois contestés, irréductibles. C'est seulement récemment que j'ai connu l'âge véritable de la plupart d'entre eux. Je fus alors obligé d'admettre que bon nombre de ces clampins avaient berné sans vergogne le grand Etat-Major français et les lois vénérables du Royaume Uni.

Fin 1940, il fallut se rendre à l'évidence : la bonne formule était encore à trouver. Brusquement, on la découvrit : créer une Ecole d'abord militaire. Etablir des programmes laissant néanmoins une large part à la culture générale. A défaut d'examen, sanctionner les études par un galon, lequel pourrait, en des temps meilleurs, recevoir l'équivalence d'un diplôme universitaire (ce qui fut accompli après la libération). Nommer les Cadets au titre de l'active afin qu'ils pussent embrasser la carrière militaire à défaut de celle à laquelle ils avaient renoncé. Etablir cette Ecole dans une grande institution britannique, à la fois pour profiter de ses remarquables installations et pour initier ces jeunes Français à la vie studieuse de leurs camarades anglais. En un mot, s'adapter à des circonstances uniques, s'appuyer sur un faisceau d'émouvantes bonnes volontés pour employer à plein, et dans le bon sens, la force et le dévouement de ces adolescents, pour en faire, en un temps minimum, des combattants, des chefs, des hommes.

Désormais, tout fut simple et satisfaisant. La Public School de Malvern nous offrit la première l'hospitalité dans sa maison N°5, avec ses grandes pièces claires et ses cubicles bien astiqués. Confortablement installés, bien nourris, correctement vêtus, ayant acquis la fierté de leur uniforme, de leurs armes, de leur Unité, les Cadets entrèrent de tout leur cœur dans ce nouveau cadre, se disciplinèrent eux-mêmes, travaillèrent avec résolution. Le premier examen eut lieu en mai 1942. Il fut assez satisfaisant pour que le haut commandement puisse constater que les prévisions optimistes étaient justifiées par les résultats. Le-petit Saint-Cyr de la France Libre était né.

Les promotions se succédèrent, le recrutement toujours plus varié et plus important. Le transfert au manoir de Ribbesford ne fut qu'un épisode qui n'atteignit en rien l'organisation foncière de l'Ecole. Celle-ci fut dissoute en juin 1944, sa mission accomplie. A partir de cette date, il n'était plus question de continuer à former des officiers. Il était question de se battre, et les jeunes de la promotion « 18 Juin » allèrent rejoindre leurs anciens de « Libération », de « Bir-Hachem », de « Fezzan et Tunisie », de « Corse et Savoie », dans toutes les unités déjà glorieuses de la France Libre, sur tous les champs de bataille qu'ouvrait l'offensive générale. ~~On les trouve partout, les petits Saint-Cyriens de Malvern et de Ribbesford, à la tête de leurs sections de fantassins, de leurs pelotons de chars, de leurs sticks de parachutistes, de leurs groupes de commandos, de leurs compagnies de F.F.I.~~ Ils sont présents quand on enfonce la ligne Gustav, quand on débarque sur les plages normandes, quand on force les défenses de Provence, quand Leclerc délivre Paris, quand on pénètre en Belgique et en Alsace, quand on franchit le Rhin, quand on écrase les poches de l'Atlantique, quand on atteint l'Elbe ou le Danube, quand on débarque en Cochinchine ou au Tonkin.

Mais le récit de leurs exploits, la trace de leur route épique et jalonnée de tombes passe le cadre que je me suis fixé. Une des tâches de l'Amicale sera de rédiger le Livre d'Or des Cadets de la France Libre.

\*\*\*

J'ai annoncé, au début de cette causerie, que mon propos essentiel était de faire revivre un milieu, une atmosphère, un esprit. J'y arrive maintenant. C'est assez difficile à exprimer. Je vais toutefois tenter d'y parvenir en exposant, tour à tour, les différents éléments qui composaient cette atmosphère et cet esprit. Si pourtant je devais vous en donner une impression d'ensemble, je vous dirai simplement que, à de rares exceptions près, nos cadets étaient heureux. Cet état peut sembler paradoxal : retranché de leur pays saignant, séparés de leur famille et souvent anxieux sur son sort, pas très riches, ~~sevrés de toute douceur et d'affections intimes~~, menant une vie assez austère, astreints à la ferme discipline nécessaire à ceux qui auront un jour la charge de commander, je pense sincèrement que nos jeunes camarades travaillaient cependant dans la joie et vivaient heureux.

D'où tiraient-ils cet état de grâce ?

D'abord sans doute de l'époque qu'ils vivaient, exaltante entre toute. Je vous parle là d'un temps révolu, le temps de la pureté, de l'intransigeance, du choix qui engage à fond, le temps des positions périlleuses, mais nettement tranchées, le temps de cette liberté particulière aux insurgés, lourde de responsabilités, armés d'une discipline que l'on tire du meilleur de soi-même. C'était le temps où les âmes étaient mises à nu, où les prétentions faussement fondées se dissolvaient, où des enfants se comportaient en hommes, alors que tant de grisons solennels se conduisaient comme d'impuissants béjaunes. ~~Je pense que ces grisons n'auraient pas manqué, à l'occasion d'accueillir leurs libérateurs imberbes par l'habituel "Vous venez d'Angleterre ! Vous avez de la chance" Mon dieu, cette chance, si elle fut offerte de suite à tant de gens raisonnables qui n'en n'ont pas profité, les Cadets, eux, durent bien souvent la forcer...~~ Je pense à ceux qui connurent le confort spécial de la prison modèle de Pampelune et du camp de Miranda, à celui entre autres qu'y s'y fit triquer 14 mois durant et qui avait tant envie, quand il fut enfin parmi nous, de libérer la France en passant par le col de Roncevaux. Je pense à ceux qui, partis de Fort-Mahon, dans deux fragiles canoës, avec une boussole d'écolier pour tout instrument de navigation, errèrent 70 heures<sup>183</sup> sur la Manche avant de s'échouer rudement sur les rochers anglais. Je pense à ceux qui, vivant aux Etats-Unis, voulurent ignorer les grades prestigieux que leur aurait prodigués la riche armée américaine pour venir s'engager, comme simples soldats, dans la petite armée française. Je pense enfin à tous ceux qui, sans accomplir précisément des exploits abandonnèrent tout pour se mettre en route de tous les coins de l'Empire français et du globe... Oui, c'était décidément le temps de la grandeur, celui dont Winston Churchill disait à ses compatriotes:

Toute la furie et la puissance de l'ennemi seront bientôt tournées contre nous. Hitler sait qu'il doit nous écraser dans cette île ou bien perdre la guerre. Si nous supportons son assaut, alors, toute l'Europe sera libre un jour et le monde reprendra sa marche en avant vers les hautes régions ensoleillées. Mais si nous échouons, alors le monde entier, y compris les Etats Unis, y compris tout ce que nous avons connu et aimé sombrera dans un nouveau Moyen-âge, mais rendu plus sinistre et prolongé grâce aux ressources d'une science pervertie.

Etreignons donc notre devoir et comportons nous de telle façon que, si l'Empire britannique dure mille ans encore, les hommes disent encore dans mille ans « Ce fut leur plus belle heure ».

Le monde est oublieux, mais, l'avenir confirmera les prédictions du Grand Premier Et justement parce qu'ils avaient choisi de participer à cette Histoire, parce qu'ils avaient décidé de partager ce grand destin, parce qu'ils en étaient en un mot, les Cadets savent et n'oublieront jamais que les artisans permanents de notre victoire, les tenaces, les infatigables, ceux du premier et du dernier jour, ce sont, avant tous les autres, les citoyens de l'Empire britannique.

Un autre élément de la sérénité de nos jeunes compagnons venait du milieu qui les entourait. Je crois qu'il n'est pas exagéré de parler de la ferveur que leur témoignait la nation britannique. Ce fut d'abord l'inlassable sollicitude des femmes dont j'ai déjà parlé, qui veillèrent à leurs débuts et accomplirent ensuite, quatre années durant, de discrets miracles pour rencontrer tous leurs besoins ; je ne les nommerai pas, mais qu'elles soient persuadées que leur nom sont dans tous les cœurs. C'était le chaud accueil dans les familles de tous les Comtés d'Angleterre et d'Ecosse qui s'ouvraient pour les cadets permissionnaires et s'ingéniaient à leur offrir, pendant quelques semaines l'impression d'un foyer retrouvé.

---

<sup>183</sup> En fait 32 heures !

C'était la confiance absolue du commandement britannique, confiance qui se traduisait non en démonstrations ou en paroles, mais en actes significatifs. Ainsi jamais le War Office n'opposa le moindre obstacle à l'incorporation au Free French OCTU, comme il l'appelait, l'incorporation des jeunes anglo-français qui désiraient grossir nos rangs un peu minces ; l'un d'eux, même, informé trop tard et déjà incorporé dans un régiment anglais, demanda l'autorisation de venir servir chez nous : elle lui fut accordée d'emblée. Ainsi le général Waterhouse, commandant le CMD, n'hésita pas à doter l'Ecole d'un matériel de choix : armement, munitions, véhicules automobiles de tous genres, aussi précieux pour l'instruction des cadets que pour la défense des importants objectifs militaires et industriels dont nous étions responsables en cas d'invasion. Est-il besoin de souligner ce que cette attitude supposait d'estime et de fraternité ?

C'était enfin les acclamations des foules, celles de Londres et surtout celles des petites villes du Worcestershire, dont l'enthousiasme se déchaînait quand, au cours d'un défilé, apparaissait soudain sur un fond de baïonnettes, le fanion tricolore des Free French Cadets à l'uniforme sombre et dont les visages encore enfantine, blêmes de fierté, se tournaient pour saluer quelque vieux colonel anglais, bouleversé d'émotion. Je me rappelle particulièrement, c'était en 1942 je crois, une parade à Stratford-on-Avon. Ce jour-là, je vous l'affirme, grâce à vos enfants, la foule anglaise a senti dans la ville de Shakespeare, la présence réelle, physique dirais-je même, de la France de toujours.

Cette ferveur britannique s'ajoutait heureusement au réel prestige, à la faveur marquée dont jouissaient les jeunes Cadets au sein de la France Libre, prestige et faveur dont toutes les touchantes manifestations contribuèrent si fort à la formation de leur esprit. Sans que jamais un mot précis ait été prononcé à ce sujet, les Cadets se savaient aimés de leurs chefs, de leurs grands chefs, les plus éminents et les plus glorieux. ~~Ce n'était pas un secret que la prédilection que nourrissait le général de Gaulle pour ses petits soldats, comme il les appela au cours de la soirée que nous avons organisée pour la Noël 1940 et qu'il passa parmi nous. Oui, cet homme froid, aux sourires si rares, visiblement préoccupé par les énormes responsabilités qu'il avait campées sur ses épaules, se détendait ouvertement quand il déjeunait sous la grande tente, au milieu de toute cette jeunesse, un peu intimidée, mais pas trop, à vrai dire. Je ne voudrai pas tomber dans le cliché blagué qui fait du colonel le père du régiment, mais il est bien certain que c'était une responsabilité du genre paternel qu'assumait le Grand Chef à l'égard de ces jeunes gens sans famille et, avec lui, tous les généraux qui commandèrent successivement les troupes françaises en Grande-Bretagne. C'est grâce à leur attitude systématiquement bienveillante, grâce à leur affection agissante que tous les problèmes d'organisation furent immédiatement résolus, que tous mes vœux furent comblés.~~

L'Ecole des Cadets a coûté très cher et, dès 1942, son entretien fut uniquement assuré par le modeste budget FFL. Les grands argentiers sont ordinairement des personnages à l'abord redoutable et aux générosités filtrées. Mais le nôtre devait avoir des ordres bien impératifs, car ma trésorerie fut toujours florissante.

La même libéralité fut observée dans la composition du cadre de l'Ecole. ~~Les meilleurs officiers d'active furent affectés, souvent à leur corps défendant, à l'instruction des petits bleus. Et c'est à leur présence surtout que l'Ecole des cadets put mériter d'être baptisée de petit St-Cyr. Je ne les nommerai pas non plus. C'est d'ailleurs bien inutile ; je suis certain que tous les gens ici connaissent le nom et le caractère de chacun des instructeurs civils et militaires de leurs garçons, et, en particulier, des chefs de section, les chefs les plus proches, les frères aînés. Tous ces éducateurs étaient efficacement aidés par un groupe remarquable d'auxiliaires complètement dévoués à leur tâche, depuis le padre, la matrone infirmière, les volontaires anglaises, canadienne ou françaises, jusqu'au fines équipes de mécaniciens, d'armuriers, de secrétaires, de gardes-magasins, de femmes de ménage et de cuisinots sans oublier le marmiton clairon. Quant à moi, qui avais l'honneur de coordonner tous ces beaux efforts braqués sur la formation humaine et militaire de nos jeunes, je puis témoigner que l'équipe qui travaillait avec moi fut un rare exemple de coopération dans la camaraderie, quels que fussent l'âge, le grade, le sexe ou la fonction et que mon commandement me procura d'intenses satisfactions, les plus vraies que, sans doute, je connaîtrai jamais.~~

Cette fraternité de fait, entre tous et toutes, se manifestait sans contrainte à l'occasion du baptême des promotions. C'était une belle fête, longuement préparée et toujours réussie. ~~Un avant-gout en était offert par l'essayage des tenues commandées dès avant l'examen, des tenues de précision complétées d'un tas de prestigieux accessoires, dont le stick, le baudrier et le sifflet.~~ On oubliait un temps ~~ses frivolités~~ pour plonger bravement dans la vague menaçante des révisions, des colles, du remontage de la mitrailleuse les yeux bandés, des thèmes bicornus à traduire et des problèmes tactiques à élucider sur les paisibles coteaux du Worcestershire. Le palmarès proclamé, l'heure était à la détente : les élus rayonnaient, ruminaient l'amphi-garnison ; les malchanceux, consolés sur le mode bourru, s'apprêtaient à rempiler. Et puis le grand jour arrivait, au programme chargé : de grand matin, c'était le train ordinaire des prises d'armes, à base de briquage, de fièvre et de galopades. Tout était fin prêt quand le général de Gaulle, ou son représentant, descendait de voiture. La cérémonie du baptême était simple et brève, souvent complétée par une remise de décorations à des chefs valeureux qui se trouvaient à l'honneur en présence de leurs jeunes.

Ordinairement, le jour suivant, c'était la fête de famille. Après le dîner et les laïus rituels, MM. les aspirants dégageaient sans pitié leurs maîtres vénérés. Pour les non-initiés, dégager, dans ce sens particulier, signifie imaginer un scénario burlesque au cours duquel tous les cadres, toute la gradaille, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était représentée par un groupe de cadets particulièrement observateurs, qui s'ingéniaient et parvenaient parfaitement, il faut bien l'avouer, à copier l'allure, l'accent, le ton, les tics du poireau, du chichi, du directeur de la Mili, des instructeurs, de tous ceux en un mot, qui, au cours de la cession, avaient exercé quelque autorité.

~~C'était enfin la nuit mondaine. Ayant restitué les képis habilement subtilisés et les oripeaux de circonstance, MM. Les aspirants arboraient le grand pavois, les pantalons — impeccables, les cuirs étincelants, le linge blanchi à Londres, les sourires de bonne compagnie. Les invités arrivaient bientôt, parmi lesquels de fraîches demoiselles, elles aussi sous le grand pavois, constituaient une écrasante majorité. Le sévère casernement retrouvait pour quelques heures son destin de galant manoir, avec salons de bal, buffets, bars, jazz et flonflons, grands rires juvéniles et marivaudages au clair de lune.~~

~~Les lampions éteints, on pensait à la séparation. Et le chant des adieux, entonné à la dernière minute traduisait fidèlement les sentiments de tous, faits de regrets poignants et d'invincibles espérances.~~

J'ai longuement parlé des appuis extérieurs qui s'offraient aux cadets. Mais par-dessus ces appuis, il y avait enfin, il y avait surtout la force d'âme qui leur venait de leurs propres ressources, celle qu'ils tiraient de leur propre personnalité, individuelle ou collective.

La camaraderie, en premier lieu, avec tout ce que ce terme peut comporter d'altruisme, d'abnégation, de confiance sans réserve, de fraternité choisie. Les circonstances ont voulu que, dans cette Ecole vécut en commun des jeunes gens aux origines, aux tendances, aux antécédents les plus divers : il y avait parmi eux des aristocrates, des grands bourgeois, des fils de fonctionnaires, des fils d'ouvriers ; des catholiques, des protestants, des israélites, des indifférents ; des enfants gâtés et d'autres dont les premières années avaient été rudes.

~~Il y avait même, à côté des franco-britanniques dont j'ai déjà parlé, des étrangers complets, belge, luxembourgeois, suédois, haïtien, italien, tous ils professaient que tout homme a deux patries : la sienne, et puis la France. Eh bien, cette entente qui paraît si désespérément impossible à réaliser dans un monde déchiré, dans chaque pays divisé même, elle s'était installée solidement après une période très brève d'adaptation, entre tous les Cadets. Cette camaraderie puissante n'excluait pas, certes, les préférences et les activités particulières, mais elle dominait et soudait tous les groupes. Elle avait naturellement donné naissance à toutes sortes de traditions officieuses, à une collection commune de souvenirs, de blagues monumentales ou d'émouvants projets. A une sorte de code réservé aux seuls initiés, à un secret collectif enfin, joyeusement et jalousement gardé et dans lequel le commandement, avec ses grosses bottes, n'avait certes pas à intervenir ; d'autant plus que cette franc-maçonnerie était bien le plus précieux auxiliaire de la discipline réglementaire. Car si les cadets faisaient bloc pour couvrir un camarade coupable, pour élaborer quelque déplorable canular dont serait la victime un professeur prédestiné, par contre le bloc intervenait durement, avec sa conscience~~

collective, pour soutenir un moral défaillant, pour redresser les dangereuses dérives. Et il n'est que de voir avec quelle joie, sans chiqué, ils se retrouvent aujourd'hui, après des années de séparation pour juger de la solidité, de la beauté du sentiment qui les unissait, pour justifier, du même coup, la renaissance de leur groupement humain, sous forme d'une amicale.

Un des sentiments dominants de leur commun état d'âme était l'espoir, ou plus exactement, la somme des espoirs très particuliers qu'ils portaient en eux. Il faut actuellement faire un réel effort de mémoire et d'imagination pour se reporter à cette période d'attente où le glorieux dénouement nous était encore caché. Maintenant que les canons se sont à peu près tus, que les buts militaires ont été atteints, tous les événements de la fin semblent se dérouler selon une inévitable logique, un enchaînement d'actions et de succès qui ne pouvaient pas ne pas être ce qu'ils furent. Rien n'est plus faux. Jusqu'au 6 juin 1944, on ne savait rien, on vivait sur son capital de foi pure, sur ces raisons d'espoir que la raison ne connaît pas, ou mal. On savait, bien sûr, qu'un jour ce serait l'assaut, l'entrée à Paris, la Libération, la Victoire, mais tout cela n'avait pas encore pris la forme d'images désormais familières, et chacun donnait à l'avenir la couleur de sa personnalité. Pour les jeunes Cadets, c'était un beau rêve héroïque et tendre, tendre parce qu'il aboutissait à la délivrance des siens, ~~du père vieilli par l'épreuve de la mère dévorée d'inquiétude, des petits frères et des petites sœurs qui, un jour merveilleux, après que le tumulte du combat aurait reculé vers l'est, verraient tout à coup apparaître leur « grand » bronzé, casqué, viril et qui se jetteraient dans ses bras en lui disant : « te voilà enfin ! Nous savions bien que tu viendrais un jour nous délivrer... »~~ Pour beaucoup, hélas, le beau rêve ne se réalisa jamais, car ils tombèrent avant d'atteindre leur chez eux. Mais ce rêve, ils l'auront vécu intensément, il a enchanté leur brève jeunesse, ce fut leur bien concret, la suprême récompense accordée par avance à leur suprême sacrifice.

\*\*\*

Dans quelques instants, l'ombre vivante de quelques uns va apparaître sur cet écran. Je souhaite que parmi les familles présentes à cette réunion, beaucoup puisse reconnaître leur fils. Mais ce film fut tourné en 1944, les premières promotions n'y figurent donc pas. Qu'importe ! Ils se ressemblaient tous... Regardez les biens, vos enfants ou les frères d'armes de vos enfants. A leur allure, à leur force, à leur sourire, à leur élan, vous comprendrez que tous, ceux qui sont tombés et ceux qui sont encore debout, tous, dès 1940, qu'ils fussent déjà en Angleterre ou encore en France, tous, ils portaient en eux votre libération, ils étaient déjà des Vainqueurs.

## **HISTORIQUE DE L'ECOLE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE**

L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre mérite un historique, parce qu'elle appartient à l'Histoire. Petite Histoire anecdotique, épisode fugitif d'une aventure sans lendemain, décréteront certains de nos compatriotes et de nos alliés, qui, pour des motifs de justification intime, d'égoïsme sacré, ou de diplomatie réaliste, se trouvent naturellement portés à réduire, sinon à défigurer, le rôle des Français Libres et de leur Chef. Je crois exprimer l'opinion de la plupart des anciens Cadets en déclarant qu'une telle attitude ne les étonne, ni ne les émeut : en bonne logique humaine, en effet, l'on ne doit rien, pas même un témoignage équitable, à qui a tout offert sans jamais marchander.

Donc, cet historique, quoique ne prétendant point à une inhumaine objectivité, n'est pas un plaidoyer, encore moins un panégyrique. Son but est double : d'une part fixer, aussi exactement que possible; dans l'espace et le temps, les étapes et les caractères de la brève existence de l'Ecole; d'autre part, évoquer entre nous, et sur le mode familier, des souvenirs qui nous sont chers, parce qu'ils nous appartiennent en propre et parce qu'ils expriment notre vérité.

\*\*\*

L'Ecole Militaire des cadets ne fut pas le fruit d'une création spontanée, ou la réalisation méthodique d'un projet issu tout armé d'un cerveau de quelque organisateur providentiel, mais le simple et heureux aboutissement d'une évolution commandée par des circonstances exceptionnelles que surent comprendre, apprécier et dominer des bonnes volontés agissant de concert et sans arrière-pensées.

### **LES ORIGINES<sup>184</sup>**

Dès juin 1940 le Général de Gaulle trouva autour de lui rassemblés, deux centaines de grands enfants, de quatorze à seize ans, qui avaient traversé la mer pour lui confier leur sort et leurs espoirs, ainsi que pour lui offrir leur total dévouement. Ils venaient de Boulogne, de Brest, de La Rochelle, de Saint-Jean-de-Luz, étudiants parisiens ou bretons en vacances mêlés à de jeunes pêcheurs de nos côtes.

Or, l'armée française, renaissant sur le sol anglais, ne pouvait les accueillir immédiatement, les vêtir, les loger, les surveiller, les soutenir moralement, tout en évitant qu'ils ne tombassent dans la catégorie des réfugiés ordinaires, dont les Iles Britanniques étaient alors submergées, et que devaient entretenir les organisations charitables anglo-saxonnes.

---

<sup>184</sup> Ce n'est pas, je crois, porter atteinte à la mémoire d'André Beaudouin de souligner ici, au bénéfice de la vérité et de l'exactitude historiques, les quelques approximations qui figurent dans ce texte au demeurant attachant et qui reflète bien la grande affection du commandant de l'Ecole pour ses élèves. NDLA.

Tout était alors improvisé dans cette Angleterre, blessée, cernée, à peu près désarmée, menacée dans son ciel et sur ses côtes, mais rayonnante d'énergie et de certitude.

Grâce à une remarquable coopération franco-britannique, les premières difficultés matérielles se trouvèrent bientôt réduites, sans trop de fausses manœuvres. Bien sûr, la transformation de ces mesures de fortune en organisation stable n'alla pas sans tâtonnements, et plusieurs mois devaient s'écouler avant qu'on y vit clair.

En août 1940<sup>185</sup>, nous trouvons nos petits Français cantonnés sous la tente, à Brynbach, dans le Pays de Galles : aux magasins de l'Intendance de l'ex corps expéditionnaire de Norvège, on a emprunté des uniformes kakis, des canadiennes cossues, des bérets d'Alpins<sup>186</sup>, à la doctrine scoutiste, un programme de vie proche de la nature.

A vrai dire, le résultat de ce premier essai ne se révèle pas très heureux : déçus d'être écartés des activités guerrières, insuffisamment occupés, estimant puérils le train-train du maniement du bâton et des jeux de bivouacs,<sup>187</sup> nos Cadets en herbe rongent leur frein et sont prêts à toutes les aventures. La plus blâmable consiste à courir la lande, guidé par l'espoir d'améliorer l'ordinaire à l'aide de ressources des plus illicites. La plus banale se borne à tromper la surveillance des gradés et à gagner la capitale en fraude, grâce à la complicité, involontaire ou bienveillante, des chefs de gare, des automobilistes et des sentinelles<sup>188</sup>. A Londres on tâche de subjuguier quelque sergent-major dépassé par les événements et de lui extorquer un acte d'engagement, signé le plus souvent d'un pseudonyme, et toujours en modifiant son âge, cela va sans dire. Quelques-uns réussissent ainsi à se faufiler temporairement dans les unités régulières<sup>189</sup>, mais la plupart, immédiatement repérés, reviennent, pleins de hargne, se livrer aux rigueurs de la loi, dont l'arme favorite est la tondeuse au double-zéro.

Mais l'automne s'avancait, avec sa traditionnelle rentrée des classes. Bientôt on ne pourrait plus vivre en plein air sur les collines galloises et, par ailleurs, il était souhaitable que les étudiants reprissent leurs cours interrompus par l'invasion.

Ces derniers furent donc ramenés sur Londres et logés à Eaton Square, tandis que leurs camarades pêcheurs étaient dirigés sur de petits ports des Cornouailles dont l'activité, malgré les hasards de la guerre totale, contribuait grandement au ravitaillement du Royaume-Uni assiégé.<sup>190</sup>

Les étudiants demeurèrent peu de temps à Eaton Square, assez toutefois pour que ceux dont les connaissances ne se trouvaient point trop bousculées par la vie nomade pussent subir avec succès les épreuves de la session d'octobre du baccalauréat, organisée par le Lycée français de Londres. Cette formalité accomplie, il s'agissait d'assurer un nouveau gîte à nos "intellectuels", et hors la capitale : les attaques nocturnes de la Luftwaffe s'intensifiaient (Londres fut bombardé toutes les nuits, sans répit, du 7 septembre 1940 au 10 mai 1941)

---

<sup>185</sup> Dès le début du mois de juillet, en fait.

<sup>186</sup> Cet équipement, inutile en été, n'a été distribué qu'à Rake-Manor, deux mois plus tard.

<sup>187</sup> Il s'agit ici d'une image : nous n'avons utilisé de bâtons à Brynbach, que pour décorer les accès des tentes, lors des revues de cantonnement.

<sup>188</sup> A vrai dire, cette remarque s'applique surtout à Rake-Manor.

<sup>189</sup> A ma connaissance il n'y a eu aucun cas de ce genre parmi les "pensionnaires" de Brynbach. Ceux qui répondent à cette définition étaient généralement des passagers du Meknès, parti de Brest, qui se sont mêlées aux troupes alpines qui étaient à bord. S'il y eut des exemples à Brynbach, l'auteur de cet historique n'a pu le savoir que par ouïe dire : Beaudouin et Lescure ne semblant pas s'être jamais rencontrés.

<sup>190</sup> Il y a eu un troisième groupe, ni « pêcheurs », ni « intellectuels » qui a quitté Brynbach pour rejoindre directement Rake-Manor.

Le Lycée français se repliait sur le Cumberland, dans des conditions telles que les futurs Cadets, les y eut-on contraints, ne pouvaient suivre le mouvement.<sup>191</sup>

Sur la demande du Commandement français, les personnalités britanniques qui dirigeaient des organisations solides et efficaces, comme le "Comité international d'aide aux Réfugiés" et les "Amis des Volontaires Français", trouvèrent en vingt-quatre heures un nouveau casernement pour leurs jeunes protégés, sur le domaine d'un manoir du Surrey appartenant à l'une des dames des comités. Là, à Rake-Manor, près de Milford, une nouvelle et loyale expérience fut tentée, dont le but était d'organiser, avec les moyens du bord et un personnel de bonne volonté, un enseignement de tournure classique, préparant aux examens consacrés de l'Université.<sup>192</sup>

Expérience de nouveau décevante; les locaux n'étaient pas adaptés à l'usage qu'on en voulait faire; les livres indispensables n'avaient pu être réunis, et, surtout, le cœur n'y était pas. Cette poignée d'adolescents en "battle dress", soumis à une discipline militaire sans grisante contrepartie, plongés jour et nuit dans une atmosphère de guerre, n'avaient plus la mentalité ni les préoccupations ordinaires des collégiens.

Les plus hostiles, les plus amers, les "meneurs"<sup>193</sup> étaient naturellement ceux qui, à la faveur d'un état civil avantageusement maquillé avaient goûté à la vie aventureuse des vrais camps militaires, mais finalement, s'étaient vus dépistés et confondus, et qu'on prétendait intéresser derechef aux subtilités des déclinaisons latines. Périodiquement, ils arrivaient par petits groupes de Camberley<sup>194</sup> dont le commandant, d'un trait de plume, avait sabré les précieux actes d'engagement. Ils débarquaient, traînaient leurs godillots désabusés, l'œil mauvais, accrochés à leurs valeureux mensonges, marchandant âprement les ans et les mois contestés, irréductibles.

Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, émergèrent de ces tractations à demi-vainqueurs, car, après les hostilités, il fallut bien admettre que certains Cadets avaient été enrôlés et promus avant dix-sept ans d'âge.<sup>195</sup>

Fin 1940, une évidence s'imposait : la bonne formule était encore à trouver, qui conciliât du même coup les aspirations des jeunes gens, le respect des lois et les responsabilités du Général de Gaulle, tant à l'égard des familles des adolescents qui s'étaient confiés à lui, que vis à vis du Gouvernement britannique.

Au début de 1941<sup>196</sup>, à la lumière des expériences déjà tentées, et grâce à une appréciation judicieuse des facteurs et des ressources, un système satisfaisant fut enfin mis sur pied, dont les principes peuvent être ainsi définis :

- Créer une école militaire, dans ses méthodes et dans ses buts

---

<sup>191</sup> On voit d'ailleurs mal comment il eut été possible de nous y contraindre : nous étions des mineurs, nous n'avions souscrit d'autre engagement que moral, nous ne devions obéissance qu'aux lois britanniques, nous n'avions pas même de documents d'identité autres que nos passeports. En cas de refus, nous serions devenus de simples réfugiés et il aurait bien fallu que les autorités britanniques nous confèrent un statut quelconque. Intéressante spéculation.

<sup>192</sup> En aucun cas l'enseignement dispensé à Rake-Manor ne pouvait prétendre à préparer à un degré quelconque, dusse-t-il être le plus simple, du cycle universitaire. Disons qu'il s'agissait alors d'une ambition lointaine

<sup>193</sup> Je ne vois pas Gérard, Hervé, Maurice ou Jean en « meneur ».

<sup>194</sup> Il n'y a eu, à ma connaissance, qu'un seul, voire deux, de ces groupes en provenance de Camberley.

<sup>195</sup> L'auteur parle ici de Cadets présents à Rake-Manor puis Malvern. Or, les premiers engagements ont eu lieu à Malvern, un an après le séjour à Rake-Manor et tous les Cadets engagés en novembre 1941 avaient dix-huit ans révolus ou presque, à deux ou trois mois près. Ils n'ont donc pas été "promus avant dix-sept ans". L'auteur ne peut que se référer à des engagements ultérieurs et je ne vois pas lequel d'entre nous a été "promu" avant cet âge. Je ne puis cependant être absolument formel sur ce point. En tous cas, il ne peut s'agir que de d'un ou deux cas.

<sup>196</sup> L'auteur, curieusement ne mentionne aucune des deux premières visites du Général (Brynbach, été 1940, Rake-Manor, décembre 1940).

- Etablir des programmes réservant néanmoins une part importante aux enseignements de culture générale

- En place d'un diplôme officiel de l'Université (que l'administration de la France Libre ne se reconnaissait pas le droit de délivrer), sanctionner les études par l'attribution d'un galon d'Aspirant, lequel pourrait, en des temps meilleurs, se voir gratifier d'une équivalence universitaire (ce qui fut fait après la Libération) ;

- Nommer les Aspirants, par décret, au titre de l'active, afin qu'ils pussent, s'ils le désiraient, embrasser définitivement la carrière militaire, à défaut de celle à laquelle ils avaient volontairement renoncé ;<sup>197</sup>

- Etablir cette Ecole, autant que possible, dans l'enceinte d'une "Public School" britannique, tant pour profiter de ses remarquables aménagements que pour initier nos jeunes Français aux différents aspects de la vie studieuse de leurs camarades anglais.

En un mot, s'adapter à des circonstances uniques pour entreprendre hardiment œuvre utile et neuve, coordonner tous les moyens et toutes les compétences qui étaient offertes, d'un côté par l'Etat-major français, de l'autre par les institutions britanniques, publiques ou privées, en vue d'employer à plein, et dans le bon sens, la force et le dévouement de ces jeunes Français, en vue d'en faire, en un temps record, des soldats, des chefs, des hommes.

A partir de ce moment, tout marcha comme par enchantement.<sup>198</sup>

Le 4 février 1941, l'Ecole des Cadets de la France Libre s'installait dans la "Maison 5" de la "Public School" de Malvern, petite ville d'eaux située au sud de Worcester.

Au rez-de-chaussée, de grandes pièces claires s'ouvrant sur un jardin de pelouses fleuries furent aménagés en bureaux, réfectoire, mess, salles de classe et de récréation.<sup>199</sup> Les cadets travaillaient dans de petites études à deux ou trois places, qu'ils décoraient au gré de leur fantaisie, et où ils devaient se sentir un peu chez eux.

Aux étages, des chambres, l'infirmerie, la petite chapelle sous les combles et les dortoirs, ceux-ci divisés en compartiments individuels ou "cubicules", brillamment cirés et astiqués.

Les Cadets partageaient en outre, avec les étudiants anglais, l'usage du parc immense, des terrains de sport et de la piscine où, selon la coutume des "Publics Schools", et au grand scandale de nos jeunes, pudiques comme des Français, le strict costume d'Adam était de rigueur.

Dès lors, déceimment installés, convenablement nourris en dépit des restrictions, correctement équipés à la française, grâce aux réserves de tenues bleu sombre abandonnées par les bataillons alpins au retour de Narvik, les cadets, ayant acquis d'emblée la fierté de leur uniforme, de leurs armes et de leur unité, entrèrent de tout cœur dans ce nouveau cadre de vie<sup>200</sup>, se disciplinèrent eux-mêmes, travaillèrent avec résolution.

---

<sup>197</sup> Je pense que ces décisions ont été prises plus progressivement, dans le temps, qu'il n'est indiqué ici. Je doute que celle de nous nommer au titre de l'active ait été prise longtemps avant que la perspective d'avoir à procéder à des nominations ne se profile réellement (voir à ce sujet les réactions de certains examinateurs de la première promotion).

<sup>198</sup> Belle note d'optimisme rétrospectif : les difficultés furent multiples et quasi quotidiennes, mais peut-on en parler dans un historique "littéraire" comme celui-ci? On voit le procédé : "Le ciel est noir, le tempête fait rage, et, soudain les nuées se déchirent le soleil brille et un doux zéphir se met à souffler".

<sup>199</sup> Vision poétique : il n'y avait pas de salles de classe à proprement parler à "House N°5", c'était d'ailleurs contraire aux principes d'organisations du Collège, seule une pièce en sous-sol, servait de salle d'armement où Lehrmann dispensait ses cours. Quant aux pelouses fleuries elles n'étaient visibles que pour l'encadrement. Je n'ai, enfin, aucun souvenir d'une salle de récréation à ce niveau, ni même dans la maison, à l'exception d'une minuscule bibliothèque. La salle à manger des élèves donnait sur la cour d'entrée principale et nos "études" - où nous étions d'ailleurs quatre, le plus souvent - s'ouvraient sur une cour assez sinistre où trônait un beau tas de charbon.

<sup>200</sup> Encore une vue optimiste des choses s'il faut en croire Lajudie qui, huit mois plus tard, mentionne encore de "grosses souches à extraire" en parlant du moral de certains Cadets. De même, le rapport officiel de Beaudouin du mois de mai 1941, n'est pas aussi optimiste qu'il y paraît ici.

L'effectif fut réparti en trois cycles ou pelotons : un peloton préparatoire, pour les moins avancés en âge et en savoir ; un premier peloton pour ceux dont le niveau d'instruction correspondait à peu près à celui des lycéens de seconde ; un peloton d'élèves aspirants enfin, bachelier ou jugés dignes de l'être, et dont la date de naissance, vraie ou habilement ajustée, leur permettait de prétendre à un enrôlement régulier avant la fin de leurs études.

Le premier examen eut lieu en mai 1942.<sup>201</sup>

Il fut assez satisfaisant pour que le Haut Commandement français, ainsi que les autorités militaires britanniques, qui avaient suivi discrètement les progrès de l'entraînement, fussent à même de constater que les prévisions optimistes se trouvaient justifiées par les résultats.

Un obstacle inattendu fut alors à surmonter : les examinateurs venus de Londres, décontenancés par la frimousse espiègle de la majorité des candidats, se mêlèrent d'émettre un avis aux termes duquel on ne pouvait sérieusement songer à confier une section à de si tendres marmousets. Mais le Général de Gaulle, qui s'y connaissait en hommes, tint bon, et les quinze premiers cadets de l'Ecole reçurent leur joli galon en chevron d'argent strié de rouge. L'avenir devait prouver qu'ils en étaient dignes.

Le Saint-Cyr de la France Libre était né.

## LE SAINT CYR DE LA FRANCE LIBRE

Moins d'un mois après ce mémorable événement, les cadets durent quitter Malvern, le War Office avait brusquement réquisitionné tous les bâtiments de la "Public School" pour abriter, en ces lieux discrets et écartés, l'ensemble des services attelés à l'étude des armes secrètes.<sup>202</sup>

Les habitants de la petite ville ne virent pas partir sans regrets, ni émotion, leurs jeunes hôtes français qui avaient su se tailler par leur gaieté et leur courtoisie une flatteuse réputation, et parmi lesquels il n'était pas difficile de pressentir que certains étaient déjà marqués pour l'holocauste.

Les Anglais n'ont pas oublié. Pour le 9 juin 1949, une délégation d'anciens de l'Ecole fut conviée par Mr. Gaunt, toujours directeur de la Public School de Malvern, à l'inauguration d'un Monument du Souvenir.

---

<sup>201</sup> La troisième visite du général de Gaulle n'est pas mentionnée, pas plus que l'arrivée du capitaine de Lajudie et tout ce qui marquait le véritable avènement d'une école d'officiers (engagement, enseignement militaire, solde, matériel, inspections etc.).

<sup>202</sup> Il est douteux que toutes les armes secrètes aient dépendu du Royal Signals, l'administration qui fut alors installée à Malvern. Il ne devait s'agir que des recherches dans le domaine électronique.

Quand le Général Sir James Steel, Adjudant Général des Forces de sa Majesté, eut fait tomber le voile formé de l'Union Jack uni au Tricolore, on vit un banc de pierre, très simple, érigé à l'ombre de "Maison 5"<sup>203</sup> rendue à sa destination première. Sur le dossier, une inscription est gravée en français :

EN SOUVENIR DE NOS FRERES LES CADETS  
DES FORCES FRANCHISES LIBRES  
QUI ONT OCCUPE N05 EN 1941 ET 1942  
AVEC RECONNAISSANCE

Ce même jour, le Général Durosoy, Attaché Militaire de l'Ambassade de France à Londres, remettait à la direction de la Public School un shako de Saint-Cyrien orné du casoar, offert par le Général Molle, Commandant l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes (Saint-Cyr Coëtquidan). Ce gage de fraternité d'armes a pris sa place parmi les reliques que la vieille école anglaise conserve jalousement en son musée.

\*\*\*

Vers la fin de mai 1942, l'Ecole Militaire des Cadets prenait possession du castel de Ribbesford, mis d'urgence à sa disposition par le major Général Waterhouse, Commandant le Secteur Occidental du Royaume Uni.

Cette gracieuse demeure, édifiée sur le territoire de la commune de Bewdley (déformation du vocable normand : Beaulieu) au nord de Worcester, avait été réquisitionné, dès 1940, par le War Office qui, pour faire face aux besoins d'une mobilisation comme l'Angleterre n'en avait jamais vue, n'hésita pas à empiler des troupes dans toutes les résidences seigneuriales dont les propriétaires se trouvèrent ainsi relégués dans les mansardes.<sup>204</sup> La capacité des salles du Castel de Ribbesford ayant été jugée insuffisante, les sapeurs avaient en outre monté des huttes semi-circulaires en tôle ondulée sur les gazons centenaires de son parc. L'Ecole Militaire devait encore aggraver le sacrilège en édifiant à son tour une nouvelle cabane quand le besoin s'en fit sentir.

C'est dans ce nouveau décor que fut célébré, par le Général de Gaulle en personne, le baptême de la première promotion "Libération"<sup>205</sup> et que fut aussi esquissé le cérémonial, à la fois officiel et intime, qui devait marquer les futures célébrations.

Dès que les nouveaux promus eurent été acheminés sur le Camp de Camberley, pour un stage pratique de commandement, les cadets, désormais convaincus qu'ils étaient pris au sérieux,<sup>206</sup> se remirent à la tâche avec une ardeur renouvelée.

Sans désespérer, de nouveaux venus affluaient, évadés de France malgré la surveillance des "occupants" ou de l'Union Française<sup>207</sup>, malgré l'opposition, souvent dangereuse, des fonctionnaires de Vichy. A leur arrivée sur le sol britannique, et après un petit stage de "sécurité", les volontaires, dont les services de recrutement français jugeaient convenable l'âge et les antécédents, étaient dirigés sur l'Ecole des Cadets, dès lors lancée, connue et appréciée.

Petit à petit, à des exceptions près, les Cadets de 1940 avaient atteint l'âge militaire, lequel était généralement exigé des recrues. Ainsi, le côté légèrement "civil" de notre formation, qui la marquait

---

<sup>203</sup> L'auteur se permet, ici encore, une licence poétique. Ce monument est situé nettement plus haut que House N°5, approximativement à 75 mètres, ce qui fait beaucoup pour une ombre, même au soleil couchant.

<sup>204</sup> Belle image qui, malheureusement, ne s'applique pas à Ribbesford, dont les propriétaires louaient déjà les appartements tout en habitant eux-mêmes en ville.

<sup>205</sup> . Ceci est tout à fait inexact. C'est le général Legentilhomme qui présida à ce baptême, Le Général, qui relevait alors d'une sérieuse attaque de malaria, était en outre retenu à Londres par les événements de Bir Hakeim. Cette erreur figure dans les annuaires de 1958 et de 1988, elle a été corrigée dans l'édition de 1994.

<sup>206</sup> Cette remarque vient à l'appui des indications de la note N° 25, ci-dessus

<sup>207</sup> Il n'était, à l'époque, question que de l'empire. La conférence de Brazzaville date de 1944.

encore à Malvern, se trouvait graduellement éliminé, et c'était dans un vrai camp de vrais soldats que les Cadets poursuivaient maintenant leur entraînement.

Les cadres de l'Ecole reçurent, en temps utile, le renfort de jeunes officiers, anciens Saint-Cyriens pour la plupart. Grâce aussi au système de recrutement, les programmes d'études militaires et universitaires purent être appliqués régulièrement et toute l'organisation fonctionna sans à-coups.

Le cycle préparatoire, n'ayant plus sa raison d'être, la totalité de l'effectif fut réparti en deux pelotons, chacun d'eux d'une durée de six mois, que les nouveaux devaient suivre intégralement. Le premier était consacré à l'instruction militaire, prévue pour les recrues, ainsi qu'à l'étude de matières sélectionnées dans le programme de première des lycées; le second, ou peloton (plus tard compagnie) d'élèves aspirants, était réservé à la formation technique et professionnelle de futurs officiers, ainsi qu'à l'enseignement, donné sous forme de conférences, de certaines branches du programme de mathématiques élémentaires.

Certes, il fallait aller vite, élaguer et condenser. En tous cas il est permis d'affirmer que les Cadets reçurent une formation vivante et variée, quoique incomplète, dont bénéficièrent à la fois leur intelligence et leur caractère.

Quant à leur instruction militaire, confiée à une élite d'officiers instructeurs sous la direction du capitaine de Lajudie, elle put revêtir, elle aussi, une forme moderne et toute entière commandée par ses fins, grâce aux leçons des expériences passées ou en cours, grâce à l'adoption de méthodes concrètes plutôt qu'académiques, grâce enfin au matériel important, armes et véhicules, mis à la disposition de l'Ecole par l'Etat-major français et par le commandement britannique local, lequel faisait grand cas de l'aide que nos cadets pourraient lui apporter au cas où l'ennemi tenterait un coup de main désespéré sur les centres industriels de la région.

Chaque Cadet sortant de l'Ecole était en excellente condition physique, qu'il devait à la pratique quotidienne de la gymnastique et des sports. Il connaissait parfaitement tous les types d'armements français et alliés. Il avait enfin appris, dans la région boisée et accidentée qui entoure Bewdley, son métier de chef de section en campagne.

Des stages de courte durée, dans les unités des différentes armes, devaient ultérieurement lui permettre de se spécialiser.

Les promotions successives sortirent à la date prévue, baptisées tour à tour par le Général de Gaulle, quand il se trouvait en Grande-Bretagne, ou par un de ses représentants, quand il était en déplacement.

Il faut trouver dans un geste des anciens élèves de Saint-Cyr la reconnaissance de notre Ecole comme l'héritière de l'Ecole Spéciale Militaire. En effet, le 2 décembre 1942, à l'occasion du traditionnel 2S - (137) plusieurs jeunes aspirants tout récemment sortis de l'Ecole et quelques-uns en cours d'étude furent conviés à un banquet des anciens Saint-Cyriens parmi lesquels, aux côtés du Général Catroux - le plus ancien, ce soir là - et du Général de Gaulle, se trouvaient les Généraux Legentilhomme, d'Astier de la Vigerie, Vallin, ainsi que de nombreux officiers.

Le baptême officiel de chaque promotion donnait lieu à une prise d'armes qui réunissait tout l'effectif, au cours de laquelle des décorations étaient parfois remises à des personnalités de la France Libre ou à des héros de la résistance. Ainsi, le président Pleven reçut sa Croix de Compagnon de la Libération des mains du Général de Gaulle, sur le front des Cadets qui présentaient les armes, aux côtés de Pierre Brossolette, déjà sur la voie du martyre, du colonel Passy, du colonel Fourcault et de plusieurs autres combattants de l'Armée Intérieure.

Cette cérémonie prit place la veille de l'envol du Général de Gaulle vers les intrigues d'Alger. A la fin du banquet traditionnel, et sur l'insistance du Colonel Passy, le Général, quoique visiblement soucieux, consentit toutefois à adresser quelques mots à ses jeunes. Il dit simplement : " Mes enfants, vous savez que je pars demain pour Alger. - Pour faire l'union. - On voudrait que je fasse l'union par la bassesse. Eh bien, je vais essayer de la faire par la hauteur..." Nous n'avons pas très bien saisi alors, la portée de cette brève déclaration. Les Mémoires de Winston Churchill nous ont récemment éclairés sur ce point.

Les Cadets recevaient aussi la visite, de temps en temps, de chefs de la Résistance intérieure qui venaient les entretenir du tragique combat qu'ils menaient, presque à mains nues, contre la Wehrmacht et la Gestapo. L'un de ces chefs, que nous connaissions seulement sous le nom de

Claudius, et qui venait d'arriver à Londres en compagnie du Général de Lattre de Tassigny à bord d'un de ces avions anglais qui faisaient la navette entre la France et le Royaume-Uni, voulut bien donner une causerie dans notre club. Claudius eut la dent dure pour les militaires, ce qui constituait une originalité, son auditoire étant composé de futurs officiers.<sup>208</sup>

La parution de la "Fourragère Blanche" appartient aussi à l'histoire de l'Ecole des Cadets. C'était une publication, à vrai dire assez irrégulière, mais pour l'époque luxueusement éditée, dont deux cadets de la dernière promotion avaient eu l'idée et dans laquelle, soit par la littérature, soit par le dessin<sup>209</sup>, chacun tentait de s'exprimer ou de relater, sur le mode tour à tour sérieux ou plaisant, les menus événements émouvants ou comiques qui formaient le fond de notre vie commune.

Son titre avait été emprunté à un détail de la tenue des cadets, à la fois pratique et symbolique pratique, parce que la couleur blanche était en Angleterre réservée aux cadets ; mais les élèves d'un O.C.T.U. (Officers Cadets Training Units) la portaient sous la forme d'une bande fixée au calot ou à l'épaulette, tandis que nos cadets la portaient en fourragère, par adaptation d'une tradition militaire française symbolique, car elle matérialisait l'espoir que des exploits glorieux la coloreraient quelque jour en vert, en jaune ou en rouge.

Le Comité de rédaction, qui jouissait d'une complète liberté d'expression dont il n'abusa jamais, publia cinq numéros de la "Fourragère Blanche", magazine éphémère comme l'Ecole, mais dont la relecture, outre qu'elle peut utilement combler les lacunes de cet historique, procure aujourd'hui à chacun de nous un plaisir amplifié par le recul du temps.

## MISSION TERMINEES

L'Ecole Militaire des Cadets fut dissoute le 15 juin 1944, sa mission accomplie.

A partir de cette date, il n'était plus question de continuer à former des officiers. L'heure était venue pour tous de se battre et les cent vingt jeunes de la dernière promotion<sup>210</sup> : "18 juin" allèrent rejoindre oindre leurs jeunes anciens des quatre promotions précédentes : "Libération", "Bir-Hakeim", "Fezzan et Tunisie", "Corse et Savoie", dans toutes les unités déjà célèbres de la France Libre, sur tous les champs de bataille qu'ouvraient l'offensive générale.

On les trouve partout, les Saint-Cyriens de Malvern et de Ribbesford, à la tête de leurs sections de fantassins, de leurs pelotons de chars, de leurs sticks de parachutistes, de leurs groupes de commandos, de leurs compagnies F.F.I.

Ils sont présents quand on enfonce la ligne Gustav, quand on débarque sur les plages normandes, quand on force les défenses de Provence, quand les provinces et les villes françaises se soulèvent tour à tour, quand la 2<sup>e</sup> DB délivre Paris, quand on pénètre en Belgique et en Alsace, quand on écrase les "poches" de l'Atlantique, quand les avant-gardes victorieuses atteignent Berchtesgaden, l'Elbe et le Danube, quand on débarque en Cochinchine et au Tonkin.

Mais leur route épique ne s'arrête pas là et aujourd'hui comme hier ils sont présents partout où la France se bat pour un idéal de liberté universelle qui était déjà celui de la France il y a près de deux siècles, à une époque où la plupart des puissances mondiales prenaient à peine conscience de leur existence nationale.<sup>211</sup>

---

<sup>208</sup> Ce paragraphe et les deux suivants ne figurent pas dans les diverses éditions de l'annuaire de l'Amicale. Notons à ce propos que l'historique de l'Ecole qui figure dans l'édition de 1958, est assez différent, dans la forme, de celui des éditions 1988 et 1994. En particulier, les généraux Angenot, Bureau, Monclar, Renoir et Marchand n'y sont plus mentionnés.

<sup>209</sup> Dessins dont un troisième cadet était l'auteur.

<sup>210</sup> 118, en fait. Les élèves de la cinquième et dernière promotion, reçus au concours de sortie ont été nommés aspirants par une Décision du 7 juin 1944. Cette décision mentionne cent seize noms (116) auxquels il faut sans doute ajouter deux cadets (2) qui ont vraisemblablement été promus ultérieurement.

<sup>211</sup> Le texte, tel qu'il est imprimé dans les éditions de 1958, 1988 et 1994 de l'annuaire, ne s'arrête pas là. La suite n'est sans doute pas de la plume d'André Beaudouin. Elle n'a donc pas été reproduite ici.

## MESSAGE DU PRESIDENT DE L'AMICALE

Après les noms de l'aspirant BOULANGER, de l'aspirant BUISSIERE, du sous-lieutenant METZ, du lieutenant HULOT, du sous-lieutenant GEILLON, c'est celui du lieutenant TARAVEL, ancien Officier Instructeur à l'Ecole Militaire des cadets, qui vient s'inscrire sur la liste douloureuse de nos camarades tombés en Indochine, pour le service de la France.

Je n'ai pas obtenu de détails sur les circonstances qui ont entouré la fin glorieuse des premiers nommés. Mais grâce à madame Taravel qui a bien voulu me confier le texte de l'allocution prononcée sur la tombe de son mari, par le capitaine commandant le II/21<sup>e</sup> RIC, je sais désormais, et je pense que vous devez savoir, comment le lieutenant Taravel s'en est allé rejoindre ses anciens Cadets, morts au champ d'honneur, après avoir, comme eux, travaillé et combattu jusqu'à son heure dernière.

"Il débarqua en Indochine le 30 avril 1948 et fut affecté au II/21<sup>e</sup> RIC qu'il rejoignit le 1<sup>er</sup> juin. Il fit aussitôt son apprentissage de chef de poste à Than-Than-Phuong et au poste Bricourt, se montrant chef de section de valeur et politique avisé, s'adaptant très vite aux dures et particulières conditions de la vie en Indochine. Poussant ses reconnaissances loin dans la montagne ou dans la plaine de Hoa-My, ou dans les collines de la cote 102, il interdit aux troupes rebelles de s'installer de nouveau dans ces régions d'où nos troupes les avaient chassées quelques mois avant. En même temps, le lieutenant Taravel se consacra avec ardeur, avec foi, à son travail de pacificateur, sachant par son calme, sa persuasion, sa volonté, compréhensif des besoins des autochtones, se faire aimer et respecter des populations naguère hostiles de la région de Than-Than-Phuong. "

Mais cette vie, pour aussi active qu'elle était, ne correspondait pas suffisamment au tempérament du lieutenant Taravel.

« On s'ennuie, on ne rencontre pas un Viet-Minh », me dit-il un jour au poste Bricourt. Aussi fut-ce avec joie qu'il suivit sa compagnie lorsque celle-ci fut appelée, il y a deux mois, à pacifier le sous-secteur sud où l'agitation commençait à devenir inquiétante.

Le lieutenant Taravel s'y trouva à son aise... Il y avait là du Viet-Minh, et ce fut avec enthousiasme qu'il se jeta dans l'action...

Inlassablement, comme chef de poste d'An-Nong, il se lança à la recherche de ces innombrables comités de résistance, d'assassinat de jeunesse, de guérilleros, implantés dans presque tous les villages, qui se reconstituent en moins de temps qu'il n'en faut pour les déceler et les détruire.

Ce fut aussi la poursuite, dans les rizières et la brousse montagneuse, de ces insaisissables bandes armées, dont les membres, paisibles cultivateurs le jour, redoutables bandits la nuit, ne s'assemblent que lorsqu'ils peuvent, avec la complicité de la population, se liguier 200 contre une patrouille de 20.

Travail passionnant pour un chef dynamique, fanatique de son métier, mais tâche écrasante quand il ne dispose que d'une dizaine de Français au maximum et d'une trentaine de tirailleurs et de partisans.

C'est en recherchant une de ces bandes, dont il voulait et avait commencé de purger la contrée que le lieutenant Taravel est tombé hier (12 février 1949) à la tête de sa patrouille, à deux kilomètres de son poste. Comme pour tous ceux qui dorment leur dernier sommeil dans cette nécropole, son souvenir restera dans nos cœurs, son sacrifice ne tombera pas dans l'oubli.

Lieutenant Taravel, nous nous inclinons avec émotion et respect devant la douleur de votre jeune femme et de votre enfant. "

Au cours de son exorde, que je n'ai pas cité, le capitaine Baills avait retracé les antécédents du lieutenant Taravel. Pour ses compagnons anciens, l'évocation est inutile : je la connais, vous la connaissez tous, la brillante et brève carrière de cet homme de devoir, de ce modeste, de ce vainqueur, carrière qui, en dix ans, l'a conduit de Norvège à Hué, en passant par Paris, Strasbourg, Royan et Berchtesgaden. Le lieutenant Taravel, c'est toute l'Ecole Militaire des Cadets, dès sa fondation, et jusqu'à la création de cette Amicale à laquelle il a tant contribué. Mais c'est aussi toute l'épopée de la France Libre et Combattante, depuis la saine révolte de ses précurseurs, jusqu'aux dernières et sanglantes batailles d'une libération qui n'est pas encore achevée.

Dans une petite bourgade de Savoie, à Entre-Deux-Giers, en compagnie de son bébé, Mme Taravel se recueille dans le souvenir de notre ami disparu. Elle m'écrit : « Tout ce qui touche au passé de mon cher mari prend pour moi une valeur très précieuse ». . . . Que tous ceux qui possèdent des parcelles de ce passé commun, les lui envoient. Que tous ceux qui ont un témoignage à porter le lui adressent. C'est le seul moyen qui nous reste d'atténuer la douleur de ce deuil et de nous associer au culte qu'il inaugure.<sup>212</sup>

---

<sup>212</sup> La date à laquelle fut prononcée cette allocution n'est pas connue. Elle se situe pendant la période où Louis Chadrin était Secrétaire de l'Amicale des Cadets.

## ALLOCUTION DU 27 NOVEMBRE 1965

Ce n'est pas sans une profonde mélancolie que je vais évoquer maintenant la troisième figure de notre triumvirat de commandement, celui que nous avons aimé et connu sous le nom de René de la Joncière. Nous nous étions un peu perdus de vue depuis quelques années, mais nous savions tous que le déroulement de sa carrière n'a pas reconnu équitablement ses mérites, qui étaient grands. Pour faire la guerre – vous le savez, Messieurs – et pour la faire victorieusement, il ne suffit pas d'être gonflé et brave, il faut encore être compétents (sic). Et votre compétence guerrière, qui fut plus qu'honorable, c'est à René de La Joncière, ou si l'on préfère à feu le chef de bataillon René de Lajudie, pour lui rendre sa véritable et dernière incarnation, que vous la devez toute entière. Mais ce n'est pas tout. Sous des dehors volontiers bourrus et quelquefois colériques, René de Lajudie cachait soigneusement un cœur attentif et sensible, et je sais que très discrètement, il a offert assistance morale et réconfort à plusieurs d'entre vous qui pouvaient se trouver aux prises avec des petits problèmes personnels.

Enfin et surtout, il convient de conserver la mémoire du lieutenant de Lajoncière, tel qu'il fut aux sombres jours de 1940. Après avoir vaillamment combattu pendant la malheureuse campagne de France, il avait échappé à la reddition des armées encerclées en Basse Normandie, en s'embarquant à Veules les Roses à bord d'un méchant rafirot qui faisait voile vers l'Angleterre. Arrivé à Londres, ce jeune officier d'active, très discipliné, s'était rallié d'emblée au général de Gaulle, bien qu'il eut en France, femme et plusieurs enfants, sans barguigner et sans marchander, sans attendre de savoir, comme le firent hélas beaucoup de ses supérieurs hiérarchiques, si l'Angleterre aurait ou non le cou tordu comme un poulet. Ce faisant, René de Lajudie agissait en homme noble au sens plein du terme, c'est à dire en homme qui choisit toujours le devoir le plus difficile et le plus haut.

Bien entendu, aujourd'hui, René de Lajudie a dépassé le cycle de nos pauvres jugements humains. Il a rejoint du côté de la lumière ceux de ses Cadets qui l'y avaient précédé et nous ne pouvons plus rien pour lui, nous ne pouvons plus rien pour eux, que leur vouer notre piété, notre fraternelle et affectueuse piété de survivants.

Et cette piété me ramène justement aux manifestations de cette piété qui va s'exprimer sous deux formes différentes. Un mémorial de pierre, ce menhir commémoratif qui, à mes yeux, symbolise l'élan d'une flamme, la flamme qui animait les Cadets de la France Libre. En second lieu, notre Mémorial écrit, dont l'édification serait plus aisée si nos camarades voulaient bien y apporter leur témoignage, comme il leur fut déjà demandé l'an dernier.

Procès-verbal de l'AGO de l'Amicale des Cadets du 27 novembre 1967.

## ALLOCUTION DU 4 NOVEMBRE 1972

Madame, mes chers Camarades,

Mon indécrochable bronchite va réduire mon temps de parole, plus sûrement que ne le ferait M. Achille Peretti. Je vais donc être beaucoup moins bavard que d'habitude.

Cela fait très longtemps que je ne me suis pas trouvé parmi vous aussi nombreux et après cette longue éclipse, ma première parole sera pour vous dire combien je suis heureux, profondément heureux de me retrouver parmi vous, au milieu de cette vaste famille que nous avons fondée ensemble, il y a plus de trente ans.

Je suis heureux aussi de retrouver à mes côtés Monsieur le Consul général de France en Ecosse, mon vieux camarade Louis de Cabrol, fidèle adjoint, un des principaux fondateurs de notre Ecole des Cadets. Heureux de retrouver le général Sourieau que j'ose à peine appeler encore mon ancien collaborateur, mon colonel Chambon et puis sans oublier naturellement notre cher camarade Saindrenan.

Je suis par contre très affligé de ne pas voir à mes côtés le général Renouard : il m'a téléphoné hier matin en me disant qu'il était grippé et il était imprudent de sortir par un temps pareil. Enfin, nous lui souhaitons un prompt rétablissement, nous souhaitons qu'il reprenne bientôt son activité, son alerte activité qu'il conserve en dépit des ans.

Pendant cette longue éclipse dont je vous ai parlé, il s'est passé bien des choses : les unes réconfortantes, les autres dramatiques. Parmi celles-ci, la plus affligeante, la plus fatale a été évidemment la mort du Général de Gaulle dont on va célébrer le cinquième anniversaire dans cinq jours. Après le coup d'avril 1969 qui abattit le fondateur et le premier Président de la V<sup>e</sup> République, le brutal anévrisme du 9 novembre 1970 a foudroyé le vieux, le grand vieillard solitaire de Colombey les Deux Eglises, et avec lui, j'ai bien peur que ne soit mort aussi le gaullisme politique authentique. Reste le gaullisme historique. Je ne vous ferai pas l'historique du gaullisme. Pour nous autres, qui avons été gaullistes avant même que le terme eut été inventé, la vénération affectueuse que nous vouons à notre grand Charles, c'est quelque chose qui tient à la fois du sentiment, du sentiment forgé dans l'épreuve commune, c'est un état d'esprit inaltérable ; c'est aussi une communion fraternelle dans un idéal de pureté, même si cette pureté doit être dure.

Mes chers amis, je ne sais pas si j'aurai encore l'occasion de vous reparler, je viens d'entrer dans ma 73<sup>e</sup> année et à partir de cet âge-là, le difficile, ce n'est pas de commencer l'année, c'est de la finir... Aussi à tout hasard, je voudrai vous laisser un petit message. Au cours d'une émission télévisée que j'ai beaucoup admirée, André Malraux avait dit que le maître mot de la Résistance française, de toutes les résistances de la France Libre et Combattante, ce maître mot était un petit adjectif minuscule : NON. Le Général de Gaulle l'a dit d'une façon plus éloquente en disant : la plus grande gloire du monde est celle des hommes qui n'ont jamais cédé.

Dans cet ordre d'idée et sur un autre mode, je voudrais vous rappeler une petite anecdote que j'ai lue, je crois, dans les mémoires de Winston Churchill. Au printemps de 1941, Molotov, se trouvait à Berlin en visite chez son collègue von Ribbentrop, son prochain ennemi aussi, mais enfin, à l'époque, cela allait bien ! A ce moment-là il y a eu une alerte, oh ! Cela ne devait pas être bien sérieux, c'étaient quelques Mosquitos anglais sans doute qui lâchaient quelques pélots au hasard sur la capitale de III<sup>e</sup> Reich, mais sans doute que les seigneurs de la guerre n'aimaient pas trop le bruit de la mitraille, parce que Ribbentrop a entraîné son hôte dans un bunker de luxe, un abri tout ce qu'il y avait de bétonné et de blindé. Là, tout de même un peu embarrassé devant l'air un peu narquois sans doute de son interlocuteur, Ribbentrop a dit : "Vous savez, l'Angleterre est déjà battue, seulement elle ne veut pas le reconnaître !" Ce à quoi, Molotov a répondu : "Si l'Angleterre est déjà battue, qu'est-ce que nous f... ici ?

Ce qui est intéressant là-dedans, ce n'est pas la réponse de Molotov, c'est le propos de Ribbentrop, car, à son insu, il venait d'annoncer, de prédire la victoire finale de l'Angleterre, car en effet, tant

qu'on ne s'avoue pas vaincu, on finit toujours par devenir vainqueur. C'est une vérité que M. Ribbentrop devait découvrir quelques années plus tard au bout d'une corde.

Quant à vous, messieurs les Cadets, vous êtes des hommes, vous étiez alors de très jeunes hommes qui avez su dire : NON, NON, NON. Il fallait de l'intelligence et du courage à ce moment-là. Vous avez dit NON à la défaite, NON à la capitulation.

Alors, mon petit message, le voici : cette capacité de refus, cette intransigeance de votre jeunesse, essayez de la garder le plus longtemps possible. On ne sait jamais... vous aurez peut-être à l'utiliser encore une fois ! Mais pour l'instant, Dieu merci, nous n'en sommes pas là ! Vous avez à préparer de joyeuses, de brillantes fêtes de fin d'année avec vos charmantes femmes, avec vos enfants sages, avec vos adorables petits enfants eux aussi, Messieurs les cadets Pépés... c'est tout au moins la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur.

Procès-verbal de l'AGO de l'Amicale des Cadets : 4 nov. 1972 (extrait).

## TÉMOIGNAGES SUR ANDRÉ BEAUDOUIN

### Page de garde de la Fourragère Blanche. N° 1. Exemplaire N°7.

**Dédicace de Pierre Lefranc** : " Au commandant Beaudouin grâce à qui « La Fourragère blanche » est venue au jour. C'est à sa largeur d'esprit et à la grande confiance qu'il nous a témoignée que je dois aujourd'hui d'écrire ces mots de remerciement sur une revue qui est l'œuvre des cadets, comme l'école militaire de Ribbesford est son œuvre."

**Dédicace d'André Bernheim** : " Au commandant Beaudouin, dont l'esprit et les affinités nous ont tant aidés à sauvegarder dans cette Ecole un patrimoine qui lui est aussi cher qu'à nous. Au moment où nos camarades de France sont condamnés au silence, nous mesurons le privilège qui nous est donné de nous exprimer au grand jour. Les événements viendront peut-être bientôt interrompre notre collaboration à la " Fourragère Blanche ". Quel que soit l'avenir qui lui est réservé, cette revue n'en aura pas moins été pour moi la plus grande satisfaction que j'ai éprouvée dans ces années d'épreuve. Elle témoignera de mon plus respectueux dévouement, et de ma très profonde gratitude "

### **Lettre de Jacques Chambon, de novembre 1944. (Extraits)**

Qu'il vous suffise de savoir Mon commandant, que vous avez fait du travail solide et qui donne de beaux fruits. Je n'ai entendu que des félicitations sur eux et tout le monde, ici, connaît votre Ecole.

**Lettre de Jean Sourieau qui remercie pour « L'atmosphère de confiance et de travail si profitable à tous, que vous avez toujours fait régner à Ribbesford "**

## La BIBLIOTHEQUE D'ANDRÉ BEAUDOUIN

Examiner la bibliothèque d'André Beaudouin, du moins ce qu'il en reste, est un exercice fascinant. Non seulement du fait des auteurs qui la composent mais, surtout, parce que, l'ouvrage refermé, A. Beaudouin y a parfois consigné ses impressions.

Ces courtes analyses sont fréquemment révélatrices de ses opinions. Elles sont, à ce titre, sans prix.

\*\*\*

Les quatre volumes des Premières Œuvres de Flaubert, dans l'édition de 1914, faisaient partie de sa bibliothèque de Kaboul dès 1928. On peut cependant douter qu'il ait été en mesure d'emporter la totalité de ses livres au moment de son ralliement de 1940. Seuls quelques amis fidèles ont dû pouvoir faire le voyage.

André Beaudouin a certainement beaucoup lu et ses amis ont trouvé là un moyen commode de lui manifester leur sympathie, voire leur affection.

Ceci est particulièrement vrai pendant les quatre années de son séjour en Grande-Bretagne. La dédicace que porte l'un des monuments de la littérature anglo-saxonne, le chef d'œuvre de **Louis Bromfield, The Rain Comes**, nous permet de savoir que Beaudouin se trouve à Malvern avant la mi-janvier 1941. On peut en effet y lire :

- *Beaudoin (sic) From P... Malvern. 12 janvier 1941*

Le *Mr Churchill, A Portrait*, par *Philippe Guedala*, lui a été offert par un inconnu avec la dédicace suivante :

*Because we both admire him and because we have so much faith in him, I send ye (sic) this portrait of the « Skipper » it's worth reading. 24.1.42.*

S'agissait-il, comme le premier, d'un cadeau de bienvenue à Malvern ?

Madame de Cabrol, jamais en reste d'un cadeau, lui remet le **Cousin Honoré, de Storm Jameson** mais Gian se contente de signer : *Lubbock-Cabrol*

La grande admiratrice des Cadets, et plus particulièrement de leurs instructeurs, lady Fortescue, celle-là même dont Beaudouin craignait les débordements littéraires, lui offre son propre ouvrage **Perfume of Provence**, en 1942. Elle écrit :

- *Je donne mon premier livre avec beaucoup de joie à capitaine Beaudoin (sic), vrai soldat de France. Winnifred Fortescue.*

Son hôtesse de Rake-Manor, Mrs Gage connaît de longue date les qualités intellectuelles de Beaudouin. Il est vraisemblable qu'elle entretint une correspondance suivie avec lui. Aussi lui envoie-t-elle son ouvrage : **Prelude to Pentecost**, en 1953, avec la dédicace suivante

- *To André, en reconnaissance. Thalia*

Mrs Maud Donner, dont nous ne savons rien d'autre, lui remet un exemplaire du **Héloïse and Abélard, de George Moore**, avec ces mots aimables

*A André qui m'a appris à aimer la poésie française et tout ce qui est français. Maud.*

Enfin, toujours dans cette série d'admirateurs (trices), nous relevons le nom de Dannie X. qui, pour Noël 1942, remet un **Shelley** et **The Screentape Letters** à Beaudouin avec

- *Beudy darling. From Dannie. Xmas 1942.*

\*\*\*

André Beaudouin ne se contente pas, à l'évidence, de lectures hâtives ou superficielles : bien au contraire. De nombreux ouvrages portent en effet des commentaires de sa main. Si les pages de garde n'y suffisent pas, il ajoute quelques feuillets, au format et soigneusement collés, pour y consigner ses observations. En voici quelques exemples :

Le style de **Nevil Shute** ne semble pas l'avoir particulièrement emballé. On peut lire ceci à propos de **A Town Like Alice** :

- *Roman inégal, à peu près par moitié la première est pathétique et attachante. Jean Pagel se trouve en Malaisie pendant la guerre (suit un résumé du roman). Tout le monde est bon, tout le monde réussit : c'en est écœurant*

Quant à *The Chequer Board*, voici une partie du commentaire :

- *Chargé de tôle en instance de falot, un avion britannique venant d'Alger est attaqué par un Fritz et fait un crash-landing près de Penzance etc (...) Bouquin attachant, sans prétentions, bien raconté. A côté des personnages de premier plan, toute une galerie de caractères bien venus. Le meilleur est le bistro de Cornouailles, symbolisant (sic) la vieille Angleterre, libre et têtue. Un tableau remarquable de « l'occupation » américaine dans un village près de Penzance. L'épouvantable suffisance des G.I. blancs, la gentillesse des moricauts. Je me porte garant que la peinture n'est pas forcée.*

**The Citadel** de **A.J. Cronin** fait l'objet d'une critique particulièrement intéressante :

- *C'est l'histoire d'un médecin en quatre épisodes (...) Cette violente satire (violente mais non désespérée) constitue un bouquin attachant dont on pourrait détacher de nombreuses pages d'anthologie. Pourquoi l'auteur annonce-t-il la couleur chaque fois que va se produire une péripétie ? Je ne sais pas finalement si j'aime ou déteste cela.*

**Hatter's Castel** du même auteur est résumé par le lecteur qui ajoute ensuite

- *Je ne sais comment qualifier ce roman ? Noir ? Étouffant ? Feuilleton ? Selon moi, la seule personne sympathique est la garce, Nancy, car c'est la seule qui fasse front. Mary est un ange, mais un ange bêlant.*

Trois romans de **Evelyn Waugh** portent des commentaires significatifs. **Men at Arms** par exemple :

- *La peinture des mœurs militaires en temps de paix (ou drôle de guerre) n'est pas mauvaise, mais trop longuement traitée.*

*Un trait caractéristique du comportement britannique en matière amoureuse : Guy, en permission, retrouve la femme qui l'a plaqué et qui est passée depuis, par pas mal de paires de bras. Il constate qu'elle est en compagnie intime de son premier successeur. Quand celui-ci est parti, Guy, sans gêne et sans jalousie, essaie de prendre la place toute chaude dans le lit. C'est un catholique fervent, et qui n'admet pas le divorce, pas vrai ? Il est tout étonné que sa femme l'engueule et le vide. Comme quoi on peut avoir 36 ans, être lieutenant, avoir du charme et demeurer toutefois le dernier des corniauds.*

On trouve un commentaire moins percutant dans *Decline and Fall* :

- *Histoire un peu folle, parfumée d'humour, bâtie sur une trame assez mince. Grâce à cette bleuette, l'auteur brosse une galerie de portraits fort réussis, et critique avec causticité quelques aspects de la vie anglaise : public school, prisons, aristocratie, etc.*

**Scoop**, enfin, lui a beaucoup plu :

- *« Scoop », c'est la nouvelle qui secoue l'opinion. Sa véracité n'a aucune importance. Cette bleuette ne se raconte pas. ( . . ) Style fondé sur la boutade, humour pur jus.*

Cet éventail serait évidemment incomplet si l'inévitable **Daphné du Maurier** n'y figurait pas avec **Hungry Hill**. André Beaudouin n'est pas tendre :

- *Je n'aime pas trop ces romans qui durent un siècle (...) Sur cette trame, des portraits sont placés en rangs d'oignons. Quelques-uns sont attachants, mais il y en a trop.*

La littérature en langue française (ou traduite) n'est pas la dernière à faire l'objet d'exégèses. **Robinson Crusœ** est proprement éreinté :

- *Bouquin parfaitement ennuyeux. Il n'y a, en fait, que les passages archi-connus qui offrent quelque intérêt le reste ne vaut pas un clou : aventures mensongères, préchi-précha politico-religieux, relation (!) de voyage. L'auteur est le type de boutiquier anglais, avec tout ce que cela comporte de vulgarité, de suffisance, d'hypocrisie et de rapacité. Pauvre Daniel Defoe !*

Les **Centurions** et les **Prétoiriens** de **Jean Lartéguy** font l'objet d'annotations percutantes et, exceptionnellement, datées. Elles sont reproduites ici dans leur intégralité

- *De Dien Bien Phu à l'O.A.S.*

*Thème général: les officiers parachutistes, prisonniers de Viets après la défaite, retirent de leur amère expérience une double résolution qu'ils estiment sincèrement salutaire : 1°/ Considérant qu'ils ont été abandonnés par la Métropole, il leur faut renverser le « système » politique de Paris qui a conduit à cet abandon. 2°/ Confessant qu'ils n'ont pas su adapter leurs méthodes guerrières à la solution du problème militaire posé en Indochine, ils décident de les transformer radicalement en s'inspirant des méthodes de leurs vainqueurs, elles-mêmes inspirées de la doctrine guerrière de MaoTse-Tung. En outre, l'estime rageuse qu'ils sont contraints de consentir à leurs adversaires triomphants les inclinent (sic) à considérer favorablement les aspirations nationalistes des peuples colonisés qu'ils sont appelés à combattre.*

*A partir de là, tout s'enchaîne en se concrétisant dans la guerre d'Algérie, l'intention maîtresse de leur action et son but unique pouvant se formuler ainsi: « Quoi qu'il advienne, pas de nouvelle piquette. »*

*Première phase : bataille du bled et bataille d'Alger. Il faut les gagner, par n'importe quel moyen : et les voilà inéluctablement entraînés vers les repréailles, les otages, la torture. Or, ces batailles ne sont pas gagnées, pas perdues non plus, d'ailleurs. Étant donné, à priori l'excellence de leurs nouvelles méthodes, Il faut trouver ce qui cloche; c'est aisé: d'une part, le haut commandement d'Alger ; de l'autre, les politiciens de Paris.*

*D'où, complot visant à se substituer au premier et à culbuter les seconds. Mais ils sont première fois cocufiés : le 13 mai c'est le haut Commandement, en l'espèce Salan, qui les frustre de leur action en les devançant. Les paras avalent la couleuvre puisque le putsch qui n'est plus tout à fait le leur en l'étant tout de même encore un peu, leur offre la consolation de provoquer la chute de la République. Va donc pour Salan. Mais celui-ci est cocufié à son tour par de Gaulle, grâce à l'intervention de Massu. Mon Dieu, va pour de Gaulle (à la rigueur !) puisqu'il est « Algérie Française ».*

*On connaît la suite.... ! Mais pas encore la fin : en ce 24 mai 1962, l'acquiescement (de fait) de Salan, cela signifie que l'OAS n'a pas dit son dernier mot et est loin d'avoir perdu la partie.*

*Ces deux bouquins d'histoire romancée sont attachants, Il convient de le reconnaître. Sur le plan historique, que valent-ils ? Tout dépend de la documentation sur lesquels ils sont basés : j'incline à supposer que l'auteur serre d'assez près la vérité (enfin, sa vérité).*

*Sur le plan du roman, les deux romans tiennent à la fois de l'aventure, de l'érotisme et, dans une certaine mesure, de la « science fiction ». Les personnages, très vivants, n'en sont pas moins réduits à une présentation simpliste. On sent que Lartéguy, qui se défend d'avoir écrit un roman à clefs, s'est efforcé de tracer un portrait-synthèse du para, à partir d'éléments réels : Bigeard, Bollardière, Moullié (sic) sans doute, Massu peut être etc. Voici le résultat de cette mixture : un boy scout calotin mâtiné de "Jeunesse communiste", "sans une once de graisse", de formes athlétiques (entretenues par la religion de la culture physique), frugal, sobre (sauf saouleries concertées), le regard « vide et glacé », la démarche souple, chevaleresque (car il a un faible pour le viet et le fellouze), saturé de mépris pour les intellectuels et les journalistes (en écrasante majorité corrompus et pédérastes), et surtout, surtout, spécialement doué pour faire jouir les femmes frigides En somme, un nazi archange*

*Les femmes, frigides ou non, sont sommairement fondues, elles aussi en un caractère sans nuances : la Femelle, instinctive ou réveillée. La tenue camouflée la met en transes, et elle n'est jamais déçue par ce qu'elle découvre en dessous. C'est peut-être exact, après tout (Enfin, au moins les transes.)*

*Et que pense l'auteur de tout cela ? Difficile à dire, et Lartéguy doit être un petit futé. Par souci d'objectivité, il énonce le pour et le contre. Toutefois, par souci de prudence, il met volontiers le « contre » dans la bouche d'un fumier accompli, journaliste de son état, comme de bien entendu. Et pourtant, j'aurais tendance à supposer que ce personnage aussi salaud qu'intelligent, exprime l'opinion réelle de l'auteur.*

*Que retirer de cette « fresque » où il y a à boire et à manger ? En ce qui me concerne, une impression de malaise, issue, je crois, de l'impossibilité de démêler le vrai du faux, l'appréciation honnête du jugement tendancieux, le reportage de l'affabulation.*

*Une certitude toutefois : l'infantilisme de mes compatriotes, quand ils sont « paras ». Leur lamentable passivité, faite d'égoïsme et de cécité mentale quand ils n'en sont pas.*

*Tel qu'il est décrit par Lartéguy, le « para » est estimable car son idéal est intelligent et généreux. Mais il est tragiquement dangereux, car son Idéal, des jean-foutres (sic) de tout poil, se l'approprient : les crétiens en « tenue léopard », pillards et violeurs en puissance ; la tourbe des Pieds-Noirs, obsédés sexuels impuissants pour qui les métropolitains sont des tapettes ; et toute la bande des Vychistes impénitents, de le Pen à Pinay, qui commencent à flairer la curée.*

\*\*\*

La bibliothèque de garnison de l'Ecole Spéciale Militaire à Coëtquidan possède 87 volumes provenant de la succession d'André Beaudouin. Balzac et Maupassant y figurent en entier (32 volumes), ainsi que Flaubert, Baudelaire, Colette et un ouvrage sur les rues de Paris.

Les 38 autres livres appartiennent à la collection de la Pléiade. Proust, P.L. Courier, Sainte-Beuve, Tolstoï, Michelet, Stendhal, Musset, Hugo, Chateaubriand, Goethe, Voltaire, Diderot, Mme de Sévigné, Pascal, Montaigne, Alain, Péguy, Camus, Montherlant, Valéry et A. de Saint-Exupéry y figurent.

Seule l'édition en 4 volumes, publiée en 1954 par Flammarion des **Hommes de Bonne Volonté** fait l'objet d'annotations :

*- Un beau sujet. Une ample fresque brossée sur la trame historique des faits majeurs survenus entre 1908 et 1933, juste un quart de siècle. D'excellentes synthèses ou vues d'ensemble sur Paris à différentes époques, sur le 19<sup>e</sup> siècle (revu du premier tiers du 20<sup>ème</sup>), sur les aspects divers de la guerre 14-18, sur Normale, sur le Vatican, sur les grands courants sociaux.*

*Malheureusement, toutes les figures inventées de ce texte sont conventionnelles et aucune d'entre elles n'est complètement sympathique et malgré tout le scepticisme dont on puisse être armé, on reste sur une espèce de fringale de quelque chose de net.*

*Ayant ensuite analysé un à un les caractères choisis par Jules Romains, Beaudouin poursuit - La même impression d'artifice se retrouve dans les dialogues, qu'il s'agisse de conversations enjouées ou de « profondes considérations ».*

*Enfin, on sent jusqu'à la nausée que les derniers volumes (du 19<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup>) ont été écrits en Amérique, après 1940, et qu'ils portent en filigrane le signe de Vichy. Tout y est : la haine sourde contre l'Angleterre ; l'anticommunisme systématique ; la sympathie excessives pour les « Ligues ». Et les attaques contre les dictateurs perdent toute espèce de valeur, du fait que l'auteur les a fulminés tout à son aise, bien peinard de New-York ou de Mexico.*

*D'ailleurs, l'attitude de Romains depuis la Libération qui se situe dans la ligne de L'Aurore est révélatrice à ce sujet.*

*Ceci-dit, il serait injuste de dénier à l'auteur une manière de génie architectural pour la construction de volumes grandioses, à l'ornementation d'un goût pesant et déplorable. Les décorations « osées » ne sont ni érotiques, ni pornographiques, ni même excitantes ; plutôt une manière d'onanisme mental fouetté par l'investigation de bidets.*

*Au total, beaucoup de fatras, d'où émergent de beaux morceaux, les deux volumes sur la guerre par exemple, les synthèses notées plus haut, quelques conversations où figurent les comparses sympathiques.*

*L'ensemble se lit avec intérêt mais laisse une impression de malaise, d'inachevé, de morne misanthropie.*

*On en devient tenté de dire : « vivement l'anéantissement atomique ». Alors, Alors, non.*

\*\*\*

M Sylvestre OLIVET a conservé une notable partie de la bibliothèque de son grand-oncle. Il s'agit d'une centaine de volumes dont il serait fastidieux de donner un inventaire complet. Nous n'avons, par conséquent, retenu ici que les ouvrages les plus significatifs. Dans le domaine classique d'abord.

**Britain and Peace and War**, offert par Anne Crawshay, porte la dédicace suivante :

*«André. Christmas 1941. May the next one see you back in a France libre ! May I say that all the dollars in the world and all the good intentions possible could not have made "les Cadets de la France Libre" what they are, if you had not been their guardian angel! Thank you a thousand times, mon cher collaborateur ! I refuse to allow the germans to have the monopoly of this world ! Our collaboration has always been for me (one) of the very pleasant thing(s) of the last year. I shall always remember it with joy. Anne. »*

**La Voie Royale**, d'André Malraux, cadeau de Maria Hackin, porte également une dédicace significative.

*« Pour mon Commandant En hommage à la France qui, pantelante encore, renaîtra plus belle de ses cendres, grâce au courage des meilleurs de ses enfants.*

*A l'un d'eux, j'adresse une pensée reconnaissante en lui offrant ces pages qui, j'espère, feront resurgir de la brume du passé, les souvenirs de la terre brûlée d'Afrique Noël 1944 (sic) Avec mon cœur. Maria.»*

Deux ouvrages, enfin, choisis parmi les livres non philosophiques de cette collection, portent une mention intéressante. **Asmodée, de François Mauriac**, est signé de Jean Fèvre ; **L'Indochine d'autrefois et d'aujourd'hui**, de **J.B. Alberti**, est marqué : « Beaudouin. 9<sup>e</sup> DIC 1945 ».

Dans le domaine scientifique, ensuite.

**Essai sur l'Inégalité des Races Humaines**, du comte de **Gobineau**. **L'Essai sur les Données immédiates de la Conscience**, d'**Henri Bergson**, précède **Matière et Mémoire** (Kaboul 1931), **L'Evolution Créatrice** et **Le Rire** (Kaboul 1931), du même auteur. Les **Règles de la Méthode Sociologique** (Kaboul 1935), **Sociologie et Philosophie**, **l'Education Morale** et **l'Année Sociologique** (Kaboul 1928), tous quatre d'**Emile Durckheim** sont accompagnés de l'incontournable **Sigmund Freud** avec **Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité** (Kaboul 1927) et **Cinq Leçons sur la Psychanalyse**.

**Paul Bourget**, avec **l'Essai de Psychologie Contemporaine** et **Georges Dumas** avec son **Traité de Psychologie**, confirment l'intérêt de Beaudouin pour ces questions. **Le Discours de la Méthode** de **Descartes**, les **Morceaux Choisis de Montesquieu**, les **Pensées de Blaise Pascal** et les **Morceaux Choisis de J.J. Rousseau**, complètent cette bibliothèque philosophique qui semble avoir nourri l'essentiel des réflexions d'André Beaudouin pendant son séjour en Afghanistan. Beaucoup de profondeur dans peu de volume(s), dans les deux sens du mot !

Dans un domaine plus accessible, on trouve **l'Art Français de la Révolution à Nos Jours** (3 vol.), les **Mémoires du duc de Saint-Simon**, les **Profilis Anglais de Sainte-Beuve** (ouvrage sur lequel figure le cachet « Ecole des Cadets des FFL. Bibliothèque ») et une **Anthologie des Poètes Français**. Plus légers encore, **Le Cabinet Satyrique** et les **Amoureux Passe-Temps de Fernand Fleuret** (Kaboul 1927), démontrent que l'on savait se distraire à Kaboul en 1927.

L'inventaire de la bibliothèque d'André Beaudouin ne serait pas complet si l'on ne mentionnait une **Histoire Universelle** et une **Histoire de la Littérature** (6 volumes au total) qu'il eut été surprenant de ne pas trouver sur les rayonnages du salon d'un honnête homme.

Pour conclure ce chapitre, voici trois remarques inscrites par A. Beaudouin en marge de certains passages des *Pensées* de Pascal. L'auteur parle d'une démarche à caractère confessionnel : « *Il me déplairait que Pascal ait joué les mouchards* », plus loin l'auteur définit la notion de salut par la grâce, plutôt que par les œuvres : « *Affreux* » et enfin, une généralité savoureuse : « *Il n'est pas nécessaire d'affubler la vérité de noms barbares. La vérité est toute naturelle. Il suffit de (la) discerner.* »

## CHAPITRE 2 - L'ENCADREMENT DE L'ECOLE DES CADETS

### François BIGO

Citation pour la Légion d'Honneur (rédigée le 2 mai 1945 par le commandant Palenc).

*« Rallia la France Libre dès 1940, n'a cessé de se prodiguer pour son pays. Volontaire dans une unité combattante, a fait les campagnes d'Italie et de France. Toujours en première ligne pour soigner les blessés et assister les mourants. Est tombé devant Ronchamp en allant chercher le corps d'un tirailleur entre les lignes: Restera pour le bataillon, le modèle du courage, de l'abnégation, du sacrifice et de la bonté ».*

### Texte figurant au Mémorial de la Chancellerie de l'Ordre de la Libération

Révérénd Père François Bigo

5 avril 1912 — 15 octobre 1944

22° B.M.N.A.

« Le Révérend Père Bigo, aumônier du 22° B.M.N.A., est resté une figure légendaire de la 1<sup>ère</sup> Division Français Libre qu'il a rejointe en 1943 à Zuara en Tripolitaine. Sa carrière militaire n'avait pas commencé là. Aumônier en 1939-1940, blessé grièvement au moment de l'évacuation de Dunkerque, transporté en Angleterre, rallié aux Forces Françaises Libres dès le 16 juin 1940, il n'avait cessé de demander à être envoyé dans une unité combattante. Malheureusement, ayant subi plusieurs opérations, il ne put joindre l'Afrique du Nord avant le débarquement allié.

« On le retrouve aumônier au moment de l'attaque du Garigliano, au cours duquel ce bataillon s'est si brillamment comporté et a subi les plus fortes pertes de tous les bataillons engagés, le Père Bigo s'est dépensé sans compter, malgré les tirs efficaces et meurtriers de l'ennemi, pour donner les premiers soins aux blessés de première ligne. Son dévouement de chrétien était aussi grand à l'égard des Français métropolitains ou musulmans, que des Allemands.

« Il débarque avec son bataillon le 15 août 1944 à Cavalaire et participe à la prise de Toulon et à la remontée du Rhône et de la Saône jusqu'à Belfort.

« Le 15 octobre 1944, à l'attaque de Ronchamps, le père Bigo se porte volontaire pour aller rechercher, avec deux brancardiers, des blessés du 22° demeurés entre les lignes, situées à cet endroit à moins de 200 mètres les unes des autres. Il porte ostensiblement sa croix. Arrivé à hauteur des blessés il est capturé par un sergent allemand qui s'est dissimulé dans une tranchée. Ce sous-officier l'emmène et le fait aussitôt fusiller, presque sous les yeux de ses compagnons de combat. Ce lâche assassinat, perpétré au mépris de toutes les lois de la guerre, souleva à l'époque les protestations indignées des hauts Commandements français et alliés, protestations qui ne furent jamais honorées d'une réponse.

« Les Allemands ont-ils jamais su qu'ils avaient, ce jour-là, assassiné un des plus purs héros de la France Libre, dont le courage militaire n'avait d'égal que les vertus chrétiennes ?

Une « rue du Père Bigo » a été inaugurée à Ronchamp le 7 mai 1978.

## Louis BOUZOLS

28.04.1925	Naissance à Cervione (Corse).
08.12.1942	Engagé dans la France Libre auprès du Consul de France à Lisbonne.
08.01.1943	Embarque à Lisbonne à destination de la Grande-Bretagne.
05.02.1943	Autorisé à s'engager dans les FFL. Ecole des Cadets.
Décembre 43	Nommé sergent lors de la sortie de la promotion Corse et Savoie.
1 <sup>er</sup> sem. 1944	Adjoint du S/Lt P. Saindrenan, instructeur à Ribbesford.
Juin 1944	Promu aspirant avec la promotion 18 Juin.
Juin 1944	Affecté à la 2 <sup>e</sup> DB, nommé au Régiment de Marche du Tchad.
1944 : 1945	Effectue toute la campagne de France et d'Allemagne avec la 2 <sup>e</sup> DB.
Fin 1944	Blessé devant Strasbourg au cours d'une reconnaissance.
1945	Cité à l'ordre du corps d'armée.
Sept. 1945	Démisionnaire de l'active et démobilisé.
Oct. 1945	Entre à l'Ecole des Sciences Politiques.
Octobre 1946	Admissible à l'Ecole Nationale d'Administration.
Mars 1947	Entre au ministère des Affaires Etrangères.
1948	Diplômé de Sciences-Pô dans la section « Service Public ».
1948	Entre à l'Omnium Français des Pétroles
1956	Chef du Service Commercial à l'Omnium.
1960	Fondé de pouvoir à l'Omnium.
fin 1961	Rejoint la Compagnie Française des Pétroles (CFP) après l'absorption de l'Omnium par la CFP.
1962	Chef du Service approvisionnements, CFP.
1967	Adjoint coordinateur du directeur commercial de la CFP.
1971	Administrateur des Pétroles Mory.
Hiver 1971	Harvard Business School.
1971	Membre fondateur, puis président du Fortum Maritime International des Compagnies Pétrolières.
1972	Directeur adjoint Total Logistique et Ventes, CFP.
1972 à 1974	Responsable de la construction de la raffinerie de Flessingue.
1973	Directeur Total Logistique et Ventes.
1974	Prend la présidence des Pétroles Mory, conservée jusqu'à sa retraite.
Janvier 1978	Directeur des Transports Maritimes, Total.
1978	Membre du conseil exécutif du Comité Central des Armateurs de France
1978	Prend la présidence de la Compagnie navales des Pétroles (CNP) et de la Compagnie Auxiliaire de Navigation (CAN) en vue de leur fusion.
1978	Fusion entre l'Auxiliaire de Navigation et la Navale des Pétroles.
1978	Président de la nouvelle société ainsi créée : Total Compagnie Française de Navigation.
09.01.1979	Catastrophe de la Bételgeuse
Juin 1979	Membre du Conseil Supérieur de la Marine Marchande.
Avril 1980	Pt de la section pétrolière du Comité Central des Armateurs de France.
1985	Prend sa retraite à Rocquencourt, en région parisienne.
10.05.1988	Décède à Saint- Etienne- du-Grès.

## Louis de CABROL

12.06.1912	Naissance de Philippe Mortimer Louis de Cabrol de Mouté à Pau.
1921 env.	Décès du père de Louis.
12.06.1924	Naissance de Dawn Parker, future belle-fille de Louis.
1928	Départ de Pau pour Versailles.
1928	Baccalauréat A <sup>1</sup> (grec-math) à Saint-Jean-de-Béthune, Versailles <sup>213</sup> .
25.10.1930	Devance l'appel, s'engage à Pau, au 8 <sup>e</sup> Chasseurs. Mle 52.725.
23.03.1931	Promu brigadier.
15.04.1931	Promu brigadier-chef.
13.08.1931	Se réengage pour un an.
31.03.1932	Promu maréchal des logis.
06.08.1932	Affecté à l'Ecole de Cavalerie de Saumur, Cadre Noir.
27.09.1932	Se réengage pour six mois, puis 18 mois et enfin 12 mois.
15.10.1935	Libéré du service actif.
07.12.1935	Louis épouse Gian Mifanwy Lubbock à Pau.
02.09.1939	Rappelé à l'activité au dépôt de St Lô et affecté au 66 <sup>e</sup> G.R.D.I. de la 53 <sup>e</sup> division. Escadron à cheval.
24.12.1939	Promu maréchal des logis-chef.
01.04.1940	Promu adjudant.
20.04.1940	Sous-lieutenant d'active.
12.05.1940	Engagé contre l'ennemi au Nord de Mézières.
16.06.1940	L'escadron abandonne ses montures mais conserve ses armes et ses munitions
16.05.1940	Traverse l'Aisne à Givry.
14.06.1940	Traversée de la Seine à Ste-Parsee.
20.06.1940	Fait prisonnier. Interné au camp de Cravan.
30.06.1940	Evasion.
05.07.1940	Louis franchit secrètement la ligne de démarcation. Arrive à Pau vers le 10.07.
27.07.1940	Démobilisation en France.
21.07.1940	Citation à l'ordre de la division.
27.09.1940	Arrivée à Londres.
01.10.1940	Lieutenant de réserve à titre définitif.
18.10.1940	Engagement dans les Forces Françaises Libres. Mle 32.533. (Mémorial de la F.L.) et affecté au Service des Œuvres du Q.G. (sic)
17.10.1941	Affecté à l'Ecole Militaire des Cadets.
10.12.1942	Nommé capitaine de Cavalerie à titre fictif (Cavalerie).
06.07.1944	Fin de mission à l'Ecole des Cadets. Nommé officier de liaison administrative de 3 <sup>e</sup> classe, assimilé commandant, et départ en mission.
10.07.1944	Débarque en Normandie en qualité d'officier de Liaison auprès de l'E.M. du XXI C.A. britannique.
06.09.1944	Affecté à Paris auprès du Général Cdt les Forces Britanniques : officier de liaison
Sept. 1944	Chef de la Mission Militaire de Liaison Administrative auprès de l'E.M. britannique à Paris.
20.02.1945	Nommé chef de la Mission Militaire Française auprès de la 2 <sup>e</sup> armée britannique.

<sup>213</sup> Condisciple de Pierre GIRAN

22.02.1945	Naissance de Richard Louis de Cabrol, alias Jean-Louis.
07.04.1945	Grièvement blessé en reconnaissance, à Vinssen (Allemagne, près de Brème), amputé des deux jambes.
15.06.1945	Hôpital général américain d'Orly.
10.08.1945	Nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Citation à l'ordre de l'armée
17.09.1945	Mis à disposition des F.T.G.B., délégué militaire auprès des Amis des Volontaires Français.
25.09.1945	Capitaine de réserve à titre définitif.
01.11.1945	Admis dans le Cadre Parallèle des Affaires Etrangères et nommé Vice-Consul à Boston.
04.01.1946	Prend ses fonctions au Consulat de France à Boston
08.03.1946	Divorce de Louis et Gian.
17.10.1946	Rayé des cadres : capitaine de Cavalerie (H).
13.03.1948	Départ de Boston pour Paris : en congé.
05.05.1948	Rappelé à Paris.
16.08.1948	Quitte définitivement son poste de Boston.
4e trim. 1948	Affecté au Secrétariat des Conférences. Participe à Paris aux travaux de la 3 <sup>e</sup> Session de l'A.G. de l'O.N.U.
1948-1949	Subit les épreuves de l'examen réglementaire.
21.04.1949	Muté au Service d'Information et de Presse.
1949	Nommé au Service de Presse des A.E.
26.04.1949	Maintenu à titre définitif dans le cadre des Administrateurs Civils des Affaires Etrangères.
1950	Chargé de mission au Consulat de France à Karthoum.
03.03.1950	Arrivée au Caire,
28.01.1952	Nommé Secrétaire des A.E.
1952	Participe à New York aux travaux de la 7 <sup>e</sup> session de l'A.G. de l'O.N.U.
04.03.1954	Officier de la Légion d'Honneur.
03.04.1954	Consul Général de France à Denver.
23.06.1955	Louis de Cabrol épouse Isabelle Kipping à Tancrou (77).
22.05.1958	Nommé Consul de France à Salisbury (futur Zimbabwe).
20.08.1958	Quitte les U.S.A. pour la France.
15.09.1959	Arrivée à Salisbury.
16.12.1959	Naissance d'Hélène de Cabrol à Salisbury.
04.07.1962	Commandeur de la Légion d'Honneur.
18.08.1962	Nommé Consul Général de France à Los Angeles.
01.11.1962	Prise de fonctions à Los Angeles.
15.07.1963	Nommé Conseiller des Affaires Etrangères.
29.05.1965	Nommé Consul Général de France à Edimbourg.
03.08.1973	Cesse ses fonctions à Edimbourg.
22.05.1976	Rayé des cadres des A.E. et admis à la retraite.
03.06.1978	Louis de Cabrol décède à Suresnes.
17.08.1991	Décès de Dawn.

**Citation à l'ordre de la division. Général Etcheberrygaray. 21 juillet 1940. JO, 28.08.1941.**

« *Chef de peloton courageux et ardent.*

*Le 15 mai, son escadron étant chargé de couvrir la division entre Meuse et Aisne, a reconnu et retardé l'attaque de nombreux chars ennemis; devant ensuite tenir coûte que coûte pour permettre le repli de l'infanterie, ne s'est décroché que sur ordre et avec beaucoup de cran.*

*Le 15 juin, chargé d'une mission de même nature dans la région de Troyes, déjà parsemée de détachements ennemis, a pu, grâce à son intelligente énergie ramener son peloton jusqu'à l'Yonne à Auxerre ; fait prisonnier le 20 par suite de la trahison d'un civil, a pu s'évader et franchir les lignes le 5 juillet, dans des conditions faisant honneur à sa farouche ténacité »*

**Citation pour la Légion d'Honneur. Décret du 10 août 1945. Attribution de la Croix de Guerre avec palme.**

« *Officier d'élite, plein de courage et d'allant, évadé de France en 1941 et toujours volontaire pour des missions dangereuses. Le 9 avril 1945 après avoir essayé avec nos premiers éléments de reconnaissance d'établir une liaison avec des prisonniers français évadés, fut pris à partie par une Panzerfaust qui détruisit son véhicule et le blessa très grièvement. »*

On remarquera l'erreur de date : L. de Cabrol s'est évadé de France en 1940, et non 1941. NDLA.

**Notes décernées par le capitaine A. Beaudouin et confirmées par le Lt Col Renouard.**

« *Le lieutenant de Cabrol est mon collaborateur de la première heure. Son dévouement et son activité sont remarquables: l'organisation matérielle de l'Ecole est en grande partie son œuvre ; il est responsable en outre de l'entraînement préliminaire des Cadets dont les qualités de présentation et de tenue ont été louées, enfin son excellente connaissance de la langue et des usages anglais en font un officier de liaison très efficace. »* AB, 10.01.1942.

« *Notes ci-dessus entièrement confirmées Le lieutenant de Cabrol est un officier remarquable auquel les élèves de Malvern doivent beaucoup et c'est en grande partie à lui que les très beaux résultats, connus de tous, ont été obtenus. »* Renouard, 14.01.1942.

« *Je recommande le lieutenant de Cabrol pour promotion au grade de capitaine ; cette recommandation est motivée à la fois par ses brillants états de service pendant la bataille de France et par le rôle très important qu'il a joué dans la création de l'Ecole Militaire des Cadets »* AB. Proposition du 21.08.1942.

« *Le lieutenant de Cabrol n'aura qu'un an de grade le 1<sup>er</sup> octobre prochain mais ses états de service sont tels que la proposition dont il est l'objet de la part du capitaine cdt l'Ecole de Ribbesford est légitime. Proposition appuyée. »* Renouard, 28.08.1942.

« *Notes entièrement confirmées. »* AB, 30.06.1943.

« Titulaire d'un beau nom, ancien s'écuyer du cadre noir. Distingué, parlant bien l'anglais, marié en Grande-Bretagne, a tout ce qu'il faut pour réussir en Angleterre et s'en sert pour le bien de l'Ecole qui, au point de vue des réalisations matérielles, dépend des autorités militaires britanniques. Son administration a été brillante. L'augmentation imprévue du nombre des élèves a suscité des ~~plaintes~~ difficultés en ce qui concerne l'alimentation, difficultés en voie de redressement, et qui n'engagent pas sa responsabilité. Il devra bénéficier des conseils de l'intendant dans sa comptabilité matière. Sa tenue, son allant, son aisance, ont une heureuse influence sur les Cadets ». Monclar, 13.07.1943.

« Notes antérieures entièrement confirmées. » AB, 1.01.1944.

« Sait communiquer aux élèves aspirants ses qualités d'officier de cavalerie légère. Exerce en outre un rôle administratif avec plein succès. L'Ecole de Ribbesford doit au capitaine de Cabrol une partie de ses succès et de sa personnalité » Col René Marchand, 15.01.1944

« Notes antérieures entièrement confirmées. » AB, 15.06.1944.

« Beau cavalier, belle présentation. Parle très bien l'anglais ». R. Marchand, 26.06.1944.

## Louis CHADRIN

02.12.1912	Naissance à Paris 5°. Marié avant la guerre.
20.10.1932	Engagé par devancement d'appel au 67° R.I.
16.04.1933	Caporal.
24.05.1933	Caporal-chef.
15.10.1933	Sergent.
26.09.1936	Sergent-chef.
21.08.1939	Rappelé au 46° R.I., affecté à la C.A. N°1.
05.04.1940	Adjudant.
06.09.1940	Prise de contact avec l'ennemi. Combats de Aire (08).
10.06.1940	Cité à l'ordre du régiment.
11.06.1940	Fait prisonnier à Aire.
Juin 1940	Interné au camp de Neubrandenburg. Stalag 2A.
21.09.1942	Evadé du Kommando B 377 où il était détaché.
26.09.1942	Franchit la frontière suédoise.
26.08.1943	Rejoint la Grande-Bretagne.
04.09.1943	Engagé dans les Forces Françaises Libres.
Sept 1943	Affecté provisoirement au B.C.R.A., puis à l'Ecole des Cadets.
01.06.1944	Affecté au Q.G. 31. du général Koenig, adjudant-chef.
06.06.1944	Est à Portsmouth avec une unité canadienne de chars.
07.06.1944	Débarque à Arromanches.
24.08.1944	Arrive à Paris. Se met à la disposition du G1 Koenig. Officier responsable du service Auto du QG 31.
25.02.1946	Médaille des Evadés citation, étoile de bronze.
Mai 1945	Organise le déplacement de son unité sur l'Allemagne.
31.08.1945	Démobilisé à Paris.
11.09.1945	Sous-lieutenant (T.D.)
01.12.1956	Lieutenant.
1993	Décède à son domicile.

### **Citation à l'ordre du régiment. Ordre N° 2027/C. du 6 octobre 1947.**

" CHADRIN. Adjudant – 46° Régiment d'Infanterie.

Sous-officier d'un calme et d'un sang-froid remarquables. Le 10 juin 1940, alors que le bataillon était encerclé et violemment bombardé dans Aire a assuré le ravitaillement en munitions de son unité, en conduisant lui-même, à travers une pluie d'obus la chenillette dont le conducteur avait été tué.

A pris ensuite le commandement d'un groupe de combattants à la sortie de la localité et a repoussé, par des feux ajustés et nourris, plusieurs éléments ennemis qui tentaient de s'infiltrer dans le village.

"

### **Médaille des Evadés. JO du 25/26 mars 1946.**

Citation à l'ordre de la brigade (même décision).

" Fait prisonnier par les Allemands pendant la campagne de France à Taisy (Aisne) le 11 juin 1940 et interné en Allemagne au camp de Neubrandenburg, s'est, le 23 septembre 1942, évadé d'un Kdo où il était détaché et a réussi à passer la frontière par la Suède pour rejoindre le 27 août 1943 les Forces Françaises libres et reprendre les armes en vue de la libération de la Patrie ".

## Jacques CHAMBON

03.11.1918	Naissance à Yseure (Allier).
-	Baccalauréat mathématiques-élémentaires.
01.10.1938	Engagé volontaire au titre de l'Ecole Spéciale Militaire.
02.09.1939	Sous-lieutenant.
04.09.1939	Affecté au 43 <sup>e</sup> R.I.C. Chef de section F.V. Combats de Lorraine. **214
05.04.1940	Affecté au 44 <sup>e</sup> R.I.C. Combats sur la Somme. *
16.03.1941	Embarque à Marseille pour Madagascar, débarque à Tamatave.
02.06.1941	2 <sup>e</sup> Régiment Mixte Malgache. Cdt de Cie à Diego-Suarez.
02.09.1941	Lieutenant (T.D.)
05.05.1942	Débarquement britannique à Diego-Suarez, en opérations.
08.12.1942	Rallie la France Libre après avoir été interné en Ecosse par les Britanniques et s'être évadé.
09.12.1942	Ecole des Cadets. Instructeur et Cdt de Cie.
13.06.1944	Affecté à la 2 <sup>e</sup> D.B. Etat-major de la division. Citation.
25.06.1944	Capitaine.
02.04.1945	Affecté au Régiment de Marche du Tchad. Cdt de la CHR puis de la 1 <sup>re</sup> Cie du 1 <sup>er</sup> Bon. Front de l'Atlantique.
24.01.1946	Citation U.S. pour la "Légion of Merit". *
31.01.1946	Affecté au 7 <sup>e</sup> Rég <sup>t</sup> de Tirailleurs Sénégalais, Dakar. Cdt de Cie.
29.09.1946	Rapatrié, puis repart à Ouakam 6.11.46. A nouveau rapatrié 18.5.47.
11.07.1947	Affecté au 6 <sup>e</sup> R.I.C. débarque à Haiphong 2.7.47. Cdt 71 <sup>e</sup> Cie QG. puis E.M. des Forces Terrestres d'Indochine Nord. 4 <sup>e</sup> Bureau. * * *
27.06.1949	Rapatrié en métropole et affecté au 1 <sup>er</sup> Régiment de Marche du Tchad. Cdt de Cie le 29.11.1949
31.08.1951	Breveté de l'Ecole d'Etat-major. Affecté au Secrétariat Général Permanent de la Défense Nationale.
01.10.1952	Chef de Bataillon.
22.03.1954	Chef d'état-major du Détachement Motorisé Autonome N°2, Bobo-Dioulasso. Rapatrié le 24.5.1956.
01.01.1957	Rédacteur à la section Gestion, Etudes générales de la Direction du Personnel Militaire de l'Armée de Terre.
30.09.1958	Lieutenant-colonel.
13.10.1958	Affecté au 21 <sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de Marine, Cdt en second. Alger. Séjour intermédiaire en métropole.
29.04.1960	Corps d'Armée d'Alger, 3 <sup>e</sup> Bureau puis Sous-chef Emplois.
01.08.1960	Algérie, 1 <sup>ère</sup> Région Militaire, Sous-chef Emplois. Puis S/chef d'E.M. opérationnel jusqu'au 10.8.61. **
01.07.1962	Colonel.
09.01.1963	Commande à Bouar le 6 <sup>e</sup> Régiment Inter Armes d'Outre-mer. *
15.08.1964	Commandement des Forces Françaises au Tchad, Chef de Mission Militaire.
1968	Fin de carrière.

<sup>214</sup>(\* = Citation)

**Yves Bertrand CORTADELLAS**

26.06.1920	Naissance à Blois (41).
	Etudes secondaires à Beyrouth à l'Université St Joseph.
01.06.1938	Élève-pilote dans l'Aéronavale à Rochefort. Engagé pour 5 ans.
10.10.1938	Blessé en service aérien. Hospitalisé : déclaré inapte à l'Aéronavale.
04.01.1939	Reversé Marine Nationale, Ecole de Timoniers, cuirassé Paris.
19.05.1939	A bord de l'avisio Amiens à Dunkerque.
19.05.1940	Blessé à Dunkerque. Citation du 9.6.40 (armée). *
12.06.1940	Croix de Guerre remise par l'amiral Platon à Cherbourg.
17.06.1940	Sur avisio Amiens regagne la Grande-Bretagne.
20.07.1940	Rallie les Forces Françaises Libres : 2 <sup>e</sup> Bon de Fus. Marins.
02.11.1940	Quitte la G-B sur le "Capo-Olmo", Quartier-Maître.
24.12.1940	Accoste à Douala.
25.12.1940	Embarque sur le "Cap des Palmes".
01.06.1941	Détaché de la Marine au Bon du Tchad : obtient les trois brevets de chef de Section à l'Ecole d'Ornano de Brazzaville.
03.02.1942	Second-maître. Rappelé en Grande-Bretagne comme instructeur commando de la section FNFL intégrée aux formations interarmes de Lord Mountbatten
27.05.1942	Nommé Second-maître élève-officier de marine, pressenti pour l'École Navale à Portsmouth.
26.12.1942	Epouse Liliäle Becker à Londres.
17.03. 1943	Fermeture de l'Ecole Navale : nommé sergent-chef (changement d'arme) et dirigé sur L'Ecole des Cadets.
19.03.1943	Arrive à Ribbesford, nommé adjoint du Lt Chambon.
03.06.1944	Nommé aspirant avec la promotion 18 Juin. Affecté à la 2 <sup>e</sup> DB, 12 <sup>e</sup> R.C.A. - G.T. Langlade.
03.08.1944	Débarque à Ste-Mère-l'Eglise le 9.08. Blessé en S.C.
27.08.1944	Affecté au Régiment de Marche du Tchad détaché à l'instruction sur chars des engagés de Paris à Maisons-Laffite.
05.11.1944	Détaché du R.M.T. : adjoint au Lt Col cdt le Q.G., 2 <sup>e</sup> D.B.
22.02.1945	Nommé chef du peloton de protection du général Leclerc
25.04.1945	Citation (Division), signée Leclerc.
20.05.1945	Sous-lieutenant. Muté en A.O.F. le 18.7, commande un escadron de blindés.
05.10.1946	A.O.F. prend le commandement de la Cie de Travaux du Génie : route col. N°1
10.05.1950	De retour en France, entre à la direction de la Cie Routière Colas, stage à l'Ecole Nationale des TP : ingénieur.
24.08.1954	Chevalier de la Légion d'Honneur. Capitaine de réserve.
12.05.1972	Membre du Comité directeur de l'Association des Français Libres. Chef de Bataillon (CR), octobre 1972.
14.07.1976	Officier de l'Ordre du Mérite National.
01.02.1982	Toujours à la Sté Colas, prend sa retraite.
14.07.1983	Officier de la Légion d'Honneur.

**Jacques DUCHÊNE**

**22 juillet 1944. Citation à l'ordre du Corps d'Armée.**

*« Jeune chef de section qui a fait preuve de belles qualités de commandement au cours de l'avance des 18, 19 et 20 juin 1944 en Italie (région de Radicofani) par un emploi judicieux de ses mitrailleuses et de ses mortiers a toujours appuyé efficacement la progression de sa compagnie. Le 22 juin 1944, au plus grand mépris du danger, est allé chercher et soigner un de ses hommes grièvement blessé sur un terrain soumis à un violent tir d'artillerie de l'ennemi. »*

**Citation pour la Légion d'Honneur.**

*« Evadé de France dès 1940, qui a rallié les Forces Françaises Libres à l'âge de 16 ans. D'un calme et d'un courage admirables au feu. Le 10 avril 1945, à la tête de sa section, est monté à l'assaut de la cote 2068 (Authion), entraînant ses hommes dans un magnifique élan jusqu'au corps à corps avec les défenseurs d'une position organisée sur la contre-pente. Grièvement blessé, a ordonné à ses hommes qui se préparaient à l'évacuer de continuer le combat, leur donnant ainsi le plus bel exemple d'abnégation. Est mort peu après, sur la position conquise. »*

## Jean FEVRE

09.02.1920	Naissance de Jean, Marie Fèvre à Metz.
1939	Achève une licence de lettres, se destine à la prêtrise.
09.06.1940	Incorporé à Dijon au 27 <sup>e</sup> R.I. <sup>215</sup>
Juin 1940	Affecté à un peloton d'E.O.R.
22.06.1940	Evadé de France par St-Jean-de-Luz, sur le Bathory. Gagne la Grande-Bretagne.
01.08.1940	C <sup>ie</sup> de passage de Trentham Park puis Empire Hall.
20.08.1940	Affecté au QG de Londres, Caporal.
23.09.1940	Affecté comme professeur au Prytanée Militaire de la France Libre. Sergent.
15.11.1940	Assimilé au grade d'adjudant.
03.02.1941	Professeur et Instructeur militaire à l'Ecole des Cadets à Malvern.
01.06.1942	Nommé aspirant, promotion "Libération" de l'Ecole des Cadets.
2 <sup>e</sup> trim. 42	Commandant le peloton d'élèves aspirants de la seconde promotion de l'Ecole.
25.12.1942	Sous-lieutenant. Instructeur à la division de perfectionnement des aspirants d'infanterie.
13.03.1943	Affecté en renfort de la Force "L". Quitte la Grande-Bretagne pour l'Egypte (via le Nigeria et Karthoum) où il arrive le 9.04.1943.
08.06.1943	Affecté à l'E.M. de la 1 <sup>ère</sup> D.F.L. Officier de liaison.
06.01.1944	Quitte l'Afrique du Nord pour l'Italie.
15.01.1944	Campagne d'Italie.
31.07.1943	Affecté au 22 <sup>e</sup> B.M.N.A.
16.08.1944	Débarquement à Cavalaire avec la 1 <sup>ère</sup> brigade de la D.F.L. (Baptisée 1 <sup>ère</sup> D.M.I. par les autorités d'Alger !)
11.09.1944	Regroupement de la 1 <sup>ère</sup> Brigade près de Sombornon.
30.09.1944	Blessé à son poste de combat.
-	Lieutenant.
21.04.1945	Tué à l'ennemi à Piena (Authion)
16.10.1945	Compagnon de la Libération.

### 10 octobre 1944. Citation à l'ordre de l'Armée.

*"Au cours des combats de mai juin 1944, s'est révélé un officier de premier ordre. Calme et courageux, a su prendre d'heureuses initiatives et a parfaitement orienté l'action des unités de tête du bataillon. A accompli plusieurs missions difficiles et dangereuses, faisant preuve, en toutes circonstances, d'un total mépris du danger*

*A contribué dans une large part au succès obtenu par le bataillon".*

### 12 avril 1945. Citation de nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

*" Tout jeune, a rejoint les Forces Françaises Libres en juin 1940. Après s'être entraîné en Angleterre, a prouvé de remarquables qualités de chef tant à l'instruction qu'au combat. A participé brillamment aux opérations de la campagne d'Italie, en particulier au Garigliano et à Radicofani. S'est confirmé un officier de grande valeur pendant la campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. A été blessé à son poste de combat le 30 septembre 1944".*

**28 juin 1945. Seconde (sic) citation de nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur (chevalier).** *"Jeune officier d'un grand courage et d'une haute valeur. Le 24 janvier 1945, son capitaine ayant été blessé, a pris résolument le commandement de la compagnie, l'entraînant deux*

---

<sup>215</sup> Le régiment dans lequel Lescure fait campagne en Belgique.

*heures plus tard à l'assaut du bois de Cactus, disloquant un ennemi puissant et retranché prenant cinq casemates et faisant cinquante-deux prisonniers dont un chef de bataillon. Le 30 janvier 1945, lors de l'attaque du bois d'Onnenheim, dirigeait avec plus grand sang-froid l'attaque de son unité, malgré les réactions violentes de l'ennemi, il atteignait objectif, en s'emparant de prisonniers et d'un important matériel Déjà cité à l'ordre de l'armée".*

### **Mémorial de l'Ordre de la Libération.**

Lieutenant Jean Fèvre  
9 février 1920 — 21 avril 1945

#### **VINGT DEUXIEME BATAILLON DE MARCHÉ NORD-AFRICAÏN**

« On remarquait Jean Fèvre à ce qui, de soi, n'attire pas l'attention. L'ensemble de sa physionomie exprimait à la fois une mystérieuse interrogation, un quant-à-soi réservé<sup>216</sup>, dans les yeux quelque chose d'ardent, de sceptique dans le sourire, d'alerte dans la démarche : un cœur jeune à qui la vie sourit. Mais ce *masque* laissait cependant deviner dans cette âme musicienne une vibrante sensibilité, une ambition farouche, une violence mal contenue. L'absence de responsabilité définie, pour ce jeune qui était déjà un homme, laissait trop de vitalité inemployée. Aussi pouvait-on attendre beaucoup de lui le jour où il aurait trouvé sa route : jusqu'où ne marcherait-il pas ? Toutes les voies lui étaient ouvertes.

« Ses études secondaires terminées, il s'était destiné à entrer dans la « Compagnie de Jésus » et terminait une licence en lettres en 1939. Alors, « comme en un symbole de relève », son ordre d'incorporation lui parvient le 9 juin 1940, à l'heure même où son frère aîné, lieutenant au 152<sup>e</sup> régiment d'infanterie, était tué devant Rethel. Ce jour-là, il confiait à l'un d'entre nous : « Je ne reviendrai pas ».

Après l'Angleterre et les batailles de Tunisie, d'Italie, de Provence, d'Alsace, il n'était revenu que pour un temps, pour achever la lente transformation de l'implacable dépouillement que le Christ exige de ses amis.

« Il était revenu étrangement mûri. Un mot explique tout : on lui avait confié une *mission*, une tâche, et il s'y était consacré entièrement, il était devenu un chef. Sans doute, il avait conservé une vive sensibilité, qu'il disait lui-même mal équilibrée. Plus que jamais, il avait, disait-il « besoin des autres et de ses amis ». Il était encore un violent, un belliqueux. Mais il avait su prendre possession de tout ce chaos, le maîtriser et l'ordonner souverainement au service de sa mission. Il remplissait celle-ci avec une intransigeance qui forçait le respect. C'est cette intransigeance qui fit de lui un ardent partisan de la France Libre et l'un des premiers Compagnons du général de Gaulle. C'est cette intransigeance qui l'a conduit à la lutte dans un total mépris des souffrances physiques et du danger, lui qui pouvait dire (et tous ceux qui l'on connu savent combien toute vantardise lui était étrangère) : « Savez-vous, qu'avant ma blessure je ne bronchais pas quand les obus éclataient à dix mètres de moi. J'avais reçu à quatre cents mètres une rafale de mitrailleuse qui avait blessé mon voisin, et cela sans sourciller ! et le pire, c'est que je n'avais aucun mérite, aucun courage quoi qu'aient pu en penser les témoins... Maintenant, il m'a fallu prendre sur moi pour avancer vers un barrage d'artillerie. Au fond c'est ridicule, mais c'est comme cela ».

« Il n'aurait pas distrait un seul instant à la tâche confiée, pas accordé un seul regard à côté du but à attendre. Tout y était subordonné. »

« Cette intransigeance n'était pas rigidité ni inconscience. Elle était une conquête qui ne lui fit jamais perdre la richesse profonde de la sensibilité. Il était fort comme un homme, mais extrêmement délicat dans ses attentions. Ne disait-il pas en toute simplicité : « Je voudrais, si je meure, qu'on garde de moi le souvenir de quelqu'un qui a vraiment su *être un ami*. Peut-être est-ce présomptueux ! » Endurci contre tout mal, d'une violence qui n'admettait aucun compromis et savait parfois se faire

---

<sup>216</sup> D'après des documents communiqués par la famille.

mordante, il était, aussi, défiant de lui-même jusqu'au scrupule et plein d'affection pour ses hommes que son sourire indulgent avait conquis. »

« Cette présence et cette maîtrise souriante en imposait autour de lui. Elles provoquaient sans qu'il le sût une sympathie et une admiration générale. »

Une de ses citations dira :

« A participé brillamment aux opérations de la campagne d'Italie, en particulier au Garigliano et à Radicofani. S'est confirmé un officier de grande valeur pendant la campagne de France, tant au siège de Toulon qu'aux combats devant Belfort. A montré un rare courage, un calme réfléchi et un esprit de décision exceptionnel, qui a permis l'engagement fructueux des unités du bataillon. A été blessé à son poste de combat le 30 septembre 1944 ».

« C'est encore ce « rare courage et ce calme réfléchi » qui le conduisirent à la mort. Le combat l'avait mené à la gare de Piana d'où il commandait la vallée de la Roya. On lui conseille de se replier, il est trop en flèche ; il refuse : la gare est le seul point où il puisse efficacement remplir sa tâche. Une balle le frappe au cœur. Il devait être le dernier officier de la première Division Française Libre à trouver la mort au cours de ces ultimes combats. « La mort ne surprend jamais le soldat ».

## Pierre GIRAN

22.04.1913	Naissance à Paris.
1932	Baccalauréat latin-sciences, Saint-Jean-de-Béthune à Versailles.
-	Préparation du concours de Saint-Cyr à Sainte-Geneviève.
-	Ecole Mécanique et d'Electricité <sup>217</sup> , diplôme d'ingénieur.
-	Fondateur d'une société de recherches (propulsion automobile par les gaz).
1938	Fondateur du Laboratoire des Métaux en Fusion.
06.1940	Evasion de France via l'Algérie, le Maroc, Tanger et Gibraltar.
27.10.1941	Débarquement à Liverpool.
Fin oct. 40	Premier engagement dans la France Libre.
3 <sup>e</sup> trim. 40	Participe à la création du réseau Jade-Fitroy (M.I.6). Accepte une mission en France.
Jan. 1941	Second engagement dans la France Libre.
fin 01.1941	Désigné comme professeur de mathématiques, physique et chimie à l'Ecole des Cadets, Instructeur "auto-moto".
22.06.1944	Affecté à la M.M.L.A. Parc d'Armée à Camberley. Nommé Attaché de Liaison Administrative, assimilé sous-lieutenant.
29.09.1944	Débarque en France et gagne la Région Parisienne.
11.1944	Muté au Ministère des Rapatriés et déportés, promu Officier de Rapatriement de 5 <sup>e</sup> classe, assimilé lieutenant.
05.1945	Démobilisé.
-	Epouse Mlle Frieda Vonderscher, ancienne déportée-résistante du réseau Jade-Fitzroy.
1953	Expert Vérificateur auprès du Ministère de la Reconstruction.
1958	Expert auprès du Ministère des Travaux Publics et Expert auprès de la Cour d'Appel de Paris.
1978	Prend sa retraite à Paris.

---

<sup>217</sup> Future Ecole Sudria

**René de LAJUDIE**

01.04.1911	Naissance de René de Lajudie à Manille (Philippines).
11.01.1913	Naissance de Jehanne Ville, épouse de R. de Lajudie.
1915	Décès de André de Lajudie, père de René, en Champagne.
1920	Décès de Josèphe Gimel-Lajudie, mère de René.
1930-1931	Préparation et succès au concours de l'Ecole Navale.
01.10.1932	Engagé volontaire pour 8 ans au titre de l'Ecole Spéciale Militaire.
1932-1934	Saint-Cyr.
1934	Triomphe de la promotion "Bournazel" (1932-1934).
02.08.1934	Mariage de René de Lajudie et de Jehanne Ville.
01.10.1934	Sous-lieutenant, affecté au 9 <sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpains à Antibes, chef de Bon. Ollivier, puis chef de Bon. Vautrin.
1935	Naissance de Marie-Josèphe, "Majo", Lajudie.
01.10.1936	Lieutenant.
1937	Naissance de Gérard Lajudie.
25.04.1940	Commande la Cie d'Engins de la 2 <sup>e</sup> demi-brigade.
08.05.1940	Expédition de Norvège, est avec le 9 <sup>e</sup> B.C.A. à Glasgow
05.06.1940	Arrivée du 9 <sup>e</sup> B.C.A. dans la région de Poix (SO d'Amiens)
07.06.1940	Le 9 <sup>e</sup> B.C.A. est attaqué par les Allemands.
11.06.1940	Arrivée à St Aubin/mer. René est blessé.
12.06.1940	Embarquement vers la Grande-Bretagne.
Juin 1940	Hospitalisation à l'hôpital "Hill End" de St Alban.
Juin 1940	Engagement dans la France Libre. <sup>218</sup>
1940	Naissance de Dominique Lajudie.
05.09.1940	Sortie d'hôpital, arrivée à Londres.
09.09.1940	Affectation au 4 <sup>e</sup> Bureau du Q.G. de St Stephen's House.
23.09.1940	Attaque franco-britannique sur Dakar
05.10.1940	Chargé de l'organisation du Magasin central des F.F.L.
3.01.1941	<i>Arrestation de l'amiral Muselier par les Britanniques</i>
13.03.1941	Nommé aide de camp du général Petit.
19.07.1941	Nommé à Camberley.
01.10.1941	Capitaine.
04.11.1941	Affecté à l'Ecole des Cadets de Malvern.
15.06.1942	Citation de René Lajudie.
15.06.1944	Fermeture de l'Ecole des Cadets.
18.06.1944	Affecté à la Mission Militaire de Liaison Tactique. Col Ollivier.
05.09.1944	Débarque à Utah Beach.
24.09.1944	Retour à Asnan.
06.03.1945	Entre au Val de Grâce.
15.06.1945	Naissance d'Elisabeth Lajudie.
05.10.1945	Affecté à Angers, Chef du Service Départemental.
28.07.1947	Service Social du Maine et Loire, Angers.
01.03.1949	Affecté au Service Social de Nantes.
01.04.1952	Chef de bataillon.
20.03.1956	Affecté à Alger : commandant en second du 9 <sup>e</sup> Zouaves.
1957	Arrivée de J. Lajudie à Alger.
1958	Sortie de Gérard Lajudie de Saint-Cyr.
25.07.1961	Nommé chef d'état-major du secteur de Boghari.
01.03.1962	Prend en outre le commandement du secteur de Boghari.

<sup>218</sup> Matricule F.F.L. 4.737.

30.05.1962	Départ d'Alger de la famille Lajudie.
01.09.1962	Admis à faire valoir ses droits à la retraite.
1962	Installation à Grenoble.
02.06.1965	Décès à Lyon

**28 Mai 1942. Citation à l'ordre de la division.**

*"Officier plein d'ardeur, s'est distingué le 11 juin 1940 en assurant la défense des batteries du 73<sup>e</sup> R.A. aux lisières N.E. de Veules-les-Roses (combats de St Valéry-en-Caux). A été blessé à son poste de combat.*

**10 juin 1952. Citation à l'ordre de l'armée.**

*"Officier animé des plus hauts sentiments et du plus noble patriotisme. Incorporé dans les Forces Françaises libres en juin 1940 après s'être distingué dans les combats de la campagne de France où il a été blessé.*

*A servi successivement à l'E.M. du général commissaire à la guerre, à l'Ecole des Cadets de Ribbesford, puis à la Mission de Liaison Tactique près du S.H.A.E.F. depuis le débarquement des troupes alliées en Normandie, jusqu'à la capitulation de l'armée allemande.*

*S'est fait apprécier par ses qualités d'animateur et d'instructeur, son énergie, son ardeur, son entrain et sa foi inébranlable dans la victoire.*

*A rempli avec autant de courage que de modestie les nombreuses missions dont il a été chargé au cours de l'avance des armées alliées en France".*

**10 janvier 1959. Citation à l'ordre de la brigade.**

*"Adjoint, à partir de 1957, à un commandant d'un sous-secteur particulièrement sensible, a participé, de jour et de nuit, à la plupart des opérations importantes, prenant des risques certains et faisant preuve de décision et de caractère.*

*S'est fait remarquer, en particulier, au cours de la nuit du 10 au 11 avril 1957 dans la direction des opérations qui ont conduit à la liquidation d'Amari Larbi et de son groupe et à la récupération d'un lot important d'armes (3 P. M., 4 pistolets) de munitions et de documents.*

*A provoqué, au cours de l'année 1958, par son action personnelle une sensible amélioration du climat psychologique dans les zones de sous-secteurs travaillées par la propagande adverse".*

**21 avril 1964. Citation à l'ordre de la division.**

*"Officier supérieur commandant le sous-secteur de Boudjebbarre (secteur de Boghari) du 15 août au 1er décembre 1960 qui a fait preuve au cours de toutes les opérations auxquelles il a participé de qualités d'allant et de décision remarquables.*

*S'est plus particulièrement distingué :*

*- Le 1er septembre 1960 dans l'Araf Irsiba (secteur de Boghari) où il a permis la mise hors de combat de 3 rebelles et la récupération de trois armes.*

*- Le 10 octobre 1960, dans le Keffen Raboul (secteur de Boghari) en se portant sous le feu des rebelles, au secours d'un de ses hommes blessé et en menant personnellement, l'attaque qui a permis la mise hors de combat de deux rebelles et la récupération de deux armes.*

*En outre, par son rayonnement et son inlassable activité, s'est attiré l'estime et la confiance de la population, participant efficacement à la pacification dans le secteur".*

**Joseph LE GUEVEL**

12.01.1918	Naissance à Douarnenez.
10.10.1939	Incorporé au 21 <sup>e</sup> RIC.
01.04.1940	Caporal.
05.06.1940	Sergent.
22.06.1940	Rallie la Grande-Bretagne.
25.09.1940	Engagé dans les FFL.
07.08.1940	Affecté à la Légion des jeunes Volontaires Français, Brynbach puis RakeManor.
15.11.1940	Agent de Liaison de 1 <sup>ère</sup> Classe, Adjudant.
01.11.1941	Sergent-chef, muté à Camberley.
12.11.1941	Instructeur à la Cie Portée.
03.11.1942	Compagnie de QG à Londres.
15.01.1943	Détaché au Tribunal permanent de Londres.
15.02.1943	Adjudant.
01.10.1943	Débarque à Suez.
15.10.1943	Tribunal Militaire de Cassation à Beyrouth.
01.05.1944	Greffier-chef à Alep.
21.06.1945	Groupement d'Escadrons Légers.
28.04.1946	Embarque à Beyrouth.
29.05.1946	Démobilisé en France.
	Entre à la Chancellerie de l'Ambassade de France à Londres
	Prend sa retraite en Grande-Bretagne.

**André LEHRMANN**

06.11.1919	Naissance à Paris
15.02.1938	Engagé volontaire pour 3 ans au 6° B.C.A.
17.02.1938	Affecté à la section d'Eclaireurs Skieurs du Bon.
02.02.1940	Débarque en Norvège avec le 6° B.C.A. à Salangenfjord.
01.06.1940	Citation à l'ordre de la Division.
08.06.1940	En opérations et embarquement sur Brest.
20.06.1940	Débarque à Plymouth après un passage de 5 jours à Brest.
25.09.1940	Engagé dans les F.F.L. à Delville Camp p/c du 19.06.40
25.07.1940	Caporal.
01.01.1941	Sergent.
01.02.1941	Affecté comme instructeur à l'Ecole des Cadets.
25.11.1941	Sergent-chef.
01.06.1943	Aspirant, promotion "Fezzan-Tunisie". Maintenu à l'Ecole.
-	Epouse Jeanine Kidd à Ribbesford.
23.10.1943	Gravement blessé à la tête en service commandé.
-	Naissance de France, filleule du capitaine de Lajudie.
10.06.1944	Affecté à la Cie de QG N°31.
23.09.1944	Débarque en France avec son unité.
25.09.1944	Sous-lieutenant.
Juin 1945	Naissance d'Alain à Paris.
02.10.1945	Embarque pour Madagascar (Infanterie Coloniale depuis le 26.09.1944).
25.09.1946	Lieutenant.
Nov. 1946	Naissance de Michelle à Madagascar.
26.05.1948	Fin de séjour, affecté au R.M.T. qu'il rejoint le 29.09.1948
27.08.1949	Obtient le diplôme de l'Ecole d'Application du Matériel.
01.11.1950	Désigné pour l'A.E.F. Débarque à Pointe Noire le 22.11.1950.
Nov. 1951	Naissance d'Elizabeth à Brazzaville.
01.07.1952	Capitaine.
02.10.1953	Fin de séjour, débarque à Marseille.
15.11.1955	Désigné pour l'A.E.F. Débarque à Fort Lamy le 30.11.1955.
28.07.1957	Cdt de Cie au R.T.S.T.
24.06.1958	Débarque à Marseille, fin de séjour.
10.11.1958	Débarque à Oran & prend le cdt de la 62e CRD le 21.12.1958.
17.06.1960	Citation à l'ordre de la Brigade.
31.07.1960	Quitte son commandement et regagne la métropole.
13.10.1960	Embarque à Marseille pour Dakar.
26.12.1961	Chevalier L.H.
01.07.1962	Chef de Bataillon.
29.07.1963	Rapatrié en fin de séjour.
01.08.1964	Admis à faire valoir ses droits à la retraite.
1969	Opéré au Val de Grâce, suites de sa blessure de 1943.
04.11.1982	Décès à Brest.

**Ordre N°6 du Commandant du 6° B.C.A. Citation à l'ordre de la Division:**

*"Lerhmann, caporal. A fait preuve de courage et de dévouement au cours d'un coup de main qui a permis de faire 18 prisonniers allemands dès le premier jour des opérations".*

**Croix de Guerre norvégienne, Londres 20 mars 1942**

*" En raison de la manière spécialement éminente dont il s'est manifesté pendant la guerre en Norvège"*

**Croix de la Valeur militaire. Citation à l'ordre de la Brigade :**

*"Commande la 62<sup>e</sup> Cie de Réparation Divisionnaire depuis le mois de décembre 1958, très actif a effectué de nombreuses missions près des corps et des unités. Grâce à son allant et à ses qualités techniques a permis le maintien du potentiel opérationnel.*

*S'est distingué dans la mise en condition des matériels équipant le barrage frontalier en participant aux nombreuses opérations de la division.*

*A ainsi pris part au succès de celles-ci"*

## Frédéric LESCURE

27.05.1904	Naissance à Selongey (Côte d'Or).
	Baccalauréat mathématiques élémentaires.
	Mathématiques Spéciales.
	Diplômé de l'Ecole Coloniale de Tunis. Peloton d'E.O.R.
	Service militaire au 27 <sup>e</sup> R.I. de Dijon. Sous-lieutenant.
	Lieutenant.
09.1939	Engagé volontaire (père de 6 enfants) au début du mois.
	Volontaire pour la Pologne, puis la Norvège.
	Affecté au 27 <sup>e</sup> R.I. (1 <sup>e</sup> Bon, 1 <sup>e</sup> Cie) de la 15 <sup>e</sup> D.I.M. GI Juin.
13.05.1940	Entre en Belgique avec son régiment.
20.05.1940	Se retrouve à Valenciennes après 6 jours de retraite.
01.06.1940	Citation
	Capitaine
28.05.1940	Encerclement du gros de la 15 <sup>e</sup> D.I.M. à Lille. Les débris du 27 <sup>e</sup> RI gagnent Bray-les-Dunes.
01.06.1940	Embarque à Dunkerque pour Plymouth.
03.06.1940	Regagne la France, débarque à Brest.
	Exécute une mission en France sur ordre du colonel Tarrade, Cdt L'I.D. 15.
21.06.1940	Embarque en bateau de pêche à Granville. Arrive à Weimouth le lendemain.
29.06.1940	Télégraphie de Trentham Park à Londres pour se rallier à la France Libre.
01.07.1940	Arrive à Londres, prend le commandement de l'Empire Hall.
10.07.1940	Première allocution à la B.B.C. avec M.Schumann
11.07.1940	Remplacé par le commandant Renouard, prend le commandement de la Légion des Jeunes Volontaires Français.
Vers 12/07	Gagne Brynbach (Pays de Galles) et prend son commandement.
14.10.1940	Allocution à la B.B.C. de Londres, adressée à la jeunesse de France.
	Gagne Rake-Manor (Surrey) avec son unité.
Mi nov 1940.	Remplacé au commandement de la Légion des Jeunes Volontaires par le Cne Mondot. Quitte Rake Manor
	Permission de trois semaines.
Déc. 1940	Adjoint du lieutenant-colonel Renouard à Camberley.
15.01.1941	Entretien avec le général de Gaulle, en présence de Courcel.
	Réformé à titre temporaire, par convention et sur instructions du Général de Gaulle.
Mi avril 1941	Entretien avec le général Petit.
26.11.1941	Quitte Londres pour Bristol, puis Dublin et Lisbonne. Traverse l'Espagne.
14.12.1941	Regagne son domicile à Selongey (via Canfranc).
	Convoqué par la Gestapo à laquelle il ne répond pas.
11.11.1942	Arrêté, emprisonné à Fresnes et battu par la Gestapo.
01.03.1943	Libéré après 110 jours de cachot.
16.02.1943	Arrêté à nouveau par la Gestapo.
03.03.1943	Libéré après 17 jours de prison.
05.07.1944	Mis à l'amende par la Feldkommandantur.
12.09.1944	Reprend du service dans la 1 <sup>ère</sup> Armée (lettre de demande de réintégration comme 2 <sup>e</sup> classe au général de Lattre).

16.09.1944	Capitaine, affecté au 1 <sup>er</sup> Bon de Zouaves (1 <sup>re</sup> Demi-Brigade), (Infanterie portée du CC2 de la 1 <sup>ère</sup> D.B.) Adjoint du chef de bataillon Barbier.
Sept/oct	Participe à plusieurs opérations en première ligne.
17.10.1944	Grièvement blessé par mine, au cours d'une attaque près du Fort de Château-Lambert. Citation
-	Soigné au Val de Grâce.
05.01.1945	Ecrit au général de Gaulle pour demander son retour anticipé au combat.
13.01.1945	Réponse du colonel de Rancourt p.o. du Général .
29.03.1945	Ecrit à nouveau au même, pour la même raison.
Avril 45	Démobilisé.
20.04.1950	Nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Décoration qui lui sera remise de nombreuses années plus tard par son jeune frère, le général Lescure.
1953	Prend la présidence de la S.E.B.
1972	Prend sa retraite de la présidence de la S.E.B.
1980	Elu président du Conseil Régional de Bourgogne
06.12.1993	Décède à Selongey.

**Citation à l'ordre de la brigade. JO du 1er juin 1941.**

*Superbe conduite au feu depuis le début des opérations. S'est particulièrement distingué au cours des journées des 16, 24 et 28 mai faisant preuve d'un moral élevé et d'un courage remarquable.*

**Citation à l'ordre du corps d'armée N° 44 du 17 novembre 1944**

*Officier d'une haute valeur morale. Les 29 et 30 septembre 1944, détaché auprès du commandant du point d'appui de la chapelle de Ronchamp, a effectué sous un bombardement violent de difficiles liaisons, assurant personnellement, au moment le plus critique, le ravitaillement en munitions de ce point d'appui presque encerclé. Le 17 octobre 1944, au cours d'une reconnaissance poussée au contact des défenses ennemies devant le fort de Château-Lambert, a été grièvement blessé par une mine, donnant à nouveau l'exemple d'une sérénité et d'un courage remarquables.*

**Robert MOULIÉ**

06.11.1912	Naissance, Le Catelet (Aisne)
20.10.1932	Appelé, soldat de 2 <sup>e</sup> classe
01.11.1933	Peloton d'EOR à Bordeaux
01.04.1934	Saint Maixent
00.09.1934	Sous-lieutenant de réserve.
15.10.1934	Renvoyé dans ses foyers
02.09.1938	Lieutenant
02.09.1939	Mobilisé, affecté au 49 <sup>e</sup> RI à Bayonne
26.06.1940	Fait prisonnier au Donon en Lorraine Parvient à l'Offlag 6B à Munster.
23.06.1942	Evadé de l'Offlag 6B. Gagne la France.*
27.01.1943	Evadé par l'Espagne, Atteint Liverpool via Gibraltar le 02.05.1943
02.05.1943	Engagé dans les FFL. Ecole des Cadets
01.06.1944	Passé au BCRA. Stage de commandos.
25.06.1944	Capitaine de réserve, puis admis dans l'Active (JO 2.9.1945)
08.09.1944	Parachuté en France. *
03.01.1945	Blessé par mine antipersonnel (Doubs).
09.01.1945	Passé dans l'armée de l'air, 2 <sup>e</sup> RCP.
21.02.1945	Rejoint la Grande-Bretagne.
07.04.1945	Parachuté en Hollande à Westerbrook *
21.11.45	Instructeur à l'école parachutiste en Grande-Bretagne.
01.03.1945	Affecté au BPC-SAS.
Janvier 1947	Adjoint au Cdt de l'école de Jungle de Kuala Lumpur (Malaisie) jusqu'au mois d'avril 1947. Puis Indochine * et Orly 27.09.1947
27.09.1947	Affecté à la 1 <sup>ère</sup> Demi Brigade C.C.P. à Vannes, puis congé.
09.11.1949	Débarque à Saïgon et affecté à la 2 <sup>e</sup> D-B C.C.P.
01.01.1951	Chef de bataillon. * *
07.04.1951	Blessé par éclat de mine au Tonkin
06.01.1952	Rapatrié, fin de séjour, Congé de fin de campagne.
09.04.1952	Affecté à l'école des troupes aéroportées.
28.07.1954	Volontaire hors-tour pour l'Indochine. Débarque à Saïgon, chef de bataillon parachutiste. *
27.01.1955	Rapatrié, fin de séjour, congé.
18.08.1956	Participe à l'opération de Suez via la GB et Chypre. *
05.11.1956	Saute sur Port-Saïd.
01.05.1957	Prend le commandement du centre d'instruction des troupes parachutées coloniales.
22.04.1958	Affecté au 3 <sup>e</sup> RCP, débarque à Alger, adjoint au chef de corps.
01.04.1959	Lieutenant-colonel. * *
15.06.1959	Prend le commandement de la base aéroportée d'AFN.
07.06.1960	Regagne la métropole, commandant du 1 <sup>er</sup> R.P.I.Ma.
17.06.1962	Débarque à Niamey, affecté à l'EM de la 4 <sup>e</sup> Brigade.
25.06.1963	Prend le commandement du Groupement Saharien 42. Colonel
26.01.1965	Rapatrié, congé de fin de campagne.
01.09.1966	Affecté à l'EM de la 41 <sup>e</sup> Division Militaire, délégué départemental en résidence à Mont de Marsan
06.11.1969	Général de brigade, prend sa retraite.

**Louis PICHON**

08.10.1916	Naissance à Chalons sur Marne.
01.10.1936	Admis à l'Ecole Spéciale Militaire.
15.09.1938	Sous-lieutenant, Cavalerie. Affecté à l'Ecole de Saumur.
01.08.1939	2 <sup>e</sup> Régiment de Hussards.
28.08.1939	39 <sup>e</sup> GRDI.
08.09.1939	Au front. ✱
01.04.1940	Instructeur à Rambouillet.
26.06.1940	5 <sup>e</sup> Régiment de Cuirassés, Limoges.
15.09.1940	Lieutenant.
08.12.1940	Débarque à Beyrouth.
17.12.1940	1 <sup>er</sup> Régiment de Spahis Marocain, chef de peloton à cheval.
27.08.1941	Embarque à Beyrouth, vers Marseille.
09.01.1942	Débarque à Oran, rejoint le 1 <sup>er</sup> RSM.
10.07.1942	Affecté comme instructeur à l'Ecole Spéciale, Aix-en-Provence.
01.03.1943	En congé d'armistice.
08.06.1943	Evadé de France, via l'Espagne et le Portugal. Interné au Portugal.
01.07.1943	Arrive à Londres.
01.09.1943	Instructeur à l'Ecole des Cadets.
29.12.1943	3 <sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique (à Alger le 28.12).
00.09.1944	Débarque à St Tropez sur LST 1010, avec la deuxième vague. ✱
25.09.1944	Capitaine
01.04.1945	Instructeur à Saumur.
05.05.1947	2 <sup>e</sup> Régiment de Spahis Algériens, commande un escadron.
01.10.1949	Ecole d'Etat-major (11 <sup>e</sup> promotion).
28.09.1950	Etat-major de la 5 <sup>e</sup> DB à Landau.
01.04.1953	Chef d'escadron.
14.06.1954	Ecole Supérieure de Guerre (68 <sup>e</sup> promotion).
18.12.1957	16 <sup>e</sup> Régiment de Dragons. Alger. Commandant en second. ✱
01.02.1959	Etat-major particulier de la Présidence de la République. Missions en Algérie.
01.10.1959	Lieutenant-colonel.
26.05.1961	3 <sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique. Chef de corps. Algérie. ✱
01.08.1962	Etat-major Interarmées, Chef du 3 <sup>e</sup> Bureau.
01.10.1962	Colonel.
01.09.1963	Attaché militaire près l'ambassade de France à Alger.
10.08.1966	Quitte l'Algérie.
13.09.1966	Etat-major de l'Inspection de l'Arme Blindée-Cavalerie. Paris.
01.02.1968	Général de brigade. Commandant de la 10 <sup>e</sup> Brigade Mécanisée, Reims.
07.03.1970	Adjoint au général commandant le II CA, Allemagne.
01.09.1971	Commandant de la 7 <sup>e</sup> Division à Mulhouse.
01.01.1972	Général de division.
01.09.1973	Adjoint au général Cdt le 1 <sup>er</sup> CA.

## **Pierre SAINDRENAN**

23.04.1920	Naissance de Pierre, Jean, Jacques, Marie dans les Côtes du Nord Corniche Lyautey à Rennes
20.11.1941	Engagé volontaire, Ecole Spéciale Militaire.
01.08.1942	Triomphe de la promotion Charles de Foucauld.
25.11.1942	Sous-lieutenant.
1943	Mis en congé d'armistice
1943	Evadé de France par bateau de pêche, débarque à Plymouth.
22.06.1943	Engagé dans la France Libre.
16.07.1943	Affecté à l'Ecole des Cadets de la France Libre, chef de section.
17.06.1944	Affecté au Régiment de Marche du Tchad, 2 <sup>e</sup> D.B.
02.08.1944	Débarque à Grandcamp.
	Lieutenant
24.08.1944	Se trouve aux portes de Paris où il rencontre sa future épouse.
16.12.1944	Affecté au 16 <sup>e</sup> R.T.S.
	Embarque à Marseille pour l'Algérie. CLI puis 5 <sup>e</sup> RIC
31.06.1945	Débarque à Colombo. Stage d'Ecole de jungle.
03.10.1945	Débarque à Saïgon
01.11.1945	Citation à l'ordre du régiment. ✱
28.08.1946	Quitte Saïgon pour la métropole.
05.02.1947	Affecté au 5 <sup>e</sup> B.P.I.C. à Tarbes.
15.11.1947	Débarque à Saïgon et affecté au 2 <sup>e</sup> Bon de Parachutistes Coloniaux. S.A.S.
16.02.1948	Demi-brigade de Paras Coloniaux. Commando Hoa-Hao
23.06.1946	Citation *
15.06.1948	Prend le commandement du détachement para des Terres Rouges
23.06.1948	Citation à l'ordre du corps d'armée. ✱
27.12.1948	Débarque à Marseille.
30.12.1949	Citation à l'ordre de la division. ✱
01.01.1950	Capitaine
01.04.1950	Prend le commandement de la Cie de Passage N°2 à Quimper.
17.02.1951	Pierre épouse Andrée, Thérèse, Jeanne Piccon
19.01.1952	Débarque à Tamatave, affecté au Détachement Motorisé Autonome du G.C.S.
27.08.1954	Effectue une mission de 3 semaines au Kenya.
07.06.1955	Quitte Tananarive par avion.
08.10.1955	Ecole d'Application de l'Infanterie à St Maixent.
01.07.1959	Sort dans la 73 <sup>e</sup> promotion de l'Ecole de Guerre.
01.04.1961	Chef de Bataillon
02.12.1962	E.M. Armée de Terre, 2 <sup>e</sup> Bureau, détaché comme officier de liaison- instructeur au "War Collège" de Camberley.
20.12.1965	Affecté au Régiment de Marche du Tchad.
01.07.1966	Lieutenant-colonel.
01.11.1968	E-M de l'Armée de Terre, désigné comme attaché des Forces Armées à Lima.
01.01.1971	Colonel.
30.05.1971	Cesse ses fonctions d'attaché militaire.
09.07.1971	Rayé des cadres. Colonel honoraire.
1984	Décès à son domicile

**Citation à l'ordre du Régiment Ordre N° 78 du 1er novembre 1945.**

*Chargé de s'emparer d'un carrefour et de s'y maintenir en protégeant le flanc gauche du groupe de commando a rempli sa mission avec calme et courage sous un tir violent et précis. A infligé de lourdes pertes aux rebelles, en mettant hors de combat plusieurs tireurs d'élite.*

*Par son attitude a galvanisé ses hommes et a constamment été pour eux un modèle de volonté et d'énergie.*

**Citation à l'ordre du Corps d'Armée. Ordre N° 466 du 23 juin 1946.**

*Brillant chef de section de commandos parachutistes, a participé à toutes les opérations de nettoyage de Gorap et de Tay Ninh, en avril et mai 1946. Toujours en tête de sa section, a entraîné à plusieurs reprises ses hommes à l'assaut des positions rebelles, permettant la destruction des bandes et la capture d'un important butin.*

*Le 23 mai notamment, a mené deux assauts victorieux contre une bande bien armée et tenace dans un terrain des plus difficiles.*

**Citation à l'ordre de la Division. Ordre N° 1010 du 30 décembre 1949.**

*Brillant officier des Commandos Coloniaux parachutistes. Arrivé en Indochine en novembre 1947 avec le 2<sup>e</sup> B.C.C.P., a été détaché durant son séjour d'abord dans un commando Hoa-Hao, puis aux Terres Rouges comme chef du détachement Moï de protection des plantations. Dans ces deux missions particulières, s'est fait remarquer par ses belles qualités de soldat et de pacificateur.*

## **Jean Marie SOURIEAU**

28.01.1919	Naissance à St Léonard de Noblat.
1938	Reçu à 19 ans au concours d'entrée à Saint-Cyr.
01.10.1938	Rejoint l'Ecole Spéciale Militaire.
25.08.1939	Sous-lieutenant.
	Affecté au 50 <sup>e</sup> R.I. de la 24 <sup>e</sup> D.I.
06.06.1940	Combat sur la Somme, puis retraite jusqu'à Confolens.
22.08.1941	Lieutenant
Déc. 1942	Évasion par l'Espagne. Emprisonné à Miranda.
Avril 1943	Gagne Gibraltar et rallie la France Libre.
-	Rencontre Jean Le Roux sur le Santa-Rosa.
-	Arrivée en Grande-Bretagne et engagement dans la France Libre.
-	Affecté à l'Ecole des Cadets, y arrive avec sa section d'instruction de Camberley
Eté 1944	2 <sup>e</sup> D.B. (État-major puis Régiment de Marche du Tchad)
Déc 1944	Grièvement blessé durant l'attaque d'Herbsheim.
1945	En France hôpitaux américains puis français.
25.09.1945	Capitaine
1946	Commandement militaire des Invalides (officier adjoint).
1947	Direction Régionale du S.E.P.R. (préparation militaire) à Dijon.
1950	Reçu au concours d'entrée à l'Ecole d'Etat-Major.
1951	Affecté au 3 <sup>e</sup> Bureau de l'E.M. de la III <sup>e</sup> Région. Dijon.
1952-1954	Séjour en Indochine (30 mois)
-	E.M. de la Région Militaire du Sud-Vietnam.
-	Commandant le 63 <sup>e</sup> Bon Vietnamien (Issu du 11 <sup>e</sup> R.I.C.)
-	Chef du 3 <sup>e</sup> Bureau des F.T.S.V. (GI Garbay).
Fin 1954	Retour en France - congé de fin de campagne.
1955	Commandant du 27 <sup>e</sup> Bon d'infanterie, opérations au Maroc.
1956	Retour en France. Chef du 1 <sup>er</sup> Bureau de la VII <sup>e</sup> Région
01.07.1956	Chef de bataillon.
1959	Reçu au concours d'entrée à l'Ecole Supérieure de Guerre.
1961	Breveté de l'Ecole Supérieure de Guerre. Affecté en Algérie au commandement du 27 <sup>e</sup> Bon d'infanterie à Constantine.
1962	Muté au C.A. d'armée d'Oran. A la disposition du GI Katz, cdt le secteur autonome d'Oran (3 <sup>e</sup> Bureau).
01.07.1962	Lieutenant-colonel
1962	Commandant en second d'une brigade.
Eté 1962	Regagne la France, affecté à Saint-Cyr, Cdt d'un Bon d'E.O.A.
1965	Prend le commandement du 8 <sup>e</sup> Groupe de Chasseurs Mécanisés à Wittlich.
01.07.1966	Colonel.
1967	Sous-chef d'état-major de la VI <sup>e</sup> Région à Metz, pendant trois ans.
1970	Nommé chef d'état-major de l'inspection de l'infanterie à Paris.
1971	Nommé chef de cabinet du chef d'état-major de l'Armée de Terre à Paris (général A. de Boissieu).
01.09.1972	Général de brigade.
1975	Nommé commandant de la 64 <sup>e</sup> Division militaire.
01.12.1975	Général de division. Maintenu dans ses fonctions.

Janvier 79	Atteint par la limite d'âge de son grade, passe en 2 <sup>e</sup> Section.
---------------	--

### **Alain TABURET**

#### **21 juin 1944. Citation à l'ordre du Corps d'Armée. Signée du général Juin**

*« Jeune aspirant calme et résolu, pendant la bataille du Garigliano du 11 mai au 13 mai 1944, a commandé au feu sa section avec intelligence et autorité avant d'être blessé par éclat d'obus. »*

#### **5 août 1944. Citation à l'ordre de la Division. Signée du général Brosset**

*« A, du 17 au 18 juin 1944, conduit sa section avec compétence et sang-froid. Le 18 juin 1944, à la cote 632, au nord-est de Radicofani, a chassé de la crête qu'il occupait un ennemi supérieur en nombre et composé de troupes d'élite. A ensuite contribué par son feu à dégager une section voisine violemment contre-attaquée. »*

#### **8 avril 1945. Citation à l'ordre de l'Armée. Signée du général de Gaulle.**

*« Taburet, Alain, sous-lieutenant, Bataillon Nord-Africain : évadé de France en 1940 pour rejoindre le général de Gaulle, blessé au Garigliano, cité pour sa belle conduite devant Radicofani, a conduit sa section, du 19 septembre au 10 octobre 1944, avec calme, courage et intelligence, notamment le 30 septembre, a conquis une position ennemie fortement organisée et repoussé une violente contre-attaque dans les bois de la Mannue devant Ronchamps. Modeste et brave, incarne les plus belles qualités du jeune officier français »*

#### **Citation pour la Légion d'Honneur.**

*« Malgré son jeune âge incarne les vertus de la France millénaire. Parti en Angleterre à l'âge de dix-sept ans pour rejoindre le général de Gaulle, volontaire pour se battre, a fait ses premières armes en Italie où il s'est révélé d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. Pendant toute la campagne de France et d'Alsace, a confirmé ses brillantes qualités de chef jusqu'au 24 janvier 1945 où il est tombé glorieusement à la tête de ses hommes, dans le bois de l'Illwald alors qu'il dégageait d'une casemate un ennemi retranché et puissamment armé. »*

## **Marius TARAVEL**

25.11.18	Naissance à Saint Jean de Maurienne.
20.05.39	Engagé volontaire au 6e B.C.A.
avril 40	Caporal
13.04.40	Début de campagne contre l'Allemagne. Norvège.
06.06.40	Fin de campagne de Norvège.
20.06.40	Rallie la France Libre, 2 <sup>e</sup> Cie de Chasseurs à Camberley.
01.02.40	Sergent. Instructeur à l'Ecole des Cadets.
25.09.40	Signe l'engagement N° 872 devant le Cne Redel, officier des détails.
01.06.42	Aspirant. Promotion "Libération" de l'Ecole des Cadets.
25.12.42	S/lieutenant. Instructeur à l'Ecole des Cadets
01.06.44	Affecté à la 2 <sup>e</sup> D.B.
02.08.44	Débarque à Grandcamp. Campagne de Normandie, de Paris et des Vosges.
10.12.44	Affecté au R.M.T. Campagne d'Alsace.
25.09.44	Lieutenant.
09.05.45	En occupation en Allemagne jusqu'au 24.04.46.
22.12.45	Se marie, sans doute à l'occasion d'une permission.
25.04.46	Organe Central des F.F.L.
03.04.48	Embarque pour l'Extrême- Orient.
26.04.48	Débarque à Saïgon.
01.06.48	Affecté au II/21e R.I.C., 5 <sup>e</sup> Cie, Chef de poste à Than-Tan-Phuong
Déc. 1948	Appelé à la pacification du S/secteur Sud, chef du poste de An-Ong
12.02.49	M.P.L.F. au cours d'une patrouille à Phuoc-Lam.

### **Médaille de Guerre Norvégienne.**

#### **Citation à l'ordre de la division. Ordre N060 2<sup>e</sup> DB.**

*"Jeune officier venant d'Angleterre, a fait toute la campagne, d'abord au Q.G., puis comme Officier de liaison d'un sous groupement. Pendant la difficile campagne d'Alsace, a rempli avec brio les missions souvent périlleuses qui lui avaient été confiées."*

#### **Chevalier de la Légion d'Honneur (décret du 6 juillet 1949).**

*" Officier d'élite à la bravoure calme, au sens politique développé. Remarquable entraîneur d'hommes, ayant obtenu d'excellents résultats comme chef de poste de Tan-Tan-Phuong et Phox-Tich (Hué) de juin à décembre 1948, en ramenant le calme et la confiance parmi les populations autochtones. Chef de poste de An-Ong(Hué), a réussi en deux mois par une action continue et étudiée à établir dans son secteur une zone de paix, en capturant les chefs rebelles, interdisant les chaînes de ravitaillement Viet Minh et désorganisant les comités de résistance.*

*Est tombé glorieusement à la tête de ses hommes, le 12 février 1949, à Phuoc-Lam (Hué) en contre-attaquant un élément rebelle important qui lui avait tendu une embuscade".*

## Léon TRENTESAUX

13.09.1908	Naissance à Tourcoing.
1926	Etudes au collège du Sacré-Cœur à Tourcoing. Bac philo.
Oct. 1926	Entre au séminaire.
15.10.1929	Service militaire au 43 <sup>e</sup> R.I. de Lille (achevé 15.10.1930).
1930/32	Achève ses années de séminaire.
10.07.1932	Ordonné prêtre à Lille par le Cardinal Liénart.
-	Professeur de lettres au collège Saint-Jacques de Hazebrouck.
13.07.1938	Sous-Lieutenant.
03.09.1939	Mobilisé à Béthune au 401 <sup>e</sup> Régiment de Pionniers.
24.05.1940	Blessé par balle à Locon (près de Béthune), au cours d'une reconnaissance.
26.05.1940	Evacué sur Dunkerque, arrive en Grande- Bretagne.
-	Ecrit au général de Gaulle pour se rallier. Réponse du 18.07
26.07.1940	Signe son engagement dans la France Libre.
05.09.1940	Aumônier du Quartier Général de Londres.
Fin 1940	Aumônier du Prytanée Militaire à Rake-Manor.
01.01.1941	Lieutenant (T.D.)
13.10.1941	Nommé aumônier du camp de Old Dean à Camberley.
1941	Nommé aumônier de la Fédération du Scoutisme Française en Grande-Bretagne.
26.05.1942	Cité à l'ordre de la Division.
Juin 1944	Affecté à la 2 <sup>e</sup> D.B.
Août 1944	Débarque en France dans la région de Ste Mère l'Eglise avec le Bon de renfort.
13.08.1948	Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre avec palme.
07.10 1945	Démobilisé avec le grade d'aumônier-capitaine, reprend sa place au collège de Hazebrouck.
1956	Nommé curé de la paroisse de St Amand à Marquette-lez-Lille.
1974	Nommé à la paroisse St Paul à Marcq-en-Barceul, aumônier des scouts d'Europe.
01.06.1977	Officier de l'Ordre National du Mérite.
28.02.2008	Décède à Lomme (59)

## Chapitre 3 – JUSTIFICATIFS

### SOURCES ÉCRITES

- ALYA AGLAN. Mémoires Résistantes.  
Amicale des Cadets. Annuaire 1958.  
Annuaire de la Première Division Française Libre et ses Unités dans la Guerre 1939-1945.  
ANONYME. Archives du commandant Beaudouin au Fonds Privé de l'Amicale des Cadets de la France Libre au Service Historique de l'Armée de Terre (que l'auteur n'a pu librement consulter) & Inventaire détaillé desdites archives précédemment établi par l'auteur.  
ANONYME. Archives du Musée du Souvenir. Saint-Cyr Coëtquidan.  
ANONYME. J.M.O. du 22<sup>e</sup> B.M.N.A  
ANONYME. "Juin 40 sur la Basse-Somme".  
ANONYME. "La 1<sup>ère</sup> D.F.L. Épopée d'une reconquête". Imprimerie de Bobigny.  
ANONYME. Livre d'Or de la Promotion Charles de Foucauld.  
ANONYME. Mémorial des Cadets de la France Libre.  
ANONYME. Mémorial des Compagnons de la Libération.  
ANONYME. Note sur l'entretien entre le général Eisenhower et le général d'Astier du 22 janvier 1944.  
ARVON Henri. "Le Bouddhisme".  
BARTHOUX Jean. Article dans Europe Nouvelle, N°569, du 5 janvier 1929.  
BAUM Vicky. "Sang et Volupté".  
BEAUDOUIN André. Collection de sept rapports (1ère Armée U.S.) du 15.10.1944 au 24 .01.1945.  
BELLEW H.W. "Journal of a Mission to Afghanistan". 1857.  
BEZEGHER. Général. "Historique du 21<sup>e</sup> B.C.P.  
BIDOU Henry. "La Bataille de France".  
BONNET Gabriel. "Les Campagnes dans la Jungle de Birmanie".  
BOULANGER-HOCTIN Janine. "Les Femmes dans la Résistance Extérieure".  
CABROL (de) Louis, sous-lieutenant. Rapport d'opérations du 15 juillet 1940  
CASALIS André. "Cadets de la France Libre. L'Ecole Militaire". Lavauzelle.  
CHADRIN Louis. Souvenirs de Guerre (manuscrit).  
CHAMPENOIS P. Lt-Col. "Ironclad", 1942.  
CHAPMAN Spencer (Colonel). "The Jungle is Neutral"  
COLLECTIF; Histoire et Histoires du 22<sup>e</sup> B.M.N.A.  
CORBEILLER (Le...) J. "La Guerre de Syrie".  
CORCOS Ernest .Un Prêtre à l'Honneur.  
CORVISIER André. "Histoire Militaire de la France".  
COSSE BRISSAC, Col de... "L'Ecole de Saumur".  
CREMIEUX-BRILHAC Jean-Louis. "La France Libre".  
DAINVILLE Colonel A. (de). "L'O.R.A. "  
DAVID-NÉEL Alexandra. "Le Bouddhisme du Bouddha".  
DELPEY Roger. "Les Soldats de la Boue".  
DENISEN Isak. "Out of Africa"

DETREZ. I. Chanoine. "Du Sang sur les Parvis Lillois" (1940-1945).  
 DICTIONNAIRE des Familles Françaises.  
 DOLLOT René. "L'Afghanistan".  
 DOMEREGO Jean-Pierre. "Sospel. Histoire d'une Communauté"  
 EISENHOWER Dwight D. "Report of the Supreme Commander on Operations in Europe".  
 EISENHOWER S.D. "La Bataille des Ardennes".  
 FEVRE Jean : Carnets de Guerre.  
 FORNEL de la Laurencie, général. "L'Ecole de Saumur".  
 FOX John. War Diary (manuscrit).  
 FURON Raymond. L'Iran, Perse et Afghanistan".  
 GARBAY Général. "La 1<sup>ère</sup> D.F.L. dans le massif de l'Authion".  
 GAUDART Michel "Généalogies des Familles de l'Inde".  
 GAULLE, général Ch. (de) "Mémoires de Guerre".  
 GLACHANT Roger. "Histoire de l'Inde Française".  
 GOUBERVILLE, capitaine (de) "Les Missions Militaires Françaises de Liaison Administratives dans la Libération".  
 GREGORIAN V. "The Emergence of Modern Afghanistan".  
 GREWARD Fernand. "Baber".  
 GRIN Philippe "Pensée traditionnelle Occidentale et Bouddhisme"  
 GWIER J.M.A. & BUTLER J.R.M. "Grand Strategy".  
 HACKIN Joseph. "L'Archéologie Science Humaine"  
 HAUSER J. Contrôleur général de l'armée. "A la Mémoire de Jacques Duchêne".  
 HEDUY Paul. "Algérie Française".  
 HENRY Michel (ex BIMP). "Souvenirs de l'Authion".  
 HERBERT Franck. "Dune".  
 Histoire des Saint-Cyriens.  
 HUARD Paul. "Le Corps Léger d'Intervention et l'Indochine" 1943-1946.  
 JUIN Alphonse. "Mémoires".  
 KESSEL Joseph. "Dames de Californie" . "Les Cavaliers".  
 KINER Aline. Article de Science et Avenir N° 2667 (Bamyan).  
 LAJUDIE (de) René. "Carnets de Guerre" (manuscrits).  
 LEFORT, Dr A. & LUCAS. B. "Les Hauts Lieux de la Résistance en Bretagne".  
 LEFRANC Pierre. "La France dans la Guerre". Plon.  
 LES CHEMIN DE LA MÉMOIRE. Publication du Ministère des Anciens Combattants. Articles divers.  
 LESQUIRE Frédéric. "Guerrier Errant".  
 LOWELL Thomas. "Beyond the Khyber Pass".  
 LUANG BORIBAL BURIBAND. "Image of the Buddha"  
 LUCY de FOSSARIEU Louis de. "Journal d'un Dissident".  
 MAS, chef d'escadron, 66° G.R.D.I. Rapport du 19 décembre 1943.  
 MASSE Henri. "L'Islam".  
 MENCI Silvana. "Érasme Hérétique".  
 MIQUEL Pierre. "La Guerre d'Algérie".  
 MOULIE Robert. "Souvenirs", manuscrit.  
 NODY Jean-Marc. "Le Feu".  
 NOËL Robert. Récit de son évasion avec Louis Chadrin. Journal l'UNION du 14 mai 1965.  
 OEUVRE COLLECTIVE. Plaquette commémorative des obsèques de F.Lescure  
 OWEN Franck. "Campaign in Burma".

PAOLI François André. Colonel. "L'Armée Française de 1919 à 1939".  
 PASSY Colonel. "Souvenirs" (Tomes I & II).  
 PERRAUD. J.M.O. de la 1<sup>ère</sup> Cie du Bataillon du Pacifique (manuscrit).  
 QUILLET, Dictionnaire (6 vol).  
 RAVOIRE Georges. "Le Passage des Alpes".  
 RIGAUD Emmanuel. "Le Régiment de Marche du Tchad".  
 ROMMEL Edwin. "La Guerre sans Haine".  
 RÜARK Robert C. "Le Carnaval des Dieux"& "Uhuru".  
 SCOTT-GARD Orson. "The Worthing Saga".  
 SERVICE Historique de l'Armée de Terre. "Historique Succinct des Grandes Unités Françaises".  
 SMITH Wilbur. "The Leopard Hunts in Darkness" et "The Burning Shore".  
 SOLE. "L'Egypte, passion française". Le Seuil.  
 SOURIEAU Jean. "Six Ans d'Aventures et d'Épreuves". 1994 (manuscrit).  
 SPEARS Edward, major-general sir... "Assignement to Catastrophe".  
 TABURET Dr Ronan. Dossier constitué à la mémoire de son frère.  
 TRENTESAUX Léon. "Un Aumônier des Forces Françaises Libres Vous Parle".  
 VANCE Jack. "Planet of Adventure".  
 VILLIERS Gérard de. "Embuscade à la Khyber Pass", "Loi Martiale à Kaboul", "Compte à Rebours en Rhodésie".  
 VERNET J. Chef de bataillon. "Le Réarmement et la réorganisation de l'Armée de Terre Française" (1940-1946).  
 WILLIAMS Charles. "The Last Great Frenchman".  
 WILLMOTT Chester. "The Struggle for Europe".

Service Historique de l'Armée de Terre (Vincennes), Bureau d'Archives Administratives Militaires (Pau), Archives du ministère des Affaires Étrangères (Paris), Archives Départementales de Versailles, Archives de la ville de Saint-Germain-en-Laye, Bibliothèque de l'École des Langues Orientales (Paris), Bibliothèque de Garnison et Bibliothèque des Elèves de Saint Cyr-Coëtquidan, Archives du Musée du Souvenir de Saint-Cyr-Coëtquidan, Bibliothèque de l'Institut Charles de Gaulle Paris), Archives de la Ville de Paris — Fondation du Maréchal Leclerc (Paris), Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (Nanterre), Bibliothèque du Musée Guimet (Paris), Etablissement Cinématographique et Photographique de l'Armée de Terre (Ivry), Bibliothèque Universitaire (Genève).

#### **CITATIONS**

François Caviglioli, Roland Deforeit, Iules Ferry, Charles de Gaulle, Louis Leprince-Ringuet, Charles Msika, Tom Payne, Georges Suffert, Arthur Vanblaere, Voltaire, Horace Walpole, maréchal comte Wavell, Morris West.

## **ENTRETIENS, TEMOIGNAGES, ARCHIVES ET CORRESPONDANCES**

### **A caractère général**

Hervé ARNAULT de LA MENARDIERE, général Pierre BELLEC, général Alain de BOISSIEU de LUIGNE, colonel Jacques CHAMBON, Emile DELAHOUSSE, Robert GAITZ, Pierre GIRAN, Jean GIRAUD-VINET, Joseph LE GUEVEL, général Robert MOULIE, Olivier SCHLOESING, Pierre PRADERE, Jean QUENTEL, Aloïse SCHILTZ, général Jean-Marie SOURIEAU, M. l'Abbé Léon TRENTESAUX, Jules VIBERT. Au SHAT Cartons 4 P1, 4 P22 & 4 P23.

### **André BEAUDOUIN**

Mme OLIVET, Général J. SOURIEAU, M. Sylvestre OLIVET, Olivier PHILIP. Au S.H.A.T. : Dossiers du personnel, Officiers. Cartons 34N214 (21° BCP), 8P1, 2, 6, 10, 11, 12, 14, 16, 21, 23 & 24 (MMLT & MMLA). Aux A.E. : Dossiers du personnel. Cartons K. Afrique 1944-1952, Cartons : Série E-101 ter1921, 638-Dossiers 53, 54, 55, 57. Europe Nouvelle, Article de J. Barthoux, 1929. République Française (Pondichéry) Vol XII, N°21 du 7.12.1960,

### **François BACONNAIS**

Mme F. Baconnais, MM. Pierre de BOURMONT et Robert PESTIEAUX.

### **François BIGO.**

Mme B. VALDELIEVRE-POLLET, M. Etienne BIGO, M. Maurice LESAY, R.P. Léon TRENTESAUX. Témoignage de Robert SCHUMANN.

### **Louis BOUZOLS**

Mme L. BOUZOLS, M.M. François BOUZOLS, Etienne DALMONT et X. MASLIN. Souvenirs de R. de LAJUDIE.

### **Lise BRANDIN**

Mme J. BOULANGER-HOCTIN. Au S.H.A.T. : cartons : 8 P 14, 16 23 & 24.

### **Jean BUISSIERE**

M. P. BUISSIERE-PACCARD. Pierre CERA.

### **Louis de CABROL**

M. et Mme J. BLANCHARD, M.M. J.L. de CABROL de MOUTE, A. de LASSENCE, P.EDWARDS Esq. Souvenirs de R. de LAJUDIE. Aux AE : dossiers des personnel. Microfilm Amérique P 4684, cartons USA 307, 308, 312. Au S.H.A.T. : dossiers des personnel, Officiers, Cartons 34 N 533, 1125

### **Jacques CHAMBON**

Souvenirs personnels, Général A. de BOISSIEU. Jean GIRAUD-VINET. Au SHAT, Carton N° 8H105. JMO de la garnison de Diego Suarez, Relation de la bataille des 5,6 & 7 mai 1942. Carte IGNÉ, série bleue, N° 2208 E, 1: 25.000.

### **Louis CHADRIN**

Mme L. CHADRIN, R.P. Jacques GUILLET.

**Yves CORTADELLAS**

Souvenirs personnels. Revue de la France Libre N°296. Souvenirs de R. de LAJUDIE

**Jacques DUCHENE**

Général P. BELLEC, Général P. PICARD, M.M. Joseph CARBONNEL, Jean DUCHÊNE, Daniel GACHES, Jean Pierre NOYER, André SALVAT ; On se souvient, "Souvenirs de l'Authion" par Michel HENRY ; Revue Historique de l'Armée, article par le général GARBAY ; Revue de la France Libre, N° spécial du 18 juin 1955 sur la 1ère DFL ; "A la Mémoire de Jacques DUCHÊNE", par le contrôleur général I. HAUSER ; Les Chemins de la Mémoire : L'Offensive du détachement d'Armées des Alpes ; Carte IGN, série bleue, N° 3841 OT. 1:25.000

**Paul FAUVELLE.**

Mmes. C. FAUVELLE & P. PERAHIN, Général A. de BOISSIEU, M. A. FAUVELLE.

**Jean FEVRE**

Mme J. ZIMMERMANN ; Musée du Souvenir de Coëtquidan ; Article des Chemins de la Mémoire "Polonais en 1940" ; JMO du 22° BMNA ; Revue de la France Libre, N° spécial du 18 juin 1955 sur la 1ère DFL.

**John FOX**

J-M. SOURIEAU, John & Jean Fox, Mrs PICKFORD.

**Pierre GIRAN**

Souvenirs personnels.

**René de LAJUDIE.**

Mme R. de LAJUDIE, Général A. de BOISSIEU, Général VINCENT (secrétaire de la promotion de Bournazel), général Gérard de LAJUDIE (Promotion Laperrine), général Claude DAMEZ-FONTAINE (Promotion de Bournazel). Olivier PHILIP. Au S.H.A.T. : cartons : 7 U 399 & 400, JMO du 9e Zouaves (Algérie) 1 H 4382 & 4574, CA d'Alger. Carte IGN, série verte, N°3, 1:100.000

**André LEHRMANN**

Mme F. LEHRMANN, Souvenirs de R. de Lajudie. Au S.H.A.T, Cartons N° 34 N 204. Au Bureau d'Archives Administratives : dossier personnel.

**Frédéric LESCURE.**

Mme P.FREY. M.M. Emmanuel et Patrick LESCURE, Emile DELAHOUSSE. Services administratifs de la société SEB SA.

**Robert MOULIE**

M. Pierre MOULIE ; Souvenirs personnels. Au S.H.A.T., Carton N° 7U3007

**Pierre PRADERE**

Souvenirs personnels. Mme P. HABART née GUILLAUME, et lui-même.

**Pierre SAINDRENAN**

Mme M. CASDIC, Mme Pierre SAINDRENAN, Mme Yvonne PETREMENT, Général Ralph FIRTH, général de LAPOMAREDE, général Jean SOURIEAU, Louis de FOSSARIEU (Souvenirs d'un Béké), Jean GIRAUD-VINET, Georges GUYOT, Charles HESSENBRUCH, Aloïse SCHILTZ, Au SHAT : cartons 7 U 3006, 3008, 3033, 3063, 8 H 183, 10 H 79, 82, 84, 85, 283 & 706 ; JMO du Détachement des Terres Rouges (rédigé par P.Saindrenan). Revue de la France Libre, Episodes, La Résistance et le Coup de Force Japonais du 9 mars 1945. Au Bureau Central d'Archives Administratives Militaires : dossier personnel.

**Jean SOUMASTRE**

Mme J. SOUMASTRE. M. Pierre GIRAN.

**Jean SOURIEAU**

Souvenirs personnels. Carte IGN Série bleue 2309 0, 1:25.000

**Alain TABURET**

Mme M.A. TABURET, Dr Ronan TABURET, MM Pierre BRISSON, Edmond NESSLER ; Journal de Marche de A. TABURET ; JMO du 22e BMNA ; Historique du 22e BMNA : Carte IGN, série bleue, N°3718 OT. 1:25.000.

**Marius TARAVEL**

Mme M. TARAVEL. Dr Guy TARAVEL, Général Jean SOURIEAU, Colonel COURDESSES, M.M. Pierre GIRAN et Louis de FOSSARIEU, Op. Cit Collection des Ordres Généraux de la 2<sup>e</sup> DB. Au SHAT Norvège, JMO du 6<sup>e</sup> BCA & carton 34 N 204 RMT, Historique de la 2<sup>e</sup> Cie du RMT, JMO du I/RMT cartons 12 P 255 -1 & 2, 12 P 259, ; Indochine, cartons 7 U 2699, 2700, 2701, & 2702.

**CARTES GENERALES**

Michelin N°52. IGN N° 101, 103 & 104.

## TABLE DES CARTES

-	Livre	Chapitre
1. Mémel et sa région (A. Beaudouin)	I	2
2. Le voyage de M. Foucher	I	3
3. L'Afghanistan (A. Beaudouin)	II	9
4. Les conquêtes d'Alexandre	II	13
5. Les opérations de Norvège. (M. Tavel & A. Lehrmann)	III	23
6. Les opérations de la campagne de France (Hors texte)	III	25
7. Combats de la 5e DIC (J. Chambon)	IV	30
8. Combats du 50e RI (J. Souheau)	IV	32
9. Combats de la 40e Di (R. Lajudie)	IV	33
10. Combats du 66e GRDI (L. Cabrol)	IV	33
11. Prise de Damas (L. Pichon)	V	48
12. Coup de force de Diego-Suarez (I. Chambon)	V	49
13. Plan de l'Offlag VI D (R. Moulié)	V	50
14. Opérations du Garigliano	VI	72
15. B.I.M.P. Du 5 au 12 janvier 194R (I. Duchêne)	VII	80
16. La bataille de Colmar (A. Taburet)	VII	80
17. Les combats de l'Authion (J. Duchêne, I. Fèvre)	VII	83
18. Dégagement de Saïgon (P. Saindrenan)	VIII	85
19. Carte générale de Cochinchine (P. Saindrenan)	VIII	85

## CREDITS DOCUMENTS

Les crédits photographiques nécessaires figurent dans les cahiers photographiques mentionnés ci-dessus.

Les documents figurant, en dimension réduite, aux pages 434 et 498, sont reproduits avec l'autorisation du Service Historique de l'Armée de Terre.

# Reproduction de l'insigne de la promotion Cadets de la France Libre



## Héraldique

Ecu stylisé d'azur foncé en flanc dextre d'un casoar de candide et de gueules. En pointe, demi insigne des FFL broché de la garde d'or d'une épée haute d'argent accostée à dextre d'un losange d'azur à une Croix de Lorraine tréflée de gueules et en pointe d'une croix de Légion d'Honneur au naturel, et à senestre d'un pal de gueules à l'inscription en capitales d'or :  
« Cadets de la France Libre ».

## LE TESTAMENT D'ANDRE BEAUDOUIN

(Extraits)

( ... ) Ainsi sera restitué à son élément originel le dernier atome de cette infime parcelle du Grand Tout qui, durant une infime parcelle de l'Eternité et sous l'aspect charnel de mon Moi, s'évertua de son mieux à la surface de cette infime parcelle de l'Univers où le hasard Pavait fait naître.

A quelles fins ? Dieu le sait mais ne le dit pas. (...)

André Malraux affirmait publiquement naguère que tout l'objet de la métaphysique pouvait se réduire à cette question rudimentaire : « Que faisons-nous sur cette planète ? »

Aucune religion, à ma connaissance, ne peut fournir une réponse satisfaisante, car toutes portent les stigmates de la chétive invention humaine, avec tout ce qu'une telle invention peut comporter d'incohérence, d'insuffisances, de puérité, de faux mystère, d'erreur et trop souvent de subterfuges. Et ces défauts ont été encore amplifiés, au long des siècles, par des lignées d'exégètes et de théologiens qui, par l'adjonction de dogmes insensés et de rites infantiles ou barbares, ont réussi à transformer le Credo initial, au moins basé sur une morale parfois sublime, en un instrument de domination et en une source de profits fabuleux.

Dans ces conditions, il est fatal qu'un homme normalement raisonnable et réfractaire à tout conformisme, se range parmi les agnostiques, ce qui ne signifie nullement parmi les athées.

Car la conception d'un Dieu d'essence transcendante et aux desseins impénétrables, mais espéré détenteur de la vérité et de la justice absolues peut seule compenser l'effarante absurdité, au moins apparente, de la condition humaine, de cette vie terrestre qui, sans LUI, ne serait qu'un fugace « to be » dérisoire, bloqué entre deux implacables « not to be », sans tête ni queue.(...)

NB : les majuscules et les mots soulignés de ce texte apparaissent dans l'original.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN MAI 1999  
DANS LES ATELIERS  
DES PRESSES LITTÉRAIRES  
À SAINT-ESTEVE – 66240

N° d'imprimeur 17581  
D.L. 2<sup>e</sup> trimestre 1999

## Contents

PRÉFACE .....	9
INTRODUCTION .....	11
REMERCIEMENTS .....	13
AVERTISSEMENT .....	15
Remarques préliminaires sur les notes. ....	18
PROLEGOMENES .....	19
500 REBELLES POUR LA FRANCE .....	20
LES PERSONNAGES DE L'OUVRAGE. ....	22
LIVRE I - PROLOGUE .....	25
Chapitre 1 - 16 janvier 1921. Petits effets du traité de Versailles. ....	27
Chapitre 2. - 18 janvier 1921. Les glaces de Memel. ....	29
Chapitre 3.- 4 avril 1921. Objectif Bactriane. ....	33
Chapitre 4. - 30 juin 1922. Archéologue et diplomate. ....	37
NOTES DU LIVRE 1 .....	41
LIVRE II - PREMICES DU DESASTRE.....	45
Chapitre 5 - 16 février 1924. Il faut bousculer les Anglais. ....	47
Chapitre 6 - Mars 1924. Les drogués de Pechawar. ....	53
Chapitre 7 - 10 mars 1924. Les colères de M. Fouchet. ....	57
Chapitre 8 - 13 mars 1924. Promenade au Baber Bagh.....	63
Chapitre 9 - 12 décembre 1924. Lapidier n'est pas jouer .....	71
Chapitre 10 - 1er janvier 1926. La route du zinc.....	75
Chapitre 11- 14 juillet 1928. Il ne faut pas toucher au chador .....	79
Chapitre 12 - 20 octobre 1928. La révolte du porteur d'eau. ....	81
Chapitre 13 - 2 janvier 1929. Un agriculteur manqué. ....	85
Chapitre 14 - 1er septembre 1930. Sur la piste d'Alexandre. ....	89
Chapitre 15 - 20 octobre 1930. Les Colosses de Bamyan. ....	93
Chapitre 16 - 3 octobre 1931. Sainte-Geneviève.....	97

Chapitre 17 - 1 <sup>er</sup> octobre 1932. A genoux les hommes. ....	101
Chapitre 18 - 3 février 1933. Dix ans déjà. ....	105
Chapitre 19 - 8 novembre 1933. Le couteau des assassins.....	109
Chapitre 20 - 18 novembre 1933. <i>Sous le règne de Zahir Khan.</i> .....	111
Chapitre 21 - 20 juillet 1939. Mohamed Sadiq. ....	123
Chapitre 22 - 2 septembre 1939. Sitz Krieg .....	127
NOTES DU LIVRE II.....	136
Livre III – MIRAGE DES ARMES .....	145
Chapitre 23 - 18 avril 1940. Ephémère victoire .....	147
LES ITINÉRAIRES DE LA DÉFAITE.....	154
Chapitre 24 - 9 mai 1940. La guerre n'est plus drôle.....	155
Chapitre 25 - 15 mai 1940. De Dinant à Sedan .....	159
Chapitre 26 - 20 mai 1940. Débâcle.....	165
Chapitre 27 - 11 mai 1940... Peau de chagrin .....	171
Chapitre 28 - 4 juin 1940. Un Anglais... un Français. ....	175
NOTES DU LIVRE III .....	179
LIVRE IV SEMAINE FATALE .....	183
Chapitre 29 – 1 <sup>er</sup> juin 1940. Piano.....	184
Chapitre 30 - 5 juin 1940. Allegro fortissimo .....	190
Chapitre 31 - 6 juin 1940. Percée sur la Somme. ....	198
Chapitre 32 - 7 juin 1940. L'anniversaire de Mme Rommel. ....	200
Chapitre 33 - 8, 9, 10, 11 et 12 juin 1940. La rage au cœur. ....	204
Chapitre 34 - 17 juin 1940. Un maréchal peut en cacher un autre .....	212
Chapitre 35 - 26 juin 1940. Pour l'honneur. ....	218
NOTES DU LIVRE IV .....	222
LIVRE V - NOUS IRONS TOUS EN ANGLETERRE .....	226
Chapitre 36 - 6 juin 1940. Some more tea ?.....	228
Chapitre 37 - 20 juin 1940. Camp disciplinaire 352 .....	232
Chapitre 38 - 22 juin 1940. Evasions Sud .....	238
Chapitre 39 - 20 juillet 1940. L'Hippocampéléphanteaucamelos.....	249

Chapitre 40 - 27 juillet 1940. Traîtrise à Tanger .....	253
Chapitre 41 - 28 août 1940. Londres quatrième bureau .....	257
Chapitre 42 - 10 septembre 1940 -Portrait d'un honnête homme .....	261
Chapitre 43 - 27 septembre 1940. Saut dans l'inconnu .....	267
Chapitre 44 - 14 octobre 1940. Questions mais pas la Question .....	271
Chapitre 45 - 27 octobre 1941. Hospitalité britannique. ....	277
Chapitre 46 - 1er décembre 1940. Carlton Gardens .....	281
Chapitre 47 - 19 mars 1944. Aide de camp du général Petit .....	285
Chapitre 48 - 7 juin 1941. Tragédie Syrienne .....	289
Chapitre 49 - 5 mai 1941. Intermède malgache .....	295
Chapitre 50 - 22 juin 1941. Les égouts du major von Khalden.....	301
Chapitre 51 - 20 novembre 1941. Trois saint-cyriens sont sortis de l'enfer .....	309
Chapitre 52 - 21 septembre 1942. Ce soir, t'attendons... ..	315
Chapitre 53 - 15 décembre 1942. Les Canadiens de Miranda.....	319
Chapitre 54 - 4 juin 1943. Quand viens-tu nous rejoindre ?.....	325
NOTES DU LIVRE V .....	328
LIVRE VI - CUM NIHILO HOMINES.....	340
Chapitre 55 - 15 septembre 1940. Lady Peele's butler .....	341
Chapitre 56 - 30 novembre 1940. Le train du Surrey .....	347
Chapitre 57 - 1er décembre 1940. Les surprises du capitaine Mondot. ..	351
Chapitre 58 -1er décembre 1940. Arrêt sur image .....	356
Chapitre 59 - 14 janvier 1941. Intransigeances .....	363
Chapitre 60 - 2 février 1941. Les collines de Malvern .....	368
Chapitre 61 - 4 avril 1941. Ce n'est qu'un au revoir. ....	376
Chapitre 62 - 14 septembre 1941. Les étoiles du chef de section.....	381
Chapitre 63 - 11 décembre 1941. Un certain carnet noir.....	387
Chapitre 64 - 10 mai 1942. Les visions du ministre.....	392
Chapitre 65 - 11 novembre 1942. Vos jours sont comptés.....	396
Chapitre 66 - 28 mai 1943. La liberté du chrétien.....	402
Chapitre 67 – 13 juin 1943. Survols africains. ....	411

Chapitre 68 - 12 septembre 1943. Conversations d'automne. ....	416
Chapitre 69 - 29 octobre 1943. De la souffrance.....	426
Chapitre 70 - 9 avril 1944. Mission à Londres. ....	435
Chapitre 71 - 26 mai 1944. Demain en France.....	444
NOTES DU LIVRE VI.....	449
LIVRE VII - RECONQUETE.....	454
Chapitre 72 - 11 mai 1944. Le creuset du Garigliano .....	456
Chapitre 73 - 1 <sup>er</sup> août 1944. Un Breton au R.M.T. ....	466
Chapitre 74 - 14 août 1944. Souvenirs de Toscane .....	472
Chapitre 75 - 15 août 1944. Nancy a le torticolis.....	480
Chapitre 76 - 20 septembre 1944. La route d'Asnan .....	488
Chapitre 77 - 28 septembre 1944. La chapelle de Ronchamp. ....	494
Chapitre 78 - 15 octobre 1944. Un aumônier de la France Libre. ....	498
Chapitre 79 - 15 décembre 1944. Pershing ressuscité .....	505
Chapitre 80 - 29 janvier 1945. Hansi libéré .....	517
Chapitre 81 - 7 avril 1945. L'administration a tout son temps .....	527
Chapitre 82 - 7 avril 1945. <i>Roehampton Park</i> .....	531
Chapitre 83 - 21 avril 1945. Authion .....	537
Chapitre 84 - 7 octobre 1945. Lettre au Général .....	545
NOTES DU LIVRE VII.....	551
Extraits du mémorial des Cadets.....	564
Alain Taburet .....	566
Jacques Duchêne .....	568
Jean Fèvre .....	570
LIVRE VIII - GRANDS HORIZONS .....	573
Chapitre 85 - 9 mars 1945. Jungle cinghalaise.....	575
Chapitre 86 - 25 octobre 1945. L'année du Chien .....	587
Chapitre 87 - 25 septembre 1946. La piste du baobab .....	591
Chapitre 88 - En janvier 1947. Reconnaissance.....	597
Chapitre 89 - 5 février 1947. Hoa-Hao et Terres Rouges.....	601

Chapitre 90 - 30 mai 1950. Uhuru ! mon frère.....	609
Chapitre 91 - 29 janvier 1953. Terreur dans les shambas .....	617
Chapitre 92 - 27 août 1954. Saucisses, Fokon-Olona et Mau-Mau.....	621
Chapitre 93 - 23 juin 1955. Séjours américains .....	630
Chapitre 94 - 21 mars 1956. Crapahut dans la Casbah.....	636
Chapitre 95 - 1 <sup>er</sup> décembre 1960. Un sage écouté. ....	642
Chapitre 96 - 31 mai 1962. Crépuscule d'une victoire .....	647
Chapitre 97 - 10 décembre 1962. Camberley, bis repetita .....	653
Chapitre 98 - 1er janvier 1953. Coup de l'étrier à Selongey.....	659
Chapitre 99 - 1 <sup>er</sup> novembre 1968. Lima Richter force 8.....	663
Chapitre 100- 3 août 1973. Des Matopos au Midlothian .....	667
Chapitre 101 - 9 janvier 1979. Les risques du métier.....	677
NOTES DU LIVRE VIII .....	684
LIVRE IX - LE TEMPS DU SOUVENIR .....	702
Chapitre 000 - Coda .....	704
Livre X – DOCUMENTS – EPHEMERIDES – ECRITS et SOURCES....	725
Chapitre 1 - André BEAUDOUIN .....	727
CHAPITRE 2 - L'ENCADREMENT DE L'ECOLE DES CADETS.....	771
Chapitre 3 – JUSTIFICATIFS .....	800

## DESTINS CROISÉS



Il a fallu à l'auteur une belle audace, du courage et de la ténacité pour concevoir et mener à bien cet ouvrage, monumental par son inspiration et par sa dimension (...) Reconnaissons-le, il est bon que cet hommage soit rendu à nos instructeurs. Il faut être conscient du travail que représente cet ouvrage cinquante-cinq ans après les faits.

Différents récits se greffent autour de l'histoire des cadres de Malvern - Ribbesford dans ce travail gigantesque et passionnant (...) En ce sens, le titre est un peu restrictif car il ne fait pas ressortir l'ampleur du sujet traité, mais sentimentalement et fondamentalement ce titre est celui qui convient (...)

Il ne s'agit pas seulement de la vie de nos instructeurs pendant la guerre, mais aussi de leur vie avant et après leur expérience militaire. Récits d'autant plus intéressants par la diversité des professions exercées (...)

De cette étude, il convient aussi de relever la notion de tolérance, celle de démocratie, commune aux intéressés. Cela ressort du comportement des principaux protagonistes, notamment du commandant Beaudouin. Car cette guerre, notre guerre, il est bon de le rappeler, ne fut pas une guerre nationaliste mais un combat pour les libertés.

Le temps passe, nos vies se terminent. En attendant, demeure, et doit demeurer, l'amitié entre tous ceux qui ont eu le privilège, sous l'autorité du Général de Gaulle, de participer à l'épopée de la France Libre. Ces souvenirs ne sont pas tristes, du moins pour moi car, comme pour toute écriture, ils peuvent nous donner l'illusion de nous survivre, nous donner une image d'éternité. C'est un livre pour nos petits-enfants, mais ensuite et surtout, grâce à notre ami Casalis, cette histoire est aussi un témoignage pour la mémoire collective des événements de 39-45, notamment de la France Libre. Qu'il en soit remercié !

OLIVIER PHILIP  
*Préfet de Région honoraire*